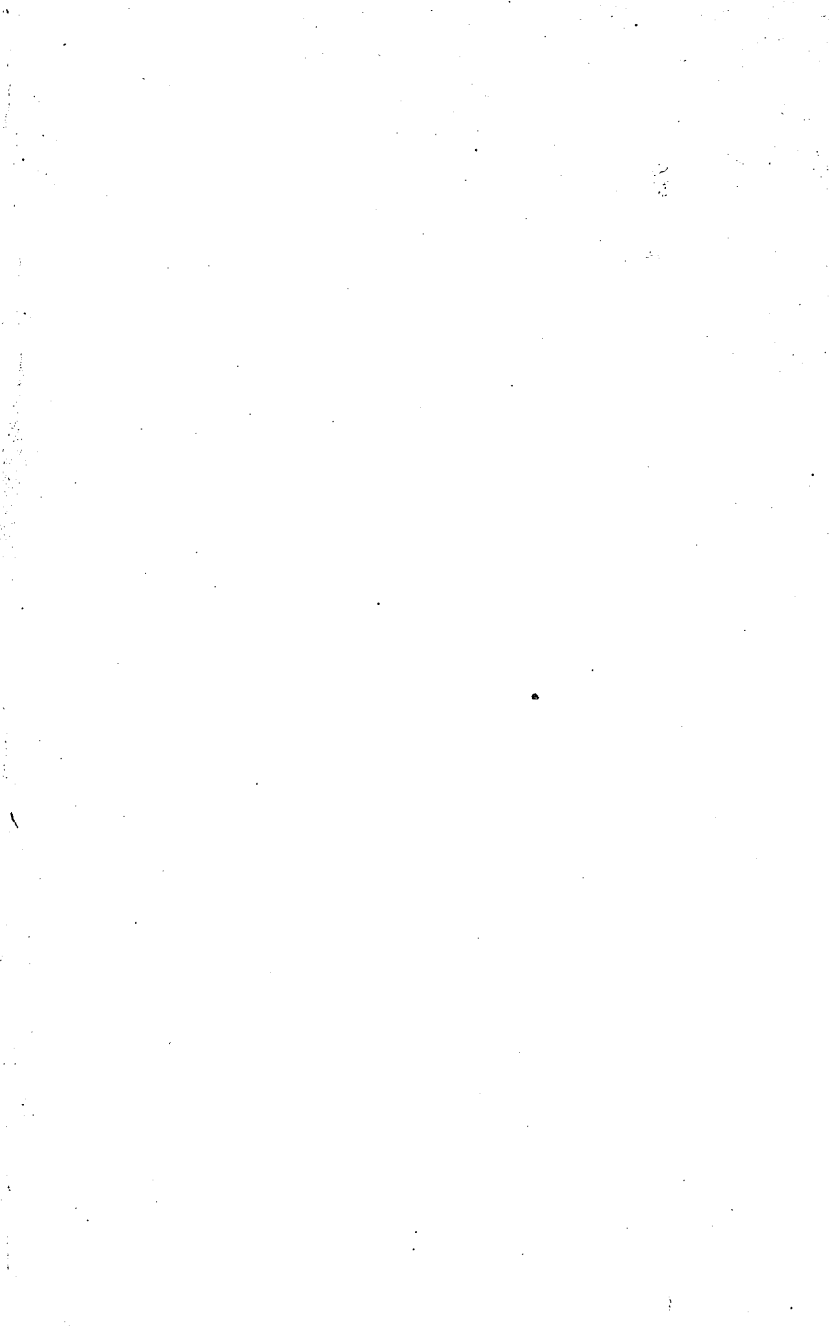


The University of Chicago
Library



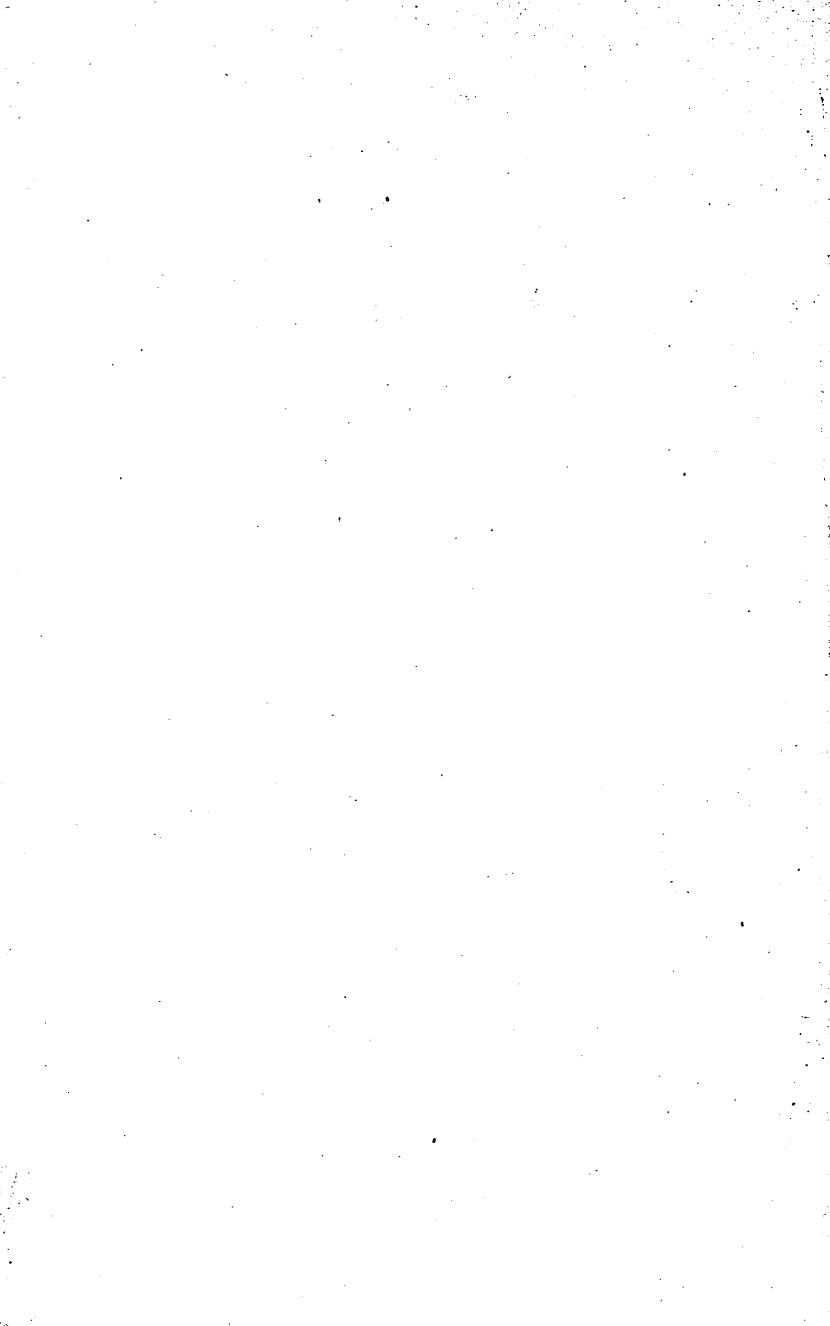


PRÉCIS

DE LA

DOCTRINE CATHOLIQUE

TOME PREMIER.



PRÉCIS

DE LA

DOCTRINE

CATHOLIQUE

PAR

M. L'ABBÉ BERTRAND

AUMÔNIER DE LEURS MAJESTÉS LE ROI LOUIS ET LA REINE HORTENSE,

Précepteur (jusqu'en 1824) de S. M. Napoléon III,

ANCIEN VICAIRE-GÉNÉRAL DE NANCY.

OUVRAGE APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DE CANBRI.

Si quis aliter docet, et non acquiescit sanis sermonibus Domini nostri Jesu Christi, superbus est, nihil sciens....

Si quelqu'un enseigne autrement, et ne se soumet point aux saintes instructions de Notre Seigneur Jésus-Christ, c'est un orgueilleux, qui ne sait rien....

1re Ep. de saint Paul à Timothée, c. 6, v. 3.

TOME PREMIER.

PARIS
AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES SAINTS-PÈRES, 66.

1860

BX1751

.B54



Gen. Lib.

APPROBATION

DE

MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.



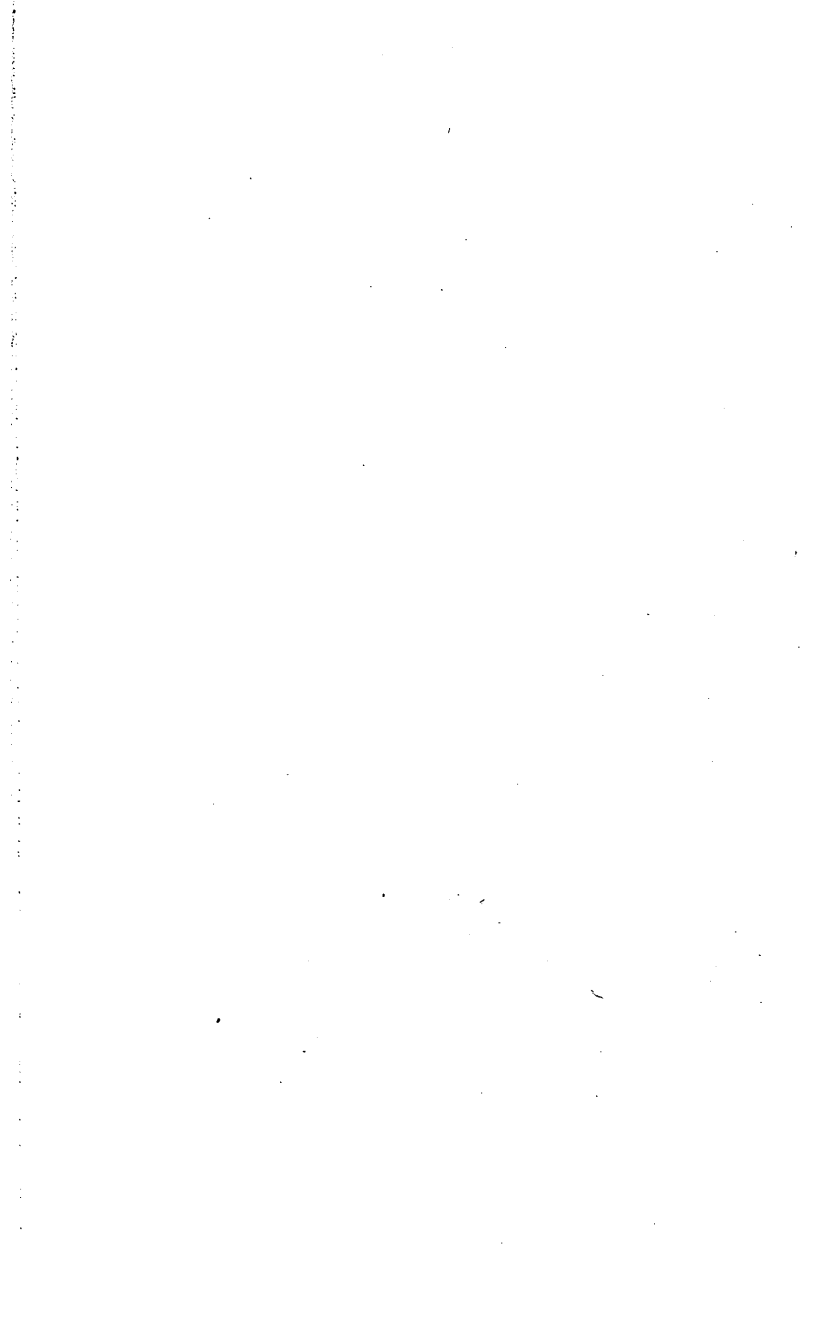
D'après le compte qui nous a été rendu de l'ouvrage intitulé *Précis de la Doctrine catholique*, par M. l'abbé BERTRAND, aumônier de Leurs Majestés le roi Louis et la reine Hortense, etc. nous approuvons la publication dudit ouvrage, et en recommandons la lecture au clergé et aux fidèles de notre Diocèse.

† R. F., ARCHEV. DE CAMBRAI.

f3 juillet 1860.

L'abbé BERTRAND était vicaire de St-Roch en 1789. Il refusa le serment à la Constitution civile du clergé, et se tint caché pendant plusieurs années, près de Valogne, en Normandie. En 1804, il fut nommé chapelain de Son Altesse Impériale le prince Louis, frère de l'Empereur, et le suivit plus tard à La Haye comme aumônier, lorsque le prince devint roi de Hollande.

La reine Hortense le chargea spécialement de l'éducation du second de ses fils, aujourd'hui Sa Majesté l'Empereur des Français. L'abbé garda jusqu'en 1824 cette glorieuse et importante fonction, que diverses circonstances le contraignirent alors à résigner. Puis, il revint chercher sous le ciel natal un peu de calme et de repos pour les derniers jours d'une carrière, qu'avaient traversée, dans son parcours, bien des vicissitudes, et dans sa fin, les tristesses de l'exil. L'abbé BERTRAND mourut à Mantes, en 1837.



PRÉFACE.

Je n'écris point contre les incrédules. Depuis longtemps tout a été dit, tout a été jugé définitivement entre les défenseurs de la vérité et les organes du mensonge. Dès les premiers siècles de l'Eglise, chacune de nos croyances a été tour à tour attaquée par d'habiles ennemis, et victorieusement défendue par d'éloquents apologistes. Les adversaires que le Christianisme a rencontrés depuis sur sa route, n'ont guère fait que reproduire, sous des formes nouvelles, les vieilles erreurs des Celse et des Porphyre, en sorte que les écrits des premiers défenseurs de la Foi renferment la solution de presque toutes les impiétés modernes, et peuvent être regardés, même de nos

jours, comme l'arsenal, où se trouvent appendues les meilleures armes contre les attaques de cet ennemi sans cesse renaissant, mais qui ne prévaudra point, dit Jésus-Christ, sur l'œuvre de Dieu (1).

Les sophistes du dernier siècle n'ont d'autre mérite que d'avoir rajeuni les vieilles opinions des adversaires du Christianisme naissant. Mais ce qui les rend plus coupables que leurs devanciers, c'est d'avoir joint à l'odieux de leurs blasphèmes une perversité et une mauvaise foi, que l'on ne trouve pas, au même degré, chez les philosophes voisins des temps apostoliques. En effet, si ces grands génies furent inexcusables d'avoir fermé l'entrée de leur cœur à la vérité, et de n'avoir pas reconnu le seul vrai Dieu aux marques qu'il leur avait données, dans ses admirables ouvrages, de sa puissance éternelle et de sa divinité (2), on peut rejeter en partie leur aveuglement sur les préjugés de la naissance et de l'éducation. Ils combattaient une religion nouvelle, dont l'apparition tendait à renverser le culte de leurs pères, auquel se rattachaient, selon leurs idées, les destinées de l'Empire. De plus, ils marchaient sous les étendards de maîtres célèbres, qui avaient travaillé à

(1) S. Matth., chap. 16, v. 18. (2) Epît. aux Rom. chap. 1. v. 20.

l'épuration de la morale, et répandu des idées plus saines sur la Divinité.

Les philosophes modernes, au contraire, nés dans le sein du Christianisme, ont tourné contre lui les bienfaits dont il avait couvert le monde, et qui resplendissaient autour d'eux avec tant d'éclat. Ce ne fut pas assez pour eux de n'avoir pas su abaisser leur raison superbe devant la hauteur de nos mystères ; ils n'ont pas même respecté cette morale sublime qui avait enfanté tant de vertus, et dont la source était restée inconnue aux explorations de la raison naturelle. Les élèves du Portique prirent les armes pour le maintien des autels de leurs faux dieux ; les adeptes de la nouvelle Ecole s'attachèrent à ruiner de fond en comble l'antique religion de leur pays, sans autre motif que le mépris et la haine ; et ce qui prouve l'inhabilité de ces grands précepteurs du genre humain, c'est qu'ils agirent sans avoir entr'eux aucun plan fixe, ni rien à substituer aux débris dont ils allaient couvrir le sol. Leurs malheureux contemporains prêtèrent trop facilement l'oreille aux leçons de ces maîtres de l'erreur. La séduction devint presque générale. Les grands lui ouvrirent les portes de leurs palais, d'où elle descendit jusque dans les chaumières. Dieu qui punit les crimes des nations comme ceux des particuliers,

permet qu'un succès éphémère couronnât cette œuvre d'iniquité ; et il nous fut donné de mesurer, pendant ce court triomphe de l'impiété, la profondeur du gouffre où elle pousse les peuples.

Bientôt les malheurs et les crimes de cette triste époque ramenèrent les esprits vers les idées religieuses. On sentit généralement la nécessité de rendre à la religion l'heureuse influence qu'elle exerce sur les mœurs publiques et privées. Mais dans un siècle livré aux travers de l'incrédulité, quelle instruction pouvait-on attendre de générations chez lesquelles l'éducation chrétienne avait été ou négligée entièrement, ou très-superficielle ? De là cette ignorance, que l'on rencontre avec surprise dans un grand nombre d'hommes de nos jours, sur les points capitaux qui servent à régler la foi et les mœurs. On ne met plus en question, comme autrefois, la vérité du Christianisme. Le respect a pris la place des railleries et des sarcasmes, qu'on osait se permettre contre ses adorables mystères et ses divins préceptes. Mais on marche, presque en tâtonnant, dans une route pleine de ténèbres, parce qu'on n'y est pas précédé par le flambeau de l'instruction.

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que ce défaut capital est encore plus répandu dans les

premiers rangs de la société que dans les dernières classes. Combien de fois, et je pourrais dire avec l'apôtre saint Paul que j'en parle avec larmes (1), combien de fois n'ai-je pas trouvé chez les grands, près desquels d'honorables fonctions m'ont appelé et retenu pendant une longue suite d'années, des hommes, distingués d'ailleurs par la vaste étendue de leurs lumières et par tous les genres d'instruction, qui n'avaient qu'une connaissance si médiocre de la doctrine chrétienne, qu'elle eût été jugée insuffisante par les pasteurs de nos campagnes pour admettre leurs jeunes paroissiens à la première communion ! Et cela, chez ceux de l'ancien ordre de choses tout autant au moins, que chez les personnes dont l'élévation était récente. Loin de moi la pensée d'amoindrir la considération dont les classes supérieures doivent être environnées ; elles sont dans l'ordre de la Providence, et saint Paul met au nombre des devoirs du chrétien l'honneur qu'il doit au rang (2). Mais que les grands de la terre ne s'y trompent pas. Plus ils auront été élevés, plus leur ignorance sera sévèrement jugée ; car il leur est plus facile qu'aux autres de connaître la religion, d'en étudier les preuves, d'affermir ainsi leur propre

(1) Epît. aux Philipp., c. 3, v. 18. (2) Epît. aux Rom., c. 13, v. 7.

croissance, et de contribuer, comme ils le doivent, à l'instruction des inférieurs qui leur sont confiés.

C'est le spectacle affligeant de cette ignorance, malheureusement trop commune, qui m'a fait naître la pensée de consacrer mes années de repos à la composition d'un ouvrage, qui renfermât tout ce qu'un chrétien doit croire et pratiquer pour soutenir dignement ce noble titre, et parvenir au salut éternel, seule fin pour laquelle l'homme a été créé. Il paraîtra sous le même nom que plusieurs livres composés sur le même sujet. Car le mien n'a pas le mérite de la nouveauté. Je n'aspire à aucun genre de réputation. La gloire de Dieu, la portion de travail que l'Eglise est en droit d'exiger de chacun de ses ministres, et le bien de nos frères en Jésus-Christ, voilà mes seuls motifs.

Plusieurs auteurs, dont je suis loin d'égaler le mérite, m'ont précédé dans la même carrière. Mais, comme dit Nicole, un des plus célèbres d'entr'eux, « ce n'est rien dire contre un livre » que de lui opposer d'autres livres, où les mêmes » matières ont été traitées, peut-être plus solidement. On n'abolit pas les anciens ouvrages, » quand on en donne de nouveaux. On fournit » seulement à ceux qui trouveraient plus de goût

» dans les nouveaux livres, un moyen de n'être
» pas privés des vérités qui leur sont utiles. Ainsi,
» sans préférer ni même égaler les livres qu'on
» publie à ceux qui sont déjà faits, il suffit qu'on
» ait droit de croire que Dieu s'en puisse servir
» pour donner à quelques personnes la connais-
» sance et l'amour des vérités qu'on y trouve. Une
» seule chose est indispensable, c'est qu'il n'y ait
» rien dans ces livres qui puisse nuire à ceux qui
» les lisent, en corrompant leurs esprits par de
» mauvaises maximes. » C'est ce que je me suis
efforcé d'observer dans celui-ci avec tout le soin
dont j'ai été capable. J'ajouterai que pour ne
laisser aux fidèles aucune inquiétude sur ma doc-
trine, ni la crainte d'y rencontrer le poison sous
les dehors d'une nourriture saine, j'ai voulu le
soumettre avant tout au jugement et à l'appro-
bation des supérieurs ecclésiastiques (1).

Mon ouvrage, sauf les développements que j'ai
cru devoir lui donner, est calqué entièrement sur
le Catéchisme de Trente, composé, comme on le
sait, par l'ordre du célèbre Concile général, tenu
dans cette ville au XVI^e siècle. C'est le même
plan ; les divisions sont les mêmes. Je ne pouvais

(1) L'ouvrage fut approuvé, du vivant de l'auteur, par Mgr de Quélen, archevêque de Paris.

suivre un meilleur guide, puisqu'il est le fruit du travail de ce que cette sainte assemblée réunissait de théologiens les plus distingués par leur science profonde et leur éminente piété. L'Écriture et la Tradition sont les bases sur lesquelles j'ai appuyé toutes mes preuves, comme on pourra en juger par les nombreuses citations répandues dans le cours de l'ouvrage. C'est là que se trouve le dépôt de la foi ; en dehors , on s'expose à rencontrer l'erreur et le mensonge. J'ai évité soigneusement tout ce qui tient au langage de l'école. Je n'ai point adopté la forme du dialogue, dont se sont servis Nicole et Mésenguy ; quoique cette méthode ait l'avantage de rendre les instructions plus claires et plus précises, j'ai craint qu'elle ne choquât le goût difficile et l'amour-propre peut-être de quelques lecteurs, qui se révolteraient à l'idée qu'on veut les traiter comme des enfants, en leur faisant une sorte de catéchisme.

Quoique ce livre soit spécialement destiné aux gens du monde, je pense qu'il offrira aussi quelque intérêt aux ecclésiastiques, et surtout aux jeunes prêtres, qui, privés des lumières et de l'expérience des pasteurs vénérables sous la conduite desquels ils se seraient formés autrefois aux fonctions du saint ministère, passent aujourd'hui-

d'hui, presque sans intervalle, du séminaire au gouvernement des paroisses, où ils sont obligés de porter seuls le poids du jour et de la chaleur (1). Ce qui me donne cette confiance, c'est le soin qu'ont pris plusieurs de Nosseigneurs les Evêques de recommander à leur clergé la lecture assidue du Catéchisme de Trente; et ce précieux livre est fondu tout entier dans mon ouvrage.

On sera sans doute surpris du silence que j'ai gardé sur les commandements de l'Eglise, dont la place vient naturellement après le Décalogue. Je me suis abstenu d'en parler, pour éviter les redites dans un traité peut-être déjà trop long. L'autorité de l'Eglise et le pouvoir de faire des lois, avec l'obligation pour les fidèles d'y obéir scrupuleusement, sont suffisamment prouvés dans l'article du Symbole qui lui est consacré. Quant aux objets sur lesquels portent ses préceptes, tout ce que les quatre premiers renferment d'essentiel et d'obligatoire sur la sanctification des Fêtes et des Dimanches, sur la réception annuelle des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, se trouve renfermé dans l'explication des Sacrements

(1) A l'époque où l'auteur écrivait ces lignes, les vides du Sanctuaire étaient loin d'être comblés.

et du Décalogue. Le jeûne et l'abstinence, qui sont la matière des deux derniers, font partie de la satisfaction. En traitant ce troisième acte de la Pénitence, nous avons prouvé que l'Eglise, lorsqu'elle impose des peines satisfactoires aux fidèles, avait pour but de les porter à la mortification de la chair. Elle a voulu leur rappeler, par le retour fréquent de ces saintes pratiques, que l'on n'acquiert la couronne immortelle que par les travaux de la pénitence. Le nombre des transgresseurs des deux lois qui ordonnent le jeûne et l'abstinence, serait-il aussi considérable parmi les chrétiens de nos jours, s'ils avaient plus souvent présentes à la pensée ces paroles sorties de la bouche du Dieu Sauveur, paroles qui n'admettent d'exception pour personne : Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous (1).

Il ne me reste plus qu'à prier le Père des lumières, duquel descend tout don parfait (2), de répandre ses saintes bénédictions sur un travail fait en sa présence, et dont le succès, s'il en mérite quelque peu, sera tout pour sa gloire. Car, celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose (3); ce sont de simples instruments dont Dieu se sert

(1) Saint Luc, chap. 13, v. 3. (2) Saint Jacques, chap. 1, v. 17. (3) 1^{re} Epit. aux Corinth., chap. 3, v. 7.

pour donner l'accroissement et la fertilité. L'ordre que Notre-Seigneur Jésus-Christ a donné à ses apôtres, et en leur personne à tous les ministres des siècles futurs, d'instruire les peuples, chacun selon la portion de pouvoir et d'autorité qu'il a reçue de l'Eglise, est la preuve la plus incontestable de son amour pour les hommes, puisqu'en les appelant ainsi aux lumières de la Foi, il n'a eu d'autre fin que de les rendre dignes de la gloire éternelle.





INTRODUCTION.



SUR LA NÉCESSITÉ ET LES AVANTAGES D'Étudier LA RELIGION.

L'homme, le plus bel ouvrage de Dieu sur la terre, puisqu'il est le seul qui porte son image et sa ressemblance (1), devait mener une vie paisible et immortelle, s'il avait conservé son innocence. Rien de ce qu'il lui importait de savoir n'était caché à ses yeux; il connaissait son créateur; il adorait ses perfections invisibles, sa toute-puissance, et sa divinité, dont l'existence lui était révélée par les œuvres de ses mains (2); il lui obéissait comme à son Seigneur, il l'aimait comme un père plein de tendresse et de bonté. Heureux, s'il n'eût point suivi les perfides conseils du démon, jaloux de son bonheur, et si, maître de sa liberté, il eût préféré l'obéissance à la révolte ! Devenu infidèle, sa chute le dévoua au courroux céleste et à tous les maux. L'ignorance, le penchant au mal et la mort marchèrent à la suite de son péché. Il devint pour lui-même un être incompréhensible, qui appelle l'immortalité, et entend au fond de

(1) Genèse chap. 1. v. 26. (2) Epît. aux Rom. chap. 1. v. 20.

son cœur une réponse de mort (1); qui cherche la science, et est environné d'épaisses ténèbres; qui court après le bonheur, sans pouvoir le trouver dans aucun des objets qui l'environnent sur cette terre, où tout n'est que vanité et affliction d'esprit (2).

Telle devait être à jamais la destinée de l'homme déchu, si Dieu n'avait eu pitié de sa profonde misère, en lui envoyant son propre Fils, de toute éternité Dieu comme lui et avec lui (3), dont la sagesse devait éclairer et réformer son cœur, et dont le sang versé sur la croix devait être sa rançon. L'apparition du divin Envoyé parmi les hommes est ce grand Mystère, caché aux siècles passés, mais révélé maintenant à tous les peuples, Juifs et Gentils (4). C'est dans la connaissance et la révélation de ce mystère que se trouvent les conditions de la nouvelle alliance, que Dieu a daigné faire avec les hommes. Il faut, par conséquent, que cette révélation soit l'objet habituel, non-seulement de notre reconnaissance envers Dieu, mais de nos méditations et d'une sérieuse étude, afin de la bien connaître, et de ne pas la confondre avec les opinions de la sagesse humaine ou les divers systèmes de religion qui ont successivement régné dans le monde, et qui, production de l'homme, portent l'empreinte de sa faiblesse, et manquent pour attirer la conviction et s'insinuer dans les âmes, de cet attrait sur-humain, qui est le cachet de la parole de Dieu.

C'est à la clarté de cette divine lumière que nous devons la connaissance de notre origine, de notre nature, des destinées qui nous attendent, et surtout de l'excellence de notre âme, dont le prix est tel que le gain d'une couronne, le gain du monde entier ne nous dédommagerait pas de sa perte (5).

(1) 2^e Epît. aux Corinth. chap. 1 v. 9. (2) Ecclésiaste chap. 1. v. 14.

(3) Evang. saint Jean, chap. 1. v. 1 et 2. (4) Epît. aux Coloss. chap. 1. v. 26 et 27. (5) S. Matth. chap. 16. v. 21.

Voilà ce qu'il importe aux hommes de savoir, le reste n'est que vanité, dit l'Ecclésiaste. Que retire l'homme du travail qui l'occupe sous le soleil (1) ? Faites promptement tout ce que votre main peut faire, dit-il plus loin, c'est-à-dire, hâtez-vous, ne remettez pas à la mort la pratique des bonnes œuvres ni votre conversion ; car il n'y aura plus ni œuvre, ni raison, ni sagesse dans le tombeau vers lequel vous courez (2). En effet, la vie est courte ; sa durée, incertaine, et une éternité heureuse ou malheureuse en est le terme inévitable. Le grand travail de l'homme, son occupation la plus essentielle, la seule même nécessaire, comme nous l'apprend Jésus-Christ (3), est donc de s'instruire de la véritable route qui conduit au salut. Elle ne se trouve que dans la religion, phare divin apposé sur la rive, pour guider notre course sur des flots féconds en naufrages, pour nous en montrer les écueils, et nous appeler heureusement au port.

Cette vérité, incontestable dans tous les temps, ne fut jamais plus importante qu'à une époque qui semble déjà voisine de celle dont le Sauveur parlait, lorsqu'il disait à ses disciples : Quand le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve encore de la foi sur la terre (4) ? Ne serions-nous pas arrivés à ces temps malheureux prédits par le grand Apôtre, où les peuples ne pourront plus souffrir la saine doctrine, et où il leur faudra des maîtres qui les flattent en leur prêchant la vanité et le mensonge (5) ? Nous vivons aujourd'hui, en effet, parmi des hommes dont les uns, peu nombreux il est vrai, sont ces insensés de l'Ecriture, qui ont dit dans leur cœur : il n'y a point de Dieu (6) ; les autres, en plus grand nombre, confessant l'existence de la Divinité, osent lui contester sa providence ;

(1) Ecclésiaste. chap. 1. v. 2 et 3. (2) Ecclésiaste. chap. 9. v. 10. (3) Saint Luc, chap. 10. v. 42. (4) Saint Luc, chap. 18. v. 8. (5) 2^e Epit. à Timothée, chap. 4. v. 3 et 1. (6) Psaum. 52, v. 1.

comme si celui qui a tout fait d'un mot (1), ne gardait pas toujours sur les œuvres de ses mains le même empire qui les a tirées du néant; ou comme si la conservation et le gouvernement du monde n'étaient pas aussi dignes de la sagesse de Dieu, que la création le fut de sa puissance.

Non contents de disputer à Dieu l'exercice du domaine suprême qui lui appartient sur ses créatures, ces hommes, que l'on appelle déistes, et qui se sont parés du beau nom de philosophes, rejettent toute espèce de révélation. Ils ne veulent suivre, disent-ils, d'autre religion que celle que l'Auteur même de la nature a gravée dans leur cœur. Encore réduisent-ils cette religion naturelle à quelques maximes de morale, dont ils doivent peut-être la connaissance à nos saintes Ecritures, qu'ils assimilent aux livres de la philosophie païenne. Du reste, ils s'interdisent toute sorte de culte envers Dieu; et comme ils ne reconnaissent ni ses soins, ni sa vigilance, ils ne lui adressent aucune prière, et ne lui rendent aucun hommage.

C'est aux hommes de ce caractère qu'on peut justement appliquer ces paroles du Prophète : que l'iniquité s'est mentie à elle-même (2). Quelques efforts qu'ils fassent pour se soustraire à ce qu'ils appellent les préjugés du peuple ou de l'enfance, la vérité les poursuit sans cesse, en leur présentant comme un miroir dans lequel ils aperçoivent la difformité de leurs opinions. En vain travaillent-ils à faire passer chez les autres cette prétendue conviction dont ils font parade; il est aisé de voir qu'elle n'est que sur leurs lèvres, et nullement dans leur cœur. Lorsqu'une erreur est reconnue telle par des esprits droits et fermes, elle perd toute influence; on y renonce sans peine; on l'oublie sans retour. Les adversaires de la révélation n'en sont pas là. L'inquiétude les tourmente; une fluctuation perpétuelle les

(1) Psaum. 148, v. 5. (2) Psaum. 26, v. 18.

agite. Le sujet le plus ordinaire de leurs entretiens est cette même religion, dont ils se sont déclarés les ennemis. Ils emploient tour à tour la raillerie, l'épigramme, le sophisme, le blasphème; toutes les armes leur sont bonnes pour la combattre. L'apôtre le plus ardent, le plus infatigable, a moins de zèle pour répandre la connaissance des vérités saintes, qu'ils n'en ont pour les attaquer. Mais, pourquoi donc, si la cause du Christianisme est jugée pour eux, est-elle si souvent la matière de leurs réflexions et de leurs discours? Pourquoi donc assombrir le court passage de cette vie par un retour si fréquent et si fastidieux sur des opinions dont, selon eux, la fausseté et l'inutilité pour le bonheur de l'homme ne sont plus un problème? C'est que leur conscience, comme un témoin importun, s'élève contre eux pour leur reprocher leur orgueilleuse incrédulité. Vous l'avez ordonné, Seigneur, s'écrie saint Augustin, et il en est ainsi : il faut que tout esprit déréglé trouve en lui-même son châtiment et son supplice (1).

Suivez-les jusqu'à la fin de leur carrière, et à ce moment terrible où disparaissent les prestiges du monde, où s'évanouissent une à une toutes les illusions, lorsque l'homme sur son lit de mort se trouve suspendu, pour ainsi dire, entre le temps qui va finir et l'éternité qui commence, ces hommes si forts et si courageux, qui souriaient de pitié à nos croyances, deviennent tout-à-coup faibles et pusillanimes. Vainement appellent-ils à leur secours cette force d'esprit par laquelle ils se mettaient au-dessus du vulgaire; ils en reconnaissent enfin toute la vanité. Heureux, si ne se livrant point au désespoir, ils songent à recourir en ce suprême instant à cette même Providence tant de fois outragée par leurs blasphèmes, mais dont le sein n'est jamais fermé pour ceux qui se tournent vers elle dans l'amertume de leurs

(1) Confessions. Liv. 1. chap. 12.

cœurs, implorant un pardon qu'elle a promis de ne refuser jamais au repentir (1).

Au milieu de tant d'assauts livrés à la vérité, dans un siècle qui affiche l'indifférence en matière religieuse ou même le mépris de toute révélation, l'étude de la religion est le guide le plus sûr pour échapper aux pièges et aux dangers de l'incrédulité.

La connaissance de Dieu et de ses adorables perfections, les plus pures notions des devoirs et des vertus, une digue puissante contre le torrent des passions, une source inépuisable de consolations dans les peines : tels sont les principaux avantages que présente cette étude. Sans elle, on ressemble à un aveugle qui marche à l'aventure (2), à des nuées sans eau que le vent emporte çà et là, et à ces météores qui courent dans l'air, s'allumant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, sans avoir de mouvement réglé (3).

La raison de l'homme est faible et sujette à l'erreur. Le soleil de justice pouvait seul percer les ténèbres qui l'environnent, et y verser la lumière. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer ce qu'était le genre humain, avant qu'il eût reçu le bienfait de la révélation : le culte dû à Dieu transféré aux créatures, et souvent aux plus viles d'entre elles ; les vices divinisés ; l'amour déréglé de la vie présente, à laquelle on sacrifiait tout ; l'ignorance chez les uns, chez les autres, l'oubli de la vie future. Les philosophes et les poètes en présentaient les châtimens sous des images puériles, et en plaçaient les récompenses dans de grossiers plaisirs. Le malheur d'être à jamais séparé de Dieu, le bonheur de le voir éternellement face à face, comme parlent nos saints Livres, n'entraient pour rien dans les peines du Tartare ou dans la félicité des Champs-

(1) Isaïe. chap. 55. v. 7. (2) 2^e. Epit. de saint Pier. chap. 1. v. 9. (3) Epit. de saint Jude, v. 1 et 12.

Elysées. Dans les écoles de philosophie les plus célèbres, rien de fixe sur les vérités les plus utiles à l'homme; tout reposait sur la base fragile du doute ou de la probabilité. Ceux-ci blâmaient ce que ceux-là approuvaient; le bien, le mal, étaient mis dans la même balance; la création du monde, l'origine et la nature de l'âme avaient enfanté autant de systèmes qu'il y avait eu de sages livrés à l'étude de ces diverses questions : tels étaient les fruits de cette science universelle, insidieusement promise à nos premiers parents, science, leur avait-on dit, qui devait les rendre semblables à des dieux (1).

La révélation paraît, et ce flambeau céleste dissipe tous les nuages. Par elle, les doutes sont levés, les difficultés sont expliquées. Dans un petit nombre de vérités sorties de la bouche de celui qui a les paroles de la vie éternelle (2), l'homme connaît, sans avoir besoin d'une étude approfondie, tous les devoirs qui lui sont imposés envers Dieu, envers ses semblables et envers lui-même. C'est la révélation qui nous enseigne l'existence d'un seul Dieu, créateur de toutes choses, et les athées n'ont plus rien à répondre, lorsqu'on oppose à leurs objections frivoles le tableau des ouvrages admirables qui brillent sur nos têtes avec tant d'éclat. Elle nous enseigne qu'il y a une Providence qui veille sur toutes les parties de l'univers, qu'elle régit par des lois fixes et immuables, dont la suspension est au-dessus de tout pouvoir autre que le sien; que rien n'arrive ici-bas sans son ordre ou sans sa permission; que le vice étant souvent triomphant et honoré, tandis que la vertu est dans les fers ou dans l'opprobre, il est digne de cette même Providence d'être dans une autre vie la vengeresse de l'un et la rémunératrice de l'autre. Elle nous enseigne que si Dieu n'a pas besoin de nos sacrifices et de nos prières, puisqu'il

(1) Genes. ch. 3. v. 5. (2) Saint Jean. chap. 6. v. 69.

trouve son bonheur à contempler ses divines perfections dans le sanctuaire inaccessible qu'il habite seul de toute éternité, il est de notre intérêt, à nous dont les besoins renaissent incessamment, d'implorer son secours, et de faire monter vers lui nos supplications et nos vœux, afin qu'il vienne en aide à nos faiblesses, et qu'il prenne en pitié notre misère; que d'ailleurs il est juste de reconnaître sa grandeur par nos adorations, de publier ses bienfaits par notre reconnaissance, et de donner à son suprême domaine le témoignage public de notre dépendance. Par ces motifs aussi nobles que touchants, l'âme desséchée, pour ainsi dire, par la fatale doctrine des déistes, reprend un nouvel essor, et s'élance pleine d'ardeur vers le Dieu qui lui a donné l'être et qui lui garde au ciel d'immortelles destinées !

C'est la révélation qui nous apprend que tous les hommes, descendus du même Père, composent une seule famille de frères, tous égaux devant Dieu, et obligés de s'aimer les uns les autres. C'est elle qui a brisé les fers de ces troupes d'esclaves dont s'entouraient des maîtres inhumains, qui, se faisant un jeu de la vie de leurs semblables, les obligeaient de s'égorger sous leurs yeux pour servir leurs barbares plaisirs. Si la différence des conditions est utile et même nécessaire dans l'ordre des choses temporelles, elle disparaît aux yeux de Dieu dans celui de la religion. Le roi et le sujet, le maître et le serviteur, le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant ont un droit égal à la protection du Père commun de tous, qui, dans la distribution des récompenses ou des peines de la vie future, ne fera d'autre distinction que celle qui se trouve entre le crime et l'innocence, entre l'usage et l'abus de ses dons.

Enfin, c'est la révélation qui apprend à l'homme ce qu'il se doit à lui-même. Elle lui révèle l'excellence de son âme, formée à l'image de son créateur, et rachetée non par des

matières corruptibles, telles que l'or ou l'argent, mais par le sang précieux de l'agneau sans taché (1). Son corps n'est plus une simple maison terrestre, dont il puisse disposer à son gré, soit pour mettre fin à son existence sur laquelle il n'a que le pouvoir de conservation, soit pour l'employer à des usages profanes ou criminels : c'est le temple du Saint-Esprit; il doit le glorifier, parce qu'il porte en lui le Dieu qui en a pris possession par le baptême, et qui s'est acquis sur lui comme sur son âme le plus sacré des droits (2). On lui commande la justice dans ses rapports avec ses semblables, la tempérance à l'égard de lui-même, la prudence pour discerner le bien d'avec le mal, la force pour se vaincre et faire le sacrifice même de sa vie, si la gloire et les intérêts de Dieu l'exigeaient. On lui prescrit le pardon des injures, la soumission dans les souffrances, le travail pour l'utilité commune. Tout ce qui est honnête, en un mot, tout ce qui est juste et saint, tout ce qui peut rendre aimable, tout ce qui est d'édification et de bonne odeur, tout ce qui est vertueux, tout ce qui est louable dans le règlement des mœurs, doit être l'entretien de ses pensées (3). Telles sont les lois tracées dans ce Code immortel, par lequel l'Esprit-Saint a renouvelé la face du monde (4), et qui en auraient fait un ciel sur la terre, si les hommes les eussent prises pour règle de leur conduite.

L'étude de la religion ne se borne pas à classer simplement dans la mémoire les vérités spéculatives. Celles-ci jouiraient sans contestation de l'assentiment et des hommages universels, si elles n'exigeaient en même temps un autre sacrifice, plus dur et plus pénible, je veux dire celui des passions du cœur; car ce sont elles qui affaiblissent la

(1) 1^{re} Epît. de saint Pierre, chap. 1. v. 18 et 19. (2) 1^{re} Epît. aux Corint. chap. 6. v. 19 et 20. (3) Epît. aux Philip. chap. 4. v. 8. (3) Psau. 103. v. 31.

foi, et qui la ruinent souvent de fond en comble, comme l'insinue le Saint-Esprit lui-même, lorsqu'il déclare que c'est dans son cœur que l'insensé a dit : il n'y a point de Dieu (1). Or, c'est à la religion que nous devons les armes dont nous avons besoin pour sortir victorieux de cette guerre intestine qui, selon la pensée de Job, doit durer pendant toute notre vie (2), nos ennemis les plus dangereux n'étant point ceux du dehors, mais ceux de notre propre maison, dit Jésus-Christ (3). C'est la religion qui dirige les passions et les affections de notre âme, et qui sans leur ôter cette énergie qui les entraîne au bien, arrête le mouvement désordonné qui les pousse vers le mal. Elle ne blâme ni la noble émulation de s'élever au-dessus des autres, lorsqu'on se sent assez de force pour rompre les efforts de l'iniquité (4); ni la science qui ne s'enfle pas aux dépens de la charité (5); ni la sage économie qui préside aux affaires domestiques (6); ni même les plaisirs honnêtes qui procurent au travail un juste délassement (7). Elle ne condamne que les excès qui naissent de la dépravation du cœur et du désordre des passions.

Elle dit à l'ambitieux, qu'il ne lui sert de rien de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme (8); à l'orgueilleux, qu'il doit se souvenir de son néant, qu'il n'est que cendre et poussière; que s'il possède des talents, que s'il a amassé des trésors de science, il n'a rien cependant qu'il ne l'ait reçu (9), parce que tout don parfait descend du Père des lumières (10). Elle dit à l'avare, qu'il n'emportera rien avec lui de ses richesses (11), qu'il doit placer son or dans un lieu où il n'ait à craindre ni la rouille, ni les voleurs (12).

(1) Psau. 52. v. 1. (2) Job. ch. 7. v. 1. (3) Saint Matth. ch. 10. v. 36. (4) Ecclesiastiq. chap. 7. v. 6. (5) 1^{re} Epît. aux Corinth. chap. 8. v. 1. (6) Tobie. chap. 4. (7) Ecclesiastiq. ch. 32. v. 15 et 16. (8) Saint Matth. chap. 16. v. 21. (9) 1^{re} Epît. aux Corinth. chap. 4. v. 7. (10) Saint Jacq. ch. 1. v. 17. (11) Psau. 48. v. 18. (12) Saint Matth. ch. 6. v. 19.

Elle dit au voluptueux, qu'il souille et déshonore le sceau vénérable que le sacrement de la régénération a placé sur son front; qu'oubliant sa noblesse d'homme et de chrétien, il s'abaisse jusqu'au rang des animaux qui n'ont point reçu le don de l'intelligence, et leur devient semblable (1); qu'il sera moissonné à la fleur de l'âge, que les dérèglements de son adolescence pénétreront ses os, et y laisseront leurs traces jusque dans la poussière du tombeau (2). Elle dit au vindicatif, qu'il doit accorder un pardon généreux à celui de qui il a reçu une offense; qu'on se servira à son égard de la même mesure qu'il aura employée pour les autres (3); que, pour être un vrai disciple de Jésus-Christ, il faut, à l'exemple de ce Dieu Sauveur intercédant pour ses bourreaux, opposer la patience aux injures, prier pour ceux qui nous persécutent (4), ne point se laisser vaincre par le mal, mais au contraire vaincre le mal par le bien (5). Enfin elle dit au paresseux, que l'oisiveté est la mère de tous les vices (6), que l'homme est né pour le travail (7), qu'il est condamné à manger son pain à la sueur de son front (8), que celui qui ne veut point travailler ne mérite point la nourriture (9), et que le serviteur inutile sera jeté dans les ténèbres extérieures, où il n'y aura que pleurs et grincements de dents (10).

A la lumière vive et pénétrante qu'elle projette sur l'homme pour l'aider à connaître ses devoirs, aux armes qu'elle lui fournit pour sortir victorieux du combat que les passions lui livrent sans relâche, la religion ajoute un autre bienfait, celui d'être une source abondante de consolations dans les souffrances et les peines de la vie,

(1) Psau. 48. v. 12. (2) Job. chap. 20. v. 11. (3) Saint Matth. chap. 7. v. 2. (4) Saint Matth. ch. 5. v. 44. (5) Epit. aux Rom. ch. 12. v. 21. (6) Ecclésiastiq. ch. 33. v. 29. (7) Job. ch. 5. v. 7. (8) Genes. chap. 3. v. 19. (9) 2^e Epit. aux Thess. chap. 3. v. 10. (10) Saint Matth. chap. 25. v. 30.

peines si amères et si multipliées, que la terre en a pris le nom de vallée de larmes. Où l'homme puisera-t-il la patience qui lui est si nécessaire pour supporter les afflictions qui l'assiègent de toutes parts? Sera-ce dans les froides leçons de la philosophie? elle ne lui présente qu'un Dieu oisif, ou indifférent aux événements du monde. Les gémissements des mortels pourraient-ils monter jusqu'à son trône? elle l'a placé trop haut pour que leurs regards puissent y atteindre. A les entendre, la Providence se contente de présider au tout par des lois générales, dont elle n'intervient pas l'ordre pour secourir un malheur privé. Combien est différent le langage de la religion! elle nous apprend que nous sommes tous sous les yeux de Dieu; qu'il règle nos destinées; que nous devons nous en rapporter à sa sagesse, lorsqu'il nous livre aux épreuves de l'adversité; que toute perte temporelle et passagère soufferte pour lui est un gain véritable, parce qu'elle sera réparée au centuple dans la vie future; c'est ce qu'annonçait Notre-Seigneur à ses disciples, lorsqu'il les assurait qu'il ne se perdrait pas un cheveu de leur tête, et que par la patience ils assureraient le salut de leurs âmes (1). C'est dans les afflictions qu'elle parle le plus fortement à notre cœur. Tandis que l'infortuné qui ne la connaît pas, cherche loin d'elle de vains soulagements qui ne font qu'augmenter sa sensibilité et aiguïr ses douleurs; tandis que le faux sage se décourage et s'abat, l'âme simple et fidèle adore humblement la main qui la punit. Elle considère avec la vertueuse Judith que ses maux sont encore beaucoup moindres que ses péchés, et elle croit que les fléaux dont Dieu la châtie lui sont envoyés pour la corriger et non pour la perdre (2).

Haï et persécuté par ses frères, Joseph se trouve privé

(1) Saint Luc, chap. 21. v. 18 et 19. (2) Judith. chap. 8. v. 27.

tout à la fois de sa liberté et des caresses paternelles. Il est emmené comme esclave dans un pays lointain, où l'attendait une épreuve plus cruelle encore. Il découvre au Seigneur l'innocence de ses voies et met en lui son espérance (1); il le conjure de faire éclater sa justice comme une lumière, et de faire briller l'équité de sa cause comme le soleil dans son midi (2). Ses cris sont exaucés; le cachot dans lequel l'avait précipité la plus noire calomnie, devient le théâtre de sa gloire; il en sort pour régner sur l'Egypte, et voir prosternés à ses pieds ceux-là mêmes qui avaient conjuré sa ruine.

Quelle eût été la désolation de Job dans l'état où il se trouvait, si, à la perte de ses richesses et de sa santé, s'était jointe celle de sa religion et de sa confiance en Dieu? Dépouillé de ses biens, privé de ses enfants, outragé par sa femme, calomnié par ses amis, abandonné de ceux qu'il avait secourus, couvert de plaies, exténué par la douleur, il était sans ressource en ce monde. Dieu lui restait. Job conserva la paix dans son cœur; sa vertu triompha de l'adversité.

Tobie, resté fidèle au culte de ses pères, adore le bras qui frappait sa nation emmenée captive par de barbares vainqueurs. Il répand dans le sein des pauvres les biens qu'il a reçus de Dieu, et dont il ne se croit que le dépositaire; sa plus douce occupation est de soulager l'indigence, de rendre aux morts les honneurs de la sépulture et de donner à ses frères de salutaires conseils. Une vie si parfaite doit sans doute le mettre à l'abri de l'infortune. Mais il faut que sa vertu, pour paraître plus vive et plus brillante, soit mise dans le creuset. Il trouve dans l'exercice même de son ingénieuse charité un étrange malheur, qui lui dérobe la vue de ce beau ciel qu'il aimait tant à con-

(1) Psau. 36. v. 5. (2) Ibid. v. 6.

templer. Dieu, selon l'expression de l'Ecriture, permet que cette affliction vînt l'éprouver, afin de laisser en sa personne aux siècles à venir un nouveau modèle de patience, qui rappelait celle du saint homme Job (1).

Si l'exemple de ces patriarches illustres qui ont cru ce qu'ils ne voyaient pas, qui ont espéré contre toute espérance (2), et qui, pour soutenir cette espérance et cette foi, ont tant souffert, relève nos courages en face de l'adversité, quelle force ne trouverons-nous pas dans le souvenir des souffrances et des humiliations du Fils de Dieu lui-même, qui a choisi la croix pour son partage, et qui a pris pour lui la honte et les opprobres (3), voulant par là nous apprendre à ne point nous décourager ni faiblir, lorsqu'il nous éprouve, et nous mériter par sa divine patience la résignation, le calme et la force dans les afflictions qu'il nous envoie; tandis que les infortunés qui nient la Providence, n'ont d'autre alternative que de s'abandonner à un désespoir qui empoisonne et abrège leurs jours, ou de demander au suicide la fin de leurs maux !

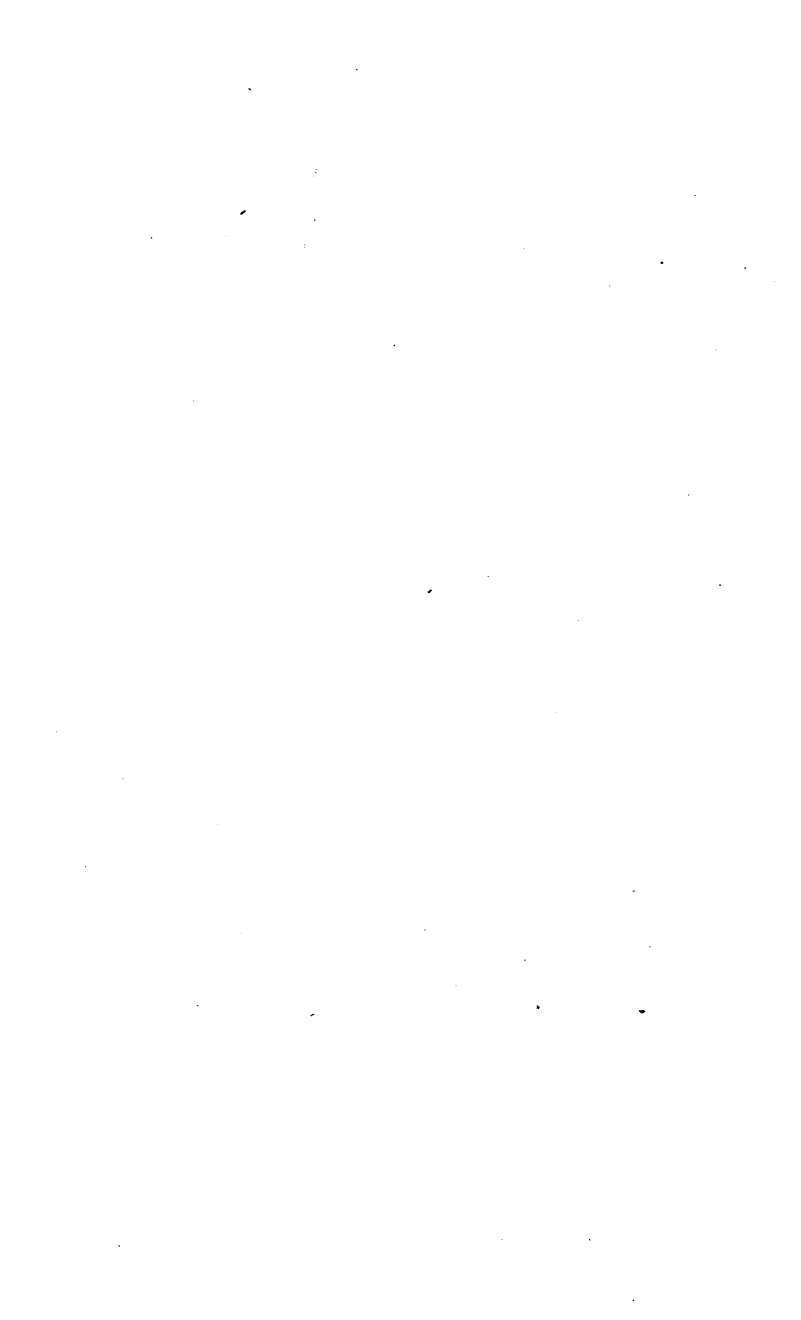
Tels sont, en abrégé, les avantages que présente l'étude réfléchie de la religion; elle nous rendra facile l'exercice habituel des devoirs qui nous sont imposés, et qui ne sont ni au-dessus des forces humaines, ni incompatibles avec les différents états de la vie civile. Cette multitude innombrable de saints de tout âge, de tout sexe et de toute condition, qui font la gloire de l'Eglise, nous en fournit d'illustres témoignages et d'admirables exemples. Heureux, dit le Psalmiste, l'homme qui ne s'est point laissé entraîner par les conseils des impies, qui ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs, et ne s'est point assis dans la chaire de corruption, mais qui demeure fidèle à la loi du Seigneur,

(1) Tobie. chap. 2 v. 12. (2) Epit. aux Rom. chap. 4. v. 18. (3) Epit. aux Hébr. chap. 12. v. 2.

et qui médite cette loi jour et nuit ! il sera comme l'arbre planté près du courant des eaux, dont le feuillage ne tombera point, et dont les fruits viendront heureusement à leur terme (1).

(1) Psaum. 1. v. 1 et suiv.

FIN DE L'INTRODUCTION.



PREMIERE PARTIE



SUR LE SYMBOLE

Hæc est fides catholica ; quam nisi quisque
fideliter firmiterque crediderit , salvus esse non
poterit.

Voilà quelle est la foi catholique ; celui qui
ne la gardera pas fidèlement et constamment ,
ne pourra être sauvé...

Symbole de saint ATHANASE...



CHAPITRE PREMIER.

Origine du Symbole. Les Apôtres en sont les auteurs. Nombre et ordre
des articles qui le composent.

Le Symbole est une formule de foi qui nous vient des
Apôtres. En voici l'origine :

Après la triomphante Ascension du Sauveur, les Apôtres, à
qui le divin Maître avait recommandé de ne point sortir de
Jérusalem jusqu'à ce qu'ils eussent reçu l'Esprit consolateur,
qu'il leur avait promis (1), se retirèrent dans une chambre
haute, où ils persévéraient unanimement dans la prière, avec
Marie, mère de Jésus, *cum Mariâ, matre Jesu* ; précieux détail
qui nous montre la très-sainte Vierge présidant la première

(1) Ev. saint Jean, 14. 16.

assemblée de l'Eglise naissante, et s'associant dès lors à ses destinées (1). Leur premier soin fut de compléter le Collège apostolique, et de remplir la place que la mort du traître Judas y avait laissée vacante. Ils jetèrent au sort deux noms choisis entre les plus dignes, Joseph et Mathias, et le sort tomba, disent les Actes, sur ce dernier, qui fut ainsi adjoint aux onze Apôtres (2). Peu de jours après, un bruit étrange, semblable à un vent violent et impétueux, retentit tout à coup et ébranla la salle où ils étaient assis. Et l'on vit apparaître comme des langues de feu, qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun des Apôtres; et ils furent tous remplis du Saint-Esprit (3). Pleins de cette divine flamme, les Apôtres sortirent de leur retraite, et, commençant leur prédication par Jérusalem, ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre du Sauveur (4), ils conquièrent à la Foi une notable portion de la cité déicide. Puis ils se répandirent dans le reste du pays, établissant partout des églises, et y laissant des évêques et des prêtres pour les conduire, mode de gouvernement qui devait servir de règle, et se perpétuer dans la suite des siècles (5). Bientôt, trop à l'étroit dans la Judée, ils se préparèrent à porter plus loin l'Évangile, et à faire briller sa lumière aux peuples encore assis à l'ombre de la mort (6). Mais avant de se disperser ainsi dans tout l'Univers, ils rédigèrent ensemble, sous la dictée du Saint-Esprit, un abrégé de la Foi qu'ils allaient annoncer au monde. Ils le réduisirent à un petit nombre d'articles, afin que chacun pût facilement l'apprendre et le retenir, sans charger sa mémoire; ils lui donnèrent le nom de Symbole, en transportant, par métaphore, ce mot de son acception propre et naturelle, en un sens figuré.

On appelait Symbole, en effet, chez les anciens, une petite pierre, une pièce de monnaie, un anneau, ou quelqu'autre

(1) Act. 1. 13. et 14. (2) Act. 1. 26. (3) Act. 2. 1. et suiv. (4) Saint Luc, 24. 47. (5) Act. 14. 22.

marque que se donnaient entr'eux les membres d'une même société, les commerçants par exemple, pour se reconnaître, pour s'assurer de leur fidélité réciproque et trouver l'hospitalité les uns chez les autres. Ainsi, le Symbole était ordinairement un signe conventionnel et commercial. Cette double acception convient parfaitement à la formule de foi dressée par les Apôtres. Notre société, dit saint Augustin, est un commerce de choses spirituelles; nous sommes ces marchands dont parle Jésus-Christ, qui cherchons la bonne perle, la perle précieuse (1); or, c'est la foi contenue dans le Symbole qui nous la fait trouver. Le Symbole, d'ailleurs, est le signe convenu qui nous distingue des infidèles, des juifs, des hérétiques, et de tous les faux frères qui s'introduisent dans l'Eglise de Dieu (2), pour corrompre l'Evangile (3).

La division de cet abrégé de la foi en douze articles semble annoncer la part que chacun des Apôtres y avait prise; elle sert au moins à justifier la tradition qui leur attribue ce travail en commun. « Avant de se séparer, dit un écrivain du IV^e siècle (4), les Apôtres composèrent une règle commune de foi, » pour être la base de leur prédication; ils arrêterent ensemble » et de concert les points de doctrine qu'ils allaient présenter » séparément à la croyance des peuples. Le Symbole des Apôtres, dit le pape saint Léon (5), où se trouve renfermée, » comme dans un cadre, toute la foi catholique, se compose » de douze règles de croyance, établies par chacun des douze » Apôtres. Fortunat, évêque de Poitiers, écrivain et poète du VI^e siècle, pense également que chaque Apôtre concourut par son avis et son jugement particulier, à la formation du Symbole (6).

C'est ainsi que, se regardant comme les ambassadeurs de Jésus-Christ (7), qui les avait chargés de prêcher l'Evangile à

(1) Saint Matth., 13. 45. (2) Galat. 2. 4. (3) Saint Augustin, 1^{er} dis. sur le Symb. (4) Ruffin, dans l'exposit. du Symb. (5) Saint Léon, serm. 93. (6) Fortunat, liv. II. (7) 2. Cor. 5. 20.

toutes les créatures (1), ils crurent devoir composer un Symbole, afin que les disciples qu'ils allaient former, n'eussent en matière de foi qu'un même langage, et qu'il n'y eût entr'eux ni division ni schisme (2). Après cette précaution toute pleine de sagesse, ils se quittèrent, pour se rendre chacun dans les régions, où les appellerait l'Esprit-Saint. Brûlants de zèle et animés d'un courage tout divin, ils entreprirent cette lutte gigantesque qui devait donner le coup de mort à l'empire du démon, et faire crouler les temples du paganisme. Douze bataillons du lac de Tibériade entrèrent en lice contre les légions qui avaient soumis la terre aux Aigles romaines. Douze ignorants, qui ne savaient autre chose que Jésus crucifié (3), s'en allèrent haranguer les Grecs d'Athènes et les Romains du siècle d'Auguste. Pour implanter la Foi, on ne les vit point faire appel aux passions, ni aux mauvais penchants du cœur de l'homme; tout au contraire, la doctrine qu'ils prêchaient, condamnait tous les vices. On ne les vit point non plus, armés d'un glaive comme Mahomet et ses farouches lieutenants, offrir aux peuples l'alternative de la croyance ou de la mort. Envoyés comme des brebis au milieu des loups (4), ils se réjouissaient d'être jugés dignes de souffrir l'outrage pour le nom de Jésus (5); ils scellaient de leur sang la doctrine sainte, et leur dernier soupir était une prière pour leurs bourreaux. David avait prédit leur merveilleux triomphe, en annonçant que leur voix retentirait par toute la terre, et leur parole, jusqu'aux confins du monde (6); et le prophète Isaïe, lorsqu'il s'écriait : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui prêchent la » paix sur les montagnes, qui annoncent à Sion la bonne nouvelle, la nouvelle du salut ! Le Seigneur a fait voir la sainteté » de son bras à tous les peuples ; toutes les régions de la terre » ont vu le Sauveur que Dieu nous a donné (7) ! »

(1) Saint Marc, 16. 15. (2) 1. Cor. 1. 10. (3) 1 Cor. 2. 2. (4) Saint Matth. 10. 16. (5) Act. 5. 41. (6) Ps. 18. 4. (7) Isaïe 52. 7.

L'Eglise reconnaît trois sortes de Symboles, dont elle fait usage dans ses prières et sa liturgie : le Symbole des Apôtres, le Symbole de saint Athanase et le Symbole de Constantinople.

Le Symbole des Apôtres est le plus court. C'est celui que les fidèles sont obligés de graver dans leur mémoire, parce qu'il contient ce qu'ils doivent croire de cœur, et confesser de bouche pour être sauvés (1).

Le Symbole qui porte le nom de saint Athanase, se récite le Dimanche à l'office de Prime. Il n'est pas bien certain que saint Athanase en soit vraiment l'auteur; comme néanmoins il parut de son temps, on en fit honneur à ce saint patriarche d'Alexandrie, comme au plus illustre docteur de son siècle, et au plus zélé défenseur de la consubstantialité du Verbe contre les Ariens, ennemis de la divinité de Jésus-Christ.

Le Symbole de Constantinople est celui qu'on chante à la Messe. Il doit son origine au concile de Nicée, et son complément à celui de Constantinople, dont il tire son nom.

Ces trois Symboles renferment absolument la même doctrine. La division et le nombre des articles sont les mêmes. Celui des Apôtres a servi de fondement et de modèle aux deux autres; ceux-ci n'en sont qu'un développement, que l'Eglise a cru nécessaire, pour ne laisser aucun subterfuge ni aucune prise à l'hérésie, dont la doctrine, comme la gangrène, gâte peu à peu ce qui est sain (2).

C'est le Symbole des Apôtres que nous nous proposons d'expliquer dans cet ouvrage. Malgré sa brièveté, il contient tout ce que doivent savoir à la rigueur les simples fidèles; les Apôtres n'y ont rien omis de ce qui est nécessaire pour régler la foi.

Dans les premiers siècles, il n'était point permis aux chrétiens d'écrire le Symbole. L'Eglise qui tenait alors cachés les saints mystères pour ne point les exposer à la dérision des

(1) Rom. 10. 10. (2) 2^e épît. à Tim. 2. 7.

païens, défendait par le même motif d'écrire la profession de foi. Saint Augustin en donne une autre raison aussi juste qu'édifiante. « Pour apprendre le Symbole dont nous venons » de vous donner l'explication, dit-il aux Catéchumènes (1), » vous ne devez point l'écrire, mais l'écouter seulement et » le graver dans votre mémoire. Quand vous l'aurez retenu, » il vous est également défendu de rien écrire. Contentez-vous » de le méditer et de le repasser souvent dans votre esprit. » La substance du Symbole, continue le saint Docteur, est » puisée tout entière dans l'Écriture ; si nous vous empêchons » d'en écrire les paroles, c'est en nous appuyant sur la pro- » messe que Dieu fit autrefois par son prophète : Voici, dit le » Seigneur (2), l'alliance que je ferai avec mes enfants ; j'im- » primerai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans » leur cœur. C'est pour marquer l'accomplissement de cet » oracle sacré qu'on apprend le Symbole en l'écoutant et » en le gravant, non sur des tablettes avec de la cire, mais » dans le fond de son cœur. Puisse, ajoutait le saint Évêque, » et les ministres de l'Eglise font encore aujourd'hui le même » vœu pour tous ceux qui sont régénérés dans les eaux du » Baptême, puisse celui qui vous a appelés à son royaume et » à sa gloire (3), graver lui-même en vos âmes les saintes lois » de l'Évangile ! »

On peut diviser le Symbole en trois parties, où sont peintes avec une admirable précision les opérations attribuées à chacune des trois personnes de la Sainte-Trinité, dont le mystère fait la base de la doctrine des Apôtres. Il nous montre en effet dans son ensemble un Dieu en trois personnes, le Père créateur, le Fils rédempteur et l'Esprit sanctificateur. La création y est représentée comme l'ouvrage du Père dans la première partie. La seconde nous apprend ce qu'il en a coûté au Fils pour opérer notre rédemption. La troisième est consacrée

(1) Saint Aug. 1^{er} Sermon sur le Symb. (2) Jérém. 31. 33. (3) 1. Thess. 2. 12.

au Saint-Esprit, source de la grâce qui sanctifie les âmes. C'est lui qui par les évêques (1) gouverne l'*Eglise de Dieu*. C'est lui qui donne aux prêtres l'ineffable pouvoir de *remettre les péchés* (2). C'est lui qui ranimera la poussière de nos tombes, qui nous *ressuscitera* au dernier jour (3). C'est lui enfin qui par sa grâce et ses inspirations (4) nous dirige sûrement dans les sentiers qui mènent à la *vie éternelle*.

Voici les douze articles du Symbole, tels qu'ils ont été rédigés par les Apôtres, et tels qu'ils sont parvenus jusqu'à nous sans altération, à travers dix-huit siècles.

- | | |
|--|---|
| 1. Credo in Deum Patrem omnipotentem, Creatorem cœli et terræ. | 1. Je crois en Dieu le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre. |
| 2. Et in Jesum Christum, filium ejus unicum, Dominum nostrum. | 2. Et en Jésus-Christ, son fils unique, Notre-Seigneur. |
| 3. Qui conceptus est de Spiritu Sancto, natus ex Mariâ Virgine. | 3. Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie. |
| 4. Passus sub Pontio Pilato, crucifixus, mortuus et sepultus. | 4. Qui a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort, et a été enseveli. |
| 5. Descendit ad inferos, tertiâ die resurrexit à mortuis. | 5. Qui est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité d'entre les morts. |
| 6. Ascendit ad cœlos, sedet ad dexteram Dei Patris omnipotentis. | 6. Qui est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant. |
| 7. Indè venturus est judicare vivos et mortuos. | 7. D'où il viendra juger les vivants et les morts. |
| 8. Credo in Spiritum Sanctum. | 8. Je crois au Saint-Esprit. |
| 9. Sanctam Ecclesiam catholicam, Sanctorum communionem. | 9. La Sainte Eglise catholique, la communion des Saints. |
| 10. Remissionem peccatorum. | 10. La rémission des péchés. |
| 11. Carnis resurrectionem. | 11. La résurrection de la chair. |
| 12. Vitam æternam. Amen. | 12. La vie éternelle. Ainsi soit-il. |

(1) Spiritus Sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei. Actes, 20. 28. (2) Accipite Spiritum sanctum; quorum remisistis peccata, etc. Ev. saint Jean, 20. 22. (3) Spiritus ejus, qui suscitavit Jesum à mortuis, vivificabit et mortalia corpora vestra. Rom. 8. 11. (4) Rom. 8. 26.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Article premier du Symbole, *je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.*

PREMIÈRE DISSERTATION.

Unité de Dieu. Mystère de la Sainte-Trinité.

Je crois en Dieu. Ces paroles signifient : je suis certain, je suis très-assuré, je crois sans le moindre doute, qu'il y a un Dieu, qu'il n'y en a qu'un, et qu'il ne peut y en avoir plusieurs. Ce mot *je crois* ne veut pas dire, *je pense, je suis d'avis* ; mais, ainsi que l'enseignent les Saintes-Ecritures, il marque, dans celui qui le prononce, une adhésion pleine et entière de l'âme. Car, tel est le caractère particulier de la foi, qu'elle nous rend plus certaine et plus indubitable la connaissance des faits ou des objets qu'elle nous propose de croire, que s'ils étaient exposés à nos yeux : 1° parce que Dieu, qui est l'auteur et le garant de la foi, est la vérité même et qu'il ne peut se tromper, ni nous tromper ; si nous croyons au témoignage d'un homme probe et honnête, sans lui demander la preuve de ce qu'il avance, n'est-ce pas le comble de la témérité d'élever le plus léger doute sur la parole d'un Dieu, dont une des perfections, essentielles à son être, est la vérité (1), comme l'erreur et le mensonge sont l'apanage de l'homme (2) ? « 2° parce que celui » qui a dit à la lumière de sortir des ténèbres, est lui-même le » flambeau qui éclaire nos cœurs (3), en sorte que l'Evangile » ne reste couvert d'un voile que pour ceux qui périssent en » le rejetant (4). »

(1) Rom. 3. 4. (2) Ps. 115. 2. (3) 2 Cor. 4. 6. (4) *ibid.* 4. 3.

Mais il ne suffit pas de s'en tenir à cet acte intérieur de la foi ; il faut de plus en faire une profession extérieure et publique. Un chrétien doit être animé du même esprit qui faisait dire au Roi-prophète : « J'ai cru, c'est pour cela que j'ai parlé, » c'est-à-dire que j'ai publié les merveilles du Seigneur (1). » Il doit imiter les Apôtres, qui répondaient aux chefs de la Synagogue : « Nous ne pouvons pas taire ce que nous avons vu et » entendu (2) ; » il doit s'écrier avec saint Paul : « Je ne rougis » point de l'Evangile, parcequ'il est la vertu de Dieu pour » sauver ceux qui croient (3). Il doit enfin savoir que s'il faut » croire de cœur pour être justifié, il faut aussi confesser sa » foi par ses paroles pour être sauvé (4). »

Ce n'est pas sans raison que les Apôtres ont inscrit en tête de leur Symbole la croyance à un Dieu seul et unique, Créateur et maître suprême de l'Univers. Ils avaient reçu la haute mission de faire connaître aux hommes et de rappeler à la terre cette grande vérité, qui semblait effacée des esprits et des cœurs depuis tant de siècles. Quand Jésus-Christ parut, tout était Dieu dans la nature, dit Bossuet, excepté Dieu lui-même. Satan avait promis à nos premiers parents que le jour où ils mangeraient du fruit défendu, leurs yeux s'ouvriraient, et qu'ils seraient eux-mêmes comme des dieux (5). Cette erreur fut fatale à leurs descendants. Enflés d'orgueil, les uns s'arrogèrent, par la plus sacrilège usurpation, le nom incommunicable de la divinité (6) ; les autres le donnèrent au bois et à la pierre, ouvrage de leurs mains. Dieu ne fut plus connu que dans la Judée (7). Le reste de l'univers fléchissait le genou aux autels du démon, qui se faisait adorer sous toutes les formes. Il avait été donné, il est vrai, à quelques hommes d'un génie supérieur de s'élever au-dessus des préjugés de la multitude. Par la méditation et les forces de leur

(1) Ps. 115. 1. (2) Act. 4. 20. (3) Rom. 1. 16. (4) Ibid. 10. 10. (5) Gen. 3. 5. (6) Sag. 14. 21. (7) Ps. 75. 1.

raison, ils avaient reconnu la fausseté des idoles. Mais ces hommes superbes, à qui Dieu s'était révélé, et qui s'étaient élevés jusqu'à lui en quelque façon par le spectacle des merveilles beautés de la nature, refusèrent, dit saint Paul, de glorifier le Dieu qu'ils avaient connu, et de lui rendre grâces (1). « Pour les punir d'avoir retenu la vérité captive, » poursuit l'apôtre, Dieu permit que leurs lumières se changeassent en ténèbres; » en se donnant le nom de sages, ils devinrent insensés (2), jusqu'à favoriser au moins par leur silence le culte idolâtrique, et jusqu'à rendre eux-mêmes à de viles créatures l'hommage que dans leur conscience ils savaient n'être dû qu'au Créateur (3). « Ils ne méritent aucun pardon, » dit l'auteur du livre de la Sagesse. Car s'ils ont eu assez de lumière pour connaître et admirer l'ordre du monde, comment n'ont-ils point vu, sous cet ordre admirable, celui qui en est seul l'auteur et le maître (4)? Aussi, ajoute l'Apôtre, ont-ils reçu le juste salaire de leur aveuglement. Car Dieu les a livrés aux passions d'infamie, et, tout sages qu'ils étaient, ils n'ont pas su comprendre que ceux qui s'abandonnent à de pareilles choses, sont dignes de mort (5). »

Combien l'emporte la sagesse chrétienne sur cette philosophie superbe et mensongère ! et quelles actions de grâces ne devons-nous pas à la bonté divine, qui, par la foi, nous mène directement à la connaissance du premier et du plus essentiel de tous les dogmes ! En effet, c'est par des détours, par une route pénible et fermée à la multitude, que la sagesse du siècle, sans autre secours que les faibles lumières de la raison, passe des merveilles qui frappent les sens jusqu'à une connaissance obscure de la Divinité. Il n'en est pas ainsi de la foi : ce divin flambeau dissipe à l'instant même les ténèbres de nos âmes ; il y répand le jour et la lumière (6). Il montre au petit

(1) Rom. 1. 19. 20 et 21. (2) Ibid. vers. 22. (3) Ibid. vers. 25. (4) Sag. 13. (5) Rom. 1. 32. (6) Ps. 118. 130.

enfant du catéchisme un Dieu créateur et maître de toutes choses, un Dieu tout-puissant, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, un Dieu dont la providence régit l'univers, principe et fin dernière de toute créature (1), qui seul possède l'immortalité, qui habite une lumière inaccessible, à qui est l'honneur et l'empire aux siècles des siècles (2). Cette vérité, qui est la base de la croyance chrétienne, était aux anciens jours la foi des patriarches ; nous la voyons plus tard enseignée par Moïse : « Ecoute, ô Israël, disait ce grand prophète, le Seigneur, notre » Dieu, est le seul Seigneur (3). » Dieu lui-même la promulgue solennellement : « Je suis le Seigneur votre Dieu, vous n'aurez » point d'autres Dieux devant moi (4). Voyez que je suis seul, » dit-il ailleurs, et qu'il n'y a point d'autre Dieu que moi (5) ».

Mais il ne suffit pas, pour le salut, de croire qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'une seule substance, une seule nature en Dieu ; la foi nous enseigne encore qu'il y a trois personnes en Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit : le Père qui n'a été ni fait ni engendré ; le Fils qui est engendré par le Père seul avant tous les siècles ; et le Saint-Esprit qui de toute éternité procède du Père et du Fils. « Le Père est Dieu, dit le symbole de saint » Athanase, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu ; et ce- » pendant ce ne sont pas trois Dieux, mais un seul Dieu. Le » Père est éternel et tout-puissant, le Fils est éternel et tout- » puissant, le Saint-Esprit est éternel et tout-puissant ; et ce- » pendant ce ne sont pas trois êtres éternels et tout-puissants, » mais un seul Éternel, et un seul Tout-Puissant. » Ces trois personnes, égales entre elles, semblables en toutes choses, et qui ne font qu'un seul Dieu, ont des propriétés qui les distinguent ; car le Père n'a été ni créé ni engendré ; le Fils a été engendré, non dans le temps, mais de toute éternité, par le Père ; le Saint-Esprit n'a été engendré ni par le Père, ni

(1) Apoc. 1. 8. (2) 1^{re} Ep. à Tim. 6. 16. (3) Deut. 6. 4. (4) Ex. 20. 3. (5) Deut. 32. 39.

par le Fils, mais il procède éternellement de l'un et de l'autre. « Confessant donc avec l'Église une véritable et éternelle Divinité, nous devons adorer et la propriété dans les Personnes, » et l'unité dans l'Essence, et l'égalité dans la Majesté (1). »

Ainsi nous devons croire, 1^o qu'il n'y a qu'une seule nature divine en trois personnes. Vérité clairement établie par Jésus-Christ, lorsqu'il ordonna à ses apôtres d'instruire tous les peuples et de les baptiser au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit (2), 2^o que chacune des trois personnes divines est véritablement Dieu. « Il y en a trois, dit saint Jean, qui » rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit; et ces trois ne sont qu'un, *et hi tres unum sunt*, » c'est-à-dire un seul être, une seule substance (3), 3^o que les trois personnes de la Sainte-Trinité sont égales en toutes choses. « Le Fils n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation de » s'égaliser à Dieu (4). » Lorsqu'Ananie mentait au Saint-Esprit, c'est à Dieu qu'il mentait, comme saint Pierre le lui reprocha en qualifiant de Dieu celui qu'il appelait d'abord le Saint-Esprit (5). 4^o Que le Fils est engendré par le Père seul, que le Père seul est le principe du Fils, et que non-seulement cette génération n'a point commencé, mais qu'elle ne cesse jamais : aussi le Père en parle-t-il comme d'une chose présente, pour marquer qu'il l'engendre toujours, lorsqu'il lui dit : « Vous êtes » mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui (6). » 5^o Que le Saint-Esprit procède également du Père et du Fils comme d'un seul et unique principe. Là doit se borner tout ce qu'il nous est permis de savoir ici-bas de ce sublime mystère. Malheur à celui qui tenterait de soulever le voile sous lequel la Majesté divine se dérobe à nos yeux ; il serait écrasé sous le poids de sa gloire (7). La récompense réservée dans les tabernacles éternels à ceux qui par leur foi et leurs œuvres mériteront d'y

(1) Préf. de la Messe. (2) Saint Matth. 28. 19. (3) 1^{re} ép. Saint Jean. 5. 7. (4) Philip. 2. 6. (5) Act. 5. 3 et 4. (6) Ps. 2. 7. (7) Prov. 25. 27.

être reçus (1), consistera à voir clairement et sans nuages l'admirable fécondité du Père, la génération ineffable du Fils, et le lien éternel et indissoluble d'amour, par lequel les unit l'un à l'autre le Saint-Esprit.

DEUXIÈME DISSERTATION.

Le nom de Père donné à la première personne. Toute-Puissance de Dieu.

Le Père. Quoique les trois personnes de la Sainte-Trinité ne soient qu'un même Dieu, le nom de Père est cependant donné plus particulièrement à la première, qui est la source et le principe des deux autres. Dans l'ordre des choses humaines, on appelle père le chef d'une famille, celui qui a donné le jour aux membres qui la composent, celui qui la gouverne par sa sagesse, ses conseils, son autorité. C'est le même motif qui a fait donner le nom de père à Dieu, créateur et souverain modérateur de toutes choses. L'Écriture pouvait-elle se servir d'une expression plus juste, lorsqu'elle attribue à Dieu la création de l'univers, la souveraine puissance et la providence admirable avec laquelle il gouverne tout? « N'est-ce pas lui qui » est votre père, disait Moïse au peuple israélite (2)? N'est-ce » pas lui qui vous a possédé comme son héritage, qui vous a » fait, qui vous a créé (3)? » Mais la gloire de reconnaître Dieu pour Père appartient aux chrétiens dans un sens plus réel et plus véritable. C'est ce peuple choisi, dont Israël n'était que la figure, qui n'a point reçu l'esprit de servitude, mais l'esprit d'adoption, par lequel il s'écrie : « Mon père, mon père (4)! » « Considérez, dit l'Apôtre saint Jean, quel amour le Père nous » témoigne, en voulant que nous soyons appelés, et que nous » devenions en effet enfants de Dieu (5)! » Que si nous sommes

(1) Saint Luc. 16. 9. (2) Cant. de Moïse, 32. 6. (3) Ibid. (4) Rom. 8. 15.

(5) 1^{re} Ep. de saint Jean. 3. 1.

enfants, nous sommes héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ (1), qui ne rougit point de nous appeler ses frères (2). C'est donc avec raison que les chrétiens regardent Dieu comme leur père, soit qu'ils le considèrent comme le Créateur et le Seigneur suprême de tout ce qui existe, soit qu'ils se rappellent la glorieuse adoption d'enfants de Dieu, à laquelle le Sauveur les a élevés par son incarnation, sa passion et sa mort.

Tout-Puissant. Des attributs de Dieu, la Toute-Puissance est le seul qui soit mentionné dans le symbole; 1^o parce que c'est un de ceux qui se trouvent rappelés presque à chaque page dans la Sainte-Ecriture; 2^o parce que Dieu lui-même semble se complaire à s'appeler de ce nom. « *Ego Dominus* » *omnipotens*, moi le Seigneur tout-puissant (3). *Omnipotens* » *nomen ejus*. Le Tout-Puissant, voilà son nom (4). » 3^o Parce que c'est celui qui rehausse avec plus d'éclat la Majesté divine. Lorsqu'en effet j'appelle Dieu Tout-Puissant, je crois et je confesse qu'il a d'une parole créé le ciel et la terre, qu'il a lancé d'un mot dans leur brillante carrière des milliers de soleils, que sa main tient la foudre, qu'il commande à la mer et aux tempêtes, qu'en un clin d'œil à la fin des siècles, *in ictu oculi*, il brisera ce vieux monde et en jettera les débris au néant. 4^o Parce que la Toute-Puissance divine est le plus solide fondement de notre foi et de notre espérance. Quelqu'étonnantes que soient les œuvres de Dieu, notre foi ne s'en émeut point, notre raison trop faible pour les comprendre n'est cependant point tentée d'en rejeter aucune, parce qu'elle les croit toutes également possibles au *Tout-Puissant*. Quelque grandes que soient nos épreuves, quelque terribles que soient nos ennemis, notre espérance n'en est pas ébranlée, parce qu'elle sait qu'elle peut tout attendre du *Tout-Puissant*.

« Si vous aviez de la foi comme un grain de sénévé, disait à

(1) Rom. 8. 17. (2) Hébr. 2. 11. (3) Gen. 35. 11. (4) Exode, 15. 1.

» ses disciples le Sauveur du monde, vous diriez à cette mon-
 » tagne : Ote-toi d'ici, jette-toi dans la mer, et elle s'y jetterait ;
 » rien ne vous serait impossible (1). C'est par la foi en cette
 » toute-puissance que les amis de Dieu ont opéré les plus
 » étranges prodiges, qu'ils ont fermé la gueule des lions,
 » arrêté la violence du feu, échappé au tranchant du glaive,
 » guéri les malades, ressuscité les morts (2). » C'est surtout à
 l'égard des tentations et des combats que le démon nous livre,
 qu'il faut avoir sans cesse présente à la pensée la toute-puis-
 sance de Dieu, Jésus-Christ ayant déclaré à ses Apôtres qui
 s'étonnaient de la difficulté du salut pour les riches, que ce
 qui est impossible aux hommes ne l'est pas à Dieu, à qui tout
 est possible (3).

La toute-puissance de Dieu, quoique sans bornes, est néan-
 moins réglée sur sa sagesse, laquelle n'admet en lui ni imper-
 fection, ni erreur, défauts qui trahiraient une nature bornée ;
 et c'est dans ce sens qu'on dit qu'il y a des choses que Dieu
 ne peut faire malgré sa toute-puissance, parce qu'elles sont
 opposées à son essence divine. Il est clair par exemple que
 Dieu ne peut faire le mal, et qu'on ne pourrait, sans un hor-
 rible blasphème, l'accuser d'en être l'auteur. Les païens eux-
 mêmes l'avaient compris, et ne sachant en expliquer la cause,
 qui ne devait être éclaircie que par les lumières de l'Evangile,
 ils avaient imaginé deux Dieux, ou deux principes, l'un du bien,
 l'autre du mal. C'est de cette erreur qu'est descendue la secte
 des Manichéens, une de celles qui ont fait dans le monde le plus
 de bruit et le plus de ravages. L'Orient fut le principal théâtre
 de ses fureurs ; elle y hâta les conquêtes des Sarrazins, l'a-
 grandissement du mahométisme, et la ruine de l'empire.

La toute-puissance attribuée au Père appartient également
 au Fils et au Saint-Esprit ; car de même que nous disons : le

(1) Saint Marc. 11. 23. (2) Hébr. 11. 33 et suiv. (3) Saint Matth. 19. 26.
 Apud Deum autem omnia possibilia sunt.

Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu, sans pour cela reconnaître trois Dieux, mais un Dieu seul et unique ; de même la foi nous oblige à reconnaître un seul Dieu tout-puissant, quoique chacune des trois personnes ait la même toute-puissance. La toute-puissance est donnée particulièrement au Père, parce qu'il est la source des deux autres personnes, de même que la sagesse est attribuée au Fils, qui est le Verbe éternel du Père ; de même aussi que la bonté est attribuée au Saint-Esprit, qui est le lien d'amour qui unit le Père et le Fils ; quoique d'ailleurs ces attributs et tous les autres soient également communs aux trois personnes de la Sainte-Trinité.

TROISIÈME DISSERTATION.

Création du monde. Les anges et l'homme. Chute d'Adam. Nécessité et promesse d'un Rédempteur.

Créateur du Ciel et de la Terre. Il n'appartenait qu'à un Dieu tout-puissant d'être le créateur du ciel et de la terre, le créateur de toutes les choses visibles et invisibles (1). Le repos de Dieu pendant cette suite infinie de siècles qui ont précédé la création, est un mystère dont il s'est réservé la connaissance. Nos saints livres, qui racontent avec une admirable simplicité l'histoire de la création, nous en présentent la date comme très récente. Le monde a été créé quatre mille ans avant la naissance de Jésus-Christ ; ce qui lui donne une antiquité d'environ six mille ans, sans qu'aucun des systèmes inventés par les philosophes et les savants de tous les siècles aient pu porter une atteinte sérieuse au récit de Moïse. Ce grand homme, instruit à l'école du Saint-Esprit, nous fait concevoir de Dieu l'idée la plus sublime, lorsqu'il nous le

(1) Symb. de Constantinople.

représente créant le monde d'une parole : *dixit et facta sunt* (1), suspendant sur nos têtes la brillante armée des étoiles, posant pour digne à la fureur des flots le grain de sable du rivage, en même temps qu'il revêt les champs et les prairies des plus gracieuses parures (2). Mais les choses matérielles que renferment le ciel et la terre, ne sont pas les seuls ouvrages sortis des mains de Dieu ; la création des anges et celle de l'homme y tiennent le premier rang.

La foi ne nous permet pas de révoquer en doute qu'à l'origine du monde, Dieu ait créé des millions d'anges, resplendissants de gloire et de beauté, astres étincelants, ainsi qu'il daigne les appeler lui-même : « Où étiez-vous, dit-il à Job, quand les astres du matin célébraient mes louanges. » *Ubi eras, cum me laudarent astra matutina* (3). Esprits si parfaits et si excellents, que l'Écriture voulant nous donner la plus haute idée possible de la sainteté de Dieu, dit que les anges eux-mêmes ne sont pas purs devant sa face (4). Esprits si excellents, que la vue de leur beauté, de leur noblesse, de leur puissance, en a un jour ébloui un grand nombre, à un tel point qu'ils ont pu se croire les rivaux de Dieu et presque ses égaux. Esprits si excellents enfin, que le Saint-Esprit parlant de l'humanité sacrée du Sauveur, et des étranges abaissements où son amour pour nous l'a fait descendre, dit qu'il est devenu pour un moment inférieur aux anges. » *Eum autem, qui modico quam angeli minoratus est, videmus Jesum* (5).

Ces esprits bienheureux forment dans le ciel une hiérarchie partagée en neuf Chœurs, connus et désignés dans l'écriture sous les noms suivants : les Anges, les Archanges, les Vertus, les Puissances, les Principautés, les Dominations, les Trônes, les Chérubins et les Séraphins. Tous avaient été créés bons ; mais tous ne persévérèrent pas également dans la vérité et

(1) Ps. 32. 0. (2) Gén. 1. 3 et suiv. (3) Job., 38. 7. (4) Ibid. 15. 15.
5) Hébr. 2. 9.

dans la justice. Un orgueil insensé en séduisit plusieurs ; ils essayèrent follement de s'égaliser à Dieu et de placer leur trône à côté du Très-Haut. « A l'instant même, dit l'apôtre saint Pierre, » ils furent précipités dans les abîmes, où les ténèbres leur » servent de chaînes pour être tourmentés et tenus comme en » réserve jusqu'au jour du jugement (1). » Les autres, restés fidèles, entourent le trône de Dieu dont ils contemplent sans cesse la face (2), selon la parole même de Jésus-Christ, et dont ils chantent la gloire dans l'éternel cantique qu'entendit Isaïe : « Saint, saint, saint, est le Seigneur, le Dieu des armées (3). »

L'Ecriture et la tradition nous apprennent que l'ineffable providence de Dieu (4) a donné à chacun de nous un ange pour nous conduire à travers la vie, pour nous servir de guide, de gardien, de protecteur, pour nous défendre surtout contre les assauts et les pièges du démon, qui rôde autour de nous comme un lion rugissant pour nous dévorer (5). Une lutte perpétuelle, dont les hommes sont l'enjeu, est engagée entre les bons et les mauvais anges, qui forment comme deux camps ou deux sociétés, dont saint Augustin nous présente ainsi les traits distinctifs : « L'une, dit ce grand docteur, qui jouit de » Dieu, l'autre, chassée de sa présence ; l'une à qui l'on dit : » Vous qui êtes ses anges adorez-le (6) ; l'autre dont le prince a » dit : je vous donnerai ces choses, si tombant devant moi, vous » m'adorez (7) ; l'une habitant les cieux, l'autre reléguée dans » cette basse région de l'air ; l'une qui nous secourt avec bonté, » l'autre nous haïssant et cherchant à nous perdre ; l'une mi- » nistre de grâce et de miséricorde pour nous faire de la part » de Dieu autant de bien qu'il lui plaît, l'autre enchaînée par sa » puissance, qui l'empêche de nous nuire autant qu'elle le voudrait (8). » Placés sous la dangereuse influence de ces esprits

(1) 3^e Ep. de saint Pierre, 12. 14. (2) Saint Matth. 18. 10. (3) Isaïe, 6. 13.

(4) Prière de l'Eglise. (5) 1^{re} Ep. de saint Pierre, 5. 8. (6) Ps. 96. 8.

(7) Saint Matth. 4. 9. (8) Saint Aug. de la cité de Dieu, liv. II, chap. 33.

de malice, contre lesquels nous avons à combattre (1), quelles actions de grâces ne devons-nous pas à la bonté de Dieu qui a ordonné à ses anges de nous garder dans nos voies, de nous porter, pour ainsi dire, entre leurs mains pour empêcher nos pieds de se heurter contre la pierre (2) ? « Qu'elle est donc » grande la dignité de nos âmes, s'écrie saint Jérôme, pour » que Dieu les ait mises sous la conduite d'un ange (3) ! Nos » anges gardiens suivent partout nos pas, respectons leur » présence, dit saint Bernard ; du berceau à la tombe, ils ne » cessent de veiller sur nous, confions-nous à leur garde ; ils » nous aiment comme des frères, ils nous protègent, ils nous » assistent, ils nous consolent, ils prient pour nous, ils nous » prodiguent en un mot les plus tendres soins, répondons-y » par notre amour et notre reconnaissance (4). »

L'homme fut le dernier ouvrage de la création. Dieu le forma de deux substances, l'une corporelle, l'autre spirituelle. Il prit, dit l'Écriture, un peu de limon ou de boue (5), à laquelle il donna cette forme noble et élevée, qui distingue si fort l'homme des animaux. Tandis que ceux-ci sont penchés vers la terre, il a tourné les regards de l'homme vers le ciel (6), comme pour lui apprendre, dès son origine, que là se trouve sa vraie patrie. Dieu réunit ensuite à son corps une âme qu'il ne tira point de la matière ; il l'inspira d'en haut ; ce fut un souffle de vie (7), imitation de la sienne, parce que l'âme devait, quoique dans un degré borné et très inférieur, vivre comme Dieu de raison, d'intelligence et d'amour ; et c'est ce que signifient ces paroles par lesquelles Dieu semblait préluder à la création de l'espèce humaine : « Faisons l'homme à notre » image et à notre ressemblance (8). » Notre âme n'est donc ni une portion, ni une émanation de la divinité, comme l'ont

(1) Ephés. 6. 12. (2) Ps. 90. 12. (3) Saint Jér. sur saint Matth. chap. 18.

(4) Saint Bern. sur le ps. 90. (5) Gen. 2. 7. (6) Ovide Métamorph. Liv. 1.

(7) Gen. 2. 7. (8) Gen. 1. 26.

rêvé quelques philosophes, mais une créature immatérielle faite à l'image de Dieu, et qui portera toujours la ressemblance du divin Ouvrier qui lui a donné l'être. Dieu ne trouvant pas bon que l'homme fût seul, lui créa une compagne ; il envoya à notre premier père un sommeil mystérieux, pendant lequel il prit une de ses côtes ; il la revêtit de chair et l'anima d'une âme semblable à celle d'Adam (1). Puis il l'offrit à l'homme et les bénit tous deux, instituant dès lors le mariage, et proclamant ses liens indissolubles (2). Dieu voulut que de cette union naquît toute la race humaine, afin que leurs descendants formassent à jamais, quelque dispersés et quelque multipliés qu'ils pussent être, une seule et même famille (3). L'Écriture ne dit plus rien de ce qui se passa depuis la création de l'homme jusqu'à sa chute. Toute recherche sur ce point serait infructueuse et téméraire. Nous savons seulement que nos premiers parents avaient été placés dans un jardin de délices où ils vivaient heureux et innocents, lorsqu'ils eurent le malheur d'ouvrir l'oreille aux conseils du serpent, et de violer la défense solennelle que Dieu leur avait faite (4).

Adam perdit alors la justice et la sainteté, avec lesquelles il était sorti des mains du Créateur ; il s'attira l'indignation et la colère de Dieu ; il devint sujet à la mort, et esclave de celui qui eut ensuite l'empire de la mort, c'est-à-dire du Démon. Adam ne fut pas la seule victime de sa désobéissance ; toute sa postérité fut enveloppée dans son malheur, et elle perdit comme lui et avec lui la sainteté et l'innocence. Ses descendants furent regardés dès lors non-seulement comme les fils d'un père coupable, comme des enfants de colère (5), mais comme coupables eux-mêmes, ainsi que le reconnaissait David, lorsqu'il disait : « J'ai été conçu dans l'iniquité, et formé en péché dans le sein » de ma mère (6). » Telle est aussi la doctrine de saint Paul :

(1) Gen. 2. 21 et 22. (2) Ibid. v. 24. (3) Bossuet, disc. sur l'his. univ.
(4) Gen. 111. 1 et suiv. (5) Eph. 2. 3. (6) Ps. 50. 6.

comme le péché, dit ce grand apôtre, est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché, ainsi la mort a passé à tous les hommes par ce seul homme *en qui tous ont péché* (1); en sorte que le péché d'Adam est devenu et sera jusqu'à la fin des siècles le péché héréditaire de tous les hommes. La concupiscence, la douleur, les maladies, la mort, tels furent pour tout le genre humain les fruits amers d'une désobéissance, dont la réparation n'était point au pouvoir de l'homme. Maître de lui-même et de son libre arbitre, il pouvait bien, par sa propre volonté, tomber du rang sublime où Dieu l'avait placé; il lui était impossible de se relever seul. Il n'y avait, ni dans le ciel ni sur la terre, aucune puissance capable de réparer sa ruine et son malheur. L'offense faite à un Dieu ne pouvait être effacée que par la vertu infinie d'un Dieu, qui ne voulant pas perdre sa créature, poussa la charité jusqu'à s'en faire lui-même le rédempteur.

C'est ce rachat du monde, c'est cette réparation du genre humain, qui fut promise à nos premiers parents au moment même de leur chute. « Je mettrai, dit Dieu au démon caché » sous la figure du serpent, je mettrai une inimitié entre toi et » la femme, entre sa race et la tienne; elle te brisera la tête, et » tu tâcheras de la blesser au talon (2). » Cette femme qui devait écraser la tête du serpent, c'est la glorieuse et très sainte Vierge Marie, qui ruina son empire, en donnant la naissance à Jésus-Christ.

La promesse d'un Sauveur, faite à notre premier père, fut souvent renouvelée dans la suite des temps, d'abord aux patriarches destinés à être les chefs d'un peuple privilégié, qui devait conserver au milieu des nations idolâtres le culte du vrai Dieu, avec la foi au rédempteur futur, et le voir naître un jour dans son sein. Elle fut depuis révélée à cette longue suite de Voyants ou de Prophètes, qui annoncèrent plusieurs siècles d'avance la

(1) Rom. 5. 12. (2) Gen. 3. 15. Ipsa conteret caput tuum.

naissance temporelle du Fils de Dieu, sa vie divine, ses miracles, ses enseignements, sa mort, sa résurrection, la prédication de l'Evangile, la vocation et la conversion des gentils, et qui prédirent ces choses en des termes si clairs et avec des détails tellement précis, qu'ils paraissent être moins des prophètes que les historiens de faits passés sous leurs yeux. En sorte que les prophéties et l'Evangile, la foi des patriarches et la nôtre sont marqués du même sceau, et se rapportent également à Jésus-Christ, seule fin des deux alliances.

CHAPITRE TROISIÈME.

Sur les Prophéties.

Nul homme n'a le pouvoir de pénétrer les secrets de l'avenir ; à Dieu seul en est réservée la connaissance, et il la communique à qui il lui plaît. C'est une des plus magnifiques prérogatives de la Divinité, une de celles dont Dieu semble le plus jaloux : « Venez, dit-il s'adressant aux idoles, annoncez-nous l'avenir, » et nous croirons que vous êtes des Dieux (1). » C'est par les prophéties, qui prédisaient tant de siècles à l'avance la venue du Rédempteur, que Dieu prépara le monde à ce grand événement ; c'est par elles que le Messie promis à la terre devint réellement, selon l'expression du patriarche Jacob, l'attente des nations (2). Aussi les prophéties de l'ancien Testament portent-elles en partie sur ce fait capital de la réparation du genre humain ; elles en annoncent les traits principaux, les circonstances les plus frappantes, quelquefois même jusqu'aux moindres détails. Elles en précisent la date avec une admirable exactitude.

(1) Isaïe, 41. 23. Annuntiate quæ ventura sunt, et sciemus quia Dii estis vos. (2) Gen. 49. 10.

Voici l'explication de la conduite de Dieu, associant les prophètes à ses divins secrets, et des motifs qui semblent avoir dirigé sa sagesse. C'est Tertullien qui parle : « En Dieu tout est » prévu, dit-il, tout est réglé d'avance ; rien n'arrive soudainement à son égard. Que si tout est prévu, tout doit être » annoncé, afin que l'action de Dieu ressorte de la prédiction » même, et que la divinité du plan soit démontrée par la » fidélité de l'exécution. Un ouvrage aussi grand que la rédemption de l'homme, qui ne pouvait être utile et salutaire » que par la foi, devait avoir des précurseurs, je veux dire des » prophéties, des figures, des symboles, qui en s'accomplissant » rendissent notre foi raisonnable et donnassent à Dieu le droit » de l'exiger (1). » Les prophéties ont donc pour objet de démontrer l'intervention de Dieu par la similitude et la concordance de l'évènement prédit avec la prédiction.

Un peuple avait été choisi du ciel pour conserver dans une contrée de la terre les premières bases de la vraie religion, l'existence d'un seul Dieu, d'un Dieu créateur, dont la sagesse veille sur l'univers, et règle la destinée des hommes. Mais le culte des Israélites, quoique parti d'une source divine, n'était que la figure de cette adoration en esprit et en vérité (2), qui devait succéder à l'idolâtrie lorsque le monde se désabuserait du culte impie des Démons, et sentirait la nécessité d'une réformation générale. C'était là le plan de la providence ; il fallait que l'homme connût sa misère et la faiblesse de sa raison. Dieu lui en laissa faire l'expérience, et le livra à lui-même pendant quatre mille ans. Durant ce long intervalle, il suscita de distance en distance une suite de saints personnages qui, éclairés des lumières d'en haut, disposèrent peu à peu le genre humain à une révélation plus complète et plus étendue. Il convenait que ces prophéties fussent déposées dans le sein du seul peuple qui adorât alors le vrai Dieu, afin que les ayant reçues

(1) Tertul. contre Marcion, liv. 3. (2) Saint Jean, 4. 23.

comme les oracles du ciel, il ne souffrit point qu'on leur donnât la plus légère atteinte. Dépositaire fidèle, après dix-huit siècles d'accomplissement, il porte encore avec lui dans tous les lieux de son exil ces livres sacrés, où se trouve le plus solide fondement de notre foi.

Tout le temps qui s'est écoulé depuis Samuel, dernier chef du gouvernement d'Israël avant les rois, jusqu'à la captivité de Babylone et au rétablissement du temple, est le temps des prophètes proprement dits. Les prophéties regardent, dit saint Augustin (1), ou la postérité charnelle d'Abraham, ou cette autre descendance en qui devaient être bénis tous les peuples de la terre (2), ou tout ensemble l'une et l'autre de ces deux postérités. Ainsi, quand l'Écriture appelle Jérusalem la cité de Dieu, qu'elle en prédit la gloire et les triomphes, cette prophétie se rapporte tout à la fois à la Jérusalem terrestre et à celle du ciel. Le cantique de Tobie, où se trouve une prédiction de cette nature, en est la preuve. Le saint patriarche y parle d'abord du rétablissement de la cité sainte après le retour de la captivité, et du temple qui fut reconstruit sous Zorobabel; puis, il passe tout d'un coup à la Jérusalem céleste, dont la première n'était que la figure (3), et il en fait une description parfaitement semblable à celle de saint Jean dans l'Apocalypse; description qui ne peut convenir qu'à cette heureuse cité, où les Saints règneront éternellement avec Jésus-Christ. Il y a donc dans les livres de l'ancien Testament trois sortes de prophéties, dont les unes regardent la Jérusalem de la terre, les autres la Jérusalem des cieux, et dont plusieurs les embrassent l'une et l'autre dans un double sens.

Mais les prophéties les plus remarquables sont celles qui se rapportent à Jésus-Christ, fin de l'ancien Testament, et médiateur de la nouvelle alliance. Elles sont si frappantes, que

(1) Saint Aug. de la cité de Dieu, liv. 17. chap. 3. (2) Gen. 26. 4.

(3) Tobie, 13. 21 et suiv.

l'aveuglement volontaire peut seul empêcher d'en reconnaître l'application. J'excèderais les bornes que je me suis prescrites, si je voulais rapporter au long tout ce que les prophètes ont prédit du Sauveur. Qu'il me suffise de réunir ici les prophéties les plus remarquables dans un tableau mis en parallèle avec les évènements principaux de la vie et de la passion du Fils de Dieu ; c'est lui-même qui veut qu'on les regarde comme les preuves authentiques de sa mission et comme les titres sur lesquels repose la qualité d'envoyé du ciel qu'il se donnait. « Lisez avec soin les Ecritures, disait-il aux Juifs ; ce sont elles qui rendent témoignage de moi (1). » Ce que vous voyez, disait-il à ses disciples dans une de ses apparitions après sa sortie du tombeau, est l'accomplissement de ce que je vous annonçais quand j'étais avec vous, qu'il était nécessaire que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les Prophètes et dans les Psaumes, fût accompli (2). Que le lecteur prenne donc d'une main le livre des Prophéties, et de l'autre celui des Evangiles ; qu'il confronte les faits avec les prédictions ; qu'il voie l'exactitude frappante de ce rapprochement, et qu'il prononce.

Les Juifs et les chrétiens, seuls dépositaires des Ecritures, se prêtent sans collusion un appui mutuel pour en rendre l'authenticité irrévocable. L'application frauduleuse des prophéties à la personne de Jésus-Christ n'est certainement pas le fait des Juifs, puisqu'ils le rejettent comme le Messie promis à leurs pères. On ne saurait non plus en accuser les chrétiens, ou bien il faudrait dire que le ciel même (3) aurait favorisé leur imposture par le plus éclatant de tous les miracles, c'est-à-dire par la conversion du monde païen. S'il y a imposture, elle appartient tout entière à Jésus-Christ, qui cesserait par là d'être celui dont le grand Apôtre disait : « qu'ayant la forme et la nature de » Dieu, il a pu sans usurpation s'égaliser à lui (4). » Mais pourrait-

(1) St. Jean, 5. 39. (2) St. Luc, 24. 44. (3) Cor. 15. 15. (4) Philip. 2. 6. Qui cùm in formâ Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo.

on raisonnablement supposer qu'il soit au pouvoir d'un simple mortel, quelque étendue de génie, quelque habileté et quelque ambition qu'on lui prête, d'arranger tellement sa vie qu'il en fasse concorder tous les évènements, toutes les circonstances avec cette longue suite de prédictions, dont la première touche au berceau du monde, et qui, de l'aveu même des Juifs, regardaient le grand prophète que leur avait annoncé Moïse ? Comment concilier cette connaissance si parfaite de l'avenir avec les bornes de l'esprit humain, qui ne sait pas aujourd'hui, dit l'Apôtre saint Jacques, ce que Dieu lui garde pour le lendemain (1) ? Admettons cependant que Jésus-Christ, par une prérogative sans exemple, ait été doué de cette rare prévision, et revêtu de cet immense pouvoir ; dans une telle hypothèse, il lui fallait nécessairement faire harmoniser sa vie tout entière avec les prophéties déposées aux archives du peuple juif, et qui faisaient une partie essentielle de sa religion.

Mais d'abord on doit retrancher de ce calcul inouï tout ce qui accompagne et précède la naissance et ces premières années où la raison est comme enveloppée d'épaisses ténèbres. Evidemment, cette période de la vie du Sauveur n'a pu entrer dans une combinaison, ni dans un arrangement préalable. Ainsi, par un heureux hasard auquel il est tout à fait étranger, conformément aux prophéties il aura pour famille, la famille de David (2) ; pour mère, une vierge (3) ; pour lieu de naissance, Bethléem de Juda (4) ; pour premiers hommages rendus à son berceau, ceux des rois de l'Orient (5) ; pour retraite contre les fureurs d'Hérode, les déserts de l'Egypte (6) ; pour abri de son enfance et de sa première jeunesse, Nazareth (7). Là, dans les trente années qui le séparent de sa vie publique, il aura pu méditer à loisir sur les moyens de s'appliquer les autres prophéties, et de les mettre d'accord avec elle. Dans cette hypothèse, qui

(1) Ep. de saint Jacq. 4. 14. (2) Isaïe, 11. 1. (3) Isaïe, 7. 14. (4) Michée, 5. 2. (5) Ps. 71. 10. (6) Osée, 11. 1. (7) L'Evang. cite cette prédict. comme étant dans l'esprit des proph.

se réfute assez d'elle-même, il aura choisi pour précurseur celui dont la voix devait se faire entendre dans le désert (1); il aura pris le caractère d'un homme plein de douceur (2), qui ne brise point le roseau cassé, qui n'éteint pas la mèche encore fumante (3); l'indigence et la pauvreté seront son partage (4); il aura pour char de triomphe dans son entrée à Jérusalem la monture d'un vil et méprisable animal (5); une vie passée tout entière dans l'exercice des plus sublimes vertus et des plus éclatants miracles se terminera par une mort honteuse, la mort infâme des esclaves et des scélérats (6).

Comme le salut du genre humain était attaché au grand sacrifice dont le Messie devait être la victime, pour que l'univers ne pût pas s'y méprendre, les prophètes, inspirés d'en haut, en avaient prédit jusqu'aux moindres circonstances. Jésus, arrivé à la dernière scène de sa vie, trouvera, toujours dans la même supposition, le secret de les rassembler et de les réunir toutes dans sa personne. Ainsi, pour se conformer aux prophéties, il faudra qu'il soit trahi par un de ses disciples (7); qu'il soit vendu et livré aux Juifs pour trente pièces d'argent (8); que cette somme, prix de la perfidie, soit rapportée aux prêtres, jetée dans le temple et employée à acheter le champ d'un potier (9); qu'enfin le traître lui-même laisse vacante, par une mort aussi honteuse que criminelle, la place qu'il occupait dans l'apostolat (10). Il faudra, qu'abandonné de tout le monde et de ses disciples même, il reste dans tout le cours de sa passion sans consolation et sans appui (11), parce qu'il est écrit que le pasteur sera frappé, que les brebis se disperseront (12), et qu'il sera comme un étranger au milieu de ses frères (13). Il faudra que les violences exercées sur lui rendent ses persécuteurs semblables à des chiens enragés, à

(1) Isaïe, 40. 3. (2) Isaïe, 62. 11. (3) Isaïe, 42. 3. (4) Ps. 68, 30 et 87. 16. (5) Zach. 9. 9. (6) Isaïe, 53. 12. (7) Ps. 40. 10. (8) Zach. 11. 12. (9) Ibid. v. 13. (10) Ps. 108. 7. (11) Ps. 68. 25. (12) Zach. 13. 7. (13) Ps. 68. 11.

des taureaux furieux, à des lions rugissants, qui ouvriront leurs gueules pour le dévorer (1), contre l'usage généralement établi chez les peuples policés de respecter le malheur même dans un criminel, lorsqu'il est condamné légalement. Or, la mort de Jésus ne fut point le résultat d'une émeute populaire, mais d'un jugement en forme, rendu par les tribunaux de la nation, et confirmé, au nom des Romains, par leur magistrat Ponce-Pilate. Il faudra que le genre de son supplice soit tel que ses pieds et ses mains soient percés (2), et que l'on puisse compter tous ses os (3). Le supplice de la croix était le seul qui pût réunir ces circonstances, et c'est celui que Jésus aura choisi, parce que son corps décharné et pesant sur lui-même dans la situation où devait le mettre le crucifiement laissera apercevoir aux spectateurs tous ses os, dont il leur sera facile de supputer le nombre. Il faudra qu'avant son supplice, on lui présente à boire du vin mêlé de fiel (4); que ses vêtements soient partagés entre les soldats, et sa robe tirée au sort (5); que la soif brûlante qu'il ressentira au moment d'expirer soit étanchée par du vinaigre (6); qu'il demande grâce pour ses bourreaux (7); qu'il appelle à son secours Dieu qui semble l'avoir abandonné (8); que ses os ne soient point rompus comme ceux des autres criminels (9); que son côté soit ouvert par une lance, et que cette nouvelle plaie, d'où par un miracle inouï sortiront de l'eau et du sang, fasse sur les témoins de ce cruel spectacle une telle impression, qu'ils jettent les yeux du repentir sur celui qu'ils auront percé (10), et qu'ils soient pénétrés de douleur comme à la mort d'un fils unique (11). Enfin, il faudra que son tombeau soit le théâtre de sa gloire (12), qu'il en sorte plein de vie le troisième jour (13); que son nom se répande d'une extrémité du monde à l'autre (14); que l'u-

(1) Ps. 21. 12, 13. 17. (2) Ib. v. 19. (3) Ibid. v. 19. (4) Ps. 68. 26. (5) Ps. 21. 20. (6) Ps. 68. 26. (7) Isaïe, 53. 12. (8) Ps. 21. 1. (9) Ex. 12. 46. (10) Zach. 12. 10. (11) Ibid. 12. 10. (12) Isaïe, 11. 10. (13) Jon. 2. 2. (14) Isaïe, dans un grand nombre de passages.

nivers entier vienne se prosterner devant l'instrument de son supplice (1), et reconnaisse comme Dieu un homme né dans un bourg obscur de la Judée, dont les disciples, troupe grossière, ignorante, sortie des dernières classes de la société (2), n'auront à opposer à toute la puissance du siècle déchaînée contre eux que les armes données à leur maître par le prophète, la douceur, la justice et la vérité (3). Telle est l'absurdité de la thèse qu'il faut soutenir, si l'on ne veut pas reconnaître avec le centenier et ceux qui gardaient Jésus sur le calvaire, que cet homme était vraiment le Fils de Dieu (4); ou s'écrier avec saint Thomas, à la vue de ses plaies : *Dominus meus, et Deus meus!* Oui, vous êtes vraiment mon Seigneur et mon Dieu (5) !

« Voilà, dit un illustre apologiste (6), ce que contiennent
» des oracles publiés dans Jérusalem et dans la Judée, plusieurs
» siècles avant Jésus-Christ; des oracles que les Juifs nous ont
» transmis, et qu'ils conservent encore aux yeux de l'univers
» avec une vénération que rien n'a pu altérer; des oracles dont
» l'accomplissement est aussi manifeste que les dates authentiques. Il n'y a jamais eu de démonstration, si ce n'en est
» pas une; et c'est ici qu'on peut dire après Jésus-Christ que
» les incrédules, qui n'écoutent pas les prophètes, ne se rendraient pas, même à la vue d'un mort ressuscité. »

(1) Isaïe, dans un grand nombre de passages. (2) Act. 4. 13. (3) Ps. 44. 5. (4) Saint Matth. 27. 54. (5) Saint Jean, 20. 28. (6) Pompignan, sur les prophéties.



CHAPITRE QUATRIÈME.

Article second du Symbole, *et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur.*

PREMIÈRE DISSERTATION.

Sur le double nom de JÉSUS et de CHRIST donné au Messie.

« *Et en Jésus-Christ.* » Rien de plus important pour un chrétien que de connaître Jésus-Christ, l'auteur de notre foi, l'arbitre de notre salut et de notre sort éternel : « Car il n'y a » point sous le ciel un autre nom que le sien, par lequel nous » puissions être sauvés (1). » C'est de ce divin maître qu'il est écrit : « Dieu a tellement aimé les hommes, qu'il leur a donné » son Fils unique (2). » Il est ce Fils bien-aimé que nous devons écouter (3), parce qu'il a les paroles de la vie éternelle (4), et qu'il est le précepteur et le maître des nations (5). Il est cette pierre rejetée par les architectes, et qui cependant a été faite la pierre angulaire (6). En lui est notre espoir, notre force, notre lumière, notre vie, notre salut ; hors de lui et sans lui tout n'est plus que ténèbres et confusion pour nous dans la nature de Dieu, dans l'ordre moral et dans notre propre cœur.

Jésus ! nom adorable apporté du ciel par les anges, *et vocabis nomen ejus Jesum* ; nom glorieux qui fait fléchir le genou jusque dans les enfers ; nom terrible au démon qui ne saurait l'entendre sans frémir ; Jésus, nom délicieux qui console dans les peines, qui dissipe la tristesse du cœur, qui rend l'espoir

(1) Act. 4. 12. (2) Saint Jean, 3. 16. (3) Saint Luc, 9, 35. (4) Saint Jean, 6. 69. (5) Isaïe, 55. 4. (6) Act. des Ap. 4. 2.

aux pauvres pécheurs et le courage aux malheureux ! C'est ainsi que l'Écriture et les saints Docteurs parlent de ce divin nom. Ce ne fut ni le hasard, ni le caprice des hommes, mais Dieu lui-même qui le donna au Sauveur. « Vous concevrez » dans votre sein, dit l'archange à Marie, et vous mettrez au » monde un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus (1). » Les mêmes paroles furent dites à Joseph (2) dans ce songe mystérieux, où un ange vint calmer ses alarmes, et lui faire connaître la sainteté du fruit que sa chaste épouse portait dans ses entrailles. Josué, conducteur du peuple de Dieu, et plusieurs autres justes de l'ancienne loi, avaient porté le même nom, qui annonçait en eux une mission spéciale de grâce et de salut ; mais il ne convenait dans toute son étendue qu'à celui qui devait sauver, non plus une seule nation, mais tout le genre humain, de la puissance tyrannique de Satan, lui rendre la liberté (3) et l'introduire à la vraie terre promise.

Au nom de Jesus on joint celui de Christ, qui signifie oint ou sacré, et qui marque tout ensemble une haute dignité et un sublime honneur dans celui qui le porte. Le nom de Christ en effet se donnait aux prophètes, aux prêtres et aux rois, qui recevaient l'onction sainte, et dont il est écrit pour cette raison : Gardez-vous bien de toucher à mes *oints*, ni de faire aucun mal à mes prophètes (4). Interprètes du Tout-Puissant, les prophètes ont eu pour mission d'annoncer aux hommes ses volontés suprêmes, de les maintenir dans les sentiers du bien par leurs exhortations ou de les y ramener par de sévères annonces, et de prédire les grands événements qui concernaient l'état temporel du peuple de Dieu ou l'établissement de l'Église. Les prêtres sont ceux qui ont été choisis d'entre les hommes (5) pour offrir à Dieu des prières et des sacrifices, et attirer ainsi sur le peuple qu'ils conduisent les grâces et les bénédictions

(1) Saint Luc, 1. 21. (2) Saint Matth. 1. 20 et 21. (3) Galat. 5. 13. (4) Ps. 104. 15. *Nolite tangere christos meos.* (5) Hébr. 5. 1.

du ciel. Les rois, images et représentants de la divinité sur la terre, y exercent la noble fonction de gouverner les peuples, de faire des lois, de protéger l'innocence, de punir le crime et de maintenir la tranquillité dans les états confiés à leurs soins. Notre divin Sauveur a été justement surnommé Christ, puisqu'il a réuni au suprême degré dans sa personne le triple caractère de prophète, de prêtre et de roi. Ce n'est pas de la main des hommes qu'il a reçu l'onction sainte. Dieu son Père l'a sacré lui-même en le remplissant des grâces de l'Esprit saint avec une abondance et une plénitude, qui n'avait jamais été accordée à aucune créature, ainsi que le déclare le roi-prophète, lorsque, sous la figure de Salomon, il lui parle ainsi : Vous avez aimé la justice, et vous avez haï l'iniquité ; c'est pour cela, ô Dieu, que votre Dieu, vous a oint d'une huile de joie, bien au-dessus de tous ceux qui la reçoivent avec vous (1). Isaïe s'exprime plus clairement encore dans une prophétie dont Jésus-Christ s'est fait à lui-même l'application : L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi ; le Seigneur m'a rempli de son onction ; il m'a envoyé pour prêcher sa parole à ceux qui sont doux, et pour guérir ceux qui ont le cœur brisé. (2). (3).

Moïse avait annoncé aux enfants d'Israël la venue d'un grand Prophète. « Je leur susciterai, lui avait dit le Seigneur, un Prophète semblable à toi ; je mettrai mes paroles sur ses lèvres, et je punirai ceux qui refuseront de l'entendre (4). Ce Prophète n'est autre que Jésus-Christ lui-même ; ainsi le déclara saint Pierre aux Juifs frappés d'étonnement par la guérison miraculeuse du boiteux à la porte du temple (5). Le Diacre saint Etienne l'annonça de même au grand prêtre et à ses juges comme le prophète prédit par Moïse, dans l'éloquente apologie qui précéda son martyre (6). Jésus-Christ est donc le grand Prophète. Il est le grand Maître qui a appris aux hommes à

(1) Ps. 44. 9. (2) Isaïe, 61. 1. (3) Saint Matth. 12. 18. (4) Deut. 18. 18 et 19. (5) Act. des Ap. 3. 22. (6) Act. des Ap. 7. 37.

connaître le Père (1), et dont les leçons dictées par la plus haute sagesse ont formé à Dieu de vrais adorateurs. Le nom de Prophète est le sien par excellence, puisque tous ceux qui en ont été honorés avant lui n'étaient que les hérauts de ce divin Prophète, qui devait venir un jour après ses envoyés et converser lui-même avec les hommes (2).

Notre-Seigneur est aussi le Grand-Prêtre de la nouvelle alliance. Son sacerdoce n'est point celui d'Aaron ni des autres prêtres de la tribu de Lévi, à laquelle il n'appartenait pas par sa naissance temporelle. C'est un sacerdoce d'un ordre supérieur et unique, dont il ne s'est point attribué de lui-même la dignité, mais qu'il a reçu de son Père (3) : « Le Seigneur l'a » juré, dit le Roi-prophète, et son serment demeurera immuable : » Vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech (4). » C'est le pontife éternel de la loi nouvelle, pontife toujours » vivant, saint, innocent, sans tâche, séparé des pécheurs, » plus élevé que les cieus, qui n'est point obligé comme les » autres prêtres à offrir des victimes, d'abord pour ses péchés, » et puis pour ceux du peuple (5). » C'est lui qui est le prêtre par excellence, lui qui confère aux prêtres leur ministère et leurs divins pouvoirs, lui qui agit par les mains des prêtres, lui qui baptise, dit saint Augustin, *hic est qui baptizat*, lui qui absout, lui qui consacre son corps adorable, lui qui joint les époux et bénit les mourants; en sorte que la dignité des prêtres, leurs fonctions, leur puissance, leur sacerdoce en un mot n'est qu'une émanation, une participation du sacerdoce de Jésus-Christ. J.-C. est donc le Grand-Prêtre de la nouvelle Loi.

Aux qualités de prophète et de prêtre, Jésus-Christ joint encore celle de Roi. Il porte écrit sur son vêtement, dit l'Apôtre, ces deux mots : Roi des rois (6). Même au milieu des plus

(1) Saint Matth. 11. 27. (2) Baruch. 3. 38. *Post hæc in terris visus est, et cum hominibus conversatus est.* (3) Hébr. 5. 5. (4) Ps. 109. 5. (5) Hébr. 7. 25 et suiv. (6) Apoc. 19. 16. 5.

grands abaissements de son incarnation, il semble avoir à cœur qu'on le reconnaisse pour Roi. Il naît du sang des Rois; dans sa crèche on lui offre de l'or comme à un roi; à la cour même d'Hérode, les Mages le proclament Roi : « Où est donc né le » nouveau Roi des Juifs ? » Dans sa passion, au moment même où on l'abreuve d'outrages, il veut encore qu'on l'avoue roi : « Vous êtes donc Roi ? lui demande le gouverneur ; oui je le suis, » répond Jésus. » Il veut qu'on grave, jusqu'au fronton de sa croix, son titre de Roi : Jésus de Nazareth, Roi des Juifs (1). Il est Roi, non seulement comme Dieu, à qui revient de droit le souverain domaine sur tout ce qui existe ; il l'est aussi comme homme par la promesse et l'ordre de son Père : « Il » règnera à jamais sur la maison de Jacob, et son règne n'aura » point de fin (2) ; » divin royaume, qui commence sur la terre, et s'achève dans les cieux. Notre-Seigneur remplit réellement, par rapport à l'Eglise, tous les devoirs de Roi : c'est lui qui la gouverne par son esprit toujours présent au milieu d'elle (3) ; c'est lui qui la protège contre ses ennemis et qui la met à l'abri de leurs coups ; c'est lui qui lui donne des lois, qui accorde à ses membres la sainteté, la justice et le don plus parfait encore de la persévérance. Ce n'est ni par élection, ni par droit d'héritage que Jésus-Christ est monté sur le trône, quoiqu'il comptât parmi ses aïeux une longue suite de Rois. Il est Roi, et les chrétiens l'acclament de ce glorieux nom, parce que Dieu lui a donné toute-puissance au ciel et sur la terre, parce qu'il l'a fait asseoir à sa droite, et forcé ses ennemis à devenir son marche-pied (4).

(1) Ev. St. Jean, 19. 19. Jesus Nazarenus, Rex Judæorum. (2) St. Luc, 1. 32. Et regni ejus non erit finis. (3) St. Matth. 28. 20. (4) Ps. 109. 1 et 2.



DEUXIÈME DISSERTATION.

Divinité de Jésus-Christ, son souverain domsine sur nous.

Son Fils unique, Notre-Seigneur. — Ce serait connaître Jésus-Christ imparfaitement et sans utilité pour le salut éternel, si on ne lui accordait que les titres de Prophète, de Pontife et de Roi. Des hommes, sans autre prérogative que le choix de Dieu, ont partagé avec Jésus-Christ, quoique dans un degré très inférieur, l'honneur des mêmes dignités. Mais ce qui n'appartient qu'à lui, c'est qu'il est Fils unique de Dieu, vrai Dieu comme son père qui l'a engendré de toute éternité (1). Il est la seconde personne de la Sainte-Trinité, égale en tout aux deux autres, puisque la foi nous apprend que les trois personnes divines ont une même nature, une même puissance, une même majesté, en un mot une même divinité (2). « Au commencement était le Verbe, dit saint Jean, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu » (3). Paroles qui nous enseignent deux vérités : 1^o que le Verbe était avant toutes choses et avant tous les temps, 2^o qu'il subsiste en une personne distincte de celle du Père, désignée ici particulièrement par le nom de Dieu. Les autres Evangélistes ont décrit la généalogie de Jésus-Christ comme homme; l'Apôtre bien-aimé, qui avait reposé sur le sein de Jésus, s'élève plus haut, et parle ici de cette génération éternelle au sujet de laquelle le prophète Isaïe s'était écrié : « qui racontera sa génération (4) ? » Nous devons donc croire que le Fils est de la même nature que le Père, qu'il l'égale en puissance et en dignité; ce que le Symbole de Nicée explique parfaitement, en nous faisant confesser « un seul Seigneur, Jésus-Christ, Fils unique de Dieu,

(1) Ps. 109. 4. (2) Symb. de saint Athan. (3) Saint Jean Ev. 1. 1.

(4) Isaïe, 53. 8. Generationem ejus quis enarrabit?

» né du Père avant tous les siècles, Dieu de Dieu, lumière de
 » lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, qui n'a pas été fait mais
 » engendré, consubstantiel au Père, et par qui tout a été
 » fait (1). »

Quoiqu'il y ait en Jésus-Christ deux naissances, l'une éternelle dans le sein de son Père avec lequel il est Dieu, l'autre temporelle dans le sein de Marie, par laquelle il est homme comme nous, il n'y a cependant en lui qu'un seul Fils, comme il n'y a en lui qu'une seule personne, dans laquelle se réunissent et la nature divine et la nature humaine. Par sa génération divine et sa naissance éternelle, il n'a ni frères ni cohéritiers, parce qu'il est le Fils unique du Père, et que nous autres hommes nous ne sommes que de l'argile et l'ouvrage de ses mains (2). Par sa naissance humaine et temporelle, ayant daigné se revêtir de notre nature; il nous a mérité l'honneur d'être appelés et d'être en effet ses frères (3), et en cette qualité les cohéritiers de sa gloire (4), pourvu toutefois que nous souffrions avec lui, c'est-à-dire en union avec ses souffrances, les maux de la vie présente, afin que nous soyons glorifiés avec lui (5), et que par la foi accompagnée des œuvres et de la charité, nous méritions d'être prédestinés pour être conformes à l'image du Fils (6), que l'Apôtre appelle pour cette raison le premier-né entre plusieurs frères (7).

Notre Seigneur. Considéré comme Dieu et comme homme, J.-C. mérite également d'être appelé Notre-Seigneur. En qualité Dieu, il est, comme son père, le souverain Seigneur de toutes choses; car la foi qui nous défend de reconnaître trois Dieux nous défend de même de reconnaître trois Seigneurs, les trois personnes de la Sainte Trinité ne faisant qu'un seul Seigneur, comme elles ne font qu'un seul Dieu (8). En qualité d'homme,

(1) Sym. de Nicée. (2) Isaïe 64. 8. (3) Hébr. 2. 11 et 12. (4) Rom. 8. 17.
 (5) Ibid. (6) Ibid. v. 29. (7) Ibid. (8) Symb. de saint Athan.

J.-C. est aussi véritablement Notre-Seigneur ; « vous m'appelez » votre Maître et votre Seigneur, disait-il aux Apôtres, et vous » avez raison, je le suis vraiment. » C'est lui en effet qui nous a rachetés et délivrés de nos péchés ; la victoire remportée pour nous sur l'enfer, la liberté qu'il nous a conquise par sa mort, lui donnent sur nous les droits d'un Maître et d'un Seigneur. C'est l'enseignement de saint Paul : « Il s'est, dit-il, rabaisé lui-même, en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé, et lui a donné » un nom qui est au-dessus de tout nom ; afin qu'au nom de » Jésus tout genou fléchisse et que toute langue confesse que » le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu son Père (1). »

L'union hypostatique des deux natures en la personne de Jésus-Christ eût suffi seule pour faire de lui Notre-Seigneur, lors même qu'Adam n'eût point péché, et que la rédemption ne fût pas devenue nécessaire ; parce que cette union, en élevant la nature humaine au plus haut point de gloire et de puissance, lui conférerait en la personne du Christ le souverain domaine sur toutes les créatures. De quels sentiments donc de respect et d'amour ne devons-nous pas être pénétrés, nous qui prenons de Jésus-Christ le nom de chrétiens, et qui nous glorifions par ce titre sacré des liens qui nous unissent à ce divin maître ! Non content de nous regarder comme ses serviteurs, il ne dédaigne pas de nous traiter d'amis et de frères (2). « O chrétien, s'écrie saint Léon, reconnaissez votre dignité. » Devenu participant de la nature divine, craignez de retomber dans votre ancienne bassesse par une vie criminelle. » N'oubliez point l'excellence du corps dont vous êtes devenu » membre, et la grandeur du chef auguste qui vous a été » donné pour maître et pour Seigneur, et qui mérite si justement votre reconnaissance et votre amour (3). »

(1) Philip. 2. 8 et suiv. (2) Ev. St. Jean, 15. 15. Vos autem dixi amicos. Nuntiate fratribus meis. (3) St. Léon, 1^{er} sermon sur la fête de Noël, chap. 3.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Article troisième du Symbole : *Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie.*

PREMIÈRE DISSERTATION.

Mystère de l'Incarnation.

Qui a été conçu du Saint-Esprit. Les Apôtres, après avoir établi en commençant le Symbole la nécessité de croire qu'il y a un Dieu, Père Tout-Puissant, créateur du ciel et de la terre, nous obligent de confesser que nous avons pour Seigneur, Jésus-Christ, Fils unique de ce même Dieu, coéternel au Père, dont il est engendré avant tous les siècles, et qui n'a pas dédaigné de se faire homme pour payer notre rançon à la justice divine, et briser le joug de fer que le démon tenait appesanti sur le genre humain.

Comment s'est opéré ce prodige d'un amour et d'une charité sans égale ? C'est ce que nous enseigne le troisième article du Symbole, dans ces courtes paroles qui renferment tout le mystère de l'Incarnation, source de notre salut : *Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie.* Nous apprenons par là que ce même Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, Notre-Seigneur, a pris une chair semblable à la nôtre dans le sein de la Vierge Marie ; qu'il a été conçu dans ce sein virginal, non comme les autres hommes, mais par la vertu seule du Saint-Esprit, la concupiscence n'ayant eu aucune part à ce grand ouvrage formé par l'Esprit saint dans la plus souveraine pureté ; en sorte que la même personne divine, qui était Dieu

de toute éternité, est devenue dans le temps ce qu'elle n'était pas, c'est-à-dire homme comme nous.

Le Symbole de Constantinople développe ainsi cette grande vérité : « Qui est venu des cieux pour nous autres hommes et » pour notre salut; qui s'est incarné dans le sein de la Vierge » Marie, par l'opération du Saint-Esprit, et *s'est fait homme.* » Cette doctrine est celle du disciple bien-aimé; car après avoir exposé la nature du Verbe, qui existait, dit-il, au commencement, qui était en Dieu et Dieu lui-même (1), l'Apôtre ajoute : « Et » le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous (2). » Quoique la conception de Jésus-Christ soit attribuée particulièrement au Saint-Esprit, elle n'en est pas moins l'ouvrage des deux autres personnes de la Sainte Trinité, puisque nous savons par la foi que les opérations extérieures de la Divinité sont communes aux trois personnes Divines, et qu'aucune d'elles n'agit, ou plus que les autres, ou sans les autres. De ce genre est le mystère de l'Incarnation, qui appartient réellement à la Trinité tout entière. Mais comme c'est le grand mystère de l'amour de Dieu pour les hommes, les Saintes Ecritures l'appliquent particulièrement au Saint-Esprit, parce que l'amour est l'attribut sous lequel elles désignent cette divine personne, comme elles désignent le Père par la puissance, et le Fils par la sagesse.

L'incarnation de Jésus-Christ n'a produit aucune confusion dans les deux natures unies en sa personne. Le Verbe ne s'est point changé en chair, ni la chair en Verbe; le Verbe, la chair et l'âme humaine font un seul Jésus-Christ, comme en chaque homme la chair et l'âme, de nature si diverse, font une seule personne. La génération temporelle n'a donc rien ajouté ni rien ôté à l'éternelle génération du Verbe : « Le Fils de » Dieu, dit le pape saint Léon dans son admirable lettre à » saint Flavien de Constantinople, consubstantiel au Père et

(1) Ev. saint Jean, 1. 1. (2) Ibid. v. 14.

» engendré par lui de toute éternité, a daigné dans le temps
 » élever jusqu'à lui notre nature, qu'il a ainsi rendue la sienne
 » en se faisant lui-même consubstantiel à nous, afin de dé-
 » truire la puissance de l'enfer et l'empire de la mort. La
 » nature divine et la nature humaine ont été réunies en Jésus-
 » Christ, afin que le même divin Médiateur pût satisfaire à la
 » justice de Dieu en souffrant et en mourant, sans cesser ce-
 » pendant d'être toujours impassible et immortel. Car bien
 » qu'il n'y ait en Jésus-Christ qu'une seule personne, il y reste
 » néanmoins, sans confusion et sans mélange, deux natures
 » distinctes qui conservent chacune les actions et les attributs
 » qui lui appartiennent. En prenant les propriétés de notre na-
 » ture, le Verbe n'en a perdu aucune de la sienne. La nature
 » divine n'a point été abaissée ni altérée par la grâce qu'il nous
 » a faite, ni la nature humaine absorbée par la dignité qu'elle a
 » reçue. Jésus-Christ est devenu aussi véritablement homme,
 » qu'il demeure immuablement Dieu. Ce qui lui faisait dire
 » avec une égale vérité : le Père et moi nous ne sommes
 » qu'un (1); et : le Père est plus grand que moi (2). Tout
 » esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans la chair,
 » dit saint Jean, est de Dieu ; tout esprit au contraire qui
 » divise Jésus-Christ n'est pas de Dieu, mais de l'antechrist (3).
 » Or, qu'est-ce que diviser Jésus-Christ, si ce n'est ou mé-
 » connaître en lui la nature divine, ou lui refuser la nature
 » humaine, et détruire par cette division impie et sacrilège
 » le mystère adorable de notre rédemption ? »

La conception de Jésus-Christ est tout à la fois naturelle et miraculeuse. A peine la sainte Vierge eut-elle donné son consentement à l'ange par cette réponse pleine d'humilité : « Je
 » suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre
 parole (4), » que le Verbe de Dieu s'unit pour jamais à la na-

(1) Ev. St. Jean, 10. 30. Ego et pater unum sumus. (2) Ev. St. Jean, 14.
 28. Pater major me est. (3) 1^{er} Ep. de St. Jean, 4. 2. et 3. (4) St. Luc, 1. 38.

ture humaine en prenant dans le sein et de la substance même de la Vierge Marie un corps semblable à celui des autres hommes. Mais ce qui n'appartient qu'à Jésus-Christ, ce qui relève et place sa conception au-dessus de l'ordre naturel, c'est que l'âme bienheureuse qui vint habiter ce corps au même moment jouissait dès lors de toute la plénitude de sa raison ; en sorte que, dès son entrée dans le sein de la glorieuse Vierge, Jésus-Christ fut tout à la fois Dieu parfait et homme parfait. Comme la divinité fut au même moment unie à l'âme et au corps du Sauveur, il en résulte que le nom de Mère de Dieu convient réellement et proprement à la Très-Sainte Vierge, puisque celui qu'elle avait conçu était véritablement Dieu et homme tout ensemble.

Ainsi furent vérifiés les oracles divins, qui avaient prédit ce mystère : « Une Vierge, avait dit Isaïe, concevra et enfantera » un fils qui sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous (1). Le Seigneur a créé sur la terre un prodige nouveau : » une femme environnera un homme (2), » c'est-à-dire une femme enfantera dans son chaste sein un fils, qui, bien que semblable aux autres enfants, sera un homme parfait dès le moment de sa conception miraculeuse, parce qu'il sera uni personnellement, dès cet instant même, à la sagesse suprême le Verbe de Dieu. Aussi son âme fut-elle en naissant dotée et revêtue de tous les dons du divin Esprit, qui lui furent accordés avec une effusion si abondante, qu'ils n'ont cessé depuis de découler sur les hommes comme d'une source qui ne saurait tarir, et sans rien perdre jamais de leur plénitude (3).

Mais ce n'est point aux grâces accumulées sur son humanité sainte que Notre-Seigneur doit son titre et sa qualité de Fils de Dieu ; il est tel par nature et non par adoption. L'Evangile ne laisse sur cet article aucun doute à notre foi. Interrogé par Caïphe qui lui commande au nom du Dieu vivant

(1) Isaïe. 7. 14. (2) Jérém. 31. 22. (3) Ev. saint Jean, 1. 16.

de dire s'il est le Christ, le Fils de Dieu : « Vous l'avez dit, je » le suis, répond le Sauveur sans hésiter (1). Nous avons une » loi, disaient les Juifs à Pilate, selon laquelle il doit mourir, » parce qu'il s'est fait le fils de Dieu (2). » « Nous ne vous » lapidons pas, lui avaient-ils dit auparavant, pour la bonne » œuvre que vous avez faite, mais parce qu'étant homme vous » vous faites Dieu (3). » Jésus-Christ est donc véritablement le Verbe de Dieu, fait homme. « Qu'est-ce que l'homme, dit » saint Augustin ? C'est une âme revêtue d'un corps. Qu'est-ce » que Jésus-Christ ? C'est le Verbe revêtu d'une humanité (4). »

DEUXIÈME DISSERTATION.

Naissance de Jésus-Christ.

Est né de la Vierge Marie. La naissance de Jésus-Christ ne fut pas moins que sa conception marquée du sceau de la toute-puissance de Dieu. Le Verbe divin uni à un corps formé de la substance même de la Vierge Marie et à une âme dont la raison n'avait rien à acquérir, après être resté pendant le temps prescrit par les lois de la nature dans l'état d'obscurité qui précède la naissance de tous les hommes, sort du sein de sa Mère sans que la pureté de cette Vierge sans tache en souffre la moindre atteinte. De même que les rayons du soleil pénètrent la substance du verre sans lui causer aucune altération ni la plus légère atteinte ; de même Jésus-Christ quitta le sein maternel sans que Marie cessât d'être la plus pure des Vierges ; œuvre admirable de l'Esprit saint, qui présidant à la conception et à la naissance du Fils de Dieu, couvrit tellement Marie de son ombre protectrice (5), qu'il lui accorda et

(1) Saint Matth. 26. 64. (2) Ev. saint Jean, 19. 7. (3) Ev. saint Jean, 10. 33. (4) Saint Aug. disc. 174. Chap. 2. (5) Saint Luc, 1. 135.

lui maintint tout ensemble la fécondité maternelle et le glorieux privilège de la virginité !

Tel est l'ordre admirable et vraiment divin, dans lequel s'est opéré le mystère adorable de l'Incarnation. Les anges l'annoncèrent des cieux à la terre, comme une nouvelle qui devait remplir de joie tous les peuples, *gaudium magnum, quod erit omni populo* (1). Gloire à Dieu, paix sur la terre ! Dieu reprenant sur l'homme son glorieux empire, l'homme se réconciliant avec Dieu et retrouvant dans ce divin pardon la paix du cœur, qui surpasse en délices tous les plaisirs des sens (2) : tels sont les deux grands fruits de l'incarnation du Verbe. Ainsi s'accomplissait la promesse faite à Abraham, que toutes les nations seraient bénies dans sa race (3). Car Marie, que nous reconnaissons et que nous vénérons comme la mère de l'Homme-Dieu, était issu de David, descendu lui-même d'Abraham par Juda, un des douze fils de Jacob.

Jésus, selon la doctrine de saint Paul, est le nouvel Adam par lequel la grâce est rentrée dans le monde. « Car de même, » dit ce grand Apôtre, que le péché est entré dans le monde » par un seul homme, et la mort par le péché, ainsi tous les » hommes sont rappelés à la vie par l'obéissance et la justice » d'un seul ; et de même que tous meurent en Adam, tous » revivront en Jésus-Christ (4). » Marie peut aussi être considérée comme une nouvelle Eve. Eve, pour avoir prêté l'oreille aux séductions du serpent, attira sur le genre humain la malédiction et la mort ; Marie, pour avoir cru aux paroles de l'ange, a appelé sur la terre la bénédiction et la vie. Eve nous fait naître enfants de colère, Marie nous donne en Jésus-Christ une nouvelle naissance, celle de la justice et de la grâce (5). Il a été dit à Eve : Vous enfanterez dans la douleur (6) ; Marie exempte de cette loi de malédiction enfante sans douleur Jésus,

(1) St Luc, 2. 10. (2) Phil. 4. 7. Pax Dei, quæ exuperat omnem sensum. (3) Gen. 28. 14. (4) Rom. 5. 18. (5) Eph 2. 3 et 8. (6) Gen. 3. 16.

Fils de Dieu, dont elle devient la mère en demeurant toujours Vierge.

C'est cette glorieuse et auguste Maternité de la très-sainte Vierge qui élève son trône au-dessus du trône des anges à une hauteur presque infinie ; qui la fait Reine du ciel et toute puissante dans ses prières pour nous, comme parlent les saints Docteurs, *Omnipotentia supplex* ; qui la rend digne enfin de nos vénération et de tous nos hommages, en même temps que ses titres de mère, de refuge, de consolatrice, d'avocate des chrétiens, lui méritent si excellemment tout notre amour et toute notre confiance.

Jé ne puis m'empêcher de recommander aussi à mes pieux lecteurs une grande dévotion envers saint Joseph, associé par Dieu même aux sublimes secrets de l'Incarnation. Quand Dieu honore un homme jusqu'au point de le choisir pour être le nourricier et le père putatif de son divin Fils, *ut putabatur filius Joseph*, pour être aussi l'époux de la très sainte Vierge et le gardien très-pur de sa virginité, on ne peut douter qu'il ne lui donne au ciel un grand crédit. Sainte Thérèse assurait n'avoir jamais rien demandé à Dieu par l'intercession de saint Joseph, sans avoir été exaucée dans sa prière. Adressons-nous comme elle avec confiance à ce saint Patriarche, et comme elle dans nos peines nous sentirons l'effet de sa miséricordieuse et toute puissante intervention.

Jésus, dans l'humble réduit de Bethléem, nous donne les leçons de la plus haute sagesse. Ce petit enfant que nous voyons couché sur un peu de paille, dans l'humiliation et l'indigence, est celui qui fait trembler les colonnes du ciel (1) et devant lequel les anges prosternés se couvrent de leurs ailes. Une étable est le palais, une crèche est le berceau de celui qui a dit : « La terre est à moi, et tout ce qu'elle renferme (2). » Il paraît dans le monde comme un étranger, parce que les siens

(1) Job, 26, 11. Columnæ cæli cont remiscunt ad nutum ejus. (2) Isaïe, 6. 2.

ne veulent pas le recevoir (1). Il y vient dépouillé de tout, afin de nous enrichir des trésors de sa grâce (2), mille fois plus précieux que toutes les richesses périssables de la terre. O hommes ! nous dit-il éloquemment par les premières larmes qu'il versé en entrant dans le monde, « je viens, revêtu de » votre nature, pour faire de vous des enfants de Dieu. Je don- » nerai le pouvoir de le devenir à tous ceux qui m'auront reçu, » et qui croiront en moi (3). Leur nouvelle naissance ne viendra » ni du sang, ni de la chair, ni de la volonté de l'homme, » mais de Dieu même (4) ; C'est pour vous élever à cette di- » gnité que je me suis fait chair, et que j'ai habité parmi » vous (5). Ne désespérez pas de devenir les fils adoptifs de » Dieu par votre union avec le Verbe (6), puisque le Verbe, » c'est-à-dire le fils éternel de Dieu, en s'unissant à la nature » humaine, s'est fait volontairement et substantiellement le » fils de l'homme. »

CHAPITRE SIXIÈME.

Précis de la vie et des vertus de Jésus-Christ.

Les Apôtres ne s'étaient proposé, dans la composition de leur Symbole, que de formuler nettement les points principaux de la croyance chrétienne, afin qu'en se séparant les uns des autres, ils prêchassent tous la même doctrine chez les différents peuples qu'ils devaient conquérir à Jésus-Christ. C'est pour cette raison qu'ils n'y insérèrent aucun des traits de la vie de leur divin maître, et qu'après avoir enseigné que sa

(1) Ps. 49. 12. (2) Saint Jean, 1. 11. (3) 2^e Cor. 8. 9. (4) Ev. saint Jean, 1. 12. (5) Ibid. v. 13. Ibid. v. 14. (6) Saint Aug. Lettre 140, Chap 4.

conception était l'ouvrage du Saint-Esprit, et qu'il devait la naissance à la Vierge Marie, ils passèrent de suite à ses souffrances et à sa mort sous Ponce-Pilate. Cependant quelques-uns d'entre eux recueillirent plus tard les principales actions du Sauveur, et ils donnèrent à leurs relations le nom d'Evangile, qui signifie heureuse nouvelle, parce qu'ils annonçaient au genre humain le bonheur de sa délivrance de la servitude du démon. Les Evangélistes, écrivant sous l'inspiration du Saint-Esprit, nous ont tracé, avec une simplicité d'autant plus admirable qu'elle est exempte d'enthousiasme, la vie simple de Jésus, l'éclat de ses miracles, la sublimité de sa doctrine. C'est dans ce livre tout divin qu'il faut étudier et méditer ce que l'Homme-Dieu a fait dans sa carrière mortelle. Néanmoins dans un ouvrage destiné à faire connaître les vérités de la foi, on peut, sans témérité et en puisant à cette source sacrée, présenter un précis des actions et des discours de celui qui est venu apporter lui-même à la terre ces grands enseignements. Non-seulement Jésus-Christ est la fin de la loi et des prophètes (1), il est encore le maître et le docteur des nations (2). Ses préceptes et sa morale ressortiront davantage par la sainteté de sa vie, et emprunteront un nouvel éclat à ces vertus sublimes dont le monde jusqu'alors n'avait pu concevoir l'idée ni soupçonner la possibilité.

Jésus-Christ, quoique issu de la race royale de David, avait voulu naître parmi ceux de ses descendants que le malheur avait réduits à une condition pauvre et obscure. Les Evangélistes, après avoir raconté les prodiges qui accompagnèrent sa naissance et le prélude qu'il fit de sa mission lorsqu'à l'âge de douze ans il fut trouvé dans le temple au milieu des docteurs, les écoutant, les interrogeant et les laissant pleins d'étonnement et d'admiration pour sa sagesse et ses réponses, le font demeurer à Nazareth avec la sainte Vierge et saint Joseph, auxquels

(1) Rom. 10. 4. (2) Isaïe, 55. 4. Dedi eum ducem ac præceptorem gentibus.

il était soumis ; et après avoir dit qu'il croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes, ils gardent un profond silence sur tout ce qui se passa sous cette chaumière bénie jusqu'à la trentième année du Sauveur. Ce serait une témérité de vouloir déchirer le voile dont Jésus-Christ a voulu couvrir cette première période de sa vie mortelle. Une tradition certaine nous apprend qu'il aidait dans ses durs travaux d'artisan saint Joseph son gardien, et qui avait l'honneur de passer pour son père. Fils d'Adam, il voulut remplir à la lettre la sentence portée contre ce père coupable et sa postérité, et comme lui manger son pain à la sueur de son front (1), quoique lui seul n'eût point participé au crime dont un travail pénible est le juste châtement. L'humilité, la prière, l'exercice de toutes les vertus firent sans doute le fond de cette grande partie de sa vie, pendant laquelle il se préparait, dans le secret, avec Dieu son Père, à la haute mission qu'il en avait reçue. Il apprenait dès lors par sa conduite à ceux qui se destinent aux fonctions saintes du ministère apostolique, qu'ils ne doivent point chercher le Seigneur dans le bruit et le tumulte du monde, s'ils ont pour son alliance et ses autels le zèle dont était embrasé le prophète Elie (2).

Le temps était arrivé où la trompette évangélique devait commencer à retentir dans le monde. Jésus-Christ sort de sa retraite. La voix de Jean-Baptiste avait déjà crié dans le désert : « Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses » sentiers ; toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu (3). » Jésus-Christ se présente devant son précurseur, l'oblige à le baptiser (4), et sanctifie par l'attouchement de son corps sacré les eaux qui doivent régénérer tous les hommes dans le baptême. L'Esprit Saint vient se reposer sur lui sous la forme d'une colombe, et une voix partie du ciel le fait connaître

(1) Gen. 3. 19. (2) 3^e Rois, 19. 11 et 14. (3) Saint Luc, 3. 4 et 6. (4) Saint Matth. 3. 15.

comme le Fils bien-aimé de Dieu, en qui il a mis toutes ses complaisances (1). Après son baptême, il se laisse conduire par le Saint-Esprit dans le désert (2); il y passe quarante jours sans manger, et permet au démon de l'attaquer par une tentation purement extérieure, mais dont le but était de nous apprendre à souffrir comme lui les tentations, et à trouver nos armes contre l'ennemi de notre salut dans la parole de Dieu, dans la mortification, dans la prière, dans la défiance de nous-mêmes, et dans le mépris de la gloire du monde s'il fallait l'acheter aux dépens de l'adoration qui n'est due qu'à Dieu (3).

Enfin, il commence à prêcher son Evangile, et à révéler les secrets qu'il voyait de toute éternité dans le sein de son Père. Il se donne des Apôtres au nombre de douze. Il choisit les moins sages selon le monde pour confondre les sages, les faibles selon le monde pour confondre les puissants, les plus vils et les plus méprisables selon le monde et ce qui n'était rien pour détruire ce qu'il y avait de plus grand, afin que nul homme ne se glorifie devant lui (4). Il met saint Pierre à la tête de tout le troupeau, et cette prérogative est si clairement sa volonté, que les évangélistes ne l'ont pas oubliée dans l'énumération des douze, où malgré l'ordre incertain et indifférent à l'égard des onze autres, saint Pierre est toujours nommé le premier par chacun d'eux.

Après avoir ainsi jeté les fondements de son Eglise, il parcourt la Judée, marquant chacun de ses pas par ses bienfaits, et confirmant les vérités qu'il prêche par des miracles qui décèlent le maître de la nature. Les démons tremblent devant lui et lui obéissent; à sa voix les malades recouvrent la santé, les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent. La doctrine qu'il annonce est une doctrine de paix, d'humanité, de

(1) Saint Matth. v. 17. (2) Ibid. 4. 1 et 2. *Ductus est in desertum à Spiritu.* (3) Ibid. v. 3 et suivants. (4) 1^{re} Cor. 1. 27 et suiv.

douceur et de pardon. Aussi, dit saint Matthieu (1), vit-on s'accomplir en lui fidèlement ce qu'avait prédit le prophète Isaïe : « Voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé dans lequel j'ai mis toute mon affection. Je ferai reposer sur lui mon esprit, et il annoncera la justice aux nations. Il ne disputera point, il ne criera point, et personne n'entendra sa voix dans les places publiques. Il ne brisera point le roseau cassé ; il n'achèvera point d'éteindre la mèche qui fume encore, jusqu'à ce qu'il fasse triompher la justice, et les nations espéreront en lui (2). »

Quelle tendre charité pour les hommes, et en particulier pour les pécheurs ! Comme il s'est peint lui-même sous l'image de ce bon pasteur, qui court sur les montagnes après la brebis égarée, la charge sur ses épaules et la ramène au bercail (3) ; et sous les traits de ce compatissant Samaritain, qui verse le vin et l'huile sur les blessures d'un homme tombé entre les mains des voleurs (4) ! N'est-il point ce père du prodigue, qui voit de loin la misère et le repentir de son enfant, qui court à sa rencontre, l'embrasse avec tendresse, le revêt de la robe d'innocence, et lui fait préparer un grand festin en réjouissance de son retour (5), laissant tomber de son cœur ces paroles qui accusent tant de miséricorde : « Mon fils était mort, il est ressuscité ; il était perdu, il est retrouvé ? » Il fait un voyage pénible, *fatigatus ab itinere*, dit saint Jean, dans la plus grande chaleur du jour, pour convertir la Samaritaine (6) ; il reçoit sur ses pieds sacrés les larmes de la pécheresse ; il renvoie pardonnée la femme adultère, et fait prendre la fuite à ses accusateurs, en invitant le plus juste d'entre eux à lui jeter la première pierre (7).

Quelle innocence ! quelle pureté dans ses mœurs ! « Qui

[(1) Saint Matth. 12. 18 et suiv. (2) Isaïe, 42. 1 et suiv. (3) Ev. saint Jean, 10. 14. (4) Saint Luc, 10. 39. (5) Saint Luc, 15. 20. (6) Ev. saint Jean, 4 et 7. (7) Ev. saint Jean, 8. 3 et suiv.

» de vous, disait-il aux Pharisiens, me convaincra de péché ? » Aussi ses ennemis les plus acharnés n'osèrent-ils jamais élever l'ombre du soupçon sur cette vie qui défiait la plus haineuse enquête (1). Quelle grâce touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! Dans les huit béatitudes qui sont le précis de toute sa morale, il prêche un bonheur inconnu au monde. Qui en effet aurait jamais cru, avant Jésus-Christ, que pour être heureux il fallait détacher son cœur des biens de la terre, maîtriser ses passions, se purifier dans les larmes de la pénitence, avoir faim et soif de la justice, être plein de miséricorde pour les autres, avoir le cœur pur, conserver la paix avec ses frères et avec soi-même, souffrir la persécution pour la justice (2), et que le royaume des cieux, dont la porte est petite, et le chemin étroit (3), n'appartient qu'à ceux qui auront été maudits, persécutés, calomniés par les hommes à cause de lui (4). Alors il permet à ses chers disciples d'ouvrir leurs cœurs à une sainte allégresse, parce qu'une grande récompense les attend dans le ciel (5). Lorsqu'on cherche à le surprendre et à lui arracher une parole imprudente, quelle présence d'esprit dans ses réponses ! quelle justesse il y fait briller ! Ainsi quand on lui demande s'il faut payer le tribut à César, il se fait présenter une pièce de monnaie ; « de qui » est cette image, dit-il à ses ennemis ? De César, répondent-ils. Rendez donc à César ce qui est à César, leur réplique le Sauveur, et à Dieu ce qui est à Dieu » (6). Que de troubles et de scandales épargnés à l'Etat et à l'Eglise, si chacune des deux puissances se fût tenue toujours dans les limites que lui assigne ici le Fils de Dieu !

S'il se montre sévère à l'égard des Pharisiens dont il contredit l'orgueil et démasque l'hypocrisie, il est plein d'in-

(1) Ev. saint Jean, 8. 46. (2) Saint Matth. 5. 3 et suiv. (3) Saint Matth. 7. 14. (4) Saint Matth. 5. 11. (5) Saint Matth. 5. 12. (6) Saint Matth. 21. 22.

dulgence, nous l'avons déjà dit, pour les pécheurs ; il s'assied à leurs tables, et déclare au faux zèle qui s'en scandalisait qu'il préfère la miséricorde au sacrifice ; que ce sont les malades et non ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, ce qu'il explique en ajoutant qu'il n'est pas venu appeler les justes, mais les pécheurs (1). Il autorise et sanctifie l'amitié par celle dont il honore Lazare et ses sœurs. Il pleure avec celles-ci, parce qu'il est homme ; et il ressuscite celui-là, parce qu'il est Dieu (2). Il prodigue ses caresses aux petits enfants, et déclare qu'il faut avoir l'innocence de leur cœur et la simplicité de leur esprit pour entrer dans le royaume de Dieu. (3) S'il permet que l'on soit prudent comme le serpent lorsqu'on a lieu de craindre quelque piège, il veut que partout ailleurs on soit simple comme la colombe (4).

Quel zèle pour la gloire et la maison de Dieu son père ! Il en est dévoré jusqu'à chasser avec une sainte indignation et une autorité toute divine ceux qui en faisaient une maison de trafic. (5) Mais quelle leçon faite à ses Apôtres pour leur apprendre à régler leur zèle sur la charité et la prudence ! Un jour il arrive aux portes d'une ville de Samarie ; quelques-uns de ses disciples se détachent pour y préparer un logement à leur maître ; les Samaritains refusent de les recevoir, parce que ce peuple ne voulait point de communication avec les Juifs. Les disciples indignés lui demandent à faire descendre le feu du ciel sur ces insolents : « Vous ne savez pas, » leur répond-il, en leur faisant une sévère réprimande, à » quel esprit vous appartenez : » (6) Par cette bonté pour les Samaritains, qui à l'hérésie et au schisme joignaient des pratiques idolâtres, Jésus veut nous apprendre avec quelle indulgence et quelle modération nous devons traiter nos frères

(1) Saint Matth. 9, 11, 12, 13. (2) Ev. saint Jean, tout le chap. II. (3) Saint Matth. 18. 2 et 3. (4) Saint Matth. 10. 16. (5) Ps. 68. 12 et saint Jean Evang. 2. 16. (6) Saint Luc. 9. 51. et suiv.

dissidents. Si l'Eglise possède incontestablement le pouvoir de les réprimer et de les punir, ses ministres ne doivent jamais oublier que la douceur, la persuasion, l'instruction et la prière sont les armes les plus efficaces pour triompher des ennemis de la saine doctrine.

Quel empire enfin sur lui-même ! quelle force et quelle grandeur d'âme ! Jamais il ne repousse l'injure par l'injure ; au milieu des outrages et des tourments il garde le silence (1), et ses dernières paroles du haut de la croix sollicitent l'indulgence de son Père et le pardon de ses ennemis (2). Oui, dit un écrivain célèbre du dernier siècle, que la singularité de ses opinions et son scepticisme n'ont pu empêcher de rendre hommage à l'Evangile et à la divinité de Jésus-Christ, « oui, » la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu. Disons- » nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir ? mais » ce n'est pas ainsi que l'on invente ; il serait plus inconce- » vable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce » livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. L'Évan- » gile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si » parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus » étonnant que le héros » (3).

(1) Saint Matth. 26. 63. Jesus autem tacebat. (2) Saint Luc. 23. 34. Pater dimitte illis. (3) J.-J. Rousseau, Emile.



CHAPITRE SEPTIÈME

Article quatrième du Symbole : *Qui a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli.*

PREMIÈRE DISSERTATION.

Souffrances, crucifiement et mort de Jésus-Christ.

Qui a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort. La passion et la mort de Jésus-Christ ne sont pas seulement le plus grand évènement qu'ait éclairé le soleil ; il ne s'agit pas ici d'un de ces faits purement historiques, dont puisse se repaître la curiosité de l'homme charnel, à qui les choses de Dieu paraissent une folie, parce qu'il ne peut les comprendre (1). Il faut, pour en bien juger, voir ce mystère des yeux de la foi, et recourir aux lumières de cet Esprit qui pénètre tout, même les profondeurs de Dieu (2). Les souffrances et la mort du Sauveur étaient la fin de son incarnation ; il ne s'était revêtu d'une chair mortelle que pour détruire et déchirer l'arrêt de notre condamnation en le clouant avec lui à la croix, et désarmer ainsi les puissances des ténèbres ; son sang devait laver les péchés du monde, et pacifier la terre et les cieux (3). Le mystère de la croix est donc le fondement sur lequel s'élève et repose tout l'édifice du Christianisme ; vérité si sérieuse, si salutaire, si essentielle au salut, que tout chrétien devrait, comme saint Paul, se glorifier de ne savoir autre chose que Jésus crucifié (4). Que les Juifs se scan-

(1) 1. Cor. 2. 14. (2) 1. Cor. 2. 10. (3) Col. 1. 20. (4) Coloss. 2. 14 et 15.

dalisent de la croix du Sauveur, que les Gentils la traitent de folie; pour nous elle est la force et la sagesse de Dieu (1).

Lorsque Ponce-Pilate gouvernait la Judée au nom et sous les ordres de l'empereur Tibère, Notre-Seigneur Jésus-Christ, après avoir été arrêté, livré aux Gentils, couvert d'opprobres et d'injures, rassasié de tourments, a été attaché à une croix, y est mort et a été enseveli. C'est ce que propose à notre foi le quatrième article du Symbole des Apôtres. Gardons-nous de croire que la divinité ait souffert quelque atteinte des violences exercées sur le Fils de Dieu. Les deux natures, quoique ne faisant en lui qu'une même personne, avaient conservé les propriétés qui leur convenaient respectivement. Ainsi, ce qui était humain en Jésus-Christ resta sujet aux tourments et à la mort; tandis que la nature divine demeura ce qu'elle était, c'est-à-dire impassible et immortelle.

Deux réflexions importantes doivent précéder le développement de cet article : l'une sur l'ordre politique qui régnait alors en Judée, l'autre sur le genre de mort auquel le Sauveur a voulu se soumettre. Jacob ayant rassemblé ses enfans autour de son lit de mort, pour les bénir et leur annoncer ce qui concernait la postérité de chacun d'eux, selon l'inspiration d'en-haut, avait dit à Juda : « Vos frères vous loueront, et les » enfans de votre père se prosterneront devant vous. Le sceptre, » c'est-à-dire l'autorité, ne sera point ôté de Juda, et le prince » ne sortira point de sa race, jusqu'à la venue de celui qui » doit être envoyé, et qui sera l'attente des nations (2). » La tribu de Juda reçut les honneurs de la souveraine puissance dans l'élévation au trône de David issu de cette tribu. Les descendants de ce prince l'occupèrent jusqu'à la captivité. Au retour de Babylone, la tribu de Juda était la seule qui eût conservé son existence politique et ses titres. Les dix autres tribus qui, entraînées par Jéroboam, avaient formé le royaume

(1) Cor. 2. (2) Gen. 49. 10.

schismatique d'Israël, avaient été dispersées, et n'avaient jamais pu, depuis leur translation à Ninive, se rétablir en corps de nation. La tribu de Juda avait repris le sceptre ou l'autorité souveraine dans la personne des Asmonéens ou Machabées. Ceux-ci le conservèrent jusqu'à Hérode, Iduméen de nation, qui, profitant des divisions de la famille royale, usurpa le trône de Judée sur lequel il se maintint par la faveur d'Auguste. C'est sous le règne de ce prince, étranger à la nation Juive, que naquit le Messie. Ainsi, le sceptre était sorti de la maison de Juda; la prophétie de Jacob était accomplie, et Jésus-Christ avait pu dire avec vérité à ses Apôtres : « Le fils de l'homme sera » livré aux Gentils pour être crucifié (1). » Les Juifs eux-mêmes reconnurent dans le cours de la passion du Sauveur qu'ils n'avaient plus le droit de faire mourir personne (2); aveu bien remarquable de leur dépendance et de leur soumission à un joug étranger.

Mes pensées ne sont pas vos pensées, dit le Seigneur, et mes voies ne sont pas vos voies. Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées (3). De tous les mystères, le plus impénétrable à la raison humaine est celui de la croix. Il n'appartenait qu'à un Dieu de faire naître la réparation du genre humain de l'objet même qui avait causé sa ruine. La mort était sortie d'un arbre; un autre arbre fut la source d'une nouvelle vie (4). Le démon avait triomphé de nos premiers parents par le bois fatal qui portait le fruit défendu, et lui-même fut vaincu à son tour par le bois sur lequel expira Jésus-Christ. C'est en cela que nous ne pouvons trop admirer la sagesse infinie de Dieu, à qui il a plu de confondre la fausse sagesse humaine, en sauvant par la folie apparente de la prédication d'un Dieu crucifié ceux qui croiraient en lui (5).

(1) Saint Matth. 20. 18 et 19. (2) Ev. saint Jean. 18. 31. (3) Isaïe, 55. 8 et 9. (4) Préf. de la croix. (5) Cor. 1. 21.

D'ailleurs, aucun genre de mort n'était plus propre à la rédemption de l'homme tombé par sa révolte et son orgueil, ni à faire ressortir plus admirablement l'obéissance et l'humilité d'un Dieu que le supplice infâme de la croix, réservé aux esclaves chez les païens, et couvert de la malédiction divine dans la loi de Moïse (1).

Pour disposer les hommes à la croyance de cet incompréhensible mystère, Dieu l'a fait précéder avant la Loi et sous la Loi par un grand nombre de figures et de prophéties. Le mystérieux sommeil envoyé à Adam pour former de lui la première femme, la mort d'Abel, le sacrifice d'Isaac, la vente de Joseph par ses frères, l'immolation de l'agneau avant la sortie d'Égypte, le serpent d'airain élevé dans le désert, étaient autant de traits figuratifs sous lesquels s'était représenté l'auteur et le consommateur de notre foi. Nouvel Adam, il forme sur la croix l'Eglise son épouse, et ses sacrements, de l'eau et du sang qui sortent de son côté. Comme Abel tombé sous les coups de la jalousie fraternelle, il est victime de la haine des Juifs ; mais son sang, dit saint Paul, crie plus avantageusement que celui de ce juste (2) : l'un appelait la vengeance, l'autre demande grâce et miséricorde. Autre Isaac, chargé du bois de sa croix, c'est sur la même montagne qu'il achève son sacrifice. Livré entre les mains des gentils, il devient le sauveur du monde, comme Joseph vendu à des étrangers l'avait été de l'Égypte. Véritable Agneau pascal, il nous teint de son sang pour éloigner l'ange exterminateur. Comme le serpent d'airain, il est exposé sur la croix aux yeux de tous ceux qui ont été mordus par le serpent infernal, et qui ne peuvent être guéris que par la foi dans le libérateur élevé de terre pour attirer tout à lui (3). Les prophéties ne sont ni moins nombreuses, ni moins claires. David et Isaïe, sans

(1) Deut. 21-23, *Maledictus à Deo est qui pendet in ligno*. (2) Hebr. 12. 24. (3) Ev. saint Jean. 12. 32.

parler des autres prophètes, ont marqué les circonstances de sa passion et de sa mort avec une telle précision, qu'on croit lire des historiens, témoins oculaires des faits qu'ils racontent.

L'heure étant venue où le Fils de Dieu devait passer de ce monde à son Père, après avoir donné à ses chers disciples, dans l'institution de la divine Eucharistie, la plus haute preuve de cette tendresse qu'il conserva pour eux jusqu'à la fin (1) ; après leur avoir offert le plus touchant exemple d'humilité en se mettant aux genoux de chacun d'eux pour leur laver les pieds (2), sans excepter le traître qui allait le vendre ; après avoir, au jardin des Olives, ressenti dans son âme la plus amère tristesse qui ait jamais brisé un cœur d'homme, tristesse jusqu'à la mort comme il l'appelle lui-même (3), tristesse d'agonie (4), tristesse si vive qu'elle sembla ébranler un instant son courage et rendre presque douteuse la rédemption du monde (5), Jésus est arrêté et chargé de chaînes comme un malfaiteur. De ses Apôtres, Juda le vend pour trente deniers, Pierre le renie lâchement, les autres l'abandonnent. Ses ennemis le conduisent de tribunal en tribunal au milieu des clameurs d'une populace effrénée ; on l'abreuve d'outrages ; on lui donne des soufflets ; on couvre de crachats sa face adorable. Sa chair divine vole en lambeaux sous les fouets de la flagellation ; pour insulter à sa royauté, on enfonce sur sa tête une couronne d'épines ; un roseau tient dans ses mains la place d'un sceptre ; on jette sur ses épaules un vieux manteau de pourpre ; changé en roi de théâtre il est offert aux regards de la multitude qui demande sa mort à grands cris en le mettant au-dessous de Barrabas. Le lâche gouverneur de la Judée pour les Romains l'abandonne à la fureur des Juifs. On le conduit chargé de l'instrument de son supplice sur la

(1) Ev. saint Jean. 13. 1. (2) Ibid. v. 4 et suiv. (3) Saint Matth. 26. 38. *Tristis est anima mea usque ad mortem.* (4) Saint Luc, 22. 43. (5) Saint Luc 22. 42. *Pater, si vis, transfer calicem istum à me.*

montagne du Calvaire, voisine de Jérusalem, et on l'y crucifie entre deux criminels. Il ne répond point aux injures par des injures ni aux mauvais traitements par des menaces; des paroles de douceur et de miséricorde tombent de sa bouche mourante : « Aujourd'hui même, dit-il au bon larron, tu seras avec moi en paradis. » « Mon père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font (1). » Puis nous léguant Marie pour mère et la confiant aux soins du disciple bien-aimé, il baisse la tête, remet son âme entre les mains de son Père, prononce que tout est consommé (2), et il expire, quittant de lui-même par sa propre volonté une vie que personne ne pouvait lui ravir et qu'il avait le pouvoir de reprendre à son gré (3).

La mère de Jésus se tenait debout, dit l'Evangile, au pied de la croix (4). Ce que dut souffrir cette mère, la plus tendre des mères, quand les gens du grand-prêtre souffletaient le Sauveur, quand les bourreaux le frappaient de verges et le couronnaient d'épines, quand le fruit béni de ses entrailles s'étendit sur la croix pour y mourir, lorsqu'elle entendit les coups de marteau du crucifiement, nul ne saurait le comprendre. C'était l'heure prédite par Siméon, où le glaive de la douleur devait transpercer son âme.

Tenons-nous pieusement avec la divine Mère au pied de la croix; nous y apprendrons à détester le péché qui a coûté si cher au fils de Dieu, à estimer nos âmes rachetées à si haut prix, à aimer de toutes nos forces celui qui a souffert pour nous de si cruels tourments, à aimer aussi comme notre mère la très sainte Vierge, puisque c'est de la croix que sont tombées sur nous ces paroles à jamais bénies : Mon fils, voilà ta mère. *Ecce mater tua.*

A peine Jésus avait-il rendu le dernier soupir, que la nature entière sembla prendre part à la mort de son auteur. D'épaisses

(1) Saint Luc. 23. 34. Non enim sciunt quid faciunt. (2) Ev. saint Jean. 19. 30. (3) Ev. saint Jean. 10 18, (4) Ev. saint Jean. 19. 25.

ténèbres s'élevèrent tout-à-coup, et couvrirent la terre comme d'un vaste linceul. La science d'alors s'en émut comme d'un fait dont elle ignorait l'explication, et le souvenir en fut consigné dans les annales romaines. Elles ne pouvaient provenir d'une éclipse de soleil, puisque la lune était alors dans son plein, la Pâques des Juifs qui fut le temps de sa mort ne pouvant se célébrer que dans la pleine lune. Le voile du temple se déchira de lui-même depuis le haut jusqu'en bas ; la terre trembla ; les rochers se fendirent ; plusieurs morts sortirent de leurs tombeaux et apparurent à diverses personnes (1). Tant de merveilles remplirent de crainte le centenier et ceux qui étaient sous ses ordres pour garder Jésus ; ils s'en retournèrent en se frappant la poitrine et en s'écriant : « Cet homme était vraiment le fils de Dieu (2) ! »

Ainsi se termina la vie mortelle du fils unique de Dieu, objet de ses complaisances, qu'il n'a pas épargné néanmoins (3), mais qu'il a livré à la mort pour nous, afin de nous faire comprendre la grandeur de l'amour dont il nous aime, et l'exécration malice du péché, puisque c'est lui qui a dressé la croix, et puisqu'il a fallu une pareille victime pour l'expier !

DEUXIÈME DISSERTATION.

Sépulture de Jésus-Christ.

A été enseveli. L'homme, tombé dans la disgrâce de Dieu par le péché, reçoit en naissant sa sentence de mort. A peine ses yeux sont-ils fermés à la lumière, qu'on voit s'altérer ces traits extérieurs qui annoncent en lui l'intelligence, et le distinguent si fort de l'animal sans raison. On se hâte de

(1) Saint Matth. 27. 52. 53. (2) Saint Matth. 27. 54. (3) Rom. 83. 2. Qui proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum.

dérober aux regards ce corps défiguré, déjà en proie au premier travail de la dissolution. On rend à la poussière ce qui n'est que poussière, et on abandonne aux vers pour être leur pâture, cette chair de péché qui dormira dans le tombeau jusqu'à la fin des siècles. Jésus-Christ, revêtu de notre nature, s'était volontairement soumis à la mort pour détruire son aiguillon et son empire ; mais son corps, qui n'avait point été souillé par le péché, ne devait pas être sujet à la corruption, ainsi que l'avait annoncé le roi-prophète (1). Il fallait cependant qu'il fût enfermé dans le sépulcre pour faire porter la peine du péché à tout ce qu'il avait pris du vieil Adam, et surtout pour constater et rendre plus certaine la foi de sa résurrection. Aussi les Evangélistes ont-ils tous marqué sa sépulture et les circonstances qui l'ont accompagnée, sans passer sous silence les précautions prises par les Juifs, pour ne laisser aucun doute sur sa mort. Dieu, qui veillait sur son Saint, inspira à deux vertueux Israélites la pensée de donner à Jésus une sépulture honorable. Un disciple secret du Sauveur, Joseph, de la ville d'Arimathie, distingué par son rang et ses richesses, se présenta hardiment devant Pilate, et lui demanda le corps de l'Homme-Dieu. Nicodème, membre du grand Conseil, admirateur et partisan de Jésus-Christ, se joignit à Joseph. Tous deux, après avoir recueilli avec respect le corps sacré détaché de la croix, l'enveloppèrent avec des aromates dans un linceul, le serrèrent avec des bandelettes, lui couvrirent le visage et la tête d'un suaire, le portèrent à un jardin voisin du Calvaire, qui appartenait à Joseph d'Arimathie, et le déposèrent dans un sépulcre tout neuf que ce noble Israélite y avait fait creuser pour lui-même dans le roc (2). C'est là que par un dernier effort d'une puissance prête à s'éteindre, la mort retint pendant trois jours celui qui d'une parole avait tiré le monde du néant.

(1) Ps. 15. 11. Nec dabis sanctum tuum videre corruptionem. (2) Saint Matth. 27. Saint Marc, chap. 15. Saint Luc, chap. 23. Saint Jean, chap. 19.

La foi qui nous apprend à reconnaître dans Jésus-Christ un Dieu né d'une vierge, un Dieu mort sur la croix, nous fait dire aussi avec vérité un Dieu enseveli, parce que la Divinité restait inséparablement unie à l'âme et au corps, quoique par la mort le corps et l'âme fussent séparés l'un de l'autre.

« Puissiez-vous, disait l'Apôtre aux Ephésiens, comprendre » avec tous les saints quelle est la largeur, la longueur, la » hauteur et la profondeur de ce mystère, et connaître l'amour » de Jésus-Christ envers nous, amour qui surpasse toute con- » naissance (1). » Celui qui a tant souffert est celui-là même » que Dieu a fait héritier de toutes choses, par qui il a créé » les siècles, qui est la splendeur de sa gloire, l'image de sa » substance, qui soutient tout par la puissance de sa parole, » et qui est assis au plus haut des cieux à la droite de la sou- » veraine Majesté (2); » pour le dire en un mot, c'est Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble. C'est lui qui nous a lavés de nos péchés dans son sang (3); qui nous a délivrés de la tyrannie du démon; qui a payé la peine due à nos crimes en attachant à sa croix la cédule de notre condamnation (4); qui nous a réconciliés avec son père, et nous l'a rendu favorable par le seul sacrifice qui pût payer intégralement nos dettes à sa justice. Enfin c'est lui qui nous a ouvert l'entrée du ciel, que le péché de nos premiers parents avait fermée sur nous. Il est ce véritable et éternel pontife, figuré par le grand-prêtre de l'ancienne loi, avant la mort duquel les meurtriers involontaires ne pouvaient quitter la ville de refuge pour retourner aux lieux d'où ils étaient bannis (5). Avant la mort de Jésus-Christ, les saints même de l'ancienne alliance voyaient le ciel fermé à leurs vœux. Son sang en a rouvert les portes, et nous sommes assurés d'y entrer nous-mêmes sans délai, et d'avoir

(1) Ephés. 3. 18 et 19. (2) Hébr. 1. 3. (3) Apoc. 1. 5. (4) Coloss. 2. 14. Quod adversus nos erat chirographum decreti tulit de medio, affigens illud Cruci. (5) Nomb. 35. 25.

part un jour à son triomphe, si nous gardons le mystère de la foi dans une conscience pure (1), c'est-à-dire si nos œuvres ne sont pas un démenti à notre croyance, et si nous partageons ses souffrances sur la terre ; car lui-même nous a déclaré que le royaume des cieux souffre violence (2), et que pour être glorifié un jour avec lui, il faut porter sa croix et marcher à sa suite (3).

CHAPITRE HUITIÈME.

Article cinquième du Symbole : *Qui est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité d'entre les morts.*

PREMIÈRE DISSERTATION.

Descente de Jésus-Christ aux enfers. Le purgatoire. Les peines qu'on y endure.

Est descendu aux enfers. La descente de l'âme de Jésus-Christ aux enfers acheva d'écraser la tête du serpent déjà vaincu sur le Calvaire. Il ne restait plus qu'à lui arracher ses captifs ; et les illustres dépouilles que le Sauveur traîna à sa suite furent le plus glorieux témoignage de sa victoire sur le démon. Par cet article nous faisons profession de croire que Jésus-Christ étant mort, son âme descendit aux enfers, et qu'elle y séjourna tout le temps que son divin corps demeura enseveli dans le tombeau. La divinité étant unie inséparablement à l'âme et au corps de Jésus-Christ, il en résulte que la

(1) Tim. 3. 9. (2) Saint Matth. 11. 12. Regnum cœlorum vim patitur. (3) Saint Matth. 10. 38.

personne unique et sacrée de l'Homme-Dieu fut tout ensemble et en même temps dans le sépulcre et dans les enfers.

Par les enfers, on doit entendre ici ces prisons cachées et ténébreuses où étaient détenues, au sortir de cette vie, les âmes qui n'avaient pu entrer dans le séjour de l'éternel bonheur. On distingue trois espèces de demeures où se rendent les âmes au moment de la mort, lorsque le ciel ne leur est pas ouvert. L'Écriture ne dit point si elles sont réunies ou placées en différents lieux. Saint Augustin pense que l'enfer ayant une grande étendue, ces trois sortes de demeures forment un tout dont les parties ont reçu de Dieu des destinations différentes (1). La première est cet obscur et horrible cachot, dans lequel les âmes des méchants et des impies sont condamnées à subir avec les démons des supplices éternels, rongées par un ver qui ne meurt point et au milieu d'un feu qui ne s'éteindra jamais. C'est ce lieu que l'Évangile appelle Géhenne, que saint Jean dans l'Apocalypse nomme le puits de l'abîme, et à qui convient proprement le nom d'Enfer. La seconde est le purgatoire, ainsi appelé parce que rien de souillé ne pouvant entrer dans le ciel, les âmes des justes achèvent de s'y purifier, dans les tourments et le feu, des taches qu'elles ont contractées par le péché sur la terre. Enfin, la troisième est le séjour où étaient détenues les âmes des justes morts avant Jésus-Christ. Elles n'y étaient sujettes à aucune douleur, et elles attendaient là, dans un saint repos, l'effet des promesses et la venue du Rédempteur. C'est ce sein d'Abraham qui avait reçu Lazare (2), et où l'âme de Jésus-Christ vint consoler par sa présence les patriarches et tous les saints de l'ancien Testament, qui soupiraient avec ardeur après l'heureux moment de leur délivrance. Notre-Seigneur ne fit parmi eux qu'un court séjour, parce que son âme, ainsi que l'avait prophétisé David, ne devait pas être abandonnée dans les enfers, non plus que

(1) Saint Aug. explic. de la Gen, Liv. 12. (2) Saint Luc. 16. 22.

son corps dans le tombeau (1). L'Écriture donne à ce lieu le nom de sein d'Abraham, parce que ce saint Patriarche ayant mérité par la grandeur de sa foi d'être appelé le père des croyants (2), c'était lui qui semblait recevoir comme entre ses bras tous les justes, au sortir de cette vie, lorsque leurs âmes allaient s'unir à la sienne dans une sainte société, en attendant la rédemption générale qui devait s'accomplir par Jésus-Christ.

Le nouvel Adam, qui avait été créé selon Dieu dans une justice et une sainteté véritables (3), loin d'obscurcir sa gloire et de diminuer sa puissance en venant se joindre dans les enfers aux âmes qu'y retenait la justice non satisfaite de Dieu, y donna, comme il l'avait fait sur la terre pendant le cours de sa vie mortelle, des preuves éclatantes de cette souveraine autorité dont il avait été revêtu dès son entrée dans le monde. Il n'y venait pas, comme les autres hommes, souffrir avec les uns les peines dues au péché ; subir avec les autres la privation du bonheur de voir Dieu, des tourments de l'autre vie le plus amer ; éprouver avec tous les ennuis d'une dure captivité. C'était un conquérant et un vainqueur qui, libre parmi les morts (4), venait leur appliquer les fruits de sa passion, et briser leurs chaînes. « En descendant dans les enfers, dit saint » Cyrille d'Alexandrie (5), Jésus-Christ a rompu les portes » d'airain ; il a renversé les barres de fer. Selon la prédiction » d'Isaïe, il a dit à ceux qui étaient enchaînés : Sortez de » prison, et à ceux qui étaient dans les ténèbres : Voyez la » lumière (6). N'est-ce pas Dieu, ajoute le saint Docteur, qui a » révélé à Job la glorieuse apparition de Jésus-Christ aux enfers, » lorsqu'il lui a inspiré ces sublimes paroles, où se trouvent » dépeintes si énergiquement ces mystérieuses demeures : » As-tu pénétré dans la profondeur des mers ? as-tu marché

(1) Ps. 15. 11. (2) Rom. 4. 11. (3) Ephes. 4. v. 24. (4) Ps. 87. 4. (5) Liv. 2^e sur la Gen. 4. (6) Isaïe, 49. v. 9.

» dans le sein de l'abîme ? les portes de la mort se sont-elles
 » ouvertes devant toi ?... les as-tu vues, ces portes ténébreuses ?
 » leurs gardiens, saisis d'épouvante, sont-ils tombés à tes
 » pieds (1) ? »

L'arrivée de Jésus-Christ dans ces lieux de ténèbres y répandit à l'instant une brillante clarté. Les âmes des patriarches et de tous les saints, qui depuis Adam avaient vécu dans l'attente et la foi du Libérateur, furent inondées d'un torrent de volupté, et elles entrèrent dès lors en possession de ce bonheur ineffable qui consiste dans la vue intuitive de Dieu. Ainsi fut accomplie la promesse faite quelques heures auparavant sur la croix au larron pénitent : « Aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le paradis (2). »

C'est l'heureuse délivrance de ces saints captifs que le prophète Osée avait prédite tant de siècles auparavant dans cette admirable prophétie : « Je les délivrerai de la puissance de la
 » mort. O mort, je serai ta mort ; enfer, je serai ta ruine (3). » Zacharie l'avait également prévue, lorsqu'après avoir annoncé à la fille de Sion l'arrivée d'un roi pauvre, monté sur une ânesse, mais d'un roi juste et Sauveur ; « c'est vous, ajoutait-il
 » en adressant la parole à ce roi, c'est vous aussi qui par le
 » sang de votre alliance avez fait sortir les captifs du lac sans
 » eau (4). » C'est de ce grand évènement que parlait l'auteur de l'Ecclésiastique, lorsqu'il disait : « Je pénétrerai jus-
 » qu'au plus profond de la terre ; je regarderai tous ceux
 » qui dorment, et j'éclairerai tous ceux qui espèrent au Sei-
 » gneur (5). » Ce fut alors que tout genou fléchit dans les enfers au nom de Jésus-Christ (6). « Devant lui s'arrêtèrent les
 » douleurs de l'enfer, » comme parle l'Apôtre (7) ; soit, dit

(1) Job. 38. 16 et 17. (2) Saint Luc. 23. 43. (3) Osée, 13. 14. De manu mortis liberabo eos ; ero mors tua, ó mors, morsus tuus ero, inferne !
 (4) Zach. 9. 11. In sanguine testamenti tui emisisti vinctos tuos de lacu, in quo non est aqua (5) Eccl. 24. 45. (6) Philip. 2. 10. (6) Act. des Apo. 2. 24. (7) Saint Aug. lettre 99.

saint Augustin, à l'égard de son âme qui ne pouvait être sujette à leur atteinte ; soit à l'égard des âmes justes pour lesquelles les peines de l'autre vie furent momentanément suspendues par sa présence et l'inondation de sa grâce (1).

Les secrets de la justice de Dieu étant impénétrables, on ne peut assurer que toutes les âmes des justes qui se trouvaient réunies dans le lieu que Jésus-Christ honora de sa présence, aient composé son cortège triomphal. Rien d'impur ne peut être admis dans le ciel, et celles qui avaient encore quelques restes de péchés à expier furent privées peut-être de ce bonheur jusqu'à l'entier acquittement de leurs dettes. Si l'espérance différée afflige l'âme, selon la doctrine de l'Écriture (2), quelle dut être leur tristesse, et quelle doit être encore aujourd'hui celle de tant d'âmes saintes sorties de ce monde avec un reste de la poussière terrestre, qui s'attache, dit saint Léon (2), aux cœurs les plus religieux, entraînés par les soins et l'amour de la vie présente ? Agitées par un trouble inexprimable, plongées dans les ténèbres, dans les ardeurs du feu, ces pauvres âmes soupirent sans cesse après leur délivrance (3). L'Eglise, conduite par l'Esprit-Saint, met au nombre de ses dogmes l'existence de ce lieu d'épreuves qu'elle nomme le Purgatoire. L'Écriture et la tradition se réunissent pour nous rendre cette vérité certaine. Le deuxième livre des Machabées, qui fait partie du catalogue des livres canoniques reçus par l'Eglise, nous représente Judas Machabée envoyant à Jérusalem une grosse somme d'argent, afin qu'on y offrît un sacrifice pour les guerriers tombés sur le champ de bataille. « Il » avait, dit l'auteur sacré, de bons et religieux sentiments sur » la résurrection : car, ajoute-t-il, s'il n'avait espéré que ceux » qui avaient été tués ressusciteraient un jour, il eût regardé » comme une chose vaine et superflue de prier pour les morts.

(1) Prov. 13. 12. (2) Saint Léon, 4^e sermon pour le carême. (3) Saint Aug. confess. 1.

» Ainsi, il considérait qu'une grande miséricorde était réservée
 » à ceux qui étaient morts dans la piété. C'est donc, conclut
 » l'historien sacré, une sainte et salutaire pensée de prier
 » pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. (1) »
 Jésus-Christ déclare dans l'Evangile qu'il y a certains péchés
 qui ne seront remis ni dans cette vie, ni dans l'autre (2). Il y
 aura donc des péchés remis dans la vie future, et par consé-
 quent il y aura des peines remises, puisqu'il n'y a point de
 péchés sans peines. Cette doctrine est aussi celle de saint Paul,
 lorsqu'il assure que ceux-là *seront sauvés par le feu* qui auront
 mêlé à la saine doctrine figurée par l'or, l'argent et les pierres
 précieuses, des opinions humaines, ou l'attachement aux
 choses de la terre, ou la tiédeur et la négligence dans le
 service de Dieu; ce qu'il désigne par le bois, et la paille,
 placés sur le fondement de l'édifice de la foi (3).

La tradition, qui établit la foi du Purgatoire et la nécessité de
 la prière pour les morts, remonte jusqu'aux temps apostoliques.
 Tertullien demande pour eux des prières, afin de leur obtenir
 quelque soulagement (4). Saint Augustin assure que les morts
 sont aidés par les prières de l'Eglise et des fidèles, par le
 saint-sacrifice, par les aumônes (5) : « L'Eglise universelle,
 » ajoute ce grand Docteur, observe cette coutume, qu'elle
 » a reçue des Apôtres, de prier à l'autel pour ceux qui sont
 » morts dans la communion du corps et du sang de Jésus-
 » Christ (6). » Dans son livre des Confessions, le saint Evêque
 raconte que sa pieuse mère, sur le point d'expirer, suppliait
 ses enfants de prier Dieu pour elle après sa mort. « Laissez ici

(1) 2^e Liv. des Macha. 12. v. 43 et suiv. (2) Saint Matth. 12. v. 32. (3)
 1 Cor. 3. 12 et suiv. (4) Tertull. de la Monog. chap. 10. (5) Orationibus
 sanctæ Ecclesiæ, sacrificio salutari, et eleemosynis non est dubitandum
 mortuos adjuvari. Saint Aug. Serm. 172, de verbis Apostoli. (6) Saint Aug.
 serm. 72, de verbis apostoli. Hoc enim universa observat Ecclesia, ut pro
 iis qui in corporis et sanguinis Christi communione defuncti sunt, ad
 ipsum sacrificium oretur.

» votre mère, leur disait-elle; seulement je vous conjure de
 » vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur (1). » C'est donc
 en s'appuyant sur l'Ecriture et sur la Tradition que la sainte
 Eglise se souvient des morts, et recommande leurs âmes à la
 clémence de Dieu. Comme cette mère désolée, que le prophète
 nous montre sur la tombe entr'ouverte de ses enfants, incon-
 solable dans sa douleur et dans son deuil, *fletus Rachel plo-*
rantis filios suos et nolentis consolari (2), l'Eglise se souvient
 sans cesse des fils qu'elle a perdus. Elle sait les fautes
 nombreuses où les passions ont pu les entraîner, et tout en
 espérant de la miséricorde infinie de Dieu le pardon de ces
 fautes, même pour les plus coupables de ses enfants, elle craint
 avec raison qu'ils n'aient point satisfait pour toutes leurs
 dettes à la justice divine. Elle a donc établi des supplications
 solennelles pour les âmes des défunts; elle conjure Dieu
 chaque jour, dans l'adorable sacrifice de la messe, de leur
 donner le lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix (3); elle
 exhorte les fidèles à ne jamais oublier dans leurs prières ceux
 qui leur ont été unis ici bas par les liens du sang et de l'amitié,
 et dont ils peuvent si facilement abréger ou adoucir les peines.
 Ce sont là ces amis qui nous conjurent d'avoir pitié d'eux,
 parce que la main de Dieu les a touchés (4). Admis enfin au
 bonheur du ciel par la sainte violence de nos prières, ils
 deviendront auprès de Dieu nos protecteurs, et ils nous
 obtiendront à leur tour d'être reçus dans les tabernacles
 éternels (5), et d'en partager la gloire avec eux durant l'éternité.

(1) Brev. rom., in Festo sanctæ Monicæ. Ponite hic matrem vestram;
 tantum vos rogo, ut ad altare Domini memineritis mei. (2) Jér. 31. 15.

(3) Canon de la messe. (4) Job. 19. 21. (5) Saint Luc. 16. 19.



DEUXIÈME DISSERTATION.

Résurrection de Jésus-Christ.

Le troisième jour est ressuscité d'entre les morts. « Souvenez-vous, dit l'Apôtre saint Paul à son disciple Timothée, que Notre-Seigneur Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts; c'est là le fondement de mon évangile (1). » « Car, dit ailleurs ce grand Apôtre, si Jésus-Christ n'est point ressuscité, notre prédication et votre foi sont vaines (2). » Or, c'est cette foi à la résurrection de Jésus-Christ que les Apôtres ont voulu établir, lorsqu'ils nous enseignent dans le Symbole, *qu'il est ressuscité le troisième jour*, c'est-à-dire que Notre-Seigneur, après avoir terminé sa vie sur la croix, le vendredi à la neuvième heure, fut d'abord enseveli et mis dans un sépulcre, sur lequel on apposa le sceau public et qu'on entoura de gardes; que le dimanche, qui était le troisième jour depuis sa mort, dès le grand matin, son âme se réunit de nouveau à son corps, et qu'il sortit vivant du tombeau, reprenant de lui-même et par sa propre puissance la vie qu'il avait quittée volontairement (3).

Il n'était pas besoin, pour justifier la prédiction que Jésus-Christ avait faite de sa résurrection au troisième jour (4) ou après trois jours (5), qu'il demeurât pendant trois jours complets dans le tombeau. Il y avait été mis le vendredi; il y passa la journée du samedi tout entière, et en sortit lorsque celle du dimanche était commencée. On peut en dire autant des trois nuits; la distribution du temps, telle qu'elle était alors en

(1) 2^e ep. à Tim. 2. 8. (2) 1 Cor. 15. 14. (3) Ev. saint Jean. 10. 18. (4) Saint Matth. 20. 19. Et tertia die resurget. (5) Saint Matth. 27. 63. Post tres dies resurgam.

usage, attribuait au vendredi la portion de nuit depuis le coucher du soleil jusqu'à minuit ; celle qui courait de minuit jusqu'à l'aube appartenait au samedi ; ces deux portions de nuit et la nuit du dimanche formaient trois nuits ; en sorte que Jésus-Christ, rappelant aux Juifs le signe de Jonas, a pu dire avec vérité que le fils de l'homme serait dans le sein de la terre autant de jours et de nuits que le prophète en avait passé dans le ventre d'un poisson (1).

Comme Dieu voulait faire de la Résurrection de Jésus-Christ le gage de nos espérances, la garantie de notre résurrection future et le plus solide fondement de la foi chrétienne, il n'est point de fait dans l'histoire que sa providence ait environné d'autant de certitude. Le choix des témoins chargés de publier ce grand événement ne ressemble en rien aux actes de la prudence humaine. Il ne se fait ni parmi les savants, ni parmi les puissants du siècle ; quelques hommes simples, tirés de la classe du peuple, en reçoivent seuls la mission. Disciples de Jésus depuis les premiers jours de sa vie publique, ils n'avaient que des idées vagues sur la nature et le pouvoir de leur maître. L'éclat de ses miracles, les rayons de gloire échappés dans sa transfiguration sur le Thabor, ne les avaient pas entièrement convaincus de sa divinité. A la première nouvelle de sa résurrection, on ne voit parmi eux que de l'hésitation, de l'incrédulité même. « Nous espérions, disaient-ils, que ce serait lui qui rachèterait Israël ; et voilà déjà le » troisième jour que ces choses se sont passées ; » témoignant par ce langage qu'ils n'avaient point oublié la promesse faite de ressusciter le troisième jour, mais qu'ils en avaient perdu l'espérance (2). Pourquoi donc ces disciples, d'un esprit si grossier, d'un caractère si timide, se trouvèrent-ils tout-à-coup changés en d'autres hommes, et prêts à affronter tous les dangers ? « C'est qu'ils avaient entendu de leurs oreilles, vu de leurs

(1) Saint Matth. 12. 40. (2) Saint Luc. 24. 21.

» yeux, et touché de leurs mains le Verbe de vie, vainqueur
» de la mort (1). »

Afin de rendre impossible l'enlèvement du corps de Jésus, les Juifs avaient scellé la pierre du sépulcre, et l'avaient entourée, comme nous l'avons dit, de soldats et de gardes (2). Mais que peuvent les mesures humaines contre la puissance divine ? Écoutons ce que rapporte saint Matthieu, lorsque le fait était encore récent et l'imposture facile à découvrir : « Le troisième jour, au commencement de l'aurore, un grand » tremblement de terre se fit sentir ; l'ange du Seigneur descendit du ciel, renversa la pierre qui fermait l'entrée du » sépulcre, et s'y assit. Son visage était étincelant comme un » éclair, et son vêtement, blanc comme la neige. Les gardes, à » sa vue, furent saisis de frayeur et demeurèrent comme » morts (3). » L'Évangéliste raconte ensuite les moyens qu'employèrent les princes des prêtres pour corrompre les soldats devenus pour eux des témoins incommodes. Ils leur firent distribuer une grosse somme d'argent, pour les engager à répandre le bruit qu'ils s'étaient endormis, et que, pendant leur sommeil, les Apôtres étaient venus enlever le corps de leur maître (4). Sans insister sur le ridicule et l'absurdité d'une déposition faite par des gens qui dormaient, et qui néanmoins se trouvent si bien instruits à leur réveil de ce qui s'était passé dans cette rencontre ; sans essayer ici de démontrer que les Apôtres n'ont eu ni la volonté, ni le pouvoir de dérober le corps de Jésus, accusation dont ils sont déchargés par les marques de faiblesse qu'ils avaient données pendant la passion et à la mort de leur maître, par leur petit nombre, par la situation même du tombeau taillé dans le roc, et dont l'entrée

(1) 1^{re} ép. de saint Jean. 1. 1. Quod audivimus quod vidimus oculis nostris, et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ, annuntiamus vobis. (2) Saint Matth. 27, 66. (3) Saint Matth. 28. 2 et suivants. (4) Saint Matth. 28. 12 et suivants : Dicite quia discipuli ejus nocte venerunt et furati sunt eum, vobis dormientibus.

était défendue par une garde nombreuse qu'il fallait attaquer et mettre en fuite; arrêtons-nous à la supposition que la résurrection de Jésus-Christ ne soit qu'une fable imaginée par les Apôtres, et voyons les conséquences que traînerait à sa suite une pareille imposture.

Il faut admettre et croire que douze pauvres pêcheurs, sans savoir, sans expérience dans les affaires, sans éloquence, privés de tous les talents qu'on estime et qui plaisent, l'ont emporté sur l'esprit, le pouvoir et l'adresse de tous les autres hommes, dans un siècle de lumières, dans le siècle d'Auguste.

Il faut admettre que ces douze pêcheurs sont parvenus en quelques années à répandre dans tout l'empire romain une religion directement opposée aux passions, aux préjugés, aux cultes établis, et qu'ils l'ont fait recevoir comme divine, sans employer ni l'intrigue, ni l'argent, ni l'intérêt, ni la violence, ni aucun des ressorts qui forment les factions et les mènent au succès.

Il faut admettre que des ignorants et des imposteurs ont présenté aux hommes le plus parfait système de morale, et des leçons de vertu inconnues aux plus célèbres écoles et aux plus illustres moralistes de l'antiquité païenne.

Il faut admettre que des fourbes infâmes ont passé toute leur vie, au milieu des plus pénibles travaux, des plus rudes privations et des plus grands dangers, à rendre le reste des hommes sincèrement vertueux, dénonçant toutes les peines de l'éternité contre l'hypocrisie, pendant qu'eux-mêmes se seraient rendus coupables de ce crime au premier chef. C'est le raisonnement de saint Paul : « Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, dit-il, nous sommes de faux témoins à l'égard de Dieu, puisque nous attestons de sa part qu'il l'a ressuscité (1). »

(1) 1 Cor. 15. 15. Invenimur falsi testes Dei, quoniam testimonium diximus, quod suscitaverit Christum, quem non suscitavit.

Il faut admettre que n'ayant aucune idée d'un Dieu souverainement sage, souverainement juste, souverainement saint, ils en ont donné cependant les plus sublimes notions ; qu'ils ont pris plus de peine pour se déshonorer, qu'il ne leur en aurait fallu pour se faire un nom immortel ; il faut admettre enfin que leurs discours et leurs écrits n'étant qu'une réfutation perpétuelle de leur conduite, ils n'ont fondé leur religion que pour être un monument éternel de leur honte et de leur déshonneur.

Le témoignage rendu à la résurrection de Jésus-Christ par les Apôtres est si bien circonstancié, l'imposture était si facile à découvrir, qu'on ne peut le rejeter sans nier en quelque façon l'évidence. La résurrection de Notre-Seigneur est un fait historique, mieux établi, mieux démontré que la plupart des faits consignés dans l'histoire. Il faut donc ou l'admettre ainsi que les autres, ou les rejeter tous et tomber dans un pyrrhonisme universel. Terminons par ce raisonnement :

Dieu, qui préside à tous les événements et surtout à ceux qui intéressent à un si haut point les créatures intelligentes, n'a pu donner à *l'imposture* des caractères de vérité si frappants qu'on ne puisse s'empêcher d'y croire ; or la résurrection de Jésus-Christ présente comme fait un ensemble de preuves tellement convaincantes, qu'on ne peut se défendre d'y ajouter foi, lorsqu'on la considère sans prévention. Donc la résurrection de Jésus-Christ, loin d'être une imposture, est une vérité incontestable et très certaine.

Non seulement Jésus-Christ est véritablement ressuscité, mais il ne doit sa sortie du tombeau qu'à sa propre puissance. D'autres hommes ont été, comme lui, rappelés à la vie. Il est le seul qui se la soit rendue lui-même. L'Écriture l'atteste en divers endroits. « Je me suis couché et je me suis endormi, » disait le Roi prophète présageant ce mystère, et *je me suis* » *éveillé, et exsurrexi* (1). » « Je donne ma vie, disait le Sau-

(1) Ps. 3. 5.

» veur aux juifs, et *je la reprends moi-même* (1). » Et ailleurs : « J'ai le pouvoir de quitter la vie et *le pouvoir de la reprendre*. » « Détruisez ce temple, disait-il à ses ennemis en parlant de » son corps et du déicide dont ils devaient se rendre coupables, » et *je le rétablirai* en trois jours (2). » Cette prédiction alors mal comprise, puisque les Juifs et ses disciples même l'entendirent du temple rebâti par Zorobabel après la captivité, confirma la vérité de sa résurrection, quand l'événement, justifiant sa promesse, eut fait connaître le sens de ses paroles.

La justice divine était intéressée et en quelque sorte obligée à la résurrection de Jésus-Christ. Pour obéir aux ordres de son Père, le Sauveur du monde avait accepté sans murmure le calice amer du jardin des Olives, les humiliations et les souffrances de sa douloureuse passion, l'infamant supplice de la croix. « Que votre volonté, non la mienne, se fasse, » avait-il dit, je suis descendu du ciel pour l'accomplir (3). » Le Dieu juste ne pouvait laisser sans récompense une soumission si profonde. « Jésus-Christ, dit l'apôtre aux Philippiens, s'est » humilié lui-même, en se rendant obéissant jusqu'à la mort et » jusqu'à la mort de la croix ; aussi Dieu l'a relevé et lui a » fait un nom qui est au-dessus de tout nom (4). »

La gloire dans laquelle Dieu l'a fait entrer est le fondement de nos espérances. Livré à la mort pour nos péchés, il est ressuscité non-seulement pour notre justification (5), mais pour nous donner en même temps dans sa résurrection l'assurance de la nôtre, puisque nous sommes ses membres et que les membres doivent suivre la condition de leur chef. La destruction du péché sur la croix entraînait celle des peines dues au péché ; or la mort est le premier châtiment du péché : « Tu

(1) Ev. saint Jean. 10. 18. (2) Ev. saint Jean. 2. 19. *Solvite templum hoc et in tribus diebus excitabo illud*. (3) Ev. saint Jean, 6. 38. (4) Philipp. 2. 8. *Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen, quod est super omne nomen*. (5) Rom. 4. 25.

» mourras de mort, avait dit Dieu à notre premier père. » « La
 » mort est venue dans le monde par un seul homme et de là
 » elle est passée à tous ses descendants, dit saint Paul (1). »
 Jusqu'à la fin des siècles tous seront soumis à son empire
 selon cette parole du Roi-Propète : « Quel est l'homme qui
 » vivra sans voir la mort et qui garantira son âme du sé-
 pulcre (2) ? » « De même, ajoute l'Apôtre, c'est par un seul
 » homme, qui est Jésus-Christ, que cet empire de la mort a
 » été renversé, *qui destruxit mortem*. Comme tous meurent en
 » Adam, tous revivront en Jésus-Christ (3). Si nous croyons,
 » dit-il ailleurs, que Jésus-Christ est mort et ressuscité, nous
 » devons croire aussi que Dieu un jour rappellera du tombeau
 » ceux qui ont cru en ce divin Sauveur, et qui se sont endor-
 » mis dans sa grâce. » La résurrection de Jésus-Christ est
 donc le gage de la future résurrection des morts. Ainsi qu'il
 est passé de l'ignominie de la croix à la gloire de son Père, de
 même passerons-nous un jour de la corruption à un état in-
 corruptible, de la poussière du tombeau à l'immortalité. « Et
 » quand ce corps mortel aura été revêtu de l'immortalité, alors
 » cette parole de l'Écriture sera accomplie : La mort a été ab-
 » sorbée par la victoire. O mort, où est ta victoire ? O mort,
 » où est ton aiguillon (4) ? » « Béni soit donc le Dieu et le Père
 » de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui selon la grandeur de sa
 » miséricorde, nous a régénérés par la résurrection de Jésus-
 » Christ d'entre les morts, pour nous donner l'espérance de la
 » vie, et de cet héritage où rien ne peut se détruire ni se cor-
 » rompre, et qui nous est réservé dans les cieux (5). » Telle
 est l'heureuse destinée des chrétiens ; après avoir été entés
 en Jésus-Christ par la ressemblance de sa mort, ils le seront

(1) Rom. 5. 12. (2) Ps. 88. 49. Quis est homo qui vivet et non videbit mortem, eruet animam suam de manu inferi ? (3) 1 Cor. 15. 22. Et sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur. (4) 1 Cor. 15. 55. Ubi est, mors, victoria tua ? ubi est, mors, stimulus tuus ? (5) 1^{re} Ep. de saint Pierre. 1. 3.

un jour par la ressemblance de sa résurrection (1), s'ils se souviennent qu'ils ont été ensevelis avec lui par le baptême pour mourir au péché et marcher dans une vie nouvelle (2) ; et si, ressuscités avec Jésus-Christ, ils suivent l'avis de l'Apôtre de se détacher des affections terrestres, et de n'aspirer qu'après les biens d'en-haut (3).

CHAPITRE NEUVIÈME.

Article sixième du Symbole : *Qui est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père Tout-Puissant.*

PREMIÈRE DISSERTATION.

Ascension de Jésus-Christ.

Qui est monté aux cieux. Le roi David fixant ses regards, plusieurs siècles d'avance, sur la glorieuse Ascension de Notre-Seigneur que lui montrait l'Esprit saint dont il était rempli, invite toutes les créatures à célébrer ce grand triomphe. « Portes éternelles, s'écrie-t-il dans les transports d'une sainte » allégresse, portes éternelles, ouvrez-vous, afin de laisser en- » trer le roi de gloire (4). Justes, faites retentir vos cantiques, » préparez le chemin à celui qui est monté sur le couchant ; le » Seigneur est son nom (5). Et vous, nations, battez des mains, » chantez la gloire de notre Dieu ; chantez la gloire de notre

(1) Rom. 6. 5. (2) Rom. 6. 4. (3) Coloss. 3. 1 et 2. Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite, quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram. (4) Ps. 23. 7. (5) Ps. 67. 4.

» Roi ; le Seigneur est monté au son de la trompette, et s'est
 » assis sur son saint trône (1). »

C'est afin de rendre toujours présent à la pensée des fidèles ce triomphe du Sauveur et sa rentrée dans les célestes parvis, que les Apôtres ont inséré dans leur Symbole l'article qui nous enseigne qu'il est monté au ciel, où il est assis à la droite de Dieu le Père Tout-Puissant. Dans les Constitutions qui portent leur nom, il est prescrit d'en faire la mémoire par une Fête très solennelle, le quarantième jour après Pâques (2). Tous les chrétiens doivent donc faire profession de croire que Jésus-Christ, après avoir achevé l'œuvre admirable de notre rédemption, est monté au ciel en corps et en âme, c'est-à-dire comme homme ; comme Dieu il ne l'avait jamais quitté, Dieu ne cessant de remplir de son auguste présence le ciel, la terre, l'univers tout entier (3).

« Jésus, disent les historiens sacrés, après s'être montré
 » plusieurs fois à ses Apôtres depuis sa passion, et les avoir
 » convaincus par beaucoup de preuves qu'il était vivant, leur
 » apparaissant durant quarante jours, leur parlant du royaume
 » de Dieu et mangeant avec eux, les conduisit sur la montagne
 » des Oliviers. Là, il leur reprocha, sans doute avec la ten-
 » dresse d'un père et la bonté d'un maître indulgent, leur
 » incrédulité, la dureté de leur cœur, parce qu'ils avaient hé-
 » sité à croire ceux qui l'avaient vu ressuscité ; puis il leur
 » commanda de prêcher l'Evangile à toute créature, d'en-
 » seigner tous les peuples, et de les baptiser au nom du Père et
 » du Fils et du Saint-Esprit ; il leur promit que des miracles
 » éclatants faciliteraient leur mission, et naîtraient sous les
 » pas de ceux qui croiraient en lui. Il les assura qu'il serait
 » avec eux jusqu'à la fin des siècles, et que bientôt il les re-

(1) Ps. 46. 1. 5. 6. Cantate Deo, psalmum dicite nomini ejus ; iter fa-
 cite ei, qui ascendit super occasum ; dominus nomen illi. (2) Constitut.
 Apostol. Liv. 5 chap. 18. (3) Jér. 23. 24. Numquid non cœlum et terram
 ego impleo, dicit dominus ?

» vêtirait de la force d'en-haut, c'est-à-dire qu'il leur enverrait
 » le Saint-Esprit dont la vertu toute puissante leur donnerait le
 » courage de lui rendre témoignage dans toute la Judée et
 » jusqu'aux extrémités de la terre (1). » Après leur avoir ainsi
 donné ses dernières instructions, il étendit les mains sur eux
 et les bénit ; puis ils le virent s'élever majestueusement vers le
 ciel, et bientôt une nuée le déroba à leur vue (2). Et comme
 ils le contemplaient avec admiration et les yeux pleins de
 larmes, deux hommes vêtus de blanc s'offrirent à leurs regards,
 leur déclarant que ce Jésus, qui s'élevait vers les cieux, en
 descendrait un jour de la même manière qu'ils l'y voyaient
 monter (3).

C'est par la toute puissance de sa divinité, et non par le
 secours d'une force étrangère, que Jésus-Christ est monté au
 ciel. Elie y avait été enlevé dans un char de feu (4) ; d'autres
 hommes, tels que le prophète Habacuc et le diacre saint Phi-
 lippe, furent transportés à une grande distance par la main
 des anges (5) (6). Il n'appartenait qu'à l'Homme-Dieu de trouver
 en lui-même cette force surnaturelle, qui lui permit de s'éle-
 ver dans les airs, de se mouvoir sans appui et de parcourir à
 son gré les espaces. Nos corps tout matériels, entraînés par
 leur propre poids, retombent sans cesse vers la terre. Au der-
 nier jour, véritables membres de Jésus triomphant, ils acquer-
 ront cette agilité qui les rendra semblables à leur chef, et les
 enlèvera sur les nuées du ciel à sa rencontre (7).

(1) Saint Luc, act. des Apôt. 1. 2 et suiv. Saint Marc, 16. 14 et suiv.

(2) Act, des Apôt. 1. 9. *Videntibus illis, elevatus est; et nubes suscepit eum ab oculis eorum.* (3) *Ibid.* v. 10 et 11. (4) 4 Rois, 2. 11. (5) Dan. 14. 35. (6) Act. des Apôt. 8. 39. (7) 1 Thess. 4. 16. *Rapiemur in nubibus obviam Christo in aera.*



DEUXIÈME DISSERTATION.

Gloire et puissance de Jésus-Christ, comme homme, dans le Ciel.

Qui est assis à la droite de Dieu, le Père Tout-Puissant. Le mystère de l'Incarnation, chef-d'œuvre de la sagesse et de la miséricorde divine, avait ouvert au Sauveur du monde une carrière de douleur et d'humiliation. « Il fallait que le Christ souffrit, disait-il lui-même, pour entrer dans sa gloire (1). » Et en effet, peut-on imaginer un abaissement plus grand que celui auquel le Fils de Dieu a daigné se soumettre, en prenant notre nature avec toutes ses misères, en terminant sa vie sur un gibet? C'est donc au triomphe de son Ascension que doivent se rapporter comme à leur terme et à leur fin tous les travaux de sa vie mortelle. Que s'il est vrai, comme l'assurent nos saints Livres, que l'œil de l'homme n'a point vu, que son oreille n'a point entendu et que son cœur ne saurait comprendre ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment (2), qui pourra mesurer le degré de gloire auquel Dieu a dû élever ce Fils bien-aimé, en qui il avait mis toutes ses complaisances (3)? Ses prières et ses larmes, son humble obéissance, son respect pour son Père (4), son zèle pour sa gloire, ses travaux, ses souffrances, sa douloureuse passion, pouvaient-ils être récompensés avec plus de splendeur et de magnificence que par l'éclat de cette glorieuse Ascension qui le fit monter par delà tous les cieux, *qui ascendit super cælum cæli* (5), et s'asseoir à la droite de la divine Majesté? *Sedet ad dexteram Majestatis in excelsis* (6).

Les deux mystères de la Rédemption des hommes et de

(1) Saint Luc, 24. 26. Oportuit Christum pati et ita intrare in gloriam suam, (2) Isaïe, 64. 4. (3) Saint Matth. 17. 5. (4) Hebr. 5. 7. Preces supplicationesque cum lacrymis offerens, exauditus est pro sua reverentiâ. (5) Ps. 67. 34. (6) Hebr. 1. 3.

l'Ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ étaient figurés dans l'ancienne loi par un double sacrifice, dont il est fait mention au livre du Lévitique (1). On présentait au sacrificateur deux petits oiseaux : le premier était égorgé ; on répandait quelques gouttes de son sang sur la seconde victime pour l'associer à l'immolation de sa compagne ; puis, lui rendant la liberté, on la laissait s'envoler vers les cieux comme une messagère chargée de porter à Dieu le sang expiatoire. Le passereau immolé représente Jésus-Christ, victime de nos péchés, et versant sur la croix son sang divin. Le second qu'on laissait s'envoler tout sanglant, est l'image du Sauveur lorsqu'il remonte vers Dieu portant encore sur sa chair innocente les cicatrices de sa sanglante passion. Les anges, apercevant ces divines meurtrissures, lui demandent avec le Prophète : « Que » sont ces plaies au milieu de vos mains ? *Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum* (2) ? » et le Sauveur leur » répond : « Ces plaies m'ont été faites par ceux-là même qui » auraient dû m'aimer, *his plagatus sum in domo eorum qui diligebant me*. J'en ai gardé les traces, et je les apporte au » ciel pour désarmer la justice de mon Père, et lui rappeler » sans cesse la rançon que j'ai payée pour les pécheurs. »

Les écrivains sacrés, parlant à des hommes qui jugent par leurs sens, emploient souvent un langage figuré pour être mieux compris, et se mettre à la portée de leur intelligence. C'est ainsi qu'ils prêtent à Dieu tantôt les affections de notre âme, tantôt les membres de notre corps, quoiqu'il n'y ait en lui rien de corporel, ni rien qui ressemble aux passions humaines. *Etre assis à la droite de Dieu*, n'est qu'une image qui nous représente la gloire et la puissance à laquelle fut élevée l'humanité sainte de Jésus-Christ au jour de son Ascension. La droite est la place de distinction que l'on donne à ceux qu'on veut honorer. Les Apôtres se sont servis de cette

(1) Levit. 14. 4. (2) 13. 6.

figure dans le Symbole, pour marquer l'honneur fait à Jésus-Christ par son Père. Ce serait donc se tromper grossièrement que de se représenter Jésus-Christ s'asseyant sur un trône matériel, au milieu des marques d'honneur dont on environne les rois de la terre pour leur attirer par ce prestige les respects et les hommages de leurs sujets. C'est n'être qu'une allégorie de la grandeur suprême dont Dieu a revêtu Jésus-Christ, « en le » plaçant dans le ciel, dit l'Écriture, au-dessus des principautés, au-dessus des Puissances, au-dessus des Vertus, au-dessus des Dominations, au-dessus enfin de tout ce qui s'appelle grand, soit dans le siècle présent, soit au siècle à venir (1). » Gloire qui n'appartient qu'à Notre-Seigneur, et qu'il ne partage avec aucune créature, quelque excellente qu'elle soit : « Car quel est l'ange, demande l'apôtre saint Paul, à qui Dieu ait dit : asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis vos ennemis sous vos pieds (2) ? »

Les Juifs charnels attendaient dans le Libérateur promis à leurs pères un monarque puissant qui parcourrait le monde à la tête de ses légions triomphantes, et le soumettrait à ses lois. Ils s'étaient refusés à reconnaître le Messie, l'envoyé de Dieu, sous les dehors d'une vie pauvre et obscure. Pour détruire les fausses idées qu'ils s'en étaient faites, Jésus leur avait dit souvent que son royaume n'était pas de ce monde (3). Il n'avait point voulu qu'on pût le confondre avec les rois de la terre, dont la puissance, la gloire, les richesses sont de si courte durée, et dont le sceptre vient se briser un jour sur la pierre d'un tombeau. En prenant possession du ciel, son véritable royaume, il nous apprend que les biens d'ici-bas sont vains et périssables ; que nous sommes en ce monde comme

(1) Ephes. 1. 21. Super omne nomen, quod nominatur non solum in hoc sæculo, sed etiam in futuro. (2) Hébr. 1. 12. Ad quem autem Angelorum dixit aliquando : Sede à dextris meis quoadusque ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum ? (3) Ev. saint Jean, 18. 36. Regnum meum non est de hoc mundo.

des bannis sur une terre étrangère ; qu'il ne faut pas attacher nos cœurs aux choses de l'exil, mais garder leur amour et leurs aspirations pour la patrie d'en-haut.

Jésus-Christ est monté au ciel pour nous y préparer une place, *Vado parare vobis locum* (1) ; nous avons donc au ciel un trône qui nous attend, le ciel est donc notre véritable patrie. Frères des anges et des saints, nous partagerons un jour, si nous sommes fidèles, leur bonheur et leur gloire. « Quel est » votre pays, demandait à des martyrs un proconsul romain ? » — Jérusalem. — Quelle est cette ville ? — La ville des chrétiens. — Où est-elle située ? — Là-haut, répondaient-ils en regardant le ciel ; » et leurs têtes tombaient sous le glaive, et leurs âmes radieuses s'envolaient vers ce Ciel qu'ils achetaient de leur sang. Heureux les chrétiens qui sauront mériter par une vie sainte et pure ce qui coûtait si cher aux saints martyrs ! Heureux ceux qui verront un jour sans voile et sans nuage ce qui fait ici-bas le fondement de nos espérances !

« Que votre cœur ne se trouble point, disait Jésus-Christ à » ses disciples, je ne vous laisserai pas orphelins. » L'accomplissement de cette divine promesse fut le premier fruit de l'Ascension du Sauveur. Pour la remplir, Jésus leur envoya l'Esprit consolateur qui devait les dédommager de la perte de sa présence visible en remplissant leurs âmes d'une joie plus douce que toutes les joies de la terre, et demeurer avec eux, non point comme Notre-Seigneur pendant quelques années, mais à jamais, sans les quitter jusqu'à la fin des siècles.

L'Ascension de Notre-Seigneur l'a fait entrer dans l'auguste fonction d'avocat et d'intercesseur auprès de Dieu, dont il implore sans cesse la clémence pour les pécheurs, *semper vivens ad interpellandum pro nobis*. « Mes chers enfants, dit l'Apôtre » saint Jean, si quelqu'un pèche, nous avons pour avocat au » près du Père, Jésus-Christ qui est juste ; c'est lui qui est la

(1) Ev. saint Jean, 14. 2.

» victime de propitiation pour nos péchés, et non-seulement
» pour les nôtres, mais aussi pour ceux du monde entier (1). »
Délicieuses paroles qui nous défendent de désespérer jamais
de notre salut, ni du salut de nos frères, quelles qu'aient pu
être nos misères et nos fautes. Tant de fois révoltés contre la
loi divine, nous avons un procès difficile à soutenir au tri-
bunal de Dieu ; nous avons besoin d'un avocat habile pour
gagner cette cause presque désespérée ; mais avec Jésus-Christ
pour défenseur, nous sommes assurés d'entendre tomber sur
nous une sentence de pardon.

CHAPITRE DIXIÈME.

Article septième du Symbole : *D'où il viendra juger les vivants
et les morts.*

PREMIÈRE DISSERTATION.

Second avènement de Jésus-Christ.

D'où il viendra. L'incarnation du fils de Dieu, les souffrances
de sa vie mortelle, sa mort ignominieuse sur la croix lui ont
mérité le titre de Rédempteur du genre humain. « Pontife des
» biens futurs, dit l'Apôtre saint Paul dans son admirable lettre
» aux Hébreux, Jésus-Christ a trouvé l'éternelle rédemption ;
» il est entré par l'effusion de son sang, non dans un sanctuaire
» fait par la main des hommes, mais dans le ciel même, afin

(1) 1^{re} Ep. de saint Jean, 2. 1 et 2. Filioli mei, si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum justum, et ipse est propitiatio pro peccatis nostris.

» de se présenter maintenant pour nous devant la face de
 » Dieu (1), » d'y plaider la cause des pécheurs, et d'y attendre à
 la droite de Dieu la perfection de son règne, qui ne se réalisera complètement qu'à la fin des siècles. C'est alors qu'il viendra une seconde fois, non plus comme rédempteur, mais comme juge suprême des vivants et des morts. C'est ce que nous enseigne cet article du Symbole par lequel nous faisons profession de croire que Notre-Seigneur Jésus-Christ paraîtra au dernier jour pour juger tous les hommes.

Nous devons donc reconnaître un double avènement du Fils de Dieu : le premier, lorsqu'il s'est incarné pour notre salut en prenant dans le sein de la Vierge Marie un corps et une âme semblables aux nôtres ; le second, lorsqu'il viendra à la fin des siècles, pour exercer sur tous les hommes sans distinction les fonctions de juge, et faire subir à chacun d'eux un examen sévère de leur conduite. Ce second avènement est appelé dans l'Écriture « le jour du Seigneur, jour qui apparaîtra comme un voleur au milieu de la nuit (2) ; jour dont le Père seul s'est réservé la connaissance, sans la communiquer même aux anges (3) ; jour qui surprendra tous les hommes, comme ils le furent au temps de Noé, lorsque le déluge les ensevelit tous inopinément dans ses eaux (4) ; jour enfin où tous ceux qui couvrent la surface de la terre, enveloppés comme dans un filet (5), seront portés avec la rapidité de l'éclair (6) au tribunal de Jésus-Christ, pour y recevoir chacun selon leurs œuvres (7). » Le prophète Joël le nomme le grand jour, le jour effrayant, *magnus dies Domini et terribilis valdè* ; Malachie, le jour horrible, *magnus et horribilis* ; Sophonie l'appelle « un jour de colère, de tristesse et de serrement de cœur, un jour d'affliction et de misère, un

(1) Hébr. 9. 11. 12. et 24. Non in manufacta sancta Jesus introivit, sed in ipsum celum, ut appareat nunc vultui Dei pro nobis. (2) 1 Thessal. 5. 2. Dies Domini, sicut fur in nocte, ita veniet. (3) Saint Matth. 24. 36. (4) Ibid. v. 39. (5) Saint Luc, 21. 35. (6) Saint Matth. 24. 27. (7) 2 Cor. 5. 10.

» jour de tempêtes, de ténèbres et d'obscurité, où les villes
 » fortes et les hautes tours trembleront au fier retentissement
 » de la trompette (1). »

Mais de tous les auteurs sacrés, il n'en est aucun qui ait dépeint ce dernier avènement sous des couleurs plus sombres et plus terribles que le prophète Isaïe. « En ce jour-là, dit-il, » l'homme s'enfuira dans les ouvertures des pierres et dans » les cavernes des rochers, pour se mettre à couvert de la » colère du Seigneur et de la gloire de sa majesté, lorsqu'il se » lèvera pour frapper la terre (2). » Et plus loin : « Poussez des » cris et des hurlements, parce que le jour du Seigneur est » proche ; il va venir pour réduire en poudre tous les mé- » chants ; les hommes seront agités de convulsions et de » frayeurs ; l'angoisse et les douleurs les saisiront ; leurs » visages seront desséchés comme s'ils avaient été brûlés par » le feu (3). » Et ailleurs : « Voilà la majesté du Seigneur » qui vient de loin ; il paraîtra dans une fureur ardente, dont » nul ne pourra soutenir l'effort. Son souffle ressemble au » torrent débordé, pour disperser et perdre les nations (4). » Et afin d'imprimer plus vivement dans les âmes la crainte de ce jour redoutable, Isaïe termine ainsi ses prophéties : « Le » Seigneur viendra environné de feu et armé de son glaive, » pour juger toute chair. Je viens, dit le Seigneur, pour re- » cueillir leurs œuvres et leurs pensées, pour assembler les » peuples des îles les plus lointaines et des confins du monde. » Ils comparaitront tous devant moi ; ils verront ma puissance » et l'étendard que j'élèverai sous leurs yeux (5) ; c'est-à-dire cette croix qui fut l'instrument de son supplice, et qui brillante de gloire sera la terreur des impies et la consolation des justes. Quel est le chrétien qui ne s'écrierait ici avec le saint homme

(1) Sophonie. 1. 15 et 16. (2) Isaïe, 2. 19. Et ingredietur scissuras petrarum, et in cavernas saxorum, à facie formidinis Domini et à gloria majestatis ejus, cum surrexerit percutere terram. (3) Isaïe, 13. 6. et 8.

(4) Isaïe, 30. 27 et 28. (5) Ibid. 66. 16. 18 et 19.

« Job : J'ai redouté l'Eternel, comme des flots suspendus sur ma tête, et je n'ai pu supporter le poids de sa colère (1) ? » Ou, qui ne croirait, avec saint Jérôme, entendre déjà le bruit de la fatale trompette, donnant aux morts le signal du réveil et de la résurrection ?

Mais avant ce terrible et solennel jugement, il en existe un autre qui se passe en secret, et qui suit immédiatement l'instant de notre mort ; « car il est arrêté que tous les hommes doivent » mourir une fois, et être ensuite jugés (2). » Au moment où notre âme se séparera de notre corps, alors que nos parents et nos amis en pleurs interrogeront avec anxiété notre regard éteint, pour y surprendre encore un dernier signe de vie, nous aurons comparu au tribunal de Dieu. Là, seuls, sans témoins, sans défenseur, nous subirons l'examen rigoureux de toutes les actions, de toutes les paroles, de toutes les pensées de notre vie, pour en recevoir de suite la punition ou la récompense, par un jugement irréformable et sans appel ; c'est ce qu'on nomme le jugement particulier. L'autre s'appelle le jugement général ; c'est celui qui aura lieu, lorsqu'à la fin des temps, tous les hommes de tous les siècles depuis le commencement du monde, rassemblés, au même jour, dans le même lieu, autour du tribunal du souverain Juge, entendront, en présence de tout le genre humain, la promulgation solennelle de la sentence déjà portée sur chacun d'eux dans le premier jugement. C'est alors que les méchants et les impies, couverts de confusion, se verront, à la face de l'Univers, chargés de tous les crimes qu'ils avaient cachés peut-être avec tant de soin à la connaissance de leurs semblables ; tandis que les gens de bien et les justes recevront publiquement l'honneur et la gloire dus à leurs vertus, trop souvent méconnues dans un monde qui n'était pas digne de les posséder (3).

(1) Job. 31. 23. (2) Hébr. 9. 27. Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium. (3) Hébr. 11. 38.

DEUXIÈME DISSERTATION.

Nécessité d'un jugement général.

La justice et la sainteté de Dieu exigeaient cette révision générale, qui, selon l'expression de David, lui assurera la victoire, et justifiera sa conduite tant de fois blasphémée parmi les hommes (1).

Les méchants ou les bons ne le sont pas ordinairement pour eux seuls ; il en est plusieurs parmi eux dont les œuvres exercent une influence heureuse ou funeste, même après leur mort. Ils laissent des disciples, des amis, des enfants, apôtres de leurs doctrines, imitateurs de leurs vices ou de leurs vertus, qui perpétuent, souvent pendant une longue suite de siècles, le bien ou le mal dont ils ont été la source. Des peuples appelés à l'admirable lumière de l'Evangile par les travaux, les sueurs et les doctes instructions des hommes apostoliques ; des familles qui se sont transmis de génération en génération le noble héritage des vertus de leurs pères, ajoutent un nouvel éclat à la couronne de ceux qui les ont formés à l'exercice des vertus chrétiennes. Quels châtimens au contraire n'appellent-ils pas sur leurs têtes, ces faux docteurs qui sèment l'ivraie dans le champ du père de famille ; ces écrivains impies ou licencieux qui ruinent l'édifice de la foi, ou répandent la corruption dans les mœurs ? La justice divine pourrait-elle laisser, sans en tirer vengeance, le malheur de tant de familles et quelquefois de nations tout entières séduites par la contagion du mauvais exemple, d'autant plus dangereuse qu'elle descend de plus haut. Toutes ces portes ouvertes à l'iniquité et au mensonge, tous ces scandales qui ont perdu tant d'âmes, tous ces pièges tendus à l'innocence, sont autant de témoins qui déposent et

(1) Ps. 50. 5. Ut justificeris in sermonibus tuis, et vincas cum judicaris.

s'élèvent contre les coupables auteurs de la séduction générale. Or, cette distribution de peines ou de récompenses, en harmonie avec le mal ou le bien, ne pouvait être faite avec une exacte proportion qu'au jugement qui clôra la scène du monde, puisque les suites bonnes ou mauvaises des œuvres humaines peuvent se prolonger jusqu'au dernier jour, et valoir jusque là à leurs auteurs une plus glorieuse couronne ou de plus grands châtimens.

Plusieurs raisons, non moins importantes, appelaient encore la nécessité d'un jugement général.

1^o Il fallait rétablir l'ordre interverti par l'injustice et la prévention des hommes. Ici-bas, les gens de bien sont quelquefois victimes des plus noires calomnies, tandis que les méchants, sous des dehors trompeurs, usurpent une réputation de probité et d'honneur qu'ils ne méritent pas ; il fallait arracher aux uns le masque dont ils avaient eu l'habileté de se couvrir, et rendre à la vertu des autres un témoignage éclatant et public. Dieu doit à sa justice de confondre un jour le crime, et de donner à l'innocence une solennelle réhabilitation.

2^o Nos corps ont été sur la terre les instruments ou les complices de nos bonnes et de nos mauvaises actions. Souillés par nos vices, sanctifiés par nos vertus, il est juste qu'ils partagent un jour avec nos âmes, à la résurrection générale, les récompenses ou les châtimens dus au bien ou au mal qu'ils auront fait conjointement avec elles. Compagnons de nos bonnes œuvres ou de nos péchés, auxquels ils ont eu tant de part à leur manière, il convient qu'ils reçoivent un jour le salaire des unes ou des autres, un manteau de gloire, ou un vêtement d'éternel opprobre.

3^o Les biens ou les maux de la vie présente sont communs, il est vrai, à tous les hommes justes ou pécheurs. Néanmoins, il arrive souvent que les bons sont soumis aux revers et aux épreuves, tandis que les méchants jouissent d'un bonheur qui semble défier le sort et que rien ne vient troubler. Cette distribution,

dont l'inégalité paraît injuste parce qu'elle est cachée sous le voile des desseins de Dieu, qui s'en réserve la connaissance et la réparation, excite les blasphèmes des impies, et arrache quelquefois des plaintes aux saints eux-mêmes. C'est elle qui faisait dire au Prophète royal : « Mes pieds ont chancelé et je » suis presque tombé en marchant, parce que j'ai été touché » d'un zèle d'indignation en voyant la paix des pécheurs. Ils » sont dans l'abondance de tous les biens de ce monde ; ils » amassent des richesses, ils ignorent le travail et la douleur. » Et j'ai dit : c'est donc en vain que j'ai purifié mon cœur, et » que j'ai lavé mes mains dans la compagnie des innocents, » puisque j'ai été affligé durant tout le jour et châtié dès le » matin (1). Pourquoi donc les impies vivent-ils si heureuse- » ment, s'écriait Job dans l'excès de sa douleur ? Pourquoi sont- » ils si puissants et si riches ? Ils voient leur race fleurir sous » leurs yeux ; leurs maisons jouissent d'une profonde paix ; » leurs enfants dansent et sautent en se jouant, au son des » tambours et des cithares. Ils passent leurs jours dans les » plaisirs, et en un moment, sans maladie, ils descendent dans » le tombeau (2). Seigneur, disait Jérémie, si je dispute avec » vous, ce n'est pas que je ne sache que vous êtes la justice » même. Permettez-moi cependant de vous faire ces justes » plaintes : pourquoi les méchants prospèrent-ils dans leurs » voies ? pourquoi tous ceux qui violent votre loi et qui agis- » sent injustement sont-ils si heureux (3) ? » Habacuc adressait

(1) Ps. 72. 2. 3. 12 et suiv. Mei autem penè moti sunt pedes, penè effusi sunt gressus mei, quia zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns. Et dixi : Ergò sine causà justificavi cor meum, et lavi inter innocentes manus meas. (2) Job. 21. 7 et suiv. Quarè ergò impii vivunt, sublevati sunt confortatique divitiis ? Domus eorum securæ sunt et pacatæ ; Egrediuntur parvuli eorum et infantes eorum exultant lusibus. Tenent tympanum et citharam et gaudent ad sonitum organi ; ducunt in bonis dies suos et in puncto ad inferna descendunt. (3) Jérém. 12. 1. Quarè via impiorum prosperatur ; benè est omnibus qui prævaricantur et iniquè agunt ?

à Dieu les mêmes reproches : « Puisque vos yeux sont purs, » Seigneur, pour ne point souffrir le mal, pourquoi donc voyez-vous avec tant de patience ceux qui commettent de si grandes injustices ? Pourquoi demeurez-vous dans le silence, pendant que l'impie dévore le juste (1) ? » La foi d'un jugement général pouvait seule justifier la providence, et préserver les hommes d'une damnable erreur, qui leur aurait fait croire que Dieu ne considère point ce qui se passe parmi nous, qu'il se promène dans le ciel d'un pôle à l'autre (2), sans s'inquiéter des choses de la terre. C'est donc avec raison que les Apôtres ont inséré dans le Symbole cette grande vérité, qui fait la consolation des bons et l'effroi des méchants. Elle empêche les uns de succomber sous le poids des afflictions, et elle imprime dans l'âme des autres une frayeur salutaire, qui les détourne du mal en leur rappelant l'inexorable rigueur des jugements divins.

4^e L'honneur de Jésus-Christ demande une solennelle et éclatante réparation. Il est le Verbe éternel, le Seigneur de gloire, celui dont la parole a tout créé, *omnia per ipsum facta sunt* (3) et néanmoins, à quels abaissements ne s'est-il pas réduit pour nous sauver ? Qui peut comprendre jusqu'où s'est humilié un Dieu né sur la paille, un Dieu petit enfant, un Dieu pauvre, un Dieu souffleté, flagellé, rassasié d'opprobres, un Dieu traîné comme un vil criminel devant les tribunaux, confronté avec des témoins, accusé, interrogé et condamné par la plus inique des sentences il est vrai, mais cependant par une sentence juridique et légale. Ces incompréhensibles humiliations du Sauveur, et surtout son jugement et sa condamnation, qui le mettaient au rang des scélérats, il faut que Dieu les venge et les répare d'une manière solennelle. Voilà

(1) Habac. 1. 13. Mundi sunt oculi tui ne videas malum ; quare respicis super iniqua agentes, et taces devorante impio justiore se ? (2) Job. 22. 14. Nec nostra considerat, et circà cardines cœli perambulat. (3) Ev. saint Jean, 1. 3.

pourquoi l'Ecriture nous le montre apparaissant sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté, et prononçant la sentence de salut ou de réprobation dans ces grandes assises qui termineront la scène du monde. « Car » c'est lui, dit saint Pierre, que Dieu a établi pour être le juge » des vivants et des morts (1). » C'est à son tribunal que tous les hommes comparaitront un jour (2) Il le déclare lui-même dans le cours de sa passion, et c'est la seule menace qu'il laisse tomber sur les juges infâmes qui le condamnaient : C'est maintenant votre heure, leur dit-il, l'heure de votre puissance ; mais sachez-le, celui que vous frappez, vous le verrez un jour sur les nuées du ciel venir juger les vivants et les morts (3).

TROISIÈME DISSERTATION.

Signes précurseurs du jugement général. Forme et sentence de ce jugement.

Juger les vivants et les morts. Les saintes Écritures nous marquent trois signes qui seront les précurseurs du jugement dernier : la prédication de l'Evangile dans tout l'univers, une apostasie presque générale, et l'apparition de l'Antechrist. Il faut y joindre la conversion des juifs, si clairement prédite par saint Paul. Le bandeau qui couvre leurs fronts tombera, dit-il, quand la plénitude des nations sera entrée dans l'Eglise (4). Alors seulement sera levé ce terrible anathème qu'ils appelleront sur leurs têtes, en demandant à grands cris la mort du

(1) Act. des Apôt 10. 42. Ipse est qui constitutus est à Deo Judex vivorum et mortuorum. (2) Rom 14. 10. Omnes enim stabimus ante tribunal Christi. (3) Saint Matth. 26. 64. Verumtamen dico vobis, amodò videbitis filium hominis sedentem à dextris virtutis Dei et venientem in nubibus cœli. (4) Rom. 11. 25.

juste par excellence. « Que son sang soit sur nous et sur nos » enfants ! » avaient-ils dit dans l'excès de leur fureur (1) ! Mais Dieu se souviendra un jour de l'alliance faite avec leurs pères ; il la renouvellera en effaçant leurs crimes, et en les appelant de nouveau au salut, selon ses promesses qui sont immuables et sans repentance (2). « Car, conclut l'apôtre, » Dieu a voulu que tous fussent enveloppés dans l'incrédulité, » pour avoir lieu d'exercer envers tous sa grande miséricorde. »

Notre Seigneur énumère ces différents signes dans l'instruction qu'il fit à ses apôtres, lorsqu'ils lui demandèrent à quelle marque on reconnaîtrait son avènement et la consommation du siècle. Déjà il les avait prévenus de l'affaiblissement de la foi aux approches des derniers jours : « Lorsque le Fils de » l'homme viendra, pensez-vous, leur avait-il dit, qu'il trouve » encore de la foi sur la terre (3) » ? Ici il veut les prémunir contre les séductions des faux prophètes, qui ne sont jamais mieux accueillis que par ceux qui, se piquant d'une certaine éducation et d'une prétendue supériorité de génie, laissent la simplicité de la foi à ce qu'ils appellent les esprits vulgaires. « Prenez garde, leur dit-il, que quelqu'un ne vous séduise ; » car il viendra de faux christs et de faux prophètes qui en » tromperont plusieurs : les nations se lèveront contre les nations ; la peste, la famine et les tremblements de terre » seront en divers lieux. Puis vous serez arrêtés, incarcérés, » mis à mort, haïs de tous à cause de moi ; et enfin lorsque » vous verrez dans le lieu saint l'abomination de la désolation » prédite par le prophète Daniel, sachez que le fils de l'homme » est proche et qu'il est à la porte. Mais il faut tout d'abord » que cet Evangile soit annoncé par toute la terre, et c'est » alors seulement qu'aura lieu la consommation. *Et prædi-*

(1) Saint Matth. 27. 25. Sanguis ejus super nos et super filios nostros.

(2) Rom. 11. 29. (3) Saint Luc. 18. 8.

» *cabitur hoc Evangelium in universo orbe ; et tunc veniet con-*
» *summatio.* (1) »

Cette prédiction du Sauveur avait répandu l'épouvante parmi les fidèles de Thessalonique, frappés des progrès de l'Évangile dans l'Empire romain. Saint Paul les rassura, en les engageant à ne point croire légèrement que le jour du Seigneur fût prêt d'arriver ; « car il ne viendra point, ajoute l'Apôtre, » avant que l'apostasie n'ait eu lieu et qu'on n'ait vu paraître » cet homme de péché, ce fils de perdition, cet ennemi de » Dieu qui s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, » jusqu'à placer son trône dans le temple même de Dieu, cet » impie qui doit venir revêtu de la puissance de Satan, avec » toute sorte de signes et de prodiges menteurs, que le Sei- » gneur Jésus détruira par le souffle de sa bouche et qu'il » perdra par l'éclat de sa présence (2). » C'est lui qui suscitera cette effrayante persécution, qui laissera bien loin derrière elle les fureurs des Néron et des Dioclétien, et dans laquelle, dit saint Augustin, le démon déchaîné sortira de l'enfer pour faire apostasier toutes les nations. Daniel en fixe la durée, selon certains interprètes, à trois ans et demi (3).

« Or, après les tribulations de ces jours mauvais, poursuit » Notre-Seigneur, le soleil s'obscurcira, la lune se couvrira » d'un voile ensanglanté, les astres se détacheront du fir- » mament, et les vertus des cieux seront ébranlées. La mer » sortira de ses gouffres et remplira les airs de ses mugisse- » ments ; les morts, réveillés par la trompette de l'ange, se » lèveront de leur tombe (4), et le reste des humains sèchera » de frayeur (5). Alors on verra le Fils de l'homme paraître sur » les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande » majesté ; sa croix plus lumineuse que le soleil, dit saint

(1) Saint Matth. 24. 14. (2) 2 Thess. 2. 8. Quem Dominus Jesus interficiet spiritu oris sui et destruet illustratione adventus sui. (3) Dan. 7. 25.

(4) 1 Cor. 15. 52. Canet enim tuba, et mortui resurgent (5) Saint Luc, 21. 26.

» Chrysostôme, marchera devant lui ; des milliers d'anges environneront son trône ; à ses côtés s'assièront les apôtres, selon sa divine promesse, pour juger avec lui toutes les nations : *Sedebitis et vos judicantes* (1). On ouvrira le livre où sont écrites toutes les œuvres des hommes, et le jugement commencera. »

Jésus-Christ a daigné nous apprendre lui-même quelle sera la forme et la sentence du jugement général : « Quand le Fils de l'homme, disait-il à ses Apôtres, viendra dans sa majesté, accompagné de ses anges, il s'assiéra sur le trône de sa gloire, et toutes les nations étant assemblées devant lui, il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs, et il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche (2). Alors il dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde (3). » « J'avais faim, vous m'avez nourri ; j'étais pauvre et malade, vous m'avez secouru et visité ». Paroles pleines de douceur et de bonté, qui répandront une joie ineffable dans l'âme des justes, en leur annonçant le passage de cette vallée de larmes au séjour d'une félicité immuable, comme la récompense des œuvres de charité exercées envers Jésus-Christ lui-même dans la personne des pauvres. Puis se tournant vers ceux qui seront à sa gauche, il fera retentir à leurs oreilles cet épouvantable anathème : « Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et pour ses anges (4) ; soyez à jamais exclus de ma miséricorde, puisque vous n'en avez point eu vous-mêmes envers moi dans la personne de vos frères, dont les souffrances ont trouvé vos cœurs insensibles. » Quoiqu'il y ait une infinité

(1) Saint Matth. 19. 28. (2) Saint Matth. 25. 32 et 33. (3) Ibid. v. 34.

(4) Ibid. v. 41. *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus.*

d'autres causes de damnation, le Dieu Sauveur ne parle ici que des bonnes œuvres, pour nous exciter davantage à les pratiquer. « Si la seule omission des œuvres de miséricorde » suffit, dit saint Augustin, pour la condamnation d'un chrétien, que ne doit-on pas craindre des crimes positifs (1)? »

Dans cette terrible sentence se trouvent renfermées les deux peines qui feront pendant l'éternité tout entière le malheur des damnés : la peine du Dam et la peine du Sens, pour me servir des termes de l'école. La première consiste dans la privation de la vue intuitive de Dieu, sans espérance d'obtenir jamais ce bonheur, le seul qui puisse remplir le cœur de l'homme. La seconde est ainsi appelée, parce que des supplices inouïs, joints à un feu véritable et matériel, d'une nature et d'une activité qui nous sont inconnues, feront éprouver le sentiment de la plus extrême douleur aux réprouvés. Les plus cruelles souffrances, les plus vives angoisses, les regrets, les remords, les désespoirs, tous les tourments en un mot seront amassés sur ces infortunées victimes du péché. Elles les endureront, dans l'affreuse compagnie des esprits infernaux, sans trêve ni relâche, sans espérance d'en voir jamais la fin. Après des millions de siècles, aussi multipliés que les grains de sable du rivage, l'éternité de l'enfer n'aura pas fait un pas. « Oh ! qu'il est donc terrible, s'écrie l'apôtre saint Paul, de » tomber entre les mains du Dieu vivant (2) », quand on porte à son tribunal une vie pleine de souillures, qu'on n'a point effacées par la pénitence.

Cet article du Symbole, dont la vérité n'est point du domaine de la raison, mais se mesure sur la foi et sur la parole immuable d'un Dieu, suffirait, s'il était bien médité, pour faire autant de saints de tous les membres de l'Eglise militante.

(1) Saint Aug. serm. 77 de verbis Evang. sancti Matth. Rogo vos, fratres, quam spem habere possunt qui mala faciunt, quando illi perituri sunt qui bona non agunt? (2) Hebr. 10. 31. Horrendum est incidere in manus Dei viventis.

C'est lui qui a peuplé les déserts de la Thébaïde, et fait trembler dans leurs cellules les anachorètes les plus austères. C'est lui qui faisait dire à saint Paul, ce grand Apôtre qui traînait à sa suite tant de nations gagnées à Jésus-Christ par ses immenses travaux : « Je châtie mon corps, et je le réduis en » servitude, dans la crainte qu'après avoir prêché aux autres, » je ne devienne moi-même un réprouvé (1). » C'est lui qui nous apprend à mettre un frein à nos passions, à fuir le péché comme on fuit à l'aspect d'un reptile venimeux (2), puisqu'il doit être si sévèrement puni, et à mettre en pratique cette sage maxime de l'Écclesiastique : « Dans chacune de vos œuvres » souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez » jamais (3). » Qui oserait en effet entasser péchés sur péchés et se précipiter en aveugle dans toute sorte d'excès, s'il songeait que bientôt il lui faudra rendre compte devant le souverain juge non seulement de ses actions et de ses paroles, mais même des plus secrètes pensées de son cœur, et que chaque jour peut amener ce moment décisif, la vie de l'homme ne formant entre lui et la mort qu'une étendue de quelques pas, (4) au-delà desquels se trouve l'éternité ! Quel est le chrétien qui, loin de se plaindre des maux de la vie présente, ne se sentirait animé de la plus vive ardeur, « pour bien com- » battre, achever sa course, garder la foi et gagner la couronne que le Seigneur comme un juste juge lui défèrera » dans ce grand jour en présence de l'univers (5) ? Efforcez- » vous donc de plus en plus, mes frères, dit le prince des » Apôtres, d'affermir votre vocation et votre élection, c'est-à- » dire votre salut, par les bonnes œuvres (6), afin qu'à votre

(1) 1 Cor. 9. 27. (2) Eccl. 21. 2, Quasi à facie colubri fuge peccata.

(3) Eccl. 7. 40. In omnibus operibus tuis memorare novissima tua et in æternum non peccabis. (4) 1 Rois. 20. 3. Uno tantum gradu, ego mors- que dividimur. (5) 2^e Ep. à Tim. 4. 7. (6) 2^e Ep. de saint Pierre.

1. 10.

» mort Dieu vous accorde entrée au royaume éternel de Notre-
 » Seigneur et Sauveur Jésus-Christ (7). »

CHAPITRE ONZIÈME.

Article huitième du Symbole : *Je crois au Saint-Esprit.*

DISSERTATION UNIQUE.

Divinité du Saint-Esprit. Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils avec lesquels il ne forme qu'un seul Dieu. Hérésie des Macédoniens et des Grecs schismatiques. Dons et effets du Saint-Esprit.

Je crois au Saint-Esprit. « Allez, avait dit le Sauveur à ses » Apôtres, instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du » Père et du Fils et du Saint-Esprit (2). » C'est au nom de chacune des trois personnes de l'adorable Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, que nous avons reçu le saint baptême, selon l'ordre donné et la forme prescrite par Jésus-Christ. Nous devons donc connaître distinctement la troisième personne, comme nous connaissons les deux autres, dans la crainte d'encourir le reproche d'ignorance que saint Paul adressa à ces disciples d'Ephèse dont il est fait mention au livre des Actes. Il les avait trouvés au nombre de douze, attachés à la doctrine de Jésus-Christ. « Avez-vous, leur demanda-t-il, reçu le Saint-Esprit, depuis que vous avez embrassé » la foi ? » Il voulait dire : avez-vous reçu l'imposition des mains, qui donne le Saint-Esprit. « Nous ne savons même pas,

(1) 2^e Ep. de saint Pierre. 1. 11. (2) Saint Matth. 28 19. Baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti.

» répondirent-ils, s'il y a un Saint-Esprit (1). Quel baptême » avez-vous donc reçu, reprit l'Apôtre ? Celui de Jean, répliquèrent-ils. » Saint Paul, ajoutent les Actes, après leur avoir démontré l'inefficacité du baptême de Jean, qui ne donnait ni la rémission des péchés ni la justice, leur administra le baptême de Jésus-Christ ; puis il leur imposa les mains, et le Saint-Esprit descendit sur eux avec les prodiges qu'il multipliait à cette époque pour faciliter la propagation de l'Evangile. Combien de chrétiens de nos jours pourraient répondre comme ces néophytes : Nous ne savons pas s'il y a un Saint-Esprit. S'il y a un Saint-Esprit, troisième personne de la Sainte-Trinité, Dieu comme le Père et comme le Fils, procédant de l'un et de l'autre, nous ne le savons pas, nous qui depuis notre enfance n'avons plus assisté, une seule fois peut-être, aux instructions chrétiennes ; s'il y a un Esprit de sagesse, qui détache du monde, qui fait aimer les biens impérissables, nous ne le savons pas, nous qui passons sur la terre sans lever presque jamais notre front vers les cieux ; s'il y a un Esprit de force qui triomphe des passions, qui fait marcher avec une sainte fierté dans la route du bien, nous ne le savons pas, nous qui sommes les esclaves de nos mauvais penchants, nous qui n'osons faire un seul acte de vertu chrétienne sans rougir de notre hardiesse ; s'il y a un Esprit de piété, qui donne à l'âme le goût des choses saintes, le goût de la prière, nous ne le savons pas, nous qui ne prions plus, nous qui ne franchissons le seuil d'une église que lorsque le hasard ou la bienséance y conduisent nos pas ; s'il y a un Esprit de crainte du Seigneur, qui détourne du péché, nous ne le savons pas, nous qui bravons sans cesse la colère divine et qui buvons l'iniquité comme l'eau (2).

Les Apôtres, après avoir appris dans le Symbole ce qui

(1) Act. 19. 2. Neque si Spiritus sanctus est, audivimus. (2) Job. 15. 16. Qui bibit quasi aquam iniquitatem.

concerne la première et la seconde personne de la Sainte-Trinité, n'ont pas cru qu'il leur fût permis de passer sous silence le Saint-Esprit, qui en est la troisième. Ils ont donc spécifié dans un article à part l'obligation pour tous les chrétiens de croire et de professer qu'il y a un Saint-Esprit, Dieu comme chacune des deux autres personnes. Car selon la remarque de saint Augustin, il ne servirait point pour le salut de confesser les deux premières personnes de la Sainte-Trinité, si l'on méconnaissait la troisième. « Point de division, » point d'inégalité dans la nature divine, ajoute le saint Docteur. Le Saint-Esprit procède du Père comme le Fils en est engendré. Le Saint-Esprit n'est pas moins Dieu que le Fils unique de Dieu. De même que le Père fait miséricorde *à qui il lui plaît* (1), de même que le Fils révèle le Père *à qui il l'aura voulu* (2), de même le Saint-Esprit répand ses grâces et ses dons *sur qui il veut*, agissant avec une toute puissance égale à celle du Père et à celle du Fils (3) »

Le double nom d'Esprit et de saint n'est pas tellement propre à la troisième personne de la Trinité, qu'il ne puisse convenir également aux deux autres, ainsi que nous l'apprennent les divines Ecritures. « Dieu est Esprit, disait Jésus à la Samaritaine ; il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et et en vérité (4). » « Saint, Saint, Saint est le Seigneur, Dieu des armées, le Seigneur Tout-Puissant qui était, qui est et qui doit venir, » cantique de louanges et d'adoration par lequel les esprits célestes honorent dans Isaïe (5) et dans l'Apocalypse (6) la sainteté de chacune des trois personnes divines, égales en toutes choses. Ce double titre est même quelquefois attribué à de simples créatures : David donne le nom d'Es-

(1) Rom. 9. 18. (2) Saint Luc. 10. 22. (3) Saint Aug. sur le Symb. chap. 11. Sicut Pater cui vult miseretur, et Filius cui vult Patrem revelat, ita etiam Spiritus sanctus et inspirare legitur et dona dividere prout vult.

(4) Ev. saint Jean, 4. 24. Spiritus est Deus. (5) Isaïe 6. 3. Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus, Deus Exercituum. (6) Apoc. 4. 8.

prits aux anges, ministres et ambassadeurs du Tout-Puis-sant (1) ; et l'Eglise appelle Saints ceux de ses enfants, dont le Dieu trois fois saint couronne les mérites en couronnant ses propres dons. Mais par ces mots, *je crois au Saint-Esprit*, nous devons entendre la troisième personne de la Sainte-Trinité, ainsi désignée dans l'ancien comme dans le nouveau Testament. « Seigneur, disait David, ne retirez pas de moi » votre Esprit saint (2). Qui connaîtra votre pensée, s'écrie » l'auteur du livre de la Sagesse, si vous n'envoyez du haut » des cieux votre Esprit saint (3) ? » C'est la vertu de ce même Esprit saint qui couvrit de son ombre la très sainte Vierge Marie, et la fit mère de Dieu (4). C'est l'Esprit saint qui descendit sous la forme d'une colombe sur Notre-Seigneur, lorsqu'il reçut le baptême de saint Jean (5). C'est au nom de l'Esprit saint, comme au nom du Père et du Fils, que Jésus-Christ ordonne d'administrer le baptême (6).

Cette expression, *Je crois au Saint-Esprit, Credo in Spiritum sanctum*, dont se sont servi les Apôtres pour établir la foi au Saint-Esprit, étant la même que celle qu'ils emploient pour formuler la croyance en Dieu le Père et la croyance en Jésus-Christ son Fils unique, *Credo in Deum Patrem.... et in Jesum Christum*, il ne peut rester la moindre incertitude sur l'existence et la nature de cette troisième personne de la Sainte-Trinité. Ils ont voulu par là nous apprendre que le Saint-Esprit est Dieu comme le Père et le Fils, qu'il leur est égal en toutes choses, qu'il a la même puissance, la même sagesse, la même éternité, les mêmes perfections en un mot et la même nature que les deux autres personnes, avec lesquelles il

(1) Ps. 103. 5. Qui facis Angelos tuos spiritus. (2) Ps. 50 13. Et Spiritum sanctum tuum ne auferas à me. (3) Sag. 9. 17. Nisi miseris Spiritum sanctum tuum de Altissimis. (4) Saint Luc, 1. 35. Spiritus sanctus superveniet in te. (5) Ibid. 3. 22. Et descendit Spiritus sanctus corporali specie sicut columba in ipsum. (6) Saint Matth. 28, 19 Baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti.

ne forme qu'un seul et même Dieu. Dogme fondamental entre ceux sur qui repose l'édifice de la Foi, ainsi que nous l'enseignent les saintes Écritures.

Il suffit, en effet, de citer les paroles sorties de la bouche de Notre-Seigneur, lorsqu'il établissait la forme du baptême : « Instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, et » du Fils et du Saint-Esprit (1) » ; ou ces autres paroles de l'apôtre saint Jean : « Il y en a trois qui rendent témoignage » dans le ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit ; et ces trois » ne sont qu'un seul être. (2). » Ces deux textes placent le Saint-Esprit sur le même rang d'honneur et de dignité que le Père et le Fils ; ils établissent clairement l'égalité des trois personnes, et par conséquent la divinité du Saint-Esprit.

Saint Paul voulant étouffer certaines disputes qui s'étaient élevées entre les Corinthiens sur l'excellence et la diversité des dons du Saint-Esprit, chacun préférant le sien à celui des autres, leur fait voir que ces divers dons viennent également de Dieu. « S'il y a diversité dans les dons, dit-il, c'est cependant le même Dieu qui les opère. Puis il ajoute : « C'est le » même Saint-Esprit qui opère ces différents dons, et les répartit à chacun comme il lui plaît (3). » Il est clair que l'Apôtre atteste ici la divinité du Saint-Esprit, puisqu'il lui donne nettement le nom de Dieu ; *Deus operatur, Spiritus sanctus operatur*. Il attribue plus loin au Saint-Esprit les grâces merveilleuses dont fut tant de fois témoin l'Église naissante, telles que le don des langues, le don des prophéties, etc., lesquelles évidemment ne pouvaient avoir d'autre auteur qu'un Dieu (4). Le Saint-Esprit était encore, selon le même Apôtre, le Dieu qui avait prédit au prophète Isaïe l'endurcissement des Juifs en face des prodiges qui allaient faire le salut des Gentils ;

(1) Saint Matth. 28. 19. (2) 1^{re} Ep. de saint Jean, 5. 7. (3) 1 Cor. 12. 4 et suiv. (4) Ibid. Alii per Spiritum datur gratia sanitatum, alii prophetia, alii genera linguarum.

celui que le prophète appelle *le Seigneur*, saint Paul citant textuellement le passage d'Isaïe, le nomme *le Saint-Esprit* (1). C'est le Saint-Esprit, disent encore nos saints Livres, qui purifie nos corps, où il habite comme dans son temple (2). « Comment » ne serait-il pas Dieu, demande saint Augustin, celui que » l'Écriture place dans un temple? Si le Saint-Esprit n'était » qu'une créature, il n'aurait point de temple, mais il serait » lui-même le temple de Dieu » (3). C'est le Saint-Esprit qui sanctifie nos âmes (4), qui donne la vie à nos œuvres (5), qui aide notre faiblesse (6), qui remplit l'univers, qui contient tout, qui entend tout (7), qui pénètre tout et même ce qu'il y a de plus caché dans les profondeurs de Dieu (8). Ces magnifiques attributions, données au Saint-Esprit par nos divins Livres, pourraient-elles convenir à celui qui ne serait pas Dieu? Le Saint-Esprit étant Dieu comme le Père et le Fils et n'étant cependant ni le Père ni le Fils, est donc une personne distincte, qui avec les deux autres forme la Sainte-Trinité, une dans sa substance, quoique triple dans ses personnes. C'est ce que l'Église rappelle tous les jours à ses enfants, lorsqu'elle termine ses divins cantiques par la gloire qu'elle rend également au Père et au Fils et au Saint-Esprit (9).

Macédonius, patriarche de Constantinople, ayant osé attaquer la divinité du Saint-Esprit, les Pères du second concile général, premier de Constantinople, ayant à leur tête saint Cyrille de Jérusalem et saint Grégoire de Nazianze, anathématisèrent solennellement la nouvelle impiété. Pour ne laisser aucune prise à l'erreur, ils modifièrent ainsi l'article huitième

(1) Act. 28. 25. (2) 1 cor. 6, 19. An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus sancti? (3) Saint Aug. Enchirid, ch. 56. Quomodo Deus non est, qui templum habet? Spiritus sanctus si creatura, non creator esset, non haberet templum, sed ipse templum esset. (4) Tom. 15. 16. (5) Evang. saint Jean, 6. 64. (6) Tom. 8. 26. (7) Sagesse, 1. 7. Spiritus Domini replevit orbem terrarum, et hoc quod continet omnia, scientiam habet vocis. (8) 1 cor. 2. 10. Spiritus omnia scrutatur, etiam profunda Dei. (9) Doxologie.

du Symbole des Apôtres, auquel le concile de Nicée n'avait rien ajouté : *Et au Saint-Esprit, qui est aussi Seigneur, qui donne la vie, qui procède du Père et du Fils, qui est adoré et glorifié conjointement avec le Père et le Fils, qui a parlé par les prophètes*. Les Pères appellent le Saint-Esprit *Seigneur*, pour faire voir qu'étant Dieu, on ne doit pas le confondre avec les anges, simples créatures, qui ne sont que ses ministres et ses envoyés. Par ces paroles, *qui est adoré conjointement avec le Père et le Fils*, ils proclament la divinité du Saint-Esprit et son égalité aux deux autres personnes. Ils l'appellent *Vivifiant*, parce que c'est lui qui communique à l'âme la vie spirituelle, la vie de la grâce, vie plus solide et plus réelle que celle que donne au corps son union avec l'âme. En disant qu'il *procède du Père et du Fils*, ils le reconnaissent comme la production éternelle de ces deux personnes divines. Quoiqu'ils n'aient parlé explicitement que de la procession du Père, l'Eglise Romaine n'a point introduit un nouveau dogme en y ajoutant *et du Fils*, parce que cette doctrine est conforme au Saint Évangile, où la procession du Saint-Esprit du Père et du Fils n'est pas moins clairement marquée que son existence comme personne divine dans le Mystère de la Sainte-Trinité. Les Pères les plus célèbres de l'Eglise grecque, tels que saint Athanase (1), saint Basile (2), saint Jean Chrysostôme (3), en l'enseignant dans leurs doctes écrits, l'avaient puisée à cette source sacrée des Écritures.

En effet, selon l'évangéliste saint Jean, Jésus-Christ dit à ses Apôtres : « L'Esprit Consolateur, *que mon Père vous en-* » *verra en mon nom*, vous enseignera toutes choses (4) » ; et au chapitre suivant : « Lorsque le Consolateur, l'Esprit de » *vérité, que je vous enverrai de la part de mon père, sera*

(1) Hom. 3 contre les Ariens, ch. 24. (2) Second traité sur le Saint-Esprit, ch. 24. (3) 1^{re} hom. sur le Symbole. (4) Ev. saint Jean, 14. 26. *Paracletus, quem mittet Pater in nomine meo.*

» venu, il rendra témoignage de moi (1). » Selon ces paroles, le Saint-Esprit est également envoyé par le Père et par le Fils; il procède donc du Père et du Fils. Dans ce même chapitre, Jésus-Christ dit que le Saint-Esprit procède du Père (2), et dans le suivant il ajoute : Cet Esprit me glorifiera, *parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera*. (3) Si le Saint-Esprit, comme le prétendent les Grecs schismatiques, ne procède point du Fils, quel sens donner à ces paroles ?

La doctrine de saint Paul n'est pas moins précise. « Dieu, » dit l'Apôtre, a envoyé dans vos cœurs *l'Esprit de son Fils* » qui crie : Mon père, mon père (4) ». Et ailleurs : « Celui » qui n'a pas *l'Esprit de Jésus-Christ* n'est point à lui (5) ». Dans ces deux textes, le Saint-Esprit est appelé l'Esprit du Fils, comme il est appelé en plusieurs autres passages l'Esprit du Père ; donc il procède du Fils comme du Père. « Pour- » quoi ne croirions-nous pas, dit saint Augustin, que le » Saint-Esprit procède aussi du Fils, puisqu'il est l'Esprit » du Fils (6) ? »

Quoique dans le mystère de la Sainte-Trinité les attributs divins conviennent tous également aux trois personnes, chacune d'elles étant véritablement Dieu, il est cependant des opérations qui, dans le langage de l'Écriture, leur sont assignées plus particulièrement. C'est ainsi qu'après avoir donné au Père la toute-puissance et au Fils la sagesse, on attribue l'amour au Saint-Esprit, parce que cette divine personne est le lien de charité, dit saint Augustin, qui unit entre elles les deux autres (7). De cet amour descendent sur nous, comme

(1) Ev. saint Jean, 15. 26. Paracletus, quem ego mittam à Patre. (2) Ibidem. (3) Ev. saint Jean, 16. 14. (4) Galat. 4. 6. Misit Deus spiritum Filii sui in corda vestra, clamantem : Abba, Pater. (5) Rom. 8. 9. Si quis autem spiritum Christi non habet, hic non est ejus. (6) Saint Aug. tract. 99. in Joann. Cur non credamus quod etià de Filio procedat Spiritus sanctus, cum Filii quoque ipse sit Spiritus? (7) Saint Aug. de trin. lib. 6. Spiritus sanctus ipse est charitas consubstantialis Patris et Filii, quâ uterque conjungitur.

d'un foyer ardent, les flammes célestes qui embrasent nos cœurs, lorsque le Saint-Esprit daigne les honorer de sa présence, en leur donnant la sanctification et la vie de la grâce, ou lorsqu'il vient opérer sur la terre ces prodiges qui en renouvellent la face (1). C'est ce que Dieu avait lui-même annoncé lorsqu'il faisait dire au prophète Ezéchiel : « Je vous donnerai mon » esprit et vous vivrez (2) » ; et au prophète Joël : « Je répandrai mon esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront ; vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards auront des songes (3). » Ces dons extraordinaires, accordés avec tant de profusion à l'Eglise naissante, ne se renouvellent plus qu'à de rares intervalles. Nécessaires pour la conversion des païens, comme l'observe saint Paul touchant les prophéties et le don des langues (4), ils ne seraient maintenant qu'une preuve de plus ajoutée au magnifique et long cortège des preuves invincibles qui servent de base à la religion chrétienne.

Un des plus merveilleux effets de la grâce du Saint-Esprit fut le changement opéré dans les Apôtres au jour de la Pentecôte. « Nous savons, dit le pape saint Grégoire, ce qu'ils » étaient avant la venue de ce divin Esprit, et nous savons » aussi quel courage ils montrèrent lorsqu'ils furent revêtus » de la force d'en-haut. Que la servante du grand prêtre nous » raconte combien fut lâche le chef même du troupeau ; mais » rappelons-nous aussi combien cet homme si faible déploya » plus tard d'intrépidité (5) ». On peut dire la même chose des autres Apôtres. L'Évangile nous apprend qu'ils se tenaient cachés et renfermés depuis la mort du Sauveur, par crainte des juifs (6). Mais à peine l'Esprit-Saint est-il descendu sur

(1) Ps. 103. 30. (2) Ezéch. 37. 6. (3) Joël, 2. 28. (4) 1 cor. 14. 22. (5) S. Greg. Magn. Homil. 30. In Evang. Quales namque antè adventum hujus Spiritus fuerint, scimus ; et post adventum illius cujus fortitudinis facti sint, conspicimus. (6) Ev. saint Jean, 20. 19. Cum fores essent clausæ propter metum Judæorum.

eux, qu'ils se lèvent transformés en des hommes nouveaux. Ils sortent du cénacle ; ils rassemblent le peuple étonné de leur hardiesse, et lui annoncent hautement que ce Jésus qu'il vient de crucifier est le Messie qu'attendaient ses pères (1). Les princes des prêtres et les magistrats cherchent vainement à les intimider ; ils les menacent et leur défendent vainement, sous des peines sévères, de prêcher la nouvelle doctrine. Plus tard on les arrêtera ; on les chargera de chaînes ; on les battra de verges ; rien ne sera capable d'ébranler leur constance. « Nous ne pouvons pas nous taire, répondront-ils, nous ne » nous faisons pas, *non possumus non loqui* (2) ». Etienne sera lapidé ; un des Apôtres aura la tête tranchée par ordre d'Hérode ; on en jettera un autre du haut du temple et sa tête se brisera sur les pavés. Ces cruautés n'effraieront pas le reste des disciples ; ils se réjouiront d'avoir été jugés dignes de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus (3). Forts de l'esprit de Dieu, ils braveront les cachots, les tourments, la mort même, sans que leur courage faiblisse un seul instant. « Evidemment, s'écrie le même saint docteur, ces hommes » n'eussent point osé lutter ainsi contre la puissance du siècle » déchaînée contre eux, si la force du divin Esprit ne les eût » rendus invincibles (4) ».

Le prophète Isaïe, parlant des glorieuses prérogatives qui devaient rehausser l'humanité sainte de Jésus-Christ, s'exprimait en ces termes : « L'Esprit de Dieu reposera sur lui, l'Es- » prit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de » force, l'Esprit de science et de piété, et il sera rempli de l'Es- » prit de crainte du Seigneur (5). » Ces vertus, qui sont appelées par excellence les dons du Saint-Esprit, et dont nous parlons avec quelque détail en expliquant le sacrement de confir-

(1) Act. 3. 13 et suiv. (2) Act. 4. 20. (3) Act. 5. 41. (4) S. Greg. Magn. homil. 30. in Evangelia. Mundi hujus potestatibus contraire non præsumerent, nisi eos sancti Spiritus fortitudo solidasset. (5) Isaïe, 11. 2.

mation, sont aussi l'apanage des véritables chrétiens : membres de Jésus-Christ avec lequel il ne font qu'un même corps, ils les partagent avec leur divin Chef, quoique dans un degré de perfection bien inférieure à celle de l'Homme-Dieu. Des dons du Saint-Esprit, le plus précieux, le plus digne de nos recherches, est la grâce sanctifiante, qui établit nos âmes dans la justice, qui nous marque du sceau de l'Esprit-Saint, et qui est le gage et les arrhes de notre héritage (1). C'est elle qui nous unit à Dieu par les liens de la charité, qui nous embrase du feu de son amour, qui nous fait commencer une vie nouvelle, nous inonde de paix, de consolation et de joie (2), nous rend participants de la nature divine (3), et nous mérite l'honneur d'être appelés et d'être en effet les enfants de Dieu (4).

CHAPITRE DOUZIÈME.

Article neuvième du Symbole : *Je crois la sainte Église catholique, la communion des Saints.*

PREMIÈRE DISSERTATION.

Étymologie du mot Église ; définition et nature de l'Église.

Des divers articles du Symbole, il n'en est point dont le sens soit plus important à connaître et à fixer que celui qui regarde

(1) Ephes. I. 13. Signati estis Spiritu Sancto, qui est pignus hæreditatis nostræ. (2) Galat. 5. 22. (3) 2^e Ep. de saint Pierre I. 4. (4) 1^{re} Ep. de saint Jean, 3. 1. Ut filii Dei nominemur et simus.

l'Eglise. Il ne s'agit pas ici d'un de ces mystères que leur hauteur dérobe à nos regards et que la main de Dieu a recouverts d'un voile impénétrable. L'existence de l'Eglise est, si l'on peut parler ainsi, un fait mis à la portée de tous les fidèles, parce que l'Eglise est revêtue de marques et de caractères qui n'appartiennent qu'à elle, et qui lui sont tellement spéciaux, qu'on ne saurait s'y méprendre, quand on les examine avec un peu de bonne foi et d'attention.

Les caractères qui distinguent l'Eglise de Jésus-Christ sont clairement indiqués dans l'Ecriture. Saint Augustin remarque à ce sujet que les prophéties qui touchent Notre-Seigneur sont plus obscures que celles qui regardent l'Eglise. Il en donne pour raison que les prophètes prévoyaient par l'Esprit de Dieu les divisions, les hérésies, les schismes qui devaient éclater parmi les hommes, et qu'ils voulaient, en s'expliquant plus clairement sur l'Eglise, laisser sans excuse l'apostasie de ceux qui l'abandonneraient pour s'attacher à des sectes étrangères (1). La connaissance et l'étude des marques qui caractérisent l'Eglise de Jésus-Christ a donc pour avantage de nous détourner des voies funestes de l'erreur et du schisme, et d'affermir nos pas dans la seule route qui conduise au salut.

Les protestants, et la plupart des communions chrétiennes séparées du catholicisme, conviennent avec nous que hors de l'Eglise il n'y a point de salut. Leurs professions de foi et les écrits de leurs plus célèbres docteurs ne laissent aucun doute à cet égard. « Hors du sein de l'Eglise, dit Calvin, il n'y a pas « de salut à espérer (2). » Tous reconnaissent qu'elle est cette Arche mystérieuse, hors de laquelle le naufrage est certain ;

(1) Saint Augustin in psal 30. Obscurius dixerunt prophetæ de Christo quàm de Ecclesiâ, quia videbant in Spiritu contrâ Ecclesiam homines magnas contentiones excitaturos. Ideò illud undè majores lites futuræ erant, planius prædictum et apertius prophetatum est, ut ad judicium illis valeat. (2) Calv. institut. livre 4. chap. 1. Extra Ecclesiæ gremium nulla speranda salus.

qu'elle est ce bercail dont parle le Sauveur, qui seul renferme les véritables brebis; cette colonne de la vérité qui porte tout l'édifice du corps mystique de Jésus-Christ. « C'est son sein » qui nous a portés, dit saint Cyprien (1). C'est son lait qui nous » a nourris, c'est son esprit qui nous anime; c'est elle qui in- » troduit dans le royaume céleste les enfants de la régénéra- » tion. Quiconque s'en sépare renonce à ses promesses; ce » n'est plus qu'un étranger, un profane, un ennemi. On ne » peut avoir Dieu pour père quand on n'a point l'Eglise pour » mère; le Seigneur nous en a prévenus lorsqu'il a dit: qui » n'est pas avec moi, est contre moi, qui n'amasse point avec » moi, dissipe. »

Le terme Eglise, emprunté à la langue grecque, signifie par lui-même *assemblée, convocation, réunion de plusieurs personnes*. Il désigne dans cette acception plutôt une société profane qu'une assemblée religieuse. C'est dans ce sens que le Psalmiste disait: « Je hais l'*Eglise* et l'assemblée des mé- » chants; je ne m'assierai pas avec les impies (2). » Saint Luc appelle de même une *Eglise confuse* la réunion du peuple d'Ephèse accourant en foule à la place publique pour venger l'honneur de Diane, sa grande Déesse (3). Mais dans le style ecclésiastique cette expression ne sert qu'à signifier ou le lieu dans lequel les chrétiens s'assemblent pour chanter les louanges divines, ou la société de ceux qui font profession de la doctrine de Jésus-Christ. Saint Paul l'a employée dans les deux sens; dans le premier, en disant aux Corinthiens: « J'apprends » que lorsque vous vous assemblez dans l'*Eglise*, il y a des

(1) Saint Cyprien de unit. secl. sub. initio. Illius fœtu nascimur, lacte nutrimur, spiritu animamur. Quisquis ab Ecclesiâ segregatur, à promissis ejus separatur. Alienus est, profanus est, hostis est. Habere jam non potest Deum patrem, qui Ecclesiam non habet matrem. Monet Dominus et dicit: Qui non est mecum, adversus me est: et qui non mecum colligit, spargit. (2) Ps. 25. 5. Odivi ecclesiam malignantium. (3) Act. 19. 32. Erat enim ecclesia confusa.

divisions parmi vous (1) ». Dans le second, lorsqu'il mande aux Romains : « Toutes les *Eglises de Jésus-Christ* vous sa- » luent (2). » Le terme Eglise servant à désigner la société chrétienne, signifie quelquefois les simples fidèles sans comprendre les pasteurs, quelquefois les pasteurs sans marquer les fidèles. Saint Paul a employé le premier sens, lorsqu'il disait aux prêtres d'Ephèse convoqués à Milet : « Prenez garde à » vous-même et à tout le troupeau, sur lequel le Saint-Esprit » vous a établis Evêques pour gouverner l'*Eglise de Dieu*, » qu'il a acquise par son propre sang (3). » Il est clair que l'Apôtre distingue les pasteurs qui doivent conduire, d'avec l'Eglise qui doit être conduite, et que sous le nom d'Eglise, il ne comprend que les simples fidèles. Jésus-Christ, au contraire, s'est servi du même terme pour désigner les pasteurs seuls, lorsqu'il appelle Eglise le tribunal auquel doit être traduit celui qui n'aura point reçu avec docilité les remontrances charitables de ses frères. « S'il ne les écoute pas, dit le Sauveur, » dites-le à l'Eglise, et s'il refuse d'écouter l'Eglise, qu'il soit » pour vous comme un païen et un publicain (4). » Notre-Seigneur n'entend ici évidemment que les pasteurs, qui seuls ont été constitués par lui juges de leurs frères, lorsqu'il leur a donné le pouvoir de lier et de délier.

C'est sous l'une et l'autre acception que doit s'entendre l'article inséré dans le Symbole : *Je crois la sainte Eglise*. Cette dénomination sert donc à désigner l'universalité des fidèles dispersés dans toutes les parties du monde, et les pasteurs légitimes sous la conduite desquels ils professent une même foi, et participent aux mêmes sacrements. Tous ceux qui com-

(1) 1 Cor. 11. 18. *Convenientibus vobis in Ecclesiam*. (2) Rom. 7. 16. *Salutant vos omnes Ecclesiæ Christi*. (3) Art. 20. 28 *Attendite vobis et universo gregi, in quo vos Spiritus sanctus posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei, quam acquisivit sanguine suo*. (4) Saint Matth. 18. 17. *Quòd si non audierit eos, dic Ecclesiæ; si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus*.

posent cette sainte société, pasteurs et troupeau, sont les membres d'un seul corps, dont Jésus-Christ est le chef invisible, et dont le chef visible est l'évêque de Rome, successeur de saint Pierre, et vicaire de Jésus-Christ sur la terre. C'est avec raison que l'on donne à cette auguste réunion le nom d'Eglise, qui veut dire *Assemblée de ceux qui sont appelés*. Car personne ne s'y associe de lui-même et de son propre mouvement; tous ceux qui y entrent sont prévenus par la grâce, la vocation étant le premier don que Dieu fait aux saints, suivant cette parole de l'Ecriture: « Ceux que Dieu a » appelés il les a justifiés; ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés (1). » Ce sont ces hautes et glorieuses destinées des chrétiens qui ont fait donner à leur assemblée le nom d'Eglise, ou de *convocation*, pour leur apprendre que la possession des biens éternels est la fin pour laquelle ils ont été appelés. Il n'en était pas de même de l'ancien peuple de Dieu. Quoique l'Eglise juive fût la figure de celle de Jésus-Christ, elle ne fut à proprement parler qu'une *synagogue ou congrégation*. » Les Apôtres, dit saint Augustin, n'ont jamais donné ce nom, mais toujours celui d'Eglise, à l'assemblée chrétienne, pour marquer » par la différence des appellations la différence qui distingue » les chrétiens du peuple juif. Les juifs, ajoute ce saint docteur, » réunis en troupeau sous la conduite des envoyés de Dieu, » n'ont jamais attendu des divines promesses que l'abondance des biens de la terre; tandis que les chrétiens sont » appelés à porter plus haut leurs espérances, et à désirer par-dessus tout les biens du ciel (2).

Outre le nom d'Eglise, qui sert le plus souvent à désigner la société chrétienne, il en est plusieurs autres, métaphoriques et mystérieux, qui lui sont donnés par l'Ecriture, pour exprimer ou son état sur la terre, ou la tendre charité de Jésus-Christ

(1) Rom. 8. 30. Quos vocavit, hos et justificavit; quos autem justificavit, illos et glorificavit. (2) Saint Aug. sur le ps. 81.

pour elle, ou son union intime avec le Sauveur. « Je vous ai » écrit ces choses, dit l'Apôtre saint Paul à son disciple Timothée, afin que vous sachiez comment il faut vous conduire » dans la maison de Dieu, qui est l'Eglise du Dieu vivant (1) ». L'Eglise est appelée ici la maison de Dieu; elle est cette grande famille que Dieu lui-même gouverne avec la vigilance et la tendresse d'un père. L'Evangile la nomme la *bergerie* et le *troupeau*, parce que Jésus-Christ, qui a usé de cette comparaison, a dit de lui-même qu'il est la porte de l'une (2), et le pasteur de l'autre (3). Elle est dite *l'épouse de Jésus-Christ*, parce que de même que la première femme fut formée d'une côte d'Adam pendant son sommeil, de même l'Eglise est sortie du côté de Jésus-Christ, ouvert par la lance, lorsque l'Homme-Dieu s'endormit sur la croix. C'est ce grand mystère qui remplissait l'Apôtre d'une sainte jalousie, et lui faisait dire aux Corinthiens : « qu'il les avait fiancés à un époux unique qui » est Jésus-Christ, pour les lui présenter comme une vierge » toute pure (4). » Enfin saint Paul l'appelle le *corps de Jésus-Christ* (5), pour marquer l'union des fidèles avec le Sauveur; ils sont les membres de ce corps mystique, dont il est la tête et la vie.

(1) 1^{re} Ep. à Tim, 3. 15. Ut scias quomodo oporteat in domo Dei conversari, quæ est Ecclesia Dei vivi. (2) Ev. saint Jean, 10. 9. Ego sum ostium. (3) Ibid. v. 11 et 14. Ego sum pastor bonus. (4) 2 Cor. 11. 2. Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo. (5) Col. 1. 24. Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi, in carne meâ, pro corpore ejus, quod est Ecclesia.



DEUXIÈME DISSERTATION.

Des différentes parties de l'Eglise. Eglise triomphante, Eglise militante, Eglise souffrante. Quels sont les véritables membres de l'Eglise? Les pécheurs en font-ils partie? Des infidèles, des catéchumènes, des hérétiques, des schismatiques et des excommuniés.

Les sociétés humaines, petites dans leur origine, lentes dans les progrès de leur accroissement, après avoir brillé quelque temps sur la terre, s'éteignent, et laissent à peine derrière elles quelques faibles traces de leur passage sur la terre. Il n'en est pas ainsi de l'Eglise. Elle est le royaume de celui dont l'Ange, en annonçant sa naissance temporelle, a dit que son règne n'aurait point de fin (1). Son divin Chef est ce Fils de l'homme, qui, selon Daniel, « a reçu de l'Ancien des jours l'honneur et » l'empire; que tous les peuples, toutes les tribus, toutes les » langues serviront; dont la puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, et dont le royaume ne sera » jamais détruit (2). »

Les membres de l'Eglise se partagent en deux classes. Les anges et les saints forment la première; on l'appelle l'Eglise triomphante; la seconde, qu'on nomme l'Eglise militante, se compose des fidèles qui n'ont pas encore achevé leur course, ni mérité l'éternelle récompense. L'Eglise triomphante est donc cette sainte et illustre assemblée, où sont réunis les anges restés fidèles à Dieu depuis leur création, et les hommes qui ayant triomphé du monde et du démon, jouissent des joies sans fin du paradis. L'Eglise militante est la réunion des fidèles, voya-

(1) Saint Luc, 1. 33. Et regni ejus non erit finis. (2) Dan. 7. 14. Et omnes populi, tribus et linguæ ipsi servient; potestas ejus, potestas æterna, quæ non auferetur; et regnum ejus, quod non corrumpetur.

geurs encore sur cette terre d'exil, luttant sans cesse contre des ennemis cruels et acharnés, espérant la couronne, sans l'avoir encore obtenue. Ces deux églises n'en forment néanmoins qu'une seule, dont les deux branches, reliées entr'elles par la charité, s'honorent et s'aident réciproquement, l'une par ses vœux et ses prières, l'autre par les secours et les grâces qu'elle implore sans cesse pour le salut de ses frères, qui fait l'objet de sa continuelle sollicitude (1).

Il est encore une troisième partie de l'Eglise, qu'on appelle souffrante. Elle se compose des âmes justes, qui sans avoir perdu l'innocence du baptême, ont montré trop d'attache aux choses temporelles ou n'ont point évité avec assez de soin les fautes légères, et de celles qui après s'être souillées par des fautes graves dont elles ont reçu le pardon, ne les ont pas complètement effacées par les larmes de la pénitence. La réparation due au péché se mesurant sur la grandeur de Dieu, lorsque les peines de cette vie n'ont point offert une compensation suffisante à la justice de celui qui a trouvé des taches jusque dans ses anges (2), ces âmes saintes, déjà lavées par le sang de Jésus-Christ dont l'application leur a été faite par les sacrements, achèvent de se purifier dans le feu du Purgatoire, le même, à la durée près, selon le sentiment commun des saints docteurs, que celui de l'enfer. Ce qui faisait dire à saint Augustin : « Seigneur, punissez-moi dans cette vie, et rendez-moi tel à vos yeux que je n'aie pas besoin dans l'autre du feu qui purifie (3). » Mais ces âmes, que Dieu a graciées de la peine éternelle, appartiennent de droit à l'Eglise triomphante, où leur place est marquée, et qui les reçoit successivement dans son sein, à mesure qu'elles achèvent de satisfaire à la justice divine.

(1) Saint Bern. 5^e disc. sur les saints. (2) Job. 4. 18. In Angelis suis reperit pravitatem. (3) Saint Augustin. sur le ps. 37. chap. 3. In hac vitâ purges me, Domine, et talem me reddas, cui jam emendatorio igne non opus sit.

Les protestants, qui nous accusent si souvent d'intolérance, prétendent que les pécheurs ne font réellement point partie de l'Eglise, quoiqu'ils vivent dans son sein, et que les justes seuls doivent être comptés au nombre de ses enfants. L'Ecriture et la tradition condamnent formellement cette grave erreur. L'apôtre saint Paul (1), et après lui les plus célèbres docteurs, ont comparé l'Eglise à un corps vivant, dont Jésus-Christ est la tête et le chef. *Pro corpore ejus, quod est Ecclesia.* L'Eglise forme donc comme une personne morale, composée d'une âme et d'un corps. Son âme, ce sont les dons intérieurs du Saint-Esprit et la charité. La profession de la même foi, la participation aux mêmes sacrements et la soumission aux pasteurs légitimes constituent son corps. Il est certain que pour être un véritable membre, un membre vivant de l'Eglise, il faut appartenir à son âme par la charité, et à son corps par les liens visibles de la même foi, des mêmes sacrements et de la soumission aux mêmes pasteurs. La foi sans les œuvres et sans la charité laisse un chrétien dans un état de mort aux yeux de Dieu. Mais il n'en appartient pas moins à l'Eglise par les liens extérieurs, les seuls qui tombent sous nos sens; comme un membre mort ne cesse d'appartenir au corps humain, tant qu'il n'en est pas réellement retranché. L'Eglise est comparée dans l'Evangile à une cité bâtie sur la montagne (2). Il faut par conséquent qu'elle soit toujours visible, qu'elle se découvre de loin à tous les regards. Prétendre que les justes seuls en font partie, c'est en quelque façon la faire disparaître. En effet, Dieu, qui sonde les cœurs, connaissant seul ceux qui sont à lui (3); d'un autre côté les lumières de l'homme étant nécessairement très-bornées et ses jugements presque toujours incertains, qui pourrait prononcer avec assurance sur le degré de justice de ses semblables? Qui pourrait dire où seraient les

(1) Ephés. 5. 23. (2) Saint Matth. 5. 14. (3) 2^e ep. à Tim. 2. 19. *cognovit Dominus qui sunt ejus.*

justes, où se trouverait l'Eglise ? Celle-ci deviendrait donc quelque chose d'incertain ; on ne saurait où la prendre, si les liens extérieurs qui en unissent tous les membres, même ceux qui sont morts par défaut de charité, ne la maintenaient dans une perpétuelle visibilité.

L'Eglise ne renferme donc pas seulement des bons dans son sein ; il s'y trouve aussi des méchants, comme nous l'apprenons d'ailleurs par les diverses paraboles sorties de la bouche de Jésus-Christ lui-même. Elle est le filet, qui jeté dans la mer prend toute sorte de poissons (1) ; le champ où l'homme ennemi a semé de l'ivraie au milieu du bon grain (2) ; l'aire où la paille et le blé sont mêlés ensemble (3). Elle est représentée par les dix vierges, les unes folles, les autres sages (4) ; et figurée longtemps avant la loi nouvelle par l'arche de Noé où se trouvaient ensemble des animaux purs et impurs (5), des chevreux et des léopards, des agneaux et des loups, dit saint Jérôme (6). Les méchants appartiennent donc à l'Eglise, où ils sont confondus avec les bons, par les liens extérieurs qui les unissent comme ceux-ci au même corps ; mais ils y sont dans le même état que la paille mêlée avec le froment dans le grenier, ou comme l'ivraie avec le bon grain, ou comme est un membre mort dans le corps humain, lorsqu'il n'en est pas détaché. Les Pères de l'Eglise, appuyés sur l'Ecriture et la tradition, ont unanimement enseigné cette doctrine comme un dogme de foi.

Par les règles qui viennent d'être posées, il est facile de

(1) Saint Matth. 13. 47. *Ex omni genere piscium congreganti.* (2) Ibid. chap. id. v. 24 et suiv. *Venit inimicus, et superseminavit zizania in medio tritici.* (3) Saint Matth. 3. 12. *Et congregabit triticum suum in horreum, paleas autem comburet igne inextinguibili.* (4) Saint Matth. 25. 1 et suiv. *Quinque autem ex eis erant fatuæ, et quinque prudentes.* (5) Gen. 7. 8. *De animantibus quoque mundis et immundis.* (6) Saint Jérôme. Dialogue contre les Lucifériens. *Ibi pardus et hædi, lupus et agni; ita et hic, justus et peccatores.*

discerner les membres de l'Eglise, de ceux qu'elle n'admet point au nombre de ses enfants. Dans cette dernière classe on doit ranger les Infidèles, les Catéchumènes, les Hérétiques, les Schismatiques et les Excommuniés.

Les Infidèles n'appartiennent ni à l'âme ni au corps de l'Eglise, puisqu'ils n'ont ni la foi de ses mystères, ni l'espérance des biens qu'elle promet, ni la charité, et que n'ayant pas reçu le baptême, qui est la seule porte par laquelle on puisse y entrer, ils ne tiennent à elle par aucun lien. Les pasteurs n'ont sur eux aucune autorité, comme le reconnaissait saint Paul, lorsqu'exhortant les Corinthiens à n'avoir point commerce avec les hommes coupables de certains grands crimes, il les prévient que cette défense ne regarde que ceux qui sont au nombre des frères. « Car, ajoute-t-il, à quel titre jugerais-je ceux qui sont hors de l'Eglise ? Dieu les jugera (1) ».

Les Catéchumènes, c'est-à-dire ceux que l'on dispose par des instructions à être admis bientôt dans l'assemblée chrétienne, mais qui ne sont pas encore baptisés, ne font point partie de l'Eglise. Il est vrai qu'ils peuvent appartenir à son âme par la foi et la charité, et que le désir ardent de recevoir le baptême peut leur ouvrir la porte du ciel dans le cas d'une mort prématurée. Tel était le sentiment de saint Ambroise. Ce saint et illustre Docteur ne fit point difficulté de prier publiquement pour le jeune empereur Valentinien, mort catéchumène, et d'assurer que Dieu ne refuserait point à un prince selon son cœur la grâce qu'il avait si vivement sollicitée. Mais comme les catéchumènes ne sont point encore régénérés en Jésus-Christ, et qu'ils n'ont aucun droit aux sacrements de l'Eglise, ils n'en sont point réellement et actuellement les membres. « Tant que vous êtes catéchumènes, disait saint Grégoire » de Nazianze, vous êtes dans le vestibule de la maison de Dieu ;

(1) 1 Cor. 5. 12 et 13. Quid enim mihi de iis, qui foris sunt, judicare? eos Deus judicabit.

» vous ne serez chrétiens, que quand vous en aurez franchi le
» portique (1). »

L'Hérésie est la profession ou l'enseignement public et opiniâtre d'un ou de plusieurs dogmes contraires à la foi catholique. Tous ceux qui sont engagés dans l'hérésie, soit qu'ils l'enseignent aux autres, soit qu'ils s'attachent comme disciples à des hommes dont les enseignements sont en opposition avec ceux de l'Eglise, cessent par là même de lui appartenir. La voie qu'ils suivent n'est plus celle du salut, qui ne se trouve que dans son sein. « Il y a dès maintenant plusieurs Antechrists, » disait l'apôtre saint Jean ; ils n'étaient point des nôtres, » quoique sortis de nos rangs ; car s'ils avaient vraiment été » des nôtres, ils seraient restés avec nous (2). » Saint Paul ordonne de les fuir après les avoir prévenus une première et une seconde fois, parce qu'ils sont condamnés par leur propre jugement (3) ; c'est-à-dire que le retranchement visible et extérieur qui se fait de leur personne par le jugement de l'Eglise, est l'exécution de la sentence qu'ils ont déjà portée contre eux-mêmes par une séparation volontaire et invisible. « Ils m'ont abandonné, dit Dieu par son prophète, moi la source » d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes entr'ouvertes, » des citernes qui ne peuvent retenir l'eau (4). » Les hérétiques ont rompu violemment avec l'Eglise ; ils ont levé contre elle l'étendard de la rébellion ; les dogmes qu'ils professent détruisent ou altèrent ceux de l'Evangile ; ils refusent d'écouter les pasteurs légitimes, et se mettent eux-mêmes par là au rang des païens et des publicains, ainsi que l'a déclaré J.-C. (5) ;

(1) Saint Grég. de Naz. 40^e Dis. sur le Baptême. (2) 1^{re} Ep. de saint Jean, 2. 19. (3) Ep. à Tite, 3. 10 et 11. *Hæreticum hominem, post unam et secundam correptionem devita, cum sit proprio judicio condemnatus.* (4) Jérém. 2. 13. *Me dereliquerunt fontem aquæ vivæ et foderunt sibi cisternas, cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas.* (5) Saint Matth. 18. 17. *Si quis Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.*

ils sont évidemment rayés du catalogue des membres de l'Eglise.

Les Schismatiques, ainsi nommés d'un mot qui signifie *séparation, rupture*, sont ceux qui se séparent volontairement de l'Eglise, usurpant pour leurs chefs le titre de pasteurs qui ne leur est donné par personne, érigeant autel contre autel, et se soustrayant ainsi à l'autorité légitime, sans cependant enseigner ni professer aucune doctrine opposée à la foi. Comme il ne suffit pas pour être membre de l'Eglise de suivre la même croyance, ni de participer aux mêmes sacrements, mais qu'il faut de plus être soumis aux pasteurs légitimes, il s'en suit que les schismatiques, en se séparant des pasteurs et en rompant les liens de l'obéissance, n'appartiennent plus au corps de l'Eglise. « Le schisme, dit saint Jérôme, qui est la rébellion à l'autorité épiscopale, sépare de l'Eglise (1). » « Les » schismatiques, ajoute saint Augustin, ont brisé les liens de » la charité fraternelle ; ils ne sont donc plus membres de » cette Eglise, dont le caractère propre est d'aimer le prochain (2). » L'Eglise néanmoins conserve sa juridiction et son autorité sur les hérétiques et les schismatiques ; elle ne perd point ses droits sur les transfuges sortis de ses rangs et passés à l'ennemi, pas plus qu'un général ne perd les siens sur les lâches déserteurs du drapeau de la patrie.

L'Excommunication est une peine ecclésiastique qui prive ceux qu'elle atteint de la communion des fidèles et des biens qui y sont attachés, tels que la participation aux sacrements, le droit d'assister au saint sacrifice de la messe, la sépulture chrétienne, etc. Il peut se faire qu'une sentence d'excommunication tombe sur des innocents, les pasteurs qui la portent étant comme les autres hommes sujets à errer. Dans ce cas,

(1) Sur le chap. 3 de l'ép. à Tite. (2) Saint Aug. Traité de la foi et du Symb. chap. X. Schismatici discissionibus iniquis à fraternâ caritate dissiliunt ; quapropter non pertinent ad Ecclesiam, quæ diligit proximum.

l'Eglise n'interdit ni les représentations respectueuses, ni même le recours à une autorité supérieure ; seulement elle rappelle à celui qui est tombé dans la disgrâce, cette sage maxime du grand pape saint Grégoire : « Que celui qui se croit » injustement frappé, se garde bien d'exercer une amère et » insolente critique contre son pasteur, dans la crainte que » par son orgueil, il ne devienne coupable d'innocent qu'il » était (1). » Quoi qu'il en soit, l'excommunication, abstraction faite de sa justice ou de son injustice, privant de l'usage des sacrements le chrétien sur lequel elle tombe, il lui manque un des liens par lesquels il doit tenir au corps de l'Eglise, dont il cesse d'être membre, jusqu'à ce qu'il soit relevé de sa peine et délié par la sentence d'absolution. « Retranchez du » milieu de vous celui qui a commis une action si honteuse, » disait saint Paul aux Corinthiens en parlant de l'incestueux ; » qu'il soit livré à Satan, comme une brebis errante à la merci » des loups, pour que sa chair périsse, et que son âme soit sauvée (2). » Il n'était donc plus habitant de la cité sainte celui que l'apôtre frappait de cette terrible sentence. L'excommunication, selon saint Cyprien, est un glaive invisible qui tue les superbes et les opiniâtres, et les rejette hors du sein de l'Eglise (3). L'avis de saint Augustin n'est pas moins formel : « Qu'est-ce qu'être excommunié, dit ce Père ? C'est être » retranché et séparé du corps de l'Eglise (4). »

A part les exceptions que nous venons d'indiquer, tous les autres chrétiens, pasteurs ou simples fidèles, quelque coupables qu'ils puissent être d'ailleurs, sont membres de l'Eglise. Cette vérité qui appartient à la foi est d'autant plus importante à connaître, qu'elle assure la validité des sacrements, en la rendant indépendante de la sainteté ou de l'indignité des

(1) Pastoral de saint Grég. (2) 1 Cor. 5. 4. 5. et 13. Tradere hujusmodi satanæ in interitum carnis, ut spiritus salvus sit... Auferte malum ex vobis ipsis. (3) Saint Cyp. Ep. à Pompeius. (4) Saint Aug. de l'unité de l'Egl. contre les Donatistes. Chap. 25.

pasteurs. Leurs fautes, leurs scandales mêmes, n'ôtent rien à leur juridiction toute divine. On peut leur appliquer avec justice et sans crainte d'erreur ce que Notre-Seigneur disait des Scribes et des Pharisiens : « Ils sont assis sur la chaire » de Moïse; observez et faites tout ce qu'ils vous diront : la » malignité de leurs œuvres, qu'il ne faut pas imiter, ne détruit point l'autorité légitime dont ils sont revêtus (1). » C'est dans le même sens que le Sauveur nous renvoie au jugement de l'Eglise, avec menace d'être traités comme des païens et des publicains, si nous sommes indociles à ses décisions (2), quoiqu'il prévît d'avance les fautes où devaient tomber plusieurs des juges de cette cour suprême.

TROISIÈME DISSERTATION.

Propriétés et caractères de l'Eglise.

Comme l'Eglise militante est la seule qui tombe sous nos sens, et comme il faut nécessairement lui appartenir sur la terre, pour faire un jour partie de l'Eglise triomphante, il est important de bien connaître les traits qui la distinguent. Plusieurs sociétés s'attribuent le titre de véritable Eglise; mais Jésus-Christ n'a qu'une épouse; et il l'a revêtue de certains caractères qui lui sont propres, et qu'elle ne partage avec personne. L'Eglise de Jésus-Christ est essentiellement *une, sainte, catholique, apostolique, romaine, visible, indéfectible et infail-* lible.

Unité de l'Eglise.

L'Eglise est *Une*. C'est la première des propriétés que lui reconnaît le Symbole de Constantinople. « De longs raisonne-

(1) Saint Matth. 23. 2. (2) Saint Matth. 18. 17.

» ments ne sont pas nécessaires dit saint Cyprien, pour
 » démontrer cette grande vérité. J'ouvre l'Evangile, et j'y
 » trouve ces paroles du Fils de Dieu, adressées à saint Pierre :
 » Vous êtes Pierre, c'est-à-dire, selon le nom que j'ai substi-
 » tué au vôtre, vous êtes réellement et d'effet pierre ou rocher,
 » et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de
 » l'enfer ne prévaudront point contre elle (1). Je vous donne-
 » rai les clefs du royaume des cieux : tout ce que vous aurez
 » lié sur la terre, sera lié dans le ciel ; tout ce que vous aurez
 » délié sur la terre sera délié dans le ciel (2). C'est sur un seul,
 » à l'exclusion des autres, qu'il bâtit son Eglise, et quoique les
 » autres Apôtres fussent ce qu'était Pierre, quoiqu'ils eussent
 » tous reçu la même mission et les mêmes pouvoirs, cependant
 » pour rendre plus sensible l'unité qu'il veut établir, il la fait
 » découler d'un seul, afin qu'il n'y ait qu'une seule Eglise (3).»

C'est cette divine unité de l'Eglise que le Saint-Esprit désigne dans le cantique des cantiques, lorsqu'il dit par la bouche de son royal interprète : « Une seule est ma colombe et
 » ma parfaite amie, elle est seule à sa mère, seule à celle qui
 » lui a donné le jour (4) » ; colombe mystérieuse qui doit être présentée à Jésus-Christ, son unique fiancé, comme une vierge toute pure. *Uni viro virginem castam exhibere Christo* (5). Diverses autres figures, dont se servent nos Livres sacrés, tendent à établir l'unité de l'Eglise. Elle est cette ville de Dieu bâtie sur la montagne pour être vue de toutes parts (6); elle est ce corps, dont parle saint Paul (7), *unum corpus*, dont Jésus-Christ est le chef invisible, Pierre et ses successeurs, les chefs visibles. « Un seul est établi au-dessus de tous les autres,
 » dit saint Jérôme, pour enlever tout prétexte au schisme (8) ». Elle est l'unique bergerie conduite par un seul pasteur; *unum*

(1) Saint Matth. 16 17 et 18. (2) Ibid. chap. id. v. 19. (3) Saint Cypr. de l'Unité de l'Eglise. (4) Cant. 6. 8. Una est columba mea, perfecta mea, una est matris suæ, electa genitrici suæ. (5) 2 Cor. 11. 2. (6) Saint Matth. 5. 14. (7) Ephés. 1. 23. (8) Saint Jér. contre Jovinien.

ovile et unus pastor. Elle est représentée par l'arche de Noé, hors de laquelle tout périssait dans les eaux du déluge; par le temple de Jérusalem, seul lieu où l'on pût offrir les sacrifices légaux; par la robe du Sauveur que les soldats ne purent se partager comme ses autres vêtements, parce qu'elle était entière et sans couture (1). Les églises établies dans les différentes parties du monde ne préjudicient point par leur grand nombre à l'unité de l'Eglise de Jésus-Christ; elles ne forment toutes ensemble qu'une seule société, qui adore le même Dieu, professe la même foi, participe aux mêmes sacrements, sous la conduite des pasteurs légitimes. « Les membres du corps humain, dit saint Paul, bien que nombreux, ne constituent cependant qu'un seul corps; il en est ainsi de l'Eglise; nous avons été tous baptisés dans le même esprit, pour n'être tous ensemble qu'un seul corps, juifs ou gentils, esclaves ou libres (2). » « Il n'y a qu'une seule Eglise, dit saint Cyprien, quoiqu'elle s'étende au loin par sa fécondité; la multiplicité des rayons ne constitue qu'une seule lumière, parce qu'ils proviennent tous d'un seul et même foyer; le grand nombre de branches attachées à un arbre n'en forment qu'un seul, parce qu'elles tiennent toutes au même tronc; les ruisseaux qui sortent d'une fontaine, quelque nombreux qu'ils soient par leurs divisions, n'ont qu'une seule et même origine. Telle est la nature de l'Eglise de Jésus-Christ, ajoute le saint Docteur, les innombrables rayons qu'elle verse sur le monde, partent du même flambeau; les branches de ce grand arbre sous l'ombre duquel viennent se reposer les oiseaux du ciel, c'est-à-dire tout ce que la puissance et le génie ont produit de plus grand parmi les hommes (3), ont une tige commune; les mille ruisseaux qui fertilisent le champ du père de famille descendent de la même source (4). » Les deux-cent-vingt mil-

(1) *Ev. saint Jean*, 19. 24. *Non scindamus eam, sed sortiamur de illà cujus sit.* (2) *1 Cor.* 12. 12. (3) *St. Matth.* 13. 32. (4) *St. Cypr.* de l'Unité de l'Eg.

lions de fidèles dispersés dans le monde entier ne forment donc qu'une seule Eglise, selon qu'il est écrit : « Il n'y a qu'un » Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême (1) ». Cette Eglise n'a aussi qu'un seul chef invisible, Notre-Seigneur Jésus-Christ, que Dieu lui a donné pour en être la tête (2), et qui est représenté sur la terre par un chef visible, le Pontife romain, successeur de saint Pierre, prince des Apôtres.

L'Eglise n'est pas seulement une association d'hommes qui croient en Jésus-Christ, qui mettent en lui leur espérance, et qui l'aiment comme source de toute justice ; c'est de plus une société extérieure et visible, et qui par cela même a besoin de chefs qui la conduisent, de lois qui la régissent, et qui la mettent à l'abri du désordre et de l'anarchie. Nous tenons pour certain que son chef invisible est ce même Jésus-Christ, auteur et consommateur de notre foi ; mais nous ne le voyons ici-bas qu'à travers des voiles et des énigmes (3) ; il a suppléé à notre faiblesse par l'établissement d'un chef visible, qu'il a fait sur la terre son délégué et le dépositaire de sa puissance, avec la charge de gouverner extérieurement cette Eglise, qu'il anime et conduit lui-même invisiblement par son esprit. Par cette disposition pleine de sagesse, toutes les brebis du père de famille, c'est-à-dire tous les fidèles se trouvent réunis dans le même bercail et sous la houlette d'un même pasteur « afin » qu'étant appelés tous à une même espérance, dit saint Paul, » tous travaillent avec soin à maintenir l'unité d'un même » esprit par les liens de la paix, et à ne souffrir entr'eux ni » divisions ni schismes (4) ».

(1) Ephés. 4. 5. (2) Eph. 1. 22. *Ipsum dedit caput suprâ omnem Ecclesiam.* (3) 1 Cor. 13. 12. (4) Ephes. 4. 3. et 4. *Solliciti servare unitatem spiritûs in vinculo pacis.*



Sainteté de l'Eglise.

L'Eglise est sainte. Premièrement dans son divin chef, dans son fondateur, qui est le saint des saints, l'auteur et la source de toute sainteté. La foi nous enseigne qu'il existe entre Jésus-Christ et son Eglise une union mystérieuse, figurée dans la sainte Ecriture sous l'emblème du mariage. Or, de même qu'une femme légitime entre en partage et en jouissance des biens de son mari, de même l'Eglise participe aux richesses de son céleste Epoux, dont le plus précieux lot est la sainteté. Pendant le cours de sa vie mortelle, il avait préparé la sanctification de cette divine Epouse, en se sanctifiant lui-même, disait-il (1), par sa soumission aux ordres de son père, par le grand sacrifice qu'il devait lui offrir, et par la pratique des plus sublimes vertus. Sur le Calvaire il la forma de son sang ; ce fut pour elle qu'il se livra au supplice de la croix, « afin de » la *sanctifier* dans le baptême de l'eau par la parole de vie, et » de la faire paraître devant lui pleine de gloire, n'ayant ni » tache, ni ride, ni rien de semblable, mais étant *sainte* et » irrépréhensible » (2). Telle devait être l'Epouse de Jésus-Christ, même dans la vie présente, quoique la perfection sous laquelle saint Paul la représente aux Ephésiens, ne doive être complète que dans le ciel.

L'Eglise est sainte en second lieu par les saints qu'elle compte dans ses rangs ; car il est impossible que ceux qui la composent soient tous dans ce funeste état du péché qui attire à une âme l'inimitié de Dieu et lui donne la mort. Les pécheurs y seront à la vérité répandus, et malheureusement en grand nombre, jusqu'à la fin des siècles ; mais elle renferme

(1) Ev. saint Jean, 17. 19. (2) Ephes, 5. 25 et suiv. Ut illam sanctificaret mundans lavacro aquæ in verbo vitæ, ut exhiberet ipse sibi gloriosam ecclesiam, non habentem maculam aut rugam, aut aliquid hujusmodi, sed ut sit *sancta* et immaculata.

essentiellement des justes dans son sein, et si elle est dite sainte à ce point de vue, c'est parce qu'il se trouve toujours des saints parmi ses membres, et qu'il ne peut y en avoir que chez elle.

Nous avons vu plus haut que les infidèles, les hérétiques, les schismatiques et les excommuniés n'appartiennent ni à l'âme ni au corps de l'Eglise; les uns parce qu'ils ne la connaissent pas et qu'ils lui sont tout à fait étrangers; les autres, lorsqu'ils se posent volontairement et opiniâtement en rébellion contre elle; tous, parce qu'ils sont privés de la charité. En vain eussent-ils reçu les plus brillantes faveurs, jusqu'à faire des miracles et parler la langue des anges, saint Paul assure que ces dons merveilleux ne leur serviraient de rien (1). Saint Cyprien exclut même du salut ceux qui auraient le triste courage de mourir pour leurs sectes. « Une pareille mort, dit » ce saint Docteur, serait plutôt le châtimement de leur infidélité que la récompense de leur foi; ils peuvent être égorgés, » ils ne seront jamais des martyrs (2). »

Il n'y a donc que la véritable Epouse de Jésus-Christ qui puisse donner des saints à la terre, et enfanter des citoyens pour le ciel. Nous ne voulons pas dire cependant qu'il ne puisse se trouver aussi des saints dans les différentes sectes ou communions chrétiennes qui se glorifient du nom d'Eglise, ni qu'il faille condamner absolument, pour le seul fait du schisme ou de l'hérésie, ceux qui y adhèrent de bonne foi. Mais nous croyons avec saint Augustin et les autres Pères, que ces chrétiens sont les enfants secrets, non des sectes dissidentes, mais de la véritable Eglise de Jésus-Christ; comme les fils d'un monarque, que leur nourrice aurait cachés sous la hutte d'un bûcheron pour les soustraire à quelque grand danger, et qui n'en seraient pas moins des fils de roi.

(1) Cor. 13. 1. et suiv. (2) Saint Cypr. de l'Unité de l'Eg. Occidi talis potest, coronari non potest.

Ceci s'applique aux membres baptisés des sectes hérétiques, soit qu'ils meurent dans l'enfance, soit que parvenus à l'âge de discrétion ils se trouvent dans une ignorance invincible à l'égard des erreurs au sein desquelles ils sont nés, si toutefois ils ont conservé l'innocence baptismale ou l'ont recouvrée par un repentir sincère. Il en est de même de ceux qui meurent dans les liens d'une excommunication injuste ; quoiqu'ils soient séparés extérieurement de la communion de l'Eglise, ils ne cessent point de lui appartenir, s'ils conservent d'ailleurs la charité et l'obéissance.

Enfin l'Eglise est sainte parce qu'elle seule est en possession de présenter à Dieu l'oblation sainte et sans tache de la nouvelle alliance ; sainte par sa doctrine et ses enseignements, qui sont, de l'aveu même de ses détracteurs, le plus sublime code de morale et de vertu ; sainte par ses sacrements, qui sont autant de canaux par lesquels les grâces de Dieu découlent sur les âmes pour les sanctifier ; sainte enfin par son culte, qui élève les sens, les purifie et leur rappelle sans cesse de graves et saintes pensées. Continuellement remplie de l'esprit de Dieu, chargée de travailler « à la perfection des saints, à l'édification du corps de Jésus-Christ jusqu'à ce que tous ses enfants parviennent à l'unité d'une même foi, à l'état d'hommes parfaits, et qu'elle n'ait plus à craindre de les voir flotter à tous les vents des opinions humaines (1), » elle ne prescrit, n'enseigne et ne conseille rien qui ne tende à la sanctification des fidèles et à la gloire de Dieu.

Catholicité de l'Eglise.

L'Eglise est catholique. Ce terme qui est le même qu'*universel*, signifie que l'Eglise est répandue et s'étend par toute

(1) Ephes. 4. 14. et suiv. Ut non simus fluctuantes... omni vento doctrinæ.

la terre. « Depuis le point où le soleil se montre sur l'horizon » jusqu'à celui où il disparaît, dit saint Augustin, elle brille » par l'éclat d'une même croyance (1). » Saint Cyrille de Jérusalem enseigne que l'Eglise est appelée catholique parce qu'elle est répandue sur tout le globe terrestre depuis une extrémité jusqu'à l'autre, et parce qu'elle professe catholiquement, c'est-à-dire universellement, tous les dogmes de la foi sans aucune variété, sans aucune altération (2). Il n'en est pas de l'Eglise comme des Etats humains resserrés dans les limites d'un seul pays, ou comme des sociétés hérétiques qui ne renferment qu'un certain nombre de sectateurs. Ses bornes sont celles de l'univers. Grecs et barbares, libres et esclaves (3), sans distinction d'âge, de sexe, de pays, de condition, tous sont appelés à former un grand corps, uni par les liens de la même foi et de la charité. Dieu avait promis aux patriarches Abraham, Isaac et Jacob que toutes les nations de la terre seraient bénies dans celui qui sortirait d'eux (4); que leur postérité serait aussi nombreuse que les étoiles du ciel, que les sables du rivage (5); qu'elle s'étendrait à l'orient, à l'occident, au septentrion et au midi (6), promesse justifiée dans la personne de Jésus-Christ, qui devait réunir tous les peuples de la terre sous l'étendard de sa religion. « Les promesses, dit » saint Paul, ont été faites à Abraham et à sa race. L'Ecriture » ne dit pas à ceux de sa race, comme si elle eût voulu en marquer plusieurs, mais à sa race, c'est-à-dire à l'un de sa race, » qui est Jésus-Christ (7). »

Les prophéties ne sont ni moins claires ni moins précises sur la prérogative assurée à l'Eglise d'être catholique ou universelle. L'Ancien des jours donna, selon Daniel, la puissance, l'honneur et le royaume au fils de l'homme ; tous les peuples,

(1) S. Aug. 131^e disc. de tempore. (2) S. Cyrille de Jérus. cathéches. 18.

(3) Coloss. 3. 11. (4) Gen. dans plusieurs passages. (5) Ibid. passim. (6) Ibid. 28. 14. (7) Galat. 3. 16. Et omnes populi, tribus et linguæ servant ipsi.

toutes les tribus devaient le servir (1). « Fille de Sion, s'écrie » Zacharie, tressaillez d'allégresse, et vous, fille de Jérusalem, » poussez des cris de joie : voici votre roi qui vient à vous ; il » annoncera la paix aux nations ; sa puissance s'étendra d'une » mer à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux confins du » mondé (2). » « Mon affection n'est point en vous, dit le Sei- » gneur des armées dans Malachie ; car depuis le lever du » soleil jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les na- » tions ; et l'on m'offre en tout lieu une oblation sans » tache (3). » David voyait également la gloire de ce Christ qui devait sortir de sa postérité, et la consignait dans ses admirables cantiques : « Demandez-moi, fait-il dire par Dieu le » père à celui qu'il appelle son fils, demandez-moi, et je vous » donnerai les peuples en héritage ; j'étendrai votre empire » jusqu'aux extrémités de la terre. (4) Et ailleurs : C'est dans » ses jours que naîtra la justice ; il règnera depuis une mer » jusqu'à une autre mer ; tous les rois l'adoreront ; toutes » les nations lui seront assujetties (5). » La multitude des différents peuples qui devaient se convertir à Jésus-Christ, et entrer dans la sainte Église marquée sous l'image de la ville de Jérusalem, n'est-elle pas désignée dans ces paroles du Psalmiste : « Je me souviendrai de l'Égypte et de Babylone, » qui me connaîtront. Voilà que les étrangers, les peuples de » Tyr et de l'Éthiopie vont venir dans tes murs, et l'on dira » de Sion : Un grand nombre d'hommes sont nés dans elle, et » le Très-Haut l'a fondée. Le Seigneur pourra, lui seul, dans » la description des peuples et des princes, compter le nombre » de ses enfants (6). » Ce sont les conquêtes et l'étendue de ce royaume spirituel que célébraient les vieillards qui entouraient le trône de l'Agneau, par un cantique dont le disciple bien-

(1) Dan. 7. 13 et 14. (2) Zach. 9. 9 et 10. (3) Malach. 1. 10 et 11. (4) Ps. 2. 8. Et dominabitur à mari usque ad mare ; et adorabunt eum omnes reges terræ ; omnes gentes servient ei. (5) Ps. 71. 7 et 8. (6) Ps. 86. 3 et suiv.

aimé recueillit les paroles dans l'Apocalypse : « Vous êtes digne, » Seigneur, de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux ; car » vous avez été mis à mort, et par votre sang vous nous avez » rachetés de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de » toute nation (1). »

Les Pères sont unanimes à reconnaître la catholicité comme une des propriétés de l'Eglise, qui n'appartient qu'à elle, à l'exclusion des sectes qui sont sorties de son sein par le schisme ou par l'hérésie. « Ce qui établit la différence entre la véritable » Eglise et celles des divers hérétiques, disait saint Augustin, » c'est que la lumière de l'une brille dans toute la terre, tandis » que les autres sont renfermées dans les limites de certaines » provinces ; aussi ne donne-t-on point à celles-ci le nom de » catholiques (2). » « Si l'Eglise n'est que chez vous, disait » saint Optat aux Donatistes, elle n'est donc point chez nous, » ni en Espagne, ni en Italie, ni dans les autres provinces où » vous n'êtes pas. Que devient donc la propriété de catholique, » puisque l'Eglise est appelée catholique parce qu'elle est ré- » pandue partout ? (3). »

Il est essentiel de remarquer que la catholicité de l'Eglise ne doit point se prendre dans le sens d'une étendue tellement universelle, qu'elle occupe absolument et actuellement toutes les parties de l'univers. L'Eglise militante n'a jamais joui de cet heureux privilège. Pour qu'elle puisse mériter sans contestation le titre de catholique ou d'universelle, il suffit qu'elle se soit étendue peu à peu et par la succession des temps, à toutes les provinces, à tous les pays, à tous les peuples. Elle est dite *catholique*, soit parce qu'elle est actuellement connue dans les régions les plus considérables de l'univers, soit parce qu'elle

(1) Apoc. 5. 9. et 10. Redemisti nos in sanguine tuo, ex omni tribu, et linguâ, et populo et natione. (2) S. Aug. disc. 131. de tempore. Hæreticorum ecclesiæ ideò catholicæ non dicuntur, quia per loca et per suas quasque provincias continentur ; hæc verò à solis ortu usque ad occasum unius fidei splendore diffunditur. (3) 2^e liv. à Parménien.

a été autrefois très florissante dans les pays où elle n'est plus, comme dans le nord de l'Afrique et dans l'Asie-Mineure, soit parce qu'elle doit un jour, selon les promesses de Jésus-Christ, s'établir dans les lieux où elle n'a pas encore paru ; soit enfin parce que dans toutes les contrées où elle règne, on professe la même foi, on participe aux mêmes sacrements, on est soumis aux mêmes pasteurs. Il est d'ailleurs incontestable qu'elle compte aujourd'hui des enfants sur presque toutes les plages, sous toutes les latitudes, chez tous les peuples, et qu'elle a jeté jadis un grand éclat dans de vastes régions où le flambeau de la foi est maintenant éteint. L'Eglise d'Orient qui a fait les plus grandes pertes, soit par le schisme, soit par l'hérésie, soit par la funeste invasion du mahométisme, s'est rendue si célèbre par la multitude et la fermeté héroïque de ses martyrs, la sainteté de ses pontifes, la science de ses docteurs, l'éminente piété de ses anachorètes et de ses vierges, que sa renommée, inscrite dans les annales de l'Eglise, passera jusqu'à la postérité la plus reculée. Nations infortunées ! pour avoir oublié les sages conseils de l'Apôtre, qui ordonne de fuir les nouveautés profanes parées du faux nom de science (1), elles se sont égarées dans la foi (2), et ont fait une chute dont le bruit retentit encore dans le monde chrétien. Les ténèbres épaisses qui les couvrent, sont la juste punition de ces vaines disputes qui enflent le cœur, qui rendent l'esprit malade, et l'emportent en des questions et des combats de paroles, d'où naissent l'envie, les contestations, les blasphèmes (3), et les autres vices qui amènent la dissolution des empires. Puisse le plus célèbre de ces peuples, l'honneur de l'antiquité païenne, la gloire des premiers siècles du christianisme, voir couronnés par le succès ses efforts pour secouer le joug que lui impose

(1) 1^{re} ép. à Tim. 6. 20. Depositum custodi, devitans profanas vocum novitates, et oppositiones falsi nominis scientiæ. (2) Ibid. v. 21. (3) Ibid. 6. 4 et 5. (4) Ephés. 2. 20.

depuis quatre siècles le fanatisme le plus barbare ! Puisse le Dieu des armées le regarder dans sa miséricorde et étendre sur lui son bras protecteur ! Replacé au rang des nations libres et indépendantes, puisse-t-il, en reconnaissance des bienfaits de la divine Providence, rentrer dans le sein de cette Eglise dont ses pères furent jadis les plus fidèles enfants, et qui se réjouirait comme les anges dans le ciel, de son retour à la vraie foi et à l'autorité du successeur de Pierre ! *

L'Eglise est encore catholique ou universelle en ce sens, que tous les hommes qui, depuis Adam jusqu'à la fin du monde ont fait ou feront profession de la même foi, en sont les véritables membres ; « car c'est sur les prophètes et les » saints de l'ancienne loi comme sur les apôtres, dit saint » Paul, qu'elle a été bâtie ; les uns comme les autres ont été » le fondement de cette mystérieuse Maison, dont Jésus-Christ » est la pierre angulaire (4) ; » c'est lui qui des deux peuples, « juifs et gentils, n'en a fait qu'un, en rompant dans sa chair » la clôture de séparation et d'inimitié qui les divisait (1), en » apportant la paix à ceux qui étaient loin tout aussi bien qu'à » ceux qui étaient près (2). » Enfin l'Eglise est appelée catholique, parce que tous ceux qui veulent arriver au salut éternel, ne peuvent le trouver que dans son sein, comme nous l'avons montré ci-dessus, de même qu'il fallait nécessairement être dans l'arche, pour échapper au grand naufrage causé par le déluge universel.

(1) Ibid. v. 14. Qui fecit utraque unum, et medium parietem maceriarum solvens, inimicitias in carne sua. (2) Ibid. v. 17. Evangelizavit pacem vobis qui longè fuistis, et pacem iis qui propè.

* L'auteur écrivait cette page en 1828, au moment où la chrétienté s'ébranlait, dans une sorte de croisade, pour affranchir la Grèce.



Apostolicité de l'Eglise.

L'Eglise est apostolique. Trois choses distinguent éminemment la véritable Eglise des communions hétérodoxes : son origine, son enseignement, et la succession de ses pasteurs. Or, c'est aux Apôtres qu'il faut remonter pour trouver en elle ces trois prérogatives, qui lui appartiennent à l'exclusion des sectes qui se sont séparées d'elle.

Son origine remonte clairement jusqu'aux Apôtres. Etablis par Notre-Seigneur pour prêcher l'Evangile, ils l'ont disséminé chez toutes les nations connues de leur temps. « Leur bruit, » selon l'expression du Psalmiste, s'est répandu dans toute » la terre, et leurs paroles se sont fait entendre jusqu'aux » confins du monde (1). » « Ils ont fondé des églises dans » chaque ville, dit Tertullien ; c'est à elles que les autres, qui » se sont formées plus tard, ont emprunté, et empruntent » tous les jours, la foi qu'elles professent. C'est en restant fi- » dèles à croire et à enseigner ce qui est venu des Apôtres, » que ces Eglises sont dites Apostoliques, et qu'elles sont re- » gardées comme les filles des Eglises fondées par les Apô- » tres (2). » « Quand vous trouverez des hommes qui se disent » chrétiens, et qui ne tirent pas leur nom de Jésus-Christ, mais » de quelqu'autre, comme ceux qu'on appelle Marcionites, » Valentinieniens, sachez, dit saint Jérôme, qu'ils ne sont point » l'Eglise de Jésus-Christ, mais une synagogue de l'Ante- » christ (3). » On peut tenir encore aujourd'hui le même lan- » gage à l'endroit des sectes dissidentes, qui se sont fait une » sorte de gloire de préférer les noms de leurs réformateurs à celui de Jésus-Christ.

Sa doctrine est celle des Apôtres. Elle ne se compose point de dogmes introduits par la succession des années ; dépositaire

(1) Ps. 18. 5. (2) Tertul. Liv. de la prescrip. chap. 20. (3) Saint Jér. Dialog. contre les Lucifériens.

aimé recueillit les paroles dans l'Apocalypse : « Vous êtes digne, » Seigneur, de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux ; car » vous avez été mis à mort, et par votre sang vous nous avez » rachetés de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de » toute nation (1). »

Les Pères sont unanimes à reconnaître la catholicité comme une des propriétés de l'Eglise, qui n'appartient qu'à elle, à l'exclusion des sectes qui sont sorties de son sein par le schisme ou par l'hérésie. « Ce qui établit la différence entre la véritable » Eglise et celles des divers hérétiques, disait saint Augustin, » c'est que la lumière de l'une brille dans toute la terre, tandis » que les autres sont renfermées dans les limites de certaines » provinces ; aussi ne donne-t-on point à celles-ci le nom de » catholiques (2). » « Si l'Eglise n'est que chez vous, disait » saint Optat aux Donatistes, elle n'est donc point chez nous, » ni en Espagne, ni en Italie, ni dans les autres provinces où » vous n'êtes pas. Que devient donc la propriété de catholique, » puisque l'Eglise est appelée catholique parce qu'elle est ré- » pandue partout ? (3). »

Il est essentiel de remarquer que la catholicité de l'Eglise ne doit point se prendre dans le sens d'une étendue tellement universelle, qu'elle occupe absolument et actuellement toutes les parties de l'univers. L'Eglise militante n'a jamais joui de cet heureux privilège. Pour qu'elle puisse mériter sans contestation le titre de catholique ou d'universelle, il suffit qu'elle se soit étendue peu à peu et par la succession des temps, à toutes les provinces, à tous les pays, à tous les peuples. Elle est dite *catholique*, soit parce qu'elle est actuellement connue dans les régions les plus considérables de l'univers, soit parce qu'elle

(1) Apoc. 5. 9. et 10. Redemisti nos in sanguine tuo, ex omni tribu, et lingua, et populo et natione. (2) S. Aug. disc. 131. de tempore. Hæreticorum ecclesiæ ideò catholicæ non dicuntur, quia per loca et per suas quasque provincias contineantur ; hæc verò à solis ortu usque ad occasum unius fidei splendore diffunditur. (3) 2^e liv. à Parménien.

a été autrefois très florissante dans les pays où elle n'est plus, comme dans le nord de l'Afrique et dans l'Asie-Mineure, soit parce qu'elle doit un jour, selon les promesses de Jésus-Christ, s'établir dans les lieux où elle n'a pas encore paru; soit enfin parce que dans toutes les contrées où elle règne, on professe la même foi, on participe aux mêmes sacrements, on est soumis aux mêmes pasteurs. Il est d'ailleurs incontestable qu'elle compte aujourd'hui des enfants sur presque toutes les plages, sous toutes les latitudes, chez tous les peuples, et qu'elle a jeté jadis un grand éclat dans de vastes régions où le flambeau de la foi est maintenant éteint. L'Eglise d'Orient qui a fait les plus grandes pertes, soit par le schisme, soit par l'hérésie, soit par la funeste invasion du mahométisme, s'est rendue si célèbre par la multitude et la fermeté héroïque de ses martyrs, la sainteté de ses pontifes, la science de ses docteurs, l'éminente piété de ses anachorètes et de ses vierges, que sa renommée, inscrite dans les annales de l'Eglise, passera jusqu'à la postérité la plus reculée. Nations infortunées! pour avoir oublié les sages conseils de l'Apôtre, qui ordonne de fuir les nouveautés profanes parées du faux nom de science (1), elles se sont égarées dans la foi (2), et ont fait une chute dont le bruit retentit encore dans le monde chrétien. Les ténèbres épaisses qui les couvrent, sont la juste punition de ces vaines disputes qui enflent le cœur, qui rendent l'esprit malade, et l'emportent en des questions et des combats de paroles, d'où naissent l'envie, les contestations, les blasphèmes (3), et les autres vices qui amènent la dissolution des empires. Puisse le plus célèbre de ces peuples, l'honneur de l'antiquité païenne, la gloire des premiers siècles du christianisme, voir couronnés par le succès ses efforts pour secouer le joug que lui impose

(1) 1^{re} ép. à Tim. 6. 20. Depositum custodi, devitans profanas vocum novitates, et oppositiones falsi nominis scientiæ. (2) Ibid. v. 21. (3) Ibid. 6. 4 et 5. (4) Ephés. 2. 20.

depuis quatre siècles le fanatisme le plus barbare ! Puisse le Dieu des armées le regarder dans sa miséricorde et étendre sur lui son bras protecteur ! Replacé au rang des nations libres et indépendantes, puisse-t-il, en reconnaissance des bienfaits de la divine Providence, rentrer dans le sein de cette Eglise dont ses pères furent jadis les plus fidèles enfants, et qui se réjouirait comme les anges dans le ciel, de son retour à la vraie foi et à l'autorité du successeur de Pierre ! *

L'Eglise est encore catholique ou universelle en ce sens, que tous les hommes qui, depuis Adam jusqu'à la fin du monde ont fait ou feront profession de la même foi, en sont les véritables membres ; « car c'est sur les prophètes et les » saints de l'ancienne loi comme sur les apôtres, dit saint » Paul, qu'elle a été bâtie ; les uns comme les autres ont été » le fondement de cette mystérieuse Maison, dont Jésus-Christ » est la pierre angulaire (4) ; » c'est lui qui des deux peuples, « juifs et gentils, n'en a fait qu'un, en rompant dans sa chair » la clôture de séparation et d'inimitié qui les divisait (1), en » apportant la paix à ceux qui étaient loin tout aussi bien qu'à » ceux qui étaient près (2). » Enfin l'Eglise est appelée catholique, parce que tous ceux qui veulent arriver au salut éternel, ne peuvent le trouver que dans son sein, comme nous l'avons montré ci-dessus, de même qu'il fallait nécessairement être dans l'arche, pour échapper au grand naufrage causé par le déluge universel.

(1) Ibid. v. 14. Qui fecit utraque unum, et medium parietem maceriarum solvens, inimicitias in carne sua. (2) Ibid. v. 17. Evangelizavit pacem vobis qui longè fuistis, et pacem iis qui propè.

* L'auteur écrivait cette page en 1828, au moment où la chrétienté s'ébranlait, dans une sorte de croisade, pour affranchir la Grèce.



Apostolicité de l'Eglise.

L'Eglise est apostolique. Trois choses distinguent éminemment la véritable Eglise des communions hétérodoxes : son origine, son enseignement, et la succession de ses pasteurs. Or, c'est aux Apôtres qu'il faut remonter pour trouver en elle ces trois prérogatives, qui lui appartiennent à l'exclusion des sectes qui se sont séparées d'elle.

Son origine remonte clairement jusqu'aux Apôtres. Etablis par Notre-Seigneur pour prêcher l'Evangile, ils l'ont disséminé chez toutes les nations connues de leur temps. « Leur bruit, » selon l'expression du Psalmiste, s'est répandu dans toute » la terre, et leurs paroles se sont fait entendre jusqu'aux » confins du monde (1). » « Ils ont fondé des églises dans » chaque ville, dit Tertullien ; c'est à elles que les autres, qui » se sont formées plus tard, ont emprunté, et empruntent » tous les jours, la foi qu'elles professent. C'est en restant fidèles à croire et à enseigner ce qui est venu des Apôtres, » que ces Eglises sont dites Apostoliques, et qu'elles sont » gardées comme les filles des Eglises fondées par les Apôtres (2). » « Quand vous trouverez des hommes qui se disent » chrétiens, et qui ne tirent pas leur nom de Jésus-Christ, mais » de quelqu'autre, comme ceux qu'on appelle Marcionites, » Valentiniens, sachez, dit saint Jérôme, qu'ils ne sont point » l'Eglise de Jésus-Christ, mais une synagogue de l'Ante-christ (3). » On peut tenir encore aujourd'hui le même langage à l'endroit des sectes dissidentes, qui se sont fait une sorte de gloire de préférer les noms de leurs réformateurs à celui de Jésus-Christ.

Sa doctrine est celle des Apôtres. Elle ne se compose point de dogmes introduits par la succession des années ; dépositaire

(1) Ps. 18. 5. (2) Tertul. Liv. de la prescrip. chap. 20. (3) Saint Jér. Dialog. contre les Lucifériens.

des vérités du salut, l'Eglise a en horreur les nouveautés profanes, et n'enseigne que ce que les Apôtres ont reçu de Jésus-Christ et prêché en son nom. « Qui que vous soyez, dit saint » Jérôme, qui forgez et inventez des dogmes nouveaux, je » vous prie d'épargner la foi qui a été publiée par les Apôtres. » Pourquoi venez-vous, après quatre cents ans, nous enseigner » ce que nous ignorions? Pourquoi mettez-vous au jour ce » que saint Pierre et saint Paul n'ont pas voulu prêcher? Le » monde n'a-t-il pas été chrétien jusqu'aujourd'hui sans cette » doctrine (1)? » Quelle force n'aurait pas eu le raisonnement du saint Docteur, s'il avait eu à opposer aux hérétiques de son temps, comme nous aux derniers réformateurs, quinze siècles de prescription?

Mais ce qui mérite principalement à l'Eglise le titre d'Apostolique, c'est la succession non interrompue de ses pasteurs, qui remonte de siècle en siècle jusqu'aux Apôtres. C'est Jésus-Christ lui-même qui a établi dans son Eglise l'ordre qui y subsiste encore aujourd'hui. « C'est Jésus-Christ qui lui a » donné, dit saint Paul, les uns pour apôtres, les autres pour » prophètes, ceux-ci pour évangélistes, ceux-là pour docteurs » et pour pasteurs, afin que tous travaillent à la perfection des » saints, aux fonctions de leur ministère, à l'édification du » corps de Jésus-Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous » à l'unité d'une même foi, à l'état de l'homme parfait, à la » mesure de l'âge et de la plénitude du Christ (2) ». Il n'y aura donc point d'interruption dans la succession des pasteurs : elle est assurée par les promesses du divin Maître, qui doit assister son Eglise et la protéger continuellement jusqu'à la fin des siècles, sans que les portes de l'enfer puissent jamais prévaloir contre elle (3). Ce sont les Apôtres qui ont établi les premiers Evêques, auxquels seuls il appartient de se donner

(1) Saint Jér. Lettre à Pammachius. (2) Ephés. 4. 11. 12. 13. (3) Saint Matth. 16. 18. Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.

des successeurs, sans qu'il soit permis à personne d'usurper les fonctions de ce ministère sacré. « Nul ne peut s'arroger à » soi-même cet honneur, dit l'apôtre saint Paul, il faut y être » appelé de Dieu comme Aaron. Jésus-Christ nous en a donné » l'exemple : il n'a point pris de lui-même la glorieuse qualité » de Pontife; il l'a reçue de celui qui lui a dit : Vous êtes le » prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech (1). » A l'autorité de l'Ecriture se joint celle de la tradition ; tous les pères, tous les docteurs enseignent unanimement cette doctrine. Tertulien, dans son excellent livre des prescriptions, la soutient avec cette force de raisonnement et de logique, qu'il employait si victorieusement contre l'hérésie, avant qu'il eût eu le malheur d'y tomber lui-même d'une chute si retentissante. En voici un passage bien remarquable, qui devrait ouvrir les yeux à ceux qui sauraient le lire sans prévention. « Si quelques hérésies » osent se vanter d'être aussi anciennes que les Apôtres, nous » pouvons leur répondre : Montrez-nous le commencement de » vos Eglises, produisez l'ordre et la succession de vos Evêques, » faites voir qu'en remontant jusqu'à votre origine, votre premier Evêque a eu pour prédécesseur quelqu'un des Apôtres, » ou quelqu'un de ces hommes apostoliques, qui ont persévéré jusqu'à la fin dans la communion des apôtres. Car c'est » ainsi que les églises vraiment apostoliques justifient qu'elles » le sont. L'église de Smyrne, par exemple, montre Polycarpe » que Jean lui a donné pour évêque ; et l'église de Rome, » Clément, ordonné par Pierre. Il en est de même des autres » églises : elles nomment ceux que les apôtres ont établis » leurs successeurs dans l'épiscopat. Que les hérétiques nous » montrent, s'ils le peuvent, quelque chose de semblable. Mais » nous les en défions ; ils ne sauraient prouver ce qui n'est » pas (2). » Saint Irénée avait remarqué avant Tertullien que

(1) Hébr. 5. 4. 5. 6. Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo tanquam Aaron. (2) Tertul. livre des prescript. chap. 32.

c'est par cette succession avérée des évêques que les catholiques confondent ceux qui s'élèvent contre l'Eglise de Jésus-Christ et qui s'en séparent (1) ; et saint Optat priait les Donatistes de vouloir bien produire l'origine de leurs chaires épiscopales, avant de se dire membres de la sainte Eglise (2). Cet argument de la prescription dont les Pères et les docteurs des premiers siècles se servaient avec tant d'avantage contre les hérétiques de leur temps, tire une force irrésistible des dix-huit siècles qui se sont écoulés depuis l'établissement du christianisme. Il n'est pas un seul siège épiscopal, dans l'Eglise catholique, qui, en remontant à son premier évêque, ne trouve en lui, sinon un successeur immédiat des apôtres, au moins un homme ou envoyé par eux, ou qui tenait ses pouvoirs et sa consécration d'un de leurs successeurs, et le plus souvent du pontife assis sur la chaire de saint Pierre ; car c'est lui plus que les autres qui, par sa qualité de Vicaire de Jésus-Christ, est chargé de pourvoir aux besoins des peuples convertis à la foi, et de leur donner de légitimes pasteurs qui les conduisent sûrement dans les voies du salut. C'est pour fixer d'une manière précise, dans l'esprit des fidèles, cette partie si essentielle du dogme, et leur faire connaître les loups cachés sous la peau de brebis (3), que les Pères de Constantinople ont désigné, dans le symbole, la véritable Eglise sous le titre d'apostolique. Le Saint-Esprit, qui y réside, ne l'a jamais gouvernée et ne la gouvernera jamais que par des ministres, héritiers des pouvoirs apostoliques qui leur ont été transmis par une succession légitime et non interrompue. Il n'en est pas de la constitution de l'Eglise comme de celles des empires de la terre, sujets à mille changements, à mille variations, qui n'ont souvent d'autres causes que le caprice des hommes et leur amour pour la nouveauté. L'Eglise a été placée par la main

(1) S. Irénée contre les hérés. chap. 3. (2) S. Optat, 2^e livre contre Parménien. (3) S. Matth. 7. 15.

de Jésus-Christ lui-même sur un rocher inébranlable, au pied duquel viennent mugir et se briser les flots de la mer. C'est lui qui en a été l'architecte; il en a coordonné toutes les parties; il lui a promis à jamais son assistance. Le ciel et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront pas (1).

Dans quel sens l'Eglise porte le nom de romaine.

L'Eglise est romaine. Ce titre, un des caractères particuliers de l'épouse de Jésus-Christ, et qui établit une ligne de démarcation entre les hétérodoxes et les vrais fidèles, connus dans le monde sous le nom de catholiques-romains, présente deux acceptions. Il signifie, en effet, ou que le centre de l'unité doit se trouver invariablement dans la ville de Rome, sans qu'aucun changement puisse avoir jamais lieu, ou que l'on doit se tenir constamment attaché à la chaire de saint Pierre, qui, ayant été transférée par ce prince des apôtres, d'Antioche à Rome, a fait, pour cette raison, donner à l'Eglise le nom de romaine. Le premier sens n'est fondé ni sur les promesses ni sur la tradition. La mission des Apôtres était conçue en termes généraux : Allez, leur avait dit le Sauveur, répandez-vous dans tout l'univers; prêchez l'Evangile à toutes les créatures (2). Il laissait donc à leur disposition le choix des villes, où chacun d'eux croirait devoir établir sa résidence. C'est en raison de cette liberté que Pierre se fixa d'abord à Antioche, où, selon la remarque des Actes des Apôtres, les disciples prirent pour la première fois le nom de Chrétiens (3). Dieu, qui voulait renverser l'empire de la superstition pour élever sur ses ruines le culte qui n'est dû qu'à lui, inspira à saint Pierre la pensée de transférer son siège à Rome, afin que de cette ville, le centre des erreurs et de l'idolâtrie, partissent les rayons de la lumière qui devait éclairer le monde. Antioche perdit alors les préro-

(1) S. Matth. 24. 35. (2) Saint Marc, 16. 15. (3) Act. des Apôt. 11 26.

gatives qu'attachait à son siège la présence de saint Pierre. Comme elles lui avaient été accordées personnellement, elles passèrent avec lui au siège de Rome pour être transmises à celui qui lui succéderait dans la chaire où il terminerait avec sa vie sa carrière apostolique. Rien dans l'Ecriture sainte ni dans la tradition n'assure à la ville de Rome une durée permanente et indéfinie; elle peut être détruite et renversée de fond en comble, comme l'ont été beaucoup d'autres villes, dont on chercherait inutilement les traces. S'il en était ainsi, le siège de Rome serait transféré ailleurs, et là se trouverait le centre de la communion où viendrait s'établir le successeur légitime du prince des Apôtres, premier évêque de Rome. En passant de cette ville à son nouveau siège, il emporterait avec lui les prérogatives attachées à la prééminence de saint Pierre et de ses successeurs, prérogatives que Pierre lui-même avait fait marcher à sa suite dans la translation de son siège d'Antioche à Rome.

Voici donc le véritable sens dans lequel l'Eglise de Jésus-Christ est dite Romaine. 1^o Elle doit nécessairement professer la même doctrine que saint Pierre a prêchée à Rome. « C'est, » selon saint Irénée, par la tradition de l'Eglise de Rome, et » par la foi qu'y ont enseignée les glorieux Apôtres Pierre et » Paul, que l'on confond tous ceux qui attaquent l'Eglise de » Jésus-Christ (1). » 2^o Elle doit reconnaître que le siège épiscopal de saint Pierre, établi à Rome, surpasse, de droit divin, en dignité et en autorité tous les autres sièges du monde chrétien. « L'Eglise Romaine, dit saint Cyprien, est la racine et la » mère de l'Eglise catholique, et la principale chaire d'où l'unité sacerdotale tire son origine (2). » 3^o Elle doit être unie de communion avec la chaire de saint Pierre établie à Rome, et

(1) Saint Irénée 3^e Liv. contre les hérés. chap. 3. (2) Saint Cypr. 45^e lettre à Corn. Ad Petri cathedram atque ad Ecclesiam principalem, undè unitas sacerdotalis exorta est.

la regarder comme le centre de l'unité catholique. « Un seul » est mis à la tête des autres, dit saint Jérôme, pour ôter au » schisme tout moyen de prévaloir (1). » Saint Cyprien avait dit dans une de ses lettres, que communiquer avec Corneille, évêque de Rome, c'était communiquer avec l'Eglise catholique (2). « Je m'unis de communion à votre béatitude, écrivait » saint Jérôme au pape Damase, c'est-à-dire à la chaire de » Pierre. C'est sur cette pierre que l'Eglise a été bâtie. Celui » qui mange l'Agneau hors de cette maison, est un profane ; » celui qui n'est point avec vous est un dissipateur (3). » Par conséquent, toute société qui n'est pas unie de communion avec la chaire épiscopale de saint Pierre établie à Rome, ne fait point partie de l'Eglise de Jésus-Christ ; elle rompt l'unité, lorsqu'elle refuse de communiquer avec la première de toutes les Eglises, qui tient de Jésus-Christ même sa prééminence sur toutes les autres. Encore faut-il que cette communion soit réciproque. En vain une Eglise particulière se glorifierait-elle d'être unie à la chaire de Pierre, si elle était repoussée, pour cause légitime, par le Pontife qui y est assis. Nul ne peut prétendre au titre de membre de l'Eglise de Jésus-Christ, lorsqu'il est inéconnu par celui qui en est le seul et véritable chef.

QUATRIÈME DISSERTATION.

Suite des propriétés et caractères de l'Eglise. Visibilité de l'Eglise.

L'Eglise est visible. Dieu veut sincèrement le salut de tous les hommes, comme nous l'apprend saint Paul ; il veut qu'ils

(1) Saint Jér. 1^{er} Liv. à Jovien. (2) Saint Cyp. 52^e lettre à Antoninien. Te secum, hoc est cum Ecclesiâ catholicâ communicare. (3) Saint Jér., 14^e lettre au Pape saint Damase. Beatitudini tuæ, id est, Cathedræ Petri, communione consocior. Super illum Petrum ædificatam Ecclesiam scio. Quicumque extra hanc domum agnum comedit, prophanus est. Quicumque tecum non colligit, spargit.

parviennent tous à la connaissance de la vérité (1). L'Eglise étant, comme l'arche, le seul lieu qui puisse mettre à l'abri du naufrage universel, doit donc être visible, pour que chacun puisse s'y réfugier, et échapper ainsi aux flots et aux écueils. Mais quel est le genre de visibilité qui lui appartient? Il suffit de considérer les deux substances dont elle se compose, pour ne pas flotter au hasard. Il est certain que l'Eglise ne saurait être visible quant à son âme; car les saints et les justes, qui forment l'âme de l'Eglise parce qu'ils vivent de la foi et de la charité, ne sont connus que de celui qui sonde les cœurs et les reins (2). Il n'en est pas de même du corps de l'Eglise, ou si l'on veut, de ce qui la constitue extérieurement. Elle est, dans ce dernier sens, une société d'hommes, liés entre eux par la profession d'une même foi, la participation aux mêmes sacrements, sous la conduite des pasteurs légitimes. Or, c'est sous ce rapport que le caractère de visibilité lui est tellement propre qu'elle ne saurait le perdre, sans cesser d'être l'Eglise de Jésus-Christ. Pour enseigner et attirer à elle tous les peuples, il est de son essence d'avoir une visibilité perpétuelle, qui remonte jusqu'aux Apôtres, et qui se soutienne jusqu'au jour où le Sauveur viendra juger les vivants et les morts. Elle est cette montagne sur laquelle, selon le prophète Isaïe, se bâtira la maison du Seigneur. « Elle s'élèvera au-dessus des collines; » toutes les nations y accourront en foule, en disant : Allons, » montons à la montagne du Seigneur et à la maison du Dieu » de Jacob. Il nous enseignera ses voies, et nous marcherons » dans ses sentiers, parce que la loi sortira de Sion, et la parole » du Seigneur, de Jérusalem (3). »

L'Eglise d'ailleurs se divise en deux classes d'hommes : les uns, destinés à conduire, ont reçu la mission d'instruire tous

(1) 1^{re} Ep. à Timot. 2. 4. Omnes homines vult salvos fieri, et ad agnitionem veritatis venire. (2) Ps. 7. 10. Scrutans corda et renes Deus. (3) Isaïe, 2. 2 et 3.

les peuples et de les baptiser au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit (1). Les autres, destinés à être conduits, ont reçu l'ordre d'obéir à leurs pasteurs (2). Si le corps des pasteurs devenait invisible, à qui s'adresserait le troupeau ? Si le troupeau disparaissait, qui les pasteurs instruiraient-ils ? D'un autre côté, si la succession des pasteurs était interrompue, ou s'il n'y avait plus de fidèles à enseigner, que deviendraient les promesses faites par Jésus-Christ que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre son Eglise (3); qu'il l'assistera toujours de son esprit, et qu'il sera au milieu d'elle jusqu'à la fin des siècles (4) ? Saint Augustin, dans son XIII^e livre contre Fauste le Manichéen, s'exprime ainsi sur ce sujet : « Les Livres sacrés enseignent » que l'Eglise de Jésus-Christ est celle qui apparaît visible à » tous les yeux (5). Car elle est ce trône de gloire, dont parlent » les prophètes, placé sur les hauts lieux (6); elle est cette ville, » bâtie sur les monts et qui ne peut être cachée (7). N'écoutez point, poursuit le saint Docteur, ceux qui veulent vous » adjoindre à des lambeaux d'église, en vous disant : Le Christ » est là, le voici (8). Car son Eglise est la cité bâtie sur la » montagne : c'est-à-dire sur cette montagne qui, selon le prophète Daniel, n'étant d'abord qu'une petite pierre, est devenue bientôt un vaste mont qui a rempli la terre (9). » Vous n'êtes pas, disait le même saint évêque aux Donatistes, vous n'êtes pas dans cette ville placée sur les hauteurs, » qui a pour signe de ne pouvoir être cachée. L'Eglise de » Jésus-Christ est connue de tous les peuples ; Donat est in-

(1) Saint Matth., 28. 19. (2) Hébr. 13. 17. *Obedite præpositis vestris et subjacete eis.* (3) Saint Matth. 16. 18. (4) Saint Matth. 20. 26. (5) Saint Aug. *Contrà Faustum.* Lib. 13. *Eam esse Ecclesiam Christi, quæ omnibus eminet et apparet.* (6) Jér. 17. 12. (7) Saint Matth. 5. 14. (8) Saint Aug. *Contrà Faustum.* *Neque audiantur qui ad religionum scissuras vos traducunt, dicentes : Ecce hic est Christus, ecce illic...* Ibid 13. (9) Dan 2. 35. *Lapis autem factus est mons magnus, et implevit universam terram.*

» connu à la plupart, donc il n'est pas la véritable Eglise,
 » l'Eglise du fils de Dieu (1). »

Indéfectibilité de l'Eglise.

L'Eglise est indéfectible ; en d'autres termes, l'Eglise ne peut périr. L'Eglise a traversé trois siècles d'affreuse persécution, puis quinze siècles de combats et de tempêtes ; elle en a triomphé ; elle est restée debout, invincible à tous les assauts. Ce long et glorieux passé, dont toutes les phases sont marquées par des luttes et par des victoires, est pour l'Eglise un sûr garant de ses futurs triomphes. Dieu a permis au démon d'attaquer l'Eglise, de la persécuter, de l'ébranler même ; il ne lui sera jamais donné de la renverser ni de la faire disparaître.

Cette stabilité inébranlable de l'Eglise se trouve consignée 1^o dans les prophéties. « Je ferai avec eux, dit Isaïe, une alliance » *éternelle* ; tous ceux qui les verront reconnaîtront en eux le » peuple béni (2). Ezéchiel annonce aussi une alliance *sans* » *fin* ; puis il ajoute : « Je les affermirai, je les multiplierai, et j'établirai *pour jamais* mon sanctuaire au milieu d'eux (3). » « Le Dieu du ciel, dit le prophète Daniel, suscitera un royaume » qui ne sera jamais détruit, un royaume qui ne passera point à » un autre peuple, qui renversera et réduira en poudre tous les » autres royaumes, pour subsister lui-même *éternellement* (4). »

2^o Dans les promesses de Jésus-Christ et la fidèle interprétation qu'en ont faite les Apôtres instruits à l'école de ce divin maître. Elles assurent à l'Eglise une assistance qui ne lui failira point ; elles portent qu'il sera avec elle jusqu'à la fin des siècles (5) ; que les efforts et la rage de l'enfer ne parviendront

(1) Saint Aug. 2^e Liv. contre Petilien. (2) Isaïe, 55. 3. et 61. 9. Feriam vobiscum pactum sempiternum. (3) Ezéch. 37. 26. (3) Dan. 2. 44. Suscitabit Deus cœli regnum, quod in æternum non dissipabitur. (4) Saint Matth 28. 20. Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi.

jamais à prévaloir contre elle (1); que le ciel et la terre passeront, mais que ses paroles ne passeront point (2). Si l'Eglise peut périr et disparaître, ainsi que l'ont prétendu non-seulement les impies mais certains hérétiques, entr'autres les protestants, qui ont soutenu hautement, afin d'autoriser et de justifier par là leur séparation, que l'altération de la foi et la corruption des mœurs avaient porté une atteinte mortelle à l'Eglise de Jésus-Christ; que les abus et les dérèglements de la société chrétienne au temps de Luther ne lui permettaient plus de représenter la véritable épouse du fils de Dieu; qu'elle avait disparu du monde pour ne plus se trouver que dans leur communion, où ils en avaient recueilli les derniers restes; si de pareilles assertions n'étaient point mensongères, si l'Eglise pouvait véritablement périr et disparaître, les promesses du Sauveur, que nous venons de citer, seraient donc des promesses de faux prophète, ses paroles ne seraient plus les paroles d'un Dieu; que les dissidents prononcent sur cette impiété. La perpétuité sans interruption d'un ministère visible et indéfectible, tel qu'il a été réglé par le Sauveur, et qui est si nécessaire à la stabilité de l'Eglise, ne saurait être plus clairement démontrée que dans les paroles suivantes de saint Paul aux Ephésiens : « Jésus-Christ, dit ce grand Apôtre, a » donné à son Eglise ceux-là pour être Apôtres, ceux-ci pour » être prophètes, d'autres pour évangélistes, d'autres enfin » pour pasteurs et docteurs, afin qu'ils travaillent à la perfection des saints, aux fonctions de leur ministère, à l'édification du corps de Jésus-Christ, *jusqu'à ce que nous parvenions tous* à l'unité d'une même foi et d'une même connaissance du Fils de Dieu, à l'état de l'homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude selon laquelle le Christ doit être formé en nous (3) » ; transformation qui ne

(1) Saint Matth. 16. 18. (2) Saint Matth. 24. 35. (3) Ephes. 4. 11 et suiv.

doit s'accomplir qu'au siècle futur. Les hérétiques connaissaient-ils mieux la nature et la durée de l'Eglise, que saint Paul, qui se glorifiait près des Galates de n'avoir point reçu ses instructions des hommes, mais de Jésus-Christ immédiatement (1), et qui anathématisait d'avance quiconque annoncerait un évangile différent du sien, fût-il même un ange descendu du ciel (2) ?

3° Dans la tradition, dont la règle constante est si bien tracée par Vincent de Lérins : « que dans l'Eglise catholique il » faut s'attacher avec grand soin à ce qui a été cru en tous lieux, » en tous temps et par tous les fidèles (3). » Or, les saints Pères reconnaissent unanimement l'indéfectibilité de l'Eglise. Saint Alexandre, évêque d'Alexandrie, dit que « l'Eglise sera toujours » invincible à toutes les attaques, quand même le monde » entier se ligueraient contre elle, et qu'elle triomphera jusqu'à » la fin des temps des efforts des impies et des mauvais chrétiens (4). » Saint Ambroise compare l'Eglise à un vaisseau lancé sur la haute mer, et qui navigue au milieu des vents et des orages. « Les flots mugissent vainement, dit le Saint Docteur, ils s'efforcent vainement de le faire échouer sur les » écueils; le navire divin ne fera point naufrage, parce qu'il a » Dieu pour pilote et pour conducteur, parce que la croix du » Christ est son grand mât, et que douze rameurs, les douze » Apôtres, le guident sûrement au port, à travers les récifs » et les tempêtes (5). » « Cette Eglise, qui fut l'église des » nations, ne subsiste plus, disaient les Donatistes; elle a » péri. O langage insolent ! répond saint Augustin, langage » infâme, abominable, plein de mensonge et de présomption ! » L'oracle du Saint-Esprit, qui annonçait l'union des peuples et

(1) Gal. 1. 12. (2) Gal. 1. 8. (3) Vincent de Lérins, *commonit.*, chap. 4. *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est.* (4) Labbe, *conc. coll.* *Ecclesia nunquam expugnari potest, etiamsi totus mundus eam oppugnare instituat; omnem impiam aliter sentientium incursionem evincit ac profligat.* (5) Saint Ambr., sur Salomon. ch. 4.

» des rois pour servir le Seigneur (6), n'est-il pas la réponse à
 » leurs blasphèmes ? » Plus loin, personnifiant la sainte Eglise,
 » il lui fait adresser à Dieu ce langage : « Révélez-moi le
 » nombre de mes jours ? Combien de temps encore passerai-je
 » sur la terre ? Dites-le hautement pour ceux qui disent de
 » moi : elle a apostasié, elle a péri. Ecoutez la réponse :
 » Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. » L'Eglise subsis-
 tera donc, conclut le saint Docteur, jusqu'à la fin des temps.
 « *Ergo usque in finem sæculi perseverabit ecclesia* (2). »

4^e Dans le fait même de sa perpétuité et de son admirable
 durée. L'Eglise a triomphé des innombrables persécutions que
 lui a suscitées l'enfer : persécution de la synagogue cherchant
 à l'étouffer dans son berceau ; persécution du paganisme mas-
 sacrant les chrétiens pendant plus de trois siècles sur les che-
 valets, par la hache des bourreaux et sous la dent des bêtes ;
 persécution du schisme et de l'hérésie, lui enlevant tour à tour
 les plus riches fleurons de sa couronne de reine, l'Afrique par
 les Donatistes, la Grèce et l'Asie-Mineure par Photius et les
 Patriarches, l'Orient presque entier par l'Islamisme, une partie
 de l'Europe par la Réforme ; persécution de l'incrédulité volta-
 rienne, s'acharnant contre l'Eglise avec une fureur et une ha-
 bileté diaboliques, recourant pour lui nuire à toutes les armes,
 tournant contre elle la philosophie, l'histoire et les sciences,
 la calomnie, le sarcasme, le blasphème, la harcelant sans cesse
 par de nouvelles attaques, sans lui laisser jamais un jour de
 trêve. Et néanmoins, après tant de secousses et d'ébranle-
 ments, l'Eglise est demeurée, survivant aux persécuteurs,
 toujours pleine de force et de jeunesse. Comme un fort impre-
 nable, elle a vu les cohortes ennemies se dérouler mille fois
 sous ses remparts, elle les a vues sans crainte, si menaçantes

(1) Saint Aug. Explic. du ps. 101. Illa ecclesia, quæ fuit omnium gen-
 tium, periit, jam non est. O impudentem vocem, abominabilem, detes-
 tabilem, præsumptionis et falsitatis plenam ! (2) Ibidem.

qu'elles fussent, et sans douter jamais de leur défaite, parce qu'elle est certaine de ses impérissables destinées, parce qu'elle a pour elle cette parole d'immortalité que je rappelais tout-à-l'heure : « Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. »

■

Infaillibilité de l'Eglise.

L'Eglise est infaillible. Depuis longtemps la véritable épouse de Jésus-Christ aurait cessé d'être visible et indéfectible, deux caractères qui la distinguent des autres communions, comme on l'a vu ci-dessus, si elle n'était en même temps infaillible, c'est-à-dire s'il était possible que, contradictoirement aux promesses, elle prit jamais le mensonge pour la vérité, ou qu'elle pût enseigner une doctrine contraire à celle dont le dépôt se trouve consigné dans l'Ecriture et la Tradition. Il n'y a de dogmes réellement et vraiment catholiques que ceux que Jésus-Christ a enseignés à ses Apôtres, et que les Apôtres ont prêchés après lui à tous les peuples et scellés de leur sang. Dans cette longue suite de siècles qui se sont écoulés depuis Jésus-Christ, il n'y a point eu de nouvelle révélation, et tant qu'il n'y en aura point, il ne sera pas au pouvoir de l'Eglise de présenter à la croyance de ses enfants de nouveaux dogmes, c'est-à-dire d'annoncer comme faisant partie du dépôt de la foi ce qui n'est pas revêtu de l'enseignement de Jésus-Christ ou de celui des Apôtres. « Mes frères, disait saint Paul aux » Thessaloniens, demeurez fermes, et conservez les traditions » que vous avez apprises soit par nos paroles, soit par notre » lettre (1). » « O Timothée, disait le même Apôtre à son » fidèle disciple, gardez le dépôt qui vous a été confié (2). » » Qu'est-ce que ce dépôt, dit à ce sujet Vincent de Lérins? Ce » n'est certes pas ce que vous avez trouvé, mais ce que vous » avez reçu; c'est une doctrine qui n'est pas l'œuvre de votre

(1) 2 Thess. 2. 14. (2) I Tim. 6. 20. O Timothee, depositum custodi.

» génie, mais que la tradition a remise en vos mains; vous
 » n'en êtes pas l'auteur, mais le gardien, ni l'inventeur, mais
 » le disciple; votre rôle est de la suivre, et non de la guider (1). »

L'Eglise est infaillible, soit lorsqu'elle fixe le sens des Ecritures, soit lorsqu'elle règle quelque point de morale ou de discipline, soit lorsqu'elle propose à notre foi des vérités qu'elle décide avoir toujours été crues, parce qu'elle les trouve ou dans les Livres saints ou dans la profession et la croyance des siècles passés, uniques fondements qui puissent faire loi en matière de dogme. Ainsi lorsque l'Eglise prononce sur un point de foi, elle ne crée pas, comme le disent les impies, un nouveau dogme; elle déclare simplement que telle ou telle croyance a toujours fait partie du dépôt sacré, qu'elle est contenue dans la Tradition ou dans l'Ecriture, et que par conséquent elle appartient à la révélation.

L'Ecriture et les Pères établissent clairement l'infaillibilité de la sainte Eglise, et l'heureuse impossibilité où Dieu l'a placée de tomber jamais dans l'erreur.

« Allez, enseignez les peuples, les baptisant au nom du Père, » et du Fils, et du Saint-Esprit. Voici que je suis avec vous » jusqu'à la fin des siècles (2). » Ainsi parle le Sauveur à l'Eglise naissante. Il lui promet de rester avec elle et de l'assister jusqu'à la fin des temps. Mais si l'Eglise n'est point infaillible, si le Fils de Dieu, en la fondant, ne l'a point mise à l'abri des erreurs, peut-il lui demeurer vraiment uni? Celui qui a dit de lui-même, *je suis la vérité*, peut-il donc assister une société qui enseignerait le mensonge? Notre-Seigneur envoie ses Apôtres *instruire les peuples*; est-il possible que de tels envoyés puissent prêcher l'erreur au nom d'un pareil Maître? Cette hypothèse, qui se concevrait sans doute s'il s'agissait d'un

(1) Vincent de Lérins, comm. 1, chap. 27. (2) Saint Matth. 28. 20. Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi.

homme ou d'une école, peut-elle s'admettre quand ce maître est un Dieu ?

« Vous êtes Pierre, dit ailleurs le Fils de Dieu s'adressant à » saint Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les » portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle (1). » Mais du jour où l'Eglise, cessant d'être infaillible, prendrait l'erreur pour la vérité, n'est-il pas évident que le *père du mensonge* serait devenu son chef en la place du Sauveur, et aurait prévalu ?

Les saints Docteurs ne sont pas moins expès sur ce point important.

« Quand même la troupe révoltée des mécontents s'éloigne- » rait de l'Eglise, pour elle, elle ne peut s'éloigner de Jésus- » Christ. » Ainsi s'exprime l'illustre évêque de Carthage (2).

« La doctrine de l'Eglise, dit-il ailleurs, ne peut ni s'altérer » ni se corrompre (3). » « L'Eglise catholique, dit saint Atha- » nase, enseigne *sans erreur* tous les dogmes de la foi (4). » Saint Basile, parlant du concile de Nicée, en reconnaît hautement l'infaillibilité. « Ne rejetez aucune décision de cette » sainte assemblée, dit-il, mais croyez fermement que ces » trois cent dix-huit évêques ont été inspirés par l'Esprit de » Dieu (5). » Nous ne multiplierons pas inutilement les citations. Saint Augustin, saint Jean Chrysostôme, saint Hilaire, saint Jérôme et la plupart des Pères s'expriment dans le même sens avec la même clarté et la même énergie.

Mais où réside l'infaillibilité promise par Jésus-Christ à son Eglise ? Il est certain qu'elle réside principalement dans le corps des Pasteurs, c'est-à-dire dans le Souverain-Pontife et

(1) Saint Matth. 16. 18. (2) Saint Cyp. Ep. 69. Et si contumax obaudire nolentium multitudo discedat, Ecclesia tamen à Christo non recedit. (3) Saint Cyp. Ep. 73. (4) Saint Athan. Catech. 17. Ecclesia catholica absque defectu docet omnia dogmata. (5) Saint Bas. Ep. 114. Nullam in eâ synodo vocem rejiciatis, sed sciatis trecentos decem et octo Patres non sine Spiritûs sancti afflatu locutos esse.

les Evêques en communion avec lui, soit qu'ils se trouvent réunis en Concile pour prononcer sur quelque point de doctrine, soit que les décisions d'un certain nombre d'évêques soient plus tard adoptées par le plus grand nombre des autres, et soumises surtout au jugement du Saint-Siège. Nous rappelons en passant qu'on nomme Conciles les assemblées générales de l'Eglise, où se traitent d'ordinaire les matières de foi, et où les premiers Pasteurs, ayant à leur tête le successeur de Pierre, à qui appartiennent de droit la convocation et la présidence, par lui-même ou par ses légats, de ces saintes assemblées, déclarent solennellement, comme les Apôtres dans le premier Concile tenu à Jérusalem, qu'il a semblé bon au Saint-Esprit et à eux (1) de définir tel point de dogme; et ce jugement solennel, ainsi porté par l'Eglise tout entière et revêtu de son autorité, devient une règle de foi pour les fidèles.

Quant à l'infailibilité personnelle du souverain Pontife lorsqu'il prononce sur une question de foi, non comme docteur privé, mais comme chef de l'Eglise et successeur de Pierre, nous croyons que l'affirmative est plutôt une doctrine qu'une opinion, et qu'elle s'appuie sur les plus solides arguments et sur l'autorité des plus célèbres Docteurs. Sans aborder ici cet important sujet, qui fut dans les deux derniers siècles l'objet de tant de débats si regrettables, et qui ne pourrait d'ailleurs trouver place dans un ouvrage de peu d'étendue, contentons-nous de dire que l'union des évêques avec le Saint-Siège, leur attachement à la chaire de Pierre, leur soumission à son autorité, constituent tout ensemble la force et la beauté de la sainte Eglise, et la présentent au monde comme une vaste armée, dont les rangs unis et serrés deviennent invincibles, par leur union même, aux assauts ennemis.

L'Eglise est infallible, non-seulement lorsqu'elle décide une question de foi dans un Concile, mais encore lorsque ses pon-

(1) Act. 15. 28. Visum est enim Spiritui sancto et nobis.

tives dispersés y adhèrent et l'acceptent séparément, si toutefois elle émane du Chef de l'Eglise ou qu'elle ait été soumise à sa décision. Notre-Seigneur avait prévu que les passions des hommes seraient souvent un obstacle à la réunion des Conciles. Aussi l'assistance qu'il a promise à son Eglise se trouve-t-elle également assurée au corps des pasteurs, lorsque ceux-ci, ne pouvant se rassembler, adoptent chacun de leur côté le point de foi qui leur est soumis. L'infaillibilité de l'Eglise dispersée réside alors dans l'unanimité morale des évêques, unis au Saint-Siège et concourant uniformément, quoique séparés, à l'établissement d'un même point de doctrine. L'opposition de quelques évêques ne peut empêcher que le jugement dont il s'agit ne soit irréformable, parce qu'il est appuyé sur le sentiment général des premiers pasteurs, lesquels unis au souverain Pontife, dont la décision et l'adhésion dans ce cas sont indispensables, la présentent aux fidèles comme un point de foi qui exige leur respect et leur soumission.

Ce n'est pas sans raison que les Apôtres ont placé la croyance à la sainte Eglise au nombre des articles dont se compose le Symbole. Car, s'il est vrai de dire que l'existence de l'Eglise est un fait sensible, non-seulement pour tous les fidèles qui en font partie, mais pour ceux même qui n'ont pas le bonheur d'être dans son sein, il n'en est pas moins vrai que c'est le flambeau de la foi, non la raison humaine, qui éclaire notre esprit, et qui nous porte à croire de cœur et à confesser de bouche (1) la divine origine de l'Eglise, et la fin que Dieu s'est proposée dans son établissement. Dieu seul en est l'auteur. « C'est le Très-Haut qui l'a fondée, dit le Psalmiste (2). » Toutes les autres religions sont l'ouvrage des hommes ; elles passeront avec eux. C'est dans la société sainte de Jésus-Christ que nous acquérons le droit d'être appelés l'héritage et le peuple de Dieu (3). C'est là que sont déposées les clefs du

(1) Rom. 10. 10. (2) Ps. 86. 5. Et ipse fundavit eam Altissimus.

(3) 1^{er} Ep. de saint Pierre. 2. 9.

ciel ; c'est là que se trouve la rémission des péchés ; c'est là enfin qu'on nous montre le terme vers lequel nous devons tendre : que simples voyageurs sur cette terre d'un jour, nous n'y avons point de cité permanente, mais que nous en cherchons une qui ne passera pas (1).

CINQUIÈME DISSERTATION.

Deuxième partie du neuvième article : La Communion des saints.

Je crois la Communion des Saints. « Soyez saints, disait » Moïse de la part de Dieu aux enfants d'Israël, parce que je » suis saint, moi le Seigneur votre Dieu (2). » Cet ordre de marcher dans la voie sainte, donné par celui-là même qui est le principe et la source de toute sainteté, trouve encore plus son application dans l'Eglise chrétienne que dans la Synagogue, qui en était la figure. Depuis que le divin Maître, en nous imposant l'obligation d'être parfaits comme notre Père céleste (3), nous a donné dans sa vie toute divine le modèle le plus accompli de la sainteté, nous sommes appelés à une plus grande perfection, dont le terme et la récompense sont d'être admis, comme parle saint Jean, « dans la société du Père et de Jésus-Christ son Fils (4). » La même foi qui nous rend communs les dons que Dieu a faits aux premiers prédicateurs de l'Evangile, nous fait en même temps participants des mérites du Sauveur, de sa grâce et de sa gloire, comme membres du corps mystique dont il est la tête. Elle va plus loin ; elle nous associe avec Dieu même par Jésus-Christ, pour être les temples vivants de sa majesté sainte, et pour devenir en qualité de ses enfants adoptifs, les héritiers de son céleste royaume, et les cohéritiers de son divin Fils. C'est ce que si-

(1) Héb. 13. 14. (2) Lévit 19. 2. Sancti estote, quia ego sanctus sum, Dominus Deus vester. (3) Saint Matth. 5. 48. Estote ergo vos perfecti, sicut et pater vester cœlestis perfectus est. (4) 1^{re} Ep. saint Jean. 1. 3.

gnifie *la communion des saints* exprimée dans cet article, que l'on peut regarder comme le complément de l'unité de l'Eglise.

Nous ne faisons tous, en effet, qu'un même corps, dont tous les membres doivent travailler de concert au bien général. L'unité d'esprit qui anime l'Eglise, communique à tous les fidèles les précieux biens dont elle est la dépositaire. « Les » dons du Saint-Esprit, dit l'apôtre saint Paul, sont donnés à » chacun pour l'*utilité* (1). » « Si vous aimez l'unité, dit saint » Augustin, si vous retranchez l'envie, tout ce que possèdent » vos frères vous appartient ; réciproquement, tout ce que » vous possédez appartient à vos frères. Il en est de l'Eglise, » continue le saint docteur, comme du corps humain : chaque » membre de celui-ci conspire au bien-être et à la sûreté des » autres. L'œil a reçu de Dieu le sens de la vue, mais non pas » pour lui seul ; car il voit pour la main, pour le pied et les » autres membres. On peut en dire autant de la main : son » action n'est pas pour elle seule ; elle détourne le coup qui » menace le visage ou tout autre partie du corps ; les autres » membres se taisant, la langue leur sert à tous d'organe et d'in- » terprète ; le pied transporte ailleurs le corps tout entier (2). » Tel est l'état de l'Eglise. Ses enfants sont entre eux comme les membres d'un même corps ou d'une même famille. Les fruits de salut que produisent les sacrements, les prières, les austérités, les aumônes et les autres bonnes œuvres, tous les mérites des justes en un mot forment comme un riche et immense trésor, auquel tous peuvent puiser, parce qu'il appartient, non à quelques-uns, mais à la grande famille chrétienne tout entière.

(1) 1 Cor. 12. 7. (2) Saint Aug. 32. Traité sur saint Jean. Si amas unitatem, tolle invidiam, et tuum est quod habeo ; tollam invidiam, et meum est quod habes. Oculus solus videt in corpore ; sed numquid sibi soli oculus videt ? Et manui videt, et pedi videt, et cæteris membris videt. Rursus sola manus operatur in corpore, sed numquid sibi soli operatur ? Sic pes ambulando omnibus membris militat ; membra cætera tacent et lingua omnibus operatur.

Tout ce que la sainteté, la justice, le zèle, la piété ont produit et produisent chaque jour d'œuvres saintes, devient ainsi le trésor et le patrimoine de tous; la charité, qui en est le principe, et qui ne cherche point ses propres intérêts (1), les fait servir au bien commun. Saint Ambroise expliquant cette parole du Psalmiste : « Je suis uni à tous ceux qui vous craignent », l'applique ainsi à la communauté spirituelle dont nous parlons : « Il n'est personne parmi nous, dit-il, qui puisse dire à son frère : Tu m'es un étranger, je n'ai pas besoin de toi; ni le riche au pauvre, ni le noble au roturier, ni le fort au faible, ni le savant à l'ignorant ne peuvent tenir un pareil langage, parce qu'ils sont tous les membres du corps de Jésus-Christ, qui est l'Eglise (2). » C'est pour cette raison que Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans l'admirable formule de prière qu'il nous a enseignée, ne nous fait pas dire : *Mon* père, mais *notre* père; donnez-moi mon pain; mais donnez-nous *notre* pain; pour nous apprendre que nous sommes des frères, et que par conséquent nous ne devons pas prier seulement pour nous, mais prendre à cœur et recommander à Dieu, comme les nôtres, les intérêts temporels et spirituels de nos frères.

Sans parler ici des vertus que par un privilège particulier l'auguste Mère de Dieu a réunies dans sa personne au plus haut point de perfection; auquel puisse atteindre une simple créature, ni du riche trésor de mérites qu'elle a amassé, ni du pouvoir sans bornes dont elle jouit dans le ciel, où l'accroissement perpétuel de l'Eglise et le salut de chacun de nous font l'objet de sa plus tendre sollicitude; sans parler du zèle admirable et des gigantesques travaux des Apôtres et de leurs premiers disciples, qui invoquent sans cesse la bénédiction de Dieu sur les vastes régions où ils ont planté le drapeau de la

(1) 1 Cor. 13. 5. (2) Saint Ambr. in Ps. 118. Serm. 8. Sic conjunctus omnibus timentibus Deum, nemo est qui dicat : non es de meo corpore, non es mihi necessarius, non dicat pauperi dives, non ignobili nobilis, non fortis debili, non imperito sapiens.

foi, après les avoir arrosées de leurs sueurs et de leur sang ; arrêtons-nous au bien seul opéré par les martyrs. « Voyez, » dit saint Maxime de Turin, combien nous leur sommes » redevables. Ils ont souffert les tourments et la mort pour » nous ouvrir la route du salut. Ils ont lassé la rage des » bourreaux pour nous faire connaître Jésus-Christ. Ils ont sa- » crié généreusement la vie présente, afin de nous mériter la » possession du ciel. Ce n'est pas pour eux seuls qu'ils ont » vécu ; leur vie sainte est devenue le modèle de la nôtre. Ce » n'est pas pour eux seuls qu'ils ont souffert ; leur fermeté » inébranlable au milieu des plus cruels supplices soutient » notre courage dans les tribulations et les souffrances. Ce » n'est pas pour eux seuls qu'ils sont morts ; leur mort nous » exhorte ou à faire noblement le sacrifice de notre vie si » la cause de Dieu nous le demandait, ou tout au moins » à la quitter sans regret quand il plaira à Dieu de nous la » reprendre (1). » Ce sont des témoins éloquents ; leur sang, après avoir été, selon la belle expression de Tertullien, une semence féconde de nouveaux chrétiens (2), dépose encore après tant de siècles en faveur de la vérité, dont il a assuré le triomphe sur le culte impie des démons. Séparés de nous pour un temps, ils portent nos vœux et nos prières au pied du trône de l'Eternel ; ils dissipent les ténèbres qui nous environnent ; ils nous obtiennent, par leurs intercessions, les grâces divines, la victoire sur l'enfer, la sainteté, en un mot, qui doit un jour nous associer à leur bonheur. Les saints même qui ne le sont encore que par la prédestination, ceux qui n'ont point encore achevé leur course, ceux qui combattent encore sur la terre d'exil, procurent d'immenses avantages au corps des fidèles. Les ferventes prières des uns, les larmes abondantes des autres, les austérités de ceux-ci, les trésors de ceux-là versés

(1) Saint Max. Disc. sur les Fêtes des saints martyrs. (2) Tert. Apolog. *Sanguis martyrum, semen Christianorum.*

dans le sein des pauvres, la participation fréquente des sacrements, l'oblation du sacrifice auguste de la messe offert à Dieu chaque jour du couchant à l'aurore, d'un bout de la terre à l'autre, toutes les œuvres saintes en un mot, qui s'accomplissent et se renouvellent sans cesse dans l'Eglise, font au ciel une sainte violence, et en font descendre à chaque instant une rosée de grâces, qui méritent aux justes le don de la persévérance, aux pécheurs celui du repentir et de la conversion, à tous l'espérance d'être un jour admis dans ces tabernacles éternels, où ils seront unis par les liens indissolubles de la plus parfaite charité.

Mais cet immense trésor de richesses spirituelles que la bonté de Dieu a mis à la disposition de son Eglise, n'est ouvert que pour ceux qui « renonçant à l'impiété et aux passions » mondaines, vivent au siècle présent dans la tempérance, la justice et la piété, en attendant la bienheureuse espérance, » et l'avènement glorieux de notre grand Dieu et Sauveur » Jésus-Christ (1). » Les pécheurs au contraire n'y ont aucune part, tant qu'ils persévèrent dans l'iniquité. Semblables à ces membres morts, qui n'étant pas détachés du corps humain lui appartiennent toujours, mais qui ont perdu leur vigueur et la vie, parce que le suc des aliments n'arrive plus jusqu'à eux, les hommes livrés au crime et privés de la grâce ne retirent ni santé ni force des bonnes œuvres qui s'opèrent dans la société chrétienne. Cependant comme ils en font encore partie, ils peuvent espérer leur retour à la vie spirituelle de la grâce par les mérites et les prières de tant de chrétiens, restés fidèles et purs au milieu du monde, et qui se réjouiraient sur la terre, comme les anges dans le ciel (2), d'une conversion à laquelle ils attachent un si grand prix et qu'ils demandent à Dieu avec tant d'ardeur. On ne peut malheureusement admettre cette

(1) Epît. à Tite, 2. 12 et 13. Expectantes beatam spem, et adventum gloriæ magni Dei et salvatoris nostri Jesu Christi. (2) Saint Luc, 15. 7.

participation aux prières des justes pour ceux qui sont retranchés de l'Eglise par le schisme, l'hérésie ou l'excommunication. La communion des fidèles leur est entièrement étrangère, tant qu'ils demeurent loin de l'arche sacrée, hors de laquelle le naufrage est inévitable.

Il est donc vrai de dire que les moindres grâces comme les plus relevées deviennent pour tous les membres de la famille chrétienne un trésor commun. Les plus riches ne le sont pas pour eux seuls; ils doivent pourvoir à l'indigence de leurs frères, s'ils portent dans leur cœur la charité sans laquelle, eussent-ils reçu d'ailleurs les plus merveilleux dons, ils ne seraient qu'un airain sonnante et une cymbale retentissante (1). A la vue de cette touchante bonté de Dieu, qui, par la communion des saints, accorde ainsi aux plus pauvres de ses enfants une part spirituelle à l'abondance des riches, qui ne s'écarterait avec le prophète royal : « Oh! qu'il est bon et doux » que les frères soient unis ensemble ! C'est là que le Seigneur » a répandu sa bénédiction ; c'est là que se trouve cette vie » qui n'aura d'autre terme que l'éternité (2). » « Que vos » tabernacles sont aimables, Seigneur, Dieu des armées ! Mon » âme aspire après vos saints parvis ; elle est toute défaillante » par l'ardeur de ses vœux ! Heureux, Seigneur, ceux qui » habitent votre maison ! Ils vous loueront dans les siècles » des siècles (3). »

(1) 1 Cor. 13. 1. (2) Ps. 132. 1 et 4. Ecce quàm bonum et quàm jucundum habitare fratres in unum. Quoniam illic mandavit Dominus benedictionem et vitam usque in sæculum. (3) Ps. 83. 1 et 5.



CHAPITRE TREIZIÈME.

Article dixième du Symbole : *Je crois la rémission des péchés.*

PREMIÈRE DISSERTATION.

Où se trouve la rémission des péchés, et par quels moyens elle s'opère.

Je crois la rémission des péchés. Depuis la chute d'Adam, tous les hommes sans exception naissent esclaves du péché, et sujets à la concupiscence : « Personne n'est sans souillure » devant vous, ô mon Dieu, dit saint Augustin, non pas même » l'enfant dont la vie n'est que d'un jour (1). » Jésus-Christ seul, en prenant sur lui nos misères avec notre nature, n'a point participé à ce qui la rendait criminelle. Il n'a point connu le péché (2), dit l'Apôtre, quoique Dieu par amour pour nous l'ait traité comme s'il eût été le péché même, parce qu'il était venu dans le monde pour en détruire l'empire, afin qu'en lui nous devinssions justes de la justice de Dieu (3). C'est aux souffrances de sa passion, c'est à son sang répandu sur la croix, c'est à la rançon d'un prix infini qu'il a offert pour nous à son Père, que nous devons la rémission de nos péchés. Heureux pardon, qu'il ordonna à ses Apôtres d'annoncer à la terre, lorsqu'il allait les quitter pour monter au ciel. Soulevant le voile qui les avait empêchés jusqu'alors de voir la lumière de la vérité, il leur ouvrit l'esprit afin qu'ils entendissent les Ecritures; puis il leur dit : « C'est ainsi qu'il fallait, selon ce

(1) 1^{re} confess. Liv. 1, chap. 7. Nemo mundus à peccato coràm te, nec infans cujus est unius diei vita super terram. (2) 1^{re} Ep. de saint Pierre, 2. 22. Qui peccatum non fecit. (3) 2 Cor. 5. 21.

» qui est écrit, que le Christ souffrit, et qu'il ressuscitât des
 » morts le troisième jour, et qu'on prêchât en son nom la
 » pénitence et la rémission des péchés chez tous les peu-
 » ples (1). »

Fidèles aux leçons de leur divin Maître, les Apôtres ne pouvaient oublier un objet si important pour le salut des hommes. Aussi, après avoir enseigné dans leur Symbole l'existence d'un seul et vrai Dieu en trois personnes, l'incarnation de son Fils unique, la passion et la mort de cet Homme-Dieu, sa résurrection, son retour vers son Père, la formation et la nature de l'Eglise, ils mirent au nombre des dogmes sacrés celui qui était la fin de ces grands et sublimes mystères, la rémission et le pardon des péchés; grâce ineffable, qui ne se trouve nulle part sur la terre, si ce n'est dans l'Eglise; divine miséricorde, prédite par les prophètes, ainsi que l'atteste saint Pierre dans les Actes des Apôtres : « Tous les prophètes lui rendent ce témoi-
 » gnage, que ceux qui croient en lui reçoivent par son nom
 » le pardon de leurs péchés (2). »

Dieu a toujours été riche en compassion et en clémence pour les pécheurs. Les Livres saints renferment çà et là les plus touchantes invitations au repentir, et les plus magnifiques promesses de pardon et de rémission. « Que t'ai-je fait, ô mon
 » peuple, pour que tu m'abandonnes? Pourquoi veux-tu mou-
 » rir, ô maison d'Israël? Reviens à moi, et je te pardonnerai,
 » et je précipiterai tous tes péchés au fond de la mer. Quand
 » tes iniquités seraient comme le vermillon, je les rendrai plus
 » blanches que la neige (3). Je ne veux pas la mort du pé-
 » cheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive (4). Jérusa-

(1) Saint Luc., 24. 45 et suiv. Oportebat Christum pati, et resurgere à mortuis tertiâ die, et prædicari in nomine ejus pænitentiam et remissionem peccatorum in omnes gentes. (2) Act., 10. 43. Huic omnes prophetæ testimonium perhibent, remissionem peccatorum accipere per nomen ejus omnes qui credunt in eum. (3) Isaïe, passim. (4) Ezéch. 33. 11. Nolo mortem impij, sed ut convertatur et vivat.

» Iem, reviens donc au Seigneur ton Dieu (1). » On trouve dans l'Écriture mille autres traits semblables de la bonté de Dieu pour les pécheurs. Mais cette bonté se manifeste avec bien plus d'éclat dans la loi nouvelle. Le Fils de Dieu descend lui-même du ciel pour les sauver ; il se fait leur caution ; il verse son sang jusqu'à la dernière goutte pour le rachat des péchés du monde. Il offre à tous, dans sa grâce et ses sacrements, des remèdes faciles, des remèdes infaillibles pour guérir les blessures de l'âme et les plaies du péché.

La rémission des péchés s'opère dans l'Eglise de deux manières : d'abord par le baptême, où cette grâce acquiert une telle extension, que non-seulement elle efface le péché originel et tous ceux qu'on a pu commettre par sa propre volonté, dans les adultes qui reçoivent ce sacrement, mais qu'elle remet encore et abolit pleinement la peine due au péché. Cette grâce surabondante n'est faite à un chrétien qu'une fois dans sa vie, quelque longue qu'elle puisse être. Car c'est le sens dans lequel il faut interpréter ce passage de saint Paul dans sa lettre aux Hébreux : « Il est impossible que ceux qui ont été une fois » éclairés, qui ont goûté le don du ciel, qui ont été faits participants du Saint-Esprit, qui se sont nourris de la sainte » parole de Dieu et des merveilles du siècle à venir, et qui » sont tombés, il est impossible, dis-je, qu'ils se renouvellent » par la pénitence (2). » L'apôtre ne parle point ici de la pénitence requise pour le sacrement qui en porte le nom, mais de l'efficacité et des effets du baptême ; c'est-à-dire qu'il est impossible de recevoir un second baptême, qui fasse, comme le premier, un nouvel homme de l'homme devenu pécheur depuis sa régénération en Jésus-Christ, en lui remettant de nouveau le péché et la peine, et en le dispensant une seconde fois de satisfaire à la justice divine.

(1) Ozée, 14. 2. Jerusalem, convertere ad Dominum Deum tuum.

(2) Hébr. VI, 4 et suiv.

Mais comme le baptême ne nous délivre pas de la concupiscence, et comme l'esprit de l'homme et les pensées de son cœur sont portés au mal dès sa jeunesse (1), Dieu a daigné, dans sa miséricorde, nous accorder un autre moyen non moins admirable ni moins puissant que le premier, pour nous aider à nous relever de nos chutes. Dieu a placé ce secours dans le sacrement de pénitence, que les Pères ont appelé pour cette raison *la seconde planche après le naufrage*. C'est là que l'Eglise se sert du pouvoir vraiment divin qu'elle a reçu de Jésus-Christ lui-même ; c'est là qu'elle fait usage des clefs du ciel déposées dans ses mains par le Sauveur pour la rémission des péchés. « Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, avait dit le » divin Maître au prince des Apôtres ; tout ce que vous aurez » lié ou délié sur la terre, sera également lié ou délié dans le » ciel (2). » La même promesse fut faite plus tard aux autres apôtres, presque dans les mêmes termes, lorsqu'il leur apparut dans le cénacle, où la crainte des juifs les tenait renfermés. Après leur avoir donné des marques non équivoques de sa résurrection, il souffla sur eux, et leur dit : « Recevez le Saint- » Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, » et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez (3). » Comme s'il leur avait dit : Allez porter aux hommes la bonne nouvelle de la rédemption. Dites aux pécheurs que je les ai rachetés sur la croix, et que vous leur apportez leur grâce et leur pardon. Offrez-leur en mon nom une rémission facile, complète, universelle. Je vous investis à cet effet de tous mes pouvoirs. Tout ce que vous délierez de consciences coupables, sera délié ; tout ce que vous absoudrez sera absous ; tout ce que vous remettrez de péchés sur la terre, je le remettrai et l'effacerai moi-même dans le ciel.

(1) Gen. 8. 21. Sensus enim et cogitatio humani cordis in malum prona sunt ab adolescentiâ suâ. (2) Saint Matth. 16. 19. (3) Ev. saint Jean, 20. 22 et 23. Quorum remisieritis peccata remittuntur eis, et quorum retinueritis retenta sunt.

On se tromperait grossièrement, si l'on s'imaginait que le pouvoir des clefs est contenu dans des bornes, qu'il n'a d'effet que pour un nombre restreint ou pour une sorte déterminée de péchés. Les temps, les lieux, les circonstances, rien ne peut en limiter l'exercice. *Tout ce que vous délierez* : voilà certes des paroles qui n'admettent aucune exception. Il n'est donc aucune faute, quelle que soit son énormité, qui ne puisse être remise en vertu du pouvoir qu'a reçu l'Eglise. Les plus grands criminels, les pécheurs les plus endurcis, ceux même qui n'ont pas craint de différer leur conversion, souvent bien incertaine lorsqu'elle est renvoyée au terme de la vie, peuvent néanmoins espérer leur pardon, s'ils joignent à l'humble aveu de leurs égarements les regrets d'un cœur contrit et humilié. Les Apôtres l'ont appris de la bouche même de Jésus-Christ, lorsque saint Pierre lui ayant demandé s'il fallait pardonner jusqu'à sept fois, en reçut cette réponse si digne de la tendre charité du Fils de Dieu : « Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, » mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois, » c'est-à-dire jusqu'à l'infini (1). Réunissez par l'imagination tous les péchés qui ont été commis depuis le péché d'Adam, et tous ceux qui se commettront jusqu'à la fin du monde. Mettez-les tous sur une seule tête ; supposez un homme coupable à lui seul de tous les péchés. Il est de foi que l'Eglise a reçu de Dieu le pouvoir d'absoudre un tel pécheur ; et que si elle trouvait en lui l'aveu sincère avec le repentir, levant sur cette tête maudite sa main toute-puissante pour pardonner, d'une parole elle effacerait tout, fussent ces crimes plus multipliés que les gouttes d'eau des mers, et plus énormes que le péché de Judas.

(1) Saint Matth. 18. 22. Non dico tibi usque septiès, sed usque septuagies septiès.



DEUXIÈME DISSERTATION.

Quels sont dans l'Eglise ceux qui ont le pouvoir de remettre les péchés.

Les œuvres de Jésus-Christ portent toutes l'empreinte de la sagesse divine. Dans les pouvoirs accordés à son Eglise brille le même ordre qui a présidé à tous les ouvrages du Créateur. « C'est moi qui vous ai choisis, disait-il aux apôtres, c'est moi » qui vous ai choisis, et vous ai établis afin que vous alliez et » que vous portiez des fruits, et que vos fruits demeurent (1). » Ces paroles annonçaient que parmi les fidèles un petit nombre d'hommes *choisis* seraient seuls chargés de la sainte et auguste fonction de prononcer sur les coupables, une sentence qui serait au même moment ratifiée dans le ciel. Ainsi le demandaient le bon ordre et la tranquillité des consciences. C'est pour cela que ce grand pouvoir ne se trouve que dans le sacerdoce. Les évêques et les prêtres légitimement ordonnés en sont les seuls dépositaires, ainsi que nous le prouverons en expliquant le sacrement de pénitence. Encore ne peuvent-ils l'exercer arbitrairement ; ils sont astreints à suivre les règles établies par Jésus-Christ, et les lois canoniques prescrites par l'Eglise. Les sacrements étant les seuls canaux destinés à communiquer la grâce sanctifiante, et d'autre part le sacrement de pénitence étant le seul où s'obtienne directement la rémission des péchés commis après le baptême, il est indispensable d'y recourir, pour le pardon des fautes mortelles que l'on a pu commettre. Pour l'administration valide de ce sacrement, il faut, comme nous le verrons plus loin, outre le pouvoir d'ordre, la mission légitime et la juridiction, dont l'étendue se mesure sur la dignité hiérarchique des différents ministères, avec une puissance supérieure dans les uns et subordonnée

(1) Ev. saint Jean, 15. 16.

dans les autres. Sans l'observation de ces règles, on ne peut trouver ni la rémission des péchés, ni la justification dans l'Eglise, laquelle nous est représentée dans l'Ecriture comme une armée rangée en bataille (1), qui ne devient *terrible* à l'ennemi que par la discipline et le bon ordre des troupes qui la composent, et par l'exactitude avec laquelle chacun de ses soldats se tient au poste et au rang qui lui sont marqués.

Quoique les ministres de l'Eglise soient dans le tribunal de la pénitence de véritables juges, et que leur sentence soit véritablement, non pas une simple formule par laquelle ils déclarent que les péchés sont remis, mais un jugement réel qui délie ou retient les péchés; la rémission, cependant, en est due tout entière à la bonté et à la miséricorde infinie de Celui qui a dit par un de ses prophètes : « C'est moi, oui, c'est moi seul » qui efface les iniquités (2). » Les prêtres de la loi nouvelle ne sont que les ambassadeurs de Jésus-Christ, revêtus, il est vrai, d'un pouvoir admirable et illimité, mais qu'ils n'exercent pourtant que comme les délégués du Fils de Dieu. La dette du péché ne leur appartient pas, et il n'y a que Dieu qui puisse la remettre, parce qu'il n'y a que lui à qui nous puissions dire comme à la personne offensée : « Pardonnez-nous nos offenses. » Qu'ils se glorifient donc, mais dans le Seigneur seul, d'une prérogative qui n'a point été accordée aux anges, et qu'ils s'écrient avec l'Apôtre : « Qu'est-ce donc qu'Apollon ? qu'est-ce que Paul (3) ? » Qu'ils reconnaissent avec humilité que celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose (4); que c'est Dieu seul qui donne aux justes la vie et l'accroissement, et aux pécheurs le pardon et la paix.

Car c'est à Jésus-Christ que nous sommes redevables de cet immense bienfait de la réconciliation. C'est par le sang de son

(1) Cant. 6. 9. *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* (2) Isaïe 43. 25. *Ego sum, ego sum ipse qui deleo iniquitates.* (3) Cor. 3. 4. *Quid igitur est Apollo ? Quid vero Paulus ?* (4) Ibid. v. 7.

Fils que Dieu a voulu que nos iniquités fussent expiées. Nous n'avions rien à offrir à sa justice en paiement de nos péchés. Pour nous sauver, débiteurs insolvables, il a été arrêté dans les décrets éternels, que le juste paierait pour les injustes, que l'innocent serait condamné à une mort infâme pour les coupables (1). « Ce n'est donc point par des choses corruptibles, » telles que l'or et l'argent, que nous avons été rachetés, mais » par le précieux sang de Jésus-Christ, comme de l'Agneau » sans tache et sans défaut, destiné de toute éternité à être » immolé sur la croix dans les derniers temps pour l'amour de » nous (2). » « Grâces immortelles soient rendues au Seigneur, » s'écrie à ce sujet saint Augustin, qui a fait éclater pour le » salut des hommes une toute-puissance égale à celle qui a » tiré le monde du néant ! Oui, la même toute-puissance, mais » plus de bonté et de miséricorde pour justifier l'impie que » pour créer le monde (3) ! » « Qu'il est donc grand, continue » le saint docteur, appliquant à la bonté de Dieu pour les pé- » cheurs les paroles de saint Paul, qu'il est grand ce mystère » d'amour qui s'est fait voir dans la chair, qui a été justifié par » l'esprit, manifesté aux anges, prêché aux nations, cru dans » le monde, reçu dans la gloire (4) ! »

Aussi, avant l'incarnation du Fils de Dieu, ce pouvoir tout divin dont jouit l'Eglise, n'avait-il été accordé à aucun mortel, quels qu'eussent été d'ailleurs ses autres privilèges. Moïse avait pu faire jaillir l'eau d'un rocher ; Josué, arrêter le soleil ; Elie, fermer le ciel et en faire tomber la foudre par trois fois. Jésus-Christ, à qui toute puissance avait été donnée dans le ciel et sur la terre (5), est le premier qui, en qualité d'homme, ait reçu de son Père cette glorieuse prérogative. Les Scribes l'accusent de blasphème pour avoir annoncé à un paralytique qu'en

(1) 1^{re} Ep. de s. Pierre, 3. 18. (2) Ibid. 18. Non corruptibilibus auro vel argento redempti estis, sed pretioso sanguine quasi agni immaculati Christi et incontaminati. (3) S. Aug. 72^e traité sur l'Ev. s. Jean. (4) 1^{er} Ep. à Tim. 3. 16. (5) S. Matt. 28. 18.

retour de sa foi ses péchés lui étaient remis. « Afin que vous sachiez, leur répond-il, que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés : levez-vous, dit-il au pauvre malade, emportez votre lit et allez-vous-en dans votre maison (1). » Nous avons dit plus haut comment les Apôtres furent par lui revêtus de ce même pouvoir de remettre les péchés, avec ordre de le transmettre à leurs successeurs dans le ministère évangélique. Les évêques et les prêtres l'exerceront jusqu'à la fin des siècles, comme les envoyés et les représentants du Dieu Sauveur, en vertu de sa toute-puissance et de la promesse qu'il a daigné faire de ratifier au ciel tous les arrêts qu'ils auront rendus sur la terre.

Sans ce bienfait de Dieu, l'homme qui ignore s'il est digne d'amour ou de haine (2), flotterait sans cesse entre le désespoir et une fausse confiance. Il sait qu'un seul péché mortel lui fait perdre tout le fruit des mérites de la croix et de la mort de Jésus-Christ, et peut lui fermer à jamais l'entrée du ciel. Cette seule pensée, jointe à la science de sa fragilité, dont il a fait tant de fois la triste épreuve, jette dans son âme la plus vive inquiétude. Mais lorsqu'il se représente le pouvoir des clefs confié à l'Eglise, et que par le secours puissant de la grâce, il lui est possible d'obtenir son pardon et de recouvrer avec son innocence la paix du cœur et l'amitié de Dieu, une douce joie succède à la tristesse; l'inquiétude et l'angoisse font place à l'espérance. Il bénit Dieu d'avoir eu pitié des pécheurs et de nous avoir envoyé du ciel ce tout-puissant et charitable médecin, qui nous offre dans son sang le seul remède qui puisse guérir les plaies et les meurtrissures faites à nos âmes par le péché (3).

Les chrétiens doivent donc s'empresser de recourir à cette piscine salutaire. Une puissance invisible en agite les eaux,

(1) S. Matt. 9.6. (2) Ecclésiaste. 9. 1. Nescit homo utrum amore an odio dignus sit. (3) Isaïe, 53. 5. Et livore ejus sanati sumus.

pour opérer la guérison des pécheurs. Les paralytiques qui languissent depuis trente-huit ans (1) peuvent y être portés par la grâce, et en sortir pleins de vie et de santé. Mais ce précieux remède n'a de vertu que pour ceux qui le prennent avec la volonté de renoncer sérieusement à leurs passions, et de mener désormais une vie chrétienne. Au contraire, il se change en un poison mortel pour ceux qui le considèrent comme une sorte de rempart contre la justice divine, ou comme un moyen d'offenser Dieu plus librement, par l'espoir d'un pardon dont ils s'exagèrent la facilité. Il devient de même inutile à ceux qui différant de jour en jour leur retour à Dieu et s'efforçant de calmer leurs remords par de vagues projets de conversion, sont surpris soudain par une mort imprévue, et, perdent ainsi, par leurs coupables délais, cette rémission que leur avait tant de fois offerte la divine bonté.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Article onzième du Symbole : *Je crois la résurrection de la chair.*

PREMIÈRE DISSERTATION.

Certitude et preuves de la résurrection future.

Je crois la résurrection de la chair. Le livre de la Sagesse nous peint sous les traits suivants les folles pensées des hommes corrompus : « Les méchants ont dit dans l'égarement de leur cœur : le temps de notre vie est court et » plein d'ennui ; l'homme après sa mort n'a plus rien à at-

(1) Ev. saint Jean, 5. 4. et 5.

» tendre, et on ne sait personne qui soit revenu des enfers.
 » Nous sommes nés de rien, et bientôt nous serons comme si
 » nous n'avions jamais été. L'âme est une étincelle qui remue
 » notre cœur ; lorsqu'elle sera éteinte, notre corps deviendra
 » cendre, et notre esprit se dissipera comme un air léger.
 » Notre vie s'enfuit comme la trace du nuage, et après la
 » mort, il n'y a plus de retour ; le sceau est posé, nul ne re-
 » vient. Hâtons-nous donc d'user des créatures pendant que
 » nous sommes jeunes. Enivrons-nous de vin, couvrons-nous
 » de parfums ; couronnons-nous de roses, avant qu'elles soient
 » fanées ; laissons partout des traces de nos plaisirs, parce que
 » c'est là notre sort et notre partage (1). » « Ils ont eu ces
 » pensées, ajoute l'auteur sacré, et ils se sont égarés dans leur
 » malice. Ils ont ignoré les secrets de Dieu, ils n'ont point
 » cru qu'il y eût de récompense à espérer pour les justes, et
 » ils n'ont fait aucun cas de la gloire qui est réservée aux
 » âmes saintes. Car Dieu a créé l'homme immortel ; les âmes
 » des justes sont dans sa main ; ils ont semblé mourir aux
 » yeux des insensés, mais ils reposent en paix ; et s'ils ont
 » dû souffrir devant les hommes, leur espérance et pleine
 » d'immortalité (2). »

Ces vieilles impiétés sont encore aujourd'hui le langage de beaucoup de chrétiens, qui, ainsi que l'Apôtre le prédisait pour les derniers temps, ne peuvent plus souffrir la saine doctrine, et ferment l'oreille à la vérité pour l'ouvrir à des fables (3). Ils écoutent de vains discoureurs, docteurs du mensonge, et cherchent dans le matérialisme le repos d'une conscience qui ne peut ni étouffer les remords du crime, ni éteindre entièrement les lumières de la révélation. C'est pour

(1) Sag., 2. 1. et suiv. (2) Ibid. ibid. v. 21. Deus creavit hominem inexterminabilem. Justorum animæ in manu Dei sunt. Visi sunt oculis insipientium mori ; illi autem sunt in pace. Et si coràm hominibus tormenta passi sunt, spes illorum immortalitate plena est. (3) 2^e épît. à Tim. 4. 3 et 4.

nous prémunir contre ces illusions que les Apôtres ont inséré dans leur Symbole le dogme de la résurrection, inscrit déjà, comme nous allons le voir, dans les saintes Ecritures, et qu'ils en ont fait un des plus solides fondements de nos espérances. « Car, dit saint Paul, si les morts ne ressuscitent point, Jésus-Christ n'est donc pas non plus ressuscité. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, votre foi est donc vaine, et notre prédication est un mensonge (1). » Car c'est sur la vérité et la réalité de sa résurrection que porte tout l'édifice de la religion chrétienne.

Les Apôtres se sont principalement proposé dans cet article d'enseigner l'immortalité de l'âme. C'est pour cette raison qu'au mot *résurrection* ils ont ajouté *de la chair*, pour prévenir sur ce point toute confusion, car s'ils se fussent servi simplement du mot *Résurrection*, les fidèles eussent pu croire qu'au moment de la mort l'âme s'éteignait avec le corps, ou que tout au moins son existence était comme suspendue jusqu'au jour où se fera de nouveau leur réunion. Et quoique le mot *chair* se trouve quelquefois employé dans l'Ecriture pour désigner l'homme tout entier, comme dans Isaïe où il est dit : « Toute chair n'est que de l'herbe (2) », et dans saint Jean : « Le Verbe s'est fait chair (3) », ici néanmoins il ne désigne évidemment que le corps, ou cette partie de notre être que l'Ecriture appelle poussière dans l'Ecclésiastique : « L'homme » s'en ira, dit-elle, en la maison de son éternité; que la *poussière* rentre dans la terre d'où elle est sortie, et que l'esprit » retourne à Dieu qui l'a donné (4). » Magnifiques paroles qui attestent clairement la spiritualité et l'immortalité de nos âmes.

Le témoignage des Ecritures vient à l'appui de la doctrine du Symbole sur la résurrection. Le fils de la veuve de Sarepta

(1) 1 Cor. 15. 14. (2) Isaïe 40. 6. Omnis caro fœnum. (3) Ev. saint Jean, 1.14. (4) Eccl. 12. 5.

ressuscité par le prophète Elie (1); celui de la Sunamite, par Elisée (2), dont les ossements même eurent la vertu de ranimer un cadavre jeté par des voleurs sur son tombeau (3); le fils de la veuve de Naïm (4), la fille de Jaïre (5), le Lazare (6), tous les trois ressuscités publiquement par Jésus-Christ, sont autant de faits incontestables, qui déposent en faveur de la résurrection générale. Serait-il moins aisé à un Dieu créateur et maître de la nature, de ressusciter tous les morts, que d'en rappeler quelques-uns du tombeau, soit par lui-même immédiatement, soit par le ministère de ses serviteurs, lorsqu'il veut appuyer sur d'éclatants prodiges la mission qu'il leur a donnée et la prédication de son Evangile? C'est ce qu'attestent les Actes des Apôtres et les annales des premiers siècles de l'Eglise, pendant lesquels on vit s'accomplir, pour la conversion des peuples païens, cette promesse faite par Jésus-Christ à ses disciples : « Je vous le dis en vérité : celui qui croit en moi, fera lui-même » les œuvres que je fais, et de plus merveilleuses encore (7). »

Plusieurs passages de l'Ancien Testament établissent clairement cette grande vérité, gravée dans le cœur de l'homme au moment où la mort entra dans le monde par le péché, dont elle est tout ensemble la fille et le châtiment. Job, étendu mourant sur son fumier, se consolait par l'espérance de la résurrection. « Je sais, disait-il, que mon Rédempteur est » vivant, et que *je ressusciterai* de la terre au dernier jour ; » que je serai de nouveau revêtu de mon corps, que je verrai » mon Dieu dans ma propre chair ; que je le verrai moi-même, » et non un autre, et que je le contemplerai de mes propres » yeux. Cette espérance repose au fond de mon cœur (8). »

(1) 3 Rois, 17. 19. (2) 4 Rois, 4. 34. (3) Ibid. 13. 21. (4) Saint Luc. 7. 14. (5) Ibid. 8. 55. (6) Ev. saint Jean, 11. 43. (7) Ev. saint Jean, 14. 12. (8) Job, 19. 25 et suiv. Scio enim quod redemptor meus vivit, et in novissimo die de terrâ surrecturus sum; et sursùm circumdabor pelle meâ, et in carne meâ videbo Deum meum.

« Ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront, dit le » prophète Daniel, les uns pour la vie éternelle, les autres » pour un opprobre qu'ils verront à jamais (1). » « Cruel tyran, » disait à Antiochus ce jeune héros dont il est fait mention » au livre des Machabées, tu nous ravis cette vie passagère ; » mais le souverain roi du monde saura bien nous la rendre » un jour, et nous *ressusciter* (2). »

Mais c'est surtout dans le Nouveau Testament que cette vérité se développe avec une clarté, qui ne laisse plus d'excuse à l'erreur ou à la mauvaise foi. Les Sadducéens, dont l'hérésie principale était de nier l'immortalité de l'âme, rejetaient aussi la résurrection des corps. Jésus-Christ, pour répondre à l'exemple qu'ils lui avaient cité comme une objection insoluble, celui d'une femme veuve de sept frères qu'elle avait successivement épousés, et dont un seul cependant pouvait, selon eux, être son mari à la résurrection, leur déclare qu'ils sont dans l'erreur, ne comprenant ni les Ecritures, ni la puissance de Dieu. Il leur apprend d'abord qu'à la résurrection, il n'y aura plus de mariage, parce qu'étant immortels les hommes n'auront plus besoin de perpétuer leur race et de se donner des successeurs. « Quant à la résurrection des morts, » ajoute-t-il, n'avez-vous point lu ces paroles que Dieu vous a » dites : je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu » de Jacob ? Or, Dieu n'est point le Dieu des morts, mais des » vivants (3). » En d'autres termes : ceux dont le Seigneur se proclamait le Dieu, avaient donc un Dieu ; ils étaient donc vivants en sa présence ; or, ces saints personnages n'étaient plus dans leurs corps, puisqu'ils étaient morts depuis plusieurs siècles, quand Dieu parlant à Moïse, se nommait leur Dieu. Il fallait donc que leurs âmes au moins eussent échappé aux at-

(1) Dan. 12. 2. Qui dormiunt in terræ pulvere evigilabunt, alii in vitam æternam, et alii in opprobrium, ut videant semper. (2) 2 Mach. 7. 9. Tu quidem, scelestissime, in præsentî vitâ nos perdis, sed Rex mundi defunctos nos in æternæ vitæ resurrectione suscitabit. (3) Saint Matth. 22. 23.

teintes de la mort, et que de plus elles fussent assurées de la résurrection de leurs corps, puisque seules et sans eux elles ne pouvaient être, d'une manière complètement vraie, ces patriarches, dont le Seigneur se disait le Dieu. C'est ainsi que Jésus-Christ prouvait tout à la fois et l'immortalité des âmes, et la future résurrection des corps.

« En vérité, en vérité, disait-il dans une autre rencontre » au peuple qui l'écoutait, je vous dis que l'heure vient et » qu'elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du » Fils de Dieu, et que ceux qui l'entendront, vivront. *Ceux » qui auront bien fait, *sortiront des tombeaux pour ressusciter » à la vie*; et ceux qui auront mal fait, *pour ressusciter* à leur » condamnation (1). » N.-S. ne pouvait déclarer plus explicitement que la résurrection sera générale pour les méchants comme pour les bons. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, » dit-il ailleurs, a la vie éternelle, et je le » *ressusciterai* au » dernier jour (2). » Est-il possible de parler plus clairement ?

Afin de disposer Marthe au grand miracle qu'il allait opérer en rappelant du tombeau Lazare, son frère, mort depuis quatre jours, il répond à la profession de foi qu'elle faisait de la résurrection générale : « C'est moi qui suis la résurrection et la » vie (3). » Comme s'il lui eût dit : celui par la puissance duquel votre frère ressuscitera au dernier jour, peut bien aussi le ressusciter dès à présent : car je suis moi-même le principe de la vie et de la résurrection. Le jugement général, cette dernière et terrible scène qui terminera la vie présente, et que le Sauveur nous ordonne d'attendre dans une vigilance continuelle, n'est-il pas à lui seul une preuve surabondante de la résurrection ? Les diverses circonstances qui en sont prédites d'une manière si frappante et avec tant de soin dans l'Evangile,

(1) Ev. saint Jean, 5. 25 et 29. (2) Ev. saint Jean, 6. 55. Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem habet vitam æternam, et ego resuscitabo eum in novissimo die. (3) Ev. saint Jean, 11. 25.

ne semblent-elles pas être autant de voix qui nous crient avec un saint docteur : « Levez-vous, morts ; sortez de vos tombeaux ; » assemblez-vous devant le tribunal du souverain juge ? »

Aussi, les Apôtres et saint Paul en particulier, se sont-ils attachés à développer dans leurs écrits ce dogme essentiel. Déjà, de leur vivant et sous leurs yeux, s'était élevée une hérésie, qui portait atteinte à la croyance contenue dans leur Symbole. Deux savants de l'Asie mineure, Hyménée et Philète, qui avaient été convertis à la foi, abusant de la philosophie naturelle, en étaient venus à révoquer en doute la résurrection des morts, et à substituer la résurrection spirituelle et métaphorique des âmes, qui se fait dans le baptême, à la résurrection réelle et palpable des corps, qui aura lieu à la fin des siècles. Saint Paul le constate dans sa seconde épître à Timothée : « Ils s'écarternt de la vérité, dit-il, en affirmant que la » résurrection est déjà faite. » L'Apôtre fait sentir à son cher disciple tout le danger de cette doctrine ; il la compare à la gangrène qui ronge peu à peu ce qui est sain ; il l'assure « que le solide fondement demeure ferme », et il lui fait entendre qu'en s'attachant à la foi qui enseigne la résurrection de la chair, toute équivoque est enlevée, et que la résurrection des corps devient une vérité certaine et inébranlable (1). Dans sa première épître aux Corinthiens, l'Apôtre s'indigne qu'on puisse douter de la résurrection : « Puisqu'on » vous a prêché, dit-il, que Jésus-Christ est ressuscité d'entre » les morts, comment s'en trouve-t-il parmi vous qui osent » dire que les morts ne ressuscitent pas ? » « Nous ressuscite- » rons tous, poursuit le texte sacré, en un moment, en un » clin-d'œil, au son de la dernière trompette ; car la trompette » sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles (2). » Saint

(1) 2^e épît. à Tim. 2. 17. 18 et 19. (2) 1 Cor. 15. 51. Omnes quidem resurgemus... in momento, in ictu oculi, in novissimâ tubâ ; canet enim tuba, et mortui resurgent incorrupti.

Paul s'exprime avec la même clarté dans son épître aux Thessaloniens. « C'est du Seigneur, leur dit-il, que je l'ai appris : » aussitôt que le signal aura été donné par la voix de l'Archange » et par la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra » du ciel, et ceux qui seront morts en Jésus-Christ ressusciteront les premiers. Ensuite, nous qui vivons et qui serons » demeurés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans » les airs au devant de Jésus-Christ (1). »

La raison s'accorde avec l'Écriture pour confirmer en nous la foi et l'espérance de la résurrection. L'homme est un tout composé de deux substances, le corps et l'âme, destinées originellement à demeurer à jamais unies. La mort, solde du péché (2), a rompu les liens qui les joignaient ensemble, sans détruire néanmoins leur mutuel penchant. Une séparation perpétuelle serait, en quelque sorte, contraire à la nature ; mais ce qui est contraire à la nature ne peut durer toujours ; il est dans l'ordre par conséquent que les âmes viennent un jour habiter de nouveau les corps ; ceux-ci doivent donc infailliblement ressusciter. C'est par ce raisonnement que Jésus-Christ, dans sa dispute avec les Sadducéens, a tiré de l'immortalité de l'âme une preuve irréfutable de la résurrection.

La raison nous apprend, comme la foi, que sous un Dieu juste et saint, la vertu ne peut rester sans récompense, ni le crime sans châtement. Mais Dieu, sans déroger à sa justice, peut en suspendre l'effet pour inspirer aux uns la crainte, et aux autres l'espérance d'une vie future. « Il est patient, dit » un saint Père, parce qu'il est éternel. » De là la prospérité passagère des méchants et les épreuves des bons. Presque tous sortent de la vie ou sans avoir souffert la peine due à leurs crimes, ou sans avoir reçu le salaire de leurs bonnes actions. La résurrection des corps est donc nécessaire : causes ou complices des œuvres criminelles, ils doivent en partager le châti-

(1) 1 Thessal. 4. 15 et suiv. (2) Rom. 6. 23. Stipendia enim peccati, mors.

ment avec les âmes, de même qu'ils doivent recevoir à leur manière le paiement des vertus dont ils ont été les instruments. La chair sacrée des Apôtres, des martyrs, des anachorètes, des vierges de Jésus-Christ, ne peut être confondue par le Dieu de toute justice avec les restes immondes des sybarites, des prostituées et des assassins ! C'est ce qui fait dire à l'Apôtre, en parlant de la résurrection : « Si nous n'avions d'espoir en » Jésus-Christ que pour cette vie, nous serions les plus misérables de tous les hommes (1). » Obligés non-seulement de nous priver des plaisirs illicites que l'Evangile condamne, et de refuser constamment à nos corps les satisfactions du péché, mais encore de les mortifier par la pénitence, de les tenir en servitude, de les châtier rudement comme des esclaves rebelles et indomptés, ne serions-nous pas en effet, dans la moitié de notre être, s'il n'y avait pour elle l'espoir d'une vie future, les plus infortunés de tous les hommes ?

Il faut comprendre, dans la résurrection générale, non-seulement ceux qui seront morts depuis le commencement du monde jusqu'à l'arrivée du souverain Juge, mais ceux qui étant encore alors vivants, mourront en un clin-d'œil, au son de la trompette, avant d'être présentés au tribunal de Dieu. Telle a toujours été la croyance de l'Eglise, fondée sur l'Ecriture et sur la tradition. Quoique l'Apôtre, dans le passage de l'épître aux Thessaloniciens, rapporté ci-dessus, où la résurrection et le jugement dernier sont marqués si clairement, semble ne point annoncer la mort, mais seulement le transport dans les airs au devant du Seigneur, de ceux qui seront en vie à son dernier avènement, c'est lui-même néanmoins qui nous oblige de croire que ceux que Notre-Seigneur trouvera vivants, souffriront la mort et recevront l'immortalité en un instant. « *Tous*, écrit-il aux Corinthiens, *revivront* en Jésus-Christ,

(1) 1 Cor. 15. 19. Si in hac vitâ tantùm in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus.

» *comme tous meurent* en Adam (1); » et plus loin : « Ce que
 » tu sèmes en terre, ne peut reprendre vie s'il ne meurt au-
 » paravant (2). » « Mais, dit saint Augustin, qui se fait à lui-
 » même cette objection, une telle mort n'a rien de la sentence
 » prononcée contre le premier prévaricateur et sa race cou-
 » pable : Tu es poussière et tu retourneras en poussière (3). Il
 » semble que les hommes alors vivants ne sont compris ni dans
 » les paroles de l'Apôtre, ni dans celles de la Genèse, puis-
 » qu'étant enlevés sur les nuées du ciel, ils ne seront pas semés
 » en terre et n'y retourneront point, mais qu'ils passeront avec
 » la rapidité de l'éclair du sommeil de la mort à l'immortalité.
 » J'estime, répond le saint docteur, qu'il faut croire que ceux
 » que Jésus-Christ trouvera en vie, et qui seront emportés à
 » sa rencontre, mourront en ce moment pour reprendre aus-
 » sitôt leurs corps immortels. Et pourquoi ne croirions-nous
 » pas que cette multitude de corps ne puisse être semée en
 » quelque sorte dans l'air, et y reprendre à l'heure même une
 » vie immortelle et incorruptible, puisque nous croyons ce
 » que nous dit le même apôtre que la résurrection se fera en
 » un clin d'œil (4), et que la poussière des plus anciens cada-
 » vres sera retrouvée et rassemblée avec tant de facilité et de
 » promptitude. Quant à ces paroles de la Genèse : tu es terre
 » et tu retourneras en terre ; si elles ne s'accomplissent pas
 » aussi littéralement à l'égard des hommes vivants à cette
 » époque, qu'à l'égard de ceux dont les corps sont depuis long-
 » temps confondus avec la poussière, ne peuvent-elles pas
 » signifier : tu iras par la mort où tu étais avant d'avoir la vie.
 » Or, l'homme n'était que terre lorsque Dieu souffla sur sa face
 » pour le vivifier ; ils iront donc en terre, puisque d'hommes
 » vivants ils deviendront terre (5). » Au reste, l'Apôtre appelle

(1) 1 cor. 15. 22. Et sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur. (2) Ibid. ibid. v. 36. (3) Gen. 3. 19. (4) 1 Cor. 15. 52. (5) S. Aug. de la cité de Dieu, livre 20, chap. 20.

la résurrection générale un mystère (1), et nous ne le comprendrons bien qu'au grand jour de sa réalisation. Croyons à l'Evangile; croyons à la parole de Jésus-Christ, et soyons assurés que nos yeux la verront un jour s'accomplir.

Mais la résurrection des morts est-elle possible, et de quelle manière se pourra-t-elle faire? C'est encore ce que saint Paul éclaircit par un raisonnement tout familier, qui fait trouver croyable à la raison ce que la foi nous enseigne comme certain. « Insensé que vous êtes, dit-il ne voyez-vous pas que » ce que vous semez ne prend point de vie, sans être mort » auparavant? et quand vous semez, vous ne semez pas le » corps de la plante qui doit naître, mais le grain seulement, » soit du blé ou quelqu'autre semence, et Dieu donne à ce » grain un corps tel qu'il lui plaît (2). » Qui oserait mettre des bornes à la puissance divine? lui faut-il un pouvoir plus étendu pour rassembler des cendres éparses et les animer de nouveau, que pour faire sortir du néant la nature entière? Voici ce que le Seigneur fait dire à Ezéchiel, dans une vision où le prophète se crut transporté au milieu d'une campagne couverte d'ossements: « Os desséchés, écoutez la parole du Seigneur. » Je vais envoyer l'esprit en vous, et vous vivrez, et je met- » trai sur vous des nerfs, et je ferai croître sur vous des » chairs et des muscles; et j'étendrai la peau par-dessus; » puis j'enverrai l'esprit en vous, et vous vivrez. O mon » peuple, ajoute le Seigneur, je vais ouvrir vos tombeaux, je » vous ferai sortir de vos sépulcres, et je vous ferai entrer » dans la terre d'Israël (3). » Quoique le vrai sens de cette prophétie marquât la fin de la captivité des Juifs à Babylone, on y voit, selon Tertullien, une image et une prédiction sensibles de la résurrection générale des morts. « Si cette vision,

(1) 1 cor. 15. 51. Ecce mysterium vobis dico: omnes quidem resurgemus. (2) Ibid. Ibid. v. 36 et suiv. (3) Ezéch. 37. 4 et suiv. Ecce ego aperiam tumulos vestros, et educam vos de sepulcris vestris, populus meus.

» dit-il, se rapportait seulement à la délivrance du peuple juif,
 » Dieu, en montrant à son prophète le champ de la mort, se
 » fût contenté de lui dire : ces os, c'est la maison d'Israël.
 » Mais au contraire, après avoir montré ces ossements, Dieu
 » lui parle tout d'abord de l'espérance de la résurrection : Fils
 » de l'homme, lui dit-il, *crois-tu que ces os vivront ?* Dieu au-
 » rait-il tenté la foi de son prophète, sur une chose qu'il n'eût
 » point fallu croire, qui n'eût jamais dû s'accomplir, et dont
 » Israël n'eût jamais entendu parler (1) ? »

Le dogme de la résurrection prouvé par les saints Livres, appuyé sur la justice et la bonté de Dieu, nous apparaît dans la nature figuré par d'admirables images. Le jour qui disparaît et meurt, comme enseveli dans les ténèbres, puis qui renaît bientôt déchirant son linceul ; la douce clarté des astres, que l'aurore avait éteinte, se rallumant chaque soir ; la reine des nuits ranimant peu à peu son flambeau et son disque presque effacés, ne sont-ce pas des symboles de la résurrection ? Le triste hiver, saison de mort, couvrant nos champs d'un manteau de deuil, pour faire place ensuite au printemps ; les arbres, dépouillés de leurs feuilles, se revêtant de nouveau d'une gracieuse verdure ; les fleurs, ensevelies sous la neige, reparaissant avec leurs vives couleurs et leurs parfums, ne sont-ce pas là de délicieuses images de la résurrection ? Ne semble-t-il pas, comme le remarque encore Tertullien, « que Dieu ait voulu déposer cette croyance » dans ses œuvres avant de la consigner dans ses Ecritures, » et la manifester par sa puissance avant de l'enseigner par sa » parole, afin qu'on ne puisse douter qu'il ne doive un jour ressusciter la chair, quand on le voit rétablir tous les êtres (2). »

(1) Tertull. de la résurrect. chap. 30. (2) Tert. ibidem. Operibus eam præscripsit Deus, antequam litteris ; viribus prædicavit, antequam vocibus, ne dubites eum carnis etiam resuscitorem, quem omnium nôris restitutorem.

DEUXIÈME DISSERTATION.

Changement qui s'opérera dans les corps par la résurrection ;
qualités glorieuses des justes ressuscités.

Non-seulement nos corps ressusciteront, mais les diverses parties qui les composent seront rétablies dans cet état de perfection, qui convient aux ouvrages du Créateur, et que leur avaient ravie le péché et les misères de la vie présente. « Le » corps, dit saint Paul, est semé en terre plein de corruption, » et il ressuscitera incorruptible. Il est semé dans l'ignominie, » et il ressuscitera dans la gloire ; il est semé dans la faiblesse, » et il ressuscitera dans la force, il est semé corps animal, et » il ressuscitera corps spirituel : car il faut que ce corps cor- » ruptible soit revêtu d'incorruptibilité, et que ce corps mortel » soit revêtu d'immortalité (1). » Fidèle interprète de la doctrine apostolique, saint Augustin développe avec autant de vérité que de force le passage de saint Paul. « Les corps, dit-il, » à la résurrection, ne présenteront plus aucune difformité ; les » défauts qui les défigurent, disparaîtront sans leur rien faire » perdre de leur substance. Ceux qui en sont atteints dans » cette vie, ne doivent pas craindre de demeurer dans l'autre » tels qu'ils ne voudraient pas être même ici-bas. Toute la » beauté du corps consiste en une certaine proportion des » parties, accompagnée d'un coloris agréable. Quand cette » proportion manque, ce qui choque la vue, ce qui déplaît, » c'est qu'il y a quelque chose de trop ou de moins. Mais » cette difformité qui naît de la disproportion des parties, » n'aura plus lieu, à la résurrection, parce que le Créateur

(1) 1 Cor. 15. 42 et suiv. *Seminatur in corruptione, surget in incorruptione ; seminatur in ignobilitate, surget in gloriâ ; seminatur in infirmitate, surget in virtute ; seminatur corpus animale, surget corpus spirituale.*

» suppléera alors dans nos corps à ce qui leur manque,
 » ou en ôtera ce qu'ils ont de superflu. Toutes les pertes
 » causées par la maladie, les accidents, et la vieillesse se-
 » ront alors réparées abondamment par la vertu toute puis-
 » sante de Jésus-Christ, dont la résurrection est le modèle de
 » la nôtre. Ceux qui auront été privés de quelque membre,
 » dont l'absence dépare le corps humain, ressusciteront
 » avec des corps entiers et complets (1). » L'homme en un
 mot, que le péché avait fait descendre de si haut, réparaitra
 tel qu'il était à sa création, c'est-à-dire le plus bel ouvrage
 sorti des mains de Dieu. Les martyrs, à qui il a été dit que pas
 un cheveu de leur tête ne périra (2), reprendront aussi leurs
 membres glorieusement mutilés. Mais, dit encore saint Augus-
 tin, on y verra les traces glorieuses de leurs blessures ; la place
 du corps où ils auront été frappés, en conservera les cicatrices,
 plus étincelantes que l'or et les pierreries (3). Cette réparation
 entière du corps humain à la résurrection générale s'étendra
 jusqu'aux méchants. En augmentant leurs tourments et leurs
 peines, elle sera pour eux une source nouvelle de malheurs, et
 les fera gémir éternellement d'avoir pu sacrifier à d'infâmes
 plaisirs des membres devenus ceux de Jésus-Christ par le
 baptême (4).

Mais ce qui relèvera le plus la dignité du corps humain,
 c'est le changement d'état qui s'opèrera en lui par la résur-
 rection, et de mortel qu'il était, le rendra immortel. Admirable
 prérogative qui est due tout entière à Jésus-Christ, seul vain-
 queur de la mort et de son empire. Les prophètes avaien
 annoncé d'avance cette glorieuse victoire du Sauveur. Selon
 Isaïe, il devait « engloutir la mort pour toujours (5). » « Je les
 » délivrerai de la puissance de la mort, dit Osée ; je les ra-

(1) Saint Aug. de la cité de Dieu, liv. 22. chap. 19 (2) Saint Luc, 21.
 18. (3) Saint Aug. de la cité de Dieu, liv. 22. chap. 20. (4) I Cor 6. 15.
 (5) Isaïe 25. 8. Præcipitabit mortem in sempiternum. (5) Osée. 13. 14.

» chèterai de la mort. O mort, je serai ta mort (1) » « La mort, » dit l'apôtre saint Paul, voilà le dernier ennemi qui sera détruit (2) », parce que la résurrection lui enlèvera les corps qu'elle a frappés et qu'elle retient encore sous son joug. Aussi saint Jean assure-t-il que « toute tristesse cessera et que toutes les » larmes seront essuyées, parce que la mort ne sera plus (3). » C'est ainsi qu'après une longue série de siècles et de malheurs, le péché d'Adam et la mort, qui en est la peine, seront entièrement détruits par les mérites de Notre-Seigneur « qui a » renversé l'empire du trépas (4). » En rappelant tous les hommes à l'immortalité, en la faisant devenir l'apanage des bons et des méchants, il a ouvert une carrière infinie à la justice divine tant de fois méconnue avant la résurrection. Car les justes entreront par elle en jouissance d'une félicité sans mesure et sans fin; tandis que les impies livrés au feu éternel, chercheront la mort, et ne la trouveront point. « En » ces jours-là, dit saint Jean, ils souhaiteront de mourir, et la » mort s'enfuira loin d'eux (5). »

A l'immortalité se joindront pour les justes des qualités spéciales qui seront pour chacun d'eux comme un vêtement de gloire et d'honneur (6); ces qualités sont au nombre de quatre, l'impassibilité, la clarté, l'agilité et la subtilité. Saint Augustin les trouve dans la doctrine de saint Paul, première épître aux Corinthiens, chapitre 15, sur l'état futur des justes à la résurrection (7).

Impassibilité. Ils ne seront plus sujets aux souffrances de la terre. Ils n'auront plus ni faim, ni soif. Ils ne seront plus brûlés par les feux du soleil, ni par d'autres ardeurs (8).

(1) Osée, 13. 14. (2) 1 Cor. 15. 26. Novissima autem inimica destruetur mors. (3) Saint Jean. Apoc. 21. 4. Et mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra. (4) 2 Tim. 1. 10. (5) Ibid. 9. 6. Et desiderabunt mori, et fugiet mors ab eis. (6) Isaïe. 49. 18. (7) Saint Aug. 99^e serm. sur le temps. (8) Isaïe, 49. 10. Non esurient, neque sitient, et non percutiet eos æstus et sol.

Il n'y aura là ni pleurs, ni cris, ni afflictions, parce que le premier état sera passé (1). L'intempérie de l'air, la rigueur des saisons, la violence des maladies ne porteront aucune atteinte à leur félicité; car le corps semé dans le tombeau plein de corruption en sortira incorruptible. Mais pour marquer la différence du sort des justes et de celui des méchants condamnés au feu éternel, et dont les corps seront également à l'abri de la corruption, les théologiens ont désigné la première qualité glorieuse des élus sous le nom d'*Impassibilité*, parce que ceux-ci n'éprouvent aucune souffrance, tandis que les autres seront en proie à toute sorte de tourments, dans des corps immortels et indestructibles.

Clarté. Tandis que les méchants seront plongés dans le » sombre et ténébreux cachot des enfers, les saints, selon » l'expression du livre de la Sagesse, étincelleront comme des » feux qui courent au travers des roseaux (2). » « Ils brilleront » comme les étoiles, durant l'éternité (3), comme le soleil » dans le royaume de leur père. » Notre-Seigneur offrit un jour à trois de ses disciples sur le Thabor une image de cette gloire, en laquelle il transformera nos misérables corps, tout vils et tout abjects qu'il sont, « afin de les rendre semblables à » son corps glorieux (4); » gloire tellement éclatante que les enfants d'Israël en furent éblouis, lorsqu'ils en aperçurent quelques rayons gravés sur la face de Moïse par la présence de Dieu, avec lequel il s'était entretenu familièrement sur la montagne (5). Cette clarté n'est autre chose qu'une lumière pure et douce, prenant sa source dans la sérénité et la joie de leurs âmes souverainement heureuses, et qui se répandant avec abondance sur leurs corps, les couvrira de ses rayons comme d'un vêtement. Elle ne sera point donnée à tous les élus dans

(1) Apoc. 21 4. (2) Sag. 3. 7. Fulgebunt justi, et tanquàm scintillæ in arundinetis discurrunt. (3) Saint Matth., 13. 43. (4) Philipp. 3. 21. (5) Ex. 34. 30.

le même degré; « il y a, dit Jésus-Christ, plusieurs demeures » dans la maison de mon père (1). » Les vertus, les travaux, les mérites des saints sont des dons de la grâce, que Dieu rémunère selon la mesure avec laquelle il les a donnés (2). Saint Paul les compare aux corps célestes, qui ne brillent pas tous de la même lumière. « Le soleil a son éclat, la lune le sien, les » étoiles le leur; et entre les étoiles, l'une est plus étincelante » que l'autre; il en sera de même, ajoute l'Apôtre, à la résurrection des morts (3). »

Agilité. C'est la troisième qualité que posséderont les saints à la résurrection; c'est-à-dire que délivré du poids qui l'entraîne aujourd'hui vers la terre, le corps aura la faculté de se mouvoir et de se transporter avec une incroyable célérité partout où l'âme voudra qu'il se trouve. « Qui refuserait de croire, » dit saint Augustin, que Dieu, par des ressorts qui ne nous » sont pas connus, peut empêcher les corps pesants de tendre » vers la terre, en modifiant les lois qui les régissent (4)? » Si les anges ont le pouvoir d'enlever en un clin-d'œil, comme nous le voyons dans nos saints Livres, les corps terrestres d'où il leur plaît, et de les placer où ils veulent, pourquoi les âmes des bienheureux ne pourraient-elles pas porter avec la même vitesse leurs propres corps partout où il leur plaira? La résurrection de Jésus-Christ est le principe et le modèle de la nôtre; elle communiquera donc à nos corps « semés en terre » dans la faiblesse et ressuscités dans la force », comme le dit saint Augustin (5), une vertu qui se rendra maîtresse de leur pesanteur naturelle, ou qui la détruira entièrement.

Subtilité. Les corps des saints ressusciteront spiritualisés, *surget corpus spiritale*, c'est-à-dire dépouillés de ce funeste empire qu'ils exerçaient sur l'âme. Le corps, pendant le cours

(1) Ev. saint Jean, 14. 2. (2) Ephes. 4. 7. (3) 1 Cor. 15. 41. *Alia claritas solis, alia claritas lunæ, et alia claritas stellarum. Stella enim à stellâ differt in claritate; sic et resurrectio mortuorum.* (4) Saint Aug. de la cité de Dieu, liv. 13. chap. 18. (5) 1 Cor, 15. 43.

de sa vie terrestre, faisait à l'âme une guerre continuelle. Il portait dans ses membres une loi qui combattait contre la loi de l'esprit et le tenait captif sous la loi du péché (1). Mis en terre comme un corps animal, et ressuscité comme un corps spirituel, il sera tellement soumis à l'âme, que celle-ci le gouvernera et en disposera à son gré. Alors, loin de s'écrier avec saint Paul : « Qui nous délivrera de ce corps de mort (2), » les saints reconnaîtront que c'est la grâce de Dieu qui par Jésus-Christ Notre-Seigneur a opéré en eux cet heureux changement (3). Il n'y aura plus alors ni instincts dépravés, ni convoitises, ni passions, ni révoltes, mais paix et soumission de la chair à l'esprit.

Dans son épître aux Thessaloniens, l'Apôtre parlant de ceux qui dorment du sommeil de la mort, exhorte les fidèles à ne point s'affliger comme font les autres hommes, qui n'ont point d'espérance (4). La révélation nous apprend que nous ressusciterons tous, et que nos parents, nos frères, nos amis, qui s'éteignent sous nos yeux avec le signe de la foi, ne font que nous précéder de quelques jours. « Si la nature fait couler nos larmes » par la nécessité de les perdre, dit saint Augustin, la religion » nous console par l'espérance de les revoir bientôt. Elle sèche » nos pleurs, et fait naître la joie dans nos âmes, lorsqu'elle » nous représente notre séparation d'avec eux comme un » simple voyage, qui les conduit à une vie meilleure (5). » C'est aussi l'espérance de la résurrection qui nous soutient et anime notre courage au milieu des peines et des afflictions de cette vie. Job, accablé sous le poids de l'adversité et des douleurs cuisantes d'une horrible maladie, se consolait par la pensée qu'un jour il verrait dans sa chair et de ses propres

(1) Rom. 7. 23. (2) Ibid. v. 24. Quis me liberabit de corpore mortis hujus ? (3) Ibid v. 25. (4) Thessal. 4. 12. Ut non contristemini sicut et cæteri qui spem non habent. (5) Saint Aug. sur le passage de saint Paul aux Thessal. 172^e disc. chap. 1. Contristamur ergo nos mortibus nostrorum necessitate amittendi, sed cum spe recipiendi.

yeux son Dieu et son rédempteur (1). Ebranlé par les plus rudes secousses du malheur, Tobie répondait aux railleries de ses proches : « Nous sommes les enfants des saints ; nous attendons *cette vie* que Dieu donnera un jour à ceux qui demeurent fidèles à sa loi (2). » Enfin, si l'auteur du livre de l'Ecclésiaste nous exhorte à nous souvenir dans toutes nos actions de notre fin dernière pour ne point pécher (3), quelle heureuse influence n'exercera pas sur nous la pensée habituelle de la résurrection, de ce jour de triomphe, où ceux qui ont eu le bonheur de mourir chrétiennement, entreront avec leurs corps et suivis de leurs bonnes œuvres dans ce repos éternel que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment (4) ! Cette sainte pensée affermira les justes dans la pratique du bien en leur rappelant ce torrent de délices, dont ils seront enivrés dans la maison du Seigneur (5). Elle inspirera une terreur salutaire aux méchants, en plaçant sous leurs yeux ce jour épouvantable, où ils ressusciteront pour être condamnés à des tourments sans fin, et subir un arrêt qui n'aura d'autre terme que l'éternité (6).

(1) Job. 19. 25 et suiv. (2) Tobie, 2. 18. (3) Ecclesiastiq. 7. 40. (4) Apoc. 14. 13. *Beati mortui qui in Domino moriuntur. Amodò jam dicit spiritus ut requiescant à laboribus suis ; opera enim illorum sequuntur illos.* (5) Ps. 35. 9. (6) Ev. saint Jean., 5. 29.



CHAPITRE QUINZIÈME.

Douzième article du Symbole : *Je crois la vie éternelle.*

PREMIÈRE DISSERTATION.

Ce qu'il faut entendre par la vie éternelle.

Je crois la vie éternelle. C'est pour nous détacher d'une vie misérable, dans laquelle chaque pas nous rapproche de la mort, que les Apôtres ont terminé leur Symbole par la croyance à la vie éternelle. Elle est la fin de tous les mystères, l'objet de la mission de Jésus-Christ, le prix de ses mérites et la récompense des nôtres, qui ne sont autres que ses dons (1). Les Apôtres ont voulu que ce souverain bonheur, qui nous attend au ciel et où seront réunis tous les biens, fût rappelé fréquemment à notre mémoire, afin de nous rendre plus fermes et plus fervents dans le service de Dieu, plus dociles à sa voix, plus attentifs à ses inspirations, plus fidèles surtout à sa loi sainte; ils ont voulu soutenir par là notre courage dans les épreuves toujours renaissantes de cette vallée de larmes, et au milieu des pièges que l'ennemi de notre salut sème partout sous nos pas. Par la vie éternelle, il ne faut pas seulement entendre cette vie sans fin qui succèdera un jour à la vie présente, si courte et si rapide, et qui sera commune aux méchants et aux bons, mais le bonheur et la gloire réservés aux élus dans le paradis. C'est ainsi que l'interprétait ce docteur de la loi qui, dans l'Évangile, demandait à Jésus-Christ « ce qu'il lui fallait faire pour posséder la vie éternelle », comme s'il eût dit : Maître, dites-

(1) Ephés. 2. 8 et 9.

moi la route qui me conduise à cet heureux séjour où règne une paix sans trouble, une félicité sans terme et sans nuage (1)? Les diverses réponses de Jésus-Christ à des questions semblables ou analogues, confirment le véritable sens de cet article. « Quelle sera notre récompense, lui demandait le prince des » Apôtres, à nous qui avons tout quitté pour vous suivre (2)? » Le Sauveur annonce d'abord à ses disciples l'honneur qu'il leur réserve d'être assis sur des trônes, à ses côtés, pour juger avec lui toutes les nations, lorsqu'il apparaîtra sur les nuées du ciel; puis étendant plus loin ses promesses et les appliquant à tous ceux qui devaient croire en lui : « Quiconque, » ajoute-il, aura quitté pour moi sa maison, ses frères ou ses » sœurs, son père ou sa mère, sa femme ou ses enfants, » celui-là non-seulement en recevra le centuple, mais, ce » qui mettra le comble à sa récompense, il possèdera en hé- » ritage la *vie éternelle* (3). » C'est par la même promesse de faire entrer les justes dans cette même vie (4), qu'il termine l'effrayant tableau du jugement dernier. Saint Paul, parlant de la manifestation du juste jugement de Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres, assure qu'il donnera la *vie éternelle* à ceux qui, par leur foi et leur persévérance dans les bonnes œuvres, « cherchent la gloire, l'honneur et l'immortalité (5). »

On a donné à ce souverain bien le nom de *vie éternelle* pour détourner les hommes d'une erreur déplorable, trop commune parmi les faux sages du siècle, celle de placer le bonheur dans la possession des choses d'ici-bas. « N'aimez point le monde, » dit saint Jean, ni rien de ce qui est dans le monde; car le » monde passe, et avec lui tout ce qui fait l'objet de nos désirs » déréglés (6). » Le vrai bonheur ne se trouve point sur cette

(1) Saint Luc, 10. 25. (2) Saint Matth., 19. 27. (3) Ibid. v. 28 et 29. (4) Saint Matth., 25. 46. (5) Rom. 2. 7. Iis autem qui gloriam, et honorem, et incorruptionem quærunt, vitam æternam. (6) 1^{re} Epît. Saint Jean, 2. 15 et 17. Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt. Mundus transit, et concupiscentia ejus.

terre, si justement appelée par l'Eglise une terre d'exil et une vallée de pleurs. Les plus heureux, selon le monde, ont leur part comme les autres aux chagrins de la vie; et, en fussent-ils exempts, ils sentent au fond de leur cœur un vide immense que rien ne peut combler. Ni les richesses, ni les voluptés, ni la gloire ne rassasient pleinement des âmes créées pour Dieu. Le calme d'une bonne conscience peut seul donner à l'homme la douce paix du cœur, cette paix qui, selon saint Paul, passe en délices tous les plaisirs des sens, et qui est l'avant-goût de ce torrent de bonheur que Dieu garde à ses saints dans l'éternité. La vie éternelle est donc celle où nous jouirons d'une joie sans mélange et d'une paix sans fin, où nos désirs seront pleinement comblés, où notre soif de bonheur sera pleinement étanchée, parce que nous le boirons alors à sa source même, selon l'énergique expression de saint Augustin (1). « C'est là, » dit le même Père, que le corps et l'âme recevront du créateur » de toutes les natures toutes les perfections dont la leur est » capable, l'âme étant affranchie de toutes ses misères, et le » corps renouvelé par la résurrection. C'est là que les vertus » n'auront plus de vices à combattre, ni d'épreuves à porter, » et qu'elles posséderont pour prix de leurs victoires une paix » éternelle, que rien ne troublera (2). Jérusalem, poursuit le » saint docteur empruntant les paroles du roi-prophète, louez » le Seigneur; Sion, louez votre Dieu, parce qu'il a fortifié vos » portes et béni vos enfants, et qu'il a rétabli la paix dans votre » enceinte et jusqu'à vos frontières (3). Par cette paix, dont » parle le Psalmiste, il faut entendre la paix de la cité d'en haut, » celle qui mettra un terme à toutes les peines, à toutes les » fatigues de la guerre. Car le nom seul de cette cité sainte, » Jérusalem, est un nom mystérieux, qui signifie *vision de paix*.

(1) Saint Aug. De Gen. L. 12, cap. 17. Ibi beata vita in suo fonte bibitur. (2) Saint Aug. De la cité de Dieu, liv. 19, chap. 10. (3) Ps. 147, 1 et suiv.

» Mais parce que l'on se sert du nom de paix même dès cette
 » vie, nous avons mieux aimé appeler vie éternelle la fin de
 » cette cité, où se trouve le souverain bien. C'est de cette *fin*
 » que l'Apôtre disait dans sa lettre aux Romains : Affranchis
 » du péché et devenus les esclaves de Dieu, vous retirez pour
 » fruit votre sanctification, et *pour fin*, la vie éternelle (1); et
 » comme on peut entendre aussi par la vie éternelle celle des
 » méchants, tant à cause de l'immortalité de leurs âmes qu'à
 » cause qu'ils ne pourraient pas être tourmentés éternellement,
 » comme la foi nous l'enseigne, s'ils ne vivaient éternellement,
 » il vaut mieux appeler *la fin* de cette cité où doit se trouver
 » le suprême bonheur, la paix dans la vie éternelle, ou la vie
 » éternelle dans la paix (2). » On l'appelle enfin vie éternelle,
 parce que ceux qui auront été mis en possession de cette féli-
 cité souveraine, ne pourront jamais en être dépouillés; car la
 jouissance de tous les biens, unie à l'exemption de tous les
 maux, ne peut constituer le véritable bonheur, à moins d'être
 éternelle. La possibilité de la perdre un jour suffirait pour en
 empoisonner la douceur, et l'inquiétude que cette pensée inspi-
 rerait aux saints serait d'autant plus grande, qu'elle se mesu-
 rerait sur l'immense étendue de leur bonheur présent.

C'est donc surtout parce qu'elle est éternelle que la vie qui
 nous attend dans la Jérusalem céleste, est le souverain bien.
 Une comparaison rendra cette vérité plus sensible. Qu'est-ce
 que la vie présente? Un moment dans l'éternité, un point dans
 l'espace, « une vapeur qui paraît quelques instants et qui
 bientôt se dissipe et disparaît (3). » « L'homme, dit Job, vit
 » très-peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misères;
 » ses jours sont courts; Dieu a compté le nombre de ses mois.
 » Il naît comme une fleur, qui est à peine éclosue que déjà on la

(1) Rom. 6. 22. (2) Saint Aug., de la cité de Dieu, liv. 19, chap. 11.

(3) Eptt. de saint Jacques, 4. 15. Vapor est ad modicum parens, et dein-
 ceps exterminabitur.

» foule aux pieds ; il passe comme l'ombre et ne demeure jamais
 » en un même état. » (1) « Tout ce qui l'environne n'est que
 » vanité et affliction d'esprit. » Il court sans cesse après le
 bonheur, brillant fantôme qui semble fuir devant lui : hon-
 neurs, richesses, dignités, talents, tout vient s'engloutir avec
 lui dans le tombeau. « Sorti nu du sein de sa mère, il rentre
 » nu dans celui de la terre. » (2) Il n'a rien apporté dans ce
 » monde, et il est hors de doute qu'il n'en pourra non plus
 » rien emporter (3). » Et cependant cette vie si triste, si pleine
 d'épreuves, si passagère, qui mérite plutôt le nom de mort,
 est mise au premier rang de tous les biens. Rien ne coûte pour
 la conserver ; on n'en voit approcher le terme qu'avec effroi,
 et la nature ne la quitte qu'avec une sorte d'horreur instinc-
 tive, qui se remarque même chez les animaux. Que sera-ce
 donc de cette vie éternelle, où, délivrés de toutes les souf-
 frances, nous jouirons de tous les biens, avec la certitude de
 n'en être jamais privés ?

DEUXIÈME DISSERTATION.

Gloire et félicité des saints dans la vie éternelle.

Voyons maintenant, autant que peut le comprendre la fai-
 blesse humaine éclairée par les lumières de la révélation, ce
 que seront les saints dans ce séjour de la gloire et du bonheur.
 Car, il est plus facile, selon la remarque de saint Augustin,
 d'indiquer les maux dont ils seront exempts, que les biens
 dont ils seront comblés (4). Les théologiens distinguent deux

(1) Job, 14, 1 et suiv. Homo, brevi vivens tempore, repletur multis mi-
 seriis. Qui quasi flos egreditur et conteritur, et fugit velut umbra, et nun-
 quàm in eodem statu permanet. (2) Job, 1, 21. Nudus egressus sum de
 utero matris meæ, et nudus revertar illuc. (3) 1^{re} Epît. à Tim., 6. 7.
 (4) Saint Aug. sur le Symb. liv. 3. chap. II.

sortes de biens qui constitueront la félicité céleste : l'un qu'ils nomment *essentiel*, l'autre qu'ils appellent *accidentel*. Le premier est comme la substance de la béatitude, ou pour mieux dire, c'est la béatitude elle-même : l'autre en est la suite et en forme le cortège. Le premier de tous les biens, c'est-à-dire la félicité dans son essence, consiste dans la vue ou *vision* de Dieu, et dans la jouissance de cette beauté suprême et infinie qui est le principe et la source de toute perfection. « La vie » éternelle, disait le Sauveur dans la sainte et sublime prière » adressée à son Père avant sa passion, *consiste à vous connaître*, vous, qui êtes le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que » vous avez envoyé (1). » Saint Jean, qui a recueilli ces admirables paroles, en développe le mystère lorsqu'il écrit aux premiers chrétiens : « Mes bien-aimés, nous sommes déjà » enfants de Dieu; mais ce que nous serons un jour ne paraît » pas encore. Nous savons que lorsque Jésus-Christ se montrera dans sa gloire, nous lui deviendrons semblables, *parce » que nous le verrons tel qu'il est* (2). » Nous le verrons comme homme et nous lui serons semblables dans la gloire du corps et la félicité de l'âme; nous le verrons comme Dieu, c'est-à-dire tel qu'il est dans sa nature et dans son incommunicable substance; et cette vue nous rendra plus semblables à des dieux qu'à des hommes. Ce sera alors le temps de la perfection dont parle l'Apôtre lorsqu'il dit : « Notre science est maintenant très imparfaite; mais lorsque nous serons dans l'état » parfait, tout ce qui est imparfait sera aboli. » L'Apôtre explique ce qu'il vient de dire par une comparaison : « Lorsque » j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je » raisonnais en enfant; mais quand je suis devenu homme, je

(1) Ev. saint Jean, 17. 3. *Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum.* (2) Prem. Epît. de saint Jean, 3. 2. *Charissimi, nunc sumus filii Dei; et nondum apparuit quid erimus. Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.*

» me suis défait de tout ce qui tenait de l'enfance (1). » Il en est de même de l'état du chrétien sur la terre. « Nous ne voyons Dieu maintenant, poursuit l'Apôtre, que comme en un miroir et en des énigmes ; mais alors, dans le ciel, nous le verrons face à face. Je ne le connais maintenant qu'imparfaitement ; alors je le connaîtrai comme je suis moi-même connu de lui (2). » Je contemplerai réellement l'essence divine ; je la verrai de mes propres yeux ; je connaîtrai parfaitement et distinctement la vérité et la raison des mystères les plus cachés, de la même manière, quoique dans un degré très inférieur, que Dieu connaît ce qu'il y a de plus caché dans mon âme. Cette science admirable, dont nous sommes privés ici-bas, nous la puiserons dans le sein même de Dieu ; « nous verrons la lumière dans votre lumière », dit le prophète royal. Cette divine lumière, que les saints voient sans cesse, est un torrent de clarté qui les inonde, en même temps qu'il verse dans leurs âmes cette félicité pure, sans nuage comme sans mesure, que le Symbole de Constantinople nous engage à espérer de la bonté de Dieu, lorsqu'il nous fait dire : « J'attends la résurrection des morts et la vie du siècle à venir. »

Voir Dieu tel qu'il est, jouir de sa présence, contempler à jamais ses divines perfections, c'est le plus haut point de bonheur auquel l'homme puisse atteindre. Ce qui y mettra le comble, c'est l'union intime des saints avec lui. Mais de quelle nature sera cette union de l'être créé avec son créateur ? C'est ici que l'esprit se confond, et qu'il tenterait vainement de sonder la profondeur de cet abîme de gloire réservée aux élus. Nul langage humain ne peut exprimer, nulle figure ne peut rendre la vérité de ce mystère d'amour. Le prophète Isaïe nous le déclare : « Depuis l'origine de siècles,

(1) 1 Cor. 13. 9, 10 et 11. (2) Ibid. v. 12. Videmus nunc per speculum in ænigmate; tunc autem facie ad faciem. Nunc cognosco ex parte; tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum.

» dit-il, les hommes n'ont point compris, l'oreille n'a point
 » entendu, l'œil n'a point vu, hors vous seul, ô mon Dieu, ce
 » que vous avez préparé à ceux qui vous attendent (1); ou,
 » comme l'explique saint Paul, à ceux qui vous aiment (2). »
 Saint Anselme se sert, à ce sujet, d'une comparaison qui pré-
 sente à l'esprit une image assez juste, quoique faible encore,
 de ce bonheur incompréhensible : « Le fer, dit ce saint docteur,
 » lorsqu'on le fait rougir dans un brasier ardent, ne perd point
 » sa nature. Il est toujours fer, et, néanmoins, il se confond
 » tellement avec le feu qu'il paraît n'être plus lui-même que
 » du feu. Il en est de même de ceux qui sont entrés en pos-
 » session de la gloire céleste. Ils sont toujours ce qu'ils étaient
 » d'abord, de simples créatures. Mais l'amour de Dieu qui les
 » brûle, leur fait subir une telle transformation, que la diffé-
 » rence entre eux et nous qui sommes encore dans cet exil,
 » est mille fois plus grande que celle d'un fer froid à un fer
 » embrasé (3). » L'essence de la béatitude céleste consiste
 donc dans la vue et dans la possession de Dieu. Et que peut-il
 manquer, en effet, au bonheur de celui qui possède, sans
 craindre de jamais les perdre, le bien suprême, la bonté infinie,
 la beauté infinie, l'amabilité infinie !

Les autres biens qui accompagnent la vision intuitive et la
 possession de Dieu, essence de la félicité éternelle, se rappro-
 chent davantage de la faiblesse de notre esprit, et peuvent être
 comparés, dans une grande disproportion sans doute, aux biens
 de même nature dont nous jouissons ici-bas, et que l'Apôtre
 résume, lorsqu'il dit : « Gloire, honneur et paix à tout homme
 » qui fait le bien (4). » « Oui, dit saint Augustin dans son
 » admirable ouvrage de la cité de Dieu, c'est-là que se trou-
 » vera la vraie gloire, où il n'y aura d'éloges dictés ni par
 » l'erreur ni par la flatterie. C'est-là que se trouvera le véri-

(1) Isaïe, 64. 4. (2) 1 Cor. 2. 9. (3) Saint Anselme, liv. des Similitudes,
 chap. 56. (4) Rom. 2. 10.

» table honneur, où on ne le refusera à aucun de ceux qui le
 » méritent, où on ne le défèrera à personne qui n'en soit digne.
 » C'est là que se trouvera la véritable paix, où l'on n'aura rien
 » à souffrir ni de soi, ni des autres. Celui-là même qui est
 » l'auteur de la vertu, a promis qu'il en serait la récompense;
 » et il ne pouvait en offrir une plus excellente ni plus parfaite.
 » Que signifie ce qu'il dit au Lévitique : *Je serai leur Dieu et*
 » *ils seront mon peuple* (1), sinon, je serai l'objet qui remplira
 » leurs cœurs, je serai pour eux tout ce que les hommes peu-
 » vent honnêtement désirer : Vie, santé, richesses, gloire,
 » honneur, paix, tous les biens ! C'est dans le même sens qu'il
 » faut entendre ces paroles de l'Apôtre : *afin que Dieu soit*
 » *tout en tous* (2), c'est-à-dire que Dieu, possédé par les saints,
 » leur soit seul toutes choses, parce qu'il suffira seul pour les
 » rendre pleinement heureux, et parce que dans la gloire il
 » leur sera donné de le contempler sans fin, de l'aimer sans
 » dégoût, de le louer sans se lasser jamais (3). »

Au reste, il n'est pas possible de savoir quel sera le degré
 de gloire et de bonheur proportionné aux mérites de chacun.
 Il n'y a point de doute qu'il n'y ait entre les saints une grande
 inégalité de récompense. C'est du Seigneur lui-même que nous
 l'avons appris : « Il y a, dit-il, plusieurs demeures dans la
 » maison de mon père (4). » A la résurrection les justes diffè-
 reront en gloire comme les étoiles diffèrent entre elles d'éclat
 et de splendeur; c'est la remarque de l'apôtre saint Paul; les
 récompenses y seront mesurées sur les mérites : « Je vous en
 » avertis, dit-il ailleurs, celui qui sème peu, moissonnera peu,
 » et celui qui sème avec abondance, moissonnera aussi avec

(1) Lévit. 6. 12. (2) 1 Cor. 15. 28. (3) Saint Aug. de la cité de Dieu, liv.
 22, chap. 30. Vera ibi gloria, ubi laudantis nec errore quisquam, nec
 adulatione laudabitur. Verus honor, qui nulli negabitur digno, nulli
 deferetur indigno. Vera pax; ubi nihil adversi, nec à seipso nec ab aliis
 quisquam patietur. (4) Ev. saint Jean, 14. 2.

» abondance (1). » « C'est encore, ajoute saint Augustin, un
 » des grands biens de cette heureuse cité, qu'on ne portera
 » point envie à ceux que l'on verra au-dessus de soi, comme
 » maintenant les Anges ne sont point envieux de la gloire des
 » Archanges. Tous y seront tellement unis par les liens de la
 » concorde et de la charité, que le dernier des élus n'ambition-
 » nera point un plus haut degré de gloire dans le paradis,
 » pas plus que le doigt ne souhaite d'être l'œil dans la struc-
 » ture du corps. Chacun donc y possèdera sa part d'honneur,
 » l'un plus grande, l'autre plus petite, sans en désirer jamais
 » davantage (2) »

Outre la gloire de voir Dieu, que nous avons appelée la substance même du bonheur éternel, il en existe une autre qui fera jouir les élus de la vue des mérites des autres saints, et qui excitera en eux des actions de grâces perpétuelles pour la libéralité avec laquelle Dieu leur a distribué ses dons, et la magnificence avec laquelle il les a récompensés. Qui pourrait mesurer l'élévation du trône où seront assis ces hommes qu'on appellera, non point les serviteurs, mais les amis, les frères, les cohéritiers du Fils de Dieu (3), et à qui le divin Maître adressera ces paroles si honorables et si pleines de bonté : « Ve-
 » nez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous
 » a été préparé dès le commencement du monde (4). » Les éloges que distribuera le Seigneur Jésus, en présence de son Père céleste, à ces généreux martyrs, qui ont triomphé de la rage des bourreaux ; à ces serviteurs prudents et fidèles, qui ont entretenu l'ordre et la paix dans la maison de leur maître, en attendant son retour (5) ; à ces pieux solitaires, qui ont foulé aux pieds le monde et sa fausse gloire ; à ces vierges

(1) 2 Cor. 9. 6. Qui parçe seminat, parçe et metet ; et qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet. (2) Saint Aug. de la cité de Dieu, livre 22, chap. 30. Nulli superiori ullus inferior ibi invidet, sicut nunc non invident archangelis angeli. (3) Ev. saint Jean, 15. 15. (4) Saint Matth., 25. 34. (5) Saint Luc., 12. 42.

sages, qui ont conservé la foi et la pureté, figurées par le feu et l'huile de leurs lampes (1) ; enfin, à cette foule innombrable de saints de tout âge, de tout sexe, de toute condition, exciteront au milieu des Anges et parmi les élus d'ineffables transports de joie. Témoins de ces honneurs et d'une scène aussi auguste, les Esprits célestes s'écrieront avec le Psalmiste : « Oui, mon Dieu, vous avez honoré vos amis d'une façon toute » singulière (2). »

Les divers biens qui font l'objet de nos désirs sur la terre, seront dans la vie éternelle le partage des saints. Là, plus d'obscurité pour l'âme ; toutes les sciences, tous les secrets de la nature, tous les mystères de la foi se dérouleront devant elle, sans qu'aucun voile lui en dérobe la moindre partie. Le corps reprendra cet état de perfection, dont il jouissait avant le péché d'Adam, et qui lui sera rendu par les mérites de Jésus-Christ, sorti du tombeau vainqueur de la mort. Les justes n'auront plus besoin du secours des aliments ; ils se nourriront d'une viande invisible et useront d'un breuvage que l'ange Raphaël assurait être inconnu aux hommes (3). Leurs vêtements ne seront pas ces riches parures qui relèvent la grandeur empruntée des rois de la terre. Ils auront pour manteau l'immortalité, et pour couronne une gloire éternelle. Leur demeure ne sera point ces palais somptueux, où l'art et l'orgueil des hommes entassent tout ce qui peut éblouir les yeux par la pompe et la magnificence ; ils habiteront le ciel, la cité sainte, toute brillante de la clarté de Dieu, dont la splendeur remplissait d'allégresse le patriarche Tobie (4). « Elle n'aura pas besoin, dit » saint Jean, d'être éclairée par le soleil et par la lune, parce » que c'est la lumière de Dieu qui l'éclaire, et que l'Agneau » en est le flambeau (5). » C'est après elle que soupirait le

(1) Saint Matth., chap. 25. (2) Ps. 138. 16. *Nimis honorati sunt amici tui, Deus.* (3) Tobie, 12. 19. (4) Tobie, 13. 20. (5) Apoc. 21. 23. *Nam claritas Dei illuminavit eam, et lucerna ejus est Agnus.*

Roi-Prophète, lorsqu'appelant de tous ses vœux le moment où les portes de ce lieu de délices lui seraient ouvertes, il s'écriait : « Seigneur, Dieu des vertus, que vos tabernacles » sont aimables ! Mon âme aspire après vos saints parvis ! Elle » tombe en défaillance par l'ardeur des désirs qui la trans- » portent (1) ! »

Puisseut tous les fidèles unir leur voix à celle de David, et n'avoir comme lui d'autre désir, que d'être un jour réunis à Dieu dans cette nouvelle Jérusalem, où le Sauveur est allé nous préparer une place (2) ; trône d'honneur qui nous attend et nous est assuré, *sedebitis super thronos*, si nous restons fidèles à sa loi sainte ; poids immense de gloire, si disproportionné à nos faibles mérites. Puissions-nous entrer tous un jour dans cette vie éternelle où, selon le prophète, les saints, assis autour du trône de Dieu, « et jouissant des douceurs de » la paix, habiteront sans fin dans des pavillons assurés, et » dans un repos plein d'abondance (3) ! »

(1) Ps. 83. 1 et 2. (2) Ev. saint Jean, 14. 2. (3) Isaïe, 32. 18. *Et erit securitas-usque in sempiternum, et sedebit populus meus in pulchritudine pacis, et in tabernaculis fiduciæ, et in requie opulentæ.*

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE



SUR LES SACREMENTS

Haurietis aquas in gaudio de fontibus
Salvatoris.

Vous puiserez avec joie des eaux vives
aux fontaines du Sauveur.

ISAÏE, chap. 12. v. 3.



DISSERTATION PRÉLIMINAIRE.

De la justification et de la grâce.

On appelle justification le changement qui se fait en nous de l'état du péché mortel en celui de la grâce, changement qui nous délivre de l'esclavage du démon, pour nous faire re-devenir enfants de Dieu (1), et nous rendre nos droits au céleste héritage.

La grâce est un secours intérieur et surnaturel, que Dieu nous donne pour éviter le péché, pratiquer la vertu, et arriver au bonheur éternel.

Notre volonté, blessée et dépravée par le péché de notre premier père, est devenue impuissante dans l'ordre du salut.

(1) 1^{re} Epît. saint Jean. 3. 1.

Elle est portée au mal par une sorte d'instinct, que l'Écriture appelle concupiscence, et à l'empire duquel il lui est impossible, réduite à ses seules forces, de se soustraire. « Sans moi » vous ne pouvez rien », nous dit le Sauveur (1); « pas même » avoir une seule bonne pensée », ajoute l'apôtre saint Paul (2). Sans le secours de Dieu, sans la grâce, le moindre souffle des tentations nous renverse; le moindre assaut de l'ennemi nous fait fuir ou rendre les armes; le moindre acte de vertu chrétienne nous trouve impuissants à l'accomplir. La grâce de Dieu nous est donc nécessaire, d'une nécessité absolue, « pour croire, » espérer, aimer, nous repentir », ainsi que l'ont défini contre les Pélagiens plusieurs Conciles des premiers siècles, et contre les Protestants le saint Concile de Trente (3).

On distingue deux sortes de grâce, qu'on nomme *habituelle* et *actuelle*. La grâce habituelle est une qualité intérieure, d'un très-grand prix, que Dieu donne à une âme et qui la rend agréable à ses yeux. On l'appelle aussi sanctifiante, parce qu'elle nous rend saints, et dignes de la gloire céleste. A ce seul titre, elle surpasse en valeur les plus riches trésors; elle vaut plus à elle seule que le monde entier. Heureux mille fois ceux qui la possèdent ! Heureux ceux qui la retrouvent, dans les regrets et les larmes d'un repentir sincère, après l'avoir perdue par le péché !

La grâce actuelle est un secours de Dieu, qui nous assiste et nous aide présentement à bien agir. Dieu nous l'envoie de mille manières et sous mille formes diverses, *multiformis gratiæ Dei*, dit saint Pierre (4). Tantôt c'est une lumière qui nous fait voir la route où nous devons marcher; qui dissipe nos ténèbres et nos illusions; qui nous fait tressaillir en nous montrant l'abîme où nous tombions. Tantôt c'est un mouvement, une sainte inspiration, un mystérieux attrait, qui porte doucement nos

(1) Ev. saint Jean, 15. 5. Sine me nihil potestis facere. (2) 2 Cor. 3. 5.

(3) Sess. 6. Can. 3. (4) 1^{re} Ép. de saint Pierre, 4. 10.

cœurs à la vertu. Tantôt c'est une frayeur, une crainte salutaire, un remords ou un dégoût, qui nous détourne ou nous retire du péché; ou c'est une maladie qui, brisant notre corps et le penchant vers la tombe, nous fait songer aux années éternelles; ou une épreuve, comme la mort d'une personne chère, ou un revers de fortune, qui nous faisant toucher au doigt, pour ainsi dire, l'inconstance et la fragilité des créatures, nous ramène malgré nous à la pensée et à l'amour de Dieu.

La grâce est le prix du sang et de la mort de Jésus-Christ; c'est sur la croix qu'il nous l'a méritée; c'est de son corps meurtri et déchiré, c'est de ses pieds sanglants et de ses mains transpercées que le précieux don de la grâce découle sur nos âmes. Cette chose d'un si haut prix, qui a coûté si cher au Sauveur, ne devons-nous pas en faire une grande estime, la recevoir avec reconnaissance, n'en laisser jamais perdre la moindre parcelle? Quoiqu'elle agisse puissamment sur nos cœurs, elle nous laisse néanmoins notre liberté; elle ne nous contraint pas à la vertu; nous demeurons toujours maîtres de rejeter ses invitations, même les plus pressantes. Mais pouvons-nous, sans faire à Dieu la plus sensible injure, nous raidir ainsi contre lui, résister à sa grâce, fouler aux pieds ses saintes inspirations, et préférer à une chose si précieuse, puisqu'elle est le prix du sang d'un Dieu, un vil intérêt, une fumée d'honneur, de misérables joies, vaines ou criminelles, qui ne laissent après elles au fond du cœur que le vide et la honte.

La résistance aux grâces de Dieu, ou si l'on veut, le mépris et l'abus des grâces, en amène tôt ou tard le retrait ou la soustraction. Dieu s'éloigne peu à peu de cette âme qui le dédaigne; il ne se fait plus entendre que de loin en loin; il lui mesure ses dons avec une parcimonie effrayante. Il se fait alors autour d'elle d'épaisses ténèbres, qu'aucun rayon d'en haut ne vient plus dissiper; et elle arrive ainsi par degrés à une indifférence que rien ne touche, à un endurcissement que la vue d'un miracle ébranlerait à peine, et à une sorte de léthar-

gie, qu'un coup de foudre ne réveillerait pas. Donc, « quand » nous entendons la voix de Dieu, n'endurcissons pas notre » cœur, de peur qu'il ne nous menace dans sa colère de n'avoir » jamais part à son repos (1). »

Pour bien comprendre la doctrine de l'Eglise sur la justification et la grâce, il faut reconnaître d'abord que tous les hommes, sans exception, ayant perdu leur innocence par la prévarication d'Adam, « sont devenus impurs, selon l'expression d'Isaïe, » qu'ils sont tombés comme la feuille des arbres, et que leurs » iniquités les ont emportés comme un vent de tempête (2). » « Nés enfants de colère (3) », dit l'Apôtre, ils ont été tellement asservis, par le péché de leur père, à l'empire du démon et de la concupiscence, que non-seulement les forces de la nature chez les nations idolâtres, mais même la loi de Moïse chez les Juifs, ne pouvaient les aider efficacement à se relever de leur chute, ni suspendre les ravages que le péché d'origine avait faits dans les âmes.

La perte du ciel et du bonheur suprême qui consiste dans la vue de Dieu, un court et triste passage sur la terre, l'effroyable perspective d'une éternité malheureuse dans la société des anges rebelles, tel était le sort réservé à la postérité du premier des pécheurs. Mais quand les temps arrêtés dans les décrets éternels furent accomplis, le Père des miséricordes envoya Jésus-Christ, son fils, « comme la victime de propitiation non-seulement pour nos crimes mais pour les crimes de » l'univers entier (4), pour racheter non-seulement ceux qui » étaient sous la loi, mais pour faire trouver aussi la justice aux » Gentils qui ne la cherchaient pas (5), » voulant étendre à ceux-ci non moins qu'à son peuple le grand bienfait de la rédemption du monde, « afin que tous devinssent ses enfants adoptifs (6). »

(1) Ps. 94. 11. Quibus juravi in ira meâ, si introibunt in requiem meam.

(2) Isaïe, 64. 6. Facti sumus ut immundus omnes nos, et cecidimus quasi folium universi, et iniquitates nostræ quasi ventus abstulerunt nos. (3) Ephes.

2. 3. Naturâ filii iræ. (4) Rom. 3. 23. (5) Rom. 9. 30. (6) Gal. 4. 4.

Quoiqu'il soit vrai de dire que la rédemption s'étend à tous les hommes, et que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes, *pro omnibus mortuus est Christus*, tous cependant ne jouissent pas du bienfait de sa mort. Il n'appartient qu'à ceux qui en reçoivent le prix par la grâce de la justification, laquelle ne peut être produite en nous que par l'application des mérites du Sauveur. Car de même que les hommes contractent, dès le sein de leurs mères, les souillures du péché d'Adam qui devient ainsi leur propre péché, *in quo omnes peccaverunt*, de même ils ne seraient jamais justifiés, s'ils ne prenaient une nouvelle naissance en Jésus-Christ, source unique de toute justice. C'est en reconnaissance de ce grand bienfait que l'Apôtre nous exhorte à « rendre grâce à Dieu le Père, qui nous a » donné part à l'héritage des saints ; qui nous a arrachés de la » puissance des ténèbres, et nous a fait passer dans le royaume » de son Fils bien-aimé, où nous trouvons la rédemption acquise » par son sang et la rémission de nos péchés (1). »

Il n'est pas donc au pouvoir de l'homme de se donner à lui-même le bienfait de la justification. La foi nous apprend que dans les adultes le commencement de la justification est l'œuvre de la grâce prévenante de Dieu, qui nous appelle sans aucun égard à nos mérites précédents. La grâce fait pour ainsi dire auprès du pécheur les premières avances ; elle l'invite à se convertir, en lui laissant toutefois la liberté de coopérer ou de résister à son appel ; elle lui offre le salut, sans le contraindre aucunement à l'accepter ; en sorte que l'homme, qui ne peut sans elle, comme nous l'avons dit, se justifier devant Dieu, reste néanmoins libre de repousser les saintes inspirations qui le pressent au repentir. Cette doctrine de saint Prosper (2) est appuyée sur les saintes Ecritures. « Revenez à moi, » dit le Seigneur des armées, dans Zacharie, et je reviendrai

(1) Coloss. 1. 12 et suiv. (2) Saint Prosper, de la vocat. des Gentils, liv. 2.

» à vous (1) » ; paroles qui attestent notre liberté. De même que Jérémie nous apprend à reconnaître dans notre conversion une grâce prévenante, lorsqu'il prie le Seigneur de se tourner vers nous, pour que nous puissions nous tourner vers lui (2). Personne, dit le plus illustre défenseur de la grâce, saint Augustin, personne n'arrive à Dieu, sans en être attiré. « Ne » cherchez pas, ajoute ce Père, à sonder ses décrets. Ne de- » mandez pas pourquoi il appelle ceux-ci, pourquoi il laisse » ceux-là. Qu'il vous suffise de savoir qu'il faut être appelé et » attiré. Ne l'êtes-vous pas encore ? Rappelez-vous ce qui est » écrit (3) : Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous » trouverez ; frappez, on vous ouvrira (4). »

Lorsque Dieu daigne jeter un regard de miséricorde sur un pécheur, les dispositions suivantes lui deviennent nécessaires pour obtenir la grâce de la justification. 1^o Il faut d'abord qu'il croie toutes les vérités contenues dans le dépôt de la révélation, et en particulier, que la justification vient des mérites de Jésus-Christ notre rédempteur. « Sans la foi, dit l'Apôtre, il » est impossible de plaire à Dieu ; pour s'approcher de lui, il » faut commencer par croire qu'il existe, et qu'il récompense » ceux qui le cherchent (5). » 2^o Le souvenir de ses crimes, la crainte des jugements divins, ne doivent point le pousser au désespoir, mais faire place à une douce espérance en la bonté de Dieu, que l'ardente charité de Jésus-Christ pour les hommes lui rendra favorable. « Mon fils, disait le Sau- » veur au paralytique, ayez confiance, vos péchés vous sont » pardonnés (6). » 3^o Il faut commencer à aimer Dieu comme source de toute justice. Beaucoup de péchés furent remis à

(1) Zach. 1. 3. Convertimini ad me, ait Dominus exercituum, et convertar ad vos. (2) Prière de Jérém. 5. 21. Convertite nos, Domine, ad te, et convertemur. (3) Saint Aug. traité sur saint Jean, 1. 26. (4) Saint Luc. 11. 9. (5) Hébr. 11. 6. Sine fide impossibile est placere Deo. (6) Saint Matth. 9. 2. Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua.

Madeleine, parce qu'elle avait beaucoup aimé (1). 4° La haine du péché doit succéder à l'amour criminel que nourrissaient dans le cœur les folles passions. « J'ai haï le péché, dit le » roi-prophète, et je l'ai eu en abomination (2). » 5° Il faut commencer une vie nouvelle, pleurer ses fautes passées, être résolu à suivre fidèlement la loi de Dieu. « Si tu veux entrer » en la vie, disait le Sauveur, garde les commandements (3). » Et ailleurs : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous (4). » Et lorsqu'il ordonne à ses Apôtres de baptiser toutes les nations, il veut qu'on leur apprenne à « garder toutes les choses qu'il » leur a commandées (5). »

Le pécheur qui entre sincèrement dans ces dispositions, ne met plus d'obstacle à la grâce de la justification. Elle s'opère en lui non-seulement par la rémission de ses péchés, mais encore par le renouvellement de l'homme intérieur, qui passe du crime à la justice, de la haine de Dieu à son amour, et de l'attente d'un supplice sans fin à l'espérance du bonheur céleste ; « justifié par sa grâce, dit saint Paul, il devient héritier de la vie éternelle (6). »

La justification, qui a pour fin première la gloire de Dieu, et pour fin secondaire, dans l'homme qui la reçoit, l'éternelle récompense, prend sa source dans la miséricorde infinie du Seigneur, qui nous purifie gratuitement et nous sanctifie en nous scellant du sceau de l'Esprit saint, lequel est le gage et comme les arrhes de notre héritage (7). Elle tire tout son prix des mérites de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui, lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous a réconciliés avec son Père en payant notre dette à sa justice, par sa mort volontaire sur l'arbre de la croix (8). Enfin, elle nous est appliquée par le sacrement de baptême, dans lequel nous prenons une nais-

(1) Saint Luc, 7. 47. Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum. (2) Ps. 118, v. 163. Iniquitatem odio habui et abominatus sum. (3) Saint Matth. 19. 17. (4) Saint Luc, 13. 3. (5) Saint Matth. 28. 20. (6) 2 Cor. 4. 16. (7) Ephes. 1. 13 et 14. (8) Rom. 5. 10.

sance spirituelle, et par le sacrement de pénitence, planche de salut que nous présente, au milieu du naufrage, l'inépuisable bonté de Dieu, lorsque notre imprudence ou la fureur des flots ont brisé notre barque sur les écueils.

Voici le sens dans lequel l'Eglise catholique, interprète fidèle et infaillible des Ecritures, a toujours entendu ces paroles de l'Apôtre, dont les modernes réformateurs ont tant abusé pour appuyer leur doctrine erronée sur la suffisance de la foi et l'inutilité des bonnes œuvres : « que l'homme est justifié *par la foi et gratuitement* (1). » *Par la foi*, parce que la foi est indispensable au salut dont elle est le commencement, parce que sans elle il est impossible de plaire à Dieu, et parce qu'elle est le fondement et la source de toute justification. *Gratuitement*, parce que rien de ce qui la précède, ni la foi ni les œuvres, ne peut en mériter la grâce. « Car, dit plus » loin saint Paul, si c'est par grâce que nous sommes justifiés, » ce n'est donc point par les œuvres; autrement la grâce ne » serait plus grâce (2). »

En effet, quoique la foi soit le principe de la justification, elle est loin de suffire pour le salut, à moins qu'elle ne soit accompagnée des œuvres, sans lesquelles elle ne serait plus qu'une foi morte. « De même, dit saint Jacques, que le corps » est mort lorsqu'il est sans âme, ainsi la foi est morte lors- » qu'elle est sans œuvres (3). » Pour entrer dans la vie, il faut garder les commandements, voilà l'Evangile (4). L'Eglise a toujours dit anathème à quiconque oserait prétendre, non-seulement qu'on peut être sauvé sans observer la loi de Dieu, mais qu'il est des préceptes dans cette loi sainte, dont l'observance est au-dessus des forces de l'homme. Erreur proscrite par saint Jean, qui déclare que l'amour que nous

(1) Rom. 3. 22. et 24. (2) Rom. 11. 6. Si autem gratia, jam non ex operibus, alioquin gratia jam non est gratia. (3) Epit. de saint Jacq 2. 26. (4) saint Matth. 17. 17. Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.

avons pour Dieu consiste à observer ses commandements, « qui ne sont pas pénibles (1), » parce que la charité en adoucit l'obligation, toute gênante qu'elle paraisse. La loi de Jésus-Christ est un joug sans doute, mais il est doux ; c'est un fardeau, mais un fardeau léger. C'est lui-même qui nous l'apprend (2), et qui nous presse de recourir à lui, en nous promettant de nous venir en aide quand nous sommes sur le point de nous décourager devant les difficultés du salut, ou de succomber sous le poids de nos charges et de nos afflictions. Dieu, dit saint Augustin, ne commande rien d'impossible. Il ordonne de faire ce que l'on peut ; de demander ce qui paraît difficile, et il envoie sa grâce au secours de notre faiblesse (3). Jamais, disent les Pères du concile de Trente, il n'abandonne ceux qu'il a justifiés, à moins que ceux-ci ne l'abandonnent les premiers (4). Sa justice, dit le roi-prophète, se répand sur ceux qui se souviennent de ses préceptes, non pour les honorer par une foi spéculative, mais pour les accomplir (5). Que personne ne se flatte donc, en mettant sa confiance dans la foi seule, et n'espère être glorifié avec Jésus-Christ sans imiter sa vie, et ses souffrances (6). « Car ce divin Sauveur, tout » Fils de Dieu qu'il était, n'a pas laissé d'apprendre l'obéissance par tout ce qu'il a souffert, et *par la consommation de son œuvre*, il est devenu l'auteur du salut éternel *pour tous ceux qui lui obéissent* (7). » Aussi l'Apôtre saint Paul exhorte-t-il les disciples de Jésus-Christ à *courir dans la lice* avec assez de courage pour remporter le prix (8). Et saint Pierre les engage à faire tous leurs efforts pour affermir leur vocation et leur élection par *les bonnes œuvres* (9), seul moyen de ne point s'écarter de la route du salut.

Puisque les bonnes œuvres sont d'une nécessité indispen-

(1) 1^{re} épît. de saint Jean, 5. 3. (2) Saint Matth. 11. 28 et 30. (3) Saint Aug. Liv. de la nature et de la grâce, chap. 67. (4) Session 4^e de la justification. (5) Ps. 102. 18. (6) Rom. 8. 17. (7) Hébr. 5. 8 et 9. (8) 1 Cor. 9. 24. Sic currite ut comprehendatis. (9) 2^e épît. de saint Pierre, 1. 10.

sable pour mériter la vie éternelle, ceux qui ont eu le bonheur de conserver ou de recouvrer la vie de la grâce que leur a procurée la justification, doivent prendre pour règle de leur conduite ces paroles de saint Pierre, que nous venons de citer et qui sont si précises : « Efforcez-vous, mes frères, d'affermir » votre vocation et votre élection par les bonnes œuvres (1); » et ces autres paroles de saint Paul aux Hébreux : « Dieu, qui » est juste, ne peut oublier les œuvres que vous avez faites, ni » la charité que vous avez témoignée en son nom par l'assistance que vous avez rendue et que vous rendez encore à ses » saints (2). Exposés aux injures et aux mauvais traitements, » ajoute l'apôtre, vous avez vu avec joie tous vos biens enlevés, sachant que vous avez des biens meilleurs; conservez » toujours cette espérance; une grande récompense en sera le » prix (3). » Les fils adoptifs de Dieu, les frères de Jésus-Christ, pour lesquels ce divin Sauveur demandait à son Père qu'ils fussent avec lui là où il serait (4), c'est-à-dire dans sa gloire, doivent avoir toujours devant les yeux cette vie éternelle, qui leur sera accordée comme un don de la miséricorde divine et comme la récompense promise à leurs œuvres. C'est là cette couronne de justice, que l'Apôtre attendait avec confiance à la fin de sa course et de ses combats; couronne que lui réservait le juste juge, disait-il, non-seulement à lui, mais encore à tous ceux qui aiment son avènement (5). Il l'appelle ici couronne de justice, parce qu'elle est accordée aux mérites des saints, selon la promesse de Dieu. Il la nomme couronne de grâce dans l'épître aux Romains (6), parce que les mérites mêmes sont des dons de la grâce, et que Dieu couronne ses propres dons en couronnant nos mérites (7).

(1) 2^e ép. de saint Pierre, 1. 10. *Fratres, satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciat.* (2) Hébr. 6. 10. (3) Hébr. 10. 35. (4) Ev. saint Jean, 17. 24. (5) 2^e épît. à Tim., 4. 8. *Corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus.* (6) Rom. 6. 23. (7) Préf. de la messe pour la Toussaint (Missel de Paris).

Que l'humilité néanmoins soit la compagne assidue de nos bonnes œuvres. Elles ont pour elles, à la vérité, de magnifiques promesses; un verre d'eau froide donné à un pauvre au nom de Jésus-Christ sera jugé suffisant pour ouvrir les portes du ciel (1), et l'Apôtre nous assure que le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons en cette vie, produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire (2). Mais le chrétien, à qui l'on ordonne de laisser sa main gauche dans l'ignorance du bien que fait sa main droite (3), doit toujours être dans une sainte défiance vis-à-vis de lui-même; s'il se glorifie, que ce soit dans le Seigneur (4), dont la miséricorde est si grande envers tous les hommes, dit le pape saint Célestin, qu'il daigne considérer et récompenser en nous ses dons, comme s'ils étaient nos propres mérites. Hélas! nos offenses sont si multipliées, notre amour-propre est si ingénieux à nous en dérober le nombre et la malice, que, loin de tirer vanité de quelques bonnes œuvres, dont l'amour de Dieu n'est pas toujours la fin principale, nous devrions plutôt nous écrier avec le roi-prophète : « Qui est celui qui » connaît ses péchés (5)? purifiez-moi, mon Dieu, de mes » fautes cachées, et préservez votre serviteur de celles qui » viendraient à la suite de l'orgueil. » Malheur à la vie la plus réglée, s'écrie saint Augustin, si vous l'examinez sans miséricorde, ô mon Dieu (6)! Rappelons-nous donc tous les jours, et surtout lorsque nous serions tentés de jeter un regard de complaisance sur nos œuvres, que ce n'est pas au tribunal des hommes, mais à celui de Dieu que sera fait l'examen de notre vie; que nos justices mêmes y seront pesées (7) par un juge qui produira à la lumière ce qui est caché dans les ténèbres, qui découvrira les plus secrètes pensées des

(1) Saint Matth. 10. 42. (2) 2 Cor. 4. 17. (3) Saint Matth. 6. 3. (4) 1 Cor. 1. 31. (5) Ps. 18. 13. (6) Saint Aug. confess. (7) Ps. 74. 2. Ego justitias judicabo.

écours, et qui, ensuite, rendra à chacun selon ce qui lui est dû.

La justification étant l'œuvre de la grâce, qui seule nous prévient, nous soutient dans l'exercice des vertus chrétiennes, et nous y fait persévérer jusqu'à la fin, ceux qu'elle rappelle des voies de l'iniquité, doivent se tenir en garde contre deux écueils, d'autant plus dangereux qu'ils seraient la cause d'une rechute certaine dans le péché, la présomption et la négligence. Parmi ceux qui obtiennent la grâce de la justification, les uns, comme s'ils fussent entrés dans les conseils de la Providence, se persuadent témérairement que leur prédestination est assurée : ils se promettent ou que le péché n'aura plus d'empire sur eux, ou que, s'ils viennent à tomber, ils se relèveront facilement de leur chute. « Assurément, vous ne mourrez point, disait à nos » premiers parents le démon caché sous la figure du plus rusé » des animaux; au contraire, dès que vous aurez mangé de ce » fruit, vous deviendrez semblables à des Dieux (1). » C'est par le même mensonge qu'il trompe encore leurs malheureux descendants. Mais l'apôtre saint Jean leur enseigne que c'est se séduire soi-même et n'avoir point la vérité en soi, que de se croire exempt de tout péché (2). Ezéchiel leur annonce, de la part de Dieu, que le juste qui se sera détourné de la justice, et qui aura commis l'iniquité, mourra dans les œuvres qu'il aura faites (3). La véritable conversion du cœur est un don de Dieu ; il le refuse à la présomption, et réserve aux orgueilleux le sort du profane Esaü (4) ou de l'impie Antiochus (5) qui cherchèrent, sans le trouver, leur pardon dans des larmes hypocrites, ou dans un faux repentir.

Les autres se rendent indignes du royaume de Dieu, parce qu'après avoir mis la main à la charrue, selon l'expression de

(1) Gen. 3, 4 et 5. (2) 1^{re} épît. de saint Jean, 1. 8. Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus et veritas in nobis non est. (3) Ezéch. 18. 26. (4) Hébr. 12. 17. (5) 2^e liv. des Machab., chap. 9, v. 13.

Jésus-Christ, ils regardent derrière eux (1), et se privent du don de la persévérance, à laquelle seule est attaché le salut (2). Ils négligent trop les précautions que conseille la prudence chrétienne, et cette négligence les expose à des chutes nombreuses. Ils oublient ce que l'Apôtre écrivait aux fidèles de Rome, que Dieu seul est assez puissant pour affermir de plus en plus celui qui se tient ferme, et pour relever celui qui tombe (3); et ces autres paroles du même Apôtre aux Corinthiens : « Que celui » qui est debout, prenne garde de tomber (4); » ou celles enfin par lesquelles il exhortait les Philippiens à faire leur salut avec crainte et tremblement. « Car c'est Dieu, ajoute-t-il, qui » opère seul en nous, selon qu'il lui plaît, le vouloir et le faire (5). » Nous devons donc trembler, lorsque nous nous rappelons qu'un seul péché mortel suffit pour nous faire perdre la grâce de la justification; que le retour vers Dieu est un pur effet de sa miséricorde; que nous avons bien l'espérance, mais non la certitude d'acquérir la couronne de gloire. Elle sera le prix des efforts constants que nous aurons faits pour triompher du monde, de la chair et du démon, triomphe qu'il nous est impossible de remporter sans le secours d'en haut, sans l'aide de la grâce, tant est grande la puissance des ennemis que nous avons à vaincre !

L'Apôtre, dans son épître aux Romains, après avoir prouvé aux Juifs et aux Gentils que ni la philosophie, ni la loi de Moïse n'ont jamais pu rendre l'homme vraiment juste, et que la grâce de Jésus-Christ peut seule produire cette vraie justice, qui nous rend agréables aux yeux de Dieu; après avoir démontré aux Juifs que ce n'est point à leur zèle pour la loi, ni à leur fidélité à ses observances qu'ils doivent leur élection; aux Gentils, que leur vocation n'est point la récompense de l'ob-

(1) Saint Luc, 9. 62. (2) Saint Matth. 10. 22. (3) Rom. 14. 4. (4) 1 Cor. 10. 12. Qui se existimat stare, videat ne cadat. (5) Philipp. 2. v. 12 et 13. Cum metu et tremore vestram salutem operamini.

servation des devoirs de la loi naturelle, et qu'ainsi les uns et les autres sont redevables des lumières de l'Évangile à la miséricorde de celui qui l'exerce envers qui il lui plaît, termine ainsi cette importante et sublime instruction (1) : « O profondes des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! que ses jugements sont impénétrables, et ses voies incompréhensibles ! car, qui connaît les desseins de Dieu, ou qui est entré dans le secret de ses conseils ? qui lui a donné quelque chose le premier, pour en prétendre récompense ? » Comme s'il disait : Qui oserait se vanter d'avoir prévenu la miséricorde de Dieu par ses propres mérites, et de lui avoir offert quelque action ou quelque œuvre, qu'il ne tînt pas de sa bonté et de sa grâce ? « Tout est de lui, ajoute l'Apôtre, tout est par lui, tout est en lui ; à lui soit gloire dans tous les siècles ! »

CHAPITRE PREMIER.

Des Sacrements en général.

PREMIÈRE DISSERTATION.

Définition et nature des sacrements.

« Si vous connaissiez le don de Dieu, disait Jésus à la Samaritaine, et qui est celui qui vous demande à boire, peut-être

(1) Rom. 33 et suiv. *O altitudo divitiarum sapientiæ, et scientiæ Dei ! quàm incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus ! quis enim cognovit sensum Domini ? Aut quis consiliarius ejus fuit ? Aut quis prior dedit illi et retribuetur ei ? Quoniam ex ipso, et per ipsum, et in ipso sunt omnia ; ipsi gloria in sæcula.*

» lui en auriez-vous demandé vous-même, et il vous eût donné
 » de l'eau vive. Car celle qu'il donnera, deviendra dans celui
 » qui l'aura bu une source qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle (1). » Eaux d'une vertu divine et ineffable, que les peuples, selon la prédiction d'Isaïe, « devaient un jour puiser
 » avec joie aux fontaines du Sauveur (2). » Les Pères et les interprètes ont entendu par ce don de Dieu et cette eau vive le Saint-Esprit et ses grâces vivifiantes ; et dans les fontaines du Sauveur ils ont reconnu les Sacrements, qui sont comme les canaux par lesquels la grâce nous est communiquée : source mystérieuse, ouverte sur la croix, et qui ne tarira qu'à la fin des siècles, lorsque le nombre des élus étant complet, nous verrons sans ombres et sans nuages ce qui se présente aujourd'hui à notre foi, comme dans un miroir et à travers les énigmes (3).

Avant d'entrer en matière sur la doctrine des sacrements, il convient de fixer ici clairement et sans équivoque le sens attaché à cette expression. Le substantif latin *sacramentum*, d'où est dérivé le mot français *sacrement*, a, chez les auteurs profanes, une signification différente de celle que lui donnent les écrivains ecclésiastiques. Les premiers l'employaient pour désigner le serment militaire, que prêtaient les soldats en s'enrôlant au service des armées. Les Pères latins s'en servent pour exprimer une chose sacrée qui doit rester secrète ; ce que les Pères grecs appellent mystère. Dans les Ecritures, le terme sacrement est pris tantôt pour une chose qu'il n'est pas permis de révéler : « Il est bon, dit Tobie, de tenir caché le secret du roi, *sacramentum regis* (4). » Tantôt pour signifier un mystère qu'il n'est pas donné à l'homme de pénétrer. C'est sous ce terme que saint Paul désigne l'incarnation, dans sa première

(1) Ev. saint Jean, 4. 10 et 14. Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi : Da mihi bibere, tu forsitan petisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam. Aqua, quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam. (2) Isaïe, 12. 3. (3) 1 Cor. 13. 12. (4) Tobie, 12. 7.

épître à Timothée (1), et le mystère de la prédestination, dans son épître aux Ephésiens (2). Quelquefois il est pris pour une représentation sensible d'une chose secrète et cachée. C'est dans ce sens que s'en sert Daniel en parlant du songe de Nabuchodonosor (3); et que l'emploie saint Jean dans l'apocalypse, touchant les sept étoiles qui lui avaient apparu au milieu des sept chandeliers d'or (4). Enfin le mot sacrement, pris dans une signification moins étendue, et employé comme l'entend l'Eglise, annonce un signe institué de Dieu pour conférer sa grâce aux hommes. C'est dans ce sens que l'Eglise le prend d'ordinaire, pour marquer « les mystères par lesquels les fideles sont initiés, » selon l'expression de saint Ambroise (5). Initiation sainte et vénérable, ajoute Saint Augustin, puisque les sacrements qui la leur communiquent, « ont coulé de la « plaie ouverte par la lance au côté de Jésus-Christ (6). »

On peut donc définir les sacrements, des signes visibles d'une grâce invisible, dont ils sont tout à la fois l'image et la cause. Ils ne sont pas un simple signe de l'objet matériel mis sous les yeux; ils sont encore la représentation de la grâce invisible, qui opère dans nos âmes la sanctification. Ces signes mystiques ne sont pas destinés à signifier une seule chose, mais plusieurs ensemble, comme on peut le remarquer dans chaque sacrement. Car outre la sainteté et la justice qu'ils communiquent, ils rappellent et signifient aussi deux autres choses, qui en sont inséparables : 1^o la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est la cause, le prix et le principe de toutes les grâces; 2^o la béatitude éternelle, à laquelle se rapportent tous les sacrements comme à leur unique fin. C'est donc avec raison que les saints Docteurs ont enseigné que

(1) 1^{re} épît. à Tim. 3. 16. Et manifestè magnum est pietatis sacramentum. (2) Ephés. 1. 9. (3) Dan. 2. 18 et 30. (4) Apoc. 4. 20. (5) Saint Ambr. traité du bapt. (6) Saint Aug. de la cité de Dieu, liv. 15. Chap. 26. Illud est vulnus, quando latus crucifixi lancea perforatum est, quia inde sacramenta manarunt, quibus credentes initiantur.

chaque sacrement renferme une triple signification, puisqu'ils ont tous rapport à une chose passée, qu'ils en indiquent une présente, et qu'ils en présagent une future.

Le témoignage des saintes Ecritures vient à l'appui de cette doctrine, comme on peut en juger par celle de l'apôtre saint Paul sur le baptême. « Nous tous, dit-il, qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort (1). » Le baptême est donc un signe représentatif d'une chose passée, la mort du Sauveur ; il marque en même temps une chose présente, le changement qui se fait en nous d'enfants du démon en celui d'enfants de Dieu et de l'Eglise ; l'obligation qu'il nous impose de commencer une vie nouvelle ; la grâce qu'il nous donne pour accomplir facilement et avec joie tous les devoirs de la vie chrétienne. C'est ce que nous marquent les paroles suivantes : « nous avons été ensevelis » avec lui par le baptême, pour mourir au péché ; afin que » comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts par la » gloire de son père, nous marchions nous aussi dans une nouvelle vie (2). » Enfin ce qu'ajoute l'apôtre : « si nous avons été » entés en Jésus-Christ par la ressemblance de sa mort, nous » le serons aussi par la ressemblance de sa résurrection (3), » nous montre clairement que dans le baptême nous trouvons le gage de la vie éternelle, si nous demeurons fidèles à la grâce, que nous avons puisée dans ce bain de salut.

DEUXIÈME DISSERTATION.

Jésus-Christ, auteur des Sacrements. Pourquoi le Sauveur les a institués. Différence entre les sacrements de l'ancienne loi et ceux de la loi nouvelle.

C'est Jésus-Christ qui est l'instituteur des sacrements. « Qui » est-ce qui a établi les sacrements, dit saint Ambroise, si ce

(1) Rom. 6. 3. (2) Rom. 6. 4. (3) Ibid. v. 5.

» n'est le Seigneur Jésus (1) ? » Il n'appartenait qu'à un Dieu, qui seul peut justifier et sanctifier les hommes, d'attacher à des signes sensibles la force et la vertu de produire la grâce surnaturelle dans l'âme. Il voulait, selon le raisonnement de saint Augustin, qu'on ne mît son espérance qu'en lui ; qu'on reconnût que c'est lui qui baptise, lui qui remet les péchés, lui en un mot qui donne les sacrements, et que le ministre, quel qu'il soit, bon ou méchant, n'est que l'instrument ou le coadjuteur dont il se sert (2). Les Apôtres, qui avaient appris du Sauveur à être humbles comme lui, loin de chercher à s'en attribuer l'institution, veulent qu'on ne les regarde que comme les ministres et les dispensateurs des sacrements établis par Jésus-Christ, ainsi que l'atteste saint Paul aux Corinthiens (3). Ainsi pensaient et l'ont solennellement déclaré les Pères du concile de Trente, qui en décidant que l'Eglise n'a pas le pouvoir de toucher à la substance des sacrements, ont par là même reconnu que leur établissement vient de plus haut, et qu'il est au-dessus de sa puissance (4).

L'Ecriture sainte précise l'époque et les circonstances où furent établis plusieurs des sacrements de la loi nouvelle ; elle se tait sur les autres. Il y a lieu de croire que Jésus-Christ les institua dans les apparitions qu'il fit aux Apôtres, et dans les entretiens qu'il eut avec eux, pendant les quarante jours qui s'écoulèrent jusqu'à son Ascension. « Plusieurs grands sacrements furent alors confirmés, dit saint Léon, et plusieurs » grands mystères révélés aux Apôtres par le Sauveur (5). »

Les sacrements ont été établis de Dieu par des motifs bien propres à nous remplir de vénération pour ces signes sacrés, et de reconnaissance envers leur auteur.

1^o Et d'abord Notre-Seigneur, en faisant de ces signes sensi-

(1) Saint Ambr. liv. 4 des sacr. *Auctor sacramentorum quis est, nisi Dominus Jesus ?* (2) Saint Aug. traité 80^e sur saint Jean. (3) 1 Cor. 4. 1.

(4) Concile de Trente, session 6^e. (5) Saint Léon, sermon sur l'Ascension.

bles les canaux de sa grâce, voulait s'accommoder à la faiblesse humaine. Telle est notre nature, que nous avons besoin de signes extérieurs dont nos sens soient frappés, pour nous élever à la contemplation des choses spirituelles. La prédestination, l'action de la grâce et ses opérations à l'égard du salut, sont l'œuvre de Dieu ; il s'en est réservé à lui seul le secret ; mais afin de nous les rendre sensibles et certaines, et d'aider notre âme à parvenir à la perfection que lui-même nous commande (1), il a voulu attacher à des signes, qui tombent sous nos sens, cette grâce invisible par laquelle il opère en nous. « Si vous » étiez un pur esprit, dit saint Chrysostôme, Dieu se serait » contenté de vous faire des dons immatériels et dégagés d'enve- » loppe. Mais parce que votre âme est unie à un corps, il vous » donne sa grâce, qui est toute spirituelle et invisible, sous des » signes sensibles et corporels (2). »

2^e Notre esprit se détermine difficilement à croire les promesses qui nous sont faites, surtout dans l'ordre moral et intellectuel. Aussi Dieu s'est-il souvent servi de signes extérieurs, pour démontrer la possibilité de certains grands événements qu'il annonçait, et dont l'exécution semblait au-dessus de sa parole même. C'est ainsi qu'au moment où il choisit Moïse pour être le libérateur des Israélites, il employa divers prodiges, afin de dissiper ses craintes et sa défiance, de lui donner foi au secours qu'il lui promettait, et d'apporter ainsi à sa mission un crédit tel, que le peuple vers lequel il l'envoyait, ne pût douter qu'elle ne vint d'en haut (3). Jésus-Christ a suivi la même marche dans la loi nouvelle, en établissant des signes qui frappassent nos yeux et nos sens, et qui fussent autant de gages de sa fidélité à tenir les grandes promesses qu'il nous faisait.

3^e Il n'existe, dit saint Augustin, aucune association reli-

(1) Saint Matth. 5. 48. (2) Saint Jean Chrysost. 83^e hom. sur saint Matth.

(3) Ex. 4. 1 et suiv.

gicuse, même fondée sur l'erreur, dont les membres n'aient entr'eux des signes, par lesquels ils puissent se reconnaître, et repousser ceux qui n'en font point partie. Il était donc digne de la sagesse divine d'instituer des sacrements, c'est-à-dire des signes sensibles, qui fissent voir aux chrétiens qu'ils professaient tous la même religion, qui fussent pour eux comme des symboles à l'aide desquels ils se distingueraient des infidèles, et qui leur servissent de liens pour les unir les uns aux autres (1).

4° La foi est absolument nécessaire au salut. « Non-seulement il faut croire de cœur pour être justifié, il faut encore » confesser sa foi par ses paroles (2). » Or, par l'usage des sacrements, nous accomplissons cet acte de foi, puisque nous faisons alors profession publique de croire que la vertu de sanctifier les âmes est attachée à ces signes sacrés.

5° Les sacrements ne sont pas seulement destinés à faire naître et à entretenir la foi dans nos âmes; ils y allument encore le feu de cette charité, que nous devons avoir les uns pour les autres, et qui est la plus recommandée de toutes les vertus (3). Les sacrements, en effet, nous unissent et nous associent les uns aux autres, comme les membres d'une même famille. Nous sommes régénérés dans le bain du même Baptême, absous par le même pardon dans la Pénitence, enrôlés sous le même drapeau dans la Confirmation, assis au même festin dans l'Eucharistie.

6° Il fallait déraciner du cœur de l'homme son funeste penchant à l'orgueil. Or, l'usage des sacrements le maintient dans l'humilité, en faisant dépendre sa sanctification de choses sensibles, auxquelles il est obligé de se soumettre, quelque humiliantes qu'elles puissent être d'ailleurs à la nature, comme

(1) Saint Aug., contre Fauste, liv. 19, chap. 11. (2) Rom. 10. 10. (3) Ev. saint Jean, 13. 35. In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.

la confession par exemple, et en le contraignant à courber sa raison devant des enseignements qu'elles ne comprennent pas. Dieu semble avoir voulu éprouver ainsi l'obéissance de l'homme pécheur, comme il avait éprouvé celle de l'homme innocent.

Les saints Docteurs s'accordent à reconnaître comme une chose certaine, qu'il y avait plusieurs sacrements sous la loi de Moïse, tels que la circoncision, l'immolation et la manducation de l'agneau pascal, la consécration des prêtres, les pains de proposition, et les différentes expiations et purifications. Saint Augustin pense même qu'il y en avait un plus grand nombre que sous la loi évangélique. Ces sacrements ont été abrogés par la venue de Jésus-Christ, qui en a institué d'autres, lesquels ont une vertu incomparablement plus efficace que ceux de l'ancienne loi. Ceux-ci n'étaient que les ombres et les figures des sacrements de la loi nouvelle. Ils n'avaient pas la vertu de conférer la grâce ; ils signifiaient seulement qu'elle nous serait donnée par les mérites infinis du rédempteur promis au monde. Ils ne donnaient aux juifs qu'une pureté légale et extérieure ; ceux de la loi nouvelle communiquent aux hommes une sainteté intérieure, véritable et surnaturelle. C'est saint Paul qui nous marque cette différence dans sa lettre aux Hébreux, où il dit que la loi a été abolie comme impuissante et inutile, parce qu'elle ne menait personne à une parfaite justice (1). « La loi, ajoute-t-il plus loin, n'ayant que l'ombre » des biens à venir, et non la solidité des choses, n'a jamais pu, » par l'offrande des victimes, rendre justes et parfaits ceux qui » s'approchaient de l'autel (2). » Cette doctrine de l'apôtre a été adoptée et définie comme article de foi par le concile de Trente, lorsqu'il a défendu, sous peine d'anathème, de réduire aux rits et aux cérémonies extérieures, la différence qui

(1) Hebr. 7. 18 et 19. *Nihil enim ad perfectum adduxit lex.* (2) Ibid. 10. 1. *Umbram enim habens lex futurorum bonorum, nunquam potest accedentes perfectos facere.*

existe entre les sacrements de la loi ancienne et ceux de la loi de grâce (1).

TROISIÈME DISSERTATION.

Nombre des sacrements. Tous ne sont pas égaux en dignité, ni également nécessaires. Les deux effets principaux qu'ils produisent.

Les sacrements sont au nombre de sept, savoir : le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, la Pénitence, l'Extrême-Onction, l'Ordre et le Mariage. Le concile de Trente menace d'anathème quiconque augmenterait ou diminuerait ce nombre, ou méconnaîtrait en quelqu'un d'eux la propriété et le caractère d'un vrai sacrement (2). L'Eglise latine et l'Eglise grecque ont toujours été d'accord sur ce point ; jamais il ne s'est élevé entre elles de contestation à ce sujet ; et même, depuis le schisme, plusieurs de leurs patriarches ont flétri par d'énergiques censures les sectes protestantes, qui n'admettant que trois ou quatre sacrements, regardent les autres comme de simples rites introduits par l'Eglise.

Le nombre auquel se trouvent fixés les sacrements, mérite d'attirer notre attention et d'exciter notre reconnaissance envers la bonté infinie de Dieu, qui semble avoir voulu faire reposer l'ordre spirituel sur les mêmes bases que celles qu'il a établies pour la conservation de la société temporelle. Que faut-il en effet dans l'ordre de la nature ? Il faut naître, croître, prendre des aliments, recourir aux remèdes lorsqu'on est malade, réparer les forces affaiblies ; la société a besoin de magistrats qui la gouvernent, et de moyens qui la perpétuent à mesure que la mort en moissonne les membres. Les mêmes besoins se présentent dans l'ordre spirituel, et Jésus-Christ y a

(1) Concile de Trente, session 7^e, canon 1^{er}. (2) Conc. de Trente, session 7^e, canon 1^{er}.

pourvu par l'établissement des sept sacrements. Le Baptême, qui est comme l'entrée de tous les autres, nous donne la naissance en Jésus-Christ. La Confirmation nous fortifie et nous fait croître dans la grâce. L'Eucharistie est la nourriture de notre âme. La Pénitence en guérit les plaies. L'Extrême-Onction nous soutient contre les assauts du démon dans le dernier combat de la vie, et achève de nous purifier pour paraître devant Dieu, en effaçant les restes de nos péchés. Mais comme l'Eglise forme une société, où l'anarchie s'introduirait, si elle manquait de chefs pour la conduire avec autorité, et comme elle se trouverait anéantie par la mort successive de ses membres, Dieu a veillé à sa conservation et à sa perpétuité, en ajoutant aux cinq autres sacrements ceux de l'Ordre et du Mariage. Le premier lui assure une magistrature toujours existante dans la personne de ses ministres, auxquels il donne le pouvoir et la grâce d'exercer dignement les fonctions sacrées. Le second purifie l'amour conjugal, sanctifie l'union de l'homme et de la femme, et donne une nouvelle force à ces paroles prononcées dès la création : « Croissez, multipliez-vous, et remplissez la terre (1). »

Quoique tous les sacrements renferment en eux une vertu admirable et divine, quoique tous contiennent et confèrent par eux-mêmes la grâce qu'ils signifient, il en est cependant quelques-uns parmi eux d'un ordre supérieur aux autres. Tous ne sont pas également nécessaires, et la mesure de la grâce n'est pas la même dans tous. Sous le rapport de la dignité, le premier rang appartient à l'Eucharistie, mystère ineffable, où réside personnellement l'immortel roi des siècles, le Tout-Puissant, la source de toute sainteté. Sous le rapport de la nécessité, trois sont absolument indispensables soit pour le salut, soit pour la stabilité de l'édifice chrétien : le Baptême,

(1) Gen. 1. 28. Crescite, et multiplicamini, et replete terram.

sans lequel le Sauveur lui-même a déclaré qu'il est impossible d'entrer dans le royaume de Dieu (1) ; la Pénitence, seul moyen établi pour se relever de ses chutes après le Baptême; et l'Ordre, qui assure à l'Eglise la perpétuité du ministère ecclésiastique.

Les sacrements institués pour effacer le péché mortel, savoir le Baptême et la Pénitence, produisent par eux-mêmes le premier degré de la grâce sanctifiante, ou la première grâce. On les nomme sacrements des morts, parce qu'ils donnent ou rendent la vie spirituelle, ou à ceux qui ne l'ont jamais eue à cause du péché originel, ou à ceux qui l'ont perdue depuis le Baptême par le péché actuel.

Les cinq autres sacrements sont nommés sacrements des vivants, parce que l'âme doit avoir la vie spirituelle, c'est-à-dire posséder la grâce sanctifiante, pour les recevoir dignement. Ils produisent aussi par eux-mêmes la seconde grâce, qui sert à augmenter et à fortifier la grâce du Baptême ou de la Pénitence.

Le concile de Trente a déclaré, sous peine d'anathème à quiconque enseignerait une autre doctrine, que, dans les sacrements, la grâce se confère par l'action qui se fait extérieurement, *ex opere operato*, et non par la foi seule aux divines promesses (2). Le concile a emprunté au langage de la scholastique ces deux expressions qui expliquent nettement ce qu'ont enseigné les Pères, et en particulier saint Augustin, lorsqu'il dit: « Que le baptême subsiste, non par les mérites de ceux » qui le confèrent ou à qui on le donne, mais par sa propre » sainteté et par sa vérité (3). » « D'où vient à l'eau, dit-il » ailleurs, une si grande vertu, qu'en touchant le corps *elle* » *purifie l'âme* (4) ? » Les sacrements de la loi nouvelle produisent donc la grâce, immédiatement, par l'action extérieure,

(1) Ev. saint Jean, 3. 5. (2) Conc. de Trente, session 7^e, canon 8^e, (3) Saint Aug. 4^e liv. contre Cresionius, chap. 16. (4) Ibid. traité 80^e sur saint Jean. Unde tanta virtus aquæ, ut corpus tangat et cor abluit ?

c'est-à-dire par l'application des signes que Jésus-Christ a établis et auxquels il a communiqué cette vertu.

Il ne suit pas de là que la foi ne soit pas nécessaire pour la digne réception des sacrements; l'Eglise, au contraire, l'a toujours regardée comme la première et la plus indispensable des dispositions dans les adultes. Mais la foi n'est pas la cause efficiente de la grâce que les sacrements confèrent. La vertu de Dieu en est la cause première, et les sacrements en sont les canaux. Par eux, elle coule avec d'autant plus d'abondance dans les âmes, que la foi est plus vive, et les dispositions plus saintes. « Mais comment se fait-il, dit saint Augustin, que l'eau » purifie l'âme au même instant où elle lave le corps, puisque » parmi les choses matérielles il n'en est aucune qui possède » d'elle-même la vertu d'arriver jusqu'à l'âme (1) ? Nous ne » devons pas, répond le saint docteur, juger de cette merveille par la raison, mais la considérer des yeux de la foi, » qui nous apprend que la toute-puissance de Dieu donne, » quand il lui plaît, aux signes matériels et sensibles une » vertu dont ils sont privés par leur nature. » C'était pour imprimer profondément cette vérité dans l'esprit des hommes, que Dieu permit, au commencement de l'Eglise, que l'administration des sacrements fût accompagnée de miracles, afin de manifester par cet éclat qui frappait les yeux, les merveilles opérées invisiblement dans les âmes. C'est ainsi que les prodiges, qui avaient accompagné la descente du St-Esprit sur les Apôtres, se renouvelèrent plus d'une fois, lorsque ces premiers prédicateurs de l'Evangile imposaient les mains, c'est-à-dire donnaient la confirmation aux nouveaux convertis. Ce qui fit comprendre aux fidèles que l'on recevait dans ce sacrement le même Saint-Esprit qui était descendu dans le Cénacle, et dont le secours leur était alors si nécessaire pour triompher de la rage de l'enfer et des tyrans.

(1) Saint Aug. sur le ps. 77.

Outre la grâce sanctifiante qu'il produit, chaque sacrement en confère une autre qui lui est propre, et que l'on nomme grâce sacramentelle, parce qu'elle correspond à la nature de chaque sacrement. Ce sont des secours spéciaux que Dieu donne pour atteindre la fin du sacrement qu'on a reçu, pour s'acquitter dignement des obligations qu'il impose et vaincre les obstacles que l'ennemi du salut peut susciter. Ainsi, le Baptême, outre la naissance spirituelle en Jésus-Christ, donne les grâces nécessaires pour vivre d'une manière conforme à l'Evangile; la Confirmation, pour professer hautement et défendre même au péril de ses jours, la foi chrétienne; l'Eucharistie, pour se nourrir et croître dans la vie spirituelle; la Pénitence, pour se purifier de ses péchés; l'Extrême-Onction, pour se fortifier contre les douleurs de la maladie, les craintes de la mort et les tentations du démon; l'Ordre pour exercer dignement les fonctions ecclésiastiques; le Mariage pour porter chrétiennement les charges de l'union conjugale et élever saintement les enfants qui en seront les fruits.

A cet effet commun à tous les sacrements, il faut en joindre un autre qui n'appartient qu'à trois d'entre eux, le Baptême, la Confirmation et l'Ordre. Ici le Concile de Trente définit trois choses : la première, que ces sacrements impriment dans l'âme un caractère; la seconde, que ce caractère est une marque spirituelle qui ne peut être effacée; la troisième, que c'est pour cette raison qu'on ne peut recevoir plus d'une fois chacun de ces sacrements (1).

Le caractère, selon saint Thomas, est un sceau qui orne l'âme, et la consacre d'une certaine manière au service de Dieu (2). Cette marque est indélébile et ineffaçable; elle distingue des autres tous ceux qui ont reçu le sacrement par qui elle est imprimée. Elle est dans l'ordre de la religion, dit saint

(1) Conc. de Trente, session 7^e, canon 9^e. (2) Saint Thom, 3^e partie, quest. 63.

Augustin, ce qu'était dans la milice romaine le signe gravé sur le corps des soldats. Lorsqu'un d'entr'eux, après avoir déserté, revenait sous ses drapeaux, on ne lui imprimait point une nouvelle marque; on se contentait de reconnaître et de constater celle qu'il avait reçue en s'enrôlant (1). Ce caractère est désigné par l'Apôtre lorsqu'il dit aux Corinthiens : « C'est » Dieu qui a répandu sur nous son onction, et qui nous a » marqués de son sceau (2). » C'est cette marque qui consacre d'une façon particulière à certains devoirs de la religion, ceux qui ont reçu le sacrement qui la produit. Le caractère du Baptême donne le titre d'enfant de Dieu et de l'Eglise, avec le droit aux autres sacrements; c'est lui qui distingue le peuple de Dieu, des païens qui ne connaissent pas la foi. Le caractère de la Confirmation donne rang dans la milice chrétienne; le confirmé n'est plus du nombre des enfants nouvellement nés par le baptême, à qui il ne faut encore que le lait spirituel, qui les fasse croître pour le salut (3); c'est un soldat qu'on vient d'armer pour combattre les ennemis de la foi. Le caractère de l'Ordre donne le pouvoir d'exercer les fonctions ecclésiastiques et d'administrer les sacrements. Celui qui a été ordonné, n'est plus confondu dans le troupeau, dont il devient un des conducteurs. Ces trois sacrements forment ainsi dans l'Eglise, comme dans les Etats temporels, les trois classes différentes qui en partagent les peuples; c'est-à-dire, les citoyens qui en sont les membres, les soldats qui la défendent, et les magistrats qui la conduisent.

(1) Saint Aug. 2^e Liv. contre Parmenianus. (2) 2 Cor. 1. 22. Qui unxit nos Deus, qui et signavit nos. (3) 1^{re} épît. de saint Pierre, 2. 2. Sicut modò geniti infantes, lac concupiscite, ut crescatis in salutem.

QUATRIÈME DISSERTATION.

Matière et forme des Sacrements. Quels en sont les ministres. Ancienneté et utilité de leurs cérémonies.

Le signe sensible qui constitue le Sacrement, se compose de deux parties, la matière et la forme. Ces deux termes, empruntés à la philosophie d'Aristote par les théologiens scholastiques, ont été, depuis, consacrés par le saint concile de Trente, qui s'en est servi pour exprimer ce qui est indispensable à l'essence des Sacrements. Les anciens Pères les nommaient *élément* et *paroles*, selon ce témoignage de saint Augustin : « Pour faire un Sacrement, il faut qu'à l'élément » se joigne la parole (1). » C'est ce qu'avait enseigné saint Paul en disant que Jésus-Christ « purifie son Eglise *dans le* » *baptême de l'eau, par la parole de vie* (2). » Les choses ou les actes sensibles qui font partie des Sacrements, en sont la matière ; et la forme consiste dans les paroles que prononce le ministre en appliquant cette même matière. Ainsi, dans les sacrements, les choses comme l'eau, l'huile, le pain et le vin, ou les actions comme la contrition, la confession, l'imposition des mains, le consentement mutuel dans le mariage, constituent la matière du sacrement ; et les paroles qui s'y joignent en sont dites la forme, parce qu'elles donnent à ces choses ou à ces actions sensibles une détermination particulière, qu'elles n'auraient pas sans elles, savoir la signification de la grâce.

On remarquera que les choses qui ne peuvent être perçues par les sens, et qui entrent néanmoins dans la composition des Sacrements, n'en deviennent la matière que lorsqu'elles sont

(1) Saint Aug. 80^e traité sur saint Jean. *Accedit verbum ad elementum, et fit Sacramentum.* (2) Ephes. 5. 26. *Mundans lavacro aquæ, in verbo vite.*

jointes à quelque signe extérieur qui les rend sensibles, et capables par là de servir de matière au Sacrement. Ainsi, la contrition qui de soi échappe aux sens, étant spirituelle, ne devient la matière du sacrement de Pénitence, que lorsqu'elle est manifestée au-dehors par la confession, ou par quelque autre signe extérieur. De même, le consentement mutuel des parties n'est la matière du sacrement du mariage, que lorsqu'il se fait connaître par des paroles ou par des signes.

Le Sacrement étant une espèce de tout moral, composé de matière et de forme, il faut nécessairement que celles-ci soient unies ensemble; l'une sans l'autre ne fait point le sacrement. Si, par exemple, dans le Baptême, on sépare l'ablution de ces paroles *je vous baptise*, et qu'on s'abstienne de les prononcer, on n'aura fait qu'une action ordinaire, celle de verser de l'eau sur une personne. De même, si l'on prononce seulement ces paroles *je vous baptise*, sans laver la personne avec de l'eau, il n'y aura point de sacrement, et par conséquent point de rémission de péché. « Retranchez la parole, dit saint Augustin, qu'est-ce » que l'eau, sinon de l'eau ? » C'est le tout, composé d'eau et de paroles, ajoute ce Père, qui fait le sacrement, et qui opère la grâce (1). La matière et la forme des sacrements doivent même être unies de telle sorte, que l'application de la matière et la prononciation de la forme concourent en même temps, moralement parlant, c'est-à-dire qu'il y ait si peu de distance entre l'application de l'une et la prononciation de l'autre que, selon la manière ordinaire d'agir, un homme raisonnable juge que le ministre, qui prononce la forme et qui applique la matière, a l'intention de faire un tout composé de l'une et de l'autre. S'il y avait une grande distance, ou une interruption notable entre l'application de la matière et la prononciation des paroles de la forme, il n'y aurait point de sacrement.

(1) Saint Aug. 80^e traité sur saint Jean: *Detrahe verbum, et quid est aqua nisi aqua?*

Dieu pouvait, par lui-même, sauver les hommes, sans employer aucune créature aux merveilles qu'il opère en leur faveur. Mais si notre raison conduite par la foi, examine avec une religieuse attention l'ordre et l'économie de notre salut, elle découvrira, dans le mystère de l'incarnation, les motifs qui ont déterminé le Sauveur des hommes à choisir parmi ces mêmes hommes les dispensateurs et les ministres de ses sacrements. « Me voici, lui fait dire l'Apôtre dans son épître aux » Hébreux, me voici avec les enfants que Dieu m'a donnés. » Comme donc les enfants sont d'une nature mortelle, composée de chair et de sang, c'est pour cela que lui-même a pris aussi cette nature. « Car, ajoute l'Apôtre, il ne s'est pas rendu le » libérateur des anges, mais il s'est fait le Sauveur de la race » d'Abraham (1). » Or, s'il a été arrêté dans les décrets éternels que la nature divine dût s'abaisser jusqu'à s'unir à la nature humaine dans la personne de Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, il était digne de la charité de ce divin Sauveur de remettre entre les mains des hommes, auxquels il n'avait pas dédaigné de se rendre semblable, le riche trésor de grâces qu'il leur avait apporté du ciel en s'incarnant. Il nous donnait par là une preuve éclatante de sa puissance et de sa bonté : de sa puissance, en choisissant ce qu'il y avait de plus faible dans le monde pour produire les chefs-d'œuvre de la force de son bras (2); de sa bonté, en associant aux fonctions sacrées non des anges, mais des hommes semblables à nous, auxquels nous puissions sans cesse avoir recours avec confiance et facilité. Car si Dieu avait pris les anges pour ministres de ses sacrements, des hommes souillés par le péché eussent-ils pu, sans trembler, soutenir la présence de ces esprits célestes, qui environnent le trône de l'Eternel, dont l'apparition sur la terre a causé tant de terreur aux plus saints personnages de l'ancienne loi, et porté le trouble jusque dans l'esprit

(1) Hébr. 2. 13 et suiv. (2) 1 Cor. 1. 27.

de l'auguste vierge Marie, la plus pure et la plus sainte des créatures (1).

Les hommes sont donc seuls les ministres des sacrements. C'est à eux, selon la remarque de saint Jean-Chrysostôme, et non pas aux anges qu'il a été dit : « Tout ce que vous lierez » ou délierez sur la terre sera lié ou délié dans le ciel (2). » « Tout pontife est pris *d'entre les hommes*, dit encore l'Apôtre, » et il est établi pour les hommes en ce qui regarde le culte » de Dieu, afin qu'il offre des dons et des sacrifices pour les » péchés (3). » Tous les hommes, néanmoins, n'ont pas également reçu le pouvoir d'administrer les sacrements. A l'exception du sacrement de Baptême, qui, en cas de nécessité, peut être conféré par toute sorte de personnes, même sans distinction de sexe, les autres ne peuvent l'être valablement que par les ministres légitimement ordonnés dans l'Eglise. L'ordre d'enseigner toutes les nations, le pouvoir de remettre les péchés, n'ont point été donnés à tous les fidèles, mais aux Apôtres seuls et à leurs successeurs dans le ministère évangélique. S'il n'en était ainsi, dans quel sens pourrait-on interpréter la diversité des fonctions saintes, dont saint Paul fait l'énumération aux Corinthiens, le choix des uns pour être apôtres, des autres pour être prophètes, de ceux-ci pour être docteurs, et de ceux-là pour gouverner leurs frères (4). Ordre admirable, sans lequel tout serait en confusion dans l'Eglise. Personne ne peut et ne doit donc s'attribuer l'honneur de l'administration des sacrements, s'il n'y est appelé de Dieu comme Aaron (5). Parmi les sacrements, il en est quelques-uns dont les évêques seuls sont les ministres. Le pouvoir d'administrer les autres appartient aux prêtres ; encore ne peuvent-ils les conférer, dans les cas ordinaires et selon la discipline générale de l'Eglise, qu'autant qu'ils sont revêtus de la juridiction que leur donne sur une

(1) Saint Luc, 1. 29. (2) Saint Jean-Chrysost. liv. 3^e du sacerd. chap. 4.

(3) Hébr. 5. 1. (4) I Cor. 12, 5 et suiv. (5) Hébr. 5. 4.

partie du troupeau de Jésus-Christ, une mission légitime.

La foi et la sainteté des mœurs sont sans doute le plus bel ornement du sacerdoce. Ce serait un spectacle digne des regards du ciel et de la terre, si on les rencontrait dans tous les ministres, à qui Dieu a confié la dispensation des choses célestes. C'est aux prêtres qu'il a été dit : « Purifiez-vous, vous qui portez les vases du Seigneur (1). » Et : « Soyez saints, parce que » je suis saint, moi, le Seigneur votre Dieu (2). » Mais la sainteté n'est pas tellement nécessaire dans ceux qui confèrent les sacrements, que ceux-ci puissent être frappés de nullité, lorsque cette qualité ne rehausse point de son éclat le caractère sacerdotal. Il suffit, pour rendre valide l'administration des sacrements, qu'un ministre ait le pouvoir requis, qu'il emploie la forme et la matière prescrites, avec l'intention de faire ce que fait l'Eglise. Le ministre des sacrements n'agit pas par lui-même dans cette fonction sainte, mais comme ministre de Jésus-Christ qu'il représente. Ce n'est pas en vertu des mérites du ministre, mais par ceux de Jésus-Christ que les sacrements, produisent leur effet. Les saintes Ecritures rendent un témoignage éclatant à cette vérité, hors de contestation dans l'Eglise catholique.

« Pour moi, disait le saint précurseur, je baptise dans l'eau ; » mais il y a quelqu'un au milieu de vous, que vous ne connaissez pas ; c'est lui qui baptise dans le Saint-Esprit (3). » Paroles qui faisaient entendre que ce n'est ni la sainteté ni les mérites de celui qui baptise, mais la grâce du Sauveur, qui remet les péchés. Aucun de vous, écrivait l'apôtre aux Corinthiens, n'a été baptisé au nom de Paul, parce que ce n'est point Paul, mais Jésus-Christ qui a été crucifié pour vous (4). « Qu'est-ce donc que Paul ? que sont les autres apôtres, ajoutez

(1) Isaïe, 52. 11. (2) Lévit. 19. 2. (3) Ev. saint Jean 1. 26 et 33. Ego baptizo in aqua ; medius autem vestram stetit quem vos nescitis. Hic est qui baptizat in Spiritu sancto. (4) 1 Cor. 1. 13.

» t-il plus loin, sinon les ministres de celui en qui vous avez
 » cru ? Celui qui plante, n'est rien ; ni celui qui arrose ; tout
 » vient de Dieu qui donne l'accroissement (1). » C'est-à-dire
 que la grâce des sacrements provient, non de la sainteté du
 ministre qui les donne, mais de la toute-puissance et de la
 bonté de Dieu.

La validité des sacrements ne repose donc pas sur la sainteté
 de celui qui les confère. Son impiété, s'il est méchant, ne tar-
 rit point la source des grâces qui en découlent. Il suffit qu'il
 emploie la matière et la forme prescrites par Jésus-Christ, et
 qu'il ait dessein de faire ce que fait l'Eglise. La grâce ne
 trouve d'obstacle que de la part de celui qui les demande et les
 reçoit dans de mauvaises dispositions. « Il en est des sacre-
 » ments, dit saint Augustin, comme de la semence, qui ne
 » produirait pas moins ses fruits par la vertu qu'elle a reçue
 » de Dieu et par l'heureuse influence des saisons, quoiqu'elle
 » fût jetée en terre par un laboureur infidèle, qui n'aurait pas
 » en vue le profit de son maître (2). » Comme un cachet de fer
 imprime aussi bien dans la cire l'image du roi, qu'un cachet
 d'or, de même, quoique de deux ministres d'un sacrement,
 l'un soit plus saint que l'autre, c'est le même sacrement avec
 les mêmes effets que tous les deux confèrent. Cette réflexion
 est de saint Grégoire de Nazianze (3). « Le perfide Judas et le
 » saint précurseur ont baptisé l'un et l'autre, dit saint Au-
 » gustin. On n'a cependant point réitéré le baptême de Judas,
 » tandis qu'on a rebaptisé après Jean-Baptiste ; parce que
 » le baptême du premier était celui de Jésus-Christ, tandis
 » que le baptême de l'autre n'était que le baptême de Jean.
 » Ce n'est pas Judas que nous préférons à Jean, ajoute le
 » saint Docteur ; c'est le baptême de Jésus-Christ donné
 » même par les mains de Judas, que nous mettons, comme il

(1) 1 Cor. 3. 4 et suiv. (2) Saint Aug. contre Cresconius, liv. 3. (3) Saint Grég. de Nazianze, disc. sur le Bapt.

» doit l'être, au-dessus du baptême conféré même par Jean-Baptiste, avant l'institution du véritable baptême (1). »

L'Eglise a entouré les sacrements de cérémonies extérieures, dont elle commande, à ceux qui les confèrent, l'observation précise et régulière. La plupart de ces rites sacrés paraissent remonter jusqu'aux apôtres, puisque dès les premiers siècles, on les trouve partout en usage, sans qu'on puisse en découvrir l'origine ni dans les décrets des conciles, ni dans les ordonnances ecclésiastiques. Saint Justin et Tertulien nous fournissent des preuves de leur ancienneté. Le premier nous apprend dans sa seconde apologie présentée à l'empereur Antonin, qu'on observait diverses cérémonies, dont il donne le détail, pour la consécration et la distribution de l'Eucharistie. Le second, dans ses instructions sur les mystères, en marque plusieurs, qu'on pratiquait en donnant le baptême. Saint Augustin, pour démontrer que les enfants naissent souillés du péché d'Adam, cite les exorcismes, les insufflations, les prières qu'on fait sur eux, et les renonciations qu'on leur fait faire avant de les baptiser (2).

Les cérémonies qui s'observent dans l'administration des sacrements, sont des actions pleines de religion et de mystère, qui rendent le culte de Dieu plus majestueux et plus vénérable. Elles sont d'une grande utilité pour les fidèles. Elles leur font comprendre l'excellence et la sainteté des sacrements. Elles inspirent la piété et le respect avec lesquels on doit les recevoir. Elles indiquent les obligations qu'ils imposent ; elles élèvent les âmes à la contemplation des choses les plus sublimes, et elles augmentent en elles la foi et la charité.

On a objecté que plusieurs des cérémonies sacramentelles avaient quelque ressemblance avec les rites impies, que les païens pratiquaient dans leurs temples. Ce n'est pas une rai-

(1) Saint Greg. de Nazianze, contre Cresconius. (2) Saint Aug. traité de l'instruct. des Néoph. chap. 26.

son pour en blâmer l'usage dans l'Eglise catholique. Les lumières naturelles peuvent suggérer aux hommes les signes extérieurs de l'adoration qu'ils doivent rendre à la Divinité. C'est la foi seule qui sanctifie le culte offert au vrai Dieu. « Les sacrifices des Juifs, dit saint Augustin, ressemblaient sous » certain rapport à ceux des gentils ; chez les uns et les autres » on immolait des agneaux et des bœufs ; la différence pourtant » en était essentielle, parce que les païens les offraient aux dé- » mons, et les Juifs au seul et véritable Dieu de l'univers (1). » Si l'on voulait rejeter les cérémonies usitées dans l'administration des sacrements, sous le prétexte de quelque ressemblance avec les rits païens, on rejetterait pour la même raison les sacrements eux-mêmes. C'est Tertullien qui fait cette remarque. Le diable, dit ce Père, auteur du mensonge et jaloux de la gloire de Dieu, a introduit dans le culte des idoles l'imitation des plus redoutables mystères du christianisme. « Les païens, » ajoute-t-il, baptisent leurs néophytes et les plongent dans » l'eau, en leur promettant la rémission de leurs péchés. Et si » j'ai bonne mémoire, je me souviens d'avoir vu le grand sa- » crificateur les marquer au front et faire lui-même l'oblation » du pain (2). Ils défendent à leurs prêtres les secondes nocces ; » ils ont comme nous des vierges, des vases sacrés, des ex- » piations et des vœux. » Emprunt sacrilège que l'enfer nous a fait, mais qui n'infirmé en rien la sainteté des rits vénérables usités dans l'Eglise.

Quoique ces cérémonies ne soient pas essentielles à la validité des sacrements, on ne peut, néanmoins, hors le cas de nécessité, les omettre ou les modifier, sans se rendre coupable d'une faute qui peut parfois devenir très-grave. Le concile de Trente, s'appuyant sur la tradition, le défend en termes exprès et sous peine d'anathème à ceux qui soutiendraient une doc-

(1) Saint Aug. contre Fauste, liv. 20, chap. 21. (2) Tertul. de la prescript. chap. 40.

trine contraire. Voici ce que porte le canon 13^e sur les sacrements : « Si quelqu'un prétend que les cérémonies reçues et » approuvées dans l'Eglise catholique, et qui sont en usage » dans l'administration des sacrements, peuvent être méprisées » ou omises sans péché, selon qu'il plaît aux ministres, ou que » tout pasteur a le droit de les changer en d'autres nouvelles, » qu'il soit anathème (1). »

CHAPITRE DEUXIÈME.

Sur le Baptême.

PREMIÈRE DISSERTATION.

Définition du Baptême ; sa nécessité ; trois espèces de Baptême.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer sur les sacrements en général, doivent faire comprendre à un lecteur attentif combien il est nécessaire, soit pour s'instruire dans la doctrine du salut, soit pour nourrir en soi la piété et l'amour de Dieu, de bien connaître ce que la foi nous propose de croire sur chaque sacrement en particulier. Or, il n'en est aucun dont la connaissance soit d'une plus indispensable nécessité que le baptême, puisqu'il est comme la porte et le vestibule par lequel seul on entre dans l'édifice sacré de la religion, et que sans lui, il est impossible d'avoir part au royaume de Dieu. Aussi, l'Apôtre saint Paul s'est-il particulièrement attaché à donner aux fidèles une haute idée de ce sacrement, par les expressions et les images les plus propres à en relever l'excel-

(1) Session 7^e, canon 13.

lence et la dignité. Il exhorte les Romains à le considérer comme une représentation fidèle de la mort, de la sépulture et de la résurrection du Sauveur (1) ; d'où il conclut qu'ayant été baptisés en Jésus-Christ, ils doivent mourir au péché, ressusciter à la grâce, marcher dans une nouvelle vie, et mériter d'être un jour entés en lui dans la gloire par la ressemblance de sa résurrection, comme ils l'ont été dans le baptême par la ressemblance de sa mort. Il rappelle aux Corinthiens (2) qu'ils ont été lavés, sanctifiés, justifiés au nom de Jésus-Christ par les eaux salutaires de la régénération. « C'est de Jésus-Christ même, » écrit-il aux Galates (3), que vous avez été revêtus comme » d'un manteau » ; vêtement divin qu'ils doivent conserver dans toute sa blancheur, en le garantissant des souillures du péché. Il représente le baptême aux Ephésiens (4) comme un bain mystérieux, dans lequel le Sauveur a sanctifié son Eglise, en la purifiant dans l'eau par la parole de vie, pour la faire paraître devant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais étant sainte et irrépréhensible.

Le mot baptême est tiré d'un verbe grec qui signifie plonger, laver, purifier. Quoiqu'il se prenne pour toute espèce de purifications et de lotions, comme on peut le voir dans saint Marc (5), où il est dit que les Juifs baptisaient, c'est-à-dire lavaient et purifiaient leurs meubles, néanmoins, dans le langage ordinaire de l'Eglise, on ne s'en sert que pour exprimer l'ablution qui se fait sur une personne et qui, jointe à la forme, constitue le premier sacrement de la loi nouvelle. On a appelé ainsi le baptême, parce qu'il purifie réellement notre âme, en même temps qu'il lave notre corps (6). Les saints Pères ont souvent désigné cette ablution sainte et auguste sous d'autres noms qui signifiaient la même chose. Saint Augustin l'appelle

(1) Rom. 6. 3 et suiv. (2) 1 cor. 6. 11. Ibid. chap. 12. v. 13. (3) Galat. 3. 27. (4) Ephes. 5. 26 et 27. (5) Saint Marc, 7. 4. (6) 1 cor. 6. 11.

le *sacrement de la foi* (1), parce qu'en le recevant on fait profession de croire en Jésus-Christ. D'autres la nomment *illumination*, parce que ceux qu'on baptise sont soudain éclairés des lumières de la foi ; c'est ce qu'atteste l'Apôtre, lorsqu'il dit aux Hébreux (2) : « Rappelez en votre mémoire ce premier temps, » où après avoir été *illuminés*, vous avez soutenu de grands » combats et de grandes afflictions ; » et ce temps était celui de leur baptême. Saint Jean-Chrysostome, dans un discours qu'il adresse à des néophytes prêts à être baptisés, le nomme d'abord *purification*, parce qu'on s'y purifie, selon saint Paul (3) du vieux levain, pour devenir par lui une pâte nouvelle et sans ferment. Il l'appelle ensuite *le sacrement de la croix et de la sépulture*, pour marquer les divers états par lesquels les baptisés deviennent conformes à Jésus-Christ. D'autres, comme saint Cyrille de Jérusalem, nomment le baptême *la seconde naissance, le bain de la régénération*, pour signifier la mystérieuse naissance et la nouvelle vie qu'on y reçoit.

On peut trouver, dans les saintes Ecritures, par un simple rapprochement, une définition exacte du baptême. Car le divin Sauveur ayant déclaré (4) que personne n'entrera dans le royaume de Dieu, s'il ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit ; et l'apôtre saint Paul enseignant aux Ephésiens (5) que l'Eglise a été purifiée dans l'eau par la parole de vie ; il suit de ces deux textes que le baptême peut se définir « le sacrement de la » régénération, qui s'opère dans l'eau par la parole de vie » ; c'est-à-dire que la personne sur laquelle on fait une ablution avec de l'eau, en prononçant ces mots sacramentels : je vous baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, est régénérée en Jésus-Christ, reçoit la vie spirituelle de la grâce avec la rémission de tous ses péchés et de toute la peine qui leur est due, est ornée d'un caractère ineffaçable et faite en-

(1) Saint Aug. épît. 25^e. (2) Hébr. 10. 32. (3) 1 cor. 5. 7. (4) Ev. saint Jean, 3. 5. (5) Ephes. 5. 26.

fant de Dieu et de l'Eglise. Œuvre admirable de la miséricorde divine ! Par notre nature, issus de parents coupables, nous naissons enfants de colère. Par le baptême, nous prenons en Jésus-Christ une nouvelle naissance, avec le pouvoir d'être faits enfants de Dieu : pouvoir qu'il a donné à ceux qui croient en lui ; adoption toute divine, qui ne prend sa source, comme l'adoption humaine, ni dans le sang, ni dans la chair, ni dans la volonté de l'homme ; mais dans la charité de celui qui s'est fait chair pour nous sauver, et qui a habité parmi nous plein de grâce et de vérité (1).

La déclaration solennelle faite par le Sauveur, qu'on ne peut entrer dans le royaume de Dieu sans renaître de l'eau et du Saint-Esprit, et l'ordre exprès qu'il donne à ses Apôtres de baptiser toutes les nations au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, démontrent clairement qu'il a voulu faire de ce sacrement l'unique moyen d'obtenir la vie éternelle. Aussi l'Eglise a-t-elle toujours regardé comme un article de foi, que le baptême est absolument nécessaire à tous les hommes, soit adultes, soit enfants, pour être sauvés. Et afin qu'il ne reste aucune équivoque sur cette vérité fondamentale, les théologiens enseignent unanimement, sur la doctrine constante de l'Eglise, qu'il y a une double nécessité de recevoir le baptême, celle de moyen, et celle de précepte. Le baptême est nécessaire d'une nécessité de moyen ; car sans lui, les enfants, même ceux qui meurent dans le sein de leurs mères, ne peuvent être sauvés. C'est le sentiment de saint Augustin, qui déclare que « le péché originel ne peut être remis à personne, pas même » aux petits enfants quand la mort les enlève avant d'avoir reçu » la grâce du baptême, et qu'il faut tenir à cette vérité pour » être catholique (2). »

(1) Ev. saint Jean, 1. 12 et suiv. (2) Saint Aug. sur l'âme, liv. 3, chap. 9. *Noli credere, nec dicere, nec docere infantes, antequàm baptizentur, morte præventos, pervenire posse ad originalium indulgentiam peccatorum, si vis esse catholicus.*

Outre cette nécessité de moyen, il y a touchant le baptême une nécessité de précepte, qui oblige les adultes à le recevoir; précepte que Jésus-Christ a fait à tous les hommes, lorsqu'il a ordonné à ses Apôtres d'instruire et de baptiser toutes les nations (1). Ce commandement de recevoir le baptême, ne regarde pas les enfants qui n'ont pas encore atteint l'âge de la raison, mais seulement les adultes. La différence qu'il y a entre les uns et les autres, quant à l'exclusion du ciel qui leur est commune, c'est que les premiers n'y sont point admis à cause du péché originel, et que les autres, au caractère de réprobation qu'ils tiennent de leur naissance en Adam, joignent la violation d'un précepte divin, qui les obligeait à se procurer la vie éternelle, et à ne point négliger l'unique moyen qui y conduise. La nécessité indispensable du baptême, même pour les enfants, exige des mères chrétiennes une grande vigilance sur elles-mêmes. Elles ne devraient jamais oublier que l'enfant qu'elles portent dans leur sein, est destiné à être citoyen du ciel, et que s'il vient à perdre la vie par leur faute avant de paraître au jour, elles se rendent homicides de l'être qui devait tenir d'elles le double bienfait de l'existence et de la régénération. Si une simple imprudence suffit pour leur ôter toute excuse devant Dieu, combien doivent-elles être en garde contre l'amour immodéré des plaisirs, et contre les excès qui pourraient les conduire à un malheur irréparable, et par suite à un crime qui ne peut plus être effacé que par les larmes d'une sincère pénitence. C'est encore cette grande nécessité du baptême qui a fait prendre à l'Eglise, dont la prévoyance égale la sagesse, les plus sévères mesures pour procurer, aussitôt après leur naissance, la grâce du baptême aux petits enfants. Elle a enjoint aux pères et mères, même sous peine d'excommunication, de les faire baptiser dans le plus court délai. La puissance séculière s'est unie à l'autorité ecclésiastique,

(1) Saint Matth. 28. 19.

pour leur imposer la même obligation. Elle y a joint la menace de condamnation à des amendes et même à de plus grandes peines, suivant l'exigence des cas. Quoique ces lois soient aujourd'hui sans vigueur, l'obligation n'en est pas moins la même pour la conscience. On peut échapper à la sévérité des lois humaines ou s'abriter même sous leur silence; on ne se dérobe jamais à la justice de Dieu, qui doit être satisfaite en cette vie ou en l'autre.

Dieu, dont les vues de miséricorde sur les hommes sont infinies, ne leur demande rien d'impossible. Il prévoyait que la grâce du baptême pouvait être perdue pour plusieurs, sans qu'il y eût de leur faute. Sa bonté y a pourvu, en permettant qu'on supplée au baptême de deux manières : par le martyre, ou par le désir ardent d'être baptisé; ce que le concile de Trente nomme le vœu du baptême (1).

Que le martyre puisse être le supplément du baptême, c'est une vérité consignée clairement dans l'Evangile, non-seulement par rapport aux adultes, mais aussi à l'égard des petits enfants. Celui qui a porté pour tous les hommes, sans exception, la loi générale de recevoir le baptême, par ces paroles : « Si » quelqu'un n'a été régénéré par l'eau et le Saint-Esprit, il » n'entrera point dans le royaume des cieux, » est le même qui promet de « reconnaître devant son Père quiconque l'aura » confessé lui-même devant les hommes (2); et de faire re- » trouver la vie à celui qui l'aura perdue pour l'amour de lui, » et par obéissance pour son Evangile (3). » C'est sur ce principe qu'est fondé le culte public rendu par l'Eglise aux jeunes enfants, que la cruelle ambition d'Hérode fit mettre à mort, dans l'espérance que le nouveau roi des Juifs, dont les Mages annonçaient l'étoile (4), serait enveloppé dans le massacre général. L'Eglise honore également d'autres martyrs, mis à

(1) Session 6^e canon 4^e. (2) Saint Matth. 10. 32. (3) Ibid. v. 39. (4) Saint Matth. 2. 3 et 6.

mort pour la foi avant d'avoir reçu le baptême. « Ne les re-
 » gardez pas, dit saint Cyprien (1), comme privés de la grâce du
 » Baptême, puisqu'ils sont baptisés d'un très glorieux baptême
 » de sang, qui les rend véritablement conformes à Jésus-Christ
 » dans sa passion; car c'est d'elle que le Sauveur disait : J'ai
 » un autre baptême dont je dois être baptisé, et combien suis-
 » je pressé qu'il s'accomplisse (2) ! »

C'est aussi la foi de l'Eglise, que le désir ardent de recevoir le baptême a la même vertu que le baptême lui-même, quand on se trouve dans l'impossibilité de le recevoir réellement. Saint Ambroise, dans l'oraison funèbre du jeune empereur Valentinien, ne fait pas difficulté de dire (3) qu'il croit le salut de ce prince assuré, quoiqu'il fût mort catéchumène : « Espérons, dit ce grand évêque, que Dieu n'aura point refusé
 » aux vœux de Valentinien une grâce, à laquelle il se préparait avec tant de ferveur. Si les martyrs sont lavés dans leur
 » sang, celui-ci l'a été par l'ardeur de sa foi et de ses désirs. » Saint Augustin établit la même doctrine dans ce passage remarquable de son traité sur le baptême (4) : « Je pense que
 » non-seulement la mort soufferte pour Jésus-Christ, mais
 » aussi la foi vive et la conversion de l'âme peuvent suppléer
 » le défaut du baptême, quand ce n'est pas par mépris de la
 » religion, mais par la force des circonstances qu'on ne l'a
 » point reçu. » L'exemple du bon larron, se repentant de ses crimes, et obtenant de la bouche du Sauveur cette assurance : « Aujourd'hui même tu seras avec moi en paradis, » ne permet pas de douter que la charité parfaite, accompagnée du vœu formel ou implicite de recevoir le baptême, ne puisse réellement le suppléer.

(1) Saint Cypr. lettre 73^e *Eos non privari baptismi sacramento, utpotè qui baptizentur gloriosissimo et maximo sanguinis baptismo, de quo et Dominus dicebat habere se aliud baptismum baptizari.* (2) Saint Luc. 12. 50. (3) Orais. funèb. de Valentinien. *Si martyres suo abluntur sanguine, et hunc sua pietas abluit et voluntas.* (4) 4^e Liv. du Bap. chap. 22.

Il y a donc trois sortes de baptêmes, ou plutôt trois moyens d'obtenir la même grâce de la régénération, absolument nécessaire au salut : le baptême d'eau, le baptême de sang, et le baptême de désir. Les enfants et les adultes peuvent arriver à la régénération spirituelle ou par la réception du sacrement lui-même, ou par le martyre ; et de plus, les adultes, comme nous venons de le voir, par le désir ardent d'être baptisés, avec la contrition parfaite de leurs péchés.

DEUXIÈME DISSERTATION.

Matière et forme du sacrement de Baptême. Trois sortes d'ablutions. A quelle époque a été institué le Baptême, et quand il est devenu obligatoire.

On ne saurait trop admirer la bonté de Dieu, qui faisant du baptême le seul moyen pour tous sans exception, d'obtenir le salut éternel, a donné pour matière à ce sacrement la chose la plus commune et la plus facile à trouver. L'eau naturelle en est seule la matière ; et on entend ici par eau, tout ce qui, dans le langage ordinaire et à proprement parler, en porte le nom. Ainsi, qu'elle soit de mer, de fleuve ou de rivière, de pluie ou d'étang, de citerne, de puits ou de fontaine, peu importe, pourvu qu'elle soit dégagée des matières ou éléments qui en changeraient la nature. Tout au contraire, aucune eau distillée, de plantes, de fleurs ou de fruits ; aucune eau composée ou artificielle ne peut servir de matière au baptême. Les paroles de Jésus-Christ, qui ne passeront pas (1), sont claires et formelles : « Si quelqu'un, dit-il, (2) ne renaît *de l'eau* et du » Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » « C'est *dans l'eau*, par la parole de vie, » que selon l'Apôtre (3),

(1) Saint Luc, 21 23, (2) Ev. saint Jean, 3. 5. Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu sancto, non potest intrare in regnum Dei. (3) Ephés. 5. 26 Mundans lavacro aquæ.

il a purifié son Eglise ; et saint Jean nous assure (1) qu'il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre, *l'eau*, l'esprit et le sang. Qu'on ne nous objecte pas que Jean-Baptiste avait annoncé, que celui qui devait venir après lui, baptiserait dans le Saint-Esprit et dans le feu (2). Car les paroles du saint Précurseur n'avaient aucun rapport avec la matière du baptême, telle que Notre-Seigneur l'a instituée ; elles désignaient seulement ou l'effet que devait produire dans le cœur des fidèles l'infusion du Saint-Esprit, en les brûlant du feu de l'amour divin, ou le miracle éclatant qui eut lieu le jour de la Pentecôte, lorsque cette adorable personne de la sainte Trinité descendit du ciel sur les Apôtres, en forme de langues de feu ; miracle qu'avait aussi prédit le Fils de Dieu, lorsqu'il disait à ses chers disciples, au moment de les quitter (3) : « Jean a » baptisé dans l'eau ; pour vous, sous peu de jours, vous serez baptisés dans le Saint-Esprit. »

Les saintes Ecritures, qui sont descendues d'en haut pour notre instruction (4), nous fournissent un grand nombre de figures et de prophéties, dans lesquelles il est aisé de reconnaître que notre régénération devait s'opérer par l'eau, choisie de Dieu pour élément et matière du baptême. Le déluge, selon saint Pierre (5), le passage de la mer Rouge, d'après saint Paul (6), la guérison de Naaman le Syrien en se lavant sept fois dans le Jourdain par l'ordre d'Elisée (7), la vertu admirable des eaux de la piscine probatique (8), étaient autant de symboles de la mystérieuse purification qu'opère sur les âmes l'eau sainte du baptême. Elle n'est pas moins clairement représentée par ces eaux, que le prophète Isaïe offre de la part de Dieu à tous ceux qui ont soif (9) ; par celles qu'Ezéchiel vit sortir de

(1) 1^{re} Epît. saint Jean 5. 8. Tres sunt qui testimonium dant in terrâ, aqua, Spiritus, et sanguis. (2) Saint Matth. 3. 11. (3) Act. des Apôt. 1. 5. (4) Rom. 15. 4. (5) 1^{re} épît. de saint Pierre, 3. 20. (6) 1 Cor. 10. 2 et 6. (7) 4 Rois, 5. 14. (8) Ev. saint Jean, 5. 4. (9) Isaïe 55. Omnes sitientes venite ad aquas.

dessous la porte du temple vers l'orient (1); et par cette fontaine, qui devait s'ouvrir un jour, selon Zacharie, à la maison de David et aux habitants de Jérusalem, pour y laver les souillures du pécheur (2).

Si l'on demande pourquoi Dieu a choisi l'eau de préférence comme matière du baptême, saint Jérôme répond (3) qu'il donne en cela une marque de sa sagesse, parce que l'eau représente admirablement, par ses qualités, les merveilleux effets du baptême. Par la propriété qu'elle a de nettoyer et de laver les taches, elle indique d'abord que par le baptême nous sommes purifiés des souillures du péché. Par sa fraîcheur, elle marque la grâce que donne ce bain salulaire pour éteindre les ardeurs de la concupiscence; par sa limpidité, elle représente les lumières de la foi et la pureté de conscience, que nous recevons dans ce sacrement.

La forme du baptême, suivant l'usage constant et perpétuel de l'Eglise romaine, consiste en ces paroles, que l'on prononce en versant l'eau sur la tête de celui que l'on baptise : Je te baptise, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. J'ai dit, selon l'usage de l'Eglise romaine, parce que l'Eglise grecque se sert d'une inversion, qui ne nuit en rien à la validité du sacrement, ni au sens de la phrase. Voici la forme usitée chez les Grecs : Le serviteur de Dieu N. est baptisé au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. C'est de Jésus-Christ même que l'Eglise a reçu la forme du baptême; elle fut instituée lorsque le Fils de Dieu donna l'ordre aux Apôtres (4) d'instruire tous les peuples, et de les baptiser au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Comme tous les hommes peuvent être obligés, en certains

(1) Ezéch. 47. 1. Ecce aquæ egrediebantur subter limen domûs ad orientem. Aquæ istæ, quæ egrediuntur, intrabunt mare et exhibunt.... et sanabuntur et vivent omnia, ad quæ venerit torrens. (2) Zach. 13. 1. In die illâ erit fons patens domui Jacob, et habitantibus Jerusalem, in ablutionem peccatoris. (3) Saint Jér., lettre 33^e. (4) Saint Matth. 28. 19.

cas dont nous parlerons, d'administrer le baptême, il est très-important pour chacun de bien connaître la forme de ce sacrement, et la manière exacte dont l'application doit en être faite, afin qu'il ne reste plus tard aucun doute sur sa validité. 1^o Et d'abord l'action du ministre doit être énoncée; ce qui arrive lorsqu'il l'exprime par ces deux mots : *je baptise*. 2^o Il faut pareillement exprimer la personne que l'on baptise; et elle est désignée par ce mot : *Vous* ou *te*, placé entre le pronom et le verbe. 3^o Le baptême doit être donné au nom des trois personnes de la sainte Trinité. Elles doivent donc être nommées toutes les trois, comme elles le sont effectivement par le reste de la forme : *Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit*.

Le baptême conféré au nom de la Trinité, sans l'invocation expresse et successive de chacune des trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, serait nul; parce que, dit Tertullien (1), c'est Jésus-Christ lui-même qui a voulu et qui a ordonné que l'on conférât le baptême au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit : commandement observé toujours et si ponctuellement par les chrétiens, « qu'il serait plus aisé, dit saint Augustin (2), » de trouver des hérétiques ne baptisant point du tout, que des » hérétiques qui ne baptisassent pas avec ces paroles évangéliques : *Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit*, sans » lesquelles on ne donne point le baptême de Jésus-Christ. » Du reste, on peut prononcer la forme du baptême en tous les idiomes, sans nuire à la validité du sacrement, quoique cependant les ministres sacrés soient tenus de l'exprimer dans la langue dont se sert habituellement leur Eglise. L'Eglise romaine a sévèrement blâmé et condamné comme un grave abus, l'usage récemment introduit dans quelques parties de l'Allemagne, d'administrer les sacrements en langue vulgaire. Toute nouveauté, même en discipline, expose à de grands

(1) Tertul., livre du bapt. (2) Saint Aug. 6^e liv. du bapt. contre les Donatistes.

écarts. Le schisme et l'hérésie n'ont souvent eu d'autre cause que ce funeste esprit d'innovation.

Ce qu'on lit dans quelques passages des Actes, que les Apôtres donnaient le baptême seulement au nom de Jésus-Christ, ne détruit point la nécessité d'exprimer chacune des trois personnes, selon la forme instituée par Jésus-Christ lui-même. S'ils en agissaient réellement de la sorte, on doit croire qu'ils suivaient en cela l'inspiration divine, pour donner plus d'éclat à leur prédication, et confirmer davantage dans l'esprit des peuples la puissance de ce nom sacré, devant lequel doit fléchir tout genou dans le ciel, sur la terre et dans les enfers (1). Les SS. Docteurs, saint Ambroise (2) et saint Basile en particulier (3), donnent à ces textes des Actes une interprétation différente. « Saint Luc, disent-ils l'un et l'autre, lorsqu'il parle du baptême donné au nom de Jésus, veut faire entendre que les Apôtres conféraient le baptême établi par le Sauveur, et qui tire toute sa force des mérites de sa croix, et non celui de Jean, qui à une époque aussi récente conservait encore, au moins en Judée, toute sa célébrité. En l'appelant le baptême de Jésus, il n'a d'autre dessein que de le distinguer du baptême de Jean. Nous ne doutons pas d'ailleurs, ajoutent-ils, que les Apôtres n'observassent dans le baptême la forme qui exige l'invocation expresse des trois personnes divines. »

L'ablution peut se faire de trois manières : par immersion, par infusion et par aspersion. On baptise par immersion, lorsqu'on plonge dans l'eau le corps d'une personne ; par infusion, lorsqu'on verse de l'eau sur la personne que l'on baptise ; et par aspersion, lorsqu'on jette sur elle quelques gouttes d'eau. Le baptême est valide, quelle que soit celle de ces trois manières par laquelle ait lieu l'ablution. Le baptême par immer-

(1) Philip. 2. 10. (2) Traité du Saint-Esprit, liv. 1. chap. 1. (3) Saint Basile, le même sujet. liv. 1. chap. 12.

sion a été en usage dans l'Eglise, pendant les douze premiers siècles. Ce genre d'ablution représentait parfaitement la sépulture et la résurrection du Sauveur. Le catéchumène plongé dans l'eau paraissait, selon l'expression de l'Apôtre (1), véritablement enseveli avec lui par le baptême, comme il semblait ressusciter à la grâce lorsqu'on le retirait des fonts sacrés. Mais l'Eglise, toujours conduite par l'esprit de Dieu, a changé l'immersion en infusion, parce que le baptême des adultes étant devenu fort rare, l'immersion appliquée aux petits enfants, que l'on baptise aujourd'hui dès leur naissance, pouvait avoir de grands inconvénients et même de grands dangers.

L'aspersion n'est point en usage dans l'Eglise catholique. L'on croit communément qu'elle n'a été employée que par les Apôtres, et dans des circonstances exceptionnelles, comme par exemple, lorsque la multitude de ceux qui se présentaient pour être baptisés exigeait plus de célérité dans l'administration du sacrement ; ce qui arriva à la première prédication de saint Pierre, après laquelle le baptême fut en un seul jour administré à trois mille personnes (2). Le baptême ne se confère plus, selon la discipline présente, que par infusion, dans presque toutes les Eglises latines. Il est indifférent pour la validité du baptême, qu'il y ait trois ablutions, ou qu'on n'en fasse qu'une seule. Quand on ne fait qu'une seule ablution, on représente la mort de Jésus-Christ et l'unité de la nature divine. Lorsqu'on en fait trois, on représente la sépulture de Notre-Seigneur, qui a été trois jours dans le tombeau, et l'on désigne la Trinité des personnes divines. Mais l'usage présent et général de l'Eglise étant de faire sur la tête des baptisés trois ablutions en forme de croix, à chacune desquelles on prononce le nom d'une des trois personnes de la très sainte Trinité, on ne pourrait sans péché se contenter d'en faire une seule, sinon

(1) Rom. 6. 4. *Consepulti enim sumus cum illo per baptismum.* (2) Act. des Apôt. 2. 41.

dans le cas de nécessité pressante, tel que le danger de mort, ou le manque d'eau en quantité suffisante pour les trois ablutions. L'ablution se fait sur la tête, parce qu'elle est la partie la plus noble du corps, la résidence des principaux sens, et le centre des facultés intellectuelles.

L'Ecriture ni la tradition ne nous apprennent rien sur le temps précis où le baptême fut institué. Saint Augustin pense (1) que c'est au moment où Jésus-Christ reçut le baptême des mains de saint Jean. « C'est alors, dit ce saint Docteur, que les eaux reçurent la vertu d'opérer la régénération spirituelle. Le Seigneur, ajoute-t-il, qui n'avait rien à purifier dans sa personne, se fait baptiser, afin que l'attouchement de sa chair sacrée sanctifie les eaux, et leur communique le don merveilleux de purifier les âmes. » Cette opinion est d'autant plus probable, qu'indépendamment de la gloire qu'elle voulait rendre à l'Homme-Dieu, la très sainte Trinité assista tout entière à cette auguste cérémonie, comme pour annoncer aux hommes, que désormais ce serait en son nom seul, qu'ils obtiendraient une nouvelle naissance. Car, selon le récit des Evangélistes (2), on entendit la voix du Père; le Fils était présent sous le voile de l'humanité; le Saint-Esprit descendit sous la forme d'une colombe, et au même moment les cieux s'ouvrirent, comme pour nous apprendre que le baptême était la porte par laquelle seule il nous serait permis d'y entrer. Mais, dit encore saint Augustin, quoique les eaux aient été sanctifiées par le baptême de Jésus-Christ, et qu'ainsi le sacrement de la régénération ait été institué avant sa passion, nous devons croire néanmoins que c'est d'elle seule qu'il tire son efficacité et sa vertu (3).

Ce n'est qu'après la résurrection de Jésus-Christ que fut pro-

(1) Saint Aug. disc. du temps, 29, 36 et 37. (2) Saint Matth. 3, 36 et 37. (Id.) Saint Marc, 1. 10 et 11. (Id.) Saint Luc. 3. 21 et 22. (3) Saint Aug. à l'endroit cité, note 26.

mulguée la loi, qui fait du baptême un précepte rigoureux pour tous les hommes, s'ils veulent entrer dans la vie éternelle. La mission donnée aux Apôtres d'instruire toutes les nations, renferme l'ordre (1) de les baptiser au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Or, c'est après sa sortie victorieuse du tombeau qu'il leur fit ce commandement. C'est ce qu'enseigne saint Pierre, lorsqu'il dit que Dieu le Père, dans sa grande miséricorde, *nous a régénérés* par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts (2), pour nous donner l'espérance de la vie ; et l'Apôtre des nations, lorsqu'il écrit aux Ephésiens, que Jésus-Christ a aimé l'Eglise, et s'est livré lui-même à la mort pour elle (3), afin de la sanctifier, après l'avoir purifiée dans le baptême de l'eau par la parole de vie. Témoignages authentiques, qui fixent l'époque à laquelle le baptême devint cette renaissance par l'eau et le Saint-Esprit, déclarée nécessaire par le Sauveur pour avoir part au royaume des cieux (4).

TROISIÈME DISSERTATION.

Ministres du Baptême. Parrains et Marraines. Leurs obligations.

Les ministres du sacrement de baptême peuvent être rangés en trois classes. Dans la première sont les Evêques et les prêtres, par le droit même de leur ordination. Les diacres, par concession seulement, tiennent le second rang ; et le troisième appartient, dans le cas d'une extrême nécessité, à toute personne, sans distinction d'état, de sexe ni même de religion. Les évêques jouissent, avant tous les autres, du droit de conférer le baptême solennel, parce que c'est à eux principalement que

(1) Saint Matth. 28, 19. (2) 1^{re} Epît. de saint Pierre, 1. 3. *Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, qui secundum misericordiam suam magnam regeneravit nos in spem vivam, per resurrectionem Jesu Christi ex mortuis.* (3) Ephes. 5. 25 et 26. (4) Ev. Saint Jean, 3. 5.

Jésus-Christ a donné, dans la personne des Apôtres, dont ils sont les successeurs, l'ordre d'instruire les nations et de les baptiser au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Si, dès l'origine, ils se sont déchargés de cette fonction sur les prêtres, c'était pour se ménager les moments précieux, qu'ils consacraient à la prédication et à l'instruction des fidèles. Les prêtres néanmoins exercent de droit divin ce ministère, même en présence des évêques. C'est un pouvoir que toute la tradition et l'usage constant de l'Eglise leur reconnaissent. D'après la discipline actuelle cependant, les curés seuls sont, avec les évêques, les ministres ordinaires du baptême solennel. Les autres prêtres ne peuvent l'administrer, sans être délégués à cet effet par le curé lui-même ou par l'évêque, qui ne manque jamais de recommander qu'on joigne à la délégation l'autorisation du pasteur local.

Les diacres ne sont point d'office, comme les prêtres, ministres du sacrement de baptême, quoique ce ministère soit placé par l'évêque, dans leur ordination, au nombre de ceux qu'ils auront à remplir : *Diaconum oportet... baptizare*. On leur annonce seulement qu'ils acquièrent par elle, non le droit de baptiser, mais la faculté d'être délégués par l'évêque pour administrer le baptême solennel, en son absence ou en l'absence du prêtre. Ce n'est donc que par commission ou permission expresse, qu'ils peuvent conférer ce sacrement, dont ils ne sont que les ministres extraordinaires. C'est ainsi que le diacre saint Philippe baptisa les Samaritains, en vertu d'une mission que lui avaient donnée les apôtres (1).

En l'absence de l'évêque, du prêtre et du diacre, dans le cas d'une extrême nécessité, c'est-à-dire, lorsqu'il y a danger de mort, tout homme sans exception, fût-il même hérétique ou infidèle, peut administrer valablement le baptême, pourvu qu'il emploie la forme et la matière prescrites, et qu'il ait l'inten-

(1) Act. des Apôt. 8. 12.

tion de faire ce que fait l'Eglise. Cette doctrine, appuyée sur la tradition, a reçu une sanction nouvelle dans le concile de Trente (1), qui anathématise ceux qui oseraient nier la validité du baptême donné par les hérétiques, lorsqu'ils emploient la forme et la matière du sacrement, et qu'ils veulent faire ce que fait l'Eglise. Ainsi l'avaient réglé, longtemps auparavant, plusieurs conciles, entr'autres le premier d'Arles, dont le huitième canon condamne et défend expressément la réitération du baptême à ceux qui l'avaient reçu des mains des Donatistes.

Ce droit de baptiser, accordé à tout le monde sans distinction, dans un danger pressant de mort, est une nouvelle preuve de la bonté de Dieu. La nécessité du baptême pour être sauvé étant absolue, Dieu a voulu étendre à tous les hommes le pouvoir de baptiser, par la même raison de sagesse et de bonté qui lui a fait choisir pour matière de ce sacrement l'eau, qui est une des choses les plus communes. Il y a cependant un ordre, au moins de convenance, à observer dans le choix du ministre de ce sacrement, lorsqu'il est conféré hors du temple et sans solennité. Les femmes doivent passer après les hommes. Ceux-ci, s'ils sont laïcs, doivent céder la préférence à un clerc ; s'il se trouvait un prêtre présent ou à portée, lui seul aurait le droit de conférer le baptême. Entre les laïcs, il y a lieu d'intervertir l'ordre ci-dessus énoncé, en faveur des sages-femmes, ou de tout autre personne, qu'on aurait sujet de croire plus instruite, et par conséquent plus capable d'administrer valablement le baptême. Il est bon d'observer ici qu'un laïc qui baptise, contracte une alliance spirituelle avec la personne baptisée, ainsi qu'avec son père et sa mère, alliance qui forme un empêchement dirimant de mariage ; en sorte que celui qui a baptisé un fille ne peut épouser sans dispense ni elle ni sa mère. Il en est de même à l'égard d'une femme qui a baptisé un garçon ; elle ne peut contracter mariage ni avec

(1) Session 7^e, canon 4^e sur le baptême.

le père ni avec le fils. Un père ou une mère ne doivent baptiser leur enfant que dans le cas d'une extrême nécessité, et à défaut de tout autre personne capable ; parce qu'ils contracteraient avec leur conjoint une alliance spirituelle, dont il leur faudrait se faire relever.

Il est encore, dans l'administration solennelle du baptême, un autre genre de ministère établi par l'Eglise, à l'avantage de ceux qu'elle a fait ses enfants par le baptême. Semblables à des nouveaux-nés, ils ont besoin, à leur entrée dans la vie chrétienne, d'une main qui soutienne leurs pas encore chancelants. Sans guides, ils s'égareraient dans une route faiblement connue et bordée de précipices. Des ennemis nombreux et cruels se préparent à les dépouiller des trésors de grâce, dont l'Eglise les a enrichis. Aussi cette sainte mère, dont la sollicitude égale la tendresse, s'est-elle occupée de donner à chacun d'eux des conducteurs chargés de veiller à leur sûreté, et de les préserver des dangers sans nombre qui les menacent. Ces conducteurs, ces surveillants, sont ceux que l'on appelle aujourd'hui parrains et marraines. On les nommait autrefois cautions et répondants, parce qu'ils répondaient de ceux qu'ils avaient reçus dans leurs bras au sortir des fonts sacrés ; qu'ils devaient leur rappeler sans cesse les solennelles promesses de leur baptême, et qu'ils se faisaient en quelque sorte cautions devant Dieu et devant l'Eglise, de la fidélité de leurs enfants spirituels à ne s'écarter jamais ni de la foi ni de la crainte du Seigneur.

Comme, par le baptême, nous naissons enfants de Dieu, et qu'aussitôt après notre régénération, nous devons, tels que des enfants nouvellement nés, désirer avec ardeur le lait spirituel et tout pur, ainsi que le dit le prince des apôtres (1), afin qu'il nous fasse croître pour le salut, l'Eglise a sagement imité la prudence des pères, qui confient d'abord les premières années

(1) 1^{re} Epît. de saint Pierre, 2. 2.

de leurs enfants à des nourrices, dont la vigilance écarte tout ce qui pourrait mettre en péril leur santé ou leur vie. Puis, lorsque leur raison commence à se développer, ils les remettent aux mains de maîtres habiles, sous la conduite desquels ils s'instruisent et se forment à la culture des lettres et des beaux-arts. Il en est de même pour les nouveaux baptisés. On les met sous la garde et sous la surveillance de chrétiens déjà consommés dans la foi, pour qu'ils apprennent, par leurs leçons et leurs bons exemples, à connaître et à pratiquer la loi du Seigneur; qu'ils s'exercent sous leurs yeux à la piété qui est utile à tout, dit l'Apôtre (1), et aux autres vertus, « jusqu'à ce » qu'ils arrivent à l'état d'hommes parfaits, à la mesure de » l'âge et de la plénitude selon laquelle Jésus-Christ doit être » formé en eux (2). »

La coutume de donner des parrains et marraines remonte à la plus haute antiquité. Nous en avons un témoignage illustre dans ce passage de saint Denis l'aréopagite (3). « Nos divins » chefs, dit-il, (c'est le nom qu'il donne aux saints Apôtres), » ont eu l'heureuse pensée d'imiter les pères dans l'ordre de » la nature; ils ont jugé utile de confier un enfant, dès qu'il » est baptisé, à un homme bien instruit de nos saints mystères, » pour qu'il apprenne sous la direction de ce saint maître, » devenu devant Dieu caution de son salut, comment il doit » régler sa vie pour arriver au ciel. » Ce que rapporte Victor d'Utique, dans le livre de la persécution des Vandales, est encore une preuve de l'ancienneté de cet usage. Un diacre avait tenu sur les fonts du baptême un homme, qui, depuis, embrassa les erreurs d'Arius. Informé de cette apostasie, le diacre se présente devant le déserteur de la vraie foi, et lui montrant la robe blanche dont il l'avait revêtu en qualité de parrain, au sortir des fonts baptismaux : « Je l'ai conservée, lui dit-il, et

(1) 1^{re} épît. à Tim. 4. 8. (2) Ephés. 4. 13. (3) Saint Denis l'aréop. sur la hiérarch. de l'Eg., chap. 7.

» je la mets sous vos yeux comme un témoin de votre perfidie,
» qui s'élèvera contre vous et vous fera condamner au tribunal
» du souverain juge. »

Les parrains et marraines contractent aussi une affinité spirituelle avec ceux ou celles qu'ils ont tenus sur les fonts, et en même temps avec leurs pères et mères ; ce qui les empêche de s'unir, par les liens du mariage, ni avec leur filleul ni avec le père ou la mère de leur filleul, à moins qu'ils n'en aient obtenu la dispense ; car cette affinité est du nombre des empêchements qui annulent le mariage.

Si les obligations imposées aux parrains et marraines leur étaient aussi bien connues, qu'elles sont aujourd'hui presque généralement ignorées, on ne verrait pas un nombre infini de chrétiens se charger si légèrement de cette noble et sainte fonction. Les intérêts de la terre président seuls au choix des pères et mères ; on s'occupe d'assurer à ses enfants des amis ou des protecteurs, dont l'appui paraît nécessaire pour leur établissement dans le monde ; et l'on oublie, ou plutôt l'on ignore, qu'il s'agit de leur donner des guides pour les conduire dans la vie spirituelle. Voici quelques conseils que le saint évêque d'Hippone adressait aux parrains de son temps, et qui renferment toutes les obligations que ceux de nos jours s'imposent, souvent sans les connaître. « Mes très-chers frères, dit
» le saint Docteur, qui que vous soyez, hommes ou femmes,
» qui dans cette grande solennité de Pâques, avez été choisis
» pour recevoir des fonts sacrés ceux qui ont été purifiés par
» l'eau de la régénération, sachez que vous êtes devenus leurs
» pères spirituels, et que vous vous êtes rendus leurs cautions
» près de Dieu. La charité exige de vous une grande vigilance
» et une sollicitude continuelle à leur égard. Vous devez les
» avertir sans cesse de conserver leurs cœurs purs et chastes ;
» de mettre un frein à leurs langues ; d'éviter la médisance et
» la calomnie ; de ne proférer ni paroles indécentes, ni chansons lascives ; de ne s'abandonner ni à l'orgueil, ni à la

» jalousie, ni à la colère, ni à la haine, et d'avoir en horreur
 » toute superstition. Vous devez leur dire de s'attacher à la foi
 » catholique ; d'être assidus dans nos temples ; d'y écouter
 » dans un silence modeste et recueilli la lecture des saints
 » Livres ; de vivre en paix avec tous leurs frères ; de rendre à
 » leurs parents et aux prêtres, l'obéissance, l'honneur et le
 » respect qui leur sont dus. Si par ces sages avis vous affer-
 » missez solidement dans la vertu ceux que le baptême vous
 » a donnés pour fils et pour filles, vous partagerez un jour
 » avec eux le bonheur éternel (1). »

Déjà du temps de saint Denis l'aréopagite, comme je le
 faisais observer tout à l'heure, on considérait comme très-
 sérieuses et très-importantes les fonctions de parrains et de
 marraines. Ce saint évêque nous a laissé, dans son traité de
 la hiérarchie ecclésiastique, la formule que le parrain pronon-
 çait à haute voix : « Je m'engage, lui faisait-on dire, lorsque
 » cet enfant sera parvenu à l'âge de la raison, de le porter,
 » par mes exhortations pressantes et continuelles, à ne pas
 » oublier les renoncements qu'ils a faits aux œuvres du dé-
 » mon, et à garder avec fidélité tout ce qu'il vient de promet-
 » tre à Dieu par ma bouche. » Plusieurs conciles ont pris soin

(1) Saint Aug. Serm. 163 de tempore. Hoc itaque admoneo, fratres dilectissimi, ut quotiès solemnitatis Paschalis venit, quicumque viri, quæcumque mulieres de sacro fonte filios spiritaliter exceperunt, cognoscant se pro ipsis fidejussores apud Deum extitisse ; et ideò semper illis sollicitudinem veræ caritatis impendant. Admoneant, ut castitatem custodiant, virginitatem usque ad nuptias servent, à maledicto vel perjurio linguam refrænent, cantica turpia vel luxuriosa non proferant ; non superbiant, non invideant, iracundiam vel odium in corde non teneant ; auguria non observent, phylacteria vel characteres diabolicos nec sibi nec suis aliquandò suspendant ; fidem catholicam teneant, ad ecclesiam frequentius currant, contemptâ verbositate lectiones divinas attentis auribus audiant ; sacerdotibus et parentibus honorem et amorem veræ caritatis impendant. Hæc ergò omnia et his similia si filios et filias vestras admonere contenditis, cum ipsis ad æternam beatitudinem feliciter pervenietis.

de rappeler aux parrains et marraines leurs obligations. Quelques-uns même ont menacé de peines spirituelles les infracteurs des lois établies à leur égard ; par cette raison, si péremptoire d'ailleurs, qu'ils ont répondu pour eux à leur baptême, et qu'ils se sont rendus leurs cautions devant Dieu. C'est pour le même motif que l'Eglise exige de ceux qui se présentent comme parrains et marraines, l'âge et les qualités requises pour en remplir convenablement tous les devoirs. Que les fidèles cessent donc de murmurer, lorsqu'elle refuse pour cette grave fonction les enfants, qui n'en comprennent pas l'excellence, les hommes suspects dans la foi, et ceux dont la conduite mauvaise ou peu édifiante n'offre aucune garantie. Vous ne voudriez pas, peut-on leur dire, confier la fortune de vos enfants à des hommes prodigues et insolvables ; pourquoi donc vouloir remettre le soin de leurs âmes à des hommes qui vivent eux-mêmes dans l'oubli habituel des devoirs du christianisme ? Il est vrai que l'on rencontre, même des gens de bien, qui ne s'embarrassent aujourd'hui ni de l'instruction ni de la conduite de leurs filleuls. Leur exemple ne peut devenir ni une règle, ni une excuse, puisque les obligations qu'ils dédaignent, sont de droit naturel. Il faut convenir cependant qu'elles ne sont point de rigueur, lorsque les filleuls ont des parents qui s'occupent sérieusement de leur éducation chrétienne, ou lorsqu'ils sont parvenus à un âge où ils peuvent et doivent se conduire eux-mêmes. Il en est des parrains comme des tuteurs et des curateurs, dont les obligations finissent, lorsque les personnes soumises à leurs soins n'ont plus besoin de tutèle.

Tout ce qui vient d'être dit sur les obligations imposées aux parrains et marraines suffit pour faire comprendre qu'il n'en est pas des cautions du baptême comme du ministre de ce sacrement, qui dans le cas de vraie nécessité peut même n'être pas chrétien. Cette fonction ne peut être confiée qu'à ceux qui font profession publique de la vraie foi, laquelle ne se trouve

nulle part hors de l'Eglise catholique et romaine. On ne doit donc jamais y admettre ni les hérétiques, ni les schismatiques, ni les infidèles, parce que la doctrine des uns et des autres est opposée à celle que professe la véritable Eglise. Les pères et mères qui, au rapport de saint Augustin (1), présentaient autrefois leurs enfants au baptême, n'y sont plus aujourd'hui autorisés. On les a dépouillés de cette faculté, dans la crainte bien fondée que l'amour paternel ou maternel, si souvent excessif, ne les aveuglât sur les défauts et sur l'inconduite de leurs enfants, lesquels échappent moins à l'œil sévère et impartial d'un étranger. Le concile de Trente a fixé le nombre, autrefois illimité, des répondants du nouveau baptisé, à deux seulement, un parrain et une marraine (2); il a voulu par là obvier à deux graves inconvénients : 1^o La pluralité des maîtres, dont l'autorité diminue, à mesure qu'ils se multiplient. 2^o Le grand nombre d'alliances spirituelles, qui suscitaient, comme empêchements de mariage, de grandes et fréquentes difficultés pour les unions.

QUATRIÈME DISSERTATION.

**Qui sont ceux qui doivent être baptisés. Dispositions que demande le Baptême.
Effets de ce sacrement.**

La doctrine de l'Eglise sur la nécessité du baptême a pour fondement les paroles bien formelles et la volonté si nettement exprimée de Jésus-Christ : « Pour entrer dans le royaume » de Dieu il faut absolument naître, dit-il, de l'eau et du » Saint-Esprit (3). » « Toutes les nations doivent être instruites » et baptisées au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit (4). » Le précepte du Sauveur n'est pas seulement clair

(1) Saint Aug. 23^e épît. à Boniface. (2) Session 24^e, chap. 2. (3) Ev. saint Jean, 3. 5. (4) Saint Matth. 28. 19.

et précis, mais il est général, et il n'admet aucune sorte d'exception, sinon, comme nous l'avons dit, pour les martyrs, et pour ceux qui unissent la charité parfaite au désir au moins implicite du sacrement. C'est donc avec raison que le concile de Trente a défendu, sous peine d'anathème, de soutenir qu'il n'est pas nécessaire de baptiser les enfants (1), et qu'on ne doit point donner ce sacrement avant l'âge où le Sauveur lui-même a été baptisé.

Que le baptême n'ait jamais cessé, dans l'Eglise, d'être administré aux enfants, c'est une vérité en faveur de laquelle témoigne et dépose la tradition. L'expérience journalière prouve qu'il en est beaucoup parmi ces petits êtres, que la mort moissonne dès leurs premiers pas dans la vie, ou qu'elle surprend avant qu'ils n'atteignent l'âge où la raison est pleinement développée. Que deviendraient ces infortunées créatures, si le baptême leur était refusé ? Peut-on croire que le divin Maître ait voulu les exclure de son royaume, lui qui désapprouvait qu'on les éloignât de sa personne (2); lui qui déclarait, au contraire, que le ciel appartient à ceux qui leur ressemblent (3); lui qui les embrassait avec tendresse, leur imposait les mains (4), les bénissait; lui, enfin, qui a choisi parmi eux les innocentes prémices de ses martyrs (5) ?

La circoncision était, dans l'ancienne loi, la figure du baptême; les enfants, selon le précepte donné à Abraham (6), devaient être circoncis le huitième jour après leur naissance. Or, si cette marque reçue par Abraham « comme un sceau de » justice »; ainsi que s'exprime l'Apôtre (7), était absolument nécessaire aux enfants, selon l'opinion de saint Augustin (8),

(1) Session 7^e, canons 12 et 13. (2) Saint Matth. 19. 14. *Sinite parvulos, et nolite prohibere eos ad me venire; talium est enim regnum cœlorum.* (3) Saint Matth. 18. 3 (4) Saint Marc, 10. 10. *Et complexans eos, et imponens manus super illos, benedicebat eos.* (5) Saint Matth. 2. 16. (6) Gen. 17. 12. *Infans octo dierum circumcidetur.* (7) Rom. 4. 11. *Signaculum justitiæ.* (8) Saint Aug. Traité des noces et de la concupisc. chap. 11.

pour effacer en eux le péché originel ; comment, sous la loi de grâce, le précepte du baptême, qui n'est pas moins formel que celui de la circoncision, leur serait-il étranger ? pourquoi seraient-ils privés de cette circoncision spirituelle, dont parlent nos saints livres, qui se fait non de main d'homme (1) mais par le retranchement et le dépouillement du péché, c'est-à-dire de la circoncision de Jésus-Christ, qui n'est autre que le baptême, par lequel il opère lui-même la véritable circoncision des âmes ? « La mort a régné sur tous par un seul, dit l'Apôtre ; à plus » forte raison, ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce, » règneront dans la vie par un seul, qui est Jésus-Christ (2). » Cette doctrine de saint Paul, regarde évidemment les enfants eux-mêmes. Car ayant contracté, par leur naissance, les souillures de leur premier père, en qui tous ont péché (3), ils ne peuvent acquérir la grâce et la justice, qui doivent les faire entrer dans le royaume de Dieu, que par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Or, ils n'y parviendraient pas sans le baptême, la seule porte par laquelle, suivant le Sauveur lui-même, on ait accès dans son divin royaume. Le leur refuser sous le prétexte qu'ils n'ont pas encore l'usage de la raison, ce serait compromettre leur salut éternel, à cause des dangers sans nombre qui menacent leur vie chancelante. Quant aux dispositions, l'Eglise n'en demande aucune de leur part. « Elle leur prête son cœur et sa » bouche, dit saint Augustin (4), parce qu'ils ne peuvent pas » encore croire de leur propre cœur, selon l'expression de » saint Paul (5), pour être justifiés, ni confesser de leur propre » bouche pour être sauvés. » « Comme ils ont été blessés par » le péché d'autrui, dit en un autre endroit le saint docteur (6), » ils sont guéris sur la parole d'autrui. »

Il n'en est pas de même des adultes. L'Eglise exige d'eux

(1) Coloss. 11. (2) Rom. 5. 17. (3) Ibid. 5. 12. (4) Traité de la rémission des péchés, liv. 1. (5) Rom. 10. 10. (6) 14^e sermon sur les paroles de l'ap. *Credit in altero, qui peccavit in altero. Ad verba alièna sanatur, qui ad factum alienum vulneratur.*

une grande et sérieuse préparation au saint baptême, et elle ne le leur donne qu'à certaines conditions. Il faut d'abord qu'il y ait chez eux la volonté et le désir de le recevoir. Comme il s'agit de mourir au péché, de commencer une vie nouvelle, de renoncer aux plaisirs, de s'imposer de graves et pénibles obligations, de prendre sur ses épaules le joug du Seigneur, de se déclarer chrétien à la face du soleil, il n'est pas juste de soumettre à de parçilles charges celui qui ne les accepterait pas de plein gré. Aussi la première demande qui leur est faite est celle-ci : *Voulez-vous être baptisé ?* « Si quelque autre réponse » dait pour eux, dit saint Augustin, le baptême ne serait pas » valide (1). » Outre la volonté, on demande aux adultes trois autres dispositions : la foi, l'instruction et le repentir de leurs péchés passés, avec le ferme propos de ne plus y retomber.

Il ne suffit pas, pour le salut, d'avoir reçu le baptême, il faut y joindre la foi. « Celui-là seul, dit Jésus-Christ, sera sauvé (2), » qui croira et sera baptisé. » Nous lisons dans les Actes (3) que l'eunuque de la reine d'Ethiopie ayant aperçu de l'eau, après l'instruction que lui avait faite le diacre saint Philippe, le pria de le baptiser à l'instant même. Vous pouvez l'être, lui répondit Philippe, *si vous croyez* de tout votre cœur ; et comme l'eunuque protesta qu'il croyait que Jésus-Christ était le Fils de Dieu, saint Philippe le baptisa sur le champ.

La conversion de cet illustre Ethiopien nous apprend qu'à la foi il faut joindre l'instruction. Or, celle que l'Eglise exige des adultes ne suppose pas une connaissance complète de tous les dogmes chrétiens. Elle leur demande seulement de connaître et de croire d'une foi distincte les principaux mystères, tels que la Trinité, l'Incarnation et la Rédemption, ainsi que l'existence d'une vie future, où les justes seront récompensés et les

(1) Liv. 4^e du bapt. contre les Donatistes. Si pro eo, qui respondere potest, alius respondeat, non itidem valet sacramentum. (2) Saint Marc, chap. 16, v. 16. (3) Act. des Ap. 8. 36 et suiv.

méchants éternellement punis. Elle requiert d'eux encore qu'ils sachent le Symbole, l'oraison dominicale, le nombre des sacrements, le décalogue, les obligations qu'ils contractent par le baptême, et la soumission qu'ils doivent à l'Eglise.

Quoiqu'il soit de foi que les adultes reçoivent, par le baptême, non-seulement le pardon du péché originel et de tous les péchés actuels, mais encore la remise de toutes les peines éternelles et temporelles dues à ces mêmes péchés, l'Eglise néanmoins a toujours cru que la pénitence, c'est-à-dire le repentir de ses fautes, le changement de vie, l'exercice des vertus contraires aux vices auxquels ils étaient sujets, est une disposition indispensable, dans les adultes, pour obtenir la grâce du sacrement. Remarquons cependant que la volonté seule d'être baptisé, même avec une foi douteuse et une conscience souillée de péchés, suffit pour la validité du baptême et le caractère qu'il imprime ; saint Augustin le dit en termes formels (1). Cette disposition à la pénitence nous est clairement marquée dans l'Ecriture, par la réponse que fit le prince des Apôtres (2) à cette multitude d'hommes, qui vivement touchés de sa première prédication, lui demandèrent, et aux autres Apôtres, ce qu'il fallait faire ? « Faites pénitence, » leur répondit Pierre, et que chacun de vous soit baptisé au » nom de Jésus-Christ. » Réponse qu'il fit encore (3) au peuple qui l'environna, lorsqu'il eût guéri le boiteux à la porte du temple.

Conduite par le même esprit, l'Eglise a toujours disposé les adultes au baptême par la pénitence. Toutes ses instructions en renfermaient la nécessité ; elle faisait passer les catéchumènes par différentes épreuves. Ils n'assistaient d'abord qu'aux sermons ; puis on les admettait aux prières qui précèdent le saint sacrifice, les excluant du reste comme des pécheurs. On

(1) Liv. 3^e du bapt. contre les Donatistes. (2) Act. des Apôt. 2, 37 et 38.

(3) Ibid. 3. 19.

les rangeait ensuite dans la classe des *demandants*, et si dans le scrutin qui se faisait le mercredi de la quatrième semaine de carême, et dont on a conservé des vestiges dans l'office de ce jour, ils étaient déclarés par l'assemblée, suffisamment instruits et dans de saintes dispositions, on les proclamait *élus*, et ils étaient admis au baptême solennel la nuit de la fête de Pâques. Le Concile de Trente, en parlant des adultes qui demandent le baptême, exige d'eux (1) qu'ils détestent leurs péchés, qu'ils regrettent sincèrement de les avoir commis, et qu'ils commencent à aimer Dieu comme source de toute justice. Les péchés sont remis et effacés par les eaux du baptême, dit Tertullien (2), s'ils ont été toutefois lavés auparavant par les pleurs de la pénitence. » C'est donc avec raison que l'Eglise disposait les adultes au baptême par des jeûnes, des veilles, de longues prières, et même par la confession de leurs péchés, quoiqu'elle n'y joignît point l'absolution sacramentelle, et qu'elle n'y ajoutât aucune satisfaction, le baptême remettant avec le péché, toute la peine temporelle qui lui est due.

On ne peut mieux faire comprendre à un chrétien toute l'étendue de la miséricorde divine et la haute dignité à laquelle il est appelé par le baptême, qu'en lui rappelant les effets admirables de ce sacrement. Dès que l'eau sainte a coulé sur le front du catéchumène, son âme est purifiée de toutes ses souillures, « et sa pureté surpasse la blancheur de la neige (3). » Non-seulement le péché originel, mais tous les crimes qu'il peut avoir commis, quelque nombreux, quelque énormes qu'ils puissent être, sont effacés, sans qu'il en reste la plus légère empreinte. Tel est le premier effet du baptême, annoncé longtemps à l'avance par le Saint-Esprit, lorsqu'il fait dire au prophète Ezéchiel (4) : « Je répandrai sur vous une eau pure, et

(1) Session 6^e chap. 6. (2) Tertul. 2^e Apolog. (3) Ps. 50. 8. Super nivem dealbabor. (4) Ezéch. 36. 25. Effundam super vos aquam mundam, et mundabimini ab omnibus inquinamentis vestris.

» vous serez purifiés de toutes vos taches. » L'apôtre, après une longue énumération des péchés qui excluent de l'héritage céleste, dit aux Corinthiens (1) : « Voilà ce que plusieurs » d'entre vous étaient autrefois ; mais vous avez été *lavés* en Jésus-Christ. » Toute la tradition est d'accord avec l'Écriture sur cette doctrine. « La génération charnelle, dit saint Augustin (2), nous donne en héritage le péché d'origine ; mais » la régénération spirituelle, l'efface en nous, ainsi que tous » ceux que nous avons pu commettre par la dépravation de » notre volonté. » « Par le baptême, dit saint Jérôme (3), tous » les péchés sans exception sont pardonnés. »

Il faut cependant convenir, puisque c'est la doctrine de l'Église confirmée par le saint concile de Trente (4), que la concupiscence, qui est comme le foyer et la source du péché, n'est point déracinée par le baptême. Triste conséquence et châtiment du péché de notre premier père, elle reste en nous, après le sacrement, pour servir d'exercice à notre vertu. Voilà l'ennemi contre lequel il nous faut toujours avoir les armes à la main. La couronne et le salut ne sont promis qu'à ceux qui auront combattu courageusement (5) et persévéré à lutter et à vaincre jusqu'à la fin (6). La concupiscence, qui est née du péché, n'est autre chose qu'un mouvement déréglé de l'âme en opposition avec la raison ; mais elle ne devient réellement péché, que lorsqu'on s'abandonne à ses suggestions. Si quelquefois l'Apôtre l'appelle péché (7), c'est parce qu'elle en est la suite, et qu'elle y porte l'homme. « On l'appelle péché dans un » certain sens, dit saint Augustin, parce que, si elle triomphe, » elle engendre le péché. Mais tant qu'on lui résiste, tant que » l'âme, demeurant reine, ne lui livre point les membres de

(1) 1 Cor. 6. 11. (2) Saint Aug. du bapt. des enfants, chap. 15. *Generante carne, originale peccatum trahitur ; regenerante autem spiritu, non solum originalis, sed etiam voluntariorum fit remissio peccatorum.* (3) Saint Jér. lettre 85^e (4) Session 5^e, canon 5^e (5) 1^{re} épît. à Tim. 2. 5. (6) Saint Matth. 10. 22. (7) Rom. 7. 11.

» nos corps, elle ne peut devenir péché (1). » Avec la grâce, de Dieu, il est toujours possible de réprimer les plus violents assauts de la concupiscence. En veillant, en priant, en se défiant de soi-même et des pièges du monde, on sort toujours vainqueur de ces luttes terribles. L'ennemi que nous combattons, dit saint Bernard, tout redoutable qu'il est, ne triomphe que de ceux qui veulent être vaincus. *Non vincit, nisi volentem.*

Le second effet du baptême est de remettre toutes les peines dues au péché. La justice de Dieu doit être satisfaite en cette vie ou en l'autre, dans le temps ou dans l'éternité. Cependant, par un excès de sa miséricorde, Dieu a bien voulu se départir de ses droits, en nous octroyant, une fois dans la vie, la remise entière de la satisfaction qu'exigeait sa justice, et c'est au sacrement de baptême qu'il a daigné attacher cette grâce unique. Nous pouvons, il est vrai, nous relever encore des chutes que nous faisons après le baptême; malades, nous pouvons guérir de nos blessures; mais le pardon que nous trouvons alors dans le sacrement de la réconciliation, ne nous exempte pas de cette satisfaction indispensable au pécheur retombé, et qui doit s'opérer, dit le concile de Trente (2), dans les larmes, les travaux et les saintes rigueurs de la pénitence. L'Eglise enseigne donc qu'il n'y a plus de condamnation pour ceux qui ont été ensevelis par le baptême avec Jésus-Christ; que toutes leurs dettes sont pleinement acquittées; « que rien » ne pourrait retarder leur entrée dans le ciel, s'ils étaient » surpris par la mort (3) »; et elle aurait cru faire injure au sacrement de la régénération, en exigeant des nouveaux baptisés les œuvres satisfactoires. Si dans les premiers siècles,

(1) Saint Aug. des noces et de la concupis. Liv. 1, chap. 23. *Modo quodam loquendi peccatum vocatur, quòd et peccato facta est, et peccatum, si vicerit, facit. Quando illi non consentitur atque à reginà mente membra non dantur, jam non est peccatum.* (2) Session 14^e, chap. 2. (3) Conc. trid. sess. 5. can. 5. *Ità ut nihil prorsus eos ab ingressu cœli remoretur.*

comme nous venons de le dire, elle leur imposait de longues prières, et même un jeûne de quarante jours, ce n'était point en vue de la justice de Dieu complètement satisfaite par l'application du sacrement, mais pour les prémunir, par la prière et le jeûne, selon l'instruction de Jésus-Christ, contre les assauts qui devaient les assaillir « et qui ne peuvent être victorieusement repoussés par d'autres armes (1). »

On demandera peut-être pourquoi, après le baptême, l'homme ne se trouve pas réintégré dans cet état de perfection, dont jouissaient au paradis terrestre nos premiers parents, et pourquoi Dieu ne l'a point délivré de ce cortège de souffrances et de douleurs, qui sont devenues son lot depuis le péché d'Adam ? D'abord, il ne convenait pas que nous fussions traités avec plus d'honneur et de délicatesse, que le chef auguste, dont le baptême nous a faits les membres. Or, le divin Sauveur, le Fils du Très-Haut, le Seigneur de gloire, en se faisant homme, s'est librement soumis pendant le cours de sa vie aux misères inhérentes à notre humanité ; de la crèche au calvaire, il n'a vu devant lui qu'un long chemin de douleurs. Qui pourrait s'étonner que l'homme, né de la femme, issu d'un sang impur, comme parle Job (2), reste, après sa régénération, sujet aux infirmités d'une vie fragile et périssable, pendant laquelle, disciple d'un Dieu pénitent et couronné d'épines, il méritera par de pénibles travaux d'entrer un jour en participation de la gloire, que cet Homme-Dieu lui-même n'a voulu acquérir que par sa croix (3) ?

Dieu a voulu encore que dans ce lieu d'exil, l'homme, en conservant ses misères, se ressouvînt de sa chute, qu'il vécût dans la crainte, dans l'humiliation, dans la défiance de lui-même ; que ses tribulations servissent d'exercice à sa vertu ; qu'elles lui donnassent lieu d'amasser pour la vie future un

(1) Saint Marc. 9. 28. Hoc genus in nullo potest exire, nisi in oratione et jejuniis. (2) Job. 44. 4. (3) Saint Luc, 24. 26.

trésor de mérites, et de pouvoir dire avec saint Paul (1) : « J'ai » bien combattu ; j'ai achevé ma course ; j'ai gardé la foi ; je » n'ai plus qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée, et que le Seigneur, comme un juste juge, me rendra » en ce grand jour. » C'est ainsi que Dieu s'est conduit à l'égard des Israélites. Après les avoir délivrés de la servitude d'Égypte, et des armées de Pharaon, qu'il ensevelit dans les eaux de la Mer Rouge, il les a exercés, par de longues et incessantes épreuves, pendant une traversée de quarante ans dans le désert, avant de les introduire en la terre où coulaient le lait et le miel. Lorsqu'il les eut mis en possession de ces belles et fertiles contrées, il ne permit pas la destruction totale des peuples Chananéens ; il en laissa toujours subsister quelques-uns, afin de les préserver d'une trop grande confiance, et de leur fournir des occasions fréquentes d'exercer leur courage, qui se serait émoussé, s'ils n'eussent plus eu d'ennemis sur leurs frontières.

Enfin, si par le baptême l'homme eût été délivré des infirmités corporelles en même temps que son âme était ornée des dons célestes, il eût été à craindre que le désir de s'exempter des peines de la vie, et non celui d'arriver un jour à la félicité du ciel, eût fait courir les hommes au baptême ; tandis que le chrétien doit avoir sans cesse présents à sa pensée, non pas les biens trompeurs et passagers qui frappent ici-bas ses sens, mais les biens invisibles (2), les seuls vrais et impérissables. Que le spectacle des maux, dont est remplie la vie présente, ne fasse donc pas tomber les âmes chrétiennes dans le découragement ; elles ont leurs joies et leurs consolations intérieures ; elles jouissent d'une paix que rien ne peut leur ôter et qui passe en délices tous les plaisirs (3). Il se rencontre parfois, il est vrai, sur la route qu'elles parcourent, des obstacles à franchir, de sérieuses difficultés à surmonter, des devoirs

(1) 2^e épît. à Tim. 4. 7 et 8. (2) 2 Cor. 4. 18. (3) Philip. 4. 7.

pénibles à remplir, de lourdes épreuves à supporter ; mais il y a aussi, au bout de la carrière, l'éternelle récompense que Jésus-Christ promet à ceux qui le servent, en proportion de leurs œuvres et de leurs travaux. C'est lui qui distribuera alors à chacun le genre de prix qu'il aura mérité ; aux vierges, l'honneur de suivre partout les pas de l'Agneau sans tache (1) ; la couronne aux docteurs et aux prédicateurs de la foi ; la palme aux martyrs ; à tous les saints, le poids immense de gloire dont parle saint Paul (2). Ils seront ces heureux soldats qui, sortis victorieux du champ de bataille, où ils ont combattu vaillamment sous les yeux de leurs chefs, sont appelés au partage des dépouilles (3), que la fuite des ennemis a laissées dans leurs mains.

Le troisième effet du baptême est d'embellir notre âme et de l'enrichir des dons célestes. La grâce du baptême ne consiste pas seulement dans la rémission des péchés. C'est, selon la doctrine du concile de Trente (4), quelque chose d'inhérent à l'âme ; c'est un rayon de la divine lumière, qui en fait disparaître toutes les souillures, qui en éclaire toutes les obscurités, qui la rend belle et sainte aux yeux du Seigneur. Elle nous revêt de la robe d'innocence, plus riche et plus précieuse que la parure des reines. L'Apôtre l'appelle (5) le sceau de Dieu ; « elle a pour arrhes, dit-il, le Saint-Esprit », dont nous devenons les temples par le baptême. Elle ne se borne pas à effacer le péché ; elle marche accompagnée du cortège des vertus ; elle les répand dans l'âme ; elle y porte avec elle la foi, l'espérance, la charité et les autres dons, qui viennent d'en haut. Ce qui fait que saint Paul, en nommant le baptême le bain de la renaissance, l'appelle en même temps le renouvellement du Saint-Esprit (6).

(1) Apoc. 14. 4. (2) 2 Cor. 4. 17. (3) Sag. 10. 19. (4) Session 6^e, chap. 7^e. (5) 2 Cor. 1. 22. (6) 1^{re} ép. à Tite, 3. 5. Per lavacrum regenerationis et renovationis Spiritûs sancti.

Le quatrième effet du baptême est de nous faire enfants de Dieu et de l'Eglise, et héritiers du royaume des cieux. « Voyez » combien Dieu nous aime, dit l'Apôtre, puisqu'il a voulu que » nous soyons appelés, et que nous devenions en effet ses » enfants (1). » « Celui qui croira et sera baptisé, dit Jésus- » Christ, sera sauvé (2). » Ces titres si glorieux, comment les portons-nous ? Notre dignité de chrétien, l'avons-nous conservée sans tache ? Notre part du ciel, ne l'avons-nous pas vendue pour un peu d'orge, pour un plat de lentilles comme Esaü, c'est-à-dire contre de vils échanges ? Enfants de Dieu, n'y a-t-il pas eu des jours dans notre vie, où nous avons été des fils dégénérés, où nous ne pouvions, sans impudeur, appeler Dieu notre père ? Nos promesses du baptême, combien de fois peut-être ne les avons-nous point parjurées ? Par le baptême, nous devenons aussi enfants de la sainte Eglise, puisque c'est elle qui nous régénère en Jésus-Christ. Le baptême nous attache à elle comme ses membres ; il nous assigne une place et un rang parmi les fidèles ; il nous donne droit aux autres sacrements, et il nous fait entrer en participation des biens spirituels de cette divine épouse du Sauveur.

Enfin, le dernier effet du baptême est d'imprimer dans l'âme un caractère ineffaçable, qui fait qu'on ne peut jamais le réitérer. « Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, *qu'un baptême* (3). » Telle a toujours été la croyance de l'Eglise sur ce point important. Dans les disputes élevées autrefois sur la *rebaptisation*, il ne s'agissait pas d'administrer de nouveau ce sacrement, mais de le conférer à ceux dont le baptême était alors regardé par plusieurs comme invalide, (d'après une opinion aujourd'hui condamnée), parce qu'il avait été donné par des hérétiques. Il en est de même du baptême que l'on réitère sous condition, lorsque le premier baptême est un fait incertain, ou

(1) 1^{re} ép. de saint Jean, 2. 25. (2) Saint Marc, 16. 16. (3) Ephes. 4. 5. Unus Dominus, una fides, unum baptisma.

lorsqu'on a de justes raisons de croire qu'il a manqué quelque chose d'essentiel à la matière ou à la forme. Dans cette supposition, le sacrement n'ayant pas été conféré, celui à qui on le réitère de la sorte, n'est réellement baptisé qu'une fois. Aussi l'Eglise, craignant de donner atteinte à l'unité du baptême, ne l'administre-t-elle dans ce cas, qu'en employant la forme conditionnelle : Si vous n'êtes pas baptisé, je vous baptise, etc.

C'est une grossière et détestable erreur, condamnée dans le dernier Concile général (1), que de prétendre que le baptême puisse nous dispenser de garder la loi de Dieu, et qu'il suffise, quand on l'a reçu, de croire en Jésus-Christ pour être sauvé. Si c'était là la doctrine du Sauveur, il faudrait dire, qu'au lieu de condamner sévèrement les passions, elle les favorise et leur lâche les rênes. A ce jeune homme qui lui demandait ce qu'il fallait faire pour mériter la vie éternelle, Notre-Seigneur ne répond point : *Crois seulement*, mais, *garde les préceptes, serva mandata* (2). Lorsqu'il donne l'ordre à ses Apôtres de baptiser tous les peuples, il y joint celui *de leur apprendre à observer toutes les choses* qu'il leur a prescrites (3). Les commandements de l'Eglise ne sont pas moins strictement obligatoires pour les chrétiens que ceux de Dieu, puisque Jésus-Christ lui-même déclare que celui qui refuse d'obéir à l'Eglise (4), doit être regardé comme un païen et un publicain. Il serait donc inutile d'avoir reçu le baptême et la foi, si l'on ne se montrait en même temps fidèle observateur de la loi chrétienne tout entière. « A quoi bon dire que vous avez la foi, écrivait l'apôtre » saint Jacques aux baptisés de son temps, si vous n'avez » en même temps les œuvres ; la foi seule ne sauvera per- » sonne (5) »

(1) Session 7^e, canon 7. du bapt. (2) Saint Matth. 19. 17. (3) Saint Matth. 28. 20. (4) Saint Matth. 18. 17. (5) Epît. de saint Jacques, 2, 14. Quid proderit, fratres mei, si fidem quis dicat se habere, opera autem non habeat ? Numquid poterit fides salvare eum ?

CINQUIÈME DISSERTATION.

Cérémonies du Baptême.

Les cérémonies que l'Eglise emploie dans l'administration solennelle du baptême, sont de la plus haute antiquité. Il en est peu parmi elles, dont il ne soit fait mention dans les écrits des Pères des premiers siècles. Tertullien, saint Cyprien, saint Cyrille, et plusieurs autres, parlent en termes exprès des exorcismes, des onctions, de la profession de foi, du renoncement au démon, de la robe blanche du baptême. Il n'est pas jusqu'au cierge allumé, dont on ne fasse mention (1). Un des plus illustres témoignages en faveur de leur ancienneté, est celui de saint Basile, évêque de Césarée en Cappadoce, qui vivait sous l'empire de Valens. Voici comment s'exprime ce saint Docteur : « Il y a des dogmes et des » usages que nous trouvons dans la sainte Ecriture ; il en est » d'autres, également dignes de nos vénération, que nous » avons reçus des Apôtres. Ainsi, *nous bénissons l'eau du baptême, et l'huile des onctions.* Celui qui doit être baptisé, *est consacré et oint de l'huile sainte.* Où trouve-t-on cette pratique dans l'Ecriture ? Nous ne la tenons que de la tradition. C'est par elle également que nous avons appris les autres cérémonies qui s'observent dans le baptême ; comme *de renoncer à Satan, et à ses pompes, ainsi que la profession de foi, par laquelle nous protestons que nous croyons au Père, au Fils et au Saint-Esprit* (2). »

Ces cérémonies sont trop augustes et trop édifiantes, pour n'en pas donner ici une courte explication, qui servira à relever aux yeux des fidèles la dignité de ce sacrement, et à

(1) Saint Aug. Enarr. in ps. 63. c. 17. Propterea in catechizando et in exorcizando adhibetur ignis. (2) Livre de l'Esprit saint, chap. 27.

imprimer plus fortement dans leurs cœurs le souvenir des biens infinis que Dieu nous y accorde. On peut les diviser en trois classes : celles qui précèdent le baptême ; celles qui l'accompagnent, et celles qui le suivent.

Cérémonies qui précèdent le Baptême.

1^o On arrête d'abord à la porte de l'Eglise celui qui doit être baptisé, pour lui faire connaître qu'il est le descendant de ce premier pécheur, chassé du paradis ; qu'il n'est pas digne d'entrer dans la maison de Dieu, et que la grâce de Jésus-Christ, qui va lui être donnée par le baptême, peut seule lui en ouvrir les portes.

2^o On lui donne un parrain ou une marraine, selon le sexe, et le plus souvent l'un et l'autre, pour lui apprendre que c'est l'Eglise qui le présente par leurs mains ; que pour lui, il ne mérite pas de se présenter lui-même, et que prenant sur lui des gages en leur personne, elle les regarde comme les témoins de sa foi et les répondants de sa conduite.

3^o On lui impose un nom, qu'il faut choisir non dans le catalogue des héros de l'histoire ou du roman, mais dans la liste des saints, auxquels l'Eglise rend un culte public. En lui donnant le nom d'un saint, on lui offre un modèle des vertus qu'il doit pratiquer ; on le met sous la garde d'un protecteur puissant, qui priant Dieu pour lui, lui obtiendra la grâce de mener ici-bas une vie chrétienne, et d'être un jour son compagnon dans le ciel.

4^o On demande à celui qui va être baptisé, ce qu'il désire de l'Eglise ; et lorsqu'il a répondu par lui-même, s'il est adulte, ou par ses cautions, on l'instruit sommairement de la foi chrétienne, qu'il va professer. Cette coutume de rappeler, en quelques paroles, le précis des dogmes chrétiens, avant de procéder à l'administration du baptême, tire son origine de l'ordre donné par Jésus-Christ à ses apôtres, d'aller par toute la terre *instruire*

les nations (1), et de les baptiser au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Le Sauveur a voulu marquer par là, que le baptême ne doit être conféré qu'à ceux qui ont au moins la connaissance des principaux mystères de la religion.

5° Le prêtre souffle trois fois sur le visage de celui qu'on présente au sacrement, pour chasser le démon, et lui communiquer le Saint-Esprit. *Exi ab eo, immunde Spiritus, et da locum Spiritui sancto Paraclyto*. Ce souffle marque le mépris qu'on fait de l'ancien serpent, et de sa faiblesse, puisqu'on le regarde comme une paille qu'emporte la moindre haleine du vent.

6° On imprime le signe de la croix sur son front et sur sa poitrine, et l'on réitère plusieurs fois ce signe sacré dans l'administration du baptême, pour faire voir que ce sacrement tire toute sa force de la passion et de la mort du Sauveur, et qu'un chrétien, vraiment digne de ce nom, doit partager les sentiments qui animaient Saint Paul, lorsqu'il disait, « à Dieu » ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de » Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est mort et » crucifié pour moi, comme je suis mort moi-même et crucifié » au monde (2). »

7° Le ministre pose ensuite la main sur la tête du catéchumène, pour annoncer que Dieu va prendre possession de cette âme. Puis, il prononce plusieurs exorcismes ou anathèmes contre le démon, le dépouillant, au nom du Dieu terrible, « qui doit venir juger les vivants et les morts et le siècle par » le feu », du droit qu'il s'arrogeait sur cette créature.

8° On lui met du sel dans la bouche, comme pour le préserver de la corruption du péché, et lui donner le goût de cette sagesse, céleste, qui doit assaisonner toutes ses actions et toutes ses paroles, et rendre sa vie pure et sans tache.

. (1) Saint Matth. 28. 19. (2) Gal. 6. 14. *Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.*

9^o Enfin, on fait avec de la salive et en forme de croix des onctions aux oreilles et aux narines du catéchumène, en se servant du même terme *Ephphetha, ouvrez-vous*, employé par Notre-Seigneur dans la guérison miraculeuse du sourd-muet (1) « Par » ces onctions, dit saint Ambroise (2), on avertit le catéchumène qu'il ne lui est plus permis d'écouter la voix du démon, » du monde et de la chair, et que ses oreilles ne devront désormais s'ouvrir que pour entendre la parole de Dieu et ses » commandements. On l'avertit encore qu'il doit dédaigner » les parfums et les fausses douceurs de la terre, pour s'appliquer uniquement à la pratique des vertus chrétiennes, et » devenir par elles la bonne odeur de Jésus-Christ, comme le » disait saint Paul des premiers fidèles (3). » « On l'exhorte » par là, dit le vénérable Bède (4), à mettre un frein à sa » langue, à ne point s'en servir pour maudire les hommes qui » sont ses frères et qui sont, comme lui, faits à l'image de » Dieu (5); et surtout à se prémunir contre un des grands désordres par lesquels l'Apôtre signale les derniers temps (6), » celui de courir après les docteurs du mensonge, et d'ouvrir » à leurs fables l'oreille qu'on fermerait à la vérité. »

10^o Après ces cérémonies, on introduit le catéchumène dans l'Eglise, pendant que le ministre du sacrement récite avec le parrain et la marraine le Symbole, si c'est un enfant qui va recevoir le baptême, et avec le catéchumène lui-même, s'il a l'usage de la raison ; pour faire entendre que l'Eglise ne reçoit dans son sein et n'admet au baptême que ceux qui font profession de croire en Jésus-Christ. On y joint la récitation de l'Oraison Dominicale, parce que l'Eglise veut être assurée que ceux à qui elle donne un rang parmi ses enfants, savent cette belle prière, la plus sainte incontestablement et la meilleure

(1) Saint Marc, 7. 34. (2) Saint Ambr. 1^{er} liv. des sacrem. chap. 1. (3) 2 Cor. 2. 15. Christi bonus odor sumus. (4) Bède, hom. sur la guérison du sourd-muet. (5) Epît. Saint Jacq. 3. 9. (6) 2^e Epît. à Tim. 4. 4.

de toutes les prières, puisque c'est le Sauveur lui-même qui nous l'a enseignée, et puisqu'elle est sortie du cœur d'un Dieu.

Cérémonies qui accompagnent le Baptême.

1^o Lorsque le catéchumène a été introduit dans l'intérieur des fonts baptismaux, on lui fait faire, par trois demandes successives, une renonciation solennelle à Satan, à toutes ses œuvres et à toutes ses pompes. S'il est adulte, il doit répondre lui-même, à chacune des trois interrogations, par ces mots : *J'y renonce*. Si c'est un enfant, la réponse est faite en son nom par le parrain et la marraine. On lui fait dire qu'il renonce à Satan, parce que le baptême va le rendre serviteur de Jésus-Christ, et parce que personne, selon la doctrine de ce divin Sauveur (1), ne peut servir deux maîtres, Dieu et le démon, ennemis irréconciliables, entre lesquels, dit saint Paul (2), il ne peut pas plus y avoir d'accord qu'entre la lumière et les ténèbres. On fait renoncer le catéchumène aux œuvres de Satan, c'est-à-dire au péché, dont il est l'instigateur et le père. On le fait renoncer enfin aux pompes de Satan, c'est-à-dire, selon le sixième concile de Paris (3), à l'ambition, à l'avarice, à la vaine gloire, à la superfluité dans les choses temporelles, à la passion du jeu, au luxe, aux danses, aux spectacles, aux joies mondaines et à tous les plaisirs effrénés et mauvais, que l'apôtre saint Jean distingue (4) sous le triple nom de concupiscence de la chair, de concupiscence des yeux, et d'orgueil de la vie ; lesquels enveloppent le monde comme d'une atmosphère de péché, et le placent tout entier sous

(1) Saint Matth. 6. 24. *Nemo potest duobus Dominis servire.* (2) 2 Cor. 6. 15. *Quæ societas luci ad tenebras ? Quæ autem conventio Christi ad Belial.* (3) 6^e concile de Paris, canon 10^e. (4) 1^{re} épître de saint Jean, 2. 16. *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ.*

l'empire de l'esprit malin. *Mundus totus in maligno positus est.*

2° On oint d'huile sacrée le catéchumène, d'abord sur la poitrine, puis sur les épaules, pour désigner la grâce qui va le fortifier pour les combats de la vie, et faire de lui un généreux athlète, invincible aux assauts qu'il devra soutenir contre le prince des ténèbres. Ces onctions sont faites en forme de croix, pour lui apprendre que la vie du chrétien est une vie semée, non de verdure et de fleurs, mais de ronces et d'épines, c'est-à-dire de souffrances et d'afflictions.

3° On l'interroge, en l'interpellant par le nom qui vient de lui être donné, sur les principaux articles du Symbole, pour s'assurer de sa foi ; et à chacune des demandes qui lui sont faites, il répond par lui-même ou on répond pour lui, selon qu'il est adulte ou enfant : *J'y crois.* Cette cérémonie se trouve dans saint Ambroise, au second Livre des sacrements, chapitre 6, telle qu'elle se pratique encore aujourd'hui. « On vous a » demandé : Croyez-vous en Dieu le Père tout-puissant ? Vous » avez répondu : J'y crois. On vous a demandé : Croyez-vous » en Jésus-Christ Notre-Seigneur ? Vous avez dit : J'y crois. » On vous a demandé : Croyez-vous au Saint-Esprit ? Et vous » avez répondu : J'y crois. »

4° On demande au catéchumène s'il veut être baptisé ? L'Eglise déclare par là qu'elle ne veut conférer ce sacrement qu'à ceux qui le désirent et qui le demandent ; de plus elle leur fait entendre, par cette question, qu'ayant embrassé la vie chrétienne librement et de leur propre choix, ils seront sans excuse, s'ils ne portent pas le joug de Jésus-Christ, et s'ils n'observent pas sa loi sainte. Lorsque le catéchumène a donné son consentement, de sa propre bouche s'il a l'âge de raison, ou par ses parrains et marraines, s'il est enfant, on verse de l'eau trois fois sur sa tête, en prononçant la forme sacramentelle où se trouvent invoquées les trois Personnes de la très-sainte Trinité, pour signifier qu'elles concourent toutes trois à la régénération spirituelle de l'homme, et pour marquer, dit le

pape saint Grégoire (1), que Jésus-Christ, avec lequel nous sommes ensevelis par le baptême, est demeuré trois jours dans le sépulcre, d'où il s'est levé plein de vie et triomphant.

Cérémonies qui suivent le Baptême.

1° Lorsque le sacrement a été conféré, le prêtre fait une onction avec le saint chrême sur le sommet de la tête du baptisé, pour lui apprendre qu'il est devenu membre du corps mystique dont Jésus-Christ est la tête, et qu'étant associé et incorporé à ce divin chef, il portera désormais le titre de chrétien : Titre sacré, qui le fait entrer en participation de la royauté et du sacerdoce, dont Jésus-Christ a été revêtu par l'onction sainte qu'il a reçue de son Père (2) comme pontife éternel et roi des siècles à venir.

2° Le prêtre met sur la tête du baptisé un bonnet de linge blanc, que l'on appelle vulgairement *chrêmeau* ; image de la beauté et de la pureté que son âme vient de recouvrer par le baptême, et de l'innocence qu'il doit conserver pendant toute sa vie. Ce vêtement représente la robe blanche que portaient autrefois les nouveaux baptisés pendant l'octave de Pâques, jusqu'au dimanche de la Quasimodo ; d'où est venu l'usage, dans certaines églises, de faire porter aux choristes, pendant cette même semaine, des aubes au lieu de chapes. Quelques auteurs ont regardé l'habit blanc, que l'on donnait alors au sortir des fonts baptismaux, comme une marque de l'affranchissement de l'esclavage du démon, et de la liberté recouvrée au saint baptême, parce que les Romains revêtaient de robes blanches les esclaves à qui ils accordaient la liberté. Théodulphe, évêque d'Orléans, appelle cet habit la robe d'immortalité ; sa blancheur éclatante étant comme le symbole de

(1) Saint Grég. sur l'épît. aux Coloss. (2) Ps. 44. 9.

cette gloire éternelle, à laquelle le nouveau chrétien vient d'acquérir des droits par le baptême (1).

3^e Enfin, on lui met à la main un cierge allumé, emblème de la foi qui éclaire son âme, depuis que l'eau sainte l'a régénérée. Il n'est plus cet enfant de la nuit et des ténèbres (2), dont les pieds se seraient heurtés contre la pierre. Devenu lui-même lumière en Notre-Seigneur, il doit, selon le conseil de saint Paul aux Ephésiens (3), marcher dorénavant comme un enfant de lumière. Ce cierge rappelle encore la lampe des dix vierges, dont parle l'Evangile (4), qu'il faut tenir constamment allumée, jusqu'au moment, toujours incertain, où l'on sera appelé au-devant de l'Epoux, pour entrer avec lui dans la salle du festin.

Ne laissons point s'éteindre ce cierge symbolique au souffle du vice et des passions. Soyons toujours fidèles aux grandes promesses que nous avons faites sur les fonts sacrés. Estimons plus que l'or et les pierres précieuses, notre dignité de chrétiens ; honorons-la par une vie pure et sainte. Gardons sans tache, et conservons intacte jusqu'au jugement de Dieu, la robe de notre baptême ; et s'il arrive que nous nous laissions vaincre et terrasser par l'ennemi de notre âme sur les chemins fangeux du péché, efforçons-nous de rendre à ce divin vêtement, par nos larmes sincères, sa blancheur primitive.

(1) Théodulp. d'Orléans, liv. du bapl. (2) 1 Thess. 5. 5 et 6. Omnes vos filii lucis estis et filii diei ; non sumus noctis, neque tenebrarum. (3) Ephés. 5. 8 et 9. Nunc autem lux in Domino, ut filii lucis ambulate (4) Saint Matth., 25 1 et suiv.

CHAPITRE TROISIÈME.

Sur la Confirmation.

PREMIÈRE DISSERTATION.

Qu'est-ce que la Confirmation? Est-elle un véritable sacrement?

Par le baptême, nous sommes rétablis dans l'état d'innocence. On ne trouve plus en nous aucune trace du péché; toutes les peines éternelles et temporelles nous sont remises; la justice de Dieu, pleinement satisfaite par l'application des mérites infinis du Sauveur, a perdu sur nous tous ses droits. Le péché a donc disparu; il est comme submergé sous les eaux salutaires du sacrement; mais la racine demeure, je veux dire la concupiscence, ennemi d'autant plus à craindre que nous le portons au dedans de nous-même, et qu'il est de ceux qui habitent notre propre maison (1). Cet ennemi n'est pas le seul que nous ayons à combattre; l'Apôtre nous prévient (2) que nous avons encore pour adversaires « les principautés et » et les puissances du monde, c'est-à-dire de ce siècle de ténèbres et de péché, et les esprits de malice répandus dans l'air. » Aussi nous exhorte-t-il « à nous revêtir de toutes les » armes de Dieu, pour pouvoir nous défendre des embûches » du démon, et demeurer fermes au jour mauvais. » Dans la première épître aux Corinthiens, il compare la vie présente à

(1) Saint Matth. 10. 36. Et inimici hominis, domestici ejus. (2) Ephés. 6. 11 et suiv. Est nobis colluctatio..... adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiae, in caelestibus. Propterea accipite armaturam Dei, ut possitis resistere in die malo.

la carrière où luttaien^t les athlètes des jeux olympiques (1), et à laquelle ils ne se présentaient qu'après s'être préparés par de longs exercices, et par tout ce qui pouvait les rendre vainqueurs. C'est pour cette raison qu'on frottait d'huile leurs membres, et pour les fortifier et pour les rendre moins saisissables aux mains de leurs rivaux. Nous avons en tête un ennemi bien plus dangereux, qui ne s'endort jamais, qui tourne sans cesse autour de nous, rugissant et cherchant sa proie (2). » Pour nous faire triompher de ses attaques, Jésus-Christ a institué un signe extérieur et sensible, qui tient le second rang parmi les sacrements de la loi nouvelle, parce que dans les premiers siècles de l'Eglise, on l'administrait aux nouveaux baptisés, au sortir même des fonts baptismaux.

Les anciens Pères lui ont donné différents noms : les uns l'appellent *l'imposition des mains* ; les autres, le *chrême du salut* ; ceux-ci, le *sceau du Seigneur ou du Saint-Esprit* ; ceux-là, le *sacrement de perfection*. Le nom de confirmation est aujourd'hui le plus commun et le plus en usage. On l'appelle ainsi, parce qu'il nous consolide et nous affermit dans la foi, et qu'il *confirme* et perfectionne en nous la vie nouvelle, que la grâce de Jésus-Christ nous a communiquée par le baptême.

La confirmation n'est pas, comme l'ont prétendu plusieurs hérésiarques avec autant d'ignorance que d'impiété, une pure cérémonie dans laquelle ceux qui avaient reçu enfants le saint baptême, se présentaient devant l'Evêque, dès qu'ils avaient atteint l'âge de raison, pour rendre compte de leur foi et se déclarer chrétiens à la face du soleil. Ce serait, contre l'autorité de l'Ecriture et de la tradition, convertir un grand sacrement en un simple examen de catéchisme ; erreur que le concile de Trente (3) a frappée de ses anathèmes, en déclarant que la confirmation est un véritable sacrement de la loi nouvelle.

(1) 1 Cor. 9. 25. (2) 1^{re} Eplt. de Saint Pierre, 5. 8. (3) 7^e Session, canon 1. De la confirmat.

Nous lisons en effet, au livre des Actes, qu'un des disciples du Sauveur étant allé prêcher l'Évangile à Samarie, et ayant amené à la foi un grand nombre de Samaritains, les Apôtres envoyèrent Pierre et Jean aux nouveaux convertis, pour achever de les instruire et pour les affermir dans leur foi naissante. Pierre et Jean, étant arrivés, assemblèrent ceux qui avaient cru, *prièrent pour eux, leur imposèrent les mains, et ils furent tous remplis du Saint-Esprit*. Nous trouvons dans ce récit de nos saints Livres, tout ce qui caractérise un vrai sacrement.

1^o Un signe sensible, *la prière des apôtres, l'imposition des mains*. 2^o Un signe qui donne la grâce, ou mieux, l'auteur de la grâce, l'Esprit sanctificateur, *et accipiebant Spiritum sanctum*. 3^o Un signe institué par Jésus-Christ lui-même ; car lui seul peut donner à la prière de l'homme et à une chose impuissante de sa nature, *l'imposition des mains*, une telle vertu. Est-il d'ailleurs probable que les saints Apôtres Pierre et Jean, eussent consenti à abandonner l'importante fonction d'annoncer la parole de Dieu et de régler les églises naissantes, pour entreprendre le voyage de Samarie (1), et imposer les mains aux habitants de cette ville, à qui un simple diacre avait administré le baptême, s'ils n'eussent reçu de Jésus-Christ lui-même l'ordre de conférer, par l'imposition des mains sur les nouveaux baptisés, un sacrement, dont lui seul pouvait être l'auteur, et dont le résultat était la diffusion du Saint-Esprit avec l'abondance de ses grâces.

Toute la tradition dépose en faveur de cette vérité. Saint Clément, contemporain et disciple des Apôtres, et l'un des premiers successeurs de saint Pierre sur le siège de Rome, en parle en ces termes (2) : « Tous, dit-il, doivent se hâter de » prendre une nouvelle naissance dans les eaux du baptême, et » d'être marqués ensuite du sceau divin par l'évêque; celui-là ne » peut être parfait chrétien, qui par mépris ou par négligence, se

(1) Act. des Apôtres 8. 14 et suiv. (2) Saint Clém. lettre 4e.

» prive volontairement de ce sacrement, comme nous l'avons
 » appris du bienheureux Pierre et des autres Apôtres, selon
 » l'instruction que leur avait donnée le Seigneur. » Saint Denis
 l'Aréopagite, évêque d'Athènes, ordonne aux prêtres (1) « de
 » conduire à l'évêque les nouveaux baptisés, dès qu'ils seront
 » revêtus de l'habit blanc, afin qu'il leur impose les mains,
 » et qu'il les reçoive à la cène du Seigneur. » Ce texte est
 d'autant plus remarquable, qu'on y voit désignés, sans confusion, les trois sacrements qui, selon l'usage de la primitive Eglise, étaient conférés, dans le même jour; aux nouveaux baptisés. L'imposition des mains y est placée sur la même ligne que l'Eucharistie; preuve évidente qu'elle était regardée comme un vrai sacrement, et non comme une simple cérémonie, ni comme un examen ou une profession de foi. « Sortis
 » du bain sacré, dit Tertullien, nous *recevons une onction*
 » *d'huile sainte*; ensuite on nous impose les mains, en invo-
 » quant sur nous le Saint-Esprit (2). » « Dans ce baume, dit
 » saint Augustin, vous reconnaissez le *sacrement* du chrême,
 » lequel *est aussi saint*, parmi les signes sensibles, que le
 » baptême lui-même (3) »

Eusèbe de Césarée eite, dans son histoire ecclésiastique (4), le passage d'une lettre de saint Corneille, dans laquelle il reproche à l'hérétique Novatien, de n'avoir point reçu la confirmation. Ayant été atteint d'une maladie qui avait mis ses jours en danger, Novatien s'était fait baptiser dans son lit; mais il avait négligé de se présenter à l'évêque pour être scellé, c'est-à-dire confirmé. Le saint Pape l'avertit que *n'ayant pas reçu le sceau sacré, il n'avait point reçu le Saint-Esprit*. Pour que

(1) Saint Denis, sur la hiérarch. de l'Eg. chap. 4^e (2) Tert. liv. du bapt. 7. Egressi de lavacro, perungimur benedictâ unctione. De indè manus imponitur, advocans et invitans Spiritum sanctum. (3) Saint Aug. contrâ Petil. liv. 2, ch. 104. Et in hoc unguento sacramentum chrismatis vultis interpretari, quod quidem, in genere visibilium signaculorum, sacrosanctum est sicut ipse baptismus. (4) Eusèbe, histor. ecclés. liv. 6^e, chap. 43.

l'on ne confondît point la confirmation avec le baptême, le pape Melchiade en établit la différence en des termes bien remarquables (1) : « Par le baptême, dit-il, l'homme est reçu au » nombre des enfants de Dieu ; par la confirmation, il est inscrit » sur les rôles de la milice sainte. Sur les fonts du baptême, » le Saint-Esprit donne une grâce d'innocence ; dans la confir- » mation, il donne une grâce de force. Dans le baptême, nous » prenons une nouvelle vie ; dans la confirmation, nous rece- » vons les armes pour le combat. » Je pourrais multiplier les citations. Celles-ci suffisent pour démontrer clairement, que dans les premiers siècles, le sacrement du chrême ou de la confirmation était tenu sans conteste par l'Eglise pour un des sacrements de la loi nouvelle.

DEUXIÈME DISSERTATION.

Matière, forme et ministre de la Confirmation.

Nous n'entrerons point ici dans le détail des opinions qui partagent les théologiens sur la matière du sacrement de confirmation. Les uns la font consister dans la première imposition des mains, qui précède l'onction, et ils se fondent sur le témoignage des Actes, où saint Luc rapporte (2) que les Apôtres *imposaient les mains* pour donner le Saint-Esprit, sans qu'il soit fait mention ni d'onction ni de chrême. Les autres regardent l'imposition des mains et l'onction du saint chrême comme également requises pour la validité du sacrement. D'autres enfin, et c'est le plus grand nombre, ne regardant nullement comme essentielle l'imposition solennelle des mains, placent la matière de ce sacrement dans l'onction du saint chrême,

(1) Saint Melchiade, lettre aux évêques d'Espagne. (2) Act. des Apôt. 8. 17.

accompagnée inévitablement de l'imposition de la main qui fait l'onction. Ce dernier sentiment est beaucoup plus probable que les deux autres, et c'est le plus généralement adopté. Mais comme en matière de sacrement on doit toujours prendre le parti le plus sûr, il faut s'en tenir dans la pratique à ce que prescrit l'Eglise Romaine dans le Pontifical, savoir pour les évêques, de tenir les mains élevées et étendues sur ceux qu'ils confirment, en récitant l'oraison qui appelle sur eux les dons du Saint-Esprit, et pour les confirmands, recevoir pieusement cette première imposition des mains.

Chrême est un terme grec qui signifie onction. Il sert à désigner la partie la plus extérieure et la plus sensible de la matière du sacrement de confirmation. C'est un composé d'huile et de baume mêlés ensemble, et consacrés solennellement par l'évêque le Jeudi-Saint. L'huile doit être d'olives, parce que c'est celle qui est proprement appelée huile, et que ses propriétés représentent mieux que les autres les dons du Saint-Esprit, comme le remarque saint Thomas (1). Les deux choses sensibles dont le mélange forme la matière de la confirmation, sont la représentation vraie et naturelle des admirables opérations du Saint-Esprit dans les âmes, et montrent l'excellence de ce sacrement. L'huile, onctueuse et coulante de sa nature, est l'image de la grâce qui par l'onction du Saint-Esprit découle de Jésus-Christ, notre chef, sur les chrétiens qui sont ses membres. Elle est comme « ce parfum dont parle » le Psalmiste (2), versé sur la tête d'Aaron, qui se répand de là » sur le visage de ce grand pontife, et descend sur les bords de » son vêtement. » L'huile, qui a la vertu de fortifier et d'adoucir tout ensemble, signifie encore que, dans la confirmation, le Saint-Esprit fortifie les cœurs, et adoucit par l'onction de sa

(1) Saint Thom. 72^e quest., article 2. (2) Ps. 132, 2 et 3. Sicut unguentum in capite, quod descendit in barbam, barbam Aaron, quod descendit in oram vestimenti ejus.

grâce, ce que la loi chrétienne semble avoir de pénible. Le baume, par son odeur aussi forte qu'agréable, apprend aux fidèles qu'après avoir été confirmés, ils doivent, à l'exemple de saint Paul (1), répandre autour d'eux la bonne odeur de Jésus-Christ. Comme le baume a de plus la propriété de préserver de la corruption les objets qu'il empreigne, il marque la grâce que donne le Saint-Esprit, lorsqu'il descend dans un cœur préparé, de le mettre à l'abri de la contagion des vices, et des mauvais exemples des chrétiens corrompus. Le mélange de l'huile et du baume représente l'union de la nature divine avec la nature humaine, source de notre salut et de notre rédemption. Selon le témoignage du pape saint Fabien (2), c'est Jésus-Christ lui-même qui, dans la dernière cène, a instruit ses Apôtres de la solennité avec laquelle eux et leurs successeurs dans l'épiscopat devaient consacrer le saint chrême. L'Eglise a toujours cru que l'évêque seul avait droit de le bénir. Depuis un grand nombre de siècles, le Jeudi-Saint est le seul jour où se fasse cette bénédiction, pour laquelle on emploie de longues prières et des cérémonies aussi pieuses que touchantes.

La forme du sacrement de confirmation consiste dans ces mots, que l'évêque prononce en faisant l'onction : « Je vous » marque du signe de la croix, et je vous confirme par le » chrême du salut, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ; » où nous remarquons trois choses principales : 1^o l'opération de la puissance divine, exprimée par l'invocation de la très-sainte Trinité ; 2^o la grâce de force, indiquée par l'application du saint chrême ; 3^o le caractère et le signe de soldat de Jésus-Christ, marqué sur le front du confirmand, comme autrefois le signe de la milice profane était imprimé sur le bras des soldats romains.

Ce sont les saintes Ecritures qui nous apprennent que l'évê-

(1) 2 Cor. 2. 15. (2) Saint Fabien 2^e lettre aux Orientaux.

que a seul la puissance d'administrer la confirmation. Ouvrons le livre des Actes, et mettons de nouveau sous les yeux du lecteur le passage déjà cité (1) : « Les Apôtres ayant appris que ceux » de Samarie avaient reçu la parole de Dieu, leur envoyèrent » Pierre et Jean, lesquels, s'y étant rendus, prièrent pour eux, » afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit; car il n'était encore des- » cendu sur aucun d'entre eux; mais ils avaient seulement été » baptisés au nom du Seigneur Jésus. Et ils leur imposèrent les » mains, et ils reçurent le Saint-Esprit. » Ce texte démontre clairement que le ministre inférieur qui avait baptisé les Samaritains, n'avait pas le pouvoir de donner le Saint-Esprit par la confirmation, et que cette prérogative était réservée aux chefs de la hiérarchie, c'est-à-dire aux Apôtres et à leurs successeurs. Le saint diacre, qui a reçu sa mission des Apôtres, et qui vient de gagner à Jésus-Christ ces nombreux néophytes, a pu les baptiser, *et baptizabantur ab eo viri et mulieres*; mais lorsqu'il sera question de les confirmer dans la foi, ce seront les apôtres eux-mêmes, ce seront les chefs et les premiers pasteurs du troupeau, ce seront les premiers évêques en un mot, qui descendront à Samarie et imposeront les mains aux nouveaux convertis. Saint Augustin fait à ce sujet une comparaison aussi ingénieuse que solide : « Quand on élève un édifice, dit-il (2), » ce sont les ouvriers qui préparent le ciment, le bois, la » pierre et les autres matériaux; mais le plan et la direction » de l'ouvrage, l'ordre et l'arrangement des parties sont du » ressort de l'architecte. Ainsi en est-il dans ce sacrement; les » simples prêtres sont comme les ouvriers qui élèvent en nous, » par le baptême, l'édifice spirituel; l'évêque en est l'archi- » tecte; c'est lui qui y met seul la dernière main, et qui pose » la clef de voûte. »

Il est certain cependant que le Souverain-Pontife peut ac-

(1) Act. des Apôt. 8. 14 et suiv. (2) Saint Aug. question 42^e sur le Nouv. Testament.

corder à un simple prêtre la faculté de donner la confirmation. Le concile de Trente le suppose et le laisse bien entendre, lorsqu'il appelle l'évêque le *ministre ordinaire* de ce sacrement (1). Néanmoins, les prêtres qui sont revêtus de ce pouvoir, ne peuvent confirmer qu'avec le saint chrême béni par l'évêque.

Il est d'usage encore, dans quelques lieux, de donner aux confirmés des parrains et marraines. Leurs obligations sont les mêmes à peu près que celles des parrains et marraines dans le baptême, et ils contractent les mêmes alliances spirituelles.

TROISIÈME DISSERTATION.

De quel genre est l'obligation de se faire confirmer. Dispositions requises pour recevoir ce Sacrement.

Le sacrement de confirmation n'est pas, comme le baptême, d'une nécessité absolue pour être sauvé. La pratique de l'Eglise, qui ne le confère aux enfants qu'après qu'ils ont atteint l'âge de raison, prouve qu'elle ne craint rien pour le salut de leurs âmes, s'ils viennent à mourir, avant d'avoir reçu ce sacrement. Elle n'en oblige pas moins tous les fidèles à se faire confirmer lorsqu'ils le peuvent, se fondant, pour le leur prescrire, sur l'obligation où nous sommes tous de ne négliger aucun des moyens que Dieu nous offre, pour arriver plus sûrement au salut. Or la confirmation, en nous revêtant de force et de courage, nous aide à triompher des attaques du démon, et elle assure ainsi notre salut éternel ; d'où il résulte que ceux qui par mépris ou par négligence ne reçoivent pas ce sacrement, commettent très-probablement une faute mortelle, et se rendent semblables à ces juifs endurcis « incirconcis de cœur et d'oreilles, comme les appelait le

(1) Session 7^e canon 3^e de la confirmat.

» Diacre saint Etienne (1), rebelles au Saint-Esprit, insensibles
» aux choses de Dieu: »

Notre vie sur la terre est une milice, dit l'Ecriture (2); c'est une sorte de guerre presque continuelle. Nous sommes chaque jour aux prises avec d'infatigables et terribles ennemis. Or, la foi nous enseigne que, revêtus seulement de la grâce du baptême, nous ressemblons à de petits enfants, faibles et sans courage; ou bien à des soldats timides et sans armes, qui lâcheront pied au premier choc. Armés pour le combat dans la confirmation, animés par le Saint-Esprit d'une ardeur toute divine, nous pourrons nous mesurer avec nos adversaires, et sortir triomphants des assauts que nous livrent le démon, le monde et la chair.

Le précepte de l'Eglise s'adresse donc à tous les chrétiens sans exception. Elle donne la confirmation aux enfants, pour les enrôler dans la milice sainte, comme ces fils de héros qu'on accoutume, dès leurs plus tendres années, à porter la cuirasse et le casque paternels. Elle l'offre aux jeunes gens comme une digue puissante contre le torrent des passions; aux hommes d'un âge mûr, comme le trésor de la sagesse céleste, qui détachera leurs cœurs de la vaine sagesse du siècle et de l'amour déréglé des biens temporels; aux vieillards enfin, qui seraient arrivés au déclin de l'âge sans l'avoir reçu, comme une armure pour le dernier combat.

Mais les effets de la confirmation ne sont assurés qu'à ceux qui s'en approchent avec les dispositions qu'elle requiert. Or la première de ces dispositions, c'est d'être instruit des principales vérités de la foi. Rien de plus naturel ni de plus raisonnable que d'exiger au moins la connaissance des principaux mystères, ainsi qu'une certaine intelligence des commandements de Dieu et de l'Eglise, de tous ceux qu'on admet à la confirmation. Avant d'être déclaré parfait chrétien, il est bien

(1) Act. des Apôt. 7. 51. (2) Job.

juste qu'on sache au moins ce que c'est que d'être chrétien, quels sont par conséquent les dogmes fondamentaux de la religion chrétienne et les principales obligations qu'elle impose. Ainsi l'on doit savoir les prières ordinaires, le Symbole des Apôtres, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, les Commandements de Dieu et de l'Eglise, le catéchisme en tout ou en partie, et spécialement tout ce qui concerne le sacrement que l'on va recevoir.

La seconde disposition est d'être en état de grâce, c'est-à-dire de n'avoir la conscience souillée d'aucune faute mortelle. « L'esprit de Dieu, disent nos saints Livres, n'entrera point » dans une âme perverse, et il n'habitera point dans un corps » soumis au péché (1). » Il faut conséquemment, si l'on a quelque péché grave à se reprocher, se purifier par une bonne confession, une confession sincère, accompagnée d'un vrai regret d'avoir offensé Dieu, avec un ferme propos de ne plus l'offenser.

Mais ce n'est pas assez d'avoir la conscience pure ; il faut se préparer à la confirmation par le recueillement, la prière, les bonnes œuvres et la sainte communion, s'il est possible. Si l'on comprend un peu la grandeur de ce sacrement, on se présentera pour le recevoir avec un extérieur modeste et décent, sans vaine parure, dans une attitude de respect et de dévotion, les mains jointes, les yeux baissés, le cœur surtout bien recueilli, bien pénétré de la grande action que l'on va faire et de la majesté du divin hôte que l'on va recevoir.

Après la réception du sacrement, le confirmé adorera le Saint-Esprit au dedans de son cœur. Unissant sa prière à celle de l'évêque, il le remerciera avec lui et avec toute l'Eglise, et il le conjurera de confirmer lui-même et de consolider à jamais l'œuvre de sainteté qu'il vient de fonder en lui. Il le priera de bénir et de rendre efficace la résolution où il est de mourir

(1) Sag. 1. 4.

plutôt que de profaner l'onction qu'il a reçue, ou de contrister, par la souillure du péché mortel, le regard trois fois saint du Dieu qui est venu habiter son âme. *Nolite contristare Spiritum sanctum, in quo signati estis.*

QUATRIÈME DISSERTATION.

Effets et cérémonies du sacrement de Confirmation.

Le sacrement de confirmation a la vertu spéciale de faire descendre invisiblement le Saint-Esprit dans les âmes. « Les » Apôtres imposaient les mains, dit l'écrivain sacré, et les nouveaux chrétiens *recevaient le Saint-Esprit* (1). » Nous avons reçu déjà ce divin Esprit dans le baptême ; nous avons été baptisés dans l'eau et le Saint-Esprit (2), » comme le Sauveur l'annonçait aux Apôtres. Nous le recevons dans la confirmation avec plus d'abondance et plus de profusion, avec la plénitude de ses faveurs. *Repleti sunt Spiritu sancto.* Par le baptême nous sommes comme engendrés à une vie nouvelle, nous naissons à la foi, nous ressemblons à de petits enfants pleins d'innocence. *Quasi modò geniti infantes.* Par la confirmation nous grandissons dans la vie chrétienne, nous devenons des hommes, ou plutôt, comme je viens de le dire, nous devenons les soldats du Christ, des soldats pleins de vaillance et d'impétuosité.

Quoique le sacrement de confirmation ne produise plus aujourd'hui les merveilles qu'il produisait au commencement de l'Eglise, quoiqu'il ne donne plus le don des langues ni le don des miracles, néanmoins il opère encore dans le secret des cœurs bien préparés les plus admirables prodiges ; et si plusieurs n'en tirent aucun fruit parce qu'ils le reçoivent mal, il

(1) Actes 8. 17. (2) Ev. saint Jean 3. 5.

demeure toujours vrai de dire qu'il affermit les fidèles dans la foi, dans la pratique du bien et dans la crainte de Dieu. Comment tant de chrétiens restent-ils fidèles à Dieu au milieu des périls, des tentations et des pièges du monde, si ce n'est qu'ils sont soutenus par le divin Esprit qui habite en eux ? Voyez cette pauvre jeune fille, sans parents, sans amis, abandonnée au milieu d'une grande ville, et obligée de choisir entre le déshonneur et la misère. Le vice lui donnerait du pain, peut-être de l'or ; elle le sait bien. Cependant elle ne balance pas à préférer la pauvreté au vice ; elle n'hésite pas à rester pauvre afin de rester pure, parce qu'elle a dans son cœur l'Esprit de Dieu qui la garde et qui la soutient. Voyez ce jeune enfant, qui vient de faire sa première communion et de recevoir l'onction sainte, cet enfant mal élevé, mal entouré, mal conseillé, obligé de travailler au milieu de camarades corrompus, sans une parole amie qui lui relève le cœur, sans un regard qui l'encourage au bien ; d'où vient qu'il demeure sage dans un pareil milieu ? que ses joues se colorent et qu'il détourne la tête quand il entend d'indécentes paroles ou qu'il voit faire une mauvaise action ? D'où lui vient d'échapper aux funestes influences de l'atelier et des rues, sinon parce que le Dieu de force, le Saint-Esprit l'a revêtu de son armure et couvert de ses ailes, *le marquant de son sceau*, et défendant au démon de le toucher ? *Qui unxit nos et præsignavit nos Deus.*

Le prophète Isaïe, présageant les glorieuses prérogatives qui devaient être accordées à l'humanité sainte de Jésus-Christ, s'exprimait en ces termes (1) : « L'Esprit de Dieu reposera sur » lui, l'esprit de sagesse et d'intelligence ; l'esprit de conseil » et de force ; l'esprit de science et de piété ; et il sera rempli » de l'esprit de la crainte du Seigneur. » Ces dons admira-

(1) Isaïe, 11. 2. Spiritus Domini super eum, spiritus sapientiæ et intellectûs, spiritus consilii et fortitudinis, spiritus scientiæ et pietatis, et replebit eum spiritus timoris Domini.

bles, le Saint-Esprit les communique aux âmes, dans un degré sans doute bien inférieur, par la confirmation. Bien différents de ces vertus de parade, étalées dans les livres des philosophes et qui ne rendent pas les hommes meilleurs; les Dons du Saint-Esprit nous conduisent à la perfection de notre Père céleste, dont Jésus-Christ nous ordonne (1) de porter la ressemblance, et de qui ces Dons descendent jusqu'à nous (2). Qu'on les médite attentivement, et l'on verra sans peine que ces hautes vertus ne pouvaient être enseignées au profit du salut éternel, que par celui-là seul qui est la vraie lumière (3), venue d'en haut pour éclairer, et guider tous les hommes dans la route qui conduit au ciel.

L'Esprit de Sagesse. Non cette fausse sagesse, tout éprise d'elle-même, qui s'attribue ce qu'elle doit faire remonter vers l'auteur de tout bien, qui ne cherche que les louanges et l'admiration des autres; mais cette sagesse, « assise sur le trône à côté de la Divinité (4), » émanation de la lumière éternelle; « chaste, amie de la paix, modeste et équitable, susceptible de » tout bien, pleine de miséricorde et des fruits des bonnes » œuvres (5); » cette sagesse qui fait aimer les choses du ciel, et mépriser les biens si périssables, si vains, si inconstants, quelquefois si honteux, que se disputent comme une proie les malheureux enfants du siècle.

L'Esprit d'intelligence. Non cet esprit de recherche et de curiosité, qui fait succomber sous le poids de la gloire céleste (6) le téméraire qui essaie d'en sonder les profondeurs; mais cette intelligence qui est le fruit de la foi, dit saint Augustin (7), qui se contente d'adorer ce qu'elle ne peut comprendre, qui se borne à la connaissance de nos divins mystères, qui se prosterne humblement devant l'être infini qui nous en a révélé

(1) Saint Matth. 5. 48. (2) Saint Jacq. 1. 17. (3) Ev. saint Jean, 1. 9. (4) Sag. 9. 4. (5) Saint Jacq. 3. 17. (6) Prov. 25. 27. (7) Saint Aug. 22^e traité sur saint Jean.

l'existence, sans nous en faire connaître la nature, et qui attend avec une ferme confiance le jour où il lui sera donné de contempler face à face (1) le Dieu, qui a voulu dérober ici-bas à notre faible raison l'éclat de sa majesté.

L'Esprit de conseil. Non ce conseil qui s'attache aux ressorts d'une politique mondaine, qui toujours incertain dans ses démarches, s'avance au hasard, s'engage aveuglément dans des routes inconnues, et finit quelquefois par une chute honteuse, ou par de tristes mécomptes, parce que Dieu, comme nous l'apprend David (2), « dissipe les conseils des nations et » renverse les conseils des princes ; » mais cet esprit de conseil, qui cherche avant tout la gloire de Dieu, qui n'entreprend rien sans consulter la volonté divine, qui se laisse en toute chose guider par elle ; cet esprit de conseil que demandait au Seigneur le roi-prophète pour le conduire dans la voie droite (3).

L'Esprit de force. Non ce courage présomptueux et téméraire, qui se joue avec le danger, qui donne tête baissée dans les pièges de l'ennemi, qui s'expose aux occasions les plus périlleuses, et qui finit toujours par succomber, parce qu'il mettait en lui toute sa confiance ; mais cette force, qui tire son secours d'en haut, qui ne rougit point de Dieu devant les hommes, qui est fière de marcher sous l'étendard de la croix ; cette force qui a inspiré aux saints le dévouement à toutes les infortunes, le renoncement à toutes les joies de la terre ; cette force qui a peuplé les cloîtres et les solitudes, qui a soutenu le courage des martyrs, qui a fait remporter tant de triomphes sur les persécuteurs, et sur les passions mille fois plus dangereuses que les persécutions les plus sanglantes.

L'Esprit de science. Non cette science qui enfle le cœur (4), qui détruit la charité, qui se repaît d'études vaines et fri-

(1) 1 Cor. 13. 13. (2) Ps. 32. 10. (3) Ps. 142. 12. Spiritus tuus bonus deducet me in terram rectam. (4) 1 Cor. 8. 1.

voles, tandis qu'elle fait négliger la grande étude du salut et des choses de Dieu ; non cette science dont s'enorgueillissent ces superbes discoureurs, « qui voulant s'établir docteurs de » la loi, dit l'Apôtre (1), n'entendent ni ce qu'ils disent, ni ce » qu'ils assurent si hardiment ; » mais cette science humble, modeste, pleine de défiance pour ses propres lumières ; de respect et de docilité pour les décisions de l'Eglise ; « cette » science des voies divines ; » cette science des saints, dont il est écrit « qu'elle conduit le juste par des chemins sûrs, et » lui fait voir le royaume de Dieu (2). »

L'Esprit de piété. Non cette piété pharisaïque, qui cherche les regards des hommes, qui sonne la trompette (3), lorsqu'elle s'apprête à faire quelque largesse aux pauvres ; qui toujours indulgente pour elle-même et trop souvent sévère pour les autres, découvre une paille dans l'œil de son frère (4), et ne voit pas la poutre qui est dans le sien ; qui passe dans de longues et fastueuses prières, un temps qu'elle devrait plutôt consacrer à l'accomplissement des devoirs de son état ou à l'utilité du prochain ; mais cette piété charitable et compatissante pour les faiblesses d'autrui ; cette piété de l'humble publicain qui se tient modestement à l'entrée du temple (5), qui occupe volontiers la dernière place, qui exerce sans bruit et sans éclat les œuvres de miséricorde ; cette piété pure et sans tache aux yeux de Dieu notre Père (6), qui consiste à visiter les orphelins et les veuves pour les consoler dans leur affliction ; à être comme Job (7), l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le père des pauvres, et à se faire comme Paul, faible avec les faibles, tout à tous (8), en vue de l'Evangile et des biens éternels qu'il nous promet.

L'Esprit de crainte. Non cette crainte servile, qui rétrécit

(1) 1^{re} Epl. à Tim. 1. 7. (2) Sag. 10. 10. (3) Saint Matth. 6. 2. (4) Saint Matth. 7. 3. (5) Saint Luc, 18. 13. (6) Saint Jacq. 1. 27. (7) Job. 29. 15. (8) 1 Cor. 9. 22 et 23.

l'âme en la contenant par la pensée des peines de l'autre vie ; mais cette crainte filiale mêlée d'amour et de respect pour Dieu, le plus tendre des pères ; qui fait embrasser avec joie tout ce qui lui est agréable, et fuir avec empressement tout ce qui peut lui déplaire ; cette crainte qui réprime les désirs charnels en perçant la chair au souvenir (1) des jugements Dieu ; cette crainte dont il est dit presque à chaque page de nos saints livres : « Heureux celui qui craint le Seigneur (2). »

Ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, la confirmation répand tout particulièrement dans les âmes une grâce de force qu'elles n'avaient pas, et qui les met dans la disposition de faire à Dieu tous les sacrifices, celui de la vie même, s'il est nécessaire, pour défendre la foi, sans se laisser ébranler par la crainte des plus grands tourments. Nous en avons dans les Apôtres un exemple remarquable. Avant la passion de leur divin Maître, ils étaient si faibles et si lâches, qu'ils prirent tous la fuite et le laissèrent aux mains de ses ennemis. Pierre lui-même, qui avait été choisi pour être le rocher (3) sur lequel reposerait tout l'édifice de l'Eglise ; Pierre, qui s'était cru assez fort pour aller en prison et à la mort même avec Jésus-Christ (4), effrayé à la voix d'une simple servante (5), l'avait renié jusqu'à trois fois en joignant des serments exécrables à l'apostasie. Après sa sortie du tombeau, le Sauveur s'était montré fréquemment aux Apôtres, et leur avait fait voir par beaucoup de preuves (6) qu'il était vivant. Durant quarante jours il avait mangé et conversé avec eux ; aucun d'eux ne doutait plus de sa résurrection ; l'incrédulité de Thomas avait cédé à la condescendance de son maître ; et cependant ils se tenaient tous renfermés dans le cénacle, dit l'évangéliste saint Jean (7), par crainte des Juifs, *propter metum Judæorum*. Mais à peine le Saint-Esprit est-il

(1) Ps. 118. 120. (2) Ps. 111. 1. (3) Saint Matth. 16. 18. (4) Saint Luc, 22. 23. (5) Saint Matth. v. 69 et suiv. et les autres évangélistes. (6) Act. 1. 3. (7) Ev. saint Jean, 20. 19.

descendu sur eux, au jour de la Pentecôte, qu'ils sont changés en des hommes nouveaux. Ils sont remplis de cette force qu'il leur avait ordonné d'attendre à Jérusalem (3), jusqu'à ce qu'elle vint d'en haut ranimer leur courage, « et les envelopper comme d'un vêtement. » Pleins d'une divine intrépidité, ils ne se contentent pas d'annoncer l'Evangile aux Juifs, ils se répandent dans le monde entier, prêchant partout la bonne nouvelle, et s'estimant heureux d'être jugés dignes (4) de souffrir pour le nom de Jésus les outrages, les fers et la mort.

La confirmation a encore un autre effet, qui lui est commun avec le baptême et l'ordre : c'est qu'elle imprime dans l'âme un caractère spirituel et ineffaçable, qui fait qu'on ne peut la recevoir qu'une fois.

Toutes les cérémonies de la confirmation sont mystérieuses, et ont un rapport spécial aux effets qu'elle produit.

1° L'évêque impose et étend les mains sur ceux qu'il confirme, comme pour les bénir, à l'exemple des saints patriarches qui imposaient les mains sur leurs enfants à leur lit de mort, et de Notre-Seigneur dont il est dit qu'il imposait les mains aux malades et aux petits enfants. L'évêque récite en même temps une belle et touchante prière, que les Pères appellent *invitatoire*, parce qu'elle invite en quelque sorte et qu'elle sollicite le Saint-Esprit à descendre dans les âmes.

2° L'évêque oint du saint chrême celui qu'il confirme. L'onction se fait sur le front, siège de la pudeur et de la honte, pour enseigner au confirmé qu'il ne devra jamais rougir de confesser la foi de Jésus-Christ.

3° L'onction se fait en forme de croix, pour lui apprendre que rien n'est sanctifié dans la religion que par la vertu de ce signe adorable; qu'il doit se faire un honneur de porter sur son front cette marque d'infamie, qui était un scandale pour les Juifs et une folie pour les païens (3); qu'enfin, s'il veut,

(1) Saint Luc, 24, 49. (2) Act. 5, 41. (3) 1 Cor. 1. 23.

comme les fils de Zébédée, régner un jour avec Jésus-Christ dans la gloire du ciel, il faut qu'à l'exemple des saints apôtres, des martyrs et de tous les saints, il approche ses lèvres du calice d'amertume et de souffrances, que le Sauveur a bu jusqu'à la lie (1).

4^e Enfin, l'évêque frappe doucement sur la joue du confirmé, pour lui apprendre qu'il doit être prêt à affronter toute sorte de mépris et d'humiliations, pour l'amour et à l'exemple de son divin maître. Que de chrétiens dont la foi se déconcerte devant un sarcasme, qui ne sauraient souffrir pour elle ni la fade plaisanterie d'un bel esprit, ni le stupide sourire d'un débauché ! Où en seraient ces pusillanimes, s'il leur fallait confesser Jésus-Christ dans les prisons ou sur les échafauds ?

Le soufflet passe pour une sanglante injure aux yeux des gens du siècle. Quel est le chrétien qui chercherait à en tirer vengeance, s'il se rappelait que la face auguste de Jésus-Christ a été souillée par cet ignominieux outrage, et qu'il n'est sorti de sa bouche sacrée que ces touchantes paroles : Mon Père, pardonnez-leur ? En donnant ce petit soufflet au confirmé, l'évêque lui souhaite la paix, non comme le monde la donne (2), non la paix trompeuse des passions, mais la paix de Dieu, la paix du cœur, la paix de la bonne conscience, qui passe tout sentiment (3), qui est un des fruits du Saint-Esprit (4), et le plus doux gage de sa présence dans un cœur.

(1) Saint Matth. 20. 23. Calicem quidem meum bibetis. (2) Ev. saint Jean, 14. 27. (3) Philip. 4. 7. (4) Gal. 5. 22. Fructus autem Spiritûs... pax.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Sur l'Eucharistie.

SECTION PREMIÈRE. — L'EUCARISTIE-SACREMENT.

PREMIÈRE DISSERTATION.

Origine et signification du mot Eucharistie. Différents noms donnés à ce Sacrement.

Parmi les œuvres de la divine toute-puissance, il n'en est point qui doive exciter notre admiration et nos louanges, qui mérite nos respects, notre reconnaissance et notre amour, à l'égal de la très-sainte et très-adorable Eucharistie. Pour en parler dignement, il faudrait emprunter le langage des Anges, et avoir entendu comme l'apôtre (1), ces ineffables paroles qu'il n'est pas permis à l'homme de répéter. L'Eucharistie est en effet le plus auguste et le plus saint de tous les mystères, puisqu'elle contient réellement et substantiellement le Fils de Dieu lui-même, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Celui qui d'une parole créa le ciel et la terre, celui qui tient la foudre entre ses mains, celui-là est vraiment présent dans l'Eucharistie. Des milliers d'anges, invisibles cohortes, l'adorent en tremblant dans l'humble tabernacle, où sa tendresse pour nous le fait descendre, *trementes adorant angeli*. Confessant donc notre indignité et notre impuissance, nous aborderons cette grande et auguste matière de l'Eucharistie, non comme elle le mérite, mais avec toute la foi et tout le respect dont nous sommes capables.

(1) 2 Cor. 12. 4. Arcana verba, quæ non licet homini loqui.

Les écrivains sacrés et les Pères de l'Eglise ont donné à ce sacrement différents noms, pour en caractériser l'essence, la vertu et les admirables effets.

On l'appelle *Eucharistie*, mot grec, qui signifie *grâce* 1° parce qu'il renferme Jésus-Christ, l'auteur, la source, et le maître des grâces; 2° parce que, selon la remarque de saint Jean Chrysostôme (1), en offrant à Dieu sur nos autels cette victime toute pure et sans tache, nous lui rendons de dignes actions de grâces pour tous les biens dont il nous a comblés, et en particulier pour le don infini, qu'il nous fait de lui-même dans ce divin sacrement; 3° le nom d'Eucharistie peut aussi se rapporter à l'action de Jésus-Christ, lorsqu'il institua ce mystère adorable, *rendant grâce à son Père*, dit l'Evangile (2), avant de rompre et de distribuer à ses disciples ce pain sacré.

On l'appelle *communion*, qui signifie *union avec*, d'après l'apôtre saint Paul qui lui donne ce titre, lorsqu'il écrit aux Corinthiens (3) : « n'est-il pas vrai que le calice de bénédiction » que nous bénissons, est la *communion* du sang de Jésus-Christ, et que le pain que nous rompons, est la *communion* » du corps du Seigneur ? » Ce sacrement nous *unit* en effet à Jésus-Christ d'une union très-intime, puisqu'il nous rend participants de sa chair et de sa divinité, et qu'il le fait descendre réellement dans notre cœur, non par sa grâce, mais par sa présence.

Agape ou *charité*, pour nous apprendre que les haines et les discordes doivent être bannies de la société des fidèles. Enfants du même Dieu, assis au même festin spirituel, ils doivent se regarder et s'entr'aimer tous comme des frères. « Si quel- » qu'un, dit saint Paul (4), aime les disputes, qu'il sache que

(1) Saint Jean Chrysost. 24. hom. sur la 1^{re} épît. aux Cor. (2) Saint Matth. 26. 27. Saint Marc, 14. 23. Saint Luc, 22. 19. Et accepto pane, gratias egit, et fregit et dedit eis. (3) 1 Cor. 10. 16. (4) 1 Cor. 11. 16.

» nous et l'Eglise de Dieu, nous ne connaissons point cette
» funeste coutume. »

Pain des anges, parce qu'il faudrait être pur comme les anges pour le recevoir dignement ; et parce qu'il produit et conserve dans les âmes la belle vertu de pureté, que les saints ont appelée la vertu des anges.

Viatique, parce qu'il soutient nos forces chancelantes dans le pèlerinage de cette vie, et que l'Eglise le donne à ses enfants, au moment où ils vont entreprendre le grand voyage de l'éternité. « Ceux-là sont en danger, dit saint Jérôme (1), qui se » hâtent d'aller dans la maison de l'éternité, sans être munis » de ce pain céleste. » « Ceux au contraire, dit saint Chrysostome, qui le mangent avec une conscience pure en quittant » la vie, sont, à cause de ce sacrement, escortés par une » troupe d'anges qui les conduisent au ciel (2). »

Il est nommé dans saint Paul *Table du Seigneur* (3), *Cène du Seigneur* (4), parce qu'il a été institué dans le dernier repas, où Jésus-Christ célébra la pâque légale avec ses apôtres, et qu'il est en effet la table mystique, à laquelle il invite tous les chrétiens, pour les nourrir de son corps et de son sang, qu'il nous assure être une véritable viande et un véritable breuvage (5). Le nom de Cène est celui que lui donnent les protestants ; ils n'ont pas réfléchi que ce nom désigne seulement la circonstance de son institution, et non son excellence, bien mieux exprimée par celui d'Eucharistie.

Enfin, on nomme l'Eucharistie sacrifice, parce que l'on y offre d'une manière non sanglante, sur l'autel, le même Jésus-Christ, la même victime qui s'est offerte à Dieu, dans l'immolation sanglante du calvaire. Ainsi l'Eucharistie est tout à la fois *sacrement* et *sacrifice*. Nous en parlerons d'abord

(1) Saint Jér. sur le 15^e chap. de saint Matth. (2) Saint Jean Chrysostôme du sacerdot, liv. 6^e. (3) 1 Cor. 10. 21. (4) Ibid. 11. 20. (5) Ev. saint Jean, 6. 56. Caro mea verè est cibus, et sanguis meus verè est potus.

comme sacrement. Nous la considérerons ensuite comme sacrifice.

DEUXIÈME DISSERTATION.

L'Eucharistie est un véritable sacrement. Jésus-Christ en est l'auteur.

Son institution.

L'Eucharistie a toujours été regardée dans l'Eglise comme un des sacrements de la loi nouvelle. On y trouve en effet tout ce qui est de l'essence et de la nature d'un véritable sacrement, que nous avons défini, si le lecteur se souvient, « un » signe sensible, institué par Jésus-Christ, pour nous sanctifier. »

1^o L'Eucharistie est un signe sensible ; les espèces du pain et du vin y frappent les sens par leur forme extérieure, quoique la substance de l'un et de l'autre soit réellement changée au corps et au sang de Jésus-Christ.

2^o Ce signe est la représentation de la grâce invisible qui nous est donnée là si surabondamment, à sa source même, et sous forme d'aliment, parce que l'Eucharistie est l'aliment et le soutien de nos âmes. Il indique en même temps une grâce future, le bonheur éternel dont nous recevons le gage dans ce mystère, selon ces paroles formelles du Fils de Dieu : « celui » qui mange de ce pain, vivra éternellement (1). »

3^o Les Evangélistes et saint Paul, qui nous ont transmis dans tous ses détails et toutes ses circonstances le récit de la dernière cène, désignent clairement Notre-Seigneur Jésus-Christ comme l'instituteur de l'Eucharistie. Les hérétiques eux-mêmes, qui ont tant altéré la nature de ce sacrement, sont d'accord avec nous pour en reconnaître l'auteur dans la personne de Jésus-Christ. L'Eucharistie est donc un véritable sacrement, puisqu'elle est le signe visible d'une grâce invisible, et que c'est l'Homme-Dieu lui-même qui l'a instituée.

(1) Ibid. v. 52. Qui manducat ex hoc pane, vivet in æternum.

Mais il y a entre ce sacrement et les autres une différence essentielle, que le concile de Trente explique avec cette clarté de doctrine, qui ne laisse rien à désirer sur les dogmes de la foi. « Les autres sacrements, disent les Pères de cette » illustre et sainte assemblée (1), n'ont la vertu de sanctifier » les hommes que lorsqu'on les confère, c'est-à-dire lorsque » la matière étant jointe à la forme, on fait l'application de » l'une et de l'autre simultanément dans une action qui n'est » que passagère. » Dans le baptême par exemple, l'eau et ces mots *je vous baptise, etc.*, ne font le sacrement que quand réellement on les prononce en versant de l'eau sur une personne. Il n'en est pas de même de l'Eucharistie; les paroles de la consécration prononcées sur la matière forment le sacrement, soit qu'on le distribue alors aux fidèles, soit qu'on le garde dans un vase sacré, sans l'administrer à personne. « Jésus-Christ, » dit toujours le même concile, y réside personnellement avant » l'usage, » c'est-à-dire avant la communion du prêtre et des fidèles.

Pour s'en convaincre, il suffit de considérer attentivement ce qui se passa dans la dernière cène. Les Apôtres n'avaient point encore reçu l'Eucharistie des mains du Seigneur, que déjà il appelait *son corps et son sang* le pain et le vin qu'il leur présentait. Le corps et le sang de Jésus-Christ étaient présents dans ses mains adorables, puisqu'il l'affirme lui-même, *hoc est corpus meum*; et pourtant les Apôtres n'avaient point communiqué. Donc Notre-Seigneur est présent dans l'Eucharistie avant et hors l'usage. C'est donc un point de foi, qu'aussitôt après la consécration, et avant que l'Eucharistie soit donnée aux fidèles, le véritable corps et le véritable sang de Jésus-Christ sont réellement contenus, avec son âme et sa divinité, sous les espèces du pain et du vin. « Si quelqu'un dit que le » vrai corps du Seigneur ne demeure pas dans les hosties ou

(1) Conc. de Trente, session 13^e, chap. 3.

» parcelles consacrées, que l'on réserve après la communion ;
 » qu'il soit anathème (1), » Voilà la croyance et l'enseignement de l'Eglise.

Cette doctrine du concile de Trente sur la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie d'une manière permanente, n'a pas pour seuls fondements l'Ecriture et la Tradition ; elle tire encore une grande force de la coutume qui a toujours existé dans l'Eglise, de conserver la sainte Eucharistie pour la porter aux malades, et de la permission qu'on accordait aux fidèles, pendant les persécutions, de l'emporter et de la garder chez eux, afin de puiser dans cette divine nourriture le courage et la force dont ils avaient besoin pour résister à la rage des tyrans. On peut encore alléguer en faveur de cette vérité le pieux usage, qui, de temps immémorial, a conduit les fidèles au pied de nos sanctuaires, pour y adorer Jésus-Christ dans cet auguste sacrement, « où ses délices sont d'être avec les » enfants des hommes (2). »

Rien de plus touchant que la manière dont les saintes Ecritures nous rapportent l'institution du sacrement de l'Eucharistie. Le divin Sauveur voyait s'approcher le moment marqué dans les décrets éternels, où il allait, victime de son amour pour nous, s'offrir en sacrifice à Dieu son Père, et déchirer (3) l'arrêt de notre condamnation, en acquittant pleinement nos dettes à sa justice.

Jésus-Christ, dit l'évangéliste saint Jean (4), qui avait aimé les siens, voulut leur donner jusqu'à la fin, de nouveaux témoignages de sa tendresse. Sachant que l'heure était arrivée, où il allait passer de ce monde à son Père, il forma le dessein vraiment digne d'un Dieu, de rester au milieu d'eux jusqu'à la fin des siècles, non plus sous une forme visible et corpo-

(1) Conc. de Tr. Sess. XIII. Can. 4. (2) Prov. 8. 31. *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* (3) Coloss. 2. 14. (4) Ev. saint Jean, 13. 1 et 3. *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.*

relle, mais sous un voile que ne peut percer l'intelligence humaine. En effet, après avoir célébré la Pâque avec ses disciples, voulant faire succéder la vérité à la figure et la réalité à l'ombre, (1) « il prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses » disciples, en disant : prenez et mangez, ceci est mon corps, » qui sera livré pour vous. Il prit de même la coupe, et après » avoir rendu grâces, il la leur présenta en disant : Buvez-en » tous ; ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui » sera répandu pour vous, et pour plusieurs ; faites ceci en » mémoire de moi. »

« Mes frères, dit l'apôtre saint Paul (2), c'est du Seigneur » lui-même que j'ai appris la doctrine, que je vous ai ensei- » gnée. C'est dans la nuit où il était livré, que le Seigneur » Jésus prit du pain, et ayant rendu grâces, le rompit, et dit à » ses disciples : prenez et mangez, ceci est mon corps qui sera » livré pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. Il prit de » même le calice après avoir soupé, en disant : ce calice est » la nouvelle alliance en mon sang ; faites ceci en mémoire » de moi, toutes les fois que vous le boirez. Car toutes les fois » que vous mangerez ce pain, et que vous boirez ce calice, » vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne, » c'est-à-dire jusqu'au jour où il viendra à la fin des temps, » juger le monde. » C'est ainsi que le Fils de Dieu, pour ne point nous laisser orphelins sur la terre, institua ce divin sacrement, où il déploie toutes les richesses et toute la puissance de son amour, selon l'expression du concile de Trente (3). Heureux le peuple chrétien de pouvoir s'appliquer, dans un sens bien plus vrai et plus étendu, ce que Moïse disait autrefois au peuple d'Israël (4) : « Vous êtes une nation grande et » privilégiée : il n'y en a point d'autre en effet, quelque puis- » sante qu'elle soit, qui ait ses dieux près d'elle, comme le » nôtre est près de nous ! »

(1) Saint Matth. 26. Saint Marc, chap. 14. Saint Luc, chap. 22. (2) 1 Cor. chap. 11. 23 et suiv. (3) Session 13^e, chap. 2. (4) Deut. 4. 7.

TROISIÈME DISSERTATION.

Matière, forme et ministre de l'Eucharistie.

Le pain et le vin sont la matière de l'Eucharistie. Quoiqu'il y ait deux espèces sacramentelles, il n'y a néanmoins qu'un seul sacrement, parce qu'elles concourent toutes deux à une seule et même fin, qui est la réfection spirituelle de nos âmes, comme le manger et le boire ne font qu'un seul repas, parce qu'ils n'ont qu'un même but, celui de nourrir nos corps. Le pain doit être du pain de froment. Nous l'apprenons des évangélistes saint Matthieu, saint Marc et saint Luc. Selon leur récit, Jésus-Christ prit *du pain*, le rompit et le donna à ses disciples en disant : « Ceci est mon corps. » Dans saint Jean, Jésus-Christ s'est donné à lui-même le nom de *Pain*, lorsqu'il disait : « Je suis le pain vivant (1), qui est descendu du ciel. » Or, comme on entend d'ordinaire par pain celui qui se fait avec le froment, et que les auteurs sacrés disent que Jésus-Christ prit du pain, sans en expliquer la nature, il résulte que ce pain était du pain de froment, et non cette espèce de pain que l'on peut également faire avec de l'orge, du seigle et d'autres productions de la terre, auxquelles on ne donne jamais le nom de pain, sans y ajouter celui d'orge, de seigle ou des autres céréales qui le composent.

Dans l'ancien Testament, ombre des choses futures, comme parle saint Paul (2), les pains de proposition, figure de l'adorable Eucharistie, devaient être faits de la plus pure farine de froment (3), par l'ordre même de Dieu. C'est d'ailleurs des Apôtres qu'est venue cette tradition ; l'Eglise l'a sanctionnée par son autorité, et dans tout le monde chrétien, même chez

(1) Saint Jean, 6. 51. (2) Hébr. 10. 1. (3) Levit. 2. 4.

les dissidents, le pain de froment est seul admis comme matière de l'Eucharistie.

Il y a moins d'unanimité sur une autre question, plus secondaire, qui est de savoir si ce pain doit être sans levain, ou si l'on peut se servir de pain fermenté. L'Eglise latine n'admet que le pain azyme ou sans levain; l'Eglise grecque ne se sert que de pain levé. De grandes contestations ont eu lieu sur ce point entre les deux Eglises, surtout depuis le schisme qui les divise. Le détail en serait superflu dans un ouvrage uniquement destiné à l'instruction des simples fidèles. La connaissance du dogme leur suffit, sans qu'on la surcharge de discussions théologiques, qui n'intéressent pas la foi. L'usage du pain levé, qui a été adopté par l'Eglise d'Orient, ne touche ni à la substance ni à la vertu du sacrement. C'est une dissidence purement disciplinaire, que l'Eglise latine a mieux aimé tolérer pour entretenir la paix, que de la condamner avec scandale.

Il faut convenir cependant que l'opinion de l'Eglise latine s'accorde mieux avec les circonstances dans lesquelles fut établie l'Eucharistie, et avec la doctrine de saint Paul (1), qui assure avoir appris du Seigneur tout ce qu'il enseigne sur cet auguste sacrement. Selon le récit des Evangélistes, ce fut le premier jour des Azymes, le soir étant venu (2), *vespere facto*, que Jésus-Christ se mit à table avec ses douze Apôtres, pour célébrer la Pâque; et ce fut à la suite de ce repas légal qu'il institua l'Eucharistie, étant encore à table, et avec le même pain conséquemment, que prescrivait la loi de Moïse. Or le pain sans levain était le seul dont il fût permis aux Juifs de se servir, lorsque la solennité de Pâque était commencée. La loi prononçait même la peine de mort (3) contre ceux qui, sans user de pain fermenté, osaient en conserver dans leurs maisons. Il paraît donc hors de doute que Jésus-Christ, reli-

(1) 1 Cor. 11. 23. (2) Saint Marc, 14. 17. (3) Ex. 12. 15. Septem diebus fermentum non inveniatur in domibus vestris.

gieux observateur d'une loi qui n'était pas venu détruire, mais accomplir (1), exerça, pour la première fois, sur du pain azyme le miracle de sa toute-puissance. Rien ne confirme mieux cette opinion que l'instruction adressée par l'apôtre saint Paul aux Corinthiens, sur les dispositions avec lesquelles on doit célébrer la Pâque chrétienne. Il les leur présente sous la double figure du pain levé et du pain sans ferment, dont l'un est l'image de la corruption, l'autre, celle de la sainteté. « Mes frères, leur » écrit-il, purifiez-vous du vieux levain, afin que vous soyez » une pâte toute nouvelle, comme vous êtes vraiment les pains » purs et sans levain (2). Car Jésus-Christ, notre Pâque, a » été immolé ; c'est pourquoi célébrons cette fête (qui a succédé à la Pâque de l'ancienne loi) non avec le vieux levain, ni » avec le levain de la malice et de la corruption, mais avec les » azymes de la sincérité et de la vérité. » Malgré l'opinion de l'Eglise latine, l'Eglise grecque a retenu l'usage du pain fermenté. Cette différence ne nuit en rien à la substance du sacrement, ni à la validité de la consécration. Ainsi l'a décidé le concile de Florence, en imposant néanmoins à chaque prêtre l'obligation de suivre la coutume de son Eglise. Ceux qui contreviendraient à cette règle, se rendraient coupables d'un grand péché.

Notre-Seigneur a choisi le pain et le vin pour être la matière du sacrement de l'Eucharistie. Nous venons de voir qu'il faut entendre par pain, le pain de froment ; de même il faut entendre par vin, non toute sorte de liqueurs, mais seulement le jus exprimé de la vigne, à qui seul convient véritablement le nom de vin. Les paroles du Sauveur adressées aux Apôtres : « Je ne boirai plus désormais *de ce fruit de la vigne*, jusqu'au » jour où je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de

(1) Saint Matth. 5. 17. (2) 1 Cor. 5. 7 et suiv. Expurgate vetus fermentum, ut sitis nova conspersio, sicut estis azymi. Etenim pascha nostrum immolatus est Christus. Itaque epulemur, non in fermento veteri, neque in fermento malitiæ et nequitiae, sed in azymis sinceritatis et veritatis.

» mon Père (1), » ont servi à l'Eglise de fondement pour décider que le jus de la vigne pouvait seul être, avec le pain de froment, la matière de l'Eucharistie.

L'usage de l'Eglise est de mêler au vin quelques gouttes d'eau. Une tradition constante, appuyée sur l'autorité des Conciles et en particulier sur celle du concile de Trente, est que Jésus-Christ en a usé ainsi le premier. Ce serait une grande et coupable témérité de supprimer une cérémonie qui nous vient des Apôtres, comme toutes les coutumes universellement établies dans l'Eglise, et dont on ne peut assigner l'origine. D'après saint Cyprien (2), l'eau représente le peuple fidèle ; le vin désigne le sang de Jésus-Christ, et le mélange de l'une avec l'autre, l'union des croyants avec le Sauveur. Le concile de Trente enseigne (3) que ce mélange d'eau et de vin a pour objet de rappeler aux fidèles l'eau et le sang qui coulèrent de la plaie ouverte par la lance au côté de Jésus-Christ. La consécration cependant serait valide, sans l'addition de l'eau au vin ; seulement cette omission deviendrait un péché grave pour le prêtre, si elle était volontaire. La quantité d'eau n'est pas déterminée ; mais elle doit être en très-petite proportion, dans la crainte qu'elle n'altère la nature du vin, surtout si c'est du vin faible, ou qu'on y ait déjà mêlé de l'eau, comme le font quelquefois les marchands de vin.

Il serait à souhaiter, par respect pour la sainte Eucharistie, qu'on eût conservé l'ancienne coutume de l'Eglise, de confier aux prêtres, ou au moins à des clercs, le soin de préparer les pains qui doivent être offerts à l'autel. Plusieurs conciles ont fait à ce sujet des ordonnances très-sages. Nos pères n'auraient pas vu sans émotion, peut-être même sans scandale, les hosties destinées au saint sacrifice, passer de la poussière des boutiques sur nos autels, pour y servir par leurs accidents,

(1) Saint Matth., chap. 26, v. 29. *Non bibam amodò de hoc genimino vitis, usque in diem illum, cùm illud bibam vobiscum novum in regne Patris mei.* (2) Saint Cypr., lettre à Cécilien. (3) Session 22^e, chap. 7.

c'est-à-dire par leurs espèces, signes sensibles de l'Eucharistie, à nous rappeler la présence de la Divinité, qui a pris la place de leur substance. Ulric, ou Udalric, moine de Clugny, nous a laissé, dans son recueil des anciennes observances de ce célèbre monastère, la manière dont on faisait les hosties (1). On prenait le meilleur froment, et quelque pur qu'il fût, on le choisissait grain à grain. On le lavait, et ensuite on le mettait dans un sac très-propre et uniquement destiné à cet usage. On en chargeait un serviteur, homme de bien, qui allait le faire moudre. Il commençait par laver soigneusement les meules, et les entourer de courtines ou rideaux blancs. Il se revêtait ensuite d'une aube; puis, après avoir lavé le tamis, il y passait plusieurs fois la farine. Trois prêtres ou diacres, avec un frère convers, étaient ensuite chargés de confectionner les hosties. Après s'être lavé les mains et le visage, ils se revêtaient d'aubes et se couvraient la tête avec des amicts, qui ne servaient que dans cette occasion. Les uns faisaient la pâte sur une table bien nette, n'y employant que de l'eau froide, afin que les hosties fussent d'une plus grande blancheur; les autres les faisaient cuire lentement sur le feu, qui était d'un bois sec et préparé pour cet usage. Pendant ce travail, les quatre religieux chantaient des psaumes. On montrait encore longtemps après la révolution de 93, dans plusieurs monastères devenus des fermes, les fers qui avaient servi à confectionner les hosties. Fortunat rapporte dans la vie de sainte Radegonde, femme de Clotaire I^{er}, roi de France, que c'était l'occupation de cette pieuse Reine, pendant le carême. Elle en fournissait à plusieurs Eglises, pour le saint sacrifice et la communion des fidèles. Cette petite digression que le lecteur nous pardonnera, outre ce qu'elle a de curieux, montre bien de quel respect on savait entourer, dans ces heureux siècles, tout ce qui concerne l'adorable sacrement de l'autel.

(1) Traité des observances de Clugny, liv. 2, chap. 13.

Le pain et le vin, choisis comme matière de l'Eucharistie, étaient les éléments les plus convenables au dessein de Jésus-Christ, pour devenir les symboles des opérations intérieures de ce sacrement. 1^o Ils nous représentent mieux que tout autre substance, Notre-Seigneur comme la vraie vie des âmes, ainsi qu'il s'est appelé lui-même lorsqu'il a dit : « Je suis la » vie, » et : « ma chair est vraiment viande, mon sang vrai- » ment breuvage (1). » Puisque le corps du Seigneur est l'aliment de la vie spirituelle selon ces paroles : « Si vous ne man- » gez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie » en vous, » Notre-Seigneur pouvait-il nous le marquer plus clairement, et nous faire mieux comprendre que son corps et son sang doivent être la nourriture et le soutien de nos âmes, qu'en nous les présentant sous la figure du pain et du vin, c'est-à-dire des deux aliments les plus nécessaires au soutien de nos corps dans la vie présente ? 2^o Cette double matière du pain et du vin fortifie la croyance de la présence réelle du corps et du sang du Seigneur dans cet auguste mystère. Car le changement qui se fait de ces deux substances en notre propre substance, comme les lois de la nature nous en fournissant chaque jour une nouvelle preuve, est une image sensible de la conversion qu'opèrent les paroles de Jésus-Christ, de la substance du pain et du vin en celle de son corps sacré et de son précieux sang. 3^o Ce changement admirable indique encore ce qui se passe dans nos âmes. Sur l'autel, à n'en juger que par les sens, tout reste dans le même état, quoiqu'il y ait une véritable conversion de substance. De même, la communion nous laisse extérieurement tels qu'on nous voyait. Et néanmoins, « l'âme engraisée de Dieu, » selon l'énergique expression d'un saint Père (2), puise d'invisibles forces et une nouvelle vie dans cet aliment tout divin. 4^o Le pain et le vin sont aussi la figure de l'union qui doit exister entre tous les

(1) Ev. saint Jean, 6. 56. (2) Tertul. De la résurr. ch. 8.

membres de l'Eglise; de même que ces deux substances sont formées d'un grand nombre de grains et de grappes, mélangés et fondus ensemble, de même, selon saint Paul (1), nous ne devons former tous ensemble qu'un seul corps par la charité, « nous qui participons à un même pain et à un même calice. »

La forme de l'Eucharistie est double comme sa matière; c'est-à-dire qu'elle opère successivement et séparément le changement du pain au corps de Jésus-Christ, et le changement du vin en son sang; non que Jésus-Christ puisse être divisé, mais pour marquer la mort qu'il a soufferte, où son corps et son âme furent séparés, et dont ce sacrement est la perpétuelle commémoration (2). Souvenir, dit saint Paul, qui durera jusqu'au second avènement du Fils de Dieu, c'est-à-dire, qui se perpétuera sur la terre jusqu'à la fin des temps.

Par ces mots, *ceci est mon corps*, l'on consacre le pain; par ces autres, *ceci est le calice de mon sang*, on consacre le vin. Ces paroles, dont Notre-Seigneur Jésus-Christ se servit quand il institua l'Eucharistie, les mêmes que le prêtre prononce en son nom sur le pain et le vin, sont donc la forme de ce divin sacrement. C'est par elles réellement que le pain et le vin sont changés au corps et au sang de Jésus-Christ. Telle a toujours été la doctrine de l'Eglise, confirmée contre les hérétiques des derniers temps par le concile de Trente. « Il faut admettre » comme un dogme de foi, disent les Pères (3), que le corps de » Jésus-Christ est réellement sous les espèces du pain, et son » sang sous les espèces du vin, *par la force* des paroles dont » Notre-Seigneur s'est servi dans l'institution de l'Eucharistie. » Ces paroles ne sont pas, ainsi que le prétendent les Luthériens et les Calvinistes, une simple narration historique, faite par le prêtre, pour affirmer que ce qu'il tient dans les mains est le corps et le sang de Jésus-Christ; mais elles ont vraiment

(1) 1 Cor. 10. 17. Unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus. (2) 1 Cor. 11. 26. (3) Session 13. chap. 1.

la vertu de produire l'effet qu'elles signifient, savoir le changement du pain et du vin au corps et au sang de Notre-Seigneur.

Les prêtres, légitimement ordonnés dans l'Eglise, sont les ministres de ce sacrement. Eux seuls ont reçu le pouvoir de consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ; et cette ineffable prérogative est tellement inhérente à leur ordination, que, sans elle, tout pouvoir sur le corps du Seigneur est nul et chimérique. D'où il faut conclure qu'il n'y a plus d'Eucharistie dans aucune société chrétienne, où le sacerdoce de l'Eglise catholique, le seul d'institution divine, est interrompu. Car c'est aux Apôtres seuls et à leurs successeurs légitimes, et non aux simples fidèles, que parlait Jésus-Christ en disant : « *faites ceci* » *en mémoire de moi* (1). » Par ces paroles, il leur donnait le pouvoir d'offrir comme lui le sacrifice de son corps; il les établissait prêtres et sacrificateurs de la loi nouvelle, et non-seulement il leur accordait ce pouvoir admirable, mais il leur commandait de l'exercer, comme le déclare le saint concile de Trente (2). Du reste, il en est de ce sacrement comme de tous les autres. Sa validité repose, non sur les mérites et la sainteté du prêtre, mais sur la toute puissance et la parole de Dieu.

QUATRIÈME DISSERTATION.

Présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Cet ouvrage ne comportant pas de longs développements, j'ai dû me borner à exposer clairement les dogmes que l'Eglise propose à notre foi, en les appuyant, ça et là, de témoignages, peu nombreux, il est vrai, mais avérés et irrécusables. Je laisse

(1) Saint Luc, 22. 19. Hoc facite in meam commemorationem. (2) Session 22. Chap. 1.

de côté, pour la même raison, toutes les questions relatives à la forme de ce sacrement, et agitées entre les théologiens, non en ce qu'elle a d'essentiel pour la validité de la consécration, mais touchant certains mots de la liturgie, dont tous n'admettent pas également la nécessité, quoique tous s'accordent à regarder comme très-coupable le prêtre assez téméraire, pour s'y permettre la moindre addition ou le plus léger retranchement.

L'Eglise, immédiatement après les paroles qui viennent de consacrer le pain et le vin, ajoute ces deux mots : *mystère de foi, mysterium fidei*. Il résulte, en effet, de la consécration du pain et du vin, trois grandes vérités qui appartiennent à la foi, et devant lesquelles notre raison doit se taire et adorer. Nous devons croire fermement et confesser : 1° Qu'après la consécration, le véritable corps de Jésus-Christ, le même qui est né de la bienheureuse Vierge, qui a été suspendu à la croix, et qui règne maintenant à la droite de Dieu, est réellement présent dans l'Eucharistie. 2° Qu'il ne reste plus rien des deux substances du pain et du vin, mais qu'elles sont changées l'une et l'autre au corps et au sang de Jésus-Christ. 3° Que Jésus-Christ est tout entier sous chacune et sous chaque partie des deux espèces.

PREMIÈRE VÉRITÉ DE FOI.

Le corps de Jésus-Christ est réellement présent dans l'Eucharistie.

Rien de plus lumineux ni de plus précis en moins de paroles, que la doctrine du saint concile de Trente touchant l'Eucharistie. Il déclare (1) « que ce très saint et très auguste sacrement contient véritablement, réellement et substantiellement

(1) 13^e Session, canon 1.

» le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur
 » Jésus-Christ, par conséquent Jésus-Christ tout entier ; » ana-
 thématisant ceux qui osent prétendre « que Jésus-Christ n'est
 » dans l'Eucharistie qu'en signe, ou en figure, ou en vertu. »
 Le terme *véritablement* signifie que l'Eucharistie contient en
 vérité le corps et le sang du Fils de Dieu, et qu'elle n'est pas
 simplement la figure ou le signe de sa présence. Le terme
réellement signifie que Jésus-Christ est présent dans l'Eucha-
 ristie, non-seulement par la foi mais en réalité. Le terme
substantiellement indique, non une vertu émanée du corps de
 Jésus-Christ, mais la substance même de son corps et de son
 sang, qui y ont pris la place de la substance du pain et du vin.

Etablissons la vérité de la présence réelle : 1^o Par l'Ecriture
 sainte ; 2^o par les témoignages et l'enseignement des Pères ;
 3^o Par la croyance constante de l'Eglise.

1^o La présence réelle prouvée par l'Ecriture.

Ouvrons l'Evangile. « Jésus, dit l'auteur sacré, ayant pris
 » du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples, en
 » disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps ; puis prenant
 » le calice, il le leur présenta, disant : Buvez-en tous ; car ceci
 » est mon sang, qui sera versé pour vous et pour plusieurs. »

De l'aveu même des adversaires de la présence réelle, Notre-
 Seigneur établissait alors un grand sacrement, le sacrement
 de la Cène comme ils l'appellent, une chose infiniment sainte
 et vénérable par conséquent, et à laquelle tous les chrétiens
 devaient participer, sous peine de n'avoir pas la vie en eux (1).
 Est-il possible que le Sauveur des hommes, traitant une ma-
 tière si grave et si sérieuse, se fût servi de termes tellement
 obscurs, et tellement contraires à sa pensée, que ceux qui les

(1) Ev. saint Jean, 6, 53. Nisi manducaveritis carnem Filii hominis....
 non habebitis vitam in vobis.

entendraient ou les liraient dussent les comprendre naturellement dans le sens opposé à ce qu'ils signifient ?

Notre Seigneur proposait un dogme à notre foi ; en établissant ce divin mystère, il voulait certainement que tous y crussent ; il fallait donc qu'il le proposât sans ambiguïté. « Est-ce » qu'il n'aurait pas su, dit saint Hilaire, ou n'aurait-il pas pu le » proposer clairement, lui qui a fait les esprits et les langues, » lui qui est la vérité même ? pourrait-on dire qu'il ne l'a pas » voulu, ajoute ce saint Docteur ? Sa souveraine sagesse » n'exige-t-elle point que les choses qu'elle propose à notre » croyance soient présentées de manière à ce que tous com- » prennent ce qu'elle enseigne à tous (1). »

L'Eucharistie doit être regardée comme le testament de Jésus-Christ; c'est ainsi qu'il l'appelle lui-même, « *novum testamentum in sanguine meo* (2). » Les expressions par lesquelles nous y préparent les évangélistes, annoncent un don sans égal, un héritage d'un prix infini ; elles le désignent comme le gage final de cette tendresse singulière (3) qu'il avait toujours eue pour ses chers disciples. Or, un testateur raisonnable, surtout s'il lègue une succession de grand prix, doit vouloir tout d'abord qu'on comprenne bien sa volonté. Il ne l'enveloppe point dans des figures ; il se sert des termes les plus clairs, les plus usités. S'il employait un langage équivoque, il mettrait la discorde parmi ses héritiers et ses légataires. Ce n'est donc point dans un sens figuré, mais dans un sens naturel que Jésus-Christ a dit à ses Apôtres, en leur présentant le pain et le vin : Ceci est mon corps, ceci est mon sang. S'il n'eût voulu leur offrir que des signes de l'un et de l'autre, il les en eût prévenus, dans un moment surtout où il venait de leur déclarer que l'heure était arrivée en laquelle il ne leur parlerait plus en paraboles, (4) mais clairement et ouverte-

(1) De la Trinité. D. 9. (2) Saint Luc. 20, 22. (3) Ev. Saint Jean, 13 1.

(4) Ev. saint Jean, 16. 25.

ment. On ne trouve d'ailleurs nulle part dans l'Evangile aucun avertissement, aucune explication, pas un seul mot qui ôte aux termes dont le Fils de Dieu s'est servi dans cette circonstance, le sens premier qu'ils offrent à l'esprit. Si Jésus-Christ n'était qu'un imposteur et qu'il eût voulu tromper ses disciples en les faisant croire faussement à la présence réelle, à la manducation réelle de son corps dans l'Eucharistie, aurait-il pu leur tenir un langage plus clair et plus formel que celui-ci : « Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui sera livré pour » vous ; prenez et buvez, ceci est mon sang qui sera versé pour » vous.

L'apôtre saint Paul, qui assure avoir appris du Seigneur (1) tout ce qui concerne ce sacrement, et qui rapporte toutes les circonstances de son institution, en aurait-il appelé l'indigne usage *manque de discernement du corps du Seigneur* (2), si l'Eucharistie n'en eût été que la représentation ? Le profanateur de la grâce cachée sous le signe sensible de l'Eucharistie peut bien commettre un sacrilège, dans ce sens qu'il use indignement d'une chose sainte ; mais il ne peut pas être coupable de n'avoir pas su discerner ce qui ne s'y trouverait pas, si ce divin mystère ne contenait pas réellement le corps de Jésus-Christ.

Mais le fils de Dieu s'en était déjà expliqué de manière à ne laisser aucun doute dans l'esprit de ses Apôtres. Le sixième chapitre de l'Evangéliste saint Jean (3) nous fournit les détails d'une circonstance remarquable, dans laquelle Jésus-Christ voulut disposer les hommes à reconnaître la présence réelle de sa Divinité dans le sacrement qu'il devait leur donner plus tard comme l'aliment de leurs âmes, sous les humbles apparences du pain et du vin, et comme le plus doux gage de sa tendresse.

Il venait d'opérer un grand miracle, en nourrissant cinq

(1) 1 Cor. 11. 23. (2) Ibid. *ibid.* v. 29. (3) Ev. saint Jean, chap. 6.

mille hommes avec quelques pains et quelques poissons. Se déroband aux acclamations de la multitude, qui avait voulu le faire roi, il s'était retiré du côté de Capharnaüm. Le peuple vient l'y chercher en foule, et le trouve dans la synagogue de cette ville, prêchant et instruisant, selon son usage. « Ce ne » sont pas les miracles dont vous avez été témoins, leur dit » Jésus, mais le pain dont je vous ai rassasiés, qui vous amènent près de moi avec tant d'empressement. Travaillez pour » avoir, non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure » pour la vie éternelle ; et c'est moi le Fils de l'homme, qui » vous la donnerai. Vous conservez la mémoire de la manne ; » le pain que Moïse a donné à vos pères n'est pourtant pas le » pain du ciel. C'est moi qui suis le vrai pain du ciel, le pain » de Dieu, le pain de vie. » « Les Juifs commencent alors à » murmurer contre lui, poursuit le texte sacré, de ce qu'il » avait dit : Je suis le pain vivant, descendu du ciel. » Loin de les détromper, le Sauveur se sert d'expressions encore plus fortes : « Oui, leur dit-il, je suis le pain vivant descendu du » ciel, et ce pain, c'est ma chair que je dois donner pour la » vie du monde. » De nouveaux murmures éclatent parmi la foule : « Comment cet homme, s'écrie-t-elle, peut-il donc » nous donner sa chair à manger ? » A ce reproche, qui indiquait assez le sens dans lequel les Capharnaïtes avaient interprété les paroles de Jésus, c'est-à-dire la manducation réelle et non métaphorique de sa chair, le Sauveur ne répond que par une confirmation nouvelle de l'étonnante et incompréhensible doctrine qu'il enseignait. « En vérité, en vérité, reprend-il, je vous le dis : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, » et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en » vous ; car ma chair est véritablement viande, et mon sang » est véritablement breuvage ; celui qui mange ma chair, et » boit mon sang, demeure en moi, et je demeure en lui. » « Voilà des paroles bien dures et bien difficiles à concevoir, » dit alors une partie des assistants, parmi lesquels se trouvaient

plusieurs de ceux qui marchaient à sa suite comme disciples ; quelques-uns même en prirent occasion pour l'abandonner. Jésus affligé de leur résistance, ne rectifie cependant pas ses expressions, ce qu'il aurait dû faire, s'ils les eussent mal comprises ; il se contente de leur répondre : « Vous » êtes scandalisés ? que sera-ce donc, si vous voyez le Fils de » l'homme monter où il était auparavant ? Mes paroles sont » esprit et vie (1). » comme s'il leur eût dit : Vous entendez une manducation charnelle ; celle que je propose est toute spirituelle, quoique très réelle. Ma chair et mon sang, véritablement présents dans le banquet auquel je vous invite, y seront couverts sous des voiles que vous ne pourrez soulever. La raison humaine et la lumière des sens seront impuissantes à pénétrer ce mystère. Jésus-Christ s'adressant alors avec bonté à ses douze Apôtres, ne leur dit point, comme il l'avait fait en tant d'autres rencontres : « Il vous a été donné, à vous, de connaître le mystère du royaume de Dieu ; voici le sens de cette » parabole. » Sans rétracter ni expliquer aucunement l'é-

(1) Ev. saint Jean, ch. 6. v. 26 et suiv. *Operamini non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam... Non Moyses dedit vobis panem de cœlo, sed Pater meus dat vobis panem de cœlo verum. Panis enim Dei est, qui de cœlo descendit et dat vitam mundo.... Ego sum panis vitæ... Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum, et panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vitâ. Litigabant ergò Judæi ad invicem, dicentes : Quomodò potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum ? Dicit ergò eis Jesus : Nisi manducaveritis carnem filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis... Caro enim mea verè est cibus, et sanguis meus verè est potus... Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in eo. Multi ergò audientes, dixerunt : durus est hic sermo, et quis potest eum audire ? Sciens autem Jesus, dixit eis : Hoc vos scandalizat ! Si ergò videritis Filium hominis ascendentem ubi erat prius... Ex hoc multi discipulorum ejus abierunt retrò, et jam non cum illo ambulabant. Dixit ergò Jesus ad duodecim : Numquid et vos vultis abire ? Respondit ergò ei Simon Petrus : Domine, ad quem ibimus ? verba vitæ aternæ habes. Et nos credidimus et cognovimus, quia tu es Christus Filius Dei.*

trange doctrine qui venait de jeter l'émoi dans son auditoire, il se borne à leur dire : « Et vous, ne voulez-vous point aussi » me quitter ? Seigneur, lui répond Pierre, à qui un rayon » de la lumière céleste fit connaître la sagesse de son divin » Maître, Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles » de la vie éternelle. Nous croyons et nous confessons que » vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. » Ainsi les Capharnaïtes, comprenant les paroles de Jésus-Christ dans le sens d'une manducation très réelle, murmurent hautement contre lui. Plusieurs de ses disciples l'abandonnent en même temps, parce qu'ils ne peuvent se résoudre à admettre le mystère qu'il leur annonce. Notre-Seigneur ne cherche ni à détromper les premiers, ni à retenir les autres. Pierre, prenant la parole, proteste de sa foi et de celle des autres apôtres, en s'écriant : « Seigneur, à qui irions-nous ? Les paroles que nous venons » d'entendre et qui ont tant surpris cette foule, nous croyons » fermement que ce sont *les paroles de la vie éternelle*. Celui » qui nous les prêche, *nous croyons que c'est le Fils de » Dieu.* »

20 La présence réelle prouvée par les témoignages et les textes
des saints Pères.

Nous ne pouvons insérer ici, même en abrégé, tous les témoignages que nous ont laissés les Pères de l'Eglise, sur ce point capital. Néanmoins nous devons à la piété et à l'instruction de nos lecteurs, de leur en faire connaître quelques-uns des plus illustres, et dans lesquels la foi à la présence réelle est nettement formulée.

Saint Ignace, évêque et martyr du second siècle, dans son épître aux fidèles de Smyrne, reproche à certains hérétiques de s'abstenir de l'Eucharistie, *« parce qu'ils ne voulaient pas croire » qu'elle fût la chair de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la même*

» *chair qui a souffert pour nos péchés, et que le Père a ressuscitée* (1). »

Saint Justin, dans son apologie à l'empereur Antonin, ne laisse aucune prise à l'hérésie, lorsqu'il dit en parlant du sacrement de l'autel : « Nous ne le recevons pas comme si c'était » un pain ordinaire et un breuvage commun. Mais de même » que Jésus-Christ, notre Sauveur, s'est revêtu de chair et de » sang pour notre salut ; de même nous croyons que ce pain » et ce breuvage qui, par le changement qu'ils éprouvent dans » notre corps, nourrissent notre chair et notre sang, étant » sanctifiés par les prières que le Verbe de Dieu nous a enseignées, deviennent *la chair et le sang de ce même Jésus-Christ*, qui s'est fait homme pour nous (2). »

Il faut fermer les yeux volontairement à la lumière pour ne pas reconnaître la présence réelle dans ces paroles de saint Irénée, évêque de Lyon et martyr : « Comment pourront-ils » (les hérétiques) se persuader que le pain sur lequel on fait » des prières, est *le corps du Seigneur, et que le calice contient son sang*, s'ils ne le regardent pas lui-même comme le Fils » de Dieu ?... Comment peuvent-ils dire que *la chair qui est nourrie du corps et du sang du Seigneur* ne reçoit point » la vie et qu'elle demeurera éternellement dans la corruption (3) ? »

Clément d'Alexandrie ne s'exprime pas moins clairement dans son Pédagogue, lorsqu'il écrit que l'aliment que nous recevons dans l'Eucharistie, est véritablement *la chair de Jésus-Christ*, et que la présence du Sauveur, *que nous renfermons dans nos poitrines*, sanctifie nos corps et nos âmes (4).

« La chair, selon Tertullien, *mange le corps et le sang de Jésus-*

(1) Ep. aux Smyrniens, n° 7. Eucharistiam carnem esse Servatoris nostri Jesu Christi, quæ pro peccatis nostris passa est. (2) Apologie, n° 98. (3) Livre 4^e contre les hérés., chap. 18 n° 5. Quomodo constabit eis, eum panem, in quo gratiæ actæ sint, corpus esse Domini ?... (4) Pédagog., liv. 2, chap. 2.

» *Christ*, afin que l'âme soit engraisnée de Dieu même (1). » Rien de plus exprès, sans doute, que ces énergiques paroles.

Origène, entre autres choses remarquables sur l'Eucharistie, dit que le pain qu'on offre dans l'Eglise devient par la vertu de la prière *un corps saint* et qui sanctifie ceux qui en usent avec de bonnes dispositions. « Quand vous recevez ce pain et » ce calice, dit-il, *vous mangez le corps du Seigneur et vous » buvez son sang* (2). »

Rien de plus lumineux ni de plus exact que ce qui est enseigné touchant l'Eucharistie par saint Cyprien, évêque de Carthage et martyr. Il l'appelle à diverses reprises *le corps et le sang de Jésus-Christ*. Il se plaint que ceux qui étaient tombés pendant la persécution s'approchaient *du Saint des saints* au retour des autels impurs du paganisme ; qu'après avoir à peine digéré les viandes consacrées aux idoles, ils venaient enlever et comme ravir par force *le corps du Seigneur*, et qu'en lui faisant une violence aussi criminelle, ils l'offensaient plus de la bouche et des mains, que lorsqu'ils l'avaient renoncé publiquement (3). Dans une lettre au pape saint Corneille, le même docteur enseigne que dans les temps de persécution, il ne faut pas laisser désarmés ceux que l'on envoie au combat, mais les fortifier par le corps et le sang de Jésus-Christ. « Comment, ajoute-t-il, les rendrons-nous capables de boire le calice du martyre, » si nous leur refusons le calice du Seigneur ? Comment pourront-ils verser un jour leur sang pour Jésus-Christ, s'ils ne » boivent chaque jour le *calice de son sang* (4). » Enfin, parmi les éloges qu'il adresse aux confesseurs de Jésus-Christ, sortis victorieux du combat, il leur adresse ces paroles remarquables : « Vos lèvres, sanctifiées par des mets célestes, après avoir » reçu *le corps et le sang du Seigneur*, ont eu horreur de se

(1) Liv. de la résurrect., chap. 8. *Caro corpore et sanguine Christi vescitur, ut et anima de Deo saginetur.* (2) Liv. 8^e contre Gelse. (3) Tract. de lapsis. (4) Lettre 57^e.

» souiller des viandes offertes aux idoles (1). » Assurément le saint évêque ne se serait pas servi de semblables expressions, s'il n'avait regardé l'Eucharistie que comme la figure du corps et du sang de Jésus-Christ.

Tant de témoignages éclatants, rendus à la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, pendant les trois premiers siècles, par de saints et illustres docteurs, presque tous honorés de la gloire du martyre, déposent victorieusement en faveur de ce dogme sacré. Il n'a pas été défendu avec moins d'énergie ni moins de précision par les saints docteurs des siècles suivants. Cette doctrine était celle des Cyrille (2), des Ambroise (3), des Augustin (4), des Chrysostôme (5), des Hilaire (6), des Jérôme (7), des Léon (8), des Grégoire (9), des Jean-Damascène (10), tous aussi distingués par leurs doctes écrits que par les hautes vertus qui leur ont mérité dans l'Eglise un culte public. Revêtus, pour la plupart, de la dignité épiscopale, et chargés du dépôt de la foi, ils ont su le garder intact, et les pasteurs qui leur ont succédé depuis quinze siècles, n'ont pas cessé d'enseigner constamment et partout la même doctrine.

Le Concile de Trente, suscité de Dieu pour combattre les novateurs du seizième siècle, et en particulier l'hérésie contraire à la présence réelle, ferme la chaîne de cette longue tradition, dont l'Eglise catholique se justifie à si juste titre. Après avoir établi solidement la vérité de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, les Pères de cette auguste assemblée s'expriment en ces termes (11) : « Il est donc hors de » doute que les fidèles sont obligés de rendre à ce très saint » sacrement le culte de latrie, qui n'est dû qu'à Dieu seul,

(1) Tract. de lapsis. (2) S. Cyrille de Jérusal. 4^e catéchèse. (3) S. Ambr. l. sur les initiés. (4) 17^e liv. de la cité de Dieu, chap. 20, sur le ps. 39 et dans une foule d'autres passages. (5) 1^{re} et 2^e hom. sur la 1^{re} épît. aux Cor. (6) 8^e liv. de la Trinité. (7) Epît. au pape Damasc. sur l'enfant prodigue. (8) Hom. sur le jeûne. (9) Liv. 1 sur les év., hom. 14^e. (10) 4^e liv. sur la foi orthodoxe. chap. 14. (11) Session 13^e, chap. 5.

» puisque la foi nous y montre présent le même Dieu que le
 » Père ordonna à ses anges d'*adorer*, lorsqu'il l'introduisit dans
 » le monde (1) ; le même Dieu devant lequel les Mages se
 » prosternèrent jusqu'à terre en l'*adorant* (2) ; le même Dieu
 » enfin que les apôtres *adorèrent* ressuscité (3). »

30 La présence réelle prouvée par la croyance constante et unanime
 de l'Eglise.

Rien ne confirme davantage la vérité de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, que la perpétuité de la foi à cet égard, non-seulement dans l'Eglise latine, mais dans l'Eglise grecque et dans les différentes communions chrétiennes séparées de la véritable Eglise par le schisme ou par l'hérésie. Jusqu'à la naissance du Protestantisme, c'est-à-dire pendant quinze cents ans, l'unanimité de croyance à la présence réelle n'a eu d'interruption que l'erreur de Bérenger, au onzième siècle, erreur étouffée dans son berceau même par le cri de la foi, qui se fit entendre d'un bout du monde à l'autre.

Il est incontestable, et c'est un fait en faveur duquel déposent tous les témoignages de l'histoire, que jusqu'au temps de la prétendue réforme, la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie était admise comme un dogme de foi. Que si l'Eucharistie n'est qu'un signe ou une figure, l'Eglise, en la faisant adorer aux fidèles, errait donc grossièrement et elle faisait d'eux autant d'idolâtres. Or, les Calvinistes reconnaissent avec nous que Jésus-Christ a promis à l'Eglise son assistance jusqu'à la fin des temps, et que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Que seraient donc devenues

(1) Hébr. 1. 6. Et adorent eum omnes angeli ejus. (2) Saint Matth. 2. 11. Et procidentes adoraverunt eum. (3) Saint Luc, 24. 52. Et ipsi adorantes, regressi sunt in Jerusalem.

les promesses de Celui, dont les paroles survivront au ciel et à la terre (1), s'il a laissé régner dans cette même Eglise, pendant quinze siècles, l'idolâtrie, le plus grand de tous les crimes, celui qui fait le plus d'injure à la Divinité ? Si les diverses Eglises du monde chrétien, d'accord avec l'Eglise romaine sur ce point fondamental, ont pu tomber avec elle dans une pareille erreur et y persévérer si longtemps, où était donc, dans ce long intervalle, la véritable épouse de Jésus-Christ ?

Si ce dogme, admis partout au seizième siècle, est étranger ou contraire à l'Evangile, comme les Calvinistes le prétendent, il a dû naître et s'introduire d'abord dans quelque église particulière, et de là se glisser peu à peu dans les autres. Or, conçoit-on la possibilité d'une telle innovation ? Comment a-t-il pu se faire que les Papes, les Evêques, les Prêtres, tous les fidèles l'aient unanimement adoptée, sans qu'une seule protestation se soit fait entendre ? Que tous aient connivé plus ou moins sciemment, et comme de concert, à une si grave atteinte portée à la foi ? Les Grecs, séparés de l'Eglise latine, l'auraient-ils soufferte d'elle sans réclamer hautement ? Celle-ci l'aurait-elle tolérée chez les Grecs, sans s'inscrire contre l'erreur, quand des questions secondaires sur le même sujet, comme celles des pains azymes, soulevaient entre les deux églises de longues et retentissantes contestations ? Le bon sens fait justice de ces hypothèses.

D'ailleurs, si cette croyance a été introduite, qu'on assigne l'époque de son apparition, qu'on nous dise quel pays lui donna naissance ; qu'on nous raconte sa généalogie, sa marche, ses progrès. De ce grand nombre d'auteurs et d'écrivains, que chaque siècle a produits, depuis les Apôtres jusqu'au protestantisme, et qui relatent les erreurs de leur temps, les controverses, quelquefois même les débats les moins importants, pas

(1) Saint Matth., 24. 35.

un qui dise un mot de *cette nouveauté*, qui laisserait pourtant derrière elle, si elle n'était l'expression de la vraie foi, les plus monstrueuses hérésies. Ce silence ne s'explique qu'en admettant que la croyance à la présence réelle n'a été *introduite* dans l'Eglise, que par les Apôtres, qui la tenaient eux-mêmes de Jésus-Christ. Et que les Calvinistes ne disent pas que le Symbole, qui contient l'abrégé de la foi, garde le silence sur un article aussi essentiel. Les Apôtres ont répondu d'avance à cette objection par le soin qu'ils ont pris de nous faire croire et confesser qu'il y a un Dieu tout-puissant et une sainte Eglise catholique. Or, croire à l'existence d'un Dieu tout-puissant, n'est-ce pas reconnaître en lui le pouvoir d'opérer la merveille, qui est dans l'Eucharistie l'objet de notre admiration et de notre culte? Confesser qu'il y a une Eglise sainte et catholique, n'est-ce point admettre tous les dogmes qu'elle enseigne? N'est-ce point la croire à l'abri des erreurs? N'est-ce point lui reconnaître le droit de fixer le sens des paroles du Sauveur qui, sans cette infaillible autorité, pourraient être la matière d'éternelles discussions entre les hommes?

DEUXIÈME VÉRITÉ DE FOI TOUCHANT LA PRÉSENCE RÉELLE.

Après la consécration, il ne reste plus rien de la substance du pain et du vin, changés l'un et l'autre au corps et au sang de Jésus-Christ.

Quoiqu'il soit impossible à l'homme d'expliquer le merveilleux changement, qui s'opère sur l'autel pendant les saints mystères, et que la raison humaine en soit réduite à ce silence d'adoration et d'anéantissement qui honore la Divinité, *tibi silentium laus*, on n'en est pas moins obligé de croire fermement, comme un dogme de foi, qu'après la consécration, il ne reste absolument rien de la double substance du pain et du vin. « Si quelqu'un nie, dit le saint concile de Trente,

» l'admirable changement de la substance du pain au corps
 » de Jésus-Christ dans le très-saint Sacrement de l'Eucharistie,
 » et de la substance du vin en son sang, qu'il soit anathème (1).»

Les paroles du Sauveur, lorsqu'il institua l'Eucharistie, indiquent sans équivoque cet ineffable changement. En effet, si la substance du pain persistait après la consécration, il aurait fallu que Notre-Seigneur eût dit : *Ici, est mon corps* ; et non pas, *ceci est mon corps* ; car le pain ne peut pas être tout à la fois du pain et le corps de Jésus-Christ. Dans le langage ordinaire, en montrant une chose, en n'en désigne pas deux, ni une autre que celle qu'on indique, à moins cependant que la chose désignée ne soit destinée par la nature ou par l'usage à en contenir une autre. Ainsi, en montrant un vase plein de vin, ou une bourse garnie d'argent, on peut dire : *Ceci est du vin, ceci est de l'argent*, parce que le vase et la bourse sont destinés l'un à renfermer une liqueur, l'autre à contenir de l'argent. Mais le pain et le vin ne sont destinés ni par leur nature, ni par l'usage, à contenir le corps et le sang d'un homme. Jésus-Christ aurait donc parlé contre l'usage ordinaire, et se serait rendu inintelligible à ses Apôtres, lorsque prenant du pain et le leur présentant, il leur disait : *Ceci est mon corps*, s'il n'avait voulu leur faire entendre que la substance de son corps venait de prendre réellement la place de la substance du pain.

C'est ce merveilleux changement que l'Eglise appelle *Transsubstantiation*, c'est-à-dire changement d'une substance en une autre. Ce terme fut employé pour la première fois par les Pères du quatrième concile général de Latran, en 1215, comme celui de *consubstantiel* l'avait été par le concile de Nicée, parce qu'ils expriment l'un et l'autre plus clairement les deux dogmes, que les deux conciles voulaient défendre

(1) Sess. 13. Can. 2. Si quis... negaverit mirabilem illam conversionem substantiæ panis in corpus et substantiæ vini in sanguinem... anathema sit.

contre les attaques de l'erreur. La nouveauté d'un terme ne doit pas le faire rejeter, parce que; selon la remarque de Vincent de Lerins dans son premier Avertissement, on ne doit condamner les nouvelles expressions, que quand elles sont contraires à la vérité et à l'antiquité de la doctrine. Or, ce terme nouveau de *Transsubstantiation*, n'est pas un nouveau dogme introduit dans la foi, mais simplement un nom nouveau dont on revêt une doctrine très-ancienne. C'est en effet, celle de tous les Pères de l'Eglise; et sans rapporter ici de nouveau les paroles des SS. Docteurs déjà cités en faveur de la présence réelle, je me contenterai de deux passages remarquables, les empruntant l'un à saint Cyrille de Jérusalem, l'autre à saint Ambroise : « A Cana en Galilée, dit saint » Cyrille, Notre-Seigneur *changea* l'eau en vin; et nous ne » croirions pas qu'il ait pu *changer* le vin en son sang (1). » « Vous me direz peut-être, dit saint Ambroise; comment me » prouvez-vous que je reçois le corps de Jésus-Christ, puisque » *je vois tout autre chose*? Je vais vous faire voir, répond le » saint Evêque, que *ce n'est point ce que la nature a formé*, » mais ce que la bénédiction a consacré, qui vous est offert, et » que la bénédiction a plus de force que la nature, puisque par » la bénédiction *la nature même est changée*. » Saint Ambroise prouve la vérité de sa réponse 1^o par le changement miraculeux de la verge de Moïse en serpent, et par celui de ce serpent revenu à son premier état de verge; 2^o par la création. « La parole de Jésus-Christ, dit-il, qui a pu faire de rien ce » qui n'était pas, ne peut-elle pas *changer* les choses qui sont, » en celles qui ne sont pas? » 3^o Enfin, par l'Incarnation : « Pourquoi cherchez-vous l'ordre de la nature dans le corps » de Jésus-Christ, puisque Notre-Seigneur est lui-même né

(1) Catéch. 22. Aquam in vinum, in Canâ Galilææ, transmutavit; et eum parùm dignum existimabimus cui credamus, cum vinum in sanguinem transmutavit.

» d'une Vierge contre l'ordre de la nature ! Avant la consécration on l'appelle autrement ; après la consécration, *post consecrationem*, on l'appelle corps, on l'appelle sang ; et vous dites, *amen, cela est vrai*. Que l'esprit confesse donc intérieurement ce que la bouche prononce (1). » Peut-on dire plus clairement que ce que nous recevons dans l'Eucharistie n'est point le pain que la nature a formé, mais le corps de Jésus-Christ, en lequel la consécration a *changé la nature* ou la substance du pain ?

TROISIÈME VÉRITÉ DE FOI TOUCHANT LA PRÉSENCE RÉELLE.

Notre-Seigneur Jésus-Christ est tout entier sous chacune des deux espèces, et sous chaque partie des deux espèces.

Il y a dans l'Eucharistie deux sortes de présence : l'une en vertu des paroles sacramentelles, qui opèrent ce qu'elles signifient ; l'autre, que l'on nomme de *concomitance*, à cause de l'union très étroite qui existe entre ce qu'appellent les paroles de la forme et ce qu'elles n'appellent pas. Je m'explique. Il se fait dans l'Eucharistie une double consécration ; par ces mots : *Ceci est mon corps*, le pain se change au corps de Jésus-Christ ; par ces paroles : *Ceci est mon sang*, le vin est changé au sang de Jésus-Christ. Il n'y a donc sous chaque espèce, *en vertu des paroles sacramentelles*, que le corps ou le sang. Mais Jésus-Christ est tout à la fois, par l'union du verbe Divin avec la nature humaine, Dieu parfait et homme parfait ; les deux na-

(1) Liv. des initiés, chap. 8. Probemus non hoc esse quod natura formavit, sed quod benedictio consecravit, majoremque vim esse benedictionis quam naturæ, quia benedictione natura ipsa mutatur... Ante benedictionem verborum cælestium aliud dicitur ; post consecrationem corpus significatur, sanguis nuncupatur... qui potuit ex nihilo facere quod non erat, non potest ea quæ sunt, in id mutare quod non erant ?

tures sont tellement jointes entre elles, dans l'adorable personne du Sauveur, que le Dieu est partout où se trouve l'homme, et l'homme partout où se trouve le Dieu. D'autre part, comme homme, il est aussi composé d'un corps et d'une âme. La mort a pu séparer une fois ces deux substances ; mais la foi nous apprend que Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus (1). Il ne peut donc plus y avoir de séparation entre son corps et son âme. De plus, comme nous venons de le dire, ces deux substances sont unies inséparablement à la divinité ; d'où il suit que Jésus-Christ étant Dieu et en même temps homme immortel, tout ce qui appartient à la divinité et à l'humanité se trouve réellement présent sous les espèces du pain, et réellement présent sous les espèces du vin, non en vertu des paroles sacramentelles qui n'appellent successivement que le corps ou le sang, mais par concomitance, expression dont se servent les théologiens, pour marquer l'union inséparable qui existe entre les diverses parties de la personne du Sauveur.

Cette doctrine est celle du concile de Trente, dont voici les propres paroles (2) : « On a toujours cru dans l'Eglise de » Dieu, qu'aussitôt après la consécration, le vrai corps de » Notre-Seigneur et son vrai sang sont contenus, avec son » âme et sa divinité, sous les espèces du pain et du vin ; qu'à » la vérité, il n'y a, en vertu des paroles sacramentelles, que » le corps sous l'espèce du pain, et que le sang sous l'espèce » du vin ; mais qu'en vertu de la liaison naturelle et de la » concomitance qui unit entre elles les différentes parties de » Jésus-Christ, l'homme tout entier se trouve sous chacune des » deux espèces, ainsi que la divinité qui y est jointe, l'union » admirable des deux natures divine et humaine ne formant » qu'une seule personne à jamais indivisible. » Le saint concile ajoute : « Il y a autant sous l'une des deux espèces que

(1) Rom. 6. 9. (2) Session 13^e, chap. 3.

» sous les deux ensemble ; car Jésus-Christ est tout entier
 » sous l'espèce du pain, et tout entier sous l'espèce du vin.
 » Il est même tout entier sous chaque partie de chacune des
 » deux espèces. » Doctrine dont il a fait une décision de foi,
 en frappant d'anathème quiconque oserait soutenir que Jésus-Christ n'est pas tout entier sous chacune des deux espèces, et sous chaque partie de ces mêmes espèces (1).

Quoique Notre-Seigneur dût se trouver tout entier sous chacune des deux espèces consacrées, de puissantes raisons semblaient exiger que la consécration du corps se fit séparément de celle du sang. « Jésus-Christ, dit saint Ambroise (2),
 » ayant pris la nature humaine tout entière pour la racheter
 » tout entière, a voulu nous laisser, dans une double consécration, le souvenir et le témoignage certain de la double
 » délivrance de notre âme et de notre corps. » Cette double consécration est, selon saint Thomas (3), une vive image de l'effusion du sang du Sauveur, qui fut versé pour nous comme à flots sur la croix. « D'ailleurs, ajoute-t-il, l'Eucharistie étant
 » destinée à la nourriture spirituelle de nos âmes, devait nous
 » être donnée sous la double forme du pain et du vin, qui courent l'une et l'autre à la parfaite réfection de nos corps. »

La substance du pain étant changée au corps de Jésus-Christ, et la substance du vin en son sang, les espèces qui dérobent à nos yeux sa majesté, sont ou *des apparences* qui produisent sur nous, par l'ordre de Dieu, les mêmes sensations de goût, de couleur, etc., que la réalité même, ou *des accidents* qui subsistent contre l'ordre naturel et par l'effet de la toute-puissance divine, hors du sujet auquel ils appartiennent. Tout étant mystère dans ce sacrement adorable, il ne faut rechercher l'explication des merveilles dont il est rempli, ni dans les démonstrations de la science, ni dans les raisonnements de la

(1) Session 13^e, canon 3^e. (2) Saint Ambr. sur la 1^{re} Epit. aux Corinth.
 (3) Saint Thom., 2^e partie de la Somme, question 31^e.

philosophie, mais dans la toute-puissance et la sagesse de Dieu, qui se joue des obstacles, et « à qui rien n'est impossible, » dit l'Écriture.

S'il nous est interdit de soulever le voile qui couvre les saints mystères, il n'est pas défendu à notre piété de rechercher respectueusement les motifs pour lesquels Jésus-Christ a voulu se donner à nous dans le sacrement de son amour, sous les espèces du pain et du vin. Ce divin Sauveur se proposait de nourrir nos âmes de sa chair sacrée, et de les enivrer de son sang. S'il avait eu besoin de consulter les hommes pour connaître leurs dispositions relativement à ce divin banquet et touchant la manière dont cette nourriture pouvait leur être offerte, il aurait pu juger de leur répugnance par les murmures des Capharnaïtes, qui avaient interprété ses paroles dans un sens grossier et charnel. Il était donc digne de sa sagesse, de choisir, pour voiler sa divine présence, les deux aliments les plus communs, les plus usités, et qui concourent chaque jour à la nourriture de nos corps. Ce choix avait encore deux avantages : par l'un, se trouvaient réfutées d'avance les calomnies du paganisme contre les premiers chrétiens. Les païens, en effet, qui n'avaient que des idées confuses de nos mystères, dont on leur dérobait la connaissance avec grand soin, accusèrent les fidèles d'immoler à leur Dieu un petit enfant, et d'en manger la chair dans d'horribles festins. Par l'autre, en nous présentant son corps à manger et son sang à boire sous les espèces du pain et du vin, qui nous en cachent la vue, il voulait s'assurer de notre foi qui, selon la pensée du pape saint Grégoire (1), est sans mérite, lorsqu'elle peut trouver dans la raison humaine le secret des profondeurs de Dieu.

La foi sincère à la présence réelle de Jésus-Christ dans ce sacrement, doit faire naître en nous le double sentiment du respect et de l'amour.

(1) Saint Grégoire, 26^e hom. sur l'Évang.

1^o Le respect. Nous savons que Jésus-Christ est réellement présent dans ce mystère. Nous ne serions plus chrétiens si nous cessions de le croire fermement. Nous croyons donc que le Fils de Dieu est présent sur l'autel, le même Jésus dont le bras lance la foudre, qui commande aux tempêtes, qui tient entre ses mains nos destinées et nos vies, qui pourrait nous briser et nous anéantir. Nous croyons que des milliers d'anges, se couvrant la face de leurs ailes, pour me servir du langage figuré de nos saints Livres, adorent en tremblant le Dieu de l'Eucharistie. Et nous ne sommes point saisis d'une religieuse frayeur lorsque nous franchissons le seuil de nos églises ; et nous ne sommes point couverts de confusion à la vue de nos péchés, lorsque nous paraissions en sa présence. Nous apportons aux pieds des saints autels un esprit dissipé, tout rempli de pensées vaines et de souvenirs mondains, un cœur froid et volage, des yeux qui errent çà et là sans retenue, un extérieur qui dénote plus d'ennui que de foi et de piété, une légèreté de manières, en un mot, que nous n'oserions peut-être pas nous permettre dans une assemblée respectable, et qui contraste si fort, par l'absence de tout respect, avec notre croyance touchant l'Eucharistie.

2^o L'amour. *Sic nos amantem quis non redamaret ?* s'écrie l'Eglise dans un de ses cantiques : « Qui n'aimerait un Dieu » qui nous a tant aimés ? » Est-il possible en effet de porter plus loin la tendresse, que Jésus ne l'a-fait dans le sacrement qu'on a si bien appelé le sacrement de son amour ? Pour ne point nous quitter tout à fait après avoir achevé l'œuvre de notre rédemption, il institue un sacrement par lequel il perpétue sa présence au milieu des hommes ; et pour l'instituer, il compte pour rien les plus rudes épreuves, celles mêmes qui semblaient s'attaquer à sa gloire et la compromettre. Pour nous donner ce gage de son amour, il se soumet d'avance à d'innombrables mépris, à des blasphèmes, à d'horribles sacrilèges, et aux plus humiliants abandons. Vrai Fils de Dieu, Dieu comme

son Père, il devient le Dieu caché dont parle le prophète (1); il voile sa majesté sous les humbles apparences du pain et du vin. Roi des anges, il permet à un ver de terre de venir lui jeter l'insulte jusque sur les marches de son sanctuaire. Maître des célestes parvis, il descend et se confîne dans une pauvre église de village, où on le laissera seul ou presque seul durant des semaines entières. Dieu de sainteté, qui a trouvé des taches jusque dans les plus purs Esprits qui entourent son trône, il souffre que de nouveaux Judas le reçoivent dans des cœurs corrompus, et par le plus horrible des attentats, portent sur sa chair sacrée leurs mains souillées et sacrilèges. Oh ! que le Fils de Dieu nous a donc aimés, puisqu'il s'est résigné d'avance à ces outrages, pour demeurer au milieu de nous jusqu'à la fin des siècles ! Quelle tendresse ne nous témoigne-t-il point d'un autre côté dans la sainte communion, lorsqu'il s'unit à nous d'une manière si intime, reposant son cœur adorable sur notre cœur, nous donnant réellement et nous abandonnant sans réserve son corps, son sang, son âme, sa divinité, ses grâces, tout son amour ! Est-il possible, quand on croit de pareilles choses, de ne pas aimer ce Dieu si bon, que l'amour tient captif dans nos tabernacles, et qui ne demande en paiement de ses bienfaits, que notre cœur et notre amour !

(1) Isaï, 45. 15. Verè tu es Deus absconditus.

» sous les deux ensemble ; car Jésus-Christ est tout entier
 » sous l'espèce du pain, et tout entier sous l'espèce du vin.
 » Il est même tout entier sous chaque partie de chacune des
 » deux espèces. » Doctrine dont il a fait une décision de foi,
 en frappant d'anathème quiconque oserait soutenir que Jésus-Christ n'est pas tout entier sous chacune des deux espèces, et sous chaque partie de ces mêmes espèces (1).

Quoique Notre-Seigneur dût se trouver tout entier sous chacune des deux espèces consacrées, de puissantes raisons semblaient exiger que la consécration du corps se fît séparément de celle du sang. « Jésus-Christ, dit saint Ambroise (2), » ayant pris la nature humaine tout entière pour la racheter » tout entière, a voulu nous laisser, dans une double consécration, le souvenir et le témoignage certain de la double » délivrance de notre âme et de notre corps. » Cette double consécration est, selon saint Thomas (3), une vive image de l'effusion du sang du Sauveur, qui fut versé pour nous comme à flots sur la croix. « D'ailleurs, ajoute-t-il, l'Eucharistie étant » destinée à la nourriture spirituelle de nos âmes, devait nous » être donnée sous la double forme du pain et du vin, qui courent l'une et l'autre à la parfaite réfection de nos corps. »

La substance du pain étant changée au corps de Jésus-Christ, et la substance du vin en son sang, les espèces qui dérobent à nos yeux sa majesté, sont ou *des apparences* qui produisent sur nous, par l'ordre de Dieu, les mêmes sensations de goût, de couleur, etc., que la réalité même, ou *des accidents* qui subsistent contre l'ordre naturel et par l'effet de la toute-puissance divine, hors du sujet auquel ils appartiennent. Tout étant mystère dans ce sacrement adorable, il ne faut rechercher l'explication des merveilles dont il est rempli, ni dans les démonstrations de la science, ni dans les raisonnements de la

(1) Session 13^e, canon 3^e. (2) Saint Ambr. sur la 1^{re} Epit. aux Corinth.
 (3) Saint Thom., 2^e partie de la Somme, question 31^e.

philosophie, mais dans la toute-puissance et la sagesse de Dieu, qui se joue des obstacles, et « à qui rien n'est impossible, » dit l'Écriture.

S'il nous est interdit de soulever le voile qui couvre les saints mystères, il n'est pas défendu à notre piété de rechercher respectueusement les motifs pour lesquels Jésus-Christ a voulu se donner à nous dans le sacrement de son amour, sous les espèces du pain et du vin. Ce divin Sauveur se proposait de nourrir nos âmes de sa chair sacrée, et de les enivrer de son sang. S'il avait eu besoin de consulter les hommes pour connaître leurs dispositions relativement à ce divin banquet et touchant la manière dont cette nourriture pouvait leur être offerte, il aurait pu juger de leur répugnance par les murmures des Capharnaïtes, qui avaient interprété ses paroles dans un sens grossier et charnel. Il était donc digne de sa sagesse, de choisir, pour voiler sa divine présence, les deux aliments les plus communs, les plus usités, et qui concourent chaque jour à la nourriture de nos corps. Ce choix avait encore deux avantages : par l'un, se trouvaient réfutées d'avance les calomnies du paganisme contre les premiers chrétiens. Les païens, en effet, qui n'avaient que des idées confuses de nos mystères, dont on leur dérobait la connaissance avec grand soin, accusèrent les fidèles d'immoler à leur Dieu un petit enfant, et d'en manger la chair dans d'horribles festins. Par l'autre, en nous présentant son corps à manger et son sang à boire sous les espèces du pain et du vin, qui nous en cachent la vue, il voulait s'assurer de notre foi qui, selon la pensée du pape saint Grégoire (1), est sans mérite, lorsqu'elle peut trouver dans la raison humaine le secret des profondeurs de Dieu.

La foi sincère à la présence réelle de Jésus-Christ dans ce sacrement, doit faire naître en nous le double sentiment du respect et de l'amour.

(1) Saint Grégoire, 26^e hom. sur l'Évang.

1^o Le respect. Nous savons que Jésus-Christ est réellement présent dans ce mystère. Nous ne serions plus chrétiens si nous cessions de le croire fermement. Nous croyons donc que le Fils de Dieu est présent sur l'autel, le même Jésus dont le bras lance la foudre, qui commande aux tempêtes, qui tient entre ses mains nos destinées et nos vies, qui pourrait nous briser et nous anéantir. Nous croyons que des milliers d'anges, se couvrant la face de leurs ailes, pour nous servir du langage figuré de nos saints Livres, adorent en tremblant le Dieu de l'Eucharistie. Et nous ne sommes point saisis d'une religieuse frayeur lorsque nous franchissons le seuil de nos églises ; et nous ne sommes point couverts de confusion à la vue de nos péchés, lorsque nous paraissions en sa présence. Nous apportons aux pieds des saints autels un esprit dissipé, tout rempli de pensées vaines et de souvenirs mondains, un cœur froid et volage, des yeux qui errent çà et là sans retenue, un extérieur qui dénote plus d'ennui que de foi et de piété, une légèreté de manières, en un mot, que nous n'oserions peut-être pas nous permettre dans une assemblée respectable, et qui contraste si fort, par l'absence de tout respect, avec notre croyance touchant l'Eucharistie.

2^o L'amour. *Sic nos amantem quis non redamaret ?* s'écrie l'Eglise dans un de ses cantiques : « Qui n'aimerait un Dieu » qui nous a tant aimés ? » Est-il possible en effet de porter plus loin la tendresse, que Jésus ne l'a fait dans le sacrement qu'on a si bien appelé le sacrement de son amour ? Pour ne point nous quitter tout à fait après avoir achevé l'œuvre de notre rédemption, il institue un sacrement par lequel il perpétue sa présence au milieu des hommes ; et pour l'instituer, il compte pour rien les plus rudes épreuves, celles mêmes qui semblaient s'attaquer à sa gloire et la compromettre. Pour nous donner ce gage de son amour, il se soumet d'avance à d'innombrables mépris, à des blasphèmes, à d'horribles sacrilèges, et aux plus humiliants abandons. Vrai Fils de Dieu, Dieu comme

son Père, il devient le Dieu caché dont parle le prophète (1) ; il voile sa majesté sous les humbles apparences du pain et du vin. Roi des anges, il permet à un ver de terre de venir lui jeter l'insulte jusque sur les marches de son sanctuaire. Maître des célestes parvis, il descend et se confie dans une pauvre église de village, où on le laissera seul ou presque seul durant des semaines entières. Dieu de sainteté, qui a trouvé des taches jusque dans les plus purs Esprits qui entourent son trône, il souffre que de nouveaux Judas le reçoivent dans des cœurs corrompus, et par le plus horrible des attentats, portent sur sa chair sacrée leurs mains souillées et sacrilèges. Oh ! que le Fils de Dieu nous a donc aimés, puisqu'il s'est résigné d'avance à ces outrages, pour demeurer au milieu de nous jusqu'à la fin des siècles ! Quelle tendresse ne nous témoigne-t-il point d'un autre côté dans la sainte communion, lorsqu'il s'unit à nous d'une manière si intime, reposant son cœur adorable sur notre cœur, nous donnant réellement et nous abandonnant sans réserve son corps, son sang, son âme, sa divinité, ses grâces, tout son amour ! Est-il possible, quand on croit de pareilles choses, de ne pas aimer ce Dieu si bon, que l'amour tient captif dans nos tabernacles, et qui ne demande en paiement de ses bienfaits, que notre cœur et notre amour !

(1) Isaï, 45. 15. Verè tu es Deus absconditus.

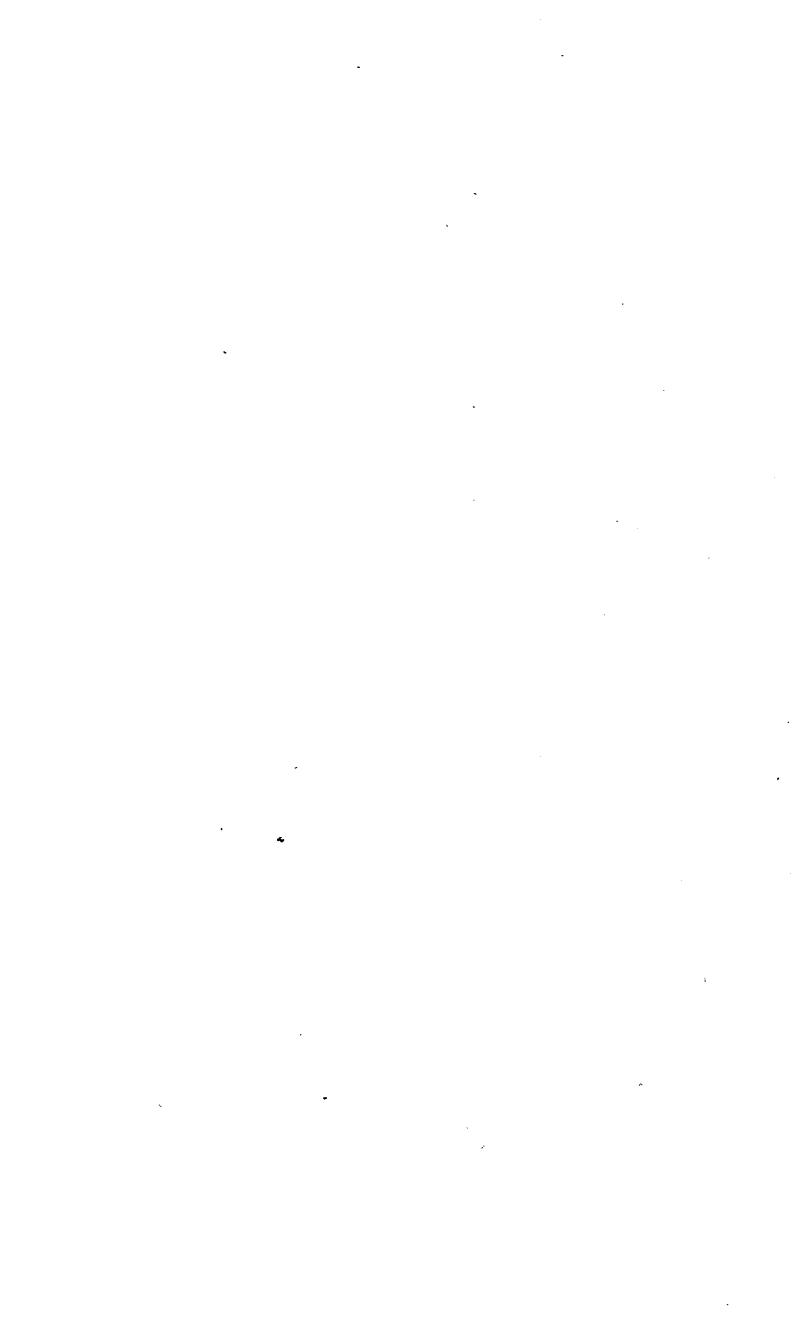


TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME, ET DES DISSERTATIONS
QUI LES SUBDIVISENT.



PREMIÈRE PARTIE. — SUR LE SYMBOLE.

PRÉFACE.	1
INTRODUCTION.	13

CHAPITRE PREMIER.

Dissertation unique. Origine du Symbole. Les Apôtres en sont les auteurs. Nombre et ordre des articles qui le composent. .	29
--	----

CHAPITRE DEUXIÈME.

Première Dissertation. Unité de Dieu. Mystère de la Sainte- Trinité	36
Deuxième Dissertation. Le nom de Père donné à la première personne. Toute-Puissance de Dieu	41
Troisième Dissertation. Création du monde. Les Anges et l'Homme. Chute d'Adam. Nécessité et promesse d'un Rédemp- teur	44

CHAPITRE TROISIÈME

Dissertation unique. Sur les Prophéties. Prophéties concernant Notre-Seigneur Jésus-Christ.	50
---	----

CHAPITRE QUATRIÈME.

Première Dissertation. Sur le double nom de Jésus et de Christ donné au Messie.	58
Deuxième Dissertation. Divinité de Jésus-Christ. Son souverain domaine sur toutes les créatures.	63

CHAPITRE CINQUIÈME.

Première Dissertation. Mystère de l'Incarnation	66
Deuxième Dissertation. Naissance de Jésus-Christ. Incomparable dignité de Marie.	70

CHAPITRE SIXIÈME.

Dissertation unique. Précis de la vie, des miracles et des vertus de Jésus-Christ	73
--	----

CHAPITRE SEPTIÈME.

Première Dissertation. Souffrances, crucifiement et mort de Jésus-Christ. Enseignements de la rédemption. Marie au pied de la croix.	81
Deuxième Dissertation. Sépulture de Jésus-Christ	87

CHAPITRE HUITIÈME.

Première Dissertation. Descente de Jésus-Christ aux Enfers. Existence du Purgatoire.	90
Deuxième Dissertation. Résurrection de Jésus-Christ. Preuves qui en établissent la certitude.	97

CHAPITRE NEUVIÈME.

Première Dissertation. Ascension de Jésus-Christ. Désir du ciel.	104
Deuxième Dissertation. Gloire et puissance de Jésus-Christ, comme homme, dans le ciel	107

CHAPITRE DIXIÈME.

Première Dissertation. Sécond avènement de Jésus-Christ. Jugement particulier	111
Deuxième Dissertation. Nécessité d'un jugement général.	115
Troisième Dissertation. Signes précurseurs du jugement général. Forme et sentence de ce jugement. L'enfer. Exécrable malice du péché.	119

CHAPITRE ONZIÈME.

Dissertation unique. Divinité du Saint-Esprit. Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, avec lesquels il ne forme qu'un seul Dieu. Hérésies des Macédoniens et des Grecs schismatiques. Dons du Saint-Esprit. Admirables changements qu'il opère dans les Apôtres	125
---	-----

CHAPITRE DOUZIÈME.

Première Dissertation. Etymologie du mot Eglise. Définition et nature de l'Eglise.	135
Deuxième Dissertation. Des différentes parties de l'Eglise. Eglise triomphante, Eglise militante, Eglise souffrante. Quels sont les véritables membres de l'Eglise? Les pécheurs en font-ils partie? Des infidèles, des catéchumènes, des hérétiques, des schismatiques et des excommuniés.	141
Troisième Dissertation. Propriétés et caractères de l'Eglise. L'Eglise est une, sainte, catholique, apostolique, romaine.	149
Quatrième Dissertation. Suite du même sujet. L'Eglise est visible, indéfectible et infaillible.	167
Cinquième Dissertation. La communion des saints.	179

CHAPITRE TREIZIÈME.

Première Dissertation. Où se trouve la rémission des péchés, et comment elle s'opère	185
Deuxième Dissertation. Quels sont dans l'Eglise ceux qui ont le pouvoir de remettre les péchés.	190

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Première Dissertation. Certitude et preuves de la résurrection de la chair.	194
Deuxième Dissertation. Changement qui s'opèrera dans les corps par la résurrection. Qualités glorieuses des justes ressuscités.	206

CHAPITRE QUINZIÈME.

Première Dissertation. Ce qu'il faut entendre par la vie éternelle.	213
Deuxième Dissertation. Gloire et félicité des saints dans le ciel.	217



SECONDE PARTIE. — SUR LES SACREMENTS.

Dissertation préliminaire. De la Justification et de la Grâce. .	225
---	-----

CHAPITRE PREMIER.

DES SACREMENTS EN GÉNÉRAL.

Première Dissertation. Définition et nature des sacrements. .	238
Deuxième Dissertation. Jésus-Christ auteur des sacrements. Pourquoi le Sauveur les a institués. Différence entre les sacrements de l'ancienne loi et ceux de la loi nouvelle. . . .	241
Troisième Dissertation. Nombre des sacrements. Tous ne sont pas égaux en dignité, ni également nécessaires. Les deux effets principaux qu'ils produisent.	246
Quatrième Dissertation. Matière et forme des sacrements. Quels en sont les ministres. Ancienneté et utilité de leurs cérémonies.	252

CHAPITRE DEUXIÈME.

Le Baptême.

Première Dissertation. Définition du Baptême. Sa nécessité.	
--	--

Trois espèces de Baptême.	260
Deuxième Dissertation. Matière et forme du sacrement de Baptême. Trois sortes d'ablutions. A quelle époque a été institué le Baptême, et quand il est devenu obligatoire.	267
Troisième Dissertation. Ministres du Baptême. Parrains et marraines. Leurs obligations.	274
Quatrième Dissertation. Qui sont ceux qui doivent être baptisés. Dispositions que demande le Baptême. Effets de ce sacrement.	282
Cinquième Dissertation. Cérémonies du Baptême.	295

CHAPITRE TROISIÈME.

La Confirmation.

Première Dissertation. Qu'est-ce que la Confirmation ? Est-elle un véritable sacrement ?	303
Deuxième Dissertation. Matière, forme et ministre de la Confirmation	307
Troisième Dissertation. De quel genre est l'obligation de se faire confirmer. Dispositions requises pour recevoir ce sacrement	311
Quatrième Dissertation. Effets et cérémonies du sacrement de Confirmation	314

CHAPITRE QUATRIÈME.

L'Eucharistie.

SECTION PREMIÈRE. — L'EUCARISTIE-SACREMENT.

Première Dissertation. Origine et signification du mot Eucharistie. Différents noms donnés à ce sacrement.	322
Deuxième Dissertation. L'Eucharistie est un véritable sacrement. Jésus-Christ en est l'auteur. Son institution.	325
Troisième Dissertation. Matière, forme et ministre de l'Eucharistie.	329
Quatrième Dissertation. Présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie	336
Première Vérité de Foi. Le corps de Jésus-Christ est réellement présent dans l'Eucharistie.	337
Deuxième Vérité de Foi touchant la présence réelle. Après la consécration, il ne reste plus rien de la substance du pain.	

et du vin, changés l'un et l'autre au corps et au sang de Jésus-Christ	349
Troisième Vérité de Foi touchant la présence réelle. Notre-Seigneur Jésus-Christ est tout entier sous chacune des deux espèces, et sous chaque partie des deux espèces	352

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME

PRÉCIS

DE LA

DOCTRINE CATHOLIQUE

TOME SECOND.

PRÉCIS

DE LA

DOCTRINE

CATHOLIQUE

PAR

M. L'ABBÉ BERTRAND

AUMÔNIER DE LEURS MAJESTÉS LE ROI LOUIS ET LA REINE HORTENSE,

Précepteur (jusqu'en 1824) de **S. M. Napoléon III,**

ANCIEN VICAIRE-GÉNÉRAL DE NANCY.

—
OUVRAGE APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.

—
Si quis aliter docet, et non acquiescit sanis sermonibus Domini nostri Jesu Christi, superbus est, nihil sciens....

Si quelqu'un enseigne autrement, et ne se soumet point aux salutaires instructions de Notre Seigneur Jésus-Christ, c'est un orgueilleux, qui ne sait rien....

1re Ep. de saint Paul à Timothée, c. 6, v. 3.

—
TOME SECOND.

—
PARIS
AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES SAINTS-PÈRES, 66.

—
1860

DEUXIÈME PARTIE



SUR LES SACREMENTS

Haurietis aquas in gaudio de fontibus
Salvatoris.

Vous puiserez avec joie des eaux vives
aux fontaines du Sauveur.

ISAÏE, chap. 12, v. 13.



SECTION PREMIÈRE. — L'EUCHARISTIE-SACREMENT.

(SUITE.)

CINQUIÈME DISSERTATION.

**L'Eucharistie est nécessaire de précepte divin. Lois de l'Eglise à ce sujet.
Première communion des enfants.**

L'Eucharistie n'est pas du nombre de ces sacrements, dont la nécessité est indispensable au salut. Les paroles du Sauveur : « Si vous ne mangez ma chair, et ne buvez mon sang, » vous n'aurez point la vie en vous (1), » indiquent, non que l'Eucharistie confère la première grâce, mais qu'elle est nécessaire à la conservation et à l'accroissement de la grâce déjà reçue. Plus sainte et plus vénérable que les autres sacrements, elle exige, plus que tous les autres, l'état de grâce dans une

(1) Saint Jean, 6. 54.

âme pour la recevoir dignement et avec fruit. Elle est par excellence le sacrement des vivants; parce qu'il faut être, plus que pour tous les autres, vivant devant Dieu lorsqu'on s'en approche, ainsi que le signifient les aliments sous l'emblème desquels elle nous est offerte; le pain et le vin ne se donnant point aux morts ni aux malades, mais à ceux qui sont pleins de vie et de santé.

Mais si la nécessité de ce sacrement n'est pas d'une étendue pareille à celle du baptême pour les enfants, ou de la pénitence pour les adultes qui ont perdu la grâce baptismale par le péché mortel, on peut dire cependant que la sainte Eucharistie est nécessaire dans un certain sens, puisqu'elle est à la vie de notre âme ce que la nourriture est à la vie de notre corps. Aussi l'Eglise a-t-elle toujours fait à ses enfants un précepte rigoureux de la recevoir, précepte appuyé sur la volonté et les paroles formelles de Jésus-Christ, dont elle est, en vertu des promesses, la légitime et infaillible interprète. Ses lois, obligatoires pour tous sans exception, en ont déterminé les circonstances et les époques. Ainsi, aux approches de la mort, elle impose aux fidèles l'obligation de communier, à moins qu'ils n'en soient empêchés par des motifs qui ne se refusent pas, tels que l'absence de la raison, ou la crainte sérieuse d'une irrévérence qui serait la suite de la maladie. Le sentiment commun des théologiens est qu'on ne peut s'en dispenser à ce moment suprême sans pécher mortellement, hors le cas vrai d'impossibilité. C'est alors en effet que le démon redouble ses efforts; c'est l'heure décisive; il sait que cette âme va lui échapper ou tomber à jamais sous son empire; que tout dépend de la dernière victoire; que l'arbre restera éternellement où il va tomber. Rassemblant donc ses ruses et sa fureur, il livre au moribond le dernier, mais en même temps le plus terrible assaut. En butte aux tentations les plus violentes, près de succomber sous le poids des infirmités d'une vie qui s'éteint, nous avons besoin alors, plus que

jamais, comme le prophète Elie dans le désert, de manger le pain que nous offre, non un ange, mais le Seigneur des anges, afin que fortifiés par cette nourriture céleste, nous puissions achever le grand voyage qui nous reste à faire, et arriver à la montagne de Dieu (1). »

Si les dangers que court notre salut ne sont point si pressants tant que nous jouissons d'une santé florissante, il n'en est pas moins utile ni moins nécessaire de communier, au moins quelquefois, pendant le cours de la vie. Le démon veille et rôde, comme une bête féroce, autour de nous ; il ne cessera qu'après notre dernier souffle de nous harceler par ses attaques (2). « Or, c'est à la table sainte, dit saint Chrysostôme (3), » que nos âmes s'embrasent du feu divin, et deviennent semblables à des lions, devant lesquels l'ennemi recule de terreur. » D'ailleurs, l'incertitude de l'heure à laquelle le fil de nos jours peut être tranché, nous oblige à nous tenir constamment dans la disposition de ce sage serviteur, dont parle Jésus-Christ, qui attend le retour de son maître (4), et se tient prêt sans cesse à lui rendre compte de sa gestion.

Pendant les premiers siècles de l'Eglise, qu'on a appelés si justement son âge d'or, la piété et la dévotion des fidèles envers cet auguste Sacrement étaient si grandes, qu'elle n'avait pas eu besoin de leur faire aucun précepte de recevoir fréquemment la sainte Eucharistie. On sait que la plupart communiaient tous les jours, ou toutes les fois au moins qu'ils assistaient à la célébration des saints mystères. Lorsqu'il s'élevait quelque persécution, on la regardait comme le bouclier, contre lequel viendraient s'amortir le bras et la rage des bour-

(1) 3 Rois, 19. 6 et suiv. Respexit, et ecce ad caput suum subcinericius panis... Comedit ergo, et ambulavit in fortitudine cibi illius, usque ad montem Dei Horeb. (2) 1^{re} éplt. de saint Pierre, 5. 8. (3) Saint Jean Chrysost. 46^e hom. sur saint Jean. Tanquàm leones, ab illà mensà recedamus, facti diabolo terribiles. (4) Saint Luc, 12. 36 et 37.

reaux. « Il faut, disait saint Cyprien (1), rassasier de cette » divine viande ceux que l'on veut mettre à couvert des coups » de l'ennemi. C'est lorsqu'ils sont près d'entrer au combat, » qu'il faut leur donner le sang de Jésus-Christ, afin de les » porter à répandre eux-mêmes leur sang pour l'Evangile. Le » courage s'abat, ajoute le saint Docteur, le cœur languit, si » l'on n'est soutenu et animé par l'Eucharistie. »

La paix rendue à l'Eglise attiédit insensiblement la ferveur des chrétiens. Le goût de cette nourriture spirituelle alla s'affaiblissant de jour en jour. L'Eglise, dans la crainte qu'il ne s'éteignît davantage, régla qu'on communierait trois fois par an, à Pâques, à la Pentecôte et à Noël. Le relâchement s'étant accru de nouveau, jusque-là que plusieurs passaient des années entières sans communier, l'Eglise voulut bien, par condescendance, réduire à une seule les trois communions qu'elle avait prescrites par année. Dans le quatrième concile général de Latran, tenu l'an 1215, sous le pontificat d'Innocent III, les Pères assemblés portèrent le célèbre décret qui a force de loi maintenant encore dans toute l'Eglise, et par lequel la communion Pascale est ordonnée à tous les chrétiens, sans distinction. Comme ce règlement est d'une haute importance pour le salut, et que la pratique en est bien négligée, il m'a paru utile de l'insérer ici textuellement :

« Que tout fidèle de l'un et de l'autre sexe (2), qui a atteint

(1) Lettre 57^e au pape saint Corneille. Quos excitamus et hortamur ad prælium, non inermes relinquamus, sed protectione sanguinis et corporis Christi muniamus. Quos tuto esse contra adversarium volumus, munimento Dominicæ saturitatis armemus. (2) 4^e concile de Latran, canon 21^e. Omnis utriusque sexûs fidelis, postquàm ad annos discretionis pervenerit, omnia sua peccata confiteatur, ... suscipiens reverenter, ad minus in Pascha, Eucharistiæ sacramentum; nisi fortè de consilio proprii pastoris, ob aliquam rationabilem causam, ad tempus ab ejus perceptione duxerit abstinendum; alioquin vivens ab ingressu Ecclesiæ arceatur, et moriens christianâ careat sepulturâ.

» l'âge de discrétion, reçoive avec respect le sacrement de
 » l'Eucharistie, au moins à Pâques, si ce n'est que sur l'avis
 » de son propre pasteur, et pour quelque cause juste et rai-
 » sonnable, il ne juge à propos de différer à un autre temps
 » la communion. S'il en est autrement, que l'entrée de l'Eglise
 » lui soit interdite pendant sa vie, et s'il meurt en cet état,
 » qu'il soit privé de la sépulture ecclésiastique. »

Le concile de Trente a renouvelé et confirmé cette loi, « en
 » prononçant anathème (1) contre ceux qui soutiendraient que
 » chaque fidèle de l'un et de l'autre sexe, qui a atteint l'âge de
 » discrétion, n'est pas obligé de communier chaque année, pour
 » le moins à Pâques, suivant le commandement de l'Eglise,
 » notre sainte mère. » Il est à remarquer que ces peines ne sont
 que comminatoires, et qu'elles ne s'encourent point par le
 seul fait. Il faut que les coupables aient été dénoncés au su-
 périeur ecclésiastique, c'est-à-dire à l'évêque, et qu'une sen-
 tence juridique ait été prononcée contre eux, chose aujour-
 d'hui très-rare. Il est clair que les simples curés ne peuvent,
 de leur chef, défendre l'entrée de l'Eglise à ceux qui n'ont
 pas rempli le devoir pascal, ni les priver après leur mort de
 la sépulture ecclésiastique. Si les règles de la discipline étaient
 mieux comprises, on verrait moins de ces actes d'un zèle dé-
 nué de science, dont le moindre inconvénient est d'exciter
 les murmures des fidèles, et les blasphèmes des incrédules.

La loi que l'Eglise fait à tous les fidèles de l'un et de l'autre
 sexe de communier à Pâques, ne souffre d'exception qu'à l'é-
 gard des enfants, chez lesquels la raison n'est pas assez déve-
 loppée, pour faire le discernement que demande l'Apôtre (2)
 entre le pain eucharistique et une nourriture profane. L'an-
 cien usage était de leur donner la communion après leur bap-

(1) Session 13^e, canon 9^e. Si quis negaverit omnes et singulos Christi fideles utriusque sexûs, cum ad annos discretionis pervenerint, teneri, singulis annis, saltem in Paschate, ad communicandum, juxta præceptum sanctæ matris ecclesiæ, anathema sit. (2) 1 Cor. 11. 29.

tème (1), pour leur donner un accroissement de grâce, très utile en un temps, où ils étaient exposés, comme les hommes faits, à la persécution. Mais l'Eglise, depuis que la paix lui a été rendue, a sagement aboli cette coutume. Les mœurs ne sont plus aussi pures; le relâchement s'est introduit dans la plus grande partie des familles, qui étaient autrefois pour les jeunes enfants autant d'écoles de piété et de vertu; tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils entendent, dans un monde hélas ! trop corrompu, peut développer dans leurs jeunes cœurs de bien funestes germes. Il est donc convenable, avant de les admettre pour la première fois à la table sainte, de leur faire subir l'épreuve exigée par l'Apôtre (2). L'usage universel aujourd'hui est d'attendre qu'ils soient parvenus à l'âge de discrétion. Le terme n'en est point fixé. Il peut être avancé ou reculé selon les dispositions des enfants, en se conformant toutefois au règlement de l'évêque dans chaque diocèse. Mais si l'on considère l'état présent du christianisme, on reconnaîtra la nécessité d'attendre pour eux cette maturité de l'âge, qui promet une force plus grande pour entrer et marcher d'un pas assuré dans la vie chrétienne, et lutter plus courageusement contre le torrent du mauvais exemple.

On connaît l'importance de cette grande action; on sait qu'elle exerce une large influence sur toute la vie; qu'elle préserve, quand elle est bien faite, grand nombre d'enfants des écarts si communs à l'âge où ils vont entrer; qu'elle se représente un jour à la mémoire, même au milieu des plus grands égarements, comme un remords qui déchire ou comme un souvenir qui rappelle à Dieu et à la vertu. Les parents doivent donc s'empresser, quand leurs enfants vont atteindre l'âge où on les admettra au banquet sacré, de les faire inscrire et de les envoyer régulièrement au catéchisme, de les préparer de leur mieux à la sainte action qu'il vont faire, de leur en

(1) Saint Cypr. de lapsis. (2) 1 Cor. 11. 28.

inspirer une haute estime, et de leur faire désirer le jour où ils recevront, pour la première fois, le pain des anges, comme le plus beau jour de leur vie.

La discipline présente de l'Eglise n'accorde qu'aux prêtres le droit de communier sous les deux espèces; encore ne peuvent-ils en user que dans la célébration du saint sacrifice de la messe. Car, ainsi que l'enseigne le concile de Trente (1), quoique Jésus-Christ, dans la dernière cène, ait institué et donné à ses Apôtres ce vénérable sacrement sous les deux espèces, rien ne prouve qu'il ait fait aux fidèles un commandement exprès d'observer ce rit dans la réception de l'Eucharistie. Il semble même, selon le témoignage des saints Docteurs, qu'il ait voulu insinuer le contraire, comme on en peut juger par une lecture attentive du sixième chapitre de l'Evangile de saint Jean. En effet, après y avoir parlé à diverses reprises de sa chair et de son sang comme nourriture et breuvage nécessaires pour obtenir la vie éternelle et demeurer en lui, il paraît oublier l'espèce du vin, pour ne s'occuper plus que de celle du pain. « Je suis, dit-il, *le pain* vivant descendu du ciel »; et encore : « C'est mon Père qui vous donne le véritable *pain* »; et plus loin : « Si quelqu'un mange de ce *pain*, il vivra éternellement »; et enfin : « Le *pain* que je donnerai, est ma chair qui sera livrée pour la vie du monde. » Jamais il ne tient le même langage à l'égard du vin pris isolément, quoique sous cette même espèce du vin son sang dût nous être offert comme breuvage.

Dans l'apparition aux disciples d'Emmaüs, il n'est point fait mention de l'espèce du vin: Les Actes rapportent seulement que ces heureux compagnons de Jésus ressuscité le reconnurent à *la fraction du pain* (2), ce qui signifiait la communion. Saint Luc se sert du même terme, lorsqu'il décrit la vie

(1) Cor. II. 28. (2) Saint Luc, 24. 35. Cognoverunt eum in fractione panis.

des premiers chrétiens de l'Eglise naissante, « qui persévèrent », dit-il (1), dans la doctrine des Apôtres, et dans la communion *de la fraction du pain*. » Enfin, quoiqu'il soit constant que les fidèles des premiers siècles communiaient sous les deux espèces, l'Eglise a jugé convenable pour de très graves raisons de supprimer la communion sous l'espèce du vin. 1^o Elle a voulu prévenir la profanation matérielle de la sainte Eucharistie, presque impossible à éviter dans des réunions qui devenaient chaque jour plus nombreuses, et où le moindre mouvement désordonné pouvait faire épancher le précieux sang. 2^o Il n'est pas rare de trouver des personnes qui ne peuvent supporter l'odeur ni le goût du vin, et qui seraient encore moins disposées à tremper leurs lèvres dans un vase dont l'usage commun révolterait leur délicatesse; on n'est pas toujours maître de se défendre d'une telle répugnance. 3^o Comme l'Eucharistie doit être donnée en viatique aux mourants, il aurait fallu transporter hors des temples le sang du Seigneur et l'exposer ainsi à de graves irrévérences. 4^o Il y a beaucoup de pays où la vigne ne croît point, et les frais d'acquisition et de transport auraient excédé le revenu d'un grand nombre de pauvres églises. 5^o Enfin, la raison principale qui a déterminé l'Eglise à la suppression du calice pour les simples fidèles, a été le désir d'inculquer à ses enfants une vérité niée par l'hérésie, savoir que Jésus-Christ est présent tout entier sous chacune des deux espèces. Jean Hus ayant excité des troubles en Bohême, en prétendant entre autres erreurs, que l'usage du calice était absolument nécessaire, le concile général de Constance, pour démontrer la fausseté de cette doctrine si opposée à l'Ecriture et à la tradition, ordonna qu'on s'en tiendrait à la coutume déjà établie de ne communier que sous une espèce, et il porta la défense absolue d'administrer l'Eucharistie aux laïcs sous l'espèce du vin.

(1) Act. des Apôtres, 2, 42. Erant autem perseverantes in doctrinâ apostolorum, et communicatione fractionis panis.

SIXIÈME DISSERTATION.

**Effets de l'Eucharistie. Dispositions nécessaires pour en approcher dignement.
Trois sortes de Communions.**

Ce sont surtout les admirables effets que la sainte Eucharistie opère dans nos âmes, qui l'établissent comme le chef-d'œuvre de cette charité ardente dont brûlait le Sauveur des hommes, charité qui avait placé sur ses lèvres cette invitation si touchante : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine » et dans l'affliction, et je vous soulagerai (1). »

Le premier effet de l'Eucharistie est de nous unir intimement et de nous incorporer à Jésus-Christ. On peut lui être uni par la foi, en croyant toutes les vérités qu'il a révélées ; on peut aussi lui être uni par la charité, en l'aimant par-dessus toute chose. La foi lui soumet notre entendement ; la charité lui attache notre cœur. Mais il y a une union beaucoup plus intime et plus parfaite, qui ne se trouve que dans l'Eucharistie : c'est celle qui se fait par la participation à sa chair sacrée et à son précieux sang. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'assure par ces paroles (2) : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. » Comme les aliments que nous prenons se mêlent à notre substance et s'y incorporent, de même, par la sainte Eucharistie, il se fait entre Jésus-Christ et nous une union telle, que nous sommes transformés en lui. « Nous devenons en quelque sorte une même chair avec lui, un même sang avec lui, » comme parle saint Cyrille de Jérusalem. « Nous lui sommes unis comme une cire » fondue s'unit et se mélange à une autre cire fondue (3). » C'est ce qui faisait dire à l'Apôtre saint Paul (4) : « Ce n'est

(1) Saint Matt. II, 28. (2) Ev. saint Jean, 6. 57. (3) Saint Cyrille de Jérusal. 4^e catéchèse. Sicut qui liquefactæ ceræ aliam ceram infuderit. (4) Galat. 2. 20.

» plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » C'est cette vérité que Jésus-Christ fit entendre lui-même à saint Augustin, lorsqu'il lui disait : « Je suis la nourriture des forts; » mangez, et vous sentirez vos forces s'accroître; ce n'est pas » moi qui serai changé en vous, mais vous qui serez changé » en moi (1). »

Le second effet de l'Eucharistie est d'augmenter, d'affermir et de conserver en nous la vie spirituelle de la grâce. « La » grâce et la vérité ont été apportées au monde par Jésus- » Christ (2). C'est par lui que la grâce nous est venue, dit saint » Paul (3). » Il nous l'a méritée par son incarnation; il nous l'a achetée de son sang; il en est donc le maître et le dispensateur. Ceux qui le reçoivent dignement, reçoivent, non quelques gouttes de cette rosée céleste, mais une pluie de grâces. Le Fils de Dieu réside sur nos autels, les mains pleines de grâces; quand il descend en nous par la sainte communion, il ne laisse point ses grâces derrière lui, il les apporte et les verse sans mesure dans l'âme bien préparée. Il en est de l'Eucharistie à l'égard de notre âme, comme de la nourriture naturelle pour notre corps : celui-ci doit aux aliments, non-seulement sa conservation, mais l'accroissement de ses forces. L'âme trouve de même dans cette manne céleste l'aliment qui lui donne, avec la vie, une activité toujours nouvelle, et cette jeunesse de l'aigle dont parle le roi-prophète, qui ravive son ardeur et la maintient dans son essor vers Dieu.

Le troisième effet de l'Eucharistie est d'affaiblir en nous la concupiscence et de modérer la violence de nos passions. Nous naissons tous avec une forte inclination vers le mal; c'est comme un venin inoculé à la nature humaine par le péché du premier homme. L'Eucharistie ne nous en délivre pas entière-

(1) Saint Aug. Confessions, liv. 7. chap. 10. *Cibus sum grandium. Nec tu me in te mutabis, sed tu mutaberis in me.* (2) Ev. saint Jean, 1. 17. *Gratia et veritas per Jesum Christum.* (3) Rom. 7. 25. *Gratia Dei per Jesum Christum.*

ment, mais elle en affaiblit la malignité. Aussi a-t-elle toujours été regardée par tous les maîtres de la vie spirituelle comme le plus puissant antidote du poison qui infecte nos âmes. Ceux qui en approchent avec un cœur bien préparé, en font une avantageuse expérience : leurs tentations deviennent plus rares et moins violentes ; et tant qu'ils sont fidèles à s'approcher dignement du pain des forts, la vertu du corps et du sang de Jésus-Christ les rend vainqueurs des mauvaises convoitises et des passions.

Le quatrième effet de l'Eucharistie, et qui est comme le complément de tous les autres, est de nous donner le gage de la vie éternelle et de la résurrection glorieuse. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous enseigne cette consolante doctrine (1) : « Celui, dit-il, qui mange ma chair et qui boit » mon sang, a la vie éternelle ; et je le ressusciterai au » dernier jour. » La vie que la sainte Eucharistie communique à l'âme, est le commencement et comme un avant-goût de la vie bienheureuse. La chair vivante de Jésus-Christ agit même sur nos corps ; elle y est comme une semence et un germe d'immortalité, qui les fera un jour renaître de la poussière du tombeau, et les revêtira d'un manteau de gloire et d'honneur. « Oui, dit saint Irénée (2), puisque Jésus-Christ » descend en nous par sa chair sacrée, il est certain que nous » ressusciterons un jour. La présence de ce corps glorieux est » le gage certain de notre résurrection. »

La dignité de ce divin sacrement, les grâces sans nombre qui y sont attachées, les fruits précieux de salut qu'on y recueille, exigent que les chrétiens s'en approchent avec les plus saintes dispositions, s'ils ne veulent s'exposer au reproche de n'avoir pas fait le discernement du corps du Seigneur, et

(1). Ev. S. Jean, 6, 53. Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam, et ego ressuscitabo eum in novissim o die. (2) S. Irénée, 5^e liv. contre les hérétiques.

aux suites terribles d'une si criminelle négligence. L'homme étant composé d'une double substance, corporelle et spirituelle, il convient de les préparer l'une et l'autre à la réception de l'hôte divin, qui doit les honorer de sa présence. C'est alors qu'il faut se rappeler ce que disait David à Salomon et au peuple d'Israël, lorsqu'il fut question de la construction du temple : (1) « L'entreprise dont il s'agit est grande ; ce n'est » pas pour un homme ; mais pour Dieu même que nous voulons » préparer une maison. »

Dispositions du corps.

1° Il faut être à jeûn, c'est-à-dire n'avoir ni bu, ni mangé depuis minuit. Cette coutume remonte au berceau de l'Eglise, et ne souffre d'exception qu'à l'égard des malades, lorsqu'étant en danger de mort, ils reçoivent la sainte communion en viatique. L'obligation de communier dans cette circonstance étant de droit divin, l'emporte sur la nécessité d'être à jeûn, qui n'est qu'une simple loi de discipline. Cette loi du jeûne eucharistique a toujours été regardée comme une tradition des Apôtres, et a été constamment observée depuis leur temps. Saint Augustin, aussi versé dans la connaissance de l'histoire de l'Eglise et de sa discipline, qu'il était habile à pénétrer le sens des Ecritures, s'exprime à ce sujet en ces termes : « Il est incontestable que les Apôtres n'étaient point » à jeûn, (2) lorsqu'ils reçurent pour la première fois le corps

(1) 1er liv. des Paralipomènes, 29. 1. Opus namque grande est ; neque enim homini pręparatur habitatio, sed Deo. (2) S. Aug. lettre à Januar. Liquidò apparet, quandò primùm acceperunt discipuli Corpus et Sanguinem Domini, non eos accepisse jejunos. Namque Salvator, quò vehementiùs commendaret mysteriì illius altitudinem, ultimum hoc voluit altiùs infigere cordibus et memoriæ discipulorum, à quibus ad passionem digressurus erat... Numquid tamen propterea calumniandum est universę Ecclesię, quòd à jejunis semper accipitur ?... Placuit Spiritui Sancto, ut in honorem tanti sacramenti, in os christiani priùs Dominicum corpus intraret, quàm ceteri cibi...

» et le sang du Seigneur, puisqu'ils venaient de célébrer avec
 » lui la Pâque légale. Le Sauveur en usa ainsi, afin que leur
 » donnant ce gage de son amour au moment où il allait les
 » quitter pour mourir, la grandeur de ce mystère laissât dans
 » leur cœur et dans leur mémoire une impression plus vive et
 » plus durable. Est-ce une raison, continue le saint Docteur,
 » de calomnier l'Eglise universelle, parce qu'elle exige que les
 » fidèles soient à jeûn avant de communier ? Jésus-Christ n'a-
 » t-il pas laissé à la prudence de ses Apôtres le soin d'ordonner
 » ce qu'ils jugeraient le plus convenable au respect, que l'on
 » doit avoir pour cet auguste sacrement ? Cette ordonnance
 » n'est-elle pas une de celles que saint Paul annonçait aux
 » Corinthiens, lorsqu'après les avoir exhortés à s'approcher
 » dignement de l'Eucharistie, il terminait par ces paroles : (1)
 » Je réglerai le reste quand je viendrai ? Oui, ajoute le saint
 » Docteur, c'est le Saint-Esprit lui-même qui a dicté cet usage
 » en l'honneur d'un si grand mystère, ne voulant point qu'au-
 » cune viande entrât dans la bouche du chrétien avant le corps
 » du Seigneur ; et il n'est point dans l'univers entier une seule
 » Eglise qui ne l'observe depuis les Apôtres, quelle que soit
 » d'ailleurs la différence des climats et des mœurs. »

2^o Outre cette disposition principale, il est quelques autres règles à observer par les chrétiens qu'une foi véritable conduit à la table sainte. Il faut s'y présenter avec un extérieur modeste et recueilli, les mains jointes et les genoux en terre. Tout doit annoncer un sentiment profond d'humilité dans celui qui va recevoir le Créateur des anges et des hommes, le souverain Seigneur de toutes choses, devant lequel l'univers entier n'est qu'un néant, et les grandeurs du monde, une vile poussière. S'il est vrai que Dieu demande avant tout la pureté de l'âme, il est convenable aussi que l'homme fasse paraître au dehors sa foi et son respect. Il n'est question ici ni de la

(1) 1 Cor. II, 34.

recherche, ni de l'élégance des vêtements, que se permet dans les assemblées profanes une condescendance, qui n'est pas toujours innocente. Je ne parle que de cette propreté, sans laquelle on rougirait de se montrer devant ceux qui méritent de simples égards. Les femmes surtout doivent éloigner toute affectation d'une parure mondaine. L'apôtre saint Paul leur défend de paraître dans les temples sans avoir la tête couverte d'un voile (1). En admettant que cette règle ne les oblige pas rigoureusement, elles doivent au moins en garder l'esprit et témoigner leur foi au divin Sacrement par la retenue et la modestie de tout leur extérieur.

Dispositions de l'âme.

Les dispositions de l'âme sont d'autant plus requises et nécessaires, que c'est principalement sa sanctification et son salut que Jésus-Christ s'est proposés dans l'institution de l'Eucharistie.

1° Il faut, selon le conseil de l'apôtre saint Paul (2), savoir faire « le discernement du corps du Seigneur », qui consiste à ne pas confondre ce pain céleste avec les viandes profanes ; mais à croire sincèrement que c'est le vrai corps de celui que les anges adorent comme leur Dieu, et qui « fait trembler les colonnes du ciel » (3).

2° Chacun doit se demander à lui-même s'il est en paix avec le prochain, s'il aime sincèrement ses frères. Dieu n'agrée point le sacrifice d'un cœur ulcéré et vindicatif ; il nous commande l'oubli et le pardon des injures ; il veut que nous apportions à la table sainte, non-seulement la paix de la bonne conscience, mais la paix avec tous les hommes, même avec

(1) 1 Cor. 5, 10. Omnis autem mulier orans aut prophetans non velato capite, deturpat caput suum. (2) Ibid. v. 29. Non dijudicans Corpus Domini. (3) Job, 26, XI. Columnæ cœli contremiscunt et pavent ad nutum ejus.

nos ennemis, et que notre réconciliation avec eux précède notre offrande (1).

3° Il faut examiner et sonder sa conscience, et si elle se trouvait souillée de quelque faute grave, se confesser humblement et recevoir l'absolution. C'est dans ce sens que le concile de Trente interprète l'épreuve que l'homme doit faire de lui-même (2), et il défend à quiconque se sentirait coupable d'une faute mortelle, de communier avant de s'être purifié par le sacrement de pénitence, quelque vive et profonde que lui paraisse d'ailleurs sa contrition. Il juge même cette précaution si nécessaire, qu'il déclare anathème à ceux qui enseigneraient une autre doctrine (3).

4° A la pureté de conscience il faut joindre une foi vive qui nous fasse croire plus fermement à la présence réelle de Jésus-Christ, que si nous le voyions des yeux du corps ; une ferme espérance, qui attende tout de la bonté du maître de l'univers, lequel ne dédaigne pas de se donner à nous sans réserve ; un vif désir de la sainte communion, qui nous fasse soupirer après Jésus-Christ, comme l'Épouse des Cantiques après son Bien-Aimé ou comme le cerf haletant après les sources d'eaux vives ; une charité ardente qui embrase nos cœurs, et nous fasse dire avec autant de vérité que l'apôtre saint Pierre : (4) « Seigneur, vous savez tout ; vous savez que je vous aime » ; enfin, une humilité profonde, qui nous inspire les sentiments et nous fasse proférer de cœur comme de bouche les paroles du centenier, (5) qui s'estimait indigne de recevoir le Sauveur dans sa maison. « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous » mon toit ; mais dites seulement un mot, et mon âme sera guérie. » Ces différentes dispositions de l'âme et du corps forment par leur réunion cette robe de noces dont doit être revêtu qui-

(1) S. Matth. 5, 23 et 24. (2) 1 Cor. 11. 28. Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat et de calice bibat. (3) Session 13^e, canon 11^e.

(4) Ev. S. Jean, 21. 17 Domine, tu omnia nosti ; tu scis quia amo te.

(5) S. Matth. 8. 8.

conque va s'asseoir au banquet de l'Eucharistie, sous peine d'encourir le sort et la condamnation de cet invité de l'Evangile, qui, pour s'être présenté sans le vêtement nuptial, fut jeté dans les ténèbres extérieures. « C'est là, dit Jésus-Christ, qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents (1). »

Les saints docteurs enseignent qu'il y a trois sortes de communions : la communion seulement sacramentelle, la communion seulement spirituelle, et la communion qui est tout à la fois spirituelle et sacramentelle.

La première, qui est celle des pécheurs, ne semble être la commémoration de la mort de Jésus-Christ, que pour en rappeler les outrages. Nouveaux déicides, ceux qui se présentent à la table sainte avec des dispositions criminelles, ne craignent pas d'introduire le Fils de Dieu dans un âme infectée par le péché. « Ces malheureux ne mangent pas spirituellement cette viande » céleste, dit saint Augustin, quoiqu'ils la reçoivent sacramentellement, et que leurs lèvres sacrilèges soient vraiment » teintes du sang de l'Agneau sans tache (2). » En effet, selon la doctrine de saint Thomas d'Aquin, qui est celle de l'Eglise, une communion mauvaise n'en est pas moins une communion réelle. Les bons et les méchants, dit le saint Docteur (3), mangent également la chair de Jésus-Christ, avec cette différence néanmoins, que tandis qu'elle est un principe de vie pour les bons, elle est une source de mort pour les méchants, lesquels, pour n'avoir pas su faire le discernement du corps du Seigneur, « boivent et mangent leur jugement et leur » condamnation » pour me servir des effrayantes paroles de

(1) S. Matth. 22. 13. *Ligatis pedibus et manibus ejus, mittite eum in tenebras exteriores; ibi erit fletus et stridor dentium.* (2) St. Aug. 26^e traité sur saint Jean. *Qui non manet in Christo, procul dubio nec manducat spiritualiter carnem ejus nec bibit ejus sanguinem, licet carnaliter et visibiliter premit dentibus sacramentum corporis et sanguinis Christi.* (3) Prose de la messe du Saint-Sacrement. *Sumunt boni, sumunt mali, sorte tamen inæquali vitæ vel interitûs.*

l'Apôtre (1). Cette communion, que l'on appelle indigne, est le plus horrible et le plus affreux de tous les crimes. Saint Jean Chrysostôme la représente (2) comme une trahison semblable à celle d'Hérode, qui feignit de vouloir adorer le Sauveur nouveau-né, quand il formait le dessein de le faire mourir. Il 'appelle une *violence* sur le corps et le sang de Jésus-Christ, violence plus énorme que celle de ses persécuteurs et de ses bourreaux, qui n'auraient jamais crucifié le Seigneur de gloire, dit saint Paul, s'ils l'eussent connu (3). La communion indigne est donc un plus grand crime que le déicide des Juifs; elle laisse derrière elle la perfidie de Judas. Elle est un crime à part, un crime hors ligne, renfermant en lui seul et au suprême degré, l'hypocrisie, l'ingratitude, l'impiété, et ce qui surpasse tout, l'attentat sur la personne même du Fils de Dieu. Faut-il être surpris des suites terribles de ce péché? que le cœur s'endurcisse, que l'esprit s'aveugle et que la conscience, qui a osé braver Jésus-Christ dans la réalité de son sacrement, ne recule plus devant aucun forfait? L'impénitence finale et la damnation éternelle seraient le terme inévitable du sacrilège, si l'on pouvait mettre des bornes à la clémence divine, qui ne rejette jamais le cœur vraiment contrit et humilié. Il est clair qu'on ne satisfait point, par une telle communion, au devoir pascal, parce qu'en nous faisant une loi de manger le pain des anges, l'Eglise exige de nous un acte de religion, et non d'impiété.

La communion spirituelle est celle des chrétiens, qui sans recevoir sacramentellement la sainte Eucharistie, tournent vers elle leurs cœurs, et l'appellent de leurs vœux et de leurs soupirs. Si de profonds sentiments d'humilité et de respect, ou des obstacles réels les tiennent éloignés de la table sainte,

(1) 1 Cor. 11. 29. Qui enim manducat et bibit indignè, judicium sibi manducat et bibit. (2) Saint Jean Chrysost. 27^e hom. sur la 1^{re} épît. aux Cor. (3) 1 Cor. 12. 8.

ils n'en désirent pas moins de s'unir à Jésus-Christ, et comme ils sont animés d'une foi vive et d'un amour ardent pour le Sauveur, ils ressentent les effets de la sainte communion sans la faire réellement, et participent aux grâces dont elle est la source. C'est de cette communion que parle saint Augustin, quand il dit (1) : « Pourquoi préparez-vous votre bouche et » vos lèvres ? Croyez, et vous avez mangé. Croire en ce pain » qui est descendu du ciel, c'est manger le pain de vie, et » s'engraisser spirituellement. »

La troisième communion, celle dont il est écrit : « Toutes » les fois que vous mangerez ce pain, et que vous boirez ce » calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il » vienne (2), » consiste à recevoir la sainte Eucharistie sacramentellement, et avec la préparation qu'elle exige. Il faut *être revêtu de la robe nuptiale, s'être éprouvé soi-même*, c'est-à-dire être exempt de toute faute grave, et avoir purifié soigneusement sa conscience, apporter en un mot à la table sainte les sentiments de foi, d'humilité, de contrition et d'amour de Dieu, dont nous avons parlé plus haut. Telles étaient les dispositions des chrétiens de la primitive Eglise, auxquels les chrétiens de nos jours ressemblent si peu. Ceux-là, munis des armes spirituelles dont les revêtait l'Eucharistie, se jouaient de la fureur des tyrans. Ceux-ci, entraînés par le tourbillon des plaisirs du monde, ou par le tumulte des affaires, vivent dans une honteuse et coupable indifférence envers les saints mystères. Insensés qui ignorent ou ne veulent pas savoir, que l'âme périt sans ce mets divin, comme le corps meurt sans l'aliment qui entretient en lui les forces et la vie.

« C'est afin de ranimer dans le cœur des fidèles le respect » et l'amour envers l'Eucharistie, que le saint concile de » Trente s'adresse, dans les termes les plus touchants et avec » une tendresse vraiment paternelle, à tous ceux qui s'hono-

(1) 27^e traité sur l'Ev. saint Jean. (2) 1 Cor. 11. 26.

» rent de porter le nom chrétien. Il les exhorte, les prie, les
 » conjure, par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu (1),
 » de se réunir tous *dans ce signe d'unité, dans ce lien de cha-*
 » *rité, dans ce symbole de paix et de concorde*, et d'avoir sans
 » cesse présents à leur esprit la majesté et l'amour infini du
 » Dieu qui y réside. Il leur rappelle que le même Jésus-Christ
 » qui a livré sa vie pour le salut du monde, nous y donne sa
 » chair en nourriture et son sang en breuvage. Il leur trace la
 » solidité de foi, la dévotion de cœur, les témoignages exté-
 » rieurs de piété et de profond abaissement avec lesquels il
 » faut croire, aimer et honorer cet auguste mystère. Puissent
 » tous les fidèles, ajoute-t-il, manger souvent ce pain, le sou-
 » tien, et la vraie vie de l'âme ! La force qu'ils y puiseront les
 » fera marcher d'un pas rapide dans les routes pénibles de
 » cette terre d'exil, et parvenir enfin à l'heureux terme de
 » leur pèlerinage, où ils auront pour aliment pendant l'éternité
 » ce même pain des anges, dégagé à jamais des voiles sous
 » lesquels il a plu à Dieu de le couvrir ici-bas pour ménager
 » notre faiblesse et exercer notre foi, dont il sera lui-même la
 » récompense. »

(1) Session 13^e, chap. 8. Demum autem paterno affectu admonet sancta synodus, hortatur, rogat et obsecrat, per viscera misericordiæ Dei nostri, ut omnes et singuli, qui christiano nomine censentur, in hoc unitatis signo, in hoc vinculo charitatis, in hoc concordiæ symbolo, jam tandem conveniant et concordent, memoresque tantæ majestatis et tam eximii amoris Jesu Christi Domini nostri, hæc sacra mysteria, eâ fidei firmitate, eâ animi devotione, ac pictate et cultu credant et venerentur, ut panem illum frequenter suscipere possint,... cujus vigore confortati, ex hujus miseræ peregrinationis itinere, ad cœlestem patriam pervenire valeant, eundemque panem angelorum, quem modo sub sacris velaminibus edunt, absque ullo velamine manducaturi.



SECTION DEUXIÈME. — L'EUCCHARISTIE-SACRIFICE.

PREMIÈRE DISSERTATION.

Nature du sacrifice. Son origine aussi ancienne que le monde. Le sacrifice établi par Jésus-Christ dans son Eglise, est un véritable sacrifice, qui réunit toutes les conditions nécessaires à un sacrifice proprement dit.

On se formerait une idée incomplète de l'adorable Eucharistie, si on ne la considérait que comme un signe sensible établi par le Fils de Dieu pour la sanctification de nos âmes. Outre ce qu'elle a de commun avec les autres sacrements, il faut lui reconnaître un caractère spécial et qui ne convient qu'à elle : c'est qu'elle est le sacrifice de la nouvelle alliance, sacrifice d'autant plus relevé, que la victime qui y est offerte, est d'un prix infini ; car cette victime n'est autre que celui, dont une voix, tombée des nues, a dit : « Celui-ci (1) est mon Fils bien aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. »

On appelle sacrifice, en général, selon la définition qu'en donne saint Augustin (2), « tout acte, dont la fin est d'honorer » Dieu et de nous unir à lui, » comme la prière, l'adoration, les œuvres de pénitence et de miséricorde, etc. C'est dans ce sens que David disait « qu'une âme brisée par la douleur (3) » est un sacrifice digne de Dieu. » Dans le sens rigoureux, le sacrifice est l'offrande extérieure d'une chose sensible, que l'on consacre et qu'on immole à Dieu pour reconnaître son souverain domaine sur toutes les créatures, et rendre à sa grandeur l'hommage qui lui est dû.

(1) Saint Matth. 4. 17. (2) Saint Aug. cité de Dieu, liv. 10. Chap. 6. Proinde sacrificium est omne opus quod agitur, ut sanctâ societate inhaeramus Deo. (3) Ps. 50. 18. Sacrificium Deo spiritus contribulatus.

Le sacrifice peut être considéré comme la partie essentielle du culte divin. L'offrande d'une victime et son immolation, sont le plus bel aveu de la dépendance de l'homme et du suprême empire de Dieu sur lui. Il n'y a point de religion sans sacrifice. Aussi le voit-on en usage dès le berceau du monde. Sous la loi de nature, avant que Dieu en eût fait un commandement exprès, Abel lui offrait les prémices de son troupeau. « Il ne » l'avait appris de personne, dit saint Chrysostôme (1); il y » était conduit par les seules lumières de la loi naturelle. » La corruption du genre humain, fléchissant le genou devant les idoles, n'avait point étouffé en lui cet instinct inné qui le ramène sans cesse vers son Auteur. Le paganisme était resté fidèle, sur ce point important, à la tradition primitive. Pas une des branches de cet arbre monstrueux qui n'abritât des autels et des sacrifices. Quelque souillés qu'ils fussent, chez les uns par une licence grossière, chez les autres par le choix impie des victimes humaines, chez tous par une honteuse et criminelle superstition, ils n'en prenaient pas moins leur source dans l'obligation généralement reconnue d'honorer et d'apaiser la Divinité. De nos jours également, on retrouve la coutume des sacrifices établie jusque chez les peuplades les plus barbares; nos marins et nos missionnaires n'abordent jamais sur une plage inconnue, sans y rencontrer bientôt des autels, où l'on offre aux Dieux de la tribu, des sacrifices. Tant il est vrai qu'elle est profondément gravée dans le cœur de l'homme la loi qui le porte à honorer par cet acte de religion et de dépendance, l'Etre souverain, créateur de toutes choses, dont la puissance et la sagesse se lisent en traits si sublimes dans les œuvres sorties de ses mains !

Lorsque Dieu se choisit un peuple parmi les nations, pour en faire le dépositaire de ses promesses, il ordonna lui-même que ce peuple lui offrirait des sacrifices. Il désigna des

(1) Saint Chrysost. 12^e hom. au peuple d'Antioche.

sacrificateurs; il déterminait le nombre et les qualités des victimes; il marqua les jours et les circonstances où ces immolations s'accompliraient, et il daigna prescrire lui-même les diverses cérémonies qui devraient accompagner cette partie de son culte.

Il fallait à la nouvelle alliance son sacrifice, de même que l'ancienne avait les siens; et comme la loi de Moïse, dit saint Paul (1), « n'avait que l'ombre et non la solidité des choses, » il fallait que ce sacrifice fût d'un ordre supérieur, et qu'il fût réellement une source de sanctification pour les hommes, « à » qui l'imperfection des sacrifices anciens ne pouvait commu-
» niquer ni sainteté ni justice. » Aussi la foi nous apprend-elle que Jésus-Christ a institué un sacrifice véritable et proprement dit, et qui l'emporte infiniment, par l'excellence et la dignité de la victime, sur ceux de l'ancienne Loi.

Plusieurs figures ou prophéties avaient annoncé d'avance ce grand sacrifice, qui devait abolir et suppléer si avantageusement tous les autres.

De ces figures, la plus frappante est celle du sacrifice de Melchisédech. Le silence que garde l'Écriture sur la généalogie, la naissance et la mort de ce roi de Salem, ce qu'elle ne fait point à l'égard d'Aaron, est, selon saint Paul, la preuve de l'excellence de son sacerdoce, dans lequel il n'a ni prédécesseur, ni successeur. En quoi il était l'image de Jésus-Christ, dont le sacerdoce demeure éternellement (2). « Ce prêtre du » Très-Haut, dit le texte sacré (3), offrit à Dieu *du pain et du » vin* » en sacrifice, pour « le bénir de la victoire remportée » par Abraham, sur les rois qui avaient emmené captif Loth, » son neveu. » Ce pain et ce vin étaient le symbole du pain et du vin offerts par Jésus-Christ, et qui devaient devenir l'ali-

(1) Hébr. 10. 1. (2) Hébr. 7. 1. et suiv. (3) Gen. 14. 18. At verò Melchisedech rex Salem, proferens panem et vinum, erat enim sacerdos Dei altissimi, benedixit ei et ait : Benedictus Abram Deo excelsio. Et benedictus Deus excelsus, quo protegente, hostes in manibus tuis sunt.

ment des chrétiens, non comme une nourriture terrestre et matérielle, mais comme son vrai corps et son vrai sang, en la substance desquels ils son changés. Car c'est cette différence entre les deux oblations, qui élève le sacrifice de Jésus-Christ infiniment au-dessus de celui de Melchisédech, et la comparaison de saint Paul ne prouverait rien sans elle.

Parmi les prophéties, celle de Malachie est la plus remarquable. Le prophète s'exprime en ces termes : « Mon affection » n'est point point en vous, dit le Dieu des armées, et je ne » recevrai point vos présents. Car du soleil levant jusqu'au » soleil couchant, mon nom est grand parmi les nations (1) ; » et *l'on me sacrifiera en tout lieu, et l'on offrira à mon nom » une oblation toute pure* ; car mon nom sera grand parmi » les nations, dit le Seigneur des armées. » Cette prophétie annonçait clairement qu'un nouveau sacrifice, très agréable à Dieu, succéderait aux offrandes que lui faisaient les Juifs, et qu'il serait offert chez tous les peuples et en tous les lieux du monde, du septentrion au midi, du couchant à l'aurore. On ne peut faire l'application de ce texte au sacrifice sanglant du calvaire ; car celui-ci n'a été offert qu'une seule fois et en un seul lieu. On ne peut pas non plus donner à ces paroles un sens métaphorique, ni entendre par cette oblation celle des bonnes œuvres ; car le prophète annonce un sacrifice nouveau ; or, outre que les bonnes œuvres ne sont point un sacrifice proprement dit, elles n'étaient point nouvelles ni inconnues parmi les juifs, puisqu'il se trouvait dans leurs rangs grand nombre de justes, qui ne l'auraient point été sans leurs œuvres.

Ce sacrifice nouveau et d'un prix infini est l'oblation et la consécration du corps et du sang de Jésus-Christ sous les es-

(1) Malach. 1. 10. et 11. Ab ortu solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus ; et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda, dicit Dominus exercituum.

pèces du pain et du vin. Sacrifice institué, comme l'enseigne le concile de Trente (1), pour représenter l'immolation sanglante du fils de Dieu, pour en perpétuer la mémoire jusqu'à la fin des siècles, et nous en appliquer les ineffables mérites.

« Oblation pure, ajoute le saint Concile, qui ne peut être » souillée par l'indignité ou la malice de ceux qui l'offrent ; » oblation que l'apôtre saint Paul désigne nettement (2) lorsqu'il déclare aux Corinthiens, qu'il est impossible de participer tout ensemble au sacrifice du Seigneur et à celui des Démons, les appelant l'un et l'autre du nom de *Table*, parce que des deux côtés on mangeait la victime offerte soit au vrai Dieu, soit aux Idoles ; oblation enfin représentée sous la loi de nature et sous celle de Moïse par divers sacrifices, et renfermant en elle au plus haut point possible les biens qu'ils figuraient. »

Rien ne manque à l'Eucharistie pour être un véritable sacrifice, puisqu'elle en réunit toutes les conditions. On y offre une chose sensible, le corps et le sang de Jésus-Christ présents sous les espèces visibles du pain et du vin. L'oblation en est faite à Dieu. Il s'y fait une destruction mystique et représentative de la chose offerte ; car la consécration séparée du corps de Jésus-Christ sous l'espèce du pain, et celle de son sang sous l'espèce du vin représentent la séparation qui en fut faite sur la croix. Enfin l'Eucharistie est un vrai sacrifice parce qu'elle porte avec elle et au suprême degré l'aveu et la reconnaissance de la souveraineté divine. Se peut-il en effet des hommages plus dignes de Dieu et plus proportionnés à son infinie majesté que ceux de Jésus-Christ son fils unique, qui réside comme victime dans ce mystère, et y perpétue, en la renouvelant tous les jours, la mémoire de son obéissance jusqu'à la mort de la croix ? Victime auguste, seule vraiment digne d'être offerte au Très-Haut, qui voit en elle un Dieu égal à lui-même, humilié,

(1) Session 22^e, chap. 1. (2) 1 Cor. 10. 20.

anéanti, sacrifié entièrement pour sa gloire, dans un état de mort continu, « comme un agneau égorgé et immolé, dit » saint Jean dans l'Apocalypse (1), se tenant debout pourtant, *vidi agnum stantem tanquam occisum*, parce que la mort qu'il a une fois vaincue, n'a plus désormais sur lui aucun empire.

Quoique Jésus-Christ soit véritablement en état de victime dans le sacrifice qu'il a institué, il n'y intervient cependant pas d'immolation nouvelle ; on y fait seulement la continuation, le souvenir et l'application du sacrifice de la croix. Celui de l'autel est donc le même en substance que celui du Calvaire. C'est la même victime, le même sacrificateur ; il n'y a réellement qu'une oblation et qu'un sacrifice. La différence n'est que dans la manière. Sur la croix, Jésus-Christ a été réellement immolé ; son sang a véritablement été répandu par la main des bourreaux, qui n'avaient néanmoins sur lui d'autre puissance que celle qui leur donnait, « personne, comme il l'avait annoncé lui-même (2), ne pouvant lui ôter malgré lui une vie » qu'il était le maître de quitter et de reprendre selon sa volonté ; » tandis que sur l'autel, quoique ce soit encore la même victime, elle s'immole d'une manière mystique, sans effusion de sang, et par le ministère des prêtres, selon l'ordre qu'ils en ont reçu dans la personne des Apôtres, auxquels il a été dit (3) : « Faites ceci en mémoire de moi. » De même que sur le Calvaire les Juifs n'ont été que les instruments dont il s'est servi pour s'offrir à son Père en sacrifice ; de même sur nos autels c'est lui qui est encore le sacrificateur principal, c'est lui qui s'offre par les mains de ses prêtres. « Il est tout à la » fois, dit saint Augustin, le prêtre et l'oblation (4). » « Ce n'est » point l'homme ; dit saint Jean Chrysostôme, c'est Jésus-Christ » lui-même qui fait que les dons offerts deviennent son corps

(1) Apoc. 5. 6. (2) Saint Jean, 10. 18. (3) Saint Luc, 22. 19. (4) Cité de Dieu, liv. 10, chap. 20. *Sacerdos est, ipse offerens, ipse et oblatio.*

» et son sang (1). » Le prêtre tient sa place en prononçant les redoutables paroles de la consécration ; mais c'est le bras de Dieu qui opère le prodige.

Et qu'on ne dise point que ces paroles de saint Paul : « Il a » rendu parfaits pour toujours, par une seule oblation, ceux » qu'il a sanctifiés, (2) » démontrent l'inutilité du sacrifice de l'autel, lequel, ainsi que le prétendent les protestants, auteurs de cette objection, ferait injure à celui de la croix. 1^o Saint Paul parle ici de l'unité de l'immolation sanglante, de l'unité de la mort de la victime, de l'unité de la rédemption. Or, il est certain qu'il n'y a point d'autre immolation sanglante, d'autre mort, d'autre rédemption, que celle qui s'est faite sur le Calvaire. Mais loin de dire que Jésus-Christ, après s'être offert sur la croix d'une manière sanglante, discontinuerait d'offrir sa mort à Dieu, l'Apôtre nous le représente au contraire comme un pontife éternel, selon l'ordre de Melchisédech, assis à la droite de Dieu son Père, auquel il offre *son hostie* (3), c'est-à-dire son sacrifice pour les péchés. 2^o Il est bien vrai, puisque la foi nous l'apprend, que Jésus-Christ a satisfait pleinement à la justice de Dieu par sa mort, et que notre rachat étant complet et consommé, il n'est pas nécessaire qu'il meure de nouveau. Il fallait cependant que ce sacrifice fût continué par celui de l'autel, non pour nous mériter une nouvelle rédemption, mais pour nous en appliquer les mérites. Il fallait que nous puissions, en offrant à Dieu la mort de son fils, nous offrir nous-mêmes avec lui en sacrifice, et rendre à Dieu par lui l'honneur qui lui est dû. Nous entrons par là dans les sentiments de l'apôtre saint Paul, qui tout instruit qu'il était de l'entière satisfaction offerte à Dieu par le sacrifice de la croix, se réjouissait (4) néanmoins de ses souffrances, « et se

(1) 1^{re} hom. sur la trahison de Judas. (2) Hébr. 10 16. (3) Hébr. 10. 12. Offerens hostiam in sempiternum sedet in dexterâ Dei. (4) Coloss. 1. 24. Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi.

» faisait gloire d'accomplir, disait-il, en sa chair ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ, » non dans sa personne, mais dans ses membres, afin qu'il y ait entre le chef et le corps ressemblance et conformité. Le sacrifice de l'autel étant le même que celui de la croix, il n'y a donc point, dans la religion chrétienne, un double sacrifice. Seulement, nous trouvons dans le sacrifice eucharistique l'application du grand remède, qui nous a été apporté d'en haut par le céleste médecin, dont le sang versé au Calvaire rejaillit sur l'autel pour guérir les blessures et les plaies de nos âmes.

DEUXIÈME DISSERTATION.

Excellence du Sacrifice de la Messe. Sa supériorité sur les sacrifices de l'ancienne loi, dont il réunit tous les caractères et toutes les fins, au plus haut degré de perfection. On ne l'offre ni à la sainte Vierge, ni aux saints, mais à Dieu seul.

Le sacrifice de la messe (nous expliquerons plus loin le sens et l'étimologie de cette expression) est le seul sacrifice de la loi nouvelle, parce qu'il satisfait seul à tous nos devoirs et à tous nos besoins. C'est ce que signifiaient les paroles du Fils de Dieu en entrant dans le monde : « Vous n'avez point voulu » de victime (1) ni d'oblation, ô mon Père, mais vous m'avez » formé un corps. Les holocaustes et les sacrifices pour le péché » ne vous ont point été agréables ; alors j'ai dit : me voici. » L'apôtre saint Paul conclut de ce texte, qu'il avait emprunté au psaume 49, (2) que le corps de Jésus-Christ a été substitué 1^o aux holocaustes établis pour adorer Dieu ; 2^o aux hosties pacifiques qu'on lui offrait en actions de grâces ; 3^o aux sacrifices offerts pour l'expiation des péchés ; 4^o enfin, à toutes les oblations qu'on lui faisait pour obtenir ses dons et ses bienfaits.

(1) Hébr. 10. 12. (2) Hébr. 10 5 et suiv.

D'où il suit que le sacrifice de la messe est un véritable holocauste ou sacrifice d'adoration et d'anéantissement, un sacrifice eucharistique ou d'actions de grâces, un sacrifice propitiatoire et un sacrifice impétratoire. Ces quatre qualités répondent parfaitement, comme l'enseigne le docteur angélique saint Thomas, (1) aux devoirs indispensables auxquels nous sommes tenus envers Dieu dans l'état où le péché nous a fait descendre. En effet, nous sommes obligés 1^o d'adorer Dieu et de reconnaître son souverain domaine et notre dépendance; 2^o de le remercier de tous les biens et de toutes les grâces qu'il ne cesse de répandre sur nous; 3^o de satisfaire à sa justice en réparant l'outrage que le péché lui cause; 4^o d'implorer son secours pour tous nos besoins temporels et spirituels. C'est pour chacune de ces quatre fins que Dieu avait ordonné aux Juifs quatre sortes de sacrifices. Cette multitude en marquait la faiblesse et l'imperfection. Il n'en est pas de même du sacrifice auguste dont ceux-là n'étaient que la figure; la victime qui y est offerte est d'un si grand prix, qu'il suffit à lui seul pour répondre aux desseins que Dieu s'était proposés dans les sacrifices de la loi mosaïque, et en remplir parfaitement toutes les fins. 1^o Dieu y est adoré d'une manière digne de lui, puisque l'adorateur n'est autre que son propre Fils, celui qu'il a engendré de toute éternité; toutes les adorations du ciel et de la terre ne peuvent être comparées à ce suprême hommage. 2^o On y remercie Dieu abondamment de tous ses bienfaits, par une offrande infiniment précieuse. 3^o On satisfait pleinement à sa justice, en lui offrant la victime du calvaire. 4^o On lui demande ses grâces et ses bienfaits, au nom de son divin Fils, qui, sur l'autel, devient lui-même notre intercesseur et notre avocat. L'instruction des fidèles, dont malheureusement le plus grand nombre vit aujourd'hui dans une déplorable ignorance de tout ce qui concerne ce grand mystère, demande un développement plus

(1) Somme, chap.

étendu de ces quatre qualités du sacrifice auguste de la messe, source de grâce et de sanctification.

Sacrifice de la messe, véritable holocauste. Jésus-Christ s'y offre à Dieu, son Père, comme il s'est offert sur la croix. Ainsi que nous venons de le dire, l'adorateur égale Dieu lui-même. Ce n'est pas un roi de la terre, ce ne sont point les légions des anges, c'est un Dieu qui adore, et qui s'anéantit devant Dieu. L'Eglise, en lui offrant ce grand sacrifice, y reconnaît, par une protestation solennelle, que Dieu est le maître et le souverain Seigneur de toutes choses; que c'est de lui seul que toutes les créatures tiennent l'être et la vie; (1) elle y confesse sa suprême grandeur; elle y rend hommage à ses perfections; elle y honore *cette plénitude*, par laquelle il se suffit complètement à lui-même, sans avoir aucun besoin des créatures.

Sacrifice de la messe, sacrifice d'actions de grâces, institué à cette fin par Jésus-Christ, qui l'offrit en *rendant grâce à Dieu*, dit l'Evangile, et que l'Eglise continue de lui offrir en remerciement des biens inestimables qu'elle en reçoit chaque jour. « Est-il un sacrifice d'actions de grâces et de louanges, s'écrie » saint Augustin, (2) semblable au sacrifice de nos autels ? » Quelle plus grande action de grâces, que celle que l'on rend » à Dieu pour sa grâce par Jésus-Christ Notre-Seigneur, » comme on le fait dans le sacrifice de l'Eglise, dont tous les » anciens sacrifices n'étaient que des ombres ? »

Sacrifice de la messe, sacrifice propitiatoire. On y offre, en effet, *le même corps qui devait être livré, le même sang qui devait être répandu pour la rémission des péchés*, selon les paroles de Notre-Seigneur dans l'institution de l'Eucharistie (3).

(1) Act. des Apôt. 17, 28. (2) Traité contre les ennemis de la loi et des prophètes, liv. 1, chap. 18. Unde majores agenda sunt Deo gratiæ, quàm pro ipsius gratiâ per Jesum Christum Dominum nostrum ? quod totum fideles in Ecclesiæ sacrificio esse sciunt, cujus umbra fuerunt omnia priorum genera sacrificiorum. (3) S. Matth. 26. 28.

La justice de Dieu y est donc satisfaite par la même victime qui a racheté les péchés du monde sur la croix, et qui s'offre elle-même à son Père sur nos autels. Cette doctrine est celle du concile de Trente, qui s'exprime en ces termes : (1) « Parce » que le même Jésus-Christ, qui s'est offert sur l'autel de la » croix et avec effusion de sang, est contenu et immolé sans » effusion de sang dans ce divin sacrifice de la messe, le saint » concile déclare que ce sacrifice est véritablement propitiatoire, » et que par lui nous obtenons grâce et miséricorde, si nous en » approchons contrits et pénitents, avec un cœur sincère, une » foi profonde, dans un esprit de crainte et de respect, ainsi » que l'Apôtre y exhortait les Hébreux ». (2) Dieu, apaisé par cette divine hostie, « nous accorde par elle le don du repentir, » et par suite le pardon de nos péchés », dit Saint-Augustin; c'est-à-dire qu'on y puise les dispositions nécessaires pour recevoir avec fruit le sacrement de pénitence, seul moyen d'obtenir la rémission des fautes mortelles commises après le baptême. Cette divine oblation est offerte non-seulement pour les péchés, les peines, les satisfactions et les autres nécessités des fidèles qui sont encore vivants, mais pour ceux qui sont morts en Jésus-Christ, et qui ne sont pas encore entièrement purifiés. En offrant la victime de propitiation, l'Eglise, cette tendre mère, n'oublie aucun de ceux qu'elle a enfantés pour la vie spirituelle. Elle ne se contente pas de demander instamment le salut de tous ceux qui sont encore voyageurs sur la terre; elle porte plus loin sa sollicitude et sa prière. Conformément à la tradition qui lui vient des Apôtres, tradition aussi constante dans l'Eglise grecque que dans l'Eglise latine, tradition appuyée sur le sentiment unanime des Pères et des docteurs de tous les siècles, elle demande avec larmes le soulagement et la délivrance de ceux de nos frères qui se sont endormis du sommeil de la mort « et nous ont

(1) Session 22^e, chap. 2. (2) Hébr. 10. 22.

précédés avec le signe de la foi ». (1) Elle sait que rien de souillé ne peut entrer dans la cité sainte ; aussi hâte-t-elle, par ses vœux et par ses prières, la fin de leur expiation, et leur admission dans le lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix (2).

Sacrifice de la messe, sacrifice impétratoire. Jésus-Christ sur l'autel intercède pour nous, représentant sans cesse à son Père les souffrances et la mort qu'il a endurées. Dans ce divin mystère, l'Eglise offre à Dieu « le Fils unique qu'il nous a » donné (3). » « Or, ajoute l'Apôtre (4), après un pareil don, » que n'avons-nous pas droit d'en attendre ? Dieu pourra-t-il » nous refuser quelque chose ? » Celui qui prie pour nous, est le même qui disait pendant sa vie mortelle : « Mon Père (5), » je sais que vous m'exaucez toujours ; » le même dont saint Paul nous assure « qu'il est toujours exaucé à cause de la » grandeur infinie de son hommage (6). » C'est donc là « le » trône de grâce dont nous devons nous approcher avec confiance (7) pour y recevoir et y trouver le secours nécessaire » dans tous nos besoins, » soit pour la vie présente, soit dans l'ordre du salut. Nous ne pouvons rien obtenir de Dieu que par Jésus-Christ ; « c'est le seul médiateur entre Dieu et les » hommes, *unus mediator Dei et hominum Christus Jesus*, « le » seul par qui nous puissions avoir accès auprès du Père (8). » Or, c'est ce tout-puissant intermédiaire que nous offrons à Dieu sur nos autels. Aussi, le concile de Trente prononce-t-il anathème (9) « contre ceux qui disent que le sacrifice de la » messe ne doit point être offert pour les péchés, les satisfac-

(1) Canon de la messe. Qui nos præcesserunt cum signo fidei. (2) Canon de la messe. Ipsi, Domine, et omnibus in Christo quiescentibus locum refrigerii, lucis et pacis ut indulgeas deprecamur. (3) Ev. saint Jean. 3. 16. Ut filium suum unigenitum daret. (4) Rom. 8. 32. Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit. (5) Ev. saint Jean. 11. 42. Ego autem sciebam quia semper me audis. (6) Hébr. 5. 7. (7) Hébr. 4. 16. (8) Ephes. 2. 18. (9) Session 22^e, canon 3^e.

» tions et les autres nécessités des fidèles. » Sa doctrine est conforme à celle de l'Apôtre qui mettait sans nul doute le sacrifice de la messe au premier rang, comme l'a toujours pratiqué l'Eglise, « parmi les supplications, les prières, les » vœux et les actions de grâces qu'il ordonne de faire (1) pour » tous les hommes, pour les rois et pour tous ceux qui sont » élevés en dignité, afin que nous menions une vie paisible et » tranquille, en toute piété et honnêteté, parce que cela est » bon et agréable à Dieu, notre Seigneur, qui veut que tous » les hommes soient sauvés, et qu'ils parviennent tous à la » connaissance de la vérité. » Lorsque saint Paul donnait ces instructions à Timothée son disciple, les peuples étaient encore presque tous ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie; les rois n'étaient point chrétiens, et cependant il exhorte à prier pour tous les hommes, parce que Dieu, dit-il, veut les sauver tous. On peut donc offrir le saint sacrifice même pour les infidèles et les impies, et en particulier pour ceux qui, par la disposition de la Providence, sont placés au-dessus des autres pour les gouverner. L'Eglise n'a jamais admis ni fait d'exception pour les princes ou les magistrats qu'elle n'avait pas le bonheur de compter parmi ses enfants. C'est dans les premiers siècles qu'il faut aller chercher des exemples de la soumission avec laquelle on observait cette sage et religieuse ordonnance de l'Apôtre des nations, qui a pu dire sans blesser la modestie ni la vérité (2) : » Je crois que j'ai aussi l'esprit de Dieu. » Tertullien nous peint dans son apologétique (3) la ferveur avec laquelle les premiers chrétiens priaient pour les empereurs, quoiqu'ils fussent païens et leurs persécuteurs les plus cruels. « Les yeux tournés vers le ciel, dit ce Père, les mains étendues, la tête découverte, nous demandons à Dieu du plus » profond de notre cœur, pour les Césars, une longue vie et un

(1) 1^{re} épît. à Tim. 2 et suiv. (2) 1 Cor. 7. 40. Puto autem quod et ego spiritum Dei habeam. (3) Apol. chap. 30.

» règne tranquille ; nous prions le Tout-Puissant de donner la
 » sûreté à leurs palais, la force à leurs légions, la fidélité à
 » leurs conseillers, la probité à leurs peuples, et de seconder
 » en tout leurs vœux et leurs désirs. »

Le principal effet de ce divin sacrifice, qui fait descendre du ciel les grâces qu'on demande par lui à la bonté de Dieu, s'opère donc par voie d'impétration. C'est en quoi il diffère des sacrements. Ceux-ci sont des moyens dont Dieu se sert pour produire infailliblement la grâce, dans ceux qui n'y opposent aucun obstacle. Le sacrifice de la messe, au contraire, peut être offert pour ceux dans lesquels il ne se trouve aucune sainte disposition. D'autre part, il opère par sa propre vertu, et indépendamment de la sainteté du ministre par qui il est offert. C'est, selon le concile de Trente, « cette offrande pure, » qui ne peut être souillée par l'indignité ou la malice de ceux » qui l'offrent (1). » D'où il faut conclure que la vertu et l'efficacité du sacrifice de la messe vient de Jésus-Christ, qui y est tout à la fois prêtre et victime, et dont les autres sacrificeurs, qui ne sont que ses ministres, ne peuvent ni arrêter ni diminuer la puissance. Puisqu'il est propitiatoire et impétratoire, par lui on fléchit la colère de Dieu, on satisfait à sa justice, on obtient la grâce de la conversion, les larmes de la pénitence, le pardon des péchés, le don précieux de la persévérance. Quant à la rémission des peines temporelles, point de doute qu'elle ne puisse être l'effet immédiat du sacrifice de la messe. La pratique constante de l'Eglise le prouve clairement ; car elle en fait chaque jour l'application aux âmes du purgatoire, qui cependant ne peuvent plus mériter, la pénitence qu'elles font n'étant ni volontaire, ni de leur choix.

Le culte de latrie ou d'adoration n'est dû qu'à Dieu, à l'ex-

(1) Session 22^e, chap. 1. Et hæc quidem illa munda oblatio est, quæ nullâ indignitate antè malitiâ offerentium inquinari potest.

clusion de toute créature, quelque excellente qu'elle puisse être. Le sacrifice de la messe, dans lequel réside l'essence du culte des chrétiens, ne peut donc être offert qu'à Dieu. Quoique l'Eglise le célèbre en l'honneur des saints, ce n'est point à eux qu'elle en fait l'oblation. Elle s'y propose d'honorer leurs triomphes, et « de rendre grâces à Dieu, qui leur a donné la » victoire par Jésus-Christ, Notre-Seigneur (1). » « Elle prie » ceux dont elle fait mémoire sur la terre, qu'ils daignent in- » tercéder pour elle dans les cieux (2); » elle ne va plus loin ; les sectaires éclairés ne l'ignorent pas. Les saints, d'ailleurs, n'accepteraient point dans le ciel les honneurs qu'ils ont refusés sur la terre, en les renvoyant à Dieu. Jean-Baptiste, déclaré le plus grand des hommes par Jésus-Christ même (3), ne se croyait pas digne de dénouer la chaussure de Celui dont il était le précurseur (4), bien loin de vouloir partager avec lui l'hommage des peuples. Les habitants de la ville de Lystres, en Lycaonie, frappés des miracles de Paul et de Barnabé, et les prenant pour des dieux, voulaient leur offrir des sacrifices. « Mes amis, que voulez-vous faire, leur disent les saints » Apôtres? nous ne sommes que des mortels et des hommes » comme vous (5). » Aussi lit-on dans l'Apocalypse que « les » saints se prosternent devant Celui qui est assis sur le » trône (6); qu'ils adorent Celui qui vit dans les siècles des » siècles, et qu'ils jettent à ses pieds leurs couronnes, » en témoignage de sa souveraine puissance, et de l'honneur qui lui est dû comme au Créateur et au seul Seigneur de toutes choses. Et dans le même livre, l'ange défend à l'Apôtre saint Jean de s'abaisser devant lui. « Sachez, dit-il, que je suis » serviteur de Dieu comme vous ; c'est lui seul qu'il faut » adorer (7). »

(1) 1 Cor. 15. 57. (2) Canon de la messe. (3) Saint Matth. 11. 11. (4) Saint Luc, 3. 16. (5) Act. des Apôt. 14. 13. Viri, quid hæc facitis? Et nos mortales sumus, similes vobis homines. (6) Apoc. 4. 10 et 11. (7) Apoc. 19. 10. Vide ne feceris ; conservus tuus sum... Deum adora.

Tels sont les caractères, l'excellence et la dignité du sacrifice de la nouvelle Loi ; sacrifice unique et véritable, qui renferme éminemment tous les autres, qui expie les péchés, qui mérite les grâces, qui honore Dieu d'une manière digne de lui. Sacrifice auguste, qui tire toute sa valeur de la grande immolation du Calvaire, dont il ne doit pas être distingué ; puisqu'à l'autel, comme on l'a déjà dit, c'est le même sacrificateur et la même victime. C'est là que tous les hommes, jusqu'à la fin des siècles, puiseront, dans les plaies de l'Agneau sans tache, les grâces dont ils ont besoin pour purifier et sanctifier leurs âmes, parce qu'ils trouveront toujours dans ce mystère, les mérites et l'application du sang divin, qui a coulé pour le salut du monde.

TROISIÈME DISSERTATION.

**Exposition abrégée des cérémonies de la Messe et des prières
dont elle se compose.**

Après avoir exposé la nature et les admirables effets du sacrifice de la nouvelle alliance, il convient d'entrer dans quelques détails sur les cérémonies qui l'accompagnent, et en rehaussent la dignité et l'éclat. Le concile de Trente nous donne, dans des paroles pleines de la sagesse qui animait cette sainte assemblée, les motifs qui ont porté l'Eglise à les établir. Tout est si grand dans le sacrifice de la messe, et par la sainteté de la victime qui y est offerte, et par la majesté du souverain prêtre qui l'immole, qu'il pouvait sembler inutile de l'entourer de rites et de cérémonies. « Néanmoins, dit le » Concile (1), comme la nature de l'homme est telle, qu'elle a

(1) Session 22^e, chap. 5. Cumque natura hominum ea sit, ut non facile queat, sine adminiculis exterioribus, ad rerum divinarum meditationem

» besoin d'être soutenue par les sens dans la méditation des
 » choses célestes, l'Eglise, qui n'a rien négligé pour entretenir
 » l'esprit de piété dans ses enfants, a établi certains rits ou
 » cérémonies, telles que les bénédictions, la lumière, l'encens,
 » les ornements sacerdotaux et d'autres encore, dont la plupart
 » remontent jusqu'aux temps apostoliques ; cérémonies toutes
 » très remarquables et très utiles, soit pour faire ressortir
 » la majesté d'un si auguste mystère, soit pour élever
 » par ces signes sensibles l'esprit des fidèles à la contemplation
 » des vérités sublimes cachées sous ces voiles. »

Mais telle est la destinée de l'Eglise, qu'elle a sans cesse à lutter contre l'esprit d'orgueil, que souffle et entretient parmi les hommes celui qui fut l'ennemi de leur premier père ! Il faudrait les larmes d'un nouveau Jérémie pour déplorer l'ignorance honteuse, dans laquelle sont tombés la plupart des chrétiens de nos jours à l'égard du saint sacrifice de la messe. Les uns n'en connaissent pas même la nature, et le réduisent à l'état d'une simple prière, qu'ils confondent avec les autres parties de l'office public célébré dans nos temples. Ses cérémonies sont pour les autres l'objet d'un inconvenante critique, ou de railleries sacrilèges. Nous croyons en avoir assez dit pour l'instruction du lecteur sur la nature du sacrifice de la loi nouvelle, que nous avons montré, par les saintes Ecritures et la tradition, comme un vrai sacrifice, et le seul qui soit digne de la majesté divine. Puisse Celui duquel descend toute lumière, nous guider dans l'explication que nous allons faire des cérémonies principales dont l'Eglise a cru devoir accompagner l'oblation non sanglante du corps et du sang de Jésus-

sustolli, propterea pia mater ecclesia ritus quosdam.... instituit, ut mysticas benedictiones, lumina, thymiamata, vestes, aliaque id genus multa, ex apostolica disciplina et traditione, quod et majestas tanti sacrificii commendaretur, et mentes fidelium, per hæc visibilia religionis et pietatis signa, ad rerum altissimarum, quæ in hoc sacrificio latent, contemplationem excitarentur.

Christ ! Elles ne sont pas moins respectables par leur antiquité, qu'édifiantes par les pieuses applications qu'on peut en faire, et les heureux rapports que l'on y trouve. Elles sont une source féconde d'instructions en tout genre, et les motifs sur lesquels elles portent, sont de nature à mériter l'assentiment et le respect de tout esprit droit et sans prévention.

Avant d'entrer dans le détail des cérémonies et des prières de la messe, il est bon de dire quelques mots de l'appareil extérieur sous lequel le prêtre célèbre le saint sacrifice. Quoique les habits sacrés dont on se sert dans la liturgie, remontent à la plus haute antiquité, il est vraisemblable, cependant, que les Apôtres la célébraient avec leurs vêtements ordinaires. Les persécutions qui s'élevèrent contre l'Eglise naissante, la nécessité de se dérober aux recherches des persécuteurs et d'offrir les saints mystères dans des retraites cachées, ne permirent point d'abord aux pasteurs d'environner le culte de Dieu de cette pompe qui frappe et élève les sens. Lorsque le calme et la sécurité furent rendus à l'Eglise, leur premier soin fut de donner au service divin toute la solennité possible. Ils crurent ne pouvoir jamais assez honorer l'administration des sacrements, et en particulier celle de l'Eucharistie, où Jésus-Christ, réellement présent, témoigne aux hommes une si grande tendresse. Conduits par le même esprit qui avait dirigé Moïse dans le choix des vêtements destinés aux prêtres de l'ancienne loi, ils voulurent que les prêtres de la nouvelle ne parussent dans le sanctuaire que revêtus d'habits, qui annonçassent la grandeur et la majesté du sacrifice. Ils choisirent parmi les vêtements en usage dans la vie civile ceux qui leur parurent les plus convenables à donner aux prêtres un extérieur de dignité, les plus propres en même temps à rappeler les diverses circonstances de la Passion de Jésus-Christ, dont la commémoration se fait à l'autel, et qui par leur forme et leur application aux différentes parties du corps, figurassent les vertus qu'exige le sacerdoce.

Les ornements que prescrivent aux prêtres les ordonnances de l'Eglise pour la célébration de la messe, sont : l'*Amict*, l'*Aube*, la *Ceinture*, le *Manipule*, l'*Etole* et la *Chasuble*.

L'*Amict* est un petit linge de toile blanche que le prêtre pose d'abord sur sa tête, où il le conservait autrefois jusqu'au canon, et qu'il rabat maintenant sur les épaules. Il représente ce casque du salut, dont le chrétien doit couvrir son front, suivant l'avis de l'Apôtre (1), pour le défendre dans les luttes que lui livre le prince des ténèbres. Il est aussi la figure du voile dont on couvrit la face de Jésus-Christ, quand les valets du grand-prêtre le souffletant lui disaient : « Christ, » prophétise donc ! Dis-nous qui t'a frappé (2) ? »

L'*Aube* est une longue tunique de lin qui descend jusqu'aux pieds. Le quatrième concile de Carthage, tenu à la fin du IV^e siècle, en parle comme d'un vêtement réservé dès lors au service des autels. Elle représente la robe blanche qui fut jetée par dérision sur les épaules de Jésus-Christ (3). Sa couleur rappelle au prêtre la pureté des élus qui suivent les pas de l'Agneau, *vêtus de robes blanches*, symboles de la sainteté, de la gloire et du triomphe.

La *Ceinture* a toujours été en usage chez les peuples vêtus d'habits longs; elle sert à les arrêter et à les relever, pour agir et marcher plus librement. Elle fait partie des ornements sacerdotaux, pour faire souvenir au prêtre que la vie est un voyage; qu'il doit toujours être prêt, comme le prophète Jérémie (4), à exécuter les ordres de Dieu, et à marcher au secours de ses frères, comme l'ange, conducteur du jeune Tobie (5). « Ceignez vos reins, dit Jésus-Christ (6), et portez

(1) Ephés. 6. 17. (2) Saint Matth., 26. 68. Prophetiza nobis, Christe; quis est qui te percussit? (3) Saint Luc, 11. (4) Jérém. 1. 17. Accinge lumbos tuos. (5) Tobie, 5. 5. Egressus Tobias invenit juvenem... stantem præcinctum, et quasi paratum ad ambulandum. (6) Saint Luc, 12. 35. Sint lumbi vestri præcincti.

» dans vos mains des lampes ardentes, tels que des serviteurs
» qui attendent, en veillant, le retour de leur maître. » La
ceinture représente les cordes et les fouets qui servirent à lier
et à flageller le Fils de Dieu.

Le *Manipule* était dans l'origine un linge plus long que large, dont les Diacres se servaient pour purifier les vases sacrés, et quelquefois pour envelopper la patène. Les saints pontifes de la primitive Eglise l'employaient à essuyer les larmes qu'ils répandaient pour les péchés du peuple, et la sueur qui s'écoulait de leur front pendant les fonctions pénibles du saint ministère. Il rappelle les cordes qui garrottèrent les mains de Jésus-Christ comme celles d'un scélérat, et il apprend au prêtre que la vie présente est une vie de travail et de douleur, ainsi qu'il le confesse dans la prière qu'il fait en prenant cet ornement.

L'*Etole* est un ornement qui consiste en deux larges bandes ou paremens, détachés de l'ancien manteau romain, qu'on appelait *Stola*, et dont ces bandes ont retenu le nom (*Stola*, *Etole*.) On appelle aussi cet ornement *Orarium*, du mot latin *Ora*, qui signifie *bordure*, *extrémité*, parce que les deux bandes qui le composent ne servaient d'abord qu'à garnir et orner les replis ou bords de l'étoffe, à laquelle on les attachait. L'étole entoure les épaules du prêtre, et descend également de part et d'autre, pour marquer, dit un concile de Brague, sa constance dans le bien et sa fidélité à la pratique du devoir et des vertus sacerdotales dans la prospérité comme dans l'adversité. Elle se croise pardevant sur sa poitrine, pour lui apprendre à porter la croix profondément gravée dans son cœur. Elle est retenue et attachée par la ceinture, « afin qu'il sache, dit le célèbre » Yves, évêque de Chartres, que les vertus se tiennent comme » par la main, et que leur cortège est la meilleure garde » contre les assauts de l'ennemi. » L'étole est comme le lien qui attache le prêtre au joug de Jésus-Christ, joug sous lequel il doit marcher avec joie sur les pas de celui qui a dit de lui-

même : « Mon joug est doux et mon fardeau léger (1), » et avec obéissance à la suite de celui qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix (2).

La *Chasuble* était dans le principe une espèce de manteau qui couvrait tout le corps, et n'était employé que par les personnes d'une condition obscure. Il serait assez difficile d'assigner l'origine de son introduction parmi les ornements sacerdotaux, si ce n'est de dire que dans les premiers temps on célébrait les saints mystères avec les mêmes habits qu'on avait coutume de porter, et que la modestie si convenable aux ministres d'un Dieu « qui s'est fait pauvre par amour pour » nous, quoiqu'il fût riche (3), » leur avait fait garder d'abord pour leur usage, puis pour la célébration du sacrifice, des vêtements simples et pauvres. Peut-être aussi, mais ce n'est encore qu'une conjecture, les évêques des premiers siècles, qui, avant leur conversion, étaient pour la plupart attachés aux différentes sectes de la philosophie païenne, voulurent-ils conserver le manteau, vêtement ordinaire des philosophes, qui les distinguait des autres classes de citoyens, et servait à leur en attirer les égards et le respect. Autrefois la chasuble était toute ronde, traînante à terre, fermée de toutes parts, et seulement ouverte par le haut pour passer la tête. On la relevait sur les bras après la confession faite au bas de l'autel, et on la soulevait par derrière, lorsque le prêtre, à la consécration, offrait la sainte hostie et le précieux sang à l'adoration des fidèles. Depuis, pour donner aux mouvements du prêtre plus de facilité, on a raccourci la chasuble, on l'a rétrécie et fendue sur les côtés, et réduite à l'état où elle est aujourd'hui. Ce qui n'a pas détruit la coutume de la soulever par derrière au moment de l'Élévation, simple cérémonie restée

(1) Saint Matth., 11. 30. Jugum enim meum suave est, et onus meum leve. (2) Ephés. 2. 8. Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. (3) 2 Cor. 8. 9. Propter vos egenus factus est, cum esset dives.

comme un vestige de l'ancien usage. La chasuble représente la robe de pourpre dont les soldats revêtirent Jésus-Christ, pour le montrer au peuple comme un roi de théâtre. La croix dont elle est ornée rappelle au prêtre la passion et la mort de Jésus-Christ. « Il la porte devant lui, dit le pieux auteur » de l'Imitation (1), afin d'envisager les traces du Sauveur, et » de les suivre avec fidélité. Il la porte derrière lui, afin de » souffrir patiemment et pour Dieu toutes les traverses qui lui » arrivent de la part des autres. Il la porte devant lui, pour » pleurer ses propres péchés, et derrière lui, afin de pleurer » aussi par compassion ceux de ses frères. »

Le sacrifice auguste de l'autel est généralement connu et désigné dans l'église catholique sous le nom de *messe*. Ce terme dérive, selon l'opinion la plus commune, du mot latin *missa*, qui signifie *renvoi*, *action de congédier*, *ordre de se retirer*. Dans les premiers siècles, la liturgie sacrée commençait par des prières et des instructions, auxquelles pouvaient assister, non-seulement les catéchumènes, et les trois derniers ordres de pénitents, mais même les hérétiques, les juifs et les païens. Mais avant de commencer l'offrande du saint sacrifice, on les faisait sortir tous, l'Eglise ne les jugeant pas dignes d'assister aux redoutables mystères. Comme les catéchumènes en formaient la partie la plus nombreuse, ce renvoi, qui les concernait plus particulièrement, fut appelé *messe ou renvoi des catéchumènes*, *missa catechumenorum*. Ce nom passa d'abord à la première partie de la liturgie, qui comprenait les prières et les bénédictions auxquelles il leur était permis d'assister. Ceux des fidèles à qui leurs infirmités ou leurs affaires n'avaient pas laissé la liberté de se trouver au commencement de l'office, avertis ou par le son des cloches, ou par quelque publication extérieure, ou même par la foule qui sortait du temple, de la fin de cette première partie de la

(1) Liv. 4, chap. 5.

liturgie, furent naturellement portés à donner au saint sacrifice le nom de l'action qui en annonçait le commencement. Dans la suite, les deux parties ayant été jointes de manière à ne faire qu'un seul corps de liturgie, on les a toutes deux comprises sous le nom de *messe*, qui enfin a prévalu, et est resté presque seul dans la langue de l'Eglise, et plus encore dans celle du peuple, pour désigner le sacrifice de la loi nouvelle. L'invitation de sortir à ceux que l'Eglise n'admettait point aux saints mystères, est probablement l'origine du renvoi solennel par lequel le prêtre annonce d'ordinaire la fin du sacrifice, lorsqu'il adresse aux assistants ces paroles : *Ite, missa est; allez, il vous est libre de vous retirer*. Je dis ordinairement, car cette formule n'est point d'usage les jours de jeûne et de pénitence, parce qu'autrefois la messe était suivie ces jours là de prières et d'instructions, qui prolongeaient l'assistance des fidèles. On y substitue ces paroles : *Benedicamus Domino, Bénissons le Seigneur*; comme pour le remercier par avance de ce qu'il va, dans ces jours de pardon et de salut, comme l'Ecriture les nomme, ouvrir pour les pécheurs le trésor de ses grâces et de ses miséricordes.

On peut donc diviser la sainte messe en deux parties, la messe des catéchumènes, et la messe des fidèles. La messe des catéchumènes commence au Psaume que récite le prêtre au bas de l'autel, et se termine à l'Evangile. Toute cette première partie, qui se récite maintenant à voix basse, ou se chante aux messes solennelles, se composait autrefois d'instructions et de lectures préparatoires à la célébration des saints mystères.

Le Credo ou symbole est le commencement de la messe des fidèles. Elle comprend deux actions : la consécration, ou changement du pain et du vin au corps et au sang de Notre-Seigneur, et la manducation ou communion, qui fait participer à ce corps et à ce sang. Ces deux actions, quoique très-distinctes, ont néanmoins entre elles un rapport si intime,

qu'elles sont indispensables, même la seconde, au moins pour l'intégrité du sacrifice. C'est Jésus-Christ lui-même qui l'a réglé ainsi. Il consacra d'abord le pain et le vin, dont la substance fut soudainement changée en celle de son corps et de son sang. Il les offrit ensuite à ses Apôtres, en leur disant : « *Mangez et buvez.* » Puis il ajouta : « *Faites ceci en mémoire de moi,* » précepte qui concernait également les deux actions qu'il venait de faire, celle de consacrer son corps et son sang sous les symboles du pain et du vin, et celle de distribuer ces mêmes symboles à ses Apôtres et de les y faire participer. C'est la réunion de ces deux actes, accomplis en son nom et par son commandement, par les Apôtres d'abord, puis par leurs successeurs dans le sacerdoce, qui fait de l'Eucharistie un véritable sacrifice. On y trouve, en effet, la consécration, l'oblation, l'immolation et la manducation de la victime. Elle est *consacrée* par le changement de substance qu'opèrent les paroles de Jésus-Christ, prises par une tradition constante et irrécusable dans leur signification propre et naturelle. Elle est *offerte* à Dieu ; « nous souvenant, dit le prêtre, de la bienheureuse passion, de la résurrection, de la glorieuse ascension de votre fils, nous *vous offrons* l'hostie sainte, l'hostie sans tâche... » Elle est véritablement *immolée*, puisque la même victime, qui a été attachée à la croix est encore sur l'autel dans un état apparent de mort, et que la séparation mystique de son corps et de son sang est une très-vive et très-efficace représentation de la mort qu'elle a soufferte sur le Calvaire. Enfin il y a *manducation* de la victime, puisque le prêtre, en communiant au nom de tout le peuple fidèle qu'il représente, mange et boit cette chair et ce sang divins.

Messe des Catéchumènes.

Cette première partie de la messe se termine à la récitation du Symbole, où commence la messe des fidèles, comme nous

venons de le dire. Elle comprend la *Confession*, l'*Introït*; le *Kyrie-Eleison*, le *Gloria in excelsis*, la *Collecte*, l'*Épître*, le *Graduel* et l'*Évangile*.

La *Confession* est une accusation et un aveu public et solennel fait par le prêtre et les assistants, en présence de Dieu, de sa très-sainte Mère, du bienheureux Michel Archange, du bienheureux Jean-Baptiste, des saints Apôtres Pierre et Paul et de tous les saints, de leurs misères et de leurs péchés, avec l'espérance de trouver le soulagement des unes et le pardon des autres dans le sacrifice qu'ils vont offrir à Dieu. C'est là « un de ces moments propices et favorables, dont parle » le prophète (1), où tout homme qui veut obtenir la rémission » de ses iniquités, doit s'en faire lui-même devant Dieu l'accusateur. » La confession se fait au bas de l'autel. Elle est précédée d'un psaume qui exprime la joie et la confiance que ressentit David, lorsqu'il lui fut donné de revoir le tabernacle, dont il avait été éloigné si longtemps. « Je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui a rempli de joie ma jeunesse; je chanterai vos louanges sur la harpe, ô mon Dieu. » Ce psaume se récite alternativement par le prêtre et par les fidèles. La confession se fait aussi alternativement, parce que le prêtre « environné lui-même de faiblesse, est » obligé, selon la doctrine de saint Paul (2), de s'avouer pécheur comme les autres, et d'offrir le sacrifice de propitiation » non moins pour lui que pour le peuple. »

Après la confession, le prêtre monte à l'autel, conjurant Dieu à deux reprises différentes et par l'intercession des saints dont les ossements reposent sous la pierre sacrée, de lui remettre de plus en plus tous ses péchés.

L'*Introït* n'est plus que le reste d'un psaume qui se chan-

(1) Ps. 31. 6. (2) Hébr. 5. 2 et 3. Quoniam et ipse circumdatus est infirmitate; et propterea debet, quemadmodum pro populo, ita etiam et pro semetipso, offerre pro peccatis.

tait autrefois tout entier pendant que les fidèles entraient et se plaçaient dans l'Eglise, comme l'indique le mot *Introït*, qui signifie *entrée*.

Le *Kyrie-Eleison* était dans le principe la fin d'une Litanie, qui se récitait ou se chantait, en se rendant d'une église à une autre, les jours de *Station*. On omettait alors l'*Introït*, comme il se pratique encore les veilles de Pâques et de la Pentecôte, où la messe solennelle commence par le *Kyrie* des Litanies, qu'on chante en revenant des fonts baptismaux. Ces deux mots, qui signifient *Seigneur, ayez pitié de nous*, expriment bien notre misère et le besoin que nous avons du secours d'en haut. Quand une âme succombe sous le poids des épreuves et de la souffrance, ce ne sont point des phrases-ni de longues invocations qu'elle adresse au ciel; un cri de détresse, voilà toute sa prière. Le *Kyrie* se dit en l'honneur des trois personnes de la sainte Trinité, à chacune desquelles on l'adresse trois fois. De temps immémorial, il se récite en grec, pour faire voir que la diversité des langues ne nuit point à l'unité de l'Eglise. On trouve aussi parfois, dans les prières de la liturgie, des mots hébreux, tels que *Alleluia*, *Amen*, *Hosanna*, etc.; peut-être l'Eglise a-t-elle voulu rappeler, par les trois langues latine, grecque et hébraïque, l'inscription mise en grec, en latin et en hébreu sur la croix de Jésus-Christ, comme le rapporte saint Luc (1).

Le *Gloria in excelsis*, que les Grecs appellent la grande doxologie, pour la distinguer de la petite, qui est le *Gloria Patri*, est une des plus anciennes et des plus belles hymnes de l'Eglise. On l'appelle hymne des Anges, parce que le commencement se compose des paroles adressées par ces esprits célestes aux bergers de Bethléem, en leur annonçant l'heureuse nouvelle de la naissance du Sauveur. C'est un chant de louange et de solennité, où l'allégresse et la reconnais-

(1) Saint Luc, 23. 38. Erat autem et superscriptio scripta super eum litteris græcis, et latinis, et hebraicis : Hic est rex judæorum.

sance éclatent presque à chaque mot : « Gloire à Dieu, et paix » sur la terre ! Nous vous louons ! nous vous bénissons ! nous » vous adorons ! nous vous glorifions ! nous vous rendons » grâces !... » On omet le *Gloria* aux messes des morts, et les jours consacrés à la pénitence. « Comment chanter la gloire » céleste, dit saint Thomas, lorsqu'on pleure sa propre misère, » ou celle des âmes qui gémissent dans le lieu d'expiation ? »

Après le *Gloria in excelsis*, ou après le *Kyrie*, lorsqu'il n'est pas suivi de l'hymne des anges, le prêtre se tourne vers le peuple, et le salue en lui souhaitant tous les biens que porte avec elle la présence du Seigneur ; ce qu'il exprime par ces mots : « *Que le Seigneur soit avec vous, Dominus vobiscum.* Cette formule de salutation n'est point de fabrique humaine : elle est le langage ordinaire des anges dans l'Écriture, lorsqu'ils sont chargés d'une mission importante auprès des hommes. Ce fut le salut de l'ange à Gédéon (1), lorsqu'il lui fit connaître que Dieu l'avait choisi, pour délivrer son peuple de la tyrannie des Madianites. « *Que le Seigneur soit avec toi, » ô le plus courageux des hommes.* » Ce furent les mêmes paroles, qu'adressa Gabriel à la glorieuse vierge Marie, quand il vint lui annoncer de la part de Dieu l'incarnation du Verbe dans son chaste sein. « Je vous salue, pleine de grâce ; *le » Seigneur est avec vous* (2). » L'Eglise ne pouvait en mettre de plus convenable dans la bouche de celui que le prophète Malachie appelle l'ange du Seigneur (3) : Titre saint et vénérable, justement donné à l'homme, dont les lèvres doivent être les dépositaires de la science, et qui est chargé de répandre autour de lui la lumière de la loi. Les fidèles, qui ont tant d'intérêt à n'avoir que des saints pour maîtres et pour pasteurs, répondent au salut du prêtre par le vœu de voir l'esprit

(1) Liv. des jug. 6. 12. Apparuit ei Angelus Domini, et ait : Dominus tecum, virorum fortissime. (2) Saint Luc, 1. 28. Ave, gratia plena, Dominus tecum. (3) Malachie 2. 7. Labia sacerdotis custodient scientiam, et legem requirunt ex ore ejus, quia angelus Domini exercituum est.

du Seigneur reposer sur lui, et le diriger dans les sublimes fonctions dont le ciel l'a revêtu. C'est ce qu'il faut entendre par cette réponse : « *Et qu'il soit avec votre esprit. Et cum » spiritu tuo.* »

La *Collecte*, que récite le prêtre après cette mutuelle salutation, est une prière qui ne se disait que lorsque l'assemblée était complète, ainsi que l'indique le mot latin dont elle dérive, et qui signifie *réunion*. Ce nom peut lui venir aussi de ce que, selon Cassien, cette prière *rassemble* comme en un faisceau les vœux du peuple, pour les offrir à Dieu, ou qu'elle est le sommaire de ce qu'on doit demander. Elle est faite au nom de Jésus-Christ, pour augmenter la confiance des fidèles, et leur rappeler la promesse du Sauveur : « Tout ce que » vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera (1). » Le peuple répond *amen*, *qu'il en soit ainsi*, en signe d'union et d'adhésion à la prière du prêtre.

L'*Épître* est la première des instructions que l'on faisait au peuple. Quoiqu'elle soit prise quelquefois dans l'ancien Testament, comme elle est empruntée le plus souvent aux lettres des Apôtres appelées *épîtres*, elle en a retenu le nom. Elle se rapporte toujours au temps de l'année, ou au mystère que l'on célèbre, ou au saint dont on fait la fête. On s'assied pendant cette lecture, parce qu'autrefois c'était une espèce de conférence, où l'on permettait aux assistants de proposer leurs doutes ou leurs remarques, ainsi qu'on le voit dans Tertullien; usage que l'Eglise a sagement aboli.

Le *Graduel* est le reste d'un psaume qui se chantait sur les marches de la tribune, dite *jubé*, ou sur les degrés même du sanctuaire, d'où lui est venu son nom, du mot latin *gradus*, *degré*. On remplissait, par le chant de ce psaume, le temps nécessaire aux préparatifs de la récitation solennelle de l'Evangile.

(1) Ev. saint Jean, 16. 23. Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.

L'*Evangelie* est un passage pris dans un des quatre *Evangelistes*, renfermant soit une instruction de Jésus-Christ, soit un de ses miracles, soit le récit de la partie de sa vie dont on honore le souvenir ce jour-là. A l'annonce que fait le prêtre de cette sainte lecture, les assistants se lèvent, se tiennent debout par respect, et rendent gloire à Dieu en imprimant le signe de la croix sur leur front, sur leur bouche et sur leur poitrine, pour témoigner hautement qu'ils ne rougissent point de l'*Evangelie*, qu'ils sont prêts à en faire une confession publique, et qu'à l'exemple de la très-sainte Vierge (1), ils graveront et garderont au fond de leurs cœurs la divine parole qu'ils vont entendre. Dans les messes solennelles, la lecture de l'*Evangelie* est accompagnée de l'encens et de la lumière, pour marquer que Jésus-Christ répand la bonne odeur de toutes les vertus dont il est le plus parfait modèle, et qu'il est cette vraie lumière qui éclaire tous les hommes (2), sans distinction de juifs ni de gentils; double bienfait dont les fidèles le remercient par ces paroles : *Louange à vous, ô Christ, laus tibi, Christe*, qu'ils prononcent à haute voix, lorsque la lecture est terminée.

A la messe solennelle des dimanches et des fêtes, après l'*Evangelie*, on fait en langue vulgaire une instruction connue sous le nom de *prône*. On la nomme ainsi du mot grec *pronaos*, qui veut dire *devant la nef*, parce que la chaire d'où l'on parlait au peuple était placée à l'entrée de la nef, entre le chœur où se tenait le clergé et la partie de l'Eglise où se trouvaient réunis les fidèles. Les homélies des saints Pères, modèles et chef-d'œuvres de l'éloquence chrétienne, seront des monuments éternels de l'éclatante richesse de leur génie et du zèle qui les animait pour l'instruction des peuples confiés à leurs

(1) Saint Luc, 2. 19. Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo. (2) Ev. saint Jean, 1. 9. Erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.

soins. Ils la regardaient comme la partie la plus essentielle de leur ministère. En effet, c'est par la parole que l'Evangile s'est propagé dans tout l'univers. Lorsqu'elle y deviendra rare, les peuples seront livrés à cette famine, dont le Seigneur les menace par le prophète Amos (1), pour les punir de leur infidélité. « En ces temps là, dit-il, j'enverrai la famine parmi » les hommes, non la famine du pain, mais la famine de la » parole de Dieu; ils la chercheront de toutes parts, et ne la » trouveront pas. »

Avec l'Evangile et l'instruction, finit la messe des catéchumènes.

Messe des Fidèles.

La récitation du Symbole est le commencement de la messe des fidèles, que l'on peut diviser en trois parties : l'*Oblation*, la *Consécration* et la *Communion*. Le renvoi des catéchumènes, qui n'avaient point encore le droit d'assister aux saints mystères, et des pénitents, qui l'avaient perdu par leur faute, ne laissait plus dans le temple que ceux qui avaient conservé la pureté du baptême, ou qui l'avaient recouvrée dans les larmes de la pénitence. Comme l'Eucharistie est par excellence le *mystère de la foi*, ainsi que l'appelle l'Eglise, il était convenable de faire une profession solennelle de cette même foi au moment où elle va être mise à la plus haute épreuve, dans une action où les sens et la raison sont également confondus. De là l'origine de la récitation du Symbole. Par lui, les fidèles déclarent qu'ils rejettent toutes les hérésies qui ont ravagé l'Eglise, et leur opposent la croyance de toutes les vérités qu'elle enseigne, dont elle a seule reçu et gardé le

(1) Amos, 8. 11 et 12. Ecce dies venient, dicit Dominus, et mittam famem in terram, non famem panis.... sed audiendi verbum Domini.... Et circuibunt quærentes.... et non invenient.

dépôt. Par lui, ils rendent un égal hommage aux trois personnes de la sainte Trinité pour les bienfaits de la création, de la rédemption et de la sanctification de nos âmes, et marquent la confiance avec laquelle ils attendent l'avènement de Jésus-Christ, la résurrection de la chair, et la vie éternelle.

Après le Symbole, commence la célébration proprement dite du saint sacrifice. Elle contient l'*Offertoire*, le *Lavabo*, la *Secrète*, la *Préface*, le *Canon* et la *Communion*.

L'*Offertoire* est l'offrande ou l'oblation que le prêtre fait à Dieu, du pain et du vin destinés au sacrifice. Il leur donne dans sa prière le nom d'*Hostie sans tache*, à cause du changement merveilleux, qui va se faire de leur substance en celle du corps et du sang de Jésus-Christ, seule victime qui puisse laver nos âmes de leurs péchés. Autrefois le peuple lui-même venait offrir le pain et le vin ; mais on ne retenait sur l'autel que ce qui était nécessaire pour la communion du clergé et des fidèles ; le reste était mis à part pour l'entretien des ministres et des pauvres. Pendant cette cérémonie, on chantait un psaume, qui prit le nom d'*offertoire*, de l'action qui s'accomplissait en ce moment. On n'en dit plus aujourd'hui qu'un ou deux versets, que le prêtre récite à l'autel avant l'oblation. Le pain béni, que l'on présente encore aux messes solennelles dans plusieurs églises, rappelle sur ce point l'ancien usage.

Le *Lavabo* ou *lavement des mains* est l'image de la grande pureté qu'il faut avoir pour offrir le saint sacrifice. Il rappelle l'indigne faiblesse du gouverneur romain, lorsqu'il abandonna Jésus-Christ à la fureur du peuple, se lavant les mains, dit l'Evangile, et croyant mettre à couvert son intégrité par cette puérile et illusoire cérémonie (1).

Le prêtre, après avoir montré par cette dernière action le

(1) Saint Matth. 27. 24. Accepta aqua, lavit manus coram populo, dicens : innocens ego sum à sanguine justi hujus.

soin qu'il met à se purifier des moindres souillures, se tourne vers les assistants, et les invite, en leur donnant le nom de frères, à unir leurs prières aux siennes, afin que Dieu daigne agréer le sacrifice qu'ils vont offrir ensemble, lui, comme prêtre établi de Dieu, et revêtu par le caractère de l'ordination de la puissance de consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ sous les apparences visibles du pain et du vin; eux, comme participants du sacerdoce royal de Jésus-Christ, auquel tous les fidèles sont associés, comme parle l'apôtre saint Pierre.

Le prêtre se retourne vers l'autel pendant la réponse des fidèles. C'est, pour ainsi dire, l'acte par lequel il prend congé d'eux. Il ne les verra plus, jusqu'à ce qu'il ait consommé le sacrifice. Il prononce ensuite à voix basse la prière appelée *Secrète*. Quelques-uns prétendent que ce nom lui vient de ce qu'elle est prononcée sur la portion des offrandes *mises à part* (*secreta dona*) pour le sacrifice. Mais le sentiment le plus autorisé, le plus conforme à la tradition, est qu'on la nomme *Secrète*, parce qu'elle se dit secrètement, et qu'elle n'est plus entendue que de Dieu seul. Silence mystérieux, qui va régner pendant la grande action du sacrifice. Silence prescrit par l'Eglise comme souvenir de la prière secrète et silencieuse de Jésus-Christ au Jardin des Olives (1), et de ce silence que les plus grands outrages ne purent lui faire rompre pendant sa passion. Il était figuré dans les sacrifices de l'ancienne loi par la prière secrète que faisait le grand prêtre, lorsqu'entrant seul dans le sanctuaire, il y priait au nom de tout le peuple (2).

La *Préface* est comme le prélude et l'introduction aux prières du *Canon*, nommé par excellence la grande prière. Le prêtre la commence par saluer le peuple sans se retourner, parce que, selon les anciennes liturgies, après l'*Orate, fratres*,

(1) Saint Luc, 22. 41. Et ipse avulsus est ab eis quantum jactus est lapidis, et positus genibus orabat. (2) Levit. 16. 17. Nullus hominum sit in tabernaculo, quando pontifex sanctuarium ingreditur, ut roget pro se... et pro universo cœtu Israël.

on fermait par un voile ou une sorte de rideau l'entrée du sanctuaire. C'est de ce lieu, qui va devenir terrible par la présence du roi des anges et du maître du monde, que le prêtre exhorte les fidèles à élever leurs cœurs en haut, et à ne plus s'occuper que de la pensée de Dieu. Après s'être assuré par leur réponse qu'ils sont dans cette heureuse et sainte disposition, et en avoir remercié le Seigneur, il publie que rien n'est plus juste et plus raisonnable que de rendre l'honneur, la gloire et les actions de grâces qui sont dues en tout temps et en tout lieu au Dieu saint, au Père tout-puissant, à l'Eternel. Pour que cet hommage lui soit plus agréable, il demande qu'il soit présenté au nom de Jésus-Christ, par les Chérubins et les Séraphins, par les Dominations et les Puissances, par tous les chœurs des anges en un mot, à cette majesté redoutable, objet perpétuel de leurs adorations. Comme le langage des hommes est mille fois impuissant à exprimer dignement les louanges que mérite la Divinité, c'est du ciel que l'Eglise emprunte le cantique qui suit la Préface; cantique qu'Isaïe entendit chanter alternativement (1) par les esprits célestes, et que saint Jean dans l'Apocalypse (2) nous dit être répété sans cesse par ces millions d'anges et de saints qui entourent le trône de Dieu. Le nom de Saint y est répété trois fois, par honneur pour les trois personnes de la sainte Trinité. L'Eglise, pour témoigner sa reconnaissance particulière à Jésus-Christ son rédempteur, ajoute en son honneur le cri de triomphe, par lequel les Juifs acclamèrent son entrée à Jérusalem. « Béni soit, dit-elle avec eux (3), celui qui vient » au nom du Seigneur; hosanna au plus haut des cieux ! »

Après la Préface, commence cette partie du saint sacrifice, qu'on appelle dans le style ecclésiastique l'*Action*, comme étant en effet l'action par excellence, l'action la plus sublime

(1) Isaïe, 6. 3. (2) Apoc. 4. 8. (3) Saint Matth. 21. 9. Benedictus qui venit in nomine Domini; hosanna in altissimis.

et la plus sainte qui puisse s'accomplir sous le soleil. Les prières qui la composent et qui se terminent par le *Pater ou Oraison Dominicale*, s'appellent le *Canon*, c'est-à-dire la *règle*, pour exprimer qu'on va offrir à Dieu, selon les règles de son Evangile, le sacrifice institué par Jésus-Christ. « Il ne s'y » trouve rien, dit le saint Concile de Trente (1), qui ne respire » la sainteté et la piété, et qui n'élève vers Dieu l'esprit de » ceux qui l'offrent. » La raison qu'il en donne, c'est qu'il se compose tout entier ou des paroles mêmes de Notre-Seigneur, ou des traditions des Apôtres ou des pieuses institutions des plus saints pontifes.

Il n'en est pas du canon de la messe comme des autres prières, qui se diversifient selon les fêtes; le canon demeure fixe et immuable. Durant les premiers siècles, les prêtres seuls en connaissaient la teneur; on le cachait soigneusement aux simples fidèles, et on l'avait placé au nombre des mystères qu'il fallait tenir secrets. La récitation qu'on en faisait à l'autel, était accompagnée d'un silence tellement profond, au dire des historiens, qu'il répandait une sorte de frayeur parmi les assistants. L'Eglise, pour conserver l'esprit de ces temps de foi, ordonne à ses ministres de réciter le canon à voix basse; ce qui ne doit pas s'entendre d'un ton de voix ordinaire, ainsi que n'ont pas craint de l'interpréter dans le dernier siècle des hommes plus amis de la nouveauté, que jaloux de se montrer obéissants à l'autorité légitime. Le rit de l'Eglise romaine, mère et maîtresse de toutes les autres, lesquelles d'ailleurs l'ont généralement adopté, prescrit ainsi aux prêtres la manière dont ils doivent réciter le canon (2) : « Que le prêtre, » disent les rubriques, le prononce de façon à s'entendre lui-même et à n'être pas entendu de ceux qui l'entourent. » On ne peut, sans une témérité très blâmable, changer cette disposition fondée sur des motifs aussi sages que religieux.

(1) Session 22^e, chap. 4. (2) Rubriq. général, partie 1^{re}, artic. 16, no 2.

Assisté des saints anges, dont il a réclamé le ministère et le secours en s'unissant à leurs adorations, le prêtre s'approche avec une sainte confiance du trône de la divinité. Les yeux et les mains levés vers le ciel, il conjure le père des miséricordes, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'avoir pour agréable et de bénir l'offrande qu'il va lui présenter. Il le prie de jeter avant tout un regard favorable sur la sainte Eglise, épouse de son divin fils. Il demande pour elle de lui accorder la paix au milieu des épreuves sans cesse renaissantes du monde et de l'enfer ; de la protéger contre les erreurs qui attaquent sa doctrine et sa morale ; de maintenir l'unité parmi ses membres, afin qu'il n'y ait entr'eux ni divisions ni schismes, et qu'ils soient tous animés d'un même esprit (1) ; de daigner la conduire lui-même, la gouverner, et maintenir dans ses rangs l'ordre et la discipline. Suivant la doctrine de l'Apôtre, qui ordonne aux fidèles de se souvenir des conducteurs qui leur prêchent la parole de Dieu (2), « et de prier pour les rois et » pour tous ceux qui sont constitués en dignité, afin que nous » menions une vie paisible et tranquille en toute piété et » honnêteté (3), » il appelle la bénédiction céleste sur le chef de l'Eglise, sur le premier pasteur du diocèse où il célèbre, sur les princes et les magistrats qui président aux destinées des peuples.

Le sacrifice offert à l'autel est celui de toute l'Eglise ; c'est le corps tout entier qui offre à Dieu Jésus-Christ son chef ; et c'est le chef qui offre avec lui son corps mystique, c'est-à-dire son Eglise. Or, l'Eglise ne se compose pas seulement des fidèles de la terre ; elle renferme encore les saints qui règnent dans le ciel. Il est donc juste de s'unir à eux, pour obtenir par leur intercession, les grâces dont nos péchés et nos imperfections pourraient avoir diminué et peut-être tari la source.

(1) 1 Cor. 1. 10. (2) Hébr. 13. 7. *Mementote præpositorum vestrorum, qui vobis locuti sunt verbum Dei.* (3) 1 Tim. 2. 2.

C'est ce que fait le prêtre en honorant ici la mémoire de tous les saints, dont il reconnaît d'abord la communion avec l'Eglise militante (1). Il place en première ligne et il invoque avant tous les autres la glorieuse Marie, mère de l'auguste victime qui va offrir à son Père, pour notre salut, le même corps qu'elle a pris dans le sein de cette chaste vierge. Après la très-sainte Vierge, il fait mémoire des douze Apôtres, fondement (2) et colonnes de l'Eglise, de quelques-uns des plus célèbres martyrs, et en général de tous les saints, et il demande à Dieu qu'il lui plaise, par égard pour leurs mérites et leurs prières, de nous faire sentir en toutes choses les effets de sa protection (3).

Environné, pour ainsi dire, de toute la cour céleste, l'autel n'attend plus que la présence du roi des rois. A la voix d'un simple mortel, le ciel va s'ouvrir pour enfanter de nouveau à la terre le juste, son Sauveur. Les paroles de Jésus-Christ, proférées en son nom par son ministre, produisent la même merveille dont elles furent suivies, quand Jésus-Christ les prononça lui-même. L'admirable changement s'est opéré ; « les sens trompés, dit saint Thomas (4), voient, touchent et » goûtent du pain et du vin ; » mais la foi nous éclaire, et elle nous dit avec le roi-prophète (5) : « Venez, adorons le Seigneur et prosternons-nous devant notre Dieu. » C'est à quoi nous invite l'action du prêtre, lorsqu'après la consécration, il présente successivement les saintes espèces à l'adoration des fidèles ; ceux-ci, à l'exemple de Moïse, doivent rester fermes et inébranlable, « comme s'ils voyaient l'invisible » (6) à travers le voile impénétrable, dont il lui a plu de couvrir sa majesté.

Ce ne sont plus ici les présents d'Abel, ni les sacrifices d'Abraham et de Melchisédech. L'Eucharistie l'emporte sur

(1) Canon de la messe. *Communicantes et memoriam venerantes...* (2) Ephés. 2. 20. (3) Canon de la messe. (4) Hymne du Saint-Sacrement. (5) Ps. 94. 6. (6) Hébr. 11. 27. *Invisibilem tanquam videns.*

eux comme le soleil sur l'ombre. Le prêtre néanmoins rappelle, dans les prières qui suivent la consécration, les sacrifices de ces saints personnages, parce qu'ils ont figuré celui de Jésus-Christ d'une manière plus frappante et plus expressive que tous les autres de l'ancien Testament : Abel, par l'innocence de sa vie et le genre de sa mort ; Abraham, par son obéissance et sa foi ; Melchisédech, par sa qualité de prêtre du Très-Haut et la nature des dons qu'il offrait au Seigneur. « Car, selon la » remarque de saint Léon, ce roi pontife n'a pas offert les » hosties mosaïques, mais les symboles que notre Rédempteur » a consacrés lui-même en les changeant en son corps et en » son sang. »

Le prêtre alors, s'inclinant profondément, récite cette prière : « Nous vous supplions, Dieu tout-puissant, de com- » mander que ces dons soient portés sur votre autel sublime » par les mains de votre saint ange, afin que nous tous qui » allons recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ, nous » soyons comblés de vos bénédictions et de la grâce du ciel. » Il faut que les dons, qui viennent d'être changés au corps de Jésus-Christ, soient portés jusqu'au ciel pour réparer l'outrage de nos péchés, et faire descendre sur nous les biens d'en haut dont nous étions indignes. Or, par qui sera portée cette magnifique offrande ? L'Eglise l'a présentée déjà par les mains de ses ministres. Mais elle craint que leurs cœurs ne soient pas assez purs, que leurs mains consacrées ne soient pas assez saintes pour offrir dignement la victime infinie ; c'est pourquoi elle prie Dieu de la faire présenter sur son autel du ciel par les mains de son saint Ange, c'est-à-dire par les mains de Jésus-Christ lui-même, qui est appelé dans l'Ecriture l'ange du Testament, l'ange du grand Conseil.

La charité de l'Eglise ne lui permet pas d'oublier, dans ce moment de grâce et de propitiation, ceux de ses enfants qu'elle a perdus pour la terre. Mère toujours désolée, elle garde dans son cœur, et elle gardera jusqu'à la fin des siècles, leur deuil

et leur souvenir, et chaque jour à l'autel elle les recommande à la divine clémence. Elle prie Dieu de les délivrer de la sévère mais juste expiation, à laquelle les a soumis sa justice, et de leur accorder enfin le lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix (1). Après avoir prié pour les défunts, et avoir demandé au nom de Jésus-Christ leur introduction dans le ciel, le prêtre sollicite pour lui et pour tous ceux qui sont présents la même grâce; celle d'être admis dans la société des anges et des saints, qui environnent le trône de l'agneau. Il la demande, non comme un droit ni comme une récompense de ses mérites, mais comme une grâce et un effet de l'indulgence d'un Père toujours prêt à pardonner (2). C'est pour cette raison qu'au commencement de cette prière il élève la voix, en se donnant à lui-même et à ses frères le nom de pécheurs, et se frappe la poitrine à l'exemple du publicain qui sortit purifié du temple, dit Jésus-Christ (3), pour avoir reconnu avec humilité sa misère et ses crimes. Plein de confiance en la divine bonté, le prêtre récite à haute voix l'*Oraison Dominicale*, ainsi nommée parce que Jésus-Christ lui-même en est l'auteur. Elle est une des prières préparatoires à la sainte communion. Rien en effet ne peut mieux disposer à s'unir à Dieu et à recevoir ses grâces que cette belle prière, qui contient en abrégé tout l'Evangile, dit Tertullien, et qui nous autorise à nommer Dieu notre Père; honneur si grand que nous n'oserions y prétendre, comme l'Eglise le confesse dans le préambule qui la précède, si Jésus-Christ ne nous en avait fait un commandement exprès, et si lui-même ne nous en avait dicté les paroles. Des sept demandes contenues dans l'Oraison Dominicale, la dernière est la seule sur laquelle l'Eglise s'arrête, et dont elle développe le sens dans les termes suivants. « Délivrez-nous, Seigneur, poursuit le prêtre, de » tous les maux passés, présents et à venir. » Les maux passés

(1) Canon de la messe. (2) Canon de la messe. (3) Saint Luc, 18. 14.

sont nos péchés, pour lesquels nous devons toujours garder des craintes, et que nous ne devons cesser de pleurer, ainsi que nous y exhorte l'auteur de l'Ecclésiastique (1). Les maux présents sont nos fautes journalières, les tentations, les maladies, les adversités, les épreuves et les autres misères de cette vie. Les maux futurs sont les châtimens qui nous menacent du côté de Dieu, et surtout la peine éternelle si justement due à nos péchés. L'Oraison Dominicale se récite à haute voix pendant la messe, et toujours à voix basse aux autres parties de l'office divin. Cette différence vient de ce que les catéchumènes, à qui on tenait cette prière cachée jusqu'à leur baptême, pouvaient être présents aux prières ordinaires de l'Eglise, mais jamais au saint sacrifice.

C'est par le sang d'un agneau dont ils teignirent leurs portes (2), que les Israélites échappèrent à la proscription générale, dans laquelle l'ange exterminateur devait envelopper les premiers-nés d'Egypte. Cet agneau était la figure de Jésus-Christ, représenté aussi par le prophète Isaïe comme *un agneau* chargé de nos crimes et qui se laisse conduire, sans faire entendre une plainte, à la boucherie, pour expier nos crimes et arracher nos âmes à la tyrannie du démon (3). Au moment où il va commencer son ministère public, Jean-Baptiste le désigne aux Juifs comme l'*Agneau, qui ôte les péchés du monde*. C'est en lui donnant le même titre que le prêtre s'adresse à cette auguste victime immolée sur l'autel, la conjurant d'avoir pitié de nous, et de rendre à nos âmes la paix que nos péchés leur ont ravie ; ce qu'il fait par trois fois, en se frappant la poitrine, en signe d'humilité et de repentir.

Le prêtre récite ensuite trois oraisons qui marquent et renferment les principales dispositions, dont un chrétien doit être

(1) Ecclésiastiq. 5. 5. De propitiato peccato noli esse sine metu. (2) Ex. 12. 22 et 23. Fasciculumque hyssopi tingite in sanguine... et aspergite ex eo superliminare et utrumque postem. (3) Isaïe, 43. 8.

animé, au moment où il va s'unir à son créateur par la réception de la sainte Eucharistie. Il a besoin de la paix, non de cette fausse paix que donne le monde, mais de celle qui vient de la bonne conscience. Ses péchés lui inspirent une juste frayeur, et lui font dire avec saint Pierre : « Éloignez-vous » de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur (1); » il sait que les anges eux-mêmes ne sont pas dignes d'une si haute grâce; en conséquence, il déplore ses faiblesses et en demande pardon à celui qui peut seul les oublier et les remettre. Enfin, quelque bien disposé qu'il puisse être, il n'aurait point la témérité de s'approcher du saint des saints, s'il n'avait la promesse de trouver dans cette fournaise ardente de quoi retremper son âme et la rendre terrible à l'enfer, selon l'expression de saint Jean Chrysostôme (2), et dans cette source de grâces le remède et la guérison de toutes ses blessures. C'est après avoir excité son âme à ce double sentiment de repentir et de confiance, que le prêtre prend en main le pain céleste, en se frappant la poitrine à trois reprises différentes et en répétant les paroles si vraies et si touchantes du centenier (3) : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez » dans ma maison. » Puis ayant fait avec les saintes espèces le signe de la croix, pour exprimer que le corps sacré, qu'elles dérobent à nos regards, est le même que celui qui a été immolé sur le Calvaire, il reçoit sur ses lèvres et dans son cœur le grand Dieu qui va s'y asseoir comme un roi sur son trône, pour y régner en maître et sans partage.

Quoique la communion du prêtre se fasse sous les deux espèces, elle ne forme cependant qu'une seule action. En traitant de l'Eucharistie comme sacrement, nous avons dit que les paroles sacramentelles de la consécration n'appellent suc-

(1) Saint Luc, 5. 8. *Exi à me, quia homo peccator sum, Domine.* (2) Saint Jean Chrysost. (3) Saint Matth. 8. 8. *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum.*

cessivement sous le pain et sous le vin que le corps ou le sang de Jésus-Christ, quoique ces deux substances soient réunies sous chacune des deux espèces par suite de l'union qui rend inséparables les diverses parties de l'humanité sainte du Sauveur. Par la même raison, la communion séparée du corps sous l'espèce du pain, et celle du sang sous l'espèce du vin n'en font qu'une seule, qui est tout à la fois la représentation sensible de la double action de Jésus-Christ dans l'institution de cet auguste sacrement, et l'image de sa mort, dont le sacrifice de la messe est la commémoration. C'est pour cette raison que le prêtre passe sans prière préparatoire à la réception de l'espèce du vin contenu dans le calice, qu'il prend pour consommer les saints mystères, en demandant à Dieu que le sang de Jésus-Christ garde son âme, et lui serve de viatique pour la vie éternelle.

Dans les beaux siècles de l'église, la plus grande partie des fidèles communiaient à la messe solennelle. Pendant la distribution de la sainte Eucharistie, on chantait un psaume, auquel on donnait le nom de communion. Il n'en reste plus aujourd'hui qu'un ou deux versets, que le prêtre lit à l'autel : humiliant vestige, qui dépose contre la tiédeur et l'insensibilité des chrétiens de nos jours.

La post-communion est une prière en forme d'action de grâces, dans laquelle le prêtre remercie le Seigneur des dons ineffables que les fidèles et lui viennent de recevoir, et lui demande d'en conserver les bienheureux effets. Le prêtre se tournant ensuite vers les fidèles, leur annonce la fin du saint sacrifice, en leur disant : *Ite, missa est : allez, vous pouvez vous retirer*. Puis à l'exemple du Sauveur, qui ne se sépara de ses chers disciples qu'après les avoir bénis (1), il leur donne la bénédiction au nom des trois personnes divines, dont il in-

(1) Saint Luc, 24. 50. Et factum est, dum benediceret illis, recessit ab eis.

voque la toute-puissance et la bonté, pour les garder de tout mal et leur accorder tous les biens. Cette bénédiction se fait en forme de croix pour rappeler aux chrétiens qu'é toutes leurs espérances, soit pour la vie présente, soit pour le siècle à venir, s'appuient sur la vertu de ce signe salutaire de notre rédemption.

L'usage de réciter à la fin de la messe le commencement de l'Evangile de saint Jean est très récent dans l'Eglise. Ce n'était dans l'origine qu'une dévotion du prêtre ou des fidèles, qui lui en demandaient la récitation. Depuis le 16^e siècle, cette pieuse coutume a été sanctionné par l'Eglise, qui en a fait une loi, au moins pour les messes basses; car, dans la liturgie gallicane, aux messes solennelles, le célébrant le récite pendant le retour de l'autel à la sacristie. On a choisi ce passage du saint Evangile, préférablement à tout autre, à cause de ces paroles qui terminent si bien le sacrifice : *Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous* (1). Nous y voyons que celui qui s'est incarné et qui est mort pour nous sur la croix, est ce Verbe Divin, « consubstantiel au père, engendré de toute » éternité, par qui toutes choses ont été faites, véritable lumière qui éclaire tous les hommes, source et principe de » tous les dons d'en haut (2). Si la grâce de Dieu, notre Sau- » veur, s'est fait voir à tous les hommes, dit l'apôtre (3), c'est » pour nous apprendre à renoncer à l'impiété, aux vains désirs » du siècle, et à toutes les passions, pour vivre en ce monde » avec tempérance, justice et piété, en attendant la bienheu- » reuse espérance, et l'avènement de gloire du grand Dieu et » Sauveur Jésus-Christ, qui s'est livré lui-même pour nous, » afin de nous racheter de tout péché, et de se former, en

(1) Ev. saint Jean, 1. 14. (2) Ibid. v. 16. (3) Epître à Tite, 2, 11 et suiv. Apparuit enim gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobriè, et justè, et piè vivamus in hoc sæculo.

» nous purifiant, un peuple consacré à son service et fervent
 » dans la pratique des bonnes œuvres. »

Telles sont les principales cérémonies qui accompagnent la célébration de la messe. Les bornes que je me suis prescrites ne m'ont pas permis d'entrer dans de plus amples détails. Je renvoie le lecteur désireux de s'instruire, aux ouvrages spéciaux qui ont traité plus à fond ce sujet. Je me contenterai de faire remarquer aux fidèles, qu'ils montreraient plus d'exactitude et plus d'empressement pour assister au saint sacrifice, et qu'ils y apporteraient plus d'attention et de piété, s'ils s'appliquaient à en bien connaître la nature, à pénétrer le sens des prières qui s'y récitent et le but des différentes cérémonies que l'Eglise a instituées pour en rehausser le prix par la pompe extérieure. Jérémie se plaint « que la terre est plongée » dans la désolation (1), parce qu'il ne s'y trouve personne » dont le cœur pense à Dieu. » David reproche aux méchants « de ne pas vouloir s'instruire pour faire le bien. (2). » Si le zèle de ces deux prophètes n'est pas capable de nous réveiller de notre engourdissement, et de nous faire secouer ce sommeil d'indifférence, ne soyons pas insensibles aux menaces qu'adresse le Sauveur à ceux qui l'auront connu sans accomplir sa volonté. « Quand le Père de famille sera entré, dit-il, et » qu'il aura fermé la porte, vous commencerez à heurter, vous » qui serez restés en dehors, et vous direz : Seigneur, ouvrez- » nous. Nous avons bu et mangé en votre présence, et vous » avez enseigné dans nos places publiques (3). » Paroles qui pourraient se traduire ainsi dans la bouche des chrétiens : « l'Eglise, en nous mettant par le baptême au nombre de ses » enfants, nous a donné Dieu pour père, et Jésus-Christ pour » frère ; nous avons recueilli la parole sainte non de la chair

(1) Jérém. 12. 11. Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde. (2) Ps. 35. 3. Noluit intelligere ut benèageret.

(3) Saint Luc, 13. 25 et suiv.

» empoisonnée de l'hérésie, mais de celle de la vérité. » Et le juge suprême des vivants et des morts répondra aux chrétiens lâches comme aux juifs infidèles : « Je ne sais d'où vous êtes : » retirez-vous de moi, vous tous qui avez accompli l'iniquité. »

On pourrait comparer les chrétiens qui entourent l'autel au moment du saint-Sacrifice, à ces deux grands coupables, qui partagèrent le supplice du Sauveur et virent de si près sa douloureuse passion. Ils étaient l'un et l'autre chargés de péchés ; nous ne le sommes guères moins, et nous sommes certainement moins excusables. L'un de ces infortunés reste endurci à côté de la croix. Le sang de la rédemption rejaillit des plaies du Sauveur jusque sur lui, et au lieu du repentir qui devrait briser son cœur, le blasphème est le dernier mot de ses lèvres expirantes. N'est-ce pas l'image du chrétien qui assiste aux saints mystères avec une âme vendue au démon ? N'est-il pas, lui aussi, comme arrosé du sang de Jésus-Christ. Oh ! qu'il lui serait facile, dans ce précieux moment, d'obtenir son pardon, de trouver là le remède à ses blessures, la force contre sa faiblesse, la victoire sur son cœur et ses mauvais penchants. Mais il n'a que faire des grâces que Dieu lui offre ; il les dédaigne, et court tête baissée au précipice. Le second de ces malheureux reconnaît et déplore sa vie criminelle ; « ayez pitié de moi, dit-il au Sauveur, *memento mei, Domine* ; et Jésus le purifie ; il lui accorde sa grâce, pleine et entière. ce jour-là même il commencera la vie bienheureuse. Douce image du chrétien pieux et fervent. Il assiste à la messe, comme s'il assistait à la mort de Jésus. Sa foi est grande ; son respect égale presque l'adoration des anges ; son amour n'a d'autres bornes que l'étroitesse de son pauvre cœur. De l'autel, Jésus abaisse sur lui un regard de compassion. Il voit son repentir, sa confiance, sa ferveur, et le comblant de ses grâces comme le bon larron, il laisse tomber sur lui ces ineffables paroles : « *Hodie mecum eris in paradiso*. Un jour, bientôt peut-être, tu » seras avec moi en paradis. »

CHAPITRE CINQUIÈME.

Sur la Pénitence.

PREMIÈRE DISSERTATION.

Bonté de Dieu dans l'établissement du Sacrement de Pénitence. Définition de ce mot. Deux sortes de Pénitence, l'une intérieure, l'autre extérieure. La première n'est qu'une vertu ; la seconde est un sacrement de la loi nouvelle. Caractère et avantage de la Pénitence intérieure.

Les anges, pures et sublimes natures, avaient été créés pour entourer le trône du Tout-Puissant, pour être sa garde d'honneur en quelque façon, et les exécuteurs de ses volontés. Mais une partie de cette milice céleste, cédant à un mouvement d'orgueil insensé, ose conspirer contre celui qui les a tirés du néant. Le chef de cette troupe révoltée, Lucifer, plus brillant que l'aurore, dit le prophète Isaïe (1), mesure d'un œil audacieux l'élévation du trône de l'Eternel. « Je monterai, » s'écrie-t-il, au-dessus des astres de Dieu. Je placerai ma demeure par delà les nues, sur la montagne du Testament, et je serai l'égal du Très-Haut. » Attentat aussi vain que criminel ! Une voix de tonnerre se fait entendre : « Qui est semblable à Dieu ? » Soudain l'abîme s'entr'ouvre ; un feu vengeur s'y allume, et les anges déchus y sont précipités, pour expier par des peines éternelles leur rébellion. Dieu voulut faire voir dès le commencement, qu'il se montrerait d'autant

(1) Isaïe, 14. 12 et suiv. In cœlum conscendam ; super astra Dei exaltabo solium meum, in monte testamenti. Ascendam super altitudinem nubium, similis ero Altissimo.

plus jaloux de la soumission de ses créatures, qu'il leur aurait accordé plus de lumières et les aurait appelées à une vocation plus sainte et plus parfaite.

L'homme, formé du limon de la terre, tombé dans le lieu de délices, où Dieu l'avait placé pour l'y faire jouir d'une félicité sans nuages. Aussi coupable peut-être que les anges, il mérite le même sort. Mais le Créateur, qui reconnaît en lui son image et sa ressemblance, a pitié de sa faiblesse. Si, selon l'expression de l'Écriture, il se repent d'avoir créé l'homme (1); s'il écoute d'abord la voix de la justice en le dépouillant des dons qu'il lui avait prodigués, il se souvient bientôt de sa miséricorde. La promesse d'un libérateur vient adoucir l'arrêt de malédiction lancé sur le coupable; et quand les temps seront accomplis, Dieu enverra son Fils, nouvel Adam (2), revêtu de la chair du vieil Adam, qu'il aura prise dans le sein d'une femme, pour devenir le médiateur entre le ciel et la terre, et déchirer, en l'attachant à la croix, le décret de notre condamnation (3). C'est dans le baptême, « où nous sommes ensevelis avec » J.-C. (4), pour renaître avec lui à la vie de la grâce, » que nous est appliqué le fruit de ce divin rachat, qui a tant surpassé nos espérances. Après avoir reçu une nouvelle naissance dans le bain sacré de la régénération, nous devons marcher sans doute dans les voies de l'innocence, et demeurer inviolablement fidèles au Dieu, qui nous avait adoptés pour ses enfants. Mais qu'est-ce que l'homme ? En inconstance, « une » feuille que le vent agite, et qui ne demeure jamais à la même place (5). » La triste concupiscence fait de sa vie un combat éternel (6), et elle remporte sur lui de fréquentes et funestes victoires. Dieu, qui connaît la fragilité de notre origine et la poussière dont nous sommes formés (7), a bien voulu

(1) Gen. 6. 6. (2) Galat. 4. 4. Pœnituit eum quòd hominem fecisset in terrâ.

(3) Coloss. 2. 14. (4) Rom. 6. 4. (5) Job. 14. 2. Folium quod vento rapitur, et nunquàm in eodem statu permanet. (6) Job. 7. 1. (7) Ps. 102. 13 et 14. Ipse cognovit figmentum nostrum; recordatus est quoniam pulvis sumus.

laisser encore une ressource à ceux même dont il a prévu les chutes après leur régénération. Cette ressource, c'est le sacrement de Pénitence, aussi nécessaire, selon la doctrine du concile de Trente, à ceux qui sont tombés après le baptême (1), que le baptême lui-même à ceux qui ne l'ont point reçu. C'est, disent les saints Pères, une seconde planche après le naufrage, et la seule qui puisse nous sauver des flots. C'est là que le Dieu « riche en miséricorde (2), » remplit si admirablement l'office d'un bon pasteur, poursuivant les brebis perdues, les ramenant à la bergerie, les relevant de leurs chutes, bandant les plaies que le démon leur a faites, et leur rendant la vie lorsqu'elles ont succombé sous les morsures du lion infernal (3).

De tous les sacrements de la loi nouvelle, il n'en est peut-être aucun qui ait été en butte à plus d'attaques de la part des hérétiques et des mauvais chrétiens. Egalement séduits par les artifices de Satan, dont, comme saint Paul, nous devrions ne pas ignorer les desseins (4), les premiers le rejettent comme injurieux à la justice divine, en ce qu'il déroge, s'il faut les croire, aux mérites de la passion du Sauveur. Les seconds le considèrent comme un remède inutile, ou comme une invention purement humaine, faite pour torturer ou pour dominer les consciences. C'est ainsi que l'homme, dans son opiniâtre perversité, tourne contre Dieu même ses propres bienfaits, et qu'il s'expose au reproche qu'un prophète adressait, au nom du Seigneur, à son peuple (5) : « O Israël, vous » ne pouviez attendre le secours que de moi seul ; » vous avez rejeté celui que je vous offrais dans ma miséricorde ; cessez de vous plaindre ; « votre perte vient toute de vous. » Il est donc important de traiter cette matière avec tous les dé-

(1) Session 14^e chap. 2. (2) Ephes. 2. 4. Deus autem, qui dives est in misericordiâ. (3) Ezéch. 34. 16. Ego pascam oves meas... dicit Dominus Deus. Quod perierat requiram, et quod abjectum erat reducam, et quod confractum fuerat alligabo, et quod infirmum fuerat consolidabo. (4) Cor. 2. 11. Non enim ignoramus cogitationes ejus. (5) Osée, 13. 9.

veloppements et l'étendue qui lui conviennent, pour convaincre les uns et les autres que la pénitence a tous les caractères d'un véritable Sacrement, qu'elle est d'une nécessité rigoureuse et indispensable pour tous ceux qui se sont rendus coupables de fautes mortelles, et que c'est en vue des grâces qui y sont attachées, que nous pouvons nous écrier avec Jérémie (1) : « Si nous ne sommes pas perdus depuis longtemps, » c'est aux miséricordes du Seigneur que nous le devons, et » parce que ses bontés n'ont point défailli. »

Le mot *Pénitence* vient du verbe latin *Pœnitere*, *se repentir*. Pris dans le sens absolu, il signifie le regret qu'on éprouve d'une chose, abstraction faite de sa bonté ou de sa malice. Dans le langage théologique, la pénitence est le repentir du mal que l'on a fait, en y joignant le châtiment qu'il mérite, soit qu'il vienne de la volonté et du choix du coupable, soit qu'une volonté ou force étrangère le lui inflige. Cette pénitence peut être avantageuse ou vaine pour le salut, selon l'esprit dans lequel est conçu le repentir. Si les crimes commis excitent le regret, non d'avoir outragé la majesté divine, mais de s'être exposé à quelque grand dommage, tel que la perte des biens, de l'honneur, de la santé ou de la vie, ce n'est plus qu'un sentiment qui annonce le trouble humain de l'âme. Telle fut la pénitence de plusieurs grands coupables, dont parle l'Écriture, tels qu'Esau, Antiochus et Judas. Le premier pleurait la perte de son droit d'aînesse et des bénédictions qui en découlaient; le second, plus touché de la violence de ses maux que de la multitude de ses crimes, regrettait la puissance et le sceptre que la mort allait lui ravir; le troisième ne voyait que la honte de sa perfidie, et son nom devenu le symbole de la scélératesse. Mais au contraire, la douleur du péché, considéré comme offense de Dieu, fait du repentir une vertu. C'est le

(1) Jérém. lament. 3. 22. *Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti, quia non defecerunt miserationes ejus.*

commencement de la justification, laquelle néanmoins n'est ordinairement consommée que par l'application du signe sensible sous lequel elle est contenue.

La pénitence peut donc être considérée ou comme vertu, ou comme sacrement. Comme vertu, on la nomme pénitence intérieure. Comme sacrement, elle est appelée pénitence extérieure. La pénitence intérieure, lorsqu'elle est seule, reste une simple vertu, et elle ne suffit point, généralement parlant, pour la réconciliation du pécheur. Quant à la pénitence extérieure, nous prouverons plus loin qu'elle constitue un des sept sacrements de la loi nouvelle ; lequel cependant ne produit la grâce, qu'autant qu'on y joint la pénitence ou le regret intérieur. Car depuis que le péché est entré dans le monde, cette pénitence du cœur est devenue tellement nécessaire, que, sans elle, il n'y a d'espérance de salut pour personne. Il n'est aucune vertu qui nous soit plus vivement ni plus fréquemment recommandée dans l'Ecriture. « *Si nous ne faisons pénitence,* » dit l'Ecclésiastique (1), c'est dans les mains de Dieu que » nous tomberons, et non dans celles des hommes. » Ezéchiel tient le même langage (2) : « *Convertissez-vous et faites pénitence* de toutes vos iniquités, et le péché n'attirera plus » votre ruine. » Saint Jean-Baptiste, dont la mission était de préparer les voies du Seigneur (3), et de rendre droits ses sentiers (4), commence son ministère par les plus vives exhortations à la pénitence. « *Faites pénitence,* crie-t-il au peuple » qui accourt pour l'entendre, car le royaume de Dieu est » proche (5). Qui vous a appris, dit-il aux Pharisiens, à fuir la » colère qui doit tomber sur vous ? Si vous craignez les juge-

(1) Ecclésiastiq. 2. 22. Si pœnitentiam non egerimus, incidemus in manus Domini, et non in manus hominum. (2) Ezéch. 18. 30. Convertimini et agite pœnitentiam ab omnibus iniquitatibus vestris, et non erit vobis in ruinam iniquitas. (3) Saint Luc, 1. 76. (4) Saint Matth. 3. 3. (5) Ibid. v. 2. Pœnitentiam agite; appropinquavit enim regnum cœlorum.

» ments de Dieu, faites donc de dignes fruits de pénitence (1). » Loin de trouver trop sévère la sentence de son Précurseur, Jésus-Christ annonce aux Juifs que, *s'ils ne font pénitence*, ils périront tous (2), comme ces Galiléens tués dans le temple par l'ordre de Pilate, ou comme ces malheureux que la tour de Siloë surprit dans sa chute. C'est en faveur du repentir et des larmes d'une sincère pénitence, qu'il renvoie en paix, c'est-à-dire graciées et pardonnées, la femme adultère (3), et Madeleine la pécheresse (4). Si dans la parabole de l'enfant prodigue, il se désigne lui-même sous la figure d'un père qui pardonne aux écarts de ce jeune insensé, c'est qu'il voit dans ses pleurs l'amertume d'une âme brisée par la douleur d'avoir outragé l'auteur de ses jours (5). Instruits à l'école du divin maître, saint Pierre et les Apôtres *obligent à la pénitence* ceux qui touchés de leurs prédications, leur demandent ce qu'ils ont à faire pour obtenir le pardon de leurs péchés (6).

La pénitence intérieure est un regret vif et profond qu'excite en nous la laideur du péché et les titres qui le dévouent à nos détestations ; qui nous le fait haïr comme le plus grand des maux ; qui nous fait prendre la ferme résolution de l'éviter à l'avenir, et qui de plus renferme l'espérance du pardon. C'est sous l'image d'une douleur qui brise l'âme, que la plupart des saints Pères ont représenté la pénitence, et les traits sous lesquels ils la dépeignent sont tellement énergiques, qu'ils effraieraient notre délicatesse. Nous en citerons tout à l'heure un passage.

Quand le repentir procède de motifs humains, nous avons dit qu'il cesse d'être une vertu. C'est un simple regret plus ou

(1) Ibid. v. 7 et 8. Facite ergo fructum dignum pœnitentiæ. (2) Saint Luc, 13. 1 et suiv. Nisi pœnitentiam habueritis, omnes similiter peribitis. (3) Ev. saint Jean, 8. 11. (4) Saint Luc, 7. 37 et suiv. (5) Saint Luc, 15. 20 et suiv. (6) Act. des Apôt. 2. 38. His autem auditis, compuncti sunt corde, et dixerunt ad Petrum et ad reliquos Apostolos : Quid faciemus, viri fratres ? Petrus verò ad illos : Pœnitentiam, inquit, agite.

moins honnête et louable. La pénitence devient même quelquefois une nouvelle offense envers Dieu, quand frappé de sa justice sans se rappeler son infinie bonté, le coupable se livre à la crainte jusqu'à désespérer de son salut, et à dire comme Caïn : « Mon péché est trop grand, pour que je puisse en mériter le pardon (1). » La vertu de pénitence a des marques certaines auxquelles il est facile de la reconnaître : le regret du pécheur le porte à renoncer entièrement à ses crimes, à en éviter soigneusement toutes les causes, à se purifier, le plus qu'il peut, de leurs souillures, à s'en punir par les austerités, à entreprendre enfin avec courage toutes les œuvres par lesquelles la justice de Dieu puisse être satisfaite, autant qu'il est possible d'établir quelque proportion entre le crime d'un néant révolté et l'offense adressée au souverain Seigneur de toutes choses.

Comme la pénitence intérieure est un de ces « dons parfaits » qui viennent d'en haut, et descendent (2) du Père des lumières, » on n'y arrive qu'après avoir été prévenu par la grâce. C'est elle en effet qui touche le cœur, qui en amollit la dureté et qui en opère le changement, lorsqu'on le demande à Dieu en lui disant avec le prophète (3) : « Convertissez-nous à vous, Seigneur, et nous serons convertis. » La foi doit venir ensuite; elle fait voir au pécheur la malice du péché et ses suites effrayantes; elle répand un rayon de la lumière céleste sur les obscurités qui enveloppent son âme. « Car, dit l'Apôtre (4), » pour s'approcher de Dieu, il faut avant tout croire qu'il existe, et qu'il récompense ceux qui le cherchent. » Vient ensuite la considération des peines et des châtiments que la justice de Dieu tient en réserve contre le pécheur : elle le remplit d'un salutaire effroi ; elle lui montre l'abîme entr'ouvert sous ses pieds, les flammes infernales, les démons acharnés sur

(1) Gen. 4. 13. Major est iniquitas mea, quàm ut veniam merear. (2) Epit. de saint Jacques, 17. (3) Jérém. Lament. 5. 21. (4) Hébr. 11. 6.

leurs victimes, l'éternité des supplices qu'elles endurent. Accablés sous le poids d'une frayeur et d'une affliction qui se changerait en désespoir, nous devons alors recourir à l'espérance; c'est elle qui relèvera notre courage abattu, et qui nous fera souvenir que si notre Dieu est le Dieu juste et vengeur pour les pécheurs qui s'obstinent dans leurs crimes, il est, pour ceux qui reviennent, le Dieu clément, le Dieu des miséricordes. Enfin la charité, la plus excellente de toutes les vertus, vient achever l'ouvrage de la conversion. Elle embrase le cœur de son feu sacré; elle change la terreur, qui ne convient qu'à l'esclave, en une crainte filiale, qui nous fait renoncer pour toujours à nos péchés, afin de ne plus déplaire à celui qui est autant notre Père que notre Dieu.

Tels sont les caractères que doivent accompagner la pénitence intérieure. Lorsqu'elle en est revêtue, elle transforme le pécheur, et, selon l'expression de Jésus-Christ, elle devient le sujet d'une grande joie pour les anges (1). Elle rouvre à l'homme coupable l'entrée du ciel, et c'est pour elle qu'il est dit dans saint Matthieu (2) : « Le royaume des cieux est proche. » C'est d'elle aussi que parle le prophète Ezéchiel, lorsqu'il dit (3) : « Si le pécheur fait pénitence des » crimes qu'il a commis, s'il garde dorénavant mes ordon- » nances, il vivra certainement et ne mourra point. » « Re- » venez à moi, dit Dieu dans Isaïe, et quand même vos péchés » seraient rouges comme l'écarlate, je les rendrai blancs » comme la neige (4). » Et ailleurs (5) : « Pourquoi donc mour- » riez-vous, ô maison d'Israël, dit le Seigneur? Je ne veux » point la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse et qu'il » vive. » C'est à la pénitence que le prophète Michée promet de la part de Dieu le plus complet pardon, lorsqu'il dit que le

(1) Saint Luc, 15. 10. *Gaudium erit coram angelis Dei super uno peccatore pœnitentiam agente.* (2) Saint Matth. 3. 2. (3) Ezéch. 18. 21. (4) Ibid. 33. 11. (5) Isaïe, 1. 18. *Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur.*

« Seigneur oubliera nos iniquités et qu'il précipitera tous nos » péchés au fond de la mer (1). » C'est ainsi que l'Ecriture est toute remplie des plus pressantes invitations à la pénitence, et des plus magnifiques promesses de pardon et de rémission.

DEUXIÈME DISSERTATION.

Pénitence extérieure, sacrement de la loi nouvelle. Différence entre ce sacrement et celui du baptême. Sa matière, sa forme et son ministre.

La pénitence extérieure est celle qui constitue le sacrement auquel elle donne son nom. On peut la définir un sacrement de la loi nouvelle, institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour remettre les péchés commis après le baptême. Notre-Seigneur l'a institué, comme nous le lisons dans le saint Evangile, lorsqu'il a dit à ses apôtres, en soufflant sur eux : « Re- » cevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux à qui » vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous » les retiendrez. » Les sacrements *étant des signes sensibles, institués par Jésus-Christ pour nous sanctifier*, nous trouvons ces trois conditions ou caractères dans les paroles que nous avons citées. 1° L'institution par Jésus-Christ lui-même; c'est évident. 2° La grâce conférée; les *péchés seront remis*; c'est la plus grande des grâces que Dieu puisse accorder à un pécheur. 3° Un signe sensible. En donnant aux Apôtres le pouvoir de de lier ou de délier, de remettre ou de retenir les péchés, suivant les dispositions plus ou moins favorables du pécheur, Notre-Seigneur les a faits juges des consciences; il a voulu que les causes fussent déferées à leur tribunal, qu'elles y fussent discutées, puis, la sentence portée. Or cette discussion de la

(1) Michée. 7. 19. Deponet iniquitates nostras, et projiciet in profundum maris omnia peccata nostra.

cause entre l'accusé et son juge, cette sentence qui la suit, sont bien assurément des choses ou signes sensibles. Il y a donc un vrai sacrement dans ce pouvoir accordé aux apôtres par le Sauveur. Pouvoir admirable et vraiment divin, qui laisse derrière lui, à une immense distance, celui des thaumaturges. Faire jaillir une source du creux d'un rocher, comme Moïse dans le désert ; arrêter le soleil avec Josué ; faire descendre comme Elie le feu du ciel ; ressusciter les morts, sont de moindres prodiges que de remettre les péchés, et de rappeler une âme des abîmes de l'enfer. Pouvoir sublime, que les anges eux-mêmes n'ont point reçu de Dieu. Et que parlé-je des anges ? La divine Vierge, toute excellente et toute privilégiée qu'elle ait pu être, n'a pas eu le pouvoir de remettre les péchés. Car ce n'est pas à elle, mais à l'Eglise que Jésus-Christ a dit : « Tout ce que vous remettrez, sera remis. »

Pouvoir réel et incontestable, par lequel l'Eglise ne déclare pas seulement les péchés pardonnés, mais les absout et les remet vraiment au nom de Dieu. En sorte qu'il est vrai de dire que si Jésus-Christ, suivant la pensée d'un saint Docteur, descendait visiblement dans un de nos temples et qu'il s'assît dans un des tribunaux de la pénitence, tandis qu'un prêtre se placerait dans un autre ; le Fils de Dieu dirait : Je vous absous, et le prêtre dirait avec la même force et la même vérité : Je vous absous ; et la sentence du prêtre serait aussi efficace, aussi puissante, aussi vraie pour absoudre, que celle qui serait sortie de la bouche du Sauveur.

Comme le sacrement de pénitence a été établi pour rendre la vie de la grâce éteinte par le péché, il a reçu le nom, ainsi que le baptême, de sacrement des morts. Il est aussi du nombre de ceux qu'il est permis de recevoir plusieurs fois. La rage du démon ne sera jamais assouvie ; et nous ne serons jamais pleinement à l'abri de ses coups ; nous pouvons être blessés à chaque instant ; n'est-il pas digne de la bonté de Dieu que nous puissions recourir fréquemment au remède ? C'est ce que

démontre clairement la réponse de Jésus-Christ à saint Pierre. Ce prince des Apôtres lui avait demandé combien de fois il fallait pardonner, et s'il suffisait de le faire jusqu'à sept fois (1). « Je ne vous dis pas, lui répond le Sauveur, jusqu'à sept fois, » mais jusqu'à soixante-dix-sept fois sept fois, » c'est-à-dire indéfiniment. Et pour faire entendre à ses Apôtres que sa réponse s'applique non-seulement aux offenses des hommes envers leurs semblables, mais encore aux péchés commis contre Dieu, il la fait suivre immédiatement d'une parabole, dans laquelle, sous l'image d'un roi qui remet dix mille talents à un serviteur infidèle, il se représente lui-même comme toujours prêt à pardonner aux plus grands pécheurs, quel que soit le nombre de leurs iniquités (2).

C'est à la tendre compassion que le Fils de Dieu ressentait pour les hommes, que nous devons ce nouveau bienfait de son ineffable bonté. Il n'ignorait ni le penchant qui nous entraîne au mal, ni la faiblesse de notre pauvre cœur, ni les dangers du monde, ni la profonde malice de l'esprit de ténèbres, qui n'oppose aux remords du crime dont il a été l'instigateur, qu'une joie féroce, et la réponse barbare des princes des prêtres à Judas : « Que nous importe ? c'est votre » affaire (3). » Après le péché commis, quelle ressource pourrait-il rester au pécheur, autre que l'abîme du désespoir ? Mais lorsqu'il voit dans l'Eglise un tribunal, dont les juges tiennent la place de Dieu et sont revêtus de son autorité ; lorsqu'il sait qu'en s'y présentant comme accusateur de lui-même, il y entendra la sentence qui fut autrefois prononcée en faveur du paralytique : « Mon fils, ayez confiance ; vos péchés vous » sont remis ; » l'espoir renaît dans son cœur, sa conscience se dégage du poids qui l'accablait, parce qu'il sait que les mérites de Jésus-Christ, dont il va recevoir l'application dans ce

(1) Saint Matth. 18. 21 et 22. (2) Ibid. v. 23 et suiv. (3) Saint Matth. 27. 4. At illi dixerunt : quid ad nos ? tu videris,

bain salulaire, le purifieront de ses souillures, et lui rendront l'amitié de son Dieu. Comme il n'y a point d'autre médiateur, ni d'autre victime de propitiation pour nos péchés que Jésus-Christ lui-même, il était digne de la sagesse de Dieu d'établir un moyen ou sacrement, qui fût comme le canal par lequel le sang de ce divin rédempteur coulerait sur nos âmes ; et c'est ce que Jésus-Christ a opéré, par l'institution du sacrement de pénitence, qui efface nos péchés, qui réconcilie nos âmes avec Dieu, qui leur rend la robe d'innocence et tous leurs droits à l'héritage du ciel.

Du reste, loin de pouvoir être confondu avec le baptême, comme l'ont prétendu certains hérétiques, la pénitence en diffère essentiellement sous plus d'un rapport. Et d'abord la matière et la forme, qui font l'essence d'un sacrement, sont loin d'être identiques ; le ministre du baptême n'exerce point les fonctions de juge, comme dans la pénitence, puisque l'Eglise n'a de juridiction que sur ceux qui sont entrés dans son sein ; or, on n'y peut entrer que par le baptême. « Pourquoi » voudrais-je juger, dit saint Paul (1), ceux qui sont hors de » l'Eglise ? » Il n'en est pas de même de ceux qui font partie de la famille du Seigneur, et qui par le baptême sont devenus les membres de Jésus-Christ (2). Quand ils ont le malheur de se rendre coupables de quelque crime, il n'y a point pour eux de second baptême ; cette source sacrée ne s'ouvre qu'une fois pour chacun de nous, comme on l'a toujours cru dans l'Eglise, d'après l'enseignement des Apôtres, et en particulier de saint Paul (3). Il faut donc qu'ils aient recours à un autre remède, c'est-à-dire à la pénitence ; qu'ils se présentent devant ce tribunal de réconciliation et de pardon ; qu'ils y fassent l'humble aveu de leurs iniquités, et la sentence d'absolution prononcée par le prêtre revêtu de la puissance de Dieu lui-même, les

(1) 1 Cor. 5. 12. (2) Ibid. 12. 27. Vos estis corpus Christi et membra de membris. (3) Hébr. 6. 6 et 10 26.

délivrera des liens du péché, non pour une fois, comme dans le baptême, mais toutes les fois que pénétrés de douleur et de repentir, ils viendront y chercher la guérison de leurs âmes.

Le baptême et la pénitence diffèrent encore dans leurs effets. Nous prenons dans le baptême une vie nouvelle ; « re- » vêtus de Jésus-Christ, nous devenons, dit saint Paul, une » nouvelle créature (1). » Nous y recevons, non-seulement le pardon plein et entier du péché d'origine et de tous les péchés actuels que nous avons pu commettre, mais la remise et la condonation complète de la peine qui leur était due. Il n'en est pas ainsi du sacrement de pénitence. Si le pécheur y recouvre l'innocence et l'amitié de Dieu, il n'obtient cette grâce que par les larmes du repentir, en y joignant les travaux, les austérités et les autres satisfactions de la pénitence ; ainsi l'exige la justice divine. C'est ce qui a fait donner à ce sacrement par les saints Pères le nom de baptême de larmes, ou de baptême laborieux (2). Telle est la foi de l'Eglise et le doctrine du saint Concile de Trente, formulée en ces termes : « Si quelqu'un, confondant ces deux sacrements, soutient que » le sacrement de pénitence n'est autre que le baptême lui- » même, comme si ces deux sacrements n'en faisaient qu'un, » et qu'on ne doit pas appeler la pénitence une seconde plan- » che après le naufrage, qu'il soit anathème (3). »

La pénitence possède, comme les autres sacrements, sa matière et sa forme ; avec cette différence très remarquable, que dans la pénitence la matière est une chose morale, au lieu d'être une chose naturelle comme l'eau dans le baptême, le pain et le vin dans l'Eucharistie, l'huile dans l'extrême-onction. La contrition, la confession et la satisfaction sont

(1) 2 Cor. 5. 17. (2) Saint Grég. de Naz. Orat. 34. Baptismus quidam lacrymarum, seu laboriosus. (3) Session 14^e, canon 2^e. Si quis sacramenta confundens, ipsum baptismum, pœnitentiæ sacramentum esse dixerit, quasi hæc duo sacramenta distincta non sint, atque idèò pœnitentiam non recte secundam post naufragium tabulam appellari, anathema sit.

regardées par plusieurs comme la matière de la pénitence ; selon d'autres ce sont les péchés qui la constituent, dans le même sens que le bois est dit matière du feu, parce que ce sacrement exerce sur le péché la même activité pour le détruire, que le feu sur le bois pour le consumer. Si on regarde le péché comme matière de la pénitence, c'est le péché actuel qu'il faut entendre, et non pas le péché originel, celui-ci ne pouvant être remis que par le baptême. On appelle péchés actuels ceux que l'on commet par sa propre volonté, lorsqu'on est arrivé à l'âge de raison. De ces péchés, les uns sont *mortels*, c'est-à-dire qu'ils donnent la mort à l'âme en lui ôtant la vie de la grâce, et en la rendant digne des peines de l'enfer ; les autres sont *véniels*, c'est-à-dire *pardonnables*, en comparaison des mortels. Ils ne donnent pas la mort à l'âme, mais ils l'affaiblissent peu à peu et la disposent à des péchés plus graves. Les premiers sont la matière nécessaire de la pénitence ; en d'autres termes, ils ne peuvent être effacés que par elle ; les autres en sont aussi la matière, mais matière suffisante et non pas nécessaire, c'est-à-dire qu'ils peuvent être ou effacés par le sacrement, ou rachetés par d'autres œuvres, telles que la prière, l'aumône, etc. Il est bon et utile toutefois d'avoir recours au sacrement pour obtenir le pardon des fautes vénielles, et de s'en accuser au tribunal de la pénitence, ainsi que le pratiquent les pieux fidèles. La raison qu'en donnent les maîtres de la vie spirituelle, c'est qu'il faut se défier de ses lumières personnelles, et de l'amour-propre toujours si ingénieux et si fertile en expédients, pour amoindrir ou colorer les fautes. L'ancienne loi ordonnait de porter devant les prêtres les affaires douteuses, parce qu'ils étaient seuls (1) établis d'office pour « prononcer entre le sang et leur sang, entre la lèpre et la lèpre, » c'est-à-dire entre les causes vraiment criminelles et celles qui ne l'étaient pas. Or, il ne s'agit plus ici

(1) Deut. 17. 9.

d'intérêts temporels, qui n'exercent sur nos destinées qu'une influence médiocre et passagère. L'erreur est bien autrement grave et redoutable, lorsqu'on peut compromettre son salut éternel ; et c'est ce qui arriverait infailliblement, si en s'abandonnant aux illusions de l'orgueil, on réservait à son propre jugement le droit de prononcer sur des fautes, qu'on estimerait soi-même comme légères, et qui peut-être seraient réputées des crimes par un juge éclairé.

Laissant de côté les discussions de l'école à ce sujet, nous dirons, avec le Concile de Trente (1), « que les trois actes du » pénitent, la contrition, la confession et la satisfaction, *sont* » *comme la matière* de ce sacrement, » parce que l'absolution qui en est la forme, n'est appliquée sur les péchés qu'autant que le pénitent en est contrit, qu'il les a confessés, et qu'il est disposé à offrir à Dieu la satisfaction qui lui est due. « Ces » actes sont de rigueur pour l'intégrité du Sacrement et l'en- » tière rémission du péché. » En effet, le sacrement de pénitence ne s'administrant que par forme de jugement, pour obtenir une sentence de pardon il faut nécessairement que le coupable regrette et déteste ses péchés, qu'il en fasse l'aveu, et qu'il en offre une satisfaction suffisante. Ce n'est qu'à ces conditions que le juge porte la sentence, et le décharge de sa dette. Le sacrement de pénitence se trouve donc tout entier dans les trois actes dont nous parlons, accompagnés de l'absolution du prêtre. Ces trois actes appartiennent en conséquence, d'une manière essentielle, au sacrement de Pénitence.

La forme de ce sacrement consiste en ces paroles : *Ego te absolvo à peccatis tuis, je vous absous de vos péchés*. Elles expriment en effet le pouvoir que Jésus-Christ a donné à ses Apôtres, lorsqu'il leur a dit : « Tout ce que vous délierez sur

(1) Session 14^e chap. 3^e. Sunt autem quasi materia hujus sacramenti ipsius pœnitentis actus, nempe contritio, confessio et satisfactio.

» la terre sera délié dans le ciel (1), » et, « les péchés seront » remis à ceux à qui vous les remettrez (2). » Elles indiquent clairement l'effet propre du sacrement de Pénitence, qui est de délier et de remettre les péchés. Ceux-ci sont comme des chaînes qui tiennent nos âmes captives, chaînes plus dures et plus pesantes que le fer et l'airain, et que notre faiblesse est impuissante à rompre. Le sacrement brise ces tristes liens, nous arrache au joug du démon et nous rend à la liberté.

L'absolution du prêtre est un acte judiciaire, une sentence réelle et efficace, par laquelle il absout véritablement l'accusé et le renvoie de la plainte intentée contre lui par la justice divine. C'est un arrêt qui libère le coupable, et non, comme le prétendent les protestants, un simple ministère par lequel on déclare les péchés pardonnés à celui qui les accuse. C'est ce que marquent les paroles dont Jésus-Christ s'est servi en revêtant les Apôtres de cet immense pouvoir : il commence par leur dire « qu'il les envoie comme son Père lui-même l'a envoyé (3). Ensuite il leur annonce que les péchés seront remis ou retenus, selon qu'ils les remettront ou les retiendront, et par la sentence même qu'ils auront prononcée sur le pécheur. Dans l'ancienne loi, les prêtres n'étaient point chargés de la guérison des lépreux. Leur ministère se bornait à constater l'état du mal, ses progrès ou son amélioration, et à juger si le malade continuerait à être sequestré et exclus de la société, ou s'il pouvait lui être rendu sans danger (4). Il n'en est pas de même dans la loi nouvelle. Le péché est un mal plus horrible que la lèpre, qui n'en était que l'ombre et la figure. Les prêtres ont reçu de Dieu le pouvoir de guérir cette maladie des âmes ; ils en sont les médecins. Mais à cette qualité, le Sauveur a joint celle de juges, et leur puissance est

(1) Saint Matth. 18. 18. Amen dico vobis, quæcumque solveritis super terram, erunt soluta et in cælo. (2) Ev. S. Jean, 20. 23. Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis. (3) Ibid. ibid. v. 21. (4) Levit. chap. 13 et 14.

telle que le jugement qu'ils prononcent est une vraie sentence, qui produit réellement dans les âmes l'effet qu'elle annonce, et les délie véritablement de leurs péchés. Cette doctrine, qui ressort des paroles mêmes de Jésus-Christ, s'appuie en même temps sur la tradition. Saint Jean Chrysostôme, pour me borner à une seule citation, l'exprime formellement, lorsqu'il dit « que les prêtres de la nouvelle alliance ne » déclarent pas seulement que les souillures du cœur sont purifiées, mais qu'ils les purifient en effet et les effacent eux-mêmes au nom de Jésus-Christ (1). »

Par ce qui vient d'être dit, il est aisé de voir que les prêtres seuls sont les ministres du sacrement de Pénitence. « C'est à » eux seuls, dit saint Ambroise (2), qu'a été accordé le pouvoir » de lier ou de délier. » Vainement les derniers réformateurs ont-ils protesté contre cette doctrine aussi ancienne que l'Eglise, et ont-ils prétendu étendre aux simples fidèles cette merveilleuse puissance ; tous leurs efforts sont venus échouer contre la clarté des textes de l'Ecriture, qui nous représente les apôtres et leurs successeurs comme chargés seuls des clefs du royaume des cieux ; et le concile de Trente, interprète de la tradition, a frappé d'anathème ceux qui oseraient (3) enseigner le contraire.

Quoique tous les prêtres reçoivent, par leur ordination, le pouvoir radical de remettre les péchés, l'Eglise a jugé bon, dans sa sagesse, d'en restreindre l'exercice, et de lui assigner des limites qu'il n'est permis à personne de franchir. De là deux sortes de puissance sur les âmes, la puissance d'ordre, (c'est celle que confère le sacrement de l'Ordre), et la puissance de juridiction. La première est inséparable du caractère

(1) Saint Jean Chrysost. sur le sacerd. Liv. 3. Chap. 4. (2) Saint Ambr. sur la pénit. Liv. 1. Chap. 2. (3) Session 14^e, canon 10^e. Si quis dixerit... non solos sacerdotes esse ministros absolutionis, sed omnibus et singulis Christi fidelibus esse dictum : quæcumque ligaveritis super terram, erunt ligata et in cælo : anathema sit.

sacerdotal. La seconde est celle que l'Eglise départ à chacun de ses ministres pour le gouvernement des âmes. Dans l'origine, on n'ordonnait que le nombre de prêtres strictement nécessaires pour la conduite du peuple chrétien. Celui-ci s'étant multiplié presque à l'infini, et tous les prêtres n'ayant pas également l'expérience et les lumières que demande un ministère aussi redoutable, appelé par saint Grégoire *l'art des arts* (1); l'Eglise, fidèle à l'instruction de son divin Epoux, qui défend « de donner les choses saintes aux chiens, et de jeter les perles » devant les pourceaux (2), » craignit avec raison les abus qui pouvaient se glisser dans la dispensation des sacrements, par le défaut de science, de prudence ou d'intégrité des mœurs. C'est ce qui lui a fait borner le pouvoir d'administrer le sacrement de Pénitence aux seuls prêtres honorés du titre de pasteurs, et qui, en cette qualité, jouissent d'une juridiction ordinaire. Les autres ne peuvent exercer cette fonction du saint ministère qu'en vertu d'une juridiction déléguée, c'est-à-dire lorsqu'ils ont été autorisés et approuvés par l'évêque du diocèse; approbation à laquelle les supérieurs ecclésiastiques peuvent d'ailleurs mettre toutes les restrictions de temps, de lieux et de personnes, qui leur paraissent utiles ou nécessaires. Un prêtre qui n'aurait reçu aucune juridiction, ni ordinaire ni déléguée, ne pourrait donc entendre les confessions, et ses absolutions seraient nulles de plein droit, comme l'a décidé le concile de Trente (3). Il faut cependant en excepter le cas de danger de mort; tout prêtre alors peut absoudre valablement. L'Eglise est toujours dans une sainte sollicitude pour le salut de chacun de ses enfants; et si dans ce moment suprême et décisif, elle ne se relâchait de sa discipline, on

(1) Saint Grég. Pastoral. *Ars artium, regimen animarum*. (2) Saint Matth. 7. 6. *Nolite dare sanctum canibus, neque mittatis margaritas vestras ante porcos: ne forte conculcent eas pedibus suis, et conversi dirumpant vos*. (3) Session 14^e, chap. 7.

pourrait lui reprocher d'ajouter la mort à la mort, et de perdre les âmes qu'elle doit sauver.

TROISIÈME DISSERTATION.

Parties de la Pénitence.

Outre la matière et la forme, qui sont communes à tous les sacrements, celui de Pénitence a, comme nous l'avons dit, trois parties, que l'on nomme les actes du pénitent, et sans lesquelles la grâce du sacrement ne produirait point son effet, parce qu'elles en sont comme l'âme et la vie. Ce sont la *contrition*, la *confession* et la *satisfaction*, reconnues et décrites par saint Jean Chrysostôme en termes bien formels (1) : « La » contrition, dit-il, est dans le cœur des vrais pénitents, la » confession, sur leurs lèvres, et la satisfaction dans leurs » œuvres. » Ces parties sont du genre de celles que les philosophes appellent *intégrantes*, et qui sont tellement requises pour la composition d'un tout, que sa perfection ou son imperfection dépend de leur assemblage, ou de l'absence de quelqu'une d'entre elles. Donnez au corps humain tous les membres dont Dieu l'a doté en le créant ; vous en faites quelque chose d'entier et de complet. S'il lui en manque un seul, ce n'est plus qu'un être imparfait. Il en est de même du sacrement de Pénitence. La contrition, la confession et la satisfaction sont tellement de son essence, que, bien que les deux premières suffisent pour faire un juste du plus grand pécheur, il faut absolument néanmoins, pour l'intégrité du sacrement, qu'on y joigne la satisfaction. Et ces trois choses sont si bien enchainées et unies entre elles, 1^o que la contrition doit renfermer le dessein et le ferme propos de

(1) Saint Jean Chrysost. traité de la pénit.

se confesser et de satisfaire à Dieu pour les péchés commis ; 2^o que la confession ne servirait à rien sans la contrition et la satisfaction, ou tout au moins sans la volonté de satisfaire au plus tôt à la justice divine ; 3^o et qu'enfin, la satisfaction elle-même serait sans mérite aux yeux de Dieu, si elle n'était précédée par la contrition et la confession. C'est de la nature même du péché que se tirent ces trois actes exigés du pécheur, comme dispositions nécessaires pour obtenir la grâce du sacrement. Les trois sources du péché sont le cœur, les paroles et les actions ; il est juste, qu'en nous soumettant au pouvoir des clefs pour fléchir la colère de Dieu, nous changions les instruments de nos crimes en moyens et en œuvres de pénitence.

LA CONTRITION.

Ce que l'on doit entendre par ce mot. Deux sortes de contrition. Qualités nécessaires à une véritable contrition.

Le mot contrition vient du verbe latin *conterere*, qui signifie *briser*. Il désigne le brisement de l'âme, causé par le regret d'avoir offensé Dieu. Dans les grandes afflictions, le cœur est comme fermé et comprimé par la douleur ; et plus la peine est vive, plus il semble prêt à se briser dans la poitrine. De là ce nom de *brisement* ou de *contrition* donné par les saints Livres à cette grande douleur que nous devons ressentir de nos péchés. « Vous ne rejetterez pas, disait le saint roi David, un cœur » *contrit* et humilié (1). « J'habite par delà les cieux, dit » Dieu dans Isaïe, et j'entends les soupirs du cœur *brisé* ; » je vivifie les esprits humbles, et je rends la vie aux cœurs » *contrits*. »

(1) Ps. 50, 18. Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.

La contrition, qui tient le premier rang parmi les actes du pénitent, est, selon la définition qu'en donne le concile de Trente, « une douleur de l'âme (1) et une détestation des péchés que l'on a commis, jointe au ferme propos de ne plus » pécher à l'avenir. » Cette définition du concile fait voir que la contrition ne consiste pas seulement dans la cessation du péché, ou dans la volonté de mieux vivre à l'avenir, mais qu'elle doit avant tout renfermer la haine des crimes commis, avec le désir de les expier par la pénitence. C'est ce qu'Ezéchiel demande du pécheur converti (2) : « Rejetez loin » de vous avec indignation, dit le prophète, toutes vos iniquités, et faites-vous un cœur nouveau et un nouvel esprit. » Tels étaient les sentiments du roi David lorsqu'il disait (3) : « Je me suis épuisé à force de soupirer ; je laverai toutes les » nuits mon lit de mes pleurs ; j'arroserai de mes larmes le » lieu où je suis couché ; » et plus bas : « le Seigneur a exaucé » la voix de mes larmes. » Le saint roi Ezéchias exprimait la même pensée dans le cantique, où rendant grâces à Dieu de sa guérison, il lui protestait « qu'il repasserait devant lui (4) » toutes les années de sa vie, dans l'amertume de son âme. »

Lorsqu'on définit la contrition une douleur, il ne faut pas entendre quelque chose de sensible, comme le chagrin que nous causent les maux temporels. La contrition n'est pas une sensation de tristesse, mais un acte de la volonté ; ce qui a fait dire à saint Augustin (5), « que la douleur n'est point la pénitence, mais la compagne de la pénitence. » La haine du péché a été appelée douleur, parce que c'est le terme dont se

(1) Session 14^e, chap. 4. *Contritio, animi dolor ac detestatio est de peccato commissio, cum proposito non peccandi de cætero.* (2) Ezéch. 18. 31. *Projicite à vobis omnes prævagationes vestras et facite vobis cor novum et spiritum novum.* (3) Ps. 6. 7. *Laboravi in gemitu meo, lavabo per singulas noctes lectum meum : lacrymis meis stratum meum rigabo.* (4) Isaïe, 38. 15. *Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ.* (5) Saint Aug. hom. 50^e.

sert l'Ecriture pour l'exprimer, comme on le voit par ces paroles de David (1) : « Jusques à quand serai-je en proie à la » douleur ? » On lui donne encore ce nom à cause de la sympathie qui existe entre la volonté, et la faculté de l'âme qu'on appelle l'appétit concupiscible. Quand la première est énergique et forte, elle réagit nécessairement sur l'autre ; alors naissent les larmes, les soupirs, les gémissements et les marques extérieures de la pénitence. « Pleurs bienheureux, dit » saint Jean Chrysostôme (2), qui rejaillissent jusqu'au ciel, » qui éteignent l'enfer, et effacent l'arrêt de mort porté contre » le pécheur. » Quant aux marques extérieures du repentir, qui font passer d'une vie molle et toute sensuelle à une vie plus austère, le Sauveur lui-même semble en avoir fait un des caractères de la pénitence, lorsqu'il disait (3) : « Malheur à toi, » Corozain, malheur à toi, Bethzaïde ; parce que si les villes » de Tyr et de Sidon eussent été témoins des prodiges qui ont » été faits au milieu de vous, il y a longtemps qu'elles eussent » fait pénitence *dans le sac et dans la cendre.* »

Le terme contrition ou brisement du cœur était le plus propre à peindre le changement qu'y opère la pénitence. Car de même que les corps les plus durs peuvent être divisés et même mis en poussière par le mouvement ou par le choc répété d'un autre corps ; de même les cœurs que l'orgueil et les passions avaient endurcis, sont brisés, et, pour ainsi dire, réduits en poudre par la douleur d'avoir péché. De rebelles et opiniâtres, ils deviennent dociles, obéissants à la loi de Dieu, et prêts à expier leurs prévarications dans les larmes et les austérités de la pénitence. Voilà pourquoi ce nom métaphorique n'est point usité pour marquer la douleur, si profonde qu'elle puisse être, excitée

(1) Ps. 12. 2. *Quandiū ponam dolorem in corde meo ?* (2) Saint Jean Chrys. 93^e hom. (3) Saint Matth. 11. 21. *Vae tibi Corozain, vae tibi Bethsaïda ! quia si in Tyro et Sydone factæ essent virtutes, quæ factæ sunt in vobis, olim in cilicio et cinere poenitentiam egissent.*

par la mort de personnes chéries, ou par un revers, quelque grand qu'il soit ; il est devenu en quelque sorte le nom propre de cette espèce de douleur, que fait éprouver à l'âme la perte de son innocence et de la grâce divine. On l'appelle *brisement de cœur*, parce que dans l'Écriture (1), le cœur est souvent pris pour la volonté. Les saints Pères la nomment aussi *componction du cœur*, d'un mot latin qui veut dire *incision*, pour marquer la manière dont elle agit sur les plaies de notre âme. Comme le scalpel, elle les ouvre, et en fait sortir le poison mortel du péché. C'est ce qui la fait encore appeler, dans un sens analogue, le *déchirement du cœur*. « Conver- » tissez-vous à moi, dit le Seigneur par la bouche d'un prophète (2), dans les jeûnes, dans les larmes et dans les sanglots ; et *déchirez vos cœurs*, et non point vos vêtements. »

La douleur excitée par le péché peut provenir de deux sources très différentes. Elle peut naître, ou du regret d'avoir offensé Dieu, la souveraine bonté digne de tout notre amour, ou de la honte attachée au péché et de la crainte des châtimens qu'il attire. De là, deux sortes de contrition, correspondant aux deux sortes de motifs que nous venons d'indiquer ; l'une qu'on appelle contrition parfaite, et l'autre que l'on nomme contrition imparfaite ou attrition. Cette distinction a été admise et consacrée par le concile de Trente (3). La contrition parfaite réconcilie instantanément le pécheur avec Dieu, avant même la réception du sacrement, pourvu qu'elle renferme la volonté de le recevoir au plus tôt. Celui à qui la grâce donne cette contrition, mérite d'entendre, comme le roi pénitent, ces consolantes paroles : « Le Seigneur a transféré votre » péché (4) ; » ou comme l'heureuse pécheresse de l'Evan-

(1) Gen. 6. 5. Job, 1. 5. Ps. 4. 5. Ps. 19. 4. (2) Joël, 2. 12. Scindite corda vestra et non vestimenta vestra. (3) Session 14^e, chap 2. (4) 2 rois. 12. 13. Dominus quoque transtulit peccatum tuum.

gile (1) : « Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a » beaucoup aimé. »

La contrition imparfaite ou attrition n'a pas la même vertu. Comme elle provient de la honte du péché, ou de la crainte des châtiments divins, les motifs qui l'inspirent affaiblissent l'amour dû à Dieu par l'amour qu'on a pour soi-même, et la rendent ainsi moins efficace. Néanmoins, ajoute le concile, si » elle joint à la volonté de ne plus pécher, l'espérance du pardon et un commencement d'amour de Dieu comme source » de toute justice, loin de rendre l'homme hypocrite et plus » grand pécheur, elle est vraiment un don de l'Esprit saint, » qui à la vérité n'habite pas encore dans l'âme, mais qui » l'excite et la porte vers Dieu; et bien qu'elle ne puisse justifier le pécheur sans le sacrement, elle le dispose à recevoir » la grâce qui y est attachée (2). » C'est sous l'impulsion de cette crainte salutaire et des menaces effrayantes du prophète Jonas, que les Ninivites se convertirent, et échappèrent aux châtiments suspendus sur leur tête (3).

La contrition pour être véritable, doit avoir quatre qualités ou conditions : il faut qu'elle soit *intérieure, souveraine, universelle et surnaturelle*.

1^o La contrition doit être *intérieure*, c'est-à-dire qu'elle doit être au fond du cœur. C'est le cœur qui a péché, c'est donc le cœur surtout qui doit se repentir. C'est notre cœur qui s'est arrêté complaisamment à des pensées mauvaises et à des désirs coupables; qui a ordonné le mal à nos yeux, à nos mains, à notre langue, à tous nos sens. « C'est de là que » sortent tous les péchés, » dit Jésus-Christ (4); c'est par conséquent dans le cœur surtout qu'il faut les détester. « Déchirez » donc vos cœurs, ajoutent nos saints livres (5), et non pas vos

(1) Saint Luc, 7. 47. Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum. (2) Session 14^e, chap 4^e. (3) Jonas, 3. 4 et suiv. (4) Saint Matth. 15. 19. De corde enim exeunt cogitationes malæ, homicidia, adulteria, fornicationes, furta, falsa testimonia, blasphemie. (5) Joël, 2, 12.

» vêtements. » Si vous voulez que Dieu vous pardonne vos innombrables offenses, apportez-lui, non des paroles de repentir et de contrition, mais un cœur contrit, brisé et humilié (1).

Quoique ce soit le cœur surtout qui doit être contrit, il est bon néanmoins que le prêtre constate dans le pénitent quelques marques sensibles de repentir. Le prêtre est un vrai juge, chargé de prononcer une sentence de grâce, dont la responsabilité pèse tout entière sur lui, s'il l'accorde à quelqu'un qui en soit indigne. Il faut donc qu'il puisse croire au regret du pécheur, et en juger par les signes extérieurs qui le manifestent. Ainsi pensait saint Cyprien, lorsqu'il disait à ceux qui avaient faibli devant la persécution, et qui demandaient pardon de leur apostasie (2) : « Donnez-nous des preuves certaines de votre douleur, et de vos regrets ! Si vous aviez perdu quelqu'un de vos proches ou de vos amis, on vous entendrait gémir et pleurer ; on vous verrait revêtir des habits de deuil, prendre un air assombri, donner des marques publiques de votre désolation. Vous avez perdu votre âme, et vous ne faites pas retentir les airs de vos cris et de vos sanglots ! »

2° La contrition doit être *souveraine*, c'est-à-dire la plus grande de toutes les douleurs. Elle prend sa source dans cette crainte filiale dont on est pénétré pour un bon père. Or, comme la mesure de l'amour que nous devons à Dieu est de l'aimer sans mesure, selon la belle expression de saint Bernard (3), il s'ensuit que la douleur de l'avoir offensé ne peut être limitée, ni contenue dans des bornes. C'est ce que nous enseignent les saintes Ecritures, en se servant des mêmes ter-

(1) Ps. 50. 18. (2) Saint Cypr. Tract. de lapsis. Si quem de tuis charis perdidisses, ingemisceres dolenter et fleres ; facie incultâ, veste mutatâ, vultu nubilo, indicia mœroris ostenderes. Animam tuam perdidisti... et non acriter plangis, non jugiter ingemiscis. (3) Saint Bern. traité de l'amour de Dieu.

mes pour peindre l'amour de Dieu et la douleur que nous devons ressentir de nos péchés. S'il est écrit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu *de tout votre cœur* (1), c'est aussi de *tout notre cœur* que Dieu nous ordonne par son prophète (2) de nous convertir à lui. Dieu est le plus grand de tous les biens ; c'est pour cela que nous devons l'aimer par-dessus tout ; le péché est le plus grand de tous les maux, il faut donc le haïr par-dessus tout. Un mal léger doit nous affliger médiocrement ; un grand mal doit nous affliger profondément ; le plus grand de tous les maux doit donc nous affliger plus que tous les autres maux ; c'est-à-dire que nous devons *apprécier* le péché comme un mal plus regrettable que la perte de ce que nous avons de plus cher au monde. « Celui qui aime son père » et sa mère plus que moi, dit Jésus-Christ (3), n'est pas digne » de moi ; » et ailleurs (4) : « Celui qui voudra sauver sa vie » pour le siècle présent, la perdra pour l'éternité. »

Cependant pour que la contrition soit souveraine, il n'est pas nécessaire que la douleur éclate au dehors, ni qu'elle excite en nous une tristesse plus grande et plus sensible que celle que nous ressentons de certains maux temporels. Ce n'est ni dans les sanglots, ni dans les larmes, ni dans la sensibilité extérieure, mais dans la volonté que cette douleur doit avoir son siège. Il suffit donc, pour que la contrition soit souveraine, de craindre le péché plus que tous les autres maux, et d'être déterminé à tout souffrir, avec la grâce de Dieu, plutôt que de commettre une seule faute mortelle ; et il n'est nullement requis que la douleur qu'on éprouve soit accompagnée de larmes, comme celles qu'arrachent souvent les maux de la vie présente. Les larmes néanmoins sont d'une grande valeur aux yeux de Dieu, quand on les verse pour implorer sa miséricorde

(1) Deut. 6. 5. Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo. (2) Joël, 2. 12. Convertimini ad me in toto corde vestro. (3) Saint Matth. 10. 37. Qui amat patrem aut matrem plus quam me, non est me dignus. (4) Ibid. 16. 25.

avec les sentiments qui animaient David, Madeleine, le prince des Apôtres et tant de saints pénitents. C'est aux pécheurs dont les yeux restent secs, que s'adressent ces paroles de saint Augustin : « Vous n'avez pas la vraie piété chrétienne, si pleurant le corps lorsque l'âme s'en sépare, vous ne pleurez pas l'âme quand le péché oblige Dieu de s'en éloigner (1). » C'est dans saint Cyprien surtout qu'il faut chercher les caractères et les signes extérieurs de la contrition. « Si Dieu est bon comme père, dit ce grand évêque, sache qu'il est en même temps terrible comme juge (2). Que tes larmes soient donc proportionnées à tes excès ! Que ta pénitence ne soit pas moindre que tes crimes ! A de profondes blessures applique courageusement d'énergiques remèdes ! Si tu veux apaiser la justice de ton Dieu, prie sans relâche, passe tes jours dans le deuil, prolonge tes nuits dans les veilles et les pleurs, n'aie d'autre couche que la cendre et le cilice ! Après avoir perdu Jésus-Christ, ce riche et précieux vêtement de l'âme, ne désire plus les vaines parures du siècle. Après avoir mangé les viandes du démon, fais tes délices du jeûne. Applique-toi aux bonnes œuvres, répands dans le sein des pauvres d'abondantes aumônes pour délivrer ton âme de la mort. » Voilà l'idée que ce saint docteur nous donne de la pénitence. Celle qui n'est pas marquée à quelqu'un de ces traits, n'est que dissimulation et hypocrisie. « Les grands crimes, dit saint Ambroise (3), doivent être purifiés et lavés dans les larmes. »

3^o La contrition doit être *universelle*, c'est-à-dire qu'elle

(1) Saint Aug. Sermon 41^e (2) Saint Cyp. Tract. de lapsis. Deus quantum patris pietate indulgens, tantum judicis majestate metuendus. Quam magna deliquimus, tam granditer delectamus. Alto vulnere diligens medicina non desit; pœnitentia crimine minor non sit... Orare oportet impensius, diem luctu transigere, vigiliis noctes ac fletibus ducere, stratos solo inhærere cineri, in cilicio et sordibus volutari; post indumentum Christi perditum, nullum hic jam velle vestitum; post diaboli cibum, malle jejunium; eleemosynis frequenter insistere, quibus à morte animæ liberentur.

(3) Saint Ambr. Livre I, de la pénit. chap. 2.

doit s'étendre également à tous les péchés mortels que l'on a commis, sans en excepter un seul. Vous n'êtes point repentant de vos autres péchés, si vous restez volontairement attaché à un seul. Pourquoi en effet vous repentez-vous d'avoir offensé Dieu ? Sans doute parce que le péché lui déplait, parce que le péché vous fait perdre le ciel et mériter l'enfer. Or ce péché dont vous n'êtes pas contrit, si votre contrition n'est pas universelle, produit pourtant les mêmes effets. Il offense Dieu la bonté infinie, il vous expose aux peines éternelles ; vous avez pour le détester les mêmes motifs que pour haïr les autres. Si donc vous haïssez véritablement vos autres péchés, vous ne pouvez vous défendre de détester aussi celui-là. Donc vous n'avez pas un vrai repentir de vos péchés, s'il en demeure un seul que vous ne détestiez pas. Le paganisme lui-même condamnait ces transactions impies qui font la part des *Dieux* et la part des passions ; il rangeait ces larcins à la Divinité parmi les crimes punis dans le Tartare (1).

L'attache volontaire à un seul péché grave empêche donc que la douleur des autres ne soit une vraie contrition ; elle est « ce partage du cœur qui conduit à la mort. » « Si l'impie » se repent, dit Dieu dans le prophète Ezéchiel (2), de *tous* les » péchés qu'il a commis, il vivra certainement. Convertissez- » vous, et faites pénitence de *toutes* vos iniquités, écarterez loin » de vous *toutes* les prévarications dont vous vous êtes rendus » coupables. » David, ce modèle de la pénitence, assure qu'il détournait ses pieds de *toute* voie mauvaise, et qu'il avait en haine *toute* voie d'iniquité (3). « Quand Jésus-Christ chassait » les démons du corps des possédés, il les chassait *tous*, fus- » sent-ils des légions, pour nous apprendre, dit saint Augustin,

(1) *Enéide*, liv. 6e. (2) *Ezéch.* 18. 21. 30 et 31. Si impius egerit pœnitentiam ab omnibus peccatis suis,... vitâ vivet. Agite pœnitentiam ab omnibus iniquitatibus vestris. (3) *Ps.* 118. Ab omni viâ malâ prohibui pedes meos... omnem viam iniquam odio habui.

» que nous devons détester *tous* nos péchés, sans réserve
 » d'un seul. (1). » « Nous conjurons nos frères, les évêques et
 » les prêtres, écrivait le pape Innocent II, de prémunir les
 » fidèles contre les dangers d'une fausse pénitence. Or, il faut
 » regarder comme tel le repentir qui ne s'étend qu'à un ou
 » quelques péchés sans atteindre tous les autres, ou l'abandon
 » d'une ou de plusieurs mauvaises habitudes, en demeurant
 » attaché à quelqu'autre. On doit leur rappeler souvent, con-
 » tinue-t-il, cette sentence de l'Apôtre (2) : Que quiconque
 » ayant gardé toute la loi, la viole en un seul point, est cou-
 » pable comme s'il l'avait violée tout entière, afin que per-
 » sonne n'ignore que les portes du ciel sont fermées à celui
 » qui ne s'est souillé que d'une seule faute mortelle, comme
 » au pécheur chargé du poids de tous les crimes. »

4^e La contrition doit être *supernaturelle*. L'Apôtre nous ap-
 prend que « nous ne sommes pas capables de concevoir de
 » nous-mêmes une bonne pensée (3), mais que c'est Dieu seul
 » qui nous l'inspire. » Selon la doctrine du concile d'Orange,
 tenu en 529, contre les Semi-Pélagiens, « quand nous faisons
 » le bien, c'est Dieu qui l'opère en nous et avec nous ; les for-
 » ces de la nature sont impuissantes en tout ce qui concerne
 » la vie éternelle, sans les lumières et l'inspiration du Saint-
 » Esprit. » C'est donc bien justement qu'on exige de la con-
 trition, comme une qualité indispensable, qu'elle soit *supernatu-
 relle*, c'est-à-dire qu'elle ait Dieu pour principe, et pour fonde-
 ment les considérations que la foi nous enseigne. « Ceux qui
 » ne me cherchaient point, dit le prophète Isaïe (4), m'ont
 » trouvé, et je me suis montré à ceux qui ne me demandaient

(1) Saint Aug. Traité de la vraie et de la fausse pénit. chap. 9. Expulit septem, ut omnia crimina simul ejicienda doceret. Legionem autem ab aliâ ejiciens, ostendit quòd si etiam peccata sint mille, oportet de omnibus pœnitere. (2) Ep. saint Jacq., 2. 10. (3) 2. Cor. 3. 5. (4) Isaïe, 65. 1. Inven^serunt qui non quæsierunt me; dixi : ecce ego, ecce ego, ad gentem, quæ non invocabat nomen meum.

» point, et j'ai dit : Me voici, au peuple qui n'invoquait pas mon » nom. » « C'est le Seigneur qui prépare la volonté », est-il dit au livre des Proverbes, et l'Apôtre ajoute « que c'est Dieu » qui opère en nous le vouloir et le faire (1). » Mais rien ne marque plus clairement que la contrition est un don de Dieu, et qu'elle est produite en nous par sa grâce, que cette prière du prophète Jérémie (2) : « Convertissez-vous à vous, Seigneur, et nous nous convertirons. » Comme s'il disait : Nous ne pouvons de nous-mêmes nous convertir, Seigneur, si nous ne sommes prévenus et convertis par vous.

Non-seulement la contrition doit être excitée par un mouvement du Saint-Esprit, il faut encore qu'elle soit fondée sur des motifs de foi, et non sur des raisons humaines et naturelles. Il peut y avoir en effet deux sortes de regrets, causés par le péché. Le péché amène quelquefois après lui, même dans cette vie, des maux bien sensibles. Il arrive quelquefois qu'il atteinte la santé, qu'il ruine la fortune, qu'il fait perdre l'honneur. Le regret qu'on éprouve de ses péchés à ce point de vue est un regret tout humain, qui ne sert à rien pour le pardon de Dieu. Mais si vous envisagez le péché des yeux de la foi, si vous le considérez comme l'offense Dieu, comme une ingratitude envers Dieu, si vous regrettez de l'avoir commis parce qu'il a donné la mort à votre âme, parce qu'il vous a fermé le ciel et entr'ouvert l'enfer sous vos pas... à la bonne heure, votre contrition est de celles que Dieu ne rejette point.

L'inspiration du Saint-Esprit est cette grâce prévenante, qui nous est marquée dans les différentes paraboles de l'Evangile, où Dieu se représente lui-même tantôt sous la figure d'un pasteur qui court à la recherche de la brebis égarée, la charge sur ses épaules et la ramène au bercail (3) ; tantôt sous

(1) Philipp. 2. 13. Deus est enim, qui operatur in vobis et velle, et perficere. (2) Jérém. Lament. 5. 21. Convertite nos, Domine, ad te, et convertemur. (3) Saint Luc, 15, 5.

l'image d'un père, qui aperçoit de loin son fils repentant, court au-devant de lui, le serre dans ses bras, et lui rend l'héritage qu'il avait dissipé (1). C'est ce regard de miséricorde, qui, comme un trait brûlant perce le cœur du chef des apôtres, et lui fait verser des larmes abondantes sur sa lâcheté (2). Quant à la nécessité de commencer à aimer Dieu comme source de toute justice, elle est fondée sur le premier précepte du décalogue, auquel est promise « l'entrée dans la vie éternelle (3). » Se peut-il en effet qu'on soit véritablement résolu à mener une nouvelle vie et à garder les commandements, si l'on néglige le plus grand des préceptes, celui qui nous oblige d'aimer Dieu de tout notre cœur ? Cette doctrine sur la nécessité de la grâce pour se convertir, est celle du concile de Trente : « Si » quelqu'un ose soutenir, dit-il, que l'homme peut se repentir » comme il faut, pour obtenir la grâce de la justification, sans » l'inspiration prévenante du St-Esprit, qu'il soit anathème (4). »

Quoiqu'il en soit, la contrition ne soit qu'une des parties du sacrement de Pénitence, elle a cependant sur les deux autres un avantage immense, celui de hâter la réconciliation du pécheur et de l'opérer même sur le champ, lorsqu'elle a pour principe la charité jointe au désir sincère de se confesser au plus tôt, et de satisfaire à Dieu et au prochain. Les austérités, les aumônes, les jeûnes, les prières, et les autres bonnes œuvres, si utiles d'ailleurs pour racheter les péchés, sont souvent rejetées de Dieu, lorsque ses yeux, qui pénètrent les replis les plus cachés du cœur, n'en trouvent pas la source assez pure. Il n'en est pas ainsi de la contrition. Ce sentiment vif et profond qu'imprime la douleur de l'avoir offensé, dé-

(1) Saint Luc, 15. 20. (2) Saint Luc, 22. 6. *Et conversus Dominus respexit Petrum... et egressus foras Petrus flevit amarè.* (3) Saint Matth. 19. 17. *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* (4) Session 6^e, de la justification, canon 3^e. *Si quis dixerit, sine præveniente Spiritus sancti inspiratione atque ejus adjutorio, hominem posse pœnitere sicut oportet, ut ei justificationis gratia conferatur, anathema sit.*

sarme sa colère. « Jamais il ne rejette un cœur contrit et » humilié ; » c'est lui-même qui nous en assure (1). Sa miséricorde va plus loin encore. Quelquefois le pardon suit immédiatement l'humble aveu de nos crimes. « J'ai dit, s'écrie » le prophète (2) ; je déclarerai au Seigneur et confesserai » contre moi-même mon injustice, et vous m'avez remis » l'impiété de mon péché. » Parmi les miracles de Jésus-Christ qui, en décélant le maître de la nature, renfermaient toujours quelqu'instruction, l'histoire des dix lépreux nous fournit une preuve frappante de ce que peut une véritable contrition pour la prompte rémission de nos fautes. Ils implorèrent son secours avec autant de foi que d'humilité (3) ; ils reçoivent du Sauveur l'ordre d'aller se montrer aux prêtres ; ils l'exécutent de suite, et méritent le bienfait d'une guérison parfaite, avant même d'être arrivés devant ceux qui devaient légalement la constater. Image du pécheur sincèrement contrit, qui reçoit son pardon, avant même de s'être montré aux prêtres et de leur avoir fait l'aveu de ses péchés.

Quand nous nous préparons à recevoir le sacrement de Pénitence, demandons instamment à Dieu la grâce de la contrition. Demandons lui cette grâce, comme la plus importante et la plus nécessaire de toutes les grâces. Quand toutes les grâces du ciel tomberaient sur notre âme, sans la grâce du repentir si nous sommes pécheurs, jamais il n'y aura de pardon pour nous. Demandons-la donc, avec de vives instances, par les mérites de Jésus-Christ, par l'intercession de la sainte Vierge, des saints anges et des saints. Repassons ensuite attentivement dans notre esprit les principaux motifs de contrition. Disons-nous à nous-mêmes : J'ai mérité l'enfer, l'enfer où l'on

(1) Ps. 50. 18. Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies. (2) Ps. 31. 6. Dixi : Confitebor adversum me injustitiam meam Domino, et tu remisisti impietatem peccati mei. (3) Saint Luc, 17, 14. Quos ut vidit, dixit : Ite, ostendite vos sacerdotibus. Et factum est, dum irent, mundati sunt.

souffre tant, l'enfer éternel. Si je mourais maintenant je tomberais en enfer. Oh que je regrette mes péchés, et que je suis décidé à ne les plus commettre ! Par mes péchés j'ai crucifié de nouveau mon Sauveur. *Rursùm crucifigentes Filium Dei.* Regarde, ô mon âme, Jésus agonisant, triste jusqu'à la mort à la vue de tes péchés, rassasié d'opprobres, battu de verges, couronné d'épines, expirant sur la croix dans d'ineffables souffrances ; oh que le péché est donc une chose horrible, puisqu'il a coûté si cher au Fils de Dieu. Maudit péché, que je regrette de t'avoir commis ! Par mes péchés, j'ai méprisé les infinies perfections de mon Dieu, j'ai mis en parallèle, d'un côté la beauté suprême, de l'autre les choses les plus viles et les plus indignes, et j'ai eu le courage de mettre Dieu en dessous de ces horreurs. O amabilité infinie de mon Dieu, que je regrette de vous avoir offensé par des préférences aussi révoltantes !

Arrêtons-nous quelques instants à chacune de ces considérations et à d'autres semblables, jusqu'à ce qu'elles aient produit dans nos cœurs un véritable regret de nos péchés. « Votre douleur est grande comme la mer, disait un prophète aux enfants d'Israël, *magna est velut mare contritio tua.* Puissent les saints anges, recueillant nos soupirs, nous dire aussi : « Courage, pauvre pécheur, Dieu prendra pitié de ton » âme ; car ta douleur est grande comme la mer. »

Le Dieu que nous avons outragé, n'est-il pas infiniment grand ? l'injure que nous lui avons faite, notre malice, notre perfidie, notre ingratitude, nos pertes, les châtimens que nous méritons, tout cela n'est-il pas grand au-delà de toute pensée ! Oh qu'il est juste donc que notre douleur soit grande comme l'océan. *Magna est velut mare...* « Je sors de ce » monde, disait sur son lit de mort sainte Madeleine de » Pazzi, je sors de ce monde, sans avoir jamais pu com- » prendre deux choses entre toutes les autres ; que l'homme » ose offenser un Dieu si bon ; que l'ayant offensé, il ne meure

» pas mille fois de honte et de regret. » Nous ne vous demandons pas, pieux lecteurs, une contrition qui vous fasse expirer aux pieds du prêtre; nous vous demandons seulement assez de contrition, pour que la sentence qui vous absout sur la terre soit ratifiée dans le ciel.

Nous avons défini la contrition « une douleur et une détestation des péchés que l'on a commis, avec le *ferme propos* » de ne plus y retomber. » Deux choses constituent donc la contrition, la douleur des péchés passés et le « ferme propos » ou la ferme volonté de ne les plus commettre. Ces deux choses sont d'égale nécessité pour obtenir le pardon de ses fautes; et s'il est vrai de dire qu'il n'y a pas de contrition véritable sans douleur des péchés passés, il n'est pas moins certain que cette contrition serait vaine et menteuse, sans la ferme volonté de réformer sa vie. Or cette volonté ou ce *bon propos* de ne plus offenser Dieu à l'avenir, *cum proposito non peccandi de cætero*, doit être, au dire des saints, *humble, généreux, ferme, précis, et universel*.

1^o Il doit être *humble*, et plein de défiance. Qu'est-ce qu'un pécheur qui se repent de ses fautes, et qui se propose de les éviter à l'avenir? C'est un malade, qui relève d'une dangereuse et longue infirmité, et que la moindre imprudence peut remettre tout d'un coup aux portes du tombeau. C'est une âme, que le moindre souffle des tentations a souvent courbée jusqu'à terre, une âme toute remplie de misère et de fragilité, qui a dû acquérir, par les plus tristes preuves, la conviction de son extrême faiblesse, et qui vient tout à l'heure d'en faire encore une expérience de plus. Compter sur soi quand on est si fragile, n'est-ce pas compter sur un roseau brisé? S'imaginer qu'on évitera sans peine les péchés qu'on accuse; qu'avec des habitudes déjà invétérées, des passions encore vives, des tentations plus ou moins entraînantes, on restera fidèle à Dieu, c'est une présomption bien évidente. Or, Dieu déteste les

présomptueux (1), et il les punit d'ordinaire en les abandonnant à leurs propres forces. Il ne promet ses grâces qu'aux humbles, qui attendent tout de son secours et de sa bonté. C'est cette déplorable présomption qui nous fait donner tête baissée dans toute sorte de dangers. Après avoir reçu le pardon de ses fautes, on oublie sa faiblesse ; on ne prie plus ; on ne veille plus ; on ne se défie plus ; on ne se mortifie plus. Quand la tentation se présente, au lieu de recourir à Dieu à l'instant même, on hésite, on balance ; au lieu de fuir, on s'arrête ; on regarde, on veut voir le péril de tout près ; on se penche sur l'abîme, comme pour en sonder la profondeur. Si la conscience avertit de prendre garde, on se rassure bien vite en éloignant quelque danger secondaire, en prenant quelques précautions insignifiantes ; on se croit de nouveau bien en sûreté, et voilà que tout-à-coup on retombe aussi tristement que par le passé. Oh ! que nous avons sujet de ne jamais compter sur nos forces ! Pourquoi faut-il qu'on soit obligé de nous rappeler sans cesse à cette salutaire défiance de nous-mêmes, que tant de malheurs devraient nous avoir apprise ? Que nos résolutions s'appuient donc sur le bras de Dieu. Ne perdons jamais de vue ces deux grandes vérités, que le Saint-Esprit lui-même nous enseigne : « Que sans Dieu nous ne pouvons absolument rien. *Sine me nihil potestis facere...* et qu'avec lui nous pouvons tout. » *Omnia possum in eo qui me confortat.*

2° Ce ferme propos doit être *généreux*, c'est-à-dire qu'il doit être prêt à tous les sacrifices. Nos cœurs sont faibles. Par une suite fatale du péché d'origine, le vice a des attrait pour nos âmes déchues. L'esclavage qu'il impose, les chaînes dont il nous lie, nous semblent souvent aussi douces que la liberté ; et nous n'en sentons bien la pesanteur, que quand nous essayons de les secouer et de les rompre. Voyez cette nacelle que le fleuve entraîne à la dérive ; un enfant suffirait pour la

(1) Judith. 6. 15. Præsumentes de se et de sua virtute... humilias.

conduire. Mais s'agit-il de remonter ces eaux rapides, il faut l'effort des rames et un bras vigoureux pour la ramener au point d'où elle est descendue. Ainsi, quand nous rompons avec le péché, quand nous voulons remonter ce courant que nous avons suivi, nous sentons que c'est l'heure des efforts et de la fatigue, l'heure de la peine et du travail. Et lorsque les passions se sont accrues par de longs désordres ; quand de longues habitudes ont fortifié la faiblesse du pécheur ; oh c'est alors surtout que la victoire sera difficile ; c'est alors qu'on ne peut la rendre certaine, définitive et complète que par la générosité des résolutions et du ferme propos. Il y a tant de choses qui ont séduit le cœur ; on tient au péché par tant de fibres et par tant de liens. Or, ce sont précisément ces sacrifices pénibles à la nature, que Dieu demande les premiers, parce qu'ils portent sur des choses qui nous reconduiraient infailliblement au péché. Notre ferme propos doit donc être généreux. Il est évident que ce ne sont pas les choses auxquelles nous tenons peu, dont Dieu demande le sacrifice, mais aussi et surtout, celles auxquelles nous tenons le plus, lorsqu'elles nous sont une cause de péché. Ce sont des plaies anciennes, invétérées, profondes ; n'essayons pas de les guérir par des remèdes sans vertu, par des émolliens et des bandages ; portons-y, s'il le faut, le fer et le feu. C'est ici qu'il faut appliquer cette parole du Sauveur (1). « Si votre œil vous scandalise, arrachez-le ; si votre main droite vous est un sujet » de chute et de péché, coupez-la et jetez-la loin de vous ; » c'est-à-dire, comme l'expliquent les saints Pères, quand il s'agit du salut de votre âme, et du péché qui peut vous perdre, renoncez sans hésiter aux choses les plus chères, les plus douces à votre cœur, à celles dont le sacrifice vous coûtera le plus, quand même ce sacrifice devrait vous être

(1) Saint Matth. 18. 8. Si manus tua scandalizat te, abscide eam, et projice abs te, et si oculus tuus scandalizat te, erue eum, et projice abs te.

aussi douloureux que la perte et l'amputation d'un membre.

3° En troisième lieu, notre bon propos doit être *ferme* et énergique. C'est la seule qualification que lui donne le catéchisme et la langue de l'Eglise. *Ferme propos...* serait-ce ce vague désir de conversion, cette velléité d'un changement de vie, par lesquels le démon abuse tant de pécheurs, en leur faisant différer leur pénitence jusqu'à l'heure de la mort? *Ferme propos*, cela voudrait-il dire ces demi-résolutions, ces demi-volontés semblables à celles que nous formons dans nos rêves et qui s'évanouissent à notre réveil? Non, le bon propos c'est quelque chose de *ferme*, d'arrêté, d'énergique; c'est une volonté *ferme*, entière, absolue, d'éviter le péché et tout ce qui y conduit.

4° *Précis et déterminé*. Qu'on ne se contente pas de se proposer en général d'éviter le péché; il faut entrer dans le détail et l'application; il faut préciser les points sur lesquels on manque, et se préparer à s'en corriger par des résolutions tout-à-fait spéciales à ces fautes. On a, par exemple, la malheureuse habitude de manquer de temps en temps à la sainte messe les jours d'obligation; c'est le plus grand péché qu'on commette peut-être, grâces à Dieu, et le seul manquement grave qu'on ait à se reprocher. En se confessant, ou plutôt en se préparant à la confession, il ne suffit pas de dire à Dieu : Mon Dieu, je me propose de ne plus vous offenser; il faut lui dire : Mon Dieu, ce commandement de l'assistance à la messe, je me propose fortement d'y être désormais fidèle; c'est ma paresse à me lever le matin, c'est une crainte exagérée de nuire à ma santé, qui ont été la cause de ce péché; cette paresse, ces soins excessifs, cette négligence en un mot, je la combattrai par tels et tels moyens que je vais prendre, et que je vous prie de bénir, ô mon Dieu.

5° *Universel*. Le ferme propos doit s'étendre à tous les péchés graves sans exception; se proposer d'en éviter plusieurs, sans être résolu à ne plus commettre les autres, c'est

se moquer de Dieu et vouloir le tromper. *Universel*, c'est-à-dire qu'il doit s'appliquer, non-seulement au péché, mais en même temps aux causes et aux occasions du péché. On appelle occasion du péché, ce qui fait naître en nous la pensée ou la tentation du péché, et qui nous porte à y consentir. On distingue l'occasion éloignée et l'occasion prochaine. L'occasion éloignée est celle qui ne nous porte que faiblement et indirectement au péché, en sorte que celui qui se trouve dans cette occasion n'y rencontre que rarement un sujet de tentation et de chute. Nous ne sommes pas obligés d'avoir le ferme propos d'éviter les occasions éloignées. Il faudrait pour cela sortir du monde; car on en trouve partout et à chaque pas. L'occasion prochaine est celle qui nous porte si fortement au mal, qu'il est probable et vraisemblable que celui qui s'y trouve tombera souvent dans le péché. Or, je prétends que nous sommes obligés très-strictement de fuir les occasions prochaines du péché, et qu'un pénitent, qui n'a pas la ferme volonté de s'y soumettre, ne veut pas sincèrement se convertir et revenir à Dieu. Remarquez qu'il ne s'agit pas des occasions prochaines mais *nécessaires*, desquelles on ne peut sortir sans de graves inconvénients; il suffit pour celles là de veiller le plus possible, de recourir souvent à la prière, et de suivre les avis d'un sage directeur. Je parle des occasions prochaines et *volontaires*, où l'on se trouve librement, et qu'on n'a pas le courage de se résoudre à quitter; et je répète qu'on est absolument obligé d'y renoncer entièrement, si l'on veut de bonne foi se réconcilier avec Dieu. Si je vous démontre qu'il est presque certain que vous retombez dans vos péchés en ne fuyant pas les occasions qui vous y ont conduit, vous serez forcé de convenir que vous êtes obligé de les éviter. Or, je prétends qu'il est presque impossible d'éviter la rechute, en s'exposant volontairement à l'occasion prochaine du péché. Ces occasions vous ont fait succomber à différentes reprises; donc, si vous vous y exposez de nouveau, elles vous feront retomber encore;

c'est une conséquence tout-à-fait rigoureuse. L'occasion est toujours la même, vous en convenez, toujours aussi puissante, aussi séduisante; vous, vous êtes malheureusement toujours le même, sous beaucoup de rapports, aussi faible, aussi misérable, aussi enclin au mal. Pourquoi cette occasion, qui est la même, ne ferait-elle pas en vous, qui êtes aussi le même, ce qu'elle a déjà fait? Pourquoi cette cause ne produirait-elle de nouveau sur votre âme l'effet qu'elle a déjà produit tant de fois? Qu'est-ce qui vous rassurerait contre la crainte d'une rechute? Vous croyez-vous plus fort que par le passé? Mais vous êtes au contraire beaucoup plus faible. Vous avez amoindri, par chacun de vos nouveaux péchés, l'horreur que vous en aviez autrefois; les divines lumières, qui vous montraient l'abîme où vous couriez, vous les avez éteintes ou obscurcies; vous avez en un mot augmenté vos faiblesses. Faible de vous-même, plus faible encore à cause de vos péchés, faible loin du danger, faible surtout en présence de l'ennemi, vous seriez le plus téméraire des hommes, si, comptant sur vos forces, vous vous exposiez librement à l'occasion. Pouvez-vous au moins espérer quelque secours d'en haut, quelque grâce puissante pour vous soutenir? Vous le savez; Dieu n'a promis sa grâce, qu'à ceux qui, se défiant de leur propre faiblesse, mettent leur espoir en lui. Il sauve l'humble Joseph, qui prend la fuite; il laisse tomber David et le prince des Apôtres, qui présument d'eux-mêmes et s'exposent au danger. L'imprudent, qui se précipite du haut d'un toit, en se recommandant à Dieu, se brisera la tête, et sa prière ne le sauvera pas. Le présomptueux, qui compte sur la grâce, en s'exposant à l'occasion, tombera comme lui d'une chute horrible.

En résumé, c'est le sentiment des Docteurs et des Saints, que si l'on ne veut point fuir les occasions prochaines, on s'y perdra infailliblement. On a beau prendre de bonnes résolutions, veiller davantage sur tous ses sens, prier avec plus de ferveur; tôt ou tard l'occasion produira son fruit et redevien-

dra une pierre d'achoppement. Puisque cette occasion est avouée dangereuse, celui qui s'y expose volontairement aime donc le danger ; donc, tôt ou tard il y succombera, suivant cette parole de l'infaillible vérité : « Celui qui aime le danger, » y périra (1). »

QUATRIÈME DISSERTATION.

Suite des parties de la Pénitence.

LA CONFESSION.

La confession sacramentelle est d'institution divine. Son usage non interrompu jusqu'à nos jours. Elle est d'obligation pour tous les fidèles sans distinction, non-seulement de précepte divin, mais de précepte ecclésiastique. Ses avantages ; qualités qu'elle requiert pour être bonne.

L'auteur de l'Ecclésiastique représente l'orgueil comme la source d'où naissent tous les péchés. *Initium omnis peccati superbia*. « C'est l'orgueil, dit-il, qui sépare l'homme de Dieu, » et lui fait oublier son créateur. Celui, ajoute-t-il, qui y » demeure attaché, sera chargé de malédiction, et à la fin il » y trouvera sa ruine (2). » Le démon, qui connaît les précieux avantages que l'on peut retirer de la confession sacramentelle, seul contrepoids opposé à l'orgueil dont il est le père, a particulièrement dirigé ses efforts contre ce boulevard de l'humilité chrétienne. Il n'est rien qu'il n'ait mis en œuvre pour le battre en brèche, dans l'espérance de détruire avec lui l'édifice, où se trouve la suprême ressource du salut. Sans ce remède salutaire et efficace, nul ne pourrait avoir une espé-

(1) Eccles. 3. 27. Qui amat periculum, in illo peribit. (2) Ecclésiastiq. 10. 14 et 15. Qui tenuerit illam, adimplebitur maledictis, et subvertet eum in finem.

rance fondée de sa justification. Car s'il est vrai que la contrition a le pouvoir de réconcilier l'homme avec Dieu avant même la réception du Sacrement, comme cet heureux effet n'appartient qu'à la contrition parfaite, c'est-à-dire à celle qui a pour base et pour motif la charité tout entière, qui pourra se flatter d'avoir dans le cœur ce sentiment vif et profond d'amour, qui rende la douleur égale à l'énormité de l'offense faite à un Dieu? C'est un don de la grâce, qu'il accorde si rarement, pour faire briller sa grande miséricorde sur quelques âmes d'élite, qu'on ne peut y prétendre sans une présomption bien dangereuse.

Que d'actions de grâces ne devons-nous donc pas à la bonté de Dieu, qui a daigné pourvoir au salut de tous les hommes par une voie plus facile et plus exempte d'illusion, en déposant les clefs du ciel aux mains de son Eglise, et en s'engageant à ratifier les sentences qu'elle prononcera en faveur des coupables ! Car il est de foi, que celui qui se présente au sacré tribunal de la pénitence, pour y faire l'aveu de ses fautes, avec la volonté sincère de ne les plus commettre, et de satisfaire à la justice de Dieu, en reçoit le pardon en vertu du pouvoir des clefs, lors même que sa contrition ne serait qu'imparfaite, si toutefois elle renferme un commencement d'amour de Dieu comme source de toute justice. « Confesser » ses péchés, dit saint Jean Chrysostôme, découvrir au médecin spirituel les ulcères de son âme, lui avouer sincèrement tous ses crimes, c'est en obtenir le pardon et la guérison... La confession des fautes qu'on a commises, en est » l'abolition (1). »

Comme les marques d'un vrai repentir ne consistent pas seulement dans la douleur et l'aveu de ses fautes, mais dans la ferme résolution d'abandonner les mauvaises habitudes et

(1) Saint Jean Chrysos. 2^{me} Hom. Confessio enim peccatorum, abolitio est delictorum.

de commencer une vie chrétienne et sainte, la confession était sans contredit le moyen le plus propre pour arriver à cet heureux changement, et rendre la paix à une conscience agitée par de justes remords. Un confesseur est un ami sage et prudent, à qui l'on peut sans crainte découvrir ses pensées les plus secrètes, parce que les lois divines et humaines lui imposent l'obligation d'un silence éternel. Ses lumières et ses conseils sont d'un grand secours pour aider le pécheur à entrer dans la voie étroite qui mène à la vie (1), et à quitter la voie large de la perdition. C'est un médecin habile et charitable, qui à l'exemple du Samaritain de l'Evangile (2), verse l'huile et le vin sur les plaies du blessé, et dont les remèdes, après avoir amené l'entière guérison, sont de sûrs préservatifs contre les rechutes de l'âme et le retour des vices.

Que la confession sacramentelle soit d'institution divine, et que Notre-Seigneur ait voulu en faire une obligation rigoureuse pour les chrétiens qui se rendraient coupables de fautes mortelles après leur baptême, c'est ce que démontrent clairement 1° les circonstances par lesquelles Jésus-Christ prépara ses Apôtres à bien comprendre la nature du pouvoir, qu'il se proposait de leur accorder; 2° les paroles dont il se servit dans l'investiture qu'il leur en donna, et la forme sous laquelle il l'établit; 3° la tradition non interrompue de l'Eglise sur ce dogme important, depuis son origine jusqu'à nos jours; 4° l'usage constant de la confession auriculaire, dans tous les siècles et dans toutes les parties du monde chrétien.

1° Afin de disposer ses Apôtres à le reconnaître comme la source de l'autorité, dont il devait les revêtir un jour à l'égard des pécheurs, et ne laisser dans leur esprit aucun doute sur le succès du divin ministère qu'il allait leur confier, le Sauveur avait démontré, par plusieurs grands miracles opérés devant eux, qu'il avait le pouvoir de remettre les péchés, et le droit de

(1) Saint Matth., 7. 13 et 14. (2) Saint Luc, 10. 34.

transférer à d'autres la même puissance. Le plus éclatant de tous et le plus capable de les en convaincre, ce fut une guérison, racontée dans les mêmes détails par saint Matthieu, saint Marc et saint Luc, et qui, sans avoir rien au-dessus des autres prodiges opérés par le Fils de Dieu, en différait néanmoins par une circonstance particulière, propre à ses desseins. On avait apporté devant la maison où Jésus se trouvait, un paralytique étendu sur un lit; et comme on ne pouvait le faire arriver jusqu'au Sauveur à cause de la foule, ceux qui l'avaient amené montèrent sur le toit, et le descendirent par là, avec le lit, au milieu de l'assemblée, devant Jésus. Le Sauveur, touché de leur foi, et s'adressant au malade, lui dit : « Mon fils, ayez confiance; » vos péchés vous sont remis (1); » pour lui apprendre, ainsi qu'aux assistants, qu'il faut prendre plus à cœur le soin de son âme que la guérison de son corps, et que les maladies sont fréquemment la juste punition du péché. A ces mots, quelques Pharisiens ou docteurs de la loi, qui se trouvaient présents, et qui épiaient sans doute la conduite du Sauveur, n'osant s'exprimer tout haut devant le peuple, l'accusaient intérieurement de blasphème, pour avoir, selon eux, la témérité de s'arroger

(1) Saint Matth., 9. 2. Saint Marc, 2. 5. Saint Luc, 5. 20. Et venerunt ad eum ferentes paralyticum. . et cum non possent offerre eum illi præ turbâ, nudaverunt tectum ubi erat, et patefacientes submiserunt grabatum, in quo paralyticus jacebat. Cum autem vidisset Jesus fidem illorum, ait paralytico : Fili, dimittuntur tibi peccata tua. Erant autem illic de Scribis sedentes, et cogitantes in cordibus suis : Quid hic loquitur ? blasphemat. Quis potest dimittere peccata, nisi solus Deus ? Quo statim cognito Jesus spiritu suo, quia sic cogitarent intra se, dicit illis : Quid ista cogitatis in cordibus vestris ? Quid est facilius dicere paralytico : dimittuntur tibi peccata, an dicere : Surge, tolle grabatum tuum et ambula ? Ut autem sciatis quia filius hominis habet potestatem in terrâ dimittendi peccata, ait paralytico : Tibi dico, surge, tolle grabatum tuum et vade in domum tuam. Et statim surrexit ille, et sublato grabato, abiit coram omnibus, ita ut mirarentur omnes et honorificarent Deum, dicentes : Quia nunquam sic vidimus.

ce qui n'appartient qu'à Dieu, c'est-à-dire le pouvoir de remettre les péchés. Jésus, qui connaissait par son esprit le secret des cœurs, leur dit : « Pourquoi vous entretenez-vous de ces » pensées ? Lequel est le plus facile ou de dire à ce paralytique : vos péchés vous sont remis, ou de lui dire : levez-vous, emportez votre lit et marchez ? » Comme s'il leur eût dit : Si je puis faire ce second miracle, qui sera sensible, palpable, éclatant, je dois donc être cru, quand je m'attribue le premier, qui ne l'est pas. « Or, ajouta Jésus-Christ, afin que » vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre » de remettre les péchés, levez-vous, dit-il au paralytique ; je » vous le commande, emportez votre lit, et allez-vous-en dans » votre maison. » Ce qui s'exécuta à l'instant même, à la grande surprise et admiration des assistants, qui rendirent gloire à Dieu, et s'écrièrent : « Non jamais, nous n'avons rien » vu de semblable. » Ainsi Notre-Seigneur prouvait, d'une manière péremptoire, par un miracle de premier ordre, la même toute-puissance pour remettre les péchés, que pour changer en maître les lois de la nature. Les Apôtres avaient été également témoins de l'exercice du même pouvoir de leur maître à l'égard de la femme adultère (1), de la pécheresse dans la maison de Simon le pharisien (2) et de plusieurs autres, pour qui cette grâce insigne du pardon des péchés avait été accompagnée de faveurs temporelles, destinées surtout à démontrer la réalité du droit nouveau que le Sauveur s'attribuait.

2° Enfin le temps était venu où Jésus-Christ devait les revêtir eux-mêmes de ce pouvoir. Il leur en avait fait longtemps d'avance la promesse solennelle, d'abord à Pierre, lorsqu'il lui avait dit : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; » tout ce que tu lieras ou délieras sur la terre sera lié ou

(1) Ev. saint Jean, 8. 11. (2) Saint Luc, 7. 48. Remittuntur tibi peccata.

délié dans le ciel (1); » ensuite aux autres Apôtres, en leur donnant dans les mêmes termes la même puissance (2). A peine sorti victorieux du tombeau, il leur apparaît, et après leur avoir répété par deux fois : « la paix soit avec vous, » il ajoute (3) : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Paroles, dit saint Cyrille, qui les établissent dispensateurs » des choses saintes, avec une autorité semblable à celle qu'il » avait exercée lui-même comme homme sur la terre. » Puis il souffle sur eux, et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit; *les* » *péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils* » *seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez* (4). » Que l'on rapproche maintenant le pouvoir accordé aux Apôtres de celui dont jouissait Notre-Seigneur. Il leur donne la mission qu'il avait reçue lui-même, *sicut misit me Pater, et ego mitto vos* ; il leur donne le droit de remettre les péchés, tel qu'il l'avait exercé lui-même sous leurs yeux. Il semble leur dire : Vous m'avez vu prouver par des prodiges le pouvoir que je m'attribuais de remettre les péchés; eh bien, ce même pouvoir je vous le transmets, afin que vous l'exerciez après mon retour dans le ciel, comme mes lieutenants et mes représentants sur la terre. Cette admirable puissance de lier et de délier les consciences, vient donc d'une source divine. Nous en concluons et nous allons prouver que le précepte de la confession est lui-même de droit divin, puisque la connaissance des péchés est absolument nécessaire à ceux qui sont chargés de les remettre ou de les retenir.

En effet, le pouvoir donné par Jésus-Christ aux Apôtres et à leurs successeurs de remettre les péchés, n'eût été qu'une

(1) Saint Matth. 16. 19. Et tibi dabo claves regni cœlorum. Et quodcumque ligaveris super terram erit ligatum et in cœlis; et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cœlis. (2) Saint Matth., 18. 18. Amen dico vobis, quæcumque alligaveritis super terram, erunt ligata et in cœlo, et quæcumque solveritis super terram erunt soluta et in cœlo. (3) Ev. saint Jean, 20. 21. (4) Ibid. v. 23.

chose illogique et incomplète, s'il ne les en avait en même temps établis les juges. Or, un juge ne peut ni s'assurer de la culpabilité des accusés, ni faire avec équité l'application des peines que la loi inflige à chaque espèce de crime, ni décharger de l'accusation ceux dont l'innocence lui paraît démontrée, ni solliciter aucune grâce en faveur des coupables, en un mot rendre un véritable jugement, comme l'observe sagement le concile de Trente (1), si dans le cours de la procédure, il n'acquiert une connaissance parfaite de la cause et de la culpabilité des personnes qu'il doit juger. A la qualité de juges les prêtres joignent celle de médecins ; la guérison des âmes leur est confiée. « Or, la médecine, dit à ce sujet saint Jérôme (2), » ne guérit point les maux qu'elle ignore ; » le médecin ne peut pas plus appliquer les remèdes convenables à des malades sans avoir étudié leur mal, sans en connaître les symptômes et le fond, que le juge ne peut appliquer les lois, et porter une sentence, s'il ignore la nature du délit qu'on impute à l'accusé.

Si Jésus-Christ n'avait donné à son Eglise que le pouvoir de remettre les péchés, sans y joindre celui de les retenir, avec l'obligation corrélative de les découvrir aux prêtres, chacun serait en droit de croire qu'il suffit de s'humilier devant celui qui connaît le fond des cœurs, pour obtenir une sentence de grâce, sur ce simple aveu fait au prêtre : *J'ai péché*. Mais le Sauveur a concentré dans les mêmes mains le double pouvoir de *remettre* et de *retenir*, et il s'est engagé à *lier* dans le ciel ce qui serait *lié* sur la terre (3). Or, comment les Apôtres et leurs successeurs sauront-ils quels péchés ils doivent retenir ou remettre, s'ils ne leur sont connus par la confession des pécheurs, à moins de dire que Jésus-Christ leur aurait donné l'étrange pouvoir de remettre ou de retenir, de lier ou de dé-

(1) Session 14^e, chap. 5. (2) Saint Jér. sur le chap. 10^e de l'Ecclésiastiq. *Quod ignorat, medicina non curat*. (3) Saint Matth., 18. 18.

lier, sans autres règles que celles du caprice et de l'arbitraire ? Ou bien il faut en venir à un autre blasphème, en refusant à la sagesse incréée cette portion de lumières qui suffiraient à la sagesse humaine, pour ne point se jeter dans l'absurde. Car quel est le prince, qui ait jamais établi des tribunaux, où les causes soient jugées sans interrogatoire, sans discussion, sans plaidoeries, sans débats, et les arrêts d'acquittalment ou de condamnation rendus au hasard ? Et c'est cependant ce que Notre-Seigneur aurait fait, s'il avait établi ses apôtres juges des consciences, sans exiger que les causes déferées à leur tribunal y fussent instruites par les aveux et les déclarations des accusés, c'est-à-dire par la confession. Le Fils de Dieu par conséquent, en donnant aux Apôtres et à leurs successeurs le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés, a imposé aux pécheurs l'obligation de leur déclarer les fautes dont ils sollicitent la rémission. Il a rendu par là la confession non-seulement salutaire et avantageuse, mais nécessaire ; il en a fait non-seulement un remède, mais un précepte.

C'est ce que démontre aussi la métaphore dont le Sauveur s'est servi, en instituant le Sacrement de pénitence. « Je vous » donnerai, dit-il (1), les clefs du royaume des cieux. » Or, de même qu'il est impossible d'entrer dans une maison soigneusement fermée ou dans une citadelle fortifiée de toutes parts, sans le secours de celui à qui les clefs en ont été confiées ; de même personne ne peut se flatter de pénétrer dans le ciel, si les portes ne lui en sont ouvertes par ceux à qui seuls Dieu a donné la charge de les ouvrir, ou de les tenir fermées. En vain prétendraient-ils exercer le pouvoir dont ils se diraient honorés, si l'on pouvait entrer par une voie étrangère à leur puissance. Sans doute le pécheur doit se regarder sans cesse devant Dieu comme une victime que n'épargnera pas sa justice, s'il ne la prévient par les larmes de la pénitence.

(1) Saint Matth., 16. 19.

Tels étaient les sentiments du roi-prophète, lorsqu'il s'écriait : « Je reconnais mon iniquité (1), et mon péché est toujours devant moi. » Mais cette pénitence intérieure, quoique très puissante pour attirer la grâce, ne suffit pas pour être justifié. « Que personne, dit saint Augustin (2), ne se dise : « Je fais pénitence en secret devant Dieu ; Dieu qui voit le fond de mon cœur, me pardonnera. Que deviendrait donc alors cette promesse faite à l'Eglise, de délier dans le ciel ce qu'elle aura délié sur la terre ? *A quoi lui serviraient les clefs du ciel déposées dans ses mains ?* » Saint Ambroise enseigne la même doctrine (3) : « Quelle erreur est la vôtre, dit-il aux Novatiens, de réserver à Dieu seul le pouvoir de remettre les péchés. » « Jésus-Christ n'a-t-il pas donné à ses Apôtres le pouvoir de lier et de délier ? Or, je vous le demande, quel est celui qui respecte vraiment Dieu, ou de l'homme qui obéit à ses commandements, ou de l'homme qui résiste à sa volonté ? *Il nous a ordonné de nous soumettre* à ses prêtres, et notre obéissance est le plus grand honneur que nous puissions lui rendre, et celui dont il est le plus jaloux. »

3^e L'usage de la confession sacramentelle, qui n'a jamais souffert d'interruption dans l'Eglise depuis les Apôtres jusqu'à nos jours, prouve à un autre point de vue que l'obligation de confesser ses péchés aux prêtres, doit être regardée comme une suite nécessaire des paroles par lesquelles Jésus-Christ leur a donné le pouvoir de les remettre.

Il n'est point de tradition, mieux caractérisée, plus sensible, ni plus évidente que celle qui regarde la nécessité de la confession des péchés, même secrets et cachés. Elle porte toutes

(1) Ps. 50. 4. Quoniam iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contra me est semper. (2) Saint Aug. 50^e hom. sur la pénit. Nemo sibi dicat : apud Deum ago (pœnitentiam) ; novit Deus qui mihi ignoscat quia in corde meo ago. Ergò sinè causâ dictum est : Quæ solveritis in terrâ, soluta erunt et in cœlo ? Ergò sinè causâ sunt claves datæ Ecclesiæ Dei ? (3) Saint Ambr. de la pénit., liv. 1.

les marques d'une tradition vraiment apostolique. Elle n'a pris son origine d'aucune ordonnance de l'Eglise, dont on puisse nommer l'auteur, ou assigner le commencement. On peut la suivre, sans recherches pénibles, jusqu'au berceau du Christianisme. Elle a passé à travers tous les siècles, dans toutes les Eglises, en Orient, en Occident, et elle est descendue, comme de main en main, des Apôtres jusqu'à nous. On en découvre les premiers vestiges au livre des Actes, qui nous représentent ceux qui avaient cru, c'est-à-dire les fidèles déjà baptisés, « venant *confesser* et déclarer leurs fautes. » Il est clair que ce n'est pas à Dieu seul, mais à saint Paul qu'ils s'accusaient, en lui livrant leurs livres de magie et d'astrologie judiciaire (1), erreurs fort communes à Ephèse où la scène se passait, cette ville ayant été longtemps le théâtre des plus extravagantes superstitions du paganisme. Le disciple bien-aimé consigne la même doctrine dans sa première épître (2). « *Si nous confessons nos péchés*, dit-il, Dieu est fidèle et juste pour nous les remettre. » Mais comment la *fidélité* et la justice de Dieu se trouveraient-elles engagées là, s'il n'avait point *promis* de remettre les péchés à ceux qui les confessent, et n'avait fait une loi de la confession ?

Tous les Pères, et tous les écrivains ecclésiastiques depuis l'établissement de l'Eglise jusqu'au quatrième concile de Latran, tenu sous Innocent III en 1215, forment une immense chaîne de tradition de plus de douze siècles, en faveur du dogme de la confession sacramentelle, qui n'avait jamais cessé jusqu'alors d'être en usage dans tout le monde chrétien. « Par » ce consentement unanime et universel, dit le concile de » Trente (2), se trouve réfutée la calomnie de ceux qui ont

(1) Act. des Apôt. 19. 18 et 19. *Multi que credentium veniebant, confitentes et annuntiantes actus suos.* (2) 1^{re} Ep. saint Jean, 1. J. *Si confiteamur peccata nostra, fidelis est et justus, ut remittat nobis peccata nostra.* (2) Session 14^e, chap. 5. *Multi que credentium veniebant, confitentes et annuntiantes actus suos.*

» l'impiété de soutenir que la confession sacramentelle est une
 » invention humaine, et qu'elle n'a pris naissance qu'au concile
 » de Latran. » Car l'Eglise, dans ce concile, n'a point établi
 le précepte de la confession. Elle n'a fait que le renouveler, et
 préciser l'époque de son accomplissement. Les termes dont
 elle se sert, prouvent qu'elle parle aux fidèles d'une chose qu'ils
 connaissaient, et non d'un dogme ou commandement nouveau.
 Mais vivement affligée de la négligence des chrétiens, dont un
 grand nombre se tenaient éloignés du sacrement de pénitence
 pendant un laps de temps considérable, et compromettaient ainsi
 leur salut éternel, elle a seulement prescrit, pour mettre fin à
 ces délais et à cette négligence, que l'on se confesserait au
 moins une fois l'an. Voici le texte du décret : « Que tout fidèle
 » de l'un et de l'autre sexe, quand il aura atteint l'âge de dis-
 » crétion, confesse exactement tous ses péchés, au moins une
 » fois chaque année, à son propre pasteur, et qu'il ait soin
 » d'accomplir la pénitence qui lui sera imposée (1). »

Il suffit de connaître un peu le cœur humain, pour se con-
 vaincre qu'une loi aussi pénible et aussi humiliante n'aurait
 point été acceptée sans murmure, et qu'elle ne se fût pas in-
 troduite sans résistance et sans réclamation, si elle devait son
 origine à la volonté de l'homme. N'est-il pas évident que, si la
 confession était une œuvre humaine, elle n'aurait pu s'implan-
 ter dans l'Eglise, sans soulever de toutes parts une vive oppo-
 sition ? On se serait insurgé contre ce joug nouveau ; on aurait
 protesté contre les novateurs ; l'église particulière, où l'erreur
 aurait pris naissance, ne serait parvenue qu'à travers mille
 obstacles à la faire adopter aux autres ; il y aurait eu dans toute
 la chrétienté un *tolle* général. Et cependant, qu'on parcoure les
 annalistes du XIII^e siècle et des siècles précédents jusqu'aux

(1) Sess. 14, canon 8. Omnis utriusque sexûs fidelis, postquàm ad
 annos discretionis pervenerit, omnia sua peccata confiteatur fideliter,
 saltem semel in anno, proprio sacerdoti, et injunctam sibi pœnitentiam
 studeat pro viribus adimplere.

Apôtres, pas un mot qui ait trait à cette innovation pourtant si importante; pas la moindre mention de ce grand changement; pas la plus légère allusion au bruit, à la surprise, aux murmures qu'aurait dû produire cependant une pareille loi, quand même elle fût émanée d'un concile. Ce silence unanime des écrivains sur une question d'une telle gravité, quand, du reste, ils relatent des milliers de faits beaucoup moins importants, ne prouve-t-il pas que la confession remonte, non au treizième siècle ou à quelque autre époque précédente, mais bien plus haut, c'est-à-dire aux Apôtres, et à Jésus-Christ même, qui en est seul le véritable auteur. D'ailleurs, comme cette loi regarde tous les chrétiens, sans acception de rang ni de dignité, quelle apparence y a-t-il que les Evêques, qui en auraient été les auteurs, ou que les princes, qui en auraient permis la promulgation dans leurs Etats comme un acte de discipline ecclésiastique, eussent consenti à s'y soumettre eux-mêmes, et à s'abaisser, comme les derniers du peuple, devant de simples prêtres, leurs inférieurs ou leurs sujets? N'auraient-ils point trouvé quelque prétexte plausible, pour s'y soustraire les uns et les autres? Ce serait ici le lieu de citer les textes des Pères et des Docteurs, qui ont fleuri dans chaque siècle jusqu'au concile de Latran, et de faire voir, par des témoignages d'un si grand poids, que la confession sacramentelle a toujours été regardée comme partie intégrante du sacrement de Pénitence, et que l'obligation de s'y soumettre pour obtenir la rémission des péchés, a été établie par Jésus-Christ lui-même. Mais nous ne pourrions le faire, sans passer les bornes que nous nous sommes prescrites. Les lecteurs, jaloux de connaître la perpétuité de la foi sur ce dogme salutaire, peuvent consulter les ouvrages dans lesquels on a réuni ces grandes autorités. Nous en donnerons seulement quelques courts extraits.

Dans le premier siècle, saint Clément, disciple de saint Pierre, s'exprime ainsi : « Si quelque crime s'est glissé dans » notre âme, *ne rougissons pas de le découvrir à celui qui*

» *préside*, (c'est-à-dire à l'évêque), afin d'échapper au châti-
 » ment du feu éternel (1). »

Au second siècle, Tertullien parle en termes exprès de la confession : « Beaucoup redoutent l'*exomologèse*, (c'est le mot grec qui veut dire *confession*), ou la diffèrent de jour en jour, plus sensibles à la honte qu'au soin de leur salut; comme ces malades qui, rougissant de découvrir à l'œil du médecin leurs plaies secrètes, se laissent mourir par une fausse pudeur. Belle excuse, en vérité, que cette honte qui vous porte à cacher vos crimes? Parviendrez-vous à dérober à Dieu ce que vous cachez aux hommes? *Vaut-il mieux se damner en cachant ses péchés, que de se sauver en les déclarant* (2)? »

Dans le troisième siècle, Origène, ce flambeau de l'Eglise d'Orient, s'exprime de la sorte : « De même que ceux, dont l'estomac regorge d'aliments indigestes, se trouvent soulagés dès qu'ils les vomissent; de même, *celui qui confesse ses fautes, vomit avec le péché toute la cause de son mal* (3). »

Saint Cyprien, évêque de Carthage : « Que le pécheur *confesse* donc son péché, tandis qu'il est encore sur la terre, tandis *que sa confession peut être reçue*, tandis que la satisfaction du coupable et l'absolution qu'il recevra du prêtre, peuvent encore être agréables à Dieu (4). »

(1) Saint Clément, lettre II. Si fortè malum aliquod irrepserit, non erubescat qui animæ suæ curam gerit, confiteri hæc ei qui præsit, quò possit pœnas æterni ignis effugere. (2) Tert. de la pén. chap. X. Grande planè emolumentum verecundiæ, occultatio delicti pollicetur! Videlicet, si quid humanæ notitiæ subduxerimus, proinde et Deum celabimus! An melius est damnatum latere, quàm palàm absolvi? (3) Origène hom. 2. Sicut ii qui intus escam indigestam acceperunt, si vomuerint, relevantur, ità peccator, dùm accusat semetipsum et confitetur, simul evomit et delictum, atque omnem morbi digerit causam. (4) Saint Cyprien, tract. de lapsis. Confiteantur singuli delictum suum, dùm adhuc qui delinquit in sæculo est, dùm admitti ejus confessio potest, dùm satisfactio et remissio facta per sacerdotes apud Dominum grata est.

Au IV^e et V^e siècle enfin, saint Ambroise : « *Confessez vos* » péchés, si vous voulez vous réconcilier avec Dieu. L'humble » confession des crimes en rompt les chaînes (1). »

Saint Basile : « *Il faut nécessairement confesser ses péchés à* » ceux qui ont reçu la dispensation des mystères de Dieu (2). »

Saint Augustin : « *Confessez-vous ; faites sortir, par la con-* » fession, le venin du péché ; vous arriverez sans peine à la » guérison (3). »

Nous ne multiplierons pas davantage les citations ; celles-ci suffisent pour démontrer que la confession sacramentelle était regardée, dans les premiers siècles (et il nous serait facile de prouver la même chose pour les siècles suivants), comme un précepte divin et une indispensable obligation.

Je ferai remarquer, en terminant, que l'usage de la confession s'est conservé jusqu'à présent dans les différentes sectes de l'Eglise grecque, même depuis le schisme qui la sépare de l'Eglise romaine. C'est ce qu'attestent les écrits des écrivains orientaux de toutes les époques, les décrets des Synodes, les instructions pastorales des patriarches et autres évêques de cette église, parmi lesquels il faut distinguer Jérémie, un des plus érudits et des plus célèbres. Ce prélat, ayant reçu les articles de la confession d'Augsbourg, que lui avaient envoyés les Luthériens, condamna leurs erreurs touchant la confession, et déclara que la doctrine et la pratique de l'Eglise grecque sur ce point important, étaient conformes à celles de l'Eglise romaine. « Nous professons, dit-il, que la pénitence est un des » sacrements de la nouvelle loi ; *que l'on doit confesser ses* » *péchés en détail, avec un cœur contrit et humilié*, et que les

(1) Saint Ambroise. De la pén. ch. VI. Si vis justificari, fatere delictum tuum. Solvit enim criminum nexus verecunda confessio peccatorum. (2) Saint Basile, quest. 288. Necessariè iis peccata confiteri oportet, quibus est dispensatio mysteriorum Dei. (3) Saint Aug, sur le ps. 66. Confitere ; exeat in confessione et defluat omnis sanies ; quod reliquum est facile sanabitur.

» prêtres les remettent réellement, par la puissance dont Dieu les a revêtus.» Paroles bien remarquables, qui attestent hautement la croyance du schisme sur la nécessité de la confession, et qui concordent tellement avec la foi de l'Eglise catholique, qu'on les croirait sorties de la bouche d'un de ses évêques.

C'est donc à tort que les Protestants se sont déchainés contre cette institution divine, si capable de servir de digue au débordement des passions. Les plus sages d'entre eux l'ont reconnu, et regrettent aujourd'hui la perte d'une pratique, qui a été et sera toujours la source d'une foule d'avantages précieux, non seulement pour la tranquillité de la conscience de chaque fidèle, mais même pour le bien de la société, à qui elle a rendu d'immenses services. Tant que la confession a été en honneur parmi les chrétiens, on a vu briller dans l'Eglise et dans l'Etat toutes les vertus, qui en font le soutien et la gloire : la soumission aux décisions de l'Eglise ; l'obéissance aux puissances temporelles ; le respect des enfants pour les auteurs de leurs jours ; la fidélité entre les époux ; la bonne foi dans le commerce ; la sincérité dans l'amitié ; en un mot tous les devoirs de la vie chrétienne et civile. Des haines qui semblaient héréditaires dans les familles, déposées au pied du saint tribunal ; le pardon des injures ; d'heureuses réconciliations ; des restitutions nombreuses ; la paix rétablie dans les ménages ; le retour des enfants à l'autorité paternelle ; celui des serviteurs à la fidélité envers leurs maîtres ; le terme des gains illicites ; des projets de crimes étouffés dans leur naissance : tels sont, avec un grand nombre d'autres, dont l'énumération serait infinie, les bienfaits que l'on doit à la confession sacramentelle. Ils démontrent la vérité de ce qu'enseignait saint Paul à Timothée son disciple (1), que la piété est

(1) 1^{re} épître à Tim. 4. 8. *Pietas autem ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ.*

utile à tout, puisqu'elle traîne après elle les biens de la vie présente, qui ne lui sont pas moins promis que ceux de la vie future. C'est par elle que tant de saints sont arrivés à ce haut degré de perfection, qui en faisait des anges dans des corps mortels. C'est à elle qu'aujourd'hui même, où la charité se refroidit à mesure que l'iniquité s'accroît (1), on doit ce qui reste encore de piété et de religion dans l'Eglise de Dieu, et le petit nombre de ceux qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal (2), la regardent avec raison comme l'ancre sacrée qui les met à l'abri du grand naufrage où tant d'autres périssent.

Le décret du quatrième concile de Latran, qui ordonne à tous les fidèles, parvenus à l'âge de discrétion, de confesser leurs péchés à leur propre pasteur, au moins une fois l'an, et d'accomplir la pénitence qui leur sera imposée, n'est point un simple conseil, mais un précepte formel fait à tous les chrétiens sans distinction, par l'Eglise leur mère, à qui le Sauveur leur prescrit d'obéir comme à lui-même. Il résulte de cette ordonnance, que nul n'est obligé de se confesser avant l'âge où il commence à jouir de sa raison; mais que, dès le moment où il est en état de discerner le bien du mal, il ne lui est plus permis de se soustraire à une loi, dont l'inobservation compromettrait son salut éternel, puisque, selon la doctrine du concile de Trente (3), le sacrement de Pénitence n'est pas moins nécessaire pour effacer les péchés commis après le baptême, que ne l'est le baptême lui-même à ceux qui n'ont pas encore été régénérés. On doit donc se hâter de conduire au tribunal de la Pénitence les enfants eux-mêmes, dès qu'ils commencent à connaître le mal. On ne peut à leur égard fixer un âge précis, parce que le développement de la raison, plus précoce chez les uns, est plus lent chez les autres. Quelques docteurs en diffèrent pour eux l'obligation jusqu'à dix ou onze ans.

(1) Saint Matth. 24. 12. Quoniam abundavit iniquitas, refrigescet charitas. (2) 3 Rois, 19. 18. (3) Session 14^e, chap. 2.

Les autres, en plus grand nombre, la font partir de la septième ou huitième année. Cette opinion est d'autant plus probable, que l'usage général de l'Eglise est de remplacer, pour ceux qui meurent même à cet âge si tendre encore, les cantiques de joie dont elle honore la sépulture des petits enfants, par les prières communes aux autres défunts ; ce qui indique qu'elle n'est pas tout à fait sans crainte ni sans incertitude sur leur salut. L'expérience d'ailleurs fait voir que plusieurs enfants sont capables de fautes graves, et y sont en effet tombés, même dès l'âge de sept ans.

Quoique le concile de Latran n'ait pas déterminé le temps de l'année où chaque fidèle est tenu de satisfaire au précepte de la confession, on peut croire qu'il avait en vue la quinzaine pascalle, puisque c'est le temps auquel il a fixé la réception de la communion annuelle. Comme il faut être exempt de péché mortel pour approcher dignement de la sainte Eucharistie, et que l'on ne peut naître à la vie de la grâce perdue par le péché que par une confession humble et sincère, suivie de l'absolution, on a droit de conclure qu'il existe réellement entre les deux préceptes, quant à l'époque de leur accomplissement, une sorte de connexion. Ce sentiment paraît avoir été celui du concile de Trente, qui, sans changer les dispositions du concile de Latran, a néanmoins déclaré « qu'il ap- » prouvait la coutume de se confesser dans le saint temps de » Carême, et qu'il la regardait comme un pieux usage, digne » d'être maintenu et observé dans toute l'Eglise (1). »

L'Eglise n'a point prétendu, par le décret de Latran, restreindre à une seule confession dans le cours de l'année, le précepte qu'elle a fait de se présenter au tribunal de la pénitence. Ces mots, *au moins une fois l'an*, n'imposent, il est

(1) Session 14^e, chap. 5. Quem morem (confitendi sacro tempore quadragesimæ) hæc sancta synodus maximè probat, et amplectitur, tanquam pium et meritò retinendum.

vrai, d'autre obligation rigoureuse et sous peine de péché, que celle de la confession annuelle. Mais elle ne dispense pas d'obéir au précepte divin de se confesser au plus tôt (moralement parlant), lorsqu'on est tombé dans quelque péché grave, puisque c'est le seul remède et la dernière ressource du pécheur. « Comme il n'y a qu'un pas entre l'homme et la mort (1) » et que notre vie n'est qu'une vapeur légère, celui-là est bien imprudent et bien digne de blâme, qui, après avoir péché mortellement, remet sa confession à un temps éloigné, comptant « sur un lendemain que Dieu n'a point promis au pécheur qui » diffère. » Il s'expose de plus à l'habitude du péché mortel, dont le poids seul entraîne en d'autres péchés, « puisqu'un » abîme appelle un autre abîme (2), » et il court risque de paraître devant Dieu dans ce funeste état, rien n'étant plus douteux que l'heure de la mort.

Il est aussi certaines circonstances qui exigent d'une manière plus ou moins rigoureuse le recours au sacrement de pénitence, telles que le danger de mort dans une maladie grave, les approches d'une bataille qui doit être meurtrière, d'une opération périlleuse ou de quelque autre grand danger, l'obligation de recevoir un sacrement après être tombé dans des fautes mortelles, et autres cas semblables.

La réception du sacrement de pénitence ne procure pas toujours à ceux qui s'en approchent, les grâces que Notre-Seigneur y a attachées, parce que beaucoup de chrétiens, ceux mêmes qui ne lui contestent ni la divinité de son origine, ni son indispensable nécessité, n'y apportent pas les dispositions ni les conditions nécessaires. Il ne faut pas perdre de vue que la confession est une des trois parties de ce sacrement, et que la grâce de la réconciliation, qui peut s'obtenir par la contrition parfaite, suppose toujours la volonté de se

(1) 1 Rois, 20. 3. Uno tantum (ut ita dicam) gradu ego morsque dividimur (2) Ps. 41. 8. Abyssus abyssum invocat.

confesser sans délai. Il est donc essentiel de bien connaître les qualités qui doivent accompagner la confession, pour ne pas changer en poison ce merveilleux remède. Ces qualités peuvent se réduire à quatre principales : elle doit être *entière, simple, humble et prudente*.

La confession doit être *entière*, c'est-à-dire qu'il faut confesser tous les péchés mortels qu'on a commis, sans exception, autant que la mémoire a pu les retenir. Il faut en accuser le nombre *exactement*, ou tout au moins *approximativement*, si l'on ne peut se rappeler le nombre exact. Il faut en dire l'espèce, ainsi que les circonstances qui changent l'espèce. Tout cela ressort des fonctions de juge, que le prêtre exerce au saint tribunal. Puisqu'il doit porter une sentence et prononcer une peine, n'est-il pas nécessaire, pour que l'une et l'autre soient empreintes d'équité, qu'il sache, autant que possible, le nombre et la nature des péchés sur lesquels elles doivent tomber ? Quelqu'impénétrable que soit aux yeux des hommes le voile dont ces fautes ont été couvertes, il faut en faire l'accusation au tribunal de la pénitence, lors même qu'elles n'appartiendraient qu'aux deux derniers articles du Décalogue, puisque les péchés de pensées et de désirs, si expressément proscrits par ces deux préceptes, ont été placés par Jésus-Christ lui-même sur la même ligne que les péchés d'actions (1). Outre l'offense qu'ils font à Dieu, en souillant notre cœur, qui est son temple, ces sortes de péchés ne sont pas ceux qui laissent dans l'âme des impressions moins fâcheuses, ni qui lui portent des coups moins funestes. « Lorsque » le démon, dit saint Jérôme, a fait une *morsure secrète*, et » qu'il a répandu dans l'ombre une partie de son noir venin, » si celui qui est devenu sa victime, garde le silence *et ne* » découvre point sa blessure à celui qui est tout à la fois son

(1) Saint Matth. 5. 28. Omnis qui viderit mulierem ad concupiscendum eam, jam mæchatus est eam in corde suo.

» frère et son maître, comment celui-ci pourra-t-il le guérir (1)?»
 Le saint docteur indique ici clairement, sous peine de ne pas arriver à la guérison, l'obligation de découvrir au prêtre les *plaies secrètes* du cœur, c'est-à-dire les péchés les plus secrets de pensée ou d'action. C'est aussi ce qu'enseignait saint Cypricn, dans les avis qu'il donnait à son peuple à l'occasion de ceux qui étaient tombés dans la persécution. « Quoique vous » n'ayez point scandalisé vos frères par une apostasie mani- » feste, dit-il (2), quoique votre main ne se soit point souillée » en offrant de l'encens aux idoles, et qu'elle n'ait point » reçu des magistrats aucun libelle ou billet de sûreté, » *si vous avez entretenu volontairement dans votre esprit la » pensée de commettre ces crimes*, dans le désir de vous » soustraire au danger, *hâtez-vous de les confesser avec dou-* » *leur et simplicité aux prêtres du Seigneur*, et de soulager » votre âme de ce fardeau. La faute est moindre, je le sais; » craignez cependant que le refus de satisfaire à la justice de » Dieu pour un délit qui vous paraît léger, n'en augmente la » grandeur, et n'attire sur vous sa colère, parce qu'il voit le » fond des cœurs, et que ses jugements ne sont pas semblables » à ceux des hommes. » « Qu'espérez-vous gagner, demande » saint Bernard (3), en déclarant une partie de vos péchés, et » en cédant l'autre au prêtre, qui tient dans le Sacrement la » place de Dieu même? Représentez-vous, continue-t-il, le » grand jour du jugement; songez à la confusion qu'il vous » faudra souffrir en présence des anges et des hommes, devant » qui seront déroulés tous les crimes dont vous n'aurez point » fait pénitence; comparez-la avec cette honte privée et pas-

(1) Saint Jérôme, sur le chap. X de l'Ecclésiast. (2) Saint Cypr. tract. de lapsis. Quoniam tamen de hoc *vel cogitaverunt*, hoc ipsum apud sacerdotes Dei dolenter et simpliciter confitentes, exomologesin conscientiae faciunt. (3) Saint Bern. 40^e sermon. Quid enim prodest partem peccatorum dicere, et partem celare? Omnia nuda et aperta sunt oculis Dei, et tu illi aliquid abscondis, qui Dei locum in tanto obtinet sacramento!

» sagère d'un aveu fait à un prêtre, pécheur lui-même, qui
» a également besoin de l'indulgence des hommes et de la
» miséricorde divine, et qui est tellement astreint au secret
» et au silence, que la plus légère violation du sceau sacra-
» mental l'expose à toute la vindicte des lois divines et hu-
» maines. »

Quant à cette fausse honte, dont parle saint Bernard, et qui arrête l'aveu sur les lèvres de certains pénitents, je ne puis me l'expliquer que par les artifices et les ruses du démon. Je conçois qu'un enfant, qui n'a pas encore atteint l'âge où l'on apprécie plus sainement les choses, se laisse influencer par cette crainte funeste. Mais qu'une personne sensée et raisonnable, ayant la foi, sachant que si elle cache volontairement une seule faute mortelle au saint tribunal, elle rend sa confession nulle et sacrilège, et qu'elle s'expose par là à toutes les rigueurs de la colère céleste, n'ose avouer, pour échapper à une honte qu'elle s'exagère et qui ne dure qu'un instant, un péché grave quelconque à un homme comme elle, qui a entendu souvent de semblables aveux ou de pires encore, qui d'ailleurs l'estimera de sa sincérité et de sa confiance, qui plaindra sa faiblesse, qui se réjouira de son retour à Dieu, et qui de plus est tenu au plus inviolable de tous les secrets; c'est un de ces mystères comme le cœur de l'homme en recèle, et une faiblesse vraiment sans excuse.

Non-seulement il est nécessaire pour l'intégrité de la confession d'accuser tous les péchés graves dont on se sent coupable, il faut encore, avons-nous dit, faire connaître les circonstances qui en changent l'espèce, celles surtout d'où dépend la grandeur de la faute, parce que ces circonstances modifient la nature du mal, en le mettant en opposition avec plusieurs vertus différentes. Ainsi, il ne suffit point, par exemple, de s'accuser d'avoir commis tel ou tel péché d'impureté; car ces sortes de fautes revêtent un caractère spécial et distinct, suivant la condition et l'état des coupables. Si le crime est

commis entre deux personnes libres, c'est une faute relativement moins grave. Si l'une d'elles, ou toutes deux, sont engagées dans les liens du mariage, c'est un adultère; s'il y a parenté, c'est un inceste; ce serait un sacrilège, si l'une des deux était liée par un vœu de religion. On peut dire la même chose du vol. Sa culpabilité augmente selon les personnes, les lieux, et la valeur de la chose volée. Dérober dix centimes ou un portefeuille contenant de grandes valeurs; voler dans une maison particulière ou dans une église, ce n'est pas la même chose; ce sont des circonstances qui font d'un simple vol, ou la ruine d'une famille, ou la profanation de la maison de Dieu. Si on les laisse ignorer au prêtre, comment pourra-t-il asseoir son jugement, et prescrire la réparation du tort fait au prochain, ou de l'insulte adressée à Dieu même dans le lieu saint?

La confession doit être *simple*. Le pénitent, loin d'avoir recours à des discours artificieusement étudiés, qui ressemblent plus au tableau de sa vie privée qu'à l'accusation de ses fautes, ne doit dire que ce qui est absolument nécessaire pour faire connaître au prêtre l'état vrai de sa conscience, tel qu'il la connaît lui-même. Il doit par conséquent présenter comme certains les péchés qu'il est assuré d'avoir commis, et comme douteux ceux qui lui semblent tels, ne point les augmenter, ne point les diminuer, ni pour la gravité ni pour le nombre; éviter les longs entretiens, les détails superflus, et tout ce qui n'a point un rapport direct avec le sujet qui l'amène au saint tribunal; tel est le caractère de simplicité que demande la confession.

La confession doit être *humble*. « Si le juste s'accuse lui-même le premier, » selon l'Écriture (1), avec quelle sévérité le pécheur doit-il s'élever avant tous les autres contre ses iniquités! L'humilité d'un chrétien au tribunal de la pénitence doit être extérieure et intérieure. Au dehors, la simplicité dans les vêtements, la tête découverte si c'est un homme, voilée

(1) Prov. 18. 17. Justus prior est accusator sui.

ou tout au moins modestement baissée si c'est une femme, les genoux en terre, le visage recueilli, annonceront un coupable qui vient demander sa grâce. Au dedans, l'accusation sincère de ses péchés, sans alléguer aucune excuse, sinon celles qui atténuent réellement et notablement les fautes, sans les rejeter ni sur la fougue de l'âge ou du tempérament, ni sur la violence des tentations, ni sur le caractère et l'humeur de ceux avec qui l'on est obligé de vivre, ni sur certaines convenances d'état, de lieu, de fortune, le garantira de cette menace, faite par saint Augustin au pénitent orgueilleux (1) : « Ne » cherchez, dit ce Père, à accuser personne, si vous ne voulez » vous créer à vous-même un accusateur, contre lequel vous » ne pourriez vous défendre. Ne vous en prenez, ajoute-t-il, » ni au Destin, ni au Démon. Soyez vous-même votre juge, » si vous voulez que Dieu se fasse votre défenseur. »

La confession doit être *prudente*, c'est-à-dire qu'en ne se ménageant pas soi-même, il faut bien se garder de compromettre, par d'inutiles et indiscrètes révélations, l'honneur et la réputation du prochain. « Combien de gens l'on rencontre, dit » saint Bernard (2), qui témoignent une grande horreur pour » les péchés des autres, qui peignent avec éloquence les fautes » du prochain, qui voudraient en quelque façon en éterniser » la mémoire, tandis qu'ils oublient ou se dissimulent à eux- » mêmes leurs propres défauts ! Etrange et déplorable aveu- » glement, que de vouloir pleurer les fautes d'autrui, et ne » point faire pénitence des siennes (3) ! »

(1) Saint Aug. Sermon 20^{me}. *Neminem ergò quæras accusare, ne accusatorem invenias, à quo te non possis defendere. Non dicas, Fortuna fecit, Fatum voluit, Diabolus fecit... Peccatum tuum te judicem habeat, non patronum.* (2) Saint Bernard, 40 serm. sur divers sujets. (3) Saint Bernard. Sermon 40 de diversis. *Sunt plerique qui aliorum peccata cum magnâ gravitate numerant, et sociorum excessus multiformi declamatione loquuntur; nesciunt sua, aliena verò perpetuæ memoriæ commendaverunt. Infelices et miseri, quibus datum est aliena plangere, relinquere sua.*

Lorsque la confession est revêtue de ces diverses qualités, et de plus, accompagnée de l'absolution du prêtre, elle opère dans les âmes la grâce que Jésus-Christ y a attachée. Elle leur rend la tranquillité et la paix; elle en bannit la crainte et l'inquiétude, quand même son intégrité ne serait pas matériellement complète. Car, s'il arrive que le pénitent, après avoir examiné soigneusement sa conscience, omette involontairement l'accusation de quelque péché, l'intention d'accuser sincèrement et intégralement toutes ses fautes, le justifie devant Dieu d'un oubli, dont il n'a pas été le maître, et qui ne peut en aucune façon lui être imputé. Néanmoins, si le péché oublié était mortel, il serait obligé de le déclarer dans la confession suivante, parce qu'il n'est effacé devant Dieu qu'à la condition d'être soumis aux clefs, et déclaré au saint tribunal.

Il en est des maladies de l'âme comme de celles du corps; souvent ce sont moins les remèdes qui opèrent la guérison, que l'habileté du médecin, qui les applique au moment favorable et avec sagesse et mesure. Aussi, la plupart des malades ont-ils la précaution d'appeler à leur chevet l'homme de l'art, en qui ils reconnaissent plus de talents et une plus grande expérience. Pourquoi faut-il qu'un grand nombre de chrétiens apportent moins de soin, dans le choix qu'ils font du guide de leur conscience et du médecin de leurs âmes ! Ignorent-ils que c'est de ce choix que dépend en partie leur salut éternel ? « Si » un aveugle en conduit un autre, dit Jésus-Christ (1), ne » tomberont-ils point tous deux dans la fosse ? » « La voie » étroite étant la seule qui mène à la vie (2), » l'amour-propre, qui s'y trouve gêné et mal à l'aise, fait inventer aux hommes mille moyens de l'élargir et de la rendre commode. On veut être humble, sans souffrir la moindre contradiction ni le plus

(1) Saint Matth. 18. 14. *Cæcus si cæco ducatum præstat, ambo in foveam cadunt.* (2) Saint Matth. 7. 14. *Quàm angusta porta, et arcta via est quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam !*

léger mépris; pénitent, sans mortifier ses sens, ni se faire aucune violence; dévot et recueilli, sans renoncer à la dissipation et au bruit du monde; on veut aller au ciel, et jouir cependant des douceurs de la terre, quoique l'Évangile nous montre la vie molle et sensuelle suffisant seule pour la condamnation du mauvais riche (1), qui jouissait peut-être parmi ses concitoyens de la réputation d'homme de bien et d'honneur. Pour entretenir de si funestes illusions, on se garde bien de s'adresser à des hommes qui, véritables disciples de Jésus-Christ, « enseignent comme lui la voie de Dieu dans la vérité (2). » On cherche des maîtres, d'une indulgence extrême, qui ruinent et énervent la sainte sévérité de l'Évangile par des interprétations beaucoup trop favorables aux faiblesses du cœur humain; qui prennent autant de soin à ménager les inclinations de la nature corrompue, que les saints ont mis d'application à les mortifier et à les détruire; qui apaisent les remords, qui sèchent les larmes, qui flattent les oreilles des gens du monde par les maximes dangereuses d'une morale commode; « qui appellent le mal bien, et les ténèbres lumière (3); » qui annoncent les visions de leur cœur (4), et promettent une paix, également funeste à ceux qui la donnent et à ceux qui la reçoivent. Mais qu'ils écoutent, les uns et les autres, les oracles de malédiction que le Seigneur prononce par ses prophètes contre les guides aveugles de son peuple, et contre ce peuple lui-même si avide d'illusions. Il déclare d'abord, par le prophète Isaïe, que c'est dans cette vie si opposée à sa loi qu'il faut chercher la cause de la ruine d'Israël : « C'est pour cela, » dit-il (5), que l'enfer a étendu ses entrailles, et qu'il a ouvert ses gouffres jusqu'à l'infini; et tout ce qu'il y a de puissant, d'illustre et de glorieux, avec tout le peuple, y

(1) Saint Luc, 16. 19. et suiv. (2) Saint Matth. 22. 16. Magister, scimus quia verax es, et viam Dei in veritate doces. (3) Isaïe, 5. 20. Væ qui dicitis malum bonum, ... ponentes tenebras lucem. (4) Jérém. 23. 16. Visionem cordis sui loquuntur. (5) Isaïe, 5. 4.

» descendra en foule. » « Malheur, dit-il ensuite par Ezéchiel, » à ceux qui mettent des coussinets sous les coudes (1), et des » oreillers sous les têtes, afin de surprendre les âmes ; et qui, » lorsqu'ils ont surpris les âmes de mon peuple, leur assurent » qu'elles sont pleines de vie. Ils ont fortifié les mains de » l'impie, pour l'empêcher de revenir de sa voie mauvaise, et » de trouver la vie. Pour les châtier, je les priverai de visions » à l'avenir, c'est-à-dire que l'esprit de mensonge prendra » chez eux la place de l'esprit de vérité, et je délivrerai mon » peuple d'entre leurs mains, et l'on saura que c'est moi qui » suis le Seigneur. »

Les menaces faites contre ceux qui recherchent les opinions faciles et relâchées, afin de pouvoir se partager sans remords entre le monde et Dieu, ne sont pas moins terribles : « Des » jours viendront, dit le Seigneur par la bouche d'Amos (2), » où j'enverrai la famine sur la terre, non la famine du pain, » mais la famine, c'est-à-dire la rareté de la parole de Dieu. » Ce n'est pas qu'il y ait à craindre que l'Eglise soit jamais privée d'un ministère public et visible ; son indéfectibilité jusqu'à la fin des siècles repose sur la promesse de Jésus-Christ. Mais le nombre des bons ministres diminuera à mesure que la foi baissera et que se multipliera l'iniquité, et ceux-là périront dans leur aveuglement, qui s'attachant aux pasteurs mercenaires, auront dédaigné la parole des prophètes, devenus alors si rares en Israël.

(1) Ezéch. 13. 18 et suiv. *Consuunt pulvillos sub omni cubito manûs, et faciunt cervicalia sub capite... ad capiendas animas populi mei.* (2) Amos, 8. 11 et 12.

CINQUIÈME DISSERTATION.

Suite des parties de la pénitence.

LA SATISFACTION.

Qu'est-ce que la satisfaction ? D'où elle tire sa vertu. La satisfaction volontaire ne doit pas être confondue avec la satisfaction sacramentelle. Ce qu'on entend par œuvres satisfactoires. Leur nécessité et leurs avantages. Ancienne discipline de l'Eglise par rapport à la satisfaction.

La troisième partie du sacrement de pénitence, qui n'est pas moins requise que les deux autres pour son intégrité, est la Satisfaction. Comme elle a fourni aux hérétiques de tous les siècles, et spécialement aux derniers réformateurs, l'occasion de dénigrer et de calomnier l'Eglise catholique, les uns la déclarant vaine et superflue, les autres la prétendant au dessus des forces humaines, tandis que l'Evangile nous assure que sans elle les pécheurs périront infailliblement (1), il est pour tous du plus haut intérêt, de bien connaître la véritable doctrine de l'Eglise sur ce point important de notre croyance.

Le mot *satisfaction*, pris à la lettre, signifie l'acquittement total d'une dette. Ainsi, selon la force du terme latin, dont il dérive, on *satisfait* un créancier, en remplissant ou en acquittant l'obligation contractée envers lui. De même, on *satisfait* une personne offensée, lorsque, par des excuses ou des rétractions proportionnées, on répare l'injure qu'on lui a faite. Dans le sacrement de pénitence, la satisfaction est la réparation de l'outrage fait à Dieu par le péché.

La distance qui sépare le Créateur de la créature étant infinie,

(1) Saint Luc, 13. 9 et 5.

il ne peut se trouver aucune proportion entre nos péchés et la satisfaction que la grandeur et la justice de Dieu ont droit d'en exiger. Les souffrances de son divin Fils, « qui pour nous » autres hommes et pour notre salut (1), est descendu du ciel » et s'est fait homme, » ont pu seules offrir à sa justice une réparation égale à l'outrage, un paiement qui couvrit intégralement nos dettes. De là deux espèces de satisfactions : la première est celle qui nous vient de Jésus-Christ, et que le Fils de Dieu a offerte à son Père en s'immolant pour nous. Sa surabondance et son prix sont sans mesure. La seconde est celle que nous offrons nous-mêmes à Dieu, « et que sa justice exige » de nous, dit le concile de Trente (2), pour les péchés que nous » avons commis après le baptême. Car, nous ne pouvons en ob- » tenir une pleine rémission, ni parvenir à un renouvellement » total et entier, sinon par les travaux et les pleurs de la pénitence. Ce qui l'a fait appeler par les saints Pères *un baptême laborieux*. » C'est cette satisfaction, faite par l'homme pécheur, et empruntant sa force aux souffrances et aux satisfactions infinies de Jésus-Christ, qui forme la troisième partie du sacrement de pénitence.

Il est de foi que le Fils de Dieu, par sa mort sur la croix, a offert à son Père une satisfaction d'un prix infini, qui acquitte entièrement toutes nos dettes. Quels que fussent d'ailleurs les droits de Dieu et son pouvoir d'exiger de nos crimes un compte rigoureux, sa justice se trouve pleinement satisfaite par l'expiation du Calvaire « où le billet fatal a été déchiré, dit saint » Paul (3), » et la sentence portée contre les coupables, détruite ou réformée. Rien dans la nature ne pouvait apaiser ni contrebalancer la juste colère de Dieu. Son Fils unique, « objet de ses

(1) Symb. de Constantinople. Qui propter nos homines et propter nostram salutem, descendit de cœlis, et incarnatus est... (2) Session 14^e, chap. 2. Ad quam (remissionem peccatorum) sinè magnis nostris fletibus et laboribus, divinâ id exigente justitiâ, pervenire nequaquàm possumus. (3) Colos. 2. 14. Delens chirographum decreti... et affigens illud cruci.

» complaisances (1), » pouvait seul être, comme le dit saint Jean (2), « la grande victime de propitiation pour les péchés du » monde. » C'est là cette satisfaction pleine, entière et complète, qui correspond par un poids égal au nombre et à l'énormité des crimes qui ont inondé la surface de la terre depuis la chute d'Adam, et dont le flot ira montant sans cesse jusqu'à la fin des siècles. C'est à son étendue sans limites que nos satisfactions doivent leur prix devant Dieu ; sans elle, elles ne seraient à ses yeux d'aucun mérite, ni d'aucune valeur. C'est elle qu'avait en vue le prophète royal, dans ce cantique admirable, où il annonce que sa foi étant égale aux promesses du Seigneur (3), il va publier les louanges qui lui sont dues. « Que lui rendrai-je, dit-il, pour les biens dont il m'a comblé ? » Après avoir promené ses regards sur tout ce qui existe, il n'y trouve rien qui soit digne de lui, que la satisfaction offerte par Jésus-Christ, et à laquelle il donne le nom de *calice*, pour désigner sans doute celui dont le Sauveur devait boire jusqu'à la lie, par amour pour les hommes : « Je prendrai en main, » dit-il, *le calice du salut*, et j'invoquerai le nom du Seigneur. »

Quoiqu'il ne manquât rien à la satisfaction de Jésus-Christ, pour l'entière rémission de nos péchés, il était juste et dans l'ordre cependant que de son côté l'homme en offrit une, disproportionnée, il est vrai, à la grandeur et à l'énormité de ses offenses, mais qui le constituât en présence de Dieu comme un criminel se punissant lui-même. Notre-Seigneur Jésus-Christ enseigne formellement dans l'Evangile cette nécessité de la satisfaction. Certes, il n'ignorait pas que l'effusion de son sang, et le sacrifice qu'il allait offrir à son Père, satisferaient pleinement à sa justice, pour l'expiation des péchés des hommes. Néanmoins, il assure que (4) le royaume des cieux *se prend de*

(1) Saint Matth. 3. 17. In quo mihi complacui. (2) 1^{re} Epît. de saint Jean, 2. 2. (3) Ps. 115. 1. et suiv. (4) Saint Matth. 11. 12. Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.

force, et que ceux-là seuls l'emportent, qui se font violence à eux-mêmes. Il montre le chemin qui conduit à la vie comme roide et difficile (1). Il représente la couronne éternelle *comme le prix des larmes, de la pauvreté et des persécutions* (2). Il nous menace tous (3) d'une perte éternelle, *si nous ne faisons pénitence. Il nous déclare indignes de marcher à sa suite, si nous ne renonçons à nous-mêmes, et si nous ne prenons notre croix sur nos épaules* (4).

On retrouve dans les écrits des Apôtres et des saints Docteurs la même vérité, comme la base sur laquelle repose l'espérance de la prédestination et du salut. Saint Paul enjoint aux Galates de *crucifier* leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés, s'ils veulent appartenir véritablement à Jésus-Christ (5). Il exhorte les Colossiens à *mortifier* leurs membres (6), et les Corinthiens à imiter sans cesse la *mortification* de Jésus-Christ (7). Lui-même, dont la vie n'était qu'une longue suite de travaux, de privations, de fatigues, de souffrances, inséparables de son apostolat, il se croit obligé « de traiter » rudement son corps et de le réduire en servitude, dans la » crainte, dit-il (8), que ne pratiquant pas lui-même la pénitence qu'il avait prêchée aux autres, il ne devint un jour un » réprouvé. » Il en donne ailleurs une autre raison : « C'est » qu'étant membre d'un Dieu souffrant (9), il doit, dit-il, *accomplir dans sa chair ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ,* » non en lui-même, mais dans ses membres, pour qu'il y ait conformité entre le chef et le corps.

L'ancienne loi, moins parfaite que la nouvelle, dont elle n'était que l'ombre, nous fournit cependant un grand nombre

(1) Saint Matth. 7. 14. Quàm arcta via est quæ ducit ad vitam! (2) Saint Matth. 5. 3. et suiv. (3) Saint Luc, 13. 3. (4) Saint Matt. 10. 38. Et qui non accipit crucem suam, non est me dignus. (5) Galat. 5. 24. Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. (6) Coloss. 3. 5. Mortificate membra vestra. (7) 2 Cor. 4. 10. (8) 1 Cor. 3. 26. Castigo corpus meum et in servitutem redigo. (9) Coloss. 1. 24.

d'exemples, qui prouvent la nécessité de satisfaire à la justice de Dieu, même après que sa miséricorde a absous les coupables. Moïse et Aaron moururent l'un et l'autre, sans entrer en la terre de promesse, « parce qu'ils avaient douté de la puissance de Dieu en présence des Israélites (1). » Cette faute leur fut remise, puisque le Saint-Esprit lui-même célèbre leurs vertus en termes magnifiques ; et néanmoins ils en furent châtiés par l'exclusion de la terre promise. Marie, sœur de Moïse, fut frappée de la lèpre pour ses murmures (2), lesquels cependant lui avaient été pardonnés à la prière de son frère. David devient adultère et homicide ; il obtient le pardon de ce double crime. « Le Seigneur, lui dit le prophète Nathan (3), a trans- » féré, c'est-à-dire remis votre péché ; vous ne mourrez point. » Mais, ajoute-t-il, parce que vous avez été cause que les » ennemis du Seigneur ont blasphémé contre lui, le fils qui » vous est né, va perdre la vie. » Ce qui a fait dire à saint Grégoire-le-Grand, que David, après avoir mérité, par son profond repentir et par l'humble confession de son péché, de recevoir de la part de Dieu l'assurance de son pardon, ne laissa pas néanmoins d'être puni de ce même péché par de nombreuses et très grandes épreuves (4). Il avait répandu le sang innocent d'Urie ; il vit ses propres enfants s'entr'égorger presque sous ses yeux. Il avait jeté le trouble et le deuil dans une famille ; la sienne fut livrée à de sanglantes divisions, qui remplirent d'amertume et de larmes ses derniers jours. La plupart des Psaumes composés par ce prince pénitent sont encore aujourd'hui des monuments de son repentir, et des expiations volontaires qu'il s'imposa. Saint Augustin se sert de cet exemple (5), pour prouver que le Seigneur ne laisse

(1) Nomb. 20. 12. (2) Nomb. 12. 10 et suiv. (3) 2 Rois, 12. 13 et 14. Dominus transtulit peccatum tuum, non morieris ; verumtamen quoniam blasphemare fecisti inimicos Domini, filius qui natus est tibi morte morietur. (4) Saint Grég. Liv. 9 de Moral. chap. 17. (5) Saint Aug. sur le ps. 50. Deus, cui ignoscit in futuro sæculo, corripit eum de peccato

point impunis les péchés de ceux mêmes, à qui il a pardonné. « Seigneur, dit-il, vous faites miséricorde à celui qui avoue » ses crimes, mais à la condition *qu'il se punisse lui-même*. Ne » me châtiez pas, continue-t-il, ô mon Dieu, puisque *je me* » *châtie moi-même* de mes péchés. » « Soumettez-vous aux remèdes salutaires qui vous sont prescrits, disait saint Cyprien » à ceux qui avaient failli dans la persécution (1), et que » l'Eglise se préparait à recevoir en grâce. Joignez vos larmes » aux nôtres, et vos gémissements à nos gémissements. Faites » une pénitence pleine et entière. »

La pénitence, que le pécheur s'impose volontairement à lui-même, est bien propre sans doute à apaiser la colère de Dieu, à désarmer son bras et à faire pencher son cœur vers la clémence. Cependant, toute salutaire qu'elle est, il faut la distinguer de celle qui fait partie du sacrement de pénitence, et qui est imposée par le prêtre, au saint tribunal. Ce serait se faire une grande illusion que de confondre ou d'égaliser les œuvres satisfactives qu'on se prescrirait à soi-même, avec la satisfaction sacramentelle. Celle-ci, en effet, emprunte au sacrement, dont elle fait partie, une valeur toute spéciale ; elle participe à sa vertu et à sa force ; elle opère la grâce conjointement avec lui, par son union avec les souffrances et la mort du Sauveur. De plus, comme elle est tout ensemble un acte d'obéissance puisqu'elle procède d'un arrêt qui l'ordonne, et d'humilité, puisqu'elle porte avec elle l'aveu des fautes commises, elle rend le pécheur plus agréable à Dieu par ces deux

in hoc sæculo. Nam et ipsi David, cui dictum jam fuerat per prophetam, *dimissum est peccatum tuum*, quædam evenerunt, quæ minatus erat Deus propter ipsum peccatum.... Impunita peccata eorum quibus ignoscis, non reliquisti, Domine.... ignoscis confitenti, sed seipsum punienti.... tu me ne punias, quia ego peccatum meum punio....

(1) Saint Cypr., tract. de lapsis. Acquiescite salubribus remediis ; cum lacrymis nostris vestras lacrymas jungite ; cum nostro gemitu vestros gemitus copulate. Agite pœnitentiam plenam.

vertus, qu'il ne le serait par les autres œuvres de pénitence ;
 « car le Seigneur, dit l'Ecriture (1), aime mieux l'obéissance
 » que le sacrifice, et il préfère (2) aux victimes, l'humiliation
 » d'un cœur repentant. »

La pratique constante de l'Eglise a toujours été d'enjoindre
 aux pécheurs, en leur administrant le sacrement de pénitence,
 des œuvres satisfactoires. Le concile de Trente en donne la
 raison : « La justice de Dieu semble exiger, dit-il, qu'il traite
 » différemment ceux qui l'ont offensé avant leur baptême, et
 » ceux qui ont eu le malheur de l'offenser ensuite. Dans le sa-
 » crement de baptême, il y a rémission pleine et entière de la
 » faute et de la peine, Dieu tenant compte alors de l'ignorance
 » du pécheur. Mais la justice divine devait se montrer plus
 » sévère pour ceux, qui après avoir été délivrés du joug
 » du péché et de l'esclavage du démon, et avoir goûté les
 » dons du ciel (3), n'ont pas craint de profaner, par des fautes
 » volontaires, le temple de Dieu, et de chasser de leur cœur
 » l'Esprit-Saint, dont ils avaient été marqués comme d'un
 » sceau (4). Si Dieu veut bien se souvenir encore de sa
 » miséricorde après nos chutes, il est juste qu'en nous par-
 » donnant nos péchés, il exige de nous une satisfaction, sans
 » laquelle leur énormité disparaîtrait à nos yeux. Familiarisés
 » avec le crime, enhardis par l'impunité, nous multiplierions
 » nos outrages, et nous amasserions sur nos têtes (5) un trésor
 » de colère pour le jour des vengeances (6). »

Les confesseurs sont donc obligés d'imposer, en donnant
 l'absolution, « une pénitence convenable et salutaire, pro-
 » portionnée à la grandeur des fautes et aux dispositions du
 » pénitent, » à moins que celui-ci ne puisse absolument en
 accomplir aucune, comme serait un moribond rendant le der-

(1) 1 Rois, 15. 22. Melior est enim obedientia quàm victimæ. (2) Ps.
 50. 18. Holocaustis non delectaberis ; sacrificium Deo spiritus contribu-
 latus. (3) Hébr. 6. 5. (4) Ephés. 4. 30. (5) Epît. de saint Jacques, 5. 3.
 (6) Session 14^e, chap. 8.

nier soupir. Cette pénitence consiste ordinairement en prières, mortifications, ou aumônes. Le pénitent est tenu de l'accepter et de l'accomplir, sous peine de péché grave, au moins quand la pénitence a été imposée pour des fautes graves. Il doit s'en acquitter au jour déterminé par le confesseur, ou sans délai si le temps de l'accomplissement n'a pas été fixé. Un délai volontaire et *notable* deviendrait facilement, et par lui-même, une faute mortelle, lorsque la pénitence a été imposée dans une confession où l'on s'est accusé de péchés graves.

Le Concile explique ensuite les avantages qui ressortent des œuvres satisfactoires, imposées au saint tribunal de la pénitence (1). 1^o Elles retirent et détournent l'homme du péché. L'obligation de se soumettre à des peines et à des privations, toujours fort sensibles à la délicatesse humaine, le précautionne contre les occasions du mal, si fréquentes dans la vie. 2^o Elles servent comme d'un frein, pour arrêter la course trop rapide des passions. 3^o Elles rendent le pénitent plus vigilant et plus attentif contre les écueils semés sous ses pas ; il choisit une route différente de la première, et imite, dit Tertullien, « le voyageur qui, échappé du naufrage, dit un adieu éternel » aux vaisseaux et à la mer. » 4^o Elles guérissent les restes du péché ; c'est-à-dire, cette faiblesse et cette langueur qu'il laisse dans l'âme, en lui imprimant une vigueur nouvelle ; de même que l'exercice rend au corps les forces qu'un long mal lui avait ravies. 5^o Elles détruisent les mauvaises habitudes par la pratique des vertus contraires ; ce qui fait que saint Bernard appelle justement la pénitence, (2) « la vengeresse » des vices et la nourrice des vertus. » 6^o En satisfaisant à la justice de Dieu, elles apaisent sa colère. « L'Eglise ne connaît » point de voie plus sûre pour en détourner les effets, que la » pratique des œuvres de pénitence, quand elles sont jointes » à une vraie douleur et à un sincère repentir des péchés. »

(1) Session 14^e, chap. 8. (2) Saint Bern. Sermon sur la pénit.

C'est Dieu lui-même qui nous l'apprend par la bouche du prophète Jérémie (1) : « Si ce peuple fait pénitence du mal » qui avait provoqué mes menaces, moi aussi je me repentirai » du mal que j'avais résolu de lui faire. » 7^e Enfin, les souffrances que nous font endurer pour nos péchés les œuvres satisfactoires, nous rendent semblables à Jésus-Christ, qui le premier a souffert pour la même cause (2), et qui un jour, si nous savons souffrir avec lui et pour lui ces justes mais passagères expiations (3), nous admettra au partage de sa gloire.

Du reste, les œuvres de pénitence, par lesquelles nous satisfaisons à la justice de Dieu, empruntent, comme nous l'avons dit, toute leur force aux satisfactions du Sauveur ; quoique nous en portions tout le poids et que nous en ressentions seuls toute la peine, nous en devons néanmoins tout le mérite à Jésus-Christ. « Nous ne pouvons rien en effet sans lui, » comme il l'assure lui-même (4). « C'est en lui seul, dit le concile de Trente, que » nous méritons, et que nous satisfaisons pour nos péchés (5). » Les dignes fruits de pénitence qu'il nous demande, n'ont de valeur que celle qu'ils tirent de lui. C'est lui qui les présente à Dieu son Père, lequel ne les accepte que des mains de ce Fils bien aimé, « en qui seul il a mis toutes ses complaisances. »

Deux conditions sont indispensablement nécessaires pour rendre méritoires les œuvres de satisfaction. 1^o Elles demandent, dans celui qui les accomplit, quelque repentir au moins des péchés dont elles sont la peine, et qu'il les offre à Dieu en union aux souffrances et aux satisfactions de Jésus-Christ, dont elles tirent leur mérite. 2^o Il faut que ces œuvres soient, de leur nature, pénibles et afflictives pour le corps ou pour l'âme. Comme elles sont destinées à racheter les péchés, il

(1) Jérém. 18. 8. Si pœnitentiam egerit gens illa à malo suo... agam et ego pœnitentiam super malo, quod cogitavi ut facerem ei. (2) 1^{re} ép. saint Paul, 2. 21. (3) Rom. 8. 17. (4) Ev. saint Jean, 15. 4. (5) Concile de Trente, session 14^e, chap. 8. In quo meremur, in quo satisfacimus pro peccatis.

faut qu'elles les punissent, en causant au pécheur une peine réelle. Plus elles se font sentir, plus elles épurent le coupable repentant. Si l'habitude des souffrances, ou un ardent amour pour Dieu, leur font perdre quelquefois une partie de leur intensité, elles n'en conservent pas moins toute leur valeur. Heureuse l'âme pénitente, « qui se fait jour et nuit, comme le » prophète, un pain de ses larmes » (1), et qui demande avec les saints, *non de mourir, mais de souffrir*, c'est-à-dire d'avoir incessamment quelque nouvelle souffrance, quelque peine ou épreuve nouvelle à présenter à Dieu en expiation de ses fautes. *Pati, non mori* (2).

L'absolution sacramentelle, qui est le sceau de la réconciliation du pécheur avec Dieu, ne précède pas toujours la satisfaction. Les œuvres imposées au pénitent pendant le temps d'épreuve requis pour s'assurer de sa conversion, les prières qu'il récite, les combats qu'il soutient, ses efforts pour dompter ses mauvais penchants, sa résistance aux assauts de l'enfer, la haine qu'il commence à porter au péché, la persévérance avec laquelle il sollicite son pardon, rendent sa pénitence agréable à un Dieu « qui ne demande pas sa mort, mais qu'il » se convertisse et qu'il vive (3). »

Les œuvres satisfactoires, quoique très variées et très nombreuses, peuvent se rattacher toutes et se réduire à trois principales : la prière, le jeûne et l'aumône. Comme les désordres de l'homme viennent, selon saint Jean (4), de trois grandes sources, « la concupiscence de la chair, » c'est-à-dire l'amour des plaisirs, « la concupiscence des yeux, » c'est-à-dire l'amour des richesses « et l'orgueil de la vie, » c'est-à-dire l'amour des honneurs, il n'y avait point de remèdes plus salutaires ni plus efficaces que la prière, le jeûne et l'aumône pour

(1) Ezéch. 18. 19, (2) Ps. 41. 3. *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte.* (3) Brev. rom. in festo S. Mariæ Magd. de Pazzis. (4) 1^{re} Epît. de saint Jean, 2. 16.

la guérison de ces trois grandes plaies des âmes. Par le jeûne, on afflige la chair, on éteint son ardeur, on dompte ses rébellions. Par l'aumône, on se détache des biens terrestres, on venge ses injustices à l'égard du prochain, ou sa dureté pour les misères du pauvre. Par la prière, on abaisse, en l'humiliant devant Dieu, la fierté d'une âme, à laquelle le démon a communiqué son esprit de révolte.

La prière renferme non-seulement les prières ordinaires du matin et du soir, l'oraison mentale, les saintes lectures, les visites au Saint-Sacrement, toutes les pratiques de piété en un mot, mais encore l'assistance à la messe, aux vêpres, et aux autres offices de l'Eglise, ainsi qu'aux instructions que l'on y reçoit, et en général tout ce qui tient au culte de Dieu. Par le jeûne, on entend d'abord l'observation fidèle des jeûnes et des abstinences ordonnés par l'Eglise. La puissance qu'elle a reçu de Jésus-Christ, imprime sur ses lois un sceau divin. Les enfreindre, comme le font, avec autant de témérité que de scandale, grand nombre de chrétiens, c'est attirer sur soi l'arrêt prononcé dans le saint Evangile contre les réfractaires aux ordonnances émanant des apôtres et de leurs successeurs. « Celui qui vous méprise en refusant d'obéir à vos lois, dit » Jésus-Christ, me désobéit à moi-même et me méprise, moi » et celui qui m'a envoyé (1). » Secondement, on comprend sous le nom de jeûne toutes les mortifications et les austérités volontaires, telles que l'éloignement du monde, la retraite, la privation des plaisirs même légitimes, en un mot le renoncement à tout ce qui peut amollir les sens, et ranimer des passions mal éteintes. Dans l'aumône sont comprises toutes les œuvres de miséricorde, spirituelles et corporelles, exercées envers le prochain, comme assister les pauvres, soigner les malades, visiter et secourir les prisonniers, consoler ceux qui pleurent, etc.

(1) Saint Luc, 10. 16.

Par ces trois œuvres de pénitence, on remplit les deux commandements, dans lesquels (1) « sont contenus la loi et » les prophètes, » l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Elles sont d'ailleurs indiquées formellement dans l'Écriture (2). « La prière et le jeûne, accompagnés de l'aumône, disait l'ange » Raphaël à Tobie, valent mieux que tous les trésors. » Le concile de Trente y joint les afflictions et les adversités, inséparables de la vie humaine. « Telle est, dit-il (3), l'indulgence de Dieu pour les hommes, qu'il daigne recevoir, en » satisfaction de nos péchés, tous nos malheurs publics et » privés, quand nous les supportons avec patience. » Saint François de Sales, ce maître si habile dans la conduite des âmes, enseigne (4) que rien n'est plus méritoire aux yeux de Dieu que la résignation et la patience, même dans les maux qui nous arrivent contre notre volonté, comme les fléaux du ciel, l'inclémence des saisons, les maladies, la pauvreté, la perte de nos amis et de nos proches; et il ajoute que ces sacrifices, offerts à Dieu en union aux souffrances de Jésus-Christ, sont d'un grand poids pour l'expiation de nos fautes et pour notre avancement dans la vertu.

Il faut nécessairement que le péché soit puni dans ce monde ou dans l'autre. Dieu se doit à lui-même de lui donner ce que l'apôtre appelle son salaire et sa solde, *stipendia peccati*. L'Eglise se propose donc, en prescrivant les œuvres de pénitence, d'apaiser la justice divine par des satisfactions qui la préviennent. Le Fils de Dieu déclare hautement dans l'Evangile que les dettes du péché, qui n'auront pas été acquittées dans cette vie, seront exigées dans l'autre avec une

(1) Saint Matth. 22. 40. (2) Tobie, 12. 8. (3) Session 14^e, chap. 9. Docet prætereà, tantam esse divinæ munificentiae largitatem, ut non solum pœnis spontè à nobis pro vindicando peccato susceptis... sed etiam, quod maximum amoris argumentum est, temporalibus flagellis à Deo inflictis et à nobis patienter toleratis... apud Deum satisfacere valeamus. (4) Introd. à la vie dévote.

tellë rigueur, que le juste lui-même ne sortira point de la prison temporaire du Purgatoire, « sans avoir payé jusqu'à la » dernière obole (1). » C'est afin d'éviter l'inexorable rigueur de ce jugement, que le grand Apôtre nous exhorte « à nous » juger, c'est-à-dire à nous punir nous-mêmes (2), si nous ne » voulons pas l'être par Dieu. Car, ajoute-t-il, si nous sommes » jugés et châtiés de la sorte ici-bas, nous éviterons d'être un » jour jugés et condamnés avec le monde. » *Ut non cum hoc mundo damnemur.*

Quelle ne devrait pas être la confusion des chrétiens de nos jours, et avec quelle ardeur ne se livreraient-ils pas à l'exercice des œuvres satisfactoires, s'ils comparaient la discipline indulgente de leur temps à la rigueur avec laquelle l'Eglise, dans les beaux siècles du christianisme, punissait la vertu obscurcie par un seul crime, quelquefois échappé à la surprise ou à la faiblesse humaine? Elle ne se contentait pas, comme aujourd'hui, de quelques prières, d'un faible retranchement au luxe des tables ou à la magnificence des habits, ou de légères aumônes dont souffre à peine la cupidité. C'était sous la cendre et le cilice, dans les jeûnes les plus austères, dans l'éloignement du monde et des charges publiques, dans la privation des plaisirs les plus innocents, dans des prières longues et ferventes, que les pénitents passaient non quelques jours ou quelques semaines, mais des années entières, avant de parvenir à la grâce de la réconciliation. Le temps fixé pour l'expiation de chaque crime était partagé en quatre séries, qui différaient entre elles par la durée, la rigueur et l'adoucissement progressif des pratiques extérieures dont elles se composaient. Les coupables, placés à ces divers degrés de la pénitence publique, s'appelaient les *Pleurants*, les *Ecoutants*, les *Prosternés* et les *Consistants*.

(1) Saint Matth. 5. 26. Non exies indè, donec reddas novissimum quadrantem. (2) 1 Cor. 11. 31 et 32.

Les *Pleurants* étaient ceux qui commençaient cette longue expiation. Ils se tenaient à genoux, sous un vestibule, aux portes des Eglises, dont l'entrée leur était sévèrement interdite. Quelques-uns même, des plus criminels, privés de cet adoucissement, étaient mis en dehors du vestibule, et se trouvaient exposés aux injures de l'air, d'où leur est venu le nom d'*hivernants*. Ceux de ce premier degré étaient exclus de l'assemblée des fidèles, ainsi que de l'assistance au saint sacrifice de la messe et aux instructions. La tête nue, vêtus d'un sac, couverts de cendres, ils adressaient d'humbles prières aux fidèles qui entraient dans l'Eglise, et ils les suppliaient, d'une voix gémissante et les yeux pleins de larmes, d'intercéder pour eux auprès du Dieu de miséricorde. Après avoir passé un temps plus ou moins long dans cette première classe, on les rangeait parmi les *Ecoutants*.

Ceux-ci avaient la permission d'entrer dans l'Eglise ; mais ils devaient se tenir dans la partie la plus voisine de la porte, d'où ils entendaient la lecture des Saintes Ecritures et les sermons ; ce qui leur a fait donner le nom d'*Ecoutants*. On les faisait sortir au moment où le sacrifice allait commencer. Delà, ils étaient élevés au rang des *Prosternés*.

Lorsque les Pénitents étaient arrivés à ce troisième degré, on les plaçait au milieu de l'Eglise parmi les catéchumènes, c'est-à-dire parmi ceux qui se préparaient à recevoir le baptême. On les nommait *Prosternés*, parce qu'avant leur renvoi, on récitait sur eux de longues prières, et on leur imposait les mains, pendant qu'ils se tenaient prosternés contre terre. Il leur était néanmoins interdit, comme aux précédents, d'assister à la célébration des saints mystères.

Enfin, le quatrième degré de la Pénitence publique était l'ordre des *Consistants*. Avant d'y être admis, les pénitents recevaient l'absolution de leurs crimes. Dès ce moment, cessait pour eux toute distinction de vêtement, de posture et de places dans les églises. Ils pouvaient s'y mêler au reste des

fidèles. Ils avaient le droit d'être présents à toutes les prières et même au saint sacrifice. Ils étaient exemptés de tous les exercices expiatoires. Seulement, ils ne pouvaient ni faire leur offrande, ni communier jusqu'à ce qu'ils fussent restés dans ce quatrième degré pendant le temps qui leur était prescrit. Ensuite, ils étaient admis à la réception de la sainte Eucharistie, laquelle terminait et couronnait sans retour cette étonnante carrière de pénitence. Car, elle ne se rouvrait plus pour ceux qui après ces rudes épreuves, avaient le malheur de faire une nouvelle chute. On les abandonnait au secret jugement de Dieu, en implorant sa miséricorde pour leur conversion. Il faut remarquer que la Pénitence publique ne s'imposait que pour des péchés énormes, dont la publicité avait causé un grand scandale. Les ecclésiastiques n'y étaient point soumis, l'Eglise ne voulant point exposer au mépris le caractère sacré dont ils étaient revêtus. D'ailleurs, comme ils étaient déposés de leur rang, quand ils avaient eu le malheur de commettre quelque grand crime, l'Eglise suivait à leur égard la maxime du droit, qui défend d'infliger une double punition à la même faute.

Telles sont les merveilles dont l'histoire de l'Eglise nous a gardé le souvenir, et qui n'ont point cessé, pendant plus de huit cents ans, d'étonner la terre. Ces pénitences aussi éloignées de nos mœurs par leur austérité effroyable, qu'elles le sont de nous par la distance des siècles, révoltent notre délicatesse. On est tenté d'accuser de dureté ou d'indiscrétion ceux qui en ont établi les règles, et plusieurs trouvent étrange qu'une si grande rigueur n'ait pas détourné les peuples du christianisme. « C'est que les œuvres de Dieu, dit à ce sujet » un judicieux auteur (1), ne se mènent point par les ressorts » d'une politique humaine. » Qu'on en juge seulement par les effets, et on verra combien cette discipline, toute sévère qu'elle

(1) Fleury. Disc. 2^e sur l'hist. Ecclésiastique.

était, fut salutaire. Jamais effectivement il ne s'est converti plus d'infidèles, que quand l'examen et les épreuves des catéchumènes étaient revêtus de plus de sévérité ; et jamais les péchés n'ont été plus rares parmi les chrétiens, que quand les pénitences des baptisés étaient plus rigoureuses. Rien de plus solide que les raisons données par les anciens, de cette conduite de l'Eglise et des fruits de salut qu'elle produisait. Le péché, disaient-ils, est la maladie de l'âme. Or, les maladies, pour peu qu'elles s'invétèrent, ne se guérissent pas en un moment. Il faut souvent de longs soins pour ramener la santé. De même il faut du temps pour affaiblir les impressions mauvaises, apaiser l'ardeur des passions, faire comprendre à une âme l'énormité du péché, déraciner les habitudes du vice, implanter à leur place la pratique des vertus, et s'assurer soi-même de la sincérité de sa conversion.

La longueur de l'expiation était propre d'ailleurs à inspirer l'horreur du péché et la crainte de la rechute. Quinze années de pénitence pour un seul adultère, par exemple, donnaient à celui qui l'avait commis le loisir de mesurer la grandeur de son crime ; et si celui qui en était le témoin, se trouvait assailli par la même tentation, il hésitait longtemps avant d'y succomber, pour peu qu'il lui restât une étincelle de foi. Car il voyait devant lui l'alternative ou d'expier par une rude et longue pénitence un moment de plaisir, ou d'exposer son salut éternel en apostasiant ou en mourant en désespéré. C'est ainsi que l'exemple d'un seul servait de digue aux péchés des autres. La crainte et le respect humain venaient au secours de la foi, selon la maxime de saint Paul à Timothée (1) : « Reprenez » publiquement ceux qui pèchent, lui disait-il, afin que les » autres en soient intimidés. » Il s'y trouvait encore un autre avantage, celui de faire sentir l'importance du salut, et com-

(1) 1^{re} Epît. à Tim. 5. 20. Peccantes coram omnibus argue, ut et cæteri timorem habeant.

bien de travaux et de peines sont nécessaires pour réparer une perte « que ne compenserait pas, dit Jésus-Christ, le gain du » monde entier (1). » « Car si l'homme revenait vite et facilement à son premier bonheur, dit saint Augustin (2), il regarderait la chute dans les plus graves péchés comme une sorte » de jeu. »

Et qu'on ne dise pas que l'on ne voyait au rang des pénitents que des hommes obscurs, ou d'une imagination faible et facile à séduire. On répondrait à cette objection par d'illustres exemples, qu'il serait trop long d'énumérer ici, et entr'autres par celui du grand Théodose, déposant aux pieds de saint Ambroise les ornements impériaux, pour se revêtir du sac des pénitents, et expiant, dans les larmes d'un repentir public, le massacre commis par ses ordres à Thessalonique.

Si l'Eglise, par condescendance pour notre faiblesse, a cru devoir se relâcher de l'extrême rigueur des premiers siècles, son esprit, qui n'est autre que celui de Jésus-Christ, est toujours le même. Les pratiques extérieures ont pu changer et s'adoucir, par suite de l'affaiblissement général de la ferveur primitive; mais la nécessité de faire pénitence n'en est pas moins restée comme une obligation indispensable pour tous les chrétiens, sans distinction de rang, d'âge et de sexe, et plus particulièrement encore pour ceux qui se sont rendus coupables de grands crimes. Que deviendrait cette violence, nécessaire au juste lui-même pour ravir le ciel (3), si les portes pouvaient s'en ouvrir avec tant de facilité à ceux, qui après avoir souillé la robe d'innocence reçue au baptême, se mettent peu en peine d'en purifier les taches dans les eaux salutaires de la pénitence, seul remède qui puisse guérir la lèpre qui tue leurs âmes? Quoi! saint Paul, trai-

(1) Saint Matth. 16. 21. (2) Saint Aug. 278^e sermon sur divers sujets. Si enim citò rediret homo ad pristinam beatitudinem, ludus illi esset peccando cadere in mortem. (3) Saint Matth. 11. 12. Et violenti rapiunt illud.

nant à sa suite la conquête spirituelle d'une grande partie du monde alors connu, tremble de se trouver au nombre des réprouvés (1) ! Les Antoine, les Hilarion et tant d'autres illustres solitaires, après un siècle de vie passée dans les déserts, au milieu des larmes et des macérations, ne pensent qu'avec frayeur au jugement que doivent subir tous les hommes, dans le passage du temps à l'éternité ! Et des chrétiens, déchus de la grâce baptismale, demeureront tranquilles sur le bord de l'abîme, où leurs crimes les ont conduits, sans songer à prévenir, par la sainte rigueur des œuvres satisfactoires, la divine justice « suspendue sur leurs têtes, comme » les flots d'une mer prête à les engloutir, » selon l'expression de Job (2) ! Non ; ou il faut en venir à mettre le christianisme au rang des fables, ou reconnaître avec l'Evangile, que sans la pénitence, l'espérance du salut n'est pour l'homme pécheur qu'une chimère et une illusion.

SIXIÈME DISSERTATION.

Sur les Indulgences.

Qu'est-ce que l'on entend par Indulgences ? L'Eglise a-t-elle le pouvoir d'en accorder ? D'où les Indulgences tirent-elles leur prix ? Différentes sortes d'Indulgences. Ce qu'il faut faire pour gagner les Indulgences. Peut-on les appliquer aux morts ?

On appelle *indulgence* la rémission, en tout ou en partie, de la peine temporelle qui nous reste à subir pour nos péchés, après que ces mêmes péchés nous ont été remis par l'absolution dans le sacrement de pénitence.

(1) 1 Cor. 9. 27. (2) Job, 31. 23. Quasi tumentes super me fluctus timui Deum.

Pour bien comprendre cette définition et la doctrine de l'Eglise sur les indulgences, il faut se rappeler qu'il y a dans le péché deux choses absolument distinctes, l'offense et la peine. L'offense, que les théologiens appellent la *coulpe* du péché, *culpa peccati*, c'est le péché proprement dit, considéré comme outrage de Dieu. Comme tel, il est remis par l'absolution dans le sacrement de pénitence. La *peine*, *pœna peccati*, c'est le châtiment que la justice divine est obligée d'infliger au péché. On distingue la peine éternelle et la peine temporelle. La peine éternelle, qui est la condamnation au feu et aux pleurs sans fin de l'enfer, nous est remise, en même temps que l'offense, par l'absolution reçue dignement. La peine temporelle est une punition, restreinte dans sa durée, qui nous reste à subir, après la remise de la peine éternelle, pour les péchés déjà pardonnés, comme nous l'avons prouvé précédemment. C'est une sorte d'échange de la peine qui devait durer toujours, en une peine transitoire. Dieu ressemble ici aux princes de la terre, lorsqu'usant du plus beau de leurs droits, celui de pardonner, ils font grâce de la vie à un criminel, non d'une manière complète, mais par commutation, en changeant par exemple la peine capitale en celle des fers ou du bannissement.

Il faut se rappeler d'autre part l'ancienne discipline. Les grands crimes y étaient soumis à la pénitence publique. La durée de l'expiation se mesurait sur le nombre et l'énormité des fautes. Avant d'arriver à une entière réconciliation, il fallait passer par les divers degrés, que nous avons décrits plus haut. C'est ainsi que se justifiait l'idée qu'avaient les saints Docteurs de la pénitence, lorsqu'ils l'appelaient un baptême laborieux. Le péché devant être nécessairement puni en cette vie ou en l'autre, « et la justice de Dieu, dit le » concile de Trente, l'exigeant ainsi (1), » l'Eglise, afin de

(1) Session 14^e, chap. 2. Divinâ id exigente justitiâ.

prévenir les effroyables rigueurs de cette divine justice dans la vie future, avait prescrit ces longues et sévères pénitences, dont le seul récit effraie notre mollesse.

Cette discipline primitive s'est modifiée, il est vrai; mais l'esprit de l'Eglise n'est point changé. Elle n'a cessé, et ne cessera jamais d'enseigner que la pénitence est la seule route qui conduise au ciel, surtout pour ceux qui, par des fautes mortelles, ont perdu l'innocence de leur baptême. Le relâchement des chrétiens a amené le changement des anciens réglemens pénitentiaires; ils sont maintenant en désuétude; mais ils n'ont point été légalement abolis. Les pénitences imposées aujourd'hui dans le saint tribunal, quoique très salutaires en elles-mêmes, n'ont plus de proportion avec les fautes commises. Par conséquent, les pécheurs de nos jours sont beaucoup plus redevables à la justice de Dieu, que ne l'étaient les pénitents des premiers siècles, lorsqu'ils avaient passé par les rudes épreuves, auxquelles on attachait leur réconciliation. Ils auraient donc de longues peines à subir, ou dans le purgatoire ou en cette vie, pour achever de satisfaire à la justice divine. C'est pour cette raison que l'Eglise, mère tendre et toujours pleine de sollicitude pour le salut et le bonheur de ses enfants, dont elle connaît la faiblesse, et dont elle sait « que les jours » sont en petit nombre (1), » se sert en leur faveur du droit qu'elle tient de Jésus-Christ lui-même, de leur remettre une partie de ces peines temporelles. C'est-à-dire qu'elle veut bien, par la concession des indulgences, abréger pour eux le temps qu'ils auraient été obligés de passer, et les travaux qu'ils auraient eu à subir dans les différents degrés de l'ancienne pénitence, si elle était restée en vigueur. Car c'est ce que signifient les indulgences connues sous le nom d'*indulgences partielles* ou d'un certain nombre de jours, de mois, de quarantaines, d'années, etc.; et d'*indulgences plénières*, qui sont la

(1) Gen. 47. 9. Dies peregrinationis meæ pauci...

remise et la condonation de toute l'ancienne pénitence publique.

On distingue donc deux sortes principales d'indulgences : l'indulgence plénière, qui remet tout la peine temporelle due au péché, en sorte que si quelqu'un la gagnait tout entière, il serait aussi pur que s'il sortait du bain de la régénération ; et l'indulgence partielle, qui ne remet qu'une partie de la peine due au péché ; indulgence de 100 jours, de 7 quarantaines, de 3 ans, etc. Ce qui veut dire, remise de la peine qu'il eût fallu subir autrefois pendant 100 jours, 7 quarantaines, etc., suivant les anciennes règles de pénitence, et en même temps de la peine du purgatoire, correspondant à cette pénitence, de 100 jours, etc., et qu'on aurait rachetée par elle.

Depuis les temps apostoliques jusqu'au seizième siècle, où d'orgueilleux réformateurs osèrent le lui disputer, l'Eglise avait constamment exercé, comme elle l'exerce encore, le droit qu'elle a reçu de Jésus-Christ, non-seulement d'imposer des peines satisfactoires pour l'expiation des péchés, mais d'en adoucir la rigueur et d'en abrégier la durée, soit pour encourager et récompenser la ferveur de certains pénitents, soit dans des circonstances particulières, où elle veut réveiller la confiance et l'amour des hommes envers Dieu, en leur ouvrant le trésor de miséricordes qu'il a daigné confier à sa sagesse.

Le droit de l'Eglise, touchant les indulgences, se trouve logiquement renfermé dans ces paroles du Sauveur aux Apôtres : « Tout ce que vous lierez ou délierez sur la terre, sera lié ou » délié dans le ciel ; » et dans ces autres : « Je vous donnerai » les clefs du royaume des cieux. » L'Eglise reçoit en effet par ces paroles le pouvoir sans limite de délier les pécheurs, c'est-à-dire de les décharger des chaînes qui retiendraient leurs âmes captives, et retarderaient leur entrée dans le ciel. Or, la peine temporelle, qui reste à subir après le péché remis, est une de ces chaînes ; donc l'Eglise a le pouvoir de nous en délier ; donc elle a le pouvoir des indulgences, qui ne sont autre

chose que la remise de cette peine. « Je vous donnerai les » clefs du royaume des cieux. » Ce pouvoir admirable d'ouvrir le ciel, est un pouvoir complet et sans bornes. Or, l'Eglise aurait-elle ce pouvoir merveilleux d'ouvrir le ciel à ses enfants, si après leur avoir remis l'offense de Dieu et la peine éternelle, elle ne pouvait leur remettre en même temps, après une pénitence estimée suffisante, les peines temporelles qui leur restent à payer à la justice divine. Le pouvoir des clefs suppose donc le pouvoir de remettre ces peines, c'est-à-dire le pouvoir d'accorder des indulgences.

L'Eglise d'ailleurs a toujours usé de ce droit. Sans doute, dans les premiers siècles, elle s'en servait avec modération. La ferveur des premiers chrétiens ne l'obligeait pas à tant de condescendance. Néanmoins, nous voyons la trace ou plutôt l'exercice de ce pouvoir, dès le berceau même du christianisme, dans les épîtres de saint Paul aux Corinthiens. Nous y lisons qu'un nouveau baptisé, « après s'être rendu coupable d'un » crime tel, dit l'Apôtre (1), qu'on n'en commet point de semblable parmi les Gentils, fut livré à Satan, » c'est-à-dire, retranché de la communion, jusqu'à ce qu'il se fût relevé par une pénitence proportionnée à sa chute. Peu de temps après, touché de son repentir et de l'abondance de ses larmes, dont les prêtres de Corinthe lui avaient transmis le témoignage, saint Paul, craignant que ce malheureux ne se décourageât par un excès de tristesse, ordonna d'abrégier le temps de sa pénitence en lui remettant le reste de sa peine, et de l'admettre sans délai à la participation des choses saintes. La raison qu'il en donne, « c'est afin que Satan, dit-il (2), dont nous n'ignorons » pas les desseins, n'emporte rien sur nous, » c'est-à-dire

(1) 1 Cor. 5, et 2 Cor. 2. Ego quidem absens corpore, præsens autem spiritu, jam judicavi, ut præsens, eum qui sic operatus est, tradere hujusmodi satanæ in interitum carnis. (2) 2 Cor. 2. 11. Ne fortè abundantiore tristitiâ absorbeatur qui ejusmodi est..... Ut non circumveniamur à satanâ : non enim ignoramus cogitationes ejus.

qu'il ne nous ravisse point cette âme, en la désespérant par la rigueur et la prolongation de sa pénitence.

Les premiers siècles nous offrent aussi des exemples remarquables de *l'indulgence*, dont les premiers pasteurs usaient à l'égard de ceux que leurs crimes avaient fait condamner à la pénitence publique. Saint Cyprien, à la veille d'une persécution nouvelle qui s'annonçait en Afrique, réconcilia tous les pénitents avant l'expiration du terme prescrit, afin de ne pas les exposer à entrer dans la lice presque désarmés. Car ils auraient été privés de l'Eucharistie, et dans ces temps d'affliction et d'épreuves, on la regardait avec raison comme la source du courage et de l'intrépidité, si nécessaires alors pour triompher de la rage des bourreaux et de la violence inouïe des tourments. C'est dans le même esprit que ce grand évêque accordait aussi quelque relaxation des œuvres satisfactoires aux pénitents, à la considération et aux prières des saints confesseurs, qui avaient souffert pour la foi.

Saint Ambroise, après avoir déployé un zèle véritablement apostolique à l'égard de l'empereur Théodose, en le condamnant à une rude pénitence, pour le punir de la vengeance cruelle exercée par ses ordres à Thessalonique, le réconcilia avant le terme qu'exigeait la satisfaction de son crime, à cause de l'humilité, de l'obéissance et de la ferveur extrême de cet illustre pénitent.

Du reste, l'Eglise ne prétend pas favoriser, par les indulgences, le relâchement des pécheurs. Elle ne veut aucunement nous dispenser de faire pénitence, ni diminuer le zèle qui doit nous porter à venger sur nous la justice divine, offensée par nos crimes. Cette exemption est si loin de sa pensée, qu'elle n'accorde ces sortes de grâces qu'à ceux qui donnent des marques d'une sincère conversion par leurs regrets, leurs larmes, leurs prières, leurs aumônes et leurs jeûnes. Pour la plupart de ses indulgences, au moins pour les notables, elle exige qu'on soit vraiment contrit de ses fautes et qu'on les

accuse humblement au saint tribunal. *Verè contritis et confessis*. Elle ordonne donc qu'on renonce au péché ainsi qu'aux occasions plus ou moins dangereuses qui y conduisent; qu'on s'en repente sincèrement; qu'on s'humilie aux pieds d'un prêtre; qu'on accomplisse avec exactitude la pénitence sacramentelle. De plus, elle subordonne le gain de l'indulgence à certaines conditions toujours onéreuses, telles que de longues prières, des mortifications, la visite des églises, des œuvres de charité, et grand nombre d'autres pratiques humiliantes et pénibles. Certes, ce n'est point là encourager le relâchement et la délicatesse des pécheurs.

On connaît la réponse que faisait saint Cyprien aux sollicitations des confesseurs de la foi en faveur des pénitents, pour qui ils demandaient ou la fin ou l'adoucissement des peines, auxquelles les condamnait la pénitence publique. « Je ne puis » accorder cette grâce, disait ce grand évêque, qu'au repentir, *Pœnitenti*, aux bonnes œuvres, *Operanti*, à de ferventes » prières, *Roganti*. » On se ferait donc une grave illusion, si l'on croyait que les indulgences peuvent être profitables, sans qu'on fasse de dignes fruits de pénitence. L'indulgence est un relâchement de sévérité, par lequel l'Eglise veut bien venir au secours de la faiblesse du pécheur, mais elle laisse subsister dans toute la force la nécessité de la satisfaction. Celle-ci est de droit divin. L'Eglise n'en dispense point et n'en peut dispenser, parce qu'elle ne peut agir contre les droits de Dieu. « Nous ne pouvons rien, dit saint Paul, contre la vérité, » mais pour la vérité (1). » Or, c'est une vérité de foi, que par le péché l'homme devient redevable à la justice divine; que sa dette ne peut être soldée que par les peines de la vie présente, ou par celles du Purgatoire dans la vie future; et que c'est à cette condition seule que la miséricorde divine lui fait

(1) 2 Cor. 13. 18. Non enim possumus aliquid adversus veritatem, sed pro veritate.

trouver dans le sacrement de pénitence le pardon de ses péchés avec la délivrance de la peine éternelle. Loin donc que les indulgences soient un moyen de satisfaire à la justice divine, sans qu'il en coûte à notre délicatesse ni peines, ni larmes, ni austérités, nous devons les considérer seulement comme la remise d'une portion de cette grande dette, dont l'entier acquittement serait au-dessus de nos forces. Dieu ressemble ici à ce maître de l'Evangile (1) qui voyant son serviteur dans l'impossibilité de s'acquitter de ses dettes, l'en déchargea par commisération, lorsqu'il avait le droit de faire vendre ses biens, et de le faire jeter en prison. Mais l'indulgence n'entraîne point l'exemption de satisfaire à Dieu, autant que le permettent notre ferveur et notre zèle, dont elle est le supplément et la récompense.

Le trésor des indulgences se compose des satisfactions infinies de Jésus-Christ, auxquelles se joignent aussi les mérites surabondants de la très-sainte Vierge, des Apôtres, des Martyrs et des autres Saints. Jésus-Christ, nouvel Adam, « a » été créé selon Dieu, dit l'Apôtre (2), dans une justice et » une sainteté parfaite. » « Quoique Dieu l'ait traité comme s'il » eût été le péché même, cependant, ajoute l'Apôtre, il ne » connaissait point le péché (3). C'est un Pontife innocent et » sans tache. » Une seule goutte de son sang aurait suffi au rachat de mille mondes. Le prix qu'il a donné pour nos péchés excède donc de beaucoup l'étendue de nos dettes, et cette surabondance forme la principale part de ce précieux trésor dont l'Eglise a les clefs, et où elle peut puiser à pleines mains.

Non-seulement la satisfaction de Jésus-Christ a été pleine

(1) Saint Matth. 18. 27. Misertus autem dominus servi illius, dimisit eum, et debitum dimisit ei. (2) Ephés. 4. 24. Qui secundum Deum creatus est in justitiâ et sanctitate veritatis. (3) 2 Cor. 5. 21. Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit, ut nos efficeremur justitia Dei in ipso.

et surabondante pour les péchés du monde ; elle a de plus communiqué son prix aux satisfactions et aux mérites des hommes. Séparées des satisfactions de Jésus-Christ, les nôtres eussent pesé moins qu'un grain de sable dans la balance de la justice divine ; unies au contraire aux souffrances du Sauveur, elles en empruntent une valeur presque sans limite. Suivant cette doctrine qui tient à la foi, si nous portons nos regards sur la conduite des saints et les satisfactions qu'ils ont offertes à Dieu, nous trouverons qu'elles surpassent, chez un grand nombre au moins, ce qu'ils devaient comme pécheurs à sa justice. Et d'abord ce titre de pécheur n'appartient point à l'auguste Mère de Dieu, qui, par un privilège incomparable, a été exemptée de la faute originelle, et qui, pendant tout le cours de sa très-sainte carrière, n'a jamais commis le plus léger péché. Qui cependant pourrait dire les souffrances que cette Vierge très-pure a endurées pendant toute sa vie, et surtout durant la passion et au pied de la croix de son divin Fils, alors que son cœur maternel était percé du glaive de la douleur (1) et submergé dans des flots d'amertume et de désolation (2) ? Quelle vie de pénitence que celle de Jean-Baptiste, cet illustre précurseur de Jésus-Christ, qui, sanctifié dès le sein de sa mère, n'avait rien à payer pour ses propres fautes ? Quelle charité plus ardente que celle des Apôtres et des Martyrs, qui ont arrosé de leurs sueurs et fécondé de leur sang l'héritage des nations donné à Jésus-Christ (3) ? Que dirai-je de tant de saints, dont les macérations et les austérités, le zèle et les travaux pour le salut des âmes, les vertus qu'ils ont pratiquées, les œuvres qu'ils ont fondées, les mérites en un mot qu'ils ont amassés, dépassent de beaucoup les dettes qu'ils avaient contractées envers Dieu ?

(1) Saint Luc 2, v. 35. Et tuam ipsius animam pertransibit gladius. (2) Lament. de Jérém., 2. 13. Magna est velut mare contritio tua. (3) Ps. 2. 8. Dabo tibi gentes hæreditatem tuam.

Des mérites infinis du Fils de Dieu et des mérites particuliers des Saints, il s'est fait une surabondance de satisfactions, à laquelle le concile de Trente donne le nom de trésor céleste. Trésor d'un prix ineffable, trésor sans fond, puisque le sang et les mérites d'un Dieu en forment la plus large part. (1) Dans sa grande bonté, Dieu veut bien accepter aussi, en compensation de nos fautes, l'excédant de la pénitence faite par les plus pieux de ses serviteurs. Nos frères et nos amis pendant leur pèlerinage sur la terre, ils sont aujourd'hui des médiateurs d'autant plus puissants devant Dieu, que leurs satisfactions sont, pour ainsi dire, teintes du sang de Jésus-Christ.

On peut diviser les indulgences en deux classes principales, les *indulgences plénières* et les *indulgences partielles* ou *limitées*. On distingue également les indulgences *locales*, *personnelles*, *temporaires* et *perpétuelles*, et le *Jubilé*.

L'*indulgence plénière* est celle qui remet toute la peine temporelle due au péché. On l'appelle *plénière*, parce qu'elle est *pleine*, entière et sans réserve.

L'*indulgence partielle* ou limitée est la relaxation d'une *partie* seulement de la peine temporelle ; telles sont les indulgences de quarante jours, de cent jours, d'un an, etc. Ces sortes d'indulgences ont un rapport visible avec les pénitences de la primitive Eglise. Elles remettent aux fidèles la peine qu'ils eussent rachetée, selon les anciens canons, par une pénitence de quarante jours, de cent jours, d'un an, etc.

L'*indulgence locale* est celle qui est attachée à quelque *lieu*, à une église, par exemple, à une chapelle, etc., qu'il faut visiter.

L'*indulgence personnelle* est celle qui est accordée *personnellement*, aux associés, par exemple, de certaines confréries, qui peuvent gagner ces sortes d'indulgences, partout où

(1) Session 21^e chap. 9^e de la réformat. Cœlestes hos ecclesiæ thesauros, non ad quæstum, sed ad pietatem exerceri, omnes verè intelligant.

ils se trouvent, en remplissant d'ailleurs les conditions prescrites.

L'indulgence *temporaire* est celle que l'Eglise n'accorde que pour un temps déterminé et restreint.

L'indulgence *perpétuelle* est celle qui est accordée à perpétuité, ou tout au moins jusqu'à révocation.

Parmi les indulgences, la plus vénérable, la plus connue, la plus solennelle, la plus complète est celle du *Jubilé*. Le Jubilé est une grande indulgence, accordée de loin en loin, non à quelques fidèles ou à une portion du troupeau de J.-C., mais à toute l'église et à tous les chrétiens sans distinction. Il a les avantages de l'indulgence plénière, avec laquelle il est une même chose, quant à l'effet, qui est la remise entière de la peine temporelle; il en diffère par plusieurs privilèges, qui ne sont pas joints aux autres indulgences, tels que, la faculté de choisir un confesseur parmi les prêtres approuvés dans le diocèse que l'on habite, le pouvoir qu'ont ceux-ci d'absoudre leurs pénitents de toutes les censures et de tous les cas réservés, et de commuer la plupart des vœux.

On distingue deux sortes de Jubilés, le Jubilé *ordinaire* et le Jubilé *extraordinaire*.

Le Jubilé *ordinaire* est celui qui s'accorde de vinq-cinq en vinqt-cinq ans, et qu'on appelle aussi Jubilé de l'*Année sainte*. L'ouverture s'en fait à Rome par le Pape lui-même, avec une grande pompe et de grandes cérémonies. Il y dure pendant toute l'année, en faveur des pieux fidèles qui viennent de toutes parts visiter les églises de cette capitale du monde chrétien. Il ne s'ouvre que l'année suivante pour les autres parties de la catholicité.

L'origine du grand Jubilé, ou de l'*Année sainte*, date de la fin du XIII^e siècle. Ce fut le pape Boniface VIII qui l'institua dans la forme où il est aujourd'hui. Cette grâce ne devait d'abord s'accorder qu'à la dernière année de chaque siècle. Clément VI considérant que beaucoup de chrétiens en seraient

privés à cause de la brièveté de la vie, en fixa le retour à chaque demi-siècle, par imitation du Jubilé de l'ancienne loi, qui se célébrait tous les cinquante ans. Enfin, Paul II, trouvant que ce terme était encore trop long, l'établit définitivement à chaque vingt-cinquième année, et depuis cette époque, le Jubilé ordinaire revient tous les vingt-cinq ans.

On appelle cette année, l'année du Jubilé, en lui appliquant le nom qu'on donnait dans la loi de Moïse à toutes les cinquantièmes années, qui étaient aussi appelées *années saintes* (1), années d'*indulgence* (2) et de *rémission* (3). « Et tu sanctifieras » la cinquantième année, et tu l'appelleras rémission, car c'est « le Jubilé. » Dieu avait ordonné qu'à cette année de grâce et de délivrance, on laisserait la terre en repos, sans y faire de labour ni d'ensemencement (4); que la liberté serait rendue aux esclaves (5); que les fonds aliénés reviendraient à leurs premiers maîtres (6); et que les créanciers cesseraient d'avoir action contre leurs débiteurs (7). C'étaient autant de figures des bienfaits que devait produire la loi de grâce. Notre Seigneur, en effet, ayant payé nos dettes à Dieu son Père, nous a délivrés de l'esclavage du démon; il nous a fait rentrer dans tous nos droits à l'héritage céleste, où nous attend l'éternel repos des anges et des saints.

On appelle Jubilé *extraordinaire* celui qui est accordé, dans certains cas, en la forme et sur le modèle de celui de l'année sainte : comme, par exemple, le Jubilé que les papes, depuis quelque temps, donnent au commencement de leur pontificat, ou dans les grandes nécessités de l'Eglise.

Le gain des indulgences est subordonné à certaines condi-

(1) Levit. 25. 10. (2) Liv. 25. 9. (3) Liv. 25. 10. (4) Levit. 25. 11. Quia Jubileus est... non seretis neque metetis. (5) Ibidem 25. 39. Si vendiderit se tibi frater tuus..., usque ad annum Jubileum operabitur apud te; et postea egredietur cum liberis suis, et revertetur ad cognationem et ad possessionem patrum suorum. (6) Ibid. 25. 13. Anno Jubilei redient omnes ad possessiones suas. (7) Ibid 25. 28.

tions. Il faut : 1° En accomplissant l'œuvre commandée, avoir l'intention, au moins virtuelle, de gagner l'indulgence ; 2° remplir exactement et à la lettre les prescriptions contenues dans les bulles ou décrets des souverains pontifes et dans les ordonnances des évêques. S'il s'en trouvait qui fussent au-dessus des forces ou en opposition avec l'état présent de quelques fidèles, ceux-ci devraient s'adresser aux supérieurs ecclésiastiques, qui seuls ont le droit de les changer en œuvres équivalentes. 3° Il faut se confesser et recevoir dignement l'absolution. La confession est requise, lorsqu'il s'agit de gagner une indulgence plénière, même pour ceux qui ne se sentent coupables d'aucune faute grave. On peut cependant gagner ces sortes d'indulgences, sans se confesser de nouveau pendant les huit premiers jours qui suivent la confession, pourvu qu'on soit demeuré en état de grâce. Quant à ceux qui se sont souillés par des fautes mortelles, il est clair qu'ils doivent se réconcilier avec Dieu avant de songer au gain des indulgences. Les indulgences ne remettent point les péchés. On n'en obtient le pardon, au moins pour les fautes graves, que par le sacrement de pénitence. L'indulgence, comme nous l'avons dit, n'est qu'une sorte d'appoint et de supplément à l'impuissance où nous nous trouvons de satisfaire nous-mêmes à la justice divine, et rien de plus. D'où il suit qu'on doit regarder comme fausses et apocryphes les bulles d'indulgences, qui promettent le pardon et la rémission des péchés avec celle de la peine qui leur est due. Le saint concile de Trente, pour remédier aux abus nés de ces prétendues bulles, si contraires à la vraie doctrine, a supprimé et interdit pour toujours (1), sous les peines les plus graves, le mode alors usité pour leur

(1) Session 21^e, chap. 9 de la réforme. *Cum multa... adversus pravos quæstorum abusus remedia fuerint inutilia, statuit ut posthac, in quibuscumque christianæ religionis locis, eorum nomen atque usus penitus aboleatur.*

publication, et qui avait pour effet de soustraire les indulgences douteuses ou falsifiées, au légitime contrôle des premiers pasteurs. Cette publication était effectivement confiée à certains ordres religieux, qui envoyaient sous le nom de *questeurs* des hommes chargés de publier les indulgences, et de recueillir les aumônes des fidèles. Personne n'ignore que la première cause du schisme et de l'hérésie du XVI^e siècle, qui ébranla l'Eglise, et qui l'eût renversée, si la main toute-puissante de Dieu ne l'avait faite impérissable et immortelle, remonte à la rivalité qu'excitèrent entre les Dominicains et les Augustins, auxquels Luther appartenait, les indulgences accordées par Léon X à tous ceux qui contribueraient de leurs biens à l'érection de la merveilleuse basilique de saint Pierre. Depuis cette époque, le soin de publier les indulgences a été remis exclusivement aux évêques, qui seuls exercent maintenant ce droit, si convenable d'ailleurs à leur charge et à leur autorité dans l'Eglise. 4^o Il est prescrit, pour la plupart des indulgences plénières, de s'approcher de la sainte Eucharistie, avec l'humilité, la pureté de conscience, et la dévotion qu'exige ce grand sacrement. 5^o Enfin, il faut prier, pendant quelque temps, aux intentions du souverain pontife, c'est-à-dire pour l'accroissement et la propagation de la foi catholique, pour l'exaltation et le triomphe de l'Eglise, pour l'extirpation des hérésies, pour la paix et l'union entre les princes chrétiens, etc. Il suffit de réciter à cette fin les litanies de la sainte Vierge ou du saint nom de Jésus, ou quelque autre prière équivalente.

Quoiqu'il ne soit pas strictement nécessaire d'être en état de grâce pour commencer les œuvres auxquelles sont attachées les indulgences, il est bon et utile, néanmoins, de le faire précéder par la confession sacramentelle, parce que la grâce pénètre plus avant dans les âmes et y produit des fruits plus abondants, quand sa rosée tombe sur une terre bien préparée, ainsi que Jésus-Christ a daigné nous l'apprendre pour

les effets de la parole divine (1). Du reste, si l'on peut commencer l'accomplissement des œuvres prescrites sans être en état de grâce, il faut au moins être réconcilié par l'absolution lorsqu'on remplit la dernière condition de l'indulgence.

L'Eglise peut rendre applicables aux défunts les indulgences, mais d'une manière bien différente de celle dont elle en use avec les vivants. A ceux-ci elle accorde les indulgences directement, par *voie d'absolution*, comme disent les théologiens, en vertu du pouvoir et de l'autorité qu'elle exerce sur eux ; tandis qu'elle ne les applique que par *voie de suffrage* aux morts, qui ne sont plus soumis à sa juridiction : c'est-à-dire que ces âmes, ayant été citées au tribunal de Dieu pour y rendre compte de leur administration, sont maintenant tout à fait aux mains de sa justice. Dieu, cependant, fléchi par les prières de celle qui les a enfantés à Jésus-Christ, veut bien les faire participer au sacrifice de propitiation, aux bonnes œuvres des fidèles, aux indulgences, à proportion du degré de charité qui régnait en elles lorsqu'elles ont été séparées de leurs corps. L'application qui leur est faite de ces biens spirituels, prend sa source dans l'union mystérieuse qui relie tous les membres de l'Eglise à Jésus-Christ. Mais le jour tant désiré de leur délivrance est le secret de Dieu. Il le tient seul à sa disposition, et il applique la vertu du saint sacrifice, les prières de l'Eglise, les suffrages des fidèles, aux âmes des défunts, selon les règles de sa miséricorde et de sa justice, dit saint Augustin (2), et proportionnellement au soin qu'ils ont pris eux-mêmes pendant leur vie, de s'en rendre dignes.

Chargés nous-mêmes d'innombrables péchés, que nous avons si peu rachetés devant Dieu, sachant d'ailleurs que ceux de

(1) Saint Luc, 8. 15. Quod autem in bonam terram, hi sunt qui in corde bono et optimo audientes verbum retinent, et fructum afferunt in patientiâ. (2) Livre sur le soin qu'on doit donner aux morts, chap. 1. Genere igitur vitæ, quod gessit quisque, efficitur ut prosint quæcumque pro illo piè fiunt, cum reliquerit corpus.

qui nous ont précédés avec le signe de la foi, ont emporté par-delà le tombeau de lourdes dettes qu'ils devront acquitter jusqu'à la dernière obole, nous devons nous efforcer de mériter pour nous-mêmes et d'appliquer souvent aux âmes des défunts, les indulgences dont l'Eglise nous ouvre le trésor, afin de nous libérer, s'il est possible, des redoutables créances de la justice divine, et de diminuer, pour les âmes souffrantes du purgatoire, le temps et la durée de l'expiation. De ce qui vient d'être dit, il faut conclure : 1° que c'est une erreur justement condamnée, de soutenir que les indulgences ne peuvent être profitables aux âmes des morts; 2° qu'on ignore comment elles leur sont appliquées, et dans quelles conditions elles abrègent ou terminent leurs peines.

CHAPITRE SIXIÈME.

Sur l'Extrême-Onction.

PREMIÈRE DISSERTATION.

Utilité pour les chrétiens de bien connaître ce sacrement. L'Extrême-Onction est un des sacrements de la loi nouvelle. Jésus - Christ seul en est l'auteur. Quel en est le ministre ? Sa matière et sa forme.

Quelle heureuse et sainte influence exercerait sur la vie des chrétiens, pour la guider dans les voies de la vertu, le souvenir habituel des bontés de Dieu ! De quels troubles surtout, et de quelle agitation seraient préservés leurs derniers moments, s'ils avaient plus souvent présente à la pensée cette Providence si pleine de tendresse, qui les suit depuis leurs premiers pas dans la vie jusqu'au tombeau, pour ne laisser périr aucun de ceux

dont la rédemption, dit saint Pierre (1), « est le fruit du sang « précieux de Jésus-Christ, l'agneau pur et sans tache. » Le Sauveur, en effet, ne s'est pas contenté de nous ouvrir la route du ciel par le baptême, et de nous la rendre facile à l'aide de sa grâce et des autres sacrements; il a voulu encore, au moment où nous allons quitter la terre, aplanir les derniers obstacles et nous faire toucher plus sûrement au terme de notre course, par l'établissement de l'Extrême-Onction..

Mais il semble que l'ingratitude des hommes se soit accrue en raison des richesses de la miséricorde de Dieu. Qui le croirait? Ce sacrement, armure puissante pour le dernier combat, fixe à peine l'attention d'un grand nombre de chrétiens, parmi ceux même qui ont gardé la foi, et qui se piquent d'une certaine régularité. Les uns le considèrent comme une cérémonie, dont la nécessité ne leur semble pas démontrée « pour s'en aller, comme parle l'Ecclésiaste (2), « en la maison de leur éternité. » Les autres le redoutent comme un arrêt de mort, ou tout au moins comme un triste présage. Son nom seul les glace d'une sorte d'effroi. De là vient que les premiers se privent volontairement du moyen que Dieu leur offre, pour triompher, dans la dernière lutte, des assauts du démon; et que les autres, jouets d'une crainte humaine et puérile, assignent à la réception de ce sacrement les plus lointaines limites. Ils ne le demanderont, si toutefois la mort leur en laisse le temps, qu'à la dernière extrémité; c'est-à-dire, lorsque la violence du mal, l'affaiblissement de l'esprit et le trouble inséparable de ce fatal moment, ne leur laisseront plus assez de raison ni de calme, pour y apporter les dispositions qu'il exige. Le moyen de remédier à ce double désordre, c'est qu'ils s'instruisent les uns et les autres, pendant qu'ils sont pleins de vie et de santé, de la nature de ce

(1) Première épître de S. Pierre, 1. 18. *Scientes quod non corruptibilibus auro vel argento redempti estis..... sed pretioso sanguine quasi agni immaculati Christi et incontaminati.* (2) Ecclésiaste, 12, 5. *Ibit homo in domum æternitatis suæ.*

sacrement, et des grâces dont il est la source. Cette étude les familiarisera avec l'idée de la mort et la nécessité où nous nous trouvons tous, de franchir un jour ce grand passage. Salutaire pensée ! « Qu'elle préside à toutes vos actions, dit l'Ecclésiastique (1), et vous ne pécherez jamais. » S'ils la repoussent comme une source de tristesse, nous leur rappellerons les paroles de saint Paul aux Corinthiens (2), « que la tristesse, qui est » selon Dieu, produit pour le salut une heureuse pénitence » ; et ce que disait le même apôtre aux Hébreux (3), « que l'assujétissement aux lois de la vie chrétienne semble, à la vérité, » pour le siècle présent, un sujet de tristesse et non de joie ; » mais que plus tard il fait recueillir un fruit très-doux de justice à ceux qui se sont pliés à son austère discipline. »

L'*Extrême-Onction* est ainsi appelée, parce que, des diverses *Onctions* employées dans les Sacrements, elle est la dernière que reçoive un chrétien. La première a lieu dans le baptême ; la seconde, dans la confirmation ; la troisième, dans l'ordination sur ceux que l'Eglise appelle au sacerdoce ; et la dernière, dans la maladie, lorsqu'il s'y joint un danger grave de mort.

L'épître de saint Jacques renferme en peu de mots la doctrine catholique sur le sacrement de l'Extrême-Onction (4) : « Quel » qu'un de vous est-il malade, dit l'Apôtre ? qu'il appelle les » prêtres de l'Eglise, et qu'ils prient sur lui, en l'oignant » d'huile au nom du Seigneur ; et la prière de la foi sauvera

(1) Ecclésiastiq. 7. 40. In omnibus operibus tuis memorare novissima tua, et in æternum non peccabis. (2) 2 Cor. 7. 10. Quæ enim secundum Deum tristitia est, penitentiam in salutem stabilem operatur. (3) Hébr. 12. 11. Omnis autem disciplina in præsentem quidem videtur non esse gaudii, sed mœroris ; postea autem fructum pacatissimum exercitatis per eam reddet justitiæ. (4) Epît. de S. Jacq. 5. 14 et 15. Infirmatur quis in vobis ? Inducat presbyteros ecclesiæ, et orent super eum, ungentes eum oleo in nomine Domini ; et oratio fidei salvabit infirmum et alleviabit eum Dominus ; et si in peccatis sit, remittentur ei.

» le malade, et le Seigneur le soulagera; et s'il a commis des » péchés, ils lui seront remis. »

Ces remarquables paroles établissent l'Extrême-Onction comme un des sacrements de la loi nouvelle, ainsi que l'a défini le concile de Trente (1), sous peine d'anathème. On y trouve en effet tout ce qui constitue un vrai sacrement. Le *sujet*, auquel on doit appliquer le signe sensible, « *quelqu'un est-il* » *malade?* » le *ministre*, « qu'il appelle les *prêtres de l'Eglise*; » la *matière*, « qu'ils l'oignent d'*huile* au nom du Seigneur; » la *forme*, « qu'ils *prient* sur lui; » l'*effet*, « s'il a commis des » *péchés*, ils lui seront *remis*. » Origène, saint Jean Chrysostôme, saint Jérôme, saint Augustin et plusieurs autres Pères mentionnent formellement le sacrement de l'Extrême-Onction. Je me borne à un seul texte : « Quand les ministres de Dieu, » dit saint Jérôme (2), *oignent d'huile un malade*, ils relèvent » son courage par la vertu de la foi. Ils soulagent sa douleur » par une prière, qu'exaucera la clémence de Dieu, *dont l'huile* » *sainte est le sacrement*. » Les autres citations, que je pourrais faire suivre, ne seraient ni moins précises ni moins concluantes.

L'Evangile ne dit point si ce sacrement a été établi par Jésus-Christ avant ou après sa résurrection. Le passage de saint Marc, où il est raconté que les Apôtres « oignaient » d'huile les malades et les guérissaient (3) » ne prouve pas que l'Extrême-Onction fût dès lors réellement instituée. L'onction miraculeuse, dont il s'agit dans le texte évangélique,

(1) Session 14^e, canon 1 sur l'Extrême-Onction. Si quis dixerit extremam Unctionem non esse verè et propriè sacramentum, à Christo Domino nostro institutum, et à beato Jacobo apostolo promulgatum: sed ritum tantùm acceptum à patribus, aut figmentum humanum: anathema sit. (2) Saint Hyeron. In Marcum, chap. 6. Quandò unguent oleo ægros, fidei virtute corroborant; corroborant etiam intercessione et oratione, quam Dei clementia exaudiet, cujus sacramentum est oleum consecratum. (3) Saint Marc, 6. 12. Et ungebant oleo multos ægros et sanabant.

comme le remarquent les pères du saint concile de Trente (1), n'était guère que l'annonce et la figure de ce sacrement. On peut en conséquence reculer l'époque de son institution, comme celle de plusieurs autres sacrements, du baptême, par exemple, et de la pénitence, jusqu'aux jours qui suivirent immédiatement la résurrection du Sauveur, « lesquels, dit saint » Léon (2), ne se passèrent point sans que le Fils de Dieu ne » révélât aux Apôtres de grands mystères, et ne confirmât plusieurs grands sacrements. » Quoi qu'il en soit, le témoignage de saint Jacques suffit pour assurer à l'Extrême-Onction une origine divine, puisqu'il n'y a que Dieu qui puisse attacher à un simple signe l'admirable vertu de produire la grâce et d'effacer le péché. « Ce n'est point l'apôtre saint Jacques, disent les » Pères du concile de Sens, qui a institué ce sacrement, quoi- » qu'il soit le premier qui en ait formulé la promulgation. Car » la prérogative de conférer la gloire avec la grâce, ne peut » appartenir qu'à notre divin Sauveur Jésus-Christ (3). »

Quelques détails sont ici nécessaires, pour rendre complète, autant qu'il est possible, l'instruction des fidèles sur ce sacrement.

Lorsque l'Apôtre ordonne *d'appeler les prêtres de l'Eglise, inducat presbyteros ecclesie*, il marque par là que les prêtres sont les ministres de l'Extrême-Onction. Le terme par lequel il les désigne, ne peut s'entendre ici que des ministres légitimement ordonnés, à l'exclusion de tout autre. C'est sans aucun fondement que Luther et Calvin, par une fausse interprétation du mot *prêtre*, qui en grec, d'où il dérive, signifie *ancien*, en ont fait, au sujet de l'Extrême-Onction, l'application aux *Anciens* du peuple ou aux *magistrats*; comme si l'âge ou la

(1) 14^e session, chap. 1 de l'Extrême-Onction. Instituta est autem sacra hæc unctio infirmorum tanquam verè et propriè sacramentum novi testamenti à Christo Domino nostro, apud Marcum quidem insinuaturn, per Jacobum autem apostolum promulgatum. (2) Saint Léon, premier sermon sur l'Ascens. (3) Concile de Sens, 1528.

dignité pouvaient suppléer au caractère de l'ordination, et donner le pouvoir d'administrer valablement les sacrements. Le concile de Trente, interprète fidèle de la tradition, défend, sous peine d'anathème (1), d'expliquer ainsi les paroles de l'apôtre et de regarder comme ministres de l'Extrême-Onction les vieillards ou les magistrats. Le titre d'*anciens*, qui a servi de prétexte aux hérétiques, fut donné, dès les temps apostoliques, aux ministres de la religion, soit parce qu'ils furent d'abord choisis parmi les hommes avancés en âge, soit plutôt pour leur rappeler qu'ils doivent montrer, dans toute leur conduite, la sagesse, la maturité et l'expérience des vieillards.

Quelques-uns ont conclu, dans un autre sens non moins bizarre, du terme dont se sert saint Jacques, que les prêtres seuls, et non point les évêques, ont le droit d'administrer ce sacrement. Cette conséquence ne peut se déduire aucunement des expressions de l'apôtre, parce que dans les écrits apostoliques, les évêques sont souvent compris avec les simples prêtres sous le nom d'*anciens*, véritable signification du mot *prêtre*. « Si saint Jacques n'a voulu parler que des prêtres du second ordre, dit le pape Innocent I (2), c'est qu'il considérait les grandes occupations des évêques comme incompatibles avec la visite habituelle des malades et les soins de chaque moment, pour ainsi dire, que demande leur état. » Il serait d'ailleurs absurde de contester le pouvoir d'administrer un sacrement au premier pasteur, à celui qui a, de droit divin, la supériorité sur les autres, et qui possède éminemment toute la plénitude du sacerdoce.

Durant les premiers siècles, c'était une coutume à peu près

(1) Chap. 3^e et canon 4^e sur l'Extrême-Onction. Si quis dixerit presbyteros ecclesiæ, quos beatus Jacobus adducendos esse ad infirmum inungendum hortatur, non esse sacerdotes ab episcopo ordinatos, sed ætate seniores in quavis communitate; ob idque proprium extremæ Uactionis ministrum non esse solum sacerdotem: anathema sit. (2) Innocent I, lettre à Décentius.

générale, de réunir plusieurs prêtres pour conférer l'Extrême-Onction, selon la règle que semble indiquer le texte sacré : « *Inducat presbyteros*, qu'il appelle *les prêtres*. » Les uns appliquaient l'huile sainte, tandis que les autres proféraient les paroles. L'Eglise grecque exige encore aujourd'hui qu'il y ait au moins trois prêtres pour l'administration de ce sacrement. Cet usage n'existe plus dans l'Eglise latine, parce que, dit saint Thomas (1), « un seul prêtre agissant au nom de toute l'Eglise, représente réellement dans sa personne tout le corps sacerdotal. » Du reste, tout prêtre ne possède point le droit d'administrer l'Extrême-Onction. Elle ne peut être donnée, excepté dans le cas de vraie nécessité, que par ceux qui jouissent de la juridiction pastorale, ou tout au moins avec leur consentement.

La matière de l'Extrême-Onction est l'huile d'olives, consacrée par l'Evêque, le jeudi saint, sous le nom d'*huile des infirmes*. Nous disons l'*huile d'olives*, parce que la liqueur grasse, exprimée de ce fruit, est la seule à laquelle convienne proprement le nom d'huile. Rien ne pouvait mieux que cette matière représenter les effets produits dans l'âme par ce sacrement. Les propriétés de l'huile sont d'*adoucir* et de *guérir* les plaies sur lesquelles on en fait l'application, de *fortifier* et d'*éclairer*. Image fidèle de l'action intérieure du Saint-Esprit, qui par l'Extrême-Onction *ranime dans l'âme les rayons de la foi* plus ou moins affaiblis, la *purifie* des restes du péché, la *fortifie* contre les tentations et les frayeurs du dernier combat, en *adoucit* les peines, et *guérit* même parfois, lorsque la gloire de Dieu ou le salut du mourant l'exige, les infirmités corporelles.

L'application de la matière sur les différentes parties du corps du malade, et en particulier sur les organes des sens, est accompagnée de certaines paroles que le prêtre prononce à chacune des onctions. Ces paroles sont la *forme* du sacre-

(1) Saint Thom. 4^e Liv. contre les Gentils, chap. 83^e.

ment. Elles sont ainsi conçues et répétées avec une variante spéciale à chaque sens : « *Que Dieu, par cette onction et par son infinie miséricorde, vous pardonne les péchés que vous avez commis par la vue, par l'ouïe, par le toucher, etc., au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.* » Cette forme est indiquée par le texte même de saint Jacques, où sans marquer précisément les mots qui doivent la composer, l'Apôtre se contente de dire : « Que les prêtres prient sur lui, et la prière de la foi le sauvera. » Dans la plupart des sacrements, la forme est *indicative* ou *déclarative*, c'est-à-dire qu'elle indique et annonce l'effet certain et immédiat de la grâce attachée au signe sensible, lorsque toutefois elle ne trouve point d'obstacle dans les dispositions de celui qui les reçoit. C'est ainsi que dans le baptême la tache originelle est effacée, au moment même où le ministre profère les paroles : : « *Je te baptise* », et dans le sacrement de pénitence, l'âme recouvre la grâce et l'innocence perdues par le péché, lorsque le prêtre prononce les paroles de la forme : « *Je t'absous de tes péchés* », etc... Il n'en est pas de même quant à l'extrême-onction. Le divin auteur des sacrements, en ordonnant que les prêtres appelés près du malade prieraient pour lui, a voulu que la forme en fût *déprécatrice*. La raison ou l'explication de cette différence se trouve peut-être dans un des effets produits par l'extrême-onction, celui de rendre la santé aux malades. La fin première de ce sacrement est, à la vérité, la vie spirituelle de l'âme par la grâce. Mais celle du corps n'y est point oubliée, puisqu'il est écrit « *que le Seigneur soulagera le malade, en même temps que ses péchés lui seront remis.* » L'extrême-onction peut donc rendre la santé, si Dieu, dans sa sagesse et sa miséricorde veut donner au malade le temps d'expier plus amplement ses fautes, ou s'il lui fait l'honneur de juger sa présence sur la terre et son concours, utiles à l'exécution de quelque'un de ses desseins. Or, comme cet effet, qui est le propre de l'extrême-onction, n'en est pas cependant toujours la suite, la forme devait en

être *déprécative*, c'est-à-dire en termes de prière, afin d'obtenir de la bonté de Dieu, l'effet que ce sacrement n'opère pas toujours par lui-même. « Car la prière du juste qui s'élève vers » le ciel comme un encens d'une agréable odeur, arrive au » trône de Dieu en perçant les nuages, dit l'Ecclésiastique (1), » et le Très-Haut l'accueille et se laisse fléchir. » C'est ainsi que Loth échappa à l'embrasement de Sodome, par la médiation d'Abraham, dont la prière eût même sauvé de sa ruine cette ville abominable, s'il s'y fût trouvé seulement dix justes (2). C'est pour le même motif que les prières sont si multipliées dans l'administration de ce sacrement ; que l'Eglise y implore le secours des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges, de tous les saints ; qu'elle engage les personnes présentes à joindre leurs prières aux siennes, afin de faire à Dieu une sainte violence, et d'attirer les regards de sa miséricorde sur les malades, qui n'en ont jamais eu un besoin plus pressant pour le corps et pour l'âme que dans cette triste et périlleuse extrémité, où l'un se débat aux prises avec la mort, et l'autre va voir se décider son sort éternel.

DEUXIÈME DISSERTATION.

Manière d'administrer l'Extrême-Onction. A qui doit-on l'administrer ? Peut-on réitérer ce sacrement ? Est-il absolument nécessaire pour le salut ? Quelles dispositions demande l'Extrême-Onction dans ceux qui le reçoivent ? Quels sont les effets de ce sacrement ?

Les onctions ne se font pas à toutes les parties du corps indifféremment. L'Eglise en a fixé l'application aux organes

(1) Ecclésiastiq. 35. 21. Oratio humiliantis se nubes penetrabit.

(2) Gen. chap. 18 et 19. Quid si inventi fuerint ibi decem ? Et dixit : « Non delebo propter decem.

des sens, qui sont comme les portes, par lesquelles le péché entre dans l'âme, ou les instruments qui l'opèrent. Eugène IV, dans le *Décret aux Arméniens*, énumère en ces termes l'ordre des onctions : « L'onction, dit-il, doit se faire aux yeux, à » cause de la vue; aux oreilles, à cause de l'ouïe; aux narines, » à cause de l'odorat; à la bouche, à cause du goût ou des » péchés de paroles; aux mains, à cause du toucher; aux » reins, qui sont le siège de la concupiscence; aux pieds, » enfin, qui nous conduisent dans les sentiers du mal (1). »

Quoique tout homme baptisé ait un droit incontestable à la réception d'un sacrement institué pour le salut de tous, personne cependant ne peut demander ni recevoir l'Extrême-Onction qu'en maladie. Ainsi l'enseigne Saint-Jacques : « Si » quelqu'un, dit-il, *est malade*, qu'il fasse venir les prêtres. » L'extrême-onction est donc, à proprement parler, le sacrement des malades. Il a pour double objet le soulagement du corps et la guérison de l'âme. Il faut donc que le corps soit réellement malade, pour qu'on puisse lui administrer le sacrement qui doit le soulager.

Toute espèce de souffrance ou d'indisposition n'y donne pourtant point droit. Il faut que la maladie entraîne le danger au moins probable de mort, c'est-à-dire cette crainte grave et fondée, que justifient de funestes symptômes. On ne doit pas néanmoins attendre au dernier jour ni au dernier moment, de peur que le malade, privé de ses sens et de sa raison, ne perde les fruits de ce remède céleste, qui n'opère la grâce qu'en proportion de la foi et des heureuses dispositions de ceux à qui on l'applique; dispositions qui se rencontrent rarement dans ceux qui en diffèrent la réception, par négligence ou par une frayeur déraisonnable et peu digne d'un chrétien.

(1) Ungendus est in oculis propter visum, in auribus propter auditum, in naribus propter odoratum, in ore propter gustum vel locutionem, in manibus propter tactum, in pedibus propter gressum, in remibus propter libidinem ibidem vigentem.

Les bons effets qu'il doit produire pour l'âme et pour le corps, ne peuvent guère être recueillis que par ceux qui manifestent actuellement, ou qui ont témoigné, avant de perdre l'usage de leurs sens, un sincère désir de le recevoir. Tout autre grand danger, quelque certain qu'il puisse être d'ailleurs, n'autorise point l'administration de ce sacrement. Un voyage de long cours, une navigation périlleuse, une bataille très-prochaine, la perspective même d'une mort assurée, ne sont que des motifs insuffisants, parce que celui dont la vie est en péril dans ces circonstances, n'a cependant rien perdu jusqu'à de la santé, et ne peut être compris dans les termes de l'Apôtre : « Si quelqu'un est *malade*, etc.... »

On peut administrer l'Extrême-Onction aux vieillards, quand même ils n'auraient aucune autre maladie, lorsqu'on les voit tomber fréquemment en défaillance, et que leur décrépitude annonce une mort prochaine. Car le moindre accident, la plus légère faiblesse suffisent pour détruire en eux les restes d'une vie qui s'éteint, pour ainsi dire, d'heure en heure.

On doit aussi conférer ce Sacrement aux jeunes enfants dangereusement malades, lorsqu'ils ont atteint l'âge où l'on commence à distinguer le bien d'avec le mal. Ils peuvent, en effet, s'être rendus dès lors coupables de péchés plus ou moins graves, et ils ont par là même, comme les autres fidèles, droit à un sacrement qui les efface. Quant à ceux qui ne sont point parvenus à l'âge de discrétion, comme ils ont conservé leur innocence, il n'y a rien à purifier en eux. On peut en dire autant de ceux qui, depuis leur naissance, n'ont jamais eu l'usage de leur raison.

L'Extrême-Onction peut être réitérée. Mais il faut pour qu'on puisse l'administrer plusieurs fois à la même personne, ou qu'elle soit atteinte d'une nouvelle maladie, ou que la première, après un commencement de vraie convalescence, reparaisse tout à coup sous des dehors effrayants; réitération

qui peut avoir lieu, dans les mêmes conditions, à chaque rechute sérieuse et menaçante.

Quoiqu'il n'y ait aucune loi positive, ni divine, ni ecclésiastique, qui oblige les fidèles à recevoir l'Extrême-Onction, néanmoins comme elle est un remède très-salutaire, offert aux hommes par la bonté de Dieu, dans le temps où ils sont le plus abandonnés des secours humains et de leurs propres forces, ce serait être ennemi de soi-même, et méconnaître ses plus chers intérêts, que de se priver volontairement des grâces et des avantages qu'il procure. Le Concile de Trente déclare que « *le mépris de ce Sacrement est un grand crime, (1)* » et une injure faite au Saint-Esprit. »

Les dispositions requises pour la réception de ce Sacrement sont ou extérieures ou intérieures. Les premières consistent à mettre le malade et la chambre qu'il habite, dans un état de propreté et de décence, qui annonce le respect dû aux choses saintes. Il serait étrange et très-inconvenant qu'on reçût avec moins d'égard les prêtres de l'Eglise, lorsqu'ils viennent remplir les saintes fonctions de leur ministère, qu'on n'en aurait à l'endroit d'une personne de considération. Il faut, en conséquence, nettoyer avec soin l'appartement du malade, par respect pour le sacrement, y disposer une table couverte d'une nappe blanche et d'un crucifix; préparer un bassin contenant un peu de ouate pour essuyer la place des onctions, un cierge qu'on allumera pendant la cérémonie, et un vase d'eau bénite. Il est convenable aussi de laver les parties du corps, sur lesquelles doivent se faire les onctions. C'est aux personnes à qui la garde des malades est confiée, que la religion recommande, plus qu'à tout autre, l'observation de ces règles et de ces pieuses coutumes.

(1) Session 14^e, chap. 3^e de l'Extrême-Onction. Nec verò tanti sacramenti contemptus absque ingenti scelere et ipsius Spiritûs Sancti injuriâ esse potest.

L'Extrême-Onction est un sacrement des vivants. Il faut, par conséquent, être en état de grâce, pour la bien recevoir. De là l'usage à peu près général, dans l'Eglise latine, de la faire précéder des deux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Car, dans les premiers siècles, on l'administrait avant le saint viatique, parce qu'ayant la vertu de remettre les péchés (1), on la regardait comme la perfection et la consommation de la pénitence, et comme une excellente préparation à l'Eucharistie. L'Eglise, qui ne fait rien qu'avec sagesse, a cru devoir changer l'ordre primitif, à l'encontre de certains préjugés populaires, et dans la crainte surtout que les vaines appréhensions qui font souvent remettre la réception de l'onction des mourants, jusqu'au dernier période de la vie, ne leur enlèvent cette liberté d'esprit nécessaire « pour discerner, comme parle saint Paul (2), le « corps du Seigneur, » lorsqu'on leur donnerait le saint viatique.

Les dispositions intérieures pour recevoir l'Extrême-Onction sont : 1° d'être exempt au moins de toute faute mortelle, et, s'il se peut, de l'affection au péché véniel ; 2° d'avoir cette foi vive et cette grande confiance, que Jésus-Christ exigeait de ceux qui lui demandaient leur guérison. C'est ce qu'enseigne saint Jacques, lorsqu'il dit que « la prière accompagnée de la » *foi* soulagera le malade ; » 3° de se montrer plus en peine du salut de son âme, que de la conservation et la santé de son corps ; 4° de se résigner entièrement à la volonté de Dieu, soit pour la prolongation de la vie, si Dieu la juge nécessaire, soit pour la mort, si l'arrêt en est irrévocablement prononcé ; 5° de lui témoigner, par une charité ardente, le désir de le voir et d'être réuni à lui pendant l'éternité ; 6° enfin, de s'unir intérieurement au prêtre, de suivre de cœur les prières qu'il récite,

(1) Epît. de saint Jacq. 5. 15. Et si in peccatis sit, remittentur ei.

(2) 1 Cor. 11. 29. Non dijudicans corpus Domini.

de faire, s'il est possible, un acte de contrition des péchés commis par chacun des sens, à mesure qu'il y applique l'onction, et de se repentir sincèrement devant Dieu d'avoir, selon l'expression de saint Paul (1), fait servir au péché et à l'iniquité, des membres qui ne devaient servir qu'à la justice et à l'innocence.

Mais rien n'est plus capable d'inspirer aux fidèles une profonde estime de ce sacrement, que la pensée des consolations et des secours qu'il apporte aux fidèles qui le reçoivent avec d'heureuses dispositions. Entraînés, comme nous le sommes, et trop souvent séduits par les choses extérieures, nous penchons sans cesse vers la terre. Nous y fixons nos cœurs; nous y plaçons nos joies, nos espérances, et les rêves d'un avenir, que nous nous figurons presque sans limite. Quoique la foi nous apprenne que « si cette maison terrestre où nous habitons, » vient à se dissoudre (2), Dieu nous donnera dans le ciel une » autre demeure, qui ne sera point faite de main d'homme, » la nature néanmoins s'afflige et se désole à cette pensée de la dissolution; elle voudrait ne pas être dépouillée de ce corps, si misérable qu'il soit, « mais que ce qu'il y a de mortel en lui » fût absorbé par la vie. » Tout nous invite à détacher nos âmes d'un monde qui passe comme l'ombre et qui est tout semé de peines et de tristesses; « et cependant, dit le Pape saint Grégoire (3), nous ne savons nous résoudre à faire volontairement l'abandon et le sacrifice de ce que nous perdons » tous les jours malgré nous.

A la frayeur naturelle de la mort, pour laquelle l'homme éprouve une horreur instinctive et qu'il regarde comme le

(1) Rom. 6. 19. Exhibuistis membra vestra servire immunditiæ et iniquitati. (2) 2 Cor. 5. 1 et suiv. Scimus enim quoniam si terrestres domus nostra hujus habitationis dissolvatur, quod ædificationem ex Deo habemus domum non manufactam, æternam in cælis. Nam et in hoc ingemiscimus, habitationem nostram, quæ de cælo est, superindui cupientes. (3) Saint Grég. 5^e hom. sur l'Ev.

plus grand des maux, vient encore s'ajouter le souvenir d'une carrière hélas ! passée peut-être tout entière dans le péché et l'oubli de Dieu. « Car, dit le Sage (1), en parlant des impies, c'est à l'heure de la mort qu'ils seront pleins d'épouvante à la pensée de leurs crimes, et que leurs iniquités se souleveront contre eux. » Comment en effet soutenir l'idée de ce tribunal, devant lequel il faudra bientôt comparaître, avec la certitude d'y trouver un juge irrité, prêt à tirer vengeance du mépris de ses grâces ? D'un autre côté, le démon, qui nous présentait le vice sous de riantes images, et qui réussissait à en atténuer à nos yeux la malice, ne sera plus ce serpent qui s'insinuait dans nos cœurs par la douceur et la persuasion ; il se sera transformé en lion rugissant (2), tournant autour de notre lit de douleurs, pour nous exagérer la rigueur des justices divines et la difficulté du pardon, et s'efforçant de nous jeter dans le désespoir à la vue de nos péchés, dont il n'a cessé d'être l'assidu et perfide instigateur.

Que l'homme pécheur se rassure néanmoins ; qu'il relève son courage abattu peut-être par ces pensées ; qu'il appelle à son secours l'espérance chrétienne, appuyée tout ensemble sur la parole de Dieu qui nous a promis sa grâce pour nous sauver ; et sur sa providence qui sait tous les moyens de nous sauver ; et sur sa grande clémence toujours prête à user de ces moyens pour nous sauver ; et sur sa toute-puissance enfin, à laquelle nous savons que rien n'est impossible (3), dès qu'elle veut nous sauver. L'Extrême-Onction nous en offre le gage le plus heureux. Institué par le divin Maître, pour être le soutien et la force des malades dans le combat final et décisif livré par le démon à la défaillance humaine, ce Sacre-

(1) Sag. 4. 20. Venient in cogitatione peccatorum suorum timidi, et traducunt illos ex adverso iniquitates ipsorum (2) 1^e Epit. de saint Pierre, 5. 8. Adversarius vester diabolus, tanquam leo rugiens, circuit quærens quem devoret. (3) Saint Matth. 19. 26. Apud Deum autem omnia possibilia sunt.

ment est comme un arsenal, où se trouve l'armure complète dont a besoin le chrétien pour sortir victorieux de cette dernière lutte, « le bouclier de la foi, pour éteindre les traits » enflammés du malin esprit (1); « le casque du salut, » qui le munit contre les noirs fantômes de l'enfer; « l'épée spirituelle, qui est la parole de Dieu » par laquelle il renverse et met en fuite les légions ennemies.

Outre ces heureux effets de force, de consolation, d'assurance et de calme en face du tombeau, produits par l'Extrême-Onction, outre l'effacement des restes du péché et d'une partie de la peine temporelle, comme l'enseigne saint Thomas (2), par l'union des souffrances et de la maladie aux souffrances du Sauveur, ce sacrement a encore la vertu de rendre aux malades la santé corporelle, quand il est expédient pour leur salut; c'est la doctrine expresse du concile de Trente et de toute la tradition (3). Si ce merveilleux effet est devenu plus rare de nos jours, par l'affaiblissement général de la foi, ceux qu'il opère sur l'âme n'en sont pas moins certains. Les chrétiens qui le reçoivent dans de bonnes dispositions, ont le juste espoir qu'au sortir de la vie, si l'heure est venue pour eux de la quitter, la miséricorde divine les accueillera au nombre de ceux dont il est écrit : « Heureux les morts qui meurent dans le » Seigneur. Dès maintenant, dit l'Esprit, ils se reposeront de » leurs travaux; car leurs œuvres les suivent (4). »

Si les malades comprenaient mieux leurs vrais intérêts, ils demanderaient d'eux-mêmes et de bonne heure les secours de

(1) Ephes. 6. 16. et 17. In omnibus sumentes scutum fidei quo possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere. Et galeam salutis assumite, et gladium spiritûs (quod est verbum Dei.) (2) Saint Thom. 4^e liv. de la Somme, chap. 73. (3) Session 14^e chap. 2 de l'Extrême-Onction. Et sanitatem corporis interdum, ubi salutis animæ expedierit, consequitur. (4) Apoc. 14. 13. Beati mortui qui in Domino moriuntur. Amodò jam dicit Spiritus ut requiescant à laboribus suis; opera enim illorum sequuntur illos.

la religion. Il est question pour eux en effet de passer bientôt du temps à l'éternité, et de se préparer à paraître devant Dieu. Quelle imprudence de remettre cette grande affaire à la dernière heure, c'est-à-dire à une heure de trouble, de confusion, d'effroi, d'affaiblissement de toutes les facultés ; et d'attendre, pour régler une chose si décisive et qui demanderait la plus grande attention, qu'on ne soit plus en état de lier deux idées entr'elles.

Quant aux familles, qui ont quelqu'un des leurs atteint d'une maladie grave et sérieuse, nous ne saurions trop les supplier de disposer ces chers malades à la prompte réception des sacrements. Les préparer doucement et pieusement à une mort chrétienne, c'est la meilleure manière de les aimer ; c'est le plus consolant souvenir, qui puisse rester de ceux qu'on a perdus. Qu'elles ferment leurs cœurs à cette fausse tendresse, qui, sous prétexte d'épargner aux mourants une triste annonce, les expose à se perdre éternellement. Pitié cruelle, qui laisse périr les âmes, sans sauver ni guérir les corps, parce que Dieu la réprouve et la maudit.



CHAPITRE SEPTIÈME.

De l'Ordre.

PREMIÈRE DISSERTATION.

Le sacrement de l'Ordre a été établi pour former sur la terre un ministère visible. Combien il est utile pour tous les fidèles d'en connaître la nature. Nécessité de la vocation à l'état ecclésiastique. Marques auxquelles on peut la reconnaître. Dangers de s'y ingérer de soi-même. Suites funestes du défaut de vocation.

Le ministère visible du Fils de Dieu se terminait avec sa vie mortelle. Le sacerdoce dont il était revêtu, l'établissait à la vérité « prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech (1). » Un irrévocable serment lui assurait pour toujours cette haute dignité, où il n'a ni prédécesseur ni successeur, « parce qu'il » demeure lui-même éternellement (2). » Mais ce Pontife sacré de la nouvelle alliance n'exerce plus ses augustes fonctions que d'une manière invisible. Quoiqu'il ait promis d'être avec son Eglise jusqu'à la fin des siècles (3), il ne la conduit plus que par une action secrète et mystérieuse; il ne la gouverne plus que par ses inspirations et par son esprit. Il était digne, par conséquent, de son infinie sagesse, de créer sur la terre un sacerdoce visible, exercé par des hommes, non ses successeurs, mais ses ministres et ses représentants, et qui ne

(1) Ps. 109. Juravit Dominus et non penitebit eum : Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech. (2) Hébr. 7. 24. Hic autem eo quod maneat in æternum, sempiternum habet sacerdotium. (3) Ibid.

formant avec ce souverain prêtre qu'un seul et même ministère, seraient chargés d'offrir en son nom le sacrifice qu'il offre lui-même par leurs mains à son Père, et de remettre en son nom les péchés. C'est de ce sacerdoce extérieur et visible, émanation du sacerdoce éternel de Jésus-Christ, qui en est la perfection comme il en est la source, que se forme le sacrement de la loi nouvelle, appelé communément sacrement de l'*Ordre*.

Il suffit de connaître un peu la nature des autres sacrements, pour voir qu'ils se relient tous au sacrement de l'ordre, de manière que, sans lui, les uns ne pourraient être conférés valablement, les autres seraient dépouillés de toutes cérémonies et de toute pompe religieuse. Il est donc important, même aux simples fidèles, de s'instruire avec soin de tout ce qui concerne ce sacrement. Cette étude leur sera d'ailleurs très utile à d'autres points de vue. 1^o Elle leur apprendra ce qu'ils doivent de respect et d'honneur aux prêtres, ministres et vicaires de Jésus-Christ, leurs pères et leurs conducteurs dans la foi. 2^o Elle les éclairera sur la conduite qu'ils doivent tenir, soit pour eux-mêmes s'ils se sentent appelés à l'état ecclésiastique, afin d'y entrer par la seule vraie porte (1), qui est Jésus-Christ; soit à l'égard de ceux, aux destinées desquels ils président. Loin d'exercer sur eux une pression ou influence quelconque, ils ne négligeront rien pour constater la liberté de leur détermination, la pureté de leurs vues, l'intégrité de leurs mœurs, la légitimité, en un mot, de leur vocation. 3^o Elle leur montrera l'excellence du sacerdoce chrétien, plus grand mille fois que toutes les grandeurs terrestres, plus élevé que les fonctions des anges, comparé par les saints à la sublime dignité de Marie. L'Ecriture, en effet, prodigue aux prêtres les plus magnifiques appellations. Elle les nomme tour à tour les anges du Dieu des armées (2), les hommes de Dieu (3), les prêtres

.(1) Ev. saint Jean, 10. 9. Ego sum ostium. (2) Malachie, 2. 7. Quia angelus Domini exercituum est. (3) 1 Tim. 6. 11. Tu autem, ô homo Dei.

du Très-Haut (1), le sel de la terre (2), et la lumière du monde (3), les frères (4), les amis (5), et les ambassadeurs de Jésus-Christ (6), la race choisie, le sacerdoce royal, la nation sainte (7); elle va jusqu'à les appeler des Dieux (8). Titres vraiment glorieux, et qui paraissent étranges au premier abord, mais que justifient deux grandes prérogatives, dont sont revêtus les prêtres : je veux dire le double pouvoir de remettre les péchés et de consacrer le corps de Jésus-Christ.

A Dieu seul appartient le droit de choisir ses ministres. « Nul, » dit saint Paul (9), ne peut s'attribuer à lui-même cet honneur; mais il faut y être appelé de Dieu comme Aaron. » Jésus-Christ, ajoute l'Apôtre, n'a point pris de lui-même la glorieuse qualité de pontife; il l'a reçue de celui qui lui a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai établi prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech. »

La mission des Apôtres fut également l'ouvrage de Dieu. Ils la reçurent du Sauveur, « qui appela à lui ceux qu'il voulut (10) »; Pierre et les autres pêcheurs, au bord des flots; Matthieu le publicain, à son comptoir; Paul, sur le chemin de Damas. « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, leur disait-il (11), c'est moi qui vous ai choisis. » Quelle serait donc téméraire et pleine d'impiété la conduite de ceux qui s'ingéreraient d'eux-mêmes dans ces divines fonctions? Successeurs des Apôtres, les prêtres doivent, comme eux, être appelés du ciel. Dieu seul

(1) Gen. 14. 18. Sacerdos Dei altissimi. (2) Saint Matth. 5. 13. Vos estis sal terræ. (3) Saint Luc, 8. 21. Vos estis lux mundi. (4) Saint Matth. 23. 10. Nuntiate fratribus meis. (5) Ev. saint Jean, 15. 14. Vos amici mei estis. (6) 2 Cor. 5. 20. Pro Christo legatione fungimur. (7) 1 petr. 2. 9. Vos genus electum, regale sacerdotium, gens sancta. (8) Ex. 22. 28. Diis non detrahes. (9) Hébr. 5. 4 et 5. Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo, tanquam Aaron. Sic et Christus non semetipsum clarificavit ut pontifex fieret. (10) Saint Marc, 3. 13. Et ascendens in montem, vocavit ad se quos voluit ipse. (11) Ev. saint Jean, 15. 16. Non vos me elegistis, sed ego elegi vós.

a le droit de distribuer les différents postes de son royaume des âmes; « d'établir ici des apôtres (1), là des pasteurs, » comme il appartient à un roi de choisir lui-même ses fonctionnaires et les représentants de son autorité.

Mais à quelles marques pourra-t-on s'assurer que la vocation vient réellement d'en haut? Dieu fait rarement connaître sa volonté par des signes manifestes. Les miracles sortent de l'ordre commun; et s'il s'en est servi quelquefois, en certaines occasions extraordinaires, il n'a point voulu cependant en faire une règle de vocation pour ceux qu'il destinerait au service des autels. Il faut donc recourir aux marques indiquées par les Pères et par les conciles. Nous en citerons deux principales, qui suffisent pour donner à une vocation ce genre de certitude, qui laisse la conscience sans reproche et sans remords.

La première est la sainteté de vie. Elle consiste dans l'innocence du baptême conservée, ou du moins recouvrée par les larmes et les travaux d'une sincère pénitence; dans une probité de mœurs incontestable, et dans une conduite tellement régulière, qu'elle puisse défier la plus sévère enquête. « C'est peu, dit saint Grégoire (2), d'être exempt de crimes. Il » faut s'être placé au dessus même du soupçon. » « Quel est » le pécheur, demande saint Jérôme (3), qui veuille recevoir » les remontrances d'un pasteur, coupable lui-même ou soup- » çonné coupable des faiblesses qu'il reproche aux autres? » » Pour être digne de gravir la montagne du Seigneur, dit le » Psalmiste, et d'habiter dans son sanctuaire (4), il faut avoir » l'innocence des mains, c'est-à-dire des actions, et la pureté

(1) Ephes. 4. 11 et 12. Et ipse dedit quosdam quidem apostolos, quosdam autem prophetas, alios verò evangelistas, alios autem pastores et doctores ad consummationem sanctorum in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi. (2) Saint Greg. Pastoral. (3) Saint Jér. Commentaire sur l'Épître à Tit. (4) Ps. 23. 3 et 4. Quis ascendet in montem Domini, aut quis stabit in loco sancto ejus? Innocens manibus et mundo corde.

» du cœur; » autrement on s'expose au reproche qu'adressait aux pécheurs le même prophète (1) : « Pourquoi publiez-vous mes lois pleines de justice, et pourquoi parlez-vous sans cesse de mon alliance, vous qui haïssez mes préceptes, et qui avez rejeté mes paroles derrière vous? »

L'Eglise a déclaré, dans le concile de Trente (2), qu'on ne doit ouvrir les portes du sanctuaire, et accorder l'honneur du sacerdoce qu'à ceux, dont les mœurs sont irréprochables, et qui jouissent d'une réputation sans atteinte; et afin de rétablir, autant qu'il se pouvait, la coutume des premiers siècles, d'interroger les fidèles sur la conduite des candidats présentés pour le saint ministère, et de ne point les y admettre sans leur concours et leur approbation, le concile ordonne qu'il soit fait, pendant trois dimanches, dans les paroisses qu'habitent les élus, et au moment où l'assemblée est la plus nombreuse, une publication et une sorte d'enquête sur leur naissance, leur âge, leur conduite, etc., et qu'il en soit rendu compte à leurs Evêques.

La sainteté de vie, premier degré qui mène au sacerdoce, n'est pas le seul titre requis pour qu'on puisse y prétendre sans impiété. Cette qualité, qui doit être sans doute beaucoup plus éminente dans les ministres du sanctuaire que dans le reste des fidèles, ne leur est cependant pas tellement particulière, qu'elle ne soit aussi l'apanage des autres chrétiens; puisque, selon saint Pierre (3), « tous, sans exception, » doivent être saints en toutes choses, comme celui qui les a appelés, est saint. Il faut y joindre la droiture d'in-

(1) Ps. 49. 16 et 17. *Peccatori autem dixit Deus : Quare tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum? Tu verò odisti disciplinam : et projecisti sermones meos retrorsum.* (2) Session 23^e, chap. 14. *Ità pietate ac castis moribus conspicui, ut præclarum bonorum operum exemplum et vitæ mōita ab eis possint expectari.* (3) 1^{re} épît. de saint Pierre, 4. 15. *Sed secundum eum qui vocavit vos sanctum, et ipsi in omni conversatione sancti sitis.*

» tention, seconde marque d'une vocation qui vient du
» ciel. »

Un des plus grands fléaux qui puissent désoler l'Eglise de Dieu, celui peut-être qui lui a causé le plus de ravages, provient de l'illusion où tombent tous les jours plusieurs de ceux qui penchent, ou que l'on fait pencher vers l'état ecclésiastique. Aussi, n'est-il pas de sujet qui soit plus digne de leur méditation, et des réflexions de ceux qui exercent quelque empire sur leur destinée. En tout dessein, rien n'est plus important que de bien connaître la fin vers laquelle on doit tendre. Lorsque les vues sont pures, on marche sûrement et honnêtement au but, et l'on est certain d'y atteindre, avec l'approbation et le secours de Dieu.

Mais, comme je viens de le dire, telle n'est pas toujours la conduite de ceux qui aspirent à recevoir les saints ordres. Les uns, âmes un peu mercenaires, n'y voient qu'une sorte d'état et de métier, si j'ose ainsi dire, où, comme dans les autres, ils trouveront de quoi vivre, seulement plus au large et avec moins de sueurs, que dans les conditions obscures où le destin les avait placés. Sans doute la loi naturelle, ainsi que la loi divine, permettent de vivre de l'autel à celui qui sert à l'autel. C'était l'avis de saint Paul (1). Ce grand Apôtre approuve « qu'on ne » fasse pas la guerre à ses dépens, qu'on mange le fruit de la » vigne que l'on a plantée, et qu'on boive le lait des trou- » peaux dont on a la garde. » Mais faire des fonctions du saint ministère l'objet d'un gain sordide, et d'un vil intérêt, et le confondre injurieusement par là avec les professions de la vie civile, c'est se rendre en quelque sorte les imitateurs de Simon le magicien, estimer les choses saintes à prix d'argent, et faire des dons de Dieu un trafic sacrilège.

(1) Aux Cor. 9. 7. Quis militat suis stipendiis unquam? Quis plantat vineam, et de fructu ejus non edit? Quis pascit gregem, et de lacte gregis non manducat?

Les autres, entraînés par les préjugés de la naissance et de l'éducation, ou par les sollicitations pressantes d'une famille ambitieuse, ne cherchent dans l'état ecclésiastique qu'une illustration purement temporelle, et l'espérance d'une brillante fortune. Ministres du Très-Haut sans vocation et presque sans foi, ils ternissent l'éclat du sacerdoce par leurs scandales, ou tout au moins ils le rendent méprisable par l'absence des vertus qui devraient reluire en eux. Ils passent au milieu des peuples sans les avoir éclairés par leur science, ni édifiés par la sainteté de leur vie. Leur extérieur, leurs discours, leurs démarches, n'ont rien de la gravité sacerdotale. Ils emploient et prodiguent à des usages profanes les biens de l'Eglise, déposés en leurs mains, non pour servir au luxe et à la vanité, mais pour devenir le patrimoine des pauvres et la ressource de tous les malheureux. C'est à eux que s'adressent les menaces d'Ezéchiel : « Malheur, dit ce prophète (1), » aux pasteurs d'Israël qui se paissent eux-mêmes, » sans songer à paître leurs troupeaux; c'est-à-dire qui, selon saint Paul (2), « cherchent leurs intérêts, et non ceux de Jésus-Christ. »

L'indigne usage des biens de l'Eglise n'est-il pas une des sources des effroyables malheurs, qui, dans ces derniers temps, sont venus fondre sur elle. La spoliation de ces biens, monuments de la piété de nos ancêtres, spoliation devenue presque générale dans la chrétienté, est-elle autre chose qu'un contre-coup de la colère céleste? Ils ont disparu, ou ont été convertis en casernes, en théâtres, en magasins, ces saints établissements, asiles autrefois ouverts au repentir ou à l'innocence contre les dangers du monde. Ils ont été renversés de fond en comble, ces temples magnifiques dont les tours et les flèches apparaissaient

(1) Ezéch. 34. 2. Hæc dicit Dominus Deus : « Væ pastoribus Israël qui pascebant semetipsos : nonne greges a pastoribus pascantur ? (2) Philip. 2. 21. Quæ sua sunt quærunt, non quæ Jesu Christi.

à tous les horizons, et où les louanges de Dieu étaient chantées à toutes les heures du jour et de nuit. Des hommes, plus amateurs des biens de la terre que jaloux de la gloire de Dieu, vinrent, contre l'ordre de la Providence, y chercher une vie molle et une aisance, que le sort avait refusée à la plupart d'entre eux. Leurs prières, faites à la hâte, et dénuées de la ferveur des pieux cénobites et des saints prêtres dont ils tenaient les places, semblaient autant d'outrages à la Divinité. Les saints Anges, protecteurs des temples, reçurent ordre de les abandonner. En les quittant, comme autrefois celui de Jérusalem, aux approches de Titus et de Vespasien. Ils prononcèrent sans doute, au nom d'un Dieu irrité, ces terribles paroles, recueillies par Joseph et par Tacite lui-même : « *Sortons d'ici, sortons d'ici.* » C'est ainsi que Dieu, lorsqu'il veut punir les infidélités des peuples, ordonne à ceux qu'il choisit pour ministres de ses vengeances, de les commencer par son sanctuaire, comme nous l'apprend le prophète Ezéchiél (1).

Pour embrasser dignement l'état ecclésiastique et y entrer par la voie légitime, il faut donc y apporter un désir sincère, non-seulement de servir Dieu avec fidélité, ce qui est le devoir de tous les chrétiens, mais de travailler avec zèle à étendre la gloire de son nom, à augmenter le nombre de ses enfants, et de contribuer, dans la mesure de ses forces, à la conquête et au salut des âmes. Telle est la fin de cette noble profession. Jésus-Christ lui-même nous l'enseigne, quand il dit aux Apôtres (2) : « Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé. » Or, son Père l'avait envoyé pour sauver le monde (3), et en même temps pour lui former de vrais adora-

(1) Ezéch. 9. 6. Senem, adolescentulum et virginem, parvulos et mulieres, interficite usque ad intercionem..... et à sanctuario meo incipite.

(2) Ev. saint Jean, 20, 21. Sicut misit me pater, et ego mitto vos. (3) Ev. saint Jean, 3. 17. Misit Deus Filium suum in mundum, ut salvetur mundus per ipsum.

teurs qui le connussent, l'aimassent et le servissent en esprit et en vérité (1).

Il est encore d'autres dispositions requises en ceux qui aspirent à l'honneur d'être comptés au nombre des ministres de l'Eglise. Elles sont énumérées dans les épîtres de saint Paul à ses deux disciples Timothée et Tite (2). Parmi les qualités que l'apôtre exige particulièrement des évêques et des prêtres, remarquons que la science occupe le premier rang, avec la chasteté et l'innocence des mœurs. C'est qu'ils sont en effet spécialement chargés de l'instruction des fidèles. C'est à eux qu'il incombe d'annoncer la parole de Dieu, et d'instruire les nations, selon l'ordre qui leur en a été donné par Jésus-Christ (3), dans la personne des Apôtres, dont ils tiennent la place. Si, dans l'ancienne loi, Dieu ordonnait par le prophète Malachie, que les lèvres du prêtre fussent les dépositaires et les gardiennes de la science (4), « parce que c'est de sa » bouche, ajoutait-il, que l'on recherchera la connaissance de » la loi ; » s'il déclarait par le prophète Osée, « qu'il rejetterait » loin de lui ceux qui ont rejeté la science (5) ; et qu'il ne leur » permettrait point d'exercer les fonctions de son sacerdoce ; » combien cette qualité n'est-elle pas plus indispensable encore et plus essentielle dans les prêtres de la nouvelle alliance ? Etablis médecins et juges des âmes, comment pourraient-ils sans science, et sans lumières, trouver et appliquer les remèdes qui guérissent, ou « prononcer, comme dit l'Ecriture (6), entre

(1) Ev. saint Jean, 4. 23. *Sed venit hora et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate.* (2) 1^{re} Epît. à Tim. chap. 3. Epît. à Tite, chap. 1. *Oportet episcopum irreprehensibilem esse, ... doctorem.... ut potens sit exhortari in doctrinâ sanâ, et eos qui contradicunt, arguere.* (3) Saint Matth. 28. 18. *Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritûs sancti, etc.* (4) Malachie, 2. 7. *Labia enim sacerdotis custodient scientiam et legem requirunt ex ore ejus.* (5) Osée, 4, 6. *quia tu scientiam repulisti, repellam te ne sacerdotio fungaris mihi.* (6) Deut. 17. 8. 9. *Si difficile judicium esse perspex-*

» une cause et une cause, entre le sang et le sang, entre la
 » lèpre et la lèpre ? » Ne seraient-ils pas du nombre de ces
 aveugles, dont parle Jésus-Christ (1), « qui s'ingérant d'en con-
 » duire d'autres, se précipitent avec eux dans la fosse ?

DEUXIÈME DISSERTATION.

Sur les Irrégularités.

L'Eglise, pour conserver la dignité du sacerdoce chrétien, et maintenir parmi les fidèles la vénération qui lui est due, n'a pas voulu admettre indistinctement aux saints ordres tous ceux qui s'y présentent, lors même qu'ils possèderaient d'ailleurs l'intégrité, les lumières et les autres qualités qu'exige une profession si relevée et si sainte. Elle connaît la malignité du cœur humain, et son penchant à juger avec défaveur tout ce qui ne descend pas de la source la plus pure, tout ce qui choque les sens ou certains préjugés, dont l'impression a plus d'empire que la raison elle-même. C'est pourquoi elle a jugé bon d'apposer aux portes du sanctuaire, pour en fermer l'entrée, certaines barrières ou empêchements canoniques, connus sous le nom d'*irrégularités*, lesquels, selon la définition des théologiens, rendent un homme inhabile à être promu aux ordres, ou à faire les fonctions de ceux qu'il a reçus.

Les irrégularités sont de deux sortes, celles qui viennent des *défauts*, et celles qui partent des *crimes*. Les premières appartiennent rarement à la volonté ; les autres en sont ordinairement l'effet. Dans la discipline présente de l'Eglise, on regarde

ris inter sanguinem et sanguinem, causam et causam, lepram et lepram ;
 venies ad sacerdotes levitici generis.

(1) Saint Matth. 15. 14. Cæcus autem si cæco ducatum præstet, ambo in foveam cadunt.

comme *irréguliers*, ceux qui ont tué ou mutilé quelqu'un, excepté dans le cas d'une légitime défense ; ceux qui ont porté les armes, hormis dans une guerre juste et défensive ; ceux qui, en qualité de juges, ont prononcé une sentence de mort, ou qui l'ont provoquée comme accusateurs ou comme témoins. Quoique ces actions puissent n'être point criminelles, elles sont contraires à la douceur de l'Eglise, qui a horreur du sang. Sans prétendre donner la liste complète des irrégularités provenant des *crimes*, nous citerons l'hérésie, l'apostasie, la réitération du baptême, l'adultère, la simonie, le rapt, le duel, etc. En un mot, tout ce qui rend un homme infâme de droit ou de fait ; voilà pour ce qui vient de l'âme et des mœurs.

Les irrégularités, qu'on appelle de *défauts*, sont : l'illégitimité de la naissance ; la privation de quelqu'un des sens ou des membres principaux ; une difformité de corps telle qu'elle attirerait sur la personne du ministre la raillerie des peuples à la place du respect ; toute mutilation exercée sur soi-même par une piété mal entendue ; la bigamie, ce qui signifie non le crime d'avoir deux femmes à la fois, mais les secondes noces, regardées par l'Eglise comme une incontinence, ou le mariage avec une personne veuve ; enfin le défaut d'âge exigé pour chaque ordre par les canons. On rapporte encore aux défauts corporels la démence et l'épilepsie.

Saint Charles Borromée, dans le 4^e concile de Milan, et les canonistes après lui, citent un bien plus grand nombre d'irrégularités. Il suffit d'avoir indiqué ici les principales, pour montrer aux fidèles la sollicitude avec laquelle l'Eglise écarte tout ce qui pourrait blesser la dignité d'un ministère, dont le fardeau paraîtrait redoutable aux anges eux-mêmes.

C'est l'Eglise qui, pour maintenir intact l'honneur du sacerdoce, a établi les irrégularités ; elle a donc le pouvoir d'en dispenser, quand elle le juge utile au bien des âmes. La dispense des irrégularités qui viennent des défauts du corps est réservée au Saint-Siège. Quant à celles qui proviennent des

crimes, le concile de Trente accorde aux Evêques (1) le droit d'en dispenser quand ceux-ci sont occultes, c'est-à-dire, lorsqu'ils n'ont point été déférés à un tribunal contentieux, ni divulgués par la rumeur publique. Il ne met d'exception que pour l'irrégularité encourue par l'homicide volontaire, quelque secret et ignoré qu'il soit. Le Pape est le seul qui puisse en donner la dispense.

TROISIÈME DISSERTATION.

Pourquoi le nom d'Ordre a été donné au Sacrement qui institue les ministres de l'Eglise. L'Ordre a tous les caractères d'un véritable Sacrement. L'évêque seul en est le ministre.

Les Pères et les Docteurs, pour caractériser celui des sacrements, qui donne le pouvoir d'exercer les fonctions ecclésiastiques avec la grâce de les remplir saintement, l'ont appelé *Ordre*, d'un mot dont la signification très-étendue désigne le rang, la place et l'utilité des différentes parties qui entrent dans la composition d'un tout, et concourent à sa perfection. « En effet, » disent les Pères du concile de Trente, (2) l'exercice d'un sacerdoce si grand et si relevé étant une chose toute divine, » il était à propos, afin qu'il pût être administré avec plus de » décence, et que les peuples en conçussent plus de vénération, » qu'il y eût diverses classes ou *ordres* de ministres, qui ser-

(1) Session 24^e de la reformat. chap. 6^e. *Liceat episcopis in irregularitatibus omnibus et suspensionibus, ex delicto occulto provenientibus, exceptâ eâ quæ oritur ex homicidio voluntario, et exceptis deductis aliis ad forum contentiosum, dispensare.* (2) Session 23^e, sur l'ordre, chap. 2^e. *Cùm autem divina res sit tam sancti sacerdotii ministerium, consentaneum fuit, quò digniùs et majori cum veneratione exerceri posset, ut in Ecclesiæ ordinatissimâ dispositione plures et diversi essent ministrorum ordines, qui sacerdotio ex officio deservirent.*

» vissent le prêtre dans ses fonctions. » De là le nom d'Ordre donné à ce sacrement.

Un sacrement de la loi nouvelle est, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, un signe sensible, institué par Jésus-Christ, pour sanctifier ceux qui le reçoivent dignement. Or, on trouve dans l'Ordre ces trois marques distinctives des sacrements. 1^o Un signe sensible et extérieur, soit qu'on le fasse consister dans l'imposition des mains de l'évêque, comme nous le ferons remarquer plus loin, soit qu'on le place dans la présentation des vases sacrés. 2^o Il est d'institution divine; en effet, dès le berceau de l'Eglise, les Apôtres *imposèrent les mains*, d'abord aux sept diacres, dont l'Ordination fut ainsi la première, après la venue du Saint-Esprit (1); puis à saint Paul et à saint Barnabé, que l'Esprit saint appelait à la conversion des Gentils (2); et dans la suite aux évêques et aux prêtres, qu'ils établirent dans les différentes villes, à mesure qu'elles se soumettaient à l'Evangile, comme les Actes l'attestent à diverses reprises, et comme saint Paul, par exemple, le pratiqua à l'égard de son disciple Timothée, lorsqu'il le fit évêque d'Ephèse (3). Or, c'est de Jésus-Christ seul qu'ils avaient pu recevoir l'ordre et le mode de continuer un ministère auquel était attaché le salut des hommes. C'était le Sauveur lui-même, il est vrai, qui les avait investis du pouvoir d'offrir le sacrifice de son corps et de son sang en mémoire de lui (4), de remettre ou de retenir les péchés (5), d'instruire et de baptiser toutes les nations (6). Mais

(1) Act. des Apôt. 6. 6. Hos statuerunt ante conspectum apostolorum et orantes imposuerunt eis manus. (2) Ibid. 13. 3. Tunc jejunantes et orantes imponentesque eis manus dimiserunt illos. (3) 2^e épît. à Tim. 1. 6. Propter quam causam, admoneo te ut ressuscites gratiam Dei quæ est in te per impositionem manuum meorum. (4) Saint Luc, 22. 19. Hoc facite in meam commemorationem. (5) Ev. saint Jean, 20. 23. Quorum remisieritis peccata, remittuntur eis, et quorum retinueritis retenta sunt. (6) Saint Matth. 28. 19, 20. Baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti; docentes eos servare omnia quaecumque mandavi vobis.

comme il n'ignorait pas que l'existence de ce ministère, s'il n'y était pourvu autrement, devrait s'éteindre et finir avec des hommes dont la destinée, comme celle de tous les autres, était de mourir, il y joignit la promesse « de rester avec eux » jusqu'à la consommation des siècles; » (1) c'est-à-dire, que par un sacrement institué à ce dessein, l'héritage devait en être transmis, de génération en génération, à leurs légitimes successeurs renfermés dans la personne des Apôtres par un seul et même sacerdoce, dont la durée s'étendrait jusqu'au dernier des âges. 3° On ne peut douter que cette imposition des mains ne confère à ceux qui la reçoivent avec de saintes dispositions, la grâce dont ils ont besoin pour exercer saintement les fonctions auxquelles ils sont appelés. Saint Paul l'indique clairement, lorsque dans sa seconde épître à Timothée, il l'exhorte à ranimer en lui *la grâce qu'il a reçue par l'imposition de ses mains*. L'Ordre est donc un véritable sacrement de la loi nouvelle, que l'on peut définir : un sacrement institué par notre Seigneur Jésus-Christ, pour conférer le pouvoir et la grâce d'exercer saintement les fonctions ecclésiastiques.

Ce sacrement possède, comme les autres, sa matière et sa forme. Mais, parce qu'il y a différents *ordres*, comme nous le dirons plus bas, lesquels ne forment néanmoins qu'un seul sacrement, la matière et la forme varient selon l'espèce et la diversité de ces ordres ; les fonctions de ceux qui en sont revêtus n'étant pas les mêmes, et leurs pouvoirs n'ayant ni le même but, ni la même étendue, demandent des prières et des cérémonies différentes, comme on le verra ci-après dans ce qui concerne chacun des ordres.

Les évêques sont seuls, de droit divin, les ministres du sacrement de l'Ordre. L'Écriture sainte et toute la tradition déposent en faveur de cette vérité, qui tient à la foi, et que le concile de



(1) Ibid. ibid. v. 20. Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.

Trente définit ainsi : « Si quelqu'un dit que les évêques n'ont » point seuls le pouvoir de conférer les ordres, ou que ce pouvoir leur est commun avec les simples prêtres, qu'il soit anathème. » Le concours des prêtres, qui, dans l'ordination, imposent les mains conjointement avec l'Evêque sur la tête des ordinands, n'est qu'une pure cérémonie. Elle remonte, il est vrai, à la plus haute antiquité. C'est dans ce sens que la plupart des théologiens interprètent ces paroles de saint Paul à Timothée : « Ne négligez pas la grâce, qui vous a été donnée » par *l'imposition des mains des prêtres*, » (1) tandis que d'autres l'entendent des évêques, qui avaient assisté saint Paul dans l'ordination épiscopale de Timothée. Quoi qu'il en soit, cette cérémonie ne tient point à l'essence du Sacrement, et on ne peut en conclure que les simples prêtres en soient aucunement les ministres. Si quelques abbés réguliers jouissent, par une concession du Saint-Siège, du privilège de conférer les ordres mineurs, et même le sous-diaconat à leurs religieux, c'est que ces ordres ne sont point un vrai sacrement ; il n'en est pas de même du diaconat et de la prêtrise, qui ne peuvent être donnés que par les Evêques. Le pouvoir d'ordination est attribué constamment dans l'Ecriture aux seuls apôtres, ou aux évêques ordonnés par eux. Nous voyons, en effet, que ce sont les Apôtres *qui ordonnent les sept Diacres*. Ce sont les apôtres saint Paul et saint Bernabé qui ordonnent « *et établissent des prêtres* dans chaque église. » C'est saint Paul qui recommande à saint Tite, son disciple, qu'il avait ordonné évêque de l'île de Crète, « *d'établir des prêtres dans chaque ville*, » etc. On ne trouve aucun texte dans le Nouveau-Testament, qui suppose aux simples prêtres le pouvoir d'imposer les mains pour l'ordination.

Que si l'on examine avec quelque attention la fin pour la-

(1) 1^{re} Ept. a Tim. 4. Noli negligere gratiam quæ in te est, quæ data est tibi per prophetiam cum impositione manuum presbyterii.

quelle le sacrement de l'ordre a été institué, on y trouve un autre argument à l'appui de cette vérité. En effet, que s'est proposé le divin fondateur du Christianisme ? N'est-ce pas la perpétuité d'un ministère visible, pour le gouvernement des fidèles ? Or la puissance de perpétuer jusqu'à la fin des temps ce ministère, ne peut appartenir qu'à ceux qui ont la souveraineté du sacerdoce, c'est-à-dire aux évêques. Les simples prêtres n'ayant, comme nous le dirons plus loin, ni cette plénitude ni cette perfection qui se trouve dans l'épiscopat, sous la dépendance duquel ils travaillent à la vigne du Seigneur, ne peuvent donc conférer valablement les ordres sacrés. « Il en » est de l'Eglise comme des gouvernements politiques, dit saint » Thomas (1); dans ceux-ci, les princes seuls ont le droit de » nommer des officiers et des magistrats, qui aient autorité sur » le peuple. Les évêques étant, dans un sens spirituel, les » princes de l'Eglise; *principes omnium Episcopi*, dit saint Au- » gustin, peuvent donc seuls aussi y établir des ministres. »

Quant à la dignité suréminente des évêques, et à leur supériorité sur les prêtres, nous les trouvons marquées dans l'Ecriture et dans la tradition.

1^o Dans l'Ecriture. Saint Paul indique clairement l'excellence et les charges de l'épiscopat, dans le passage suivant de son discours d'adieu à l'Eglise d'Ephèse : « Veillez sur vous, disait- » il aux évêques qui l'entouraient (2), et sur tout le troupeau, » dont le Saint-Esprit vous a établis évêques pour gouverner » l'Eglise de Dieu. » L'Apôtre reconnaît ici aux évêques le droit de surveiller et de conduire les fidèles.

Dans sa première épître à Timothée, il lui recommande de « ne recevoir d'accusation contre un prêtre, que sur la dépo- » sition de deux ou trois témoins (3). » On ne dépose une

(1) 3^e partie, question 38^e. (2) Actes des ap. 20. 28. Attendite vobis et universo gregi, in quo vos Spiritus sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei. (3) 2 Tim. 5. 19. Adversus presbyterum accusationem noli recipere, nisi sub duobus aut tribus testibus.

plainte contre quelqu'un, que devant un supérieur. Timothée, établi évêque par saint Paul, était donc regardé par lui comme le supérieur et le juge des prêtres.

2° Dans la tradition. Saint Ignace d'Antioche place les évêques bien au dessus des prêtres. Il dit « qu'ils tiennent la place » de l'évêque invisible, qui est Jésus-Christ, et la place même » de Dieu ; qu'ils sont l'image du Père, » etc. Puis il ajoute en termes formels « que les prêtres doivent leur être soumis, et » leur rendre toute espèce d'honneur et de respect (1). »

» J'apprends avec douleur, dit saint Cyprien dans une de ses » lettres, que quelques prêtres, oublieux de l'Evangile, refusent » de rendre à l'évêque, l'honneur dû à son sacerdoce et à sa » chaire (2). »

» Examinons les divers ordres des ministres de l'Eglise. Les » diacres au troisième rang du sacerdoce ; les *prêtres au second* ; » puis les évêques, qui sont leurs chefs et leurs princes à » tous (3). » Rien de plus fort que ce texte de saint Augustin.

QUATRIÈME DISSERTATION.

Effets du Sacrement de l'Ordre.

Les principaux effets du sacrement de l'ordre, sont la grâce sanctifiante, le caractère, et la puissance spirituelle.

1° La grâce sanctifiante, laquelle rend saint et agréable à Dieu celui qui est ordonné avec les dispositions requises, et

(1) Lettre aux Tralliens. (2) Epist. 17. Audio quosdam de presbyteris, nec Evangelii memores, nec Episcopo honorem sacerdotii sui et cathedræ servantes. (3) Excerpta contra Donatistas, cap. I. Quid commemorem laicos in Ecclesiâ ? Quid ministros plurimos ? Quid diaconos in tertio, quid presbyteros in secundo sacerdotio constitutos ? Ipsi apices et principes omnium episcopi.

qui l'aide puissamment à bien remplir les sublimes fonctions dont il est revêtu. Ce premier effet est clairement marqué dans les épîtres de saint Paul à Timothée, lorsque ce grand Apôtre l'exhorte, dans la première (1) « à ne pas négliger *la grâce* qui » est en lui, et *qui lui a été donnée par l'imposition des mains des prêtres*; » et lorsqu'il le conjure, dans la seconde (2), de rallumer en lui cette divine *grâce*, « *que vous avez reçue*, lui dit-il, *par l'imposition de mes mains*. » Néanmoins cette grâce n'est pas une première grâce, semblable à celle que confèrent le baptême et la pénitence, sacrements des morts, dont l'un donne la vie spirituelle à ceux qui en avaient été privés jusque là, et l'autre la rend à ceux qui l'ont perdue par le péché. L'Ordre est un sacrement des vivants. On se rendrait coupable d'une profanation sacrilège, et plus funeste peut-être que toutes les autres, si l'on osait recevoir l'ordination en état de péché mortel. Son action propre par rapport à la grâce est de l'augmenter dans celui que l'on ordonne, afin de le rendre un bon et fidèle dispensateur des choses saintes.

2^o Le second effet du sacrement de l'ordre est d'imprimer dans l'âme une marque ou caractère spirituel. Ce qui fait que ceux qui sont ordonnés, même avec une conscience criminelle et souillée, reçoivent néanmoins le signe indélébile, qui les associe, quoiqu'indignes, au sacerdoce de Jésus-Christ, dont l'ordre n'est qu'une participation, et qui, les séparant à jamais des simples fidèles, leur ouvre les rangs de la tribu lévitique. Ce caractère ne pouvant s'effacer, ceux qui l'ont une fois reçu ne peuvent le perdre, eussent-ils traîné leur robe dans la fange, fussent-ils même tombés dans le schisme ou l'hérésie. Il est tellement lié et inhérent au sacrement de l'ordre, que lorsque celui-ci est conféré, selon les règles cano-

(1) 1^{re} épît. à Tim. 4. 14. Noli negligere gratiam quæ in te est, quæ data est tibi per prophetiam, cum impositione manuum presbyterii. (2) 2^e Epît. à Tim. 1. 6. Propter quam causam admoneo te, ut resuscites gratiam Dei quæ est in te per impositionem manuum mearum.

niques, par des évêques hérétiques ou schismatiques, il produit le même effet; en sorte que ceux qui ont été ordonnés dans les communions séparées de l'Eglise, peuvent être admis, quand les supérieurs ecclésiastiques le jugent bon, à exercer les fonctions de leurs ordres, sans qu'il soit besoin de leur réitérer l'ordination.

L'ordre est donc, comme le baptême et la confirmation, un sacrement qui ne se réitère point. C'est sur cette croyance aussi ancienne que l'Eglise, qu'est appuyée la déclaration faite par le saint concile de Trente (1), sous peine d'anathème à la doctrine contraire, savoir, « que l'ordination n'est point une » commission révocable à volonté, ni un pouvoir purement » temporel, ainsi que le prétendent les Protestants, et qu'un » homme une fois consacré prêtre, ne peut plus devenir » laïque. »

Mais il y a une différence essentielle entre le caractère qu'imprime ce sacrement, et celui que produisent le baptême et la confirmation. Par le baptême, nous sommes faits enfants de Dieu et de l'Eglise; cette régénération surnaturelle nous donne les mêmes droits aux biens spirituels sur la terre et à l'héritage du ciel, que la naissance humaine assure aux enfants sur les biens paternels dans l'ordre civil. Les uns comme les autres, nous pouvons perdre par notre faute cet héritage auquel nous avons droit, mais jamais le titre d'enfants, que nous avons acquis par l'une ou l'autre de ces deux naissances. Par la confirmation, nous portons gravé sur le front le sceau de ce roi immortel. Nous pouvons bien, déserteurs de la foi, abandonner lâchement son étendard, comme des soldats qui trahissent leur

(1) Session 23^e chap. 4^e et can, 4^e. Quoniam verò in sacramento ordinis sicut et in baptismo et confirmatione, character imprimitur, qui nec delerinec auferri potest, meritò sancta synodus damnat eorum sententiam qui asserunt novi testamenti sacerdotes temporariam tantummodò potestatem habere, et semel ritè ordinatos, iterùm laicos effici posse, si verbi Dei ministerium non exerçant.

drapeau ; mais la désertion n'efface point notre nom des cadres de l'armée chrétienne. Le sacrement de l'ordre agit sur l'âme de la même manière. Seulement, au caractère invisible qu'il imprime, se joint une prérogative particulière, celle d'acquérir dans l'Eglise, en le recevant, un degré de puissance plus ou moins élevé ; tandis que le baptême et la confirmation laissent ceux qui en ont reçu le signe, au rang des simples fidèles, sans pouvoir sur les choses saintes, ni juridiction sur leurs frères.

3^o C'est cette autorité spirituelle que donne l'ordination, qui est le troisième effet du sacrement. Cet effet consiste dans une double puissance, aussi réelle qu'elle est merveilleuse. La première a rapport au corps naturel de Jésus-Christ ; elle donne à ceux qui en sont revêtus, aux prêtres comme aux évêques, le droit de le consacrer, de l'offrir et de le distribuer aux fidèles ; on la nomme puissance d'ordre. La seconde s'exerce sur le corps mystique du Sauveur, qui est l'Eglise. Elle consiste à remettre et à retenir les péchés, à conférer les sacrements, à diriger les hommes dans les voies du salut. Elle s'appelle puissance de juridiction. C'est par elle que les évêques, sous leur conduite, les simples prêtres, gouvernent l'Eglise de Dieu. Cette double puissance d'ordre et de juridiction fut conférée par Jésus-Christ à ses apôtres ; la première, comme l'enseigne le concile de Trente (1), d'après l'Écriture et la tradition, dans l'institution de l'Eucharistie, lorsque prononçant ces paroles (2) : « Faites ceci en mémoire de moi, » il les fit prêtres et leur donna le pouvoir d'offrir en sacrifice son corps et son sang ; la seconde, lorsqu'après sa résurrection, il souffla sur eux et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit ; les péchés » seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront » retenus à ceux à qui vous les retiendrez (3). »

La nécessité absolue d'un sacrifice, sans lequel il ne peut y

(1) Session 22^e, chap. 1. (2) 1 Cor. 11. 24. (3) Ev. saint Jean, 20. 23.

avoir de religion ni vraie ni fausse, et l'impossibilité de gouverner sans mission la société chrétienne et d'en bannir le trouble et l'anarchie, exigeaient que cette double puissance se perpétuât dans l'Eglise d'un Dieu jaloux de sa gloire, « et qui » est un Dieu de paix et non de désordre (1). » C'est ce qu'a voulu le Sauveur, et c'est ce qu'il fait en attachant ce pouvoir à un sacrement, qui en est le canal et qui le transmet aux prêtres et aux évêques, quoiqu'à des degrés différents. Les prêtres, en vertu de leur ordination, possèdent comme les Evêques le pouvoir de consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ. Le sacrement les investit encore du pouvoir de remettre les péchés. Mais cette puissance, que la théologie nomme radicale, se trouve comme suspendue dans les prêtres, tant qu'ils n'ont point reçu le pouvoir de juridiction, que ne leur confère pas le sacrement. Les évêques reçoivent dans leur sacre la puissance d'ordre, dans un degré supérieur à celui des prêtres. Quant à l'autre puissance, elle ne leur est donnée que d'une manière incomplète ; et ils ne peuvent l'exercer valablement qu'après avoir reçu l'institution canonique du Souverain Pontife, successeur de celui que Jésus-Christ a chargé « de » confirmer ses frères (2), » c'est-à-dire les évêques, « et de » faire paître les brebis non moins que les agneaux (3), » c'est-à-dire les pasteurs eux-mêmes. Les évêques communiquent ensuite cette puissance de juridiction aux prêtres, qui ne la reçoivent qu'à la condition de l'exercer sous leur direction et leur contrôle.

(1) 1 Cor. 14. 33. Non enim est dissensionis Deus, sed pacis. (2) Saint Luc, 22. 32. Et tu... confirma fratres tuos. (3) Ev. saint Jean, 21. 15 et 16. Pasce agnos meos... pasce oves meas.

CINQUIÈME DISSERTATION.

Tableau de la hiérarchie ecclésiastique.

TONSURE. ORDRES MINEURS.

On comprend sous le nom de *Clercs*, d'où vient celui de *Clergé*, tous ceux qui, en vertu de l'ordination, sont destinés au service de l'Eglise, comme ses ministres et ses officiers. On les nomme clercs, du mot grec *κληρος*, qui signifie *part* ou *portion*, parce que, dans leur consécration, ils font la profession solennelle de prendre le Seigneur pour leur partage, et d'attendre de lui seul la récompense de leur renonciation aux biens terrestres. Les clercs se divisent en deux classes, suivant leurs fonctions, le sacerdoce et le ministère. Le sacerdoce appartient aux évêques et aux prêtres; le ministère, aux diacres et aux clercs inférieurs. C'est ainsi que dans l'ancienne loi, les Lévites n'étaient que les ministres des sacrificateurs, qui descendaient d'Aaron, et qui avaient pour chef le Grand-Prêtre. On appelle ordres les différents degrés des clercs. L'Episcopat les contient tous éminemment; il en est la source, et renferme toute la plénitude du sacerdoce, c'est-à-dire toute la puissance spirituelle que Jésus-Christ a donnée à ses Apôtres, pour le gouvernement de son Eglise. Les prêtres, les diacres et les autres ministres, n'ont qu'une partie de cette puissance et de la grâce qui l'accompagne. L'évêque la reçoit tout entière dans son sacre.

A l'imitation de la hiérarchie céleste, qui se divise en neuf chœurs d'anges, les anciens avaient fixé au nombre de neuf les différents ordres de clercs. Le 4^e concile de Carthage (1),

(1) L'an 254.

et un synode tenu à Rome sous le pape saint Sylvestre (1), nous en transmettent une liste qui les porte à ce nombre; avec cette différence que dans le synode romain, *les gardiens des saintes reliques* occupent le 4^e rang, à la place des *chantres* qu'il supprime, lesquels dans le concile de Carthage forment la 9^e et dernière classe. Les Grecs ne reconnaissent que cinq ordres de clercs. L'Eglise Latine en compte sept, que le concile de Trente (2) énumère ainsi : les *Portiers*, les *Lecteurs*, les *Exorcistes*, les *Acolytes*, les *Sous-Diacres*, les *Diacres* et les *Prêtres*. Ce qui n'empêche pas quelques théologiens de maintenir le nombre de neuf, en y ajoutant les *Tonsurés*, et en faisant une classe à part des Evêques. Quoiqu'il soit de foi que les Evêques possèdent la plénitude du sacerdoce, et qu'ils soient à ce titre supérieurs aux simples prêtres de droit divin, le Concile néanmoins n'a considéré en eux que le sacerdoce, qui leur est commun avec les prêtres par rapport au pouvoir d'offrir et de consacrer le corps de Jésus-Christ, sans s'arrêter à la puissance de juridiction qu'ils reçoivent d'une manière bien supérieure à celle des prêtres. En sorte qu'on peut dire que le caractère sacerdotal étant en eux le même, quant à sa puissance principale, que dans les simples prêtres, ils ne forment véritablement avec eux qu'un seul et même ordre, qui est le sacerdoce. De là vient peut-être que dans le langage de l'Ecriture (3), ils sont confondus sous le même nom d'Anciens ou de Prêtres, quoique la supériorité des uns sur les autres y soit clairement marquée. Mais si l'on considère l'éminence du rang des Evêques, le pouvoir spirituel qu'ils tiennent du Saint-Esprit (4), la place des Apôtres qu'ils représenteront jusqu'à la fin des siècles comme leurs véritables et légitimes successeurs, on peut, sans donner atteinte à la décision du Concile,

(1) L'an 320. (2) Session 23^e, chap. 2, sur l'Ordre. (3) Act. des Apôt. 4. 22. Epît. à Tite, 1. 5. Epît. saint Jean, 5. 14. (4) Act. des Apôt. 20. 28. Vos Spiritus sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei.

les ranger dans une classe spéciale et suréminente; et cette opinion ne peut qu'augmenter le respect, la soumission et l'obéissance que leur doivent sans contestation tous les autres ordres du clergé.

Autrefois tous les ordres étaient regardés comme sacrés; aujourd'hui l'on ne donne plus ce nom qu'aux ordres majeurs, le sacerdoce, le diaconat et le sous-diaconat. Le sacerdoce comprend l'épiscopat et la prêtrise. Ce premier de tous les ordres et le diaconat sont seuls d'institution divine, et forment l'essence du sacrement. Rien dans l'Ecriture sainte, ni dans la Tradition, n'indique que Jésus-Christ ou les Apôtres aient institué les autres ordres, qui n'ont commencé à paraître dans l'Eglise que vers le III^e siècle. Dom Martenne, dans son *Traité des anciens rites de l'Eglise*, prouve d'une manière solide que l'élévation du sous-diaconat au rang des ordres majeurs est due au pape Innocent III au commencement du XIII^e siècle. Comme les sous-diacres approchent plus près de l'autel que les autres ministres inférieurs, on leur a décerné cet honneur, en leur imposant en même temps l'obligation de vivre dans la continence et de réciter l'office divin. Nous allons jeter un coup d'œil sur chacun des ordres en particulier, et voir le plus succinctement qu'il sera possible, quelles en sont les fonctions, et quelles sont en même temps la forme et la matière de chacun d'eux. Nous commencerons par la Tonsure.

La Tonsure.

La Tonsure, n'est qu'une simple cérémonie qui sert de préparation à la réception des saints ordres. Elle est comme la porte, qui ouvre l'entrée du sanctuaire à ceux que l'on destine à son service, et une sorte de noviciat pour éprouver s'ils se rendront dignes de prendre place plus tard parmi les ministres des autels. La Tonsure n'est point un ordre; elle ne confère

aucune puissance spirituelle à ceux qui la reçoivent, et elle ne donne droit d'exercer dans l'Eglise aucune fonction.

On l'appelle *Tonsure*, parce que la principale action de cette sainte cérémonie est de *tondre* ou de couper un peu de cheveux, au sommet de la tête. Avec la Tonsure se prennent le nom de clerc et l'habit ecclésiastique. La Tonsure a la forme et la ressemblance d'une couronne, pour apprendre à ceux à qui on la donne, qu'ils commencent à participer, de loin encore, il est vrai, à la royauté spirituelle attachée au sacerdoce de Jésus-Christ. Car, c'est aux ecclésiastiques plus encore qu'aux simples fidèles, que s'appliquent ces paroles de saint Pierre (1) : « Vous êtes la race choisie, l'ordre des prêtres rois, la nation » sainte, le peuple conquis, pour annoncer les grandeurs de » celui, qui vous a appelés des ténèbres à sa lumière. »

La Tonsure est une marque distinctive, que les canons obligent de conserver et d'entretenir sur la tête, et dont ils veulent que la forme grandisse avec la supériorité de chaque ordre. Saint Denis l'Aréopagite (2), et après lui les plus anciens Pères de l'Eglise, en attribuent l'institution à saint Pierre, qui voulut que lui et ses collègues dans l'apostolat la portassent sur leur tête, en mémoire de la couronne d'épines placée sur celle de Jésus-Christ, et qu'ils se fissent un ornement de gloire et d'honneur, de ce qui avait été l'instrument des opprobres et des souffrances de l'Homme-Dieu. Le retranchement d'une partie de la chevelure, donnée à l'homme par le Créateur pour rehausser la beauté de ses traits, marque la disposition où l'on doit être de renoncer aux pompes et aux vanités du monde, et de ne plus s'occuper que des choses du siècle futur.

L'évêque, après avoir coupés les cheveux, revêt le tonsuré du *surplis*, espèce d'aube raccourcie, ainsi nommée du mot latin

(1) 1^{re} épît. de saint Pierre, 2. 9. (2) Sur la hiérarch. de l'Eg. chap. 6^e 2^e partie.

superpellicium, pardessus la fourrure, parce qu'elle se met pardessus la robe ou soutane, autrefois fourrée de peaux. C'est l'habit de chœur ordinaire des ecclésiastiques. La forme n'en est point partout la même. Les uns portent le surplis avec des manches collantes; les autres avec de grandes bandes, en forme d'ailes, qui descendent, en se jouant par le mouvement du corps, des épaules jusqu'aux talons. L'évêque, en mettant ce vêtement au tonsuré, lui adresse ces paroles, tirées de l'épître de saint Paul aux Ephésiens (1) : « Revêtez-vous du nouvel » homme, qui a été créé selon Dieu dans la justice et la vraie » sainteté. » Le tonsuré tient à la main un cierge allumé, symbole des vertus qui doivent briller en lui. Sa blanchenr en effet marque l'innocence et la grâce baptismales, conservées ou recouvrées; et sa flamme lui apprend qu'il doit un jour, comme un autre Jean-Baptiste, *éclairer et brûler* (2); éclairer par la science et par le bon exemple, brûler d'amour pour Dieu et de zèle pour les âmes. Le concile de Trente exige (3) que ceux qui se présentent à la tonsure, aient été confirmés, et qu'ils soient bien instruits des éléments de la doctrine chrétienne.

Ordres mineurs.

Après la tonsure, viennent les ordres mineurs, qui sont comme des degrés pour arriver aux fonctions plus élevées de la hiérarchie sainte. Ceux qui les ont reçus prennent rang parmi les ministres du sanctuaire, honneur dont le prix serait mieux senti de nos jours, si l'on se rappelait que dans les siècles de persécution, l'Eglise croyait récompenser dignement le courage des Confesseurs, en les élevant à ces différents ordres. Ces héros étaient fiers de porter les clefs du temple,

(1) Ephés. 4. 24. Induite novum hominem, qui secundum Deum creatus est in justitiâ et sanctitate veritatis. (2) Ev. saint Jean, 5. 35. Ille erat lucerna ardens et lucens. (3) Session 23^e, de la réformat. chap. 4^e.

ou les chandeliers pendant le saint sacrifice, de la même main qui avait porté des fers pour la foi (1). Les ordres mineurs sont au nombre de quatre : le *Portier*, le *Lecteur*, l'*Exorciste* et l'*Acolyte*.

Le Portier.

Le premier des ordres mineurs est celui de Portier. Sa fonction est de garder les clefs de l'Eglise; d'en ouvrir et fermer les portes; et d'en défendre l'entrée à ceux à qui elle est interdite par les saints canons. Une des attributions de l'ordre des Portiers, dans les premiers siècles, était de faire tenir chacun à sa place, le peuple séparé du clergé, les fidèles, des catéchumènes, les hommes, des femmes. Pendant l'office, le Portier se tenait au bas du sanctuaire. Là, il était chargé d'empêcher le peuple d'approcher trop près de l'autel, et de prendre garde que quelqu'un n'interrompît le prêtre pendant la célébration des saints mystères.

Dans l'instruction que donne l'évêque au Portier en l'ordonnant, il l'avertit « que c'est à lui de sonner les cloches, » de distinguer les heures de la prière, de garder fidèlement » l'église jour et nuit, de l'ouvrir et de la fermer à certaines » heures ainsi que la sacristie, et de présenter le livre des » Ecritures au prêtre ou à l'évêque, lorsqu'il annonce la parole » de Dieu. » Aujourd'hui, ces fonctions ont été dévolues à des laïques, connus vulgairement sous le nom de suisses et de bedeaux; mais elles ne leur confèrent aucun ordre.

Le Lecteur.

Le second ordre mineur est celui de Lecteur. Il reçoit comme

(1) Pontif. rom. Ostiarium oportet percutere cymbalum et campanam; aperire ecclesiam et sacrarium... providete... ut certis horis domum Dei aperiatis fidelibus.

fonction le pouvoir de lire à haute voix dans l'église les livres de l'ancien et du nouveau Testament, et tout ce qui se récite de l'Ecriture, soit à la messe, soit aux autres offices. C'est lui qui devait lire les lettres des évêques, les actes des martyrs et les homélies des saints Pères, lorsque l'évêque ne prêchait pas. Lorsque au contraire l'évêque parlait au peuple, le Lecteur lisait l'endroit de l'Ecriture sainte, qui devait servir de texte à son discours.

Il était aussi chargé d'enseigner les éléments de la foi et de la doctrine chrétienne aux simples et aux enfants, dans les catéchismes. C'était aux Lecteurs qu'était confiée la garde des Livres saints ; ce qui les exposait beaucoup dans les persécutions ; car les païens faisaient, pour s'en saisir, les plus sévères recherches, persuadés que leur destruction porterait un coup fatal à la religion du Christ. On appela *Traditeurs* ceux qui avaient la lâcheté de les livrer. Le Lecteur recevait le pouvoir, comme l'annoncent les termes mêmes de son ordination, « de » bénir le pain et les fruits nouveaux. » L'évêque lui remet un livre, en lui disant : « Prenez ce livre, et soyez-en (1) un » lecteur exact et fidèle. Si vous remplissez bien votre office, » vous aurez part à la récompense de ceux qui distribuent dignement la parole sainte (2). »

L'Exorciste.

Le troisième ordre mineur est celui de l'Exorciste. L'ordination lui donne la puissance de chasser les démons, par l'invocation du saint nom de Dieu faite sur les possédés. C'est pour cette raison que l'évêque en l'instituant, lui fait toucher le livre des exorcismes, en lui disant : « Prenez ce livre ; et recevez le pouvoir d'imposer les mains sur les énergumènes (3). »

(1) Pontif. rom. *Lectorem oportet... benedicere panem et fructus novos.*

(2) Ibid. *Habituri, si fideliter impleveritis officium vestrum, partem cum iis qui verbum Dei benè administraverunt.* (3) Ibid. *Accipite et commendate memoriæ, et habete potestatem imponendi manus super energumenos.*

Comme l'eau bénite est particulièrement destinée aux exorcismes, une des fonctions de cet ordre est de préparer tout ce qu'il faut pour la bénir, et de veiller à ce que les bénitiers, qui sont aux portes des églises, en soient toujours remplis, et tenus proprement. L'Exorciste était aussi chargé d'ouvrir un passage à travers la foule des fidèles, à ceux qui se rendaient à la sainte table.

Dans les premiers siècles de l'Eglise, lorsque l'idolâtrie avait encore ses temples et ses autels, le démon jaloux d'affaiblir autant qu'il était en lui l'autorité qu'acquerrait chaque jour le culte du vrai Dieu, tourmentait les hommes, et les païens surtout, par d'horribles possessions. C'était comme l'effort suprême et le dernier éclat d'une puissance qui allait s'éteindre. Pour marquer le mépris qu'elle en faisait, l'Eglise donnait la charge spéciale de chasser les démons, non point à ses évêques ni à ses prêtres, mais aux ministres du dernier rang.

Les Exorcistes n'ont plus aujourd'hui la faculté d'exercer le pouvoir reçu dans leur ordination. C'est aux prêtres seuls maintenant qu'on donne la commission d'exorciser; encore ne peuvent-ils le faire sans une autorisation expresse de l'évêque. Cela vient de ce qu'il est rare qu'il y ait à présent des possédés, et que sous prétexte de possession, il se commet quelquefois des impostures, qu'il est bon d'éclaircir, pour ne pas exposer l'intervention de l'Eglise aux railleries des hérétiques et des impies.

L'Acolyte.

Les Acolytes, qui forment le quatrième et le plus élevé des ordres mineurs, sont ainsi appelés d'un verbe grec qui signifie *suivre* ou *accompagner*. C'étaient dans l'origine des hommes de vingt à trente ans, destinés à *suivre* partout l'évêque comme ses gardes d'honneur, et qu'il avait toujours sous la main, pour remplir les commissions les plus délicates, telles que, par exemple, de porter les lettres que s'écrivaient les prélats

les uns aux autres sur les affaires de l'Eglise. Aussi les choisissait-on parmi les jeunes gens les plus sages et les plus discrets.

Aujourd'hui leurs fonctions sont d'allumer les cierges sur l'autel, de mettre le vin et l'eau dans les burettes pour le sacrifice, de porter les chandeliers devant le diacre, lorsqu'il chante l'Evangile, de le servir ainsi que le sous-diacre à l'autel, d'entretenir le feu dans les encensoirs, et de marcher dans les processions à côté de la croix. L'évêque, après une courte instruction sur le ministère dont il va être chargé, met dans la main de l'Acolyte un chandelier, en lui disant : « Prenez ce » chandelier avec son cierge, et sachez que vous êtes attaché » au service du Seigneur, pour entretenir les lumières dans » l'Eglise (1). » Ensuite, il lui présente des burettes vides, en lui disant : « C'est vous qui servirez le vin et l'eau, qui doivent » être changés au sang du Seigneur dans l'Eucharistie (2). »

L'usage présent, dans la plupart des diocèses, est de conférer en un même jour et à la même personne les quatre ordres mineurs, qu'on ne recevait autrefois que l'un après l'autre, après les avoir exercés tour à tour pendant un certain temps. Ce sont ces intervalles d'un ordre à l'autre, que l'on nomme *interstices*, et qui s'observent encore régulièrement pour les ordres majeurs, auxquels on ne peut être élevé, sans dispense, qu'après avoir passé un an au moins, de la réception de l'un à celle de l'autre.

A ceux qui s'étonneraient de ce grand nombre de ministres destinés au service du sanctuaire, voici comment répond l'abbé Fleury : « Il ne faut pas croire, dit-il, que les saints, qui ont » gouverné l'Eglise pendant les premiers siècles, se fussent » amusés à de petites choses, en réglant avec tant de soin tout » son extérieur. Par cette multitude d'hommes consacrés à

(1) Pont. rom. Accipite ceroferarium cum cereo; et sciatis vos ad accendenda ecclesiæ luminaria mancipari. (2) Ibid.

» Dieu, dont ils environnaient les autels, ils se proposaient de
 » frapper les sens, d'élever les cœurs par la pompe des cérémonies, si utile aux plus spirituels, et absolument nécessaire
 » aux gens grossiers, de donner à tous une grande idée de la
 » Religion, et de leur en faire aimer l'exercice (1). » Aussi le concile de Trente (2), pour mettre en opposition la majesté du culte divin, et la conduite constante de l'Eglise avec celle des prétendus réformateurs, qui ont montré dans le retranchement de tout appareil extérieur si peu de connaissance du cœur humain, n'a-t-il pas voulu qu'on regardât les quatre ordres mineurs comme de vains titres, ni leurs fonctions comme des antiquités hors d'usage. Il en a commandé le rétablissement dans toutes les églises, où il y a grande affluence de peuple, et dont les revenus pourraient y fournir (3), et pour donner plus de considération à ceux qui y sont promus, le même Concile veut qu'ils entendent au moins le latin, et que par le secours d'une éducation soignée, avançant en science comme en âge, ils offrent à l'Eglise une pépinière de ministres non moins distingués par leurs lumières, que par leurs vertus (4).

SIXIÈME DISSERTATION.

Suite du même sujet.

Ordres majeurs.

Il n'en est pas des charges de l'Eglise comme des dignités temporelles. Celles-ci sont le temps du repos pour la plupart

(1) Institut. au droit ecclésiastiq. chap. 6. (2) Session 23^e de la réformat. chap. 11. (3) Sess. 23, chap. 17. *Præcipit, ut in ecclesiis cathedralibus, collegiatis et parochialibus, si frequens populus et ecclesiæ proventus id ferre queant, hujus modi functiones curent restituendas.* (4) *Ibid.* Qui saltem linguam latinam intelligant, et accuratiùs possint edoceri.

de ceux à qui la faveur ou la reconnaissance du prince les distribue, le temps du repos. Au milieu des honneurs et des richesses, ils terminent, dans une vie exempte d'agitation et de travaux, la carrière des services rendus à l'Etat. Dans l'Eglise, au contraire, les charges s'accroissent, à mesure que le rang devient plus élevé. « Le serviteur établi sur les autres pour » leur distribuer dans le temps leur nourriture, » c'est-à-dire le pain de la parole sainte et les sacrements, « doit travailler » jusqu'au retour de son maître, s'il veut être établi sur tous » ses biens (1). » En un mot, pour obtenir la couronne de justice que rendra le juste juge, il faut, comme saint Paul, avoir bien combattu, et être resté fidèle jusqu'au bout de la carrière (2). »

Comme autrefois l'ordre des Lévites, les ordres mineurs se tiennent, pour ainsi dire, dans le parvis du Temple. Veiller à sa garde, y maintenir l'ordre et la discipline, préparer tout ce qui est nécessaire pour le service divin, telles sont les fonctions qui distinguent des simples fideles ceux qui les ont reçus, sans les faire sortir des exercices ordinaires de la vie chrétienne. On leur demande seulement une piété plus soutenue, une circonspection plus grande dans le commerce habituel de la vie civile, et l'éloignement de tout ce qui pourrait compromettre le respect dû à l'habit ecclésiastique, sous lequel ils doivent s'honorer de paraître dans le monde.

L'entrée du sanctuaire, qui s'ouvre par les ordres majeurs, impose à ceux qui y sont élevés des obligations beaucoup plus graves et plus étendues. « Purifiez-vous, leur dit le prophète » Isaïe (3), vous qui portez les vases du Seigneur. » A l'exemple de Moïse, tantôt prosternés contre terre, ils doivent demander grâce pour les péchés du peuple qu'ils conduisent (4); tantôt ils doivent tenir leurs mains élevées vers le

(1) Saint Matth. 24. 45 et suiv. (2) 2^e Epît. à Tim. 4. 7 et 8. (3) Isaï , 52. Mundamini qui fertis vasa Domini. (4) Ex. 34, 8.

ciel (1), jusqu'à ce qu'ils aient obtenu pour leurs frères, la victoire sur des ennemis bien plus redoutables que les Amalécites. « Dieu a sacré leurs mains, et il a fait couler sur elles » l'huile sainte, pour qu'ils remplissent le sacerdoce, qu'ils » offrent au Seigneur les sacrifices, l'encens et les parfums, et » qu'ils le rendent propice à son peuple (2). Cette noble fonction de médiateurs entre Dieu et les hommes, les besoins sans cesse renaissants des fidèles, et surtout l'oblation de l'auguste sacrifice, exigeaient une vertu aussi pure que celle des anges, et le fréquent usage de la prière. C'est pour remplir dignement ces graves obligations que l'Eglise soumet les clercs des ordres majeurs au célibat, et leur impose la récitation quotidienne de l'office divin.

Les Evêques ont toujours gardé la continence dans l'Eglise catholique. Cette règle vient des Apôtres, et elle n'a jamais souffert la moindre dérogation. Néanmoins comme leurs premiers disciples étaient pour la plupart engagés dans le mariage à l'époque de leur conversion, chez les juifs surtout qui n'honoraient point le célibat, il fallut bien les prendre d'abord parmi les gens mariés. Mais on les obligeait à se séparer pour toujours de leurs femmes, dès l'instant de leur ordination. On exigeait de plus qu'ils n'eussent été mariés qu'une seule fois, et c'est dans ce sens que l'Eglise a toujours interprété ces paroles de l'Apôtre : *Unius uxoris virum* (3), *époux d'une seule femme*. Les prêtres et les diacres ont de tous temps observé les mêmes règles en Occident. La discipline est un peu différente dans l'Eglise grecque et dans les autres Eglises orientales. Quant aux sous-diacres, ils n'ont été astreints que plus tard à la loi de continence. Elle ne leur a été imposée qu'au VI^e siècle.

Ces règles de la continence des clercs supérieurs ont paru

(1) Ex. 17. 11. (2) Eccl. 45. 19. *Ipsium elegit offerre sacrificium Deo, incensum et bonum odorem, placare pro populo suo.* (3) 1^{re} Epît. à Tim. 3. 2.

trop sévères et sont encore aujourd'hui l'objet d'une critique malveillante ou peu éclairée. Dans ces derniers temps surtout, le célibat ecclésiastique, si nécessaire et si vénérable à tant de titres, a été en butte à de violentes attaques et aux déclamations de certains hommes épris d'un beau zèle contre tous les abus, et dont le plus grand nombre, par une contradiction assez commune chez les réformateurs entre leurs principes et leur conduite, sont restés eux-mêmes célibataires, sans aucune utilité pour l'état, peut-être sans autre motif que le libertinage. L'Eglise ne défend le mariage à personne, comme elle n'oblige personne à embrasser l'état ecclésiastique. Mais comme elle est souverainement libre dans le choix de ses ministres, il lui a semblé bon de n'admettre aux sublimes fonctions qu'elle leur confère, que ceux qui consentent à se vouer à Dieu par la continence. Elle suit en cela le conseil de Notre-Seigneur, qui a si instamment recommandé cette angélique vertu (1).

Les évêques et les prêtres doivent s'appliquer sans cesse à l'oraison et à la prédication de la parole divine (2). Il faut par conséquent qu'ils soient libres des soins temporels, et que rien ne les force à se partager entre Dieu et le monde. Comment concilieraient-ils avec les obligations multipliées du sacerdoce, les devoirs si importants de la paternité, la sollicitude incessante que demandent l'éducation des enfants et leur établissement dans le monde, ainsi que les relations habituelles de la société, dont ils ne pourraient se séquestrer sans compromettre l'avenir de leur famille?

A un autre point de vue, l'adorable victime, que les prêtres doivent offrir chaque jour à l'autel, exige évidemment une grande pureté d'âme et de corps; et c'en serait assez pour justifier les sages lois de l'Eglise sur cette matière. Il était uste que ceux qui ont l'honneur de tenir entre leurs mains

(1) Saint Matth. 19. 11 et 12; 1 cor. 7. 7 et 8. (2) Act. des Ap. 6. 4. Nos verò orationi et ministerio verbi instantes erimus.

l'Agneau sans tache, celui devant qui les anges ne sont point assez purs (1), fussent soumis aux règles d'une continence sévère et complète.

L'exemple des ministres protestants, que l'on objecte sans cesse, ne prouve rien d'ailleurs contre le célibat des prêtres catholiques. Car, sans examiner ici si leurs maisons sont autant d'écoles de vertu, et représentent, ainsi qu'on l'assure, les mœurs patriarcales; sans rechercher ce que devient une famille nombreuse, élevée dans l'aisance et dans le mépris des arts mécaniques, lorsque la perte prématurée de son chef la laisse sans état, sans appui, sans fortune, il suffit de s'arrêter aux travaux peu multipliés et aux insuccès de leur ministère, pour se convaincre qu'ils ont beaucoup de temps à consacrer, et qu'ils en donnent beaucoup en effet aux doubles obligations que traîne à sa suite le double titre de pères et d'époux.

La prière, ce grand précepte qu'il faut toujours remplir, selon l'ordre de Jésus-Christ (2), est comme l'âme de la vie chrétienne; elle doit en inspirer et en accompagner tous les mouvements. Elle n'est pas un obstacle aux soins temporels ni à l'accomplissement des devoirs ordinaires, qui varient selon la diversité des conditions; mais elle empêche nos cœurs de s'y plonger tout entiers, de se perdre dans l'amour des choses terrestres et d'y oublier Dieu. En présidant à toutes nos actions, elle les consacre, elle les sanctifie, elle les préserve, sous ses saintes influences, des souillures et de la contagion du péché.

Si la prière est un des premiers devoirs imposés à tous les chrétiens, de quelle obligation n'est-elle pas pour les ministres de l'Eglise, eux dont la condition est d'être, comme Daniel, « des hommes de désirs (3), » eux dont les vœux doivent

(1) Job. 15. 15. *Cœli non sunt mundi in conspectu ejus.* (2) Saint Luc, 18. 1. *Oportet semper orare et non deficere.* (3) Dan. 9. 23. *Quia vir desideriorum es.*

monter jusqu'au ciel « pour y être offerts par les anges sur » l'autel d'or qui est devant le trône de Dieu (1) ! » Ambassadeurs de la Divinité, interprètes de ses lois, médiateurs des peuples, c'est à eux d'élever sans cesse leurs mains et leurs cœurs vers les tabernacles éternels, pour fléchir la colère céleste, arrêter les suites terribles de ses vengeances, « et faire » descendre la rosée de la grâce sur la vigne du Dieu des » armées (2). »

L'Eglise constamment occupée des besoins de ses enfants, et particulièrement de ceux à qui leur travail et leurs occupations temporelles ne permettent pas de prier souvent ni longtemps, a voulu que tous les clercs qui sont dans les ordres sacrés, leur rendissent au moins le service de prier pour eux. De là l'obligation qu'elle leur a imposée de réciter chaque jour l'*Office divin*. On nomme ainsi un ensemble de prières, empruntées la plupart aux Ecritures, et de Leçons tirées des saints Pères et de la vie des saints. Le tout est disposé dans un certain ordre, selon les fêtes de l'année, et subdivisé pour chaque jour en sept parties ou *Heures*, ainsi appelées parce qu'on les récitait à des heures différentes. Le nombre *sept* semble avoir été adopté à l'exemple du prophète royal, qui se glorifiait « de chanter les louanges de Dieu sept fois le » jour (3). » On les nomme *canoniales*, parce qu'elles sont rédigées d'après certaines règles fixes ou canons, que l'Eglise seule aurait le droit de modifier. Le nom collectif d'*Office divin*, qui leur a été donné dans le neuvième siècle, a fait place plus tard à celui de *Bréviaire*, qui veut dire *abrégé*, parce que dans les nouvelles rédactions de l'office, on en a abrégé certaines parties, et surtout les Leçons ou lectures de l'Ecri-

(1) Apoc. 8. 3. Et data sunt ei incensa multa, ut daret de orationibus sanctorum super altare aureum, quod est antè thronum Dei. (2) Isaïe, 5. 7. (3) Ps. 110. 164. Septiès in die laudem dixi tibi super judicia justitiæ tuæ.

ture sainte, qui étaient primitivement plus nombreuses et plus étendues.

Les sept heures canoniales sont : Matines, Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres et Complies. Les Matines, auxquelles se joignent les Laudes, sont la partie de l'office qu'on chantait autrefois pendant la nuit, et qui se prolongeait jusque *vers le matin* ; l'usage s'en est maintenu, de nos jours encore, dans un assez grand nombre d'ordres religieux. Prime se disait à la *première* heure du jour, c'est-à-dire vers six heures du matin, selon notre manière actuelle de supputer le temps ; Tierce à la *troisième* heure, c'est-à-dire vers neuf heures ; Sexte à la *sixième* ou vers midi ; None à la *neuvième* heure, c'est-à-dire vers trois heures de l'après-midi. Les Vêpres, ou *office du soir*, se disaient aux approches du soir et de la nuit ; Complies un peu plus tard, comme la fin et le *complément* des prières de la journée.

Quoiqu'il ne soit pas de rigueur de s'astreindre en particulier aux heures fixées pour la récitation de l'office divin, et qu'il suffise de le dire entier dans les vingt-quatre heures, il est digne cependant de la piété des ecclésiastiques de s'assujettir, autant qu'ils le peuvent, à réciter chacune de ces prières vers l'heure marquée, afin de ne pas perdre le fruit de cette sainte institution, qui est de nous rappeler à Dieu fréquemment, et d'approcher le plus qu'il est possible de l'oraison continuelle, si recommandée dans l'Écriture.

Le sous-diaconat.

Le sous-diaconat est le premier des ordres majeurs ou sacrés ; c'est celui dans lequel on entre immédiatement après les ordres mineurs, dont il a fait partie pendant douze siècles, comme nous l'avons dit, et dont il était le premier et le plus élevé. Il tire son nom du diaconat, sa fonction principale étant de servir à l'autel *sous les diacres*. Quoiqu'on le range

aujourd'hui parmi les ordres sacrés, il ne s'en suit pas que ce soit un sacrement proprement dit. Il n'en est fait aucune mention dans nos saints Livres, et son établissement, comme celui des ordres mineurs, est de beaucoup postérieur aux temps apostoliques. Quand on le nomme sacré, cela veut seulement dire que ceux qui l'ont reçu, sont consacrés à Dieu et au service des autels d'une manière plus parfaite et plus particulière que les autres ministres inférieurs. Ils ont sur eux le privilège d'approcher plus près de l'autel pendant le sacrifice, et le pouvoir de toucher les vases sacrés ; aussi leur ordination se fait-elle avec plus de pompe, et pour les faire sortir de la vie commune des simples clercs, on leur impose comme aux diacres et aux prêtres, la double obligation du célibat et de la récitation quotidienne du Bréviaire.

L'ordination des sous-diacres commence par l'avertissement que leur donne l'évêque, de bien considérer à quelle charge ils vont se soumettre. « Jusqu'ici, leur dit-il, vous êtes restés » libres, et vous pouvez encore rentrer dans le monde. Que si » vous recevez l'ordre du sous-diaconat, vous ne pourrez plus » reculer. Vous vous engagerez pour toujours au service de » Dieu, service qui équivaut à une couronne ; vous devrez, » avec son secours, garder la chasteté, et demeurer attachés » à jamais au ministère de l'Eglise. Songez-y donc ; il en est » temps encore ; et si vous persistez dans votre saint propos, » au nom du Seigneur, approchez ! » A cette invitation, les sous-diacres s'avancent, et ce pas solennel met entre eux et le monde, un abîme qu'il ne leur sera plus loisible de franchir. Puis on les réunit à ceux qui vont recevoir le diaconat ou la prêtrise, et tous étant prosternés contre terre, l'évêque et l'assistance récitent les Litanies, pour invoquer sur eux les suffrages des saints.

L'Evêque, s'adressant ensuite aux sous-diacres, les instruit de leurs fonctions. Elles sont de servir le diacre à l'autel, de préparer le pain, le vin, l'eau, les linges et les vases sacrés

pour le sacrifice, de présenter l'eau à l'Evêque et au prêtre pour le lavement des mains, de chanter l'Epître, de se tenir à l'autel derrière le diacre, et d'empêcher que rien ne trouble le célébrant pendant les saints mystères. C'est l'évêque lui-même qui, à l'ordination des sous-diacres, leur présente le calice et la patène ; mais ils reçoivent les burettes pleines d'eau et de vin, des mains de l'*archidiaque*, pour leur rappeler qu'ils sont en dessous des diacres, et que leur charge est de les servir. Après les avoir revêtus des ornements propres à leur ordre, c'est-à-dire de l'amict, du manipule, et de la tunique, l'évêque leur présente le livre des épîtres, en leur disant : « Prenez ce livre ; et recevez le pouvoir de lire les « épîtres, tant pour les vivants que pour les morts. » On n'admet au sous-diaconat que ceux qui ont atteint leur vingt-deuxième année, l'Eglise voulant, pour de très-sages raisons, que ceux qui le reçoivent soient en âge de peser et de bien apprécier les charges qu'il impose.

SEPTIÈME DISSERTATION.

Suite du même sujet.

Le diaconat.

Quoique l'Eglise n'ait point décidé que le diaconat soit un sacrement, la plupart des théologiens, considérant l'excellence de cet ordre et l'éminence de ses fonctions, n'hésitent pas à le regarder comme tel et à lui reconnaître l'institution divine. Son ancienneté, puisqu'on en fait mention aux premières pages des annales de l'Eglise ; le rang où saint Paul le place dans ses épîtres (1) à la suite des évêques et des prêtres ;

(1) Philip. 1. 1. 1^{re} épître à Tim. 3. 8. Paulus et Timotheus..., omnibus sanctis in Christo Jesu, qui sunt Philippis, cum episcopis et diaconibus,

les termes pleins d'honneur et même de respect dans lesquels en parlent les Pères les plus illustres, tels que saint Jérôme (1) et saint Augustin (2), donnent le plus grand poids à cette opinion, qui semble confirmée par le concile de Trente. Car le 6^e canon sur l'Ordre (3) prononce anathème contre ceux qui ne reconnaîtraient pas dans l'Eglise catholique une hiérarchie établie par Dieu même, laquelle, disent les Pères, se compose des évêques, des prêtres et des diacres.

Il y a plus; l'évêque impose les mains sur les diacres qu'il ordonne, et cette imposition appelle sur eux le Saint-Esprit, *accipite Spiritum sanctum* (4). Ce qui nous fait trouver, dans le diaconat, *le signe visible d'une grâce invisible*; et comme Dieu seul peut attacher la grâce à un signe extérieur, c'est à lui seul qu'est due l'institution de cette sainte et vénérable cérémonie. « En imposant les mains sur les premiers diacres, dit » saint Ignace (5), les apôtres ne firent qu'exécuter la volonté » de Dieu, et le commandement qu'ils en avaient reçu de » Jésus-Christ. » Ce qui vient encore à l'appui de cette vérité, c'est la circonspection que mirent les Apôtres dans le choix des premiers diacres. Ils mandèrent aux fidèles de « choisir » parmi eux (6) sept hommes *d'une probité reconnue, pleins de » l'Esprit saint* et de sagesse, afin de leur confier ce ministère. » Tant de précautions et de recommandations, tant de vertus exigées, ne pouvaient regarder qu'un ministère sacré, et suffisent pour prouver que le diaconat est un véritable sacrement, qui confère la grâce comme la confère le sacerdoce lui-même.

Les fonctions du diacre, aujourd'hui réduites au service des autels, étaient autrefois bien plus importantes et plus mul-

(1) Saint Jér. Liv. 2^e contre Jovinien. (2) Saint Aug. dans plusieurs de ses lettres, et liv. 1. des mœurs de l'Eg. chap. 32^e. (3) Session 32^e, 6^e canon. (4) Pontific. Rom. (5) Lettre de Saint Ignace aux Tralliens. (6) Act. des Apôt. 6. 3. Considerate ergo, fratres, viros ex vobis boni testimonii septem, plenos Spiritu sancto et sapientiâ, quos constituamus super hoc opus.

tipliées. Nous lisons dans les Actes, que les premiers diacres furent institués *pour servir aux tables*, pendant que les Apôtres « s'appliqueraient entièrement à la prière et à la dispensation de la parole (1). » Or, il y avait dans l'Eglise de Jerusalem, où se fit cette première élection, deux espèces de tables : la table sacrée, où se faisaient la consécration et la distribution de l'Eucharistie, et la table commune, où se réunissaient les fidèles après la communion, repas de charité, qui se faisait dans l'église même, et qui était commun aux riches et aux pauvres. Comme les convertis « vendaient tous leurs biens » pour en apporter le prix aux pieds des Apôtres (2), » et que chaque particulier ne recevait de ce fonds commun que ce qui lui était distribué pour ses besoins par leur ordre, ce fut particulièrement la nécessité de ces distributions journalières qui les obligea à établir des diacres. Néanmoins, ceux-ci, dès le commencement, prêchaient et baptisaient, comme on le voit par l'exemple de saint Etienne et de saint Philippe, deux des sept premiers diacres (3). Les diacres remplissaient donc deux sortes de fonctions : dans la célébration des saints mystères, ils servaient à l'autel, et aidaient l'évêque ou le prêtre à distribuer la divine eucharistie, que l'on donnait alors sous les deux espèces. Ils présentaient la communion sous l'espèce du vin aux fidèles présents, et la portaient aux absents sous l'espèce du pain. Hors du lieu saint, ils étaient chargés du temporel et de toutes les œuvres de charité, dont les soins si multiples, en accablant l'évêque, l'eussent détourné de la prédication et du gouvernement des âmes.

Les devoirs du diacre étaient dans les premiers siècles de se tenir aux côtés de l'évêque lorsqu'il prêchait, de le servir durant le sacrifice, et de lire l'Evangile à la messe solennelle.

(1) Act. ap. v. 4. (2) Ibid. 4. 34. Quotquot enim possessores agrorum aut domorum erant, vendentes afferebant pretia eorum quæ vendebant, et ponebant ante pedes apostolorum. (3) Act. des Apôt. 8. 38.

C'était lui qui devait prévenir le peuple quand il fallait prier, se mettre à genoux, se lever, s'approcher ou se retirer de la table sainte. C'était lui qui le renvoyait, en lui annonçant à haute voix la fin de la Liturgie, ce qu'il fait maintenant encore en chantant *Ite missa est*. C'étaient les diacres qui veillaient comme l'œil de l'évêque, sur les fidèles, pour lui rendre compte de l'inobservation des lois de l'Eglise, des querelles, des scandales et des autres abus, contre lesquels ils devaient réclamer son autorité. Ils portaient ses lettres aux autres évêques, et ses instructions aux prêtres. C'est encore aujourd'hui l'archidiaque qui, en qualité non de prêtre, mais de premier des diacres, présente les ordinands, et rend témoignage de leurs mœurs et de l'intégrité de leur foi. Les diacres ont aussi le pouvoir de prêcher, c'est-à-dire d'expliquer l'Evangile, et de donner le Baptême solennel. Mais ils ne peuvent remplir cette double fonction sans une permission expresse de l'évêque.

Les diacres sont ordonnés, comme les prêtres, par l'imposition des mains. Avant de commencer la cérémonie de l'ordination, l'évêque adressant la parole à l'ordinand, l'exhorte à réfléchir combien est grand le degré où il va monter dans l'Eglise, puisque l'office des diacres est de « servir à l'autel, de baptiser et de prêcher. » Après quelques prières, il lui met la main droite sur la tête, en disant : « Recevez le Saint-Esprit, » pour avoir la force de résister au diable et à ses tentations (1). » L'imposition d'une seule main annonce au diacre qu'il ne reçoit pas le Saint-Esprit avec la même plénitude que les prêtres, auxquels l'évêque impose les deux mains, et qu'il est consacré, comme le disent les Pontificaux, non pour marcher de front avec le sacerdoce, mais pour le servir. L'évêque lui donne ensuite les ornements de son ordre, l'étole et la dalmatique ; puis il lui présente le livre des Evangiles

(1) Ponti. Rom. Accipe Spiritum sanctum ad robur, ad resistendum diabolo et tentationibus ejus.

avec ces paroles : « Recevez le pouvoir de lire l'Evangile dans » l'Eglise de Dieu, tant pour les vivants que pour les morts, » au nom du Seigneur (1). » Il faut avoir vingt-deux ans accomplis pour être ordonné diacre.

Lorsque le Baptême se donnait par immersion, une des fonctions des diacres était d'aider les nouveaux baptisés à sortir des fonts baptismaux. Comme la décence ne leur permettait pas de rendre ce devoir aux femmes, et comme d'un autre côté leur réputation eût pu être compromise par les visites fréquentes qu'ils eussent dû leur faire, pour leur porter les secours et les consolations dont elles avaient besoin dans leur indigence, leurs afflictions ou leurs infirmités, on avait institué des Diaconesses, dont le ministère était de s'employer au soulagement des personnes de leur sexe, et de leur rendre les mêmes offices que les diacres rendaient aux hommes. Quoiqu'on les consacraît par l'imposition des mains, et qu'elles fussent comprises en quelque façon dans le clergé, elles ne recevaient point l'ordination, et ne formaient point un ordre dans la hiérarchie. De graves abus s'étant élevés parmi elles, on les supprima, et depuis le VII^e siècle, il n'en est plus question dans les fastes de l'Eglise.

La Prêtrise.

Le troisième des ordres majeurs, celui qui occupe le premier rang dans la hiérarchie immédiatement au-dessous de l'épiscopat, est la Prêtrise ou le Sacerdoce. On lui donne également l'un et l'autre de ces noms, dont l'un suppose le grand nombre d'années, et l'autre exprime les fonctions de ceux que l'Eglise honore de cette haute dignité. On les appelle *prêtres* d'un mot grec qui signifie *anciens ou vieillards*; non qu'il soit nécessaire d'avoir atteint le dernier période de la vie

(1) Accipe potestatem legendi evangelium in ecclesiâ Dei, tam pro vivis quàm pro defunctis, in nomine Domini.

pour recevoir la consécration sacerdotale; mais parce qu'on exige d'eux la gravité, les lumières et l'expérience d'un âge déjà avancé. « Ce qui rend la vieillesse vénérable, ce n'est, » dit l'Écriture (1), ni la longueur de la vie, ni le nombre des » années; la prudence de l'homme lui tient lieu de cheveux » blancs, et c'est la vie sans tache qui est l'âge de vieillesse. » On donne aussi à cet ordre le nom de Sacerdoce, de deux mots latins *Sacer dux*, *guide sacré*, parce que les prêtres, consacrés au Seigneur par leur ordination, sont chargés de la dispensation des saints mystères, de l'administration des sacrements et en général de la conduite des âmes, qu'ils doivent guider dans les routes du salut.

Les hérétiques des derniers temps, par une fausse interprétation de l'Écriture sainte, attribuent à tous les chrétiens indistinctement le titre et les pouvoirs du sacerdoce. La haine et l'ignorance ont été les deux causes de cette grave erreur. La haine; car l'hérésie arrêtée dans sa marche par l'autorité, le courage et la science des évêques et des prêtres, tourna tous ses efforts contre le sacerdoce, et mit tout en œuvre pour briser cet obstacle qui lui barrait le passage. L'ignorance; car Luther et ses adhérents confondaient le sacerdoce intérieur, qui est commun à tous les chrétiens, avec le sacerdoce extérieur, qui est celui des prêtres. Tous les fidèles exercent une sorte de sacerdoce, mais c'est un sacerdoce tout intérieur et qui est dépourvu du sceau sacramentel. Tous les chrétiens sont prêtres, lorsque purifiés dans les eaux du baptême, « et » s'approchant de Jésus-Christ, dit le prince des Apôtres (2),

(1) Sag. 4. 8 et 9. Senectus enim venerabilis est, non diuturna, neque annorum numero computata; cani autem sunt sensus hominis, et ætas senectutis vita immaculata. (2) 1^{re} épît. de saint Pierre, 2. 4 et 5. Ad quem accedentes lapidem vivum, ab hominibus quidem reprobatur, à Deo autem electum et honorificatum, et ipsi tanquam lapides vivi superædificamini, domus spiritualis, sacerdotium sanctum, offerre spirituales hostias, acceptabiles Deo per Jesum Christum.

» comme de la pierre vivante que les hommes avaient rejetée,
 » mais que Dieu a choisie et mise en honneur, ils deviennent
 » eux-mêmes des pierres vivantes dans cet édifice selon l'es-
 » prit et *un saint sacerdoce*, afin d'offrir à Dieu des hosties
 » spirituelles, qui lui soient agréables par Jésus-Christ. » Ces
 pierres vivantes, cet édifice dans la structure duquel elles
 doivent entrer, cette *sacrificature*, ces *hosties selon l'esprit*, tout
 cela évidemment doit être compris dans le sens métaphorique.
 David n'ignorait pas que, selon la loi de Moïse, il n'y avait
 de vrais prêtres ni de sacrificateurs légitimes que parmi les
 descendants de Lévi et d'Aaron. Ce prophète néanmoins ex-
 horte tous les hommes à offrir au Seigneur tantôt *un sacrifice*
de justice (1) par la fidélité à toutes ses ordonnances, tantôt
des hosties de louanges (2), tantôt *l'oblation* d'un âme brisée de
 douleur (3), et d'un cœur contrit et humilié. Il en est de même
 dans la loi nouvelle. Quoique l'apôtre saint Jean nous assure
 que Jésus-Christ, après nous avoir lavés de nos péchés dans
 son sang, « nous a faits prêtres de Dieu son Père (4), » il
 s'accorde avec les autres évangélistes sur l'établissement d'un
 ministère extérieur et visible, ministère confié aux Apôtres
 seuls avec la puissance de le perpétuer et de le transmettre à
 leurs légitimes successeurs. Eux seuls ont été consacrés prê-
 tres, par ces paroles qui suivirent immédiatement l'institution
 de l'Eucharistie : « *Faites ceci en mémoire de moi* (5), » et par
 le pouvoir que le Sauveur leur donna et ne donna qu'à eux,
 de retenir ou de remettre les péchés (6).

Les fonctions, la puissance, la dignité des prêtres leur sont
 donc tout à fait spéciales et exclusives ; elles n'appartiennent
 en aucune façon aux autres chrétiens, qui ne sauraient se les
 arroger sans une criminelle et folle impiété. Elles sont con-

(1) Ps. 4. 6. Sacrificate sacrificium justitiæ. (2) Ps. 106. 22. Sacrificet sacrificium laudis. (3) Ps. 50. 18. (4) Sacrificium Deo spiritus contribulatus. Apoc. 1. 8. Et fecit nos regnum et sacerdotes Deo et Patri suo. (5) Saint Luc, 22. 19. (6) Ev. saint Jean, 20. 23.

tenues dans ce peu de paroles, que leur adresse l'évêque avant de les ordonner : « Le prêtre doit offrir, bénir, présider, baptiser et prêcher (1). » 1° Les prêtres consacrent, offrent et distribuent le corps et le sang de Jésus-Christ, pouvoir qui excède celui des anges et de toutes les créatures, puisque par les paroles de la consécration ils commandent en quelque sorte au Fils de Dieu, et ils donnent comme une seconde naissance à ce corps et à ce sang, que le Saint-Esprit forma dans le sein de la plus pure des vierges. 2° Ils bénissent le peuple dans le sacrifice de la messe, dans les prières solennelles et dans l'administration des sacrements. 3° Ils président aux assemblées qui se tiennent dans les temples, pour rendre à Dieu le culte qui lui est dû. 4° Ils baptisent, et sous ce nom se trouve comprise l'administration de tous les sacrements, à l'exception de la confirmation et de l'ordre, réservés à l'évêque. 5° Ils prêchent la parole de Dieu, c'est-à-dire qu'ils enseignent au peuple, du haut de la chaire chrétienne, tout ce qu'il faut croire et pratiquer pour être sauvé. S'ils gardent le silence et laissent ainsi ignorer et violer les lois de Dieu, la perte des âmes confiées à leurs soins deviendra pour eux un jour la matière d'un sévère jugement, et leur attirera la vengeance céleste. La réunion de ces fonctions sublimes a fait dire à saint Jean Chrysostôme (2) « que le sacerdoce, placé dans le sanctuaire, en fait un nouveau ciel, qui ne doit être habité que » par des anges. »

Rien de plus solennel et de plus vénérable que les cérémonies observées à l'ordination des prêtres. Premièrement, l'évêque met les deux mains sur la tête de chaque ordinand, sans prononcer aucune parole, et tous les prêtres présents font tour à tour la même chose après lui. Ensuite l'évêque et les mêmes prêtres tiennent leurs mains droites étendues sur les ordinands,

(1) Pont. rom. Sacerdotem oportet offerre, benedicere, præesse, prædicare et baptizare. (2) Saint Jean Chrysos. du sacerd. liv. 3^e.

tandis que l'évêque récite certaines prières, dites *consécration*, dans lesquelles sont marqués les différents degrés du sacerdoce. « Les prêtres qui sont dans le second ordre, y est-il » dit (1), tiennent la place des soixante-dix vieillards qui furent donnés à Moïse pour l'aider à conduire le peuple; ils » sont les compagnons et les aides des pontifes, comme les » enfants d'Aaron aidaient leur père, et comme les Apôtres » accompagnaient le Fils de Dieu. Donc, mes fils bien-aimés, » poursuit l'évêque, gardez dans votre conduite l'intégrité » d'une vie chaste et sainte. Comprenez ce que vous faites; » imitez ce que vous touchez (2). »

L'évêque leur donne ensuite les ornements propres au sacerdoce; l'étole et la chasuble, en demandant à Dieu que les nouveaux prêtres représentent en leur personne, toutes les vertus que saint Paul recommandait tant à ses chers disciples Tite et Timothée (3). Ensuite l'évêque leur consacre les mains à l'intérieur avec l'huile des catéchumènes, en adressant à Dieu cette prière : « Daignez, Seigneur, consacrer et sanctifier ces mains, afin que tout ce qu'elles béniront soit » béni, et que tout ce qu'elles consacreront soit consacré et sanctifié au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur (4). » Puis il leur fait toucher le calice plein de vin, et la patène, sur laquelle on place une hostie non consacrée, en leur disant : « Recevez le pouvoir d'offrir le sacrifice à Dieu, » et de célébrer la messe tant pour les vivants que pour les » morts (5). »

(1) Pontif. rom. Minoris ordinis sacerdotes. (2) Ibid. Itaque, filii dilectissimi, servate in moribus vestris, castæ et sanctæ vitæ integritatem. Agnoscite quod agitis, imitamini quod tractatis. (3) Epl. à Tite. 1^{re} Epit. à Tim. chap. 3. (4) Ibid. Consecrare et sanctificare digneris, Domine, manus istas per istam unctionem et nostram benedictionem, ut quæcumque benedixerint, benedicantur, et quæcumque consecraverint, consecrentur et sanctificentur, in nomine Domini nostri Jesu Christi. (5) Ibid. Accipe potestatem offerre sacrificium Deo, missasque celebrare tam pro vivis quam pro defunctis.

Après la messe de l'ordination, où les ordinands célèbrent et consacrent conjointement avec l'évêque, le Prélat leur adresse ces paroles du Sauveur à ses Apôtres (1) : « Je ne vous appelle-
» rai plus mes serviteurs, mais mes amis. » Alors chaque nouveau prêtre se lève, et récite à haute voix le Symbole, comme pour professer publiquement la foi qu'il doit prêcher; puis il vient se mettre à genoux devant l'évêque, qui lui impose les mains une seconde fois en disant : « Recevez le Saint-
» Esprit; ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront
» remis; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront re-
» tenus. » Ensuite, l'évêque prenant entre ses mains les mains du nouveau prêtre, lui fait promettre respect et obéissance à lui et à ses successeurs; et le prêtre répond : « Je le promets. » Remarquons en passant que ce n'est point ici une simple cérémonie, mais un acte solennel par lequel les prêtres contractent devant Dieu l'étroite obligation de vivre soumis aux premiers pasteurs, et de leur déférer, en tout ce qui concerne la foi, les mœurs et la discipline. L'Eglise ne les admet au sacerdoce qu'à la condition de cette dépendance, qui est de droit divin, comme nous l'avons démontré plus haut.

On ne peut être promu au sacerdoce, à moins d'une dispense, avant d'avoir atteint sa vingt-cinquième année. Selon la discipline présente, les ordinations ne peuvent se faire que les samedis des Quatre-Temps, le samedi qui précède le dimanche de la Passion, et le samedi-saint. Le Souverain-Pontife peut dispenser de cette règle; mais les ordinations, permises ainsi hors du temps propre, ne doivent avoir lieu que le dimanche ou un jour de fête commandée, ou à quelqu'une des fêtes supprimées, qui ont gardé le rit et l'office solennels.

(1) Ev. saint Jean, 15. 15.

HUITIÈME DISSERTATION.

Suite du même sujet.

L'Épiscopat.

De même qu'il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême, de même aussi il n'y a dans l'Eglise de Dieu qu'un sacerdoce, dont l'épiscopat est le plus haut degré. C'est lui qui en est la plénitude et la source ; c'est-à-dire qu'il contient la souveraine autorité et la souveraine puissance de toutes les fonctions hiérarchiques et sacerdotales et de tout le gouvernement ecclésiastique ; en sorte que tous les autres ordres, sans en excepter la prêtrise, ne sont que des écoulements de cette puissance, qui s'élève et que Dieu a placée au-dessus d'eux tous. Cette supériorité des évêques sur les prêtres n'ôte rien à ceux-ci de leur dignité. Ils n'en sont pas moins les ministres de Jésus-Christ même, dans la dispensation des sacrements. Leur ministère part aussi d'une source divine. C'est par l'autorité de Dieu, c'est en son nom et pour sa gloire qu'ils cultivent le champ du Père de famille, et qu'ils travaillent à l'édifice spirituel de l'Eglise. Mais ce n'est pas eux que le Saint-Esprit a établis pour conduire leurs frères ; ils ne sont point les successeurs des Apôtres. L'autorité avec laquelle ils gouvernent la portion du troupeau qui leur est confiée, émane de la puissance et de l'autorité des évêques. Ils sont à la vérité leurs coopérateurs, mais dans un rang secondaire, et avec une part de juridiction subordonnée à celle du premier pasteur, et beaucoup plus restreinte.

Il s'est élevé dans ces derniers temps certaines controverses, infiniment regrettables, sur l'institution divine des prêtres chargés du gouvernement des paroisses. Elles étaient au moins

superflues, si elles laissaient les prêtres dans la subordination à l'autorité des évêques; car personne n'ignore que le régime de l'Eglise, dans ses ressorts essentiels, n'est pas d'institution humaine; elles étaient scandaleuses, si elle tendaient à poser en question la supériorité divine de l'épiscopat et la dépendance du sacerdoce, vérités qui n'ont jamais cessé d'appartenir à la foi catholique.

L'épiscopat tient tellement à l'essence de la hiérarchie, que s'il pouvait s'éteindre, avec lui s'éteindrait tout le ministère ecclésiastique. Aussi ne se trouve-t-il pas de ministres véritables et légitimes, dans les sectes chrétiennes où manque l'épiscopat. Elles ne sont plus, pour me servir de l'expression de Jésus-Christ (1), que des maisons bâties sur le sable, jouets perpétuels des vents et des tempêtes, qui tôt ou tard les ensevelissent sous leurs propres ruines; tandis que dans la véritable Eglise, l'épiscopat est ce rocher inébranlable, contre lequel viennent se briser les efforts de l'enfer (2). Du reste, les communions hérétiques ou schismatiques, qui ont su le maintenir à la tête de leur hiérarchie, ne tirent aucun avantage de sa conservation et de son existence au milieu d'elles, parce qu'il y est comme une branche séparée du tronc, comme un sarment coupé, incapable de porter aucun fruit par lui-même, dit Jésus-Christ (3).

On donne à cette dignité le nom d'épiscopat, et celui d'évêque à ceux qui en sont revêtus, d'un mot grec qui veut dire *inspection et intendance*, ou *inspecteur et intendant*, pour montrer que celui qu'on élève à cette haute fonction, accepte la charge, la surveillance et le soin du troupeau. On appelle aussi les Evêques, *Pontifes*, à l'imitation des païens, qui nommaient ainsi leurs souverains-sacrificateurs.

(1) Saint Matth. 7. 26. et 27. (2) Saint Matth. 16. 18. (3) Ev. saint Jean, 15. 1 et suiv. *Palmes non potest ferre fructum à semetipso, nisi manserit in vite.*

Il y a dans le corps épiscopal différents degrés de dignité, et même de juridiction, qui n'ajoutent rien à la nature de l'épiscopat et qui, hormis un seul, sont d'institution ecclésiastique. Telles sont les dignités d'Archevêques ou de Métropolitains, et de Primats ou d'Exarques. Les archevêques, appelés aussi métropolitains, du nom donné autrefois par les Romains à certaines capitales des états qu'ils avaient conquis, sont les chefs d'une province ecclésiastique. Les évêques, dont les sièges se trouvent inclus dans ces circonscriptions, sont appelés suffragants de l'archevêque ou métropolitain.

Les primats ou exarques présidaient autrefois à plusieurs provinces. Mais ce ne sont plus que des titres d'honneur affectés aux sièges de certaines grandes villes. L'archevêque de Lyon était dans le dernier siècle le seul primat de la chrétienté, qui exerçât effectivement le droit de primatie sur les anciennes provinces des Gaules, dites Lyonnaises. Alexandrie et Antioche ont toujours joui d'une grande distinction, parce que leurs églises avaient été fondées, Antioche, par le prince des Apôtres avant qu'il n'allât fixer son siège à Rome, et Alexandrie, par son disciple saint Marc, qu'il y avait envoyé lui-même. Leurs évêques portaient le nom de Patriarches. Celui de Jérusalem portait aussi le même titre, justement dû à une église, mère de toutes les autres, berceau de la foi, et qui fut comme la source d'où la religion chrétienne se répandit dans tout l'Univers. L'évêque de Constantinople, à l'époque de la translation de l'empire romain dans cette ville, obtint le même honneur, et même la préséance sur les trois autres, à cause du séjour qu'y faisait la cour impériale.

Au-dessus des quatre patriarches de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, par une double primauté d'honneur et de juridiction, s'élève l'Evêque de Rome, chef de toutes les églises en qualité de vicaire de Jésus-Christ. Ainsi, les simples fidèles sont tous sous la conduite des prêtres et des évêques. Les prêtres et les autres ministres sont eux-mêmes

soumis aux évêques. Les évêques sont égaux entre eux quant à ce qui est de l'ordre et de l'essence du Sacerdoce. Il n'y en a qu'un qui soit de droit divin au-dessus des autres, pour conserver l'unité de l'Eglise, et lui donner un chef : c'est le Pape, successeur de celui que Jésus-Christ lui-même plaça le premier entre ses Apôtres. Quoiqu'il réunisse dans sa personne les titres honorifiques de métropolitain, de primat et de patriarche, avec le genre de juridiction que donnent ces dignités, il n'en prend point d'autre que celui d'évêque, sans même y ajouter le nom du siège qu'il occupe, et il y joint ces mots si pleins d'humilité : *Serviteur des serviteurs de Dieu*. Les autres distinctions de la hiérarchie sont de droit humain et de discipline ecclésiastique.

Les fonctions de l'évêque sont de deux sortes, les unes intérieures, et les autres extérieures. Les fonctions intérieures consistent dans la prédication, la prière et l'administration des sacrements. Dans les premiers siècles, les évêques seuls prêchaient. Ils ne confiaient aux prêtres le ministère de la parole, que lorsqu'ils se trouvaient dans l'impossibilité de le remplir par eux-mêmes. Ils présidaient aux prières publiques, et célébraient, les Dimanches et les jours de Fêtes, dans leurs églises, la messe que nous nommons aujourd'hui la messe paroissiale. Actuellement, les évêques n'officient pontificalement qu'aux grandes fêtes de l'année, et ils n'administrent guère que les sacrements d'ordre et de confirmation. Il n'y avait aussi que les évêques qui conférassent le baptême solennel, lorsqu'on ne l'administrait qu'à Pâques et à la Pentecôte. Les prêtres ne baptisaient que ceux qui n'auraient pu attendre ces deux grandes époques, sans danger pour leur vie. C'était l'évêque qui imposait la pénitence publique, et qui réconciliait à l'Eglise les excommuniés et les hérétiques. C'est encore à lui qu'appartiennent la plupart des bénédictions et consécrationes tant des personnes que des choses, et dont le détail serait ici superflu.

Les fonctions extérieures de l'évêque sont 1^o la juridiction, c'est-à-dire, le droit de régler non-seulement ce qui touche à

la foi, dont il est le seul juge ordinaire et naturel, mais encore tout ce qui concerne la discipline. Les lois et ordonnances qui émanent de son autorité, sont certainement obligatoires pour la conscience, à moins qu'elles ne soient contraires aux institutions canoniques. 2^o La protection des pauvres, des malades, des vieillards, des veuves et des orphelins; touchante sollicitude de la part de l'Eglise, qui a voulu donner ainsi, dans la personne même du premier pasteur, un défenseur au faible, un père au malheureux. 3^o Le soin et l'administration des biens temporels de l'église qui lui est confiée.

On distingue trois choses dans la promotion des évêques : l'élection, la confirmation et la consécration.

Les annales ecclésiastiques attestent que pendant un grand nombre de siècles, les chaires épiscopales n'étaient remplies que par voie d'élection. Dans l'origine, cette élection se faisait par le clergé, en présence des magistrats et du peuple, dont on prenait l'avis pour s'assurer que l'élu serait agréable à ceux dont il allait devenir le pasteur. Plus tard, pour éviter les brigues et le tumulte des assemblées nombreuses, on confia l'élection aux chanoines de la cathédrale. Aujourd'hui, dans la plupart des Etats catholiques, c'est le souverain qui nomme aux évêchés.

La confirmation se faisait autrefois par le métropolitain, ou, à son défaut, par le plus ancien évêque de la province, avec l'approbation et la délégation du Souverain Pontife. Elle est maintenant réservée au Saint-Siège, à qui elle appartient d'ailleurs de droit divin. Après une enquête faite sur les mœurs et la doctrine de l'élu, le pape tient un consistoire ou assemblée des Cardinaux, et lorsqu'il a recueilli le nombre de voix nécessaires, il rend un décret par lequel il pourvoit l'élu ; puis il lui fait expédier les Bulles qui renferment la teneur de son institution.

La consécration d'un évêque doit se faire un dimanche ou un jour de fête, et dans l'église propre de l'élu, s'il est possible. Un usage qui remonte jusqu'aux premiers siècles, demande,

pour la consécration épiscopale, le concours de trois évêques, le *consécrateur* et deux *assistants*. Un abbé qui jouit des honneurs de la prélature, peut, au besoin, remplacer le troisième évêque. Le Souverain Pontife pourrait même permettre que les évêques assistants fussent suppléés par de simples prêtres.

Voici, en peu de mots, les cérémonies que l'on observe au sacre d'un évêque. Le consécrateur commence la messe. Après l'épître et le graduel, il fait à l'élu une courte instruction sur les obligations et les devoirs de l'épiscopat. Nous en donnons ici un court extrait :

« Voulez-vous, lui demande-t-il, instruire, par l'exemple et la » prédication, le peuple qui vous sera confié ? Voulez-vous en- » seigner et garder fidèlement les traditions des Pères et les » décrets du siège apostolique ? Voulez-vous promettre le res- » pect et l'obéissance au bienheureux Pierre, à notre Saint-Père » le pape N. et à ses successeurs les pontifes romains ? » A chacune de ces demandes, l'élu répond : « Je le veux. »

Alors le consécrateur, aidé par les deux évêques assistants, place, sans prononcer aucune parole, le livre des Evangiles tout ouvert sur le cou et sur les épaules de l'élu ; ensuite, ils lui posent tous trois les deux mains sur la tête, en disant : « Recevez le » Saint-Esprit. » Cette imposition des mains est spécifiée, à plusieurs reprises, dans la sainte Ecriture (1) comme la cérémonie la plus essentielle de l'ordination ; aussi, les théologiens s'accordent-ils à l'en déclarer la matière. Puis, le consécrateur récite sur l'élu deux oraisons, dans lesquelles il demande à Dieu les grâces dont l'élu a besoin pour s'acquitter dignement de son ministère. Les oraisons achevées, il oint sa tête, puis ses deux mains avec le saint chrême, joignant à ces actions la récitation du psaume 132^{me}, où se trouve mentionnée l'onction d'Aaron. Les onctions faites, le consécrateur présente à l'élu le bâton pastoral, qu'il lui donne pour marque de sa juridiction ;

(1) 1 Tim. 4. 14. 2 im. 1. 6, et ailleurs.

puis, il lui met au doigt un anneau en signe de sa foi, l'exhortant de garder sans tache la sainte Eglise, épouse de Jésus-Christ. Enfin, il lui ôte le livre des Evangiles de dessus les épaules, et le lui met entre les mains en disant : « Prenez l'Evangile, et allez le prêcher au peuple qui vous est confié. »

La messe continue ; le nouvel évêque la dit conjointement avec le consécrateur, et il y communie sous les deux espèces, et debout. Le sacrifice achevé, le consécrateur intronise dans son siège le consacré, après lui avoir donné les gants et la mitre. On chante le *Te Deum*, pendant lequel les évêques assistants promènent le consacré par toute l'Eglise, pour le montrer au peuple. L'hymne achevée, le nouvel évêque donne solennellement la bénédiction épiscopale.

Les archevêques ont, de plus, un ornement nommé *Pallium*, qui tire son origine et son nom du manteau des empereurs. C'est une bande d'étoffe de laine blanche, large de trois doigts, qui entoure les épaules. Elle porte aux extrémités de petites lames de plomb couvertes de soie noire, et surmontées chacune d'une croix rouge. Cet ornement est fait de la laine de deux petits agneaux blancs, qu'on offre tous les ans à Rome, le jour de sainte Agnès, dans l'Eglise dédiée à cette sainte. Le pape en fait la bénédiction, et l'envoie aux archevêques, qui ne peuvent exercer leurs fonctions avant de l'avoir reçu. Ils le placent, aux offices solennels, par dessus leurs habits pontificaux.

NEUVIÈME DISSERTATION.

Sur la profession religieuse, les ordres monastiques et les congrégations régulières et séculières.

Le tableau que je viens de tracer de la hiérarchie ecclésiastique, serait incomplet, si je gardais le silence sur ces grandes

associations religieuses, dont l'origine remonte au berceau du christianisme, et qui ont paru sur la terre, comme un spectacle digne de fixer les regards des anges et des hommes. Quoiqu'elles ne fassent pas une partie intégrante et nécessaire de la hiérarchie, elles y tiennent cependant par le rapprochement de la discipline, par celui du costume extérieur qui les distingue des autres fidèles, et surtout par les liens de l'ordination et du sacerdoce, dont la plupart de leurs membres sont honorés ; ce qui leur a fait donner le nom de clergé régulier, par opposition au clergé séculier, qui mène la vie commune au milieu de la société où il est répandu. On voit que je veux parler ici des ordres monastiques, aujourd'hui si généralement décriés dans le monde, et privés même quelquefois, dans le sanctuaire, de la bienveillance de ceux qui devraient y être leurs protecteurs, et qui ont oublié trop facilement les services qu'ils lui ont rendus (*).

Les ordres monastiques, à entendre le langage ordinaire des gens du monde, ne sont plus en harmonie avec l'esprit du siècle. Ne serait-ce pas plutôt le siècle qui se trouverait en contradiction avec l'esprit de l'Evangile ? Car les conseils évangéliques, littéralement observés, ne forment-ils pas comme la substance de la vie religieuse ? J'avoue qu'ils ne sont pas d'une nécessité absolue pour le salut éternel. Mais si l'on considère attentivement et avec les yeux de la foi, cette perfection à laquelle Jésus-Christ nous ordonne de tendre, perfection qui, selon les proportions de la faiblesse humaine, doit être semblable à celle de notre Père céleste (1), ne sera-t-on pas forcé de convenir que ceux qui en approchent de plus près, sont les

(*) D'injustes préjugés, qui tendent à s'effacer chaque jour davantage, à l'endroit des ordres religieux, avaient cours, il y a trente ans ; et plusieurs membres du clergé séculier, sans le savoir peut-être, s'en laissaient ébranler. (Edit.)

(1) S. Matth. 5. 48. Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.

véritables disciples de cet Homme-Dieu, dont la vie a été un perpétuel enchaînement et un parfait modèle de pauvreté, d'humilité et d'obéissance ?

L'éternelle récompense est attachée à l'observation des commandements. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous en avertit, et qui nous montre l'accomplissement de la loi comme la seule route qui conduise au salut (1). Dieu qui voyait d'avance les difficultés, les allégations, les prétextes qu'opposeraient un jour le monde et les passions contre la possibilité d'accomplir ses préceptes, a voulu laisser sans excuse les serviteurs lâches et infidèles, en plaçant sous leurs yeux l'observation entière et bien autrement difficile des conseils évangéliques. Et ce n'est point au milieu de ses anges qu'il a pris les modèles de cette sublime perfection ; mais bien parmi des hommes formés du même limon, sujets aux mêmes faiblesses, sans cesse harcelés par les mêmes ennemis, et luttant néanmoins avec une courageuse persévérance contre les obstacles qu'ils trouvaient à chaque pas dans la corruption d'une nature, qui ne veut ni se captiver, ni être assujettie, et qui a toujours pour fin de se satisfaire elle-même. Le triomphe de sa grâce a été plus loin encore : pour confondre les faux sages, il a voulu que le sexe le plus délicat offrît au monde le spectacle des plus grands sacrifices et des plus étonnantes austérités de la vie religieuse.

« La vie monastique, dit Fleury (2), est une preuve sensible » de la Providence de Dieu, et du soin qu'il a eu de conserver » dans son Eglise, jusqu'à la fin des siècles, non-seulement » la pureté de la doctrine, mais encore la pratique des vertus. » Si l'on compare, en effet, continue-t-il, la vie des premiers » chrétiens avec les usages des monastères bien réglés, on » verra qu'il s'y trouve bien peu de différence. » On y admire

(1) Saint Matth. 19. 16 et 17. Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.

(2) Mœurs des chrétiens. Ch. 53.

le même renoncement aux choses de la terre, la même application à la prière en commun et en particulier, le même silence, le même amour du travail, les mêmes vertus en un mot, qui brillaient dans l'église naissante de Jérusalem, dont les Actes des Apôtres nous offrent le touchant et merveilleux tableau (1).

La frivolité n'épargne pas davantage ce qu'elle appelle les singularités des ordres religieux. La bigarrure et la forme de leurs vêtements choque les yeux trop délicats de notre siècle. Mais on ne réfléchit pas que les fondateurs d'ordres, qui ont d'abord habité les déserts et les solitudes, n'ont donné à leurs religieux que les habits communs aux gens de la campagne ; et que, quand il les ont introduits dans les villes, ils leur ont fait prendre les vêtements des petites gens et des pauvres. Les peintures qui nous restent des temps anciens, en font foi. La mode n'a point d'accès, là où l'on fait une profession particulière de la mépriser. Ils auraient cru manquer à leurs règles en s'assujettissant à ses caprices, et ils ont conservé le genre d'habits le plus propre à l'humilité, qui est la base de la vie religieuse, et au travail des mains, qui, avec la prière, partageait tout leur temps.

Un reproche mieux fondé est celui qu'on peut faire aux religieux de certains ordres, de s'être trop produits dans le monde ; et d'avoir eu avec les séculiers, un commerce que l'esprit de leur vocation leur interdisait, et dont leur régularité a reçu un grand échec. S'ils se fussent renfermés dans leurs cloîtres, et qu'ils n'en fussent sortis que pour porter au prochain les secours de la religion, de la charité et du dévouement, le respect dû à leurs vertus aurait imposé silence à la malignité de la critique. Cette remarque, d'ailleurs, ne tombe que sur un petit nombre d'ordres monastiques, où le relâchement s'était introduit, et qui ont disparu ou se sont

(1) Act. des Apôt. chap. 2 et chap. 4.

réformés. « Du reste, dit encore l'abbé Fleury, ce qui fait pa-
» raître aujourd'hui les moines si extraordinaires, c'est le
» changement arrivé dans les mœurs des autres hommes,
» comme les édifices les plus anciens sont devenus singuliers,
» parce que ce sont les seuls qui aient résisté à une longue
» suite de siècles. Or, de même que les plus savants archi-
» tectes étudient avec soin ce qui reste des bâtiments anti-
» ques, sachant que leur art ne s'est relevé dans ces derniers
» temps que sur ces excellents modèles ; ainsi les chrétiens
» doivent observer avec attention ce qui se pratique dans les
» monastères les plus réguliers, pour y voir des exemples vi-
» vants de la morale chrétienne (1).

Je n'insisterai pas davantage sur un sujet qui a été traité dans toute son étendue par d'habiles écrivains. La réfutation des plaintes sur l'inutilité des ordres religieux et sur les grandes richesses ensevelies dans leurs mains au détriment, disait-on, du commerce et surtout de l'agriculture, qui, pour le dire en passant, leur devait dans nos contrées toute sa prospérité, cette réfutation, dis-je, serait déplacée dans un moment où la plupart de ces saintes maisons ont disparu, et où ces mêmes richesses se trouvent au pouvoir de ceux qui les leur enviaient depuis si longtemps. La suite des temps apprendra s'il n'y a pas eu, dans leur suppression et dans l'envahissement de leurs biens, perte réelle pour l'Etat, qui eût pu les utiliser de plusieurs manières, en mettant à contribution par exemple leurs talents et leur opulence pour l'instruction publique, qui fût devenue ainsi plus générale, plus morale et plus religieuse, tandis qu'il en porte seul aujourd'hui toutes les charges, auxquelles il faut joindre encore celles du culte public. La perte n'a pas été moins grande pour le clergé séculier, qui se trouve privé par là d'utiles auxiliaires. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur nos campagnes, où l'on

(1) Mœurs des chrétiens, chp. 54.

rencontre tant de paroisses sans pasteurs, et où beaucoup de ceux qui en remplissent les pénibles fonctions, chargés d'ans et de travaux, succombent sous le fardeau du ministère, sans pouvoir obtenir ce qu'ils réclament depuis tant d'années, un traitement moins modeste, qui leur permit de recevoir chez eux un collaborateur, sans diminuer la part des pauvres et des malheureux qui les environnent.

Comme la suppression des ordres religieux remonte déjà à près d'un demi-siècle, j'ai cru qu'il ne serait pas sans intérêt pour un assez grand nombre de mes lecteurs, de mettre sous leurs yeux le nom, la règle et l'habit de ceux de ces ordres qui ont joué un plus grand rôle dans l'histoire de l'Eglise.

On peut ranger tous les ordres religieux sous trois règles principales, la règle de saint Augustin, celle de saint Benoît, et celle de saint François d'Assise. Voici la nomenclature des ordres les plus connus, qui vivent sous ces trois grandes règles.

Sous la règle de saint Augustin, on compte les Augustins proprement dit ou Ermites de saint Augustin, les Prémontrés, les Dominicains, les Trinitaires, les Théatins, les Barnabites, les Pères de la Merci et les Frères de saint Jean de Dieu ;

Et grand nombre de congrégations de femmes, dont les principales sont les Augustines, les Béguines, les Dominicaines, les religieuses de l'Annonciade, les Ursulines et les Visitandines.

La règle de saint Benoît comprend les Bénédictins, les Chartreux, les Bernardins, les Camaldules, les Célestins, les Feuillants et les Trappistes ;

Et pour les femmes, les Bénédictines, les religieuses de Fontevault, qui comptèrent parmi leurs abbesses une reine de France et quatorze princesses du sang royal, les Bernardines et plusieurs autres.

La règle de saint François comprend les Franciscains, les

Minimes, les Cordeliers, les Observantins, les Capucins et les Récollets.

Les congrégations principales de femmes, soumises à cette règle, sont les Clarisses, les Tiercelines, et les Capucines.

L'ordre des Carmes, si justement célèbre, n'appartient à aucune des trois règles dont nous parlons ; nous en dirons un mot tout à l'heure.

Règle de Saint-Augustin.

Quoique les Augustins proprement dits vivent en communauté et fassent les vœux ordinaires de religion, cependant, ils ne sont, dans le sens rigoureux du mot, ni religieux, ni moines, mais plutôt des clercs ou chanoines soumis à une règle ; d'où leur est venu le nom de chanoines réguliers de saint Augustin. Aussi leur habit se rapproche-t-il davantage de l'habit du clergé ; comme celui-ci, ils portent au chœur le surplis et l'aumusse, sorte de fourrure dont on se servait jadis pour garantir du froid la tête et les épaules, et qui n'est plus maintenant qu'un ornement réservé aux chanoines des cathédrales.

Les chanoines réguliers remplissent les fonctions ordinaires du ministère évangélique. Ils desservaient, en France, grand nombre de paroisses sous le titre de prieurs-curés, et sous la juridiction de l'évêque diocésain. Leurs maisons n'étaient à proprement parler que des séminaires, pour former leurs sujets au travail et à la science qu'exige le soin des âmes, ou des maisons de retraite pour ceux qui avaient vieilli dans le ministère.

Saint Chrodogand, évêque de Metz, dans le VIII^e siècle, peut être regardé comme le fondateur des chanoines réguliers en Occident. C'est le premier qui ait eu la pensée de donner des règles aux clercs, pour les réduire à la vie commune, et les faire renoncer à la propriété de leurs biens. Le relâchement

s'étant introduit parmi eux, il s'en fit une réforme, dans le cours du XI^e siècle, par les soins du saint cardinal Pierre Damien et du célèbre Yves, évêque de Chartres. C'est à cette époque que les chanoines réguliers prirent pour base de leurs constitutions, la règle de saint Augustin, tirée en partie des deux discours de ce saint Docteur sur les mœurs des clercs et de son épître 119^e, adressée à des religieuses. Ils se divisèrent en plusieurs grandes congrégations, qui, toutes, joignirent à leurs noms propres, le titre commun de chanoines réguliers de l'ordre de saint Augustin.

Une des célèbres, sans contredit, est celle des Prémontrés, instituée l'an 1119 par saint Norbert, qui fut, depuis, archevêque de Magdebourg. Son nom lui vient du lieu qui fut le berceau de son origine, dans le diocèse de Soissons. Saint Norbert prit, avec ses premiers compagnons, l'habit blanc, et il obtint bientôt du pape Honorius II, la confirmation de son ordre. Dès sa naissance, l'ordre de Prémontré se rendit célèbre par la ferveur et la régularité de ses religieux. Il acquit, en peu de temps, de grandes richesses, et s'étendit dans tout l'Occident, surtout en Allemagne, où plusieurs de ses abbés jouissaient naguères des droits de souveraineté, et siégeaient parmi les prélats dans les diètes germaniques. L'abbaye de Prémontré, chef-lieu de l'ordre, a toujours été gouvernée par des abbés réguliers, aussi distingués par leurs lumières que par leurs vertus. Plusieurs d'entre eux ont été honorés de l'épiscopat et de la pourpre romaine. On voyait autrefois beaucoup de maisons de religieuses Prémontrées ; mais le nombre en est aujourd'hui fort petit. Il n'y en avait plus en France, à la suppression des monastères.

Les Dominicains, connus aussi sous le nom de Frères-Prêcheurs, quoique plus religieux que chanoines réguliers, vivent cependant sous la règle de saint Augustin, à laquelle ils ont ajouté plusieurs constitutions tirées en grande partie de celles de Cîteaux et de Prémontré. Le but principal que

se proposa saint Dominique, leur fondateur, fut la prédication de l'Evangile par toute la terre, et principalement dans les lieux infectés par l'hérésie. Ils portent l'habit blanc avec un scapulaire. Parmi le grand nombre de saints et d'hommes célèbres qui ont honoré cet ordre, la première place appartient au docteur angélique saint Thomas d'Aquin, l'oracle de l'école. Le nom de *Jacobins*, si fameux dans nos dernières dissensions civiles, fut donné aux premiers conducteurs de la révolution française, parce qu'ils tenaient leurs assemblées dans une des maisons que possédaient à Paris, près de la porte saint Jacques, les religieux de saint Dominique.

Les Trinitaires et les Pères de la Merci se consacraient au rachat des chrétiens captifs en Turquie, au Maroc et dans les autres états barbaresques. Ils s'engageaient à aller à la recherche de ces infortunés, et à prendre eux-mêmes leurs fers, lorsqu'ils ne pouvaient payer leur rançon. Admirable dévouement, que la religion seule pouvait inspirer. Ces ordres n'ont plus maintenant qu'un petit nombre de maisons.

Règle de Saint-Benoit.

Saint Benoit, né sur la fin du V^e siècle, est regardé comme le patriarche des moines d'Occident. Sa règle fut trouvée si sage, qu'elle fut la seule suivie pendant longtemps par tous ceux qui se vouaient à la vie solitaire. L'ordre de saint Benoit prit de rapides accroissements; et c'est celui qui a produit le plus de saints et le plus de grands hommes. Quarante papes, deux cents cardinaux, seize cents archevêques, plus de quatre mille évêques sont sortis de ses rangs. Les principales maisons de Bénédictins, en France, avant la révolution, étaient celles de Cluny, de saint Vannes et de saint Maur. Les deux dernières, celle de saint Maur surtout, qui devait à l'autre son origine, ont fourni, dans l'espace de moins de deux siècles, un grand nombre de savants, dont les noms vivront éternellement

dans la république des lettres. C'est à leurs doctes recherches que nous devons la connaissance d'une foule de monuments et de titres, qui ont servi à débrouiller le chaos de notre histoire. Les Bénédictins sont vêtus de noir, avec un scapulaire sur la tunique ou sur la soutane.

C'est de l'ordre de saint Benoît que l'an 1098 est sorti celui de Citeaux, également célèbre par ses nombreux rameaux et ses grandes richesses. Saint Bernard, le prodige de son siècle, et un des premiers religieux de ce monastère, peut, à bon droit, être regardé comme le fondateur de l'ordre. Cistercien par l'éclat qu'il y répandit, et la sainteté des règles qu'il lui donna. Ils portent l'habit blanc en l'honneur de la très-sainte Vierge, qu'ils font profession d'honorer particulièrement. Il y avait en France beaucoup de monastères et d'abbayes de filles de ces deux ordres. Elles en portaient le nom et en suivaient la règle.

La règle de saint Benoît était encore, en partie, suivie par les Chartreux, fondés sur la fin du onzième siècle par saint Bruno, qui donna, à ses religieux, l'habit blanc. C'est le seul ordre peut-être qui n'ait jamais eu besoin d'aucune réforme. Depuis près de huit siècles, la règle s'y est maintenue dans sa première pureté. La solitude et le silence perpétuel ont empêché l'esprit du monde de pénétrer dans leurs cloîtres.

Règle de saint François.

Les Franciscains reconnaissent pour leur patriarche saint François d'Assise, contemporain de saint Dominique, au XIII^e siècle. Sa règle est la troisième de celles qui régissent la plupart des ordres religieux. La pauvreté et la vie commune, sans aucune sorte de rentes ni de possessions, en font comme un état mitoyen entre les chanoines réguliers et les moines. Les Franciscains se divisent en plusieurs familles, que nous avons énumérées plus haut, lesquelles occupaient en France

un nombre considérable de monastères de l'un et de l'autre sexe. Ils sont tous vêtus de noir ou de brun.

On remarque parmi eux, comme nous l'avons dit, les Cordeliers, ainsi nommés, parce qu'ils sont ceints, par-dessus leur tunique, d'une *corde* rude et grossière, toute parsemée de nœuds.

Les Minimes, institués par saint François-de-Paule, et ainsi dénommés par leur saint fondateur, pour leur rappeler sans cesse qu'ils devaient se regarder comme les *plus petits* et les derniers de tous.

Les Capucins, qui portent un *capuce* ou *capuchon* d'une forme extraordinaire, et qui étaient très répandus en France, en Espagne et en Italie.

Semblables à ces vieilles familles nobles, qui veulent absolument avoir pour tige, sinon un des fils de Noé, au moins quelque héros de l'antiquité païenne, les Carmes, le seul ordre qui ne suive aucune des règles établies en Occident, ont la prétention d'avoir pour fondateurs Elie et Elisée, et d'être les successeurs des solitaires que ces prophètes avaient rassemblés sur le mont Carmel ; ils se regardent en conséquence comme le plus ancien de tous les ordres. Mais cette opinion ne paraît pas avoir un fondement bien solide. Leur première réunion sur le mont Carmel est l'ouvrage d'Alméric, patriarche d'Antioche dans le douzième siècle. Ils y menaient la vie érémitique, chacun dans leur cellule, lorsqu'Albert, patriarche latin de Jérusalem, les réunit en congrégation, et leur donna des règles, qui furent confirmées par le pape Honorius III, l'an 1224. Trente ans après, le roi saint Louis les fit venir en France. Cet ordre a subi, dans le seizième siècle, une réforme faite par sainte Thérèse, et qui est encore sévèrement observée dans les couvents des Carmes déchaussés et des Carmélites. Ils portent l'habit noir sous un manteau blanc.

A cette liste incomplète des ordres monastiques, (car mon dessein n'a été que de faire connaître sommairement les prin-

cipaux), il faut joindre les congrégations de prêtres réguliers, qui, sans être moines ni chanoines, mènent cependant la vie commune avec des constitutions particulières. Les uns se lient par les vœux solennels ou perpétuels en usage dans les communautés religieuses ; les autres n'admettent que les vœux simples, par lesquels ils s'engagent pour un temps avec la liberté de retourner ensuite à la vie séculière. Toutes ces congrégations ont eu pour fondateurs des hommes vénérables par la sainteté de leur vie, pleins de zèle pour le salut des âmes, et d'une grande charité pour les besoins temporels et spirituels de leurs semblables.

La première et la plus considérable de toutes, celle qui a fait le plus de bruit dans le monde, est la Compagnie de Jésus. Ce nom lui fut donné par saint Ignace de Loyola, son fondateur, pour marquer que cette nouvelle milice était destinée à combattre, sous la bannière de Jésus-Christ, les ennemis de son saint nom. Arrivée, presque dès le berceau, à l'âge de perfection, cette société religieuse a été, dans la courte durée de deux siècles, le jouet perpétuel des vicissitudes humaines, et en butte à mille variations dans l'opinion publique. Ses apologistes, quoiqu'en très-grand nombre, n'ont pu encore réduire au silence ses détracteurs ; ce qui suppose de grandes fautes et de grandes vertus. L'accord est loin d'être unanime sur les premières ; les secondes ne sont point restées dans l'ombre. La lumière de l'Evangile portée jusqu'aux extrémités du monde, chez les peuples les plus barbares, avec un zèle digne des temps apostoliques ; des Eglises florissantes fondées, dans l'empire du Japon, sur les ruines d'une superstition monstrueuse ; le triomphe de l'humanité dans la civilisation des sauvages du Paraguay ; l'éloquence de la chaire élevée au plus haut degré ; les succès les plus brillants dans l'éducation de la jeunesse, dans les hautes sciences et dans les diverses branches de la littérature ; une foule d'entreprises ou de découvertes non moins utiles qu'étonnantes : tels sont les titres

qui avaient mérité l'admiration et la reconnaissance générale à cette illustre et savante compagnie. L'histoire soulèvera sans doute un jour le voile dont sont couvertes les véritables causes, qui lui ont suscité tant d'adversaires. En attendant, l'Eglise conservera un long souvenir des services immenses qu'elle lui a rendus.

Citons enore les Oratoriens, chez lesquels la jeunesse puisait l'amour de la religion et des sciences. Massillon et Mallebranche, tous deux modèles, l'un de l'éloquence sacrée, l'autre de la philosophie religieuse, auraient suffi pour immortaliser l'institut du pieux cardinal de Bérulle, où, selon l'expression de Bossuet, « l'on obéissait sans dépendre, et on gouvernait » sans commander. »

Les prêtres de la Mission, plus connus sous le nom de Lazaristes, de la maison de St-Lazare qui leur fut donnée, et dont le premier et principal emploi est de travailler à l'instruction des peuples par des missions, comme leur nom même l'indique. Ils ont plusieurs maisons dans les pays infidèles, surtout en Orient, où leur zèle n'a cessé de conquérir des âmes à Jésus-Christ. Ils dirigent en France un nombre considérable de Séminaires. Ils ont pour fondateur saint Vincent-de-Paule, le héros de la charité chrétienne, le plus illustre bienfaiteur de l'humanité, chez laquelle il n'est pas une sorte de misère qui n'ait excité son inépuisable compassion. Cette tendre sollicitude vit encore tout entière dans ces filles angéliques, si bien appelées sœurs de la charité, qui ont appris de leur saint instituteur, que le noble titre de servantes des pauvres est préférable aux vanités et aux grandeurs du siècle.

Les Sulpiciens, établis par le digne Olier, curé de St-Sulpice à Paris, modèle achevé de toutes les vertus sacerdotales. Les séminaires dirigés par eux ont été une pépinière d'illustres évêques, de saints pasteurs et de grands théologiens.

C'est par l'exemple et l'heureuse influence des ordres religieux et des saints personnages qui les ont illustrés, que la

divine Providence a maintenu dans l'Eglise la foi et la ferveur, et qu'elle a conservé au sacerdoce catholique sa sainteté, son esprit et sa vie.

Une observation qui ne doit pas m'échapper ici, c'est que la France a vu naître dans son sein la plupart des ordres monastiques et des congrégations tant régulières que séculières, qui ont brillé dans l'Eglise d'occident, et presque tous les hommes célèbres qui en ont été ou les fondateurs ou les réformateurs. Cluny, Cîteaux, Clairvaux, Fonterrault, la grande Chartreuse, Prémontré, et plusieurs autres chefs-lieux de différents ordres, sont autant de monuments de la prédilection du ciel pour ce royaume, qui porte par excellence le titre de royaume très-chrétien. Ces pieux établissements ont été comme des réservoirs, d'où les grâces célestes se sont répandues avec abondance par des milliers de canaux sur les chefs et le troupeau de cette illustre portion de l'Eglise. Aussi la foi s'y est-elle conservée plus pure, et la discipline, plus régulière, que dans beaucoup de grandes Eglises de la chrétienté. Des abus, des désordres même, si l'on veut, tristes et inévitables suites des passions humaines, ont pu ternir quelquefois l'éclat de ces grandes et utiles institutions. Mais pourquoi s'étonner de ces scandales, quand Jésus-Christ, leur disant anathème, les a déclarés nécessaires (1), pour éprouver la foi et la constance des justes ? La répression en eût été facile ; on a choisi de préférence la destruction. « Or, l'invention de détruire, dit » à ce sujet Mirabeau, est le contraire absolu de gouverner. » Un chirurgien ignare sait couper une jampe. Esculape l'eût » guérie sans l'amputer. Quatre traitements comme celui-là, » et il ne restera plus que le tronc (2). » Malgré le relâchement qui s'était introduit dans les ordres monastiques, à la suite des grandes richesses peut-être, d'où naissent le luxe et l'a-

(1) Saint Matth. 18. 7. Necesse est enim ut veniant scandala. (2) Mirabeau, l'ami des hommes, tome 1, page 62.

mour du repos, il sera toujours vrai de dire, et j'en appelle à l'histoire, que dans leur origine et pendant une longue suite de siècles, ils ont servi très-utilement la religion par la ferveur de leurs prières et l'exemple de toutes les vertus chrétiennes ; les sciences, dont ils ont gardé le dépôt et rallumé le flambeau ; l'État, en lui procurant d'immenses revenus par le défrichement et la culture des terres, portés à tout le degré de perfection possible en ces temps-là.

Ne prêtons point l'oreille aux vaines déclamations de la philosophie contre les moines et les monastères, ou sachons les réduire à leur valeur. Les couvents ont rendu d'incontestables services, à plus d'un point de vue. Le vide qu'ils ont laissé par leur disparition a-t-il été entièrement comblé par ces nombreux établissements d'utilité publique, de bienfaisance ou de travail qui les ont remplacés ? C'est une question que le temps et l'histoire se chargeront de résoudre.

CHAPITRE VIII.

Sur le Mariage.

PREMIÈRE DISSERTATION.

Origine, nature et définition du Mariage. Le Mariage est un véritable sacrement de la loi nouvelle. Jésus-Christ en est l'auteur. Sa matière, sa forme et son ministre

Remontons par la pensée aux premiers jours du monde. Le Tout-Puissant vient d'étendre les cieux comme un riche pavillon. Le soleil s'est élancé dans sa carrière. La lune et les

étoiles ont éclairé les premières nuits. Le roi de la création vient de sortir aussi des mains de Dieu. Mais il lui faut « un » aide semblable à lui, dit l'Écriture (1) ; il n'est pas bon qu'il » demeure seul (2). » Alors le Seigneur Dieu envoie à Adam un profond sommeil, que les saints Pères appellent *extatique*, pendant lequel il prend une de ses côtes, dont il forme la première femme. En la voyant, Adam s'écrie : « Voilà l'os de mes » os et la chair de ma chair. Celle-ci s'appellera d'un nom » pris du nom de l'homme, parce qu'elle a été tirée de l'homme. » C'est-à-dire, elle n'est point, comme les autres animaux, d'une nature différente de la mienne ; mais elle a été formée de ma substance. « C'est pourquoi, poursuit-il, l'homme quittera son » père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils seront » deux dans une seule chair. » Puis les unissant l'un à l'autre, et consacrant lui-même la première des unions, Dieu la bénit par ces paroles : « Croissez, multipliez-vous et rem- » plissez la terre (3). » Ce récit des Livres saints enseigne clairement l'institution divine du mariage, l'unité de l'homme et de la femme dans cette union, et la loi immuable de son indissolubilité.

Le mariage, par lequel on désigne l'alliance légitime de l'homme et de la femme, tire son nom du terme latin *matrimonium*, formé lui-même des deux autres mots *mater* et *munium*, qui signifient *charge* et *fonction de la mère*. Le mariage est ainsi appelé, dit le pape saint Gré-

(1) Gén. 2. 18. Dixit quoque Dominus Deus : Non est bonum esse hominem solum; faciamus ei adiutorium simile sibi. (2) Ibidem 2. 21. Immisit ergo Dominus Deus soporem in Adam; cumque obdormisset, tulit unam de costis ejus,... et edificavit Dominus Deus costam, quam tulerat de Adam, in mulierem, et adduxit eam ad Adam. Dixitque Adam : Hoc nunc os ex ossibus meis et caro de carne mea. Hæc vocabitur Virago, quoniam de viro sumpta est. Quamobrem relinquet homo patrem suum et matrem, et adhærebit uxori suæ, et erunt duo in carne una. (3) Ibidem 1. 28. Benedixit que illis Deus et ait : crescite, et multiplicamini, et replete terram.

goire (1) parce que c'est à sa mère principalement que l'enfant doit la naissance, et qu'il a plus besoin, dans le premier âge surtout, de sa tendresse et de sa sollicitude que des soins paternels. On donne aussi à cette union le nom de *conjugale*, du mot latin *conjugium*, *joug commun*, pour montrer aux époux qu'ils doivent porter et partager ensemble les charges de cet état, représentées sous la figure d'un joug.

Le mariage, selon la définition qu'en donne le Maître des sentences, Pierre Lombard, évêque de Paris (2), est l'union conjugale de l'homme et de la femme, qui se contracte entre personnes habiles à se marier, et qui les lie inséparablement l'une avec l'autre. Les termes de cette définition sont si exacts, qu'elle a été adoptée par les auteurs du catéchisme du concile de Trente. C'est une *union*, parce que le mariage, ne consiste pas seulement dans le consentement intérieur des contractants, ni dans le pacte extérieur qu'ils font entr'eux par des paroles, mais proprement et essentiellement dans le lien, qui est exprimé par le mot *union*.

On l'appelle union *conjugale*, pour la distinguer de toutes les autres conventions par lesquelles les hommes et les femmes se lient les uns envers les autres, pour se secourir mutuellement par exemple, et qui sont toutes fort éloignées de l'obligation ressortant du mariage.

L'*homme et la femme* y sont désignés, pour marquer la nécessité des deux sexes, et ils y sont mis au singulier pour exclure la polygamie.

On dit qu'elle ne peut avoir lieu qu'entre personnes *habiles à se marier*, parce que les lois de l'Eglise l'annulent ou la prohibent en certains cas.

Enfin, on y marque l'obligation *de vivre inséparablement*

(1) Lettres sur la conversion des infidèles. (2) Liv. des sentences, sur la 4^e distinct. n^o 27. *matrimonium est viri et mulieris maritalis conjunctio inter legitimas personas, individuam vitæ consuetudinem retinens.*

l'une avec l'autre, individuum vitæ consuetudinem, parce que le lien qui unit ensemble le mari et la femme, est de sa nature indissoluble.

Comme les enfants, dont la procréation est la fin du mariage, sont destinés à être membres de la cité terrestre avant de l'être de la cité céleste, les princes, chefs et protecteurs de la société, ont le droit incontestable, en vertu de l'autorité qu'ils tiennent du ciel même (1), de prendre une part active à l'établissement des règles, qui peuvent assurer la validité des mariages et la légitimité des enfants, en ce qui concerne les effets civils et les intérêts temporels, pourvu néanmoins que leurs décrets ne soient contraires ni à la loi de Dieu ni aux lois de l'Eglise.

Il est de foi que le mariage est un des sacrements de la loi nouvelle. Voici le décret du saint concile de Trente : « Si » quelqu'un dit que le mariage n'est point vraiment et proprement un des sept sacrements institués par Jésus-Christ, » qu'il soit anathème (2). » Nous trouvons en effet dans le mariage les trois caractères qui constituent l'essence des sacrements ; l'institution divine, le signe sensible, la production de la grâce. Notre-Seigneur Jésus-Christ en est l'auteur ; le consentement des parties, le signe sensible ; et les époux y trouvent les grâces dont ils ont besoin pour leur propre sanctification et celle de leur famille.

Le mariage avait perdu, par le funeste péché du premier homme, une partie de la dignité, dont Dieu l'avait revêtu à l'origine des temps. Sous la loi de nature, les anciens patriarches eux-mêmes, ces hommes chéris du ciel, et qui avaient été faits dépositaires des promesses de la rédemption, ne sont point exempts du reproche de la polygamie. Si pour quel-

(1) Rom. 13. 1. (2) Sess. 24. can. 1. Si quis dixerit matrimonium non esse verè et propriè unum ex septem legis evangelicæ sacramentis, à Christo Domino etc....

ques-uns d'entre eux, cette grave dérogation prenait sa cause dans les desseins mystérieux, ou dans l'indulgence du Créateur, elle n'en était pas moins contraire à la première institution du mariage, qui devait se borner à l'union indissoluble d'un seul homme avec une seule femme. Sous la loi de Moïse, le divorce, qui ne fut jamais, il est vrai, qu'à l'état de tolérance parmi les Juifs et qu'une simple permission accordée pour un temps, comme le dit Jésus-Christ (1), à la dureté de leur cœur, était une autre tache qui ternissait la pureté du mariage. Il ne devait pas en être ainsi sous la loi de grâce, substituée, selon saint Paul (2), aux figures de l'ancienne, et qui seule peut conduire à une parfaite justice. Aussi Notre-Seigneur, en s'expliquant sur la nature du mariage, a-t-il rappelé la volonté du grand Législateur, dont le premier homme ne fut que l'interprète, lorsqu'apercevant seule celle que Dieu destinait à être sa compagne, il s'écria : « C'est pour cette raison, c'est-à-dire » *parce qu'une seule femme* a été tirée de ma substance, que » l'homme abandonnera son père et sa mère, pour s'attacher » à sa femme ; et ils seront deux dans une seule chair : que » l'homme donc, ajoutait le Sauveur, ne sépare point ce que » Dieu a uni (3). » Par cette sentence, la polygamie et le divorce sont proscrits à jamais et déclarés en opposition avec cette loi divine et immuable, contre laquelle ni les déclamations de la philosophie, ni les efforts des puissances humaines ne sauraient prévaloir.

Quoique dans cette circonstance, également rapportée par saint Matthieu (4) et saint Marc (5), il ne s'agisse que de la dignité primitive du mariage, sans aucun rapport à l'établissement futur d'un sacrement, il n'en est pas moins certain que c'est à Jésus-Christ seul qu'en est due l'institution, parce qu'à

(1) Saint Matth. 19. 8. Quoniam Moyses ad duritiam cordis vestri permisit vobis dimittere uxores vestras ; ab initio autem non fuit sic. (2) Hébreux, passim. (3) Saint Matth. 19. 6. Quod ergo Deus conjunxit, homo non separet. (4) Saint Matth. 19. 3 et suiv. (5) Saint Marc, 10. 2 et suiv.

lui seul, comme Dieu, appartient le droit d'attacher la grâce à un signe sensible. Les Apôtres n'ont point fait de sacrements ; leurs pouvoirs se bornaient à promulguer les actes de leur divin Maître, et c'est dans leurs écrits qu'il faut en rechercher les preuves et l'origine. Or, voici de quelle manière l'apôtre saint Paul s'exprime au sujet du mariage, dans son épître aux Ephésiens (1) : Après avoir comparé l'union de l'homme et de la femme, et la supériorité de celui-là sur celle-ci, à l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, dont l'Homme-Dieu est le chef et le Sauveur ; après avoir proposé aux femmes pour modèle de leur soumission envers leurs maris, la soumission de l'Eglise à Jésus-Christ, l'Apôtre ajoute : « Et vous, maris, aimez vos femmes, comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise, jusqu'à se livrer à la mort pour elle ; » l'Eglise étant sortie de son côté percé sur la croix, comme la première femme, de celui d'Adam dans le paradis terrestre. « C'est pourquoi, continue l'Apôtre, l'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme. *Ce sacrement est grand*, ajoute-t-il aussitôt, je dis en Jésus-Christ et en l'Eglise. » Il est clair que l'Apôtre, par le mot *sacrement*, désigne le mariage, dont il parle constamment dans les douze derniers versets de ce chapitre, et qu'il le regarde comme le *signe sensible* du lien mystérieux, par lequel le Verbe divin quittant en quelque sorte celui qui est son Père selon la divinité, et la Synagogue, sa mère selon son humanité, s'est uni à l'Eglise son épouse. Telle a toujours été la doctrine catholique sur le mariage, appuyée sur la tradition et confirmée par le concile de Trente, dont nous avons rapporté plus haut la décision.

Nous ne citerons que deux ou trois passages des saints Pères :

(1) Ephes. 5. 22 et suiv. Mulieres viris suis subditæ sint sicut Domino.. Viri, diligite uxores vestras, sicut et Christus dilexit Ecclesiam, et seipsum tradidit pro eâ... sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo et in Ecclesiâ.

« Où trouver des paroles, écrivait Tertullien dans le second » siècle, pour exprimer dignement la gloire et le bonheur du » mariage chrétien, dont l'Eglise elle-même forme les nœuds, » que l'oblation du sacrifice confirme, que la bénédiction du » prêtre consacre, à laquelle les anges assistent comme té- » moins, et que le Père céleste ratifie (1). »

» *Il faut*, dit saint Ambroise, que le mariage soit sanctifié » par la bénédiction du prêtre (2). »

» Dans les noces chrétiennes, dit saint Augustin, la sainteté du sacrement l'emporte de beaucoup sur la fécondité (3). »

Ces textes n'ont pas besoin d'être commentés.

Nous avons dit que le sacrement de mariage confère la grâce. En effet, disent les pères du concile de Trente, « c'est lui qui » perfectionne l'amour conjugal (4), qui en rend le lien indis- » soluble, et qui sanctifie les époux. » C'est cette grâce du sacrement de mariage, qui fait que l'homme et la femme, unis entre eux par les liens d'un amour mutuel, mettent l'un et l'autre leur félicité dans les soins d'une tendre affection ; que satisfaits du bonheur domestique, ils ne cherchent point ailleurs des plaisirs criminels, et qu'à l'exemple des parents de Jean-Baptiste, marchant d'une manière irrépréhensible (5) dans la voie des préceptes et des ordonnances du Seigneur, ils traitent le mariage, comme le prescrit saint Paul (6), « avec hon- » nêteté, et conservent sans tache le lit nuptial. »

(1) Tert. lib. 2, ad uxorem, cap. 9. Unde sufficimus ad enarrandam felicitatem hujus matrimonii, quod Ecclesia conciliat, confirmat oblatio, obsignat benedictio, angeli renuntiant, Pater ratum habet? (2) Saint Amb. Ep. 19. Cum ipsum conjugium sacerdotali benedictione sanctificari oporteat.... (3) Saint Aug. De bono conjugali lib. 1, cap. 18. In nostrarum nuptiis plus valet sanctitas sacramenti quam fecunditas uteri. (4) Concile de Trente, session 24^e, exposit. de la doct. sur le mariage. Gratiam verò, quæ naturalem illum amorem perficeret, et indissolubilem unitatem confirmaret, conjugisque sanctificaret, ipse Christus promeruit. (5) Saint Luc, 1. 6. (6) Hébr. 13. 4. Honorabile connubium in omnibus, et thorus immaculatus.

Le consentement mutuel des parties est indispensablement nécessaire pour la validité du mariage. Le sacrement de mariage a pour matière, en effet, selon le sentiment le plus suivi, un contrat par lequel l'homme et la femme se donnent volontairement l'un à l'autre, et s'engagent mutuellement pour toute leur vie aux devoirs attachés à cette condition. Or, il ne peut y avoir de contrat valide que par le consentement des parties contractantes. Ce consentement doit être libre et extérieur, c'est-à-dire que la force ne doit point y avoir part, et que les deux parties doivent faire connaître clairement et extérieurement, la volonté qu'elles ont de s'unir ensemble par les liens du mariage ; autrement, il ne se passerait pas de contrat entre elles. Ajoutez que le mariage étant un sacrement, doit être un signe sensible de la grâce que Dieu y a attachée. Par conséquent, le consentement des parties par paroles ou par signes, lequel, selon le sentiment de plusieurs théologiens, constitue tout ensemble la matière et la forme du sacrement de mariage, doit être extérieur, manifeste et sensible.

Les paroles ou les signes qui portent ce consentement, peuvent être considérés de deux manières : 1^o Comme l'expression de la donation réciproque que se font deux personnes libres et capables du mariage, d'un pouvoir respectif l'une envers l'autre ; 2^o comme l'expression de l'acceptation mutuelle par laquelle chacune reçoit la donation de l'autre. Sous le premier rapport, et en suivant toujours l'opinion des théologiens précités, les paroles ou les signes seraient la matière du sacrement ; et sous le second, la forme : c'est-à-dire que la grâce sacramentelle commencerait, pour ainsi parler, à opérer dans l'âme des deux époux par leur donation mutuelle ; et qu'elle trouverait son développement complet dans leur acceptation réciproque. La donation et l'acceptation réunies signifieraient ainsi et la grâce du sacrement, et l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, dont il est une fidèle image. Ce

sentiment est celui de saint Thomas (1), qui assimile le sacrement de mariage à celui de pénitence, comme ayant l'un et l'autre pour matière des actes humains. Or, dit ce saint docteur, de même que les actes du pénitent, la contrition, la confession et la satisfaction, sont la matière du sacrement de pénitence, de même la matière du sacrement de mariage se trouve dans le consentement mutuel des parties. C'est aussi dans les mots marquant ou exprimant ce consentement, que saint Thomas (2) fait consister la forme du sacrement, et non dans la bénédiction du prêtre : celle-ci n'est, selon lui, qu'une cérémonie qui contribue à la solennité du mariage. D'où il suivrait que le consentement réciproque des parties, et sa manifestation au dehors par des paroles ou par d'autres signes, constituent seules la matière et la forme de ce sacrement.

D'après les mêmes principes, il résulterait que les véritables ministres du sacrement de mariage sont les parties qui le contractent ; que le prêtre n'y figure que comme principal témoin, et que sa bénédiction n'est qu'une cérémonie ecclésiastique, qui n'est point essentielle à la validité du sacrement. Cette opinion est devenue commune dans l'école. On ne peut rien conclure contre elle ni des paroles que le prêtre prononce dans la bénédiction nuptiale, ni de la réprobation faite par le concile de Trente des mariages clandestins, c'est-à-dire des mariages contractés hors de la présence du curé.

Ces paroles du prêtre : *Je vous unis ensemble par le lien du mariage*, ne signifient pas que le curé joigne réellement les personnes qui se marient, puisqu'elles le sont déjà par leur consentement mutuel ; elles indiquent seulement qu'il approuve, au nom de l'Eglise, cette union que les parties ont contractée ensemble, et qu'il la bénit de sa part. Car le contrat de mariage ayant été élevé par Jésus-Christ à la dignité de sacrement, est devenu un acte de religion, qui ne doit se faire

(1) Sur la 4^e sentence, distinct. 26^e, 2^e question, article 1. (2) Ibidem.

qu'en face de l'Eglise et approuvé par elle. Il est à remarquer que saint Thomas appelle la bénédiction du prêtre « un » simple rit établi par l'Eglise. » Or, cet illustre docteur, loin de l'ignorer, enseignait au contraire que Jésus-Christ est seul l'auteur des sacrements, et que c'est lui et non l'Eglise, qui en a institué la forme et la matière.

2^o Lorsque le Concile de Trente, en proscrivant les mariages clandestins, a exigé que désormais les mariages se célébrent en présence du propre pasteur sous peine de nullité, il n'a vu dans le prêtre que la qualité de témoin authentique, et non celle de ministre, et il n'a fait aucune mention de la bénédiction sacerdotale. La présence du curé et celle de deux ou trois témoins (1), voilà ce qui, dans la décision du concile, détermine sous ce rapport la validité du mariage. Et ce qui prouve que le concile n'a pas eu l'intention de décider que le prêtre est le ministre nécessaire du sacrement de mariage, c'est qu'il déclare véritables et valides (2), les mariages clandestins contractés jusqu'alors. Or, comme ils n'étaient clandestins que par le défaut de la présence du prêtre, et que néanmoins il les range parmi les mariages véritables et valides, ce qui dans le langage de l'Eglise s'entend non-seulement du contrat civil, mais aussi du sacrement, il a donc jugé que l'essence du sacrement consiste dans le seul consentement des parties, et par conséquent que ce n'est pas le prêtre, mais les contractants qui en sont les ministres.

Cette doctrine est encore celle de saint Thomas ; voici les termes dont se sert ce grand docteur (3) : « Il est des choses » qui sont tellement de l'essence d'un sacrement, que sans

(1) Concile de Trente, décret sur la reformat. du mariage. chap. 1. Qui aliter quàm præsentē parochō, vel alio sacerdote, de ipsius parochi vel ordinarii licentiâ, et duobus vel tribus testibus, matrimonium contrahere attentabunt, eos sancta Synodus ad sic contrahendum omninò inhabiles reddit, et hujusmodi contractus irritos, et nullos esse decernit. (2) Ibid. chap. 1. (3) Saint Thom. 4^e sentence, distinct. 28. quest. 1. article 3.

» elles il n'existe pas. Il en est d'autres qui tiennent seule-
 » ment à la solennité de son administration, sans être re-
 » quises pour sa validité, quoique ce soit un crime de les
 » omettre. Ainsi, ajoute-t-il, le consentement exprès de deux
 » personnes habiles à s'unir ensemble par le lien conjugal,
 » constitue le mariage, et il est de l'essence de ce sacrement.
 » Le reste peut en être considéré comme une cérémonie, dont
 » l'omission ne préjudicie en rien à sa validité. » Par consé-
 » quent, la bénédiction nuptiale n'est qu'un accessoire ; ce qui
 » serait faux, si le prêtre était vraiment le ministre du mariage.
 Ce qui vient appuyer l'opinion de saint Thomas, c'est qu'on
 reconnaît pour mariages valides et légitimes ceux des hé-
 rétiques, qui se marient sans la bénédiction des prêtres, et
 même ceux des catholiques, qui se marient hors de la pré-
 sence du propre pasteur, dans les pays où le concile de Trente
 n'a encore été ni reçu ni publié. Est-il probable que le con-
 cile eût déclaré ces mariages valides, sans dire un mot des
 prêtres, s'il les eût regardés comme ministres de ce sacre-
 ment ?

D'autres théologiens, à la tête desquels se trouve saint
 Charles Borromée, archevêque de Milan, soutiennent que le
 mariage étant un sacrement qui confère la grâce, doit avoir
 comme les autres, le prêtre pour ministre. Ce sentiment leur
 semble plus conforme à l'Ecriture, qui désigne les prêtres
 « comme les ministres du Christ et les *dispensateurs des mys-*
 » *tères de Dieu* ; aux textes des saints Pères qui parlent à di-
 verses reprises de la *bénédiction sacerdotale* comme néces-
 saire, et à l'esprit de l'Eglise, qui, en prescrivant au prêtre
 la formule suivante : « *Je vous unis* par les nœuds du ma-
 » *riage,* » paraît le regarder comme le vrai ministre de ce
 sacrement. Cette question n'ayant pas été décidée, chacun
 est libre d'abonder dans son sens et d'embrasser l'un ou
 l'autre sentiment, sans craindre d'errer. Quelle que soit ce-
 pendant l'opinion que l'on suive, les chrétiens n'en sont pas

moins strictement obligés de se préparer au sacrement de mariage, de le recevoir avec foi et piété, et de se conformer en tout point aux règles en vigueur dans l'Eglise, comme il convient à des hommes appelés à la sainteté. Car si la bénédiction du prêtre ne produit pas la grâce par elle-même comme forme du sacrement, c'est au moins une cérémonie sainte, qui la communique aux fidèles, en raison des dispositions avec lesquelles ils s'en approchent.

DEUXIÈME DISSERTATION.

En quoi consiste l'essence du mariage. Le lien du mariage est indissoluble. Du divorce.

L'essence du mariage consiste, comme nous l'avons dit, dans le consentement mutuel des époux et dans le pouvoir qu'ils se donnent réciproquement l'un envers l'autre. Les relations charnelles ne sont point nécessaires pour qu'il y ait un véritable mariage. En effet, quoique l'apôtre saint Paul dise aux personnes mariées de ne point se refuser l'un à l'autre le devoir conjugal, si ce n'est pour un temps, et afin de vaquer mieux à la prière (1), il ajoute aussitôt : « Ce que » je vous dis, c'est par condescendance, et je ne vous en » fais pas un commandement. Car je voudrais que vous fus- » siez tous en l'état où je suis moi-même ; mais chacun a son » don particulier, selon qu'il le reçoit de Dieu, l'un d'une » manière, et l'autre d'une autre. » Paroles qui font voir que l'usage du mariage, très-légitime et presque toujours nécessaire aux personnes mariées, pour éviter les tentations du démon, n'en fait pas l'essence. Il est certain, comme le fait

(1) 1 Cor. 7. 5. et suiv.

remarquer le catéchisme du concile de Trente, qu'Adam et Eve, nos premiers parents étaient liés par les nœuds du mariage, avant leur péché. Ils n'en usèrent pourtant qu'après leur chute (1).

Un autre exemple, bien plus illustre et plus vénérable, celui de la très-sainte Vierge Marie, confirme cette assertion. La foi nous oblige de croire qu'elle était vierge, lorsque l'ange Gabriel vint lui annoncer qu'elle serait la mère de Dieu. Il est également de foi que la conception et la naissance de son divin Fils n'ont porté aucune atteinte à sa virginité. Cependant elle était unie à Joseph par les liens d'un véritable mariage. Ce saint patriarche la regardait si bien comme son épouse, qu'il ne fallut pas moins qu'un ordre du ciel, pour le faire renoncer au projet déjà formé par lui de la renvoyer. S'il voulait le faire secrètement, ce n'est pas qu'il méconnût en elle le caractère d'une épouse légitime; « c'est qu'étant juste, » dit l'évangéliste (2), c'est-à-dire de cette justice qui rend le cœur bon et charitable, il ne voulait pas la déshonorer en la dénonçant aux juges comme adultère, et en lui donnant publiquement un acte de divorce. L'ange lui-même n'hésita point à donner ce titre à Marie (3). Elle le conserva parmi les Juifs, qui virent toujours en elle et la mère de Jésus-Christ et la véritable épouse de saint Joseph. Celui-ci même, par suite d'un mariage dont la certitude n'était mise en question par personne, passait pour le père de Jésus, que l'on croyait, dit saint Luc (4), être le fils de Joseph. « Pourquoi, dit à ce sujet » saint Augustin (5), n'y aurait-il pas un véritable mariage » entre deux personnes, qui d'un commun accord renoncent » à tout commerce charnel, lorsque l'Evangile nous offre

(1) 2^e partie sur le mariage, section 10^e. (2) Saint Matth. 1. 19. Joseph autem, vir ejus, cum esset justus, et nollet eam traducere, voluit occultè dimittere eam. (3) Ibid. v. 20. Joseph, fili David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam. (4) Saint Luc, 3. 23. Ut putabatur, filius Joseph. (5) Saint Aug. des noces et de la concupis. Liv. 6.

» comme certain celui de Marie et de Joseph, qui passèrent
 » toute leur vie dans la plus parfaite continence ? » Ces illustres époux ont eu depuis pour imitateurs plusieurs saints personnages, qui ont vécu comme des vierges dans l'état conjugal. Ces mariages possédaient tout ce qui est essentiel à la validité ; et de plus, ils avaient sur les autres l'avantage de représenter d'une manière plus parfaite l'union chaste et toute spirituelle de Jésus-Christ avec son Eglise.

« L'indissolubilité du mariage fut proclamée, dès l'origine
 » du monde, par notre premier père, lorsque inspiré de Dieu, il
 » s'écria : Voici l'os de mes os et la chair de ma chair. » Ce sont les Pères du saint concile de Trente qui s'expriment de la sorte (1). La corruption universelle, qui succéda bientôt à l'innocence et à la simplicité des premiers âges, avait ébranlé cette loi fondamentale. L'Ecriture semble insinuer que le mépris des hommes pour cette noble et divine institution, fut une des causes principales du déluge, monument éternel de la colère d'un Dieu justement irrité. Car avant de tracer le tableau de cette épouvantable catastrophe, elle raconte que le Seigneur se montra très-courroucé de l'alliance des enfants de Seth, serviteur du vrai Dieu, avec les filles de Caïn ; alliance monstrueuse, où furent violées toutes les saintes règles du mariage, et de laquelle sortirent, comme fléaux des autres hommes, des géants qui les opprimèrent (2).

Le peuple que Dieu s'était spécialement choisi parmi toutes les nations, pour conserver la tradition fidèle de ses ordonnances ; « ce peuple à la tête dure, aux oreilles et au cœur » incirconcis, comme l'appelait le diacre saint Etienne (3), » avait obtenu de l'indulgence de Moïse, comme une concession

(1) Sess. 24. 3. Matrimonii perpetuum indissolubilemque nexum primus humani generis parens, divini spiritus instinctu, pronuntiavit, cum dixit : Hoc nunc os ex ossibus meis, et caro de carne mea. (2) Gen. 6. 1 et suiv. Gigantes autem erant super terram in diebus illis ;.... isti sunt potentes à sæculo, viri famosi. (3) Act. des Apôt. 7. 51.

de pure condescendance, la liberté du divorce. Le crime d'adultère de la part du conjoint n'était pas nécessaire, pour qu'on pût en venir là; un simple dégoût, né de quelque défaut du corps ou de l'esprit, suffisait à un homme pour renvoyer sa femme, en lui mettant en main un écrit de répudiation (1). Cette permission, accordée par le législateur des Hébreux, avait laissé flotter quelques doutes sur l'indissolubilité du mariage, lesquels ne pouvaient être pleinement dissipés que sous la loi de grâce, qui loin de transiger avec les passions humaines, devait les détruire jusqu'à la racine. C'est ce que fit, d'une manière très-nette et sans espoir de relâchement pour l'avenir, le Sauveur du monde dans une circonstance remarquable. Les Pharisiens lui demandaient un jour pour le tenter, dit l'Evangile (2), « s'il était permis à un homme de quitter » sa femme, pour quelque cause que ce fût. » Après leur avoir dit que la dureté de leur cœur avait seule porté Moïse à cette indulgence, et qu'il n'en était pas ainsi au commencement, Jésus-Christ ajouta : « Je vous déclare que quiconque renvoie » sa femme, si ce n'est en cas d'adultère, et en épouse une » autre, commet lui-même l'adultère, et que celui qui épouse » celle qu'un autre a quittée, se rend aussi coupable du même » crime.... Que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni. » Le divorce, cette plaie des sociétés, cette ruine des familles, qui ôte aux petits enfants la tendresse de leur mère, la protection et le bras de leur père, le Sauveur le réprouve à jamais et le rend impossible par cette parole, qui ne passera pas. *Quod Deus conjunxit, homo non separet.* Parole qui défiera

(1) Deut. 24. 1. Si acceperit homo uxorem,... et non invenerit gratiam ante oculos ejus propter aliquam fæditatem, scribet libellum repudii, et dabit in manu illius, et dimittet eam de domo suâ. (2) Saint Matth. 19. 3 et suiv. Quoniam Moyses ad duritiam cordis vestri permisit vobis dimittere uxores vestras; ab initio autem non fuit sic. Dico autem vobis, quia quicumque dimiserit uxorem suam, nisi ob fornicationem, et aliam duxerit, mæchatur; et qui dimissam duxerit, mæchatur.

éternellement le rire des libertins, les blasphèmes des impies, et les efforts bien autrement sérieux des gouvernants et des législateurs. Parole qui demeurera jusqu'à la fin du monde, comme la flétrissure de toutes les infidélités, comme la sanction divine et la consécration de l'indissolubilité du lien conjugal.

Les premiers mots de la réponse du Sauveur demandent cependant quelques éclaircissements. Car Luther et Calvin, les interprétant à leur guise, y ont trouvé, non la condamnation, mais l'autorisation du divorce. Or, cette réponse contient deux parties complètement distinctes. Dans la première, Jésus-Christ permet la séparation, mais seulement en cas d'adultère. Dans la seconde, il défend au mari, même dans le cas d'une répudiation légitime, de contracter un autre mariage, sous peine de devenir lui-même adultère. C'est à la première partie qu'il faut évidemment rapporter la seule cause de séparation que permet le Sauveur. En sorte que le sens de ses paroles est, que le mari peut renvoyer pour toujours sa femme lorsqu'elle s'est rendue coupable de ce crime, mais que si lui-même il en épouse une autre, il commet à son tour un adultère.

Si l'on voulait tirer une autre conséquence de l'obscurité du texte de saint Matthieu, saint Augustin observe (1) que saint Marc (2) et saint Luc (3) ne font aucune mention de l'exception du cas d'adultère; qu'au contraire, ils disent absolument et sans restriction que celui-là est coupable d'adultère, qui après avoir quitté sa femme, en épouse une autre. Mais ce qui rend encore plus certain le sens de ces paroles, c'est la réflexion que firent les Apôtres : « Si telle est la condition de l'homme » à l'égard de sa femme, dirent-ils à Jésus-Christ (4), il n'est » pas bon de se marier. » Ce qu'ils n'eussent point objecté, si l'Homme-Dieu avait reconnu quelque exception à la loi

(1) Saint Aug. Traité des mariages adultérins, liv. 1, chap. 10. (2) Saint Marc, 10. 11 et 12. (3) Saint Luc, 16. 18. (4) Saint Matth. 19. 10.

de l'indissolubilité, qu'il venait rétablir telle qu'elle avait été dès le commencement. C'est à cette occasion et pour répondre à leur inquiétude sur les suites du mariage, que Jésus-Christ fit connaître pour la première fois à ses Apôtres l'excellence de la virginité (1), vertu toute divine, et dont le monde ne soupçonnait pas même l'existence. Notre-Seigneur en fait une vertu à part, *non omnes capiunt verbum istud*; l'Apôtre saint Paul la recommande vivement et à diverses reprises à ses disciples et aux premiers fidèles; les Pères en font le plus magnifique éloge. Elle rend les hommes qui l'aiment et la pratiquent semblables à des anges, « chers au grand roi, » dit l'Écriture (2); « elle immortalise leur mémoire »; elle leur mérite la gloire de marcher un jour à la suite de l'Agneau, suivant cette parole de l'Apocalypse : « Ceux-ci sont vierges; » ils suivent l'Agneau partout où il va (3). »

S'il restait encore quelque doute sur la volonté expresse de Jésus-Christ, de rétablir dans toute sa force la loi primitive de l'indissolubilité du lien conjugal, écoutons ce que dit à ce sujet saint Paul, ce grand Apôtre, qui déclarait aux Galates (4) que l'Évangile qu'il leur prêchait n'avait rien de l'homme, parce qu'il ne l'avait point reçu ni appris de l'homme, mais par la révélation de Jésus-Christ : Voici comme il s'exprime dans sa première épître aux Corinthiens, sur la nouvelle promulgation faite par Jésus-Christ de cette loi divine, aussi ancienne que le monde : « Quant à ceux qui sont déjà mariés, » ce n'est pas moi, dit-il (5), mais le Seigneur qui leur fait ce » commandement : *Que la femme ne se sépare point de son* » *mari*; que si elle s'en sépare, qu'elle demeure sans se marier,

(1) Ibid. v. 12. (2) Prov. 22. 4. Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum regem. (3) Apoc. 14. 4. Virgines enim sunt; hi sequuntur agnum quòcumque ierit. (4) Galat. 1. 12. (5) 1 Cor. 7. 10. Iis autem, qui matrimonio juncti sunt, præcipio, non ego, sed Dominus, uxorem à viro non discedere; quòd si discesserit, manere innuptam, aut viro suo reconciliari. Et vir uxorem non dimittat.

» ou qu'elle se réconcilie avec son mari ; *que le mari de même ne quitte point sa femme.* » Que peuvent les lois humaines, quelque imposante d'ailleurs qu'en paraisse la source, contre la volonté de celui devant qui le ciel et la terre passeront, comme il l'assure lui-même, sans qu'il puisse être porté atteinte à sa parole (1) ?

Si cette indissolubilité des liens du mariage paraît dure et pénible, à certains égards, elle a d'un autre côté ses avantages. 1^o Elle règle les motifs et épure les vues de ceux qui veulent entrer dans cette carrière. Persuadés, comme ils doivent l'être, qu'elle n'a d'autre terme que la mort, ils s'attacheront moins à rechercher les richesses et les grâces du corps, que la vertu, l'égalité du caractère, la sympathie d'humeur et d'inclination, seules bases assurées d'une union solide et durable. 2^o Une fois engagés, s'ils réfléchissent que toute séparation les laissera dans la solitude, sans espoir de pouvoir contracter légitimement une nouvelle alliance, ils banniront du foyer domestique les jalousies, les querelles, les violences, tristes préliminaires d'une rupture éclatante ; ils fuiront les passions que l'Écriture appelle ignominieuses, et qui amassent tant de trouble sous le toit conjugal ; ils seront pleins d'indulgence et de support l'un pour l'autre. 3^o Si, par malheur, quelque infidélité vient à souiller la couche nuptiale, le temps, le souvenir d'un amour mutuel, le repentir, l'entremise des amis, l'intercession et la médiation de la famille du coupable, les caresses et les larmes des petits enfants : tout peut ouvrir la porte à une réconciliation sincère. « Qui êtes-vous, maris, » dit à ce sujet saint Augustin (2), pour repousser de votre » seuil celle que l'Église a reçue dans l'assemblée chrétienne ? » Et vous, femmes, pouvez-vous refuser le pardon à celui à » qui Jésus-Christ a pardonné ? » Il est vrai que l'Écriture traite « d'insensé et de méchant celui qui retient une femme adul-

(1) Saint Matth. 24. 35. (2) Saint Aug. des mariages adultér., liv. 2.

» père (1); » mais ces traits ne conviennent qu'à l'homme dont la femme, loin de se repentir, persisterait dans le désordre, parce que le déshonneur rejaillirait alors sur son époux.

TROISIÈME DISSERTATION.

**Quelles sont les fins que l'on doit se proposer en entrant dans l'état du Mariage .
Devoirs des époux chrétiens**

L'union de l'homme et de la femme, qui constitue le mariage, est la suite de ce penchant que le Créateur a donné aux deux sexes l'un pour l'autre, afin de leur assurer, dans un amour et une aide réciproques, les secours dont ils ont besoin, pour supporter plus facilement les peines de la vie, et les infirmités qui croissent avec l'âge. Mais la raison et la religion doivent présider toutes deux à la formation de ces liens, qui se resserrent par la vertu, et se relâchent par l'effervescence des passions. Si l'homme n'avait point perdu, par le péché, la justice originelle, il serait resté le maître de ses désirs, sans être soumis à ces luttes humiliantes de la chair contre l'esprit, qui ont fait gémir parfois les plus grands saints. Le mariage lui a donc été donné comme un remède contre les penchants d'une nature dérégulée. Ce qui fait dire à l'apôtre (2) : « Pour éviter l'impudicité, que chaque homme vive avec sa » femme, et chaque femme avec son mari; » et s'il exhorte les personnes mariées à s'abstenir quelquefois (3), par un consentement mutuel, de l'usage du mariage, pour offrir à Dieu dans la prière et la participation des sacrements, un plus grand recueillement de l'esprit et une plus grande pureté du cœur, il veut qu'on ne diffère pas longtemps à vivre en-

(1) Prov. 18. 22. Qui autem tenet adulteram, stultus est et impius. (2) 1 Cor. 7. 2. Unusquisque suam uxorem habeat, et unaquæque suum virum habeat. (3) Ibid. v. 5.

semble comme auparavant, « de peur, ajoute-t-il, que votre « incontinence ne donne lieu à Satan de vous tenter. »

On ne doit rechercher dans le mariage d'autres fins que celles pour lesquelles il a été établi. Dieu ne réproouve pas que, dans le choix d'une épouse, on tienne compte de la beauté, de la fortune, de l'esprit; qu'on ait égard à la douceur du caractère, à l'élégance des mœurs, à l'illustration de la naissance. Il permet qu'on y joigne le désir de laisser après soi des héritiers du nom et des biens de leurs ancêtres. Lui-même avait accordé ces avantages terrestres, comme récompense de leur foi, à Abraham et aux autres patriarches. Mais de même qu'il destinait la postérité nombreuse promise à ces saints personnages, à devenir un jour le peuple d'élection, « le » seul où le vrai Dieu serait connu, et glorifié (1); » de même, les chrétiens doivent se montrer plus jaloux de laisser sur la terre des héritiers de la vraie foi, qu'une postérité riche, glorieuse et puissante.

Ceux-là, au contraire, qui ne voient dans le mariage que les plaisirs de la chair, ou l'espérance des biens fragiles d'un monde, dont la figure passe si rapidement (2), se livrent sans défense aux attaques du démon. Voici comment l'ange Raphaël en avertissait le jeune Tobie : « Je vous apprendrai, lui disait-il (3), qui sont ceux sur qui le démon exerce son pouvoir. » Quand des personnes embrassent le mariage avec si peu de » sagesse, qu'elles bannissent Dieu de leur cœur et de leur » esprit, et qu'elles ne pensent qu'à satisfaire leur brutalité, » comme les animaux sans raison, le démon les tient sous sa » loi. Qu'il n'en soit pas ainsi de vous, ajoutait-il; mais prenez

(1) Ps. 73. 1. Notus in Judæa Deus, in Israël magnum nomen ejus.

(2) 1 Cor. 31. 7. (3) Tobie, 6. 16 et suiv. Hi namque, qui matrimonium ita suscipiunt ut Deum à se et à suâ mente excludant, et suæ libidini ita vacent, sicut equus et mulus, quibus non est intellectus, habet potestatem dæmonium super eos.

cette fille dans la crainte du Seigneur, (il désignait Sara, fille » de Raguel), plutôt que poussé par un mouvement de passion, » afin qu'ayant des fils de la race d'Abraham, vous ayiez part » à la bénédiction de Dieu. »

Saint Augustin regarde le mariage, pur d'abord dans sa source, comme un remède donné plus tard à l'homme contre l'incontinence, et loin de le tenir pour un péché ou une transgression, il y distingue trois biens principaux, « la fidélité, la » naissance des enfants, et le sacrement (1). »

La fidélité impose aux deux époux l'obligation de demeurer fidèles à leurs serments et aux promesses qu'ils se sont faites l'un à l'autre devant les autels. Ils doivent chasser de leur cœur tout amour étranger, renoncer à toute pensée, à tout désir coupable, et s'entr'aimer d'un amour pur et chaste, dont l'amour du Sauveur pour son Eglise soit la règle et le modèle (2).

La naissance des enfants est un si grand bien, qu'elle a fait dire à l'apôtre saint Paul (3) : « Les femmes se sauveront » par les enfants qu'elles mettront au monde ; » ce qui doit s'entendre, non-seulement de la vie naturelle qu'elles leur auront donnée, mais surtout d'une éducation vertueuse et chrétienne, qui les rende utiles à la société, fidèles à la religion, et qui leur fasse mériter d'être un jour au nombre des élus. Ce que l'Apôtre indique, lorsqu'il ajoute : « Si elles per- » sévèrent dans la foi, dans la charité, dans la sainteté, et dans » une vie réglée. Elevez bien vos enfants, dit-il ailleurs (4), » en les corrigeant et en les instruisant selon le Seigneur. » Ce

(1) Saint Aug. Explicat. de la Gen., liv. 9, chap. 3. *Utriusque sexus infirmitas, propendens in ruinam turpitudinis, rectè excipitur honestate nuptiarum, ut quod sanis esse posset officium, sit ægrotis remedium.... Id quod bonum habent nuptiæ tripartitum est, fides, proles, sacramentum.* (2) Ephes. 5. 25. (3) Tim. 2. 15. *Salvabitur autem per filiorum generationem, si permanserit in fide, et dilectione, et sanctificatione cum sobrietate.* (4) Ephes. 6. 4. *Educate illos in disciplinâ et correptione Domini.*

conseil se retrouve fréquemment dans l'Écriture, et il a été fidèlement pratiqué par tous les saints et illustres personnages, dont la vie a été honorée de ses éloges.

Le troisième des biens que procure le mariage consiste dans le sacrement, c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin (1), dans l'honneur d'être la figure et le symbole de l'union sainte de Jésus-Christ avec son Église, et de sa divine indissolubilité. Car de même que l'épouse mystique de l'Homme-Dieu lui est unie inséparablement, dit saint Paul (2), de même la femme est liée indissolublement à son mari, « la mort seule lui rendant sa » liberté. » Ces paroles de l'Apôtre doivent s'entendre du mari comme de la femme, puisque la loi est commune à l'un et à l'autre. Telles sont, ajoute saint Augustin, les vénérables règles qui sanctifient les mariages chrétiens. Elles les préservent des écarts des passions ; elles mettent un frein aux mouvements désordonnés de l'incontinence ; elles conservent en un mot toute sa pureté à la source féconde d'où sort le genre humain.

Le moyen infaillible de conserver dans l'état conjugal les avantages et les biens qu'il procure à ceux qui entrent dans cette carrière « semée pour eux, dit l'Apôtre (3), d'afflictions » et de peines, » c'est la fidélité aux devoirs qu'il impose aux deux époux. L'évangéliste saint Luc, voulant honorer les parents du saint Précurseur de Jésus-Christ, faisait en ces termes, dans leurs personnes, l'éloge du mariage (4) : « Ils étaient » tous deux justes devant Dieu, marchant sans reproche dans » tous les commandements et les ordonnances du Seigneur. »

Or, les devoirs du mari sont : 1^o de traiter avec honneur, et avec tous les témoignages d'une affection tendre et sincère celle qui est devenue *sa compagne* ; car c'est sous ce titre honorable (5) qu'Adam désignait la femme que Dieu lui avait

(1) Saint Aug. De gen. ad. litteram. (2) 1 Cor. 7. 39. (3) Ibid. ibid. v. 28. Tribulationem tamen carnis habebunt hujusmodi. (4) Saint Luc., 1. 6. (5) Gen. 3. 12. Mulier, quam dedisti mihi sociam, dedit mihi de ligno et comedi.

donnée. C'est ce qui a fait dire aux saints Pères, et en particulier à saint Augustin (1), que la femme a été tirée, non des pieds ou des mains, mais du côté de l'homme, pour marquer tout ensemble l'égalité du rang et l'attachement du cœur. « Considérez vos femmes, dit saint Pierre (2), comme le » sexe le plus faible, et souvenez-vous qu'elles sont avec vous » héritières de la grâce qui donne la vie; » 2° d'exercer une profession honnête pour subvenir aux besoins de sa famille, si elle n'est pas avantagée des dons de la fortune; et, le fût-elle, pour ne pas s'exposer aux suites inséparables de l'oisiveté qui, selon nos saints Livres (3), « enseigne beaucoup de malice. » Une funeste expérience prouve que le chef d'une famille, lorsqu'il est sans état et sans occupation, en est presque toujours le fléau. D'ailleurs, il est dans l'ordre de la Providence que chacun concoure pour sa part au bien général de la société. Les richesses, quelle qu'en soit l'étendue, n'exemptent personne du travail imposé à tous les hommes, sans distinction de rang et de naissance, comme peine du péché. Les riches ne sont pas moins que les pauvres condamnés à subir la sentence, portée contre le premier pécheur et sa postérité (4) : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front; » 3° de bien régler sa maison, de veiller sur chacun des membres qui la composent, de les contenir tous dans les règles de l'honneur et du devoir, et d'être au milieu d'eux comme un miroir, où se reflète l'image toujours vivante des vertus, qui font l'honnête homme et le chrétien.

Le prince des Apôtres trace en ces termes les devoirs des

(1) Saint Aug. de la cité de Dieu, liv. 12, chap. 27. *Quòd verò femina illi ex ejus latere facta est, etiam hinc satis significatum est quàm cara mariti et uxoris debeat esse conjunctio.* (2) 1^{re} épît. de saint Pierre, 3. 7. *Viri similiter,... quasi infirmiori vasculo muliebri impartientes honorem, tanquàm et cohæredibus gratiæ vitæ.* (3) Ecclésiast. 33. 29. (4) Gen. 3. 19.

femmes mariées (1) : « Que les femmes, dit-il, soient soumises » à leurs maris, afin que ceux qui ne croient pas à la parole, » soient gagnés par la bonne vie de leurs femmes ; » c'est-à-dire que l'exemple des vertus chrétiennes est, dans les femmes, un puissant moyen pour attirer ou ramener leurs maris à l'estime de la religion, et à la pratique des devoirs qu'elle impose. « Qu'elles ne mettent point leur gloire, continue saint » Pierre, à se parer au-dehors par le soin de la chevelure, la » richesse des bijoux et le luxe des vêtements. Mais qu'elles » songent à parer leur intérieur, c'est-à-dire leur âme, par la » pureté, la douceur et la paix : » la pureté, qui est le gage de la fidélité qu'elles ont jurée devant Dieu à leurs maris; la douceur, qui exclut tout esprit de fierté et de domination; la paix, si nécessaire au bonheur domestique. « C'est ainsi, » ajoute l'a- » pôtre, que se paraient autrefois les saintes femmes qui espé- » raient en Dieu, et qui demeuraient soumises à leurs maris, » comme Sara qui obéissait à Abraham, l'appelant son Seigneur. »

Ce n'est pas que saint Pierre prétende ôter aux femmes mariées la liberté de se parer pour plaire à leurs maris, et de se montrer dans le monde sous des dehors conformes à leur rang et à leur condition. Mais il veut qu'elles gardent la médiocrité et la bienséance, qui conviennent à des femmes chrétiennes, et qu'elles se distinguent moins par l'éclat d'une parure mondaine, que par la simplicité, la modestie et la vertu. Tels étaient les avis que donnait saint Augustin à la pieuse dame Edictia, à laquelle il permettait (2) et il ordonnait même

(1) 1^{re} épît. de saint Pierre, 3. 1 et suiv. *Mulieres subditæ sint viris suis, ut et si qui non credunt verbo, per mulierum conversationem sine verbo lucrifiant... Quarum non sit extrinsecus capillatura, aut circumdatio auri, aut indumenti vestimentorum cultus.... Sic enim aliquandò et sanctæ mulieres, sperantes in Deo, ornabant se, subjectæ propriis viris, sicut Sara obediebat Abrahæ, dominum eum vocans.* (2) Lettre 262^e édit. *bénédict.* Potius expediret conjugii obtemperare candidis moribus, quàm nigellis vestibus repugnare.

une certaine recherche dans les vêtements, *matronalis ornatus*, pour plaire à son mari. « Il vaut mieux, disait-il, lui obéir » en vous ornant comme il vous le commande, et le gagner » par la *candeur* et la pureté de vos mœurs, que de l'irriter » par *de noirs et sombres vêtements* ; pourvu toutefois, qu'à » l'exemple de la reine Esther, vous méprisiez au fond de » votre cœur ces vanités ; et que vous travailliez à embellir » votre âme de la parure des vertus, qui vous feront bénir de » Dieu, en vous rendant plus chère et plus estimable à votre » époux. » Les principales occupations des femmes sont de veiller à l'éducation de leurs enfants, qu'elles doivent élever dans la crainte du Seigneur et l'amour de la religion ; de conduire avec sagesse, ordre et économie leurs affaires domestiques ; d'aimer leur intérieur ; d'en sortir rarement et jamais sans l'approbation de leurs maris ; de se souvenir qu'après Dieu, ils ont droit à la première place dans leur cœur et dans leur amour, et qu'elles doivent non-seulement se montrer complaisantes envers eux, mais prévenir même leurs goûts et leurs désirs, en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu.

Il appartenait à la religion chrétienne, chef-d'œuvre de la sagesse divine, de faire rentrer les hommes dans les limites au-delà desquelles les avaient jetés et le culte impie du paganisme et leurs passions restées sans guides, jusqu'à l'établissement « de cette loi immaculée, qui devait renouveler la face » de la terre (1). » Le mariage, rappelé à sa pureté primitive, élevé par le Sauveur à la dignité de sacrement, béni par la religion, doit être considéré comme un état honnête et saint, qui exige des époux, loin de les en dispenser, cette chasteté conjugale des anciens patriarches, que saint Augustin compare à la pureté des vierges les plus parfaites de l'Evangile (2). Les règles que l'Ecriture et les Pères ont données aux personnes mariées, reposent sur deux maximes incontestables dans le christianisme.

(1) Ps. 103. 31. (2) Liv. 22^e chap. 47 et suiv.

La première est que, dans l'usage du mariage, les chrétiens ne doivent jamais perdre de vue les intentions de celui qui l'a institué. Ils sont obligés de suivre la marche tracée par le Créateur pour la propagation du genre humain. S'ils s'en écartent, ils tombent en des désordres et en des égarements, que condamnait le paganisme lui-même. Ils s'exposent aux coups de la vengeance céleste, qui frappa d'une mort honteuse et soudaine le petit fils de Jacob, « parce qu'il faisait, » dit la sainte Ecriture (1), une chose abominable. » Tertulien leur déclare (2) qu'ils se rendent coupables, non d'un péché vulgaire, mais d'un crime monstrueux, lorsque se laissant aller à des excès que la nature réprouve et que la pudeur ne nous permet pas de nommer, ils manquent volontairement à la fin du mariage. C'est la fécondité qui fait la gloire et le bonheur de l'union conjugale. David compare la mère d'une famille nombreuse « à une vigne qui porte des fruits abondants, et il peint sous la figure de jeunes plants d'oliviers (3) » les enfants rangés autour de la table de leur père. C'est » ainsi, ajoute-t-il, que sera béni l'homme qui craint le Seigneur. » Malheur donc aux chrétiens qui s'affligent en voyant augmenter leur famille ! La défiance qu'ils témoignent envers la Providence, attire sur eux son indignation. « Elle » punit sévèrement, dit saint Jérôme (4), ceux qui vivent dans » le mariage sans entrer dans les vues de Dieu. » Il n'est point rare qu'ils trouvent, dans la mort prématurée de leurs enfants, le châtiment dû à cette ambition et à ces calculs pervers, qui, en opposition avec les ordres du ciel, s'étaient proposé d'en fixer le nombre.

La deuxième maxime, c'est que les époux chrétiens, sont,

(1) Gen. 38. 10. Et idcirco percussit eum Dominus, quod rem detestabilem faceret. (2) Tertul. sur la pureté. (3) Ps. 127. 3 et 4. Uxor tua sicut vitis abundans, in lateribus domus tuæ. Filii tui sicut novellæ olivarum, in circuitu mensæ tuæ. Ecce sic benedicetur homo, qui timet Dominum. (4) Saint Jér. lettr 22^e

en temps ordinaire, comme les autres fidèles, obligés à garder la chasteté. Ils doivent non-seulement éviter toute action contraire à cette vertu, mais bannir même de leur imagination toute pensée ou souvenir peu chaste. On ne doit entendre sortir de leur bouche, ni propos déshonnête, ni parole lascive ou équivoque. Saint Paul leur en fait une défense formelle, « parce que, dit-il, une pareille liberté ne sied point à des » saints (1). » Que penser donc de cette foule d'hommes, estimés du reste comme gens de bien et d'honneur, qui ne rougissent point de prendre pour thème de leurs indécentes plaisanteries, ce qui dans le mariage se dérobe soigneusement à tous les regards ? Ni la présence des enfants, ni l'innocente pudeur des jeunes filles, ni les cheveux blancs de la vieillesse, ni même quelquefois le caractère du sacerdoce, ne sont sacrés devant ces hommes, qui semblent mettre leur gloire dans le frivole et criminel succès d'un bon mot, blâmé en secret par ceux mêmes qui ont la faiblesse d'y applaudir. Ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que les personnes d'un âge mûr, desquelles on a droit d'attendre plus de circonspection et de sagesse, sont souvent moins retenues sur cet article, que les jeunes gens, à qui l'on pardonnerait plus volontiers les écarts et l'effervescence d'une parole plus libre. Quelle honte pour des chrétiens, disciples d'un Dieu de pureté, et quel sévère jugement ils se préparent pour tant de propos impudiques, sans parler de leurs autres excès, au tribunal de celui qui se fera rendre compte même d'une parole oiseuse (2) !

L'Apôtre, en permettant aux époux de s'abstenir de l'usage du mariage, « d'un mutuel accord, et pour un temps seulement, afin de vaquer plus librement à la prière (3), » semble avoir autorisé la pieuse coutume, usitée parmi les fidèles de la primitive Eglise, de garder la continence, lorsqu'ils se dispo-

(1) Ephés. 5. 3. Omnis immunditia... nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos. (2) Saint Matth. 12. 36. (3) 1 Cor 7. 5.

saient à s'approcher de la table sainte. L'Eglise n'en a point fait une loi absolue ; elle y exhorte seulement ses enfants, et pour leur inspirer un recueillement plus parfait, une humilité plus profonde à la vue de leurs péchés, et un plus grand respect pour le corps adorable de Jésus-Christ, elle leur dit avec le prophète Joël, lorsqu'il invitait le peuple d'Israël à la pénitence (1) : « Que l'époux sorte de sa couche, et la nouvelle » mariée de son lit nuptial. » Ce n'est qu'un conseil néanmoins ; mais celle qui le leur donne peut dire encore avec plus de vérité que saint Paul (2) : « Je crois que j'ai aussi l'esprit » de Dieu. » Elle a droit de leur rappeler avec ce grand Apôtre (3), « que le temps est court, que ceux qui ont des » femmes, doivent être comme n'en ayant point ; car la figure » de ce monde passe. » Plus ils seront dégagés des affections charnelles, que le mariage permet et légitime, plus ils se rendront dignes de partager un jour, dans une certaine mesure, la récompense des vierges, dont il est dit (4) qu'elles composent la cour de l'Agneau sans tache, et qu'attachées à lui par une familiarité réservée à elles seules, elles le suivent partout, sans crainte de perdre jamais l'éternel objet de leur amour.

QUATRIÈME DISSERTATION.

Cérémonies du mariage.

Le mariage a, comme les autres sacrements, des cérémonies qui servent à en rehausser la dignité, et à le rendre plus respectable aux yeux des fidèles. La première de toutes, la seule qui ne puisse s'omettre, sous peine de nullité, est le consente-

(1) Joël, 2. 16. Egrediatur sponsus de cubili suo, et sponsa de thalamo suo. (2) 1 Cor. 7. 40. (3) 1 Cor. 7. 29 et 31. Hoc itaque dico, fratres : tempus breve est ; reliquum est ut et qui habent uxores, tanquam non habentes sint... præterit enim figura hujus mundi (4) Apoc. 14. 4.

ment que se donnent les parties en présence du prêtre, parce que c'est dans ce consentement mutuel que réside l'essence du sacrement, et que c'est alors, (en y joignant la bénédiction nuptiale, dans l'opinion de ceux qui la croient nécessaire), que les deux époux reçoivent la grâce sacramentelle. Les autres cérémonies sont de deux sortes : les unes précèdent le mariage, les autres se pratiquent dans l'administration même de ce sacrement.

Cérémonies qui précèdent le mariage.

Les cérémonies qui précèdent le mariage sont la publication des bans, et les fiançailles ; on peut y joindre, comme un préliminaire plus essentiel que les deux autres, la préparation de l'âme par la digne réception du sacrement de pénitence au moins, et, s'il n'y a pas d'obstacle, par celle de la sainte Eucharistie.

On appelle *ban* en général toute proclamation publique et solennelle. Ce terme était en usage pour convoquer autrefois la noblesse au service militaire ; et comme elle se divisait en vassaux et arrière-vassaux, dans la convocation générale des nobles qui devaient accompagner le roi à la guerre, on disait : « on a publié le ban et l'arrière-ban. »

On désigne aujourd'hui plus spécialement sous ce nom, la publication ou proclamation d'un futur et prochain mariage. D'après le décret du concile de Trente (1), les bans doivent être publiés au prône de la messe paroissiale, trois jours consécutifs de dimanches ou de fêtes, par le curé des futurs époux, s'ils demeurent dans la même paroisse, ou par le curé de chacun d'eux, s'ils appartiennent à différentes paroisses ou à différents diocèses. Quoiqu'il ne soit permis de célébrer aucun mariage

(1) Réformat. du mariage, chap. 1, session 24^e. Præcipit ut in posterum, antequàm matrimonium contrahatur, ter à proprio contrahentium parochio, tribus continuis diebus festivis, in ecclesiâ, inter missarum sollemnia, publicè denuntietur inter quos matrimonium sit contrahendum.

avant la publication des bans, elle n'est cependant pas d'une telle nécessité, que son défaut puisse invalider, comme sacrement, le mariage contracté en face de l'Eglise sans cette formalité. Il est des circonstances où la publicité pourrait nuire à la réputation de ceux pour qui elle est faite. Il en est d'autres, où la longueur du temps serait préjudiciable à leurs intérêts. C'est aux Evêques seuls qu'appartient le droit d'en accorder la dispense totale ou partielle, selon l'exigence des cas; ce qu'ils ne pourraient faire, si la validité du mariage était attachée à la publication.

Quant aux effets civils, comme ils sont, dans l'ordre actuel des choses, du ressort de la puissance séculière, celle-ci fait aussi sa publication, qui néanmoins ne doit pas être confondue avec celle dont l'Eglise a fait une loi, et qui ne peut en aucune façon la suppléer. En faisant proclamer les bans de mariage, et en imposant aux fidèles l'obligation de faire connaître au curé des futurs conjoints les empêchements canoniques dont ils pourraient être liés, l'Eglise s'assure qu'il n'existe réellement, à leur égard, aucun de ces obstacles, qui feraient de leur mariage une union illicite ou invalide devant Dieu.

Les *fiançailles* sont la promesse que deux personnes en état de se marier, se font mutuellement de vive voix, ou par quelque signe, de s'épouser un jour. Cette cérémonie se fait en présence du curé, par des paroles qui marquent un temps futur. Elle n'est point de l'essence du sacrement, puisqu'elle est inconnue dans un grand nombre d'Eglises. Néanmoins on est obligé de s'y conformer, dans les lieux où elle est en vigueur. L'usage, dans quelques pays, est d'accompagner les fiançailles d'un présent qu'on appelle les *arrhes du mariage*, et qui est d'ordinaire une pièce d'argent ou une bague. Les anciens Francs donnaient aux fiançailles *un sol et un denier*. Comme cette cérémonie précède ordinairement de plusieurs jours la solennité du mariage, son institution a le double avantage de laisser aux futurs époux le temps de réfléchir à l'engagement

qu'ils vont prendre, et de se préparer à la réception du sacrement. Quoique les fiançailles ne soient qu'une simple promesse, et qu'aucun juge laïc ou ecclésiastique ne puisse contraindre un promis d'épouser sa promise, lors même qu'il n'existerait d'autre motif de rupture que l'inconstance, cependant devant Dieu cette promesse oblige les fiancés, à moins qu'il ne survienne quelque grave empêchement qui la résilie, comme serait l'inconduite d'un des futurs époux ou quelque autre cause semblable.

La troisième cérémonie qui précède le mariage, celle qui malheureusement fixe à peine l'attention d'un grand nombre de chrétiens, c'est la préparation de l'âme à la réception de ce sacrement. Les désordres qui troublent la carrière conjugale, sont la juste punition de ceux qui s'y engagent sans s'y être préparés par un vrai repentir et l'humble aveu de leurs fautes, et sans se mettre en peine d'attirer sur eux les bénédictions du ciel. Le concile de Trente exhorte les futurs époux (1) à s'approcher des sacrements de pénitence et d'Eucharistie, trois jours au moins avant de recevoir la bénédiction nuptiale. Quoiqu'il ne donne ici qu'un conseil, la confession néanmoins est devenue, par l'usage et la pratique constante des fidèles, un précepte général pour tous ceux qui se disposent au sacrement de mariage. Il n'en est pas de même de la communion. Malgré les fruits salutaires qu'on peut en attendre, et les nouvelles grâces qu'y trouvent les personnes de piété pour se soutenir dans l'état pénible du mariage, l'Eglise n'en fait point un commandement, dans la crainte que les embarras et les préparatifs des noces ne soient un obstacle au recueillement que demande une aussi sainte action.

(1) De reformat. matrim., cap. 1, sessio 24. Sancta synodus conjuges hortatur, ut antequàm contrahant matrimonium, ... peccata sua diligenter confiteantur, et ad sanctissimum Eucharistiæ sacramentum piè accedant.

Cérémonies qui accompagnent le mariage.

Les cérémonies qui se pratiquent dans l'administration du mariage sont : 1^o la bénédiction de l'anneau, que le prêtre donne à l'époux, et que celui-ci met lui-même au doigt de son épouse. « C'est pour marquer, dit saint Isidore (1), l'union de » leurs cœurs, saintement scellée par' le sceau de l'anneau » béni, et qui leur impose l'obligation mutuelle d'une inviolable » fidélité. » Cette cérémonie est en usage dans toute l'Eglise.

2^o La pièce de monnaie également bénite par le prêtre, et que le mari donne à son épouse. Elle est, selon l'expression de plusieurs Rituels, la marque et la représentation du douaire de l'épouse, et de la communauté de biens entre elle et son mari.

3^o Le prêtre fait mettre la main droite de l'époux sur celle de l'épouse, pour montrer à celui-là qu'il est le chef de la femme, et à celle-ci qu'elle doit l'obéissance à son mari. Cette cérémonie est une imitation de celle qu'employa Raguel au mariage de sa fille avec le jeune Tobie (2). « Prenant la main » de sa fille, dit l'Ecriture, il la mit dans la main de Tobie, et » lui dit : Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu » de Jacob soit avec vous ; que lui-même vous unisse et qu'il » vous comble de ses bénédictions. »

4^o L'offrande d'un cierge blanc et allumé signifie que les époux devront être un jour, par la pureté de leurs mœurs et la sagesse de leurs conseils, l'exemple et la lumière de leurs enfants.

5^o Après le *Pater*, on étend sur la tête des deux mariés un voile, dont les extrémités sont tenues à droite et à gauche par les plus jeunes parents de l'un et de l'autre. Cette cérémonie,

(1) Saint Isidore, traité des offices ecclésiastiq., liv. 2, chap. 19. (2) Tobie, 7. 15.

qui est le symbole de la pudeur conjugale, n'est pas indiquée dans le Rituel romain. Puis, les époux s'étant agenouillés sur les marches de l'autel, le prêtre se tourne vers eux, et il adresse au ciel une touchante prière, pour attirer sur eux les grâces dont ils ont besoin, afin de se sanctifier dans l'état du mariage. Il conjure le Seigneur d'abaisser un regard propice sur la nouvelle épouse; de lui accorder non-seulement la fécondité, mais surtout les vertus qui distinguèrent les femmes des patriarches, l'amabilité de Rachel, la sagesse de Rébecca, la fidélité de Sara; de la revêtir de pudeur et de modestie; de lui donner la grâce d'élever ses enfants dans l'esprit de la régénération sainte qu'ils recevront au baptême. Il demande pour les deux époux une harmonie de vœux et sentiments que rien ne puisse troubler, une santé prospère, le succès dans leurs entreprises, une longue vie, et une heureuse vieillesse, entourée des enfants de leurs enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération (1).

Après la célébration du mariage, se fait ordinairement le repas des noces. Comme à celles de Cana, Jésus et Marie devraient y présider. Le festin nuptial devrait être une image des anciennes agapes, célébrées avec autant de joie que de charité par les premiers chrétiens. On devrait en bannir tout ce que condamnent la morale et les lois de l'Evangile, comme les excès dans le boire et le manger, les chants obscènes, les propos dissolus, les danses immodestes, et tant d'autres péchés, qui déshonorent, hélas si fréquemment, les noces chrétiennes.

(1) *Missa pro sponso et sponsa et ex diversis ritual. Sit amabilis viro ut Rachel, sapiens ut Rebecca... fidelis ut Sara... Videant ambo filios filiorum suorum, usque in tertiam et quartam generationem, et ad optatam perveniant senectutem.*

CINQUIÈME DISSERTATION.

Des empêchements de mariage.

Quoique le consentement mutuel des époux soit la base du mariage, il a besoin cependant d'être revêtu de certaines conditions, sans lesquelles l'union conjugale serait frappée de nullité. Outre la liberté exempte de toute contrainte, le consentement doit se traduire en termes absolus, et qui se rapportent au temps présent ; autrement ce ne serait qu'une promesse de mariage. Il faut de plus que ce consentement se donne en présence du prêtre, c'est-à-dire du propre pasteur, et devant le nombre de témoins requis par l'Eglise. Enfin les parties contractantes ne doivent avoir devers elles aucun des *empêchements*, qui rendraient illicite ou nulle la célébration de leur mariage.

On appelle *empêchements de mariage* les obstacles qui s'opposent à sa célébration, et qui font qu'on ne peut le contracter. Il y en a de deux sortes. Les uns rendent le mariage nul et invalide, et on les nomme *empêchements dirimants* ; les autres, sans toucher à la validité du mariage, le rendent seulement illicite, et on les nomme *empêchements prohibitifs ou prohibants*.

Que l'Eglise ait le droit de créer et d'établir des empêchements qui annulent le mariage, c'est un dogme catholique ; c'est une question que le concile de Trente a mise hors de conteste, par le décret suivant : « Si quelqu'un dit que l'Eglise ne » peut instituer des empêchements qui diriment le mariage, » qu'il soit anathème. » Il n'entre pas dans mon plan de citer les raisons et les autorités, qui ont servi de fondement à cette décision ; qu'il nous suffise de dire qu'elles sont aussi nombreuses que convaincantes.

Nous allons indiquer, le plus clairement et le plus succinctement qu'il nous sera possible, les empêchements de mariage. Il est de l'intérêt des simples fidèles de s'en instruire, s'ils veulent s'épargner les troubles, les inquiétudes et les remords de conscience, que ferait naître en eux le doute ou l'incertitude sur la validité de leurs unions.

Empêchements prohibitifs ou prohibants de mariage.

Les empêchements prohibants de mariage sont au nombre de trois principaux : Les *Temps*, les *Fiançailles*, et les *Vœux simples*.

1^o LES TEMPS.

On appelle ainsi l'Avent et le Carême, pendant lesquels les noces sont défendues ; c'est-à-dire, depuis le premier dimanche de l'Avent jusqu'au jour de l'Epiphanie inclusive-ment, et depuis le mercredi des cendres jusqu'au lendemain du premier dimanche après Pâques. Comme ces deux époques de l'année sont particulièrement consacrées au jeûne, à la prière et aux autres exercices de la piété chrétienne, pour disposer les fidèles à honorer dignement la mémoire des grands mystères de la naissance, de la mort et de la résurrection du Sauveur, l'Eglise n'a pas voulu permettre alors la solennité des noces, toujours accompagnée de pompe et d'allégresse. Lorsque, pour des raisons graves, elle veut bien se relâcher de sa discipline, elle enjoint à ceux en faveur desquels elle lève cette défense, la condition expresse que le mariage se fera sans bruit, sans danse, et à l'heure où les temples sont le moins fréquentés.

2^o LES FIANÇAILLES.

Par fiançailles, considérées comme empêchement prohibitif

de mariage, on entend la promesse faite à quelqu'un, en présence du curé et avec les formalités prescrites, de l'épouser un jour. Tant que cet engagement subsiste et persévère, on ne peut, sans crime, contracter mariage avec une autre personne. Il est même des cas où un promis infidèle serait obligé, par les lois civiles, à indemniser sa fiancée.

Cet empêchement ne cesse que quand les futurs époux se rendent librement, l'un à l'autre, leur parole, ou qu'une cause sérieuse et légitime vient les en dégager.

3° LES VOEUX SIMPLES.

Le vœu simple de chasteté, ou le vœu d'entrer dans un ordre religieux, rend le mariage illicite, sans toutefois le rendre nul. Celui, qui trahissant la foi promise à Dieu, se marierait, malgré l'empêchement dont nous parlons, commettrait un grand péché, à moins que l'Eglise, qui a reçu de Jésus-Christ « le pouvoir de lier et de délier, » ne l'eût relevé de son vœu. Cette dispense est donnée par le Souverain-Pontife ou par l'Evêque, selon la gravité de l'engagement et des circonstances.

Empêchements dirimants de mariage.

On ne comptait autrefois que douze empêchements dirimants de mariage. Ils sont maintenant au nombre de quatorze, depuis que le concile de Trente a joint aux douze premiers le rapt et la clandestinité. Les voici renfermés en quelques vers latins, que nous traduisons et dont nous suivons l'ordre :

Error, conditio; votum, cognatio, crimen,
Cultûs disparitas, vis, ordo, ligamen, honestas;
Amens, affinis, si clandestinus et impos,
Si mulier sit rapta, loco nec reddita tuto;
Hæc facienda vetant connubia, facta retractant.

- | | |
|------------------------------|--|
| 1 L'erreur. | 8 L'engagement dans les ordres sacrés. |
| 2 La condition servile. | 9 Un 1 ^{er} mariage subsistant. |
| 3 Le vœu. | 10 L'honnêteté publique. |
| 4 La parenté. | 11 L'affinité. |
| 5 Le crime. | 12 La clandestinité. |
| 6 La différence de religion. | 13 L'impuissance. |
| 7 La violence. | 14 Le rapt. |

Ces empêchements ne rendent le mariage nul, que lorsqu'ils le précèdent; quand le mariage a été une fois validement contracté, il n'est point d'empêchement qui puisse l'anéantir. Cette décision est de saint Thomas.

Parmi les empêchements désignés ci-dessus, les uns sont fondés sur le droit naturel, tels que l'erreur, la parenté directe, la violence et l'impuissance. L'erreur et la violence détruisent la liberté du consentement; la parenté, telle que nous l'entendons, a toujours été regardée comme un empêchement de mariage, même chez les païens qui en ont ainsi jugé par les seules lumières de la raison. L'impuissance met obstacle à la fin du mariage, et aux desseins de Dieu dans son institution.

Le lien d'un premier mariage encore subsistant est un empêchement de droit divin. Le Créateur l'a ainsi ordonné au commencement du monde (1), et Jésus-Christ a défendu solennellement aux hommes « de séparer ce que Dieu a uni (2). »

Les autres empêchements sont de droit ecclésiastique. On leur donne ce nom, parce qu'ils émanent de la juridiction dont Jésus-Christ a revêtu son Eglise dans l'ordre spirituel, et du pouvoir presque sans limites qu'il lui a donné sur les âmes. Le mariage des chrétiens étant un sacrement, l'Eglise a le droit certain de le réglementer par sa discipline, et de s'opposer, par des lois incontestablement obligatoires, à tout ce

(1) Gen. 2. 24. (2) Saint Matth. 19. 6.

qui pourrait, en cette grave matière, exposer le salut éternel de ses enfants.

1^o L'ERREUR.

L'erreur consiste dans la substitution d'une personne différente de celle qu'on voulait épouser. C'est ainsi que Jacob fut trompé par Laban, qui introduisit le soir Lia sa fille aînée dans la chambre de ce patriarche, à la place de Rachel qu'il lui avait promise (1), et dont les noces avaient été célébrées publiquement. Cet empêchement rend le mariage invalide, parce qu'il détruit et ôte le consentement. Jacob, qu'on abusait et qui prenait Lia pour Rachel, ne consentait pas évidemment à ce second mariage.

Mais cette sorte d'erreur, qui annule le mariage, ne s'étend ni à la qualité ni à la fortune. Ainsi, épouser une fille pauvre et de basse extraction, lorsqu'on la croyait riche et de noble famille, c'est une surprise fâcheuse sans doute pour celui qui en est victime, mais ce n'est pas une cause de nullité ; la naissance, les richesses et les autres qualités n'étant point choses essentielles au mariage, mais purement accessoires. Ce genre d'erreur, qui n'a souvent d'autre cause que le défaut de bonne foi dans les chefs de famille, qui cachent l'état réel de leurs affaires pour établir mieux leurs enfants, serait moins commun, si l'on suivait le conseil que donne saint Chrysostôme (2), « de chercher avant tout, même dans le choix » d'une épouse, le royaume de Dieu, et de consulter la foi » et la raison, plutôt que l'ambition et la cupidité. »

2^o LA CONDITION SERVILE.

La condition servile, qui est le second empêchement diri-

(1) Gen. 29. 23. (2) Saint Chrysost. 18^e.

mant, n'est point l'état de domesticité tel qu'est maintenant en France, et dans presque toutes les autres contrées de l'Europe, celui des serviteurs à gages ; tous sont de condition libre, et ont le droit de disposer d'eux-mêmes. Par condition servile, on entend ici l'esclavage, qui fait d'un homme le bien, la propriété d'un autre, et ne le laisse plus maître de sa personne. Ce n'est pas non plus la condition d'esclave qui rend nul un mariage ; le droit naturel et la religion laissent aux esclaves, comme aux autres hommes, la faculté de se marier. Mais c'est la découverte que ferait, après un mariage contracté dans l'ignorance du fait, une personne qui aurait épousé un esclave, le croyant de condition libre. Il y aurait alors défaut de consentement, puisqu'en croyant se marier à une personne libre, on ne consentait pas à épouser un esclave. Cet empêchement n'existe plus en France, où l'esclavage est entièrement aboli, et où tout esclave devient libre, dès qu'il pose le pied sur son sol.

3^o LE VŒU.

Le vœu de chasteté, le seul dont il soit ici question, est incompatible avec le mariage. On distingue le vœu simple et le vœu solennel. Le vœu simple, par lequel on s'engage à vivre dans la continence, n'est qu'un empêchement prohibitif ; il rend le mariage illicite sans l'invalider, comme nous venons de le dire. Néanmoins, celui qui se marie après un tel vœu, ne peut user du mariage, avant d'en avoir obtenu dispense des supérieurs ecclésiastiques.

Le vœu solennel est celui qu'on fait publiquement, à la face des autels, et entre les mains du supérieur légitime, dans un ordre religieux approuvé du Saint-Siège. La promesse tacite de vivre dans le célibat, que font les clercs à leur promotion aux ordres majeurs, est regardée aussi comme un vœu solennel. Ces deux grands engagements, de la Profession monastique et

de l'Ordination, sont l'un et l'autre des empêchements dirimants de mariage ; ceux qui se lient par ces vœux, deviennent inhabiles pour toujours à le contracter ; et leur union, s'ils avaient la témérité d'en attenter une, serait nulle de plein droit. Les Réformateurs des derniers siècles ayant avancé que les vœux solennels ne formaient point un empêchement dirimant de mariage, le concile de Trente a réprouvé et anathématisé leur doctrine par le décret suivant (1) : « Quiconque » dira que les clercs engagés dans les ordres sacrés, ou les » religieux qui ont fait profession solennelle de chasteté, peuvent contracter mariage, et que le mariage ainsi contracté » est bon et valide, nonobstant la loi ecclésiastique, ou le vœu » qu'ils ont fait, qu'il soit anathème. »

Un homme marié, eût-il même des enfants, peut se lier par le vœu solennel dont nous parlons, soit en recevant les ordres sacrés, soit en faisant profession dans un ordre religieux. Mais il faut que l'épouse y donne son consentement, et qu'elle fasse elle-même profession dans un monastère. Si son âge avancé la mettait à l'abri de tout soupçon, elle pourrait demeurer dans la vie séculière, en faisant elle-même le vœu de continence perpétuelle.

La profession solennelle dans un ordre religieux cesse d'être un empêchement dirimant, lorsqu'elle est nulle. Or, le droit canonique la déclare telle, quand elle est le résultat de la violence, ou lorsqu'elle est faite avant l'âge requis, avant l'année accomplie du noviciat, et hors de la présence du supérieur légitime.

4^o LA PARENTÉ.

De tous les empêchements dirimants de mariage, la parenté

(1) Session 24^e, canon 9^e. Si quis dixerit clericos, in sacris ordinibus constitutos, vel regulares castitatem solemniter professos, posse matrimonium contrahere, contractumque validum esse, non obstante lege ecclesiasticâ vel voto ; anathema sit.

est celui qu'il importe le plus de bien connaître, parce qu'il est le plus fréquent, et qu'à moins d'une recherche exacte et consciencieuse, on peut se laisser facilement surprendre, et passer outre, et parce que, les suites de cette négligence ou de cette mauvaise foi peuvent devenir très-préjudiciables aux époux et à leurs familles, tout mariage contracté avec cet empêchement, sans dispense, étant radicalement nul. C'est aux classes moyennes de la société que cette connaissance est surtout nécessaire. Dans les rangs supérieurs, on est moins exposé à ces sortes de méprises : l'illustration du nom, qui ne laisse dans l'obscurité aucune branche de la même famille ; le soin des généalogies, dont on se fait une étude et des titres d'honneur ; les grands domaines, qu'on est jaloux de conserver parmi les siens ; des alliances faites avec éclat ; des dignités héréditaires, qui ne permettent pas de perdre de vue ceux qui, par la naissance et le degré le plus voisin, y acquièrent des droits de succession. Dans la classe inférieure, au contraire, tout reste dans l'ombre ; le nom est devenu vulgaire, en se communiquant à d'autres familles, et il a cessé d'être une marque de distinction ; la fécondité ordinairement plus grande en raison de la pureté des mœurs, force d'éloigner de la souche ses nombreux rameaux, et de les transplanter ailleurs, pour y trouver une fertilité que ne leur promettait plus l'exiguïté du champ paternel : il faut par conséquent un coup d'œil sûr et de patientes recherches, pour retrouver le tronc caché par les mille jets et les pousses luxuriantes qui l'environnent.

On distingue trois sortes de parentés : la parenté naturelle, la parenté légale ou d'adoption, et la parenté spirituelle.

La parenté naturelle, qui s'appelle aussi consanguinité, est le lien qui unit entre elles les personnes qui descendent d'une même tige, et qui sont d'un même sang. Il y a trois choses à considérer dans la parenté naturelle, la *souche*, la *ligne* et le *degré*. On appelle souche le père et la mère, ou le père seu-

lement ou la mère seulement, desquels les parents ou descendants tirent leur origine.

La ligne est l'ordre ou la suite de plusieurs personnes qui sortent du même sang; et comme plusieurs personnes peuvent être du même sang, ou parce que les unes sont nées des autres, ou parce qu'elles viennent d'une souche commune, il y a deux sortes de lignes, la ligne directe et la collatérale.

La ligne directe est celle des personnes qui descendent d'une même souche, ou qui y montent les unes par les autres, ou si l'on veut, les unes étant nées des autres. On nomme ascendants celles qui ont donné la vie, et descendants, celles qui l'ont reçue. Ainsi, le père, l'aïeul, le bisaïeul et les autres, en remontant toujours, sont les ascendants. Le fils, le petit-fils, l'arrière-petit fils, et les autres en dessous, sont les descendants; c'est le même ruisseau qui part d'une seule source.

La ligne collatérale est une suite de personnes qui sortent d'une même souche, sans être nées les unes des autres. Tels sont les frères et les sœurs, les oncles et les nièces, les tantes et les neveux, les cousins et les cousines; ce sont divers ruisseaux qui viennent d'une source commune. Cette ligne est égale ou inégale. Elle est égale, quand deux personnes sont à une même distance de la tige commune, comme le frère et la sœur; elle est inégale, quand l'une en est plus près que l'autre, comme l'oncle et la nièce.

Le degré est la distance qui se trouve entre les parents et la souche commune, laquelle n'est jamais comptée, parce qu'elle est le point commun ou de réunion.

De ces principes, naissent par rapport à l'empêchement dirimant qui nous occupe, deux règles certaines : la première, c'est qu'il ne peut jamais y avoir de mariage en ligne directe, entre les ascendants et les descendants jusqu'à l'infini. La seconde règle regarde les mariages contractés entre collatéraux, lesquels, selon la discipline présente de l'Eglise, sont défendus jusqu'au quatrième degré inclusivement. Cette défense s'éten-

dait autrefois jusqu'au septième; mais la difficulté d'observer sur ce point les règles de l'Eglise, détermina le quatrième concile de Latran, tenu en 1215, à réduire cet empêchement jusque et y compris le quatrième degré.

A l'origine du monde, le mariage dut être permis au premier degré de la ligne collatérale, c'est-à-dire entre frère et sœur. La nécessité de ce moyen unique pour la propagation du genre humain le voulait ainsi. Mais depuis cette époque, ces sortes de conjonctions, contraires à la nature, n'ont jamais été vues qu'avec horreur, même chez les païens. Cet empêchement est de droit naturel.

Les empêchements qui naissent des autres degrés sont de droit positif. Ils ont été établis d'abord par les princes, dans des vues de morale et de bien public; plus tard ils ont été adoptés par l'Eglise, dont les canons sont venus donner une nouvelle force à des lois aussi sages. L'autorité ecclésiastique n'accorde dispense entre le premier et le second degré, c'est-à-dire entre l'oncle et la nièce, la tante et le neveu, que pour des raisons de haute importance; s'il s'agissait, par exemple, d'une couronne ou d'une principauté dont la succession, si elle était contestée, pourrait faire naître des troubles dans l'Etat. Quant aux particuliers, quand des causes graves l'exigent, l'Eglise oppose moins de difficulté pour le mariage entre l'oncle et la nièce, qu'entre la tante et le neveu, parce que dans le premier cas, l'homme conserve le rang et l'autorité que lui assure son sexe, tandis que dans l'autre, la tante devient, comme épouse, inférieure à celui au-dessus duquel l'ordre de la naissance l'avait placée. On obtient, pour des raisons sérieuses et légitimes, des dispenses de mariage entre les troisièmes et quatrièmes degrés. Le Souverain-Pontife seul a le droit de dispenser des empêchements dirimants de parenté; en certains cas cependant, les évêques peuvent aussi accorder cette dispense. Plusieurs d'entr'eux obtiennent même du Saint-Siège, par des indults spéciaux, des pouvoirs plus ou moins étendus

à cet effet. L'illégitimité de la naissance ne permet pas plus aux bâtards qu'aux enfants légitimes, d'épouser les parents de leurs pères, jusqu'au quatrième degré inclusivement. Car il y a entre eux la même consanguinité qu'entre les enfants de deux lits à l'égard ou du père qui est le même, ou de la mère qui leur est commune.

On ne compte point les degrés de parenté de la même manière en ligne directe qu'en ligne collatérale. Dans la ligne directe, il y a autant de degrés que de personnes, moins la souche. Ainsi, l'arrière-petit-fils est au troisième degré, parce que, pour remonter de lui à la tige commune on compte trois personnes, le fils, le petit-fils et l'arrière-petit-fils. En ligne collatérale, les degrés se supputent de différentes manières, suivant qu'elle est égale ou inégale. Dans le premier cas, il y a entre les parents autant de degrés, qu'il y en a de chacun d'eux à la souche. Par conséquent, les cousins-germains sont entr'eux au deuxième degré, parce qu'ils sont eux-mêmes au deuxième degré de la souche. En ligne collatérale inégale, on compte entre les parents autant de degrés qu'il y en a entre la souche et celui des deux qui en est le plus éloigné. C'est un axiome de droit « que la » partie la plus éloignée de la tige attire à elle celle qui en est » plus voisine. » Ainsi le cousin issu de germain n'est parent de son cousin-germain qu'au troisième degré, parce que l'issu de germain est au troisième degré de la souche. Par la même raison, dans la dispense entre le troisième et le quatrième degré, on considère les deux parents comme étant l'un et l'autre au quatrième. Comme l'empêchement ne s'étend pas au cinquième, la personne placée dans ce degré n'a pas besoin de dispense, pour épouser celle qui est au troisième ou au quatrième. Si néanmoins elles étaient doublement parentes, et à des degrés inégaux, par exemple, toutes deux au quatrième degré du côté paternel, et au cinquième de l'autre, le degré non prohibé perdrait

son avantage, et elles ne pourraient se marier sans dispense.

La défense de se marier jusqu'à un certain degré, est fondée en partie sur la différence d'âge, lorsque le degré est inégal, et à degré égal, sur le danger de corruption et de dépravation que pourrait amener l'espérance du mariage entre jeunes gens souvent élevés ensemble, dans l'amitié et les relations fréquentes, ordinaires aux parents. Saint Augustin croit que la charité a présidé aussi à cette défense (1). « Puisqu'il est nécessaire, dit ce saint docteur, d'entretenir l'union et la société parmi les hommes, on atteint mieux ce but en s'alliant avec des étrangers qu'avec les siens, auxquels on est déjà uni par la nature. Les liens sociaux se multiplient par là et s'étendent davantage. »

La parenté légale est celle que l'on acquiert par l'adoption. On l'appelle légale, parce que l'adoption a été introduite par les lois. L'Eglise l'a déclarée empêchement dirimant en ligne directe, comme la parenté naturelle; c'est-à-dire que le père qui adopte, ne peut épouser ni sa fille adoptive, ni aucune de ses descendantes en ligne directe. En ligne collatérale, cet empêchement ne comprend que le premier degré. Ainsi une fille adoptive, ou un fils adoptif ne peuvent épouser, l'une le fils légitime, ni l'autre la fille du père qui les a adoptés.

La parenté spirituelle est celle qui se contracte dans les sacrements de baptême et de confirmation. « Là, dit le pape Nicolas I^{er}, se forment des liens de filiation et de paternité, bien supérieurs à ceux qui se tirent de la chair et du sang, parce qu'ils ont leur principe dans l'ordre de la grâce. » D'après la décision du concile de Trente (2), cette parenté ou

(1) De la cité de Dieu; liv. 15, chap. 16. *Habita est enim in hoc ratio rectissima caritatis, ... ut se latius atque numerosius vinculum sociale diffunderet.* (2) Session 24^e, de la réformat. du mariage, chap. 2. *Inter quos (patrinum scilicet et matrinam) ac baptizatum ipsum, et illius patrem et matrem, nec non inter baptizantem et baptizatum, baptizatique patrem ac matrem... spiritualis cognatio contrahatur.*

alliance spirituelle devient un empêchement dirimant de mariage entre celui qui a donné le baptême à un enfant ainsi que le parrain et la marraine de cet enfant d'une part, et l'enfant baptisé ainsi que son père et sa mère d'autre part; c'est-à-dire que celui qui a conféré le baptême, non plus que les parrains et marraines de l'enfant, ne peuvent, sans dispense, se marier valablement ni avec cet enfant ni avec son père ou sa mère. Les parrains et marraines ne contractent entre eux aucune alliance. Cette parenté atteint les-mêmes personnes, et constitue les mêmes empêchements dans la confirmation.

5° LE CRIME.

L'adultère ou bien l'homicide, pris séparément ou joints ensemble, lorsqu'ils sont revêtus de certaines circonstances, forment seuls l'empêchement connu sous le nom de *crime*, lequel ne peut regarder que les mariages des personnes veuves. Ce qui va être dit s'entend également de l'homme et de la femme.

Si un homme marié, commettant un adultère, promet le mariage à la personne avec laquelle il pèche, et si celle-ci accepte la promesse, il ne lui est plus permis de l'épouser, lors même qu'il devient libre, quoique ni l'un ni l'autre n'ait contribué à la mort de l'épouse.

Un mari, qui tue sa femme pour en épouser une autre, ne peut se marier avec celle-ci en deux cas : 1° lorsqu'elle a concouru avec lui au meurtre, et cela dans le dessein de l'avoir pour mari; 2° quand, sans coopérer à ce meurtre, elle a péché avec lui, et qu'il n'a tué sa femme que pour épouser l'autre à sa place.

Ainsi, pour l'empêchement en matière de *crime*, il faut 1° qu'à l'adultère soit jointe la promesse de s'unir un jour par les liens du mariage; 2° lorsqu'il n'y a point d'adultère, il faut qu'il y ait concours des deux côtés pour l'homicide; 3°

quand l'adultère est joint à l'homicide, il suffit qu'un des deux coupables ait travaillé au meurtre.

6^o LA DIFFÉRENCE DE RELIGION.

Le baptême de Jésus-Christ, donné au nom des trois personnes de la très-sainte Trinité, dans une communion chrétienne, abstraction faite du schisme ou de l'hérésie, établit seul l'empêchement de mariage qu'on appelle *différence de religion*, et prohibe, sous peine de nullité, toute union conjugale entre les baptisés et les sectateurs d'un culte non chrétien, tels que les Idolâtres, les Juifs, les Mahométans, etc... Quoique ces sortes d'unions ne soient point défendues de droit divin, l'Eglise ne les permet point à ses enfants; elle leur défend de s'unir aux infidèles, tenant cette doctrine de l'apôtre saint Paul, et déclarant comme lui, « qu'il ne peut y avoir de lien » entre la justice et l'iniquité (1), ni de commerce entre la » lumière et les ténèbres; ni d'accord entre Jésus-Christ et » Bérial; ni de société entre le fidèle et l'infidèle; ni de rapport entre le temple de Dieu et les idoles. »

Pour que la différence de religion devienne un empêchement dirimant de mariage, il faut qu'elle le précède, comme il arrive quand un chrétien essaie de se marier avec une juive ou une musulmane. Mais quand l'un des époux valablement marié renie sa foi, cette infidélité subséquente ne dissout point son mariage; c'est la doctrine de saint Augustin (2). « Quoique » l'apostasie, dit ce saint docteur, soit une espèce d'adultère » spirituel, plus criminel encore que celui qui vient de la » chair, elle n'est pas un motif pour rompre des liens, que » Jésus-Christ déclare indissolubles. »

L'hérésie n'est point mise sur le même rang que l'infidélité; elle ne forme pas un empêchement dirimant de mariage. Voici

(1) 2 Cor. 6. 14. (2) Saint Aug. sur les mariages adult., liv. 1, chap. 25.

comment s'exprime à ce sujet le docteur angélique : « Le » mariage, dit-il (1), étant un sacrement, exige dans ceux qui » le reçoivent une égale aptitude, ou plutôt une égale capacité. Or, cette capacité se trouve dans le baptême, commun » aux hérétiques et aux vrais croyants. C'est pourquoi, ajoute- » t-il, l'empêchement dirimant de religion est appelé *diversité de culte*, et non pas diversité de foi, parce que si leur doctrine n'est pas la même sur tous les points du dogme, leur » culte se rencontre en ce qu'ils sont baptisés, les uns comme » les autres, au nom de la Trinité, et qu'ils adorent également » le vrai Dieu. Néanmoins, dit toujours le même saint docteur, » quoique le mariage entre un hérétique et un catholique soit » valide, la partie catholique ne peut ordinairement le contracter sans commettre une grande faute. » L'Eglise pleine de sollicitude pour le salut de ses enfants, leur interdit ces sortes d'alliances, parce qu'elle y voit les plus funestes suites : le péril toujours existant de la subversion de la foi, le même danger à l'égard des enfants, qui se trouveront placés entre la croyance d'un père et celle d'une mère, dont les lumières et la sagesse leur paraissent également dignes de leur soumission et de leur respect; enfin, la mésintelligence assez ordinaire entre les personnes de religion différente. Aussi sont-elles étroitement défendues par les canons. Aucun pasteur ne peut se permettre de célébrer de tels mariages, sans la dispense du Souverain-Pontife ou de l'Evêque, quand celui-ci a reçu du Saint-Siège le pouvoir de l'accorder. L'Eglise se montre d'ailleurs très-difficile sur ce point, et elle n'autorise ces sortes de mariages qu'à la condition, formellement acceptée par les conjoints, d'élever tous leurs enfants dans la religion catholique.

(1) Saint Thom. sur la 4^e sentence, distinct. 19, quest. 1.



7° LA VIOLENCE.

L'empêchement connu sous le nom de *violence* n'est autre chose qu'une contrainte grave et injuste, imposée à quelqu'un, pour le forcer à se marier malgré lui. Cette violence ou contrainte annule le mariage, c'est l'opinion de tous les théologiens ; car s'il est essentiel à la validité d'un contrat qu'il soit fait librement, celui du mariage doit demander, plus que les autres, un consentement complet, puisqu'il s'agit, dans cette transaction, d'engagements bien plus graves, et qu'on s'y dépossède, non de ses biens, mais de sa propre personne, par une irrévocable aliénation.

Comme la crainte est le résultat ordinaire de la *violence*, voici les caractères qu'elle doit avoir pour rendre un mariage nul : il faut qu'elle soit 1° grave, 2° injuste, 3° imprimée par une cause étrangère.

1° On dit qu'une crainte est grave, lorsqu'elle est capable de faire impression sur une âme forte et constante, telles que la produiraient des menaces de mort, de mauvais traitements, de déshonneur ou de quelque autre dommage notable; le danger par exemple, que courrait un enfant de perdre la part d'héritage que lui assure sa naissance. Cependant il faut bien se garder de confondre cette crainte avec celle qu'inspire quelquefois la volonté d'un père, qui ferait lui-même un choix pour son fils ou sa fille sans avoir consulté leurs inclinations ni leurs répugnances.

Dans cette grave détermination qui doit fixer leur sort, ceux-ci doivent se montrer pleins de déférence envers leurs parents. La faiblesse de l'âge et des lumières ne leur permet pas de se décider seuls sur une affaire aussi importante, et souvent les suites heureuses d'une union préparée par la tendresse d'un père ou d'une mère prouvent que leur volonté devait l'emporter sur les caprices et l'inexpérience du jeune âge.

2° La crainte est dite injuste, lorsqu'elle vient d'une personne, qui n'ayant ni droit ni autorité sur une autre, la menace d'un mal qu'elle n'a point mérité, si elle ne consent au mariage qu'on lui propose. Il faut excepter le cas où la loi condamnerait à mort ou à des peines infamantes celui qui, après avoir abusé d'une fille, refuserait de l'épouser.

3° La crainte est étrangère, lorsqu'elle vient du dehors et de la part des autres, et non de la personne elle-même. Ainsi, l'appréhension d'un malheur naturel, dont on serait menacé par le célibat, ou la crainte des jugements de Dieu, si l'on refuse d'épouser une concubine avec laquelle on n'a pas la force de rompre, n'invalident aucunement le mariage contracté sous leur impulsion, parce qu'on est soi-même le principe de sa crainte.

Un mariage contracté par la violence devient valide de nul qu'il était, quand la partie contrainte se résout à donner le consentement intérieur qu'elle avait refusé d'abord. Il n'est pas nécessaire d'en renouveler alors les solennités, ni de recourir à aucune autre réhabilitation.

8° L'ENGAGEMENT DANS LES ORDRES SACRÉS.

L'Eglise, pour des raisons pleines de sagesse sur lesquelles nous ne reviendrons pas, parce qu'elles ont été expliquées plus haut, impose la continence à tous ceux qui s'engagent dans les ordres sacrés, lesquels s'étendent jusqu'au sous-diaconat, et elle regarde comme nul et sacrilège le mariage des clercs promus à ces ordres. Les efforts combinés du schisme, de l'hérésie et de l'incrédulité n'ont pu amener l'Eglise à aucune concession sur ce point important; elle entend depuis dix siècles leurs déclamations et leurs railleries; elle a souffert parfois, pour cette cause souverainement juste, de grandes persécutions; elle a vu de tristes scandales, soutenus et sanctionnés à certaines époques par le pouvoir civil, et rien n'a

pu lui faire modifier en aucune façon l'importante loi du célibat des clercs.

Concluons de là que l'homme ennemi, « qui se plaît à semer l'ivraie dans le champ du père de famille (1), » ne pouvait ouvrir une source plus abondante de larmes pour l'Eglise, que dans le spectacle donné en ces derniers temps par ce nombre malheureusement trop grand de prêtres et de religieux, qui tentèrent de s'unir par d'exécrables mariages. Enlevées par la tempête « et dispersées aux coins de toutes les rues, selon l'expression du prophète Jérémie (2), ces pierres du sanctuaire » devinrent l'objet du mépris de ceux-là même qui les en avaient arrachées; et les législateurs leurs complices ne parvinrent point avec tous leurs décrets à les débarrasser d'un empêchement que ces infortunés traînaient partout avec leur sacerdoce et leurs vœux. Heureux ceux de ces coupables ministres que la grâce a reportés dans le sanctuaire, non pour y reprendre le rang dont ils étaient déchus, mais pour y effacer dans le sang de l'Agneau, et dans le bain salutaire de la pénitence, le lamentable outrage qu'ils avaient fait aux mœurs et à la religion !

9° LE LIEN, OU UN PREMIER MARIAGE SUBSISTANT.

Par l'empêchement dirimant du *lien*, on entend l'engagement d'un premier mariage validement contracté, lequel, tant qu'il subsiste, s'oppose à ce que l'on puisse en contracter un autre. On donne à cet empêchement le nom de lien, par allusion à celui qui unit inséparablement l'homme et la femme mariés ensemble. Cette expression a été empruntée des pa-

(1) Saint Matth. 13. 28. (2) Lament. 4. 1. Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus, dispersi sunt lapides sanctuarii in capite omnium platearum ?

roles de l'apôtre : « La femme *est liée*, dit-il (1), à la loi du » mariage, tant que son mari est vivant; si son mari meurt, » elle est libre, et elle peut se marier à qui elle voudra. » Ce qui s'entend du mari comme de la femme. Ce texte de l'apôtre saint Paul prouve, pour le dire en passant, que les secondes et les troisièmes noces n'ont jamais été défendues dans l'Eglise, quoiqu'on les ait généralement déconseillées et regardées même comme peu honorables.

L'unité du lien conjugal semble avoir été la pensée primitive du Créateur, lorsqu'ayant formé du limon de la terre un seul homme, il ne tira de sa côte et ne lui donna pour aide qu'une seule femme. La polygamie cependant n'est pas contraire aux premiers principes du droit naturel, selon saint Thomas. « Car, dit ce saint Docteur (2), loin de mettre obstacle à la fin du mariage, qui est la procréation des enfants, » elle semble plutôt la favoriser. » Il est au moins certain, par l'exemple des patriarches, que Dieu a pu la tolérer quelquefois, comme exception à la loi générale.

Ces hommes chéris de Dieu, appelés par lui aux plus hautes destinées, et dont les noms se trouvent avec honneur dans la généalogie du Sauveur du monde, ont eu plusieurs femmes à la fois. Pourquoi Dieu a-t-il permis cette grave dérogation ? Pourquoi a-t-il béni ces mariages simultanés, ceux particulièrement de Jacob, père par différentes femmes réunies dans la même maison, des douze patriarches, chefs des douze tribus d'Israël ? C'est une question qu'il faut laisser sous le voile dont il a plu au Tout-Puissant de la couvrir, « ses desseins, » étant éloignées des pensées des hommes, autant que les » cieux le sont de la terre (3). » Remarquons cependant que si ces saints personnages avaient agi en cela sans la dispense

(1) 1 Cor. 7, 39. *Mulier alligata est legi, quanto tempore vir ejus vivit; quòd si dormierit vir ejus, liberata est. Cui vult nubat...* (2) Saint Thom. supplém. quest. 5^e artic. 2. (3) Isai, 55, 9.

et contre l'ordre de Dieu, ils n'eussent point trouvé place dans son royaume ? Or, sans qu'il soit fait nulle part, dans l'Ecriture, mention de leur pénitence, l'Evangile nous apprend qu'ils jouissent dans le ciel de la gloire des saints. C'est le témoignage que leur rend Jésus-Christ lui-même, lorsqu'il assure, en parlant de la conversion future des gentils, que ceux-ci viendront de tous les points du monde s'asseoir dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob (1), tandis que les descendants de ces illustres patriarches, qui y avaient droit par la foi de leurs pères, en seront honteusement exclus pour être jetés aux ténèbres extérieures.

Saint Augustin ne doutait point de leur innocence, lorsqu'il les justifia dans son livre contre Fauste. « Il n'y avait point de » crime dans la polygamie, dit ce Père (2), lorsqu'aucune loi » n'en défendait l'usage. L'Ecriture nous représente les patriarches comme des hommes très-chastes au milieu de ce » grand nombre de femmes. Ils ne se proposaient que la naissance des enfants, qui sont la fin, le fruit et la gloire du » mariage, sans qu'il se mêlât à une intention si pure le » moindre nuage de passion. Aujourd'hui, ajoute ce saint » Docteur, la polygamie serait un crime, parce que la coutume en a été abolie par Jésus-Christ, qui est venu rendre » au mariage sa première dignité. » L'empêchement du lien est donc à présent de droit divin. Si quelqu'un était assez téméraire pour en douter, qu'il entende le concile de Trente déclarer anathème (3) « à quiconque ose soutenir que les chrétiens peuvent avoir plusieurs femmes à la fois, et que cette » faculté ne leur est interdite par aucune loi divine. »

(1) Saint Matth. 8, 11 et 12. Dico autem vobis, quòd multi ab Oriente et Occidente venient, et recumbent cum Abraham, Isaac et Jacob in regno cœlorum. Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores. (2) Saint Augustin contre Fauste. chap. 47. (3) Session 24^e, canon 2^e.

De l'empêchement du lien naissent les règles suivantes :

1^o Lorsque les lois de l'Eglise et de l'Etat, qui seules peuvent prononcer sur une affaire que l'on n'abandonne point au jugement des époux, autorisent la séparation entre un mari et une femme, soit pour cause d'infidélité, soit par suite de mauvais traitements d'un des deux conjoints à l'égard de l'autre, ou d'une incompatibilité d'humeur telle qu'elle rende la cohabitation impossible ou dangereuse pour le salut, il n'est permis ni à l'un ni à l'autre de contracter un nouveau mariage. Cette loi vient de Jésus-Christ lui-même, qui déclare coupable du crime d'adultère celui des deux qui en serait le violeur (1). Le divorce, lorsqu'il ne s'entend pas d'une simple séparation d'habitation, et qu'il laisse la faculté de former de nouveaux liens, est donc une infraction sacrilège à cette ordonnance toute divine. Des législateurs, indignes du nom de chrétiens, n'ont pu en trouver la source et la sanction, que dans le libertinage et la corruption du cœur.

2^o Lorsque la séparation est la suite de l'absence d'un des deux conjoints, cette absence, quelque longue qu'elle soit, ne peut servir de prétexte à l'autre pour se remarier. Ici, la prescription n'a jamais lieu, malgré le long silence de la partie absente. La certitude absolue de la mort peut seule rendre au survivant une liberté, que ne lui accordent ni le manque de lettres ni le défaut de nouvelles, ni des bruits vagues, ni moins encore de simples présomptions. Parmi les preuves, la plus légale et la plus authentique est l'extrait du registre des sépultures, délivré par ceux qui sont chargés au nom de l'Etat de constater l'existence civile des citoyens. Cet extrait doit avoir été collationné à l'original, signé par l'officier public du lieu du décès ou de l'enterrement, et visé par l'autorité supérieure du

(1) Saint Matth. 19. 9.

même lieu. Lorsque les registres civils sont entre les mains du clergé, le curé doit en extraire l'acte qui concerne la personne défunte, le signer et faire légaliser sa signature par l'Evêque diocésain. Lorsque les registres ont été enlevés ou brûlés, ou bien quand la personne n'a pu recevoir les honneurs de la sépulture, comme il arrive sur les champs de bataille ou dans les naufrages, il suffit d'avoir un certificat délivré soit par les supérieurs du défunt, soit par des témoins dignes de foi, et visé par l'autorité civile ou militaire.

3^o Lorsque trompée par une erreur de nom, de pays, de profession ou par d'autres circonstances équivalentes à une certitude morale, une femme est autorisée, en vertu d'un jugement, toujours nécessaire, à se remarier ; si son premier mari reparait, quelque temps qu'il se soit écoulé depuis le second mariage, elle est obligée de quitter son second mari, et de retourner avec le premier, quand même celui-ci consentirait à vivre sans elle. Cette décision est du concile de Trente (1). Si les preuves de la mort supposée de l'absent avaient été de nature à former le jugement d'un homme sage et éclairé, comme la bonne foi aurait présidé dans cette hypothèse au second mariage, les enfants qui en seraient nés, devraient être tenus comme légitimes, et comme habiles à succéder à l'héritage du père et à celui de leur mère, en totalité s'ils étaient seuls, ou conjointement avec les enfants du premier mariage, s'il en existait.

10^o L'HONNÊTETÉ PUBLIQUE.

Des fiançailles valides et le mariage contracté, sans avoir été consommé, forment l'empêchement dirimant connu sous le nom d'*honnêteté publique*. Cet empêchement a été établi et ainsi nommé, parce qu'en effet il ne semble pas *honnête* ni

(1) Session 24^e, canon 5^e.

convenable, que deux personnes s'unissent par le lien conjugal, lorsqu'il existe entre elles une proximité, résultant soit des fiançailles, soit du mariage dont nous parlons.

Cet empêchement n'est ni de droit naturel, ni de droit divin. Il n'est pas opposé aux lois de la nature, c'est une chose évidente. Il ne l'est pas non plus aux lois de Dieu, puisque chez les Juifs, celui dont le frère marié venait à mourir, devait épouser sa veuve, quand le défunt était mort sans enfants. L'origine en est due au droit civil. On le voit décrété dans les *Instituts de Justinien* (1). L'Eglise ayant trouvé cette loi très-sage, l'a adoptée. Elle a jugé qu'un homme ne devait pas se marier avec la parente de sa fiancée, ou avec la parente de celle qu'il a épousée, parce que les fiançailles sont un commencement de mariage, et que le mariage célébré devant l'Eglise assure le titre et le rang de femme et de légitime épouse à la veuve d'un homme mort, même sans que le mariage ait été consommé.

Les fiançailles, lorsqu'elles sont invalides et quelle que soit la cause qui les annule, ne suffisent pas à former l'empêchement d'honnêteté publique. Ainsi l'a décidé le concile de Trente (2), avant lequel l'usage contraire avait prévalu. Il n'en est pas de même du mariage susnommé, lorsqu'il est invalide, à moins que sa nullité ne vienne du défaut de consentement. Cette règle, qui est antérieure au concile de Trente, n'a point été abrogée par lui, quoiqu'en aient dit certains docteurs, qui ont cru voir dans le décret relatif aux fiançailles invalides, l'abrogation pareille de cet empêchement dans les mariages nuls. Le concile n'ayant rien statué sur ce dernier point, il faut s'en tenir à l'ancien droit, parce que, selon le pape S. Pie V, qui a décidé cette question d'après la doctrine de saint Thomas,

(1) Titre 10, parag. 9. (2) Session 24, chap. 3. *Publicæ honestatis impedimentum, ubi sponsalia quâcumque ratione valida non erunt, sancta synodus prorsus tollit.*

le lien du mariage, qui est un sacrement, mérite plus de respect que celui des fiançailles.

Le concile de Trente a fixé au premier degré (1) l'empêchement d'honnêteté publique, qui naît des fiançailles. Ainsi un homme ne peut épouser ni la mère, ni la fille, ni la sœur de sa fiancée ; de même une femme ne peut contracter mariage avec le père, ou le fils, ou le frère de son fiancé. L'empêchement d'honnêteté publique, provenant du mariage, s'étend, comme celui de la parenté, jusqu'au quatrième degré inclusivement.

Observons que cet empêchement est perpétuel, et qu'il ne cesse dans aucun cas. Ainsi, à l'égard des fiançailles, la mort d'un des promis ne laisse point au survivant la faculté d'épouser sans dispense les parents au premier degré de celui qui n'est plus. Cette défense subsiste pour les deux fiancés, quand même ils se rendraient l'un à l'autre leur parole. A l'égard du mariage non consommé, la mort d'un des époux ou sa profession religieuse ne permettent point à l'autre d'épouser, jusqu'au quatrième degré inclusivement, aucun des parents de celui qui a perdu la vie ou quitté le monde pour entrer dans un cloître.

11^o L'AFFINITÉ.

L'affinité est une sorte de proximité qui se contracte, par les relations charnelles de deux personnes, entre chacune d'elles et les parents de l'autre. Il y a deux sortes d'affinité ; l'une légitime, l'autre illégitime ou criminelle ; la première résulte de l'usage du mariage ; la seconde procède d'un commerce illicite. Toutes deux sont dans l'Eglise un empêchement dirimant de mariage.

Il y a entre la parenté naturelle et l'affinité cette différence essentielle, que les deux personnes qui ont ensemble un com-

(1) Sess. 24, chap. 3. *Ubi autem valida fuerint, primum gradum non excedant.*

merce charnel, ne sortant pas de la même souche, contractent seuls l'affinité, sans la communiquer à leurs parents respectifs. Ainsi, un mari devient, sous les mêmes titres et aux mêmes degrés, le parent de tous ceux qui composent la famille de sa femme; il en est de même de la femme à l'égard de la famille du mari. Mais les parents du mari et ceux de la femme restent étrangers les uns aux autres, parce qu'ils n'ont point une tige commune. D'où il suit qu'ils peuvent se marier entre eux légitimement et sans dispense; parce que, dit la règle du droit, *l'affinité n'engendre point l'affinité* (1). C'est pour cette raison que les deux frères, ou bien le père et le fils peuvent épouser soit les deux sœurs, soit la mère et la fille. Mais le mari devenu veuf ne peut épouser aucune des parentes de sa femme, dans la ligne directe jusqu'à l'infini, et dans la ligne collatérale jusqu'au quatrième degré inclusivement; la règle est la même pour la femme, lorsqu'elle devient veuve. Ainsi l'affinité légitime est toujours entre quatre d'un côté et un de l'autre, pour le mari comme pour la femme, parce que l'alliance est personnelle.

L'affinité illégitime, c'est-à-dire celle qui provient d'un commerce criminel, s'étendait de même jusqu'au quatrième degré. Mais le concile de Trente l'ayant réduite au second degré inclusivement, elle ne se trouve plus qu'entre une personne d'une part et deux de l'autre, toujours également pour l'homme comme pour la femme.

Le commerce illégitime d'un mari avec les parentes de sa femme, ou d'une femme avec les parents de son mari, ne rompt point le mariage, puisque le lien en est indissoluble, mais il en rend l'usage illicite jusqu'à ce que le coupable ait obtenu dispense de l'empêchement qu'il a contracté.

(1) Affinitas non parit affinitatem.

12^o LA CLANDESTINITÉ.

L'empêchement de *clandestinité* doit son origine au concile de Trente. Les motifs qui ont déterminé cette illustre et sainte assemblée à l'introduire parmi les empêchements dirimants de mariage, sont si graves et si importants, que nous croyons ne pouvoir rien faire de mieux que de les mettre sous les yeux du lecteur. Il y reconnaîtra la haute sagesse qui préside aux décisions de l'Eglise, ce rocher inébranlable contre lequel viennent se briser (1) les flots des opinions et des passions humaines.

Définissons d'abord ce que l'on entend par *clandestinité*. On regarde comme clandestin en général tout mariage contracté sans les formes de publicité et de solennité prescrites par la religion. L'une et l'autre étaient en vigueur chez les peuples policés du paganisme. Chez les Romains, il ne se faisait aucun mariage qui ne fût accompagné d'une pompe publique, et de sacrifices offerts aux Dieux qui présidaient à l'alliance nuptiale. Les premiers chrétiens ne manquèrent pas d'adopter un usage si conforme à la religion sainte dont ils faisaient profession. Ils auraient rougi de ne pas mettre sous la protection du ciel leur entrée dans une carrière, qui ne peut avoir de terme que celui de la vie. Les Pères et les Docteurs des premiers siècles s'élèverent avec force contre les mariages qui ne se célébraient point en face de l'Eglise. Tertullien ne craint pas de les flétrir comme des concubinages (2), et jusqu'au douzième siècle, la pratique constante des chrétiens fut de se marier publiquement, en la présence et avec la bénédiction des prêtres.

Le relâchement et la corruption des mœurs firent peu à peu oublier sur ce point la soumission qui était due à l'Eglise, et l'horreur qu'elle avait toujours eue des mariages secrets.

(1) Saint Matth., 16. 18. (2) Tertul. de la chasteté, liv. 2, chap. 4.

Il s'ensuivit une foule de désordres et de scandales, aussi préjudiciables aux intérêts des familles qu'affligeants pour la religion. Néanmoins l'Eglise, en les condamnant comme illicites, ne s'était point prononcée contre leur validité. Ce ne fut qu'au concile de Trente qu'elle reconnut qu'il y avait là de trop graves inconvénients, pour les tolérer davantage. Elle se résolut donc à les déclarer désormais invalides, et à instituer, comme empêchement dirimant de mariage, le défaut *de la présence du curé et de deux ou trois témoins*. Voici comment s'expriment à ce sujet les Pères du concile.

« Tant que l'Eglise, disent-ils, n'a rien décidé contre la validité des mariages clandestins, il n'a été permis à personne de la révoquer en doute ; et ceux-là méritent d'être condamnés, comme en effet les condamne et les anathématise le saint concile, qui assurent faussement que les mariages contractés par les fils de famille sans le consentement de leurs parents, sont invalides, et que les parents ont droit de les ratifier ou de les dissoudre. Ce n'est pas que l'Eglise de Dieu, pour de très-sages raisons, ne les ait toujours eus en horreur, et ne les ait constamment défendus. Mais le saint concile, frappé et justement affligé de voir toutes ces défenses rendues inutiles par les passions, veut enfin opposer une digue au torrent de péchés, qui sont la suite des mariages clandestins. Car il est des chrétiens assez corrompus, pour abandonner une première femme qu'ils ont épousée clandestinement, former ensuite publiquement avec une autre de nouveaux nœuds, et, peu inquiets de leur salut, passer leur vie dans un adultère perpétuel ; mal horrible, que l'Eglise, qui ne juge point les choses cachées, ne peut détruire, sans recourir à un remède efficace. C'est pour atteindre ce but, l'objet de tous ses vœux, que marchant sur les traces du quatrième concile de Latran, tenu en l'an 1215, sous le pape Innocent III, le très-saint concile œcuménique

» assemblé à Trente ordonne que dans la suite, avant de con-
 » tracter aucun mariage, trois publications solennelles en
 » soient faites dans l'Eglise des futurs époux, par leur curé,
 » au prône de la messe paroissiale, trois jours consécutifs de
 » dimanches ou de fêtes ; et que s'il ne résulte de ces publica-
 » tions aucune connaissance d'un empêchement quelconque,
 » tous deux se présentent à l'Eglise, où le curé, après les avoir
 » interrogés l'un et l'autre, et s'être assuré de leur mutuel
 » consentement, dira : je vous unis en mariage, au nom du
 » Père et du Fils et du Saint-Esprit, ou toutes autres paroles
 » équivalentes, selon le rit des lieux. Ceux qui par la suite
 » oseraient se marier autrement qu'en présence du curé ou
 » de tout autre prêtre muni de la permission soit du curé lui-
 » même, soit de l'évêque, *et en présence de deux ou trois té-*
 » *moins*, le saint concile les déclare inhabiles à contracter, pro-
 » nonce que leur mariage est illégitime et invalide, et l'an-
 » nule par le présent décret, lequel aura sa valeur dans
 » chaque paroisse, trente jours après la promulgation qui en
 » aura été faite (1). »

Il est hors de doute que le but principal du concile dans cette circonstance a été : 1° De conserver au mariage la dignité dont Jésus-Christ l'a revêtu lorsqu'il l'a élevé au rang des sacrements. La clandestinité, en l'entourant de ténèbres, le dépouillait de sa pompe et le ravalait aux yeux des peuples. 2° De pourvoir à la sûreté de conscience et au salut des fidèles, en établissant une loi « qui les empêchât de se marier comme » des païens », dit le rituel de Paris, sans se soucier d'appeler sur leurs mariages les grâces du ciel, et qui les mit à l'abri de

(1) Concile de Trente, session 24, chap. 1^{er}. Qui aliter quàm præsentè parochò, vel aliò sacerdote, de ipsius parochi vel Ordinarii licentiâ, et duobus vel tribus testibus, matrimonium contrahere attentabunt, eos sancta Synodus ad sic contrahendum omninò inhabiles reddit, et hujusmodi contractus irritos et nullos esse decernit, prout eos præsentì decreto irritos facit et annullat.

toute surprise, en provoquant la dénonciation des empêchements qui pourraient s'opposer à leur validité. Mais la sollicitude du concile s'est encore étendue plus loin. Considérant qu'un des grands bienfaits de la religion chrétienne est de faire mener aux fidèles « cette vie paisible et tranquille que » l'apôtre saint Paul les exhorte (1) à demander dans leurs » prières, » il s'est proposé d'assurer le repos des familles, en fixant la stabilité des mariages, et en ne laissant rien d'équivoque ni sur la naissance des enfants, ni sur la légitimité de leurs droits à la succession paternelle. C'est ainsi qu'il a confirmé ce que le même apôtre donnait « comme une vérité » certaine et digne d'être reçue avec soumission, que la piété » est utile à tout (2), parce qu'elle a les promesses de la vie » présente comme celles de la vie future. »

Le décret de Trente a son plein effet dans tous les lieux où le concile a été publié. Quoique cette publication n'ait point été complète en France, le décret relatif aux mariages clandestins y a reçu force de loi. D'ailleurs, longtemps avant cette sage ordonnance, nos rois avaient placé la légitimité des mariages sur la même base que le concile lui-même, savoir la présence du curé et des témoins, dont le nombre était fixé à quatre. Si les règlements du royaume, d'accord avec l'Eglise, exigeaient comme elle la présence des curés pour la validité de l'union conjugale, c'est qu'ils étaient alors revêtus de la qualité de magistrats publics et chargés de constater au nom du prince l'état civil des sujets. Quoiqu'ils soient aujourd'hui privés de cette faculté, par la législation nouvellement établie, laquelle a séparé le contrat civil du sacrement, les lois de l'Eglise n'en ont reçu aucune atteinte, et elles restent obligatoires pour les fidèles, qui ne peuvent en conscience et aux yeux de Dieu légitimer leurs mariages, qu'en les accomplissant avec une entière obéissance et la plus scrupuleuse fidé-

(1) 1^{re} Epit. à Tim. 2. 2. (2) Ibid. 4. 8. et 9.

lité. J'ai dit que les pasteurs étaient alors revêtus du double caractère de ministres du sacrement et de magistrats civils, et qu'ils recevaient, comme délégués du prince, le serment solennel des deux époux. C'était une concession accordée par les souverains, dans des siècles où le clergé la méritait incontestablement par l'ascendant moral qu'il exerçait et par la supériorité de ses lumières. La législation actuelle a enlevé aux curés cette prérogative. Je n'examine point quelles ont été les causes de ce changement. Que la passion, plus que l'amour du bien, y ait présidé, c'est une perte si l'on veut, une injustice peut-être ; sachons la supporter, puisque la foi n'y a reçu aucune atteinte.

Mais comme l'obéissance aux lois de l'Etat est d'une obligation rigoureuse, pour le salut, lorsqu'elles ne sont point en opposition avec la loi divine, les fidèles doivent encore, pour s'y soumettre et afin d'assurer la validité de leurs mariages quant aux effets temporels, les faire constater par ceux qui sont maintenant dépositaires des registres civils. Méconnaître cette obligation, ce serait ouvrir la porte à la plupart des inconvénients et des désordres, qu'a voulu prévenir le concile en proscrivant la clandestinité. Il ne s'agit pas de débattre les motifs qui ont inspiré cette loi, ni de contester sa valeur intrinsèque. Le fait ici doit l'emporter sur le droit, dans l'hypothèse où il y aurait un droit à regretter. C'est une maxime aussi ancienne que l'Eglise, que le temporel appartient à l'empire et le spirituel au sacerdoce. Il n'y a point de confusion, quand il n'y a empiètement ni d'un côté ni de l'autre. La translation des registres civils entre les mains des magistrats laïcs n'est contraire ni à la foi, ni à la morale ; sinon l'épiscopat, juge et gardien de l'une et de l'autre, n'eût point gardé le silence. Les fidèles seraient donc coupables de se soustraire en ce point aux lois de l'Etat, et les pasteurs le seraient encore plus, s'ils les entraînaient dans une désobéissance préjudiciable à leurs intérêts, et qui loin de profiter à la

religion, servirait de prétexte aux déclamations de ses détracteurs.

13° L'IMPUISSANCE.

On appelle *impuissance* l'incapacité d'atteindre la fin du mariage, qui est la procréation des enfants. Elle rend le mariage nul, quand elle est absolue, définitive et antérieure à sa célébration. Si elle survient après, elle ne le dissout point. Les époux qu'elle atteint, doivent se consoler de la stérilité de leur union, par les promesses que leur fait de la part de Dieu le prophète Isaïe (1) : « Voici ce que dit le Seigneur à ceux qui » se considèrent comme un tronc desséché : s'ils observent » ma loi et demeurent fermes dans mon alliance, je leur donnerai dans ma maison et dans mes murs une place d'honneur et un nom qui leur sera meilleur que des fils et des filles ; je leur donnerai un nom qui ne périra jamais. »

14° LE RAPT.

Le *rapt* est l'enlèvement d'une femme, d'un lieu où elle était en sûreté, pour la faire passer aux mains et sous la puissance du ravisseur, dans le dessein de contracter mariage ou d'assouvir une honteuse passion. Par femme, on entend ici toute personne du sexe, fille, ou mariée, ou veuve. On appelle lieu de sûreté la maison de ses parents, de ses tuteurs, un monastère, ou tout autre lieu dans lequel elle se trouvait à l'abri de l'insulte. Pour que le rapt soit complet, il faut que la personne soit emmenée et placée dans une maison étrangère ; ou tout au moins qu'elle y soit gardée et retenue malgré elle.

(1) Isaïe, 56, 5. Nec dicat : Ecce ego lignum aridum. Quia hæc dicit Dominus : Qui custodierint sabbata mea, et tenuerint fœdus meum, dabo eis in domo meâ et in muris meis locum, et nomen melius à filiis et filiabus ; nomen sempiternum dabo eis, quod non peribit.

On distingue deux sortes de rapt, le rapt de *violence* et le rapt de *séduction*. Le rapt de *violence* est celui qui se fait à force ouverte, malgré la résistance et les protestations de la personne enlevée. L'enlèvement d'une fille contre sa volonté, quoique du consentement de ses parents, est regardé aussi comme un rapt de violence. De même, on tombe dans ce crime, suivant plusieurs auteurs, quoique la fille consente à se laisser enlever, si on la tire violemment de la maison paternelle ou de celle de ses tuteurs, contre leur gré et leur consentement.

Le concile de Trente déclare dans son décret contre les ravisseurs (1) « que le rapt de violence rend nul tout mariage » contracté entre la personne enlevée et son ravisseur, tant » que celui-ci la tient sous sa puissance, et ne l'a point remise » en un lieu sûr et libre. Si plus tard elle consent à l'épouser, » ajoutent les Pères du concile, lorsque la liberté lui a été » rendue, elle le peut sans dispense; l'empêchement est levé. » C'est un adoucissement à la rigueur de l'ancienne discipline, qui défendait à jamais le mariage entre le ravisseur et la personne enlevée. Le concile néanmoins frappe le coupable d'excommunication, lui et tous ceux qui lui ont prêté leur aide ou leurs conseils. Les anciennes lois françaises punissaient le rapt de peines très-sévères, et elles prononçaient même, en certaines circonstances, la peine capitale contre les ravisseurs.

Le rapt de *séduction* se fait par les voies secrètes de la subornation, lorsque corrompant le cœur d'une jeune personne par des caresses, des présents ou autres artifices, on la décide à s'évader de la maison paternelle ou de tout autre lieu

(1) Session 24^e sur la réformat. du mariage, chap. 6. Decernit sancta Synodus inter raptorem et raptam, quandiù ipsa in potestate raptoris manserit, nullum posse consistere matrimonium. Quòd si rapta à raptore sit separata, et in loco tuto et libero constituta, illum in virum habere consenserit, eam raptor in uxorem habeat. Nihilominus raptor ipse ac omnes illi consilium, auxilium et favorem præbentes, sint ipso jure excommunicati.

sûr, pour se placer elle-même au pouvoir d'un ravisseur.

Comme le concile s'exprime en termes généraux, et qu'il ne parle point du rapt de séduction, quelques docteurs, assez célèbres du reste, en ont conclu que ses anathèmes n'atteignent que le rapt de violence, qui est le rapt proprement dit, et que celui de séduction ne doit pas être regardé comme un empêchement dirimant de mariage. Mais comment supposer que tant d'illustres prélats et de grands théologiens, qui formaient cette sainte assemblée, ignorassent que le rapt de séduction est tout aussi commun et beaucoup plus dangereux que celui de la violence ? Outre que l'on ne doit pas distinguer, où la loi ne distingue pas, n'est-ce pas interpréter le décret dans un sens digne de la sagesse et des lumières du concile, que d'étendre au rapt de séduction une loi qui maintient le respect dû au sacrement, qui assure l'honneur et la soumission que les parents ont le droit d'attendre de leurs enfants, qui met un frein au libertinage, et qui épargne à la jeunesse les regrets amers, suites inévitables d'une illusion qui s'évanouit ordinairement comme un songe, dès que la raison a repris son empire ? Ce sentiment, qui est celui de la plupart des théologiens français, et qui paraît plus favorable aux bonnes mœurs, n'est cependant pas certain. Nous avouons même que l'opinion contraire, qui enseigne que le rapt de simple séduction ne forme pas un empêchement de mariage, est plus commune et plus autorisée.

Quelques théologiens joignent à ces empêchements celui de la *démence*. Nous n'avons pas cru devoir le classer ici comme tel, parce qu'il est constant que ceux qui sont privés de l'usage de leur raison, sont, de droit naturel, incapables de former un engagement, qui demande la plus entière liberté de l'esprit. Outre l'indispensable nécessité du consentement, lequel est toujours douteux et équivoque chez ces sortes de personnes, il est clair qu'elles ne peuvent atteindre tout le but du mariage, qui ne consiste pas seulement dans la fin naturelle de

son institution, mais qui impose encore aux pères et mères l'obligation de veiller sur leurs enfants, de pourvoir à leurs besoins, de leur donner une bonne éducation et de les diriger par de sages conseils dans le chemin de la vie; obligations que les idiots et les aliénés sont tout à fait impuissants à remplir. Du reste, il en est de la démence comme de l'impuissance : lorsqu'elle est absolue, et qu'elle précède le mariage, elle le rend nul. Si elle survient après, elle n'en rompt point les nœuds.

Nous ne devons pas omettre ici une observation très-importante, afin de garantir les fidèles d'une illusion dont les suites seraient d'un grand danger pour leur salut. Lorsqu'il n'y a point accord sur les empêchements de mariage entre les lois civiles et les lois ecclésiastiques, et que les premières étendent ce que les secondes restreignent, on est obligé en conscience, et pour rendre le mariage légitime devant Dieu, de demander à l'Eglise la dispense de l'empêchement canonique, quand même cet empêchement ne serait pas reconnu par les lois de l'Etat. En voici un exemple : le code civil aujourd'hui en vigueur autorise le mariage au second degré, c'est-à-dire entre cousins-germains. L'Eglise fait de ce degré un empêchement dirimant. Quelque validité qu'acquière ce contrat quant aux effets civils, il ne pourrait devenir un véritable mariage qu'à près que l'Eglise aurait levé l'empêchement.

Les ecclésiastiques, ceux surtout qui sont chargés du soin des âmes, doivent s'appliquer à bien connaître le nombre et la nature des empêchements de mariage. Ils seraient sans excuse au tribunal suprême, si, par leur faute, les fidèles s'engageaient dans cette carrière contre les règles sagement établies par l'Eglise. Leur ignorance les rangerait dans la classe « de ces » aveugles, qui s'ingérant d'en conduire d'autres, dit Jésus-Christ (1), tombent avec eux dans la fosse. »

(1) Saint Matth. 15. 14. *Cæci sunt et duces cæcorum; cæcus autem si cæco ducatum præstat, ambo in foveam cadunt.*

Donnons de nouveau, pour clore cette grave matière, quelques conseils. Exhortons ceux qui sont liés déjà par les nœuds du mariage, à en remplir fidèlement tous les devoirs, sans se faire illusion sur aucun point. Aux jeunes gens qui se croient appelés à cette carrière, disons-leur qu'il est triste de préluder par des crimes à une chose aussi sainte, d'où dépend le bonheur de deux existences, non-seulement dans cette vie qui passe, mais pour l'éternité. Qu'ils apportent à leurs nocces pour dot la crainte du Seigneur et la pureté de conscience, mille fois plus précieuses que l'or et les parures; et que ces belles paroles du jeune fils de Tobie à sa fiancée, soient sans cesse présentes à leur mémoire : « Nous sommes les enfants » des saints; nous ne devons pas nous unir l'un à l'autre » comme les nations qui ne connaissent pas Dieu (1). »

(1) Tobie, 8. 5. Filii quippè sanctorum sumus, et non possumus ità conjungi, sicut gentes quæ ignorant Deum.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.



TROISIÈME PARTIE



SUR LE DÉCALOGUE

Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.

Si vous voulez entrer en la vie, gardez les
commandemens.

S. MATTHIEU, chap. 19, v. 17.



CHAPITRE PREMIER.

Sur le Décalogue en général.

PREMIÈRE DISSERTATION.

Excellence de la loi divine. Qu'est-ce que le Décalogue? Epoque et circonstances de sa promulgation. Sa division en deux tables. Nombre et nature des commandemens inscrits sur chacune d'elles. Le Décalogue renferme en substance tous les devoirs de l'homme.

Le roi prophète, faisant l'éloge de l'adorable Loi que Dieu a donnée aux hommes, l'appelle « une loi sans tache (1), un témoignage fidèle, qui convertit les âmes, qui réjouit les cœurs » et donne la sagesse aux petits. » C'est une loi sans tache en

(1) Ps. 18. 8 et 9. Lex Domini immaculata, convertens animas; testimonium Domini fidele, sapientiam præstans parvulis. Justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda.

effet ; car elle ne favorise en rien les passions ; jamais on ne la voit pactiser avec elles ; elle n'excuse ni ne dissimule l'iniquité ; loin de tolérer rien d'injuste, elle condamne jusqu'aux plus secrets désirs, jusqu'à la simple pensée du mal. Elle *convertit les âmes*, en les faisant passer de l'état du péché à celui de la grâce, par le repentir des fautes et le retour aux pratiques de la vertu. Elle *réjouit les cœurs* ; elle leur apporte des joies qui comblent leurs désirs, sans leur laisser ni peines ni remords ; elle étanche leur soif de bonheur ; elle leur donne ce que les passions ne sauraient leur donner, le calme de la conscience et cette paix de Dieu, comme l'appelle saint Paul, qui surpasse en délices tous les plaisirs des sens. Elle est une *parole* ou *témoignage fidèle* ; c'est elle qui dépose contre nos infidélités ; elle est une protestation publique contre les vices, faite par un témoin qui ne peut être corrompu, et auquel nous serons tous un jour confrontés. Elle *donne la sagesse aux petits*, c'est-à-dire aux humbles de cœur, non cette sagesse mondaine, dont il est écrit que Dieu la perdra (1), non cette sagesse qui place la vertu dans la modération des désirs, qui la fait consister à garder des mesures, à sauver les dehors, à se tracer des limites dans le plaisir même ; mais cette sagesse, que nos Livres sacrés qualifient pompeusement d'*assistante au trône de Dieu* (2), « qui descend du Père des lumières » (3), pour éclairer nos pas et « guider notre marche dans les voies droites (4). »

Telle est, sous quelques-uns de ses principaux traits, la loi de Dieu, dont les saintes ordonnances sont d'une obligation si pressante pour les chrétiens, que quiconque parmi eux en transgresse une seule, eût-il d'ailleurs observé religieusement toutes les autres, « devient coupable, selon l'apôtre saint

(1) 1 Cor. 1. 19. Perdam sapientiam sapientium. (2) Sag. 9. 4. Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam. (3) Epît. de saint Jacq. 1. 17.

(4) Hæc... justum deduxit per vias rectas.

Jacques, comme l'ayant violée tout entière (1). » Ce n'est point ici une règle qu'il soit permis de suivre ou de mépriser. « Lorsqu'elle se fait entendre, dit saint Augustin, » comme elle emprunte l'éclat et la majesté du tonnerre (2), il faut se taire devant elle et lui obéir. » Elle n'est point variable comme les doctrines humaines. Les siècles s'écoulent; les peuples disparaissent; de nouvelles mœurs succèdent aux anciennes; au milieu des révolutions qui agitent et bouleversent le monde, la loi de Dieu reste debout sur les ruines qui l'environnent. « Le ciel et la terre passeront, dit le Seigneur; ma parole, c'est-à-dire ma loi, ne » passera pas (3). »

La loi de Dieu est contenue en substance dans le Décalogue. Celui-ci tire son nom de deux mots grecs, qui signifient *dix* et *sentences*, parce qu'il contient ce que l'Écriture appelle « les » dix paroles de l'alliance que le Seigneur a faite avec son » peuple (4). » Il est le résumé de ce que nous devons faire, comme le symbole est lui-même le sommaire de ce que nous devons croire, et l'oraison dominicale, l'abrégé de ce que nous devons demander dans la prière. Il est le précis de tous les devoirs de l'homme envers Dieu et envers le prochain. C'est une règle sûre et droite, à laquelle nous devons conformer nos actions, si nous voulons qu'elles soient saintes et justes. C'est la seule voie par laquelle il nous soit possible d'arriver au salut. Ainsi l'a déclaré Notre-Seigneur lui-même : « Maître, lui » demandait quelqu'un, que faut-il faire pour obtenir la vie » éternelle ? » Jésus le regardant : « Si tu veux entrer en la » vie, lui dit-il, garde les commandements. » Cette grande et sainte parole, le ciel et la terre, les anges et les réprouvés, la nature tout entière, la font retentir sans cesse à nos oreilles.

(1) Ep. de saint Jacq. 2. 10 Quicumque autem totam legem servaverit, offendet autem in uno, factus est omnium reus. (2) Saint Aug. cité de Dieu, liv. 16. (3) Saint Matth. 24. 35. Si vis ad vitam ingredi, serva mandata. (4) Ex. 34. 28. Verba fœderis decem.

Garde les commandements, nous crient les anges et les élus de Dieu, si tu veux devenir un jour le compagnon de notre gloire. Garde les commandements, nous crient du fond de l'abîme les réprouvés; si tu ne veux point partager nos supplices, nos brasiers et nos pleurs sans fin, garde mieux que nous les commandements. Garde les commandements, nous disent dans leur langage la nature et la création tout entière. Vois comme nous gardons les commandements de Dieu; comme le soleil s'élance chaque matin dans sa route de feu, fidèle, à sa manière, au commandement divin; comme la mer s'arrête, au milieu même de ses plus hauts soulèvements, fidèle sur toutes ses rives à la défense de Dieu; comme les champs se couvrent tour à tour de verdure, de fleurs, de moissons, puis de neige et de frimas, fidèles à l'heure de Dieu depuis près de six mille ans. Garde les commandements, nous crie notre conscience, si heureuse et si calme quand nous les observons, si agitée de trouble et de remords quand nous avons le malheur de les fouler aux pieds.

Le Décalogue renferme l'exposition écrite des premiers principes de la loi naturelle, dont le développement complet fut comme mis en réserve pour le Verbe divin, lorsqu'il viendrait « enseigner aux hommes toute vérité. » C'est la loi qui subsiste éternellement. « Ceux qui la gardent, dit le prophète » Baruch (1), arriveront à la vie; ceux qui l'abandonnent, iront » à la mort. » Dieu seul en est l'auteur. Elle fut proclamée sur le mont Sinaï, comme nous le dirons plus loin, dans un appareil formidable, du sein des foudres et des éclairs. Dieu la traça ensuite de son doigt sacré sur deux tables de pierre, comme le marquent expressément l'Exode (1) et le Deutéronome (3), et la fit remettre à Moïse par le ministère des anges, avec l'ordre de la déposer dans l'Arche, de l'expliquer

(1) Baruch, 4. 1. Omnes qui tenent eam, pervenient ad vitam; qui autem dereliquerunt eam, ad mortem. (2) Ex. 34. 28. (3) Deut. 10. 4.

au peuple, et de lui en faire garder avec soin les préceptes. Cette grande promulgation venait réveiller parmi les Israélites la connaissance de la loi naturelle presque effacée de leurs cœurs, malgré les enseignements et l'exemple des saints patriarches, dont ils se faisaient gloire de descendre.

Dieu différa longtemps, avant de donner aux hommes sa loi par écrit, afin de les convaincre, par une longue expérience, de leur aveuglement et de leur corruption, suites fatales du péché. Lorsqu'il se fut choisi un peuple, chez lequel devait se garder comme en dépôt la connaissance du vrai Dieu, il ne lui donna pas, dès les premiers moments, une loi écrite, parce qu'avant son séjour en la terre d'Égypte, les justes nombreux qui se trouvaient dans son sein, en observaient fidèlement la substance, qui consiste dans l'amour de Dieu par-dessus toutes choses et l'amour du prochain à l'égal de soi-même. Mais les Israélites s'étant corrompus au milieu de ce peuple « qui avait » mis, dit saint Paul (1), le mensonge à la place de la vérité, » et rendu à la créature l'adoration et le culte souverain, au » lieu de les rendre au Créateur, qui est béni dans tous les » siècles, Dieu jugea le temps venu d'annoncer sa parole à » Jacob, et ses ordonnances à Israël (2); « le préférant ainsi à » tant d'autres nations, qu'il n'avait point traitées de la sorte, » et à qui il n'avait point fait connaître ses préceptes (3). » Bienfait sans prix, disait Moïse au peuple dont il avait été établi le conducteur et le chef : « Il va faire éclater votre » sagesse et votre intelligence devant le reste des hommes, » lesquels en entendant parler de toutes ces lois, s'écrieront : » Voilà un peuple sage, et une grande nation (4) ! »

En choisissant, pour en faire le dépositaire de sa loi, un

(1) Rom. 1. 25. Qui commutaverunt veritatem Dei in mendacium, et coluerunt, et servierunt creaturæ potius quam Creatori, qui est benedictus in sæcula. (2) Ps. 147. 8. (3) Ibid., v. 9. (4) Deut. 4. 6. Hæc est enim vestra sapientia et intellectus coram populis, ut audientes omnia verba hæc, dicant : En populus sapiens et intelligens, gens magna.

peuple qui ne l'emportait sur les autres ni par le nombre, ni par la puissance, ni par de plus grandes vertus, Dieu faisait éclater ses divines perfections. Il montrait sa sagesse, sa providence, sa toute-puissance par l'accroissement prodigieux d'une nation pauvre, longtemps opprimée, et reléguée dans un coin obscur du monde, et dont cependant « il ne rougissait » point d'être appelé le Dieu (1), » lui qui l'était d'ailleurs du ciel et de la terre. « Après s'être uni étroitement avec vos » pères, disait Moïse aux Israélites (2), et les avoir comblés » des marques de sa tendresse, il a choisi leur postérité, c'est-à-dire vous-mêmes, pour en faire son peuple d'élection, » afin d'exciter par là toutes les nations à honorer, à servir et à craindre le seul Dieu véritable, lorsqu'elles seraient témoins du sort qu'il vous réserve, dans ces contrées fertiles où sa main vous conduit.

Mais Dieu ne permit pas que les Israélites arrivassent promptement à ce haut degré de gloire. Leurs pères d'abord menèrent une vie errante, n'ayant d'autre demeure que des tabernacles qui leur servaient d'abri pour quelques jours, et sous lesquels « ils attendaient, dit saint Paul, la cité promise, » qu'ils saluaient de loin, se regardant eux-mêmes comme des » étrangers et des voyageurs (3). » Les descendants de ces saints patriarches furent, pendant plus de quatre cents ans, courbés sous le joug d'une dure servitude, et ils ne devinrent maîtres de la terre de Chanaan, qu'après avoir vaincu et exterminé, dans de nombreux et rudes combats, les peuples qui la possédaient. Or, « comme tout ce qui est écrit, a été écrit, » dit saint Paul (4), pour notre instruction, afin de soutenir et » d'affermir notre foi et notre espérance, » Dieu voulait nous apprendre, par sa conduite à l'égard du peuple juif, que pour

(1) Hébr. 11. 16. Ideò non confunditur Deus vocari Deus eorum. (2) Deut. 10. 15. (3) Hébr. 11. 9 et suiv. A longè eas aspicientes, et salutantes, et confitentes quia peregrini et hospites sunt super terram. (4) Rom. 15. 4.

être ses amis, et pour entrer un jour en la vraie terre promise qui est le ciel, il faut nous regarder ici-bas comme des pèlerins et des exilés, combattre et vaincre les ennemis invisibles qui ne cesseront de nous harceler jusqu'au bout de notre course, et ne déposer les armes qu'après avoir franchi les frontières de l'heureuse patrie, vers laquelle nous marchons.

Les temps marqués dans les décrets de Dieu arrivèrent enfin, où devait se faire la grande promulgation de cette loi naturelle, gravée dès le commencement dans le cœur de l'homme, et depuis si étrangement obscurcie par ses passions. Dieu s'était ménagé, si j'ose parler ainsi, les circonstances les plus favorables pour faire recevoir ses divins commandements avec la soumission, le respect et la sainte frayeur, qui doivent saisir les hommes, quand la Divinité se manifeste à eux d'une manière sensible. Tout Israël était encore dans l'étonnement des prodiges qui avaient précédé et accompagné sa sortie d'Égypte, et sa délivrance de la servitude. Il avait vu l'ange du Seigneur protéger sa marche ; une nuée lumineuse éclairer ses pas ; la mer Rouge lui livrer passage à travers les flots, et ceux-ci, se refermant, ensevelir l'armée de Pharaon. La manne descendait chaque jour du ciel pour le nourrir ; une eau miraculeuse étanchait sa soif. Le premier ennemi qu'il avait rencontré, avait été vaincu, moins par la force des armes, que par le secours de Dieu accordé aux ferventes prières de Moïse.

Après une marche de cinquante jours dans un désert, dont l'aspect sauvage inspirait la terreur, le peuple arrive au pied du Sinaï. Dieu lui commande d'y dresser ses tentes, et de se préparer à recevoir ses ordres. Le troisième jour, dit l'historien sacré, le tonnerre retentit, les éclairs étincellent, la montagne paraît tout en feu, et une voix formidable proclame en ces termes les dix préceptes :

« JE SUIS LE SEIGNEUR VOTRE DIEU. C'est moi qui vous ai tirés » de la terre d'Égypte, et de la maison de servitude. » Dieu

rappelle d'abord aux enfants d'Israël les titres auxquels ils lui appartiennent. *C'est leur Seigneur, leur maître et leur Dieu.* Ce n'est pas un roi de la terre qui leur dicte des lois, mais le Créateur et le maître du monde. *C'est leur libérateur*; ils gémissaient dans un honteux servage; il a brisé leurs fers.

Après ce préambule, si propre à faire impression sur leurs âmes, et à y exciter une vive reconnaissance, Dieu promulgue lui-même les dix préceptes qui forment le Décalogue. Les voici, tels qu'ils sont rapportés dans le vingtième chapitre de l'Exode :

I. Vous n'aurez point d'autres dieux devant moi. Vous ne vous ferez point d'idole, ni aucune ressemblance de ce qui est en haut dans le ciel, ni en bas sur la terre, ni de ce qui est dans les eaux sous la terre, pour les adorer et les servir.

II. Vous ne prendrez point en vain le nom du Seigneur votre Dieu.

III. Souvenez-vous de sanctifier le jour du Sabbat. Vous ne ferez, en ce jour, aucun ouvrage, ni vous, ni votre fils, ni votre fille, ni votre serviteur, ni votre servante, ni vos bêtes de service, ni l'étranger qui sera parmi vous.

IV. Honorez votre père et votre mère, afin que vos jours soient longs sur la terre, que le Seigneur votre Dieu vous donnera.

V. Vous ne tuerez point.

VI. Vous ne commettrez point d'adultère.

VII. Vous ne déroberez point.

VIII. Vous ne porterez point de faux témoignage contre votre prochain.

I. Non habebis deos alienos coram me. Non facies tibi sculptile neque omnem similitudinem quæ est in cælo desuper, et quæ in terrâ deorsum, nec eorum quæ sunt in aquis sub terrâ; non adorabis ea neque coles.

II. Non assumes nomen Dei tui in vanum.

III. Memento ut diem sabbati sanctifices... Non facies omne opus in eo, tu et filius tuus et filia tua, servus tuus et ancilla tua, jumentum tuum et advena qui est intra portas tuas.

IV. Honora patrem tuum et matrem tuam, ut sis longævus super terram, quam Dominus Deus tuus dabit tibi.

V. Non occides.

VI. Non mæchaberis.

VII. Non furtum facies.

VIII. Non loqueris contra proximum tuum falsum testimonium.

IX. Vous ne désirerez point la femme de votre prochain.

X. Vous ne désirerez point sa maison, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune des choses qui lui appartiennent.

IX. Nec desiderabis uxorem ejus.

X. Non servum, non ancillam, non bovem, non asinum, nec omnia quæ illius sunt.

On exprime d'ordinaire ces dix commandements par les rimes suivantes :

1. Un seul Dieu tu adoreras,
Et aimeras parfaitement.
2. Dieu en vain tu ne jureras,
Ni autre chose pareillement.
3. Les dimanches tu garderas,
En servant Dieu dévotement.
4. Tes père et mère honoreras,
Afin que tu vives longuement.
5. Homicide point ne seras,
De fait, ni volontairement.

6. Luxurieux point ne seras,
De corps, ni de consentement.
7. Le bien d'autrui tu ne prendras,
Ni retiendras à ton escient.
8. Faux témoignage ne diras,
Ni mentiras aucunement.
9. L'œuvre de la chair ne désireras,
Qu'en mariage seulement.
10. Biens d'autrui ne convoiteras,
Pour les avoir injustement.

Dieu lui-même traça sur deux tables de pierre, ces dix sentences, qui comprennent l'abrégé de tous les devoirs de l'homme envers Dieu et envers ses semblables. Nous devons en effet à Dieu, comme à notre souverain Maître, la fidélité, le respect et le service. Or, ces trois devoirs nous sont marqués par les trois commandements gravés sur la première table.

Nous y apprenons qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur et Seigneur suprême de toutes choses. « A celui-là seul appar- » tiennent donc l'honneur et la gloire, qui est le Roi des » siècles, l'immortel, l'invisible, le Dieu unique (1). »

« Son nom est saint et terrible (2) ; » on ne doit donc le

(1) 1^{re} Epît. à Tim. 1. 17. (2) Ps. 110. 9.

prononcer qu'avec révérence, et ne l'appeler jamais en témoignage que pour donner plus de force à la vérité.

Dieu veille à tous nos besoins ; « Sa main s'ouvre sans » cesse pour verser ses bienfaits sur tout ce qui respire (1) ; » il est donc juste qu'un des jours de la semaine soit consacré à son culte, afin de lui témoigner, par nos louanges et nos actions de grâces, la reconnaissance et l'amour de nos cœurs.

Les Pères du concile de Cologne, tenu en 1536, donnent une interprétation différente, mais également pieuse, du nombre *trois*, auquel sont fixés les commandements de la première table. « Dieu, disent-ils, a voulu par là nous ap- » prendre à honorer les trois personnes Divines. Le premier » se rapporte au Père; principe des deux autres personnes, » avec lesquelles il ne fait qu'un seul Dieu. Le second désigne » le Fils, qui est proprement le Verbe et le nom de Dieu. » Le troisième se rapporte au Saint-Esprit, par la vertu du- » quel nous nous abstenons des œuvres de péché, mille fois » plus serviles que le travail des mains. »

Les sept autres commandements, qui regardent le prochain, étaient gravés sur la seconde table. Ils nous défendent tout le mal qui peut lui nuire, et nous commandent tout le bien que nous lui devons. « C'est, dit saint Augustin (2), le développe- » ment de ce grand principe : Ne faites pas à autrui ce que » vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même. Vous » voulez, continue ce saint Docteur, être un jour honoré par » vos enfants ; honorez donc votre père et votre mère. Vous

(1) Ps. 144. 17. Aperis tu manum tuam, et imple omne animal benedictione. (2) Saint Aug. 1^{er} Dis. sur le 32^e ps. Honores patrem et matrem, quia vis te honorari à filiis tuis. Non mœcheris, quia nec mœchari uxorem tuam vis. Non occidas, quia et occidi non vis. Non fureris, quia furtum pati non vis. Non falsum testimonium dicas, quia odisti adversum te falsum testimonium dicentem. Non concupiscas uxorem proximi tui, quia et tuam non vis ab aliis concupisci. Non concupiscas rem aliquam proximi tui, quia si quis tuam concupiscit, displicet tibi.

» ne voulez pas qu'on souille votre couche nuptiale ; respectez celle d'autrui. Vous ne voulez pas qu'on attente à vos jours ; n'ôtez la vie à personne. Vous ne voulez point qu'on vous ravisse vos biens ; ne volez point vous-même. Vous ne voulez pas qu'on vous accuse par de faux témoignages ; n'en portez point vous-même contre les autres. Vous ne voulez pas que le prochain convoite votre femme ; ne désirez point la sienne. Enfin, vous ne voulez pas qu'on regarde d'un œil d'envie ce qui vous appartient ; n'enviez vous-même rien de ce qui est à vos frères. »

Le Décalogue ne renferme pas, en termes explicites, tous les commandements que Dieu a donnés à l'homme. On peut cependant regarder les dix préceptes comme les principes généraux de la loi naturelle. Les autres lois divines sont comme les conséquences plus ou moins immédiates de cette grande ordonnance ; elles en dérivent, comme les ruisseaux de leur source ; elles s'y rattachent, comme les rameaux d'un arbre à ses principales branches ; et l'on a démontré que les modifications, ou pour parler avec plus de justesse, les développements qu'il a plu au Législateur suprême de leur faire subir, ne sont que les déductions rigoureuses du Décalogue.

DEUXIÈME DISSERTATION.

Jésus-Christ a fait du Décalogue la loi générale des chrétiens. Tous doivent le connaître, le graver dans leur mémoire, et en observer les commandements, dont la pratique est d'une nécessité indispensable pour le salut.

Ce n'est point assez, pour arriver au salut éternel, d'avoir reçu le baptême et de croire les vérités que la foi nous propose. Il faut encore garder la loi de Dieu ; car, « la foi sans les œuvres, est une foi morte (1). » Un chrétien n'est point le

(1) Epît. saint Jacq. 2. 20.

disciple d'une de ces écoles de la philosophie païenne, où s'acquerrait la connaissance purement spéculative de quelques points de morale et de religion, sans qu'on songeât à la réforme des mœurs. Il a pris dans le baptême l'engagement solennel de suivre tous les préceptes de Jésus-Christ, qui veut que nous le regardions « lui seul comme notre Maître (1), » parce que « sa doctrine est celle de Dieu, son Père (2), » avec lequel il est lui-même Dieu de toute éternité. Il ne s'est « rendu visible sur la terre, et n'a conversé avec les hommes (3), » que pour les retirer du funeste oubli de sa loi, sommeil de mort où les tenaient plongés l'orgueil et la corruption. C'est là « ce feu sacré qu'il est venu apporter sur la terre, et qu'il » désirait tant voir brûler dans les âmes (4). »

Le Décalogue, donné d'abord au seul peuple juif, est devenu par la volonté du Sauveur du monde, de celui que Dieu nous ordonne « d'écouter comme son Fils (5), » une loi générale pour tous les chrétiens. Tous, dit le concile de Trente (6), sont strictement tenus à observer les commandements de Dieu; la « vie éternelle ne leur est promise qu'à cette condition. » « Ne » pensez pas que je sois venu détruire la loi ou les prophètes, » disait Notre-Seigneur lui-même, je ne suis pas venu les détruire, mais les accomplir (7). » En effet, lorsqu'il substituait la vérité aux figures, une victime d'un prix infini à des sacrifices « qui ne pouvaient rendre parfaits ceux qui s'approchaient de

(1) Saint Matth. 23. 10. Magister vester unus est, Christus. (2) Ev. saint Jean, 7. 16. Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me. (3) Baruch, 3. 38. (4) Saint Luc., 12. 49 et 50. Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur? (5) Saint Luc., 9. 35. (6) Session 6^e, canons 19 et 20. Si quis hominem justificatum.... dixerit non teneri ad observantiam mandatorum Dei... quasi Evangelium sit nuda et absoluta promissio vitæ æternæ, sine conditione observationis mandatorum, anathema sit. (7) Saint Matth., 5. 17. Nolite putare quoniam veni solvere legem aut prophetas; non veni solvere, sed adimplere.

» l'autel (1), » le culte intérieur par lequel « on adore Dieu en » esprit et en vérité (2), » aux cérémonies extérieures et aux règlements charnels de la première alliance, non-seulement il accomplissait la loi et les prophètes en tout ce qui concernait sa divine mission comme rédempteur du monde, mais il donnait de plus à la loi elle-même, dans sa partie morale, des développements de la plus haute importance; et il la sanctionnait par son autorité, voulant qu'on *l'accomplisse jusqu'à un iota* et menaçant d'exclure de son royaume céleste quiconque la violerait ou enseignerait aux autres à en violer les moindres prescriptions (3).

Ce n'est donc point de la promulgation faite sur le Sinaï, que le Décalogue tire sa force de loi obligatoire pour les chrétiens, mais de la sanction nouvelle que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui a donnée dans l'Evangile; et parce qu'il contient les principes généraux de la loi naturelle, tels qu'ils furent donnés à nos premiers parents, avec les premières et les principales conséquences que le Sauveur en a tirées pour en faire la règle de notre conduite à l'égard de Dieu et de nos semblables. Tout ce que cette grande Loi prescrivait aux Juifs, est également ordonné au peuple chrétien. Il n'y a d'exception que pour la sanctification du sabbat, non quant à la substance, qui prescrit de consacrer un jour de la semaine au culte du Seigneur, mais quant au choix du jour. C'était le samedi, dans la loi mosaïque; il était destiné à honorer, par la cessation de tout travail, le repos de Dieu après la création, et il rappelait ainsi la bénédiction donnée au septième jour par le Créateur, « qui le sanctifia, dit l'E- » criture (4), parce qu'il avait cessé en ce jour-là son

(1) Hébr. 10. 1. (2) Ev. saint Jean, 4. 23. (3) Saint Matth., 5. 18 et 19. *Iota unum aut unus apex non præteribit à lege. Qui ergò solverit unum de mandatis istis minimis et docuerit sic homines, minimus vocabitur in regno cœlorum.* (4) Gen. 2. 3. *Et benedixit diei septimo et sanctificavit illum.*

» œuvre. » Jésus-Christ étant entré dans le repos éternel par sa résurrection, le lendemain du sabbat, qui était alors le premier jour de la semaine, les Apôtres, guidés par le Saint-Esprit, réunirent, pour les célébrer dans un même jour, le souvenir des deux plus grandes merveilles de la Divinité, la création du monde chef-d'œuvre de sa puissance, et le rachat des hommes, chef-d'œuvre de sa grâce. Ils firent ce changement en vertu du pouvoir dont Notre-Seigneur les avait investis dans son Eglise, et ils donnèrent à ce jour le nom de *Dimanche*, qui signifie *jour du Seigneur*. La liberté que nous avons acquise par l'Evangile, et dont il est parlé si solidement dans l'Épître aux Galates, n'est donc que l'affranchissement des cérémonies légales et des sacrifices prescrits aux Juifs par le culte mosaïque, et non celui des préceptes contenus dans le Décalogue; lesquels sont demeurés pleinement obligatoires pour les chrétiens comme ils l'étaient pour les Juifs, « avec » cette différence, dit le concile de Cologne, que les premiers » accomplissent par amour, ce que les autres exécutaient par » crainte. »

Malgré l'obligation strictement imposée à ses enfants, sans distinction de sexe, d'âge, ni de condition, d'observer les préceptes contenus dans le Décalogue, l'Eglise voit avec douleur, s'accroître et grandir chaque jour le nombre des transgresseurs. Les uns, par défaut de foi, refusent de s'y soumettre; les autres, manquant de courage, se laissent effrayer par l'ombre seule des obstacles qu'ils voient se dresser devant eux. Les premiers ne craignent pas de dire avec l'impie Pharaon : « Quel est donc ce Seigneur » dont on me menace, et dont on m'oppose la volonté, « pour que je sois obligé d'écouter sa parole » ? (1) Est-il possible, « que Dieu voie ce qui se passe, et que le Très-Haut » ait la connaissance de tout ? » (2) On me prédit le châtimement

(1) Ex. 5. 2. Quis est Dominus, ut audiam vocem ejus? (2) Ps. 72. 11. Et dixerunt : Quomodo scit Deus, et si est scientia in Excelso ?

de mes crimes ; mais « j'ai péché, et que m'est-il arrivé de fu-
 » neste ? » (1) Aveugles et insensés ! qui passent volontairement
 dans la licence et dans tous les excès, les quelques jours que
 Dieu leur a comptés, et qui s'exposent « à tomber tout à coup
 » aux mains de sa justice », avec une vie de péchés qu'ils n'au-
 ront point rachetés par le repentir !

A la faiblesse et à la pusillanimité des seconds , nous oppo-
 serons les paroles par lesquelles Dieu invitait les Israélites à
 l'observation de sa loi : « Ces commandements que je vous
 » donne aujourd'hui, disait-il à son peuple (2), ne sont ni
 » au-dessus de vous, ni loin de vous. Il ne faut ni monter au
 » ciel, ni passer les mers, ni les aller chercher bien loin dans
 » les déserts et les solitudes. Ce sont des lois que j'ai mises dans
 » votre bouche et dans vos cœurs ; » dans votre bouche, en
 vous forçant d'avouer qu'elles sont sages et souverainement
 justes ; dans vos cœurs, en vous les rendant douces et aimables.
 La mansuétude et la charité du Sauveur des hommes l'emporte
 encore sur ce langage, qui est cependant plutôt celui d'un père
 que celui d'un Dieu jaloux de son autorité. « Prenez mon joug
 » sur vous, nous dit-il..., et vous trouverez le repos de vos
 » âmes (3) ; car mon joug est doux, et mon fardeau léger. »
 Si mes voies vous paraissent parfois dures et pénibles, si vous
 succombez presque sous le faix de mes commandements,
 « venez à moi (4), ô vous qui êtes chargés, et je vous soula-
 » gerai. » Paroles pleines de douceur, qui assurent à nos âmes
 le secours de Dieu, et l'aplanissement par sa grâce des diffi-
 cultés que le démon suscite à ceux qui veulent accomplir fidè-
 lement la loi divine.

(1) Ecclésiastiq. 5. 4. Peccavi, et quid mihi accidit triste ? (2) Deut. 11.
 et suiv. Mandatum hoc, quod ego præcipio tibi hodiè, non suprâ te est,
 neque procùl positum, nec in cœlo situm... neque trans mare... sed juxta
 te... in ore tuo et in corde tuo, ut facias illum. (3) Saint Matth. 11. 29.
 Tollite jugum meum super vos... et invenietis requiem animabus vestris.
 Jugum enim meum suâve est, et onus meum leve. (4) Ibid. v. 28. Venite
 ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.

Car il faut avouer que l'observation exacte des commandements de Dieu impose des sacrifices coûteux à la nature, et que pour y être fidèle, il faut, chaque jour, maîtriser ses penchants, se contraindre et se faire violence. L'Évangile, en effet, ne nous enseigne pas d'autre chemin pour le ciel que la voie étroite. « Qu'elle est petite la porte qui conduit à la vie, » s'écrie le Sauveur (1); qu'il est étroit le sentier qui y mène, » et qu'il y en a peu qui le trouvent! » Voilà pourquoi il nous a tant prévenus de nous vaincre nous-même, parce que le royaume du ciel souffre violence, dit-il, et que les violents seuls le ravissent (2). « Efforcez-vous, dit ailleurs l'Homme-Dieu (3), d'entrer par la porte étroite; car, je vous le déclare, » plusieurs chercheront à y passer, et ne le pourront pas. » Ce qui ne veut pas dire que cette porte ne s'ouvre point pour quiconque marche vers elle d'un pas sûr et confiant; mais qu'elle restera fermée pour ceux qui auront suivi jusqu'au bout de leur carrière la route du péché, et que la mort surprendra dans cette voie. Dénués de la grâce et de la charité figurées par l'huile qui manquait aux lampes des vierges folles, ils en seront, comme elles, repoussés par ces mots plus terribles que la foudre : « Retirez-vous; je ne vous connais point (4). » En vain saint Jacques nous assure-t-il que la foi sans les œuvres est une foi morte et inutile au salut (5), la plupart des chrétiens, « âmes adultères, » ajoute ce grand Apôtre, séduits par l'amour du monde et par les passions, foulent aux pieds les saintes ordonnances du Seigneur, et amassent sur leurs têtes des charbons ardents (6), qu'ils essaieront vainement d'éteindre, au grand jour des vengeances, par les larmes d'une pénitence tardive et stérile.

(1) Saint Matth. 7. 14. Quàm angusta porta et arcta via est, quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam. (2) Saint Matth. 11. 12. (3) Saint Luc, 13. 24. Contendite intrare per angustam portam; quia multi, dico vobis, quærent intrare et non poterunt. (4) Saint Matth. 25. 12. (5) Ep. de saint Jacq. 2. 26. (6) Rom. 12. 20.

Mais ce qu'il y a surtout de déplorable, c'est que le plus grand nombre des prévaricateurs de la loi de Dieu se trouve parmi ceux-là même qui ont reçu plus de lumières pour la connaître, plus de secours, et si j'osais le dire, plus de dédommagements et de consolations dans les difficultés qu'il faut vaincre, et les obstacles qu'il faut franchir. Tandis que les gens d'une condition obscure, venus au monde, semble-t-il, uniquement pour porter le poids du jour et de la chaleur, ajoutent à leurs travaux les mortifications de la pénitence, et tous les sacrifices d'une vie vraiment chrétienne, les heureux du siècle, aveuglés par l'orgueil, esclaves de leurs sens et de leurs passions, loin de se soumettre au joug de la loi divine, se donnent à eux-mêmes le privilège d'une indépendance criminelle, se raillant des choses saintes, blasphémant le nom de Dieu, profanant au grand jour le repos du dimanche, dressant des pièges à l'innocence et à la vertu, corrompant par leurs tristes exemples ceux dont ils sont les chefs et les maîtres, et se préparant ainsi le plus sévère jugement. Tant est grand le danger des richesses pour le salut ! Tant il est difficile à ceux qui placent en elle leur joie et leur bonheur, d'entrer jamais dans le royaume de Dieu ! Ainsi l'a déclaré le Sauveur du monde ; et pour détruire toutes les illusions, toutes les subtilités de l'amour propre, il a recours à une comparaison capable d'effrayer ceux en qui la foi n'est pas entièrement morte. « Oui, dit-il (1), je vous le déclare, il est plus malaisé à un » riche d'entrer au royaume des cieux, qu'à un chameau » ou comme d'autres l'interprètent, « à un gros câble, de passer » par le trou d'une aiguille. » C'est qu'il n'ignorait pas que les richesses, sans être précisément blâmables en elles-mêmes, enflent le cœur, allument l'ambition, nourrissent la sensualité, donnent la facilité de satisfaire les passions, et qu'elles font

(1) Saint Marc, 10. 25. Facilius est camelum per foramen acūs transire, quàm divitem intrare in regnum Dei.

naître dans l'âme des désirs et des attaches souvent incompatibles avec l'amour de Dieu, la pratique de sa loi et l'exercice des vertus chrétiennes.

Et si l'on demande avec le même étonnement que les Apôtres, « qui pourra donc être sauvé, » nous répondrons avec Jésus-Christ (1) que « ce qui est impossible aux hommes, « est possible à Dieu. » En effet, comme c'est Dieu lui-même qui nous prescrit de l'aimer, et qui requiert, comme preuve de notre amour, l'observation exacte de ses commandements, (2) c'est lui aussi, dit saint Paul, (3) « qui en répandant « cet amour dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été « donné, » nous communique la force d'être fidèles à sa loi. Ce qui fait dire à saint Augustin : (4) « Commandez-moi, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira ; mais donnez-moi en même « temps la grâce de l'accomplir. » En nous imposant ses préceptes, Dieu ne nous commande donc pas l'impossible. Il nous aide lui-même à les remplir ; il proportionne son secours à notre faiblesse, et l'onction de sa grâce adoucit l'amertume des sacrifices, auxquels il nous soumet.

Mais d'autre part, telle est l'indulgence du maître que nous servons, que, s'il exige l'entier accomplissement de sa loi, sous peine d'encourir son éternelle disgrâce dans « ces ténèbres, où le mauvais serviteur ne trouvera que pleurs et » grincements de dents (5), » il promet à celui « qui aura été » fidèle en peu de choses, de l'établir sur beaucoup d'autres (6).» Dieu avait droit sans doute de nous commander, sans condition et sans aucun retour de sa part, la soumission et l'obéissance. L'homme, cette noble créature, douée d'intelligence et de raison, ne devait pas moins à sa gloire, que les cieux et le

(1) Saint Luc, 18. 27. Et dixerunt qui audiebant et quis potest salvus fieri ? Ait illis : Quæ impossibilia sunt apud Deum. (2) Ev. saint Jean, 14. 15. (3) Rom. 8. 5. (4) Saint Aug. confessions, liv. 10, chap. 2. Da quod jubes, et jube quod vis. (5) Saint Matth. 25. 30. (6) Saint Matth. 25. 21. Quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam.

firmament, dont le « muet langage, dit le prophète royal (1), « est entendu jusqu'au bout de l'univers. » Cependant, afin de faire éclater les richesses de sa grâce et de sa bonté, il a voulu mettre la récompense à côté du précepte, et promettre aux observateurs de sa loi des biens sans nombre. O mon peuple, disait-il aux enfants d'Israël, « si tu écoutes ma voix » et que tu gardes fidèlement mes préceptes, je t'élèverai au-dessus des nations et mes bénédictions se répandront sur toi. Tu seras béni dans la ville, et béni dans les champs. Bénis seront tes enfants, et les fruits de ta terre, et les fruits de tes troupeaux. Bénis seront tes greniers et les fruits que tu réserves. Tu seras béni en entrant, et béni en sortant. Tes ennemis s'avanceront contre toi par un chemin, et ils s'enfuieront par sept devant ta face. Le Seigneur, en un mot, te bénira en chacune de tes œuvres, si tu demeures fidèle à ses préceptes (2). »

Outre ces bénédictions promises aux Juifs charnels comme la récompense de leur fidélité, outre le contentement et la paix de la conscience, qui est le fruit de l'observation de la loi, l'Evangile nous montre dans le ciel un prix plus digne d'envie : « Là, dit le Sauveur (3), on versera dans votre sein » une bonne mesure, pressée, entassée, et qui s'épanchera pardessus les bords; » c'est-à-dire les joies ineffables et le bonheur sans fin du paradis.

Chaque chrétien doit apprendre et savoir par cœur, du moins

(1) Ps. 18. 1 et suiv. (2) Deuteron. cap. 20. *Benedictus tu in civitate, et benedictus in agro. Benedictus fructus ventris tui, et fructus terræ tuæ, fructusque jumentorum tuorum. Benedicta horrea tua, et benedictæ reliquiæ tuæ. Benedictus eris tu ingrediens et egrediens. Qui consurgunt adversum te, per unam viam venient contra te, et per septem fugient à facie tua. Emittet Dominus benedictionem... super omnia opera manuum tuarum..., si tamen audieris mandata Domini Dei tui.* (3) Saint Luc, 6, 38. *Mensuram bonam, et confertam, et coagitatam, et superefluentem dabunt in sinum vestrum.*

en substance, le Décalogue. Il ne suffit pas d'en avoir une idée confuse et générale. Il faut en bien connaître le sens et la teneur, et en graver les mots dans sa mémoire. A quel qu'âge de la vie que l'on soit parvenu sans avoir accompli cette grave obligation, il convient de s'y soumettre. La difficulté d'apprendre et de retenir n'est ordinairement pas un prétexte suffisant pour s'en dispenser; car ce travail n'est ni long, ni pénible; on y arriverait vite par une simple lecture faite avec attention et recueillement dans les prières du matin et du soir. Dieu en avait fait un devoir formel aux Israélites, par un commandement dont les termes méritent d'être insérés ici pour l'instruction des chrétiens. Ils y verront combien il est jaloux que sa loi soit connue, respectée et gardée. « Ecoutez, ô » Israël, dit le Seigneur (1); les ordonnances que je vous donne » aujourd'hui, seront gravées dans votre cœur. Vous les re- » direz et les enseignerez à vos enfants. Vous les méditez, » assis dans votre demeure et marchant dans les chemins, et » le soir avant de dormir, et le matin à votre réveil. Vous les » lierez comme un signe dans vos mains; vous les porterez » comme des frontaux entre vos yeux; vous les écrirez sur » le seuil et les portes de vos maisons. »

Qu'on juge par là combien est criminelle la négligence de cette foule de chrétiens, qui se mettent si peu en peine de connaître la loi divine. S'ils avaient plus à cœur les intérêts de leurs âmes, s'ils étaient plus soucieux de leur salut, ils s'empresseraient sans doute de s'instruire mieux des préceptes de la morale chrétienne. Elles sont « cet adversaire, dont parle J.-C. (2),

(1) Deut. 6. 6 et suiv. Eruntque verba hæc in corde tuo; et narrabis ea filiis tuis, et meditaberis in eis sedens in domo tuâ, et ambulans in itinere, dormiens atque consurgens; et ligabis ea quasi signum in manu tuâ, eruntque et movebuntur ante oculos tuos; scribesque ea in limine et ostiis domus tuæ. (2) Saint Matth. 5. 25. Esto consentiens adversario tuo citò, dum es in viâ cum eo; ne fortè tradat te adversarius judici, et judex tradat te ministro et in carcerem mittaris.

» avec lequel il faut nous accorder pendant que nous sommes » en chemin. » Car si nous arrivions au terme de notre course avant de nous être réconciliés avec lui, « il nous livrerait au juge, dit toujours le Sauveur, lequel nous ferait jeter dans les prisons de la justice divine, l'Enfer, ou le Purgatoire. Les portes du premier se fermeront éternellement sur les impies, pour les punir d'avoir foulé aux pieds les commandements de Dieu ; et celles du second ne se rouvriront, pour les hommes coupables seulement de transgressions légères, qu'après le paiement de la dernière obole (1).

CHAPITRE DEUXIÈME.

Premier commandement.

JE SUIS LE SEIGNEUR VOTRE DIEU, QUI VOUS AI TIRÉS DE LA TERRE D'ÉGYPTE, DE LA MAISON DE SERVITUDE. VOUS N'AUREZ POINT D'AUTRES DIEUX DEVANT MOI. VOUS NE VOUS FEREZ POINT D'IDOLE, NI AUCUNE RESSEMBLANCE DES CHOSES QUI SONT EN HAUT DANS LE CIEL, NI EN BAS SUR LA TERRE, NI DE CE QUI EST DANS LES EAUX, SOUS LA TERRE, POUR LES ADORER ET LES SERVIR.

AUTREMENT :

Un seul Dieu tu adoreras
Et aimeras parfaitement.

(1) Saint Matth. 5. 26. Amen dico tibi, non exies indè donec reddas novissimum quadrantem.

PREMIÈRE DISSERTATION.

Quel est le culte que l'on doit à Dieu? Des vertus théologales. Qu'est-ce que la foi? De la foi habituelle. De la foi actuelle. De la foi implicite. De la foi explicite. Quelles sont les vérités qu'il faut nécessairement croire pour être sauvé? Différence entre la foi, vertu théologale, et la foi humaine. Où se trouve le dépôt de la foi.

Les paroles par lesquelles Dieu commence la promulgation de ses commandements, *je suis le Seigneur, votre Dieu, qui vous ai tirés de la terre d'Égypte, de la maison de servitude*, avaient pour but, comme nous l'avons dit, de faire voir aux Israélites son droit incontestable à leur donner des lois, l'obligation pour eux de s'y soumettre et de conserver le souvenir de ses bienfaits, le respect enfin qu'ils ne devaient cesser de témoigner à la majesté infinie de celui, qui, dans ce court prélude, renfermait tous les attributs de la divinité. Il y a là, pour les chrétiens aussi, une source d'enseignements. Ils y apprennent non-seulement ce qu'est Dieu, la Justice souveraine, la Vérité incréée, la Sagesse éternelle, le Tout-Puissant, le Créateur de l'univers, le Principe et la fin de toutes choses; mais s'ils veulent réfléchir sur l'état où se trouvait le genre humain avant l'Incarnation du Fils de Dieu, ils peuvent s'y convaincre qu'ils sont bien plus redevables encore que les Israélites à sa bonté. Car ce n'est pas d'un esclavage terrestre et passager qu'il nous a délivrés. « Il nous a arrachés de la puissance des ténèbres, dit Saint Paul (1); » horrible servitude qui nous tenait sous le joug du plus dur des tyrans, « pour » nous faire passer dans le royaume de son Fils bien-aimé. » C'était pour annoncer cette grande délivrance que Dieu faisait

(1) Coloss. 1. 13. Qui eripuit nos de potestate tenebrarum, et transtulit in regnum Filii dilectionis sue.

dire tant de siècles auparavant, au prophète Jérémie (1) : « Le » temps vient, dit le Seigneur, où l'on ne dira plus : vive le » Seigneur qui a tiré les enfants d'Israël de la terre d'Égypte, » mais, vive le Seigneur, qui les a tirés de la terre de l'Aquilon et de toutes les contrées où je les avais chassés.... J'en » verrai des pêcheurs, et ils les prendront à la pêche; et alors » les nations viendront à vous des bouts du monde, ô Dieu, » qui êtes la force et le refuge de tous, et elles diront : vraiment, nos pères n'ont possédé que le mensonge et la vanité ! »

Dieu en effet, dans sa miséricorde, « a envoyé aux hommes » son Fils unique, » l'objet de ses complaisances, pour réunir ses enfants dispersés (2), « afin que délivrés des mains de nos » ennemis (3), nous le servions dans la sainteté et la justice, » nous tenant en sa présence tous les jours de notre vie. » Ecrivons-nous donc tous, dans l'effusion de notre reconnaissance : « Nous qui sommes morts une fois au péché, comment vivrions- » nous encore dans le péché (4) ? » Nous ne sommes plus à nous, mais à celui qui est mort, et qui est ressuscité pour nous. Il est le Seigneur notre Dieu ; « il nous a acquis par son » sang (5). » Comment pourrions-nous donc « le crucifier de » nouveau (6), » en péchant contre lui ? Puisque Jésus-Christ a brisé nos fers, ne redevenons plus les esclaves du démon ; affranchis de cette servitude, ne nous laissons point de la sainte liberté des enfants de Dieu, et faisons désormais servir

(1) Jérém. 16. 14 et suiv. Propterea ecce dies veniunt, dicit Dominus, et non dicetur ultra : Vivit Dominus, qui eduxit filios Israël de terrâ Egypti, sed, vivit Dominus, qui eduxit filios Israël de terrâ aquilonis, et de universis terris, ad quos ejeci eos... Ecce ego mittam piscatores multos, dicit Dominus, et piscabuntur eos... Domine, fortitudo mea... et refugium meum, ad te gentes venient ab extremis terræ, et dicent : Verè mendacium possederunt patres nostri. (2) Ev. saint Jean, 11. 52. (3) Saint Luc, 1. 74. et 75. Ut sine timore de manu inimicorum nostrorum liberati, serviamus illi, in sanctitate et justitiâ coràm ipso omnibus diebus nostris. (4) Rom. 6. 2. (5) Act. des Apôt. 20. 28. Quam acquisivit sanguine suo. (6) Hébr. 6. 6. Rursum crucifigentes Filium Dei.

à la justice les membres de notre corps, que nous avons livrés aux dérèglements du péché (1).

Après ce préambule, suit le premier commandement, *Vous n'aurez point d'autres dieux devant moi*, etc. Quoiqu'il exprime surtout une défense, il renferme néanmoins un sens affirmatif. Car lorsque Dieu dit : *Vous n'aurez point d'autres dieux devant moi*, c'est comme s'il disait : *Vous m'honorerez, moi, comme le seul vrai Dieu* ; et vous ne transférerez point à un autre, le culte qui n'est dû qu'à moi. Remarquons d'autre part que ces paroles tendent moins à établir l'unité de Dieu, assez démontrée par les seules lumières de la raison, qu'à renverser ces divinités mensongères, qu'avaient forgées l'aveuglement et la corruption des hommes. Erreur dont ne fut pas toujours exempt le peuple de Dieu lui-même, comme nous le voyons dans l'Écriture, et comme le prouvent le veau d'or du désert, les hauts lieux et les bois sacrés, l'hésitation de la maison de Juda (2) entre le culte du vrai Dieu et celui de Baal, et cet étrange égarement d'impiété, qui lui faisait adorer tout ensemble le Dieu d'Israël (3), et les divinités de l'Égypte ou de l'Assyrie.

Dieu mérite donc seul nos adorations et nos hommages. C'est ce que prescrit surtout ce commandement, le premier et le plus grand des préceptes divins, en raison de l'excellence et de la supériorité de son objet. Or, pour lui rendre un culte digne de lui, il faut, dit saint Augustin, se soumettre à lui par *la foi*, se confier en lui par *l'espérance*, lui adhérer par *la charité* (4). La foi nous apprend qu'il est la vérité même, et que nous devons tenir pour essentiellement vrai, tout ce qu'il a daigné nous révéler. Sa toute-puissance, sa fidélité à ses promesses, nous font un devoir d'espérer en lui. Et comment ne

(1) Rom. 6. 19. (2) Rois, 18. 21. Ut quid claudicatis in duas partes ? Si Dominus est Deus, sequimini eum ; si autem Baal, sequimini illum. (3) Rois, 17. 22 et suiv. Et cum Dominum colerent, diis quoque serviebant juxta consuetudinem gentium. (4) Saint Aug. Manuel, chap. 31.

pas l'aimer de tout notre cœur, lorsqu'il nous comble chaque jour de ses bienfaits, et que ses amabilités infinies le rendent si digne de tout notre amour ? « C'est ainsi, dit saint Augustin (1), « que l'édifice de Dieu est fondé sur la foi, élevé par » l'espérance, rendu parfait par la charité. » « Or, ces trois » choses, par lesquels nous devenons agréables à ses yeux, » sont des dons de sa grâce, continue le saint docteur. C'est » lui qui donne la foi, comme l'Écriture l'atteste par ces paroles, *selon la mesure de la foi que Dieu a départie à chacun de vous* ; c'est lui qui donne l'espérance, suivant cette parole du » roi-prophète, *vous m'avez donné l'espérance* ; c'est lui enfin » qui donne la charité selon qu'il est écrit : *La charité de Dieu est répandue en nos cœurs par le Saint-Esprit*. (2) Il est indispensable d'entrer ici dans quelques détails sur la nature de ces essentielles vertus, qu'on a appelées *vertus théologiques*, parce qu'elles ont, plus spécialement que les autres, Dieu pour objet, et de faire voir combien leur absence, dans l'homme chrétien, est en opposition à l'ordre que Dieu nous donne de l'adorer et n'adorer que lui seul.

LA FOI.

La foi, selon la définition qu'en donne l'apôtre saint Paul (3), « est le fondement des choses que nous devons espérer, et une » pleine conviction de celles que nous ne voyons pas. » Elle est, d'après le saint concile de Trente (4), « le commencement » du salut de l'homme, la base et la racine de toute justification. » « Sans elle, dit l'Apôtre (5), il est impossible » de plaire à Dieu ; car, pour s'approcher de lui, ajoute-t-il, » il faut croire avant tout qu'il existe, et qu'il récompense

(1) 27^e sermon, chap. 5. (2) Sermon 105, chap. 4. Et hæc ipsa dona Dei sunt. Nam fidem ab ipso accepimus : Sicut Deus, inquit, unicuique partitus est mensuram fidei. Et spem ab ipso accepimus, de quo dicitur, in quo mihi spem dedisti ; et caritatem ab ipso accepimus... de quo dicitur caritas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum. (3) Hébr. 11. 1. (4) Session 6^e, chap. 8 de la justificat. (5) Hébr. 11. 6.

» ceux qui le cherchent. » La foi est habituelle ou actuelle.

La foi habituelle, que l'on reçoit au baptême, est une vertu divinement infuse, qui nous fait croire ou nous dispose à croire en Dieu. C'est une lumière qu'il répand dans notre âme, pour l'éclairer « et la soumettre à l'obéissance de Jésus-Christ, » comme parle saint Paul aux Corinthiens (1). » Cette vertu surpasse les forces de la nature ; elle ne peut naître d'elle-même ni de la volonté de l'homme. « Personne, dit le Sauveur, ne peut » venir à moi, si mon Père ne l'attire (2). » « Or, cet attrait » divin qui mène à Jésus-Christ, remarque saint Augustin, » n'est autre chose que la grâce de croire en lui (3). » « Mes » frères, dit dans un autre endroit le même saint Docteur, » est-ce que vous ne priez pas pour ceux qui ne croient point ? » Le mari chrétien, par exemple, ne prie-t-il pas pour sa femme » infidèle, afin qu'elle croie ? L'épouse chrétienne ne prie-t-elle » pour l'époux infidèle, afin qu'il croie ? Que demande-t-on à » Dieu dans ces prières, sinon qu'il donne la foi ? Donc, la foi » est un don de Dieu (4). » « Quand nous ouvrons notre cœur à » la foi, dit saint Fulgence, c'est la grâce divine qui le prévient, » le meut et l'éclaire. »

La foi actuelle est un consentement ferme et assuré, qui nous fait adhérer actuellement aux vérités que l'Eglise propose à notre croyance, parce que c'est Dieu qui les lui a révélées. Quand ce consentement ne paraît point au-dehors, on le nomme un acte intérieur de la foi. S'il se produit par quelque signe sensible, il s'appelle confession de la foi. La foi actuelle se divise en foi implicite et foi explicite. La foi implicite est un

(1) 2 Cor. 10. 5. (2) Ev. st. Jean, 6. 44. (3) Contra duas epist. pelag. L. 1 C. 3. Ille quippe trahitur ad Christum, cui datur ut credat in Christum.

(4) Serm. 168. ch. 7. Fratres mei, nonne oratis pro illis qui nondum crediderunt ? Maritus christianus est, uxor infidelis est ; non orat pro uxore sua ut credat ? Uxor est christiana, maritus infidelis est ; non orat mulier religiosa pro viro suo, ut credat ? Quando hoc orat, quid orat nisi ut det illi fidem ? Ergo fides est donum Dei.

acte par lequel on croit une vérité, dans laquelle sont contenues d'autres vérités que l'on ignore. Croire, par exemple, que l'Eglise ne peut errer et que sa foi est infailliblement vraie, c'est croire tout ce que croit l'Eglise, et être disposé à admettre, sans contrôle, tous les points de sa croyance, même ceux dont on n'a jamais ouï parler. Ce genre de foi est celui des personnes simples, qui n'ont ni le temps, ni la capacité nécessaires, pour acquérir une instruction plus étendue. La foi explicite est un acte par lequel on croit, en particulier, tel ou tel dogme, parce qu'on sait que Dieu l'a révélé.

La foi, prise en général, est absolument nécessaire au salut. « Celui qui ne croira point, dit Jésus-Christ (1), *sera condamné*. » « Celui qui ne croit point, dit-il ailleurs, *est déjà jugé* (2). » « Sans la foi, dit saint Paul (3), il est *impossible de plaire à Dieu*. » Ces textes prouvent surabondamment l'indispensable nécessité de la foi. La foi habituelle, qui est communiquée par le baptême, suffit aux petits enfants et à ceux qui n'ont jamais eu l'usage de la raison. Mais la foi actuelle est requise des adultes. Tous, il est vrai, ne sont pas obligés d'avoir une connaissance distincte de chacun des dogmes qu'enseigne l'Eglise ; mais il est plusieurs de ces vérités qu'ils sont tenus de croire d'une foi claire et explicite. Voici les règles qui font loi dans cette matière :

Tous les chrétiens doivent croire, dès qu'ils ont atteint l'âge de raison, d'une foi formelle et explicite : 1° l'unité de Dieu ; 2° le dogme d'une vie future, où le vice sera puni et la vertu récompensée, par conséquent, l'immortalité de l'âme. 3° Le mystère de la sainte Trinité ou d'un seul Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, parce qu'il est le principal objet de notre foi, et que c'est au nom de ces trois adorables personnes que nous avons été baptisés, selon le commandement que Notre-Seigneur Jésus-Christ en a fait aux Apôtres (4).

(1) Ev. saint Marc, 16. 16. (2) Ev. saint Jean, 3. 18. (3) Hébr. 11. 6.
(4) Saint Matth. 28. 19.

4^o Le mystère de l'Incarnation. « La vie éternelle » disait le Sauveur du monde dans la sublime prière qu'il adressa à son Père, la veille de sa passion (1), « la vie éternelle consiste à vous connaître, vous, le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. » 5^o le mystère de la Rédemption, par la croyance duquel nous reconnaissons que le Fils de Dieu s'est fait rançon pour nous, qu'il a versé son sang pour nos péchés « et détruit la cédula de notre condamnation en l'attachant à la croix (2). » Ce qui a fait dire à l'apôtre saint Pierre (3) « qu'il n'y a de salut » que par Jésus-Christ, et qu'il n'y a point sous le ciel d'autre » nom par lequel nous puissions être sauvés. » Enfin, tous les chrétiens sont obligés, par le précepte que leur en fait l'Eglise, de savoir, au moins en substance, les articles de foi que les Apôtres ont recueillis dans leur Symbole, de graver dans leur mémoire ce même Symbole, ainsi que l'Oraison Dominicale, les commandements de Dieu et ceux de l'Eglise ; de bien connaître ce qui regarde les sacrements qu'ils doivent recevoir, et d'être instruits, chacun en particulier, des devoirs de leur état.

L'obligation de connaître plus ou moins distinctement les dogmes de la foi, se mesure principalement sur l'ouverture d'esprit, et sur la condition de chaque fidèle. Les simples, les artisans, les pauvres, et, en général, ceux qui n'ont reçu aucune éducation, ne sont tenus, comme nous l'avons dit, qu'à connaître, d'une foi précise, les trois mystères de la sainte Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption. Les autres vérités peuvent demeurer, pour eux, contenues virtuellement dans une foi implicite, sans compromettre leur salut éternel ; la bonne volonté supplée ici au défaut de lumières. Il n'en est pas de même de ceux envers qui le ciel a été plus prodigue de ses dons. Doués d'une plus grande aptitude, d'une intelligence plus

(1) Ev. saint Jean, 17. 3. *Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti, Jesum Christum.* (2) Colos. 2. 14. (3) Act. des Apôt. 4. 12. *Et non est in alio aliquo salus ; nec enim aliud nomen est sub cælo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri.*

exercée, exempts de la sollicitude des besoins de la vie, qui demandent tout le temps et tout le travail des autres, il leur serait si facile de s'instruire. C'est à eux qu'on peut dire « qu'il sera » demandé beaucoup, parce qu'ils auront reçu beaucoup (1). » S'ils avaient pour la science de la religion la même ardeur que pour les sciences profanes, seraient-ils si ignorants des choses de Dieu ? Pourquoi négligent-ils tant les moyens que leur offre la Providence, de se livrer à une étude si noble, si digne de l'homme, et d'où dépend sa destinée future ? Le Saint-Esprit ne les y exhorte-t-il point, lorsqu'il leur dit par la bouche du Sage (2) : « Faites promptement ce que votre main peut faire, parce qu'il n'y aura plus ni œuvre, ni raison, ni sagesse, ni science dans le tombeau vers lequel vous courez. »

Il y a une grande différence entre la foi, vertu théologale, et la foi purement humaine. Celle-ci nous porte à admettre soit une proposition soit un fait, sur l'évidence des preuves, ou sur l'autorité de personnes graves et dignes de croyance, quelquefois même sur de simples préjugés. Celle-là, au contraire, a pour motif, pour base et pour règle, la parole infallible d'un Dieu, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper. Si grande que puisse paraître l'opposition entre les lumières de notre raison ou les données de nos sens, et les vérités qu'il plaît à Dieu de nous révéler, elle les reçoit sans hésitation, « non comme la » parole des hommes, mais comme étant, (ainsi qu'elles le sont » véritablement) (3), la parole de Dieu. »

Le dépôt de cette divine parole se trouve consigné dans l'Ecriture et dans la Tradition. La première renferme tous les livres tant de l'Ancien que du Nouveau-Testament, dont

(1) Saint Luc, 12, 48. (2) Ecclésiaste, 9. 10. *Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare ; quia nec opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos, quò tu properas.* (1) 1 Thess. 2, 13. *Ideo et nos gratias agimus Deo sine intermissione, quoniam cum accepissetis à nobis verbum auditus Dei, accepistis illud, non ut verbum hominum, sed (sicut est verè) verbum Dei.*

Dieu seul est l'auteur, comme nous l'ordonne de croire le concile de Trente, dans le décret (1) par lequel il en a fixé invariablement le nombre, les titres et la canonicité. C'est ce qu'on appelle la parole de Dieu écrite. La seconde est l'ensemble des vérités relatives à la foi ou aux mœurs, que les Apôtres ont recueillies de la bouche de Jésus-Christ, ou qui leur ont été inspirées par l'Esprit-Saint, et qui sont parvenues, comme de main en main, jusqu'à nous. C'est ce qu'on appelle la parole de Dieu non écrite. C'est à l'Eglise seule qu'a été confié le dépôt des Ecritures et de la Tradition. Ce n'est que chez elle qu'on trouve cette source pure, où l'on puise en sûreté la doctrine du salut, parce que l'Eglise seule a reçu la mission de l'enseigner, avec une autorité qui n'est point sujette à l'erreur. Comme elle est, selon saint Paul (2), « la colonne et la base de la vérité, » c'est par ses seules lumières que nous pouvons et que nous devons discerner les vérités révélées de celles qui ne le sont pas, et les traditions véritables, des traditions fausses et erronées. Autorité si grande, qu'elle a fait dire à saint Augustin (3) « que sans elle, il ne croirait pas à l'Evangile. »

DEUXIÈME DISSERTATION.

Nécessité pour le salut d'une profession extérieure de la foi. Est-on obligé de faire des actes de foi, et dans quelles circonstances doit-on les faire. Qualités de la foi. Péchés contre la foi.

La foi ne doit point se borner à des actes intérieurs. Il faut nécessairement qu'on la manifeste au dehors, qu'on la montre au grand jour, qu'on la professe enfin par des actes extérieurs,

(1) Session 4^e, Décret sur les Ecrit. (2) 1^{re} Epît. à Tim. 3. 15. Ecclesia Dei vivi, columna et firmamentum veritatis. (3) Saint Aug. Contrà epistolam manichæi, cap. 5. Ego verò Evangelio non crederem, nisi me catholicæ ecclesiæ auctoritas commoveret.

selon ce qu'enseigne saint Paul, « qu'on doit croire de cœur » pour obtenir la justice, et *confesser de bouche*, pour arriver » au salut (1). » Le précepte de la foi ne nous oblige pas seulement de savoir certaines vérités et de les croire, il nous commande aussi d'en faire publiquement et hautement profession. Le chrétien a l'honneur d'être inscrit dans les rangs de la divine milice; soldat de Jésus-Christ, il doit toujours être prêt au combat; c'est à ce prix seulement qu'il obtiendra « l'immarcessible couronne ». Je ne parle pas ici de ces persécutions, dont le seul récit nous fait encore frémir, où l'enfer s'efforçait d'étouffer l'Eglise dans son berceau, et où l'impiété unie à la fureur, faisait retentir partout contre elle ce cri des oppresseurs de l'ancien peuple de Dieu. « Détruisez- » la, détruisez-la, jusqu'en ses fondements (2). » Le Dieu, qui commande aux vents et aux tempêtes, a rendu le calme à l'Épouse de son divin Fils. Mais comme son partage est d'être sur la terre dans un état de lutte perpétuelle, il permet que le démon, vaincu par la constance héroïque des martyrs, mette aujourd'hui les hommes aux prises avec des ennemis plus redoutables encore que les tyrans des premiers siècles, je veux dire les scandales du monde et les passions. De là naissent pour le chrétien deux obligations capitales; point de salut pour lui, s'il s'y montre infidèle. La première consiste à défendre sa foi lorsqu'on l'interroge juridiquement sur elle, ou qu'elle est insultée en sa présence; la seconde, à en produire de temps en temps des actes intérieurs, lorsqu'elle est attaquée ou affaiblie dans son âme « par les ennemis de sa propre » maison (3), » c'est-à-dire les mouvements de la concupiscence.

L'obligation de faire profession de la foi solennellement et

(1) Rom. 10. 10. Corde enim creditur ad justitiam; ore autem confessio fit ad salutem. (2) ps. 136. 10. Qui dicunt: Exinanite, exinanite usque ad fundamentum in eâ. (3) Saint Matth. 10, 36.

au dehors est fondée 1° sur la nécessité, pour acquérir la justice chrétienne, « de *confesser de bouche* ce que l'on croit de » cœur (1). » « J'ai cru », disait le prophète David (2); mais je ne me suis point contenté de cette foi cachée; je n'en ai point rougi devant les hommes; je n'ai point déguisé mes sentiments, et, comme je devais hommage à la vérité, je le lui ai hautement rendu par mes paroles et par ma conduite. « Soyons, » dit saint Paul (3), animés de ce même esprit de foi, » et, à l'exemple du saint roi d'Israël, « puisque nous croyons, nous » aussi, parlons comme lui », avec cette sainte hardiesse, qui ne lui permit jamais de trahir la cause de Dieu dans les plus grandes épreuves; 2° sur l'ordre formel que nous en fait le Sauveur, avec la menace, si nous n'y sommes fidèles, « de renoncer un jour devant son Père (4) quiconque l'aura renoncé » lui-même devant les hommes. » Jésus-Christ nous commande de donner même notre vie pour la foi, s'il le fallait, parce que, ajoute-t-il, « celui qui l'aura perdue pour l'amour de moi, la » retrouvera. » Ce précepte ne se borne pas aux interrogations faites publiquement et devant les tribunaux, en temps de persécution, par les juges ou les autres agents de l'autorité, devant lesquels on ne doit pas craindre de confesser la foi : « Car, s'ils peuvent tuer le corps, dit Jésus-Christ, ils n'ont » pas le pouvoir de tuer l'âme (5); » mais il oblige encore de prendre en main la défense de la religion contre les attaques et les railleries des incrédules et des impies. Il ne faut pourtant pas oublier qu'une sage discrétion et la charité doivent présider au zèle qui nous anime. Il serait même bon parfois de garder le silence, si l'on prévoyait que la défense de la foi ne dût aboutir qu'à lui attirer de la part de ses ennemis de nouveaux outrages.

(1) Rom. 10. 10. (2) Ps. 115, 1. (3) 2 Cor. 4. 13. (4) Saint Matth. 10. 32. Qui autem negaverit me coram hominibus, negabo et ego eum coram Patre meo qui in cœlis est. (5) Saint Matth. 10. 28. Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere.

Le précepte de la foi exige qu'on en fasse des actes durant la vie, plus ou moins fréquemment, suivant les circonstances où l'on se trouve. « Puisqu'il faut croire de cœur pour obtenir » la justice, et arriver au salut (1), » « et que le juste vit de la foi (2), » comment l'homme pourra-t-il conserver cette justice, espérer ce salut, vivre d'une vie de foi, s'il ne produit souvent des actes de cette foi, sans laquelle on ne peut ni être juste, ni être sauvé. Personne ne doute que l'alimentation quotidienne ne soit nécessaire au maintien et à la conservation de la vie corporelle. Il en est de même de la vie l'âme ; la foi, qui en est le principe, peut seule la soutenir, et l'empêcher de s'éteindre.

Or, les circonstances principales dans lesquelles on est tenu de produire des actes de foi, sont 1^o les tentations contre la foi. C'est le conseil que donne l'apôtre saint Pierre, lorsqu'après nous avoir avertis « de veiller, parce que le démon notre » ennemi, tourne autour de nous comme un lion rugissant » qui cherche une proie, il nous exhorte « à lui résister (3), » en demeurant fermes dans la foi. » C'est aussi la pensée de saint Paul, lorsqu'il met au nombre des armes spirituelles des chrétiens « le bouclier de la foi (4), pour éteindre, dit-il, » tous les traits enflammés de l'esprit malin ; » 2^o lorsqu'on se prépare à la réception des sacrements, celui de pénitence surtout, parce que, dit le concile de Trente (5) « c'est par la » foi qu'on se dispose à la justification. » Avant d'y arriver, il faut croire fermement que J.-C. est mort pour les pécheurs, et que son sang n'a été répandu que pour apaiser le juste courroux de Dieu ; 3^o lorsqu'on est en danger de mort. C'est à ce moment suprême et si épouvantable pour la nature, que le démon redouble ses efforts, afin de troubler les âmes, en y

(1) Rom. 10. 10. (2) Rom. 1. 17. Justus autem ex fide vivit. (3) 1^{re} épît. de saint Pierre, 5, 8 et 9. Cui resistite fortes in fide. (4) Ephés. 6, 16. Sumentes scutum fidei, in quo possitis tela nequissimi ignea extinguere. (5) Session 6^e, de la justific. chap. 6.

jetant des doutes sur les dogmes de la foi, ou en ébranlant l'espoir du moribond en la bonté divine. On doit alors s'efforcer plus que jamais de s'unir à Dieu par le repentir, la confiance et l'amour. Or, c'est la « foi surtout qui nous unit à Dieu, dit saint » Augustin (1) : » « Et c'est par elle que nous remportons sur » l'ennemi de notre salut et sur le monde ce triomphe décisif, » dont parle l'apôtre saint Jean (2); 4^e enfin on est obligé de faire de temps en temps des actes de foi. S'en abstenir pendant un temps notable, serait s'exposer à commettre une faute qui pourrait devenir grave. Remarquons cependant qu'il n'est point requis de produire des actes de foi explicite, ni de se servir des formules indiquées dans les livres de piété. Celui qui récite avec attention ses prières du soir ou du matin, celui qui assiste dévotement à la messe ou qui remplit quelque autre acte de religion, satisfait suffisamment à ce précepte.

Notre foi doit être vive et prompte, humble et soumise, agissante, généreuse et intrépide.

1^o Vive et prompte, comme celle du centurion dont parle l'Evangile, qui disait au Sauveur : « Dites un seul mot, et mon » serviteur sera guéri; » ou celle de ce lépreux, qui disait à Jésus : » Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir; » ou celle enfin de cette pauvre femme, qui s'efforçait à travers la foule d'approcher de Jésus-Christ, se disant à elle-même : « Si je » touche seulement le bord de sa robe, je serai guérie; » foi « qui n'hésite point, » comme l'appelle saint Jacques, et qui pourrait déplacer les montagnes.

2^o Foi humble et soumise, qui ne raisonne point, qui ne discute point, qui ne cherche pas à comprendre, qui ne veut pas se mesurer avec Dieu, et qui ne souffre jamais que le plus léger doute vienne volontairement altérer sa simplicité.

3^o Foi agissante, qui ne se contente pas de croire et de

(1) Saint Aug. 26^e traité sur saint Jean. (2) 1^{re} épît. saint Jean, 5, 4.
Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.

professer spéculativement les dogmes chrétiens, mais qui y joint la pratique des vertus ; foi vivante, escortée de bonnes œuvres, et qui ne se donne pas à elle-même le démenti du vice.

4^o Foi généreuse et intrépide, qui brave le respect humain, qui ne craint pas de se produire au grand jour, qui a soutenu le courage des martyrs, et qui demeurerait ferme, s'il le fallait encore, en face des cachots et des échafauds.

Si la foi, dénuée des œuvres est une foi morte et sans utilité pour la vie éternelle, que dire des péchés opposés formellement à cette vertu ? Or, les péchés qui ne peuvent se concilier avec la foi et qu'on appelle péchés contre la foi, sont au nombre de trois principaux : l'*Infidélité*, l'*Apostasie* et l'*Hérésie*.

On distingue deux sortes d'infidélités : la négative et la positive. La première est l'état de ceux qui n'ont jamais entendu parler de la foi chrétienne. Leur ignorance, qui est une des suites de la chute originelle, n'est cependant point un péché par elle-même, et elle ne peut les rendre condamnables devant Dieu ; « car la foi, dit saint Paul (1), vient de ce que l'on » entend, *fides ex auditu*. » Or, qu'ont-ils pu entendre des vérités chrétiennes, si la parole de Dieu ne leur a pas été prêchée ? Aussi le Sauveur disait-il en parlant des Juifs : « Si » je ne fusse point venu, et que je ne leur eusse point parlé, » ils n'auraient point le péché qu'ils ont (2). » Ceux d'entre les infidèles de cette espèce qui seront condamnés, le seront, non pour n'avoir point su des vérités dont la révélation ne leur a point été faite, mais pour avoir péché contre les lumières de la simple raison ; pour avoir méconnu, par exemple, l'unité de Dieu, la nécessité de son culte, le crime de l'idolâtrie qui transfère à la créature l'hommage dû au Créateur, et

(1) Rom. 10. 17. (2) Ev. saint Jean, 15, 22. Si non venissem, et locutus fuisset eis, peccatum non haberent.

les préceptes inclus au Décalogue, qui ne sont autre chose que la loi naturelle gravée par Dieu dans le cœur de l'homme dès l'origine du monde. Le tableau que l'apôtre saint Paul trace, dans le premier chapitre de son épître aux Romains, de la dépravation générale du paganisme (1), nous fait voir que le salut chez les peuples infidèles était, sinon impossible, du moins très-difficile et très-rare. La raison qu'il en donne, c'est que Dieu « les a livrés à leurs passions, pour les punir de la préférence volontaire donnée par eux au mensonge sur la vérité. » Ignorants et savants, presque tous sont coupables à l'égard de Dieu de ce crime de lèse-majesté, et tous par conséquent ils sont compris dans l'arrêt « qui les juge dignes de mort ; » les uns, pour avoir suivi la corruption de leur cœur contre les avertissements de leur conscience ; les autres, pour y avoir joint la dissimulation de la vérité qu'ils connaissaient. Ces derniers, ajoute l'apôtre, « faisaient profession de sagesse, et ils n'ont montré » que de la folie. » C'est que, véritablement, les philosophes païens, connaissant l'existence d'un Dieu créateur et maître de toutes choses, en ont fait, non la règle de leur propre conduite et de celle de leurs semblables, mais un sujet de disputes et de curiosités souvent très-téméraires, et sans aucun profit pour les mœurs.

L'infidélité positive est le crime de ceux qui ayant entendu parler de la religion de Jésus-Christ, et pouvant facilement en étudier les preuves et se convaincre de sa divinité, rejettent cependant, sans aucun examen, les vérités qu'elle enseigne : tels étaient les païens lettrés au temps des Apôtres, et maintenant les Juifs, les Musulmans ou autres infidèles en rapport avec les chrétiens ; on peut y joindre aussi les athées, qui ne reconnaissent point l'existence de Dieu, et les déistes, qui nient sa providence et la révélation. Néanmoins, pour que cette infidélité positive soit coupable devant Dieu, il faut que l'instruction, l'é-

(1) Rom. 1, 18 et suiv.

tude, les relations ou d'autres circonstances aient inspiré des doutes à l'infidèle, et l'aient privé du bénéfice de la bonne foi.

L'apostasie est l'entier abandon qu'une personne baptisée fait de la foi de Jésus-Christ, pour professer soit l'idolâtrie proprement dite, soit le judaïsme ou l'islamisme, soit les folles doctrines des athées, des déistes, des panthéistes ou autres erreurs modernes. L'apostasie est un crime plus énorme évidemment que l'infidélité ; mieux vaut mille fois ne jamais s'enrôler sous un drapeau, que de le trahir en présence de l'ennemi. « Celui qui déserte la foi, dit saint Augustin (1), est » pire que celui qui ne l'a jamais reçue. » « Il serait moins » funeste d'avoir ignoré la voie de la justice, dit le prince des » Apôtres (2), que de retourner en arrière après l'avoir » connue. » L'apostasie est intérieure, lorsque vivant au-dehors comme chrétien, on adhère secrètement à quelque une des erreurs dont nous parlons. L'apostasie est extérieure, lorsque, sans renoncer intérieurement à la religion de Jésus-Christ, on feint, pour sauver sa vie ou pour d'autres motifs, d'embrasser une autre religion. C'est ainsi que dans les siècles de persécutions, des chrétiens timides et lâches offraient de l'encens aux idoles, en conservant intérieurement la foi. Ceux qui retournaient tout de bon au paganisme, étaient coupables de ces deux apostasies.

L'hérésie est une opinion erronée, soutenue obstinément, et opposée à une des vérités que l'Eglise nous propose de croire, soit que cette vérité se trouve en termes exprès dans l'Ecriture, soit qu'elle ait pour fondement la tradition.

Trois choses sont requises pour qu'une opinion fausse en matière de croyance puisse être dite hérésie : 1^o L'erreur dans l'entendement, en opposition manifeste à un dogme catholique;

(1) Saint Aug. cité de Dieu, liv. 21 chap. 23. *Pejor utique fit desertor fidei, quàm ille qui non deseruit quam nunquàm tenuit.* (2) 2^e épît. de saint Pierre, 2, 21.

2° la profession publique du christianisme par celui qui avance et soutient cette erreur; 3° l'opiniâtreté dans l'erreur et le refus de se soumettre aux décisions de l'Eglise. Quand l'hérésie porte sur toute la doctrine et sur l'ensemble des vérités chrétiennes, celui qui la professe n'est plus un hérétique, mais un apostat. On appelle hérésiarque l'auteur d'une hérésie.

« Les hérétiques, dit le saint évêque d'Hippone (1), sont » ceux qui, sous le nom de chrétiens, combattent la doctrine » chrétienne. Il est impossible, ajoute ce saint Docteur, qu'on » tolère de tels hommes dans la cité de Dieu, comme on tolé- » rait autrefois dans la cité païenne, qui est celle de la con- » fusion, des philosophes enseignant des doctrines entièrement » opposées. Ceux donc qui, dans l'Eglise de Jésus-Christ, pro- » fessent des opinions contraires à la foi, deviennent hérétiques, » si, après en avoir été repris, ils y persistent, et refusent de » se rétracter. » L'Eglise alors, jugeant et condamnant leur opiniâtreté, et ne voulant pas « qu'un peu de levain aigrisse » toute la pâte, » selon l'expression de saint Paul (2), les chasse de son sein, sans cesser néanmoins de les plaindre et de les rappeler. Celui-là n'est pas hérétique qui, avant que l'Eglise se soit prononcée sur un point en litige, déclare d'avance se soumettre à sa décision. C'est ce que pensait saint Augustin, comme on peut le voir dans les paroles suivantes écrites à un jeune homme, touchant certaines erreurs qu'il avait avancées : « Gardez-vous de croire, lui dit-il, que vous » ayez abandonné la foi, même en émettant des opinions qui » lui sont contraires, si vous avez eu l'intention de dire vrai » en présence de Dieu, dont l'œil pénètre tous les replis du

(1) Saint Aug. cité de Dieu, liv. 18. chap. 51. ... *Hæreticos, qui sub vocabulo christiano doctrinæ resisterent christianæ, quasi possent indifferenter haberi in civitate Dei, sicut civitas confusionis indifferenter habuit philosophos inter se adversa sentientes. Qui ergo in Ecclesiâ Christi aliquid pravum sentiunt, si correpti resistant contumaciter, suaque pestifera dogmata emendare nolint, hæretici fiunt.* (2) 1 Cor. 5. 6.

» cœur. Tenez-vous seulement disposé à renoncer à votre sentiment, lorsqu'on vous en aura découvert la fausseté, et » soyez prêt à revenir de suite à la saine doctrine. Cette pré- » disposition et cette bonne volonté vous rendront catholique, » quand même vous auriez cessé de l'être, sans le savoir, par » vos paroles ou par vos écrits (1). » La conduite ordinaire de l'Eglise à l'égard des auteurs de nouvelles doctrines est conforme au sentiment de saint Augustin. Quoiqu'elle ne transige jamais avec l'hérésie, elle n'a garde d'envelopper dans le même anathème que leurs écrits, la personne des auteurs qui ont soumis leurs opinions à son jugement, parce qu'ils n'ont point l'opiniâtreté qui fait les hérétiques.

Outre ces trois péchés, l'infidélité, l'apostasie et l'hérésie, qui renversent la foi de fond en comble, il en est d'autres encore qui l'altèrent dans les âmes et « l'exposent au naufrage, » selon l'expression de l'Apôtre (2). On pèche de cette manière contre la foi, 1^o lorsque l'on croit que le salut est possible dans toutes les sectes, pourvu que l'on y mène une vie réglée, et que l'on y suive scrupuleusement tous les préceptes de la loi naturelle ; 2^o lorsqu'on entretient dans son esprit des doutes volontaires sur la doctrine chrétienne prise en général, ou sur quelqu'un de ses dogmes ; 3^o lorsqu'on lit sans nécessité, et contre les sages défenses de l'Eglise, les livres qui renferment le poison de l'hérésie ; 4^o lorsqu'on communique, dans les choses saintes, avec les hérétiques, en assistant à leur liturgie ou à leurs prédications, par tout autre

(1) Saint Aug. sur l'origine de l'âme, liv. 3, chap. 15. Absit autem ut te arbitreris, hæc opinando, à fide catholicâ recessisse, quamvis ea fidei sint adversa catholicæ, si coràm Deo, cujus in nullius corde oculus fallitur, veraciter te dixisse respicias, ac studere te semper etiam propriam sententiam non tueri, si improbabilis detegatur. Iste quippè animus, etiam in dictis per ignorantiam non catholicis, ipsâ est correctionis præmeditatione ac præparatione catholicus. (2) 1^{re} épît. à Tim. 1. 19. Quam quidam repellentes, circa fidem naufragaverunt.

motif que celui d'une simple curiosité. Il faut remarquer ici que « la fuite des hérétiques, » que l'apôtre saint Paul recommandait à Tite, son disciple (1), ne concerne point le commerce de la vie civile. S'il fallait se séparer de tous ceux qui n'appartiennent point à l'âme ou au corps de l'Eglise, « » faudrait, dit le même Apôtre (2), sortir de ce monde. » Les hérétiques font partie de la grande famille du genre humain. Les soins de la Providence s'étendent également sur tous les membres qui la composent. « Le Père céleste, dit Notre-Seigneur (3), fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et tomber sa rosée sur les injustes comme sur les justes. » Modèle admirable de la conduite que nous devons tenir avec nos frères des sectes dissidentes. Personne assurément n'accusera saint Augustin d'avoir trop ménagé, par faiblesse ou excès de condescendance, les hérésies, qui de son temps affligeaient l'Eglise de Dieu. Or voici néanmoins comment ce saint et illustre évêque s'expliquait à l'égard de leurs auteurs, dans sa réponse à un écrit des Manichéens : « Quoi » que le Seigneur, dit-il (4), ait chargé ses ministres de détruire l'empire de l'erreur, il leur ordonne cependant de voir » dans les hérétiques des hommes semblables à eux, à la correction et non à la perte desquels il les destine et les envoie » Ce n'est point par des disputes, ni par une polémique irritante, ni moins encore par les persécutions, qu'ils atteindront

(1) Epît. à Tite, 3, 10. *Hæreticum hominem, post unam et secundam correctionem, devita.* (2) 1 Cor. 5. 10. (3) Saint Matth. 5, 45. (4) Saint Aug. *contra epist. Manichæi*, cap. 1. *Quamquam enim Dominus per suos servos regna subvertat erroris, ipsos tamen homines emendandos esse potius quam perdendos jubet.... Nostrum igitur fuit eligere... ut ad veram correctionem aditum haberemus, non in contentione et æmulatione et persecutionibus, sed mansuetè consolando, benevolè cohortando, leniter disputando, sicut scriptum est : Servum Domini non oportet litigare, sed mitem esse ad omnes, patientem, in modestiâ corripientem diversa sentientes.*

» le but de leurs travaux. Ils y arriveront plus vite et plus
» sûrement par la voie des consolations paternelles, des ex-
» hortations bienveillantes, et des discussions soutenues avec
» douceur, selon ce qui est écrit : Que le serviteur de Dieu
» doit se montrer patient envers tous et reprendre avec bonté
» ceux qui s'égarent. » Dieu a voulu qu'ici-bas le bon grain
se trouvât mêlé avec le mauvais, dans le champ du père de
famille, et il a donné l'ordre à ses serviteurs de laisser croître
l'un et l'autre jusqu'au temps de la moisson. Alors la sépara-
tion, si elle n'est faite plutôt par le repentir, placera le froment
dans les greniers célestes, et l'ivraie dans les flammes éter-
nelles de l'enfer.

Puisque la foi est un don de Dieu, conjurons-le de l'augmenter
lui-même dans nos âmes. « Je n'ai point trouvé tant de foi en
» Israël » disait Notre-Seigneur, parlant du Centenier qui le
priaient de guérir son serviteur. N'est-ce point sur nous que
tombe aussi ce reproche ? Nous sommes le peuple de Dieu, ses
enfants bien-aimés, son Israël ; voit-il en nous la foi vive de cet
homme ? N'a-t-il pas droit de nous dire, à nous aussi, qu'il en
viendra d'Orient et d'Occident, qui seront placés avant nous
dans le royaume de son Père. Qu'on lise les annales si
édifiantes de la Propagation de la Foi ; qu'on se rappelle ces
néophytes si fervents, si prêts au martyre, si semblables aux
chrétiens de la primitive Eglise. Oui, sans doute, il en viendra
beaucoup des bouts du monde, qui s'assiéront au banquet de
Dieu, « et les fils du royaume seront jetés dehors, dit Jésus-
» Christ, dans les pleurs et les grincements de dents. » Ne
laissons point s'accomplir sur nous cette sinistre parole. Rani-
mons notre foi, et ne permettons pas que nos œuvres la dé-
mentent. Par la grâce de Dieu, nous sommes presque aux portes
de la Cité céleste ; ne laissons point entrer avant nous ceux
qui, hier encore, en étaient si loin. Nous sommes comme les
aînés de la grande famille ; ne nous laissons point devancer
par les nouveaux-venus et les étrangers. Qu'ils nous voient,

au contraire, en avant sur la route qui conduit au ciel. Précédons-les à ce divin royaume, où nous appellent nos pères dans la foi, les saints de Dieu. *Cum Abraham, Isaac et Jacob, in regno cœlorum* (1).

(1) Saint Matth. 8. 11.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE DEUXIÈME VOLUME, ET DES DISSERTATIONS
QUI LES SUBDIVISENT.



SECTION PREMIÈRE. — L'EUCHARISTIE-SACREMENT.

(SUITE.)

Cinquième Dissertation. L'Eucharistie est nécessaire de précepte divin. Lois de l'Eglise à ce sujet. Première communion des enfants	1
Sixième Dissertation. Effets de l'Eucharistie. Dispositions nécessaires pour en approcher dignement. Trois sortes de communions. Visites au Saint-Sacrement. Processions.	9

SECTION DEUXIÈME. — L'EUCHARISTIE-SACRIFICE.

Première Dissertation. Nature du Sacrifice en général ; son origine aussi ancienne que le monde. Le Sacrifice établi par Jésus-Christ dans son Eglise, est un véritable sacrifice, réunissant toutes les conditions qui constituent le sacrifice proprement dit.	20
Deuxième Dissertation. Excellence du Sacrifice de la messe. Sa supériorité sur tous les sacrifices de l'ancienne loi, dont il réunit tous les caractères et toutes les fins au plus haut degré de perfection. On ne l'offre ni à la très sainte Vierge, ni aux saints, mais à Dieu seul.	27
Troisième Dissertation. Exposition abrégée des cérémonies de la Messe, et des prières dont elle se compose.	35

CHAPITRE CINQUIÈME.

La Pénitence.

Première Dissertation. Bonté de Dieu dans l'établissement du sacrement de Pénitence. Définition de ce mot. Deux sortes de pénitences, l'une intérieure, l'autre extérieure. La première n'est qu'une vertu ; la seconde est un sacrement de la loi nouvelle. Caractère et avantages de la pénitence intérieure.	64
Deuxième Dissertation. Pénitence extérieure, sacrement de la loi nouvelle. Différence entre ce sacrement et celui du Baptême. Sa matière, sa forme et son ministre.	72
Troisième Dissertation. Parties de la Pénitence. La Contrition. Ce que l'on doit entendre par ce mot. Deux sortes de contritions. Qualités nécessaires à une véritable contrition.	82
Quatrième Dissertation. Suite des parties de la Pénitence. La Confession. La confession sacramentelle est d'institution divine. Son usage non interrompu jusqu'à nos jours. Elle est d'obligation pour tous les fidèles sans distinction, non-seulement de précepte divin, mais de précepte ecclésiastique. Ses avantages ; qualités qu'elle requiert pour être bonne.	103
Cinquième Dissertation. Suite des parties de la Pénitence. La Satisfaction. Qu'est-ce que la satisfaction ? D'où elle tire toute sa vertu. La satisfaction volontaire ne doit pas être confondue avec la satisfaction sacramentelle. Ce qu'on entend par œuvres satisfactoires. Leur nécessité et leurs avantages. Ancienne discipline de l'Eglise par rapport à la satisfaction.	129
Sixième Dissertation. Sur les Indulgences. Qu'est-ce que l'on entend par indulgences ? L'Eglise a-t-elle le pouvoir d'en accorder ? D'où les indulgences tirent-elles leur prix ? Différentes sortes d'indulgences. Ce qu'il faut faire pour gagner les indulgences. Peut-on les appliquer aux morts ? Objections des impies et des hérétiques.	146

CHAPITRE SIXIÈME.

L'extrême-Onction.

Première Dissertation. Utilité pour les chrétiens de bien connaître ce sacrement. L'Extrême-Onction est un des sacrements

de la loi nouvelle. Jésus-Christ seul en est l'auteur. Quel en est le ministre ? Sa matière et sa forme. 161

Deuxième Dissertation. Manière d'administrer l'Extrême-Onction.	
A qui doit-on l'administrer ? Peut-on réitérer ce sacrement ?	
Est-il absolument nécessaire pour le salut ? Quelles dispositions	
demande l'Extrême-Onction dans ceux qui la reçoivent ? Quels	
sont les effets de ce sacrement	169

CHAPITRE SEPTIÈME.

L'Ordre.

Première Dissertation. Le sacrement de l'Ordre a été établi pour former sur la terre un ministère visible. Combien il importe à tous les fidèles d'en connaître la nature. Nécessité de la vocation à l'état ecclésiastique. Marques auxquelles on peut la reconnaître. Dangers de s'y ingérer de soi-même. Suites funestes du défaut de vocation.	178
Deuxième Dissertation. Sur les irrégularités.	187
Troisième Dissertation. Pourquoi le nom d'Ordre a été donné au sacrement qui institue les ministres de l'Eglise. L'Ordre à tous les caractères d'un véritable sacrement. L'Evêque seul en est le ministre.	189
Quatrième Dissertation. Effets du sacrement de l'Ordre . . .	194
Cinquième Dissertation. Tableau de la hiérarchie ecclésiastique. Tonsure. Ordres mineurs.	199
Sixième Dissertation. Suite du même sujet. Ordres majeurs. Le Sous-Diaconat.	208
Septième Dissertation. Suite du même sujet. Le Diaconat. La Prêtrise.	216
Huitième Dissertation. Suite du même sujet. L'Episcopat. .	226
Neuvième Dissertation. De la profession religieuse ; des Ordres monastiques ; des congrégations régulières et séculières. . .	232

CHAPITRE HUITIÈME.

Le Mariage.

Première Dissertation. Origine, nature et définition du Mariage.	246
Deuxième Dissertation. En quoi consiste l'essence du Mariage.	
Le lien du Mariage est indissoluble. Du Divorce.	257

Troisième Dissertation. Quels sont les fins que l'on doit se proposer en entrant dans l'état du Mariage. Devoirs des époux chrétiens.	264
Quatrième Dissertation. Cérémonies du Mariage.	273
Cinquième Dissertation. Sur les empêchements de Mariage. Empêchements prohibants; empêchements dirimants.	279
EMPÊCHEMENTS PROHIBANTS : 1 ^o Le temps. 2 ^o Les fiançailles. 3 ^o Le vœu simple de chasteté.	280
EMPÊCHEMENTS DIRIMANTS : 1 ^o L'erreur. 2 ^o La condition servile. 3 ^o Le vœu. 4 ^o La parenté, 5 ^o Le crime. 6 ^o La différence de religion. 7 ^o La violence. 8 ^o L'engagement dans les ordres sacrés. 9 ^o Un premier mariage subsistant. 10 ^o L'honnêteté publique. 11 ^o L'affinité. 12 ^o La clandestinité. 13 ^o L'impuissance. 14 ^o Le rapt	281



TROISIÈME PARTIE. — SUR LE DÉCALOGUE.

CHAPITRE PREMIER.

SUR LE DÉCALOGUE EN GÉNÉRAL.

Première Dissertation. Excellence de la loi divine. Qu'est-ce que le Décalogue? Epoque et circonstances de sa promulgation. Sa division en deux tables. Nombre et nature des commandements inscrits sur chacune d'elles. Le Décalogue renferme en substance tous les devoirs de l'homme.	315
Deuxième Dissertation. Jésus-Christ a fait du Décalogue la loi générale des chrétiens. Tous doivent le connaître, le graver dans leur mémoire, et en garder fidèlement les commandements, dont l'accomplissement est d'une nécessité indispensable au salut	325

CHAPITRE DEUXIÈME.

Premier Commandement.

Première Dissertation. Quel est le culte que l'on doit à Dieu ?

Des vertus Théologiques. Qu'est-ce que la Foi? De la foi habituelle. De la foi actuelle. De la foi implicite. De la foi explicite. Quelles sont les vérités qu'il faut nécessairement croire pour être sauvé? Différence entre la foi, vertu théologale, et la foi humaine. Où se trouve le dépôt de la foi.	336
Deuxième Dissertation. Nécessité pour le salut d'une profession extérieure de la foi. Est-on obligé de faire des actes de foi, et dans quelles circonstances doit-on les faire? Des péchés contre la foi	344

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

PRÉCIS

DE LA

DOCTRINE CATHOLIQUE

TOME TROISIÈME.

PRÉCIS

DE LA

DOCTRINE

CATHOLIQUE

PAR

M. L'ABBÉ BERTRAND

AUMÔNIER DE LEURS MAJESTÉS LE ROI LOUIS ET LA REINE HORTENSE,

Précepteur (jusqu'en 1824) **de S. M. Napoléon III,**

ANCIEN VICAIRE-GÉNÉRAL DE NANCY.

OUVRAGE APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.

Si quis aliter docet, et non acquiescit sanis
sermonibus Domini nostri Jesu Christi, superbus
est, nihil sciens....

Si quelqu'un enseigne autrement, et ne se
soumet point aux salutaires instructions de No-
tre Seigneur Jésus-Christ, c'est un orgueilleux,
qui ne sait rien....

1re Ep. de saint Paul à Timothée. c. 6, v. 3.

TOME TROISIÈME.

PARIS
AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES SAINTS-PÈRES, 66.

—
1860



TROISIÈME PARTIE



SUR LE DÉCALOGUE

Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.

Si vous voulez entrer en la vie, gardez les commandements.

S. MATTHIEU, chap. 19, v. 17.



(SUITE.)

TROISIÈME DISSERTATION.

L'ESPÉRANCE

Qu'est-ce que l'espérance ? Il ne faut pas confondre cette vertu avec la foi. Dieu et la béatitude éternelle en sont l'objet. On peut espérer dans les créatures, mais d'une manière secondaire et relative au salut. Est-on obligé pendant sa vie de produire des actes d'espérance, et en quelles circonstances doit-on les faire ? Quels sont les péchés contre l'espérance ?

L'espérance a pour objet propre et principal le ciel, et le bonheur suprême que la bonté de Dieu nous y réserve. Le péché a dépouillé l'homme de ce noble héritage, auquel le Créateur l'avait destiné en le faisant sortir du néant. C'en était fait de cette félicité, si Dieu n'avait laissé tomber sur lui un regard de miséricorde. Il daigna se souvenir qu'il était l'ouvrage de ses mains; et pour l'aider à se relever de sa chute, il envoya son Fils unique dans le monde, pour lui rouvrir les portes de ce lieu de délices, d'où ses fautes le tenaient banni.

La vie de l'homme, sur la terre, est un point presque imperceptible dans l'immense éternité. Sa durée est incertaine et renfermée dans de courtes limites; ses biens les plus vantés sont périssables; ses joies les plus aimées s'évanouissent en présence du tombeau. « Ici-bas, dit le pieux auteur de l'Imitation (1), l'homme est souillé par beaucoup de » péchés, troublé par les passions, agité par la crainte, déchiré » par mille soins divers, possédé par la vanité, aveuglé par » l'erreur, abattu par le travail, assiégé par les tentations, » amolli par les délices, tourmenté par la pauvreté. » Au spectacle de tant de misères, et pour lui en rendre plus supportable le pénible fardeau, la foi oppose la pensée et l'espérance du ciel. Là plus de souffrances, plus de larmes, plus de tristesse, plus de combats, plus de péchés. Un torrent de joies sans mélange inondera à jamais le cœur des habitants de cet heureux séjour. Mais quel n'est point l'aveuglement des enfants des hommes! « Ils sont appesantis, dit l'Écriture (2), » et ils n'aiment plus que la vanité et le mensonge. » Loin de ressentir « cette douleur d'attente que répand dans l'âme, dit le » Sage (3), l'espoir différé, » la plupart d'entre eux connaissent à peine de nom la vertu d'espérance, et ils en renvoient la pratique aux derniers moments d'une vie passée tout entière dans l'oubli de celle qui doit lui succéder, et qui devait faire l'objet de leurs désirs. Il est donc d'une haute importance pour les chrétiens, de s'instruire sur l'excellence d'une vertu qui n'est pas moins nécessaire que la foi, pour arriver au ciel, notre vraie patrie.

L'espérance peut se définir une vertu surnaturelle, par laquelle nous attendons avec une ferme confiance, de la bonté de Dieu et de son secours tout-puissant, la félicité éternelle et les moyens d'y parvenir. C'est une vertu *surnaturelle*; elle est une grâce de celui duquel descend tout don parfait (4). C'est

(1) Imitation, liv. 3. chap. 48. (2) Ps. 4. 3. (3) Prov. 13. 12. Spes, quæ differtur, affligit animam. (4) Epît. de Saint Jacq. 1, 17.

lui, en effet, qui la communique à nos âmes; « car il est, dit » saint Paul (1), *le Dieu de l'espérance*, qui nous comble de » paix et de joie, afin que notre espérance croisse toujours de » plus en plus par la vertu du Saint-Esprit. »

C'est par l'espérance que *nous attendons le bonheur du ciel*. Quels que soient les obstacles qui s'y opposent, et de la part du démon, et du côté du monde ou de notre propre faiblesse, nous pouvons toutefois y prétendre, en nous appuyant sur la promesse de Dieu. « Car Dieu, dit l'Écriture (2), n'est pas, comme » l'homme, capable de mentir. Quand il a dit une chose, ne » la fera-t-il pas? Et quand il a parlé, n'accomplira-t-il pas sa » parole? » Nous attendons ce bonheur ineffable avec une ferme confiance. L'Esprit saint nous assure, dans les termes les plus forts et à diverses reprises, que notre espérance ne peut être trompée, ni confondue. Saint Paul nous la représente comme une ancre solidement fixée au rivage (3), qui tient notre âme en paix dans la tempête et lui fait trouver le calme au milieu même de l'agitation et du tumulte des flots. Dans les traversées périlleuses, quand les vents se déchaînent sur l'Océan, quand de sombres nuages ont caché le soleil, le pilote fait jeter l'ancre, et voilà que le vaisseau qui périssait retrouve presque un port au sein des mers. L'espérance est pour nous cette ancre de salut, dont les cordages ne se briseront point, si nous les attachons à la bienheureuse terre des vivants. La possession de Dieu, la vue intuitive et la jouissance de ce souverain bien, tel est l'objet premier de l'espérance, qui peut s'étendre aussi aux autres biens spirituels et temporels, pourvu qu'on les désire, et qu'on s'en serve comme de véhicules conduisant au salut, vers lequel tout en nous doit tendre et se rapporter, pendant toute la durée de notre pèlerinage.

(1) Rom. 15, 13. Deus autem spei repleat vos omni gaudio et pace in credendo, ut abundetis in spe et in virtute Spiritus sancti. (2) Nomb. 23, 19. (3) Hébr. 6, 19. Qui confugimus ad tenendam spem, quam sicut anchoram habemus animæ tutam ac firmam.

L'espérance est une des vertus les plus recommandées dans nos saintes Ecritures, comme si elles avaient voulu présenter à la fragilité de l'homme son plus ferme soutien. Il faudrait en citer tous les livres, j'ai presque dit toutes les pages, pour en recueillir ici les nombreux témoignages. « Vous » qui craignez le Seigneur, dit l'Ecclésiastique (1), *espérez en lui*, et sa miséricorde vous comblera de joie. Jamais homme *espérant en lui* n'a été confondu. Car le Seigneur est bon et clément ; il pardonne les péchés au jour de l'affliction, et il est le protecteur de tous ceux qui le cherchent. » « Que le Seigneur est bon à ceux qui *espèrent en lui*, » dit un prophète (2). « Heureux ceux qui *espèrent en vous*, ô mon Dieu, » s'écrie David ; ils se réjouiront dans les siècles des siècles (3). » « Mieux vaut *espérer en Dieu*, conclut-il, que dans le secours des princes et des rois (4). » « Quand même il me briserait, disait le saint homme Job (5), *j'espérerai en lui*, » tant je suis assuré de sa miséricorde et de l'infailibilité de ses promesses.

C'est en Dieu seul que nous devons placer notre espérance. Le prophète Jérémie nous y exhorte en ces termes (6) : « Voici ce » que dit le Seigneur : Maudit l'homme qui espère en l'homme , » ou qui s'appuie sur un bras de chair, et dont le cœur s'éloigne » de l'Eternel. Il sera semblable aux bruyères stériles, qui » croissent dans le désert. Heureux l'homme, au contraire, qui » se confie en Dieu, et dont le Seigneur est l'espérance. Il sera

(1) Ecclésiastic. 2, 9. (2) Qui timetis Dominum, sperate in illum, et in oblationem veniet vobis misericordia. Nullus speravit in Domino, et confusus est. Jér. Lament. 3. 25. Bonus est Dominus sperantibus in eum. (3) Ps. 5. 12. (4) Ps. 117 9. Bonum est sperare in Domino, quàm sperare in principibus. (5) Job. 13, 15. Si occiderit me, in ipso sperabo. (6) Jérém. 17. 5. et suiv. Maledictus homo qui confidit in homine, et ponit carnem brachium suum, et à Domino recedit cor ejus. Benedictus vir qui confidit in Domino, et erit Dominus fiducia ejus. Et erit quasi lignum quod transplantatur super aquas.... Et erit folium ejus viride, nec aliquandò desinet facere fructum.

» semblable à un arbre planté au bord des eaux, dont le feuillage est toujours verdoyant, et qui ne cesse de donner des fruits. »

Il est permis néanmoins d'espérer secondairement dans les créatures, lorsqu'elles peuvent contribuer à notre salut. C'est ainsi que nous invoquons les Anges et les Saints, pour obtenir par leur intercession les moyens d'arriver à la félicité éternelle ; et comme aucun d'eux ne s'y intéresse plus vivement, ni avec plus de crédit que Celle à qui Jésus, mourant sur la croix, nous a donnés pour fils dans la personne du disciple bien aimé (1), l'Eglise, pleine de confiance dans sa miséricorde et sa protection toute puissante, ne craint pas, en lui adressant ses hommages, de la saluer comme l'espoir des chrétiens, *SPES NOSTRA, SALVE*. Mais, selon la doctrine de saint Thomas, nous ne considérons les habitants du ciel que comme des intermédiaires et des agents (2), auxquels Dieu, qui est la cause première de notre salut, veut bien nous permettre d'avoir recours, et dont il daigne admettre, à notre bénéfice, l'heureuse intervention.

Quelque juste et quelque fondée que soit notre espérance, elle ne doit jamais être exempte d'une certaine crainte, puisqu'il est assuré que, malgré les promesses et la bonté de Dieu, nous pouvons nous perdre sans retour, et que « nul homme ne » sait s'il est digne d'amour ou de haine (3). » « Que ceux donc » qui se croient fermes, prennent garde de tomber, ajoute » l'apôtre (4) ; et que chacun opère son salut avec crainte et » tremblement (5), dans les travaux, dans les veilles, dans les » aumônes, dans les prières, dans les tribulations, dans les » jeûnes, dans une vie pure et sainte (6). » Si nous ne pouvons pas même prononcer le saint nom de Jésus sans le se-

(1) Ev. saint Jean, 19 26. Ecce mater tua... Ecce filius tuus. (2) 2^e quest. artic. 4. (3) Eccl. 9. 1. Nescit homo utrùm amore an odio dignus sit. (4) 1 Cor. 10. 12. Qui se existimat stare, videat ne cadat. (5) Philipp. 2. 12. Cum metu et tremore vestram salutem operamini. (6) 2 Cor. 6. 5. 6.

cours de Dieu, combien devons-nous donc nous défier de nos forces, de nos résolutions, de notre vertu, de nous-mêmes en un mot, dans cette grande lutte qui nous prend au berceau, et dont notre lit de mort sera le dernier champ de bataille ? Espérons donc en Dieu puisqu'il nous a promis son assistance ; mais craignons le démon toujours si acharné ; craignons le monde avec ses séductions et ses mille dangers ; et défions-nous surtout de notre propre faiblesse, de notre imagination, de nos sens, qui sont presque toujours les affidés ou les complices des ennemis de notre salut.

On est tenu, dès qu'on a atteint l'âge de raison, de faire de temps en temps des actes d'espérance, puisque cette vertu n'est pas moins nécessaire que la foi pour être sauvé. « Ce » sont comme deux sœurs, dit saint Bernard (1), unies entre » elles par les mêmes pensées et les mêmes affections ; l'une » attend et espère ce que l'autre croit devoir arriver. Voilà, » dit la première, les biens immenses et ineffables que Dieu » prépare à ses serviteurs ; et l'espérance répond : Ces biens, je » les attends. »

On doit principalement faire des actes d'espérance : 1^o Lorsqu'on est tenté contre cette vertu. 2^o Lorsqu'on se dispose à recevoir quelque sacrement, et particulièrement celui de pénitence. Car il manquerait quelque chose à la contrition, si nécessaire à la justification du pécheur, si elle n'était soutenue et accompagnée de l'espérance du pardon. 3^o A l'article de la mort. C'est alors qu'il est plus urgent que jamais de se jeter avec une sainte confiance entre les bras de la bonté divine, et de fixer ses regards vers le séjour de la bienheureuse immortalité. Les terreurs de la mort se dissipent pour le chrétien, qui dans ce suprême combat, « lève les yeux vers les saintes

(1) Sermon 10^e sur le ps. 90. *Nempè germana fidei speique cognatio est, ut quod illa futurum credit, hæc sibi incipiat sperare futurum... Dicit ergò fides : Parata sunt magna et inexogitabilia bona à Deo fidelibus suis. Dicit spes : Mihi illa servantur.*

» montagnes (1), d'où il attend sa force, » et qui plein de repentir en même temps que d'espérance, forme les mêmes vœux que David proscriit et fugitif. « J'ai demandé à Dieu, » s'écrie-t-il avec lui, une seule grâce, et je la lui demanderais sans cesse ; c'est d'habiter dans sa sainte maison (2), et d'en » contempler les délices ; » ou bien, « Mon âme désire ardemment vos parvis, Dieu des vertus ; elle se sent défaillir par l'ardeur de ses vœux (3). » Ou bien encore : « Je me suis » réjoui, lorsqu'il m'a été dit : Nous irons dans la maison du » Seigneur (4). » 4° Dans les traverses et les tribulations, dont toutes les routes de cette vallée d'exil sont parsemées. Dieu, dans des vues de justice et de miséricorde, met quelquefois à de rudes épreuves, la patience et la soumission de ses serviteurs. Que doit faire un chrétien lorsque l'adversité vient ainsi frapper à sa porte ? Ranimer sa confiance en la bonté divine ; détourner son regard des biens terrestres, qui lui échappent par l'injustice des hommes ou par d'autres revers, pour le reporter vers les biens infinis qui lui sont préparés dans un monde meilleur ; se consoler dans cette douce attente, et dire avec saint Paul (5) : « Soutenus par l'espérance de la » gloire des enfants de Dieu, nous nous glorifions dans nos » afflictions, sachant que l'affliction produit la patience ; la » patience, l'épreuve ; l'épreuve, l'espérance. Or, l'espérance » ne confond point. » Si le même apôtre ne nous interdit pas une douleur raisonnable quand la mort nous ravit nos amis ou nos proches, il veut que cette douleur soit adoucie par la pensée que nous les reverrons un jour, et qu'elle ne ressemble pas « à la tristesse de ceux qui n'ont point d'espérance (6). »

On pèche contre l'espérance par désespoir ou par présomp-

(1) Ps. 120. 1. (2) Ps. 26. 7 et 8. Unam petii à Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini. (3) Ps. 83. 1. Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini. (4) Ps. 121. 1. Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus. (5) Rom. 5. 2 et suiv. (6) Thess. 4. 13. Ut non contristemini sicut et cæteri, qui spem non habent.

tion, deux excès également funestes et criminels. Par désespoir; 1^o Quand on se persuade qu'on n'obtiendra jamais le pardon de ses fautes à cause de leur nombre et de leur énormité, parce qu'on fait alors la plus grande des injures au sang divin dont la croix fut rougie et inondée, et dont une seule goutte eût suffi pour laver tous les péchés du monde. Tel fut le crime de Caïn, qui au lieu d'apaiser par ses larmes et son repentir la juste colère de Dieu contre son fraticide, répondit aux reproches qui lui en étaient faits, « que son iniquité était » trop grande pour qu'elle lui fût remise (1). » Tel fut encore le crime de Juda, dont la perte fut moins le fruit de son infâme trahison, que la suite du désespoir auquel il se livra. « Pour » avoir refusé de se tourner vers Dieu par la pénitence, dit » saint Léon (2), il devint le plus malheureux des hommes, » comme il s'en était montré le plus méchant. » Il justifia, plus par son désespoir que par son déicide, ces terribles paroles de Jésus-Christ : « Il lui eût été bon de n'être point né (3). » « Que » la crainte du Seigneur, dit saint Augustin, ne détruise pas » en vous l'espoir en sa bonté (4). Vous craignez Dieu, dites- » vous, parce que vous êtes pécheur ? Mais de qui attendez- » vous du secours contre Dieu ? A qui recourrez-vous ? Que » ferez-vous ? Vous voulez fuir loin de lui ? Fuyez plutôt vers » lui. Vous fuyez sa colère ? Jetez-vous dans les bras de sa » clémence. Vous obtiendrez votre grâce, si vous avez con- » fiance en sa miséricorde, et si vous évitez à l'avenir le » péché. »

2^o Lorsqu'on désespère de surmonter jamais les mauvais penchans de son cœur, parce qu'on a fait une longue expé-

(1) Gen. 4. 13. (2) 3^e sermon sur la Passion. (3) Saint Matth. 26. 24. (5) Saint Aug. sur le ps. 146. Sic time Dominum, ut speres in misericordiâ ejus. Si sic times Deum, quia peccator es, à quo accepturus es auxilium adversus Deum ? Quò iturus ? Quid facturus ? Vis ab illo fugere ? Ad ipsum fuge. Vis fugere ab irato ? Fuge ad placatum. Placabis autem eum, si speres in misericordiâ ejus, atque de cætero peccare caveas.

rience de sa fragilité et qu'on la sent chaque jour devenir plus grande et plus irrémédiable, comme si la grâce de Dieu, quand on s'appuie sur elle, n'était point toute puissante pour briser tous les jougs et faire triompher de toutes les passions, même de celles qui ont pour appoint les habitudes les plus invétérées. Par ce découragement, on s'endurcit peu à peu dans le crime; Dieu se retire, les remords s'étouffent, la source des grâces se dessèche et tarit, et l'on devient semblable à ces païens dont parle l'apôtre saint Paul (1), « lesquels *ayant perdu toute* » *espérance*, s'abandonnèrent à la dissolution, et se plongèrent » en toute sorte d'impuretés. »

3^e Lorsque se défiant de la Providence, aux jours de l'adversité, on se laisse entraîner au souci de l'avenir et à des inquiétudes immodérées. Notre-Seigneur condamne hautement dans l'Evangile cette sorte de défiance. Voici ses propres paroles : « Ne vous inquiétez pas comme les païens, et ne » dites pas comme eux : Que mangerons-nous ? Que boirons- » nous ? De quoi nous vêtirons-nous ? Regardez les oiseaux du » ciel; ils ne sèment ni ne moissonnent, et votre Père céleste » les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Voyez » les lis des champs; ils ne travaillent ni ne filent; or je vous » dis que Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'était pas » vêtu comme l'un d'eux. Si Dieu revêt ainsi l'herbe des prai- » ries, qui sera jetée demain dans la fournaise, vous aban- » donnera-t-il, hommes de peu de foi ? Ne vous inquiétez donc » pas du lendemain; à chaque jour suffit sa peine (2). » Ces paroles, du reste, ne défendent ni une sollicitude raisonnable, ni une sage prévoyance relativement aux besoins de la vie. Telle est même la condition de l'homme ici-bas que sa subsistance doit être le produit de son travail : « Tu mangeras ton » pain à la sueur de ton front, » fut-il dit au premier des pé-

(1) Ephés. 4. 19. Qui desperantes, semetipsos tradiderunt impuditiæ, in operationem immunditiæ omnis... (2) Saint Matth. 6. 25 et suiv.

cheurs (1); » et pour apprendre à l'homme que c'est à ce prix que l'on acquiert les biens de ce monde, le Saint-Esprit le renvoie à la fourmi, qui amasse en été, dans les petits souterrains qui lui servent de greniers, les provisions dont elle se nourrira pendant l'hiver (2).

C'est souvent contre les gens de bien que l'ennemi du salut se sert avec succès de l'arme du désespoir. La crainte qu'ils n'échappent à ses poursuites par leur fidélité dans le service de Dieu, le pousse à leur suggérer les pensées les plus tristes et les plus accablantes de scrupule et de découragement. Il en assiège surtout l'esprit de ceux qui cherchent à purifier une longue carrière de crimes dans les larmes de la pénitence, en présentant sans cesse à leur imagination effrayée les rigueurs et les droits de la justice de Dieu, sans y laisser entrer les consolations de sa miséricorde.

La présomption, au contraire, second excès par lequel on pèche contre l'espérance, est la ruse qu'il réserve aux amateurs du monde, aux chrétiens lâches et corrompus. Il leur persuade que la multitude et la prolongation de leurs désordres ne mettront point obstacle à la bonté divine ; que Dieu ne leur refusera pas la grâce de la conversion ; qu'ils peuvent, en conséquence, sans compromettre leur salut éternel, renvoyer à leur dernier jour une pénitence, sur laquelle ils comptent, hélas ! témérairement, « oubliant, dit saint Augustin, que si » Dieu a promis le pardon au pécheur repentant, il n'a promis » à personne le lendemain. » L'Écriture a pris soin de nous prémunir contre cette illusion, si commune et si déplorable. Bien loin de tranquilliser le pécheur qui ne veut pas mettre fin à une vie criminelle, elle lui ordonne « de n'être pas sans » crainte même sur les offenses qui lui ont été remises (3); »

(1) Gen. 3. 19. In sudore vultus tui vesceris pane. (2) Prov. 6. 6. Vade ad formicam, ô piger, et considera vias ejus, et disce sapientiam; quæ... parat in æstate cibum sibi, et congregat in messe quod comedat. (3) Ecclésiastiq. 5. 5.

elle l'exhorte « à ne pas ajouter péché sur péché; » elle lui rappelle que Dieu ne le laisse point vivre pour lui donner le temps de l'offenser (1). » Et pour le réveiller de cette fausse sécurité dans laquelle il s'endort, elle lui tient ce langage (2) : « Ne dites pas : la miséricorde du Seigneur est grande; il aura compassion de mes nombreux excès. Car son indignation est prompte comme sa clémence. Ne différez donc point à revenir au Seigneur, et ne remettez pas de jour en jour; car sa colère éclatera soudain, et il vous perdra au jour de la vengeance. » L'heure de la mort, en effet, est le secret de Dieu; sa faux redoutable n'épargne ni l'âge, ni le sexe, ni le rang. On dirait même qu'elle se plaît à choisir ses nombreuses victimes parmi ceux qui se croient le plus à l'abri de ses coups, et qui ne veulent la voir que dans un lointain imaginaire. Les morts subites sont un fléau particulier à notre siècle, et comme le châtiment de l'affaiblissement de la foi. Le Fils de Dieu, d'ailleurs, nous a prévenus de nous tenir toujours prêts, « parce qu'il viendra, dit-il, à l'heure où nous n'y penserons point (3). » Et quand bien même nous ne serions point surpris par une mort imprévue, ne remettons pas à nos derniers instants notre pénitence. Le temps de la maladie est rarement celui d'un vrai retour à Dieu; de grands et nombreux obstacles, provenant des circonstances mêmes auxquelles on aimait à rattacher les plus beaux projets de conversion, la rendent d'ordinaire, en ce triste moment, bien difficile.

On pêche aussi par présomption, lorsqu'on se repose sur le peu de bonnes œuvres qu'on a pu faire, sans songer que

(1) Ibid. 15. 21. Nemini dedit spatium peccandi. (2) Ecclésiastiq. 5. 6 et suiv. Et ne dicas : misratio Domini magna est, multitudinis peccatorum meorum miserebitur. Misericordia enim et ira ab illo citò proximant... Non tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem. Subitò enim veniet ira ejus, et in tempore vindictæ disperdet te. (3) Ev. saint Luc, 12. 40. Et vos estote parati, quia quâ horâ non putatis, filius hominis veniet.

l'amour de Dieu peut seul leur donner quelque prix pour le ciel ; ou bien, lorsque se confiant dans les appuis humains et dans ses propres forces, on espère y trouver assez de secours, en dehors de la grâce, pour se convertir et pour persévérer.

Enfin, pour peindre ici sous leurs véritables traits le désespoir et la présomption, nous emprunterons à saint Augustin les réflexions suivantes (1) : « La présomption et le désespoir, » dit-il, sont aussi funestes l'une que l'autre au pécheur. » Ecoutez la voix de celui qui désespère : C'en est fait, dit-il, » ma damnation est certaine ; pourquoi ne me livrerais-je pas » à mes penchants ? Entendez le présomptueux : La clémence » divine est infinie, dit-il, quand je reviendrai à Dieu, il me » pardonnera certainement mes péchés ; pourquoi ne ferais-je » pas tout ce qui me plaît ? Le premier désespère, et il continue de pécher ; le second espère, et il n'en continue pas » moins, lui aussi, de pécher. Ces deux excès sont donc également dangereux, et par cela même également à craindre. » L'un et l'autre conduisent au même abîme. »

(1) Saint Aug. sur le ps. 144. Et spes et desperatio timenda est in peccatis. Audi vocem desperantis : Jam, inquit, damnandus sum, quare non facio quidquid volo ? Audi et vocem sperantis : misericordia Domini magna est ; quandò me convertero, dimittet mihi omnia ; quare non facio quidquid volo ? Desperat ut peccet ; sperat ut peccet. Utrumque metuendum est, utrumque periculosum ; vae à desperatione, vae à perversa spe.



QUATRIÈME DISSERTATION.

LA CHARITÉ.

Le précepte de la charité est renfermé implicitement dans le Décalogue. La charité est la plus grande des vertus théologiques. Sa durée est éternelle. Raisons qui nous obligent d'aimer Dieu. De quelle manière on doit l'aimer. Caractères de la charité. Marques auxquelles on peut la reconnaître. Est-on obligé de faire des actes d'amour de Dieu? Quelles sont les occasions où l'on doit en produire? Péchés contraires à la charité.

Le plus ancien, le plus grand et le plus indispensable de tous les préceptes, est sans contredit celui de l'amour de Dieu. Son origine remonte à la création et au berceau même du genre humain, puisque l'homme n'a reçu l'existence que pour aimer l'Être souverain, dont il a tout reçu. Cette loi est moins une loi qu'un don et un bienfait de la divinité, bienfait si grand, qu'il a fait dire à saint Augustin avec un étonnement égal à l'effusion de sa reconnaissance : « Que vous suis-je, ô mon Dieu (1), pour que vous m'ordonniez formellement de vous aimer, et que vous me menaciez, si je ne vous aime pas, des plus grands maux? Le plus grand de tous les maux, n'est-ce pas celui de ne point vous aimer? »

Quoique le commandement de l'amour de Dieu ne soit pas exprimé en termes positifs dans le Décalogue, il se trouve en substance dans ces deux mots : JE SUIS LE SEIGNEUR VOTRE DIEU. Créateur de tout ce qui existe, maître suprême de toute la nature, il a des droits certains aux hommages de l'homme, le seul être sur la terre qui soit doué de raison et d'intelligence. Or, les saints nous assurent « qu'on ne peut rendre à Dieu ce devoir,

(1) Saint Aug. Confessions, liv. 1, chap. 5. Quid tibi sum ipse, ut amari te jubeas à me, et, nisi faciam, irascaris mihi, et mineris ingentes misérias? Parva-ne ipsa est, si non amem te?

» qu'en l'aimant (1). » Divinement inspiré, Moïse l'avait compris, et il avait désigné l'amour de Dieu comme la base du culte nouveau qu'il était chargé d'établir parmi les Juifs. « Ecoute, ô Israël, leur avait-t-il dit (2) de la part de Dieu » dont il était l'envoyé et l'interprète, tu aimeras le Seigneur » ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes » tes forces. »

Ce commandement a toujours été regardé, même dans l'ancienne loi, comme le plus important et le plus grand des préceptes. Nous en trouvons la preuve dans la réponse d'un scribe à Notre-Seigneur. Cet homme, « pour le tenter (3), dit l'Evangile, lui avait demandé quel était le premier de tous les commandements. « Le voici, lui dit le Sauveur, en lui » citant textuellement le passage du Deutéronome, que » nous venons de rapporter : » « Tu aimeras le Seigneur ton » Dieu, etc... » « Maître, répondit le docteur (4), ce que vous » dites est très véritable. Aimer Dieu de tout son cœur, de » tout son esprit, de toute son âme, de toutes ses forces, et le » prochain comme soi-même, est quelque chose de plus grand » que tous les holocaustes et tous les sacrifices. » Jésus voyant, ajoute l'évangéliste, qu'il avait sagement répondu, lui dit : « Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu. » C'est qu'en effet, les hommages extérieurs ne sont agréables à la Divinité, qu'autant qu'elle est aimée sur la terre comme elle l'est dans le ciel par les Esprits qui environnent son trône, et qu'autant que les hommes s'entraînent eux-mêmes comme les fils d'un même père. Notre-Seigneur enseigne plus formellement la même doctrine dans un autre passage de l'Evangile, lorsqu'il

(1) Saint Aug. Lettre 140 à Honorat. *Nec colitur ille nisi amando.* (2) Dent. 6. 4 et 5. (3) Saint Matth. 22. 37. Saint Marc, 12. 30. (4) Saint Marc, 12. 34 et suiv. Et ait illi scriba : Benè, magister, in veritate dixisti... ut Deus diligatur ex toto corde, et ex toto intellectu, et ex totâ animâ, et ex totâ fortitudine ; et diligere proximum tanquàm seipsum, majus est omnibus holocaustibus et sacrificiis.

ajoute : « Ces deux préceptes renferment toute la loi et les » prophètes (1) ; » comme s'il disait : Tout ce que prescrivent les prophètes et la loi, se rapporte uniquement à ces deux grands objets, Dieu et le prochain. De là vient que saint Paul, pour préparer les Corinthiens au magnifique éloge qu'il allait leur faire de la charité, comme de la première et de la plus excellente de toutes les vertus, *major autem horum est caritas*, commence par leur dire qu'il va leur enseigner « une voie plus sûre (2) » pour arriver à la vie éternelle.

La charité est une vertu théologale et surnaturelle, qui nous porte à aimer Dieu pour lui-même et par dessus tout, et le prochain comme nous-mêmes, pour l'amour de Dieu. La charité est définie vertu *Théologale*, parce qu'elle a Dieu pour principal objet. Elle le considère, non dans quelques-unes, mais dans l'ensemble de ses divines perfections, et comme l'épouse des Cantiques, elle trouve « que tout en lui est aimable et digne de sa plus tendre affection (3). » La charité est dite *surnaturelle*, « parce qu'elle est répandue en nous par » le Saint-Esprit, » comme l'apôtre nous l'enseigne dans l'Épître aux Romains (4). La charité est justement appelée la reine des vertus, tant à cause de son excellence que des biens infinis qu'elle nous procure. Sa durée sera éternelle ; la foi n'existera plus dans le ciel, où nous verrons à découvert et sans voile, ce que nous n'apercevons ici-bas qu'obscurément « et à travers des énigmes (5). » L'espérance ne trouvera plus place dans le cœur des élus ; ils posséderont, sans craindre de les perdre, les biens qui sur la terre faisaient l'objet de leurs vœux et de leur attente. Mais la charité ne passera pas ; elle sera l'éternel lien qui attachera les bienheureux à Dieu, et qui les unira indissolublement eux-mêmes les uns aux autres, dans l'éternité.

(1) Saint Matth. 22. 20. In his duobus mandatis, universa lex pendet et prophetæ. (2) 1 Cor. 12. 31. (3) Cant. 5. 16. Totus desiderabilis. (4) Rom. 5. 5. (5) 1 Cor. 13. 12. Videmus nunc per speculum in ænigmate.

Les motifs qui nous portent à l'amour de Dieu, et la manière dont nous devons l'aimer, sont renfermés dans le texte même du précepte. Cette matière est si importante, et elle se trouve liée si intimement au salut, que je crois nécessaire de lui donner ici quelques développements. Voici les propres paroles de l'Écriture : « Vous aimerez *le Seigneur votre Dieu*, de » tout votre cœur, etc. » Il nous est donc ordonné de l'aimer, parce qu'il est *notre Seigneur*, et parce qu'il est *notre Dieu*. Son premier titre à notre amour, vient de son haut domaine et de son suprême empire sur toutes les créatures. Il en est *le Seigneur*, c'est-à-dire qu'il est le maître souverain et absolu de nos corps, de nos biens, de tout ce que nous sommes; donc il doit l'être aussi de nos cœurs. Dieu n'a donné à l'homme rien de meilleur, ni de plus précieux que la puissance d'aimer; il est donc souverainement juste que les actes de cette puissance, qui vient de lui, soient rapportés principalement à lui. Et pourtant, qu'il est peu de chrétiens qui puissent lui dire, sans mensonge, avec le Psalmiste (1) :- « Vous êtes » vraiment mon Dieu, *le Dieu de mon cœur* et mon partage » pour toute l'éternité! » Quel désordre et quelle confusion! Quoi donc, dit le Seigneur dans Jérémie (2), « la jeune fille » n'oublie pas ses vaines parures, ni l'écharpe qu'elle met sur » son sein; et voilà que mon peuple m'a oublié durant des » jours sans nombre! »

Si nous sommes obligés de l'aimer comme Notre-Seigneur, que ne lui devons-nous pas comme à notre Dieu? Il est notre premier principe et notre fin dernière. C'est de lui que nous sommes sortis; c'est à lui que nous devons retourner. Le cœur de l'homme n'est créé que pour Dieu; lui seul peut faire notre véritable paix, nous donner un plaisir solide, une joie dura-

(1) Ps. 72. 25. (2) Jérém. 2. 32. Nunquid obliviscetur virgo ornamenti sui, aut sponsa fasciæ pectoralis suæ? Populus verò meus oblitus est mei diebus innumeris.

ble. « Hors de son créateur, la créature, dit saint Augustin (1), » ne trouve qu'agitation, inquiétude et tourment; elle ne s'a- » paise qu'en se reposant en lui. » Mais l'obligation de l'aimer n'est-elle pas devenue bien plus étroite encore, depuis qu'il a daigné se faire homme pour nous racheter? Non content de nous avoir formés de ses mains, il nous a délivrés de celles du démon, à qui le péché nous avait asservis. Puisqu'il a bien voulu être tout à nous par miséricorde, soyons tout à lui par reconnaissance. C'est le motif que nous donne le disciple bien-aimé, lorsqu'il nous dit (2) : « Aimons donc Dieu, puisqu'il » nous a aimés le premier; » et l'Eglise, lorsqu'elle s'écrie dans un de ses cantiques : « Qui n'aimerait en retour le Dieu » qui nous a lui-même tant aimés (3)! »

Le précepte ne se borne pas à l'obligation d'aimer Dieu. Il nous prescrit encore la manière dont nous devons nous en acquitter. « La mesure qu'il faudrait garder en aimant Dieu, » serait, dit saint Bernard (4), de l'aimer sans mesure. » Mais Dieu, pour épargner nos recherches, et nous mettre à l'abri de toute erreur à ce sujet, a daigné nous en tracer lui-même les règles; il veut que nous l'aimions *de tout notre cœur, de toute notre âme et de tout notre esprit*.

1^o Nous devons aimer Dieu *de tout notre cœur* : c'est-à-dire que nous devons lui donner toutes nos affections, sans qu'il nous soit loisible de les partager entre lui et les créatures. Notre amour n'est dû qu'à lui seul; quand nous le transférons aux choses créées, c'est une sorte de vol que nous lui faisons. « On ne vous aime qu'à demi, mon Dieu, dit saint Augustin, » quand on aime en même temps que vous, quelque chose » qu'on n'aime pas pour vous (5). » Quels que soient les attrait,

(1) Confessions, liv. 1, chap. 1. Fecisti nos ad te, Domine, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te. (2) 1^{re} épît. saint Jean, 4. 19. (3) In hymno, Adeste, fideles. (4) Saint Bern., traité de l'amour de Dieu, chap. 1. Modus amandi Deum est amare sine modo. (5) Confessions, liv. 10, chap. 29. Minus te amat, qui tecum aliquid amat, quod non propter te amat.

d'ailleurs bien contestables, des créatures, nous ne devons les aimer qu'en Dieu et à cause de Dieu. Ainsi, ceux-là se trompent, qui croient pouvoir partager leur cœur entre Dieu et le monde : ce sont là « ces deux maîtres que l'on ne peut servir » ensemble (1), » sans que l'amour de l'un n'affaiblisse et ne tue l'amour de l'autre. Ce partage est nettement condamné dans ces paroles du prophète Osée (2) : « Leur cœur est *partagé* ; malheur à eux, dit le Seigneur. »

2° Nous devons aimer Dieu *de toute notre âme*. « Dieu » veut que nous lui donnions, dit saint Augustin, tous les » mouvements, toutes les actions de notre vie. En nous » mandant notre âme, qui en est le principe, il veut que » nous n'agissions que dans l'intention de lui plaire. » « Soit » donc que nous buvions, ajoute l'Apôtre, soit que nous man- » gions, quelque chose en un mot que nous fassions, faisons » tout pour la gloire de Dieu (3). » Dieu n'a voulu laisser dans notre cœur aucune partie vide de son amour, afin qu'il n'y eût là aucune aspiration, aucun battement qui ne fût pour lui seul.

3° Nous devons aimer Dieu *de tout notre esprit* : c'est-à-dire qu'il doit être l'objet habituel de nos pensées, que nous devons lui donner toute notre estime, le préférer à tout, l'apprécier au-dessus de tout, l'aimer par-dessus tout, et nous tenir continuellement disposés à perdre tout plutôt que de le perdre lui-même par le péché. C'est l'avertissement que donnait Josué aux Israélites : « Ayez soin sur toutes choses, leur di- » sait-il (4), et occupez-vous uniquement d'aimer le Seigneur, » votre Dieu. » Telle était la disposition de l'apôtre saint Paul, lorsqu'il disait aux Romains, avec une sainte confiance dans la grâce, à laquelle il se montrait d'ailleurs si fidèle : « Je

(1) Saint Matth., 6. 24. (2) Osée, 10. 2. (3) 1 Cor. 10. 31. *Sivè ergò manducatis, sivè bibitis, sivè aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite.* (4) Josué, 23. 11. *Hoc tantum diligentissimè præcavete, ut diligatis Dominum Deum vestrum.*

» suis certain (1) que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes ni les futures, ni aucune autre créature ne me pourra jamais » séparer de l'amour de Dieu. » C'est ce que l'Épouse des cantiques exprimait aussi dans cette courte sentence : « L'aimour est fort comme la mort (2), » c'est-à-dire que la charité agit à l'égard de l'âme, comme la mort à l'égard du corps : celle-ci nous retranche du nombre des vivants ; celle-là nous sépare de tout ce qui n'est pas Dieu.

Lorsque nous avons dit que toutes nos actions doivent être faites pour Dieu, nous n'avons pas voulu faire entendre qu'il fût nécessaire d'être actuellement et constamment occupés de Dieu. L'homme ne pourrait atteindre à une telle perfection, qu'il faut laisser aux heureux citoyens du ciel. Entièrement dégagés des soins terrestres, et n'ayant plus d'autre occupation que celle d'aimer Dieu, ils se portent vers lui avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils connaissent mieux ses amabilités infinies. Pour nous, qui ne le voyons que dans ses ouvrages et par la foi, il suffit que le désir de lui obéir et de lui plaire soit virtuellement le principe de nos actions, avec l'intention de n'en faire aucune en dehors de ce noble but ; elles se rapporteront ainsi toutes à Dieu, directement ou indirectement.

Quoique la charité nous oblige à aimer Dieu pour lui-même, parce qu'il est le premier et le principal objet de cette vertu, il nous est cependant permis de l'aimer et de le servir en vue de la récompense. Cette disposition était celle de David, lorsqu'il disait (3) : « J'ai incliné mon cœur à remplir vos préceptes, à cause de la récompense que vous y avez attachée. » Mais à l'exemple de ce saint roi, nous ne devons pas attendre,

(1) Rom. 8. 38. Certus sum enim quia neque mors, neque vita, neque angeli, neque principatus, neque virtutes, neque instantia, neque futura, ... neque creatura alia, poterit nos separare à charitate Dei. (2) Cant. 8. 6. Fortis est ut mors dilectio. (3) Ps. 118, 112. Inclinaui cor meum ad custodiendas justificationes tuas in æternum, propter retributionem.

en paiement de nos services, les biens de la vie présente, pour lesquels l'homme n'a point été créé. Il faut, en servant Dieu, nous proposer ce qui est la vraie fin de l'homme, celle à laquelle le créateur l'a surtout destiné, je veux dire le bonheur du ciel, qui consiste dans la vue de Dieu. C'est-là cette grande promesse qu'il fit à Abraham, lorsqu'après l'avoir choisi pour être le père du peuple illustre, d'où sortirait le salut du monde (1), il l'assura « qu'il serait *lui-même* sa récompense » infiniment grande (2); » promesse qui ne pouvait s'entendre ni de la nombreuse postérité de ce saint patriarche, ni de la terre de Chanaan, puisqu'Abraham ne connut jamais la jouissance de ces biens ; mais qui regardait la terre des vivants » dans laquelle il croyait fermement voir un jour les biens du » Seigneur (3). » Telle était aussi la pensée du Sauveur, lorsqu'il promettait à ses chers disciples la récompense de leur fidélité. Dans le sermon sur la montagne, la plus belle instruction qui ait jamais été faite aux hommes, le divin Maître, après avoir donné le titre de bienheureux à tous ceux qui boiront à longs traits dans la coupe des épreuves et des afflictions, à tous ceux que le monde maudira et persécutera à cause de lui, les exhorte à se réjouir et à tressaillir de joie, parce qu'une grande récompense leur est réservée, non sur la terre, mais *dans le ciel*, où ils auront le bonheur *de voir Dieu*, et d'y être honorés du nom de ses enfants (4). On pêcherait néanmoins contre la charité si l'on se proposait cette récompense, quelque divine qu'elle soit, pour fin première de l'amour de Dieu. La charité sincère ne peut admettre les vues intéressées de ceux qui ne chercheraient dans leur fidélité au service de Dieu, que le salaire promis, sans se mettre en peine de plaire à ce maître

(1) Ev. saint Jean, 4. 22. Quia salus ex Judæis est. (2) Gen. 15. 1. Ego ero merces tua magna nimis. (3) Ps. 26. 19. Credo videre bona Domini in terrâ viventium. (4) Saint Matth., 5. 3 et suiv. Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.

si grand et si digne d'occuper seul leur esprit et leur cœur.

C'est à l'école de l'Apôtre des nations qu'il faut apprendre ce qu'est la charité, qui constitue seule le véritable disciple de Jésus-Christ. Et, comme il est facile de se faire illusion et de croire qu'on la possède, lors même qu'on en est privé, parce que cette vertu doit être pure et dégagée de tout alliage comme l'or sortant du creuset, il faut examiner l'état de notre âme, et voir si nous portons avec nous les marques par lesquelles on peut juger, sans présomption, qu'on a reçu du ciel ce don si précieux.

Parler le langage des Anges (1), prédire l'avenir, pénétrer les mystères les plus cachés, avoir une science universelle, une foi capable de transporter les montagnes, distribuer tous ses biens aux pauvres, livrer son corps aux tourments du martyre ; ce sont là sans doute de grandes choses. Mais quelque grandes qu'elles semblent aux yeux des hommes et qu'elles soient en effet, « quand elles se trouveraient toutes réunies en moi, s'écrie saint Paul, *si je n'ai la charité, je ne suis rien ; tout cela ne me sert de rien* (2). Quelle est donc cette vertu, qui s'élève au-dessus des dons les plus éclatants, des lumières les plus étendues, des sacrifices les plus héroïques, et devant laquelle s'anéantit comme une vaine fumée, tout ce qui excite le plus l'estime et l'admiration des hommes ? C'est le même Apôtre qui va nous en instruire par l'énumération des qualités qui lui sont tellement propres, que sans elles, elle n'est plus qu'une apparence et une ombre d'elle-même.

« La charité, nous dit ce grand apôtre, est patiente et » douce ; elle n'est point envieuse ; elle n'est point témé-

(1) 1 Cor. 13. 1. 2. 3. Si linguis hominum loquar et angelorum, charitatem autem non habeam, factus sum velut æs sonans... Et si habuero prophetiam, et noverim mysteria omnia, et omnem scientiam ; et si habuero omnem fidem ita ut montes transferam... et si distribuero in cibos pauperum omnes facultates meas, et si tradidero corpus meum ita ut ardeam, charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest. (2) Ibid. v. 3.

» raire et précipitée ; elle ne s'enfle point d'orgueil ; elle n'est
 » point ambitieuse ; elle ne cherche point ses propres inté-
 » rêts ; elle ne se pique et ne s'aigrit point ; elle ne pense
 » point le mal ; elle ne se réjouit point de l'iniquité, mais
 » elle se réjouit de la vérité ; elle tolère tout, elle croit tout,
 » elle espère tout, elle souffre tout (1). »

La charité est *patiente* ; elle reçoit sans se plaindre les afflictions, les épreuves, l'adversité. Elle répète avec Job, à chacun des revers qui lui arrivent : « Le Seigneur me l'avait donné, » le Seigneur me l'a ôté... que son nom soit béni ! » Et comme celles de ce saint homme, « ses lèvres ne profèrent rien » d'insensé contre Dieu (2). » Elle se soumet, sans murmure, aux ordres de la Providence en ce qui regarde le salut et les intérêts de l'âme. Elle attend tranquillement les moments de Dieu. Les tentations, les sécheresses, les dégoûts, ne lui arrachent pas une plainte. Elle dit avec Jésus-Christ (3) : « Oui, » mon Père, cela est juste, puisque vous le voulez ainsi. » Lorsqu'il s'agit de quelque grande entreprise ou détermination, par exemple du choix d'un état de vie, elle ne prend pas les conseils déréglés de l'amour-propre, de l'ambition, de la cupidité « dont » le temps est toujours prêt. » Elle se recueille, elle prie, elle cherche à s'assurer de la volonté du ciel, sachant « qu'un héri- » tage qu'on se hâte de posséder, n'aura pas de bénédiction (4). »

La charité est *douce et bienfaisante*. Appuyée sur l'humilité, qui est la source de la vraie douceur et de la paix de l'âme, elle ne sait ce que c'est que de contredire et de se fâcher. Si elle se laisse quelquefois entraîner par le zèle, son émotion ne tombe que sur les vices, sans atteindre les personnes. Sa joie

(1) 1 Cor. 13. 4. Charitas patiens est, benigna est ; charitas non æmulatur, non agit perperam, non inflatur, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt, non irritatur, non cogitat malum, non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati, omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet. (2) Job. 1. 22. (3) Saint Luc, 10. 21. (4) Prov. 20. 21. Hereditas ad quam festinatur, benedictione carebit.

est de consoler ceux qui souffrent, de soulager l'infortune, de sécher les larmes, d'obliger tout le monde en un mot, autant que la conscience et le devoir le permettent.

La charité n'est point *envieuse*. Elle souhaite aux autres le même bien qu'à elle-même. Elle aime autant les dons du ciel en eux, que si elle en était elle-même toute comblée. Elle n'est point esclave de cette basse passion, qui fait sa joie du malheur des autres et son supplice de leurs succès, qu'on se cache à soi-même tant elle est vile, que le monde lui-même flétrit comme une honte, et comme l'apanage des cœurs sans noblesse.

La charité n'est point *téméraire et précipitée*. Celui en qui elle règne, est sage, prudent, circonspect dans les choses de Dieu. Il ne fait rien dans ses propres affaires qu'avec réflexion et maturité ; rien pour les autres, qu'avec mesure et attachement à l'ordre, se proposant toujours avant tout la gloire de Dieu et l'accomplissement de sa volonté.

La charité ne *s'enfle point d'orgueil*. La naissance, le rang, les honneurs, les richesses, toutes ces qualités qui ont tant de valeur aux yeux des mondains, ne lui paraissent estimables qu'autant qu'elles sont relevées par la vertu, et accompagnées d'une piété humble et sincère. Elle n'ignore pas que tout bien vient d'en haut, et « descend du Père des lumières (1). » Elle se dit sans cesse à elle-même : De moi je ne suis rien, je ne puis rien ; « pourquoi la terre et la cendre s'élèveraient-elles d'orgueil (2) ? »

La charité n'est point *ambitieuse*. Elle ne brigue point la faveur des grands ; elle ne recherche point les honneurs ni les dignités, parce qu'elle a toujours devant les yeux « l'extrême » rigueur avec laquelle seront jugés ceux qui commandent « aux autres (3). » Elle ne craint point de descendre et de s'abaisser, pour servir ceux qu'elle aime.

(1) Epît. saint Jacq. 1. 17. (2) Ecclésiastiq. 10. 9. Quid superbit terra et cinis ? (3) Sag. 6. 6. Judicium durissimum his qui præsunt, fiet.

La charité ne *cherche point ses propres intérêts*. Loin de s'enrichir par des gains illicites, par des prêts usuraires ou par d'autres voies injustes, elle renonce à ses droits plutôt que de rompre la paix. « Elle donne gratuitement ce qu'elle a reçu » gratuitement (1); » « si on lui dispute sa tunique, elle abandonne encore son manteau (2). » Elle n'a en vue que les intérêts de Dieu et l'utilité du prochain.

La charité ne se pique et ne s'aigrit de rien. Elle réprime tous les mouvements de la colère et de la vengeance; un mot blessant, un mauvais procédé ne la froissent pas; « elle con- » serve la paix, autant qu'il est possible, avec ceux même qui » haïssent la paix (3). »

La charité ne *pense point au mal*, et ne le soupçonne point facilement chez les autres. Elle interprète tout en bonne part; quand elle ne peut excuser l'acte lui-même, elle excuse l'intention; elle ne juge point la conduite des autres sur ce qui en paraît au dehors; elle en laisse le jugement à celui qui sonde les cœurs et les reins (4), disant avec le roi-prophète : « Vous êtes juste, Seigneur (5), et vos jugements sont remplis d'équité. »

La charité ne se *réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité*. Elle gémit secrètement des désordres, des scandales et des persécutions qui affligent l'Eglise. Elle est heureuse et fière au contraire du bien qui s'accomplit. Elle contemple avec joie les bonnes œuvres et l'innocence de ses frères. Elle appelle de ses vœux les plus ardents le règne de Dieu sur la terre; elle voudrait voir briller partout la justice, la pudeur, la charité et toutes les vertus.

La charité *tolère tout*. Elle ne se rebute point des défauts, des imperfections, des faiblesses du prochain; elle les supporte, dans l'espérance de le gagner un jour et de le ramener à Dieu.

(1) Saint Matth. 10. 8. (2) Saint Matth. 5. 40. (3) Ps. 119. 6. Cum his qui oderunt pacem, eram pacificus. (4) Ps. 7. 10. (5) Ps. 118. 137.

La charité *croît tout*. La crainte de juger témérairement des autres la porte à leur supposer toujours au moins de bonnes intentions, et à en croire plutôt le bien que le mal.

La charité *espère tout*. Quelque profonde que soit la corruption des méchants, elle ne désespère jamais de leur correction ni de leur salut, parce qu'elle sait que la miséricorde de Dieu est infinie, et que sa grâce a triomphé mille fois des plus violentes passions.

La charité *souffre tout*. Sa patience défie les insultes, et elle est à l'épreuve des plus indignes traitements. Elle se rappelle ces paroles du Sauveur : « Présentez la joue gauche à celui » qui vous aura frappé sur la droite (1); » et ces autres : « Bénissez ceux qui vous maudissent, et priez pour ceux qui » vous calomnient (2). »

Ces grands traits sous lesquels saint Paul a dépeint la charité, prouvent son excellence. Le disciple bien-aimé nous apprend que par elle, nous possédons le plus riche des trésors, c'est-à-dire Dieu lui-même. « Dieu est amour, dit-il (3), et » quiconque demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et Dieu » demeure en lui. » « La charité, dit saint Augustin (4) est la » marque qui distingue les enfants de Dieu de ceux du démon. » Tous peuvent également faire le signe de la croix; tous peuvent répondre *amen* aux prières de l'Eglise, et chanter avec elle l'*alleluia*; tous peuvent être baptisés, se mêler aux fidèles, » construire même des temples ; mais *la charité seule* les fait

(1) Saint Matth. 5. 39. Si quis te percusserit in dexteram maxillam tuam, præbe illi et alteram. (2) Saint Luc, 6. 28. Benedicite maledicentibus vobis et orate pro calumniantibus vos. (3) 1^{re} Epît. de saint Jean, 4. 16. Deus caritas est, et qui manet in caritate, in Deo manet, et Deus in eo. (4) Saint Aug. Traité 5 sur la 1^{re} épître de saint Jean. Dilectio sola discernit inter filios Dei et filios diaboli. Signent se omnes signo crucis Christi; respondeant omnes amen; cantent omnes alleluia; baptizentur omnes; intrent ecclesias; faciant parietes basilicarum; non discernuntur filii Dei à filiis diaboli nisi caritate.

» enfants de Dieu et les sépare du nombre des réprouvés. » C'est l'huile dont notre lampe doit être garnie pour aller au-devant de l'Epoux (1) ; c'est la robe nuptiale dont il faut être vêtu (2), pour être admis dans la salle du festin.

Puisque nos œuvres, même les plus éclatantes, n'ont de prix devant Dieu qu'autant qu'elles sont rehaussées par la charité, et que le moindre relâchement dans la pratique de cette vertu est une chute, dont il faut se relever par la pénitence, comme il fut dit à l'évêque d'Ephèse dans l'Apocalypse (3), nous ne saurions apporter trop de soin pour entretenir et alimenter dans notre cœur ce feu sacré. De là l'obligation de faire souvent des actes d'amour de Dieu ; cette obligation nous atteint dès que nous sommes parvenus à l'âge de raison, parce que nous devenons, dès lors, capables de rapporter délibérément nos actions à une fin, et que Dieu est la seule fin vraiment digne de l'homme. Aussi les pères et mères, et tous ceux qui président à l'éducation des enfants, commettent-ils un péché qui peut devenir très-grave, lorsqu'ils négligent de les accoutumer dès leurs plus jeunes années à servir Dieu, à le prier régulièrement tous les jours, à le considérer et à l'aimer comme un père, à lui demander pardon de leurs petites fautes, et à lui rapporter toutes leurs actions.

Outre ce devoir de consacrer à Dieu les prémices et les premières affections de nos cœurs, nous sommes encore tenus, de temps en temps, dans le cours de notre vie, et spécialement en certaines circonstances, à produire des actes d'amour de Dieu : 1^o Lorsque nous nous sentons violemment tentés par le démon, et exposés ainsi à perdre le précieux trésor de la charité. Nous devons nous écrier alors comme le roi-prophète : « Je vous aimerai, mon Dieu, qui êtes ma force, » mon appui, mon refuge, mon libérateur (4) ! » Et cet acte

(1) Saint Matth. 25. 1. (2) Saint Matth. 22. 12. (3) Apoc. 2. 4 et 5. (4) Ps. 17. 2. Diligam te, Domine, fortitudo mea.... firmamentum meum, et refugium meum et liberator meus.

d'amour nous donnera en effet la force de résister aux plus pressantes attaques de l'enfer. 2° Quand nous avons reçu de Dieu quelque bienfait. L'ingratitude est le signe d'un mauvais cœur ; elle tarit, comme un vent brûlant, la source des grâces. 3° Quand nous nous disposons à recevoir les sacrements, et particulièrement celui de pénitence. Car pour être ratifiée dans le ciel, la sentence d'absolution prononcée sur la terre doit trouver dans le coupable la contrition jointe à l'aveu de ses fautes. Or, selon la doctrine du concile de Trente (1), la contrition parfaite, qui justifie le pécheur même avant le sacrement dont elle doit néanmoins renfermer le désir, tire toute sa force d'une ardente charité ; et la contrition imparfaite, qui ne réconcilie le pécheur qu'avec l'absolution, exige en lui un commencement au moins d'amour de Dieu, comme source de toute justice. 4° Dans l'accomplissement de nos devoirs de piété, pour ne pas encourir le reproche du prophète (2) : « Ce peuple m'honore des lèvres ; mais son cœur est » loin de moi. » 5° A l'heure de la mort. Si l'on aime vraiment Dieu de tout son cœur, n'a-t-on pas le repentir de ses péchés ? N'a-t-on pas droit d'en espérer le pardon ? Celui qui s'en va dans la maison de son éternité (3), le cœur rempli d'un amour confiant et filial, ne sera-t-il pas reçu indulgemment par un père plein de clémence et de miséricorde ?

Quoique le péché, pris en général, soit contraire à l'amour de Dieu, puisqu'il est par lui-même une préférence indigne donnée à la créature sur le créateur, il y a néanmoins certains péchés qui sont plus directement contraires au précepte de la charité, entr'autres la haine de Dieu et le dégoût des choses spirituelles.

Qui pourrait croire, qu'à l'exception des esprits infernaux, il

(1) Session 14^e, de la contrition, chap. 4. (2) Isaïe, 29. 13. (3) Eccl. 12. 5. *Populus iste ore suo et labiis suis glorificat me ; cor autem ejus longè est à me.*

se trouve sous le soleil des êtres capables de haïr Dieu ? C'est cependant le crime que commettent les pécheurs d'habitude, qui demeurent attachés obstinément à leurs vices. Sans concevoir contre Dieu une haine d'inimitié semblable à celle des démons, ils s'élèvent avec une audace impie contre sa justice et la sévérité dont il use envers les méchants; et s'ils ne s'écrient pas ouvertement, dans la folie de leur cœur, comme cet insensé de l'Ecriture (1) : « Il n'y a point de Dieu, » ils désirent secrètement ou que ce Dieu ne voie point leurs crimes, ou qu'il ne les blâme point, ou qu'il soit impuissant à les punir, niant ainsi, dans leurs souhaits sacrilèges, ou sa sainteté ou sa science ou sa toute-puissance, et désirant par là, implicitement au moins, son anéantissement.

Le dégoût volontaire des choses spirituelles, est aussi un péché contre le précepte de l'amour de Dieu. Ce dégoût porte ordinairement le nom de tiédeur, et c'est ainsi que le qualifie l'apôtre saint Jean dans l'Apocalypse. C'est une sorte de langueur et d'assoupissement, un assemblage de paresse, de négligence et de lâcheté au service de Dieu, lequel commence d'ordinaire par de petits manquements pour aboutir bientôt aux plus funestes suites. Car, dit le Saint-Esprit (2), « le mé- » pris des petites choses fait tomber peu à peu ; » et Dieu a menacé « de vomir de sa bouche celui qui n'est ni chaud ni » froid (3), » et « de maudire celui qui fait négligemment » l'œuvre divine (4). » Le propre de la charité est de nous porter à servir Dieu avec joie, ferveur et courage; c'est donc agir directement contre elle, que de se laisser abattre par les difficultés de la vie chrétienne, qui appellent « cette violence » nécessaire à quiconque veut ravir le royaume des cieux (5). » C'est mépriser Dieu que de le servir si mal, avec tant de négligence et de lâcheté. Voyez les grands de la terre, les princes

(1) Ps. 13. 1. (2) Ecclésiastiq. 19. 1. (3) Apoc. 3. 16. (4) Jérém, 48. 10.

(5) Saint Matth. 11. 12.

et les rois, avec quel empressement et quelle ardeur on les sert ; comme leur garde fidèle veille nuit et jour autour de leur palais ; comme tous leurs serviteurs sont prompts à remplir leurs ordres ; comme leurs amis s'empressent de leur donner chaque jour de nouveaux témoignages de dévouement. Nous qui avons l'honneur d'être les amis et les courtisans, non d'un monarque terrestre, mais du grand roi qui a fait le ciel et la terre, servons-le donc avec plus de noblesse et de générosité. Servons-le sans laisser s'attédir notre ardeur par des dégoûts et des refroidissements si injurieux à Dieu. Servons-le comme les saints, comme les apôtres, les martyrs, les solitaires, qui ont accompli pour sa gloire de si grandes choses et accepté de si grands sacrifices. Servons-le en un mot comme le mérite un pareil maître, suivant cette parole de l'apôtre saint Paul : « Soyez fervents ; c'est le Seigneur que vous servez (1). »

Quant à la charité à l'égard du prochain, voyons brièvement pourquoi et comment nous devons la pratiquer.

Nous devons aimer notre prochain comme nous-mêmes, 1^o parce que Dieu nous le commande dans les termes les plus forts et les plus expressifs. « Quel est le premier et le » plus grand des préceptes, » lui demandait un jour un docteur de la loi, comme nous venons de le rapporter plus haut ? « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre » cœur, de toute votre âme et par-dessus toutes choses ; voilà » le premier de tous les commandements, » lui répond le Sauveur. « Et le second, continue-t-il, est semblable au premier ; vous aimerez votre prochain comme vous-même. » Ainsi le précepte de la charité envers le prochain est mis sur la même ligne et placé au même rang que le grand précepte de l'amour de Dieu ; il lui est égalé et assimilé par Jésus-Christ même ; rien ne fait mieux ressortir son importance. « On vous reconnaîtra pour mes disciples, si vous vous aimez

(1) Rom. 12. 11. Spiritu ferventes, Domino servientes.

« les uns les autres (1) ; » c'est une autre parole de Jésus-Christ. Donc, si nous n'avons pas l'amour du prochain; si nous n'aimons pas sincèrement et chrétiennement nos frères, nous ne sommes pas les disciples du Fils de Dieu. « Celui qui n'aime » pas son frère est un homicide (2) ; » c'est l'Esprit saint qui s'exprime ainsi par la bouche de saint Jean. Par conséquent, ne pas aimer le prochain, consentir dans son cœur à des pensées de haine, à des désirs de vengeance, c'est commettre un péché que le Saint-Esprit compare à l'homicide. Ces effrayantes paroles n'ont certes pas besoin de commentaire, et Dieu ne pouvait nous intimer avec plus d'énergie l'indispensable précepte de la charité envers le prochain.

2^o Nous devons aimer le prochain parce que Dieu l'aime, en vue de Dieu. Voilà un excellent et puissant motif d'aimer tous les hommes sans exception, même nos plus grands ennemis. S'il nous fallait aimer le prochain pour lui-même, malgré ses défauts et ses imperfections, ce serait une chose quelquefois bien pénible, impossible même en certaines circonstances. Au point de vue humain, nous ne pouvons aimer ceux qui nous froissent par des procédés insultants, par leurs colères, par leurs railleries, par les dommages qu'ils portent à notre fortune ou à notre honneur. Mais si nous venons à considérer que ces personnes, nonobstant leurs défauts qui nous blessent si vivement, sont néanmoins aimées de Dieu, il nous deviendra facile de trouver pour elles au fond de notre cœur au moins un peu d'amour. Or, la foi nous enseigne que Dieu aime sincèrement et qu'il comble chaque jour de ses bienfaits ces hommes que nous n'aimons pas, et qui nous semblent si indignes d'être aimés. Nous ne pouvons dire que cette tendresse de Dieu, ne soit pas fondée ; ce serait un blasphème.

(1) Ev. saint Jean, 13. 35. In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem. (2) 1^{re} Ep. de saint Jean, 3. 15. Qui non diligit fratrem, homicida est.

Donc, il faut que ce prochain, que nous ne nous sentons pas le courage d'aimer à cause des défauts que nous lui voyons, ait quelque chose d'aimable que nous ne voyons pas, puisque Dieu qui le connaît mieux que nous, l'aime cependant. Pouvons-nous estimer indigne de notre amour, celui que Dieu ne trouve pas indigne du sien, et refuser d'aimer pour quelques offenses que nous en avons reçues, celui que Dieu, offensé bien plus que nous, ne refuse pas d'aimer avec tendresse ? A ce point de vue, même nos ennemis si nous en avons, nous sembleront mériter quelque amour.

Comment devons-nous aimer notre prochain ? Comme nous-mêmes, c'est le texte de la loi, *sicut teipsum*, et nous y sommes strictement obligés. Nous devons par conséquent nous réjouir du bien qui lui arrive, nous montrer sensible à ses peines comme nous le sommes à nos propres chagrins, prendre à cœur tous ses intérêts, ménager et défendre au besoin sa réputation comme la nôtre. Mais ce n'est pas assez d'aimer le prochain à l'égal de nous-mêmes. Notre-Seigneur nous propose un modèle plus relevé et bien plus parfait de la charité que nous devons avoir pour les autres. « Mon commandement, » nous dit-il, c'est que vous vous aimiez les uns les autres » *comme je vous ai aimés* (1). » Et comme Jésus-Christ nous a aimés jusqu'à mourir pour nous, notre amour pour nos frères doit aller jusque-là, s'il le fallait. Que nous sommes loin de cette perfection de la charité fraternelle, nous qui devrions être prêts à mourir pour le prochain, et qui ne savons pas même supporter ses défauts, oublier une injure, rendre un léger service ; nous qui devrions donner notre sang et nos vies, et qui ne savons pas même donner une bonne parole, une aumône, un pardon !

Pratiquons mieux cette douce vertu ; soyons charitables,

(1) Ev. saint Jean. 15. 11. Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.

soyons indulgents les uns envers les autres, soyons vraiment des frères ! Les païens disaient des premiers fidèles : Voyez donc comme ils s'aiment ! Forçons l'impiété à admirer encore l'union des chrétiens, et qu'à notre dernier jour le juge suprême reconnaisse sur notre front ce signe des prédestinés.

CINQUIÈME DISSERTATION.

SUR LA VERTU DE RELIGION.

Différence entre la vertu de religion et les vertus théologales. En quoi consiste le culte de Dieu. Quels sont les actes de religion par rapport au culte divin. Les deux principaux sont la prière et l'adoration.

La religion, selon le sens étymologique du mot et la définition qu'en donne saint Augustin (1), « est le lien qui attache » l'homme à Dieu. »

Il y a entre la religion considérée comme vertu et les vertus appelées théologales, une grande différence. Celles-ci ont Dieu pour objet immédiat ; elles nous portent en effet à croire en lui, à mettre en lui toute notre espérance, à l'aimer par-dessus toutes choses. La vertu de religion nous commande de joindre à ces actes le culte et les hommages qui lui sont dus, comme au premier principe, au Seigneur souverain et à la fin dernière de toutes choses. Son but principal est donc de nous faire rendre à l'Être suprême l'honneur qui lui appartient, et de nous diriger dans le culte que nous lui devons, en nous montrant celui qu'il agréé, et en nous détournant de celui qu'il rejette.

La religion peut donc être définie « une vertu morale, qui

(1) Liv. de la grandeur de l'âme, chap. 36. Est enim religio, quâ se Deo anima religat.

» nous fait rendre à Dieu le culte qui lui est dû. » Le culte que nous devons à Dieu exprime quelque chose de plus qu'un honneur ; car l'honneur est seulement le témoignage de l'estime et du respect qu'on a pour quelqu'un. Le culte au contraire, outre l'honneur qu'il décerne à Dieu, renferme encore une soumission profonde et une sorte d'anéantissement de la créature devant le Créateur. Il suppose tout ensemble et une majesté infinie dans celui à qui il est rendu, et un abaissement sans limite de la part de ceux qui le lui rendent. Ce culte d'adoration et d'anéantissement, qui ne peut être offert qu'à Dieu seul, s'appelle culte de Latrie, pour le distinguer de celui que nous rendons à la sainte Vierge et aux saints, et dont nous parlerons tout-à-l'heure.

« Ce culte, comme l'enseigne saint Augustin, doit se trouver non-seulement dans les hommages que nous rendons à Dieu, mais encore dans nos âmes... Car nous sommes tous son temple. Notre cœur devient son autel, quand nous l'élevons vers lui. Nous sommes ses sacrificateurs, quand nous versons notre sang pour la foi, ou que, renonçant à l'impiété et aux passions mondaines (1), nous vivons dans le siècle présent avec tempérance, justice et piété. Nous lui offrons un encens d'agréable odeur, quand nous nous consumons d'amour en sa présence. Et de peur que le temps n'emporte dans sa course et ne nous fasse oublier le souvenir de ses bienfaits, nous en consacrons la mémoire par des fêtes solennelles fixées à certains jours. Nous tâchons de nous purifier des souillures de nos péchés et de nos mauvais penchants ; nous nous offrons à lui, et nous nous dévouons à son service, afin de nous rendre dignes de le voir, autant qu'il se peut, et de lui être unis. Car c'est lui seul qui est la source de notre félicité, et la fin de tous nos désirs. Et le véritable bonheur, sur lequel les philosophes ont dis-

(1) Epît. à Tite, 2. 12.

» serté sans fin, consiste à l'aimer, et à s'unir à lui. Voilà,
 » conclut le saint Docteur, quel est le culte de Dieu, voilà la
 » vraie religion, voilà la vraie piété, voilà le service qui n'est
 » dû qu'à Dieu (1). »

Tous les actes de vertu pratiqués dans le dessein d'honorer Dieu sont, dans un sens, des actes de religion, parce que c'est elle qui les commande et qui en est l'âme. C'est ainsi que l'apôtre saint Jacques dit (2) : « Que la religion pure et sans » tache aux yeux de Dieu notre Père, consiste à visiter les » orphelins et les veuves dans leur affliction, et à se conser- » ver pur de la corruption du siècle présent. » Mais la religion, considérée sous le rapport du culte divin, a des actes qui lui sont propres, et qu'elle produit immédiatement par elle-même. On les divise en actes extérieurs et en actes intérieurs. Les actes extérieurs de la religion sont l'adoration, le sacrifice, les offrandes et les prières vocales. Les actes intérieurs sont la dévotion et l'oraison. Nous ne répéterons point ici tout ce que nous avons dit sur le sacrifice dans la seconde partie de cet ouvrage. Nous nous bornerons aux deux actes principaux qui sont comme l'essence du culte divin, la prière et l'adoration. Nous nous attacherons à faire sentir aux fidèles l'import-

(1) Cité de Dieu, J. 10. Ch. 3. Huic nos servitatem, quæ λατρεία græcè dicitur, sive in quibusque sacramentis, sive in nobis ipsis debemus. Hujus enim templum omnes sumus... Cùm ad illum sursùm est, ejus est altare cor nostrum. Ei cruentas victimas cœdimus, quandò usque ad sanguinem pro ejus veritate certamus ; ei suavissimum adolemus incensum, cùm in ejus conspectu pio sanctoque amore flagramus. Ei beneficiorum ejus solemnitatibus festis et diebus statutis dicamus memoriam, ne volumine temporum ingrata subrepat oblivio. Ad hunc videndum, sicut videri potest, eique cohærendum, ab omni peccatorum et cupiditatum malarum labe mundamur, et ejus nomine consecramur. Ipse enim fons nostræ beatitudinis, ipse omnis appetitionis est finis... Bonum enim nostrum, de cujus sine fine inter philosophos contentio est, nullum est aliud quàm illi cohærere... Hic est Dei cultus, hæc vera religio, hæc recta pietas, hæc tantùm Deo debita servitus. (2) Epît. saint Jacq. 1. 27.

tance de la prière, que l'on peut mettre à la tête des devoirs du chrétien ; et en leur enseignant de quelle manière Dieu veut être adoré, nous les prémunirons contre les dangers de la superstition, que le concile de Trente appelle « une imitation » mensongère de la vraie piété (1). »

SIXIÈME DISSERTATION.

SUR LA PRIÈRE.

Prière intérieure. Prière extérieure. La prière est d'institution divine. Jésus-Christ en a fait le commandement. Lui-même pendant toute sa vie en a donné l'exemple. Nécessité et efficacité de la prière. Objet de la prière. Qualités de la prière.

La prière est une élévation de notre âme vers Dieu, pour l'adorer, pour reconnaître son souverain domaine sur nous et sur toutes les créatures, et pour lui faire l'exposition de nos besoins. C'est l'aveu de notre bassesse et de notre dépendance devant le Créateur et le Maître de toutes choses, et en même temps la requête de notre indigence « auprès du Dieu » riche en miséricorde pour tous ceux qui l'invoquent. »

La prière est ou intérieure ou extérieure. La prière intérieure, que l'on nomme oraison mentale ou méditation, est celle qui se fait dans le cœur sans qu'on profère aucune parole. C'est ainsi que priait la mère de Samuel, dont la ferveur a mérité l'éloge du Saint-Esprit. « Elle répandait son âme devant Dieu, dit l'Écriture, avec d'abondantes larmes et une » grande tristesse... Elle parlait à Dieu dans son cœur, et » personne n'entendait le son de sa voix... et le Seigneur

(1) Session 22^e. Décret sur les rites et les cérémonies de la messe. Superstitio, veræ pietatis falsa imitatrix.

» exauça sa prière (1). » Telle était aussi la prière habituelle du roi David : « J'ai médité dès le matin vos ordonnances, » dit-il... Votre loi sainte est ma méditation jour et nuit... » Heureux celui qui médite vos préceptes... » Et il répète vingt fois dans les mêmes termes les mêmes louanges de ce genre de prière. Heureux donc le chrétien fidèle à ce royal exemple et à ces exhortations du prophète. L'exercice fréquent de l'oraison mentale est un des plus recommandés par les saints et des plus avantageux au salut. Celui qui peut chaque jour dérober quelques instants à ses travaux ou à ses occupations, pour les passer en présence de Dieu, et y méditer pieusement sur quelqu'une des grandes vérités de la foi, sur l'importance du salut par exemple, sur la pensée de la mort, du jugement, de l'enfer, de l'éternité, sur le bonheur et la gloire des élus, sur la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur la malice et les suites du péché, etc., celui-là parviendra sans peine à surmonter ses penchants déréglés, à résister aux assauts du démon et à l'entraînement des mauvais exemples, et à se frayer un chemin sûr vers le ciel. « L'oraison mentale et le » péché mortel sont incompatibles dans une âme, disait sainte » Thérèse. Promettez-nous de faire chaque jour un quart- » d'heure de méditation, ajoutait-elle, et je vous promets le » ciel. »

La prière extérieure est celle qui se manifeste au dehors par des paroles, et que l'on nomme pour cette raison prière vocale. Quoique les mots ne soient point nécessaires pour attirer sur nous l'attention de celui qui sonde nos cœurs et qui connaît nos plus secrètes pensées, « ils sont cependant, » dit saint Augustin (2), ainsi que les autres signes, d'un

(1) 1 Rois, 1. 13. Cum esset Anna amaro animo, oravit ad Dominum, flens largiter... porrò loquebatur in corde suo et vox penitus non audiebatur... et recordatus est ejus Dominus. (2) Lettre à Proba. Nobis ergò verba in oratione necessaria sunt, quibus commoneamur et inspiciamus quid petamus.

» grand secours pour nous rappeler ce que nous demandons à Dieu ; » ils tiennent ainsi notre esprit en haleine et ils échauffent les désirs de notre âme. D'ailleurs, comme nous sommes composés de deux substances, il est juste et convenable que notre langue exprime au dehors ce qui se passe au-dedans de nous, et que nous offrions à Dieu le double sacrifice de notre cœur et de nos lèvres, s'unissant pour bénir et invoquer de concert son saint nom. C'est à quoi l'apôtre saint Paul exhortait les fidèles d'Ephèse, lorsqu'il leur disait (1) : « Entretenez-vous de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels, *chantant et psalmodiant du fond de vos cœurs* à la gloire de Dieu. »

La prière est pour les chrétiens plus qu'un simple conseil de perfection ; c'est un précepte formel et rigoureux. Jésus-Christ lui-même l'a consigné à diverses reprises dans l'Evangile, spécialement par les paroles suivantes, si précises et si fortes : « *Il faut toujours prier*, et ne jamais se lasser de le faire (2). » Il ne dit pas : Je vous engage à prier, mais je vous le commande ; *il faut ; oportet semper orare*. C'est pour nous rappeler cet ordre du Sauveur, que l'Eglise, avant de réciter à la messe l'Oraison Dominicale, proteste qu'elle veut se conformer à l'avis salutaire que lui en a donné Jésus-Christ, et à l'instruction sainte qu'il lui en a laissée, lorsqu'elle ose dire : Notre Père, qui êtes dans les cieux, etc (3).

Le Fils de Dieu ne s'est pas borné à nous faire un précepte de la prière. Il nous en a donné l'exemple dans sa personne, afin de nous animer, aussi bien par ses actes que par ses paroles, à garder ce grand commandement. Les évangélistes nous le représentent occupé sans cesse aux pieux exercice de la prière. Nous le voyons se retirer seul sur une montagne, et y passer la nuit en oraison, la veille du jour, où il choisit parmi ses disciples les douze (4), qu'il destinait aux pénibles fonc-

(1) Ephés. 5. 19. (2) Saint Luc, 18. (3) Saint Luc, 11. 1. (4) Saint Luc. 6. 12.

tions de l'Apostolat. L'Évangile nous le montre, en d'autres circonstances, se tenant à l'écart sur les montagnes ou dans les solitudes, *pour y prier* (1). C'est par la plus fervente et la plus résignée des prières qu'il se prépare au dernier combat que l'enfer va lui livrer, et d'où il doit sortir vainqueur du monde et de la mort (2). Fidèles à l'enseignement de leur divin maître, les Apôtres *passent en prières, erant perseverantes in oratione*, les dix jours qui suivent son Ascension. C'est au milieu des jeûnes et des prières qu'ils choisissent les sept diacres et qu'ils imposent les mains aux premiers prêtres. Chargés de convertir le monde, ils partagent leur temps « *entre la prière* » et la dispensation de la parole (3), » et ils ne cessent d'en recommander l'usage à tous ceux que leurs prédications gagnent à la foi, comme on peut le voir dans chacune de leurs lettres, où ils reviennent sans cesse sur sa nécessité.

Si nous considérons le besoin que nous avons de la prière, loin de nous étonner du précepte qui nous en est fait, nous remercierons Dieu de ce qu'il a daigné nous mettre, pour ainsi dire, entre les mains, le moyen le plus simple, le plus facile, le plus à la portée de tous, pour obtenir de sa bonté tous les biens de l'âme et du corps. « La prière persévérante du juste peut » beaucoup, dit l'apôtre saint Jacques (4); » et il cite comme exemple le prophète Elie : « C'était, dit-il, un homme sujet » comme nous à toutes les misères de la vie, et cependant, » parce qu'il pria Dieu avec grande instance pour qu'il ne » plût point, il ne tomba point de pluie sur la terre pendant » trois ans et demi; et quand il eut prié une seconde fois, le » ciel donna la pluie, et la terre, son fruit. » Dieu ne doit rien à personne, et il demeure toujours le maître de ses dons. Cependant il veut bien se montrer sensible à notre misère, et

(1) Saint Matth. 14. 23. Ascendit in montem solus orare. (2) Saint Luc. 22. 43. Factus in agoniâ, prolixius orabat. (3) Act. des apôt. 6. 4. Nos verò orationi et ministerio verbi instantes erimus. (4) Epît. saint Jacq. 5. 16, et suiv.

tendre à notre détresse une main secourable ; mais il exige que nous en fassions l'aveu devant lui, et que nous sollicitions humblement l'aide de sa grâce, surtout à l'égard de notre âme, dont l'ennemi cruel et infatigable « ne peut être vaincu » ni mis en fuite que *par la prière*, dit Jésus-Christ (1). » C'est donc travailler soi-même à tarir la source des faveurs célestes, que de négliger ce saint exercice. Il est écrit : « On donnera » à celui qui demande (2). » Si l'on ne vous donne rien, c'est parce que vous ne demandez rien (3). « Demandez, et vous » recevrez (4). » Donc, celui qui refuse et omet de prier, fait par là même mépris des grâces de Dieu.

Telle est la bonté de Dieu pour les hommes, qu'il ne leur fait jamais un commandement, sans y attacher le double intérêt de leur avantage et de sa propre gloire. C'est ce qui se trouve plus particulièrement dans celui qui nous prescrit l'usage fréquent de la prière.

1^o C'est un honneur que nous rendons à Dieu. L'Écriture la compare à l'encens que l'on brûle dans les sacrifices, et qui montant vers le ciel, indique la route du séjour qu'habite le Très-« Haut. Que ma prière, dit le Psalmiste (5), s'élève vers vous, » Seigneur, comme la fumée de l'encens, et que l'élévation de » mes mains vous soit agréable comme l'oblation du soir. » Par elle nous reconnaissons que Dieu seul est l'auteur de tous les biens, et que c'est à lui que nous devons recourir comme au refuge le plus assuré dans toutes nos peines. Lui-même nous y invite : « Invoquez-moi, dit-il, au jour de la détresse (6); je vous délivrerai, et vous me glorifierez. » Nous honorons donc Dieu dans la prière, en même temps que nous attirons sur nous son assistance.

2^o La prière est la clef du ciel; quelle que soit la distance qui le sépare de la terre, « elle pénètre à travers les nues

(1) Saint Matth. 17. 20. Non ejicitur nisi per orationem. (2) Saint Matth. 7. 8. (3) Saint Jean. 16. 25. (4) Saint Luc. 11. 10. (5) Ps. 140. 2. (6) Ps. 49. 16. Omnis enim qui petit accipit.

» jusqu'au trône de Dieu, et elle ne se retire pas avant que » l'Eternel ne l'ait exaucée, dit l'Ecriture. » Il est vrai que nous n'obtenons pas toujours ce que nous demandons. La cause en est ou dans notre tiédeur ou dans la nature même des vœux que nous formons. Nous prions mal, et négligemment. Nous oublions qu'une prière languissante, et traversée par mille pensées profanes, n'est plus qu'un son qui frappe en vain les airs. Elle ressemble plutôt à une moquerie qu'à un honneur. D'un autre côté, Dieu qui connaît mieux que nous ce qui nous est nécessaire, n'exauce pas toutes les demandes que nous lui adressons, parce qu'il en est plus d'une qui préjudicierait peut-être à notre salut. Il arrive fréquemment, dit saint Augustin, que Dieu nous refuse par miséricorde ce qu'il « nous » eût accordé, s'il n'avait consulté que sa justice. Il agit alors » envers nous comme un médecin habile, qui sachant ce qui » convient ou ce qui peut être nuisible à ses malades, leur refuse » les choses qui seraient contraires à leur rétablissement (1). »

3^e La prière possède une puissance merveilleuse pour attirer du ciel les grâces de Dieu, ainsi que pour arrêter sa vengeance, surtout lorsqu'elle est offerte par ceux que le Seigneur a revêtus de la charge de ses ambassadeurs auprès des peuples. Nous le disions plus haut avec l'apôtre saint Jacques : « La prière du juste est puissante devant Dieu. » Elle pénètre les nuées, et ne se retire qu'après avoir attiré les regards du Très-Haut. « Demandez et vous recevrez, dit J.-C.; frappez, et » on vous ouvrira. Je vous le déclare en vérité, dit-il ailleurs, » tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous » l'accordera. » Le Fils de Dieu pouvait-il s'engager plus fortement à exaucer nos vœux ? Aussi que de grâces ont été obtenues, que de périls écartés, que de tentations vaincues, que

(1) Saint Aug. 73^e traité sur saint Jean. *Novit medicus quid pro suâ, quid contra suam salutem poscat ægrotus; et ideò contraria poscentis non facit voluntatem, ut faciat sanitatem.*

de peines consolées, que d'âmes sauvées par la prière ! Son efficacité pour détourner les coups de la justice divine, nous apparaît au livre de l'Exode. Le peuple hébreu, à peine sorti d'Égypte, se fait faire un veau d'or et se prosterne devant lui pour l'adorer. Ce crime appelait un prompt et sévère châtiement, et le Seigneur en effet allait frapper, quand Moïse priant suspendit la vengeance. Alors s'élève entre Dieu et son serviteur un combat inouï. Dieu veut punir ; Moïse l'arrête, et l'on entend sortir de la bouche du Seigneur ces étranges paroles : Ne me prie pas, ô Moïse, « *laisse-moi punir ce peuple,* » et l'effacer du nombre des vivants. » Moïse persiste ; sa prière désarme le bras de Dieu et obtient la grâce du coupable (1). La prière fervente du grand-prêtre Aaron obtint les mêmes effets, et l'Écriture lui attribue la fin de l'embrasement, dont était menacé tout le peuple, dans la sédition qui suivit la révolte et la mort de Corée. « Un » homme irrépréhensible, dit l'auteur sacré (2), se hâta d'intercéder pour le peuple ; il vous opposa, Seigneur, le bouclier de son ministère saint, et sa prière montant vers vous, » avec l'encens qu'il vous offrait, il retint votre bras, non par » la force du corps et la puissance des armes, mais par sa parole ; et se tenant debout entre les vivants et les morts, il » pria pour ses frères, et empêcha la vengeance de s'étendre » sur ceux qui étaient encore en vie. »

« Vous demandez, dit saint Jacques, et vous ne recevez » point, parce que vous demandez mal (3). » Cette réflexion de l'apôtre peut s'entendre non-seulement des mauvaises dispositions dans lesquelles on prie, mais aussi de l'objet peu chrétien de nos prières, qui mériteraient souvent la même réponse qu'adressa Jésus-Christ aux enfants de Zébédée (4) :

(1) Ex. 32. 10 et suiv. Dimitte me, ut irascatur furor meus contra eos, et deleam eos. (2) Sag. 18. 21 et suiv. (3) Epit. saint Jacq. 4. 3. (4) Saint Matth. 20. 22. Nescitis quid petatis.

« Vous ne savez pas ce que vous demandez. » Pour assurer le succès de la prière, il faut 1^o ne demander à Dieu que ce qui est bon, juste et conforme à sa volonté. « C'est, dit saint » Jean (1), cette droiture d'intention qui nous donne la confiance d'être exaucés dans toutes nos demandes. » 2^o Désirer par-dessus toute chose ce qui peut nous unir à Dieu, et écarter de notre pensée et de nos vœux tout ce qui pourrait nous séparer de lui. Or, comme les honneurs, les richesses et les autres biens de ce monde sont une source de péchés, il ne nous est permis de les demander, qu'autant que Dieu jugerait bon de nous les accorder pour sa propre gloire, pour notre salut, ou pour l'utilité du prochain. Jacob, après la vision mystérieuse, où il avait reçu de Dieu les plus magnifiques promesses pour lui et ses descendants, proteste que ses désirs seront comblés, et qu'il servira le Seigneur à jamais, « s'il lui » donne seulement du pain pour le nourrir, et des vêtements » pour le couvrir (2). » « Eloignez de moi, Seigneur, la vanité » et le mensonge, disait le roi Salomon (3) ; ne me donnez ni » la pauvreté ni les richesses. Accordez-moi seulement ce qui » est nécessaire à la vie, de peur que rassasié, je ne sois tenté » de vous renier, et de dire : qui est le Seigneur ? » Tels sont les sentiments qui doivent animer les chrétiens dans leurs prières. C'est cette modération dans les désirs, que l'apôtre nous conseille, lorsqu'il exhorte ceux qui acquièrent des biens, à les posséder sans attache, et ceux qui usent des choses de la terre, à n'y point mettre leur joie : « Car, dit-il (4), la figure de ce monde. » C'est dans le même esprit que l'Eglise prie et conjure le Seigneur « de nous faire passer » à travers les biens temporels, de telle sorte, qu'avec le secours » de sa grâce, nous ne perdions pas les biens éternels (5). »

(1) 1^{re} Epit. saint Jean, 5. 14. (2) Gen. 28. 20 et 21. Si Deus dederit mihi panem ad vescendum, et vestimentum ad induendum.... erit mihi Dominus in Deum. (3) Prov. 30. 8 et suiv. (4) 1 Cor. 7. 30 et 31. (5) Collecte du 3^e dimanche après la Pentec.

Le mérite et l'efficacité de la prière se tirent principalement de l'état où se trouve notre âme au moment où elle prie. Voilà ce qui ouvre ou tarit la source des grâces, dont l'abondance se règle sur les dispositions avec lesquelles on s'approche de Dieu.

La prière la plus parfaite est celle des hommes justes. Leurs âmes, portées sur les ailes d'une foi vive et d'un ardent amour, s'élèvent, pour ainsi dire, jusqu'à la hauteur du ciel, d'où elles contemplent la toute-puissance de Dieu, sa grande miséricorde, son infinie sagesse. Ces divins attributs, dont l'image leur est présente, font naître en elles la ferme espérance d'obtenir pour cette vie passagère tout ce qu'elles demandent à Dieu en se soumettant d'avance à sa sainte volonté, et pour la vie future, la jouissance de ces biens ineffables qu'il a promis à tous ceux qui l'invoquent avec une piété humble et confiante. Cette prière du juste est représentée dans l'Ecriture sous l'image d'une liqueur échappée du vase qui la contenait : « Répandez vos cœurs devant Dieu, dit le psalmiste (1), vous tous qui composez l'assemblée de son peuple. » C'est ainsi qu'il priait lui-même : « Je répands, disait-il (2), ma prière en sa présence, et j'expose devant lui mon extrême affliction. » C'est ce mode de prière, que saint Augustin désigne par ces paroles (3) : « La foi croit, l'espérance et la charité prient. » « On y arrive, dit-il ailleurs (4), plus par les soupirs que par les discours, plus par les larmes que par les paroles. »

Quoique l'Ecriture nous apprenne que « Dieu n'exauce » point les pécheurs (5), et qu'il ne prête une oreille attentive qu'à ceux qui le servent et font sa volonté ; cependant il est des pécheurs qui, gémissant sous le poids de leurs iniquités, font de sérieux efforts pour briser leurs fers, et s'éle-

(1) Ps. 61. 8. (2) Ps. 141. 2. (3) Saint Aug. Eucliridion, chap. 7. *Fides credit, spes et caritas orant.* (4) Lettre 130, n. 20. *Nam hoc negotium plus gemitibus quam sermonibus agitur, plus fletu quam affatu.* (5) Ev. saint Jean, 9. 31.

ver jusqu'à Dieu. Mais l'épuisement de leurs forces, les blessures qu'ils ont reçues, la faiblesse de leur foi, ne leur permettent pas de s'éloigner beaucoup de la terre. Dans ce misérable état, tourmentés par les remords de leur conscience, touchés d'un vrai repentir, ils s'humilient devant Dieu, et implorent, quoiqu'à une grande distance de son trône, l'oubli de leurs excès et le retour de la paix qu'ils ont perdue. Une prière ainsi faite trouve accès près du Dieu qui aime à pardonner. Il laisse tomber sur eux un regard favorable ; loin de les repousser, il leur adresse même cette douce invitation : « Venez à moi, ô vous qui succombez sous le fardeau de vos » crimes (1), et je vous relèverai. » Telle était la disposition du publicain de l'Evangile. Se tenant à l'entrée du temple, loin du sanctuaire, et n'osant lever les yeux vers le ciel, il se frappait humblement la poitrine, et, plein de repentir, il murmurait tout bas : « Mon Dieu, soyez propice à un pauvre pé- » cheur. » Et il s'en retourna chez lui justifié, dit Jésus-Christ, tandis que le pharisien, dont la prière n'était qu'une fastueuse énumération de ses fausses vertus, emportait sa condamnation (2). Dieu exauce pareillement la prière « de ceux » qui sont encore assis dans les ténèbres et à l'ombre de la » mort, » lorsque, cherchant avec ardeur la vérité, ils demandent humblement et de tout leur cœur le secours de Dieu pour la connaître. Dieu ne demeure point sourd à leurs vœux ; tôt ou tard il fait lever sur eux le soleil de justice. C'est par cette voie que le centenier Corneille mérita la grâce d'être le premier des gentils appelé à la foi. « Dieu, lui dit l'envoyé » céleste (3), a *exaucé votre prière*, et s'est souvenu de vos » aumônes.

Il n'en est pas de même de ces pécheurs orgueilleux et en-

(1) Saint Matth 11. 28. (2) Saint Luc, 18, 13 et 14. (3) Art. des Apôt. 10. 4. *Orationes tuæ et eleemosynæ tuæ ascenderunt in memoriam in conspectu Dei.*

durcis, qui sans honte ni repentir pour des crimes, dont ils augmentent chaque jour la mesure, feignent d'implorer une grâce que leur refuserait même la justice des hommes. Comme leur prière ne vient point d'un cœur pénitent et véritablement humilié devant Dieu, ils éprouvent le sort de l'impie Antiochus, dont il est écrit (1) : « Ce scélérat *pria*it le Seigneur, » de qui il ne devait point recevoir miséricorde. »

SEPTIÈME DISSERTATION.

Suite du même sujet.

On est obligé de prier pour tous les hommes. Quel est l'ordre qu'il faut suivre à ce sujet. Dispositions avec lesquelles il faut prier. Défaut d'intention. Distractions dans la prière. Les prières doivent être faites au nom de Jésus-Christ. Le jeûne et l'aumône donnent une grande force à la prière.

La doctrine de l'Eglise, basée sur l'enseignement qu'elle a reçu des Apôtres, est que nous sommes obligés de prier pour tous les hommes sans exception, puisque tous et chacun, ils forment ce prochain, qu'il nous faut aimer comme nous-mêmes. C'est ce qu'ordonnait saint Paul à Timothée son disciple : « Je vous conjure avant toutes choses, lui disait-il (2), » que l'on fasse des supplications, des prières, des vœux et » des actions de grâces pour tous les hommes, » et spécialement « pour ceux qui sont constitués en dignités, afin que » nous menions une vie paisible et tranquille en toute piété et » honnêteté. » Comme les intérêts de la vie future l'emportent sur ceux de la vie présente, il est juste que nos guides et nos maîtres dans la foi tiennent le premier rang parmi ceux

(1) 2^e Liv. des Macchab. 9. 13. Orabat autem hic scelestus Dominum, à quo non esset misericordiam consecuturus. (2) 1^{re} Epît. à Tim. 2. 1.

pour lesquels nous prions. Ils en ont besoin pour obtenir de Dieu qu'il leur « ouvre l'entrée et la porte des cœurs de ceux » à qui ils prêchent la parole, et annoncent le mystère de » Jésus-Christ (1). » Aussi saint Paul recommandait-il aux Hébreux (2) de conserver le souvenir des hommes apostoliques « qui leur avaient prêché la parole de Dieu, » et de prier pour eux (3). Il faut aussi prier pour les princes et pour ceux qui président aux destinées des peuples, parce que « c'est » une chose bonne et agréable à Dieu notre Sauveur, ajoute le » même apôtre (4). » En effet la paix et le bonheur des empires dépendent des entreprises et des engagements des princes. Par conséquent, les grâces que l'on obtient pour eux, rejaillissent sur les peuples. Il n'est pas inutile d'observer en passant que les prières publiques et solennelles ne sont dues qu'à ceux qui sont actuellement en possession de la puissance souveraine, quelle que soit d'ailleurs l'origine de leur élévation. C'est le sens naturel des instructions apostoliques, et l'Eglise ne les a jamais entendues autrement.

C'est encore une coutume aussi ancienne que l'Eglise de prier même pour ceux, qui ne font point partie de l'assemblée des fidèles. Nous en trouvons une preuve remarquable dans le passage suivant d'une lettre de saint Augustin à Vital de Carthage (5), qui, séduit par l'erreur des semi-Pélagiens, attribuait à l'homme le commencement de la foi. Le saint Docteur voulant démontrer que c'est un don de Dieu, rappelle l'usage qui existait dès lors de prier pour tous ceux ou qui

(1) Coloss. 4. 3. (2) Hébr. 13. 7. *Mementote praepositorum vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei.* (3) Ib. v. 18. (4) 1^{re} Epît. à Tim. 2. 3. (5) Lettre 213^e. *Exere contra orationes Ecclesiae disputationes tuas, et quando audis sacerdotem Dei ad altare exhortantem populum Dei, orare pro incredulis ut eos Deus convertat ad fidem, et pro catechumenis ut eis desiderium regenerationis inspiret, et pro fidelibus ut in eo quod esse coeperunt, ejus munere perseverent, subsanna pias voces et dic te non facere quod hortatur.*

n'avaient encore reçu le don de la foi, ou chez lesquels sa lumière s'était obscurcie. « Songez, lui dit-il, que c'est contre » les observances de l'Eglise elle-même que vous tournez les » armes de votre dispute. N'avez-vous pas souvent entendu le » prêtre du Seigneur, lorsqu'il exhorte le peuple fidèle à prier » avec lui ? Pour qui sollicite-t-il la divine bonté ? Ne de- » mande-t-il pas à Dieu, pour les infidèles, qu'il les conver- » tisse à la foi ; pour les hérétiques, qu'il les ramène à la » source pure de la sainte doctrine ; pour les fidèles eux- » mêmes, qu'il les fasse persévérer dans la route où sa grâce » les a fait entrer ? » Ce qui se pratiquait du temps de saint Augustin, l'Eglise l'observe publiquement chaque année, à l'office du vendredi saint, lorsqu'elle célèbre la commémoration du mystère de la croix, dont les mérites peuvent être appliqués à tous les hommes, « Jésus-Christ, dit l'Apôtre (1), » étant mort pour tous. » Rien ne prouve mieux l'utilité et l'efficacité de ces prières que les conversions fréquentes qui viennent consoler la sainte Eglise, et dans lesquelles la grâce, triomphant de l'enfer, arrache à sa puissance « des vases de » colère, pour en faire des vases de miséricorde. » Ces merveilles sont dues incontestablement aux ferventes prières adressées chaque jour de tous les points du monde à celui qui veut « que tous les hommes soient sauvés (2), et qu'ils parviennent » tous à la connaissance de la vérité. »

Nous devons prier pour nos parents, pour nos bienfaiteurs, pour nos amis. La prière est le meilleur acte de reconnaissance que nous puissions offrir à ceux que nous aimons.

Nous devons prier pour la paix et le triomphe de l'Eglise catholique. Mille bras se lèvent sans cesse pour la combattre ; mille bouches s'ouvrent chaque jour pour la maudire. Du nord au midi, du couchant à l'aurore, il n'est pas une contrée où elle n'ait à lutter avec des ennemis. « Mon fils, nous dit

(1) 2 Cor. 5. 15. (2) 1^{re} Epît. à Tim 2. 4.

» l'Esprit - Saint, n'oubliez pas les gémissements de votre mère (1). »

Nous devons prier pour les malades et pour les âmes des fidèles trépassés. A chaque instant, des milliers de nos frères gémissent agonisants sur un lit de douleur. Oh ! qu'ils ont besoin du secours de nos prières ! D'autres, plus innombrables que les feuilles d'automne quand la tempête secoue les forêts, attendent, dans le Purgatoire, de nos supplications l'adoucissement ou la fin de leur épreuve.

Nous devons prier enfin pour tous ceux qui souffrent. Et que le nombre en est grand dans cette vallée de larmes ! Que de soupirs et de sanglots ! Que de chagrins et de tristesses ! Que de désolations et de désespoirs ! Prions Dieu qu'il accorde un peu de consolation à tant de peines, un peu de trêve à tant de maux, un peu de soulagement à tant de souffrances !

Pour que notre prière soit agréable à Dieu, il faut la revêtir de certaines qualités. Elle doit être humble, confiante, attentive et persévérante. 1^o Elle doit *être humble*. « Quand nous » prions, nous sommes, dit un saint Père, les mendiants de » Dieu. » L'indigent qui mendie demande en s'abaissant, sans arrogance, sans regarder comme un dû l'aumône qu'il sollicite; son geste, son regard, le ton de sa voix, tout en lui est humble et modeste. Ainsi devons-nous prier nous-mêmes, en nous rappelant que ce n'est pas à toute sorte de prière qu'il est promis de pénétrer les nues, mais bien à *la prière de celui qui s'humilie*. Quoique le corps doive aussi au Tout-Puissant, à sa manière, sa part d'hommage et d'adoration, néanmoins la posture la plus anéantie en apparence, les paroles les plus humbles ne donneraient aucun mérite à la prière, si l'on n'y joignait l'humiliation et les gémissements intérieurs de l'âme. « Dieu ré- » siste aux superbes (2), dit l'Ecriture, et il accorde sa grâce aux

(1) Eccles. 7. 29. Et gemitus matris tuæ ne obliviscaris. (2) Epît. de saint Jacques, 4. 6.

» humbles » qui le prient. Suivons ce grand Patriarche qui s'étonnait que Dieu daignât l'entendre dans la prière : « Parlerai-je à mon Dieu, s'écriait-il, moi qui ne suis que poussière et que cendre (1) ? »

2° La prière doit être accompagnée de confiance. Dieu est le meilleur des pères. Il connaît nos besoins, nos peines, notre indigence. Infiniment puissant, ne peut-il pas nous secourir et nous sauver ? Infiniment bon, ne le voudra-t-il pas ? Les promesses si formelles qu'il nous a faites d'exaucer nos prières, les bienfaits signalés dont il nous a prévenus tant de fois, ne sont-ce pas autant de gages de grâces nouvelles et d'appuis à notre confiance ?

3° La prière doit être faite avec attention et recueillement. « Quand vous voudrez prier, disait Notre-Seigneur (2), entrez dans votre chambre, et, la porte fermée, priez votre Père dans le secret ; et votre Père qui voit dans le secret, vous le rendra. » Le Fils de Dieu n'interdit point par là les prières publiques, faites par les fidèles dans leurs assemblées, lui au contraire qui assure que « là où se trouvent deux ou trois personnes réunies en son nom (3), il sera au milieu d'elles ; » mais il veut que notre prière se fasse en présence de Dieu, dans le recueillement et le secret de notre cœur, figurés ici par l'intérieur de cette maison fermée. Or, pour être véritablement, pendant la prière, dans l'intérieur de son âme, il faut en éloigner toute pensée profane, et se soustraire, autant qu'il est possible, aux distractions. Ces défauts d'attention prennent quelquefois leur source dans la faiblesse et la mobilité naturelle de l'esprit. Dieu, qui connaît mieux que nous notre inconstance, considère alors l'intention de celui qui prie, et il l'exauce malgré les égarements de sa pensée, lorsqu'il voit que la volonté n'y a pris aucune part. Mais il arrive aussi, et c'est le

(1) Gen. 18. 27. Loquar ad Dominum meum, cum sim pulvis et cinis.

(2) Saint Matth. 6. 6. (3) Saint Matth. 18. 20.

plus souvent, que les distractions naissent de la dissipation dans laquelle on vit habituellement, de l'amour du monde dont on est rempli, et alors la prière est vaine ; quelquefois même elle devient une offense. « Remuer les lèvres pour célébrer les louanges divines, tandis que l'esprit se promène à travers mille objets, n'est-ce pas, dit un concile (1), tromper les hommes et se moquer de Dieu ? »

Si l'on veut éviter les distractions, il faut suivre le conseil de l'Écriture : « Avant la prière, nous dit-elle (2), préparez votre âme, et ne soyez pas comme un homme qui tente le Seigneur. » Cette préparation consiste à se recueillir, à se mettre pieusement en la présence de Dieu, à écarter toute pensée étrangère, à désavouer d'avance en un mot toute distraction. Une prière ainsi commencée ne peut guère manquer d'être une bonne prière. Le désaveu préalable des distractions rend celles qui surviennent involontaires, et partant exemptes de péché. Notre attention est jugée suffisante pour rendre notre prière méritoire devant Dieu, dit saint Thomas (3), lorsqu'ayant présidé au commencement de la prière, elle persévère moralement sans avoir été révoquée par une distraction pleinement consentie. Les distractions qui se présentent en foule à l'imagination des personnes pieuses, et qui les jettent parfois dans de grandes inquiétudes, sont d'ordinaire des pièges du démon. L'humilité et la confiance en Dieu, voilà les armes par lesquelles nous vaincrons cet invisible ennemi, qui voudrait, en troublant nos âmes, nous faire prendre en dégoût le service du plus indulgent de tous les maîtres. C'est dans ces circonstances, quelquefois si pénibles pour le chrétien fidèle, qu'il faut se rappeler le charitable avis du Sauveur (4) : « Prenez mon joug sur vous, et vous trouverez le repos de vos

(1) Conc. de Trèves, 1519. (2) Ecclésiastiq. 18. 23. Ante orationem, præpara animam tuam, et noli esse quasi homo qui tentat Deum. (3) Saint Thom. 2^e quest. artic. 83^e. (4) Saint Matth. 11. 29 et 30.

» âmes. Car mon joug est doux, et mon fardeau léger. »

4^e Notre prière doit être persévérante. L'Evangile nous en offre un beau modèle. Une femme du pays de Tyr vient implorer le Sauveur pour sa fille malade (1), et elle n'essuie d'abord que des rebuts humiliants. Jésus ne lui envoie ni un mot d'espérance ni un regard de pitié. « Que me veut cette » étrangère, semble-t-il dire aux Apôtres ? Je ne suis venu » que pour les brebis perdues de la maison d'Israël. » La pauvre mère ne se décourage pas ; elle implore avec plus d'instance ; elle redouble ses cris ; elle traverse même la foule des disciples, et tombant aux genoux du Fils de Dieu : « Seigneur, s'écrie-t-elle, secourez-moi. » Jésus la met à une dernière épreuve. « Il n'est pas bon, dit-il, de prendre le pain » des enfants et de le jeter aux chiens. » Ah ! Seigneur, il est » vrai, s'écrie la femme ; mais les petits chiens ne mangent-ils » point les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ? » Jésus est désarmé. « O femme, dit-il, ta foi est grande ; qu'il » te soit fait selon ton désir. » Et à l'heure même, ajoute le texte sacré, sa fille fut guérie. C'est ainsi que la persévérance arracha des mains de Jésus-Christ, la grâce qu'il avait refusée à une première prière, si humble pourtant et si fervente.

Si nous voulons faire arriver sûrement nos prières jusqu'au trône de la Divinité, adressons-les par l'entremise de celui qui, « toujours vivant afin d'intercéder pour nous (2), » s'est volontairement chargé de remplir près de Dieu l'office de Médiateur. C'est lui-même qui a ouvert cette route à notre confiance, lorsqu'il disait à ses Apôtres (3) : « Si vous de- » mandez quelque chose à mon Père *en mon nom*, *il vous le » donnera*. Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon » nom ; demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit » pleine et entière. » Et ailleurs (4) : « Tout ce que vous de-

(1) Saint Matth. 15. 22. (2) Hébr. 7. 25. (3) Ev. saint Jean, 16. 23 et 24.

(4) Ev. saint Jean, 14. 13.

manderez à mon Père *en mon nom, je le ferai*. Confiante en cette parole qui ne passera pas, l'Eglise termine presque toutes ses prières en disant à Dieu : « C'est ce que nous » vous demandons *par Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils,* » qui vit et règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit, dans » tous les siècles des siècles. »

Le jeûne et l'aumône ont toujours été regardés par les maîtres de la vie spirituelle comme deux grands moyens de faire agréer du ciel nos vœux et nos prières. Le jeûne, en effet, élève l'âme vers Dieu; il la dégage des sens; il la remplit de force et de vigueur; il la rend en un mot plus apte à la prière. Lorsque l'esprit se trouve comme enveloppé par l'intempérance dans le boire et le manger, il demeure courbé vers la terre, et il n'a plus la force ni de penser à Dieu, ni de s'attacher à l'objet de ses demandes. Aussi Jésus-Christ, qui a démontré l'excellence et l'utilité du jeûne autant par ses exemples que par ses instructions, a-t-il voulu que ses disciples et tous les chrétiens des siècles à venir, « prissent garde » à ne point laisser appesantir leurs cœurs par l'excès des » viandes et du vin (1); » et il nous a prévenus, dans une autre circonstance, « que le démon ne peut être vaincu que » par la prière accompagnée du jeûne. »

Comme la prière est l'exposé de nos besoins et l'aveu de notre indigence, elle trouve dans l'exercice des œuvres de charité un puissant secours pour faire descendre sur nous les grâces de celui « qui promet récompense même à un verre » d'eau froide, donné en son nom au moindre de ses disciples (2). » Telle est la force de l'aumône faite pour Dieu, que jointe à une prière humble et repentante, elle suffit pour laver les plus grands crimes. « L'aumône délivre de la mort, et efface » les péchés, disait l'ange Raphaël aux deux Tobie (3). » *Ra-*

(1) Saint Luc, 21. 34. Attendite autem vobis ne fortè graventur corda vestra in crapulâ et ebrietate. (2) Saint Matth. 10. 42. (3) Tobie, 12. 9. Eleemosyna à morte liberat, et ipsa est quæ purgat peccata.

» *chetez vos péchés par des aumônes*, disait le prophète Daniel » au roi Nabuchodonosor (1). » Et Jésus-Christ lui-même, après avoir reproché aux Pharisiens et aux Docteurs de la loi leur hypocrisie et leurs autres vices, les invitait et leur ouvrait une porte au repentir en leur disant (2) : « Néanmoins, » faites l'aumône autant que vous le pourrez, *et tout vous sera » remis.* » Grâces soient donc rendues à la bonté de Dieu, qui nous offre dans la réunion de la prière, du jeûne et de l'aumône un moyen sûr d'arriver au salut. La prière apaise la colère de Dieu; le jeûne efface les souillures de la chair; l'aumône « nous fait des amis qui nous recevront un jour » dans les tabernacles éternels (3). »

Les détails dans lesquels nous sommes entrés sur les avantages, la nécessité et l'efficacité de la prière convaincront sans doute nos lecteurs qu'elle doit tenir la tête parmi les obligations de la vie chrétienne. Que dire donc du mépris et de l'indifférence de tant de chrétiens pour cette sainte pratique ? Les uns ne prient plus, comme si la voix de l'homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu pouvait seule demeurer muette dans ce concert de louanges que lui rendent chaque jour les créatures même inanimées. « Car, dit le Psalmiste, les » cieux racontent sa gloire; le firmament publie l'ouvrage » de ses mains, et leur voix est allée jusqu'aux confins du » monde (4). » Et les autres prient si mal, avec tant de froideur et de négligence, que leurs prières sont plutôt une insulte qu'un hommage rendu à sa suprême majesté.

Que sont devenus ces heureux temps où chaque famille chrétienne, réunie par ses chefs et pieusement guidée par leur exemple, offrait à Dieu les prémices du jour, et ne se séparait le soir pour aller prendre le repos nécessaire à la nature,

(1) Daniel. 4. 24. *Peccata tua eleemosynis redime.* (2) Saint Luc, 11 41. *Verumtamen, quod superest, date eleemosynam et ecce omnia munda sunt vobis.* (3) Saint Luc, 16. 9. (4) Ps. 18. 1. et 4.

qu'après l'avoir remercié en commun des grâces que sa main ne cesse de répandre avec tant de profusion ! C'est ainsi que la foi s'est affaiblie, et que la charité s'est éteinte. Le nom de chrétien, seul reste de l'héritage de Jésus-Christ, ne sert plus qu'à distinguer des nations infidèles les descendants dégénérés de ces hommes, dont les prières ferventes et assidues détournaient les fléaux de la colère divine, et attiraient chaque jour sur le champ du Père de famille la rosée des plus abondantes bénédictions.

HUITIÈME DISSERTATION.

SUR L'ADORATION.

Qu'est-ce que l'adoration ? Dans quel sens l'Eglise se sert-elle des mots adoration et adorer par rapport à Dieu ? Différence entre le culte dû à Dieu et celui que l'on rend aux créatures. Adoration intérieure. Adoration extérieure. Comment on pèche contre l'adoration. Qu'est-ce que l'on entend par culte indû ?

L'adoration, prise en général, est une marque extérieure de déférence et de respect, par laquelle on reconnaît l'excellence d'une personne élevée au-dessus des autres. Le mot adoration vient du verbe latin *adorare*, qui signifie littéralement *ad os manum applicare*, porter la main à la bouche, parce que les anciens, et surtout les orientaux, employaient ce signe lorsqu'ils voulaient faire honneur à quelqu'un. Le mot adorer est souvent pris dans ce sens par l'Ecriture elle-même. La Genèse rapporte qu'Abraham *adora* (1) les enfants de Heth, au pays de Chanaan, lorsqu'il en reçut la permission d'y enterrer Sara, sa femme, morte dans cette contrée. Il est dit aussi de Bethsabée, qu'elle s'inclina profondément devant David, et l'*adora* (2).

(1) Gen. 23. 7. Surrexit Abraham et adoravit populum terræ, filios videlicet Heth. (2) 3 Rois, 1. 16. Inclina vit se Bethsabée, et adoravit regem.

L'Eglise, qui seule a le droit de fixer le sens des mots dont elle se sert en ce qui concerne la foi, a consacré les termes *adorer* et *adoration* pour exprimer l'honneur et le culte souverain, qui ne sont dus qu'à Dieu. Elle semble les avoir empruntés de la coutume dont nous parlions plus haut, de porter la main à la bouche en signe de respect, et que le paganisme avait adoptée pour le culte de ses faux Dieux. C'est à cet usage que Job fait allusion, lorsque, pour montrer l'éloignement qu'il a toujours eu de toute idolâtrie, il proteste que (1) « malgré la joie secrète que répandait dans son cœur la brillante clarté du soleil, *il n'a point porté la main à sa bouche* » en signe d'adoration; ce qui aurait été, dit-il, un crime « énorme et le renoncement du Dieu Très-haut. »

L'adoration, prise dans le sens théologique, est l'abaissement total et complet de la créature devant son créateur. C'est la reconnaissance de son souverain domaine et de notre dépendance absolue dans l'ordre de la grâce et dans celui de la nature; c'est l'aveu de la distance qui se trouve de nous à lui, de sa toute-puissance à notre faiblesse, de notre bassesse à sa grandeur, de sa majesté à notre néant. Ce culte d'adoration ne peut être rendu qu'à Dieu, suivant ces paroles de Jésus-Christ (2) : « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne » servirez que lui seul. » Sur quoi saint Augustin fait une remarque essentielle (3) : « Comme le terme adorer exprime » également, dit-il, et le culte suprême qui n'est dû qu'à Dieu, » et la vénération qu'on témoigne par honneur à une créature, » il n'a pas été dit dans le premier commandement : Vous

(1) Job, 31. 26 et 27. Si vidi solem cum fulgeret... et osculatus sum manum meam ore meo; quæ est iniquitas maxima et negatio contra Deum altissimum. (2) Saint Matth. 4. 10. (3) L. I. Question LXI^e sur la Gen. Animadvertendum est in eodem præcepto non dictum, Dominum Deum tuum *solum* adorabis, sicut dictum est, et illi soli servies, quod est græcè *λατρευσεις*; talis enim servitus non nisi Deo debetur.

» n'adorerez *que Dieu seul*, comme il a été dit : *Vous ne servirez que lui seul*, λατρευσεις ; car cette sorte d'hommage n'est due qu'à Dieu. » Pour ne laisser dans l'esprit des fidèles aucune équivoque, l'Eglise a spécifié l'adoration qui n'est due qu'à Dieu en l'appelant *adoration ou culte de latrie*, afin de marquer, comme l'indique ce terme, la sainte frayeur qu'inspire l'Être souverain devant lequel on se prosterne. Il y a donc deux sortes d'adorations, qui sont, quoique dans un degré très-différent, de véritables actes de religion. La première est celle de latrie, qu'on rend à Dieu comme au premier Principe et au Maître suprême de tout ce qui existe. Ce culte ne peut sans sacrilège être transféré à aucune créature, quelque élevée qu'elle puisse être. C'est celui que le concile de Trente déclare dû (1) au très-saint Sacrement de l'Eucharistie, parce que celui qui y réside, est le même Dieu « que les Anges reçurent » l'ordre d'adorer (2), lorsque le Père introduisit son premier-né dans le monde ; » le même « que les mages adorèrent (3) » dans son berceau ; le même enfin « qui fut adoré par les » Apôtres (4), lorsqu'il leur apparut ressuscité. » La seconde est celle qu'on nomme *culte de Dulie*, qui veut dire *culte d'honneur* ; c'est celui que nous rendons aux Anges et aux Saints. Comme la qualité de Mère de Dieu relève la très-sainte Vierge au-dessus des saints, et des Anges eux-mêmes dont elle est regardée et saluée comme la Reine, on appelle *Hyperdulie* ou *culte supérieur*, le culte spécial que lui rendent également les hommes sur la terre, et les Esprits bienheureux dans le ciel.

On peut adorer Dieu de deux manières, intérieurement ou extérieurement. On adore Dieu intérieurement, lorsqu'on s'annéantit en sa présence et qu'on lui offre l'hommage de son

(1) Session 13^e de l'Euch., chap. 5. Omnes Christi fideles latriæ cultum, qui vero Deo debetur, huic sanctissimo sacramento exhibeant. (2) Hébr. 1, 6. (3) Saint Matth., 2. 11. (4) Saint Matth., 28. 17.

cœur et de son esprit comme au Souverain Seigneur de toutes choses. On adore Dieu extérieurement, lorsqu'on lui témoigne au dehors le respect qu'inspire sa grandeur infinie, par des actes sensibles et corporels; se mettre à genoux par exemple, se prosterner, se frapper la poitrine, réciter ou chanter les louanges divines, etc., sont des marques extérieures d'adoration. Quoique l'adoration intérieure soit réellement « cette adoration » en esprit et en vérité que Dieu désire de nous, » ainsi que Jésus-Christ a daigné nous l'apprendre (1), l'adoration extérieure doit néanmoins s'y joindre, parce qu'elle est le signe visible et l'expression du respect intérieur. D'ailleurs, l'homme étant composé d'un corps et d'une âme, qu'il tient de Dieu et qui lui appartiennent aux mêmes titres, il est juste que l'une et l'autre de ces deux substances concourent également à l'honorer. Le concile de Bourges explique ainsi l'adoration en esprit et en vérité dont parle Notre-Seigneur (2) : « Adorer en » esprit, dit-il, c'est honorer Dieu dans l'anéantissement et » l'abaissement de son âme. Adorer en vérité, c'est manifester au dehors par le culte extérieur et les œuvres de piété, » les sentiments dont l'âme est remplie. L'adoration parfaite, » ajoute le concile, consiste donc dans la vénération et le respect simultanés de l'âme et du corps envers Dieu. Si les hommes extérieurs et sensibles, tels que les génuflexions, l'élevation des mains, les prosternations, etc., ne provenaient point de la révérence intérieure de l'âme, l'adoration extérieure, loin d'être un acte de religion, ne serait plus qu'une illusion ou une hypocrisie. »

Pour que l'adoration en esprit et en vérité soit agréable à Dieu, il faut qu'elle soit exempte d'erreur, c'est-à-dire que Dieu soit adoré de la manière dont il veut et dont il doit l'être. Or, les ordres de Dieu sur ce point essentiel sont clairement exprimés dans les saintes Ecritures, dans l'interprétation que

(1) Ev. saint Jean, 4. 23. (2) 1584.

nous en donne l'Eglise, à qui seule le dépôt en a été confié, et dans les règles si sages, que cette sainte Epouse de Jésus-Christ a tracées aux fidèles pour les tenir à distance des fautes qui déshonorent le culte de Dieu. L'ignorance, la simplicité, la grossièreté, quelquefois même la dévotion lorsqu'elle est mal réglée ou mal entendue, conduisent certaines personnes à des péchés qui souillent le culte divin et qui sont opposés, de diverses manières, à la vertu de religion. Entrons à ce propos dans quelques courts détails.

1^o Le péché le plus directement contraire à l'adoration due à Dieu, c'est *l'adoration sacrilège* de la créature. Et sous ce nom, il ne faut pas entendre uniquement le culte idolâtrique rendu par les païens à leurs fausses divinités. Quand on estime une chose jusqu'au point de la faire passer avant Dieu dans son amour, n'est-ce pas un crime qui ressemble de bien près à l'adoration des idoles? L'avarice, qui place le bien suprême dans les richesses, n'est-ce pas l'adoration de l'or? La volupté ne fait-elle pas son Dieu des plaisirs sensuels? N'est-ce pas le culte de la boue et de la matière? N'en est-il pas ainsi de toutes les grandes passions, qui font du cœur de l'homme comme un temple d'idoles devant lesquelles il s'agenouille honteusement?

2^o On pèche contre cette vertu par la *superstition*. On comprend sous ce terme la foi puérile aux songes comme présage d'avenir; les vaines observances, qui attachent à des causes frivoles ou ridicules un effet qu'elles ne peuvent produire naturellement; la magie, qui cherche à produire des choses merveilleuses et supérieures aux forces de la nature à l'aide d'un pacte quelconque avec le démon; la divination, qui prétend par le même secours, prédire les événements futurs et contingents. Ces diverses pratiques, ainsi que beaucoup d'autres que je n'indique même pas, sont autant d'illusions présentées aux hommes par l'Esprit de ténèbres, pour leur faire perdre la confiance qu'ils doivent avoir en Dieu, et la leur faire mettre en des vanités mensongères. L'aversion de Dieu pour ceux

qui s'y livrent nous est marquée à différentes reprises dans l'Écriture : « Vous ne consulterez point les devins, dit-il au Lévitique, et vous ne demanderez rien aux magiciens, de peur d'être souillés (1). » Vous haïssez, Seigneur, dit le Psalmiste, ceux qui observent des choses vaines et sans aucun fruit (2). » Evitons donc ces crédulités puériles ou coupables, qui attribuent à certaines paroles, à certains signes, à certaines influences des jours, des astres, des nombres, une efficacité qu'ils n'ont certainement pas, un signe d'avenir qu'ils ne peuvent donner. Regardons-les comme des rêves éclos d'une tête malade ou comme les ruses de celui que l'Écriture appelle l'esprit malin, qui ne cherche qu'à nous séduire, à nous égarer et à nous perdre. Confions-nous, avec un abandon plus filial et plus entier, aux soins de la Providence. C'est l'outrager que de croire qu'elle soumette la destinée des êtres raisonnables à l'influence des astres, au vol de certains oiseaux, à des causes ou à des agents que Dieu n'a point revêtus de cette influence ; comme par exemple, aux linéaments de la figure, de la tête, des mains, lesquels, malgré la diversité des caractères et des passions, se trouvent à peu près les mêmes chez tous les hommes, ou à d'autres choses semblables. Les saints Pères condamnent très-sévèrement ces vaines croyances. Plusieurs d'entre eux, et saint Augustin en particulier (3), estiment que c'est d'elles que saint Paul se plaint dans son épître aux Galates, comme de superstitions qui paralysaient son zèle et ses travaux, quand il leur dit : (4) « Vous observez les jours et les mois, les

(1) Lev. 19. 31. Non declinetis ad magos nec ab ariolis aliquid sciscitmini. (2) Ps. 30. 7. Odisti observantes vanitates supervacuè. (3) St. Aug. Enchiridron de Fide, cap. 79. Quis æstimaret magnum peccatum dies observare et menses et annos et tempora, sicut observant qui certis diebus sive mensibus volunt aut nolunt aliquid inchoare, nisi hujus mali magnitudinem ex Apostoli timore pensaremus, qui talibus ait : Timeo vos ne fortè sine causâ laboraverim in vobis. (4) Gal. 4. 10 et 11. Dies observatis, et menses, et tempora, et annos. Timeo vos, ne fortè sine causâ laboraverim in vobis.

» saisons et les années. J'appréhende pour vous, que je n'ai
» peut-être travaillé en vain parmi vous. »

3° On pèche contre la vertu de religion par le *culte indu* ; c'est-à-dire quand on offre à Dieu un culte qui lui déplaît, ou qu'il défend. Ce culte se divise en culte *pernicieux* et culte *superflu*, lesquels sont l'un et l'autre, quoique à des degrés inégaux, également répréhensibles et condamnés. On pèche par le premier, lorsqu'on donne pour vraies des choses fausses, lorsqu'on publie, par exemple, de faux miracles, de fausses révélations, de prétendues visions, ou qu'on expose à la vénération des fidèles des reliques incertaines. Ces erreurs ou ces fraudes ébranlent la foi, servent de fondement aux railleries des impies, et font justement planer sur leurs auteurs les plus odieux soupçons.

On pèche par le culte superflu, lorsque l'on introduit, de sa propre autorité, de nouvelles cérémonies, ou que l'on modifie celles que l'Eglise a prescrites, soit pour la célébration de la messe et de l'office divin, soit pour l'administration des sacrements. Rien dans la religion n'est livré à l'arbitraire et aux écarts d'une dévotion sans règle. Le culte superflu renferme aussi certains actes religieux, accompagnés parfois de circonstances singulières et auxquels on attache ordinairement l'infailibilité du succès. Ainsi, ne vouloir entendre la sainte messe que de tel prêtre, tel jour, dans telle église, avec tel nombre de cierges ; ou bien faire dépendre l'efficacité d'une prière du nombre de fois qu'on la récite, du jour ou de la posture dans lesquels on la dit, ce sont des bizarreries, filles de l'ignorance et de la faiblesse d'esprit, qui appartiennent au culte superflu.

Pour éviter l'erreur en cette matière, il faut suivre la trace marquée par l'Eglise, se conformer aux règles pleines de sagesse qu'elle a posées, et n'adopter d'autres pratiques de piété que celles qu'elle approuve et qu'elle recommande.

NEUVIÈME DISSERTATION.

SUR LE CULTE DES SAINTS.

Doctrine de l'Eglise sur la manière de les honorer et de les invoquer. L'invocation des saints ne porte aucun préjudice à la médiation toute puissante de Jésus-Christ.

La défense consignée dans le premier précepte « de servir » des dieux étrangers en présence du Seigneur, et d'adorer » comme Dieu aucune créature, » quelque excellente qu'elle soit, n'est nullement opposée au culte d'honneur que l'Eglise offre aux Anges et aux Saints. La fin de ce culte est de rendre gloire à Dieu, qui a fait éclater en eux sur la terre les merveilles de sa grâce, et qui « en couronnant leurs mérites dans le ciel » couronne ses propres dons. » C'est dans nos divins Livres, qui sont véritablement la parole de Dieu, que l'Eglise a trouvé les motifs et l'exemple des hommages qu'elle décerne aux Bienheureux. Nous y lisons que, dès le berceau du monde, les patriarches et les autres justes de l'ancien Testament prodiguaient toutes les marques d'un culte de respect et de vénération à ces Esprits célestes, « plus prompts que les vents, plus » ardents que les flammes, » (1) quand Dieu faisait l'honneur à ces saints personnages de les leur députer. Abraham *se prosternait jusqu'à terre* devant les anges, qui lui apparaissent dans la vallée de Mambré, pour lui prédire la naissance d'Isaac et l'embrasement de Sodome (2). Jacob, après avoir lutté mystérieusement avec un ange, *lui demande sa bénédiction* (3), et il proteste qu'il ne s'en séparera qu'après l'avoir reçue. Le même patriarche *prie*, sur son lit de mort, « *l'ange* qui l'avait délivré de tous ses maux (4), de bénir les enfants de Joseph. Si Jésus-

(1) Ps. 103. 5. (2) Gen. 18. 2. (3) Gen. 32. 26. (4) Gen. 48. 16.

Christ nous recommande, dans l'Evangile, de ne scandaliser aucun des petits qui croient en lui, « c'est, dit-il (1), parce que » leurs anges voient sans cesse la face de mon Père qui est » dans les cieux ; » expressions qui laissent entendre qu'à la vision béatifique se joint chez les anges une vive sollicitude pour ces âmes, dont la garde leur est confiée. Une autre preuve de l'intervention des Esprits bienheureux en faveur des fidèles et du charitable intérêt qu'ils leur portent, c'est la joie qu'ils ressentent, comme Notre-Seigneur l'assure (2), à la conversion d'un seul pécheur ? Que si les hommages et les vœux adressés aux anges par les patriarches n'ont altéré en rien le culte suprême dû au Roi immortel, à l'Invisible, au Dieu unique, à qui seul appartient l'honneur aux siècles des siècles (3), l'invocation des saints porterait-elle atteinte à la gloire du Très-Haut ? Ne reconnaissons-nous pas que c'est lui seul qui a fait d'eux des saints, que leurs vertus sont l'ouvrage de sa grâce, que leur sainteté est une émanation de la sainteté de Dieu, et que s'ils ont triomphé du monde et du démon, c'est à sa bonté seule qu'ils en sont redevables. En honorant les saints, c'est donc le Seigneur même que l'on honore.

L'Ecriture les propose elle-même à nos louanges et à notre vénération en des termes bien remarquables. « Louons, dit-elle (4), louons ces hommes pleins de gloire, qui sont nos » pères, et dont nous sommes la race. Le Seigneur a signalé » en eux sa grande puissance. Ils ont été riches en vertu ; ils » ont aimé avec ardeur la véritable beauté, celle qui réside en » Dieu. Ce furent des hommes remplis de charité et de miséricorde. Les œuvres de leur piété subsisteront à jamais. Leurs » corps ont été ensevelis en paix ; leur nom vivra dans la suite » des siècles. Que les peuples publient leur sagesse, et que l'assemblée sainte chante leurs louanges. » N'est-ce point pour

(1) Saint Matth., 18. 10. (2) Saint Luc, 15. 10. (3) 1^{re} Epît. à Tim. 1. 17.

(4) Ecclésiastiq. 44. 1 et suiv.

exciter les mêmes sentiments de respect de confiance envers les saints que nos divins Livres nous les montrent « sous l'autel de l'Agneau, priant pour leurs frères ; » et dans le même sens qu'un prophète dit à Dieu : « Seigneur, Dieu tout-puissant, » *écoutez la prière* des morts d'Israël (1) ? » Dans un autre passage, l'Ecriture dit, en parlant de Jérémie mort depuis plusieurs siècles : « Celui-ci est l'ami de nos frères et du peuple d'Israël ; » c'est lui qui *prie pour le peuple* et pour la ville sainte (2). »

L'Eglise nous engage à rendre aux saints, non le culte d'adoration réservé à Dieu seul, mais un culte d'honneur et de respect. Elle ne souffrirait pas, comme les protestants nous le reprochent avec déloyauté, qu'on *adorât* ni les anges, ni les saints, ni la très-glorieuse vierge Marie, mère de Dieu. Si quelqu'un de ses enfants en venait là, elle lui dirait, pleine d'indignation, avec saint Paul (3) : « Mes amis, que faites-vous ? » Ignorez-vous que « ce sont des hommes semblables » à vous, et que vous faites injure par vos superstitions au Dieu qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils ren-
» ferment ? »

Nous honorons les saints à cause des grâces dont Dieu les a comblés, des vertus qu'ils ont pratiquées, des victoires qu'ils ont remportées, et de la gloire qu'ils possèdent dans le ciel. Nous honorons les saints, parce qu'ils ont été sur la terre les serviteurs de Dieu, pour lequel un grand nombre d'entr'eux ont versé leur sang ou accompli d'héroïques sacrifices, comme on honore justement ici-bas le vétéran dont les cheveux ont blanchi sous les drapeaux et qui a affronté vingt fois la mort pour son pays sur les champs de bataille. Encore une fois, en honorant les saints, c'est Dieu lui-même que nous honorons. « Nous louons les martyrs, dit saint Jérôme dans sa lettre contre

(1) Baruch. 3. 4. Domine omnipotens, ... audi nunc orationem mortuorum Israël. (2) Machab. 15. 14. Hic est fratrum amator et populi Israël; hic est qui multum orat pro populo et universa sancta civitate. (3) Act. des Apôt. 14. 14.

» Vigilance, pour adorer celui dont ils ont été les témoins jusqu'au sang. Nous honorons les serviteurs de Dieu ; mais nous voulons que l'honneur que nous leur rendons retourne à leur Maître. » *Honoramus servos, ut honor servorum redundet ad Dominum.* Voici sommairement la doctrine catholique sur le culte des saints.

Elle enseigne 1^o qu'ils connaissent nos besoins, qu'ils compatissent à nos nécessités, et qu'ils prient Dieu pour nous. Elle fonde cette vérité sur la sainte Ecriture. Pour me borner à quelques citations, Dieu lui-même proteste à Jérémie (1) « que Moïse et Samuel se présenteraient en vain devant lui comme des médiateurs en faveur de son peuple, et que ses crimes l'empêcheraient d'exaucer leurs prières. » D'où il suit que ces justes pouvaient beaucoup, même pendant leur vie, sur le cœur de Dieu. Sur quoi saint Jérôme remarque (2) « que si des hommes, assujettis encore aux misères d'ici-bas et obligés de prendre soin de leur propre salut, avaient cependant tant de crédit près de Dieu lorsqu'ils s'interposaient en faveur de leurs frères, ils peuvent le faire avec plus de succès maintenant qu'ils ont remporté la victoire, et reçu des mains de Dieu la couronne immortelle. » Moïse, continue le saint docteur, qui « seul obtint de Dieu le pardon de six cent mille coupables, sera-t-il moins puissant dans le ciel, qu'il ne le fut sur la terre ? » Saint Paul assure que Dieu lui accorda la vie de deux cent soixante-seize personnes qui naviguaient avec lui (3). Couronné dans la gloire, ne pourra-t-il prier efficacement pour ceux qui ont reçu de lui l'Evangile et la foi ? »

Quoique nous ignorions par quelles voies nos prières parviennent aux saints, nous comprenons sans peine qu'il est facile à Dieu de les leur transmettre. C'est une vérité qui n'a pas besoin

(1) Jérém. 15. 1. Si steterit Moyses et Samuel coram me, non est anima mea ad populum istum. (2) Traité contre Vigilance. (3) Act. des Apôt. 27. 24. Ne timeas, Paule... Ecce donavit tibi Deus omnes qui navigant tecum.

de preuves. Cependant l'Écriture nous en fournit plusieurs. Nous y voyons que Dieu, éclairant les prophètes par une lumière secrète, leur fit souvent connaître ce qui se passait dans des lieux où ils n'étaient pas. C'est ainsi qu'Élisée voit ce que fait Gîéz, son serviteur (1), quoique celui-ci soit loin de sa présence; et que, du fond de la Chaldée, Ezéchiel assiste aux abominations dont la ville et le temple de Jérusalem étaient alors souillés (2).

2° L'Eglise se garde bien d'attribuer aux saints une puissance indépendante de Dieu; elle les regarde seulement comme des médiateurs et des intercesseurs auprès de lui. Elle croit que leurs mérites sont des mérites dus à la grâce divine; le culte qu'elle leur rend n'est donc pas un culte idolâtre ni d'une nature semblable à celui qu'elle rend à Dieu; il en diffère essentiellement, et non du plus ou moins, comme l'ont prétendu les hérétiques. Nous reconnaissons Dieu pour le Maître souverain du ciel et de la terre; nous vénérons les saints comme les amis de Dieu. Nous demandons à Dieu qu'il nous pardonne et qu'il nous sauve; nous demandons aux saints qu'ils prient pour nous, qu'ils intercèdent pour nous. En priant Dieu, nous reconnaissons qu'il peut, par sa propre puissance, nous secourir et nous sauver; en recourant aux saints, nous confessons qu'ils ne peuvent rien d'eux-mêmes, qu'ils ne peuvent nous aider que par leurs prières. De là ces deux formules, en usage dans l'Eglise, et qui diffèrent si fort l'une de l'autre. Quand nous nous adressons à Dieu lui-même, nous lui disons ce que disaient les prêtres de l'ancienne loi, sur l'invitation du prophète Joël (3) : « *Pardonnez-nous, Seigneur; ayez pitié de nous; exaucez-nous.* » Quand c'est aux saints que nous avons recours, nous nous contentons de leur dire : « *Priez pour nous; intercédez pour nous.* »

3° Si l'on objecte que l'invocation des saints est inutile, parce que Dieu connaît nos misères sans qu'il faille d'inter-

(1) 4 Rois, 5. 26. (2) Ezéch., 8. 3. (3) Joël, 2. 17.

prête pour les lui exposer, nous répondrons avec saint Augustin (1) : « Que Dieu, maître de ses grâces, ne les accorde » parfois qu'à la médiation et aux prières de ses serviteurs. » Lorsque nous succombons, dit-il, sous le poids de nos crimes, nous pouvons nous relever devant lui par les mérites » et l'intervention de ceux qu'il aime. » C'est ainsi qu'à la demande d'Abraham, il fit cesser le fléau dont il avait frappé Abimélech, roi de Gérara (2). Les amis de Job trouvèrent également le pardon de leurs imprudents discours dans le sacrifice d'expiation, que cet illustre patriarche offrit pour eux sur l'ordre même du Seigneur (3). Si l'on ajoute que Jésus-Christ est notre véritable médiateur auprès de Dieu ; qu'il est, selon saint Paul (4), « ce Pontife des biens futurs, entré une » seule fois dans le sanctuaire, non avec le sang des victimes » légales, mais avec son propre sang, et qu'après nous y avoir » acquis une rédemption éternelle, il y demeure toujours » vivant (5) afin d'intercéder pour nous ; » nous nous empresserons de rendre hommage à la vérité de cette doctrine. Mais nous n'avouerons pas qu'on puisse rien en conclure contre le culte et l'invocation des saints. Car, si par la raison que nous avons en Jésus-Christ « un avocat auprès du Père, » et que cet avocat est « la victime de propitiation pour nos péchés (6), » nous ne devons pas avoir recours aux saints, pourquoi donc l'apôtre saint Paul, à qui nous empruntons les paroles précitées, demandait-il lui-même avec tant d'empressement les prières de ses frères encore vivants ? Les prières des saints sur la terre porteraient-elles moins atteinte, que les prières de ceux qui sont dans le ciel, à la médiation du Sauveur ?

(1) Question 149^e sur l'Exode. Unde admonemur, cum merita nostra nos gravant, relevari nos apud eum eorum meritis quos diligit. (2) Gen. 20. 17. Orante autem Abraham, sanavit Deus Abimelech. (3) Job, 42. 8. Job autem servus meus orabit pro vobis ; faciem ejus suscipiam, ut non vobis imputetur stultitia. (4) Hébr. 9. 11 et 12. (5) Hébr. 7. 25. (6) 1^{re} Epît. saint Jean, 2. 1 et 2.

Honorons donc les saints, comme l'Eglise elle-même nous y engage, sans tenir compte des clameurs de l'hérésie et de l'incrédulité. Prions-les fréquemment pour le salut de nos âmes et même quelquefois pour nos intérêts de la terre. Demandons-leur qu'ils veillent sur nous du haut des cieux, qu'ils éloignent de nous tout danger, qu'ils nous protègent contre tous nos ennemis, qu'ils nous rendent vainqueurs des assauts du démon, qu'ils nous apprennent surtout à marcher sur leurs traces, afin que nous méritions de devenir un jour les associés de leur gloire et de leur triomphe.

DIXIÈME DISSERTATION.

SUR LE CULTE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Ses motifs et ses avantages.

Parmi les saints dont l'Eglise vénère les mérites et invoque la médiation, le rang d'honneur et de prééminence appartient incomparablement à la glorieuse et auguste Vierge Marie. Son titre de Mère de Dieu l'élève au-dessus de toutes les créatures à une hauteur presque incommensurable, et lui donne droit aux hommages du ciel et de la terre. Souveraine des Anges, elle est assise, sur un trône de gloire, à la droite de son divin Fils, et elle voit à ses pieds tout ce qui n'est pas Dieu. C'est l'Evangile lui-même qui la désigne à notre vénération et à notre culte, en l'appelant « pleine de grâce et bénie » entre toutes les femmes (1); » en déclarant « que le Saint » qui naîtrait d'elle devrait être appelé le Fils de Dieu (2); » en nous apprenant que le Sauveur du monde l'honorait comme sa mère, « qu'il lui était soumis (3), » et que ce fut à sa de-

(1) Saint Luc, 1. 28. (2) Saint Luc, 1. 35. (3) Saint Luc, 2. 5.

mande qu'il opéra son premier miracle (1); en nous la montrant enfin, au pied de la croix, « donnée pour mère (2) à tous les chrétiens dans la personne du disciple bien-aimé; et en confirmant ainsi l'oracle que les siècles devaient vérifier, et que la très-sainte Vierge, divinement inspirée, avait elle-même porté : « Que toutes les générations l'appelleraient bienheureuse (3). »

L'Eglise, assemblée à Ephèse, définit contre Nestorius, aux applaudissements de l'univers chrétien, la divine maternité de la sainte Vierge. Elle institue des fêtes nombreuses en son honneur; sa Conception, sa Nativité, sa Présentation, son Annonciation, sa Visitation, sa Purification, son Assomption, sont tour à tour l'objet d'un culte public et solennel. Elle érige partout des temples et des autels sous son invocation. Elle autorise les diverses associations, où de pieux fidèles mettent en commun leurs vœux et leurs prières pour obtenir de la Mère de Dieu les biens de la vie présente, et surtout ceux de la vie future. Elle lui donne, dans sa liturgie, les plus magnifiques appellations; elle la salue « comme mère de grâce, mère de » miséricorde, notre vie, notre douceur, notre espérance, notre » avocate, la cause de notre joie, la porte du ciel, la consolation des affligés, le refuge des pécheurs, le salut des malades, le secours des chrétiens, la reine du paradis, etc... » L'Eglise pouvait-elle proclamer plus haut sa dévotion envers la sainte Vierge, et le désir qu'elle éprouve de la communiquer à tous ses enfants ?

Les Pères et les Docteurs lui prodiguent à l'envi les titres les plus glorieux. Saint Ephrem la nomme « l'espoir des désespérés, le port des naufragés, le secours des délaissés (4). » Saint Basile ne craint pas de dire « qu'elle est, après Dieu, notre

(1) Ev. saint Jean, 2. 1 et suiv. Et deficiente vino, dicit mater Jesu ad eum : Vinum non habent. (2) Ev. saint Jean, 19. 27. (3) Saint Luc, 1. 48. Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. (4) In encom. Virg. Spes desperantium, portus naufragorum, auxilio destitutorum adjutrix.

» unique espérance (1) ». Saint Augustin se sert presque des mêmes termes : « Vous êtes, ô Marie, l'unique espoir des pécheurs... » « O Vierge bénie et digne de toute louange ! O glorieuse Mère de Dieu, vous pouvez plus pour aider nos misères, que tous les saints ensemble (2). » « Quoi de plus grand que Marie, dit saint Jean Chrysostôme, et quoi de plus saint qu'elle ? Ni les Prophètes, ni les Apôtres, ni les Martyrs, ni les Patriarches, ni les Anges, ni les Chérubins et les Séraphins,... rien de créé ne l'égale (3). » « Vous êtes, dit saint Cyrille d'Alexandrie, la joie des anges et l'effroi du démon (4). » Par vous, l'homme déchu de sa gloire primitive est rentré en possession du ciel. Par vous, le Fils de Dieu, vrai soleil de justice, a paru sur la terre, pour éclairer les peuples assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort (5). »

Saint Bernard, que sa tendre dévotion envers la très-sainte Vierge aurait seule illustré dans les fastes de l'Eglise, dit « qu'elle est cette étoile, sortie de Jacob (6), placée au-dessus de nos têtes comme un phare lumineux, pour diriger notre course sur la mer orageuse du monde. O vous, qui que vous soyez, s'écrie ce saint Docteur, qui naviguez au milieu des tempêtes, si vous voulez n'être pas submergé par les flots, ne perdez point de vue cet astre bienfaisant ! Si les vents des tentations soufflent avec violence, si les écueils des tribulations menacent de vous engloutir, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si l'orgueil, si la colère, si l'avarice, si les

(1) Saint Basile. In Annunt. B. V. Sola post Deum spes nostra. (2) Saint Aug. Sermon 2 de Annunt. Tu es spes unica peccatorum, Maria.... Neque enim dubium est posse plus omnibus sanctis Beatæ Virginis suffragium. (3) Saint Chrysost. Hom. 22. de diversis. Quid illà majus inventum est, quid illà sanctius ? Non prophetæ, non apostoli, non martyres, non patriarchæ, non angeli, non seraphim, non cherubim, non denique aliud quidpiam inter creatas res... inveniri potest. (4) Hom. contre Nestorius. Per te exultat cælum, lætantur angeli, fugantur dæmones et homo ipse ad cælum revocatur... (5) Saint Luc, 1. 79. (6) Nomb. 24. 17. Per te unigenitus Dei Filius vera illa lux, effulsit sedentibus in tenebris et umbrâ mortis.

» désirs déréglés de la chair viennent assaillir votre barque,
 » regardez l'étoile, invoquez Marie. Si troublé par vos crimes,
 » déchiré par les remords, effrayé des jugements de Dieu, vous
 » êtes tenté de vous jeter en aveugle dans le gouffre du dé-
 » sespoir, songez à Marie, invoquez Marie. Dans les dangers,
 » dans les tristesses, dans les perplexités, pensez à Marie, in-
 » voquez Marie. Que son saint nom soit toujours sur vos lèvres,
 » toujours dans votre cœur. Vous ne vous égarerez point en
 » marchant sur ses traces ; vous ne perdrez point courage en
 » l'invoquant ; si sa main vous soutient, vous ne tomberez pas ;
 » si elle vous protège, vous serez plein d'assurance ; si elle
 » vous guide, vous marcherez sans fatigue ; avec son secours,
 » vous arriverez au terme de la carrière (1). »

Les Pères ne tarissent point sur les louanges de cette auguste Vierge ; nous bornons là, cependant, quoique à regret, nos pieux emprunts.

C'est donc sur le triple et inébranlable fondement de l'Ecriture, des enseignements de l'Eglise et de la doctrine des Pères, que repose le culte de la Mère de Dieu.

Deux autres principaux motifs, distincts de ceux-là, doivent exciter notre confiance en Marie : sa grande bonté et sa grande puissance.

1^o Sa grande bonté. La très-sainte Vierge nous a vraiment été donnée pour mère, lorsque le Fils de Dieu a laissé tomber de sa croix ces paroles bénies : « Voilà votre mère. » Car, ce n'est pas seulement au disciple bien-aimé, mais au genre

(1) Saint Bern. Hom. 2. super Missus. Si insurgant venti tentationum, si incurras scopulos tribulationum, respice stellam, voca Mariam. Si jactaris superbie undis ; si iracundia, aut avaritia, aut illecebra carnis naviculam concusserit mentis, respice stellam, voca Mariam. In periculis, in angustiis, in rebus dubiis, Mariam cogita, Mariam invoca. Non recedat ab ore, non recedat à corde... Ipsam sequens non devias ; ipsam rogans non desperas. Ipsam cogitans non erras ; ipsa tenente non corruis ; ipsa protegente non metuis ; ipsa duce non fatigaris, ipsa propitiâ pervenis.

humain tout entier qu'elles s'adressaient. C'est ainsi que la tradition les a toujours comprises ; l'Eglise, dépositaire et gardienne de la foi, n'a jamais entendu dans un autre sens le testament du Sauveur. C'est donc à chacun de nous que Jésus-Christ a dit, en lui montrant Marie au pied de la croix : « Mon » fils, vois-tu cette femme que j'appelais ma mère ? tu l'appelleras toi-même de ce doux nom ; elle sera désormais ta » mère. *Ecce mater tua.* » Il est donc vrai que la mère de Jésus est devenue notre mère ; qu'elle nous regarde et nous aime comme ses enfants, et qu'elle ressent pour nous plus de tendresse que la meilleure des mères n'en a pour ceux qu'elle a portés dans son sein. Marie est notre mère ; elle est donc toujours prête à nous secourir, toujours sensible à nos peines et à nos tristesses pour les consoler, toujours compatissante à nos souffrances pour les adoucir et les soulager. Jamais cri de détresse n'est monté vers son trône sans attirer sur ceux qui périssaient son regard et sa protection. Jamais, même les plus misérables et les plus grands pécheurs ne l'ont invoquée, sans qu'elle les ait aidés à sortir de l'abîme et à revenir à Dieu. « Qu'on ne parle plus de vos miséricordes, bienheureuse Vierge, » s'écrie saint Bernard, si quelqu'un peut soutenir qu'il vous » a implorée dans ses angoisses, et que votre secours lui a fait » défaut (1). »

2^o Sa grande puissance. Marie n'est pas seulement une mère pleine de bonté, mais en même temps une mère pleine de puissance. Non-seulement elle s'émeut, comme la plus tendre des mères, sur nos souffrances, mais elle a ce qui manque à nos mères de la terre, une puissance sans borne pour les guérir. Tout ce qu'elle demande à Dieu lorsqu'elle le prie pour nous, elle l'obtient infailliblement. « Le Fils de Dieu ne peut » manquer d'exaucer sa mère, dit encore saint Bernard. Il ne

(1) S. Bern. Serm. 4 de Assumpt. Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, si quis est, qui invocatum te in necessitatibus suis sibi meminirit defuisse.

» peut la rebuter, ni lui rien refuser... C'est là le motif de ma » grande confiance et le fondement de mon espérance (1). » Et dans un autre endroit, le même saint l'appelle énergiquement « une toute-puissance qui prie, *omnipotentia supplex*. » Les faits, d'ailleurs, et l'expérience des siècles, attestent ce pouvoir illimité de la Mère de Dieu. Que d'infortunés, en effet, n'a-t-elle point secourus ? Que de malades n'a-t-elle pas ramenés des portes du tombeau, quand la science avait dit sur eux son dernier mot ? Que de matelots, invoquant son nom, n'a-t-elle pas arrachés à une mort certaine et ramenés au port ? A combien de captifs, gémissant sous de lourdes chaînes, n'a-t-elle pas rendu miraculeusement la liberté ? Que de drapeaux, dans les guerres des chrétiens contre les infidèles, n'a-t-elle pas guidés à la victoire ? Les annales de l'Eglise renferment des milliers de traits où la puissance et la bonté de Marie éclatent également ; et les monuments innombrables, que lui a élevés par toute la terre la reconnaissance de ses enfants, en transmettront le souvenir aux âges les plus reculés.

Guidés par leur amour envers la très-sainte Vierge et entraînés aussi par la piété de leurs peuples, les princes chrétiens se sont empressés de mettre leurs personnes et leurs sujets sous la protection de la mère de Dieu. N'est-ce pas à la plus célèbre de ces consécrationes que le royaume de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis doit le bonheur d'être resté fidèle à la foi des Apôtres ? Si ce divin astre a cessé de briller, dans une courte tempête, sur notre horizon, c'est la puissante médiation de Marie, n'en doutons pas, et grâces lui en soient rendues, qui l'y fait reparaitre tout éclatant de lumière. Suivons les traces de nos pieux ancêtres, et la France demeurera ce qu'elle n'a cessé d'être, pendant

(1) Saint Bern. Serm. 2. de Virg. Exaudiet utique Matrem Filius... Potest-ne Filius repellere aut non audire?... Hæc mea maxima fiducia est, hæc tota ratio spei meæ.

quatorze siècles, le royaume très-chrétien, et la plus noble portion de l'Eglise universelle.

Autant le culte de Marie est digne de celle à laquelle il s'adresse, et lui est agréable, autant elle le repousse comme injurieux à sa gloire et à celle de son divin Fils, lorsqu'il n'a pas pour règle cette sobriété, qui est selon saint Paul (1), le cachet de la sagesse, ou qu'il a pour principe une aveugle présomption. Il y a donc dans la manière d'honorer la sainte Vierge, deux écueils également à craindre : l'excès et l'illusion. L'excès en altère la pureté ; l'illusion en rend nuls les avantages.

On pêcherait par *excès*, si, par impossible, on préférerait l'honneur de Marie à celui de Dieu ; ce qui serait un désordre et une impiété. Il y a entr'elle et Dieu, quelque glorieuse qu'elle soit dans le ciel, la distance infinie qui sépare la créature du Créateur. Elle-même nous le rappelle dans le peu que les Evangélistes nous ont conservé de ses admirables paroles. Elle ne veut accepter le titre de mère de Dieu, qu'en se reconnaissant « sa servante (2). » Elle ne répond aux louanges d'Elisabeth, qu'en les faisant remonter jusqu'au Seigneur (3). Si elle entend déjà les races futures l'appeler bienheureuse, elle ne s'en croit redevable qu'au regard qu'il a daigné jeter sur sa bassesse (4). Marie n'ignore pas « qu'une grande puissance lui a été donnée dans le ciel et sur la terre (5) ; » mais elle n'y voit qu'une dérivation et un écoulement de celle de Jésus-Christ. « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes » choses, s'écrie-t-elle, et son nom est béni. » Comme si elle disait : « Je suis élevée en gloire et en puissance plus qu'aucune » créature ; mais c'est le Tout-Puissant qui m'a faite ce que je suis ; c'est lui par conséquent et son saint nom qu'il faut sur-

(1) Rom. 12. 3. Non plus sapere quàm oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem. (2) Saint Luc, 1. 38. (4) Saint Luc, 1. 46. (5) Saint Luc, 1. 48.

tout bénir. » « Gardons-nous bien, dit saint Bonaventure (1), » de rabaisser la gloire du Fils, sous prétexte d'étendre l'existence de la Mère. »

Deux sortes de personnes tombent dans l'*illusion* par rapport au culte de Marie. Les unes attachent si absolument leur salut à la dévotion envers la sainte Vierge, qu'elles se tiennent pour certaines de ne jamais périr, parce qu'elles sont dévouées à son service. Cette erreur, même dans ceux qui y joignent la grâce sanctifiante, est condamnée par ces paroles formelles de l'Écriture (2) : « Que l'homme ne sait s'il est digne d'amour » ou de haine ; » elle est en opposition avec l'enseignement de l'Apôtre (3), « Qu'il faut opérer son salut avec crainte et » tremblement, et que celui qui se croit ferme (4), doit prendre » garde de tomber. » Enfin elle est proscrite par le concile de Trente, lorsqu'il défend sous peine d'anathème (5) à qui que ce soit, « de se croire assuré, à moins d'une révélation spéciale, de conserver jusqu'à la fin l'ineestimable don de la » persévérance. »

Les autres, plus téméraires encore, s'imaginent que certaines pratiques de piété envers la sainte Vierge suffisent pour l'obliger, en quelque sorte, à les prendre sous sa garde, quelle que soit d'ailleurs leur conduite. Se mettant peu en peine d'éviter le péché et de surmonter leurs mauvais penchants, elles se persuadent que Marie les préservera de l'impénitence finale, et les mettra à couvert de la rigueur des jugements de Dieu. Cette espérance, lorsqu'elle ne renferme pas au moins le désir d'une conversion prochaine, est funeste aux pécheurs, parce qu'elle les tranquillise dans leurs désordres et les enhardit dans le mal. Elle est en même temps injurieuse à la mère de Dieu. Aucune créature, en effet, n'apprécie comme elle l'hor-

(1) B. Petr. Dam. Serm. de Nativ. (2) Psautier de la Vierge. (3) Eccl. 9. 1. (4) Philip. 2. 12. (5) 1. Cor. 10. 12. (6) Session 6^e de la justification canon 16^e

rible malice du péché. Croire qu'elle protégera les pécheurs qui l'imploront, non pour les faire renoncer à leurs crimes, mais pour les rassurer et les encourager jusqu'à un certain point, n'est-ce pas lui faire injure ? Invoquer son saint nom, qui signifie pureté, humilité, charité, pour s'en faire un abri dans ses passions, n'est-ce pas vouloir faire la sainte Vierge complice du péché, et cette sorte d'hommage ne la blesse-t-elle point plus qu'elle ne l'honore ? Nous recueillons d'ailleurs dans l'Evangile et de la bouche même du Sauveur un autre préservatif de cette fausse confiance. Quelque honorable qu'il soit d'être compté parmi les serviteurs de la Reine des anges, ce titre ne peut pourtant pas se comparer à l'insigne dignité de Mère de Dieu. Or, cependant, au jugement de Jésus-Christ, ce glorieux privilège lui-même ne vaut pas le bonheur d'accomplir fidèlement la loi divine. C'est ce qui fut répondu à une femme qui, dans les transports de son admiration pour les discours pleins de sagesse de l'Homme-Dieu, s'était écriée du milieu du peuple (1) : « Heureux le sein qui vous a porté, et » les mamelles qui vous ont nourri ! Mille fois plus heureux, » lui répondit Jésus, ceux qui entendent la parole de Dieu et » la mettent en pratique ! » « Par conséquent, ajoute saint » Augustin (2), la divine maternité, qui relève si haut la très » sainte Vierge, ne lui eût servi de rien, si elle n'avait possédé » la grâce de Jésus-Christ dans son cœur, avant de le recevoir » lui-même dans son sein. »

Le véritable culte de Marie ne consiste donc pas précisément dans son invocation, dans la récitation de certaines prières, telles que le Chapelet, les Litanies, la Salutation angélique, etc., ou dans l'affiliation à des congrégations érigées en son honneur, comme le Rosaire, le saint Scapulaire, etc. Si

(1) Saint Luc, 11. 27 et 28. (2) De la sainte Virginité. *Materna propinquitās nihil Mariæ profuisset, nisi felicius Christum corde, quàm carne gestâsset.*

louables qu'elles puissent être, ces pieuses pratiques ne suffisent pas, et il importe d'y joindre l'imitation des vertus dont l'auguste Vierge nous a laissé un si parfait modèle : l'humilité, la pureté, l'obéissance, le mépris des choses de la terre, le zèle pour la gloire de Dieu, une soumission entière aux ordres de la Providence, et par-dessus tout la charité, que saint Paul appelle le lien de la perfection (1), parce qu'elle unit comme en un faisceau et couronne les autres dons de Dieu. Demandons à la sainte Vierge qu'elle nous aide à marcher fidèlement sur ses traces ; qu'elle nous fasse triompher des attaques de l'enfer ; qu'elle guide nos pas et qu'elle garde nos âmes dans le chemin périlleux que nous suivons, et s'il nous arrivait de devenir infidèles à Dieu par le péché, invoquons son secours, non pour nous endormir dans une funeste confiance, mais pour qu'elle nous obtienne de son divin Fils le repentir et le pardon.

ONZIÈME DISSERTATION.

Sur la vénération des reliques et le culte des images.

Le culte des saints dans l'Eglise catholique ne se borne pas à les invoquer comme des intercesseurs. On y honore aussi leurs reliques, parce que ce sont les précieux restes de corps qui ont été les temples du Saint-Esprit, et qui doivent ressusciter un jour pleins de gloire. Nos saints livres nous fournissent des témoignages frappants du respect de l'ancien peuple de Dieu pour les cendres des hommes éminents en sainteté. Moïse sortant d'Egypte emporte avec lui les ossements de Joseph (2). Le pieux roi Josias respecte les corps des prophètes du Seigneur (3), en défendant qu'ils soient enlevés

(1) Coloss. 3. 14. (2) Ex. 13. 19. (3) 4 Rois, 23. 18.

de leur sépulture comme ceux des idolâtres et des faux prophètes. Nous voyons Dieu lui-même communiquer aux ossements d'Elisée (1) une vertu merveilleuse. Des hommes qui enterraient un mort, l'ayant déposé sur le tombeau de ce prophète, dès que le cadavre eut *touché ces saints restes*, « le mort ressuscita, dit l'Écriture, et se leva sur ses pieds. » Dans le nouveau Testament (2) nous lisons que les linges qui avaient touché le corps de saint Paul, gardés par les fidèles comme de précieuses reliques, *guérissaient les malades*.

A l'autorité des saints livres se joint celle d'une tradition qui remonte jusqu'aux temps apostoliques. Les prêtres et les diacres qui ont écrit l'histoire du martyre de saint Ignace, évêque d'Antioche, livré aux bêtes dans l'amphithéâtre de Rome, la terminent ainsi (3) : « Il ne resta de son corps que » les plus gros ossements. On les enveloppa dans un coffret, » et *on les porta à Antioche comme un trésor sans prix*. » Ces vénérables restes répandirent une grande joie parmi les » fidèles de tous les lieux où ils passèrent. Pour nous, glorifiant » Dieu, auteur de tous les dons, nous vous avons fait connaître l'époque de son martyre, afin que, nous assemblant » chaque année, à pareil jour, en sa sainte mémoire, nous » ayons part aux mérites et aux prières de ce généreux athlète, » qui a foulé le démon à ses pieds, et remporté la victoire par » Jésus-Christ, notre Seigneur, à qui soient rendus gloire et » honneur, avec le Père et le Saint-Esprit, dans toute la suite » des siècles. »

Dans la relation que l'Eglise de Smyrne fit du martyre de saint Polycarpe, son évêque, et qu'elle adressa aux fidèles de Philadelphie et aux autres Eglises catholiques, on lit ce passage remarquable (4) : « Lorsque le feu eut consumé le corps mortel » de notre saint Pasteur, *nous retirâmes ses os, plus précieux que*

(1) 4 Rois. 13, 21. (2) Act. 19. 11. (3) D. Ruinard, Act. des Martyrs.

(4) Fleury, liv. 5. chap. 1.

» *les pierreries et que l'or le plus pur, et nous les mêmes dans un*
 » *lieu convenable, où, si le Seigneur nous en accorde la grâce,*
 » *nous nous assemblerons fréquemment, pour célébrer le sou-*
 » *venir de son triomphe. »*

Saint Augustin faisant le récit de l'invention récente des reliques de saint Etienne, et de leur translation dans la ville d'Hippone, commence ainsi (1) : « Vous désirez savoir ce qu'on » a placé aujourd'hui dans ce temple. Ce sont les reliques du » bienheureux Etienne. » Puis, après avoir rappelé en quelques mots son glorieux martyre, il continue : « Ce n'est pas à Etienne » que nous avons consacré cet autel, *c'est à Dieu que nous* » *l'avons élevé sur les reliques d'Etienne. Ces sortes d'autels lui* » *sont très-agréables. »* Puis il ajoute, en parlant des miracles qui se renouvelaient chaque jour sur son tombeau : « Qu'est- » ce que Dieu se propose par les prodiges qu'il opère sur les » corps des saints défunts, si ce n'est de nous faire compren- » dre de quelle gloire il couronne leurs âmes, puis qu'il ho- » *nore ainsi leur chair inanimée ? »*

« *Un peu de poussière, dit-il ailleurs, vous a assemblés ici* » *en si grand nombre. Pensez, mes bien-aimés, quelle gloire* » *Dieu nous réserve dans la terre des vivants, lui qui* » *nous comble de tant de bienfaits par la poussière des* » *morts (2). »*

« Les rois eux-mêmes, dit saint Jean Chrysostôme, visitent les » tombeaux des saints martyrs, et ils baisent respectueusement

(1) Sermon 318, sur le martyre de saint Etienne. Expectat sanctitas vestra scire quid hodiè in isto loco positum sit. Reliquiæ sunt p̄fimi et beatissimi martyris Stephani... Nos in isto loco non aram fecimus Stephano, sed de reliquiis Stephani aram Deo. Grata sunt Deo hujusmodi altaria... Quid agit Deus, mira opera faciendo circà sanctorum corpora defunctorum, nisi ut hinc intelligatur in quali honore secum habeat animas occisorum, quandò caro exanimis tanto effectù Divinitatis ornatur. (2) Serm. 127. Exiguus pulvis tantum populum congregavit. Cogitate, Carissimi, quæ nobis Deus servat in regione vivorum, qui tanta præstat de pulvere mortuorum.

» leurs cendres, les suppliant de les protéger devant Dieu (1).»

Ces monuments et beaucoup d'autres semblables, que les premiers écrivains ecclésiastiques nous ont conservés, démontrent jusqu'à l'évidence que l'Eglise catholique non-seulement a toujours invoqué les saints, mais de plus qu'elle a constamment payé un tribut d'honneur à leurs reliques et à leurs cendres. On voit par les termes même dans lesquels sont conçues nos citations, que ce culte se rapporte non pas aux saints martyrs, mais au Dieu tout-puissant par la vertu et la grâce duquel ils ont triomphé du monde et de l'enfer. On y voit proposés l'exemple et l'intercession de ces illustres soldats de Jésus-Christ, comme un encouragement et un appui pour notre faiblesse. On y rappelle les miracles qui se faisaient sur leurs tombeaux ; on y apprend que leurs prières nous sont auprès de Dieu d'un grand secours, pour nous aider à marcher heureusement nous-mêmes dans la carrière chrétienne, à triompher comme eux des ennemis du salut, et à partager un jour leurs palmes dans le ciel.

S'il pouvait rester quelques doutes sur le culte des reliques, généralement établi dans l'Eglise dès les premiers siècles, on en trouverait une nouvelle preuve dans la réfutation des impiétés de Vigilance, faite par saint Jérôme avec l'éloquence et l'impétuosité d'esprit, qui font le caractère de cet illustre Docteur. « Est-il nécessaire, disait le déserteur de la saine doctrine, que vous respectiez je ne sais quelle poussière renfermée dans un petit vase ? Pourquoi baiser et vénérer une vile cendre, enveloppée de linge ? Ne sont-ce pas là ces sépulcres blanchis des Pharisiens, qui ne renferment au dedans que corruption ? Ainsi donc, répondait saint Jérôme, nous sommes des sacrilèges, quand nous entrons dans l'Eglise des Apôtres. Constantin se rendait coupable du même crime, lorsqu'il faisait transférer à Constantinople les reliques

(1) S. Joann. Chrys. Hom. 25 in Epist. 2 ad Cor.

» d'André, de Luc, de Timothée, précieux restes auprès des-
 » quels les démons qui te possèdent rugissent d'épouvante.
 » Ainsi, il faut accuser non-seulement d'impiété, mais de
 » folie l'Evêque de Rome qui offre le saint sacrifice sur les
 » reliques de Pierre et de Paul, pour nous, ossements vénéra-
 » rables, vile poussière à tes yeux. Il faut condamner de même
 » tous les évêques, qui renferment dans l'or et la soie une
 » poussière digne de notre vénération, et que tu appelles ab-
 » jecte et méprisable ? O langue blasphématrice ! ô forfait qui
 » devrait faire bannir son auteur aux confins de la terre (1) ! »

L'Eglise, toujours guidée par l'esprit de Dieu, a consacré aussi le culte des saintes images. Sachant l'empire qu'exercent sur l'homme les objets extérieurs, elle ne néglige rien de ce qui peut frapper ses sens et l'élever par eux à la contemplation des choses célestes. Or, la vue d'une peinture, représentant quelque'un des scènes de l'ancien ou du nouveau Testament, est de nature à produire cette heureuse impression. L'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par exemple, priant et agonisant dans le jardin des Olives, ou déchiré de verges, ou mourant sur la croix, n'est-elle pas propre à exciter en nous l'amour du Fils de Dieu et la haine du péché ? De là, l'origine de ces saintes images, dont l'usage parmi les chrétiens remonte jusqu'à la plus haute antiquité, et s'est soutenu de siècle en siècle, appuyé sur le témoignage de tout ce que la science et la sainteté ont produit de plus illustre.

Ce serait une erreur de croire que Dieu, en défendant aux hommes dans le premier commandement de se faire des idoles ni aucune figure pour les adorer, leur ait interdit la représentation, par la peinture ou la sculpture, de certains objets, qui pouvaient leur rappeler la mémoire de ses ouvrages ou de

(1) Saint Jér. Traité contre Vigil. Ergò sacrilegi sumus, quandò apostolorum basilicas ingredimur ! sacrilegus fuit Constantinus, qui sanctas reliquias Andreæ, Lucæ et Timothei, transtulit Constantinopolim, apud

ses bienfaits. Il fit lui-même placer, comme l'atteste l'Écriture, des chérubins sur l'arche d'alliance; il commanda à Moïse d'élever le serpent d'airain dans le désert, et nous voyons que les portes et l'intérieur du temple, que Salomon lui bâtit par son ordre, étaient ornés de reliefs et de peintures (1). On peut donc, sans encourir le reproche d'idolâtrie, rendre aux saintes images un culte d'honneur et de vénération. Ce culte ne se rapporte évidemment ni au bois, ni à la pierre, mais aux saints dont l'art du sculpteur et du peintre ont reproduit les traits, ou plutôt à Dieu même, source et principe de leur sainteté. L'Eglise nous le permet et nous y autorise, en prenant soin pourtant de nous prévenir, qu'on se rendrait coupable d'une grande impiété, si l'on croyait que la Divinité ou les Saints qu'on invoque, soient présents aux images, comme dans le paganisme on le croyait des Génies; si l'on en attendait quelque secours ou si l'on mettait en elles sa confiance, comme les païens la mettaient en leurs idoles. « L'honneur que nous rendons » aux images des Saints se rapporte tellement à leurs » originaux, dit le concile de Trente (2), qu'en saluant les » images et en nous agenouillant devant elles, c'est Jésus- » Christ lui-même que nous adorons; ce sont les Saints, dont » elles portent la ressemblance, que nous vénérons. » Voilà la foi chrétienne. Dire que nous adorons ou que nous prions les images, c'est donc avancer une chose d'une insigne fausseté, puisque l'honneur que nous leur rendons ou les prières que nous récitons devant elles, s'adressent directement à Dieu ou aux saints. L'Eglise l'a déclaré maintes fois dans ses con-

quos dæmones rugiunt, inhabitatores Vigilantii. Omnes episcopi non solùm sacrilegi, sed et fatui judicandi, qui cineres istos in serico et vase aureo portaverunt. Malè facit ergò romanus Episcopus, qui super mortuorum hominum Petri et Pauli, secundùm nos ossa veneranda, secundùm te vilem pulvisculum, offert Domino sacrificia. O linguam præcidendam! O portentum in terras ultimas deportandum!

(1) Nomb. 21. 8. (2) 37. 6. 29.

ciles ; elle le fait enseigner publiquement par ses ministres en chaire, dans les catéchismes, dans les livres de piété et de religion. Et malgré cela, on lui reproche encore d'adorer les images et de leur rendre un culte superstitieux. On sait bien cependant que ces reproches là sont des mensonges, contre lesquels elle a souvent et énergiquement protesté ; on sait qu'on la calomnie en lui attribuant précisément le contraire de ce qu'elle enseigne ; et c'est ainsi qu'on parvient à entretenir contre le catholicisme le mépris et les préjugés. Est-ce de la loyauté, et ne faut-il pas que l'hérésie soit bien peu sûre d'elle-même et de ses preuves, pour recourir à de pareils moyens et à de pareilles armes ?

Il faut bien convenir néanmoins que dans les premiers siècles on ne voyait ni statues ni images, appendues aux murs des temples chrétiens. Elles ne sont point en effet essentielles à la religion ; et à une époque où tout était encore plein d'idoles, on ne peut qu'admirer la sage discrétion des premiers pasteurs, qui craignaient d'exposer la foi des nouveaux convertis, en plaçant sous leur yeux des images, et en leur rendant un culte. Peut-être aussi se proposèrent-ils de mettre la religion à couvert des calomnies que les païens n'auraient pas manqué d'inventer contre elle, en publiant que le christianisme n'était lui-même qu'une idolâtrie déguisée. Lorsque la religion fut mieux connue, et le dogme de l'unité de Dieu, solidement établi, le danger de l'idolâtrie se trouvant écarté, on commença à placer dans les églises des images destinées à représenter les combats des martyrs et les principaux traits des deux Testaments. C'étaient comme autant de livres, où les chrétiens, surtout les simples et les ignorants, pouvaient apprendre l'histoire de la religion. Les néophytes, frappés des scènes retracées sous leurs yeux, se rappelaient les instructions qu'ils avaient entendues, et les gravaient plus profondément dans leurs âmes.

Bientôt les fidèles passèrent de ce pieux spectacle à des dé-

monstrations extérieures de respect envers ceux que ces images représentaient; et quand parut l'hérésie des Iconoclastes ou briseurs d'images, au commencement du VIII^e siècle, ce culte était devenu presque général. On le tenait partout comme une louable et sainte pratique, et les Eglises particulières où elle n'était point reçue, ne la condamnaient pas dans les autres.

Après de longs troubles, excités dans l'Eglise par les sectaires dont nous venons de parler, le septième concile général, second de Nicée, décréta solennellement « que les fidèles catholiques devaient vénérer les images des saints, d'un culte » d'honneur et relatif à ceux qu'elles représentent, en réservant le culte absolu et de latrie pour la Divinité, à qui seule » il est dû (1). » Le concile de Trente a confirmé, sous peine d'anathème (2), cette décision, contre les Protestants, modernes Iconoclastes; il y a joint de salutaires avis pour détruire les abus qui avaient pu se glisser dans cette pieuse pratique, et servir de barrière à ceux que pourraient faire naître, dans la suite des temps, l'ignorance, l'avarice ou la superstition.

(1) Année 787. (2) Session 25^e Sur l'invocat. des Saints.



CHAPITRE TROISIÈME.

Second commandement.

VOUS NE PRENDREZ POINT EN VAIN LE NOM DU SEIGNEUR VOTRE DIEU ;
CAR LE SEIGNEUR NE TIENDRA POINT POUR INNOCENT CELUI QUI AURA
PRIS EN VAIN LE NOM DU SEIGNEUR, SON DIEU.

AUTREMENT :

Dieu en vain tu ne jureras,
Ni autre chose pareillement.

PREMIÈRE DISSERTATION.

Le second commandement est le complément du premier. Dieu l'a jugé nécessaire pour augmenter le respect dû à Sa Majesté suprême, et arrêter le torrent de la prévarication. Ce qu'il faut entendre par le nom de Dieu. Dans quel sens le second commandement exige-t-il l'honneur qui lui appartient ?

Dieu ne s'est pas contenté de tracer à l'homme, dans le premier commandement, les règles de piété, de justice, de sainteté et d'amour, selon lesquelles il veut être servi et adoré, comme étant le seul et véritable Dieu. Il lui a encore prescrit, par un précepte spécial, le respect dû à son nom « saint et terrible (1). » De prime abord, ce second commandement paraît superflu, puisqu'il se trouve implicitement contenu dans le premier. Car il semble difficile, pour ne pas

(1) Ps. 110. 9. Sanctum et terribile nomen ejus.

dire impossible, de ressentir à l'égard de Dieu le respect sincère et profond qui lui appartient à tant de titres, sans être en même temps pénétré de frayeur et de vénération, quand son saint nom vient frapper nos oreilles ou se placer sur nos lèvres. Mais ne mesurons point les œuvres de Dieu sur notre faible raison. La pente de l'homme vers l'oubli de ses devoirs est telle, qu'il ne lui fallait pas moins qu'un nouvel acte de l'autorité divine, pour lui faire bien comprendre l'excellence, la grandeur et la dignité d'un Nom, devant lequel tout genou devrait fléchir, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers (1).

Tel est, si Dieu nous permet d'interpréter respectueusement ses desseins, le motif important qui l'a déterminé à nous rappeler cette grande vérité dans un second précepte, de peur que nous ne méritions les reproches qu'il adressait autrefois à son peuple par la bouche d'un prophète (2) : « Le fils honore son » père, l'esclave, son seigneur. Si donc je suis votre père, » où est l'honneur que vous me rendez ? et si je suis votre » maître, où est la crainte que vous me devez, dit le Seigneur » des armées ? »

Néanmoins, malgré la sainteté et l'incompréhensible excellence du nom de Dieu, et les précautions prises par la Sagesse divine, ce saint nom n'est-il pas tous les jours traité comme la chose du monde la plus vile et qui mérite le moins notre attention ? L'inconcevable légèreté, pour ne pas dire le mépris avec lequel on s'en sert, est si générale, qu'on peut lui appliquer les plaintes que David faisait jadis entendre sur un autre sujet, lorsque, déplorant l'aveuglement et la folie de la plupart des hommes, il les trouvait presque tous « hors de la voie, sans » intelligence, sans amour pour Dieu, » et il ne craignait pas de dire que le nombre des transgresseurs était si grand,

(1) Philip. 2. 10. (2) Malachie. 1. 6. Filius honorat patrem, et servus Dominum suum. Si ergo Pater ego sum, ubi est honor meus, et si Dominus ego sum, ubi est timor meus, dicit Dominus exercituum ?

« qu'à peine s'en trouvait-il un seul qui fit le bien (1). » Et ce qu'il y a de plus digne de l'affliction et des larmes de ceux qui ont conservé, dans la dépravation universelle, quelques sentiments de respect pour le saint nom de Dieu, c'est de voir le scandale descendre des rangs les plus élevés. Ceux-là mêmes qui se trouvent placés au-dessus de leurs semblables, les entraînent par les plus funestes exemples à fouler aux pieds l'important précepte dont nous parlons. Fut-il jamais un siècle plus fertile en parjures que le nôtre ? Non-seulement on invoque à tout propos le saint nom de Dieu pour assurer les choses les plus frivoles ; on se fait un jeu impie de le prendre à témoin du mensonge, ou des plus fausses promesses. Crime horrible, qui ébranle la société, qui en desserre les liens, et la menace d'une dissolution qui en serait le terrible mais juste châtiment.

Le remède à un si grand mal est la méditation et l'étude de ce point de la loi divine. « D'où vient, dit le prophète Jérémie (2), » la désolation extrême dans laquelle la terre est plongée ? c'est » qu'il n'y a personne qui réfléchisse et médite dans son cœur. » C'est donc pour les chrétiens un devoir indispensable de s'instruire de ce qui est prescrit par ce second commandement, et de se tenir toujours dans la disposition du saint roi David, lorsqu'il souhaitait « qu'il n'y eût rien en lui qui ne louât le » Seigneur et ne bénît son saint nom (3). » Pour faire naître ou affermir dans l'âme de nos lecteurs ces heureuses et saintes dispositions, nous allons mettre sous leurs yeux les devoirs qu'impose le second commandement, et les fautes par lesquelles on peut le transgresser.

Dieu nous y défend en général « de prendre son nom en » vain. » Or, ceux-là prennent en vain le nom du Seigneur, 1^o qui l'appellent en témoignage contre la vérité ; 2^o qui le pro-

(1) Ps. 52. 4. (2) Jérém. 12. 11. (3) Ps. 102. 1. *Benedic, anima mea, Domino ; et omnia quæ intra me sunt, nomini sancto ejus.*

noncent sans respect ou avec profanation ; 3° qui se montrent infidèles aux promesses faites sous la garantie de ce nom redoutable. Ainsi, le parjure, le blasphème, la violation des promesses et des vœux sont autant de péchés défendus par le second précepte.

Par ce nom qu'il nous est défendu de prendre en vain, il ne faut pas, à l'exemple des Juifs, entendre seulement les lettres et les syllabes qui le composent, mais l'idée qu'il renferme. Si le mot *Dieu* se trouve seul dans le texte du Décalogue, il ne s'ensuit pas qu'en se servant d'un terme équivalent, on amoindrisse sa faute, parce que la défense de profaner ce saint nom tombe sur l'Être souverain qu'il représente, quelle que soit d'ailleurs l'expression qu'on emploie pour le désigner. Ainsi, le Tout-Puissant, l'Eternel, le Seigneur des armées, le Roi des rois, et toutes les autres expressions qui rappellent la Divinité, ayant la même valeur, exigent par conséquent de notre part le même respect.

Le précepte de ne pas prendre en vain le nom du Seigneur notre Dieu renferme tout à la fois un ordre et une défense ; il nous enjoint d'honorer ce saint nom, et il nous interdit de le profaner. On honore le nom de Dieu, 1° lorsqu'on reconnaît Dieu lui-même devant les hommes « pour le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ pour son envoyé ; » confession qui lui est si agréable, que le Sauveur « l'a estimée digne de la vie éternelle (1). » 2° Lorsqu'on s'applique à écouter ou à lire la parole de Dieu, et à la prendre pour règle de sa conduite. 3° Lorsqu'on chante ses louanges. 4° Lorsque dans la prospérité on le remercie de ses largesses, disant avec David (2) : « Mon âme, bénissez le Seigneur, n'oubliez jamais ses bienfaits, et que tout ce qui est en moi loue son saint nom ! » 5° Quand, dans l'adversité, on baise la main qui frappe, en s'écriant comme Job (3) : « Il m'a été fait comme il a plu à Dieu, que son nom soit béni. »

(1) Saint Jean, 17. 3. (2) Ps. 102. 2. (3) Job 1. 21.

Ces divers actes tendent tous à l'honneur du nom de Dieu. Ils sont tellement bons de leur nature, que le chrétien qui met son étude à les exercer, entre, dès cette vie, en participation de l'heureux sort des élus « qui adorent et bénissent sans » cesse celui qui vit dans les siècles des siècles (1). » Comme eux il se fait gloire « de le bénir en tout temps, et d'avoir tous » jours sa louange sur les lèvres (2). »

Il est une autre manière d'honorer le nom de Dieu, laquelle a un rapport plus intime avec le texte et l'esprit du second commandement : c'est lorsqu'on l'emploie pour attester un fait ou une promesse, quand la nécessité ou le bien public l'exige. Le jurement devient alors une chose honorable à Dieu. En le prenant à témoin, on le reconnaît pour seul véridique, seul infaillible, seul garant sûr de la vérité, et l'on avoue avec le roi-prophète « que tout homme est menteur (3). » C'est ce que nous démontrent ces paroles que Dieu adressait aux Israélites, et par lesquelles, en leur défendant de jurer à la manière des idolâtres au nom des faux dieux, il leur permet de jurer par le sien : « Vous craindrez, leur dit-il (4), le Seigneur votre Dieu ; vous ne servirez que lui seul, *et vous ne jurez que par son nom.*

DEUXIÈME DISSERTATION.

Origine de l'usage du serment et pourquoi il a été permis. Trois manières de jurer. Deux sortes de jurements : l'assertoire et le promissoire. Trois conditions nécessaires pour rendre licite le jurement. Le jurement est quelquefois d'une obligation rigoureuse. Ce que l'on doit penser des équivoques et des restrictions mentales.

Quoique le jurement, loin d'être répréhensible, soit par lui-même un acte louable, puisqu'il tend à glorifier Dieu en le

(1) Ps. 33. 1. (2) Apoc. 5. 14. (3) Ps. 115. 11. (4) Deut. 6. 13.

reconnaissant seul comme infaillible et comme source de toute vérité, on ne doit néanmoins y avoir recours que rarement et dans des occasions importantes. Le motif de cette discrétion vient de ce que le jurement a pour objet de remédier à la faiblesse humaine, et de servir d'appui à la vérité. Or, le fréquent usage qu'on en ferait, affaiblirait sa force, et détruirait ce qu'il y a en lui de saint et d'utile. Il a été longtemps inconnu parmi les hommes. Ce n'est point dans le berceau du monde, selon saint Jean Chrysostôme, mais dans la corruption progressive des siècles, qu'il faut chercher l'origine du jurement. « Un » torrent de crimes, dit ce grand évêque (1), s'étant débordé, » et ayant inondé la terre, l'ordre établi par le Créateur en » avait disparu. Tout était tombé dans le trouble et dans la » plus horrible confusion. A ces fléaux s'était joint le plus » grand de tous les désordres, l'idolâtrie, qui avait fait passer » presque tout le genre humain sous le sceptre des démons. » Ce fut alors que l'usage du jurement parut nécessaire et » qu'on se vit contraint d'en appeler à Dieu comme témoin de » la vérité, qui ne se trouvait plus nulle part dans cet amas » monstrueux de scélératesses et de trahisons. » « Les hommes » voulurent jurer, dit saint Paul (2), par celui qui est plus » grand qu'eux, afin que le serment leur fût une assurance, » qui pût mettre fin à tous leurs différends. » Dieu approuva sans doute cette convention, puisque, sans ordonner à personne de jurer, il permet le serment, avec cette clause « qu'on ne le » fera point par d'autre nom que le sien (3). » Ce qui fait du jurement un acte de religion « digne de louanges, selon » David (4), pour ceux qui jurent par le Seigneur. » Si le jurement était un mal, Dieu ne s'en serait pas servi ; car, » dit le psalmiste (5), le Seigneur a juré, et son serment

(1) 26^e hom. au peuple d'Antioche. (2) Hébr. 6. 16. *Homines enim per majorem sui jurant, et omnis controversiæ eorum finis, ad confirmationem est juramentum.* (3) Deut. 6. 13. (4) Ps. 62. 12. (5) Ps. 109. 5. *Laudabuntur omnes, qui jurant in eo.*

» demeurera immuable. » Sur quoi l'apôtre saint Paul observe
 » que si Dieu a juré par lui-même, c'est qu'il n'avait personne
 » de plus grand que lui par qui il pût jurer (1). »

On peut jurer ou faire serment de trois manières, en prenant Dieu lui-même à témoin de la chose qu'on affirme ou qu'on promet, ou en appelant les créatures en témoignage, ou en joignant au jurement l'imprécation.

La première espèce de serment est la plus simple et la plus usitée. Sa formule est celle-ci : *Dieu m'est témoin, j'atteste Dieu, je jure devant Dieu.*

La seconde est consacrée par l'Écriture Sainte. Moïse s'en sert, lorsqu'il « prend à témoin le ciel et la terre » pour augmenter chez les Israélites l'effroi des maux dont il menaçait leur infidélité (2). L'usage des chrétiens est de jurer par les Saints Evangiles, par la Croix, par les reliques des Saints. Remarquons en passant que dans ces circonstances le jurement emprunte son autorité, non pas des créatures, mais de la majesté de Dieu qui reluit en elles. C'est Jésus-Christ qui a daigné nous l'apprendre lui-même : « Celui, dit-il, qui jure » par le ciel, jure par le trône de Dieu (3) *et par celui qui y est assis.* » Ainsi, jurer par les Saints Evangiles, c'est jurer par Dieu même, dont la vérité est contenue dans ce livre sacré ; jurer par la croix, c'est jurer par celui qui s'est offert sur elle comme victime pour nous ; jurer par les reliques des Saints, c'est jurer par les restes de ceux dont les corps ont été les temples du Saint-Esprit, et qui règnent maintenant avec Dieu dans le ciel.

La troisième espèce de jurement est le jurement par imprécation ou exécration, lorsqu'on prend Dieu comme vengeur du parjure, en même temps qu'on l'appelle comme témoin

(1) Hébr. 6. 13. Quoniam neminem habuit, per quem juraret, majorem, juravit per semetipsum. (2) Deut. 4. 26. Testes invoco hodiè cælum et terram. (3) Saint Matth. 23. 22. Et qui jurat in cælo, jurat in throno Dei, et in eo qui sedet super eum.

d'une parole ou d'une promesse. Saint Paul s'en est servi pour soutenir sa réputation et l'honneur de son apostolat dans l'esprit des Corinthiens contre ses détracteurs : « Je prends Dieu à » témoin, dit-il, et je veux qu'il me punisse si je ne dis » vrai (1). » Cet exemple prouve qu'on ne doit guère employer cette sorte de serment que dans des circonstances impérieuses, et qu'il faut condamner comme très répréhensible l'habitude de certains chrétiens, qui ont sans cesse à la bouche d'horribles imprécations, pour affirmer les choses les plus frivoles, telles que *Dieu me punisse*, *Dieu me damne*, et autres de cette nature, qui ne les laisseront certes pas sans reproche à ce tribunal redoutable, où il faudra rendre compte même des paroles oiseuses (2).

Il y a deux sortes de jurements, l'*assertoire* et le *promissoire*. Le premier se fait par une simple affirmation : on prend Dieu à témoin pour assurer une chose présente ou passée. L'apôtre saint Paul l'emploie dans l'exposition qu'il fait aux Galates de sa conduite après sa conversion. « Dieu m'est témoin, leur dit-il (3), « que je ne vous ments point en tout ce que je vous écris. » Le second regarde l'avenir : on y prend Dieu non-seulement comme témoin, mais encore comme caution de ce que l'on promet. David y eut recours, lorsqu'il promit à Bethsabée, « en le lui jurant par le Seigneur Dieu » d'Israël (4), que Salomon, son fils règnerait après lui, et » serait assis en sa place sur le trône de Juda. »

Le jurement, pour être licite, doit être accompagné de trois conditions. Le Saint-Esprit les a marquées lui-même au prophète Jérémie (5) : « Vous jurerez, lui fait-il dire, dans la » vérité, dans le jugement et dans la justice, en disant : Vive » le Seigneur. » On jure avec *vérité*, quand on croit vraie la

(1) 2 Cor. 1. 23. Ego autem testem Deum invoco in animam meam.

(2) Saint Matth. 12. 36. (3) Galat. 1. 20. Quæ autem scribo vobis eccè coram Deo, quia non mentior. (4) 3 Rois, 1. 29 et 30. (4) Jérém. 4. 2. Et jurabis : Vivit Dominus, in veritate, et in judicio, et in justitiâ.

chose qu'on assure ; on jure avec *jugement*, quand on ne s'y décide que pour des raisons graves, et avec discrétion ; on jure avec *justice*, quand la chose qu'on promet sous la foi du serment est bonne et honnête.

1^o La *vérité* est requise pour le jurement, qu'il soit asser-toire ou promissoire. Est-il question d'affirmer quelque chose ? Celui qui jure ne doit assurer cette chose que quand la vérité lui en paraît fondée, non sur de faibles indices ou sur des conjectures, mais sur des preuves certaines et incontestables. Si l'on jure comme vraie une chose que l'on sait être fausse, on commet un parjure, et l'on se rend coupable du même péché quand on atteste comme vraie une chose qui l'est réellement mais que l'on croyait fausse, parce que, dans les deux cas, on prend Dieu à témoin du mensonge. S'agit-il d'une promesse ? Celui-là est parjure, qui promet avec serment de faire une chose qu'il n'a pas dessein d'accomplir, ou qui, sans une cause majeure et légitime, manque au serment qu'il avait fait. L'homme de bien ne s'engage pas par des promesses contraires aux lois de Dieu ; et il est fidèle à accomplir celles qu'il a faites, même sans lier strictement sa conscience. Le parjure est de sa nature une faute très grave. David n'admet point « sur la montagne sainte (1), ni dans les tabernacles du » Seigneur, ceux qui trompent le prochain en violant les serments qu'ils lui ont faits. » On comprend facilement l'énormité de ce crime et l'injure qu'il fait à Dieu. Dieu est infiniment vrai ; il est la vérité même, *ego sum veritas*, et on le fait servir de garant au mensonge. On semble lui dire : « Mon Dieu, la chose que j'affirme n'est pas véritable ; on ne » voudra pas la croire. Venez, vous qui êtes vrai, vous qui » êtes toujours cru, venez, je vais mentir, vous serez mon » témoin. »

2^o On doit, en second lieu, jurer avec *jugement* ; c'est-à-

(1) Ps. 14. 6.

dire qu'il ne faut point jurer témérairement, sans être certain si la chose qu'on affirme est véritable ; ni indiscrètement et facilement, comme par exemple les vendeurs qui jurent à tout propos pour rehausser la valeur et le prix de leurs marchandises, et les acheteurs, pour les rabaisser ; ni futillement, pour assurer des riens. Lorsqu'il faut recourir au jurement, on ne doit le faire qu'après y avoir mûrement réfléchi, après avoir examiné le lieu, le temps, la vérité et l'importance du sujet, et surtout avec un respect sincère pour le saint nom dont on couvre sa parole.

3^o La vérité et le jugement ne suffisent pas pour donner au serment le caractère d'un acte licite et de religion. Il faut encore y joindre *la justice* ; c'est-à-dire qu'on ne doit pas s'engager par serment à faire une chose mauvaise, injuste ou déshonnête. Une pareille promesse serait un crime, et son exécution en deviendrait un autre plus grand encore. « Le serment est un lien de religion, dit un saint Père, il ne peut devenir un lien d'iniquité. » « C'est une vérité si évidente, » dit saint Bernard (1), qu'il n'y a pas d'homme sensé qui la conteste. » Le roi Hérode « promet avec serment à la fille » d'Hérodiade de lui donner, s'il le faut, la moitié de son royaume (2). » Il ne s'attendait pas que la tête de Jean-Baptiste dût être demandée, comme le salaire du misérable talent de cette danseuse. Le meurtre du saint Précurseur de Jésus-Christ ne pouvait entrer dans la promesse du prince, quelle qu'en fût l'étendue. En l'ordonnant, sous prétexte de ne pas violer sa parole, il se fit tout ensemble parjure et assassin, et il s'acquitt des droits à une place d'honneur parmi les scélérats. On n'insulte pas moins Dieu par ces sortes de serments, surtout lorsqu'ils ont pour objet des péchés graves, que par la violation de la foi jurée, puisqu'on le fait servir, lui la sainteté

(1) Saint Bern: lettre 219^e. Nemo sapiens dubitat illicita juramenta non esse servanda. (2) Saint Marc, 6. 22 et suiv.

même, de caution et de répondant à une promesse qui est un crime.

Lorsque le jurement est revêtu de ces trois conditions, loin d'être un mal, c'est une action louable et autorisée par la loi de Dieu, qui semble même en faire un commandement. « Vous » craindrez, est-il dit (1), le Seigneur votre Dieu, vous ne servirez que lui seul, et *vous jurerez par son nom*. » C'est ce qu'ont fait, à différentes reprises, les justes de l'ancienne loi ; dans la nouvelle, les Apôtres eux-mêmes ont recouru au serment toutes les fois qu'ils ont cru devoir donner, par son invocation, une nouvelle force à la parole qu'ils annonçaient ; les épîtres de saint Paul en fournissent plusieurs exemples. On voit aussi dans la Sainte Ecriture ce Nom sacré appelé en témoignage par les Esprits célestes, dans les missions qu'ils viennent remplir auprès des hommes. Saint Jean cite dans l'Apocalypse un ange qui, la main étendue vers le ciel, « jure par Celui qui » vit dans les siècles des siècles (2). » Dieu, lui-même, le Seigneur des Anges, a voulu déclarer par serment, que celui qu'il avait engendré dans son sein avant l'aurore (3), était le pontife éternel de la nouvelle alliance.

Le serment se légitime d'ailleurs par sa fin même, qui est de mettre une arme aux mains de l'innocence, et de poser un terme aux discussions qui s'élèvent parmi les hommes. Mais non-seulement le serment est permis ; il devient même quelquefois obligatoire, lorsqu'on est cité, par exemple, devant les tribunaux, et que les magistrats le jugent nécessaire, pour s'assurer de la vérité des faits sur lesquels ils doivent prononcer. En vain dirait-on pour se soustraire à l'obligation de jurer en justice, que le Sauveur nous a fait la défense de jurer, qu'il nous ordonne de nous en tenir à ces mots : « Cela » est, ou cela n'est pas (4), en nous avertissant que ce qui est

(1) Deut. 6. 13. (2) Apoc. 10. 6. Et angelus levavit manum suam ad cælum, et juravit per viventem in sæcula sæculorum. (3) Ps. 109. 5.

(4) Saint Matth. 5. 37.

» de plus, vient du mal, » Jésus-Christ n'a voulu par là que détruire l'habitude de jurer légèrement, et pour des choses frivoles. Déjà le Saint-Esprit avait montré le danger de ce penchant vicieux : « Que votre bouche, avait dit l'Ecclésiastique, ne s'accoutume point au jurement (1) ; car en jurant » on tombe en bien des manières. » et encore : « Celui qui » jure souvent, sera plein d'iniquité, et la plaie ne sortira » point de sa maison. » C'est ainsi qu'il faut interpréter l'instruction du Sauveur ; car, en nous conseillant de ne pas jurer, il est toujours le Dieu qui a permis le serment aux hommes, à condition qu'ils ne le feraient que par son Nom.

Puisque la vérité doit présider au jurement, on ne saurait avoir trop d'horreur des équivoques, des amphybologies, des restrictions mentales, avec lesquelles certaines personnes ne se font point scrupule de faire serment. Dieu, qui sonde les consciences, prend nos paroles dans le sens que leur donne celui que l'on veut tromper. « Il perdra ceux qui profèrent le mensonge, dit le Psalmiste (2) ; il déteste le trompeur. » Si ces paroles condamnent tous les subterfuges en général, à plus forte raison, réprouvent-elles ceux dont on se servirait dans les serments, et qu'on abriterait de la sorte sous le saint nom de Dieu. Saint Augustin n'hésite pas à les qualifier de parjures. « Le serment doit s'entendre et s'exécuter, dit ce grand évêque, non selon les paroles de celui qui le fait, mais dans le sens que leur donne celui à qui l'on jure, et que connaît celui qui jure. Par conséquent, on doit tenir pour parjures, ceux qui, fidèles à leurs paroles prises à la lettre, trompent néanmoins l'attente de ceux à qui ils ont promis avec serment (3). »

(1) Ecc 23. 9 et 12. Jurationi non assuescatos tuum ; multi enim casus in illâ... Vir multum jurans, implebitur iniquitate, et non discedet à domo ejus plaga. (2) Ps. 5. 6 et 7. (3) Lettre 125^c. Illud rectissimè dici non ambigo non secundum verba jurantis sed secundum expectationem illius cui juratur, quam novit ille qui jurat, fidem jurationis impleri. Undè perjuri sunt, qui, servatis verbis, expectationem eorum quibus juratum est deceperunt.

TROISIÈME DISSERTATION.

Obligation d'être fidèle à ses serments. Deux sortes de causes en dispensent.

L'Eglise seule a le pouvoir d'accorder la dispense ou la commutation des serments. Cette règle ne s'applique point aux serments de fidélité à l'égard des princes. L'obligation de tenir une promesse faite avec serment est-elle générale pour tous les hommes ? L'élévation du rang peut-elle faire exception ?

Le serment, pour cela même qu'il fait intervenir le nom de Dieu comme caution de la promesse, ou vengeur du parjure, est quelque chose de si sacré, qu'on ne peut sans crime manquer à l'accomplir même sous prétexte d'un plus grand bien, à moins d'un empêchement sérieux et légitime. On distingue deux sortes de causes qui dispensent de tenir une promesse faite avec serment. Les unes s'opposent à sa validité, les autres en font cesser l'obligation.

1^o Le serment est considéré comme nul, 1^o lorsque celui qui jure n'a pas l'usage de la raison, ou l'âge requis par les lois. 2^o lorsqu'il est trompé par la fraude ou surpris par l'erreur sur la nature de l'objet pour lequel il s'engage, de sorte qu'il croit jurer toute autre chose que celle pour laquelle on exige son serment. 3^o Lorsque le serment a été extorqué par la violence ou par une crainte grave et injuste. 4^o Lorsque la chose promise est impossible, ou illicite, c'est-à-dire contraire aux lois de Dieu, ou à celles de l'Etat, au bien du prochain ou aux bonnes mœurs.

2^o Les causes qui font cesser l'obligation du serment sont : 1^o une modification notable survenue dans l'objet qui en forme la matière ; par exemple, si la chose promise est devenue impossible, ou illicite, ou un obstacle à un plus grand bien. 2^o Lorsque le serment a été fait contre la volonté des parents ou l'ordre des supérieurs, par une personne qui n'est pas maîtresse d'elle-même. 3^o Lorsqu'on s'est obligé par serment

envers une personne qui de son côté refuse d'exécuter ce qu'elle avait promis. 4^o Enfin le serment cesse d'être obligatoire, lorsqu'on en a obtenu la dispense des supérieurs ecclésiastiques.

Que l'Eglise, en vertu du pouvoir de lier ou de délier, qu'elle a reçu de Jésus-Christ, puisse donner la dispense ou la commutation des serments, c'est une vérité qui s'appuie sur la foi, et sur l'exercice même qu'elle n'a cessé de faire de ce droit incontestable. Mais ce droit ne s'étend point à toute sorte de serments. 1^o Il faut que le serment soit promissoire, c'est-à-dire qu'il regarde l'avenir, parce qu'une chose future peut devenir tout-à-coup de permise illicite, de profitable nuisible, de possible impossible, et cesser ainsi d'être la matière légitime d'un serment, tandis qu'une chose passée ou une chose qu'on promet d'accomplir immédiatement ne se modifie point. 2^o Il faut distinguer entre les promesses faites à Dieu et celles par lesquelles on se lie envers ses semblables. Il y a entre les unes et les autres, par rapport au droit de l'Eglise, une grande différence. Les promesses faites à Dieu sont du ressort de l'Eglise, qui en vertu du pouvoir des clefs, et pour le plus grand bien des âmes, peut les annuler, lorsqu'elle y voit des causes graves de dispense. La raison en est qu'une promesse faite à Dieu est un acte passé entre Dieu et l'homme seul. Or, il appartient à l'Eglise de régler jusqu'à un certain point, les relations de la créature avec le Créateur, et de rectifier, relativement aux fidèles, ce qui pourrait devenir un obstacle pour leur salut, auquel elle est obligée de pourvoir. Il y a aussi une distinction nécessaire à établir entre les promesses faites aux hommes avec serment. Ces promesses sont de deux sortes : les unes ont lieu de particulier à particulier, et celles-ci peuvent être annulées par les supérieurs ecclésiastiques, lorsqu'il y a eu fraude, défaut de liberté, ou bien lorsque la chose ne peut s'exécuter sans scandale, ou sans causer quelque détrimment soit au prochain, soit au bien général de la société.

Les autres ont pour objet d'assurer aux princes la soumission et l'obéissance de ceux sur lesquels s'étend leur autorité. Ces serments, que l'on appelle serments de fidélité, ne sont point du domaine de la puissance ecclésiastique, quant à leur suspension ou à leur anéantissement, l'Eglise ne peut, régulièrement, en délier les sujets, parce qu'elle n'a reçu de Jésus-Christ aucun pouvoir ni direct ni indirect sur l'autorité temporelle des rois, fussent-ils hérétiques, schismatiques, infidèles et même persécuteurs. C'est du moins l'opinion de la plupart des théologiens français. La doctrine contraire semble en opposition avec l'Ecriture sainte, les maximes et l'exemple de toute l'antiquité chrétienne, et elle a plus d'une fois failli ébranler la tranquillité publique et les fondements de la société.

Mais comme la morale de l'Evangile est la même pour tous les hommes, sans distinction de naissance, de rang ni de condition ; comme toute la subtilité et les raffinements de l'adulation n'auront jamais la force de rendre large et commode « la voie étroite et difficile, qui seule mène à la vie (1), » il est hors de doute que les princes sont liés, aussi bien que les autres hommes, par les promesses faites à leurs peuples, lorsqu'elles reposent sur la foi des serments. Tous ceux donc qui ont reçu du ciel quelque puissance sur leurs semblables, tomberaient dans une illusion funeste pour leur salut, s'ils s'imaginaient pouvoir se jouer impunément de leurs promesses, et les annuler sans scrupule, lorsqu'ils y trouvent leur intérêt. Plus ils sont élevés au-dessus des autres, plus ils doivent à tous l'exemple de la bonne foi. Lors même qu'ils n'auraient rien à redouter de la part des peuples, dont ils ne sont point justiciables et à qui toute rébellion est sévèrement interdite par la loi divine, qu'ils se rappellent qu'ils ont dans le ciel un témoin (2), qui connaît le fond des cœurs. « Celui qui ne fait

(1) Saint Matth. 7. 14. (2) Job. 16. 20. Ecce enim in cœlo testis meus.

» point acception des personnes, » celui aux yeux duquel toute grandeur n'est qu'un néant, les menace des rigueurs et du poids de sa colère, s'ils violent et profanent la sainteté de leurs serments. Voici le langage que leur tient le Saint-Esprit au livre de la Sagesse (1) : « Prêtez l'oreille, vous qui menez les » peuples, et qui vous glorifiez de voir sous vous un grand » nombre de nations. Considérez que vous avez reçu cette » puissance du Seigneur, et cette domination du Très-Haut, » qui interrogera vos œuvres, et sondera vos pensées. Si vous » n'avez point jugé équitablement, si vous n'avez point marché » selon la loi de Dieu, il se fera voir à vous d'une manière » soudaine et effroyable; car ceux qui commandent aux autres, » seront jugés avec une extrême rigueur. La compassion sera » accordée aux petits, et on leur pardonnera plus aisément. » Mais les puissants seront puissamment tourmentés. Dieu » n'exceptera personne, et il ne respectera aucune grandeur, » parce qu'il a fait les petits comme les grands, et qu'il a également soin de tous. Mais aux plus grands sont gardés les » plus grands châtiments. C'est donc à vous, ô Rois, ajoute » l'auteur sacré, que j'adresse ces discours, afin que vous ap- » preniez la sagesse, et que vous vous gardiez d'en déchoir. »

(1) Sag. 6. 3. et suiv. Præbete aures, vos qui continetis multitudines, et placetis vobis in turbis nationum. Quoniam data est à Domino potestas vobis, et virtus ab Altissimo, qui interrogabit opera vestra, et cogitationes scrutabitur... Horrendè et citò apparebit vobis, quoniam judicium durissimum his qui præsumunt, fiet. Exiguo enim conceditur misericordia, potentes autem potenter tormenta patientur. Non enim subtrahet personam cujusquam Deus, nec verebitur magnitudinem cujusquam, quoniam pusillum et magnum ipse fecit, et æqualiter cura est illi de omnibus. Fortioribus autem fortior instat cruciatio. Ad vos ergò, reges, sunt hi sermones mei, ut discatis sapientiam, et non excidatis.

QUATRIÈME DISSERTATION.

SUR LE BLASPHEME.

En quoi consiste le blasphème. Enormité de ce crime. Châtiments terribles exercés par Dieu contre les blasphémateurs. Blasphème indirect. Ce vice, devenu très-commun, est un péché plus grave qu'on ne le pense ordinairement. Nécessité pour les chrétiens de s'en abstenir.

Si Dieu déclare, dans la promulgation solennelle de sa loi, « qu'il tiendra pour coupable celui qui aura pris son nom en » vain » ; si pour détourner l'homme d'un horrible attentat, celui d'appeler en complicité de ses parjures l'auteur de toute vérité, il le menace du poids de ses vengeances ; que n'auront pas à craindre ceux qui, bien plus impies, font de son nom redoutable l'objet de leurs dérisions et de leurs outrages ? Ce crime, que l'on nomme blasphème, ne devrait être connu que dans le séjour des démons. On ne trouve cependant parmi les hommes, et chez les chrétiens, que trop d'imitateurs de la rage sacrilège de ces esprits de ténèbres.

Le blasphème est de sa nature une chose si monstrueuse, que la sainte Ecriture, lorsqu'elle en parle, se sert de paroles toutes contraires pour l'exprimer. Dans le style des livres sacrés, la *malédiction* contre Dieu, c'est-à-dire le blasphème, est toujours appelée *bénédiction*. L'histoire de Job nous en fournit la preuve. On y voit que Satan lui-même n'ose s'exprimer différemment, en demandant à Dieu de tenter la vertu et la patience de ce saint personnage. « Etendez un peu votre » main sur lui, dit-il (1), et vous verrez s'il ne vous *bénira* » pas en face, ce qui veut dire évidemment, s'il ne prononcera

(1) Job. 1. 11. Extende paululum manum tuam, et tange cuncta quæ possidet, nisi in faciem benedixerit tibi.

» pas contre vous des *paroles de blasphème*. » L'Ecclésiastique va plus loin encore. Craignant de nommer le blasphème, il se contente de le représenter en termes couverts : « Il y a, » dit-il (1), *une autre parole*, qui est une parole de mort ; » qu'elle ne se trouve jamais dans l'héritage de Jacob. »

On définit le blasphème toute parole injurieuse à Dieu, aux saints ou à la religion. On l'appelle parole pour la distinguer des autres outrages adressés à Dieu, que l'on nomme outrages de faits. Les crachats, les soufflets, la robe de pourpre, le sceptre de roseau et les autres insultes qui furent faites au Sauveur dans sa passion, appartiennent à cette dernière classe. Ce n'était pas, à proprement parler, des blasphèmes, mais des crimes d'impiété et de sacrilège. Il est vrai que Jésus-Christ place la source du blasphème dans le cœur et non dans les paroles. Mais il veut simplement par là nous faire entendre qu'il n'est consommé dans son espèce, par la parole sensible et extérieure, que lorsque le cœur et la volonté y adhèrent librement (2).

Le blasphème est, disons-nous, une parole injurieuse, parce qu'il attaque directement l'honneur de Dieu, soit qu'on lui attribue ce qui ne lui convient pas, comme l'injustice ; soit qu'on prononce contre lui des mots d'imprécation en le maudissant ou en désirant son anéantissement ; soit que l'on déverse le mépris et la dérision sur ses attributs, comme furent les blasphèmes, que les Juifs et les soldats romains vomissaient contre le Fils de Dieu dans le prétoire et sur le Calvaire (3).

Enfin, pour qu'il y ait blasphème, il faut que la parole injurieuse soit dite contre Dieu ou contre ce qui se rapporte médiatement ou immédiatement à Dieu. Ainsi, l'on est également blasphémateur, soit que les paroles outrageantes s'adressent à Dieu lui-même, soit qu'elles tombent sur les saints,

(1) Ecclésiastiq. 23. 15. Est et alia loquela contraria morti ; non invenitur in hereditate Jacob. (2) Sant Matth. 15. 19. (3) Sain Matth. 27. 29. et suivants.

les choses saintes, les sacrements et tout ce qui tient au culte qui lui est dû.

L'injure faite à Dieu par le blasphème l'offense bien plus criminellement encore que le parjure. Voici une des raisons qu'en donne saint Augustin : « Par le parjure, dit-il (1), on » prend Dieu à témoin d'une chose fausse, tandis que par le » blasphème on assure des choses fausses de Dieu lui-même. » Le blasphème a toujours été rangé parmi les crimes les plus énormes. Saint Jérôme le regarde « comme le plus grand de » tous les péchés (2) ; il ajoute même que « les autres péchés » sont légers, quand on les compare au blasphème parce, que ce » lui-ci jette directement son insulte au Très-Haut. » « Rien de » pire que le blasphème, » dit saint Jean Chrysostôme (3). Le blasphème, en effet, est un péché à part, et qui se distingue entre tous les péchés, parce qu'il s'attaque à Dieu plus que tous les autres. Dans les autres péchés, ce sont les lois de Dieu, les commandements ou les défenses de Dieu qu'on foule aux pieds; ici c'est Dieu lui-même qu'on insulte et qu'on brave. Ce sont les biens de Dieu détournés de leur fin, qui servent de matière aux autres péchés ; dans celui-ci, c'est Dieu qui sert de but et de matière au péché. Dans les autres péchés, les pécheurs se proposent, non pas précisément d'offenser Dieu, mais de satisfaire quelque mauvais penchant ; celui-ci cherche la gloire, celui-là poursuit la fortune, cet autre se souille d'excès ; tous ont pour but d'assouvir leurs passions. Rien de pareil n'excite le blasphémateur ; ce n'est point sa convoitise qu'il cherche à contenter, c'est à Dieu qu'il s'en prend, c'est la haine de Dieu qui semble le posséder et le pousser au blasphème.

(1) Saint Aug. liv. contre le mensonge, chap. 19. *Ideo pejus est blasphemare quam pejerare, quoniam pejerando falsæ rei adhibetur testis Deus, blasphemando autem de ipso falsa dicuntur Deo.* (2) Sur Isaïe, chap. 7. *Nihil horribilius blasphemia, quæ ponit in Excelsum os suum; omne quippè peccatum, comparatum blasphemia, levius est.* (3) Saint J. Chrys. Hom. ad pop. Antioch. *Blasphemia pejus nihil.*

Cette énormité du blasphème s'appuie d'autre part sur ce passage de l'Evangile, où Jésus-Christ prononce « que tout » blasphème contre le Fils de l'homme pourra être pardonné ; » mais que le blasphème contre le Saint-Esprit ne sera remis » ni dans le siècle présent, ni dans le siècle à venir (1). » Saint Athanase explique la raison de cette différence. « Jésus- » Christ, dit-il (2), annonçait par là qu'il serait plein d'indul- » gence et de miséricorde pour ceux qui, après l'avoir décrié, » parce qu'ils n'avaient d'abord vu en lui qu'un homme ordi- » naire, se repentiront dès que le flambeau de la foi leur aura » découvert sa divinité. » Saint Basile, dans l'éloge du saint martyr Gordius, met au nombre de ces blasphémateurs pénitents le centenier et les soldats qui l'accompagnaient pour garder Jésus sur le Calvaire. En effet, selon le récit des évangélistes, à la vue des prodiges dont ils étaient témoins, ils se retirèrent en se frappant la poitrine et en confessant que ce crucifié était le Fils de Dieu. « Mais, dit toujours saint Atha- » nase, Jésus-Christ ne promettait pas la même grâce à ceux » qui, attribuant au démon, contre leurs propres lumières, les » œuvres éclatantes qu'il ne pouvait opérer que comme Dieu, » se livrèrent contre lui aux transports de la haine et de la » jalousie, jusqu'à demander sa mort. » Tels étaient les doc- » teurs de la loi et les Pharisiens. Plus instruits que le reste de la nation, ils pouvaient facilement reconnaître aux signes authentiques qu'il donnait de sa mission, le grand Prophète annoncé par Moïse (3). Architectes orgueilleux, « ils rejetèrent » la pierre qui est devenue, selon le prince des Apôtres (4), » la pierre de l'angle », c'est-à-dire le fondement de la nouvelle synagogue. Leur crime n'était pas à la vérité irrémédiable ; il n'en est point qui ne puisse être effacé par le sang de l'Homme-Dieu. Mais comme leurs blasphèmes portaient d'une

(1) Saint Matth. 13. 32. (2) Saint Athan., défense de l'Incarnat. et traité contre les Ariens. (3) Deut. 18. 15. (4) 1^{re} Epît. de saint Pierre. 2. 7.

impiété réfléchie et volontaire, l'endurcissement et l'impénitence en devinrent justement la punition.

Les châtimens terribles, dont Dieu a fait usage pour punir le blasphème, sont bien propres à nous en faire concevoir une grande horreur. Il ordonne à Moïse, dans le Lévitique (1), de faire lapider les blasphémateurs. « Celui qui aura blasphémé » mon nom, dit-il, fais-le sortir du camp, et que tout le » peuple le lapide. » Et nous lisons plus loin qu'un Israélite ayant, dans une querelle, proféré un blasphème, fut en effet lapidé par ordre du Seigneur. Bénadab, roi de Syrie, venait d'envahir le pays de Samarie, avec des troupes nombreuses, qui, pleines de confiance en leurs idoles, ne cessaient de blasphémer le Dieu d'Israël. Mais leurs blasphèmes ne demeurèrent pas longtemps impunis. Un prophète vint trouver Achab et lui dit : « Voici ce que dit le Seigneur : Parce que » les Syriens ont dit : Le Seigneur est *le Dieu des montagnes* » et *il n'est point le Dieu des vallées*, je te livrerai toute cette » grande multitude, et tu sauras que je suis le Seigneur. » Et quelques jours après, cent-vingt-sept mille Syriens périsaient misérablement (2). Ce fut pour châtier les blasphèmes d'un autre roi que cent-quatre-vingt-cinq mille hommes de son armée furent, en une nuit, exterminés par un ange (3). Saint Paul livra à Satan, c'est-à-dire retrancha de la communion des fidèles, Hyménée et Alexandre (4), parce qu'ils avaient blasphémé. C'est dans le même esprit que l'Eglise a décerné des peines très graves contre les téméraires et les impies, qui osent outrager le nom redoutable de Dieu, par leurs blasphèmes. Les princes chrétiens ont joint leur autorité à celle de l'Eglise, pour éloigner de leurs peuples les fléaux de la colère divine, et chasser de leurs Etats cette dé-

(1) Lévit. 24. 4. Educ blasphemum extra castra et ponant omnes qui audierunt manus suas super caput ejus, et lapidet eum populus universus.

(2) 3 Rois. 20. 28. (3) 4 Rois, 19. 22. (4) 1^{re} Epit. à Tim. 1. 20. Quos tradidi Satanæ, ut discant non blasphemare.

testable et criminelle habitude du blasphème. Si les ordonnances sévères de nos rois contre les blasphémateurs sont tombées en désuétude, elle n'en sont pas moins un témoignage de leur zèle, pour maintenir dans le royaume très chrétien la gloire du saint Nom de Dieu.

Pour ne rien omettre sur cette matière, qui est de la plus haute importance, nous ferons observer, qu'outre le blasphème proprement dit, par lequel on attaque directement l'honneur de Dieu, il est des expressions, qui, sans pouvoir être appelées blasphèmes dans le sens rigoureux du mot, ne laissent pas de participer à ce genre de péché, et de devenir quelquefois des fautes très graves dans ceux qui les emploient. Sans doute, parmi les chrétiens, il s'en trouve rarement qui de propos délibéré proferent contre Dieu de véritables blasphèmes. Une telle disposition d'esprit est le propre des démons. S'ils ont des imitateurs sur la terre, il faut les chercher parmi ceux qui disent dans la corruption de leur cœur, comme cet insensé de l'Ecriture : « Il n'y a point de Dieu (1). » Mais combien n'en rencontre-t-on pas, qui emportés par la colère, le jeu, la dissipation et autres mouvements désordonnés, entremêlent leurs discours de termes par lesquels ils unissent aux objets les plus profanes le saint nom de Dieu, et tout ce que la religion a de plus vénérable.

Si l'on se rendait compte de l'étymologie de la plupart de ces expressions corrompues, qui semblent ne plus rien signifier à force d'être devenues triviales, on se hâterait d'en perdre l'habitude ; car elles ne marchent guères sans un péché plus ou moins grand, selon l'intention et les circonstances. Ajoutez qu'elles sont presque toujours un sujet de scandale pour les faibles, et qu'elles nourrissent la coutume de jurer.

Je ne mentionnerai point ici une autre sorte de jurements, dont retentissent les voies publiques, et qui se sont introduits chez

(1) Ps. 13. 1.

ceux-là même, qui dans tout le reste se piquent d'urbanité et de savoir vivre. Je me contente de leur dire que les plus simples convenances, non moins que la religion, devraient leur faire répudier ces propos, que l'ignorance et la grossièreté n'excusent pas complètement chez les derniers du peuple.

C'est encore une façon de parler très déplacée et très commune, que d'appeler Divin tout ce qui a l'apparence de quelque perfection. Si l'application fréquente de ce terme à toutes sortes d'objets indistinctement, y attachait vraiment les attributs divins, tout serait Dieu dans le monde, excepté Dieu lui-même. Ce genre d'idolâtrie, pour n'être que dans les termes, n'en est pas moins une espèce d'outrage à la Divinité.

Une autre sorte de blasphème, non moins usité, est de comparer ou d'égaliser la créature au Créateur; ce qui arrive lorsqu'on dit, par exemple, qu'une chose est aussi vraie qu'il est vrai qu'il n'y a qu'un Dieu. Tel, et plus criminel encore, est le langage de ces courtisans qui prodiguent aux grands de la terre les attributs divins, comme la toute-puissance et l'immortalité. Et comment dénommer les qualifications dont se sert une folle jeunesse, en traitant de divinités de misérables créatures, idoles de boue que la mort abattra bientôt? Ne sont-ce pas là « ces paroles insensées que saint Paul défend aux » chrétiens, parce qu'elles provoquent, dit-il, la colère d'en » haut (1)? »

Vainement dirait-on, pour s'excuser, que ces expressions ne sont que des compliments un peu métaphoriques ou de légers badinages. Dieu est trop grand et il mérite trop nos respects, pour que ses attributs puissent être avilis jusqu'à servir à des comparaisons ou à des adulations passionnées. « Ne vous y trompez pas, dit l'Apôtre, on ne se moque pas de » Dieu (2). » C'est toujours l'irriter que de donner aux créatures les titres honorifiques qui lui sont propres, et il en a tiré

(1) Aux Ephés. 5. 4. (2) Galat. 6. 7.

quelquefois, pour nous servir d'exemple, une vengeance éclatante. Les Actes des Apôtres nous en fournissent une preuve mémorable dans la mort d'Hérode Agrippa. Ce prince, du haut de son trône, venait de haranguer les ambassadeurs de Tyr et de Sidon, en présence du peuple réuni en foule à Césarée. L'auditoire, charmé de l'éloquence du roi, joignit à ses bruyantes acclamations ces paroles impies : « C'est la voix d'un Dieu et » non d'un homme. » Au lieu de rejeter avec horreur cette indigne flatterie, Hérode s'y complut, et mérita par cet orgueil suprême qu'un ange le frappât de mort à l'instant. Leçon terrible, qui nous apprend qu'on ne doit pas faire entrer les choses saintes dans des discours vains et profanes (1). Si ce n'est toujours un blasphème véritable, c'est au moins un péché plus grief qu'on ne le pense communément. Le Saint-Esprit nous recommande de nous en garantir par ces paroles de l'Ecclésiastique (2) : « Que le Nom de Dieu ne soit pas sans cesse » dans votre bouche ; ne mêlez pas dans vos discours les noms » des saints ou des choses saintes, parce que vous ne serez pas » en cela exempt de péché. »

(1) Act. des Apôt. 12. 20 et suiv. (2) Ecclésiastiq. 23. 10. *Nominatio verò Dei non sit assidua in ore tuo, et nominibus sanctorum non admiscearis, quoniam non eris immunis ab eis.*



CINQUIÈME DISSERTATION.

SUR LE VŒU.

Qu'est-ce que le vœu? Les qualités dont il doit être revêtu pour être valide. Différentes espèces de vœux. Obligation d'acquitter les vœux. L'Eglise seule a le pouvoir d'en dispenser ou de les commuer. Cette puissance n'appartient dans l'Eglise qu'au Pape et aux Evêques, selon la différence des cas ou des réserves. Combien la sagesse et la discrétion sont nécessaires dans les vœux.

Le vœu est une promesse d'un plus grand bien, faite à Dieu librement et avec délibération. On l'appelle *promesse*, pour le distinguer des simples résolutions. Celles-ci ne sont qu'un acte arbitraire de la volonté, qui ne lie pas la conscience, parce qu'on demeure le maître, après les avoir prises, d'y renoncer ou de les changer. Par le vœu, au contraire, on prend l'engagement de faire telle ou telle chose, avec la volonté formelle de l'accomplir; et cette volonté, traduite par une promesse que l'on fait à Dieu même, devient obligatoire. C'est ce que nous apprennent clairement nos divins livres : « Lorsque » vous aurez fait un vœu au Seigneur, votre Dieu, y est-il » dit (1), vous ne tarderez point à l'accomplir, parce que, le » Seigneur, votre Dieu, *vous en demandera compte*, et si vous » différez, *il vous sera imputé à péché*. » La même règle est prescrite dans un autre passage (2) : « Si vous avez fait un » vœu au Seigneur, hâtez-vous de vous en acquitter ; car la » promesse infidèle lui déplaît. Il vaut beaucoup mieux ne

(1) Deut. 23. 21, Cùm votum voveris Domino Deo tuo, non tardabis reddere, quia requirit illud Dominus Deus tuus. Et si moratus fueris, reputabitur tibi in peccatum. (2) Ecclésiaste, 5. 3 et 4. Si quid vovisti Deo, ne moreris reddere; displicet enim ei infidelis et stulta promissio... Multòque melius est non vovere, quàm post votum promissa non reddere.

» point faire de vœux, que d'en faire et de ne pas les accomplir. »

Il n'est pas nécessaire que la promesse soit faite par des paroles ou quelqu'autre signe sensible. Il suffit, pour que la conscience soit vraiment liée, que l'on promette intérieurement à Dieu quelque chose, avec l'intention de s'obliger à faire ce que l'on voue : car Dieu « connaît le fond des cœurs, » et il en entend bien le langage (1).

On dit que le vœu est la promesse d'un *plus grand bien*, c'est-à-dire d'une chose *qu'il est mieux de faire que de ne pas faire*, en d'autres termes, d'une chose bonne et agréable à Dieu. Si elle était mauvaise par elle-même ou dans sa fin, le vœu ne serait plus qu'une profanation du saint Nom de Dieu, et un crime semblable à celui de ces Juifs qui, au nombre de plus de quarante, avaient fait vœu, avec de grandes imprécations, de ne prendre aucune nourriture, jusqu'à ce qu'ils eussent tué l'apôtre saint Paul (2). On l'appelle promesse *faite à Dieu*, parce que le vœu est un acte de religion, appartenant au culte de Latrîe, et qui ne peut être fait, par conséquent, qu'à Dieu seul. Lorsqu'on joint au Nom de Dieu celui de la sainte Vierge ou de quelque saint, on marque seulement par là qu'on les appelle en participation de son vœu, qu'on le fait en leur honneur, afin qu'ils daignent l'appuyer de leurs suffrages et aider, par leur protection, à obtenir la grâce qu'on demande à Dieu. C'est à cette condition seule que l'Eglise permet de faire des vœux aux saints ; usage pieux qui remonte à la plus haute antiquité.

Enfin le vœu est une promesse *faite avec liberté et délibération*, c'est-à-dire qu'avant de s'engager, on doit savoir et vouloir librement ce à quoi l'on s'oblige. Il faut de plus que la personne qui fait vœu ait vraiment le pouvoir de se lier. Le

(1) Act. des Apôt. 15. 8. (2) Act. des Apôt. 23. 14. Devotione devovimus nos nihil gustaturos, donec occidamus Paulum.

vœu serait nul, ou plutôt, pour parler le langage de l'école, il pourrait être *irrité* par qui de droit, c'est-à-dire annulé, s'il existait d'autres liens qui ne permissent pas de contracter de nouveaux engagements, incompatibles avec les premiers. Une femme, par exemple, ne peut s'engager par vœu à faire des choses qui porteraient préjudice aux droits de son mari, ou qui troubleraient l'ordre et la tranquillité de sa maison. Un serviteur ne peut de même prendre par vœu un engagement nuisible au service qu'il doit à son maître.

Que si ces sortes de vœux ont été faits pour le temps de la vie, on est tenu de les exécuter, lorsqu'on recouvre la liberté nécessaire à leur accomplissement. Ils n'étaient que suspendues, ceux de la femme, par les droits que le mariage donne aux deux époux l'un envers l'autre; et ceux du serviteur, par le pouvoir qui appartient aux maîtres de disposer du temps de ceux qu'ils ont à leur solde pour les servir. En général, tout vœu d'une personne qui dépend d'une autre, ne peut se faire qu'en supposant que celle-ci l'approuvera; d'où il suit que, quand cette condition vient à faire défaut, et que l'approbation est refusée, le vœu tombe de lui-même.

On divise les vœux en trois classes : la première renferme les absolus et les conditionnels; dans la seconde sont les personnels, les réels et les mixtes; les simples et les solennels forment la troisième.

Le vœu *absolu* est celui qui ne dépend d'aucune condition, comme celui-ci : je fais vœu de donner telle somme d'argent aux pauvres.

Le vœu *conditionnel* est celui qu'on subordonne à certaines conditions, et qu'on n'est tenu à accomplir qu'après l'événement. La promesse d'une œuvre pie, d'un pèlerinage, pour obtenir le succès d'une affaire importante ou le rétablissement d'une personne chère, n'oblige qu'après la réussite de l'entreprise, ou la guérison du malade. Si l'affaire manque, si le malade meurt, le vœu ne subsiste plus.

Le vœu *personnel* est celui par lequel on engage sa personne et ses actes. Celui qui l'a fait, doit l'acquitter lui-même, et ne peut être remplacé par personne. C'est à l'égard de ce vœu que le prophète David disait : « Je m'acquitterai envers vous, » Seigneur, des vœux que mes lèvres ont proférés (1). »

Le vœu *réel* est celui dont la matière est hors de la personne qui le fait, comme les biens temporels ; telle est la promesse de faire un legs aux pauvres ou à l'Eglise. Lorsqu'on n'a pu l'acquitter par soi-même, il devient une dette de la succession, que les héritiers sont tenus de payer. Mais il faut observer que le testateur n'a pu engager leur légitime, et qu'il y aurait injustice, dans ce cas, non-seulement à l'exiger, mais même à la recevoir à leur détriment. Cette décision est de saint Augustin : « Si quelqu'un, dit ce saint Docteur, déshéritait ses » fils pour faire l'Eglise son héritière, qu'il cherche un autre » qu'Augustin, pour accepter un pareil héritage (2). »

Le vœu *mixte* est celui qui est tout à la fois personnel et réel. L'obligation n'en passe aux héritiers que sous le dernier rapport. Ainsi un homme fait vœu de servir les pauvres dans un hôpital, et d'y fonder un ou plusieurs lits. Les héritiers sont obligés de remplir la fondation, mais non d'aller soigner les malades.

Le vœu *solennel* est celui par laquelle une personne se consacre tout entière au service de Dieu, et qui est accepté solennellement par un supérieur ecclésiastique de la part de l'Eglise. La solennité du vœu ne consiste pas dans la seule tradition ou consécration de sa personne au service de Dieu, il faut y joindre l'acceptation qui en est faite par l'Eglise. Il y a deux sortes de vœux solennels : les uns sont la profession que l'on fait publiquement dans un ordre religieux, ap-

(1) Ps. 63. 13. Reddam tibi vota mea, quæ distinxerunt labia mea.

(2) Disc. 355^e sur la vie et les mœurs des clercs. Quicumque vult, exheredato filio, heredem facere Ecclesiam, quærat alium qui suscipiat, non Augustinum.

prouvé par l'Eglise, après le temps d'épreuve plus ou moins long, qu'on nomme le noviciat. Les autres sont l'engagement tacite que l'on contracte en recevant les ordres sacrés, de garder perpétuellement le célibat.

Le vœu *simple* est celui que l'Eglise ne reçoit pas solennellement, soit qu'on le fasse en public ou en particulier, de bouche ou de cœur. Pour citer un exemple, le vœu de chasteté perpétuelle est un vœu simple, lorsqu'il n'est pas joint à la profession de la vie religieuse, ou à la réception des ordres sacrés. Il y a alors, entre lui et le vœu solennel de chasteté, une grande différence. La réception des ordres sacrés empêche radicalement tout mariage, qu'on voudrait ensuite contracter. La profession religieuse annule même, en certains cas, le mariage déjà contracté. Le vœu simple de chasteté au contraire rend seulement illicite le mariage qui le suivrait. On pècherait sans doute en le contractant, mais le mariage ne serait pas nul. On donne aussi le nom de vœu simple à la profession solennelle faite dans une congrégation religieuse, autorisée par l'Eglise, lorsque les statuts permettent de ne s'engager que pour un an ; ce qui fait donner aux vœux qu'on y prononce, le nom de vœux annuels.

Nul n'est tenu de s'engager par des vœux ; tout louables qu'ils soient, il est bon d'en faire rarement, et jamais sans conseil. Mais quand on les a faits, on doit les accomplir ; ce qui n'était avant le vœu qu'une chose facultative, devient par lui une obligation. « Vous serez exempt de péché, est-il dit » dans le Deutéronome, si vous ne faites aucune promesse. » Mais lorsque vos lèvres en auront fait une, vous l'observerez, » et vous accomplirez ce que vous avez promis au Seigneur, » votre Dieu, l'ayant voué de bon gré à l'Eternel (1). » « Accordez-vous des vœux que vous avez faits au Seigneur votre Dieu, » dit le Psalmiste (2), « En faisant vœu, vous vous

(1) Deut. 23. 22 et 23. (2) Ps. 75. XI. Vovete et reddite Domino Deo vestro.

» êtes lié, » dit saint Augustin (1). Si c'est un déshonneur et une perfidie de manquer aux promesses qu'on a faites à un homme, que dire de la violation des promesses faites à Dieu ? N'est-ce pas l'outrager, et s'exposer à la peine éternelle ? L'Apôtre saint Paul en menaçait les veuves, qui après s'être engagées au service de l'Eglise par un vœu exprès, « secoquent, » dit-il (2), le joug de Jésus-Christ, en passant à de secondes » noces » contre le vœu qu'elles ont fait de persévérer dans leur virginité, « *et encourent ainsi la condamnation.* »

On pèche mortellement, en manquant à un vœu, quand la matière en est considérable. Il n'en serait pas de même si la matière n'était que légère ; si, par exemple, on s'était engagé à réciter une courte prière ou à donner aux pauvres une très petite somme d'argent.

On est aussi tenu d'accomplir ses vœux sans délai, et le plus tôt possible, moralement parlant. On se rendrait coupable d'une faute grave, si l'on en ajournait indéfiniment et trop longtemps l'exécution. « *Ne tardez pas à remplir votre vœu,* » dit l'Ecriture, ou votre délai vous sera imputé à péché (3). »

Le vœu, comme nous l'avons dit, est la promesse d'un bien. Or, il peut arriver que celui qui a fait cette promesse, se trouve plus tard en des circonstances telles qu'il ne puisse l'accomplir sans péché, ou sans omettre un bien plus notable ou plus nécessaire soit pour l'avantage de l'Eglise, soit pour l'utilité générale. Il y a donc des vœux qui peuvent être annulés, quand leur exécution expose à des dangers ou à de graves dommages, ou qui peuvent être changés en quelque chose de mieux, ou d'équivalent et de plus compatible avec le bien public et l'édification du prochain.

Personne cependant n'a droit, de son propre chef, d'annuler ainsi ses promesses, ni de s'en dispenser, ou de changer

(1) Saint Aug. Ep. 127. Quia jam vovisti, jam te obstrinxisti. (2) 1^{re} Epit. à Tim. 5. 11 et 12. (3) Deut. 23. 21.

la chose vouée en une autre, à moins que la seconde ne soit évidemment meilleure que la première. L'Eglise seule, en vertu du pouvoir qu'elle tient de Jésus-Christ de lier ou de délier, a le droit de commuer les vœux ou d'en dispenser. Cette juridiction n'appartient qu'au pape ou aux évêques. Le pape, en sa qualité de vicaire de Jésus-Christ et de chef de l'Eglise, peut dispenser des vœux dans toute l'étendue de la chrétienté, son pouvoir n'étant point limité par des frontières, ni restreint, comme celui des évêques, à un diocèse ou à une province. Les évêques n'exercent le même droit que dans leur diocèse ; encore ne le peuvent-ils qu'à l'égard de certains vœux, dont la dispense n'est pas réservée au souverain pontife. Du reste, il est des vœux dont la dispense est au-dessus du pouvoir de l'Eglise, ceux par exemple dont l'annulation porterait préjudice à un tiers, et le priverait d'un droit qui lui appartient. Les simples prêtres, quelle que soit d'ailleurs l'étendue des pouvoirs dont ils jouissent par concession du saint siège ou des évêques, ne peuvent dispenser d'un vœu ou le changer, sans une délégation spéciale.

Une dispense de vœu ne peut s'accorder que pour des motifs graves et légitimes. Elle serait invalide si elle ne s'appuyait sur de justes raisons. « Elle deviendrait sans cela, dit saint » Bernard (1), une dissipation et une prévarication plutôt » qu'une dispense. »

De ce que nous venons de dire sur l'importance des vœux et les obligations qui marchent à leur suite, sans parler des troubles de conscience que ne tranquillisent pas toujours les dispenses même les plus légitimes et les plus valides, il résulte qu'on ne doit faire des vœux qu'après y avoir mûrement réfléchi devant Dieu, et pratiqué la règle donnée par le Saint-Esprit : « Qu'il faut en toutes choses demander conseil à

(1) Saint Bern. Du précepte et des dispenses, chap. 5. Alioquin remissio voti, non dispensatio, sed prævaricatio est.

» un homme sage (1), si l'on ne veut pas se repentir après » l'action (2). » C'est surtout à l'égard des vœux solennels qu'on doit user d'une grande circonspection. Il s'agit de l'engagement perpétuel de sa personne. Malheur à ceux qui se vouent par des liens que la mort seule peut briser, au service du sanctuaire, sans y être appelés comme Aaron, ou comme Jésus-Christ lui-même, qui n'a assumé la charge de Pontife éternel que par l'ordre de son Père (3).

L'entrée en religion demande également qu'on ne se décide à se consacrer à Dieu, qu'avec des marques certaines de vocation.

Ceux donc qui sont chargés du salut des âmes, ne peuvent apporter trop de soins, pour discerner ce qu'il peut y avoir d'humain dans les projets soumis à leurs lumières et à leur décision. Si Dieu se sert parfois de l'instabilité des choses d'ici-bas, pour conduire dans la retraite (4) et séparer du monde certaines âmes « qu'il veut transférer d'entre les pécheurs, » de crainte qu'elles ne soient séduites par la malice du » siècle (5), » il peut arriver aussi qu'on tombe à ce sujet dans une grave erreur. Il survient en effet des circonstances, où l'on croit reconnaître la volonté de Dieu dans un état d'esprit qui est la suite naturelle de quelque grand chagrin, plutôt que d'une vocation véritable. On se sent succomber sous le poids de l'adversité. Le monde fatigue et importune. Le cloître se présente alors à l'imagination comme une sorte de port où l'on retrouvera le calme qu'on a perdu, et l'on s'y jette dans l'espoir d'y remplir le vide d'un cœur qui a vu disparaître toutes ses illusions. Que si la plaie vient plus tard à se fermer, comme on avait agi par une impulsion trop humaine, on se lasse peu à peu du saint état que l'on a embrassé; le dégoût succède à l'attrait, et ce joug si léger pour la plupart de ceux qui s'y soumettent, s'appesantit bientôt sur des épaules trop faibles pour le porter, n'étant

(1) Tobie. 4. 19. (2) Ecclesiastiq. 32. 24. (3) Hébr. 5. 4 et 5. (4) Osée, 2. 14. (5) Sag. 4. 10 et 11.

point soutenues par la grâce d'une vocation solide et éprouvée.

Les épreuves ne furent jamais plus nécessaires qu'au temps où nous sommes, non-seulement pour le bien individuel de ceux qui se croient appelés, mais aussi pour l'honneur de la religion et la gloire des ordres monastiques. Quand l'Etat reconnaissait les vœux solennels, et prêtait son appui, par des lois tutélaires, aux communautés qui vivaient dans son sein, il se chargeait lui-même d'en réprimer et d'en faire disparaître tous les scandales, suites trop fréquentes des vocations forcées. Ils ne sont plus maintenant du ressort des lois séculières, et ils peuvent lever impunément la tête. Conséquemment, il importe plus que jamais de n'y point donner lieu par d'imprudents appels. D'ailleurs, en supposant que ces sortes de personnes demeurent fidèles à une vocation qui ne leur vient pas d'en haut, que deviendraient-elles si, ce qu'à Dieu ne plaise, de nouvelles secousses les rejetaient dans le siècle, où elles reparaitraient comme étrangères à leurs propres familles, inhabiles à toute profession et sans autre ressource que la pitié publique. Si quelqu'un m'accuse d'exagération, je l'invite à jeter les yeux sur ce qui s'est passé parmi nous, depuis l'époque où des mains téméraires ont ouvert tous les cloîtres. L'existence pénible et la fin misérable de tant de vénérables cénobites, de tant de saintes épouses de Jésus-Christ, seront ma réponse; peut-il y en avoir une plus éloquente et plus digne de l'affliction de tous les gens de bien? Loin de moi la pensée de diminuer le nombre des vocations à ce céleste état. Je veux seulement faire entendre qu'on ne doit s'y engager qu'après de sérieuses épreuves, et que ceux-là témoignent peu de sagesse qui s'en vont jetant çà et là, presque au hasard, les semences de la vie religieuse, oubliant « que toute plante » qui n'a point été plantée par la main du Père céleste, sera » arrachée et jetée au feu (1). »

(1) Saint Matth. 13. 43. Omnis plantatio, quam non plantavit Pater meus cœlestis, eradicabitur.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Troisième commandement.

SOUVENEZ-VOUS DE SANCTIFIER LE JOUR DU SABBAT. VOUS TRAVILLEREZ SIX JOURS..., MAIS LE SEPTIÈME EST LE SABBAT, OU LE JOUR CON-SACRÉ AU REPOS DU SEIGNEUR, VOTRE DIEU. VOUS NE FEREZ DONC EN CE JOUR AUCUN OUVRAGE, NI VOUS, NI VOTRE FILS, NI VOTRE FILLE, NI VOTRE SERVITEUR, NI VOTRE SERVANTE, NI VOS BÊTES DE SERVICE, NI L'ÉTRANGER QUI SERA PARMI VOUS.

AUTREMENT :

Les dimanches tu garderas,
En servant Dieu dévotement.

PREMIÈRE DISSERTATION.

Quelle est la fin du troisième commandement ? Il est la conséquence nécessaire des deux premiers. Il est aussi ancien que le monde. On en voit la pratique dans les sacrifices offerts à Dieu dès l'origine, et avant sa promulgation sur le mont Sinaï. Sur quoi était fondé le repos du septième jour prescrit aux Israélites ? La translation du repos sabbatique au dimanche n'a point altéré la nature de ce commandement, et l'obligation de l'observer reste toujours la même, malgré le changement du jour, dont les apôtres sont les auteurs. Raisons pour lesquelles ils ont transféré au dimanche le repos du sabbat.

Le troisième commandement prescrit et spécifie le culte extérieur que nous devons à Dieu, et il établit avec une haute sagesse, les règles qu'il faut suivre dans l'accomplissement de ce devoir sacré, auquel on ne peut se soustraire sans se rendre coupable tout à la fois d'impiété et d'ingratitude. En effet, sans parler ici des merveilles de la création, dont l'homme

semble avoir été une des fins principales, puisque seul, sur la terre, il est doué de cette intelligence qui lui permet de s'élever jusqu'à la contemplation et à l'amour de son Auteur, les bienfaits de tout genre que la Providence verse chaque jour sur lui d'une main si libérale, méritent bien de sa part un retour fréquent d'actions de grâces. Dieu exige donc des hommes une chose juste et raisonnable, lorsqu'après leur avoir déclaré, par le premier commandement, que lui seul est le Dieu véritable qu'il faut servir, adorer et aimer; après leur avoir appris, par le second, l'honneur et le respect qu'ils doivent à son saint nom, il leur commande, dans le troisième, d'interrompre leurs travaux à certains jours, pour se livrer entièrement au culte du souverain Seigneur de toutes choses.

Quoique l'Écriture ne dise pas formellement si Dieu avait ordonné, sous la loi de nature, qu'on lui réservât un des jours de la semaine, on ne saurait douter que dès l'origine du monde, il n'en eût imposé aux hommes l'obligation. Elle semble d'abord consignée dans le repos mystérieux de la Divinité, dont il est fait mention au livre de la Genèse, et dans la bénédiction donnée au septième jour, que « Dieu sanctifia, dit » l'historien sacré, (1) parce que c'était celui où il s'était reposé après avoir fini son œuvre. » De là sans doute l'empressement et la pieuse exactitude avec lesquels les premiers patriarches lui adressaient leurs vœux et lui offraient en sacrifice les prémices de leurs troupeaux et des fruits de la terre, comme il est rapporté de Caïn et d'Abel (2). Aussi, quand Dieu, dans la promulgation solennelle du Décalogue, ordonne aux Juifs de sanctifier le septième jour, le terme dont il se sert n'indique pas un précepte nouveau, mais la remise en

(1) Gen. 2. 3. Igitur perfecti sunt cœli et terra et omnis ornatus eorum; complevitque Deus die septimo opus suum quod fecerat, et requievit die septimo ab universo opere quod patrarat. Et benedixit diei septimo et sanctificavit illum, quia in ipso cessaverat ab omni opere suo quod creavit. (2) Gen. 4. 3 et 4.

vigueur d'une ordonnance, qui n'avait point cessé, depuis la création, d'obliger tous les hommes. « *Souvenez-vous*, leur » dit-il (1), de sanctifier le jour du sabbat. » On voit que Dieu ne fait que *rappeler* aux hommes la première comme la plus ancienne de leurs obligations, et les prémunir contre l'oubli de ce qu'ils lui doivent d'hommage et de respect. Comme il n'ignorait pas que le travail auquel il nous a lui-même condamnés, distrait notre esprit, l'applique presque uniquement aux choses sensibles et le rend incapable de ces transports continuels d'amour et d'adoration qui forment l'état des bienheureux dans le ciel, il a voulu se réserver un jour particulier dans chaque semaine; en nous prescrivant de l'employer sans partage au culte qui lui est dû.

Ces paroles *souvenez-vous*, qui commencent le troisième précepte du Décalogue, sont donc de nature à faire sur nous une vive impression. Elles nous avertissent d'avoir sans cesse présent à la pensée le grand devoir qu'il nous impose. Elles marquent la volonté d'un maître qui veut être obéi et qui saura se venger du mépris que l'on aura fait de ses saintes ordonnances; et elles mettraient une digue, si elles étaient comprises et méditées, au torrent des profanations du saint jour consacré au service de Dieu, profanations qui déshonorent le christianisme, et qui chaque jour plus fréquentes et plus scandaleuses, semblent défier la justice divine.

Le changement remarquable, qui s'est fait sous la loi nouvelle, relativement au jour qu'on doit garder et sanctifier, exige que nous en examinons la nature et l'esprit, afin de nous bien convaincre que le devoir qui nous y est marqué, n'a rien perdu de sa force par l'abandon du sabbat judaïque, auquel a été substituée la sanctification du dimanche.

L'Écriture sainte, après avoir décrit la création du monde en l'espace de six jours, ajoute (2) : « Le ciel et la terre furent

(1) Ex. 20. 8. Memento ut diem sabbati sanctifices. (2) Gen. 2. 3 et suiv.

» donc terminés avec tout ce qu'ils renferment. Dieu eut
 » achevé son œuvre le septième jour, et il se reposa ce jour-
 » là, après avoir formé tout son ouvrage ; puis il bénit ce jour
 » et le sanctifia, parce que c'était celui où il s'était reposé
 » après avoir terminé son œuvre. » La sanctification et le
 repos du septième jour sont donc aussi anciens que le monde.
 Dieu a béni et consacré ce jour, afin que les hommes con-
 servent et célèbrent à jamais la mémoire de la création, et du
 repos où il est entré, après avoir consommé ce grand ou-
 vrage. C'est la raison qu'en apporte l'Écriture à l'égard du
 repos sabbatique ordonné par le troisième précepte du Déca-
 logue. « Le Seigneur, est-il dit (1), s'est reposé, c'est-à-dire a
 » cessé de créer, le septième jour ; *c'est pour cette raison* qu'il
 » l'a béni et sanctifié. » Au souvenir de la création se joignait
 un autre motif spécial aux Israélites, de célébrer le sabbat.
 Dieu leur avait enjoint d'unir à la solennité primitive de
 ce jour, la mémoire de leur délivrance de la servitude
 d'Égypte. « Souviens-toi, leur avait-il dit, que tu as été es-
 » clave en Égypte et que le bras puissant du Seigneur ton
 » Dieu t'en a retiré ; *c'est pourquoi il t'a commandé* d'ob-
 » server le jour du sabbat (2). »

Le sabbat des Juifs n'étant, comme toutes les autres céré-
 monies légales, « que l'ombre et la figure des choses à venir, »
 ne devait durer que jusqu'au moment où Jésus-Christ, véri-
 table lumière et soleil de justice, viendrait éclairer le monde.
 Il faut cependant distinguer dans le précepte qui prescrit le
 repos du septième jour, ce qui n'est que cérémonial, de ce
 qui regarde les mœurs. Au premier point de vue, il interdit, ce
 jour-là, certaines œuvres, dans l'intérêt du service de Dieu.
 Comme précepte moral, il ordonne d'employer un jour de la

(1) Ex. 20. 11. Idcirco benedixit Dominus diei sabbati, et sanctificavit eum. (2) Deut. 5. 15. Memento quod et ipse servieris in Ægypto et edu-
 xerit te inde Dominus Deus tuus in manu forti... Idcirco præcepit tibi ut
 observares diem sabbati.

semaine à louer Dieu, à le prier et à le remercier de ses bienfaits. L'obligation d'observer ce commandement, en tant que cérémonial, ne regardait que les Juifs, et elle a cessé avec la loi mosaïque. Mais, sous le rapport moral, sa substance fait partie du droit naturel, qui ne peut être changé ni abrogé. C'est, en effet, également la nature qui nous enseigne et nous porte à consacrer un temps au service de Dieu, comme elle nous fait donner à notre corps les soins et le repos dont il a besoin. Aussi voyons-nous qu'il n'y a jamais eu de nation, quelque barbare qu'elle fût, qui n'ait, à des jours marqués, célébré des fêtes en l'honneur de ses dieux, parce que ce grand principe de la loi naturelle, quoique altéré et défiguré chez les peuples idolâtres, se trouve gravé dans le cœur de tous les hommes.

Lorsque Jésus-Christ eut abrogé par sa mort toute la loi de Moïse, le sabbat dut avoir le même sort que les autres parties du culte, parce qu'il était purement figuratif du nouveau sabbat, que les disciples du Dieu Sauveur auraient à célébrer, c'est-à-dire du jour où Jésus est entré glorieux et triomphant dans le repos éternel, après avoir achevé et consommé l'œuvre de notre rédemption. Ce changement ou plutôt cette substitution d'un jour à un autre, est l'ouvrage des apôtres. Instruits par Jésus-Christ, et dirigés par l'Esprit-Saint lui-même, ils transférèrent du dernier jour au premier de la semaine la sanctification prescrite par le troisième précepte du Décalogue. C'est ce que nous apprend le livre des Actes, où saint Luc rapporte (1) que les disciples « s'assemblaient *le premier jour de la semaine* pour rompre le pain, » c'est-à-dire pour recevoir la sainte Eucharistie. Lorsque saint Paul assigne ce même jour, *le premier après le sabbat*, aux Corinthiens (2)

(1) Act. des Apôt. 20. 7. Unâ autem sabbati cùm convenissemus ad frangendum panem. (2) Cor. 16. 2. Per unam sabbati unusquisque vestrum apud se seponat, recondens quod ei benè placuerit.

pour recueillir les aumônes destinées au soulagement des pauvres de Jérusalem, il donne à entendre que c'est celui où avait lieu l'assemblée des fidèles. Les Pères et les écrivains des premiers siècles constatent successivement cette tradition, qui est devenue l'usage perpétuel de toutes les Eglises du monde. Le motif qui a déterminé les Apôtres à transférer au premier jour de la semaine la solennité du sabbat, c'est que ce jour est celui où Dieu a fait ses plus grands et ses plus magnifiques ouvrages. « Ce jour, dit saint Justin (1), est le premier de la création du monde ; c'est le jour où le Christ, » notre Sauveur, est sorti du tombeau ; c'est le jour enfin où » le saint-Esprit est descendu sur les Apôtres, et où l'Eglise, » enfantée sur la croix, a commencé à paraître dans le monde » comme le chef-d'œuvre de la sagesse divine. »

David, qui l'avait vu par une lumière céleste et prophétique, l'appelle « le jour *que le Seigneur a fait* (2) ; il nous invite « à » nous y réjouir et à nous y montrer pleins d'allégresse. » C'est de là que lui vient le nom de *dimanche*, nom qui a succédé à celui de *jour du soleil*, sous lequel on désignait le premier jour de la semaine.

Dieu, en se réservant le septième jour de la semaine, en avait fait comme un signe et un monument pour rappeler aux Juifs qu'il était tout ensemble et le Créateur du monde, et leur libérateur de la servitude d'Egypte. Le dimanche est de même pour les chrétiens un signe et un monument, qui leur rappelle non-seulement l'œuvre admirable de la création, mais en même temps leur renaissance spirituelle en Jésus-Christ, sorti vivant du tombeau, et leur délivrance de l'esclavage du démon. Le dimanche est donc pour eux le véritable sabbat, dont celui des Juifs n'était que la figure, et le troisième précepte du Décalogue, quant à la substance, est d'une obligation aussi

(1) 1^{re} Apol. à l'empereur Antonin-le-Pieux. (2) Ps. 117. 23. Hæc dies, quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in eâ.

étroite et aussi rigoureuse dans la loi nouvelle, qu'il l'était dans l'ancienne.

DEUXIÈME DISSERTATION.

Premier devoir prescrit par le troisième commandement.

LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE.

En quoi consiste la sanctification du dimanche. Obligation d'assister au saint sacrifice de la messe. Raisons qui en dispensent. De quelle manière faut-il l'entendre pour satisfaire au précepte.

Le troisième commandement renferme deux parties : l'une nous commande de sanctifier le dimanche ; l'autre nous y défend toute œuvre servile. Deux devoirs essentiels nous sont donc imposés par le troisième précepte : l'un de consacrer ce jour à la gloire du Seigneur ; l'autre de nous y abstenir de tout travail capable de distraire notre cœur de cette grande et sainte occupation.

Examinons maintenant 1° en quoi consiste la sanctification du dimanche ; 2° quelles sont les œuvres et le travail défendus en ce saint jour. Deux questions également importantes et qui demandent à être traitées avec un grand soin. Heureux, si nous pouvions faire comprendre à nos lecteurs les fruits immenses qu'ils retireraient de la sanctification du dimanche, telle que l'Eglise la leur propose, pour arriver au céleste sabbat, c'est-à-dire à ce repos éternel « réservé au peuple de Dieu, » selon l'expression de saint Paul (1). Là, réunis au Sauveur, délivrés à jamais du péché, enivrés d'un torrent de délices, les vrais Israélites marcheront, dit Isaïe (2), « dans un sentier » appelé la voie sainte, où l'on n'entendra point le rugissement

(1) Hébr. 4. 9. (2) Isaïe, 35. 8 et suiv.

» du lion; où la bête farouche ne pénétrera point; d'où la
» douleur et les gémissements seront bannis. » « Hâtons-nous
» donc, conclut saint Paul (1), d'entrer dans ce repos » par
une foi vive, accompagnée des œuvres, et par l'observation de
tous les commandements.

Ce que nous allons dire de la sanctification du dimanche
doit s'appliquer aux fêtes qu'on nomme fêtes de précepte,
lesquelles sont, en France, l'Ascension, l'Assomption, la Tous-
saint et Noël. Cette sanctification consiste en général dans
l'exercice des actes de piété et de religion, telles que la prière,
l'assistance à la messe, aux offices, au sermon, etc. Parmi ces
actes, il en est que l'Eglise se contente de conseiller; il en est
d'autres dont elle a fait une loi plus ou moins grave, et que
chaque fidèle par conséquent est tenu de remplir. La première
et la plus importante des obligations qu'elle impose dans ces
jours consacrés à Dieu, est l'assistance à l'adorable sacrifice
de la messe. Elle n'en dispense personne sans de graves rai-
sons. Le petit enfant qui sait à peine distinguer le bien du
mal comme le vieillard au déclin des années, y sont également
soumis.

Pourquoi l'Eglise a-t-elle placé en tête des devoirs du chré-
tien, les jours de dimanches et de fêtes commandées, l'obli-
gation d'assister à la messe? C'est parce que la messe est
l'action la plus sainte et la plus auguste du culte chrétien, le
plus vénérable et le plus grand de nos mystères, le sacrifice
de la nouvelle alliance, qui a remplacé avec tant d'avantage
tous ceux de l'ancienne loi, lesquels n'en étaient que la figure,
et qui ne pouvaient ni rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû,
ni le remercier dignement de ses bienfaits, ni satisfaire com-
plètement sa justice, ni mériter les grâces qu'on lui demandait.

Tous les théologiens s'accordent à regarder comme péché
grave l'omission de ce devoir sacré, lorsqu'elle n'a pas pour

(1) Hébr. 4. 11. Festinemus ergo ingredi in illam requiem.

cause un empêchement légitime. Or, on distingue deux sortes d'empêchements légitimes, l'un qui provient de l'impuissance physique, l'autre qui naît de l'impuissance morale. L'impuissance physique excuse les malades proprement dits, les infirmes qui ne peuvent se transporter eux-mêmes à l'Eglise, les prisonniers lorsqu'il n'y a point de chapelle dans la prison où ils sont détenus, les voyageurs qui se trouvent sur mer ou dans un pays où il ne se dit point de messe, et toute personne qui se trouve dans l'impossibilité véritable d'assister au saint sacrifice.

L'impuissance morale regarde les convalescents, qui s'exposeraient à faire une rechute ou à reculer notablement leur guérison, toutes les personnes faibles en général, et en particulier les vieillards, dont la santé pourrait être compromise par la distance des lieux ou la rigueur des saisons ; ceux dont l'absence serait préjudiciable aux malades, aux enfants ou aux troupeaux dont ils ont la garde ; ceux qui auraient à craindre ou le pillage de leurs maisons, ou des embûches qui leur seraient tendues dans la route, ou l'occasion prochaine de pécher ; enfin, les femmes mariées et les domestiques, quand leurs maris ou leurs maîtres leur défendent formellement d'assister à la messe, et qu'ils ne peuvent enfreindre cette défense sans de graves inconvénients ; seulement, les domestiques qui se trouvent dans de pareilles maisons, doivent tâcher d'en sortir, et de trouver des maîtres plus chrétiens.

Pour satisfaire à ce commandement, il faut, dit le catéchisme du concile de Trente (1), se rendre au temple, s'y tenir dans un extérieur modeste et recueilli, renoncer en y entrant à toute distraction, et s'unir d'intention au prêtre, en le suivant dans les prières et les cérémonies du divin sacrifice. Être présent à la messe de corps seulement, tandis que l'esprit s'abandonne à mille pensées profanes et étrangères, ou que les

(1) 3^e partie, 3^e précepte, n^o 35.

yeux se promènent çà et là sans retenue sur toute sorte d'objets; y assister en se livrant à des entretiens, à des lectures, ou à d'autres actes incompatibles avec l'attention due aux saints mystères, c'est violer le précepte, bien loin de le remplir.

L'Eglise exige qu'on soit présent au commencement de la messe et qu'on ne se retire qu'après avoir reçu la bénédiction du prêtre. L'omission d'une partie notable du saint sacrifice, sans raison légitime, ne pourrait être excusée de péché grave. Celui qui, par exemple, arrive volontairement à la préface ou à la consécration, ne satisfait aucunement au précepte. Il n'en est pas de même de celui qui omettrait tout le commencement de la messe jusqu'à l'Evangile exclusivement; il est même probable que celui qui n'arrive qu'après l'Evangile, mais avant l'Offertoire, ne commet qu'une faute vénielle, parce que tout ce qui précède et qui forme la messe dite des catéchumènes, n'est, à le bien prendre, qu'une préparation au saint sacrifice, celui-ci ne commençant réellement qu'à l'Offertoire. Il n'y a point d'obligation d'entendre deux messes, lorsqu'une fête commandée concourt avec le dimanche, parce qu'une seule remplit la fin que se propose l'Eglise, qui est d'honorer Dieu, et de sanctifier le jour consacré à sa gloire. On peut dire la même chose du jour de Noël, où l'assistance à trois messes n'est qu'une simple dévotion, très-louable assurément, sans être cependant obligatoire.



TROISIÈME DISSERTATION.

De la Messe de paroisse. Ce qu'il faut entendre par Messe de paroisse ? Son antiquité. Est-il permis de s'en dispenser d'habitude ? Ordonnances de l'Eglise à ce sujet. Graves raisons qui rendent presque nécessaire l'assistance à la Messe de paroisse, et l'élèvent au-dessus des Messes privées. Fruits qu'on en retire. L'assistance à la Messe ne suffit pas pour satisfaire à l'obligation de sanctifier le Dimanche. En quoi consiste le service de Dieu auquel la plus grande partie de ce jour doit être consacrée.

De toutes les messes, la plus solennelle et la plus connue, celle qui contribue le plus, extérieurement du moins, à la gloire de Dieu et à la sanctification du dimanche, celle de laquelle les fidèles retirent des fruits plus abondants, est la messe de paroisse. On nomme ainsi la messe qui se célèbre et se chante solennellement, les dimanches et les fêtes, dans l'Eglise paroissiale, au nom et à l'intention de tous les paroissiens. Son institution paraît remonter jusqu'aux apôtres eux-mêmes; on la trouve indiquée dans le livre des Actes, où il est rapporté, comme nous l'avons dit ci-dessus, que les nouveaux chrétiens se rassemblaient le premier jour de la semaine, pour prier en commun, entendre la parole de Dieu et *rompre le pain*, c'est-à-dire participer à la divine Eucharistie. En descendant des temps apostoliques jusqu'à nos jours, une chaîne de tradition non interrompue nous a transmis l'usage constant de ces réunions des fidèles au saint jour du dimanche. Pendant cette longue série de dix-huit siècles, pasteurs et fidèles concoururent également à leur solennité, ceux-ci par leur empressement à s'y montrer assidus; ceux-là par leur zèle à distribuer le pain de la divine parole, et à en faire sortir, comme d'un foyer ardent, toutes les vertus qui font la gloire du christianisme.

Saint Justin, docteur et martyr célèbre du second siècle,

nous a laissé, dans sa première apologie, la peinture de ce qui se passait dans ces saintes assemblées. Ce monument de la plus haute antiquité, est si remarquable, que nous croyons devoir le mettre sous les yeux du lecteur. Il y verra l'origine de la messe paroissiale, et en même temps celle des prières, des instructions et des solennités qui y sont encore en usage.

« Le jour du soleil, c'est-à-dire le dimanche, dit cet illustre » défenseur de la religion chrétienne (1), tous les fidèles, soit » de la ville, soit de la campagne, s'assemblent en un même » lieu. On y lit d'abord les lettres des apôtres et les écrits des » prophètes. Après cette lecture, celui qui préside, c'est-à-dire » l'évêque, fait un discours pour instruire le peuple et l'ex- » horter à mettre en pratique les saintes maximes qu'il vient » d'entendre. Le discours fini, tous se lèvent et prient. Lorsque » la prière est achevée, on apporte du pain, du vin et de » l'eau. L'évêque fait encore de longues et ferventes suppli- » cations, avec des actions de grâces, auxquelles le peuple » s'unit, en disant *amen*. Ensuite on distribue à tous ceux qui » sont présents ce qui a été consacré, pour y participer. Les » diacres sont chargés de le porter aux absents. La cérémonie se » termine par une collecte, dans laquelle chacun donne selon

(1) 1^{re} Apologie à l'empereur Antonin. *Die, quæ dicitur solis, omnium sive urbes sive agros incolentium fit conventus, et commentaria apostolorum aut scripta prophetarum leguntur, quoad licet per tempus. Deindè, ubi lector desiit, is qui præest, adhortationem verbis ad res tam præclaras imitandas suscipit. Postea, omnes consurgimus et preces emitimus, et cum deprecari cessavimus, ut diximus, panis affertur et vinum et aqua, et qui præest preces et gratiarum actiones totis viribus emittit, et populus acclamat amen, et eorum, in quibus gratiæ actæ sunt, distributio fit et communicatio unicuique præsentium, et absentibus per diaconos mittitur. Qui abundant et volunt, suo arbitrio largiuntur, et quod colligitur, apud eum qui præest deponitur; ac ipse subvenit pupillis et viduis et iis qui vel ob morbum vel ob aliam causam egent, et etiam iis qui in vinculis sunt et advenientibus peregrè hospitibus; uno verbo omnium indigentium curam suscipit.*

» son bon plaisir. On en remet le produit entre les mains de
 » l'évêque, et il a soin d'employer ces aumônes à secourir les
 » orphelins, les veuves, les captifs, les étrangers; car c'est lui
 » qui est chargé de tous les malheureux. »

On voit que les évêques présidaient eux-mêmes, en ces temps reculés, l'assemblée des fidèles. Lorsque le nombre s'en fut accru jusqu'au point que les mêmes temples ne pouvaient plus les contenir tous, on dut les partager en différentes sections. De là l'origine des paroisses, dont le gouvernement fut confié à de simples prêtres, chargés de pratiquer dans leurs églises particulières, ce qui s'observait dans celle du premier pasteur. C'est pour cette raison, c'est-à-dire parce que l'église cathédrale est originairement, dans chaque diocèse, la mère des différentes paroisses qui le composent, qu'il a été enjoint par plusieurs conciles à tous les curés et desservants, de se conformer, pour les prières et les cérémonies, à ce qui se pratique dans l'église principale.

La ferveur s'étant ralentie, beaucoup de chrétiens cessèrent peu à peu de paraître aux assemblées du Dimanche. Mais dès le quatrième siècle, on remarque le soin que prirent successivement les conciles, les papes et les évêques, de prescrire de nouveau, par des ordonnances rigoureuses, l'assistance à ces réunions générales, où, sous la présidence des pasteurs, on célébrait les saints mystères. Le saint concile de Trente (1) les a renouvelées et confirmées. « Que l'évêque avertisse son
 » peuple, disent les Pères, que chacun doit assister, autant
 » que possible, à sa propre paroisse. »

Pour bien concevoir le fruit qu'on peut retirer de l'assistance à la messe de paroisse, il faut entendre ce qu'enseigne à ce sujet saint Charles Borromée. « C'est là, dit ce grand évêque,

(1) Session 24 de la réformat. chap. 4. *Moneat episcopus populum diligenter, teneri unum quemque parochiæ suæ interesse, ubi commodè id fieri potest.*

» que les peuples sont nourris de la parole de Dieu, des principes de la foi chrétienne, et instruits des autres choses nécessaires au salut. Là, ils apprennent de leurs pasteurs les dispositions avec lesquelles ils doivent s'approcher des sacrements, les fêtes dont l'observance leur est d'obligation, les jeûnes et les abstinences qu'ils doivent garder, et tous les devoirs que la piété chrétienne leur impose. C'est là enfin qu'ont lieu chaque dimanche diverses publications, soit pour les mariages, soit pour d'autres objets qui n'intéressent pas moins quelquefois l'ordre temporel que la religion. » Mais ce ne sont pas les seules raisons qui recommandent la messe et l'Eglise paroissiales.

1^o La messe de paroisse réunit le pasteur et les fidèles dans une prière commune; elle forme donc, éminemment, une de ces assemblées, au milieu desquelles Jésus-Christ se trouve présent, selon sa promesse (1). 2^o Les prières de l'assemblée paroissiale, étant faites dans l'ordre de l'Eglise, qui a assigné à chaque troupeau son pasteur et le jour où il doit s'y réunir ordinairement, méritent d'être exaucées, à cause de l'obéissance qui en est le principe, » laquelle plaît plus à Dieu, dit l'Ecriture, que » l'immolation des victimes. » 3^o On fait ordinairement, à la messe de paroisse, une instruction sur quelque point de dogme ou de morale. Or personne n'ignore combien il est utile d'entendre, de temps en temps au moins, la parole de Dieu, qui est tout à la fois un feu qui chauffe nos cœurs (2), un flambeau qui dirige nos pas (3), une rosée bienfaisante, qui rafraîchit et féconde nos âmes (4). 4^o Enfin, les églises paroissiales doivent nous être plus précieuses et plus chères que les autres, parce que c'est dans leurs murs que nous avons été faits chrétiens par le baptême; c'est là que nous devons faire la com-

(1) Saint Matth. 18. 20. (2) Ps. 118. 140. (3) Ps. 118. 105. (4) Isaïe, 85. 10.

munion pascale ; que se bénissent nos mariages ; que se prennent le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction pour nos malades ; que nos morts reçoivent les dernières prières, et les derniers honneurs. C'est par là en un mot, que l'homme fait son entrée dans la société des fidèles, et c'est de là qu'il part, selon l'expression de nos divins Livres (1), « pour s'en aller en » la maison de son éternité. »

Les chrétiens qui veulent sanctifier le Dimanche selon l'esprit de l'Eglise, et satisfaire au précepte divin qui ordonne le repos du septième jour, doivent consacrer une notable partie de ce jour au service de Dieu. Si le corps y trouve son avantage en se délassant des travaux de la semaine, l'âme doit y chercher sa sanctification dans un commerce plus long et plus intime avec Dieu, que les soins temporels éloignent trop souvent de notre pensée et de notre cœur. Ceux-là se trompent étrangement, qui croient avoir rempli toute la loi, en assistant à la messe, fut-ce à celle de paroisse, qui est la plus solennelle. Sa durée, quelle qu'elle soit, n'embrasse qu'une petite partie du jour ; et ce jour appartient à Dieu tout entier, comme l'indique sa qualification *de jour du Seigneur*. Le troisième commandement nous ordonne de faire du Dimanche un jour saint, un jour de religion, un jour de prière ; croyons-nous par hasard être quittes envers Dieu, quand nous avons assisté à la hâte à une messe quelconque, et consacré au service du Seigneur la vingtième ou trentième partie d'une journée qui devrait être à lui tout entière ? L'obligation de sanctifier le Dimanche exige donc des chrétiens d'autres actes de piété que l'assistance à la messe. Voilà pourquoi l'Eglise s'est tant élevée contre les festins, les danses, les jeux, les spectacles et autres vains plaisirs, dont le moindre inconvénient est de détourner les fidèles du devoir de la prière, et des divers offices, qui se célèbrent le Dimanche dans les paroisses.

(1) Ecclesiaste, 12. 5.

Voici, d'après le catéchisme du saint concile de Trente (1), quelques-unes des pratiques propres à nourrir notre piété, qui doit s'accroître sans cesse selon saint Paul (2), par cette pensée » que c'est le Seigneur lui-même que nous servons. » Si toutes ne sont pas d'une égale importance, c'est en elles cependant et dans l'exactitude à les remplir que se trouvent la plupart des grâces attachées à la sanctification du Dimanche. Outre l'assistance à la messe, qui est d'obligation tout à fait rigoureuse, il exhorte les chrétiens :

1^o A fréquenter ce jour là les sacrements : celui de Pénitence, pour guérir l'âme des blessures que lui fait le péché ; celui d'Eucharistie, pour entretenir en elle la vie spirituelle de la grâce. Dans la primitive Eglise, cette divine nourriture était distribuée, chaque Dimanche, à tous les fidèles présents aux saints mystères. Heureuse coutume, qui en faisait, selon l'expression de saint Jean Chrysostôme (3), autant de lions remplis d'un feu céleste, et terribles à l'enfer ; sainte pratique dont le retour était l'objet des vœux les plus ardents du dernier concile général (4).

2^o A entendre la parole de Dieu, qui descend chaque Dimanche du haut des chaires chrétiennes, non avec la dissipation de ces âmes ouvertes à toutes sortes de pensées toujours frivoles et souvent criminelles, ni avec cet esprit de critique et de résistance qui brave et paralyse cette sainte parole, mais avec le respect qui lui est dû, et le désir de la prendre pour règle de sa conduite.

3^o A sanctifier la seconde partie du jour par l'assistance aux vêpres ou au salut du très saint Sacrement, comme on avait sanctifié la première en entendant la messe.

4^o A employer enfin une partie de ce saint jour en des œuvres de piété et de miséricorde. J'ai dit seulement *une par-*

(1) 3^e partie, 3^e précepte, paragr. 33. (2) Rom. 12. 11. (3) Hom. 46^e sur saint Jean. (4) Session 22^e chap 6.

tié de ce jour ; car Dieu ne nous défend pas de nous reposer le Dimanche des travaux de la semaine, ni d'en consacrer quelques heures à des promenades, à des jeux modérés, ou à d'honnêtes amusements, qui délassent tout ensemble le corps et l'esprit. Or, les œuvres de religion et de miséricorde, conseillées le Dimanche, sont, outre celles dont nous avons parlé, d'élever de temps en temps son cœur à Dieu et de le prier un peu plus fréquemment dans la journée ; de lire quelque bon livre, tel que l'Imitation, le Combat spirituel, la Vie des saints, etc. ; de contribuer au salut de ses enfants et de ses domestiques par de sages avis, de salutaires instructions et de pieuses lectures, en évitant néanmoins de rendre fastidieux ce petit apostolat ; de faire rentrer dans le bon chemin ceux qui s'égarent ; de visiter les malades et de leur porter les secours dont ils ont besoin ; de faire quelques aumônes aux indigents, de consoler ceux qui pleurent, etc. Telles sont les occupations propres à sanctifier sérieusement le jour du Seigneur ; « car, » dit l'apôtre saint Jacques, la vraie religion, et la piété sans » tache aux yeux de Dieu notre père, consiste à visiter les » orphelins et les veuves dans leur affliction, et à se conserver » pur de la corruption du siècle présent (1). »

(1) Ex. 20 9.



QUATRIÈME DISSERTATION.

Deuxième devoir prescrit par le troisième commandement.

La cessation des œuvres serviles aux jours de Dimanche et de Fêtes. Ce qu'il faut entendre par œuvres serviles. Est-il quelquefois permis de travailler les jours de Fêtes et de Dimanches ? Occupations qui ne doivent pas être rangées parmi les œuvres serviles. Est-il permis aux femmes de travailler dans leur intérieur aux ouvrages de leur sexe ? La sanctification du Dimanche peut-elle s'allier avec les plaisirs du monde, tels que danses, spectacles et autres divertissements tout profanes ?

Ce n'est pas assez, pour sanctifier le Dimanche, de s'acquitter des devoirs de religion ; il faut de plus s'abstenir des *œuvres serviles*. « Vous travaillerez six jours, est-il dit dans » l'Exode, et vous y ferez votre œuvre. Mais le septième jour » est le jour du repos consacré au Seigneur, votre Dieu. *Vous » ne ferez en ce jour aucun ouvrage*, ni vous, ni votre fils, ni » votre fille, ni votre serviteur, ni votre servante, ni vos bêtes » de somme, ni l'étranger qui sera dans vos murs. » Cette ordonnance, qui avait pour objet d'interdire à l'homme tout ce qui peut détourner du service de Dieu dans le jour consacré uniquement à sa gloire, étant, sous ce rapport, un précepte moral, a dû rester la même pour toute la suite des temps ; et aujourd'hui encore, l'obligation de s'y soumettre n'est pas moins rigoureuse pour les chrétiens, qu'elle ne l'était pour la nation juive.

Mais que faut-il entendre par *œuvres serviles* ? On appelle *œuvres serviles* les ouvrages des mains, lesquels sont d'ordinaire faits *par des serviteurs* ou par des gens de peine, sous la convention d'un salaire. De ce nombre, en première ligne, sont les travaux des champs, la culture des terres, des vignes, des prairies, des jardins ; le charroi des engrais ou des récoltes ;

la plantation ou la coupe des arbres, etc. etc. De même, les arts mécaniques, comme la menuiserie, la serrurerie, le tissage, la taille et la confection des habits, la cordonnerie, l'horlogerie... etc. etc. On met encore au rang des œuvres défendues le Dimanche, les marchés et les foires, exceptés ceux qui sont autorisés par la coutume, les ventes et les achats, sauf pour les objets de consommation journalière. On regarde aussi comme prohibés les travaux judiciaires qui se font avec bruit et solennité, lorsqu'il y a citation des parties, audition des témoins, plaidoirie... etc. Quant aux œuvres *libérales*, ainsi nommées parce qu'elles étaient jadis le partage des *hommes libres* et qui sont celles auxquelles l'esprit a plus de part que le corps, elles ne sont point prosrites par le troisième précepte du Décalogue. Ainsi, il est permis le Dimanche d'étudier, de lire, d'écrire, de faire de la musique, du dessin, un cours d'enseignement, etc.

Nous devons sanctifier les dimanches et les fêtes, par la cessation des œuvres serviles.

1^o Parce que c'est la volonté de Dieu, comme nous venons de le dire, fortement exprimée dans l'Écriture et appuyée sur la menace des plus grands châtimens. Il était en effet prescrit, dans l'ancienne loi, de mettre à mort celui qui aurait violé le repos du sabbat (1). Et nous lisons qu'un homme ayant été surpris à ramasser du bois le jour du repos, fut lapidé par ordre du Seigneur (2). La grandeur de la faute se mesurant sur la grandeur du châtimen qui l'expie, nous devons regarder l'infraction à ce commandement comme un péché très grave devant Dieu.

2^o Parce que l'homme n'a pas été placé sur la terre, seulement pour y vivre en travaillant, mais surtout pour y servir Dieu et y mériter le ciel. C'est là sa grande affaire ; le reste n'est vraiment rien à côté d'elle. Or, quand et comment la plu-

(1) Ex. 35. 2. Qui fecerit opus in eo, occidetur. (2) Nombres, 15. 32.

part des hommes s'occuperont-ils de cette chose si sérieuse ? Sera-ce pendant la semaine, où leurs pénibles travaux leur laissent à peine le temps de faire une courte prière ? Difficilement sans doute ; et c'est pour cela que Dieu s'est réservé un jour, où il leur fait un commandement formel d'interrompre ces travaux qui absorbent tout leur temps pendant les six autres jours, et de vaquer le septième à son service et au soin de leur salut.

3^o Parce qu'il est juste qu'ayant une âme immortelle à sauver, un Dieu qui nous a fait tant de bien à servir et à adorer, une éternité bienheureuse à mériter, nous donnions au moins un jour de temps en temps au service de ce grand Dieu, et au soin de ces intérêts qui devraient tant nous toucher. Nous avons six jours par semaine que nous pouvons donner aux choses de la terre, n'est-il pas juste que nous en donnions un aux choses du ciel ; six jours pour ce misérable corps que la mort va frapper, six jours pour cette vie si courte, est-ce trop d'un jour pour l'âme et l'éternité !

4^o Parce que enfin l'observation de cette loi n'est pas moins nécessaire à la santé du corps qu'à celle de l'âme. L'homme n'est pas une machine qui puisse fonctionner impunément sans trêve ni relâche. Ses membres ne sont pas des rouages de fer ou de cuivre. Il lui faut du repos après le travail. Ce repos lui est nécessaire et indispensable, ou sinon, sa santé ruinée bientôt par l'excès des fatigues, le forcera à s'arrêter et à se reposer malgré lui dans les infirmités et la misère.

Si l'on objecte qu'il faut vivre et gagner son pain le Dimanche comme les autres jours, nous répondrons que le travail du Dimanche n'est point interdit à ceux qui en ont vraiment besoin pour subsister. Ainsi, de pauvres gens, chargés d'une grosse famille, qu'ils parviennent à grand peine à entretenir par un travail constant, peuvent, s'il le faut, travailler le Dimanche sans se rendre coupable d'aucune faute. Mais d'ordinaire, ce n'est point la nécessité qui fait violer cette loi du

Dimanche, c'est plutôt l'amour de l'argent, ou le désir de vivre plus à l'aise et de se procurer un peu plus de jouissances. En un mot, l'Eglise n'a jamais condamné ceux à qui le travail du dimanche est véritablement nécessaire ; mais elle condamne hautement et justement ceux qui travaillent sans que rien ne les y oblige, par avarice, pour grossir leur pécule, et surtout ceux qui travaillent le Dimanche, pour passer le lundi dans la fainéantise et la débauche.

En vain dirait-on d'autre part que les œuvres appelées serviles ne sont point mauvaises de leur nature ; que l'homme, même avant sa chute, « fut placé dans le paradis de délices » pour le cultiver ; » que devenu pécheur, il fut condamné à tirer avec peine sa nourriture du sein d'une terre maudite et couverte de ronces. Ces vérités, que personne ne conteste n'en laissent pas moins dans toute sa force la défense de certains travaux au jour consacré par le repos du Seigneur. Cette défense est la volonté clairement manifestée du Créateur et du Maître de toutes choses ; il ne nous reste qu'à nous y soumettre. « Quand cette voix toute-puissante a parlé, dit » saint Augustin, il faut obéir, et non disputer (1). »

L'Eglise, néanmoins, interprétant bénévolement cette défense de la loi divine, permet, en certains cas, de travailler les jours de Dimanches et de fêtes. Elle s'autorise en cela de la réponse que fit le Sauveur aux Pharisiens, qui lui reprochaient d'avoir opéré des guérisons le jour du sabbat, comme s'il en eût par là violé le repos. « Quel est celui d'entre vous, » dit-il, qui voyant son âne ou son bœuf tombé dans un puits, » ne l'en retire aussitôt, le jour même du sabbat (2)? Le sabbat, » ajoute Jésus-Christ, a été fait pour l'homme et non l'homme » pour le sabbat. » Ainsi le Fils de Dieu a décidé lui-même qu'il est des circonstances où les travaux serviles sont permis le jour du sabbat, qui est maintenant pour nous le jour du Dimanche.

(1) De la cité de Dieu, Liv. 16. (2) Saint Luc, 14. 5.

On peut par conséquent travailler le Dimanche, toutes les fois qu'une urgente nécessité, ou la crainte fondée d'un dommage notable, ou une coutume dûment autorisée, ou l'obligation de subvenir à quelque grave besoin du prochain, réclament ce travail.

Ainsi il est permis 1^o de s'occuper le Dimanche des travaux de la campagne, de faucher, de moissonner, de vendanger, de transporter les récoltes etc., quand l'intempérie des saisons, le débordement des rivières ou quelqu'autre accident exposent les blés, les foin, etc., à se détériorer ou à périr.

Il est permis 2^o de travailler le Dimanche, quand la nécessité publique le requiert impérieusement, lorsqu'il faut, par exemple, éteindre un incendie, arrêter une inondation, etc.

Il est permis 3^o dans certaines usines ou manufactures, comme les fonderies de métaux, les verreries, briqueteries etc., de continuer les travaux commencés, parce qu'on ne pourrait, sans de graves dommages, les interrompre.

Il est permis 4^o de travailler pour une cause pressante et qui ne souffre point de délai, lorsqu'il faut par exemple achever des vêtements nécessaires pour un deuil ou pour une noce prochaine, ferrer le cheval d'un voyageur qui passe, ou réparer sa voiture qui se brise.

Il est permis 5^o de travailler quand on y est forcé par la violence et qu'on ne peut se soustraire à cette inique contrainte sans de grands inconvénients, comme le seraient des enfants, des serviteurs et des ouvriers par leurs parents et par leurs maîtres.

Il en est de même enfin dans beaucoup d'autres cas semblables ou analogues, dont nous ne pouvons donner ici le détail.

Il ne faut pas oublier que cette permission de travailler le Dimanche laisse subsister les autres obligations de ce saint jour, et qu'on ne peut s'appliquer à ces sortes de travaux qu'après avoir au moins assisté à la messe.

Quoiqu'on n'ait pas besoin de permission ni de dispense, quand la nécessité du travail est évidente, il est bon néanmoins de s'être muni préalablement de l'autorisation de son curé.

Remarquons ici, que malgré la gravité de ce précepte, on ne se rend coupable d'une faute mortelle en y manquant sans raison légitime par un travail servile, qu'autant que ce travail embrasse un temps notable. Une infraction de quelques minutes, d'une demi-heure, d'une heure, ne dépasserait point les limites du péché véniel. Pour qu'il y eût faute grave, il faudrait que ce travail se prolongeât plus longtemps, deux ou trois heures par exemple ou davantage.

C'est ici le lieu peut-être d'examiner une question sur laquelle on interroge parfois les ministres des autels, et qui me semble susceptible de controverse, à cause du changement introduit dans nos mœurs. Doit-on ranger parmi les œuvres serviles, interdites les jours de dimanches et de fêtes, les ouvrages légers qui font l'occupation la plus ordinaire des femmes, de celles principalement que la naissance, le rang, et la fortune placent au-dessus des autres? La plupart des théologiens, même de ceux qu'on ne peut taxer de rigorisme, sont pour l'affirmative. Je vais exposer les motifs qui me portent vers l'opinion contraire, sans prétendre néanmoins faire prévaloir un sentiment qui, après tout, n'est que celui d'un particulier sans autorité dans l'Eglise. Je dois d'abord faire deux remarques importantes :

1^o Il ne s'agit point ici des femmes que leur misérable condition met dans la nécessité de faire, par leurs propres mains, les réparations que demande l'habillement de leurs maris et de leurs enfants. Tout le monde convient qu'elles peuvent travailler à ces ouvrages indispensables, pourvu que ce soit en secret, et après avoir rempli leurs devoirs religieux. Si elles n'y consacraient pas le peu de moments que leur laisse la stricte observation du Dimanche, elles seraient obligées ou

de s'en occuper elles-mêmes pendant la semaine ou de les confier à des mains étrangères, et dans l'un et l'autre cas, il y aurait perte réelle et grave pour leur famille.

2^o Les femmes qui jouissent des dons de la fortune, maîtresses de tout leur temps, en doivent à Dieu une bien plus grande partie. Elles ne seraient donc pas reçues à s'excuser des ouvrages faits le Dimanche, même sous le prétexte d'éviter un pénible désœuvrement, si elles bornaient la sanctification de ce jour à une simple messe basse, entendue souvent avec peu de dévotion, et choisie peut-être à dessein parmi celles qu'on estime les plus courtes. Autoriser le travail de ces sortes de personnes, ce serait, selon l'expression du prophète Ezéchiel (1), « mettre des coussinets sous les coudes, ou des oreillers sous les têtes, et surprendre les âmes en leur promettant » la vie, lorsqu'on leur donne la mort. »

Je suppose donc que les personnes dont il est question, ont satisfait à tout ce qu'exige le service de Dieu; qu'après avoir assisté aux offices et instructions de leurs paroisses, s'être occupées des soins religieux qu'elles doivent à leurs enfants et à leurs domestiques, et exercé d'autres œuvres de charité, il leur reste quelques heures à parcourir avant celle où commence le repos de la nuit. A quoi employer ce temps ? La faiblesse humaine ne permet pas de prier, de lire, de méditer sans interruption. Resteront-elles oisives ? iront-elles de maison en maison pour satisfaire leur curiosité, médire du prochain ou s'entretenir de matières dont elles ne devraient point parler ? Mais saint Paul leur défend ces choses comme propres à les égarer et à les engager dans les filets de Satan (2).

Tout le monde convient qu'il est permis de s'exercer, les jours de Dimanches et de fêtes, aux arts libéraux qui servent à cultiver et à orner l'esprit ; la lecture, l'écriture, l'étude des langues, le dessin, la musique, la préparation des plans

(1) Ezéch. 13. 18. (2) 1^{re} Epît. à Tim. 5. 13 et 15.

d'architecture, de sculpture, de peinture, et autres ouvrages de ce genre, ne sont point regardés comme œuvres serviles, ni par conséquent défendus. Mais ces sortes d'occupations sont plus l'apanage des hommes que celui des femmes. Celles-ci seront-elles condamnées à une oisiveté d'autant plus dangereuse, que leur manière de vivre n'est plus à présent ce qu'était celle des personnes d'un rang élevé, au temps où les docteurs étendaient jusqu'à elles la défense de tout travail des mains, même le plus frivole. L'éducation des femmes, fort négligée à cette époque, est aujourd'hui soignée presque à l'égal de celle des hommes. Elle leur fait contracter dès l'enfance l'heureuse habitude du travail. Elles se lèvent de bonne heure ; leur toilette, plus simple, est aussi plus courte. Les repas, moins multipliés, ont perdu leur fastidieuse longueur. Le jeu, cette passion dominante des femmes du dernier siècle, n'a point de charmes pour la plupart de celles de nos jours. Elles aiment leur intérieur, elles s'y occupent de leur ménage et et surtout de leurs enfants, dont les premières années ne sont plus comme autrefois, abandonnées à des bonnes ignorantes, parce qu'elles s'en regardent comme les institutrices nées. Aussi, faut-il rendre cette justice aux femmes riches du temps présent, qu'il y a parmi elles une moralité qui aurait pu servir de modèle à plusieurs de leurs grands'mères. Sans rien omettre des devoirs religieux, il leur reste donc tout le temps que les mœurs actuelles ont enlevé aux habitudes anciennes. Quelques-unes, même des plus régulières, croient pouvoir donner à un travail léger, comme celui de la broderie, les heures que leur laisse libres le culte du Seigneur. La nouvelle alliance est une loi de grâce et de charité. Chez elle l'esprit l'emporte sur la lettre ; car selon saint Paul (1), celle-ci tue et celui-là donne la vie. Que manque-t-il donc aux femmes chrétiennes pour les délivrer de la crainte de violer le précepte de

(1) 2 Cor. 3. 6.

la sanctification des jours consacrés au culte de Dieu ? L'autorisation de l'Eglise par la voix de ses pasteurs. C'est à eux de prononcer et de voir dans leur sagesse si une telle concession, assez légère de sa nature pour ne pas altérer la substance du troisième commandement, n'opèrerait pas le double bien de tranquilliser les consciences délicates, et d'obvier aux suites de l'inaction, toujours plus funeste pour les riches, que pour les personnes des classes inférieures.

Autant l'Eglise se montre indulgente en tolérant ou en autorisant les travaux nécessaires, autant est grande et juste la sévérité qu'elle déploie contre d'autres œuvres, qui pour n'être pas estimées serviles, sont néanmoins de nature à profaner davantage le jour du Seigneur. La plupart des chrétiens, par un aveuglement déplorable, considèrent moins dans le repos du dimanche la sanctification du jour consacré à Dieu, que le délassement des fatigues de la semaine. Dieu, sans doute, ne refuse pas à l'homme le repos dont il a besoin pour reprendre avec plus d'ardeur le travail auquel il est destiné. C'est pour cette raison qu'il lui permet, le Dimanche, la double diversion également nécessaire à l'esprit et au corps. Mais il veut que ces deux substances de l'homme concourent également, en ces jours solennels, à bénir et à louer l'Auteur de tous les biens. Précepte aussi juste, qu'il est facile à observer. Car ce n'est point par de pénibles travaux, tels que sa justice pouvait les exiger de l'homme pécheur, qu'il veut être honoré dans le jour qu'il se réserve. Au contraire, il demande que, dégagés de tous les soins temporels, nous trouvions dans un saint repos la facilité de nous entretenir avec notre Créateur par la prière, d'entendre sa parole par l'organe de ses ministres, d'adorer Jésus-Christ présent sur nos autels, et d'unir nos hommages à ceux que lui rendent les Saints et les Esprits célestes dans le séjour de l'éternelle félicité. Or, est-ce remplir ce noble dessein, que de substituer aux œuvres saintes prescrites par la religion, cette succession de plaisirs

qui absorbent chez un grand nombre de chrétiens la meilleure partie de ces jours, tels que le jeu, les festins, les danses, les spectacles, et les autres divertissements, dont le moindre défaut est d'être en opposition avec la vie du Dieu fait Homme, qui ne reconnaît pour ses véritables disciples que les imitateurs de ses souffrances et de son mépris pour le monde?

Nous avons renoncé solennellement, dans notre baptême, au démon, à ses pompes et à ses œuvres, et par la plus damnable de toutes les coutumes, ce sont les jours consacrés au Seigneur, à la méditation de sa loi, au chant de ses louanges, au souvenir de ses bienfaits, que nous semblons choisir de préférence pour multiplier nos péchés, et nous faire, contre nos serments, les esclaves de l'enfer. Les fêtes du vrai Dieu présentent partout l'image du paganisme dans les repas et les danses, qui en faisaient la principale solennité. On abandonne les temples à leur solitude, pour courir en foule à ces spectacles, où la pudeur court de si grands dangers et a fait si souvent naufrage. C'est le retour fréquent de ces sacrilèges abus qui, enflammant le zèle de saint Augustin, le portait à leur préférer la violation matérielle du repos ordonné par le troisième commandement : « Oui, disait ce grand évêque (1), » il vaudrait mieux employer le dimanche à un travail servile, » que de le consacrer à des plaisirs coupables. » Le dimanche appartient à Dieu plus que les autres jours ; c'est un renversement détestable et une sorte d'impiété que de le donner au démon : « Je ne crains pas de le dire, ajoute le saint docteur, » il y aurait moins de péché à *bécher la terre* en ce saint jour, » qu'à le passer dans des divertissements qui détournent du » service divin, exposent l'innocence et ouvrent la porte à tous » les vices. »

(1) Sermon 2^e sur le ps. 32^e. *Meliùs totà die foderent, quàm saltarent.*

CINQUIÈME DISSERTATION.

Tableau de l'année ecclésiastique. Origine et description des temps,
des jeûnes et des solennités qui la composent.

L'infidélité des hommes a presque toujours pris sa source dans l'oubli des bienfaits de Dieu. Aussi, dans l'ancienne Loi, Moïse s'occupait-il à perpétuer dans le cœur des Israélites le souvenir des principaux miracles, que Dieu avait opérés en leur faveur. Il institua à cette fin plusieurs grandes solennités, telles que la Pâques, la Pentecôte, la fête des Tabernacles, etc.; et pour qu'ils n'ignorassent point le but qu'il se proposait, il prit soin de leur dire à l'établissement de chacune de ces fêtes : « Lorsque plus tard vos enfants vous demanderont : » Que signifient ces pompes et ces cérémonies ? Vous leur répondrez : c'est en mémoire de tel ou tel bienfait du Seigneur » envers vos pères (1). »

Mais si les Juifs célébraient si religieusement le jour anniversaire de leur délivrance de la servitude d'Égypte, celui de la promulgation de la loi au mont Sinaï, le long séjour qu'ils avaient fait dans le désert sous des tentes et leur entrée dans la terre promise, autant de figures de la nouvelle alliance, dont Jésus-Christ devait être le Médiateur ; combien est-il plus juste et plus nécessaire pour les chrétiens de ne jamais oublier les grands mystères de la loi nouvelle ! C'est afin d'en graver profondément le souvenir dans l'esprit et le cœur de ses enfants, que l'Eglise, toujours conduite par le Saint-Esprit, les leur remet successivement sous les yeux, par une série de solennités saintes et augustes, qui reviennent chaque année dans le même ordre. Elle nourrit notre foi, elle ranime notre piété,

(1) Ex. 12. 26.

elle excite notre reconnaissance en nous rappelant ainsi tour à tour les principaux bienfaits de Dieu. Ces mystères ne se sont accomplis qu'une fois ; mais ils se renouvellent à diverses reprises dans nos âmes, par les fêtes qui en sont la commémoration et par les grâces qui suivent ces pieux souvenirs. Car le caractère distinctif de la Médiation toute puissante de Jésus-Christ, c'est d'être éternelle, et de n'avoir pas besoin d'être réitérée. Son sacerdoce, ses mérites, son sacrifice demeurent éternellement. « Dans cette seule oblation, dit saint » Paul, sont contenus à jamais toutes les grâces de salut et de » sanctification (1). »

Dans la Synagogue, outre le septième jour de la semaine, consacré dès le commencement au culte de Dieu, pour honorer le repos qui avait suivi la création, on célébrait plusieurs fêtes solennelles, les unes en actions de grâces des bienfaits de Dieu ; les autres, pour l'expiation des péchés du peuple ; d'autres enfin, pour conserver le souvenir des victoires mémorables, remportées sur les ennemis de la nation sainte. L'Épouse de Jésus-Christ ne devait pas montrer moins de zèle pour la gloire, ni moins de reconnaissance pour les bienfaits de celui qu'elle adore, non d'une manière charnelle comme les Juifs, mais en esprit et en vérité. Outre le Dimanche, elle célèbre donc encore un certain nombre de fêtes, qui ont pour objet de rappeler aux fidèles les principaux mystères de la naissance, de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ ; ou d'honorer les vertus héroïques des Saints, et le triomphe de la grâce dans leurs combats contre le monde et le démon. Après avoir offert aux chrétiens le Modèle, l'Eglise leur présente les imitateurs, afin qu'ils trouvent en eux et des exemples qui animent leur courage, et des secours qui aident leur faiblesse.

De ces fêtes, dont plusieurs sont d'institution apostolique,

(1) Hébr. 10. 14.

les unes sont appelées fêtes de *dévotion*, les autres, fêtes de *précepte*. Les premières sont laissées à la piété spontanée des fidèles, et ne leur imposent aucune obligation. Le Concordat de 1801 a réduit les secondes en France, ainsi que nous l'avons dit, au nombre de quatre : l'Ascension, l'Assomption, la Toussaint et Noël. L'autorité d'où les fêtes de précepte tirent leur origine, les décrets des Conciles et des Souverains Pontifes, ne laissent aucun doute sur la nécessité de les sanctifier. Cette sanctification est la même, en tous points, que celle du Dimanche. Elle exige également l'assistance à la messe et aux offices publics, ainsi que la cessation de tous travaux serviles.

Cet ouvrage étant particulièrement destiné aux gens du monde, dont un grand nombre semble avoir oublié l'origine, la nature et le but des fêtes chrétiennes, nous croyons devoir mettre sous les yeux du lecteur le tableau de l'Année ecclésiastique, en y joignant quelques détails sur les temps et les fêtes qui la composent.

L'Année ecclésiastique ne commence pas, comme l'année civile, au premier Janvier, mais à la fin de Novembre ou dans les premiers jours de Décembre, c'est-à-dire à l'AVEUT. C'est le nom que porte le temps qui précède immédiatement la fête de Noël, à laquelle il sert de préparation. Le premier jour d'Avent est toujours le dimanche le plus près de la saint André, trentième et dernier jour du mois de Novembre. Sa durée est ordinairement de trois semaines entières et de quelques jours. L'Avent représente la suite des siècles, qui s'écoulèrent de la création à la venue du Messie. Dieu prépara le monde, pendant quatre mille ans, à ce grand évènement, et permit durant ce long intervalle le torrent de maux qui inonda la terre ; afin de faire désirer aux hommes avec plus d'ardeur le JUSTE que les nuées devaient enfanter, et sans lequel ils ne pouvaient arriver ni à la fin de leur esclavage, ni à la liberté des enfants de Dieu.

Les prières de l'Eglise pendant l'Avent se composent en

partie des passages de l'Écriture sainte, où sont contenus les gémisséments et les vœux des patriarches, des prophètes et des justes de l'ancienne Loi, soupirant après l'arrivée du Rédempteur promis à leurs pères. « Cieux, s'écrie-t-elle avec » Isaïe, versez votre rosée et que les nues fassent pleuvoir le » Juste. Que la terre s'ouvre et enfante le Sauveur... Seigneur, » envoyez l'Agneau, maître du monde, de la pierre du désert à » la Fille de Sion... Venez, Seigneur, ne tardez pas ! »

Tout ce que les prophètes et les évangélistes ont prédit ou raconté de la mission de saint Jean-Baptiste, précurseur de Jésus-Christ, fait aussi partie des prières et des instructions de l'Avent, afin que la voix de celui qui criait dans le désert : « Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers, » retentisse encore aux oreilles de notre cœur, pour le disposer à célébrer dignement la naissance du Sauveur et son entrée dans le monde. Pendant les neuf derniers jours de l'Avent, les antiennes du cantique de la très-sainte Vierge *Magnificat*, commencent toutes par l'exclamation O, ô Adonaï, ô Emmanuel, etc., comme pour mieux exprimer l'impatience et la sainte vivacité de nos désirs. « O Adonaï, ô Emmanuel, ô Sa- » gesse incréée, ô Orient, ô Roi des peuples, ô le Désiré et » l'Attente des nations, venez nous éclairer; nous racheter, » nous délivrer, nous sauver tous ! »

L'Eglise, sans en faire une loi, recommande aux fidèles la pratique du jeûne pendant l'Avent (1). Cet usage, autrefois très observé, ne se retrouve plus maintenant que dans quelques communautés religieuses, où l'Avent est considéré comme une longue Vigile, digne de la grande fête qu'elle précède.

NOËL est la première par le rang, et la seconde par la dignité, des grandes solennités de l'année ecclésiastique. Elle se célèbre le 25 Décembre, jour anniversaire de la naissance à Bethléem de Jésus-Christ, notre Seigneur, Dieu et homme tout

(1) Concile de Troyes, 1459.

ensemble, Dieu consubstantiel et coéternel à son Père, homme de la même nature que les autres hommes, né de la Vierge Marie, la plus sainte et la plus auguste des créatures. L'Eglise permet aux prêtres de célébrer trois messes le jour de Noël. La fin de ce pieux et ancien usage est d'honorer les trois naissances de Jésus-Christ : sa naissance éternelle dans le sein de son Père avant tous les siècles ; sa naissance temporelle dans le sein de la divine Vierge ; sa naissance spirituelle dans le cœur des justes, où, selon saint Paul, « il habite par sa grâce (1). » La première de ces messes se célèbre à minuit, et elle attire au pied des saints autels un grand concours de peuple. A l'heure où tout repose et dort dans la nature, on voit de nombreux fidèles, traversant les rues silencieuses de la cité ou les sentiers neigeux du hameau, venir s'agenouiller, pleins de foi et d'amour, devant la crèche du divin Enfant.

Le huitième jour après Noël, qui est aujourd'hui le premier de l'année civile, l'Eglise célèbre la fête de la CIRCONCISION. Cette cérémonie, établie par Dieu dans l'alliance qu'il fit avec Abraham, comme marque distinctive du peuple choisi parmi tous les autres pour être le dépositaire des promesses, était de plus le signe de la dégradation du genre humain par le péché originel. Jésus, l'innocence même et la source de toute sainteté, a bien voulu, par humilité et par obéissance, porter sur lui cette honteuse flétrissure, et commencer, sous le couteau du grand-prêtre, ce qu'il devait un jour achever sur le Calvaire, par l'effusion de son sang. C'est aussi dans ce jour que lui fut donné le divin nom de JÉSUS, qui veut dire SAUVEUR ; « nom » au-dessus de tout nom, et par lequel seul nous pouvons être » sauvés (2) ; » nom sacré et redoutable, « devant lequel tout » genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les en- » fers (3). »

(1) Ephès. 3. 17. Christum habitare in cordibus vestris. (2) Act. des Apôt. 4. 12. (3) Philipp. 2. II.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour nous apprendre dès son entrée dans le monde, que Dieu ne fait acception de personne; que la naissance, les honneurs, les richesses ne sont que des distinctions purement humaines, sans valeur non-seulement aux yeux de la foi mais même devant la raison, quand la vertu n'en rehausse pas l'éclat, avait voulu que les premiers hommages rendus à son berceau lui vinssent de pauvres bergers. Les grands de la terre n'y furent appelés qu'après ceux qu'ils ont tant de peine à reconnaître pour leurs semblables. Prémices des Gentils, pour lesquels se levait enfin le soleil de justice, trois princes de l'Orient, célèbres par leurs connaissances dans la philosophie et les merveilles de la nature, aperçoivent dans le ciel une étoile extraordinaire et d'une grande clarté. Ils la regardent comme un signe qui leur vient d'en haut, et tandis que la foi parle à leur cœur, l'astre lumineux, les invitant à le suivre, guide leurs pas, et les conduit à la ville de David. Là, sans être arrêtés par les dehors d'une pauvreté humiliante, ils reconnaissent, sous les langes grossiers qui le couvrent, Celui qui se joue dans le gouvernement de ce vaste univers, et déposent à ses pieds les riches productions de leur pays, l'or, la myrrhe et l'encens : présents mystérieux, qui découvrent la vivacité de leur foi, et attestent en même temps la royauté et les deux natures du divin Nouveau-né, couché dans cette crèche. Le souvenir nous en est conservé dans la fête de l'ÉPIPHANIE, ou Manifestation de Jésus aux mages, connue vulgairement sous le nom de fête des Rois, et qui se célèbre le 6 Janvier.

Tout l'intervalle qui sépare la fête de l'Épiphanie de la Septuagésime, est consacré à honorer la sainte enfance de Jésus-Christ. L'Eglise imite le silence des Evangélistes sur cette partie de la vie du Sauveur. Mais elle trouve dans cet âge, sous lequel il a voulu paraître au milieu des hommes, une leçon importante qu'elle ne manque pas de retracer chaque année aux jeunes fidèles, en leur mettant sous les yeux la soumission de

Jésus envers Marie et Joseph (1). Ils y apprennent à placer au rang de leurs premiers devoirs l'obéissance, le respect et l'amour qu'ils doivent à leurs parents. La pratique de ces vertus leur méritera de croître, à l'exemple et avec la grâce de ce divin Enfant, en sagesse et en âge devant Dieu et devant les hommes (2).

La plus auguste et la plus solennelle des fêtes chrétiennes, est la grande fête de PÂQUES. Deux règles déterminent le jour de sa célébration : il faut que ce soit un Dimanche, et que ce Dimanche soit celui qui suit le quatorzième jour de la lune de mars. La Pâques des chrétiens doit être un Dimanche, parce que Jésus-Christ est ressuscité le lendemain du sabbat, premier jour de la semaine, qui est aussi le jour où commença la création du monde. La Pâques doit être célébrée le plus tôt qu'il se peut après le quatorzième de la lune de mars, c'est-à-dire après la pleine lune la plus proche de l'Equinoxe du printemps, qui est le vingt-et-un mars, pour observer l'institution originale de la Pâques, fixée par Moïse au quatorzième jour. Mais on ne doit pas la célébrer ce quatorzième jour, quand même ce serait un Dimanche, parce qu'il est certain que Jésus-Christ ressuscita après le jour de la Pâques des Juifs ; ainsi, notre Pâques ne doit jamais se rencontrer avec la leur dans le même jour. La Pâques chrétienne a toujours lieu du 22 Mars au 25 Avril.

On se prépare à la Pâques par le jeûne du CAREME. L'Eglise, pour faire naître dans le cœur de ses enfants les saintes dispositions avec lesquelles ils doivent entrer dans la carrière de la pénitence quadragésimale, la fait précéder par trois semaines que l'on appelle le temps de la SEPTUAGÉSIME. Elle s'y revêt déjà d'habits de deuil ; elle interrompt ses cantiques de joie pour y faire succéder les gémissements plaintifs de la colombe (3). Mais, par le plus déplorable contraste, qui l'abreuve

(1) Saint Luc. 2. 51. Et erat subditus illis. (2) Ibid. v. 52. Et Jesus proficiebat sapientiâ et ætate et gratiâ apud Deum et homines. (3) Cant. d'Ezéchias, Isaïe. 38. 14. Sicut pullus hirundinis sic clamabo ; meditabor ut columba.

d'affliction, c'est le temps où les chrétiens, livrés aux hon-
teux dérèglements du carnaval, semblent même oublier qu'ils
sont hommes. « Insensés ! dit le vénérable Guillaume d'Au-
» vergne, évêque de Paris (1), qui se préparent au jeûne par
» la débauche, comme s'ils ignoraient que, plus ils se seront
» plongés dans les délices, plus il leur en coûtera pour se sou-
» mettre aux privations qui vont leur être imposées ! » Ré-
flexion qui devient plus attristante encore, quand on songe
que ceux à qui elle s'adresse, après s'être livrés à toute sorte
d'excès, ajournent indéfiniment le paiement de cette grande
dette, que la justice de Dieu leur fera solder bientôt avec tant
de rigueur.

L'établissement du Carême date de la naissance même de
l'Eglise. Les Apôtres l'ont institué à l'imitation du jeûne de
quarante jours, observé par Jésus-Christ dans le désert, où il se
retira après son baptême, comme pour se disposer par la re-
traite et la pénitence à l'ouverture de son ministère public.
On l'a placé avant Pâques, afin que les chrétiens « purifiés du
» vieux levain et devenus une pâte nouvelle, célèbrassent cette
» grande fête, non avec le levain de la malice et de la corrup-
» tion, mais avec les pains sans levain de la sincérité et de la
» vérité (2). » L'intention de l'Eglise, en instituant le jeûne
» du Carême, dit le pape saint Léon, a été de faire cesser cette
» lutte intestine qui soulève la chair contre l'esprit, et de
» placer les sens sous le double empire de la raison et de la
» grâce. » D'où il suit qu'il n'y a point de jeûne véritable sans
l'abstinence spirituelle des passions, et qu'en punissant le corps
par le retranchement des viandes, il faut surtout châtier l'âme
que le retranchement des plaisirs illicites. « Quoique Dieu ne
» refuse jamais de faire miséricorde aux âmes repentantes,
» ajoute ce grand pape, la sainte quarantaine, qui précède la
» mémoire du mystère de la croix, paraît plus favorable pour

(1) Serm. pour le dim. de la Quinquagésime. (2) 1. Cor. 5. 7. 8.

» fléchir sa justice, et obtenir le pardon de nos fautes. On y
» invite à la pénitence, non-seulement les pécheurs, mais les
» justes eux-mêmes. « Car, dit toujours l'illustre pontife dont
» nous empruntons les paroles, les soins de la vie et le
» contact du siècle affaiblissent nécessairement la piété dans
» une nature déjà si fragile par elle-même, et il est presque im-
» possible que les cœurs les plus religieux ne se couvrent pas
» insensiblement de la poussière du monde, au sein duquel ils
» vivent (1). »

L'Eglise avait prescrit que l'abstinence de viande fût jointe au jeûne pendant tout le Carême ; elle n'en exceptait pas même les Dimanches, et elle n'exemptait de cette double obligation que ceux qui ne pouvaient, à raison de leur âge ou de leurs infirmités, satisfaire à la loi sans compromettre gravement leur santé. Cette discipline a été depuis peu fort adoucie. Il est maintenant permis, presque généralement, par une dispense spéciale à chaque diocèse, d'user d'aliments gras pendant le Carême, les Dimanches à tous les repas, et les lundis, mardis et jeudis, au repas principal. De plus, jusqu'au douzième siècle, dans toute la chrétienté, on ne faisait en Carême qu'un seul repas, au coucher du soleil. La collation, aujourd'hui en usage, s'est introduite par relâchement. Quoiqu'elle soit moins permise que tolérée, il est néanmoins incontestable qu'on peut la faire en toute sûreté de conscience, en se conformant d'ailleurs aux règles qui précisent la quantité et la nature des mets qu'on peut y prendre. Le repas principal étant remonté graduellement du soir jusqu'à midi, comme il n'était permis de le faire qu'après vêpres, l'Eglise a cru devoir conserver les vestiges de l'antique discipline, en avançant également l'heure des vêpres, qui se disent maintenant avant midi tous les jours du carême, à l'exception des Dimanches, où il n'y a point de jeûne.

(1) Saint Léon. 4^e hom. sur le carême.

L'Eglise commence la sainte Quarantaine par la cérémonie des Cendres, qui nous rappelle la poussière et le néant d'où nous sommes sortis, et cette autre poussière en laquelle nous fera rentrer la mort, que l'Apôtre nomme « la solde et le paiement du péché (1). » L'Eglise nous retrace par là la grande vanité des choses humaines et le souvenir si utile des fins dernières. Elle nous remet aussi sous les yeux, dès les premiers jours du Carême, le jeûne que les Ninivites observèrent sous la cendre et le cilice, lorsque le prophète Jonas vint les exhorter à la pénitence de leurs crimes (2); comme pour nous avertir que si nous ne faisons nous-mêmes pénitence, nous qui sommes plus coupables peut-être que ce peuple infidèle, il s'élèvera contre nous au jour du jugement, et nous condamnera, suivant la menace de Jésus-Christ (3). Cet appel à la pénitence, que l'Eglise fait retentir au commencement du Carême, n'est malheureusement plus qu'une vaine parole, que la plupart des chrétiens n'entendent pas, ou qui est impuissante à les faire sortir de la vie molle et sensuelle où ils sont plongés.

La dernière semaine du carême est dite la GRANDE SEMAINE ou la SEMAINE SAINTE. On lui a donné le nom de Semaine sainte, non-seulement pour marquer la sainteté des mystères dont elle fait la mémoire, mais encore pour nous avertir que nous la devons passer dans un grand recueillement d'esprit et une grande sainteté de mœurs, de peur de profaner par une vie mondaine l'excellence du grand Sacrifice, que Jésus-Christ a offert à son Père pour la rançon du monde. Nous ne retrace point ici les pieuses et touchantes cérémonies, que l'Eglise, durant ces saints jours, déploie sous les yeux de ses enfants, pour élever leurs cœurs et nourrir leur piété. Nos lecteurs en trouveront le détail et l'explication dans les livres d'offices et une foule d'autres ouvrages, composés à ce sujet pour

(1) Rom. 6. 23. (2) Jonas. chap. 3. (3) Saint Luc, 11. 32. Viri Ninivitarum surgent in judicio cum generatione hac et condemnabunt illam, quia penitentiam egerunt ad predicationem Jonæ.

l'instruction des fidèles. Nous nous bornerons à exhorter les chrétiens de toutes les classes, par leurs intérêts les plus chers, à interrompre en partie leurs travaux et leurs occupations, et à se rendre dans nos temples. L'institution de la divine Eucharistie, « oblation pure, qui devra s'offrir partout, (1) depuis le » lever du soleil jusqu'à son couchant, à celui dont le nom est » grand parmi les nations; » la douloureuse agonie du Sauveur au jardin des Olives; sa sanglante flagellation; son couronnement d'épines; la longue série d'humiliation et d'opprobres dont on l'abreuva devant les tribunaux et dans les rues de Jérusalem; sa mort sur la croix; sa sépulture, sont autant de souvenirs propres à réveiller la foi la plus languissante, et à nous inspirer les plus vifs sentiments de la reconnaissance et de l'amour envers un Dieu qui nous a tant aimés !

La solennité de Pâques, qui termine la semaine sainte, dépouille l'Eglise de ses ornements de deuil. Aux gémissements lugubres, aux accents plaintifs de la pénitence, succèdent l'*Alleluia* et les chants d'allégresse. Les voûtes sacrées retentissent des louanges du Seigneur, « souverainement bon, dont » la miséricorde s'étend dans tous les siècles (2), » du Dieu, vainqueur de la mort, à laquelle il a arraché son aiguillon et sa force (3).

Les Apôtres ont prescrit, dans leurs Constitutions, d'honorer par une fête très solennelle le quarantième jour après la résurrection de Jésus-Christ, parce que c'est celui où « après avoir » terminé son œuvre, comme chante l'Eglise, il remonta triomphant vers son Père, jour à jamais béni, jour de gloire infinie pour notre misérable humanité, que le Sauveur éleva dans ce mystère jusqu'à la faire asseoir sur le trône de Dieu même. C'est de là qu'à la fin des siècles, il descendra de nouveau, avec une grande puissance et avec tout l'appareil de la majesté divine,

(1) Malachie 1. 11. (2) Ps. 117. 1. (3) 1 Cor. 15. 55. Ubi est, mors, stimulus tuus.

pour juger sans appel les vivants et les morts. La fête de l'ASCENSION est précédée par trois jours de recueillement et de prières. On appelle ces trois jours les *Rogations*, c'est-à-dire les *Prières*, parce que l'Eglise y demande à Dieu très instamment, par l'invocation de tous les Saints, qu'il daigne faire descendre ses bénédictions sur les biens de la terre. Cette pieuse observance nous rappelle chaque année que nous devons tout aux bontés de la Providence. Elle fut d'abord particulière au diocèse de Vienne, en Dauphiné, qui en devait l'établissement au zèle et à l'ardente charité de saint Mamert, son évêque, au cinquième siècle. Elle a passé de là successivement dans toute l'Eglise, où elle est aujourd'hui généralement suivie, avec obligation d'abstinence, mais sans jeûne.

Ce fut le cinquantième jour après la première Pâques et la sortie d'Egypte, que Dieu donna sa loi aux Israélites sur le Sinaï, au milieu des foudres et des éclairs. Il avait ordonné qu'on en fit chaque année la mémoire solennelle par une fête qu'on appela *Pentecôte* ou *cinquantième jour*, parce qu'elle devait se célébrer le cinquantième jour après la solennité des Azymes ou de la Pâques. En ce jour on offrait à Dieu des pains faits avec les premiers fruits de la nouvelle moisson. C'était le symbole de la PENTECÔTE chrétienne. Car 1^o le cinquantième jour après l'immolation « de l'Agneau, qui ôte les péchés du » monde (1), » et notre délivrance de la tyrannie du démon, fut aussi celui où le Saint-Esprit descendit du ciel, pour graver la loi du Seigneur, non sur des tables de pierre, mais dans le cœur des hommes. 2^o Les Apôtres offrirent à Dieu, en ce jour, les prémices de leur nouvelle moisson spirituelle, dans les trois mille Juifs convertis à la première prédication de saint Pierre. Cette fête est par excellence la fête de l'Eglise, dont la formation est la fin de tous les mystères de Jésus-Christ, et le couronnement de son grand ouvrage.

(1) Ev. saint Jean, 1. 29.

Les saints Pères nous enseignent à regarder le Carême et le temps Pascal comme des images, l'un de la vie présente, l'autre de la vie future. « Pendant la sainte quarantaine, dit » saint Augustin, tout se passe dans le combat, la prière et la » pénitence (1) ; dans le temps pascal, c'est-à-dire dans l'intervalle entre la fête de Pâques et celle de la Pentecôte, » tout nous retrace le bonheur du ciel, dont Jésus-Christ nous » a ouvert l'entrée par sa résurrection. Ce n'est point ici-bas, » ajoute le saint Docteur, qu'il faut attendre l'accomplissement » des promesses du Sauveur. Le temps de la vie est celui du » travail ; nous ne devons pas y chercher un repos, qui ne se » trouve que dans la céleste patrie. »

L'Eglise célèbre la fête de la TRÈS SAINTE TRINITÉ, le premier Dimanche après la Pentecôte. Elle a voulu, en désignant spécialement un jour à l'adoration de ce mystère auguste, reconnaître et confesser, par des actions de grâces solennelles, le concours des trois Personnes divines à la régénération spirituelle des hommes, et nous disposer dès cette vie à lui offrir un jour avec les Anges des honneurs éternels. C'est au nom de ces trois adorables Personnes que nous avons été baptisés. La meilleure manière de les honorer, est de leur consacrer les trois puissances de notre âme : notre mémoire au Père, notre entendement au Fils, et notre volonté au Saint-Esprit ; par là nous mériterons de voir s'accomplir en nous le souhait que l'apôtre saint Paul faisait aux Corinthiens : (2) « Que la grâce » de Notre-Seigneur Jésus-Christ, leur disait-il, que l'amour de » Dieu et la communication du Saint-Esprit soient avec vous » tous. »

Le jeudi de la première semaine après la Pentecôte on fait la fête du TRÈS-SAINTE-SACREMENT. L'Eglise, trop occupée

(1) Saint Aug. sur le ps. 110. (2) 2 Cor. 13. 13. Gratia Domini nostri Jesu Christi, et charitas Dei, et communicatio sancti Spiritus sit cum omnibus vobis.

des souffrances du Sauveur le jour où il institua l'Eucharistie, c'est-à-dire la veille de sa mort, a voulu consacrer à la mémoire de ce mystère d'amour un autre temps, où rien ne l'empêcherait de se livrer aux transports de sa reconnaissance. Pendant toute une semaine, ses temples retentissent des louanges qu'elle adresse à Jésus-Christ présent sur ses autels. Elle expose à la vue et aux adorations de ses enfants ce précieux gage d'une tendresse infinie. Elle le porte en triomphe dans les rues et à travers les places publiques, « afin, dit le concile de Trente (1), que le mensonge et » l'hérésie soient comme écrasés sous le poids de cette Hostie » victorieuse, et que les ennemis de la présence réelle, à la » vue de tant d'éclat et de la joie universelle de l'Eglise, ou » demeurent muets et couverts de honte, ou que vaincus par » la force de la vérité et touchés de repentir, » ils reconnaissent enfin et adorent humblement le Dieu des Anges sous les voiles qui dérobent à nos yeux sa majesté.

Le vendredi après l'octave du très-saint Sacrement, ou le Dimanche qui la suit, on célèbre la fête du SACRÉ-COEUR de Jésus. Comme cette solennité n'est pas encore généralement reçue dans toute la chrétienté, je l'aurais passée sous silence ainsi que plusieurs autres dévotions importantes, qui jouissent comme elle de l'approbation de l'Eglise, sans être universelles ni très-anciennes. Mais les attaques que lui livrent l'ignorance, la frivolité et le mensonge, m'obligent de prendre ici sa dé-

(1) Session 13^e sur l'Euchar. chap. 5. Declarat sancta Synodus, piè et religiosè admodum in Dei Ecclesià inductum fuisse hunc morem, ut singulis annis, peculiari quodam et festo die præcelsum hoc et venerabile sacramentum singulari veneratione ac solemnitate celebraretur; utque in processionibus reverenter et honorificè illud per vias et loca publica circumferretur... atque sic victricem veritatem de mendacio et hæresi triumphum agere, ut ejus adversarii, in conspectu tanti splendoris et in tantâ universæ Ecclesiæ lætitiâ positi, vel debilitati et fracti tabescant, vel pudore affecti resipiscant.

fense, et de rappeler d'abord que sa nouveauté n'est pas un titre à la réprobation. Quel est l'homme, en effet, si peu qu'il soit versé dans l'histoire ecclésiastique, qui ignore qu'on célèbre aujourd'hui, dans tout le monde chrétien, certaines fêtes, restreintes originairement à quelques églises particulières, et qu'il en est plus d'une parmi elles qui ne devint générale qu'après avoir vaincu de longues oppositions ?

A l'époque où s'élevèrent nos dissensions civiles, il y avait déjà près d'un siècle que la fête du Sacré-Cœur se célébrait dans un grand nombre d'églises. Vers le milieu du XVIII^e siècle, le pape Clément XIII l'autorisa dans un bref adressé aux évêques de Pologne, où l'on remarque ce passage : « En ap-
» prouvant l'institution de cette fête, nous ne nous proposons
» autre chose que d'étendre un culte déjà établi, et de rap-
» peler aux hommes le souvenir de cette bonté infinie du Fils
» de Dieu, qui le porta à se revêtir de notre nature, et à s'of-
» frir à nous comme l'exemplaire parfait de la douceur, de
» l'obéissance et de l'humilité. » Cette déclaration du Siège apostolique détermina les évêques de France, réunis alors à Paris en assemblée générale, à établir, chacun dans leur diocèse, la fête du Sacré-Cœur. Ils en prirent la résolution d'un consentement unanime, en informèrent par lettres leurs confrères absents, et les engagèrent à fonder dans toutes les parties du royaume très-chrétien cette pieuse institution.

La fête du Sacré-Cœur a pour objet la tendresse infinie du Fils de Dieu pour nous. Quoique le cœur de Jésus, pris dans le sens matériel du mot, soit vraiment adorable, puisqu'il est une portion de son Humanité sainte, inséparablement unie à la Divinité, notre culte cependant ne se borne pas à ce divin organe du Sauveur, comme celui des cinq plaies ; mais il s'adresse à sa personne sacrée tout entière. Le grand objet de cette fête est donc de célébrer l'amour incompréhensible de Jésus-Christ pour nous, en unissant dans une seule solennité la mémoire des mystères où il nous a donné de si touchants

témoignages de sa tendresse. Et comme c'est au cœur que l'on attribue surtout l'amour et la bonté, comme les plus nobles affections prennent le nom de *cœur* par un langage de convention qui ne trompe personne, les hommages rendus au cœur de Jésus ne se restreignent pas à cette divine partie de son humanité, mais ils ont pour objet l'amour infini du Sauveur pour les hommes, ou Jésus-Christ brûlant d'amour pour nous.

L'Eglise se propose aussi, en honorant le Sacré-Cœur de Jésus, de réparer les froideurs, les délaissements, les blasphèmes, les sacrilèges, dont le divin Maître est tous les jours victime au très-saint Sacrement de nos autels; de l'adorer, de le louer, de le bénir dans cet auguste mystère, comme l'objet le plus digne des complaisances de la Sainte-Trinité et des adorations des Esprits célestes; de le prendre pour modèle des dispositions et des vertus de notre propre cœur; de l'honorer enfin intérieurement et extérieurement par différentes pratiques et œuvres de piété, aussi salutaires à ceux qui les exercent qu'édifiantes pour les autres. Heureux le chrétien, qui frappé de sa misère et de son indigence, s'attache à la recherche du Cœur sacré de Jésus, dans lequel sont contenus tous les trésors de la grâce et de la miséricorde, et qui après l'avoir rencontré, s'écrie avec l'Epouse des cantiques (1) : « J'ai » trouvé celui que mon cœur aime; je ne m'en séparerai » jamais !

Tous les dimanches qui suivent, jusqu'à l'Avent, se nomment les DIMANCHES APRÈS LA PENTECOTE. Leur nombre varie selon que la fête de Pâques est plus ou moins près de l'Equinoxe du printemps; il ne peut pas être moindre de vingt-trois, ni s'étendre au-delà de vingt-huit. L'Evangile du dernier de ces dimanches renferme la prédiction faite par Jésus-Christ des signes qui précéderont le jugement universel. L'Eglise a

(1) Cant. 3. 4. Inveni quem diligit anima mea; nec dimittam.

voulu terminer l'année ecclésiastique par l'effrayant tableau de la catastrophe qui finira la scène du monde, pour nous apprendre que nous ne devons point mettre nos affections aux choses de la terre, qui passent comme l'ombre, et que « si nous » ne voulons pas être surpris un jour, comme on le fut au » temps du déluge, dit Jésus-Christ, nous devons veiller et » prier en tout temps, afin d'être trouvés dignes d'éviter tous » ces maux, et de paraître avec confiance devant le Fils de » l'homme (1). »

Outre les fêtes qu'on appelle fêtes du Seigneur, il y en a un grand nombre, dans l'Eglise catholique, en l'honneur de la très-sainte Vierge, des Anges, des Apôtres, des Martyrs et des autres Saints. Quelques-unes, comme nous l'avons dit, imposent les mêmes obligations que le dimanche; les autres sont des fêtes de dévotion. Les fêtes de la sainte Vierge sont au nombre de huit principales. L'Eglise, en les instituant, s'est proposé de rendre à Dieu de fréquentes actions de grâces pour les faveurs dont il a comblé sa sainte Mère, de ranimer dans le cœur des fidèles la confiance, l'amour, la dévotion envers cette glorieuse Vierge, et de les exciter à l'imitation des vertus, dont la plupart de ces fêtes consacrent le souvenir. On honore dans sa Conception immaculée le privilège, qui fut la source et la récompense de sa divine maternité; dans sa Nativité, l'apparition et le lever de cette Aurore, dont parlent nos divins livres, et qui devait annoncer le Soleil de justice (2); dans sa Présentation, l'offrande qu'elle fit à Dieu de sa personne; dans son Annonciation, sa pureté et sa foi; dans sa Visitation, son ardente charité; dans sa Purification, son humilité si profonde; dans sa Compassion, sa patience, son courage et sa résignation au milieu des douleurs, dont le glaive perça son âme au pied de la croix; dans son Assomption enfin,

(1) Saint Luc, 21. 36. (2) Cant. 6. 9. Quæ est ista, quæ progreditur quasi aurora consurgens ?

son entrée triomphante dans le séjour de l'immortalité, où, parmi les acclamations des chœurs angéliques, elle s'assit sur un trône tout étincelant de gloire et fut couronnée Reine du paradis.

Les anges sont les exécuteurs des volontés du Très-Haut, et les protecteurs des hommes, dont la garde leur est confiée. C'est pour remercier Dieu des dons qu'il leur a faits, et les intéresser plus vivement à notre salut, que nous les honorons par deux fêtes consacrées à leur mémoire. Dans la première, on célèbre la victoire remportée sur les anges rebelles. Elle porte le nom de Saint-Michel, parce que cet illustre Archange fut le chef et comme le général de l'armée céleste, qui triompha de Lucifer et de ses compagnons de révolte. Cette fête a lieu le 29 septembre. Le 2 octobre, se célèbre la fête des saints Anges gardiens. On solennise aussi, dans certaines Eglises, les fêtes des saints archanges Raphaël et Gabriel, dont l'un fut le conducteur du jeune Tobie, et dont l'autre eut l'honneur d'annoncer à Marie le mystère de l'Incarnation.

Les solennités qui se célèbrent en l'honneur des saints, ont pour objet de reconnaître la bonté de Dieu, qui les a donnés à son Eglise, « pour travailler, comme parle saint Paul (1), à » l'édification du corps de Jésus-Christ; » les apôtres, par la prédication de l'Evangile dans toutes les parties du monde; les martyrs, par le témoignage rendu aux vérités de la foi en présence des tyrans, sur les bûchers et sur les échafauds; les docteurs, par leurs savants écrits contre les erreurs des philosophes païens et les perfides doctrines des hérétiques; les pontifes, par leur zèle à veiller sur les âmes qui leur étaient confiées et à les nourrir du pain de la parole sainte; les solitaires et les vierges sacrées, par leurs ardentes prières et les austérités de leur pénitence. Leur multitude, « telle, dit saint

(1) Ephés. 4. 11. In ædificationem corporis Christi.

» Jean (1), que personne ne peut la nombrer, » n'a pas permis de rendre à chacun d'eux un culte spécial. C'est ce qui a donné lieu à l'institution d'une fête solennelle, dans laquelle l'Eglise les présente tous ensemble à notre vénération. Elle se célèbre le premier jour de novembre sous le nom de la Toussaint. La vue de cette imposante « nuée de témoins, placée sur » nos têtes, » nous encourage à suivre nous-mêmes leurs traces (2) dans la carrière où il nous ont précédés ; et leurs triomphes sur le monde et l'enfer nous animent à lutter nous-mêmes courageusement contre ces assauts, qui nous perdraient sans doute, si nous n'étions soutenus par leurs exemples ; par leur intercession et surtout pour la grâce toute-puissante de Jésus-Christ.

L'Eglise, en célébrant dans un même jour les victoires de ceux de ses enfants qui ont reçu la couronne, n'oublie pas ceux d'entre eux que leur prédestination appelle au même bonheur, mais qui n'ont pas soldé complètement toutes leurs dettes à la justice divine. Aussi passe-t-elle immédiatement de l'invocation des bienheureux habitants du ciel au désir d'en voir augmenter le nombre. Telle est l'origine de la Commémoration des morts, qui se fait solennellement le lendemain de la Toussaint ; cérémonie pieuse et touchante, qui a la charité pour principe, et qui marque le lien par lequel sont unies les trois parties de l'Eglise, lesquelles ne forment qu'un seul corps sous le même chef. Rachel inconsolable, l'Eglise garde à jamais le souvenir des enfants qu'elle a perdus, et après les avoir pleurés successivement, à mesure que la main de Dieu les lui enlevait, elle rassemble en ce jour, dans un deuil général, toutes les douleurs que la mort lui a faites. Elle nous engage à adresser à Dieu les plus ferventes prières pour toutes ces pauvres âmes en général, et sans nous détourner

(1) Apoc. 7. 9. Vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat.

(2) Hebr. 12. 1. Tantam habentes impositam nubem testium.

de prier aussi pour celles qui nous sont à bon droit plus chères, elle veut que nous les confondions, dans une prière commune, avec toutes les autres, et surtout avec celles qui sont plus délaissées. Elle nous en donne l'exemple elle-même dans son office public, où elle demande à Dieu la délivrance de *tous* les fidèles défunts.

Enfin, on fait tous les ans une fête solennelle dans chaque église en mémoire de sa Dédicace. Cette fête est en quelque sorte d'institution divine. Car Salomon reçut de Dieu même l'ordre de lui dédier par de grandes cérémonies le temple qu'il avait élevé en son honneur, et les Juifs, par une tradition qui remontait jusqu'à ce prince, en faisaient tous les ans la commémoration avec beaucoup de pompe. Ils célébraient de même chaque année, pendant huit jours, la reconstruction de l'autel des holocaustes, selon l'ordre qu'en avait prescrit Judas Machabée (1), lorsque ce grand homme le fit rétablir. Ne perdons jamais de vue, que nos églises sont « la maison de Dieu » et la porte du ciel. » Tout ce qui s'offre à nos regards dans ces saints lieux, les fonts baptismaux, la chaire, les tribunaux de la pénitence, la table sacrée, le tabernacle, tout nous y retrace les plus touchants souvenirs; tout nous y inspire la foi, le recueillement, la prière. N'entrons point là comme dans un lieu profane, et gardons-nous de blesser par nos irrévérences, le regard trois fois saint du Dieu qui a daigné y fixer sa demeure (2). Souvenons-nous d'autre part que la construction des temples matériels et leur dédicace sont la figure de l'édifice spirituel de nos âmes et de leur consécration au Seigneur par le baptême et les autres sacrements. Craignons qu'en les souillant par des mœurs corrompues, nous n'appelions sur nos têtes la vengeance d'un Dieu jaloux de la gloire de son temple, et qui en punira sévèrement les profanateurs (3).

(1) 1 Liv. des Machab. 4. 69. (2) 1 Cor. 3. 17. (3) Paralip. 7. 16. Elegi enim et sanctificavi locum istum ut sit nomen meum... et cor meum ibi cunctis diebus.

Telles sont les saintes solennités par lesquelles se distinguent, dans le cours de l'année, les jours que Dieu s'est réservés pour son service. Mêlées par une succession continuelle avec les nécessités et les soins de la vie présente, elles en adoucissent l'amertume. Dans le ravissement que lui fait éprouver la vue des saints tabernacles, l'âme chrétienne regarde comme ses plus beaux jours ceux qu'elle passe au pied des autels du Seigneur des armées, son roi et son Dieu. Elle y implore son secours et ses miséricordes ; elle s'y revêt « des armes spirituelles » contre les esprits de malice répandus dans l'air (1). » Son empressement et sa fidélité à sanctifier les jours consacrés aux louanges du Dieu créateur et souverain maître de toutes choses, lui méritera d'être admise un jour parmi ceux dont il est écrit (2) : « Heureux ceux qui demeurent dans votre » maison, Seigneur ! ils vous loueront dans les siècles des » siècles ! »

(1) Ephes. 6. 12. (2) Ps. 83. 5. *Beati qui habitant in domo tuâ, Domine in sæcula sæculorum laudabunt te.*



CHAPITRE CINQUIÈME.

Quatrième commandement.

HONOREZ VOTRE PÈRE ET VOTRE MÈRE, AFIN QUE VOUS VIVIEZ LONG-TEMPS SUR LA TERRE QUE LE SEIGNEUR VOTRE DIEU VOUS DONNERA.

AUTREMENT :

Tes pères et mères honoreras,
Afin de vivre longuement.

PREMIÈRE DISSERTATION.

Différence essentielle, quant à leur objet, entre les commandements de la première Table et ceux de la deuxième. Le Décalogue se résume tout entier dans les commandements de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain. On est obligé pour remplir la loi tout entière, de les observer également l'un et l'autre, parce que tous deux en sont la fin. Cette doctrine est celle de Jésus-Christ et des Apôtres.

Les trois premiers commandements, gravés sur une des Tables de la loi, contiennent l'obligation d'adorer Dieu, de l'aimer et de le servir. Les sept autres, inscrits sur la seconde Table, règlent les devoirs de l'homme envers ses semblables. Dieu et le prochain, voilà sur quoi roule la Loi tout entière. Mais comme il existe une distance infinie entre le Créateur et les créatures, il était convenable qu'une ligne de démarcation fût tracée entre les deux ordres de devoirs, que la loi divine nous impose. De là les deux tables du Décalogue. En séparant les trois premiers préceptes des sept derniers, Dieu a voulu montrer

« qu'il est le Seigneur ; que c'est là le nom qui lui est propre, » et qu'il ne donne à personne ni sa gloire, ni les hommages » qui lui sont dus (1). » Dieu est notre fin dernière et notre souverain bien ; il faut par conséquent que nous l'aimions pour lui-même et que nous travaillions à rendre cet amour de jour en jour plus vif et plus ardent, « la seule mesure de » l'aimer étant de l'aimer sans mesure (2). » Il n'en est pas de même de l'amour du prochain. Il découle de l'amour de Dieu, pour qui seul nous devons aimer nos semblables. Il a des bornes qu'il ne nous est pas permis de franchir. Si nous ne tenons point compte de ces limites que Dieu lui a posées, si notre amour envers le prochain égale ou dépasse même celui que nous gardons pour Dieu, nous méconnaissions notre fin et nous manquons gravement au premier de nos devoirs. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous a prémunis contre cet écart : « Celui, dit-il (3), qui aime son père ou sa mère plus que moi, » n'est pas digne de moi. »

Telle est la différence qui sépare les préceptes de la première Table de ceux de la seconde. Néanmoins, comme les uns et les autres tendent également à la même fin, qui est la gloire de Dieu, on comprend pourquoi tout le décalogue peut se réduire à deux commandements, dont l'un est le principe, et l'autre, la conséquence. C'est de Jésus-Christ lui-même que nous tenons la vérité de cette doctrine. Comme on lui demandait quel était le plus grand des commandements, il répondit (4) : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout » votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit ; c'est » là le premier et le plus grand commandement. Et voici le » second, qui est semblable à celui-là : Vous aimerez votre » prochain comme vous-même. » *La loi et les prophètes, ajouta-t-il, sont contenus dans ces deux préceptes.*

(1) Isaïe, 42. 8. (2) Saint Bern. traité de l'amour de Dieu, chap. 1.

(3) Saint Matth. 10. 37. (4) Saint Matth. 22. 37 et suiv.

Afin de donner plus de force au commandement de l'amour du prochain, Jésus-Christ l'a revêtu, dans l'Evangile, d'une sanction nouvelle : « Je vous fais, disait-il à ses Apôtres (1), » un commandement *nouveau*, c'est que vous vous aimiez les » uns les autres, comme je vous ai aimés moi-même. » Puis il ajoute : On vous reconnaîtra pour mes disciples, si vous vous » aimez les uns les autres. » L'amour du prochain n'est donc pas un simple conseil, mais un précepte dont l'omission suffit pour nous faire retrancher du nombre des chrétiens vraiment dignes de ce nom. Ainsi pensait l'apôtre saint Jean, lorsque l'extrême vieillesse ne lui permettant plus de longs discours, il répétait sans cesse à ses disciples : « Mes petits enfants, aimez-vous les » uns les autres. » Un jour que fatigués d'entendre toujours le même langage, ils s'en plaignaient, l'Apôtre leur fit une réponse que saint Jérôme appelle « digne du disciple bien-aimé de » Jésus-Christ : « Je vous répète toujours les mêmes paroles, » leur dit-il, parce que *c'est le précepte du Seigneur*, et que si » vous l'accomplissez bien, c'est assez (2). » Déjà, pour établir la connexion de ces deux commandements, qui ne peuvent être séparés, « parce que l'un est la source, et l'autre le ruis- » seau (3), » le même saint Jean avait déclaré, dans une de » ses épîtres (4), « que celui-là est un menteur qui dit : j'aime » Dieu, et ne laisse pas de haïr son frère. » « Comment, en » effet, ajoute saint Augustin, peut-il dire qu'il aime Dieu, » puisqu'en refusant d'aimer son prochain, il viole ouverte- » ment le commandement de Dieu ? »

(1) Ev. saint Jean, 13. 34 et 35. (2) Commentaire sur l'Épît. aux Galat. Tandem discipuli et fratres, qui aderant, tædio affecti quod eadem semper audirent, dixerunt : Magister, quare semper hoc loqueris ? Qui respondit dignam Joanne sententiam : Quia præceptum Domini est ; et si solum fiat, sufficit. (3) Saint Aug. de la foi et des œuvres, chap. 10. (4) 1^{re} Epît. saint Jean, 4. 20 et 21.

DEUXIÈME DISSERTATION.

Dans quel sens faut-il prendre l'amour du prochain? Il s'étend à tous les hommes sans exception. De quelle manière faut-il aimer le prochain? Ordre qu'il faut observer dans la charité par rapport aux personnes et à la nature des biens spirituels et temporels.

Avant de commencer l'explication des sept derniers commandements, nous croyons devoir la faire précéder de quelques réflexions sur le sens dans lequel on doit prendre l'amour du prochain, qui en est l'objet; nous y ajouterons une courte instruction sur l'aumône, laquelle sera le sujet d'une dissertation particulière.

Par amour du prochain, il ne faut point entendre ici cette affection humaine et naturelle que les hommes ressentent les uns pour les autres, penchant tout instinctif qui se trouve non-seulement chez les peuples les plus barbares, mais même chez les animaux, parmi lesquels les espèces semblables se recherchent, s'aiment et vivent en paix. L'amour du prochain est une branche de la charité, la troisième, et selon saint Paul (1), la plus excellente des vertus théologales. Pris dans ce sens, le seul qui lui convienne dans le langage de la foi, l'amour du prochain, ou la charité, est un don surnaturel, qui nous porte à aimer nos semblables comme nous-mêmes par rapport à Dieu, et par obéissance au commandement qu'il nous en a fait. Le précepte de l'amour du prochain ne se borne pas à ceux qui nous sont unis par les liens du sang, de l'amitié, ou de la reconnaissance. Il s'étend universellement à tous les hommes, sans distinction, parents ou étrangers, fidèles ou infidèles,

(1) 1 Cor 13. 13.

justes ou pécheurs, parce que tous ont été créés à la ressemblance et à l'image de Dieu. Il n'y a pas d'exception, même pour nos plus cruels ennemis. Bien loin qu'il soit permis de les haïr, de leur souhaiter du mal ou d'en tirer vengeance, Jésus-Christ nous ordonne de les aimer, de leur faire du bien lorsqu'ils nous détestent, et de prier pour eux, quand ils nous persécutent (1). Précepte qu'il a lui-même pratiqué le premier du haut de sa croix, et dont l'observation, si pénible qu'elle puisse paraître à la nature, nous devient facile par le secours de la grâce.

Pour satisfaire au commandement que Dieu nous fait d'aimer le prochain, ce n'est point assez de ne point le haïr, ni de lui rendre quelques bons offices extérieurs; il faut joindre l'affection réelle à l'action. La raison qu'en donne saint Jean (2), c'est que nous devons nous aimer les uns les autres « comme » Dieu nous a aimés, » c'est-à-dire d'un amour sincère et véritable. Ainsi la charité que Dieu nous a témoignée, avec une tendresse si extraordinaire, quoique par le péché nous fusions ses ennemis (3), doit être la règle et la mesure de la nôtre à l'égard de nos frères. Ce n'est donc pas satisfaire à l'obligation d'aimer le prochain, que de lui faire du bien sans aucun mouvement intérieur de charité. Si nos bons offices envers lui partent d'un autre principe, ils perdent tout leur mérite aux yeux de Dieu. C'est ce qui arrive, lorsque l'ostentation, l'hypocrisie ou quelque autre motif naturel en sont la base. « La » charité donne du pain au pauvre, dit saint Augustin, l'orgueil aussi; la charité revêt ceux qui sont nus, elle est » hospitalière, elle ensevelit les morts, l'orgueil en fait autant, » avec cette différence que la première agit pour la gloire de » Dieu, l'autre pour sa propre gloire. Or, que celui qui n'a » point pour mobile la charité, écoute l'apôtre saint Paul :

(1) Saint Matth., 5. 44. (2) 1^{re} Epît. saint Jean. 4. 11 et 13. (3) Rom. 5. 10.

« Quand je distribuerais tous mes biens en aumônes, si je n'ai » la charité, cela ne me sert de rien (1). »

Dieu n'est pas seulement l'auteur et la source de la charité avec laquelle il veut que nous aimions le prochain, l'Écriture nous apprend, par l'Épouse des cantiques (2), que c'est encore lui qui *ordonne* et règle en notre âme la charité. Pour bien observer *l'ordre* de la charité, il faut d'abord considérer les personnes que l'on doit aimer de préférence; puis tenir compte de la nature des biens, dont elles ont besoin, en s'attachant d'abord à ceux qui sont les plus essentiels et les plus solides. Quoiqu'il nous soit ordonné d'aimer tous les hommes en général, comme il est impossible d'assister tous ceux qui ont besoin de l'être, l'ordre exige, selon saint Thomas (3), que nous préférions nos parents à nos bienfaiteurs, ceux-ci à de simples amis, nos amis à nos ennemis, nos concitoyens aux étrangers, et entre ces derniers, les bons aux méchants, et les fidèles aux infidèles.

Quant aux biens, il faut évidemment préférer la vie de l'âme à celle du corps, la vie du corps à la réputation, et celle-ci aux richesses. Cette gradation se trouve marquée dans la nature même des choses. Il peut donc survenir des circonstances où nous serions tenus de sacrifier, par amour du prochain, jusqu'à notre propre vie. Si un simple verre d'eau froide doit recevoir un jour sa récompense (4), de quel prix ne serait point un pareil sacrifice aux yeux de Celui que la charité a conduit au calvaire ! Mais il ne peut jamais nous être permis, même sous le prétexte du plus grand bien, d'exposer notre âme au

(1) 8^e traité sur la 1^{re} Ep. de saint Jean. *Pascit esurientem caritas, pascit et superbia; vestit nudum caritas, vestit et superbia; sepelit mortuos caritas, sepelit et superbia, caritas ut Deus laudetur, superbia ut ipsa laudetur... Sed audiat ab apostolo ille qui non habet caritatem* : « Si dis- » tribuero omnia mea pauperibus, caritatem autem non habuero, nihil » mihi prodest. » (2) Cant. 2. 4. *Ordinavit in me caritatem.* (3) Saint Thomas sur le 3^e liv. des sentences. (4) Saint Matth. 10. 42.

danger d'une perte que rien ne pourrait racheter ni compenser :
« Car, dit le Sauveur (1), que sert à l'homme de gagner l'uni-
» vers, s'il vient à se perdre lui-même ? »

TROISIÈME DISSERTATION.

SUR L'AUMÔNE.

*Différence entre l'aumône et la bienfaisance. Nécessité de l'aumône pour le salut.
Conditions de l'aumône pour en faire une vertu chrétienne*

L'aumône, qui tient le premier rang parmi les œuvres de miséricorde, ne doit pas être confondue avec la bienfaisance, dont on fait aujourd'hui un si grand étalage. Ce n'est pas que la bienfaisance ne soit une chose louable, surtout dans son effet, qui est de soulager l'humanité souffrante. Mais si on la considère en elle-même et quant à sa source, on voit qu'elle est viciée et comme empoisonnée par les artifices du démon, qui s'en sert pour faire prendre le change aux âmes faibles dans la foi, et les entretenir dans une illusion funeste pour le salut. Lorsqu'on lui ôte le masque dont elle s'est couverte en s'asseyant à la place de la charité, à qui elle a enlevé jusqu'à son nom, elle ne paraît plus que ce qu'elle est réellement, une vertu tout humaine, qui, d'ordinaire, a pour principe l'amour de soi, et pour fin les regards et les applaudissements des hommes. Or, une vertu de ce genre peut bien mériter les éloges de la philosophie mondaine ; jamais elle ne sera de valeur dans l'ordre de la religion. La divine bonté sait néanmoins la rendre profitable aux malheureux, et quelquefois à ceux qui l'exercent, en amenant par sa grâce, à des sentiments plus chrétiens, des cœurs naturellement sensibles et généreux.

(1) Saint Matth. 16. 26.

Il n'en est pas de même de l'aumône. C'est une vertu éminemment chrétienne, qui tire son origine de l'amour de Dieu, et qui n'a d'autre fin que la gloire et l'obéissance qui lui sont dues. L'aumône n'est pas, comme la bienfaisance, un simple conseil, qui laisse dormir en repos ceux qui lui ferment l'oreille. C'est un précepte tellement indispensable pour tous ceux qui sont riches ou au moins dans l'aisance, que son omission ou son accomplissement motiveront seuls la sentence sans appel du Souverain-Juge. La voici, telle que nous le lisons dans l'Evangile (1) : « Venez, les bénis de mon Père, posséder le » royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. Car » j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'étais nu, vous » m'avez donné des vêtements ; j'étais étranger, vous m'avez » recueilli ; j'étais malade, vous m'avez visité. Allez, maudits, » au feu éternel ; car j'étais pauvre, et vous ne m'avez point » donné à manger ; j'étais nu, vous ne m'avez point vêtu ; j'é- » tais malade, vous ne m'avez point secouru ni visité. » On voit qu'il n'est question dans cette sentence, ni des autres crimes des damnés, ni des autres vertus des élus ; l'aumône omise ou pratiquée fait à elle seule la matière du procès. Rien n'est plus propre à faire ressortir l'obligation de l'aumône que ces effrayantes paroles, qui ouvriront le ciel aux chrétiens miséricordieux envers les pauvres, et l'enfer à ceux dont le cœur sera resté sans pitié pour l'indigence.

Il n'y a point de vertu dont l'exercice soit plus recommandé dans l'Écriture que l'aumône. Les citations en seraient infinies. Je me bornerai à deux, très-remarquables, prises dans l'un et l'autre testament, parce qu'elles font voir que les préceptes moraux sont dans la nouvelle Loi, ce qu'ils étaient dans l'ancienne, l'œuvre de Dieu et l'expression de sa volonté. Avant de les introduire dans la terre promise, Dieu prévient les Israélites qu'il y aura toujours des pauvres dans le pays qu'ils ha-

(1) Saint Matth. 25. 41 et suiv.

biteront (1), et il leur fait une loi de tenir sans cesse la main ouverte aux besoins de leurs frères dans l'indigence. « *Je vous* » commande, leur dit-il, de secourir les pauvres. » C'est le même avertissement que Jésus-Christ donnait à ses disciples peu de jours avant sa mort : « Vous ne m'aurez pas toujours avec » vous, leur disait-il (2), mais vous aurez toujours parmi vous » des pauvres à secourir. » Et l'apôtre saint Paul, dans sa première épître à Timothée, formule la loi de l'aumône presque dans les mêmes termes que le Deutéronome : « *Commande* aux » riches, dit-il, d'être charitables et bienfaisants (3). »

Si l'on demande pourquoi Dieu a permis qu'il existe des pauvres, nous répondrons, avec les saints docteurs, que Dieu ne distribue d'une manière inégale les biens de la terre, qu'afin de faire subsister les pauvres par les riches, et d'unir les uns et les autres par le double lien de la charité et de la reconnaissance. Il faut nécessairement admettre cette corrélation, ou dire que Dieu a délaissé les pauvres ; ce qui serait une impiété. La divine providence, qui donne leur pâture aux petits oiseaux, a remis la part des pauvres aux mains des riches ; elle s'est en quelque sorte déchargée sur les riches ; en leur donnant les joies de l'opulence, elle les a faits les pères, les soutiens, les nourriciers des pauvres. « Pourquoi » celui-ci est-il riche, et celui-là pauvre, dit saint Basile (4) ? » Est-ce que Dieu est injuste d'avoir fait ce partage ? n'est-il » pas certain au contraire qu'il n'agit de la sorte, qu'afin de » faire mériter aux riches la récompense par des actes de

(1) Deut. 15. 11. Præcipio tibi, ut aperias manum fratri tuo egeno et pauperi. (2) Ev. saint Jean, 12. 8. (3) Première Ep. à Tim. 6. 17. Divitibus hujus sæculi præcipe... facile tribuere. (4) Hom. contre l'avarice. Cur tu dives es, et ille pauper?... profectò non ob aliam causam nisi ut tu benignitatis et fidelis administrationis mercedem accipias, ille verò patientiæ maximis præmiis honoretur... Esurientis est panis quem tu retines, nudi est vestis quam in arcà custodis, discalceati calceus qui apud te marcescit; egentis argentum, quod tu terræ infossum possides.

» bonté, et par la fidèle administration de leurs biens, et de
 » fournir aux pauvres les moyens de gagner par la patience
 » la couronne éternelle. » Consacrer ses richesses au luxe, à
 la bonne chère, aux vains plaisirs, à de folles dépenses,
 mettre en réserve dans le sein d'une insatiable avarice son
 superflu, et tenir ainsi fermés à l'endroit des pauvres, son
 cœur et sa bourse, c'est se montrer cruel envers eux, puisque
 c'est les laisser en proie à des souffrances et à des privations
 que l'aumône seule pourrait adoucir; c'est se rendre en même
 temps coupable d'injustice envers Dieu, puisque c'est détour-
 ner, partiellement au moins, de leur destination les biens
 qu'on en a reçus. « Le pain que vous conservez, dit encore
 » saint Basile, est à ce mendiant qui meurt de faim; le vêtement
 » que vous tenez renfermé dans votre garde-robe, est à ce
 » pauvre presque nu; ces chaussures qui moisissent dans votre
 » maison, sont à votre prochain qui n'en a pas; cet argent que
 » vous tenez enfoui dans la terre, est à ce nécessiteux qui est
 » dans le besoin. » « Une âme chrétienne, cette réflexion est
 » de saint Augustin (1), n'ignore pas qu'elle commet *une sorte*
 » *de larcin, simile fraudi*, lorsqu'elle refuse au pauvre une
 » part au moins de son superflu. »

Il était réservé à la religion de Jésus-Christ de donner aux
 vertus le degré de perfection qu'elles ne pouvaient avoir, lors-
 qu'elles reposaient sur des motifs humains, avant que la révé-
 lation ne vint apprendre aux hommes que Dieu seul doit être le
 principe et la fin de toutes leurs actions. L'aumône ne peut
 donc s'élever jusqu'à Dieu comme un parfum digne de lui,
 qu'autant qu'elle est accompagnée de certaines conditions qui
 la rendent méritoire, sainte et vraiment chrétienne.

Pour que l'aumône porte son fruit, il faut qu'elle soit faite
 1^o sans délai. L'Esprit-Saint ne veut pas qu'on dise à son ami (2):

(1) Sermon 206^e. *Intelligit animus Christianus, simile esse fraudi, si superflua sua non tribuerit indigenti.* (2) Prov. 3. 28. *Ne dicas amico tuo : Vade et revertere; cras dabo tibi, cum statim possis dare.*

« Allez, et revenez ; je vous donnerai demain, lorsqu'on peut
 « donner à l'heure même. » 2^o Avec joie. L'Ecclésiastique nous
 enseigne « qu'il faut donner avec un visage gai (1) ; » l'Apôtre
 nous assure que « Dieu rejette les dons qui se font avec tris-
 » tesse (2) ; » et pour nous décider à donner de bon cœur,
 saint Augustin nous engage à considérer « quels biens nous
 » achetons par l'aumône, et combien peu nous les payons (3). »
 3^o Avec un esprit de compassion et de charité. « Car, dit encore
 » saint Augustin (4), faire l'aumône de la main sans éprouver
 » dans le cœur aucune espèce de commisération, c'est ne rien
 » faire ; et c'est faire beaucoup devant Dieu, que de se montrer
 » sensible, alors même que la main n'a rien à donner. »
 4^o Avec humilité et pureté d'intention. C'est Jésus-Christ lui-
 même qui nous défend « de faire nos bonnes œuvres pour être
 » vus des hommes. » Il ne veut pas que « notre main gauche
 » sache ce que fait notre droite (5). » Les pauvres sont nos
 frères et les membres de Jésus-Christ ; les traiter avec hauteur
 et dureté, c'est oublier que c'est Jésus-Christ lui-même que
 nous assistons dans leurs personnes ; qu'ils sont grands à ses
 yeux ; que c'est par nos saintes profusions envers eux que nous
 pouvons acquitter les dettes immenses de nos péchés ; « que
 » celui qui a pitié du pauvre, prête au Seigneur (6), qui le lui
 » rendra avec usure au jour mauvais ; » et qu'à l'heure de
 notre mort nous trouverons dans les pauvres soulagés par nous,
 des amis qui nous accueilleront dans les tabernacles éternels (7)
 5^o Avec abondance, si l'on est riche. C'est ce que Tobie recom-
 mandait à son fils. « Soyez charitable, lui disait-il (8), selon

(1) Ecclésiastiq. 35. II. In omni dato, hilarem fac vultum tuum.

(2) 2 Cor. 9. 7. Non ex tristitia. (3) Sur le ps. 102. Vide quid emas, et
 quam vili emas. (4) Sur le ps. 125. Si manum porrigas nec in corde mi-
 serearis, nihil fecisti. Si autem in corde miserearis, etiamsi non habeas
 quod porrigas manu, acceptat Deus eleemosynam tuam. (5) Saint Matth.
 6. 2 et 3. (6) Prov. 19. 17. Fœneratur Domino, qui miseretur pauperis. (7) Saint
 Luc, 16. 9. (8) Tobie, 4. 8. et 9 Si multum tibi fuerit, abundanter tribue.

» votre pouvoir ; si vous avez beaucoup, donnez beaucoup. »

6° Avec discernement. Quoique l'Évangile nous ordonne « de » donner à tous ceux qui nous demandent (1), » il y a cependant une distinction et un choix que la prudence indique à l'égard des personnes qui sont dans le besoin. Celles que le malheur, et non pas l'inconduite, a fait tomber de l'aisance dans la misère, réclament des secours plus prompts et plus abondants. Il arrive quelquefois que la honte les empêche de découvrir leur pauvreté. Elles apportent plus de soin à la cacher, que les mendiants de profession n'en mettent à étaler et à grossir leur détresse. Une charité adroite et ingénieuse surprend sans peine le secret que la pudeur et la timidité voudraient tenir enseveli dans des profondeurs impénétrables. Combien sont précieuses devant Dieu les larmes qu'elle mêle à celles de l'indigence, lorsqu'elle découvre celle-ci dans les obscurs réduits où elle se tenait cachée. C'est à ces chrétiens charitables que s'adresseront un jour ces paroles du Sauveur que nous avons citées (2) : « Venez, les bénis de mon Père : » prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès le » commencement du monde. » C'est à eux également que le prophète Isaïe annonce si pompeusement de la part du Seigneur les récompenses qu'il garde à leurs aumônes : « Si vous assis- » tez le pauvre avec effusion de cœur, disait le Prophète (3), si » vous consolez l'âme affligée, votre lumière éclora comme » l'aube du jour, et vos ténèbres seront comme le midi. Ma justice marchera devant vous, dit le Seigneur, et la gloire de l'Éternel sera votre arrière-garde ! » « Je placerai votre maison » sur les hauts lieux de la terre, et je vous ferai manger jusqu'à » la dernière vieillesse, l'héritage d'Israël. » Magnifiques promesses, cautionnées par un Dieu !

(1) Saint Luc, 6. 30. (2) Saint Matth. 25. 34. (3) Isaïe, 58. 10 et suiv. Cum effuderis esurienti animam tuam, et animam afflictam repleveris, orietur in tenebris lux tua, et tenebræ tuæ erunt sicut meridies... tunc erumpet quasi manè lumen tuum... et gloria Domini colliget te.

QUATRIÈME DISSERTATION.

Que faut-il entendre par Père et Mère que le quatrième commandement nous enjoint d'honorer ? les auteurs de nos jours y tiennent le premier rang par les bienfaits sans nombre dont nous leur sommes redevables. Que signifie le terme **HONORER**, et pourquoi Dieu s'en est-il servi de préférence ? Sens et étendue du titre d'enfants à l'égard des Pères et Mères.

Le quatrième commandement, qui est le premier de la seconde Table, est conçu en ces termes : *Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez longtemps sur la terre, que le Seigneur votre Dieu vous donnera*. Deux questions nous paraissent ici nécessaires, pour bien saisir l'esprit de ce commandement. 1^o Que faut-il entendre par père et mère ? 2^o Pourquoi ce commandement est-il le seul auquel Dieu ait attaché une récompense temporelle ?

Quoique le texte de la loi ne parle que des pères et mères proprement dits, c'est une vérité incontestable qu'il faut comprendre, sous cette désignation, tous ceux qui exercent quelque autorité spirituelle ou temporelle sur leurs semblables. Il suffit d'ouvrir nos saints Livres, pour nous convaincre que le nom de père n'appartient pas exclusivement aux auteurs de nos jours. Les ministres de la religion ont toujours été honorés de ce titre. C'est celui que le jeune Samuel donnait au grand prêtre Héli, qui le nommait son fils (1). L'Ecclésiastique donne le nom de père aux patriarches, lorsqu'il invite à célébrer la gloire, la puissance et les œuvres saintes qui feront vivre leur mémoire dans tous les siècles (2). Les princes, les magistrats, les prophètes recevaient le même titre de ceux qui étaient soumis à leurs lois, à leur tribunal, à leur discipline. Les serviteurs

(1) 1 Rois, 3. 16. (2) Ecclésiast. 44. 1. 2. et 14. *Laudemus viros gloriosos et parentes nostros.*

de Naaman le nommaient leur père (1) ; Elisée appelait du même nom le prophète Elie (2), et lui même le reçut à son tour des enfants des autres prophètes. Les pasteurs et les prêtres de l'Eglise ont été dès le commencement revêtus de ce titre. Saint Paul s'en faisait honneur auprès des Corinthiens, lorsqu'il leur disait (3) : « Eussiez-vous dix mille maîtres en Jésus-Christ, vous n'avez pas néanmoins plusieurs pères, puisque » c'est moi qui vous ai engendrés en Jésus-Christ par la prédication de l'Evangile. » Enfin l'usage fait donner le nom de pères aux vieillards, surtout lorsqu'à leur grand âge se joignent les lumières, l'expérience et une vie irréprochable. L'Ecriture ordonne « de se lever par honneur devant ceux qui » portent des cheveux blancs (4). » Le quatrième commandement renferme donc les devoirs non-seulement des enfants envers leurs pères et mères, mais de tous les inférieurs envers leurs supérieurs. Or, comme ceux-ci ne peuvent mieux s'assurer la vénération et l'obéissance auxquelles ils ont droit, qu'en la méritant par leurs soins et par leurs bienfaits, il en résulte, par réciprocité, que les pères et mères, et en général tous les supérieurs, trouvent aussi dans ce commandement les devoirs qu'ils ont à remplir envers leurs enfants et leurs inférieurs.

Parmi nos supérieurs et nos chefs, le premier rang appartenait de droit à ceux que la nature nous a donnés pour père et mère. Ils sont à notre égard les premiers représentants de la Divinité. Nous leur devons la vie ; Dieu s'est en quelque sorte servi de leur concours, pour revêtir d'un corps formé de leur substance une âme créée à son image, et qui lui devient chère dès son entrée dans le monde par le baptême. Les éléments de la religion, les premières notions du juste et de l'in-

(1) 4 Rois. 5. 13. Accesserunt ad eum servi sui et locuti sunt ei : Pater... (2) 4 Rois, 2. 12. Eliseus autem clamabat : Pater mi, pater mi !

(3) 1 Cor. 4. 15. (4) Lévitique. 19. 32.

juste, le développement des qualités propres à former en nous le chrétien et le citoyen utile à la patrie, toutes les semences du bien soigneusement cultivées, toutes celles du mal étouffées dans leur germe, tels sont les graves objets de leur sollicitude, durant les longues années d'une enfance et d'une jeunesse qui les tiennent dans de vives et incessantes alarmes jusqu'au moment, où sans renoncer à leur autorité, ils en détendent le ressort, pour paraître se contenter des simples témoignages du respect, de l'amour et de la reconnaissance.

« Souvenez-vous, disait Tobie à son fils (1), de ce que votre » mère a souffert, et à combien de périls elle a été exposée, » lorsqu'elle vous portait dans son sein. » Nous ne savons pas assez ce que nous devons à nos mères ; ce que nous leur coûtions de souffrances, de veilles, d'inquiétudes; les soins pénibles qu'elles ont donnés avec tant de tendresse à nos premières années; les sacrifices sans nombre que leur imposent les devoirs de la maternité ! Il était juste que, dans le texte de la loi, le nom de la mère se trouvât exprimé avec celui du père, puisqu'elle a les mêmes droits que lui à notre amour.

Le quatrième précepte prescrit aux enfants d'honorer leurs pères et leurs mères, *honora patrem tuum et matrem tuam*. Dieu s'est servi de ce terme, plutôt que de celui d'aimer ou de craindre, parce qu'il contient implicitement les deux autres, comme le fait remarquer le catéchisme du concile de Trente. » On peut en effet aimer quelqu'un, dit-il (2), sans le craindre ; on peut aussi le craindre sans l'aimer ; mais on ne peut » l'honorer véritablement, sans l'aimer et sans craindre de lui déplaire. » D'où il conclut que Dieu, en commandant aux enfants d'honorer leurs pères et mères, leur a tracé d'un mot tous leurs devoirs.

Par enfants, il faut entendre tous ceux dont les pères et mères

(1) Tobie. 4. 4. Nam si decem millia pædagogorum habeatis in Christo, sed non multos patres. (2) 3^e partie, 4^e précepte, paragr. 10^e.

res sont encore vivants. L'âge, le rang, les dignités, la supériorité des talents, rien n'exempte des sentiments de respect, d'amour, d'obéissance, que l'on doit à ceux, de qui l'on tient la vie. Joseph, parvenu au comble des honneurs, et devenu, pour ainsi dire, maître de l'Égypte, n'a pas plutôt appris l'arrivée de Jacob, qu'il vole à la rencontre du patriarche, se jette à son cou, l'embrasse en pleurant, et ne rougit pas, en présence d'un puissant monarque et des grands de son royaume, de reconnaître et d'honorer comme son père un simple pasteur de brebis (1). Les personnes mariées sont tenues aux mêmes égards, le mari envers les parents de sa femme, et la femme envers les parents de son mari. L'Écriture sainte blâme les femmes d'Esau d'avoir manqué de respect à Isaac et à Rébecca, père et mère de ce patriarche (2).

CINQUIÈME DISSERTATION.

Devoirs des enfants envers leurs pères et mères.

Les devoirs des enfants envers leurs pères et mères peuvent se réduire à trois principaux, qui sont : 1^o de les aimer. 2^o de leur obéir. 3^o de les assister dans tous leurs besoins spirituels et temporels.

PREMIER DEVOIR DES ENFANTS.

Notre premier devoir envers notre père et notre mère, c'est de les aimer. Il n'est personne après Dieu sur la terre à qui nous devons autant d'amour qu'à nos parents. Pour comprendre ce grand devoir, il n'est pas nécessaire d'être chrétien, il suffit d'avoir un cœur d'homme. Il y a une loi secrète, autre que le Décalogue, qui nous dit d'aimer nos parents. C'est

(1) Gen. 47. 3. Pastores ovium sumus. (2) Gen. 26. 35.

une obligation que la nature elle-même a gravée dans nos âmes.

D'ailleurs, le souvenir seul de leurs bienfaits devrait suffire pour nous les faire aimer. « Que ne devez-vous pas à votre mère, dit saint Ambroise ? (1) Rappelez-vous ses fatigues, ses douleurs, ses craintes, sa tendresse. Voyez, d'un autre côté, les inquiétudes des pères pendant l'adolescence de leurs enfants, les soins qu'ils prennent de leur éducation, les longs et durs travaux auxquels ils se condamnent pour les nourrir, pour les établir, pour leur laisser quelque bien après leur mort. »

Cet amour doit se produire au-dehors par des manières polies et prévenantes, par des paroles douces et respectueuses, par des attentions, des égards et des complaisances ; par le soin d'adoucir leurs peines, par la patience à souffrir leurs défauts, leur mauvaise humeur, leurs infirmités soit du corps, soit de l'esprit. Ces conseils nous viennent du Saint-Esprit lui-même : « Honorez, dit-il (2), votre père par actions, par paroles, par toute sorte de patience ; soutenez sa vieillesse et ne le contristez pas. Si son esprit s'affaisse, supportez-le et ne le méprisez pas dans votre force. » La loi de Moïse punissait de mort celui qui avait outragé son père ou sa mère (3). « Que les corbeaux et les aigles, est-il dit au livre des proverbes (4), arrachent les yeux à celui qui se moque de son père. Celui qui afflige son père, est-il dit ailleurs (5), et qui met en fuite sa mère, est un infâme et un malheureux. »

SECOND DEVOIR DES ENFANTS.

C'est de Dieu même, dont ils tiennent la place, et dont ils exercent l'autorité, que les pères et mères ont reçu le droit de commander à leurs enfants. Ceux-ci sont donc tenus à l'obéis-

(1) Sur saint Luc. Liv. 2 (2) Ecclésiast. q. 3. 9. et 15. 17. (3) Ex. 21. 17. Qui maledixerit patri suo vel matri, morte moriatur. (4) Prov. 30. 17. Oculum qui subsannat patrem, effodiant eum corvi :... et filii aquilæ. (5) Prov. 19. 26. Qui affligit patrem et fugat matrem, ignominiosus est et infelix.

sance. Ce devoir, le second de ceux que nous avons assignés, n'a rien de pénible pour quiconque remplit celui de l'amour et du respect; il en coûte peu de se montrer docile envers ceux que l'on aime et que l'on révère du fond du cœur. L'obéissance consiste à exécuter avec promptitude et sans murmure « leurs volontés en toute chose, » comme l'ordonne l'apôtre saint Paul (1). Il faut en excepter le cas où les parents commanderaient une chose contraire aux lois divines. L'autorité paternelle, étant subordonnée à celle de Dieu, les enfants devraient se souvenir alors de cette réponse de saint Pierre et des autres Apôtres aux chefs de la synagogue : « Il vaut mieux » obéir à Dieu qu'aux hommes (2). » Dans cette circonstance, c'est-à-dire lorsque les parents dépassent ainsi la limite de leurs droits, la résistance devient un devoir pour leurs enfants; ceux-ci néanmoins devraient, même alors, témoigner à leur père ou à leur mère la douleur qu'ils éprouvent en se trouvant forcés de leur désobéir. Dans tout le reste, l'obéissance oblige les enfants à régler leur conduite sur le plan que leur tracent les lumières et la sagesse de leurs pères et mères, et à ne rien entreprendre sans leurs conseils et leur approbation. « Ecoutez, mon fils, dit le Sage (3), les instructions » de votre père, et n'abandonnez point la loi de votre mère. » Elles seront une couronne pour votre tête, et un riche collier pour votre cou. »

Dans l'ancienne loi, Dieu faisait punir, des peines les plus sévères, les enfants désobéissants. « Si un homme a un fils rebelle et insolent, est-il dit dans le Deutéronome (4), qui ne

(1) Coloss. 3. 20. Filii, obedite parentibus per omnia. (2) Act. des Apôt. 5. 29. (3) Prov. 1. 8 et 9. (4) Deut. 21. 18 et suiv. Si genuerit homo filium contumacem et protervum, qui non audiat patris aut matris imperium... apprehendent illum et ducent ad seniores civitatis illius, dicentque ad eos : Filius noster iste protervus et contumax est, monita nostra contemnit.... lapidibus eum obruet populus civitatis, et morietur, ut auferatis malum de medio vestri et universus Israël audiens pertimescat.

» se rende au commandement ni de son père, ni de sa mère,
 » et qui ayant été repris, refuse avec mépris de leur obéir, ils
 » le prendront et le mèneront aux anciens de la ville, et ils
 » leur diront : Voici notre fils, qui est un rebelle et un insolent ;
 » il nous méprise et refuse d'écouter nos remontrances. Alors
 » le peuple de cette ville le lapidera, et il mourra, afin que
 » vous ôtiez le mal du milieu de vous, et que tout Israël l'en-
 » tende et soit saisi de crainte. »

Les patriarches, les prophètes, et tous les saints de l'ancien Testament, furent des modèles accomplis de l'obéissance. Isaac, par soumission aux ordres de son père, monta sur le bûcher, après avoir porté sur ses épaules le bois du sacrifice. Les deux fils de Noé, l'innocent Joseph, Ruth la Moabite, Salomon, le jeune Tobie, et beaucoup d'autres qu'on pourrait citer, donnèrent de grands exemples d'obéissance et de respect envers leurs parents (1). Les Réchabites ne burent jamais de vin (2), pour exécuter l'ordre que leur en avait fait Jonadab, leur père. Enfin, le Médiateur de la nouvelle alliance, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui n'était venu dans le monde que pour y faire la volonté de son père céleste (3), volonté qu'il suivit jusqu'à mourir par obéissance (4), et mourir sur une croix, fut également soumis à la très-sainte Vierge sa mère, selon le rapport de saint Luc (5), ainsi qu'à saint Joseph, qui passait pour son père. C'est même le seul trait que Dieu ait voulu faire connaître de sa vie cachée, afin de nous inspirer sans doute une plus grande estime de cette belle et sainte vertu d'obéissance.

TROISIÈME DEVOIR DES ENFANTS.

Le troisième devoir des enfants envers leurs pères et mères est de les assister dans leurs besoins. C'est ce devoir surtout

(1) Gen. 22. 9. (2) Jérém. 35. 6 et suiv. Qui responderunt : Non bibemus vinum, quia Jonadab, filius Rechab, pater noster, præcipit nobis dicens : Non bibetis vinum. (3) Ps. 39. 10. et 11. (4) Philipp. 2. 8. Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. (5) Saint Luc, 2. 51.

que Dieu semble avoir en vue, lorsqu'il a ordonné d'honorer son père et sa mère. Car, selon le sentiment de saint Jérôme (1), l'*honneur*, dans le style de l'Écriture, ne signifie pas moins les aumônes et les présents, que les marques extérieures de respect. Saint Paul se sert du terme *honorer* à l'égard des prêtres, pour marquer la rétribution que méritent leurs travaux dans la prédication et l'instruction des peuples (2). Il en use aussi à l'égard des veuves, lorsqu'il s'agit des secours que réclame leur pauvreté (3).

Ce qui confirme encore plus ce sentiment, c'est que le Sauveur du monde a employé la même expression dans les reproches qu'il adresse aux Pharisiens sur la dureté et l'avarice, avec lesquelles ils attireraient à leur profit tout ce que les enfants auraient réservé pour les besoins de leurs pères et mères.

» Dieu, leur disait-il (4), a fait ce commandement : **Honorez**

» votre père et votre mère ; et cet autre : Que celui qui aura

» outragé de paroles son père et sa mère soit puni de mort (5).

» Mais, vous autres, vous dites : Quiconque aura dit à son père

» ou à sa mère : tout don que je fais à Dieu, vous sera utile,

» celui-là aura satisfait à la loi, quoique après cela il n'*honore*

» point (c'est-à-dire il n'assiste point) son père ou sa mère.

» C'est ainsi que vous avez anéanti le commandement de

» Dieu par votre tradition. Hypocrites ! ajoute-t-il, qui croient

» m'honorer en substituant aux commandements de Dieu

» les ordonnances des hommes. » Jésus-Christ ne s'est pas contenté de réfuter par des paroles les fausses maximes des Pharisiens. Maître plein de sagesse et de bonté, il a encore voulu, dit saint Augustin (6), apprendre aux chrétiens par son

(1) Sur le chap. 15 de saint Matth. (2) 1^{re} épît. à Tim. 5. 17. Qui benè præsumt presbyteri, duplici honore digni habeantur, maxime qui laborant in verbo et doctrinâ. (3) Ibid. v. 3. Viduas honora, quæ verè viduæ sunt. (4) Saint Matth. 15. 4 et suiv. (5) Lévit. 20. 9. (6) 119. traité sur saint Jean. Exemplo suo instruxit præceptor bonus, ut à filiis piis impendatur cura parentibus.

exemple ce qu'ils doivent de secours et d'assistance à leurs parents, en chargeant du haut de la croix son disciple bien-aimé de prendre soin de la sainte Vierge, sa mère, qu'il laissait sans appui humain sur la terre.

L'assistance que les enfants doivent à leurs pères et mères, est de deux sortes : l'une temporelle, l'autre spirituelle. La première s'exerce par des secours opportuns et efficaces dans les divers besoins qui regardent la vie. Les sentiments de la nature et de la reconnaissance devraient suffire pour l'accomplissement de ce devoir sacré. N'est-il pas juste en effet de leur rendre, en entourant de bons soins leur vieillesse, ce qu'ils nous ont prodigué dans notre enfance ? Pendant quinze ou vingt ans, nous sommes demeurés entièrement à leur charge ; n'est-ce pas un devoir pour nous de nous charger à notre tour de leurs dernières années ? « Enfants, s'écrie à ce sujet saint Ambroise, » quel jugement rigoureux ne méritez-vous pas, si vous refusez la nourriture à votre père ! Ce que vous possédez appartient à celui, à qui vous devez ce que vous êtes. Si vous ne le secourez point par reconnaissance, faites-le du moins par pudeur. Quel déshonneur en effet pour un enfant, lorsque l'Eglise est obligée de nourrir celui qu'il laisse sans pain ! Le bien qu'il fait à sa mère, dit toujours le même saint Docteur, quel qu'il puisse être, pourra-t-il jamais égaler les peines et les tourments qu'elle a soufferts pour lui ? Les soins les plus empressés et les plus tendres, peuvent-ils être comparés à ceux qu'elle lui a donnés, lorsqu'elle le portait dans son sein ? Quelques aliments devenus nécessaires à son indigence, que sont-ils à côté de ces privations sans nombre qu'elle s'est imposées, pour ne rien manger de nuisible à la santé de son enfant, pour ne rien boire qui pût corrompre la pureté de son lait (1) ?

Rien ne peut donc dispenser les enfants de l'assistance qu'ils

(1) Saint Amb. sur saint Luc. liv. 8

doivent à leurs parents. Il y aurait autant d'injustice et d'ingratitude que de cruauté à leur refuser les secours dont ils ont besoin, surtout lorsqu'ils ont fait à leurs enfants l'abandon complet de leurs biens, comme le leur inspire quelquefois une imprudente tendresse. Quant aux enfants qui n'ont reçu de leurs pères et mères aucune des faveurs de la fortune, ils leur sont, en toute hypothèse, redevables d'un double bienfait ; la vie et l'éducation. Puisque la vie ne se rend pas, que l'éducation, source et mère du travail, de la bonne conduite et de l'économie, sache assurer, au moins pour leurs vieux ans, la subsistance de ceux qui l'ont eux-mêmes si longtemps procurée, souvent au prix des plus pénibles labeurs.

« Mes parents sont vieux et infirmes, et de plus très-exigeants, » objectera peut-être quelque mauvais fils. Mais plus ils sont chargés d'années et de maladies, pourrait-on lui répondre, plus il semble qu'on doive les supporter et avoir pitié d'eux. Vieux et infirmes ! Ils sont donc bien plus dignes de vos soins et de vos respects ; leurs cheveux blancs, leur vieillesse, leurs souffrances devraient vous les rendre plus vénérables. Vieux et infirmes ! Ils n'ont donc plus qu'à souffrir sur la terre. Pour eux plus d'espérance, plus de joies, plus de plaisirs, plus de beaux jours. Pleurer, gémir, descendre bientôt dans la tombe, voilà leur sort ; ne serait-il pas cruel d'augmenter leur tristesse par votre dureté et votre abandon ? Vieux et infirmes ! Un jour vous le deviendrez vous-même, si Dieu vous laisse quelque temps sur la terre. Ah si vous n'avez pas respecté et aidé vos parents dans leur vieillesse, vos enfants, à leur tour, par un juste châtiment de Dieu, ne vous respecteront pas dans la vôtre ; ils vous parleront durement, ils vous feront sentir de mille manières que vous leur êtes à charge, ils vous plaindront le morceau de pain qu'ils n'oseront vous refuser, et quand viendra votre dernière maladie, ils vous enverront, s'ils le peuvent, mourir à l'hôpital. L'Écriture, les histoires profanes, l'expérience, fournissent d'innombrables

exemples des châtimens que la justice divine a exercés contre les fils rebelles et ingrats, et parallèlement, des milliers de traits de la protection et des récompenses que le ciel accorde aux enfans qui vénèrent et assistent les auteurs de leurs jours, comme nous le verrons dans une dissertation suivante.

Autant l'âme est supérieure au corps, autant les besoins spirituels exigent-ils des enfans, pour leurs pères et mères, une sollicitude bien au-dessus de celle que réclament les nécessités temporelles. Tous leurs vœux, toutes leurs prières, tous leurs soins doivent tendre à leur ouvrir les yeux sur l'importance des devoirs de la religion, s'ils avaient le malheur de les ignorer, ou de les mettre en oubli. L'ordre « que Dieu a » donné à chacun de nous d'avoir soin de son prochain (1), » ne laisse aucun doute sur la nécessité pour les enfans de veiller au salut de leurs pères et mères, quand l'occasion et les moyens s'en présentent. C'est surtout lorsqu'ils tombent dangereusement malades, qu'il faut s'efforcer de les ramener à Dieu et de leur procurer les secours de la religion, bien loin d'éconter cette fausse et cruelle tendresse, qui cherche à leur cacher le danger de leur état, et qui les berce, jusqu'à leur dernier souffle, de trompeuses espérances. Dans ces terribles moments, qu'ils appellent près d'eux des personnes sages et religieuses, dont les charitables avis feront entrer dans leur âme les sentimens d'une sainte confiance en la miséricorde divine, et les armeront de force et de courage pour soutenir les assauts du dernier combat. Quelle consolation pour la piété filiale, quel adoucissement à sa douleur, lorsqu'une fin chrétienne lui donne l'espoir fondé que Dieu a reçu dans son sein les tendres objets de son amour et de sa vénération, et qu'après ce court exil, elle les retrouvera, pour n'en être plus séparée, dans le séjour du bonheur éternel !

C'est aussi un devoir sacré pour les enfans de donner à la

(1) Ecclésiastiq. chap. 17. v. 12.

dépouille mortelle de leurs pères et mères une honorable sépulture, à l'exemple des patriarches (1), dont le respect religieux pour les restes de leurs parents a mérité les éloges de l'Ecriture. Qu'ils ne négligent, pour l'intérêt de leurs âmes, aucune des œuvres pieuses consacrées par l'Eglise au soulagement des fidèles défunts, comme les prières, les aumônes, l'application des indulgences, et principalement l'oblation fréquente du saint sacrifice de la messe. Enfin qu'ils remplissent avec autant de fidélité que de promptitude leurs dernières volontés, celles surtout qui concernent les restitutions, l'acquittement des dettes, et tous les legs qui leur ont été dictés par la piété ou la charité. Toute interprétation contraire aux intentions formelles ou présumées des défunts, et faite au bénéfice des héritiers, serait un vol. La moindre négligence, ou omission, pourrait les rendre coupables d'un grand péché, dans une matière qui n'a souvent d'autre juge que leur bonne foi.

SIXIÈME DISSERTATION.

Devoirs des inférieurs envers les supérieurs tant de l'ordre religieux que de l'ordre civil.

L'obéissance, le respect et l'honneur que nous impose le quatrième commandement, ne se bornent pas à ceux de qui nous tenons la vie. Ces devoirs s'étendent également à tous les autres supérieurs tant ecclésiastiques que civils. Par supérieurs ecclésiastiques on entend les pasteurs du premier et second ordre, c'est-à-dire les évêques et ceux d'entre les prêtres, qui, sous leur direction, sont chargés du soin des âmes. Les supérieurs civils sont les rois, les princes, les magistrats,

(1) Gen. chapitres 23. 33 50.

et en général tous ceux qui exercent l'autorité souveraine, de quelque nature que soit le gouvernement, à la tête duquel ils sont placés.

Que l'honneur, le respect et l'obéissance soient dus à ceux qui nous gouvernent dans l'ordre de la religion, c'est ce qu'attestent les nombreux témoignages de l'Écriture sainte. La légèreté ou la mauvaise conduite d'un pasteur, ne seraient point, pour ceux qui auraient le malheur d'en rencontrer de ce caractère, un motif légitime de se soustraire à son autorité. « Les » Scribes et les Pharisiens, disait Jésus-Christ au peuple juif (1), » sont assis sur la chaire de Moïse ; » c'est-à-dire qu'ils étaient revêtus du pouvoir d'enseigner et d'interpréter la loi ; « observez donc, ajoutait le Sauveur, et faites tout ce qu'ils vous » disent. » En défendant plus loin de faire ce qu'ils faisaient, Notre-Seigneur condamne à la vérité leurs mauvaises œuvres, mais il laisse subsister dans toute sa force l'autorité de leur ministère. C'est en vertu de cette doctrine que l'Apôtre écrivait aux Hébreux (2) : « Obéissez à vos pasteurs, et soyez leur » soumis ; car ils veillent pour vos âmes, comme devant en » rendre compte, afin qu'ils s'acquittent de ce devoir avec » joie, et non en gémissant ; ce qui ne vous tournerait pas à » profit. »

A l'obéissance, il faut joindre les sentiments d'une sincère affection. Nos pasteurs sont pour nous dans l'ordre de la grâce ce que nos pères et mères sont par la nature. Nous sommes redevables à ceux-ci de la naissance temporelle et de l'éducation selon le monde. Nous recevons des autres la régénération spirituelle et l'éducation religieuse. Ces deux ordres de bienfaits, étant immenses de part et d'autre, exigent de nous un retour égal d'amour et de reconnaissance. Tels étaient l'affection et les sentiments des Galates à l'égard de saint Paul, qui les avait instruits dans la foi : « Vous m'avez reçu, leur

(1) Saint Matth. 23. 2. et 3. (2) Hébr. 13. 17.

» écrivait-il (1), comme un ange de Dieu, comme Jésus-Christ lui-même. Je vous rends ce témoignage, que vous étiez prêts alors, s'il eut été possible, de vous arracher les yeux pour me les donner. »

Dans l'ancienne loi, la tribu de Lévi, destinée au service du sanctuaire, n'était point entrée en partage de la Terre promise avec le reste d'Israël. Dieu avait assigné pour sa subsistance la dîme des productions de la terre, qui devait lui être payée par les autres tribus (2). Dieu se proposait par là, d'apprendre aux Lévites, que son intention était qu'ils fussent entièrement livrés aux saintes fonctions de leur ministère, et au peuple, qu'il devait se charger, par reconnaissance, de l'entretien de ceux qui l'instruisaient dans la loi. Les prêtres de la nouvelle alliance ont sans doute au moins les mêmes droits, les mêmes titres à la pieuse générosité des fidèles, dont le salut est confié à leur zèle. Il est de toute justice que les ministres des autels, renonçant librement aux carrières qui conduisent les autres à la fortune ou tout au moins à une honnête aisance, afin de s'appliquer exclusivement au soin des âmes, en soient indemnisés, au point de vue temporel, par ceux à qui ils consacrent leurs veilles et leurs travaux.

L'usage de reconnaître, par des oblations, les services des prêtres, remonte aux temps apostoliques. La piété des fidèles les déposait aux pieds des Apôtres (3), disent leurs Actes, et la distribution en était faite à chacun selon son besoin. Loin de s'élever contre ces pieuses offrandes, saint Paul lui-même, cet homme si désintéressé, qui ne dédaignait pas de travailler de ses propres mains (4), pour n'être à charge à personne, en reconnut la justice et la nécessité. « N'avons-nous pas, disait-il aux Corinthiens (5), le droit d'être nourris à vos frais ? Qui

(1) Galat. 4, 14 et 15. Sicut angelum Dei excepistis me, sicut Christum Jesum... Testimonium enim perhibeo vobis, quia si fieri posset, oculos vestros eruissetis, et dedissetis mihi. (2) Dent. 10, 8 et 9. (3) Act. des Ap. 4, 35.

(4) 1 Thess. 2, 9 et 2 Thess. 3, 8. (5) 1 Cor. chap. 9. depuis le v. 5 jusqu'au 14^e.

» est-ce qui va faire la guerre à ses dépens ? Qui est-ce qui
 » plante une vigne et ne mange point de son fruit ? N'est-il
 » pas écrit dans la loi de Moïse : Vous ne tiendrez point la
 » bouche liée au bœuf (1), qui foule le grain. Est-ce que Dieu
 » se soucie des bœufs ? N'est-ce pas plutôt pour nous qu'il a
 » fait cette loi ? Si nous avons semé parmi vous des biens spi-
 » rituels, est-ce trop exiger que de vouloir une petite part de
 » vos biens temporels ? Ne savez-vous pas que les ministres du
 » temple (selon la loi de Moïse) mangent de ce qui est offert
 » dans le temple, et que ceux qui servent à l'autel ont droit
 » aux oblations de l'autel (2) ? Ainsi, le Seigneur lui-même a
 » ordonné que ceux qui annoncent l'Evangile, *vivent de*
 » *l'Evangile* : » Il suit de ces paroles, si claires et si précises,
 que les fidèles sont strictement tenus de fournir aux prêtres
 les aliments, et tout ce qu'exige un entretien convenable à leur
 dignité.

« Puisque nous sommes composés d'une âme et d'un corps,
 » dit saint Augustin, et que nous avons besoin du secours
 » des choses humaines, pour nous aider à supporter le fardeau
 » de la vie présente, il est nécessaire que, sous le rapport
 » temporel, nous soyons soumis aux puissances, c'est-à-dire
 » aux hommes entre les mains desquels la Providence a placé
 » l'administration des choses de la terre, et que pour cette
 » raison elle a élevés au-dessus de leurs semblables. Si
 » quelqu'un s'imagine, ajoute le saint Docteur, que le titre
 » de chrétien le dispense de payer les tributs, ou de rendre
 » l'honneur dû aux princes et aux magistrats, dépositaires de
 » l'autorité publique, il se trompe étrangement. Il est bien
 » vrai que, par notre vocation au christianisme, nous sommes
 » destinés à faire un jour partie des heureux citoyens d'un
 » royaume, dans lequel seront détruites toute domination et
 » toute puissance humaine. Mais l'ordre de la Providence n'en

(1) Deut. 25. 4. (2) Deut. 18. 1.

» exige pas moins que , durant le cours de ce pèlerinage, nous
 » nous soumettions aux puissances temporelles , ou plutôt à
 » Dieu même qui nous a commandé de leur être soumis (1). »
 Le Sauveur en effet a prescrit formellement cette soumission :
 « Rendez à César , dit-il aux Pharisiens , ce qui est à César ,
 » c'est-à-dire le respect , l'honneur , l'obéissance qui lui sont
 » dûs (2). » Et tout Dieu qu'il était , il a voulu ajouter au
 précepte son propre exemple , en ordonnant au premier de
 ses Apôtres , à celui-là même sur lequel son Eglise devait être
 fondée non par le bras des hommes mais par la force d'en
 haut , de payer, pour lui-même et pour son Maître, l'impôt que
 les Romains prélevaient sur la Judée (3).

A peine les Apôtres eurent-ils commencé la conquête spiri-
 tuelle du monde , qu'ils professèrent publiquement cette doc-
 trine , de laquelle dépendait, humainement parlant, le fruit
 même de leurs prédications. « Que toute âme , dit saint
 » Paul (4), soit soumise aux puissances supérieures ; car il n'y
 » a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et c'est lui qui
 » a établi toutes celles qui sont sur la terre. » Sur quoi il faut
 remarquer que l'Apôtre ne distingue pas entre un prince légi-
 time et un usurpateur, parce qu'ils parviennent l'un et l'autre
 au pouvoir ou par la volonté expresse et l'approbation même
 de Dieu, lorsqu'ils l'obtiennent par des voies licites et honnêtes,
 ou du moins par sa permission , lorsqu'il y a quelque chose
 d'injuste et de vicieux dans les moyens. Ce qui fait qu'on ne

(1) S. Aug. exposition de l'épît. aux Rom. *Cùm enim constemus ex animâ et corpore , et quandiũ in hac vitâ temporali sumus , etiam rebus temporalibus ad subsidium degendæ hujus vitæ utamur , oportet nos subditos esse potestatibus , id est , hominibus res humanas cum aliquo honore administrantibus. Si quis ergò putat , quoniam Christianus est , non sibi esse vectigal reddendum aut tributum aut non esse exhibendum honorem debitum eis quæ hæc curant potestatibus , in magno errore versatur.* (2) S. Matth. 22. 21. (3) S. Matth. 17. 24 et suiv. (4) Rom. 13. 1 et suiv.

peut, en aucun cas, sauf celui où les princes prescriraient des choses opposées à la loi de Dieu, refuser de leur obéir, puisqu'il n'y a rien de plus juste que de se soumettre aux dispositions de la Providence, et de souffrir au moins, ce que Dieu lui-même souffre et tolère. Il faut ajouter néanmoins qu'une autorité usurpée, n'a droit à l'obéissance, que quand elle est établie, qu'elle est généralement reconnue, et qu'elle est devenue nécessaire comme une sorte de digue contre l'anarchie, le plus grand fléau qui puisse atteindre un peuple.

« Soyez soumis pour l'amour de Dieu, dit également saint Pierre (1), soit au roi comme au souverain, soit aux gouverneurs comme envoyés de sa part pour punir les méchants, » et traiter favorablement les bons. » Chrétiens ou idolâtres, légitimes ou usurpateurs, justes ou tyrans, les souverains, dès lors qu'ils sont dûment reconnus pour tels, ont donc un droit certain au respect et à l'obéissance de leurs sujets. Et cette soumission, « ce n'est pas seulement par crainte » que le Saint-Esprit l'exige des fidèles, mais *par conscience* (2). Remarquons encore qu'au temps où les Apôtres faisaient aux chrétiens un devoir si rigoureux de l'obéissance envers les princes et les autres dépositaires de l'autorité publique, c'étaient de farouches tyrans, usurpateurs les uns sur les autres, persécuteurs cruels de l'Eglise naissante, qui occupaient à Rome le trône impérial. Il n'y a donc point de raisons en vertu desquelles les fidèles puissent se soustraire à l'autorité de ceux qui président aux destinées de l'Etat. A l'obéissance doivent se joindre les marques extérieures de l'honneur et du respect. « Honorez le roi, » dit saint Pierre (3), parce qu'il est le ministre de Dieu, » ajoute l'apôtre saint Paul (4). Ces deux mots en disent plus que de longues dissertations, sur le respect si oublié de nos jours que l'on doit aux puissances.

(1) 1^{re} Epît. 2. 13. (2) Rom. 13. 5. (3) 1^{re} Epît. 2. 7. Regem honorificate. (4) Rom. 13. Dei enim minister est.

Le même Apôtre veut aussi « qu'on fasse des prières pour » les princes, et pour tous ceux qui sont élevés en dignité (5), » afin que nous menions une vie paisible et tranquille. » Ces prières que l'Eglise adresse à Dieu pour les princes, appartiennent à ceux qui sont actuellement en possession de l'autorité souveraine. Si quelque commotion populaire transfère le sceptre d'une famille dans une autre, c'est au prince nouvellement assis sur le trône que sont dues les prières publiques, à l'exclusion du prince dépossédé, qui en perd le droit avec la couronne. L'Eglise, sans entrer dans aucune considération politique, ne le regarde plus que comme un simple particulier, pour lequel elle prie comme pour ses autres enfants.

Entre plusieurs exemples qui viennent à l'appui de cette doctrine, j'en choisis un qui porte avec lui le sceau de l'autorité divine. Lorsque Jérusalem tomba sous le joug de Nabuchodonosor, roi de Babylone, ce prince emmena captifs Joachim, roi de Juda, tous les grands du royaume et une partie du peuple. Il mit à la place de Joachim Sédécias, son oncle, qu'il laissa avec le vain titre de roi d'un pays, dont il se réserva la souveraineté. Or, au nombre des exilés, se trouvait le prophète Baruch, disciple de Jérémie. Ce saint homme, plein de l'Esprit de Dieu, écrivit à ses frères restés à Jérusalem, une lettre, dont il fit d'abord la lecture en présence du roi de Juda et de tous ceux de la nation qui avaient été transférés à Babylone. Entre autres recommandations importantes, il leur disait (2) : « Priez pour la vie de Nabuchodonosor et pour la vie » de Balthasar son fils, afin que leurs jours sur la terre soient » comme les jours du ciel, » c'est-à-dire longs et sereins. « Demandez au Seigneur qu'il nous accorde de vivre sous » l'empire de Nabuchodonosor et sous l'empire de Balthasar » son fils, de les servir longtemps et de trouver grâce à leurs » yeux. » Soumis aux impénétrables décrets de la Providence,

(1) 1^{re} Epît. à Tim. 2. 2. (2) Baruch, 1. 3 et suiv.

qui avait permis l'abaissement de son pays et sa conquête par des princes étrangers, Baruch les indique seuls comme objets des prières et des sacrifices de ses frères, sans faire aucune mention du prince légitime, parce que Joachim était tenu pour un prince descendu du trône, et que Sédécias lui-même, quoique résidant encore à Jérusalem, n'était plus que le tributaire, et en quelque sorte le lieutenant des rois de Babylone.

SEPTIÈME DISSERTATION.

Devoirs des élèves envers leurs instituteurs, et des serviteurs envers leurs maîtres.

Le quatrième commandement renferme également les devoirs qui incombent aux jeunes gens de l'un et l'autre sexe, envers tous ceux qui, sous une dénomination quelconque, sont chargés de les élever, de les instruire et de les préparer à l'état auquel la Providence les appelle ; il règle aussi les devoirs des serviteurs à l'égard de leurs maîtres.

Il suffit de considérer les peines, les travaux, les privations de tous genres que souffrent et s'imposent ceux qui se dévouent à l'éducation de la jeunesse, pour sentir ce qui leur est dû de respect et de reconnaissance. Dépositaires de l'autorité paternelle, les instituteurs et institutrices tiennent la place que la plupart des parents ne peuvent remplir par eux-mêmes, les uns, par incapacité personnelle, les autres à cause des devoirs de leurs professions, qui ne leur laissent ni la liberté ni le temps nécessaires pour surveiller et instruire leurs enfants. La seule récompense qui corresponde à un tel sacrifice, la seule à laquelle aspirent les maîtres vertueux, est cette docilité que le Saint-Esprit recommande aux jeunes gens dans l'Écriture : « Mon

» fils, dit-il (1), dès votre premier âge, aimez à être instruit, » et vous acquerez une sagesse, qui vous durera jusqu'à vos » derniers jours ; la sagesse n'est amère que pour les indociles.»

Un des grands bienfaits du christianisme est l'abolition de l'esclavage. Partout où l'étendard de la croix a été planté, les esclaves ont recouvré graduellement cette liberté qu'ils tenaient de la nature, et que leur avaient ravie l'orgueil et la violence. Les Apôtres, pleins de confiance dans la grâce du divin Libérateur, qui seule pouvait opérer ce merveilleux changement, ne touchèrent point d'abord à l'ordre établi. Ils se contentèrent de rappeler aux maîtres que, par le baptême, leurs esclaves étaient devenus leurs égaux devant Dieu, parce qu'ils y avaient acquis comme eux, la qualité de frères de Jésus-Christ. C'est ce que représentait saint Paul à Philémon, dans l'épître qu'il lui écrivit en faveur d'Onésime, un de ses esclaves, qu'il avait converti et baptisé (2). Ils montrèrent la même sagesse dans leurs instructions adressées aux esclaves. Loin de les arracher à leurs maîtres, ils les exhortèrent « à demeurer dans l'état où la foi les » avait trouvés (3), » à ne point en porter le joug en murmurant, mais plutôt avec joie, et à se sanctifier dans une vocation, qui n'a rien d'humiliant aux yeux du seul et véritable Seigneur de tous les hommes, de ce Dieu qui ne fait acception (4) d'aucun d'eux, parce qu'il les a tous tirés du même limon et formés également à sa ressemblance.

En triomphant peu à peu de l'esclavage, et en le bannissant des sociétés chrétiennes, la religion a laissé subsister ce que la Providence a elle-même établi parmi les hommes, l'inégalité des conditions et des fortunes. Dans cet ordre de choses, les uns sont appelés à commander, les autres semblent nés pour servir. Mais du moins la liberté personnelle n'est plus compromise. Il y

(1) Ecclésiastiq. 6. 18 et 21. (2) Epît. à Philémon, v. 16. (3) 1 Cor. 7. 21. Unusquisque in quâ vocatione vocatus est, in eâ permaneat. (4) Act. des Apôt. 10. 34.

a des serviteurs volontaires ; il n'y a plus d'esclaves. Chacun reste maître de sa personne, et peut en disposer à son gré. Les services d'un côté, le salaire de l'autre, voilà les seuls liens qui unissent aujourd'hui les serviteurs à leurs maîtres, et les maîtres à leurs serviteurs. Néanmoins ceux qui s'engagent à servir les autres, se constituent par là même dans un état d'infériorité et de dépendance, qui exige d'eux, à titre de devoirs sacrés, le respect, l'obéissance et la fidélité dans le service de ceux qu'ils ont choisis pour maîtres.

1^o Le respect. Saint Paul veut que les serviteurs « regardent » leurs maîtres comme dignes de tout honneur (1). » « Serviteurs, leur dit le prince des Apôtres, soyez soumis *en toute crainte* à vos maîtres. » Or, ils pèchent contre ce précepte, lorsqu'ils méprisent leurs ordres, lorsqu'ils leur répondent grossièrement et insolemment, lorsqu'ils les raillent de leurs défauts, et ce qui est plus criminel encore, lorsqu'ils les révèlent aux autres. Car ils deviennent par là « ces ennemis domestiques, » les plus dangereux de tous, comme parle Jésus-Christ (2).

2^o L'obéissance. A un respect sincère, les serviteurs doivent joindre l'obéissance. « Serviteurs, dit encore l'Apôtre (3), obéissez à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, avec crainte et frayeur, comme à Jésus-Christ même. » S'ils avaient à se plaindre de leur humeur difficile, qu'ils écoutent l'ordre que leur donne saint Pierre (4) d'être soumis à leurs maîtres, « non » pas seulement à ceux qui sont bons et humains, mais même » à ceux qui sont rudes et fâcheux. » Cependant, s'ils en recevaient des ordres contraires aux lois divines, loin d'être tenus de leur obéir, ils devraient être prêts à sacrifier, avec leurs places, leurs plus chers intérêts, plutôt que de donner les

(1) 1^{re} Epît. à Tim. 6. 2. *Servi Dominos suos omni honore dignos arbitrentur.* (2) Saint Matth. 10. 36. (3) Ephès. 6. 5. *Obedite dominis carnalibus... sicut Christo.* (4) 1^{re} Epît. 2. 18. *Subditi estote... non tantum bonis et modestis, sed etiam dyscolis.*

maines à la moindre injustice, ou de favoriser des désordres et des passions, qui seraient beaucoup plus rares dans les maîtres, s'il y avait dans les serviteurs moins de lâche complaisance.

3° La fidélité. La fidélité est le troisième devoir des serviteurs chrétiens. S'ils aiment leurs maîtres, ils les serviront fidèlement, même quand leur absence les laisse sans surveillance et sans contrôle. « Serviteurs, leur dit à ce sujet l'Apôtre saint Paul, ne servez pas seulement vos maîtres (1), » lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes; mais faites de bon cœur la volonté de Dieu. » Ailleurs il recommande à Tite de les avertir « de ne rien détourner du bien de ceux qu'ils servent (2), et de montrer en tout une grande fidélité. » De là l'obligation pour les serviteurs de veiller sans cesse aux intérêts de leurs maîtres, de prendre garde qu'il n'arrive, par leur négligence, ni perte, ni dégât dans la maison; de les prévenir de tout ce qui pourrait être préjudiciable à leur fortune; de se contenter des gages stipulés, sans se permettre à leur détriment aucun gain illicite, même sous le prétexte de la modicité d'un salaire qu'ils jugeraient n'être pas en proportion avec leur travail. Tous les achats dont on les charge, doivent être faites par eux avec la même économie, et au même prix que s'ils achetaient de leurs propres deniers, sans connivence avec l'avidité des marchands, sans retenue ni à leur profit, ni à celui d'un tiers. En agir autrement, serait commettre un vol, dont la réparation entraînerait pour eux une obligation si étroite, que, sans elle, hors le cas d'une extrême indigence, ils ne deviendraient jamais les héritiers de ce divin royaume, « où les ravisseurs et les détenteurs du bien d'autrui n'entreront pas (3). »

(1) Ephés. 6. 6. Non ad oculum servientes, quasi hominibus placentes.

(2) Epit. à Tite, 2. 10. (3) 1 Cor. 6. 10.

HUITIÈME DISSERTATION.

Sur la récompense temporelle attachée à l'observation du quatrième commandement.

De tous les commandements du Décalogue, le quatrième est le seul, auquel Dieu ait attaché en termes exprès une récompense. Ce n'est pas que sa justice n'en tienne une toujours prête pour ceux qui gardent ses autres préceptes. « En accomplissant votre loi, Seigneur, dit le prophète royal (1), on s'assure une grande récompense. » Dieu la promet immense et sans limites à Abraham pour prix de sa soumission (2); et s'il donne à Isaac l'assurance que sa race possèdera un jour la terre de Chanaan, et que toutes les nations seront bénies en lui, il la montre comme le prix de la fidélité, avec laquelle (3) son père a gardé ses préceptes, et observé les lois qu'il lui avait données. Notre-Seigneur lui-même désigne comme la seule voie qui conduise à la vie (4), l'observation des commandements de Dieu.

La raison qu'on peut rendre de la promesse attachée tout particulièrement au quatrième précepte du Décalogue, (*afin que tu vives longtemps sur la terre*), c'est qu'il semble juste qu'une vie longue et heureuse soit donnée aux enfants qui honorent leurs parents, précisément parce qu'ils se montrent reconnaissants du bienfait de la vie, envers ceux de qui ils l'ont reçue. Remarquons que ce serait donner au texte de l'Écriture une fausse interprétation, que de restreindre cette promesse à la seule vie future. Celle-ci y est sans doute incluse,

(1) Ps. 118. 12. In custodiendis illis retributio multa. (2) Gen. 22. 1. (3) Gen. 26. 4 et 5. Et multiplicabo semen tuum sicut stellas cæli, daboque posteris tuis universas regiones has et benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ, eo quod obedierit Abraham voci meæ. (4) Saint Matth. 19. 17.

puisqu'elle est la fin principale de l'observation de la loi. Mais une longue jouissance de la vie présente n'y est pas moins clairement promise, même avec l'assurance d'y être heureux, comme l'enseigne l'Apôtre (1), d'après le Deutéronome. « *Ho-* » *norez votre Père et votre mère, afin que vous soyez heureux* » et que vous viviez longtemps sur la terre (2). » Si l'on en conservait encore quelque doute, il suffit d'entendre ce que dit saint Paul, que la piété est utile à tout : car c'est à elle, ajoute-t-il (3), *que les biens de la vie présente ont été promis* comme ceux de la vie future.

L'on objectera peut-être que la récompense promise au quatrième commandement est une faveur peu considérable, si on lui oppose les bornes si limitées de la vie humaine, aussi bien que les peines et les afflictions qui en font le cortège pendant toute sa durée. Ce sont, j'en conviens, les misères dont elle est remplie qui ont arraché au saint homme Job des plaintes si éloquentes (4); qui ont fait gémir le roi David sur la prolongation de son exil (5); qui ont fait soupirer saint Paul après l'heureux jour de sa délivrance (6). Il faut avouer aussi que la vie est un lourd fardeau pour ceux qui, portant seuls le poids du jour et de la chaleur (7), fournissent, dans les angoisses d'une longue pauvreté, une carrière toujours arrosée de leurs sueurs et souvent de leurs larmes. Quoi qu'il en soit, et quelque positives que puissent être les peines de l'existence, il n'en est pas moins vrai qu'une vie longue est un don précieux de la divine bonté. Elle laisse à ceux que la fragilité humaine a fait tomber, le temps de laver leurs fautes dans le bain salutaire de la pénitence. Elle offre aux justes des occasions sans cesse renaissantes d'enrichir leur couronne par la patience et l'exercice de toutes les vertus. La joie d'une bonne conscience;

(1) Ephes. 6. 3. (2) Deut. 5. 16. *Ut longo vivas tempore et benè sit tibi in terrâ.* (3) Première épît. à Tim. 4. 8. (4) Job. 14. 1. et suiv. (5) Ps. 119. 5. *Ilu mihi, quia incolatus meus prolongatus est.* (6) Rom. 7. 24. (7) Saint Matth. 20. 12.

une santé florissante, fruit ordinaire de la sagesse des jeunes années ; l'affermissement d'une famille que protège jusqu'à la fin la bénédiction paternelle (1) ; une heureuse vieillesse, jouissant de toutes ses facultés morales et intellectuelles, exempte des remords de la conscience et des douleurs d'un corps usé par les excès ; le passage presque inaperçu et sous l'image d'un paisible sommeil, du lieu d'exil au séjour de la véritable patrie : voilà les biens que Dieu promet et donne sur la terre à celui qui s'y est montré respectueux, docile et aimant envers ses père et mère.

Il arrive cependant quelquefois que des hommes, chez qui la piété filiale a brillé de tout son éclat, sont arrachés au monde par une fin soudaine et prématurée. Il semblerait alors que Dieu n'aurait point tenu à leur égard la promesse qu'il a jointe au commandement d'honorer son père et sa mère. Mais la religion en juge autrement que le monde et que notre faible raison. Dieu, aux yeux de qui l'avenir est toujours présent, devant qui l'homme n'est qu'un faible roseau que peut briser le moindre vent de la tentation, se hâte quelquefois d'appeler à lui ces âmes innocentes, dans la crainte que le démon ne les entraîne hors des voies de la vertu. Il les enlève « de peur que la malice ne vienne à les » corrompre, comme s'exprime l'auteur du livre de la Sagesse (2), et qu'elles ne se laissent séduire par les trompeuses frivolités du monde. » Souvent aussi, dans sa miséricorde, il leur épargne, par une mort hâtée, les amères tristesses, que leur feraient ressentir des malheurs domestiques, ou ces calamités générales, dont il se sert pour punir les crimes des nations. Quelquefois en effet la mort du juste est l'avant-coureur des vengeances du ciel. « Il périt, dit le » prophète Isaïe (3), et personne n'y pense dans son cœur. » Les hommes de piété sont retirés de ce monde, parce

(1) Ecclésiastiq. 3. 10. et 11. (2) Sag. 4. 11. (3) Isaïe, 57. 11.

» qu'il n'y a personne qui ait de l'intelligence. » Dieu les enlève, soit pour les délivrer des maux de ce siècle, soit plutôt parce que le monde n'était plus digne d'eux. Ce n'est donc pas leur perte qu'on doit pleurer, mais la privation de leurs exemples et de leurs prières, secours puissant et efficace pour leur frères, dont ils étaient ici-bas les modèles et les intercesseurs devant Dieu.

NEUVIÈME DISSERTATION.

Devoirs des pères et mères envers leurs enfants.

Quoique les termes dans lesquels est conçu le quatrième commandement, ne s'étendent pas au-delà du devoir d'honorer son père et sa mère, et sous ce titre, tous ceux en général qui sont élevés au-dessus des autres, soit dans l'ordre religieux, soit dans l'ordre civil, il est néanmoins hors de doute que Dieu a voulu y joindre implicitement et réciproquement les devoirs des pères et mères et des autres supérieurs à l'égard de leurs inférieurs. Car il est de toute justice de se rendre digne des sentiments qu'on est en droit de trouver chez les autres. De même qu'un bienfait appelle la reconnaissance, de même aussi l'amour, le respect et l'obéissance supposent la vigilance, les soins, l'exercice légitime et modéré de la puissance, dans ceux que la loi divine nous prescrit d'honorer.

Les devoirs des pères et mères envers leurs enfants sont de deux sortes : *temporels* et *spirituels*. Les devoirs ou soins temporels consistent à éloigner d'eux tout ce qui pourrait nuire à leur santé et au développement de leurs forces, et à prévenir les divers accidents d'où résulterait la perte ou le vice d'un de leurs membres ; une simple difformité suffisant quelquefois pour faire le malheur d'une vie toute entière. Les

parents doivent à leurs enfants, pendant leur minorité et quelquefois même au-delà, le logement, la nourriture, les vêtements convenables à leur état, les remèdes dans la maladie, des obsèques décentes après leur mort, et des prières pour le repos de leurs âmes, s'ils meurent après avoir atteint l'âge de raison. Le soin temporel exige encore que les parents assurent à leurs enfants une honnête existence, soit en leur donnant une profession, soit en leur laissant quelque bien après leur mort. Car, comme le remarque saint Paul, « ce » n'est pas aux enfants à amasser des trésors pour leurs » pères, mais aux pères à en amasser pour leurs enfants (1). »

Le soin spirituel consiste principalement dans une éducation solidement chrétienne. C'est la première et la plus importante des obligations que les pères et mères aient à remplir. Elle est la fin que Jésus-Christ s'est proposée en élevant le mariage à la dignité de sacrement. Dans son institution primitive, le mariage était destiné à la propagation de l'espèce humaine, et à être le nœud de la société. Dans les vues du Sauveur, il a reçu pour fin principale de peupler le ciel et de perpétuer sur la terre une société de saints, c'est-à-dire de chrétiens. Ce but serait-il atteint, cette fin si noble aurait-elle son effet, si les pères et mères n'étaient pas, en vertu même du sacrement qu'ils ont reçu, dans l'obligation rigoureuse de former leurs enfants au christianisme, et de les mettre sur la voie du royaume céleste ?

A cet effet, les parents doivent : 1^o Présenter leurs enfants au saint baptême le plus tôt possible après leur naissance, pour ne pas les laisser exposés au danger de mourir sans avoir été régénérés en Jésus-Christ, et d'être par là à jamais privés du bonheur de voir Dieu. 2^o Leur apprendre, dès leurs plus jeunes ans, l'Oraison Dominicale, la Salutation Angé-

(1) 2 Cor. 12. 14. Nec enim debent filii parentibus thesaurizare, sed parentes filijs.

lique, le Symbole des Apôtres, et les leur faire réciter tous les jours. 3° Leur faire connaître et leur rappeler souvent la pensée de la présence de Dieu en tout lieu; c'est le moyen le plus sûr de prévenir une foule de fautes, que les enfants se croient permises, lorsqu'ils sont hors des yeux de leurs parents. 4° Dès qu'on voit luire en eux quelques lueurs de raison, leur inculquer les premiers éléments de la foi, et les disposer, par le développement progressif des grandes vérités qu'elle enseigne, à recevoir avec fruit les instructions plus détaillées qui leur en seront faites, quand on les préparera à leur première communion. 5° Leur apprendre à aimer Dieu, leur Créateur, par dessus toute chose, et à le considérer comme leur premier principe et leur dernière fin. 6° Surveiller leurs démarches, leurs jeux, leurs sorties, leurs fréquentations; exercer sur ces divers points un contrôle, qui, sans être odieux, rende en quelque façon le mal impossible.

Les deux défauts qui se rencontrent le plus fréquemment chez les pères et mères, et contre lesquels viennent se briser l'amour ou l'obéissance des enfants, sont l'excès de sévérité et l'excès d'indulgence. Que la colère n'accompagne jamais les reproches qu'ils leur font, ni les punitions qu'ils leur infligent. C'est le conseil de l'apôtre saint Paul : « Pères, dit-il (1), n'irritez point vos enfants, de peur qu'ils ne tombent dans l'abattement ; » car il serait à craindre qu'ils ne perdissent courage, et que l'effroi des châtimens ou ne les enduret, ou ne les rendit stupides et hébétés. La sévérité, lorsqu'elle excède les bornes, ressemble moins à la disposition d'un père qui corrige, qu'à la vengeance d'un homme qui se croit outragé.

La douceur portée à l'excès n'a pas de moindres inconvénients. Une trop grande indulgence ferme-t-elle les yeux sur les premiers défauts de l'enfance; ceux-ci se changent en

(1) Coloss. 3. 21.

vices. Les enfants en contractent bientôt l'habitude ; nul frein ne les arrête ; une pente rapide les entraîne, et plus tard ils deviennent pour leurs parents, un fléau dont le Ciel se sert pour punir les uns et les autres. C'est ainsi que le grand-prêtre Héli fut la victime de sa molle et aveugle complaisance pour ses deux fils. Leur mort violente et prompte (1) hâta celle du faible vieillard, qui n'avait pas eu le courage de déployer contre leurs désordres, la sévérité, ne lui prescrivaient tout ensemble et l'autorité paternelle et la haute dignité dont il était revêtu.

Mais le vice le plus à craindre dans l'éducation, celui que la corruption des temps et l'affaiblissement de la foi ont rendu presque général, et qui est un véritable renversement de l'ordre, c'est l'attachement criminel que la plupart des pères et mères manifestent au dehors pour les choses de la terre, au mépris de celles du ciel. En vain, l'apôtre saint Paul les invite-t-il à fixer leurs regards et les désirs de leurs cœurs vers le lieu « où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu (2), et à » n'avoir de goût que pour les choses célestes et divines ; » pour eux tout consiste dans le bonheur de la vie présente ; leurs pensées, leurs veilles, leurs travaux ne visent pas au-delà. D'où il suit qu'au lieu de s'occuper à faire de leurs enfants de véritables chrétiens, et de leur apprendre, comme le patriarche Tobie en usait à l'égard de son fils, « qu'on est toujours riche avec la crainte du Seigneur, l'éloignement de tout péché et la pratique des bonnes œuvres (3) ; » au lieu d'imiter la pieuse reine Blanche, plus attentive à prémunir le saint roi Louis contre les ennemis de son âme que contre ceux de sa couronne ; les parents dont je parle ne songent qu'à assurer à ceux qui doivent un jour porter leur nom, de grandes richesses ou de brillantes dignités. « Or, ils com-

(1) 1 Rois 4. 17 et 18. (2) Coloss. 3. 1 et 2. (3) Tobie. 4. 23. *Pauperem quidem vitam gerimus, sed multa bona habebimus, si timuerimus Deum, et recesserimus ab omni peccato, et fecerimus bene.*

» mettent par là un double crime, dit saint Cyprien (1) ; car ils
 » privent leurs enfants de la protection de Dieu, et ils leur appren-
 » nent à aimer plus les biens de ce monde que Jésus-Christ.
 » Ils les laisseraient incomparablement plus riches, dit encore
 » le même saint Docteur, ils leur amasseraient un trésor plus
 » précieux, et ils leur assureraient un meilleur héritage, s'ils
 » s'appliquaient à les enrichir des vertus chrétiennes, dont la
 » pratique les conduirait au ciel. » Qu'ils y réfléchissent donc
 sérieusement. Cet oubli du véritable esprit de l'Evangile, où il
 nous est déclaré que le service de Dieu et le culte des richesses
 sont incompatibles (2), sera la matière d'un jugement rigoureux
 au tribunal suprême, pour les parents qui auront inspiré eux-
 mêmes à leurs enfants, cette coupable préférence des biens du
 temps sur ceux de l'éternité.

Les pères et mères ne parviennent jamais ou presque jamais
 à établir leurs enfants dans l'estime et l'amour de la vertu, s'ils
 n'ont soin de leur en offrir, dans leur personne, un modèle
 qui ne se démente pas. « La manière de vivre d'un père de
 » famille, dit Salvien, devient la règle de vie de tous ceux qui
 » l'entourent (3). » De là, le proverbe : *Tel père, tel fils ; qui
 voit la mère, voit la fille*. Quel respect, en effet, les enfants peu-
 vent-ils concevoir envers la religion, si ses augustes mystères,
 ses dogmes, sa morale sont, devant eux, l'objet d'une critique
 audacieuse, ou d'inconvenantes railleries ? Quel goût ressenti-
 ront-ils pour la pratique des devoirs qu'elle impose, s'ils sont
 chaque jour témoins du mépris ou de l'indifférence de leur
 père pour ses préceptes, même les moins gênants ? Quel em-
 pressement montreront-ils pour assister aux offices de l'église,
 quelle faim éprouveront-ils de la parole divine, quelle estime

(1) Traité des œuvres et de l'aumône. Qui studes terreno magis quam
 cœlesti patrimonio filios tuos commendare, duplex crimen admittis, et
 quod non præparas filiis tuis Dei auxilium, et quod doces patrimonium
 plus amare quam Christum. (2) Saint Matth. 6. 24. (3) Salvien, sur le gou-
 vernement spirituel, liv. 7.

feront-ils des sacrements, si leurs parents n'apparaissent que rarement dans nos temples, s'ils ne vont que de loin en loin entendre les instructions de leurs pasteurs, et si on ne les voit jamais s'agenouiller ni au tribunal de la pénitence ni à la table sainte ?

Les pères et mères se croient quittes de tout, lorsqu'ils ont fait donner à leurs enfants une instruction chrétienne, souvent très-superficielle. Ils ne songent pas que l'exemple frappe bien plus fortement que les leçons même les plus assidues et les plus graves ; et qu'en ne témoignant que de la froideur pour le christianisme, au moment même où ils prétendent faire des chrétiens, ils détruisent d'une main ce qu'ils bâtissent de l'autre.

Et puis, que dire des habitudes que l'on rencontre dans beaucoup de ces familles, d'où est bannie la religion, et avec elle le cortège des vertus ? Quel triste et affligeant tableau ne présentent-elles pas aux yeux des enfants ? des discours licencieux qu'interdisait même un poète païen, par respect, disait-il, pour les jeunes années de l'enfance (1) ; des conversations qui roulent constamment sur des thèmes frivoles, dangereux ou mauvais, ou qui déchirent la réputation du prochain ; les prodigalités du luxe ; l'amour effréné du jeu ; la succession des plaisirs ; les rivalités de l'ambition ; les haines de famille ; quelquefois même les vices les plus grossiers, l'ivrognerie, les emportements de la colère, les jurements, le blasphème, ou de honteux excès : voilà les écueils où viennent infailliblement échouer des principes gravés, pour ainsi dire, sur le sable, et qui manquent de la base du bon exemple. Quelles seront la confusion et la douleur de ces trop coupables pères et mères, lorsqu'ils verront, au grand jour des vengeances, leurs enfants chéris enveloppés avec eux dans la même condamnation, et qu'ils les entendront

(1)

Maxima debetur puero reverentia ; si quid
Turpe paras, ne tu pueri contempseris annos.

JUVÉNAL.

répéter avec l'accent du désespoir les paroles touchantes que saint Cyprien leur met dans la bouche (1) : « Nous sommes perdus par la faute d'autrui ; nos parents ont été nos parricides. »

DIXIÈME DISSERTATION.

Devoirs des princes envers leurs sujets, et des maîtres envers leurs serviteurs.

Nous dirons peu de choses sur les devoirs des Princes à l'égard de leurs sujets. Il existe sur cette matière plusieurs bons ouvrages, que peuvent consulter ceux, que l'Ecriture appelle les Dieux de la terre (2). Nous nous contenterons de leur rappeler les instructions salutaires que leur fait le Saint-Esprit au livre de la Sagesse. Elles montrent bien l'effrayante responsabilité qui pèse sur la tête des Rois. « Ecoutez, leur dit-il (3), et instruisez-vous, vous qui jugez la terre; prêtez l'oreille » vous qui contenez les peuples. Considérez que vous avez reçu » votre puissance du Seigneur et votre domination du Très- » Haut, qui interrogera vos œuvres, et scrutera vos pensées. » Si vous *n'avez pas jugé équitablement* ; si vous *n'avez point gardé la loi de la justice*, si vous *n'avez point marché selon la volonté de Dieu*, il va vous apparaître d'une manière effroyable. Sachez que ceux qui règnent, seront jugés avec une » extrême rigueur ; que les puissants seront puissamment » tourmentés ; et que c'est aux grands que sont réservés les plus » grands supplices. »

Par une erreur déplorable, et malheureusement trop commune, la plupart des riches croient s'être libérés à l'égard de

(1) Tract. de lapsis. Perdidit nos aliena perfidia ; parentes sensimus parricidas. (2) Ps. 81. 6. (3) Sag. 6. 4.

ceux qui les servent, lorsqu'en retour des services qu'ils en reçoivent, ils joignent au salaire convenu quelques-uns de ces bons procédés que l'humanité seule réclamerait. Du reste, à l'exception de ce qui concerne leurs intérêts propres, l'exactitude du service et la tranquillité de leur intérieur, que leurs gens soient réglés dans leurs mœurs, exempts de certains vices qui n'excluent pas directement la probité, instruits dans la religion, fidèles à en observer les pratiques, c'est ce dont ils ne se mettent nullement en peine. C'est-à-dire que le salut éternel de leurs domestiques est à leurs yeux une affaire qui ne les regarde en rien, et qui ne réclame aucunement leur sollicitude. On n'est pas étonné de rencontrer une pareille insouciance chez des hommes, qui, pour leur propre compte, vivent sans règle, et sans prévoyance d'une vie future. Mais que des personnes qui font profession particulière de piété, tombent dans le même défaut, sous le vain prétexte qu'il suffit de donner à sa maison le bon exemple, et que la contrainte a le danger de faire des hypocrites ; si ce n'est pas l'effet d'une mollesse, qui redoute la peine des réprimandes et de la surveillance, c'est tout au moins une fâcheuse illusion, qu'il est de notre devoir de combattre, parce qu'elle se trouve chez un grand nombre de chefs de famille.

Cette manière d'agir est d'abord en opposition « avec l'ordre » que Dieu donne à chacun, par la bouche de l'Ecclésiastique (1), d'avoir soin de son prochain ; » et si l'on croit que cette règle générale ne s'applique pas à l'objet que nous traitons, que l'on écoute ce qu'en pensait saint Paul : « Si » quelqu'un, dit ce grand Apôtre, n'a pas soin des siens, et » particulièrement de ceux de sa maison, il a renoncé à la foi, » et il est pire qu'un infidèle (2). » N'est-ce pas en effet renoncer

(1) Ecclésiastiq. 17. (2) Première Epit. à Tim. 5. 8. Si quis autem suorum, et maximè domesticorum, curam non habet, fidem negavit, et est infideli deterior.

à la foi, que de la regarder dans les autres comme une chose vile ou indifférente ? N'est-ce pas pécher grièvement contre cette vertu, que de la voir froidement s'éteindre dans des hommes qui font partie de la famille, et qui usent à notre service tout le temps de la vie présente ? N'est-ce pas être pire que les païens eux-mêmes, qui forçaient leurs esclaves, au dire des historiens, à prendre part aux fêtes qui se célébraient en l'honneur de leurs Dieux ?

« Les maîtres, dit saint Augustin (1), sont comme des » évêques au-dedans de leurs maisons ; » et ils doivent, en cette qualité, exercer une sorte de magistrature religieuse sur leurs domestiques, en pourvoyant à tous leurs besoins spirituels. Ils sont par conséquent obligés, 1° à les instruire eux-mêmes, ou à les faire instruire des vérités chrétiennes, des devoirs de la religion et des obligations spéciales de leur état ; 2° à les envoyer aux instructions de l'Eglise, à la messe les jours où elle est de précepte, et, de temps en temps au moins, aux autres offices des paroisses ; 3° à exiger d'eux qu'ils s'approchent, pour le moins à Pâques, du tribunal de la Pénitence, et qu'ils gardent fidèlement les commandements de Dieu et de l'Eglise ; 4° en cas de maladie, à leur procurer de bonne heure les secours et les consolations de la religion ; 5° à veiller à ce qu'ils ne fréquentent ni les cabarets, ni les maisons de jeu, ni les danses, ni les sociétés dangereuses, et à ce qu'ils ne soient point, les uns pour les autres, une occasion de chute et de péché. Loin de les obliger à vivre dans le célibat pour s'assurer leur assiduité et leur affection tout entière, il convient de favoriser leurs mariages, lorsqu'il y a de part et d'autre une conduite régulière et l'amour du travail. D'abord leurs mœurs en seront meilleures ; puis, devenus à leur tour pères de famille, ils trouveront, dans la nécessité de sustenter leurs femmes et leurs enfants, un

(1) 94^e Disc.

nouveau stimulant à leur activité. Leur zèle s'augmentera en raison de l'intérêt toujours croissant pour eux de conserver les places desquelles dépend leur existence, et de mériter pour leur famille la bienveillance et la protection de leurs maîtres.

Les maîtres doivent également certains soins temporels à leurs serviteurs, dont ils deviennent les pères adoptifs, dès le moment où ils leur ouvrent l'entrée de leurs maisons. Ils sont donc obligés d'avoir pour eux des sentiments de bonté et d'affection paternelle. Ils doivent adoucir, autant qu'il est en eux, le malheur d'une condition qui, par la volonté et l'ordre de Dieu lui-même, les a fait descendre de l'égalité naturelle dans un rang inférieur. Lorsqu'ils sont fidèles et zélés dans leur service, il faut, dit l'Écriture (1), « les traiter comme des » frères, » en évitant néanmoins cette familiarité, qui provoque au manque de respect, et dont abusent facilement les hommes privés d'éducation. Les maîtres sont tenus aussi de fournir à leurs domestiques au moins les choses nécessaires à la vie, et de leur payer leurs gages avec cette exactitude qu'exige le Saint-Esprit (2), lorsqu'il défend de les garder jusqu'au lendemain matin de l'échéance.

C'est encore un devoir sacré de les soigner pendant leurs maladies, sans permettre, si l'on est assez riche pour agir autrement, qu'ils soient transférés dans les hôpitaux. L'exemple du Centenier de l'Évangile, qui avait fait tant de sacrifices pour rendre la santé à son serviteur malade, et dont il était venu (3) implorer la guérison aux pieds de Jésus-Christ, doit confondre ces maîtres avarés et hautains, qui regardent comme une action indigne de leur rang et de leur qualité, de prendre tant de peine pour ceux qu'ils appellent, dans leur fierté, des valets.

Il convient encore à des maîtres chrétiens de ne point laisser manquer du nécessaire leurs serviteurs, lorsqu'après avoir

(1) Ecclésiast. 33. 31. (2) Lévitique. 19. 13. (3) Saint Matth. 8. 5 et suiv.

vieilli à leur service, et être arrivés à l'âge où tous les genres d'infirmités se font sentir, ils deviennent incapables de remplir leurs fonctions. Les délaisser dans ce misérable état, et les voir sans pitié, sous les haillons de l'indigence, solliciter la commisération publique, est la marque d'un cœur dur et étranger à tous les sentiments honorables. Est-ce aimer son prochain à l'égal de soi-même, et lui désirer le même bien qu'à soi, de refuser une juste récompense à de longs et pénibles services? N'est-ce pas plutôt le comble de l'inhumanité, et un mépris formel de l'avertissement que donne Jésus-Christ, « qu'on se servira envers nous de la même » mesure, dont nous nous serons servi envers les autres (1)? »

(1) Saint Luc, 6. 38.



CHAPITRE SIXIÈME.

Cinquième commandement. — VOUS NE TUEREZ POINT.

AUTREMENT :

Homicide point ne seras,
De fait, ni volontairement.

PREMIÈRE DISSERTATION.

Punition de l'homicide dès l'origine du monde. Sages dispositions de Dieu pour détourner l'homme de l'effusion du sang. Etendue du sens renfermé dans ces termes : Vous ne tuerez point. Deux espèces d'homicide.

Le premier et le plus horrible malheur qui vint frapper Adam et Eve après leur bannissement du paradis terrestre, celui qui leur fit verser les larmes les plus amères, en même temps qu'il jeta l'épouvante dans leur âme, fut la mort violente d'un de leurs fils, assassiné par un frère méchant et jaloux. Dieu fit connaître dès lors toute la gravité de cet énorme forfait. Après avoir condamné Caïn à traîner une vie errante et vagabonde, il plaça sur son front un signe, qui, en découvrant le trouble et les agitations de sa conscience, faisait du meurtrier un objet d'horreur et d'effroi. Longtemps après, Lamech, un de ses descendants, déjà coupable d'avoir violé par la polygamie les saintes lois du mariage, y ayant ajouté un double assassinat (1), Dieu en tira une vengeance

(1) Gen. 4. 24.

plus terrible encore, et d'autant mieux méritée que le châtiment de l'aïeul n'avait point arrêté la main du petit-fils.

Dieu, qui avait prévu que l'effroyable catastrophe du déluge ne produirait qu'une impression passagère sur l'homme, « parce que son cœur et toutes ses pensées sont portés au » mal dès sa jeunesse (1), » défendit à Noé et à ses enfants, au sortir de l'arche (2), « de manger le sang mêlé avec la chair » des bêtes, » dont il leur permettait de se nourrir ; défense qui n'avait d'autre but que de leur inspirer une plus grande horreur de l'effusion du sang. Il y joignit la menace « de rede- » mander la vie de l'homme à la main de l'homme et à la » main de son frère qui l'aurait tué ; » et d'étendre cette vengeance sur les animaux même, qui répandraient le sang de l'homme ; « parce que l'homme, ajoute-t-il, a été fait à » l'image de Dieu. »

L'homicide est assurément un des plus affreux crimes qui puissent se commettre, une des extrêmes limites auxquelles la perversité de l'homme puisse atteindre. Aussi n'en est-il point qui excite plus d'horreur, ni qui imprime une tache plus infamante, ni que la justice humaine punisse plus sévèrement. En promulguant le cinquième commandement, Dieu n'a fait que rappeler aux hommes, qu'étant l'auteur et le maître de leur vie, il s'est gardé à lui seul le droit de la leur ôter. « Considérez, dit-il dans le Deutéronome (3), que » je suis le Dieu unique, qu'il n'y en a point d'autre que » moi ; » et pour prouver son incommunicable pouvoir, il ajoute : « C'est moi qui fais mourir, et c'est moi qui fais » vivre ; c'est moi qui blesse, et c'est moi qui guéris ; et nul » ne peut se soustraire à ma main toute puissante. »

Ces paroles, *Vous ne tuerez point*, ne s'appliquent pas moins à la vie de l'âme qu'à celle du corps. On peut dire

(1) Gen. 8. 21. Sensus enim et cogitatio humani cordis in malum prona sunt ab adolescentiâ suâ. (2) Gen. 9. 5 et 6. (3) Deut. 32. 39.

même qu'elles défendent beaucoup plus ce qui blesse la première que ce qui nuit à la seconde, à cause de l'excellence et de la supériorité de l'âme sur le corps. Par l'homicide du corps en effet, celui-ci perd une vie renfermée dans des bornes étroites, et qui lui sera rendue au dernier jour. Par l'homicide de l'âme, qu'on nomme *le scandale*, et dont je parlerai plus loin, on expose celle-ci à la mort éternelle, qui sera également le partage du corps à la résurrection.

Pour bien comprendre l'étendue du cinquième précepte, il faut avoir recours au développement qu'en donne Jésus-Christ, souverain interprète des volontés de son Père. Dans le Sermon sur la montagne, qui contient tout ce que la morale évangélique a de plus parfait, le Sauveur, pour démontrer en quoi consiste cette abondance de justice, qui manquait aux Scribes et aux Pharisiens pour entrer dans le royaume des cieux, leur cite comme exemple le cinquième commandement. « Vous avez » appris, leur dit-il (1), qu'il a été défendu aux anciens de » tuer, et que quiconque tuera, méritera d'être condamné par » le *jugement*. Et moi, je vous dis que quiconque se mettra en » colère contre son frère, sera condamné par le *jugement* ; » que celui qui dira à son frère, *Raca*, sera condamné par le » *conseil* ; et que celui qui lui dira : Vous êtes un insensé, sera » condamné à la *géhenne du feu*. » Trois sortes de tribunaux sont indiqués ici : le *jugement* ; ainsi se nommait l'assemblée des juges, où l'accusé était entendu dans sa défense ; le *conseil*, où l'on prononçait la sentence, et où l'on délibérait sur le genre de supplice ; la *Géhenne*, où la condamnation était certaine, et le supplice déterminé.

Voici de quelle manière saint Augustin explique ce passage : « Cette gradation de tribunaux, dit-il (2), en marque une dans » les fautes commises contre le prochain. Se fâcher contre son

(1) Saint Matth. 5. 21 et 22. (2) Du sermon sur la montag. Livre 1, chap. 9.

» frère, sans que rien manifeste le ressentiment comprimé
» dans le cœur, est une faute qui peut s'excuser devant les
» juges du premier tribunal, comme échappée à un premier
» mouvement dont on n'est pas le maître. Faire éclater sa
» colère au dehors par une de ces paroles vagues et insi-
» gnifiantes, mais qui annoncent déjà le désordre de l'âme, et
» qui vont frapper celui auquel elles s'adressent; c'est donner
» à la faute une gravité qui autorise les juges à faire l'appli-
» cation d'une peine plus ou moins grande. Enfin, injurier
» le prochain jusqu'à lui reprocher méchamment ses plus hu-
» miliants défauts et ses torts les plus graves, c'est attirer sur
» soi quelque'un des châtimens que la loi prononce contre les
» délits prévenus et fixés par elle. » Quoique le meurtre soit
par lui-même un péché incomparablement plus énorme que
l'injure, il n'est appelé ici qu'au tribunal du *jugement*, tandis
que la colère accompagnée d'outrages est menacée des der-
niers supplices. C'est que Jésus-Christ, loin d'être venu pour
changer la loi, comme les Pharisiens lui en faisaient le repro-
che (1), la rendait plus parfaite en déclarant, que pour n'être
point condamné au tribunal de la justice divine, il faut non-
seulement conserver ses mains pures du sang de ses frères,
mais même réprimer les mouvements de la colère, mettre un
frein à sa langue, éviter les voies de fait, les rixes, les querelles,
les injures, les outrages, les railleries blessantes, toutes choses
qui sont des espèces d'homicides commencés, parce qu'elles
peuvent conduire à l'homicide lui-même. D'où il résulte que,
dans la pensée de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le cinquième
commandement non-seulement renferme la défense de tuer,
mais qu'il nous impose encore l'obligation d'avoir pour nos
ennemis une grande charité, de vivre en paix avec tous nos
frères, et de supporter patiemment leurs défauts.

(1) Saint Matth. 5. 17.

DEUXIÈME DISSERTATION.

Limites du précepte divin sur cette grave matière. On ne pèche pas contre le cinquième commandement, lorsqu'on ôte la vie à ses semblables, soit par l'ordre de Dieu clairement manifesté, soit dans l'intérêt de la société, si l'on suit les règles des lois et de la justice, soit à la guerre, ou pour défendre sa propre vie contre la violence d'un injuste agresseur. L'avortement procuré à dessein est un véritable homicide.

Quoique Dieu ait interdit l'effusion du sang en général, sans distinction, ni exception, *Vous ne tuerez point*, il est cependant différentes manières de le répandre, lesquelles ne portent certainement aucune atteinte au précepte divin.

1^o Et d'abord cette défense ne regarde point la vie des animaux. Dieu en donnant aux hommes l'autorisation de s'en nourrir (1), leur permet par là même de les mettre à mort. « Ce » précepte, dit saint Augustin, ne doit pas s'entendre des bêtes, » parce qu'elles sont privées de raison, qu'elles ne participent » en rien à notre nature, et que, par une disposition très juste » et très bienfaisante du Créateur, leur vie et leur mort sont » également pour notre usage (2). »

2^o Il est permis de faire mourir les hommes, quand le Maître absolu de la vie et de la mort le prescrit lui-même. Celui qui tue en cette rencontre doit être considéré, selon la pensée du même saint Docteur, « comme une épée entre les » mains de Dieu (3). » Lorsque, à la voix de Moïse, les Lévites lavèrent dans le sang l'outrage que venait de faire à la Majesté divine l'adoration du veau d'or, loin de s'être rendus coupables

(1) Gen. 9. 3. Et omne quod movetur et vivit, erit vobis in cibum. (2) Saint Aug. de la cité de Dieu, liv. 1, chap. 20. Nec de animantibus intelliguntur, quia nullâ nobis ratione sociantur, quam non eis datum est nobiscum habere communem; uadè justissimâ ordinatione Creatoris, et vita et mors eorum-nostri subditur usibus. (3) Ibid. chap. 10.

d'homicide, ils méritèrent cet éloge qui leur fut donné par le conducteur d'Israël : « Vous avez aujourd'hui consacré vos » mains au Seigneur (1), en tuant chacun votre fils et votre » frère; et la bénédiction de Dieu vous est donnée. » Si le Seigneur n'en avait pas révoqué l'ordre, l'immolation d'Isaac aurait ensanglanté le bras d'Abraham, sans souiller son âme, puisque son obéissance fut récompensée à l'heure même par la promesse (2), « que toutes les nations de la terre seraient » bénies en celui qui sortirait de sa race. »

3° L'exception s'applique également aux magistrats, dépositaires de l'autorité publique. Obligés par leur charge de veiller à la sûreté de tous, lorsqu'ils condamnent à mort un criminel conformément aux règles de la justice et aux lois du pays, loin de violer le précepte divin, ils s'en montrent les zélés et fidèles observateurs. Car ils arrêtent et préviennent même, par la terreur des peines, les meurtres qu'il interdit, et ils protègent la vie des gens de bien contre les audacieuses entreprises des méchants. David, armé du glaive que lui donnait la souveraine puissance, « s'en servait dès le matin, dit- » il (3), *pour exterminer* les pécheurs, et pour bannir de la » ville du Seigneur tous les ouvriers d'iniquité. »

4° On ne peut pas non plus accuser d'homicide les gens de guerre, qui, dans une bataille, blessent ou tuent les ennemis, non par haine et par cruauté, mais dans le seul motif de servir la patrie, et de soutenir la gloire de ses armes. L'Écriture sainte donne, à diverses reprises, les plus superbes éloges aux guerriers d'Israël, et spécialement aux vaillants Machabées, qui se signalèrent par la défaite et la mort des ennemis du peuple juif. C'est aux princes à examiner si les guerres qu'ils entreprennent sont basées sur le droit et la justice. Car le sang

(1) Ex. 32. 29. Consecrâstis manus vestras hodiè Domino, unusquisque in filio et in fratre suo. (2) Gen. 22. 18. (3) Ps. 100. 10. In matutino interficiebam omnes peccatores terræ.

qu'ils feraient verser pour une cause injuste ou par des vues d'orgueil et d'ambition, retomberait sur leurs têtes.

5° Celui-là est encore exempt de toute faute qui, sans aucune espèce de prévision ni de préméditation, a le malheur de tuer involontairement quelqu'un de ses semblables. L'Écriture-sainte elle-même excuse ces homicides accidentels. « Si quelqu'un a frappé son prochain par mégarde, dit-elle, » et sans avoir contre lui aucune haine; si, par exemple, » il s'en était allé avec lui simplement en une forêt pour » y couper du bois, et que le fer de sa hache, lorsqu'il en » voulait couper un arbre, se soit échappé de ses mains, et » que sortant du manche où il était fixé, il soit venu frapper » son ami et l'ait tué; le meurtrier se retirera dans l'une des » trois villes de refuge, *et sa vie sera en sûreté.* » Un accident fortuit et qui ne dépend en aucune façon de notre volonté, ne peut nous être imputable devant Dieu.

6° Enfin, celui-là n'est pas coupable d'homicide, qui, dans un guet-apens, se voit obligé pour défendre sa propre vie, de ravir celle d'un injuste agresseur.

A l'exception des cas ci-dessus énoncés, tous les autres meurtres sont strictement défendus par le cinquième commandement. Défense tellement sévère et générale, que rien ne peut en justifier l'infraction, ni l'élévation du rang dans celui qui commet le crime, ni l'infériorité ou la basse condition de celui sur lequel il s'accomplit, ni aucun des moyens connus ou cachés qui peuvent y conduire. *Vous ne tuerez point.* Ce précepte enlève le droit de vie et de mort d'autorité privée et sans le concours des lois, aux princes sur leurs sujets, aux maîtres sur leurs serviteurs, aux pères et mères sur leurs enfants. Il ne laisse pas même la faculté d'abrégier les jours d'un malade dont la guérison serait désespérée, ni de ceux qui en proie à d'horribles souffrances, demanderaient eux-mêmes qu'on leur donne la mort. Nos Livres saints nous montrent ce genre de meurtre sévèrement puni. David, ce

prince si zélé pour le maintien des lois divines, fit en effet tuer l'Amalécite (1), qui vint lui annoncer que, par compassion pour l'infortuné Saül, qu'il avait trouvé expirant, et sur ses vives instances, il lui avait arraché un reste de vie qu'il ne pouvait conserver que quelques heures de plus et au milieu des plus cruelles douleurs.

Il faut conclure de là, que les homicides qui arrivent par suite d'une rixe violente, ou d'une grave imprudence ou de l'ignorance des devoirs de sa profession, ne laissent pas sans crime ceux qui les commettent, quand même l'événement n'eût été que vaguement prévu par ses auteurs.

Il est encore un acte, évidemment compris dans la défense du cinquième commandement; c'est l'avortement volontaire. Quels que soient sur ce point les systèmes et les opinions de la science matérialiste, la raison et la foi n'ont jamais hésité à ranger cette action parmi les crimes, et à la regarder comme un véritable homicide. La crainte du déshonneur ou de quelque autre dommage ne peut aucunement la justifier ni l'excuser. Le déshonneur est la suite naturelle et le juste paiement d'une conduite coupable; il faut donc l'accepter avec résignation, et travailler à se réhabiliter devant Dieu par le repentir, devant les hommes par une vie désormais irréprochable.

TROISIÈME DISSERTATION.

SUR LE SUICIDE.

Le cinquième commandement ne se borne pas à sauvegarder la vie de nos semblables. Il met la nôtre elle-même à l'abri de nos propres fureurs. Personne n'a le droit d'attenter à ses jours, et il n'est aucun cas où il nous soit permis

1) 2 Rois, 1. 15.

de disposer arbitrairement de notre vie. Le maître qui nous l'a donnée à gardé pour lui seul le droit de nous la reprendre. C'est pour cette raison que ce précepte est conçu en termes généraux, sans application ni exception. Il n'y est pas dit : *Vous ne tuerez pas votre prochain* ; mais, *vous ne tuerez point*, pour nous faire comprendre que notre propre vie ne nous appartient pas plus que celle des autres.

Le suicide est donc un de ces grands crimes, contre lesquels s'élèvent de concert la nature, la raison et la foi. La nature, qui a gravé au fond de nos entrailles une profonde horreur de la mort et le plus vif instinct de la conservation. La raison, qui nous montre qu'il est juste et dans l'ordre, de nous soumettre sans réserve aux volontés de Dieu et aux dispositions de sa divine providence, et d'attendre qu'elle nous relève et nous rappelle elle-même du poste où elle nous a placés en naissant. La foi, enfin, qui ne distingue des autres cette sorte d'homicide, que pour la condamner avec plus d'énergie.

Le suicide fut réprouvé par les païens eux-mêmes. Leur mythologie fabuleuse, qui laissait entrevoir à travers tant d'erreurs les grands principes de la loi naturelle, plaçait, selon Virgile, dans la première division des enfers, « les malheureux, » qui dégoûtés d'une lumière importune, avaient chassé leurs » âmes de leurs corps (1). En vain, ajoute le poète, témoi- » gnaient-ils le vœu le plus ardent de retourner sur la terre, » pour y expier leur crime dans les angoisses de la pauvreté » et les plus rudes travaux. » Le destin avait mis entre eux et la vie une infranchissable barrière. Qu'aurait dit le chantre d'Enée, si, sous l'empire du christianisme, au milieu des lumières de la révélation, il eut entendu un émule de sa gloire

(1) *Enéide*. Livre 6.

Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi lethum
 Insontes peperère manu, lucemque perosi
 Projecère animas. Quàm vellent æthere in alto
 Nunc et pauperiem, et duros perferre labores !
 Fata obstant....

littéraire, présenter aux disciples d'un Dieu patient et obéissant jusqu'à la mort de la croix (1), la perte des biens terrestres comme un malheur qu'on ne doit point supporter, « la vie comme un opprobre et le suicide comme un devoir ? »

« Plusieurs de ceux qui se sont donné la mort, dit saint » Augustin (2), passeront peut-être, aux yeux du vulgaire, » pour des hommes courageux. Mais ce prétendu courage, si » l'on consulte la raison, n'est, à le bien prendre, qu'une » faiblesse réelle. » Il y a bien plus de force et de grandeur d'âme en effet à endurer qu'à fuir une vie misérable, et à supporter noblement la mauvaise fortune qu'à lui donner un terme par une mort volontaire. Le soldat qui déserte son poste ou son drapeau en présence de l'ennemi, à la veille d'une bataille, et l'homme qui déserte la vie en présence de l'adversité, parce qu'il ne se sent pas le cœur de l'attendre de pied ferme, sont l'un et l'autre coupables d'une grande lâcheté. « Le » suicide, selon Lactance (3), est une atteinte directe au do- » maine de Dieu. Nous ne sommes pas venus en ce monde » par notre propre volonté, dit ce Père, nous ne devons en » sortir que par l'ordre de celui qui nous y a placés. » Le même saint Docteur n'hésite pas à affirmer que ce crime est plus grand que l'attentat commis contre la vie de son semblable. Car, outre que rien ne nous touche de si près que nous-mêmes, c'est qu'en tuant un autre, on ne fait périr, directement du moins, que le corps de celui qu'on tue; tandis qu'en se donnant la mort à soi-même, on se tue corps et âme. On périt par un crime dont on n'a pas le temps de se repentir.

Nous lisons, il est vrai, dans l'histoire ecclésiastique, que plusieurs saints martyrs se sont donné la mort, dans la crainte d'être vaincus par les tortures ou plutôt de succomber aux sé-

(1) Philip. 2. 8. (2) Cité de Dieu, livr 1, chap. 22. *Quamquam si rationem diligentius consulas, non animi magnitudo... sed mens infirma deprehenditur.* (3) Liv. 3 des Institutions divines, chap. 18.

ductions par lesquelles on cherchait à ébranler leur vertu. Ainsi, on a vu des vierges chrétiennes se jeter volontairement dans les flammes, soit par défiance d'elles-mêmes, soit pour se dérober au déshonneur qu'elles craignaient mille fois plus que la mort. L'Eglise, en les honorant néanmoins d'un culte public, attribue leur résolution à l'impulsion secrète du Saint-Esprit. Saint Paul en juge ainsi à l'égard de Samson. Il n'aurait point rangé ce juge d'Israël parmi les saints personnages de l'Ancien Testament que leur foi a rendus célèbres, s'il n'eût considéré comme inspiré d'en haut (1) le dessein qu'il conçut et exécuta de s'ensevelir sous les ruines de l'édifice, où se trouvaient assemblés les principaux des Philistins. Dieu lui-même sans doute le poussait à châtier ainsi les blasphèmes de ce peuple. « Or, lorsque Dieu commande, dit saint Augustin, » et qu'il fait connaître clairement sa volonté, qui pourrait » faire un crime de l'obéissance qu'on lui rend (2)? »

« Quoi qu'il en soit, ajoute le saint Docteur (3), ce que nous » affirmons, ce que nous soutenons hautement, c'est que per- » sonne ne doit se donner la mort, ni pour se délivrer des » misères temporelles, de peur de tomber dans les éternelles; » ni pour les péchés d'autrui, de crainte que celui que le » crime d'un autre ne souillait pas, ne commence à être » souillé par son propre crime; ni pour ses fautes passées, » parce qu'au contraire on a besoin de vivre pour les effacer » par la pénitence; ni pour jouir d'une vie meilleure, parce » qu'il n'y a point de meilleure vie après la mort, pour ceux » qui la cherchent dans la destruction volontaire de leur » existence. »

Si des motifs louables en apparence n'empêchent pas le suicide d'être un crime, que dire de ceux qui, victimes d'une

(1) Hébr. 11. 32. (2) Cité de Dieu, liv. 1, chap. 26. *Cùm autem Deus jubet, seque jubere sine ullis ambagibus intimat, quis obedientiam in crimen vocet?* (3) Cité de Dieu, liv. 1, chap. 26.

tristesse immodérée, tranchent le fil de leurs jours pour se décharger d'un fardeau que la grâce leur eût fait supportable, s'ils l'eussent sollicitée par de ferventes prières? Que penser de ceux qui sans attenter directement à leur vie, en abrégant la durée et en usent le principe par leurs excès et leurs débordements?

QUATRIÈME DISSERTATION.

SUR LE DUEL.

Le duel est condamné par la nature, la raison et la religion. Qu'est-ce que le duel? Qu'est-ce qui constitue cette sorte de combat? Efforts constants et loix de l'Eglise et de l'Etat contre le duel. L'esprit d'orgueil et de vengeance en est la source. La soumission aux ordres de Dieu, le pardon des injures, l'amour des ennemis, tels sont les remèdes efficaces de ce préjugé barbare.

Un autre genre de crime, aussi contraire que le suicide au cinquième commandement, et qui ne lui cède pas en énormité, c'est le duel. C'est ainsi que l'on appelle un combat, selon certaines règles, entre deux ou plusieurs personnes. Cette coutume, inconnue dans l'antiquité païenne, doit sa naissance à la barbarie de nos ancêtres, chez qui tout se décidait par la force des armes. En se perpétuant d'âge en âge jusqu'à nos jours, elle semble avoir défié ce progrès des lumières, dont on se targue tant, et qui n'a pu parvenir à l'abattre. En vain les deux puissances, ecclésiastique et civile, se sont-elles armées de leurs foudres, pour exterminer ce monstre sans cesse renaissant. Ni la crainte des peines temporelles, ni ni la terreur des supplices de l'autre vie, rien n'a pu mettre un terme à cette fureur insensée, qui arme l'homme contre l'homme, et en fait l'ennemi le plus cruel de sa propre espèce.

La persistance de ce cruel préjugé, couvert du masque de

l'honneur, ne peut être qu'un artifice de l'esprit de mensonge, qui aveugle les hommes jusqu'à leur faire tirer vanité d'un acte que la nature a en horreur, que la raison réprouve, que proscrivent toutes les lois divines et humaines, et que la religion condamne hautement.

La nature l'a en horreur, comme opposé à l'amour que nous nous devons à nous-mêmes. La raison le réprouve : 1^o parce qu'il usurpe l'autorité publique, seul juge légitime des différends qui divisent les membres de la société ; 2^o parce que, selon l'expression d'un célèbre écrivain (1), elle pense « qu'un préjugé féroce, qui met toutes les vertus à la pointe » de l'épée, n'est propre qu'à faire de braves scélérats, » qui affronteront la mort pour se dispenser d'être honnêtes gens. Les lois divines et humaines le proscrivent, parce qu'il attaque le souverain domaine que Dieu s'est réservé sur la vie de l'homme, et la portion de ce même pouvoir, qu'il a déléguée, pour la sûreté commune, à ses représentants sur la terre, les princes et les magistrats. Enfin, la religion le condamne comme le plus criminel des homicides, parce que les combattants s'y font un jeu cruel et impie de s'arracher mutuellement, sans nécessité, contre l'ordre du ciel, une vie dont il ne leur est pas permis de disposer, et de sacrifier à un faux point d'honneur le salut de leurs âmes, en s'exposant à mourir dans l'acte même du crime.

Mais tel est le caractère des grandes passions, qu'elles mettent comme un bandeau sur les yeux de ceux qu'elles tyrannisent. La nature, la raison, les lois, la religion : rien n'est sacré pour ceux qu'aveugle la fureur du duel. Ils méconnaissent la voix de la nature, en méprisant la vie qu'elle nous ordonne d'aimer. Ils étouffent le cri de la raison, en se faisant juges et vengeurs de leurs propres querelles. Ils méprisent les lois, en s'arrogeant un droit qu'elles ne leur délèguent point.

(1) J.-J. Rousseau.

Enfin, ils foulent aux pieds la religion elle-même, en commettant un crime, qu'elle réproouve à l'égal des plus horribles forfaits.

Pour qu'un combat privé soit considéré comme duel, deux conditions sont absolument nécessaires : la préméditation, et le risque de perdre la vie. La première consiste dans la convention mutuelle, antérieurement faite entre les futurs combattants, de se rencontrer pour se battre, dans tel lieu, à tel jour, avec telles armes. Un combat qui serait la suite immédiate d'une querelle, ou la rencontre fortuite de deux ennemis qui se précipitent l'un sur l'autre, ne constituerait pas le duel proprement dit, quand même il s'ensuivrait des blessures graves ou même mortelles, parce qu'il n'y aurait pas eu de préméditation, ni d'assignation soit du temps soit du lieu. La deuxième condition dépend du choix convenu de certaines armes, telles que l'épée, le pistolet, etc., dont l'usage amène le danger de mort. Ceux qui se battent sans armes, à coups de poing ou à coups de pied par exemple, ne peuvent être regardés comme duellistes, quelle que convention qu'ils aient faite d'ailleurs de se rencontrer et de se battre.

Le saint concile de Trente, jaloux de détruire dans l'univers chrétien cette coutume barbare et diabolique, prononce la peine d'excommunication (1) contre les duellistes, et contre ceux qui prennent part à leur crime par leurs conseils, ou par leur présence en qualité de témoins. Il ordonne de plus, que les corps de ceux qui seraient tués dans le combat, soient privés de la sépulture ecclésiastique.

Si des hommes vains et superficiels, qui voudraient opposer à l'autorité la licence de tout faire impunément, s'élèvent contre la rigueur et la sévérité des décrets de l'Eglise, principalement à l'égard du refus de sépulture ; nous les prions de considérer que la sainte épouse du Christ ne s'écarte point en cela de

(1) Session 25^e de la réformat. chap. 19.

l'esprit de douceur et de charité qui l'anime sans cesse. Elle sait bien que le châtiment exercé sur un cadavre est en pure perte pour l'homme dont il rappelle l'existence. Le but qu'elle se propose, en refusant une place dans les cimetières chrétiens aux restes inanimés de ceux qui ont succombé en duel, est surtout d'inspirer une profonde horreur de ce crime. Elle pense avec raison que la privation des prières et des cérémonies consacrées pour les morts, en jetant sur les familles une sorte de déshonneur, sera pour ses autres enfants une haute leçon, qui les portera à renoncer enfin à cette manie sanglante et détestable.

Le pouvoir temporel a poussé plus loin ses rigueurs. Louis XIV, dans différents édits contre le duel, ordonne qu'en cas de mort sur le champ de bataille, le procès sera fait à la mémoire des combattants, « comme coupables de lèse-majesté » divine et humaine. » Il défend en même temps aux ecclésiastiques de les inhumer en terre sainte. Il veut que si l'un des deux ou tous deux survivent au combat, ils soient également punis de mort, et que les seconds ou témoins subissent la même peine. Quoique la législation actuelle ait été sur ce point notablement modifiée, elle conserve encore néanmoins des pénalités très-sévères contre les duellistes.

Espérons que l'époque n'est pas éloignée, où nous verrons s'éteindre entièrement la fureur des duels, chez une nation surtout qui n'a pas besoin de cette gloriole sanguinaire, pour conserver la réputation de bravoure et de courage qu'elle s'est acquise depuis tant de siècles, par ses innombrables et immortelles victoires sur les ennemis de l'Etat. Mais pourquoi cette conquête sur les préjugés de la barbarie semble-t-elle réservée à la civilisation, tandis qu'elle aurait dû être depuis longtemps le fruit de la semence évangélique ? Ah ! disons-le en gémissant ; c'est que la foi et les mœurs répondent mal, chez beaucoup de chrétiens, au titre sacré qu'ils ont reçu dans le baptême. S'ils se rappelaient qu'au sortir du bain régénérateur,

ils sont devenus les disciples de ce Dieu Sauveur, « qui ne » disputait point (1), dont la voix ne se faisait point entendre » dans les places publiques, qui ne brisait point le roseau » cassé, et n'achevait point d'éteindre la mèche encore fumante, » ils réprimeraient sans peine tous les mouvements de colère et de vengeance, dès qu'ils les sentiraient s'élever dans leurs cœurs. Ils se souviendraient de l'enseignement sublime qui leur a été fait, non par la vaine philosophie des hommes, mais par la Sagesse incréée, que le sacrifice de leurs ressentiments, même les plus fondés en apparence, est aux yeux de Dieu « quelque chose de plus grand que les victimes » et les holocaustes. »

Et qu'on ne s'imagine pas que ce soit ici un simple conseil de perfection. La loi ancienne, moins pure et moins parfaite que la nouvelle, réservait à Dieu seul le droit de punir les outrages des hommes envers leurs semblables. « La vengeance » est à moi, disait le Seigneur par la bouche de Moïse (2), et je » saurai la rendre en son temps. » L'Esprit saint la défend aux particuliers, et il ne permet pas à l'offensé de dire (3) : « Je traiterai cet homme comme il m'a traité; je lui rendrai » d'après ses œuvres. » Mais parce que la vengeance est devenue chez l'homme, depuis le péché d'Adam, une passion impérieuse et presque indomptable, c'est à la religion qu'il faut en demander le frein et le remède. Voici quelques pensées qu'elle présente aux vindicatifs, et qui, bien méditées, feraient sur leur esprit une grande impression.

1° Celui qui se croit blessé par quelque injure, doit bien se persuader que l'homme, dont il voudrait châtier l'insolence, n'a été qu'un instrument entre les mains de Dieu. Ce n'est ni aux Sabéens, ni aux Chaldéens, ni au vent du désert, ni au

(1) Saint Matth. 12. 19 et 20. (2) Dent. 32. 35. *Mea est ultio, et ego retribuam in tempore.* (3) Prov. 24. 29. *Ne dicas : Quomodo fecit mihi, sic faciam ei.*

démon, que Job redemandait ses biens enlevés (1), « Job, cet » homme si droit de cœur, si craignant Dieu et qui fuyait » jusqu'à l'apparence du mal. Le Seigneur, disait-il (2), me » les avait donnés; *il me les a ôtés; il ne m'est arrivé que ce* » *qui lui a plu*; que son nom soit béni. » C'est également à l'ordre de la Providence que Joseph rattachait les mauvais desseins inspirés à ses frères par la jalousie et la haine qu'ils lui portaient (3). C'est dans les mêmes vues que David souffrait sans se plaindre les malédictions que Séméï vomissait contre lui dans ses malheurs. « Si le Seigneur, disait ce prince (4), » a ordonné à Séméï de maudire David, qui osera lui demander » pourquoi il l'a fait ? »

2° Si nous consultons nos vrais intérêts, et si nous aspirons à une gloire solide, nous ne nous laisserons pas vaincre par le ressentiment des injures qui nous sont faites. Il est de *notre intérêt*, d'oublier les offenses d'autrui, puisque c'est le seul moyen de faire descendre du ciel le pardon de nos propres fautes. Ce n'est même qu'à cette condition que nous osons le solliciter de la clémence divine. Ne disons-nous pas à Dieu tous les jours, d'après l'enseignement de Jésus-Christ lui-même : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux » qui nous ont offensés ? » La promesse de nous remettre nos dettes, si nous remettons les siennes au prochain, jointe à l'assurance qu'on se servira envers nous de la même mesure dont nous nous serons servi envers les autres (5), nous fait assez comprendre combien il est utile et nécessaire de faire pour Dieu le sacrifice de nos haines et de nos ressentiments. Il y va de *notre gloire* de savoir oublier et pardonner les injures ; car c'est par la grandeur et générosité de ce noble sentiment que nous nous élevons, autant que peut le permettre notre pauvre nature, jusqu'à cette perfection de notre Père céleste,

(1) Job, 1. (2) Job. 1. 21. (3) Gen. 45. 8. Non vestro consilio, sed Dei voluntate huc missus sum. (4) 2 Rois, 16. 10. (5) Saint Luc 6. 38.

que Jésus-Christ propose comme but à nos constants efforts (1), et que nous nous rendrons dignes d'être appelés les enfants de ce Dieu dont le soleil se lève sur les méchants comme sur les bons, et dont la rosée tombe sur le champ de l'impie comme sur celui du juste (2).

3° Rien n'est plus propre à éteindre en nous la soif de la vengeance, que le spectacle du triste asservissement de l'homme qui se laisse aller à cette funeste passion. Celui qui a le malheur de la nourrir dans son âme, ne connaît plus le repos. Il traîne partout avec lui le trait dont il a été blessé. Il ne voit, il ne respire que le sang; il faut nécessairement qu'il assouvisse sa haine, qu'il rencontre son ennemi, qu'il l'insulte, qu'il le frappe, qu'il fasse tomber sur lui un bras meurtrier; ou s'il ne peut se venger autrement, qu'il ruine son honneur par des calomnies pires que le poignard. Cet horrible péché, tourment de ceux qui le commettent, et qui les mène parfois aux plus grands excès, est proprement le péché du démon; « homicide dès le commencement. » Aussi le Fils de Dieu, Jésus-Christ, notre-Seigneur, connaissant les projets sanguinaires des Pharisiens contre lui, leur disait-il : « Vous » êtes les enfants du diable (3); vous voulez accomplir les » désirs de votre père. »

4° Lorsque le Sauveur du monde tenait aux Juifs ce langage, l'heure n'était pas éloignée où il allait offrir dans sa personne, à l'imitation de tous les chrétiens, cette patience héroïque, dont l'exemple doit éteindre en eux la vengeance, ou la laisser sans excuse. C'est là que les vindicatifs puiseront, comme dans sa source la plus féconde et la plus salutaire, cet esprit de douceur et de charité, qui les élèvera au dessus de tout ressentiment des injures, quelque graves qu'elles leurs paraissent. « Voyez,

(1) Saint Matth. 6. 48. (2) Ibid. ibid. v. 45. (3) Ev. saint Jean, 8. 44. Vos ex patre diabolo estis, et desideria patris vestri vultis facere.

» disait Dieu à Moïse (1), lorsqu'il lui commanda de construire
 » le tabernacle, et faites tout selon le modèle qui vous a été
 » montré sur la montagne. » Puisque ce qui est écrit, l'est
 pour notre instruction (2), appliquons-nous ces paroles à
 nous-mêmes. Il est pour les chrétiens une montagne, qui rap-
 pelle à leur souvenir le modèle le plus parfait de la patience
 et du pardon. C'est sur ce mont sacré du Calvaire que Jésus-
 Christ, traité par son Père comme s'il eut été le péché même,
 quoiqu'il ne connût point le péché (3), et succombant sous le
 poids de la haine de ses ennemis, nous invite et nous presse
 d'oublier les injures par cette touchante prière : « Mon Père ,
 » pardonnez-leur (4). Par ces épines qui meurtrissent mon
 » front, par ces larmes qui tombent de mes yeux, par ce sang
 » qui coule de mes veines, par ces plaies dont je suis tout
 » meurtri, mon Père, accordez-moi la grâce de mes bour-
 » reaux ». Prière plus éloquente, dit l'apôtre saint Paul (5), et
 plus avantageuse que le sang d'Abel, lequel criait vengeance,
 tandis que celui de Jésus crie et prêche le pardon et la misé-
 ricorde.

5^e Les hommes, enclins aux désirs de vengeance, trouveront
 enfin une digue puissante contre les flots de colère qui soulè-
 vent par moment leurs cœurs, dans ces sages et divines pa-
 roles de l'Ecclésiastique : « Souvenez-vous (6), dans toutes vos
 » actions, de votre fin dernière, et vous ne pêcherez jamais ; »
 comme s'il disait : « N'oubliez pas qu'un jour, bientôt peut-
 » être, la mort viendra frapper à votre porte. Vous ne pouvez
 » disconvenir que rien ne vous sera alors plus nécessaire, ni
 » plus désirable que l'indulgence du Juge qui prononcera votre
 » arrêt éternel ; assurez-vous donc à l'avance ce pardon final
 » et décisif, par la pratique de l'amour fraternel. Car la miséri-

(1) Ex. 25. 40. Inspice et fac secundum exemplar, quod tibi in monte
 monstratum est. (2) Rom. 15. 4. (3) 2 Cor. 5. 21. (4) Saint Luc, 23. 34.
 (5) Hébr. 12. 24. (6) Ecclésiastiq. 7. 40.

» corde divine à votre égard se mesurera sur le plus ou le
 » moins de commisération, que vous aurez eue vous-mêmes
 » pour vos semblables. *Dimittite et dimittimini*; « pardon-
 » nez, et on vous pardonnera, » dit Jésus-Christ (1).

CINQUIÈME DISSERTATION.

SUR L'HOMICIDE SPIRITUEL, OU LE SCANDALE.

Qu'est-ce que le scandale? Comment se rend-on coupable de ce péché? Mœurs et usages du monde, source d'un grand nombre de scandales. Combien est grand le crime du scandale. Obligation de réparer le mal causé par le scandale; moyens qu'on doit prendre pour y parvenir.

Le cinquième commandement, nous l'avons déjà dit, ne se borne pas à défendre tout ce qui porte atteinte à la vie du prochain. Il interdit encore tout ce qui peut blesser son âme, et la priver de la vie éternelle. Cette seconde espèce d'homicide se nomme l'homicide spirituel, et plus communément le scandale. Autant l'âme est au-dessus du corps par sa nature, son origine, ses opérations et sa destinée, autant l'homicide de l'âme l'emporte en malice et en énormité sur l'homicide du corps.

Le mot *scandale* signifie proprement une chose contre laquelle on se heurte en marchant, avec le risque d'une chute plus ou moins grave. Pris dans le sens naturel, il exprime les embûches cachées sur les pas d'un homme, dans le dessein de le faire tomber. David se servait de cette expression, pour représenter les pièges que la malice de ses ennemis avait dressés le long de sa route (2). Dans le sens métaphorique, il désigne un obstacle qui se dresse devant quelqu'un. C'est dans ce sens

(1) Saint Luc 6. 37. (2) Ps. 139. 6. Juxta iter scandalum posuerunt mihi.

que l'apôtre saint Pierre a dit (1) : « Que Jésus-Christ est pour les incrédules une pierre de scandale, *« petra scandali*, contre laquelle ils se heurtent, et qui brise leurs efforts. Dans le sens moral, on entend par scandale toute parole ou action qui donne ou peut donner occasion au prochain d'offenser Dieu, et qui cause ainsi la mort à son âme. On se rend coupable de scandale toutes les fois qu'on porte le prochain au péché par de mauvais conseils, de mauvaises sollicitations ou de mauvais exemples ; qu'on cherche à corrompre son cœur par des conversations licencieuses, à pervertir son imagination et à la souiller par des objets obscènes et immodestes, à gâter son esprit par la lecture de livres qui sapent les fondements ou de la foi ou des mœurs ; qu'on tourne en sa présence la vertu en ridicule ; qu'on donne des éloges au vice ; qu'on vante devant lui les douceurs du péché ; qu'on représente la piété comme le partage des simples ; qu'on l'entraîne aux plaisirs et aux divertissements si dangereux du monde, ou, ce qui serait mille fois pire, dans des maisons suspectes ou dans des lieux de débauche. En un mot, on se rend coupable du crime d'homicide spirituel, toutes les fois qu'on ôte ou qu'on cherche à ôter du cœur du prochain, la vérité, l'innocence, la pudeur et les autres vertus, qui sont la vie de l'âme. « Vous devenez homicide, dit » saint Augustin (2), si vous portez au mal votre frère. Afin de » vous en convaincre, écoutez le Psalmiste, qui vous assu- » re (3) que les dents des méchants sont des dards et des flè- » ches, et que leur langue est une épée aiguë, en d'autres » termes, un glaive qui donne la mort. »

Parmi les scandaleux, ceux dont les œuvres causent les plus grands ravages, et précipitent en foule les âmes dans l'enfer, sont : 1^o Les écrivains impies ou licencieux, qui composent des

(1) 1^{re} épît. 2. 8. (2) Eract. 42, in ev. Joannis. Si fratri tuo mala persuades, occidis. Et ut scias quia occidis, audi psalmum : Filii hominum, dentes eorum arma et sagittæ, et lingua eorum machæra acuta. (3) Ps. 56. 6.

ouvrages tendant à détruire la foi ou à corrompre les mœurs ; les imprimeurs qui les mettent au jour ; les libraires ou colporteurs qui les vendent, ceux qui les prêtent aux autres, ou qui leur en conseillent la lecture. 2° Les peintres, les graveurs, les sculpteurs, qui abusent de leur talent pour peindre, graver ou sculpter des objets indécents, ou représenter des scènes contraires à la pudeur. 3° Tous ceux qui se servent de leur autorité pour amener ou contraindre leurs inférieurs à des choses réprouvées par la loi de Dieu, par exemple, au vol, à la débauche, au travail du Dimanche ou à d'autres péchés. 4° Ceux qui donnent aux autres des leçons de libertinage, ou qui ne rougissent pas de s'en faire les entremetteurs et les courtiers, en fournissant aux personnes disposées au mal la matière du crime, comme le prêt d'argent, la location des maisons, le transport des lettres de galanterie et autres infâmes moyens. 5° Ceux qui se vantent du mal qu'ils ont commis et même de celui qu'ils n'ont pas fait, n'eussent-ils d'ailleurs aucun autre mobile qu'une jactance insensée.

Si l'on s'en tenait aux opinions du monde, ici se fermerait la liste des scandales ; car on ne comprend guère là, sous ce nom, que l'éclat de certains vices grossiers, que l'éducation et l'honneur repoussent presque à l'égal de la loi de Dieu. Mais il est de notre devoir de nous élever contre cette limitation, qui prend sa source dans l'ignorance des règles de la vie chrétienne, et de faire voir qu'une foule de dérèglements, autorisés par la coutume et les usages mondains, sont autant de scandales d'autant plus dangereux, qu'ils sont plus approuvés, et plus universels.

Afficher, par exemple, un luxe immodéré ; éblouir les yeux de la multitude par d'excessives dépenses en équipages, en ameublements, en festins, etc., au détriment peut-être de la justice et toujours à celui de la charité ; faire de sa maison non l'asile des bonnes mœurs et l'école des vertus, mais un lieu de réunion pour les oisifs, les parasites et les gens de plaisirs ;

y rassembler tout ce qui captive et amollit les sens : ce sont de vrais scandales, des embûches véritables, où viennent se prendre les personnes encore faibles et chancelantes dans les voies du salut. Car la plupart de ceux qui participent à cette vie de mollesse et de sensualité, y perdent au moins la vigueur de l'âme, le goût de la piété, l'esprit de mortification, et surtout l'habitude de cette sainte violence sans laquelle « il » est impossible de ravir le royaume des cieux (1). »

Que dire de ces modes si peu décentes, de ces parures immodestes, si ordinaires aux femmes de notre époque ? L'Apôtre ne les avait-il pas proscrites d'avance comme de graves abus, lorsqu'il disait avec cette sage discrétion que lui dictait le saint Esprit (2) : « Nous *honorons* davantage, c'est-à-dire nous *cachons* par nos vêtements, les parties de notre corps qui » semblent moins honorables, et nous couvrons avec plus de » soin et d'honnêteté celles qui sont moins honnêtes. C'est Dieu, » ajoute-t-il, qui a mis *un tel ordre* dans tout le corps, qu'on » *honore* davantage ce qui, de soi-même, paraît moins honorable. » N'est-ce point, en quelque sorte, renverser *l'ordre divin* que de paraître en public avec cette licence et cette immodestie de vêtements que nous signalons ? Doit-on se croire exempt de scandale, lorsque, pour plaire et attirer les regards, on recherche si avidement l'éclat, la nouveauté, la richesse des parures ? Saint Paul n'ordonne-t-il pas que les femmes soient » vêtues honnêtement (3) ; qu'elles se parent d'une manière » modeste et chaste, non avec des cheveux frisés, ni des ornements d'or, ni des perles, ni de riches habits ? » « Quelle » honte, dit saint Jérôme, pour des chrétiens, (4) de les voir

(1) Saint Matth. 11. 12. (2) 1. Cor. 12. 23 et 24. Et quæ putamus ignobiliora membra esse corporis, his honorem abundantiorum circumdamus ; et quæ inhonesta sunt nostra, abundantiorum honestatem habent. (3) 1^{re} épît. à Tim. 2. 9. Similiter et mulieres in habitu ornato, cum verecundiâ et sobrietate ornantes se, et non in tortis crinibus, aut auro aut margaritis, vel veste pretiosâ. (4) Saint Jér. sur le chap. 1 du prophète sophonie.

» consacrer des heures entières à soigner leur chevelure, à se
 » parfumer d'essences, et à se couvrir d'habits somptueux !
 » Si ce luxe des vêtements était une chose permise, l'Évangile
 » aurait-il reproché au mauvais riche d'avoir été vêtu de
 » pourpre et de lin (1) ? » « Pourquoi, dit Tertullien, s'adres-
 » sant aux dames chrétiennes de Rome, pourquoi devenir un
 » péril pour vos frères ? Pourquoi chercher à faire naître dans
 » leurs cœurs des flammes criminelles ? Pourquoi charger votre
 » front de parures étudiées et votre corps d'ornements, sachant
 » que vous êtes aux autres, par ces immodesties, *une occasion de*
mort (2) ? »

Pour concevoir une juste idée de la malice du scandale, et de l'effrayante responsabilité qu'il fait peser sur ses auteurs, qu'on écoute l'arrêt de condamnation porté contre lui dans l'Évangile. « Si quelqu'un scandalise un de ces petits qui
 » croient en moi, dit Jésus-Christ, *il vaudrait mieux pour lui*
 » qu'on lui pendît au cou une meule de moulin, et qu'on le
 » jetât au fond de la mer (3). » Ces mots *il vaudrait mieux*, font bien ressortir l'énormité du péché de scandale, puisqu'ils nous montrent les plus cruels supplices de la justice humaine comme beaucoup en dessous des châtiments que la Justice divine réserve aux scandaleux. « *Malheur au monde*, ajoute le
 » Sauveur, à cause de ses scandales. Il est nécessaire à la vé-
 » rité qu'il y ait des scandales, » la corruption des hommes les rend inévitables ; « mais *malheur à celui* par qui le scandale
 » arrive. » Ne faut-il pas que le scandale soit une chose horrible, pour que Notre-Seigneur en parle de la sorte ?

Saint Paul le regardait comme un si grand mal, qu'il n'excusait pas même les actes innocents ou indifférents de leur

(1) Saint Luc 16. 19. (2) Tert. de l'ornement des femmes. (3) Saint Matth. 18. 6 et suiv. Qui autem scandalizaverit unum de pusillistis qui in me credunt, expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris. Væ mundo à scandalis... Væ homini illi per quem scandalum venit.

nature, lorsqu'ils pouvaient en être l'occasion, et jeter ainsi le trouble dans la conscience des faibles. Dans son épître aux Romains, (1) il défend aux païens nouvellement convertis, de violer les observances légales du culte mosaïque en présence des juifs devenus chrétiens, qui croyaient devoir les joindre aux pratiques du christianisme, et que cette violation scandalisait. « Si en mangeant un mets défendu par la loi, leur dit-il, » vous attristez et scandalisez votre frère, ce n'est plus la charité » qui vous anime. » Puis il ajoute ces mots si remarquables, qui effraieraient les pécheurs scandaleux, s'ils les méditaient bien : « *Ne faites point périr, par votre manger, celui pour qui Jésus-Christ est mort.* » Il prescrit la même règle de conduite aux Corinthiens, à l'égard des viandes immolées aux idoles, lesquelles, après les sacrifices, se vendaient dans les marchés publics. Les uns les confondaient avec les viandes ordinaires, et ne se faisaient aucun scrupule d'en user. Les autres les repoussaient avec horreur comme souillées par l'offrande, qui en avait été faite aux démons. L'Apôtre convient d'abord (2) que les idoles ne sont rien dans le monde, et qu'on peut, sans péché, toucher aux viandes offertes sur leurs autels. Mais, dit-il, tous n'ont pas la science nécessaire. Quelques-uns se persuadent qu'on se souille « en mangeant de ces viandes » qu'ils croient impures. Prenez donc garde, dit-il à ceux qui » en jugeaient plus sainement, de ne pas vous donner, en » présence des faibles, la liberté d'en manger, dans la crainte » que votre action ne soit pour eux une occasion de chute; » et qu'avec toute votre science *vous ne perdiez votre frère* » encore faible, pour lequel Jésus-Christ est mort. » « Quant à » moi, ajoute-t-il, si ce que je mange scandalise, je m'abstien- » drai plutôt de manger jamais aucune viande, afin de ne point » scandaliser mon frère. »

(1) Rom. 14. 15. Noli cibo tuo illum perdere, pro quo Christus mortuus est. (2) 1. Cor. 8. et suiv.

Cette double instruction du grand Apôtre, apprend aux fidèles de tous les siècles, à faire un bon usage de leurs lumières, et à mettre la charité qui édifie au-dessus de la science qui enfle. Notre science est souvent sans profit pour les autres ; la charité, au contraire, nous fait tenir compte, dans toutes nos actions, de l'utilité et du salut de nos frères, et nous abstenir même des choses permises, lorsqu'elles peuvent être pour eux une occasion de ruine. Que si, cependant, la malignité et l'envie étaient seules la cause du scandale, il faudrait s'en mettre peu en peine, à l'exemple de Jésus-Christ. Quand ses disciples lui dirent que les Pharisiens s'étaient *scandalisés* du langage qu'il leur avait tenu (1) : « *Laissez-les*, leur répondit-il, ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles. »

J'ajoute à ces motifs, tirés de l'Écriture, trois courtes réflexions que j'adresse aux scandaleux. 1° Si vous scandalisez grièvement le prochain, vous vous constituez l'ennemi de Dieu. Dieu, en effet, a aimé cette âme que vous portez au mal, jusqu'à envoyer son Fils unique dans le monde pour la racheter. Le Fils de Dieu l'a aimé à son tour, jusqu'à se livrer pour elle au supplice de la croix. Perdre cette âme qu'il a payée si cher, qu'il a ornée de ses grâces, qu'il destine au bonheur du ciel ; l'enlever à sa tendresse, la livrer au démon, l'exposer à l'enfer, n'est-ce point blesser vivement le cœur de Dieu et encourir ses plus terribles vengeances ?

2° Vous causez au prochain de graves dommages. Vous lui ravissez, en effet, non les biens périssables et les vaines joies de la terre, mais l'amitié de Dieu, la paix du cœur, la grâce sanctifiante, les mérites qu'il a amassés, sa part du ciel, son droit à l'héritage et au bonheur des saints. Vous l'exposez à d'autres adversités que celles de la vie présente ; vous savez que ce ne serait rien à côté des malheurs sans fin dont votre scandale lui fait courir les chances.

(1) Saint Matth. 15. 12 et suiv.

3° A l'heure de votre mort, bien des choses troubleront votre âme ; et entre toutes ces choses, vos péchés tiendront le premier rang ; et parmi vos péchés, les péchés de scandale vous effraieront le plus. Ceux que vous aurez commis pour votre propre compte, si je puis parler ainsi, vous pourrez les racheter par un repentir sincère ; mais ceux que vous aurez fait faire aux autres, comment les expierez-vous, comment les effacerez-vous ? Non, rien au monde ne vous donnera plus de regret ; rien ne vous mettra plus en peine que vos scandales. Vous comprendrez alors la vérité de cette terrible parole que nous avons citée : « Malheur à celui qui scandalise. » Plaise donc à Dieu que nous ne scandalisions jamais personne, ou que nous nous efforcions de racheter nos scandales par une vie de vertu et d'édification.

Le scandale, par cela même qu'il cause au prochain un tort plus ou moins grave, exige réparation de ceux qui l'ont commis. Ce n'est pas assez de donner le bon exemple et d'avoir une conduite simplement vertueuse ; il faut encore saisir, rechercher, faire naître même, les occasions de détruire dans les autres, les suites funestes du mal qu'on y a produit. Je sais qu'il n'est pas toujours facile d'y parvenir. Il est même des scandales dont la réparation complète est malheureusement impossible. Quel moyen, par exemple, de soustraire à la justice de Dieu ceux qui ont eu le malheur de mourir sans pénitence, infortunées victimes des péchés d'autrui ! Comment arrêter le cours de ces ouvrages pernicieux, où la licence et l'impiété se montrent revêtues de toutes les grâces de l'esprit, de tous les charmes de l'élocution, de toute la séduction des sophismes, lorsqu'ils ont trouvé place dans tant de bibliothèques, et qu'ils sont, pour ainsi dire, dans toutes les mains ? La pénitence de ces malheureux péchés doit être d'autant plus grande, que les suites en sont plus irréparables. C'est peu pour ceux qui les ont commis d'en gémir devant Dieu, de les pleurer même jusqu'à leur dernière heure. Leurs obligations vont plus loin.

Ils doivent, dans leurs discours, témoigner la plus grande horreur, et le plus vif regret de leurs actes et de leurs écrits. Ils seraient tenus, si la chose leur était possible, d'en arrêter les suites, d'en abolir jusqu'à la mémoire, d'en effacer, fût-ce avec leur sang, jusqu'au moindre vestige.

En général, tous ceux qui ont scandalisé le prochain, doivent réparer leur faute en détournant du mal les personnes à qui ils l'ont conseillé ou inspiré, en détruisant les mauvaises impressions qu'ils ont produites sur leur esprit, et en les édifiant par l'exemple des vertus opposées aux péchés qui ont été la matière du scandale. Il en coûte, je l'avoue, pour compromettre, par d'humiliants aveux, une célébrité toujours chère à l'amour-propre, quoiqu'elle soit née souvent d'une source impure. Mais comment les pécheurs qui ont scandalisé, refuseraient-ils d'être leurs accusateurs, lorsque l'Écriture sainte trouve un sujet d'éloges pour le juste dans l'accusation qu'il porte le premier contre lui-même (1) ? Qu'est-ce d'ailleurs que cette confusion passagère, en comparaison de celle qu'il faudra subir au grand jour des vengeances ? Mille fois plus coupables qu'Augustin, pourquoi n'auraient-ils pas le courage d'imiter ce brillant génie, qui n'a pas cru obscurcir les rares talents dont le Ciel l'avait doué, en laissant aux siècles à venir un des plus illustres monuments de l'humilité chrétienne, dans ce livre où il avoue, à la face du soleil, les dérèglements de sa jeunesse ? La réparation publique est donc le seul moyen qui leur reste pour satisfaire à la justice de Dieu, et obtenir grâce devant ce juge inflexible, qui traitera sans miséricorde les scandaleux, s'ils n'ont travaillé de tout leur pouvoir à retirer de l'abîme ceux que leurs scandales y avaient fait tomber.

(1) Prov. 18. 17.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Sixième commandement.

VOUS NE COMMETTREZ POINT D'ADULTÈRE.

AUTREMENT :

Luxurieux point ne seras
De corps ni de consentement.

PREMIÈRE DISSERTATION.

Qu'est-ce que l'adultère ? Sous le terme d'adultère, le sixième commandement défend toute espèce de péché d'impureté. Pour quelle raison l'adultère est-il seul désigné dans le Décalogue ? Dans l'adultère, l'énormité du crime est la même chez l'homme que chez la femme. Doctrine de saint Paul à ce sujet. Sous quelle couleur ce crime est représenté dans les livres saints. Exemples des châtimens dont le ciel a toujours puni les impudiques.

Les ministres du Très-Haut, qu'une nécessité impérieuse condamne à vivre au sein d'un monde corrompu, et qui sont obligés d'instruire les peuples sur les désordres et les suites funestes de la plus honteuse des passions, auraient besoin qu'un Séraphin se détachât encore du trône de l'Eternel, et vînt, un charbon de feu à la main, purifier leurs lèvres, comme il purifia celles du prophète Isaïe (1), pour qu'elles ne proférassent que des paroles de sagesse et de modestie. Car s'il est de leur devoir, pour le salut des âmes qui leur sont confiées, d'être suffisamment instruits en spéculation d'une matière qu'ils

(1) Isaïe, 6. 6 et 7.

doivent se glorifier d'ignorer entièrement dans la pratique ; si leur zèle doit s'élever avec force contre ce funeste péché, il faut aussi que leurs instructions publiques et particulières soient accompagnées d'une discrétion telle, qu'elles servent à éteindre le feu de l'impureté, loin de l'attiser, même légèrement, par des détails capables d'alarmer la pudeur. Aussi, dans l'explication du sixième commandement, nous attachons-nous moins à la matière elle-même sur laquelle il roule, qu'aux moyens propres à faire naître, à entretenir et à conserver dans les âmes l'angélique vertu de pureté.

Le sixième commandement est du nombre de ceux qu'on appelle négatifs, c'est-à-dire qui défendent expressément le mal. Mais comme il ne suffit pas pour être juste, d'éviter le mal, « et qu'il faut aussi faire le bien (1), » il résulte que, dans la défense faite par ce précepte de commettre aucune action déshonnête, se trouve implicitement renfermé l'ordre de maintenir son corps et son âme dans une inviolable pureté.

L'adultère, désigné ici nommément, est la profanation du lit nuptial. « *Vous ne commettrez point d'adultère* » ; le sixième article du Décalogue ne dit rien de plus. Mais les Pères de l'Eglise, et après eux tous les Docteurs, donnent à ces courtes paroles une plus grande extension, qu'ils trouvent clairement marquée dans les deux Testaments. Il suffit, en effet, d'ouvrir les livres saints, pour se convaincre que, sous le nom d'adultère, Dieu interdit à l'homme tout ce qui porte à la chasteté la plus légère atteinte.

Juda, un des douze fils de Jacob, condamne Thamar, sa belle-fille, à périr dans les flammes (2), parce qu'étant veuve, elle était tombée en péché. Onan, fils du même patriarche, est frappé de mort subite, « parce qu'il faisait une chose abominable, » autre que l'adultère (3). Moïse défend, en termes

(1) Ps. 36. 28. (2) Gen. 38. 25. Dixitque Judas : producite eam ut comburatur. (3) Gen. 38. 9.

très-sévères, de souffrir en Israël aucune prostituée (1). Il fait passer au fil de l'épée vingt-trois mille Israélites, qui avaient péché avec les filles de Moab (2). Tobie exhorte son fils à fuir, non pas seulement le crime dont nous parlons, mais toute sorte d'impureté (3). « Que la seule vue d'une femme de mauvaise » vie, dit l'Ecclésiastique (4), vous fasse rougir. » Le Sage signale l'impudicité en général comme la source des plus grands malheurs (5). Pourquoi ces châtiments, ces menaces, ces expressions si fortes, contre des fautes d'impureté autres que l'adultère, s'il était seul compris dans le sixième commandement ?

La loi nouvelle est plus sévère encore. Elle porte la défense du crime jusqu'au simple désir de le commettre. « Vous savez, » disait Notre-Seigneur à ses Apôtres (6), qu'il a été dit aux » anciens : Vous ne commettrez point d'adultère ; mais moi, » je vous dis que quiconque aura regardé une femme avec un » mauvais désir, a déjà commis l'adultère dans son cœur. C'est » du cœur, ajoute-t-il, que sortent les *mauvaises pensées*, les » adultères, et *les autres impuretés qui souillent l'homme* (7). » Il y a donc, d'après Notre-Seigneur, outre l'adultère, d'autres impuretés capables de nous *souiller*, c'est-à-dire, de nous rendre criminels devant Dieu. Personne ne s'élève avec plus de force que saint Paul contre le vice d'impureté en général. Il dit aux Thessaloniens (8) : « La volonté de Dieu est que vous » soyez saints et purs ; que vous vous absteniez de l'impudicité, » et que chacun de vous sache posséder le vase de son corps » saintement et honnêtement. » Il dit aux Ephésiens (9) qu'on ne doit pas même entendre prononcer parmi eux le nom du vice impur. Il écrit aux Corinthiens (10) : « N'ayez point de » commerce avec les impudiques ; » et ailleurs (11) : « Fuyez

(1) Deut. 27. 17. (2) Nombres. 25. 9. (3) Tobie 4. 13. (4) Erubescite... à respectu mulieris fornicariæ. (5) Sag. 14. 26. (6) Saint Matth. 5. 27 et 28. (7) Saint Matth. 15. 18 et 19. (8) 1 Thess. 4. 3 et 4. (9) Eph. 5. 3. Omnis immunditia nec nominetur in vobis. (10) 1 Cor. 5. 9. (11) 1 Cor. 6. 8.

» l'impudicité; » et encore (1) : « Ne vous y trompez pas : ni » les adultères, ni les impudiques, ni les abominables ne seront » héritiers du royaume de Dieu. »

L'adultère est seul exprimé dans le texte de la loi, parce que à la bassesse et à la honte qui lui sont communes avec les autres excès du vice de l'impureté, il renferme une malice et une gravité beaucoup plus grandes. Voici les raisons qu'en donne l'auteur de l'Écclésiastique : « Celui, dit-il (2), qui viole » la foi conjugale, 1^o se moque de Dieu, qui défend l'adultère et » dont l'œil voit son crime ; 2^o il fait une grave injure à son » conjoint, en manquant à la foi qu'il lui avait jurée ; 3^o il nuit » notablement aux enfants légitimes, en introduisant parmi eux » des étrangers ; 4^o Il se couvre d'une honte qui ne s'effacera » pas. »

Selon saint Augustin, le péché d'adultère rend l'homme qui le commet plus coupable que la femme. Le saint évêque soutient ce sentiment « contre l'audace, dit-il, (3) mêlée d'inso- » lence et d'effronterie, avec laquelle les hommes prétendent » que la loi qui défend l'adultère, ne les regarde pas autant » que les femmes. Lorsque nous leur rappelons, ajoute-t-il, » l'égalité des peines réservées aux adultères, quel que soit » leur sexe ; ils s'emportent et nous demandent avec orgueil, » si la dignité de l'homme ne mérite pas une indulgence qu'il » faut refuser à la femme, à cause du rang secondaire qu'elle » tient dans le mariage. Mais, leur répondrons-nous, c'est

(1) 1 Cor. 6. 9 et 10. Nolite errare. Neque adulteri, neque fornicarii, neque molles... regnum Dei possidebunt (2) Ecclés. 23. 25. 28. 32, 33, et 36. Primò enim in lege Domini incredibilis fuit; secundò in virum suum deliquit; tertio ex alio viro filios statuit sibi... et dedecus illius non deletur. (3) Saint Aug. des mariages adultérins. Liv. 2. chap. 8. Quasi non propterea debeant illicitas concupiscentias viriliter frænare, quia viri sunt. Quasi non propterea debeant minùs lascivienti carvi servire, quia viri sunt. Quasi non propterea magis debeant mulieribus suis ad virtutis hujus exemplum se præbere, quia viri sunt !

» précisément parce que vous êtes hommes, que vous devez
 » savoir dompter plus énergiquement vos passions ; c'est
 » parce que vous êtes hommes, que vous devez moins céder
 » aux suggestions de la chair ; c'est parce que vous êtes hom-
 » mes, que vous devez à vos femmes l'exemple de la vertu, et
 » que vous êtes devant Dieu, comme devant les hommes, moins
 » excusables dans votre incontinence. »

Il faut cependant convenir que la faute est plus domma-
 geable du côté de la femme, si l'on s'arrête à considérer la fin
 du mariage, qui est la naissance des enfants. Car la femme
 adultère commet une double fraude : 1^o Elle jette l'inquiétude
 dans l'esprit de ses enfants sur leur véritable père, lorsqu'ils
 s'aperçoivent ou qu'ils sont informés de l'irrégularité de sa
 conduite. 2^o Elle rend douteux, pour son mari, les droits de
 de la paternité, et elle lui vole, en la faisant passer à un
 adultérin, une portion de fortune à laquelle avaient seuls
 droit les enfants légitimes.

L'Ecriture sainte, pour faire mieux ressortir l'énormité de
 ce crime, remarque que la loi ne punit le voleur que dans ses
 biens, tandis qu'elle condamne à mort l'homme adultère. « Ce
 » n'est pas une très grande faute, dit-elle (1), qu'un homme
 » dérobe pour rassasier sa faim. S'il est pris, il rendra sept
 » fois autant. Mais l'adultère est un insensé qui perd son âme ;
 » il amasse sur sa tête la honte et l'ignominie, et son oppro-
 » bre ne s'effacera jamais. Celui dont il a profané la couche, ne
 » pardonnera point au jour de la vengeance. Les prières ne le
 » désarmeront pas, et les plus riches présents ne lui sembleront
 » pas une rançon suffisante. »

(1) Prov. 6. 30 et suiv. Non grandis est culpa, cùm quis furatus fue-
 rit ; furatur enim ut esurientem impleat animam. Deprehensus quoque
 reddet septuplum... Qui autem adulter est, perdet animam suam. Turpi-
 tudinem et ignominiam congregat sibi, et opprobrium illius non delebi-
 tur ; quia zelus et furor viri non parcat in die vindictæ, nec acquiescet
 cujusquam precibus, nec suscipiet pro redemptione dona plurima.

Si de la honte et de l'infamie qui accompagnent ce crime, nous passons aux vengeance que le ciel exerce contre les impudiques, quelles salutaires réflexions le souvenir n'en inspirera-t-il pas à ceux, qui seraient tentés de s'abandonner à de honteux désordres ! Sans parler du supplice auquel la loi de Moïse condamnait les personnes convaincues d'adultère, nous voyons dans nos Livres saints que Dieu a souvent puni d'une manière éclatante les péchés renfermés sous le titre général d'adultère ou de luxure dans le sixième commandement. Qu'est-ce qui attira le déluge universel sur la terre ? N'est-ce pas ce crime honteux, auquel les hommes, qui vivaient alors, se livraient sans ménagement ? « Toute chair, dit l'Écriture (1), avait corrompu sa voie. » Qu'est-ce qui fit descendre sur Sodome et Gomorrhe, cette pluie de feu et de souffre qui les réduisit en cendres (2) ? N'est-ce pas ce vice infâme, qui en avait rendu les habitants un objet d'horreur devant Dieu ? Qu'est-ce qui obligea Moïse, « le plus doux des hommes, » à faire mettre à mort plusieurs milliers de ses concitoyens (3), sinon les impuretés dont ils étaient coupables ? Dieu ne punit point toujours, il est vrai, par d'éclatantes vengeance, les impudiques ; il leur garde quelquefois des peines plus redoutables, quoique moins apparentes, que les châtimens temporels ; leur esprit s'aveugle, leur cœur s'endurcit, leur foi s'éteint, leur conscience se tait, un changement funeste s'opère en eux, et les rend méconnaissables. David, qui se faisait un titre de sa douceur (4) pour attirer sur lui le souvenir de Dieu, devient un tyran cruel et farouche, dès qu'il s'est fait l'esclave de cette passion. La vie d'un de ses plus fidèles et de ses plus loyaux serviteurs est comptée pour rien par ce roi adultère. Tâche de sang, qui aurait à jamais terni sa mémoire, s'il ne l'eût lavée dans les larmes d'une sincère et longue pénitence. Salomon, renommé par sa haute sagesse, se laisse

(1) Gen. 6. 12. (2) Gen. 19. 24. (3) Nomb. 25. 9. (4) Ps. 131. 1.

aller à l'amour des femmes ; et bientôt il descend aux plus indignes faiblesses, jusqu'à abandonner le culte du vrai Dieu pour celui des idoles. Telle est, dit un prophète, (1) la punition de ce crime ; « il fait perdre le sens, » et remplit l'âme des plus épaisses ténèbres.

DEUXIÈME DISSERTATION.

Le crime de l'impureté est le plus horrible de tous chez les chrétiens. Quels sont les motifs qui en portent si haut l'énormité. Suites affreuses qu'enfantent les désordres de ce vice.

On demandera peut-être pourquoi Dieu punit avec tant de rigueur les fautes commises contre ce commandement. C'est que l'impureté est un des vices qui offensent le plus la majesté divine. L'apôtre saint Paul, dans sa première épître aux Corinthiens, en marque plusieurs raisons, qu'on pourra méditer et qui mettent en relief la malice de ce péché.

1° Celui qui le commet, « déshonore son propre corps (2) ; » c'est-à-dire qu'il y imprime la tâche la plus honteuse. Les autres péchés, quelque énormes qu'ils soient, se commettent « hors du corps. » Mais l'impudique « pèche, dit l'Apôtre, contre son propre corps. » Il le souille, il l'outrage, il le flétrit. Il en use les forces ; il travaille en quelque sorte à sa destruction, comme on en peut juger par les maladies, l'épuisement de la santé, une précoce vieillesse, et les autres suites horribles de ce vice, dont les traces gravées sur toute la personne du coupable

(1) Qsec. 4. 11. Fornicatio et vinum... auferunt cor. (2) 1. Cor. chap. 6. v. 18. Omne peccatum, quodcumque fecerit homo, extra corpus est ; qui autem fornicatur, in corpus suum peccat.

laissent voir à tous les yeux les désordres de sa vie. « Celui, » dit le Saint-Esprit (1), qui se joint aux courtisanes, sera » couvert de honte ; la pourriture et les vers deviendront sa » part. »

2° L'impudique profane, avec une impiété révoltante, les membres de Jésus-Christ. Car par les sacrements, surtout par le Baptême et par la communion, nos corps sont devenus les membres du Fils de Dieu. Les livrer à l'impureté, c'est donc faire au Sauveur le plus sanglant outrage ; « c'est prendre les » membres du Christ, selon l'effrayante expression de l'Apôtre, pour en faire ceux d'une prostituée (2). » « Ah ! dit » saint Augustin (3), s'il se trouve un chrétien capable de » s'avilir jusqu'à s'abandonner à ce triste péché, et de se mé- » priser ainsi lui-même, qu'au moins il ne soit pas assez mal- » heureux pour mépriser Jésus-Christ. Qu'allez-vous faire, » ajoute le saint Docteur, dans quel abîme vous précipitez- » vous ? Ah ! je vous en conjure, *épargnez en vous Jésus-Christ* ; » ne le déshonorez pas en vous-même ; ne méconnaissez pas » ses bienfaits ; n'outragez pas le maître plein de bonté, qui » d'esclave vous a fait son frère ! Souvenez-vous d'autre » part que Dieu vous voit ; que le Seigneur regarde d'un œil » sévère ceux qui font le mal, pour effacer de la terre jusqu'à » leur souvenir (4), non de cette terre de mort et de péché, » mais de la terre des vivants, espérance et patrie des » justes (5). »

3° Celui qui tombe dans l'impudicité, souille indignement le temple du Saint-Esprit. Nous devenons en effet par la grâce

(1) Ecclésiast. 19. 3. Qui se jungit fornicariis, erit nequam. Putredo et vermis hæreditabunt illum. (2) 1. Cor. 6. 15. Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi ? Tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis ! Absit. (3) Saint Aug. Sermon 161. Si quis ergo cupiens fornicari vilescebat sibi, et in seipso contemnebat seipsum, non in se contemnat Christum.... Parce in te Christo... qui servos suos fecit fratres suos. (4) Ps. 33. 16. (5) Ps. 141. 7.

sanctifiante, des temples spirituels, où ce divin Esprit daigne fixer sa demeure. « Ne savez-vous pas, dit saint Paul, que » votre corps est le temple du Saint-Esprit, qui habite en » vous (1) ? » Or, ajoute l'Apôtre (2), si quelqu'un profane le » temple de Dieu, Dieu le perdra. » Donc l'impudique, en souillant son corps, souille véritablement le temple de Dieu, et il se met sous le coup des anathèmes portés contre les profanateurs. Ce qui a fait dire au Docteur angélique, que si ce péché est un crime dans un païen, dans un chrétien c'est un sacrilège (3) ?

4^e Joignons à ces considérations d'un ordre supérieur, le dénombrement, bien incomplet sans doute, des maux que ce vice engendre, et qu'on appelle, pour cette raison, les enfants de la luxure. Ce sont principalement l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur, l'abrutissement de la raison, l'amour déréglé de soi-même, l'oubli et même la haine de Dieu, la perte ou l'abaissement des facultés intellectuelles ou morales, l'indifférence pour le salut éternel, l'horreur de l'autre vie, le désespoir et l'impénitence finale. Du côté de Dieu, l'impudique tombe peu à peu dans une espèce d'insensibilité qui le laisse presque sans remords. Comme ces infâmes vieillards dont parle l'Écriture, il détourne les yeux pour ne point voir le ciel (4), et pour ne point se souvenir des jugements qui l'attendent. De son côté, il compte presque pour rien, quand le démon de l'impureté l'exige, son honneur, son avenir, sa santé, ses biens, sa vie même. S'il est époux, il abandonne le soin de ses enfants et de ses affaires domestiques ; il remplit sa maison de trouble, de tristesse, de débats scandaleux. Esclave de sa passion, il n'a plus de repos ; elle lui demande sans cesse de nouveaux aliments ; elle le pousse

(1) 1. Cor. 6. 19. An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus sancti qui in vobis est ? (2) Même épît. 3. 17. (3) Explicat. de la première épît. aux Cor. (4) Dan. 13. 9.

chaque jour à de nouveaux désordres, et le fait descendre, toutes les fois qu'elle ordonne, à de nouvelles hontes.

Les glaces même de l'âge ne refroidissent point l'ardeur de sa convoitise, et sa vieillesse toute souillée des dérèglements d'un autre âge, confirme l'oracle du Saint-Esprit, « que » l'homme suivra jusque sous les cheveux blancs la voie de » ses jeunes années (1). » « O luxure ! s'écrie saint Jérôme, » tes fruits sont plus amers que le fiel, plus funestes que le » glaive. Tu ôtes la raison à l'être raisonnable, et tu le fais » tomber au niveau de la bête (2) ! »

Le voilà, sous ses véritables traits, ce monstre de l'impudicité, que le pinceau flatteur de la corruption se plaît à représenter si différemment. Ecoutez le monde ; il vous dira que cette passion est une noble passion, la passion des grandes âmes, comme si la véritable noblesse et grandeur d'âme, qui consiste à se vaincre soi-même, était compatible avec cette faiblesse, toujours vaincue dans sa lutte contre le vice. Pour passer sous silence les autres détails, comment le monde juge-t-il l'adultère, ce double attentat contre la famille et contre la société ? N'en fait-il pas l'objet des plus indécentes railleries ? Par un étrange renversement, son indulgence et ses sympathies ne sont-elles pas pour le coupable, tandis qu'il verse à pleines mains le ridicule et le mépris sur la personne offensée ? Et l'amour impudique, source de tant de péchés, paraît-il autrement que sous les plus attrayantes couleurs, dans les romans et les pièces de théâtre, dont il fait à lui seul le fond et l'intérêt ? Les entretiens, les lectures, les visites, les fêtes, les plaisirs, les affaires mêmes, que sont-elles autre chose, le plus souvent, que l'aliment, le prétexte, ou la cause de cette maudite passion ?

(1) Prov. 22. 6. *Adolescens juxtà viam suam, etiàm cùm senuerit, non recedet ab eà.* (2) Saint Hyer. comm. in Oseeam. Cap. 4. *Amarior felle, crudelior gladio... pervertit sensum, et de rationabili brutum efficit animal.*

« O cieux, pourrait-on s'écrier ici avec le prophète (1), frémissez d'étonnement ! et vous, anges de paix, versez des larmes amères (2) ! » Dans le sein même du christianisme, sous l'empire de cette religion, descendue du ciel sur la terre pour transformer les hommes en une société semblable à celle des anges, le paganisme retrouverait en grand nombre les adorateurs de ses impures divinités. Faut-il être surpris que ces débordements tout païens appellent le courroux céleste, et des vengeance que Dieu sait faire sortir de la cause même qui les a provoquées. Où courent, en effet, les sociétés dissolues, sinon à l'affaissement et à la ruine ? Les nations gangrenées par la débauche, n'ont pas besoin qu'une pluie de feu vienne les faire disparaître du nombre des peuples. Leur corruption suffit pour les mener rapidement à la décadence. L'histoire l'atteste hautement. Il en est de même des familles. Pour n'en citer qu'une preuve, regardons autour de nous et voyons ce que sont devenues et ce que deviennent chaque jour la plupart de ces grandes et nobles races, qui devaient leur illustration comme leur origine aux vertus des ancêtres ? Naguères encore, de nombreux rejetons semblaient leur promettre l'existence des siècles. Mais, produits infortunés de la profanation du lit conjugal, le Seigneur a voulu « qu'ils fussent rayés du livre des vivants (3). Abattez l'arbre, a dit le Très-Haut (4), coupez ses branches, faites tomber ses feuilles, secouez ses fruits. Leurs pères ont foulé aux pieds mes ordonnances; je visiterai avec la verge leurs iniquités (5), parce que je venge la méchanceté des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération, dans tous ceux qui méprisent mes commandements (6). »

(1) Jérém. 2. 12. (2) Isaïe. 33. 7. (3) Ps. 68. 33. (4) Dan. 4. 11. Succidite arborem, et præcidite ramos ejus; excutite folia ejus, et dispergite fructus ejus. (5) Ps. 88. 32. Visitabo in virgâ iniquitates eorum. (6) Ex. 20. 5. Ego Dominus... visitans iniquitatem patrum in filios, in tertiam et quartam generationem eorum qui oderunt me.

TROISIÈME DISSERTATION.

Deux règles à suivre pour triompher de l'impureté : s'abstenir des choses qui y conduisent ; pratiquer les œuvres qui en détournent.

La vie du chrétien sur la terre est un état de lutte, qui ne souffre ni paix ni trêve. Si nous ne voulons être tout à coup surpris et terrassés par l'ennemi du salut, nous ne devons jamais, même un instant, déposer les armes. La triste concupiscence, héritage de notre premier père, est un feu que la grâce peut bien assoupir, mais qu'elle n'éteint jamais entièrement. Un souffle, une tentation peut le raviver, et allumer dans l'âme un vaste incendie. Si nous voulons échapper à ces flammes, triompher des assauts de l'impudicité, et nous rendre dignes « de manger de ce fruit de vie, réservé au vain- » queur (1), » nous devons suivre les deux règles que nous donnent les saints, dont la première consiste à s'abstenir des choses qui mènent à ce péché ; la seconde, à pratiquer les œuvres qui en détournent.

Les causes les plus ordinaires du vice impur, sont 1^o L'oisiveté ; ce qui ne doit pas s'entendre seulement de cet état d'inaction, qui fait de l'existence un fardeau si pénible ; mais de cette vie molle, sensuelle, et mondaine, dont les moments se partagent entre le jeu, les plaisirs, les visites, les conversations inutiles, et toutes ces frivolités qui font oublier à l'homme l'obligation de manger son pain à la sueur de son front. C'est de là que sont nés les crimes de l'impure Sodome. « L'abondance de toutes choses, dit Dieu dans Ezéchiel (2), et » *l'oisiveté* où elle était, elle et ses filles, » c'est-à-dire les villes sur lesquelles elle dominait, « ont enflé leur cœur, et

(1) Apoc. 2. 7. (2) Ezéch. 16. 49. et 50.

» leur ont fait commettre des abominations, en punition des-
 » quelles je les ai détruites de fond en comble. » « L'oisiveté
 » enseigne beaucoup de malice, dit le Saint-Esprit, » et sur-
 tout celle dont nous parlons (1). L'imagination d'un oisif
 peut être comparée à une ville ouverte de toutes parts, et dont
 les avenues sont sans défense. Les ennemis y entrent libre-
 ment, et ne tardent pas à s'en rendre maîtres. « Le démon, dit
 » saint Bernard, se sert de l'oisiveté comme d'une porte par
 » où il fait passer la tentation du crime (2). » Fermez-lui « cette
 » entrée, ajoute saint Jérôme, et qu'il vous trouve toujours
 » occupé (3). »

2° L'INTEMPÉRANCE dans le boire et le manger. Les débau-
 ches de la table sont une source féconde de dissolution. « Je
 » les ai rassasiés, dit le prophète, et ils sont devenus adul-
 » tères ; ils ont quitté la salle du festin, pour aller assouvir
 » leurs passions brutales dans la maison d'une prostituée (4). »
 Jésus-Christ, pour nous maintenir par la vigilance contre la
 surprise du dernier jour, nous avertit (5) « de prendre garde
 » que nos cœurs ne s'appesantissent par l'excès des viandes
 » et du vin. Le vin, dit Salomon, est une excitation à la
 » luxure (6). » « C'est du vin, dit saint Paul (7), que naissent
 » les dissolutions et particulièrement l'impureté. » « Je ne
 » croirai jamais, dit saint Jérôme (8), à la chasteté d'un in-
 » tempérant. » L'intempérance jeta Balthazar dans l'impudicité
 et de là dans l'impiété ; elle alluma le même feu dans le cœur
 d'Holopherne. Une mort tragique et honteuse fut pour l'un et
 l'autre le juste salaire de leurs débauches.

3° LA LICENCE DES REGARDS. C'est par les yeux que le vice de

(1) Ecclés. 33. 29. Multam malitiam docuit otiositas. (2) Saint Bern.
 de Consid. (3) ep. 4. ad Rusticum. Te semper diabolus inveniat occupatum.
 (4) Jérém. 5. 7. Saturavi eos, et mœchati sunt. (5) Saint Luc. 21. 34. et
 suiv. (6) Prov. 20. 1. Luxuriosa res, vinum. (7) Ephés. 5. 18. Nolite
 inebriari vino, in quo est luxuria. (8) Lettre 83^e. Ebrum nunquam cas-
 tum putabo.

l'impureté s'insinue dans nos âmes. Ce sont là « ces fenêtres » par lesquelles, selon l'expression de Jérémie (1), la mort est » montée et est entrée dans nos maisons. » Aussi le Sauveur du monde nous donne-t-il le conseil « d'arracher notre œil et » de le jeter loin de nous, » s'il peut nous être un sujet de scandale et de chute (2). Dans l'examen de sa vie, le saint homme Job s'applaudissait « d'avoir fait un pacte *avec ses yeux* » pour ne pas même penser, disait-il, à une vierge (3), » c'est-à-dire, pour ne leur permettre de jeter sur elle aucun regard dangereux. L'oubli de cette sage retenue rendit David adultère (4); attira sur le roi de Sichem (5) le désastre dans lequel il périt avec son peuple; enfin, conduisit au crime et au supplice les deux vieillards qui osèrent attenter à la vertu de Suzanne (6).

4° LES SPECTACLES, où tout ce qui frappe les yeux et les oreilles ne tend qu'à amollir l'âme, et à la solliciter au péché; où la passion de l'impudicité est mise en scène, parée de tous ses attraits, revêtue de tous ses charmes, embellie de toutes les grâces d'une poésie et d'une musique lascives.

5° LES ROMANS et autres mauvais livres, qui visent au même but et font courir aux âmes les mêmes dangers que les théâtres, avec cette différence qu'ils pénètrent partout, jusque dans la chaumière du dernier villageois, et que, pouvant être lus et goûtés à loisir, le poison qu'ils distillent est bu à plus longs traits et produit plus sûrement la mort.

6° LES DANSES, si dangereuses par le mélange des sexes, la licence des regards et des conversations, l'immodestie des poses et des parures, les familiarités qu'elles autorisent, les relations qui s'y forment ou qui en sont la source. L'expérience

(1) Jérém. 9. 21. Ascendit mors per fenestras. (2) Saint Matth. 5. 29. (3) Job. 31. *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine.* (4) 2. Rois. chap. 11. *Viditque mulierem.* (5) Gen. chap. 34. *Quam cum vidisset Sichem, adamavit eam.* (6) Dan. chap. 13. *Et videbânt eam senes quotidiè.*

prouve combien ces divertissements si courus sont d'ordinaire funestes à ceux qui les fréquentent.

7° LA RECHERCHE ET L'AMOUR EXCESSIF DES PARURES, le luxe des habits et tous ces ornements, dont on se charge pour attirer les yeux ; ce qui a fait dire à l'Auteur de l'Ecclesiastique (1) : « Détournez vos regards de la femme parée ; car » c'est par là que plusieurs ont péri, et que la concupiscence » s'allume comme un feu. »

8° On peut placer encore au nombre des plus dangereuses séductions les CONVERSATIONS LICENCIEUSES, dont l'effet, dit saint Paul (2), « est de gâter les bonnes mœurs ; » les fréquentations familières ; les chants d'une modulation tendre et passionnée, les peintures obscènes, etc., etc. ; toutes choses propres à remuer les cœurs, et à enflammer les imaginations, celles des jeunes gens surtout, qui pareilles au salpêtre prennent feu à la plus légère étincelle.

Les préservatifs les plus efficaces contre l'impureté sont, 1° *la prière*. « Comme je savais, dit le Sage (3), que je ne » pouvais avoir la continence, si Dieu ne me la donnait, je me » tournai vers lui, et je la lui demandai avec toute la ferveur » de mon âme. » Saint Paul nous assure qu'il s'est servi avantageusement du même moyen pour éloigner de lui « l'ange de » Satan, » lorsqu'il ressentit dans sa chair cet aiguillon, qu'il appelle « les soufflets » de l'esprit de ténèbres. « Trois fois, » dit-il (4), je priai le Seigneur, et j'appris de lui que la vertu » se perfectionne dans la faiblesse, et que la grâce suffit dans » les tentations. Car la bonté de Dieu, dit-il ailleurs (5), ne » permettra jamais que nous soyons tentés au-delà de nos

(1) 9. 8. et 9. Averte faciem tuam à muliere comptā. (2) 1. Cor. 15. Corruptunt mores bonos colloquia mala. (3) 8. 21. Et ut scivi quoniam aliter non possum esse continens, nisi Deus det, adii Dominum, et deprecatus sum illum. (4) 2. Cor. 12. 7 et 8. Propter quod ter Dominum rogavi ut discederet à me. Et dixit mihi : Sufficit tibi gratia mea. (5) 1. Cor. 10. 13. Non patietur vos tentari supra id quod potestis.

» forces. » Cette victoire est certaine, lorsqu'à la prière se joignent le jeûne et l'aumône. Ces armes puissantes suffisent toujours pour terrasser le démon. « Croyez-moi, mes frères, di- » sait à ses disciples le patriarche de la vie monastique (1), « Satan » ne redoute rien plus que les prières, les jeûnes, la pauvreté » volontaire, l'humilité, et surtout un ardent amour envers » Jésus-Christ. Présentez-lui seulement le signe de la croix, » ajoutait-il, et vous le verrez prendre la fuite. »

2° *Le fréquent et saint usage des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.* Dans le premier, on offre à Dieu un sacrifice qu'il ne rejette jamais, celui d'un cœur contrit et humilié (2). Si on a eu le malheur de succomber, on se relève de sa chute; on trouve le remède aux blessures de son âme; on reprend de nouvelles forces et un nouveau courage, pour tenir tête avec plus de succès aux tentations. On puise dans le second ce feu divin qui rendit les martyrs invincibles aux tourments; on y reçoit le pain des forts, l'antidote des passions, et ce vin mystérieux « qui fait germer les vierges. »

3° *La dévotion envers la très-sainte Vierge, dont le nom seul, invoqué avec foi au moment du danger, chassera l'esprit impur.* La glorieuse Mère de Dieu est toute puissante au ciel; point de doute qu'elle ne nous obtienne la grâce de triompher du tentateur, si nous sommes fidèles à l'honorer chaque jour par de ferventes prières ou quelque bonne pratique de dévotion.

L'Eglise la compare au baume odoriférant; *sicut balsamum aromatizans* (3); de même donc que le baume préserve les corps de la corruption du tombeau, de même la Mère de Dieu, si nous l'invoquons fréquemment, préservera nos âmes de la corruption du péché.

(1) Saint Athan. in vitâ D. ant. Lib. 15. Mihi credite, fratres, pertimescit Satanas piorum vigiliis, orationes, jejunia... maximè verò amorem ardentem in Christum Dominum, cujus unico sanctissimæ crucis signo debilitatus aufugit. (3) Ps. 50. 18. Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicias. (3) Ecclés. 24. 20.

4^o *La fuite des occasions.* A l'inverse des batailles ordinaires, perdues dès qu'on lâche pied, celles que nous livre le vice impur se gagnent par la fuite. De là vient que l'Apôtre recommande aux fidèles de *fuir l'impureté, fugite fornicationem* (1). L'ennemi de notre salut est si rusé, notre chair si faible, notre vertu si fragile, les objets extérieurs si puissants sur nos âmes, que la fuite est pour nous le seul moyen de vaincre ; elle serait une honte devant d'autres ennemis ; devant le démon de l'impudicité, c'est une louable et glorieuse prudence de chercher en elle son salut.

5^o *La méditation des vérités éternelles.* Faites diversion aux tentations impures par les graves et pieux souvenirs de la foi. Pensez, par exemple, à ce jugement de Dieu où vous rendrez bientôt un compte si terrible ; à ces brasiers de l'enfer où brûlent tant d'impudiques ; à la mort qui s'avance et que vous portez peut-être dans votre sein. Voyez ce que deviennent par elle ces corps, source et matière de tant de convoitises. Ces lèvres si souriantes, ces yeux si animés, ces visages si gracieux, ces formes si voluptueuses, ne seront bientôt plus que d'infecés lambeaux, que se disputeront les reptiles et les vers. Parcourez ces tombeaux, où dorment tant de jeunes gens et de jeunes personnes, en qui brillaient la fraîcheur et les grâces. Allez voir en esprit ce qui en reste, et ce que deviennent là les beautés de la terre ; et vous vous convaincrez combien c'est folie de perdre son âme pour de pareilles choses. Pensez à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Voyez son agonie au jardin des Olives, sa flagellation, son couronnement d'épines, son crucifiement. Oh ! que les crimes des hommes, ceux d'impureté surtout, lui ont coûté de sang et de larmes ! Les yeux tour à tour fixés sur les flammes éternelles, ou sur la tombe des morts, ou sur le divin crucifié du Calvaire, vous vous garantirez, avec le secours de Dieu, non-seulement des excès

(1) 1. Cor. 6. 18.

grossiers et extérieurs, mais de la pensée même de ce maudit péché.

CHAPITRE HUITIÈME.

Septième commandement.

VOUS NE DÉROBEREZ POINT.

AUTREMENT :

Le bien d'autrui tu ne prendras,
Ni retiendras à ton escient,

PREMIÈRE DISSERTATION.

Le septième commandement du Décalogue est un nouveau témoignage de la Providence divine, qui veille sur les intérêts de l'homme pendant le cours de la vie présente. Il était implicitement renfermé dans la loi naturelle. Penchant général des hommes à s'emparer du bien d'autrui. Combien il est nécessaire de connaître le sens et l'étendue de la loi qui le condamne, pour ne pas se trouver dans le nombre presque infini des prévaricateurs.

Plus on considère des yeux de la foi, l'ordre et l'économie de la divine Providence dans la disposition des choses humaines, plus on admire la sagesse de ses vues ; et plus on se sent pénétré de reconnaissance pour la grandeur de ses bienfaits. Quoique notre vie ne soit qu'un point presque imperceptible dans la durée des siècles, Dieu a voulu cependant lui assurer, dans une certaine mesure, le calme et la tranquillité. Ainsi, après avoir par le cinquième commandement mis nos jours à l'abri de la fureur des méchants ; après avoir pourvu,

dans le sixième, à l'honneur du lit conjugal, sa prévoyance s'est étendue jusque sur les biens terrestres, dont il nous prête l'usage. En sorte qu'on peut dire avec vérité que jamais père n'a eu pour ses enfants une sollicitude et une bonté pareilles à celle que Dieu témoigne aux hommes, en protégeant de ses lois leur honneur, leurs fortunes et leurs vies.

Dieu seul est le maître et le propriétaire de tous les biens. Il les donne à qui il lui plaît, et comme il lui plaît; et il défend, par un précepte spécial, d'en ôter ou d'en contester la jouissance à ceux qui les possèdent légitimement. Le septième commandement est une sorte de sauve-garde sous laquelle il les place, en menaçant de punir avec sévérité quiconque les ravira aux autres par la ruse, l'infidélité ou la violence. Ce commandement eût été superflu, si la corruption de l'homme n'avait point obscurci en lui la loi naturelle. Car il se trouve compris dans le précepte général de ne point faire au prochain ce que nous ne voulons pas qu'on nous fasse; précepte connu et approuvé des païens même, comme on peut le voir dans les écrits de leurs sages. « Votre loi, mon Dieu, » s'écrie saint Augustin, votre loi gravée dès l'origine du monde » dans le cœur des hommes, condamne hautement le vol, et » leur perversité n'a pu venir à bout de l'y détruire entièrement. Personne, ajoute-t-il, ne souffre qu'on prenne son » bien contre sa volonté, lors même que le ravisseur serait » contraint au vol par la misère (1). »

Le penchant déréglé de la plupart des hommes à s'emparer du bien d'autrui ne fut pas tellement corrigé par la prédication de l'Évangile, qu'il ne reparût bientôt, même dans les plus beaux jours du christianisme naissant. On en peut juger par les reproches que saint Paul adressait aux juifs convertis. Fiers des anciennes faveurs de Dieu pour leurs pères, ils se plaçaient avec orgueil au-dessus des Gentils récemment appelés à la

(1) Saint Aug. liv. 2^e des confess. chap. 4.

foi, et prétendaient avoir le pas sur eux, « comme leurs » maîtres et leurs guides dans les voies de la science et de la » vérité. » « Vous vous regardez, leur disait l'Apôtre (1), » comme la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, » comme les conducteurs des aveugles. Et cependant, vous » qui instruisez les autres, vous ne vous instruisez pas vous- » mêmes. Vous qui prêchez qu'on ne doit point *voler*, vous » *volez*. »

Cette plaie funeste, loin de se cicatriser par le temps, s'est étendue à toutes les parties du corps mystique de l'Eglise, et l'on peut à ce sujet appliquer à la société chrétienne ces paroles du Psalmiste (2) : « Tous se sont détournés de la voie » droite ; il n'y en a pas un seul qui fasse le bien. Ne connaî- » tront-ils point enfin ma justice, ces hommes qui dévorent » mon peuple ? » « J'ai parcouru la ville, continue le Pro- » phète (3), et je l'ai vue remplie d'iniquité, de fraude et d'in- » justice ; l'usure et la tromperie ne quittent point ses murs. » Il est donc important pour les chrétiens de bien connaître l'étendue des devoirs que leur impose le septième commandement, et d'en faire l'objet d'une sérieuse étude. Ils y apprendront combien la prévarication est générale. Beaucoup d'entre eux peut-être y verront avec effroi qu'ils sont du nombre des violateurs de la loi divine ; et tous s'y convaincront de cette grande vérité que l'Apôtre rappelait aux Corinthiens, « que ni » les voleurs, ni les ravisseurs, ni les détenteurs du bien » d'autrui ne seront héritiers du royaume de Dieu (4). »

(1) Rom. 2. 19. et suiv. Confidis teipsum esse ducem cæcorum, lumen eorum qui in tenebris sunt... qui ergò alium doces, teipsum non doces ; qui prædicas non furandum, furaris. (2) Ps. 13. 4 et 8. (3) Ps. 54. 9. et suiv. Et non defecit de plateis ejus usura et dolus. (4) 1. Cor. 6. 10. Neque fures, neque rapaces regnum Dei possidebunt.

DEUXIÈME DISSERTATION.

Qu'est-ce que le vol ? Deux manières de prendre le bien d'autrui. En quoi diffèrent le larcin et la rapine ? Pourquoi le septième commandement ne défend-il que le simple vol ? Différentes espèces de larcin. Enormité et suites funestes de ce crime.

Le vol est la prise ou la détention injuste du bien d'autrui, contre sa volonté, et lorsqu'il est en droit d'y faire opposition. Il existe, en effet, des circonstances où l'on peut, sans péché, prendre le bien d'un autre ; dans le cas, par exemple, d'une extrême nécessité, ou d'une confiscation ordonnée par les lois, ou bien encore lorsque Dieu, à qui appartient le souverain domaine de toutes choses, donne aux uns ce qu'il leur permet de ravir aux autres. Les Israélites ne commirent point de vol, évidemment, quand ils emportèrent, par son ordre, les vases d'or et d'argent qu'ils avaient empruntés aux Egyptiens. Par vol, il ne faut pas seulement entendre ce *qu'on enlève* à un autre malgré lui, mais toute usurpation et toute détention d'un bien étranger, quelque nom qu'on leur donne, contre la volonté du maître légitime.

La prise du bien d'autrui se fait de deux manières : lorsqu'elle est secrète, et produite par la ruse ou l'infidélité, on l'appelle LARCIN. Quand elle a lieu ouvertement et avec violence, on la nomme RAPINE.

Si le *vol* est seul mentionné dans la défense faite par le Décalogue de prendre le bien d'autrui, il ne faut pas en conclure que la *rapine* n'y soit pas implicitement et à plus forte raison condamnée. Ce serait faire outrage à la justice de Dieu, que de croire que la force ouverte et le brigandage soient à ses yeux des actes moins criminels, que le vol secret et frauduleux. Saint Paul, d'ailleurs, s'en explique clairement, lorsqu'il place les *ravisseurs*, comme les *voleurs*, du bien d'autrui,

parmi ceux qui n'auront point part à l'héritage céleste (1). Le simple vol est beaucoup plus commun et plus aisé à commettre que la rapine ; celle-ci rencontre souvent beaucoup d'obstacles ; pour réussir il lui faut de grands moyens, une grande résolution, des coups audacieux ; ce qui en fait le partage d'un petit nombre ; voilà pourquoi peut-être de ces deux manières de prendre le bien d'autrui, le septième commandement désigne la première, sans faire mention de la seconde.

Ce commandement, qui se complète, comme nous le verrons, par le dernier précepte du décalogue, ne se borne pas à l'action extérieure du vol ; il en interdit même le désir et la volonté. C'est une loi spirituelle, établie pour régler les mouvements de l'âme, source et principe des pensées et projets bons ou mauvais. « C'est du cœur, en effet, dit Jésus-Christ (2), que » sortent les homicides, les adultères, les *vols*, les faux témoignages, les blasphèmes. »

On donne à l'acte qui constitue le larcin différents noms, qui se tirent des circonstances et de la nature des objets ravis injustement et contre la volonté de ceux à qui ils appartiennent. Si on dérobe le bien d'un simple particulier, il garde le nom de *vol* ou de *larcin*. Si on trompe le prochain dans une vente ou tout autre contrat, c'est une *fraude*. Si on vole les deniers publics, c'est un *péculat*. Si on enlève un esclave à son maître, un enfant à son père, c'est un *plagiat*. Si on prend une chose sacrée dans un lieu saint ou dans un lieu profane, ou une chose profane dans un lieu sacré, c'est un *sacrilège*. Par choses sacrées, on entend non-seulement les vases et les ornements qui servent au culte divin, comme les calices, les patènes, les ciboires, les croix, les nappes d'autel, les ornements sacerdotaux, mais encore tous les biens, meubles et immeubles,

(1) 1. Cor. 6. 10. (2) Saint Matth. 15. 19. De corde enim exeunt cogitationes malæ, homicidia, adulteria, fornicationes, *furta*, falsa testimonia, blasphemias.

qui appartiennent à l'Eglise. Ceux qui les tiennent à titre de bénéfices, et qui les font passer en folles dépenses de jeu, de table, de luxe, sont regardés aussi comme sacrilèges, parce qu'ils ravissent le patrimoine des pauvres, sur lequel ils ne doivent prendre qu'un honnête nécessaire. Ceux-là commettent encore un sacrilège, qui chargés de les régir, comme administrateurs, les consacrent à des fins différentes de celles auxquelles ils sont destinés. Les biens des hôpitaux étant au nombre des fondations pieuses, ne peuvent être divertis au profit de qui que ce soit, sans qu'on se rende coupable du même crime.

L'énormité du vol ressort des nombreuses condamnations dont l'Ecriture l'accable : « Vous ne volerez pas. » « Les voleurs et les ravisseurs n'entreront pas au royaume de Dieu », etc., etc.; et de l'assimilation qu'elle lui fait subir avec les plus grands crimes : « Les homicides, les *voleurs*, les adulteres », dit le prince des apôtres. La malice de ce péché se prouve également par son opposition à la justice, qui veut que chacun possède en paix ce qui lui appartient. Le partage des biens entre les particuliers, les familles, les Etats, remonte au berceau du monde. Les lois divines et humaines ont également concouru à le sanctionner. La part que le droit assigne à chacun est quelque chose de si sacré, que s'il était libre d'y porter la main, la société toute entière commencerait à chanceler et à courir à une ruine certaine. Les impies mêmes regardent le vol comme une chose honteuse; et tel qui se glorifie des plus tristes excès, ne souffrirait pas, sans en tirer vengeance, qu'on élevât le plus léger doute sur sa probité. Les suites fâcheuses du vol sont encore une preuve de la gravité de ce crime. Il expose d'ordinaire au déshonneur. Il est la source d'une foule de procès, d'inimitiés, de haines, de querelles. Quelquefois même il compromet la réputation et la vie de ceux qui ne peuvent faire triompher leur innocence des accusations ou des indices trompeurs qui pèsent sur leurs

têtes. Que sera-ce si l'on y joint la nécessité de la restitution, souvent si difficile à opérer, « et sans laquelle néanmoins, » sauf le cas d'impossibilité, il n'y a pas de rémission (1)? » Aussi le prophète Habacuc, après avoir dit : « Malheur à celui qui » ravit ce qui ne lui appartient pas, » compare à des tas de boue (2) ce qu'il amasse autour de lui par ses injustices, afin de représenter, sous l'image des pénibles efforts d'un homme qui travaille à sortir d'un chemin fangeux, la difficulté non moins grande de rendre un bien dont on s'est emparé.

TROISIÈME DISSERTATION.

De quelle manière peut-on se rendre coupable de la prise injuste et de la détention du bien d'autrui dans les différentes conditions. Vols des époux, des enfants, des domestiques, des marchands et des artisans.

Les détails dans lesquels nous allons entrer, serviront à convaincre qu'il est peu de personnes, dans les diverses conditions de la vie, qui soient pleinement exemptes du péché d'injustice, quoique toutes soient jalouses de passer pour gens d'honneur et de probité. Les unes s'en rendent coupables par ignorance, les autres par irréflexion ; et presque toutes se font illusion sur la légitimité des voies qu'elles suivent. Les époux, les enfants, les serviteurs, les marchands, les artisans et les ouvriers, les magistrats, les personnes publiques, les avocats et autres gens de justice, en un mot, les riches aussi bien que les pauvres, violent souvent ce septième précepte, sans presque s'en douter et sans aucun scrupule.

(1) Saint Aug. lettre 54^e. *Cùm reddi possit... non remittitur peccatum, nisi restituatur ablatum.* (2) Habacuc, 2. 6. *Væ ei qui multiplicat non sua ! Usquequò et aggravat contrà se densum lutum ?*

Nous mettons ici au rang des personnes coupables de larcin 1^o les maris, qui détournent, au préjudice et contre le gré de leurs femmes, les biens de la *communauté*, et à plus forte raison les biens *propres* à celle-ci, et dont ils ne sont que les administrateurs. De même, les femmes, qui à l'usage de leurs maris et sans leur consentement, détournent une somme *notable* des mêmes biens communs, soit à leur profit, soit à celui de leurs enfants ou de leurs parents, ou sous le prétexte d'employer cet argent au soulagement des pauvres, ou, ce qui serait plus criminel encore, pour fournir à leur jeu, ou à des dépenses folles en habillements et en meubles. Une femme ne peut alléguer pour excuse de ses larcins les grandes richesses qu'elle aurait apportées en dot à son mari, parce que, si les lois lui en reconnaissent la propriété, elles ne lui en laissent pas l'usufruit à elle seule. Il faut excepter le cas, où on aurait formellement stipulé, dans le contrat de mariage, que la femme conservera l'administration et la jouissance de ses biens et revenus. Hors ce cas, l'administration en appartient au mari comme chef de la communauté ; et la femme ne peut en disposer notablement sans sa permission. Elle pourrait néanmoins prendre ce qui lui est nécessaire pour s'entretenir selon sa condition, elle et ses enfants, si le mari, par négligence ou par avarice, refusait d'y pourvoir.

2^o Les enfants, qui prennent le bien de leurs pères et mères, hors le cas de nécessité, telle que celle de pourvoir à leur nourriture et à leurs vêtements, si des parents injustes ou avarés les leur refusaient. Quoiqu'héritiers de la fortune paternelle, ils n'ont sur elle aucun droit de propriété ni de jouissance, durant la vie des auteurs de leurs jours. Salomon range parmi « les homicides (1) celui qui vole son père ou sa mère, et qui ose prétendre que ce n'est pas un péché. »

(1) Prov. 28. 24. Qui subtrahit aliquid à patre suo et à matre, et dicit hoc non esse peccatum, particeps homicidæ est.

N'est-ce pas en effet désirer leur mort, ou les considérer comme déjà morts, que de se mettre par avance en possession de biens, qui ne leur appartiendront légitimement qu'après le décès de leurs pères et mères ? Mais les enfants peuvent, sans injustice et sans l'autorisation paternelle, disposer de ce qu'ils gagnent par une *industrie séparée*, ou des petites économies faites sur l'argent qui leur est donné pour leurs besoins ou leurs menus plaisirs.

3° Les serviteurs, qui prennent ou retiennent le bien de leurs maîtres, sous prétexte de compensation, parce qu'ils jugent que leurs gages ne sont pas proportionnés à la somme de travail qu'on leur impose. La convention qu'ils ont faite de se louer pour un temps, et à raison d'un salaire convenu et déterminé, est un véritable contrat, qui oblige également les maîtres et les serviteurs. Il ne permet ni à ceux-là de diminuer ce salaire, ni à ceux-ci de s'en créer un plus considérable aux dépens et à l'insu de leurs maîtres. Ils peuvent ou faire une convention nouvelle, ou se retirer s'ils estiment que leurs gages sont trop en dessous des peines et de la fatigue qu'on leur fait essuyer. Du reste, ils auraient tort de taxer leurs maîtres d'injustice, s'ils n'en reçoivent pas plus que le prix arrêté. Jésus-Christ nous l'apprend dans la parabole du père de famille. Un des ouvriers venus dès le matin à la vigne, jaloux de ce qu'on donnait à ceux qui n'avaient été mis à l'œuvre qu'à la onzième heure, une récompense égale à la sienne, se plaignait hautement de ce qu'il appelait une chose injuste : « Mon ami, lui dit le maître (1), je ne vous » fais point de tort. N'êtes-vous pas convenu avec moi d'un » denier pour votre journée ? Prenez ce qui vous appartient, » et retirez-vous. »

Le vol domestique a un caractère spécial de noirceur, qui

(1) Saint Matth. 20. 13 et 14. Amice, non facio tibi injuriam ; nonne ex denario convenisti mecum ? Tolle quod tuum est et vade.

le rend beaucoup plus criminel que les autres. On se tient en garde contre les gens du dehors ; on se fie au contraire aux serviteurs. Dans la maison de leurs maîtres, tout leur est ouvert ; tout est, pour ainsi dire, entre leurs mains et à leur disposition. Les voler, c'est abuser indignement de leur confiance ; c'est les trahir sous le masque du respect et de la fidélité. Aussi les lois humaines punissent-elles davantage les vols de cette espèce.

• Il ne suffit pas aux domestiques, pour être exempts de tout reproche de larcin, de ne rien s'approprier de ce qui est à leurs maîtres, de ne rien prendre soit en argent comme compensation de leurs gages, soit en bénéfices illicites sur les commissions dont ils sont chargés. Ils doivent encore ne se permettre, aux frais de la maison, aucune dépense personnelle au-dessus de celles qui s'accordent aux gens de leur état. Ils se rendraient coupables de vol, s'ils détournaient à leur usage ce qui est réservé à celui de leurs maîtres seuls, tels que les vins précieux, les mets recherchés et autres choses semblables, que l'on n'a point coutume de donner aux serviteurs. En cela ils s'écarteraient de la règle que leur prescrit l'Apôtre saint Paul (1) « de témoigner *en tout* une fidélité parfaite à leurs « maîtres. »

4° Les marchands, qui usent de fraude dans la vente et l'achat des marchandises ; qui relèvent le prix des unes et abaissent la valeur réelle des autres par des éloges outrés ou des termes de mépris, accompagnés parfois de serments et d'imprécations. Les plus coupables sont ceux qui vendent comme étant de qualité supérieure, ou provenant des meilleures fabriques, des objets médiocres ou de mauvais aloi ; et surtout ceux qui trompent les acheteurs sur le poids et la quantité de la marchandise. L'Écriture défend « de rien faire

(1) Epit. à Tité, 2. 10. Servos... non fraudulentés, sed in omnibus fidem bonam ostendentes.

» contre l'équité (1) ni dans ce qui sert de règle, ni dans les
 » poids, ni dans les mesures. Que la balance soit juste, ajoutez-
 » t-elle, les poids justes, le boisseau juste, et le setier juste. »
 « Vous n'aurez point en réserve, dit-elle ailleurs (2), plusieurs
 » poids, l'un plus fort, l'autre plus faible; ni deux boisseaux,
 » l'un plus grand, l'autre plus petit; car le Seigneur votre Dieu
 » a en abomination celui qui fait ces choses, et il a horreur de
 » toute injustice. » Le livre des Proverbes déclare également (3) : « qu'avoir deux poids est une chose odieuse au
 » Seigneur, et que la balance trompeuse est en abomination
 » devant lui. »

5° Les artisans, qui ne confectionnent pas leurs ouvrages avec soin; qui substituent des matières inférieures à celles qui leur ont été confiées; qui portent en compte une quantité plus considérable de fournitures que celle qu'ils ont livrée; qui exigent un prix notablement au-dessus de celui qui est réglé par l'usage; qui retiennent à leur profit les restes des étoffes et autres objets, dont ils n'étaient que les dépositaires; qui enflent leurs mémoires en raison de l'époque plus ou moins reculée du paiement; etc. de même, les ouvriers et autres gens de journée, qui ne donnent pas à leurs maîtres tous leurs moments, hors les heures consacrées par la coutume soit à la réfection, soit au repos du corps, surtout lorsqu'il s'agit de rudes travaux.

(1) Lévit. 19. 35 et 36. *Nolite facere iniquum aliquid in judicio, in regulâ, in pondere, in mensurâ. Statera justa, et æqua sint pondera, justus modius, æquusque sextarius.* (2) Deut. 25. 13 et 16. *Non habebis diversa pondera, majus et minus; nec erit in domo tuâ modius major et minor... abominatur enim Dominus Deus tuus eum qui facit hæc, et aversatur omnem injustitiam.* (3) Prov. 20. 23. *Abominatio est apud Dominum pondus et pondus.*

QUATRIÈME DISSERTATION.

Suite de la précédente énumération. On viole aussi le septième commandement lorsqu'on achète sciemment des choses volées, lorsqu'on garde pour soi celles que l'on trouve; et toutes les fois qu'on retient injustement le bien d'autrui. Vaines excuses de ceux qui refusent de payer leurs dettes.

Parmi les violateurs du septième commandement, ceux-là se rendent très-coupables qui achètent, avec intention de les garder et de s'en servir, des choses qu'ils savent avoir été dérobées. Quoiqu'ils en aient payé la valeur, ils n'en sont pas moins obligés de les rendre aux personnes à qui elles appartiennent, dussent-ils perdre le prix de leur achat. Le voleur n'ayant aucun droit à la chose volée, n'en a pu donner à l'acheteur, suivant cet axiôme : « que nul ne peut transférer à » un autre un droit qu'il n'a pas lui-même ; » et cet autre : « que ce qui nous appartient à titre légitime, ne peut passer » validement à un autre sans notre consentement. »

Il faut porter le même jugement de ceux qui s'approprient, sans ordonnance préalable, une chose trouvée. Le premier devoir, dans cette circonstance, est de faire toutes les recherches possibles, proportionnées cependant à la valeur de l'objet perdu, pour découvrir le véritable maître. Dieu en avait fait une ordonnance formelle aux Israélites (1). « Ne pas rendre ce » qu'on a trouvé, dit saint Augustin (2), c'est le ravir, » en supposant qu'on connaisse celui à qui la chose trouvée appartient, ou qu'on la garde sans faire aucune recherche. « On témoigne » en effet par là, ajoute le saint docteur, qu'on est tout disposé » à prendre le bien d'autrui, si l'occasion s'offrait; et que si » on ne le fait pas, c'est qu'on est arrêté moins par la con-

1) Deut. 22 et suiv. (2) Saint Aug. Sermon. 178. *Nam quod invenisti et non reddidisti, rapuisti.*

» science que par la crainte. » Si, après s'être enquis diligemment, on ne parvient pas à découvrir le maître de la chose trouvée, l'opinion commune des théologiens est qu'on doit la donner aux pauvres, et, si elle n'est pas de nature à leur être donnée, la convertir en argent, et en employer le prix en aumônes ou autres bonnes œuvres ; par cette raison, que celui qui perd une chose et qui n'a plus l'espoir de la retrouver, est présumé vouloir que cette chose serve plutôt à soulager la détresse d'un pauvre qu'à grossir les revenus d'un riche.

Le septième commandement ne défend pas seulement de *prendre* le bien d'autrui, mais aussi de le *retenir*. Celui qui retient injustement le bien d'un autre, ne lèse pas moins ses droits que celui qui le vole, la détention et le vol produisant l'un et l'autre à l'égard du prochain le même résultat. Dans cette catégorie, viennent en première ligne ceux qui gardent, sans vouloir le rendre, un dépôt confié ; ceux qui, après avoir contracté des dettes sous la garantie de la bonne foi et de l'honneur, en diffèrent le paiement par de vains prétextes ; ceux qui usent de fraude ou de menaces pour obtenir des remises en se feignant insolubles, ou qui profitent d'un événement malheureux, tels qu'une faillite ou un incendie, pour soustraire à leurs créanciers une partie de ce qui leur est dû.

Ces manéges criminels ne sont que trop communs parmi les personnes des classes supérieures. Elles prétendent même jusqu'à un certain point les justifier. A les entendre, ce n'est ni l'avarice ni la cupidité, qui les porte à ces injustices cependant si criantes. Leurs dettes, dont ils se dissimulent à eux-mêmes l'origine coupable, (car elles naissent presque toutes de l'excès de leur luxe, de leurs débauches, et de mille folles dépenses) leurs dettes, disent-ils, proviennent de la nécessité impérieuse de soutenir leur rang. Si on les contraignait à les payer avec une rigoureuse exactitude, on les mettrait bientôt dans l'obligation de vivre en simples et obscurs particuliers, et on les réduirait à l'impossibilité de transmettre à leurs enfants l'illus-

tration qu'ils ont reçue de leurs ancêtres. Nous leur répondrons que la voie la plus sûre pour conserver et même augmenter leurs richesses, et donner un nouvel éclat au nom de leurs aïeux, serait de se montrer amis de la justice, scrupuleux observateurs des lois de l'équité, et généralement plus fidèles aux préceptes divins. C'est l'oubli et le mépris de cette loi sainte, qui attirent sur leurs têtes cette suite de malheurs qui aboutissent à la ruine, à l'opprobre et à l'extinction même de leurs familles. Sur les débris de leur fortune, s'élève celle d'hommes nouveaux, qu'ils voient de leurs yeux entrer en possession de leurs dignités, de leurs honneurs et de leurs palais. Pour les punir, « le Seigneur a déployé la force de son » bras (1). Car c'est lui qui dissipe ceux qui s'enflaient d'orgueil dans les pensées de leurs cœurs ; c'est lui qui arrache les grands des postes les plus élevés, pour y faire asseoir les petits ; c'est lui qui remplit de biens ceux qui étaient affamés, et qui renvoie les riches les mains vides. » « Vos » princes, dit le Seigneur, par la bouche d'Isaïe (2), sont des » infidèles ; ils sont les compagnons des voleurs ; ils aiment » les présents ; ils ne cherchent que le gain et l'intérêt ; ils ne » font point justice à l'orphelin, et la cause de la veuve n'a » point d'accès près d'eux. Aussi le Seigneur, le Dieu des armées, le fort d'Israël s'est-il écrié : Hélas ! je me consolerais » par la perte de ceux qui me combattent, et je serai vengé » de mes ennemis. J'étendrai ma main sur vous ; je purifierai » mon peuple de cette écume ; j'ôterai toute la scorie qui se » trouve en lui. »

(1) Saint Luc. 1. 51 et suiv. (2) Isaïe, 1. 23 et suiv. Principes tui infideles, socii furum ; omnes diligunt munera, sequuntur retributiones. Pupillo non judicant, et causa viduæ non ingreditur ad illos. Propter hoc ait Dominus Deus exercituum, fortis Israel : heu ! consolabor super hostibus meis, et vindicabor de inimicis meis, et convertam manum meam ad te, et excoquam ad purum scoriam tuam, et auferam omne stannum tuum.

C'est une autre sorte de vol et d'infidélité que de ne pas rendre un dépôt confié. La loi de Moïse punissait sévèrement « celui qui reniait le dépôt confié à sa foi. » (1) Le dépôt est quelque chose de si sacré, que le dépositaire ne peut même pas s'en servir sans le consentement exprès ou présumé du déposant; ni en garder les fruits quand le dépôt est une chose fructifiante; ni se l'approprier par compensation, lorsque le déposant lui doit une somme équivalente au dépôt, à moins d'une convention explicite; ni le prescrire enfin, quelque soit le laps de temps pendant lequel il le garde.

On peut voir plus au long dans les auteurs qui ont traité cette matière, jusqu'où s'étend la liste des personnes coupables de larcin. A toutes celles dont nous avons parlé ci dessus, on peut joindre 1° Ceux qui laissent dépérir par leur faute les biens dont le soin ou la garde leur sont confiés. 2° Ceux qui ne remplissent point les obligations d'une charge pour laquelle ils reçoivent des honoraires, ou qui s'en acquittent avec une négligence préjudiciable aux intérêts de l'Etat ou des particuliers. 3° Les tuteurs et les curateurs, négligents ou infidèles dans l'administration de la fortune des mineurs. 4° Ceux qui, sans permission, pour abrégér leur route par exemple ou dans une partie de chasse, entrouvrent les clôtures, traversent les prairies, endommagent les blés, les vignes et autres productions de la terre, sans se mettre en peine du tort qu'ils font aux laborieux habitants des campagnes. 5° Les plaideurs qui suscitent d'injustes procès, ou qui mettent en œuvre, pour les gagner, des moyens que l'honneur et la conscience réprouvent. 6° Les avocats, qui par un abus criminel de l'éloquence, font triompher sciemment, à l'aide de sophismes et de subterfuges, les mauvaises causes sur les bonnes. 7° Les avoués et autres gens de justice, qui consomment les parties en

(1) Lévit. 6. 2. Anima, quæ negaverit próximo suo depositum quod fidei ejus creditum fuerat....

frais. Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails. Le peu que nous venons de dire donne au moins quelque idée du nombre presque infini de ceux qui violent le septième commandement.

CINQUIÈME DISSERTATION.

Qu'est-ce que la rapine ? Quels sont ceux qui doivent être considérés comme ravisseurs du bien d'autrui ?

La rapine, seconde manière de prendre le bien d'autrui, est un crime différent du simple vol, et qui le surpasse beaucoup en gravité, parce que, à l'injustice inséparable du vol, elle joint le plus souvent, la violence et l'outrage. Elle est tout à la fois un abus de la force, et une insulte à celui à qui on arrache son bien, sous ses yeux, contre sa volonté, et lorsqu'on le sait dans l'impuissance d'en défendre la possession. Quoique la rapine soit, ordinairement et à proprement parler, le fruit de la violence, cependant elle n'en est pas toujours accompagnée ; quelquefois elle n'est, comme le simple vol, que le produit de la fraude. La différence alors de l'une à l'autre, celle qui constitue l'énormité de la rapine, vient de l'élévation, du crédit des preneurs dont nous parlons, et de l'impunité avec laquelle ils exercent une sorte de brigandage, d'autant plus dommageable à la société, qu'ils ont plus de moyens de se soustraire à la vindicte des lois.

Ainsi, on met au nombre des ravisseurs, outre tous ceux qui prennent violemment ou à main armée le bien d'autrui : 1° Ceux qui ne paient pas aux ouvriers le salaire qui leur est dû pour leur travail, ou à leurs domestiques les gages stipulés. C'est une injustice si criante, que l'apôtre saint Jacques crut devoir employer toute l'énergie de son zèle et toute l'autorité de son apostolat, pour reprocher leur crime et ramener

au repentir ceux des premiers chrétiens qui s'en rendaient coupables. « Riches, leur disait-il, pleurez, poussez des cris » et comme des hurlements, à la vue des malheurs qui vont » fondre sur vous. » Et si vous en ignorez le sujet, le voici : « Sachez que le salaire que vous faites perdre aux ouvriers, » qui ont moissonné vos champs, crie contre vous, et que » leurs cris ont été entendus du Dieu des armées (1). » Rien n'est plus souvent recommandé dans l'ancienne loi, que la fidélité et l'exactitude à payer les travaux de l'ouvrier. « Le » prix du mercenaire qui vous donne son travail, dit Dieu dans » le Lévitique (2), ne demeurera pas chez vous jusqu'au » matin. » On trouve la même règle dans le Deutéronome (3) : « Vous rendrez, *le jour même*, au mercenaire, le prix de son » travail, de peur qu'il ne crie contre vous vers le Seigneur, » et que ses cris ne vous soient imputés à péché. » Le prophète Malachie représente le Seigneur comme se hâtant de venir, » » pour juger ceux qui retiennent par violence le prix du mer- » cenaire (4). » Entre les sages instructions données par Tobie à l'héritier de son nom et de sa fortune, le saint Patriarche lui ordonne (5) « de payer sur le champ à l'ouvrier son salaire, » avec défense d'en retenir chez lui la moindre portion. » Ces citations font bien ressortir l'odieux de ces sortes de rapines.

2° Ceux qui refusent de payer aux princes, aux magistrats et autres dépositaires de l'autorité souveraine, les tributs, les impôts ou les droits qui se prélèvent sur les biens, les personnes, les produits de l'industrie, etc ; ceux qui les augmentent ou les diminuent de leur chef ; ceux qui les accaparent en tout ou en partie ; ceux qui se livrent aux opérations frauduleuses

(1) Eplt. de saint Jacq. 5. 1. Ecce merces operariorum, qui messuerunt regiones vestras, quæ fraudata est à vobis, clamat, et clamor eorum in aures Domini Sabaoth introivit. (2) Lévit. 19. 13. Non morabitur opus mercenarii tui apud te usque manè... Eadem die reddes ei pretium laboris sui... ne clamet contra te ad Dominum et reputetur tibi in peccatum. (3) Deut. 24. 15. (4) Malachie, 3. 5. (5) Tobie, 4. 15. et 16.

de la contrebande, sous prétexte que ce n'est pas voler que de frauder le fisc ; distinction de mauvaise foi, dont l'ignorance et la cupidité ont fait un préjugé populaire. Ce genre d'injustice, ainsi que tous ceux qui lèsent les droits de l'état, sont en opposition avec la doctrine formelle du Sauveur. Jésus-Christ en effet veut qu'on rende à César ce qui est à César (1). Et lui-même nous en a laissé l'exemple, en faisant payer pour lui l'impôt que les collecteurs lui avaient demandé (2).

Saint Paul, après avoir montré que l'autorité des princes dérive de celle de Dieu et qu'il faut leur être soumis par conscience, recommande aux fidèles de « payer exactement les » tributs et impôts. » La raison qu'il en donne, c'est qu'ils sont « les ministres de Dieu (3), sans cesse appliqués à leurs « fonctions ». D'où il suit que l'obligation de payer les impôts aux princes n'est pas seulement fondée sur ce que Dieu l'a ainsi prescrit, mais qu'elle est en même temps un devoir de justice. Rien de plus juste en effet que de contribuer à la subsistance honorable de ceux qui consacrent ou qui doivent consacrer tous leurs soins à assurer la sécurité générale, et de leur fournir les secours et les subsides dont ils ont besoin, pour mettre l'Etat à couvert des troubles du dedans et des insultes du dehors.

(1) Saint Matth. 22. 21. (2) Saint Matth. 17. 26. (3) Rom. 13. 1. 6. et 7.



SIXIÈME DISSERTATION.

Continuation du même sujet. Les usuriers. Qu'est-ce que l'on entend par usure ? l'usure condamnée par toutes les lois divines et humaines. Sa réprobation par l'Ecriture Sainte et les Pères. On ne peut justifier l'usure par la coutume. Peut-on dans quelques circonstances recevoir au-delà du prêt, sans être coupable d'usure ?

L'usure, ce crime de tout temps si répandu, et plus commun aujourd'hui que jamais, tire son origine de deux maux d'ordre divers, savoir, la cupidité de celui qui prête, et l'indigence de celui qui emprunte. Ce qui donne aux usuriers un caractère de réprobation devant Dieu et devant les hommes, c'est leur avidité insatiable, source de mille fléaux, pour le pauvre peuple surtout, qu'ils oppriment et réduisent à la dernière misère par leurs extorsions. Lors même que l'usure ne serait pas proscrite, comme elle l'est réellement, par les lois divines et humaines, ceux qui s'y livrent n'en seraient pas moins coupables, parce que étant riches ils vont directement contre les dispositions de la divine Providence, en se servant de la détresse du pauvre pour l'accabler, au lieu de lui venir en aide, comme la charité les y oblige, et comme l'humanité seule devait les y porter.

L'usure, comme la définissent les théologiens « est un » profit qu'on tire, ou qu'on prétend tirer directement du prêt » que l'on a fait d'une chose à quelqu'un ; » ce qui ne s'entend pas seulement du prêt d'argent, mais encore de toute autre chose appréciable à prix d'argent, comme l'explique saint Augustin. « Si vous avez prêté à autrui, dit ce saint » Docteur (1), non-seulement de l'argent, mais du blé, du

(1) Saint Aug. explic. du ps. 36. Si fœneraveris homini... non pecuniam solam, sed aliquid plus quàm dedisti, sive illud triticum sit, sive vinum, sive oleum, sive quodlibet aliud, si plus quàm dedisti expectas accipere, fœnerator es, et in hoc improbandus.

» vin, de l'huile ou quelque'autre chose, et que vous demandiez en retour plus que n'avez prêté, vous êtes usurier, et » en cela condamnable. »

L'opposition de l'usure à la loi naturelle est si évidente, que les païens eux-mêmes faisaient profession de le reconnaître. Les Romains qualifiaient les usuriers d'infâmes. Tacite regarde l'usure comme une des grandes plaies de l'Empire romain, et comme une des sources des nombreuses séditions qui le mirent si souvent à deux doigts de sa perte, surtout sous le gouvernement consulaire.

Il suffit d'ouvrir nos saints Livres pour y trouver la condamnation formelle et absolue de l'usure. Sans rapporter les diverses ordonnances renfermées à ce sujet dans l'Exode (1), le Lévitique (2), et le Deutéronome (3), rien de plus éclatant que le témoignage du prophète Ezéchiel. Dieu déclare par sa bouche (4), qu'il oubliera les péchés de celui qui en fera pénitence, « pourvu qu'il évite, entr'autres crimes, l'*usure*, et » qu'il ne reçoive rien au-delà de ce qu'il a prêté. » Il ajoute que, « si au lieu de marcher ainsi dans la voie de ses commandements, les enfants suivent au contraire les traces de leurs » pères; s'ils s'adonnent à l'idolâtrie; s'ils versent le sang; » s'ils souillent la femme de leur prochain; s'ils prennent le » bien d'autrui; s'ils *prêtent à usure*, et qu'ils reçoivent plus » qu'ils n'ont donné, ils seront jugés dignes des plus grands » châtimens. » Ainsi, voilà l'usure placée au rang des crimes les plus détestables, tels que l'idolâtrie, l'homicide, l'adultère, le larcin, et des autres péchés qui provoquent le plus le courroux divin. David rangeait aussi l'usure parmi les œuvres qui ferment l'entrée du ciel. « Seigneur, dit-il (5), qui habitera

(1) Ex. 22. 25. (2) Lévit. 25. 36 et 37. (3) Deut. 23. 19 et 20. (4) Ezéch. 18. 10 et suiv. Effundentem sanguinem, in montibus comedentem, rapientem rapinas... ad usuram dantem et amplius accipientem. (5) Ps. 14. 6. Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo?... Qui ingreditur sine maculâ... qui pecuniam suam non dedit ad usuram.

» dans votre sanctuaire? ou qui reposera sur votre sainte montagne? » Et il range aussitôt les usuriers parmi ceux qui n'auront point part à cette grande récompense. La loi nouvelle s'accorde avec l'ancienne dans la proscription de l'usure. Notre-Seigneur le déclare clairement dans ces paroles (1) : « *Prêtez, sans en rien espérer.* » Sur quoi saint Thomas fait remarquer que le premier mot *prêtez*, n'est qu'un conseil, personne n'étant obligé de prêter; tandis que les suivants, *sans en rien espérer*, renferment la défense de retirer directement et en vertu du prêt, aucun profit.

L'Eglise, dans ses conciles et par la bouche des souverains Pontifes, ainsi que les saints Pères dans leurs illustres écrits, ont toujours réprouvé l'usure comme un crime contraire à la loi de Dieu. Les citations seraient infinies. Nous en choisirons un petit nombre, pour faire voir à nos lecteurs que la tradition est d'accord sur ce point avec l'Ecriture, et que les hommes suscités par l'Esprit de Dieu pour cultiver sa vigne se sont efforcés d'en arracher l'usure comme une des plantes les plus funestes à sa fertilité. Saint Ambroise, qui connaissait mieux qu'aucun autre les déplorables effets de l'usure, lui qui, avant son épiscopat, avait pris une si grande part aux affaires de l'Empire, déclare dans un de ses traités, « qu'il ne connaît » point de crime plus horrible (2) ; que les usuriers sont les plus » détestables de tous les hommes, et qu'il n'y a point d'iniquité » pareille à celle d'élever sa fortune sur les débris de celle des » autres. » « Je ne veux pas, disait saint Augustin (3) à son » peuple, que vous soyez usuriers. Ce n'est pas moi, c'est Dieu » qui vous fait cette défense. Les usuriers savent bien, ajoutait-il, ce que leur crime a d'*odieux*, d'*horrible* et d'*exécrable*. » Ce sont les propres paroles de ce grand Docteur.

(1) Saint Luc, 6. 35. Mutuum date, nihil inde sperantes. (2) Saint Amb. Liv. sur Tobie, chap. 4. (3) Saint Aug. 3^e sermon sur le ps. 36. Nolo sitis fœneratores, et ideò nolo, quia Deus non vult... Quàm detestabile sit, quàm odiosum, quàm execrandum, puto quia et ipsi fœneratores noverunt.

La règle générale, établie par le droit naturel et divin, de ne rien recevoir au-delà de ce qu'on a prêté, souffre plusieurs exceptions. Voici les deux principales : 1^o On peut recevoir quelque chose de l'emprunteur, lorsque celui-ci l'offre comme un don gratuit ; encore, faut-il dans ce cas, qu'il n'y ait eu préalablement aucun pacte à ce sujet, et que celui qui prête ne le fasse pas dans le dessein de bénéficier de son prêt.

2^o Lorsque le prêt peut devenir la cause d'un *dommage naissant* ou d'un *lucre cessant*, comme s'expriment les Théologiens ; c'est-à-dire, lorsqu'à raison du prêt *on éprouve une perte effective* dans son bien ; si, par exemple, vous prêtez une somme par laquelle vous auriez racheté une rente dont vous êtes obligé de payer l'intérêt ; ou lorsqu'*on est privé d'un gain* qu'on se serait légitimement procuré par l'emploi de son argent soit dans le commerce, soit dans l'acquisition d'une charge ou d'un bien-fonds, le surplus que demande alors le créancier, ne s'appelle pas usure, mais dommage et intérêt ; c'est-à-dire qu'il l'exige ou comme compensation de la perte qu'il éprouve, ou comme indemnité pour le gain qu'il a manqué de faire, en cédant aux pressantes sollicitations et au besoin de l'emprunteur. Observons en passant que cette exception ne devrait avoir lieu que lorsqu'on prête aux riches et aux gens aisés. La charité ne reconnaît ni dommage naissant ni lucre cessant vis-à-vis des pauvres, parce que loin d'être en droit de leur imposer des charges, le riche se trouve toujours dans une obligation plus ou moins étroite de les secourir. C'est à leur égard qu'on doit entendre dans le sens le plus rigoureux les paroles de Jésus-Christ : « *Prêtez, sans en rien espérer,* » même le recouvrement du capital, s'il fallait en faire l'abandon, ou si l'on ne pouvait le récupérer en tout ou en partie, qu'au prix des larmes du débiteur, et en le réduisant à l'indigence.

Il s'est élevé de nos jours une opinion nouvelle en faveur du prêt à intérêt, enseignant que l'on peut prêter au taux de

la loi, sans aliénation de fonds, sans risques ni dommage pour le prêteur, et sans aucun autre titre que la loi même. La cupidité s'en est emparée avec empressement ; car tous les moyens lui sont bons, lorsqu'elle cherche à s'asseoir, en écartant le trouble et les remords, dans l'âme de ceux qui en sont dominés. L'argent, dit-on, est considéré aujourd'hui comme marchandise. On peut donc le mettre en circulation de la même manière et aux mêmes conditions que les autres objets de commerce, dont il partage maintenant le sort et la nature. Je ne m'arrêterai pas à discuter ce point de controverse, qui me semble reposer sur des raisons plus spécieuses que solides. J'en laisse la solution à ceux qui étant dans l'Eglise, en vertu de l'autorité divine, les juges de la foi et des mœurs, peuvent seuls à cet égard prescrire des règles certaines. Si l'on trouve trop étroites les limites dans lesquelles ils ont renfermé l'amour insatiable du gain, qu'on se souvienne que le Saint-Esprit l'appelle énergiquement « la racine de tous les » maux (1). » On ne peut cependant pas regarder comme usurier celui qui, s'appuyant sur l'opinion dont je parle, prête son argent au taux légal, sans autre titre que la loi, le saint-Siège ayant déclaré à différentes reprises *qu'il ne faut pas inquiéter* ceux qui croient pouvoir suivre ce sentiment.

SEPTIÈME DISSERTATION.

Continuation du même sujet. Des magistrats, des juges et autres personnes publiques ; des riches qui prêtent aux pauvres ; de la concussion ; du monopole ; de la rapine chez les gens de guerre.

Parmi les ravisseurs du bien d'autrui, on place en quatrième lieu les magistrats, chargés de rendre la justice, qui se

(1) 1. Tim. 6. 10. Radix omnium malorum est cupiditas.

laissent gagner ou influencer, et qui ne se montrent accessibles qu'aux riches et aux grands, dont ils ambitionnent la faveur, tandis qu'ils repoussent les malheureux et les faibles, fermant les yeux sur la bonté de leurs causes, et leur refusant tout appui. Moïse avait défendu aux juges d'Israël (1) « de faire aucune acception des personnes, ni » de recevoir d'elles aucuns présents, parce qu'ils aveuglent » les yeux des sages, ajoutait-il, et qu'ils corrompent la sentence des justes. »

Les magistrats et autres fonctionnaires sont également coupables de rapine lorsqu'ils exercent quelque acte de *concession*, ou lorsqu'ils en permettent à leurs subordonnés. On est concussionnaire, lorsqu'on exige des droits qui ne sont pas dus, ou bien lorsqu'on exige au-delà de ce qui est dû. Saint Jean-Baptiste n'interdisait point l'exercice de leur profession aux Publicains, receveurs des impôts ; mais il leur demandait, comme disposition nécessaire pour recevoir son baptême, « de » ne rien exiger dans leur charge au-delà de ce qui leur avait » été ordonné (2). »

Le Psalmiste, dans le parallèle du juste et du pécheur, dit que le premier donne et prête par charité, tandis que l'autre emprunte et ne rend pas (3). Aussi met-on au nombre des ravisseurs du bien d'autrui ceux qui déniaient leurs dettes ou fraudent leurs créanciers ; ceux qui achètent en leur nom ou au nom d'un autre des marchandises, dont ils remettent le paiement à terme fixe, et qui ne tiennent point parole au jour de l'échéance. C'est sur la société tout entière que retombe l'infidélité de leurs promesses ; car les marchands, privés des fonds sur la rentrée desquels ils comptaient, se voient contraints de hausser leurs prix, pour faire face eux-mêmes à leurs propres engagements.

(1) Deut. 16. 19. Non accipies personam, nec munera ; quia munera excæcant oculos sapientum, et mutant verba justorum. (2) Saint Luc. 3. 12. (3) Ps. 36. 22.

Que dire des riches qui exigent avec dureté ce qu'ils ont prêté à des gens tombés depuis dans la gêne ou dans la misère ? Quel jugement porter de ceux qui retiennent, contre l'ordre de Dieu, les choses qu'ils ont reçues en gage, quoiqu'elles soient nécessaires aux malheureux qui les ont déposées pour vivre ou pour se vêtir ? Les coupables de pareilles rapines trouveront dans l'Exode l'arrêt de leur condamnation. « Si votre prochain, dit le texte sacré (1), vous a donné son » habit pour gage, vous le lui rendrez avant le coucher du » soleil. » Si vous le lui refusez « et qu'il crie vers moi, je » l'exaucerai, parce que je suis bon et compatissant. »

Ceux-là doivent être également classés parmi les ravisseurs, qui, dans un temps de disette, cachent et détiennent les grains, et par ce déloyal manège de la cupidité, les rendent si rares que le prix s'en élève à un taux exorbitant. « Celui qui cache le » blé, dit Salomon (2), sera maudit des peuples. »

Le *monopole* n'est pas le genre de rapine le moins odieux. C'est le nom qu'on donne aux conventions iniques, que des marchands font entre eux dans le commerce, pour se rendre maîtres de toutes les denrées ou marchandises d'une espèce, afin de les vendre ensuite à un prix excédant celui qui est fixé par les lois ou par l'usage. Le monopole renferme une double injustice : il gêne et souvent ruine la liberté commerciale ; et il est évidemment préjudiciable aux intérêts du public. Les ouvriers qui se mettent en grève, pour ne travailler qu'à un prix excessif ou à des conditions onéreuses ; les brocanteurs, frippiers et autres acheteurs, qui se concertent pour ne point mettre d'enchère les uns au-dessus des autres dans les ventes publiques ; ceux qui empêchent les marchandises de leurs concurrents d'arriver à une foire ou à un marché, afin d'y vendre les

(1) Ex. 22. 26 et 27. Si pignus à proximo tuo acceperis vestimentum, ante solis occasum reddes ei... Si clamaverit ad me, exaudiam eum, quia misericors sum. (2) Liv. des Prov. 11. 26. Qui abscondit frumenta, maledicetur in populis.

leurs à plus haut prix, sont de vrais monopoleurs, qui agissent autant contre la charité que contre la justice.

On ne peut excuser du crime de rapine 1° Les soldats qui, d'eux-mêmes, et sans avoir reçu ni permission ni ordre des officiers supérieurs, ravagent les campagnes, et se livrent au pillage dans les villes. Les gens de guerre, souvent peu scrupuleux sur ce chapitre, devraient se rappeler les conseils du saint Précurseur de Jésus-Christ aux soldats de son temps. « N'usez point de violence, leur disait-il (1), ni de fraude » envers personne, et contentez-vous de votre solde. » 2° Les officiers comptables des régiments, les inspecteurs, intendants, commissaires, etc., qui, seuls ou de concert, présentent comme remplis les corps incomplets, et détournent à leur bénéfice, au détriment de l'Etat, la partie des fonds alloués, qui se trouve sans emploi à cause du vide réel qui existe dans les cadres

Je le demande maintenant aux lecteurs attentifs. Que penser de cette liste si nombreuse d'hommes coupables de larcin ou de rapine, liste qui s'étend à toutes les conditions ? Ne faut-il pas convenir que chez beaucoup de personnes la probité n'est plus qu'un mot ; ou, si j'ose le dire, un masque dont on se couvre pour cacher aux regards le désordre d'une conscience chargée d'iniquités ; ou bien encore, une monnaie de convention sans valeur intrinsèque ? Mais il n'en est pas de Dieu comme des hommes. On peut tromper ceux qui ne voient que la surface. Rien n'échappe à cet œil qui pénètre les replis les plus cachés. La justice divine, quoique souvent tardive, se lève enfin. Un souffle lui suffit pour renverser l'échafaudage de ces fortunes subites, dont l'origine n'excite pas moins le murmure que l'étonnement. L'expérience montre qu'elles passent rarement à la troisième génération. Dieu, par un juste jugement, permet que les enfants de ces voleurs de la fortune publique consomment

(1) Saint Luc. 3. 14. *Neminem concutiat, neque calumniam faciat, et contenti estote stipendiis vestris.*

dans le luxe et la débauche les trésors entassés par leurs pères. Dépouillés de ces richesses, qui étaient le fruit de la fraude ou de la violence, « leurs héritiers, dit le prophète royal (1), sont » chassés de leurs demeures; réduits à mendier leur pain, ils » mènent une vie errante et vagabonde; tous les cœurs se » ferment pour eux à la pitié; leur mémoire est flétrie; leur » nom s'éteint. » Ils portent ainsi le poids des crimes paternels; ils expient dans l'angoisse ces injustices qui avaient fait couler tant de larmes, et dont les auteurs n'ont peut-être point obtenu le pardon au tribunal du souverain Juge, parce qu'elles demandaient à être réparées par d'indispensables restitutions et par une pénitence qui égalât leur énormité.

La peinture que nous avons faite des différentes manières de violer le septième précepte du Décalogue, porte jusqu'à la plus haute évidence cette vérité, qu'il n'y a point de péchés dans lesquels ne puissent tomber ceux que possède l'amour désordonné des richesses, point de bassesse où cette passion ne puisse les faire descendre, toutes les fois qu'ils croiront se frayer par là un chemin à la fortune. L'apôtre saint Paul, pour prémunir contre ce dérèglement si fatal et pourtant si commun son disciple Timothée, et en sa personne les fidèles de tous les siècles, le montre avec ses suites sous des couleurs aussi vraies qu'effrayantes. Il déclare d'abord (2) « que la véritable richesse » consiste dans la piété, qui sait se contenter du nécessaire; que » n'ayant rien apporté en ce monde, il est hors de doute que » nous n'en emporterons rien; qu'ayant de quoi nous nourrir » et de quoi nous vêtir, nous devons être contents. » Puis il ajoute : « Ceux qui veulent devenir riches, tombent dans la

(1) Ps. 108. 9. et suiv. (2) 1^{re} Epît. à Tim. 6. 6. et suiv. Est autem quæstus magnus pietas cum sufficientiâ. Nihil enim intulimus in hunc mundum; haud dubium quod nec auferre quid possumus. Habentes enim alimenta et quibus tegamur, his contenti sumus. Nam qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem et in laqueum diaboli, et desideria multa inutilia et nociva, quæ mergunt homines in interitum et perditionem.

» tentation et dans les pièges du diable, ainsi qu'en un grand
 » nombre de désirs inutiles et funestes, qui précipitent les
 » hommes dans la mort et la perdition. »

HUITIÈME DISSERTATION.

De la restitution. Sa nécessité. Quels sont ceux qui sont obligés à restituer. De ceux qui coopèrent au dommage du prochain. Des causes qui excusent de la restitution. Des œuvres de miséricorde; elles sont implicitement renfermées dans le septième commandement. Motifs puissants pour nous porter à les mettre en pratique.

C'est une vérité de foi que pour être sauvé, il faut restituer le bien d'autrui. Sans la restitution, la porte du salut est à jamais fermée aux ravisseurs comme aux détenteurs du bien des autres. L'équité naturelle en fait une loi; elle ne défend pas moins de garder injustement le bien d'autrui que de le prendre. Cette loi est générale, et elle s'étend à tous sans exception. « Rendez à chacun ce qui lui est dû, dit l'apôtre saint Paul (1). » « Le pécheur, dit Ezéchiel, ne rentrera en grâce » devant Dieu (2), qu'autant qu'il *aura rendu* le gage qu'on lui » avait confié, et *restitué* le bien qu'il avait ravi. » Saint Augustin, dans un passage que nous avons cité, juge la restitution si nécessaire, « que sans elle, dit ce grand évêque, on ne » peut obtenir le pardon de son péché, sauf le seul cas d'im- » possibilité (3). » C'est une obligation à laquelle on ne supplée point, et qui ne peut se racheter ni se compenser par aucune autre œuvre. Quand la restitution est vraiment impossible, il faut avoir au moins la volonté de le faire dès qu'on le pourra, et tourner vers ce but son travail et tous ses efforts.

(1) Rom. 13. 7. (2) Ezéch. 33. 15. Si egerit pœnitentiam à peccato suo... et pignus restituerit... rapinamque reddiderit... vitâ vivet et non morietur. (3) Lettre 54^e.

La restitution ne regarde pas seulement les détenteurs et les possesseurs du bien d'autrui. Elle oblige également tous ceux qui coopèrent efficacement au dommage du prochain. Le concours plus ou moins direct qu'ils prêtent à l'injustice, les en rend responsables comme ceux qui les commettent, et entraîne pour eux l'obligation de la réparer. Ils y sont tenus selon le degré de leur coopération, et *solidairement*, c'est-à-dire que chacun des coopérateurs, à défaut des autres complices, est obligé de réparer seul tout le dommage, s'il y a concouru efficacement.

On regarde comme complices ou coopérateurs du dommage fait au prochain, 1^o Ceux qui *commandent* la prise ou la détention injuste du bien des autres, et qui n'ont pas révoqué leur ordre avant l'exécution. Cette révocation doit être faite ou formellement par une rétractation expresse, ou équivalement par des signes certains de désistement. Cette première classe de complicité n'est pas la moins coupable. C'est un abus de pouvoir, de la part des supérieurs, et une odieuse pression exercée par eux sur des hommes dont l'habitude est de regarder comme des ordres les moindres désirs de ceux qu'ils ont tant d'intérêt à ménager.

2^o Ceux qui portent les autres au larcin par *leurs conseils*. Il y a entre eux et ceux qui commandent l'injustice, cette différence essentielle, qu'il est incontestablement plus difficile aux premiers qu'aux seconds d'arrêter le mal. Chez les uns, en effet, un mot suffit pour convaincre qu'ils ont changé de volonté ; les autres, au contraire, doivent s'efforcer, le plus souvent sans succès, de détruire ou de neutraliser l'impression qu'avaient faite leurs premiers conseils, par des raisons péremptoires et irrésistibles.

3^o Ceux qui concourent au dommage du prochain par leur *consentement*, en l'appuyant et le favorisant de leurs suffrages. Telle est particulièrement la faute des membres d'un corps, d'une compagnie, d'une cour de justice, qui opinent contre

leurs lumières et leur conscience, en faveur d'une délibération ou d'un arrêt injuste. En vain se diraient-ils entraînés d'avance par la majorité connue des voix. Lorsqu'ils sont convaincus qu'il y a injustice, ils doivent résister seuls, s'ils ne veulent être complices de l'iniquité de leurs collègues. L'Esprit-Saint défend aux hommes d'un caractère faible et chancelant de chercher à devenir juges (1), de peur qu'intimidés ou influencés par la menace ou quelque autre considération, ils ne mettent leur intégrité au hasard de se corrompre.

4° Ceux qui *participent* à l'injustice ; ce qui peut avoir lieu de deux manières : 1° En prêtant la main au ravisseur, en lui fournissant les instruments du vol, en lui ouvrant les portes d'une maison, en l'aidant, en un mot, à accomplir son crime ou son délit ; 2° en recevant, sans avoir agi, sa part de la chose volée. L'association avec les voleurs est mise par l'Écriture (2) au rang des crimes que Dieu jugera avec le plus de sévérité.

5° Ceux qui étant obligés, par leur emploi, comme les magistrats, les gardes communaux ou particuliers, les domestiques, etc., d'empêcher l'injustice ou le tort qu'on fait au prochain, ferment volontairement les yeux, et ne mettent aucun obstacle à l'exécution d'un dommage qu'il était de leur devoir d'arrêter. On en peut dire autant de ceux qui, assignés devant les tribunaux pour rendre témoignage, refusent de comparaître ; ou qui, interrogés juridiquement, refusent de déclarer la vérité. Beaucoup de théologiens, dans les deux cas, les croient tenus à réparer le dommage qu'a causé leur absence ou leur silence.

6° Les *recéleurs* enfin sont obligés à la restitution. On nomme ainsi ceux qui tiennent sous leur garde des choses volées ; ceux qui les vendent ou aident à les vendre ; ceux qui don-

(1) Ecclésiastiq. 7. 6. Noli quærere fieri judex, nist valeas virtute irrumpere iniquitatem, ne fortè extimescas faciem potentis... (2) Ps. 49. 18. et 22. Si videbas furem, currebas cum eo.

nent retraite à un voleur, qui le mettent à l'abri des recherches de la justice et qui par d'autres connivences de cette espèce, lui assurent en quelque sorte l'impunité et augmentent son audace.

Dans la défense de prendre ou de retenir injustement le bien d'autrui, se trouve implicitement contenue la vertu opposée à la cupidité, je veux dire la charité, qui nous porte à secourir, en vue de Dieu, tous ceux de nos semblables qui se trouvent dans la peine et l'affliction, et à faire avec joie le sacrifice d'une partie de nos biens, pour aider leur misère. Comme nous avons parlé ailleurs de l'aumône, de sa nécessité, de ses avantages, et en général du fruit qu'on retire des œuvres de miséricorde, si puissantes pour éteindre l'amour déréglé des biens temporels ; afin d'éviter les redites, nous nous contenterons d'indiquer ici quelques moyens propres à nous détourner de ce funeste penchant.

Les plus capables de faire quelque impression sur nos esprits, sont :

1^o Le souvenir des jugements de Dieu. Que chacun se transporte en imagination à ce moment suprême, où tous les hommes comparaitront devant le souverain Juge, pour y recevoir, à la face de l'univers assemblé, le châtiment ou la récompense. Qu'il interroge ses œuvres, et qu'il se demande à lui-même s'il a l'espoir fondé d'être mis au nombre de ces chrétiens charitables, auxquels seront adressées ces consolantes paroles (1) : « Venez, les bénis de mon Père ; prenez » possession des trônes que je vous ai préparés, parce que j'ai » eu faim et que vous m'avez nourri ; parce que j'étais pauvre » et que vous m'avez secouru ; » ou s'il n'a pas à craindre de se trouver dans la classe des riches avares, dont le cœur et les oreilles sont demeurés fermés aux plaintes des malheureux, et sur lesquels tombera cette terrible sentence (2) : « Retirez-vous

(1) Saint Matth. 25. 34. (2) Saint Matth. 25. 41.

» de moi, maudits; allez au feu éternel; j'ai eu faim, j'ai eu soif;
 » j'étais pauvre et malade, vous n'avez eu pour moi ni aumône
 » ni pitié. »

2° L'ordre que nous fait Jésus-Christ *de donner*, (1) si nous voulons que Dieu à son tour nous *donne*, ou plutôt nous prodigue ses grâces et ses bienfaits. Car telle est la bonté de Dieu, qu'il veut bien s'engager à nous rendre avec usure les libéralités que nous aurons faites aux pauvres. C'est ce qu'indiquent les paroles qui suivent l'ordre de donner : « On ver-
 » sera, est-il dit, dans votre sein, une bonne mesure, pressée,
 » entassée, et qui se répandra par-dessus les bords. »

3° Les riches et magnifiques promesses, par lesquelles le Sauveur du monde assure non-seulement la vie éternelle dans le siècle à venir, mais même dans le siècle présent le centuple, à quiconque aura cédé ses biens, ses champs, sa maison, etc., par amour pour lui et pour les pauvres (2).

4° L'avantage inestimable d'échanger contre des trésors sans prix, des richesses vaines, trompeuses et périssables, lesquelles, employées au soulagement des pauvres comme membres de Jésus-Christ, nous feront trouver en eux des amis tout-puissants, qui, à l'heure de la mort, nous recevront dans les tabernacles éternels (3).

Comme tous les hommes sont également soumis à la loi divine, ceux à qui la fortune a refusé ses dons, ne sont point tout à fait libérés de l'obligation de subvenir, dans une certaine mesure, aux besoins de leurs frères. Les uns trouveront, dans une sage et constante économie, quelques ressources au moins, pour de modestes aumônes. Les autres pourraient, selon le conseil de saint Paul (4), ou se livrer à une honnête industrie,

(1) Saint Luc, 6. 38. *Date et dabitur vobis; mensuram bonam et confertam et coagitatam et supereffluentem dabunt in sinum vestrum.* (2) Saint Marc, 10. 29 et 30. (3) Saint Luc, 16. 9. (4) Ephés. 4. 28. *Magis autem laboret operando manibus suis... ut habeat unde tribuat necessitatem patienti.*

ou s'occuper du travail des mains, afin de se mettre à même d'aider un peu les pauvres. Pratique sainte, qu'observait lui-même ce grand Apôtre, et dont il se faisait gloire aux yeux de ceux qu'il avait convertis à la foi. « Mes frères, disait-il aux » Thessaloniciens (1), « vous vous souvenez des peines et des » fatigues que nous avons endurées, travaillant nuit et jour, » afin de n'être à charge à aucun de vous. »

(1) 1. Thess. 2. 9. *Memores enim estis, fratres, laboris nostri et fatigationis, nocte ac die operantes, ne quem vestrū gravaremus.*



CHAPITRE NEUVIÈME.

Huitième commandement.

VOUS NE PORTEREZ POINT DE FAUX TÉMOIGNAGE CONTRE VOTRE
PROCHAIN.

AUTREMENT :

Faux témoignage ne diras,
Ni mentiras aucunement.

PREMIÈRE DISSERTATION.

Le huitième commandement est le complément des ordonnances divines qui nous défendent de nuire à nos semblables. Il règle nos paroles à l'égard du prochain, comme les trois commandements qui le précèdent, règlent nos actions envers les autres. La langue est une source intarissable de maux. Nécessité d'y mettre un frein. Énumération des différents vices, qui naissent de l'intempérie de la langue.

A Dieu seul appartient la connaissance parfaite du cœur de l'homme. Son œil pénètre jusque dans ses replis les plus intimes, « jusque dans les jointures et dans les moëllles, » selon l'expression de saint Paul (1). Lui seul en démêle les plus secrètes pensées, « parce que nulle créature n'est invisible pour » lui, et que tout est nu et à découvert devant ses yeux. » Aussi le roi-prophète s'élevait-il avec force contre l'extrava-

(1) Hébr. 4. 12 et 13. Pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritûs, compagum quoque ac medullarum, et discretor cogitationum et intentionum cordis.

gance de ces prétendus sages, qui osaient disputer au Dieu de Jacob la connaissance et la science de toutes choses. « Quoi ! celui qui a fait l'oreille, s'écrie-il (1), n'entendra point ! Celui qui a formé l'œil, ne verra point ! Celui qui en- » seigne la science, ne comprendra point. »

Mais si Dieu connaît tout, il n'en est pas ainsi à beaucoup près de l'homme. Son intelligence, faible et contenue dans d'étroites limites, ne lui permet le plus souvent de juger son semblable que sur des données trompeuses ou incertaines. D'où il suit que ses jugements sont souvent erronés, quelquefois même injurieux et nuisibles à ceux sur qui ils portent. C'est pour nous préserver de cette sorte d'injustice à l'égard du prochain, que Dieu, après avoir interdit par les cinquième, sixième et septième commandements, toute action capable de nuire aux autres, et de compromettre ou leur vie, ou l'honneur de leur lit nuptial, ou la jouissance paisible de leurs biens, défend, par le huitième, toute parole qui causerait quelque dommage à leur réputation.

VOUS NE PORTEREZ POINT DE FAUX TÉMOIGNAGE CONTRE VOTRE PROCHAIN. Ces paroles défendent principalement le faux témoignage, c'est-à-dire toute déposition contraire à la vérité, et attestée, sous la foi du serment, devant des juges. On regarde néanmoins comme également compris dans ce précepte plusieurs autres péchés, d'ailleurs qualifiés comme tels par l'Écriture, et qui paraissent avoir des traits de ressemblance avec le faux témoignage, tels que le mensonge, la calomnie, la médisance et le jugement téméraire.

La perfection chrétienne consiste en grande partie, selon l'apôtre saint Jacques, à ne commettre aucun péché de parole. « Celui, dit-il, qui ne pèche point en parlant, est un » homme parfait. » L'apôtre représente ensuite la retenue de la langue sous l'emblème du frein, qui soumet le cheval le

(1) Ps. 93. 7 et suiv.

plus impétueux, et du gouvernail qui rend le pilote maître du vaisseau, sur les vagues soulevées par la tempête (1). De même, dit-il, que ces deux instruments, si faibles en apparence, suffisent pour maîtriser tout ce que la fougue du coursier a de plus indomptable, tout ce que la fureur des flots a de plus terrible ; de même la langue, quoiqu'elle ne soit qu'une faible partie du corps, produit les plus puissants effets en bien ou en mal. Lorsqu'on la fait servir à un mauvais usage, « toute » petite qu'elle est, elle infecte le corps entier. Elle enflamme » tout le cercle et tout le cours de notre vie, enflammée elle-même du feu de l'enfer ; » c'est-à-dire qu'elle est un des moyens dont se sert le démon, pour évoquer de l'abîme les plus horribles forfaits. « C'est un mal inquiet et intraitable, » continue le même Apôtre : elle est pleine d'un venin mortel. Par elle, nous bénissons Dieu notre père ; et par elle, » nous maudissons les hommes, créés à son image. » Mal si commun et si universel, que le prophète royal ne craint pas d'affirmer, « dans l'excès de sa douleur, que tous les hommes » se souillent des péchés de la langue et du mensonge (2). »

Qui pourrait dire les déplorables effets de l'intempérie de la langue ? Outre les inimitiés, les querelles, les vengeances, les procès qu'elle suscite, elle ferme la route du salut et au médisant et à sa victime. Celle-ci, trop sensible à l'injure, ne songe qu'à s'en venger, et souvent elle nourrit au fond de son cœur une haine implacable. L'autre, retenu par une mauvaise honte, ou par la crainte de compromettre sa propre réputation, ne peut se résoudre à réparer l'offense qu'il a comise ; et il demeure l'ennemi de celui qu'il a blessé. L'un

(1) Ept. saint Jacq. 3. 2 et suiv. Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir... Ità et lingua modicum quidem membrum est, et magna exaltat... Quæ maculat totum corpus, et inflammat rotam nativitatis nostræ, inflammata à gehennâ... Inquietum malum... plena veneno mortifero.
 (2) Ps. 115. 12. Ego dixi in excessu meo : Omnis homo mendax... Omnes declinaverunt... linguæ suis dolosè agebant.

et l'autre se trouvent donc sous le coup de cet arrêt du Saint-Esprit : « que celui qui hait son frère est un homicide, et qu'il » n'aura point part à la vie éternelle (1). » C'est la crainte d'un si grand péché, qui portait le Psalmiste à conjurer le Seigneur « de mettre une garde à sa bouche (2) et une porte » à ses lèvres, et de ne pas permettre que le cœur de son » serviteur se laisse aller à des paroles de malice et de haine » contre ses frères. »

Que d'actions de grâces ne devons-nous donc pas à la bonté et à la sagesse infinie de notre Dieu, qui par l'établissement de ce précepte salutaire, règle et modère l'usage que nous devons faire du don de la parole, et qui, en nous défendant de troubler par nos mensonges ou par nos détractions la paix de nos semblables, nous abrite nous-mêmes contre leurs insultes.

Si le faux témoignage s'y trouve seul directement et principalement défendu, c'est qu'il est la plus grande de toutes les injustices qu'on puisse commettre par la parole ; celle dont les suites sont les plus désastreuses, presque toujours les plus irréparables. Mais comme il existe plusieurs autres péchés, provenant du défaut de retenue de la langue, et même de la pensée, qui, selon nos saints Livres, « est une » sorte de parole (3), » il résulte que, non-seulement le faux témoignage nous est défendu par ce précepte, mais qu'on nous y interdit encore le mensonge, la calomnie, la médisance, les railleries piquantes, les jugements et les soupçons téméraires, lesquels se trouvent d'ailleurs en opposition manifeste avec le commandement qui nous prescrit d'aimer notre prochain comme nous-mêmes ; commandement que Jésus-Christ a déclaré être semblable à celui de l'amour de Dieu (4),

(1) Première épît. de saint Jean. 3. 15. (2) Ps. 140. 3. et 4. (3) Ps. 14. 3. Qui loquitur veritatem in corde suo. (4) Saint Matth. 22. 39. Secundum autem simile est huic.

« parce qu'il en est, dit saint Jean Chrysostôme, comme la » dérivation et la suite naturelle. »

DEUXIÈME DISSERTATION.

Sur le faux témoignage. Enormité et suites funestes de ce crime. Les témoins qui déposent en justice contre la vérité, ne sont pas les seuls qui pèchent contre le huitième commandement. Quels sont ceux que l'on regarde encore comme coupables de faux témoignage ?

On entend par faux témoignage, ainsi que l'avons dit, une déposition, faite en justice, contre la vérité; après avoir prêté le serment qu'on a coutume d'exiger des témoins. Le faux témoignage est de sa nature un péché très-grief. Pour s'en convaincre, il suffit de consulter les saintes Ecritures. Nous y lisons, au livre des Proverbes : « qu'au nombre des choses » que Dieu déteste le plus, l'une est le témoin trompeur (1) ; » que le faux témoin n'échappera pas à la vengeance divine (2) ; » que le témoin menteur périra (3) ; que celui qui porte un » faux témoignage est un javelot, un glaive, un dard sur la » tête de son frère (4). »

Comme le remarque saint Thomas (5), le faux témoignage renferme en lui seul trois sortes de péché : le mensonge, le parjure et l'injustice. Le mensonge, puisqu'on ment publiquement devant les juges, après avoir fait serment de dire vrai. L'injustice, puisque rien ne blesse plus l'équité naturelle, que d'imputer au prochain une faute qu'il n'a pas faite, ou de contribuer à lui ôter un droit qui lui appartient. Le parjure,

(1) Prov. 6. 19. Sex sunt quæ odit Dominus... testem fallacem. (2) Ibid. 19. 9. Falsus testis non erit impunitus. (3) Ibid. 21. 28. Testis mendax peribit. (4) Ibid. 25. 18. Jaculum et gladius et sagitta acuta, homo qui loquitur contra proximum suum falsum testimonium. (5) Deuxième partie de la Somme, question 70.

puisque on y assure comme fausse une chose que l'on croit vraie ou comme vraie une chose que l'on croit fausse. Le même saint Docteur enseigne que le faux témoin insulte trois personnes : Dieu, qu'il outrage en le prenant à témoin d'un mensonge ; les juges, qu'il trompe et brave par son parjure ; et l'innocent, à l'égard duquel il viole tout ensemble la justice et la charité.

Le faux témoin est strictement tenu à réparer tout le mal, dont son témoignage est la cause efficace. D'abord, il doit revenir contre sa déposition, même au péril de son honneur et de sa propre vie, quand la rétractation ne peut se faire autrement, suivant cet axiôme, que, dans un danger égal pour deux personnes, « la condition de l'innocent doit être préférée à » celle du coupable » (1). Puis, il est obligé de supporter tout le dommage que sa déposition a fait à l'accusé, à moins qu'il ne se trouvât dans une ignorance invincible, ou que son témoignage n'ait exercé de fait aucune sorte d'influence sur l'esprit et la décision des juges.

Les témoins qui déposent en justice contre la vérité, ne sont pas les seuls qui violent ce commandement. On regarde encore comme coupables de faux témoignage 1° Les juges, qui auraient recours à la ruse, au mensonge ou à la violence, pour faire avouer son crime à un prévenu, lors même qu'il en résulterait quelque avantage pour la société, en la débarrassant par exemple, d'un scélérat, parce qu'il n'est jamais permis de faire un mal pour atteindre un bien. 2° Les avocats, qui, en mettant leur talent au service d'une mauvaise cause, parviennent à lui donner une couleur favorable et à la faire triompher ; il ne leur est cependant pas défendu de plaider pour leur client, quelque coupable qu'il soit, les circonstances atténuantes. 3° Les avoués, les greffiers et autres gens de justice, qui embrouillent à dessein la procédure, et introduisent dans la rédaction du

(1) *In pari causâ, melior est conditio innocentis.*

jugement ou de la sentence des termes qui en changent ou qui en altèrent le sens. 4^o Ceux qui fabriquent de faux actes, ou qui les emploient sciemment. La fabrication des faux actes, ou l'altération des véritables, même dans la date seulement, est un crime plus grave, lorsqu'il est le fait des officiers publics, tels que notaires, avoués, etc., parce que, outre le tort qu'ils font au prochain, ils violent la foi publique, et manquent grièvement à la fidélité qu'on a droit d'attendre d'eux dans l'exercice de leur charge.

TROISIÈME DISSERTATION.

Sur le mensonge. Ce que l'on doit entendre par mensonge. Combien de sortes de mensonges ? Caractère de ce vice.

« Mentir, selon la définition qu'en donne saint Augustin (1), » c'est exprimer par paroles ou par signes une chose contraire » à celle que l'on a dans l'esprit. » D'où le saint Docteur conclut « que le cœur du menteur est double ; c'est-à-dire qu'il se » trouve en lui deux pensées à la fois ; l'une d'une chose qu'il » sait ou qu'il croit être vraie, et qu'il retient cachée ; l'autre » d'une chose qu'il sait ou qu'il croit être fausse, et qu'il subs- » titue volontairement à la première. » Le mensonge ne consiste donc pas dans la vérité ou fausseté réelle des choses qu'on affirme ou qu'on nie, mais dans la duplicité de l'homme qui, de propos délibéré, donne pour vrai ce qu'il croit ou sait être faux, ou pour faux ce qu'il croit ou sait être vrai. Il peut y avoir témérité ou erreur dans celui qui affirme une chose qu'il

(1) Saint Aug. liv. sur le mensonge, chap. 3. Ille mentitur, qui aliud habet in animo et aliud verbis vel quibuslibet significationibus enuntiat. Unde etiam duplex cor dicitur mentientis, id est, duplex cogitatio ; una rei ejus quam veram esse vel scit vel putat, et non profert ; altera ejus rei quam pro istâ profert, sciens falsam esse vel putans.

croit vraie et qui cependant ne l'est pas ; mais ce n'est point un mensonge, parce qu'il n'y a en lui ni pensée double ni dessein de tromper.

On distingue d'ordinaire trois sortes de mensonges : le mensonge *joyeux*, le mensonge *officieux* et le mensonge *pernicieux*. Le mensonge joyeux est celui que l'on fait par jeu et par plaisanterie. Le mensonge officieux est celui que l'on profère pour s'excuser soi-même ou excuser le prochain, ou pour lui rendre quelque autre service. Le mensonge pernicieux est celui qui cause du dommage au prochain, ou par lequel la foi et les mœurs peuvent être compromises. Les deux premiers ne sont que des fautes légères, à moins qu'il n'en résulte quelque chose de gravement fâcheux pour un tiers ; comme par exemple, quand ces sortes de mensonge sont de nature à jeter sur le prochain un ridicule capable d'affaiblir notablement le respect dû à son âge ou à sa dignité. Il en serait de même, si en s'excusant d'une faute notable par un mensonge, on en faisait soupçonner un innocent.

La troisième espèce de mensonge est beaucoup plus griève que les deux autres, parce qu'on y joint une intention perverse et le dessein de nuire. Mentir en matière de foi et de religion, c'est une impiété. Mentir afin de nuire au prochain dans ses biens ou dans son honneur, c'est une injustice. Cependant on ne rencontre aujourd'hui que trop de chrétiens coupables de l'un ou de l'autre de ces excès. Les uns, esclaves du respect humain, se défendent par de lâches subterfuges contre les attaques livrées à leur foi, et répondent comme saint Pierre, lorsqu'on l'interrogeait dans la cour du grand-prêtre sur ses relations présumées avec le Sauveur : « Je ne sais ce que vous » me voulez ; je ne connais pas cet homme ; je ne suis pas de » ses disciples (1). » Les autres semblent oublier que la vérité

(1) Saint Luc, chap. 22. v. 56 et suiv. *Mulier, non novi illum... nescio quid dicis.*

et la loyauté sont les bases sur lesquelles reposent la sûreté du commerce et des transactions. Toute confiance est éteinte; chacun s'empresse, en toute sorte d'affaires, de prendre des garanties; « parce que, dit un prophète (1), les hommes s'appuient » maintenant sur le mensonge, et qu'ils n'attendent rien que » de lui seul. »

Quelle horreur ne concevrait-on pas de ce péché, si l'on pensait qu'il ouvre la porte à une infinité d'autres ! « Les âmes » trompeuses, dit la sainte Ecriture (2), tombent de faute en » faute. » C'est par le mensonge en effet, qu'on sème la division dans les familles, qu'on éveille les soupçons et les jalousies, qu'on séduit l'innocence, qu'on excite les querelles et les inimitiés entre les voisins. C'est par le mensonge que les jeunes gens vicieux cachent leurs intrigues et leurs débauches; les marchands avides et trompeurs, leurs usures et leurs friponneries; les gens de justice intéressés, leurs concussions et leurs rapines. « Qui donnera à mes yeux une source de larmes, » s'écrie un Prophète ? Qui me donnera dans le désert une cabane de voyageurs, et je quitterai ce peuple et je m'éloignerai » de lui ; car ils sont tous des prévaricateurs... ils ont fait de » leurs langues des arcs de mensonge ; ils les ont instruits à » mentir, et ils ont appris l'art de commettre l'injustice (3). » C'est ce qui a fait dire à un saint Docteur « que comme la vérité est le terme où tendent les vertus et où elles trouvent » leur solidité et leur perfection ; de même le mensonge est » comme la consommation du péché, et la dernière ligne de » son impudence et de sa malice (4). »

Le mensonge est un vice ignoble à tous les points de vue.

Ignoble en lui-même. Dieu nous a donné le langage, pour exprimer les pensées de notre âme. Or, en mentant, nous n'exprimons pas, nous travestissons notre pensée ; ou plutôt,

(1) Isaïe, 28. 15. Posuimus mendacium spem nostram, et mendacio protecti sumus. (2) Prov. 13. 13. (3) Jérém. 9. 5. (4) Saint Basile, traité sur le Saint-Esprit.

comme nous le disions plus haut, nous avons deux pensées à la fois, l'une que nous croyons vraie et que nous n'énonçons pas, l'autre que nous croyons fausse et que nous substituons à la première. Cette duplicité, cette fourberie est une chose peu digne assurément.

Le mensonge est ignoble aux yeux des hommes. Les menteurs sont montrés au doigt et méprisés. On ne les croit plus quand on les connaît; on ne se fie plus à eux. On a honte soi-même de paraître menteur, d'être traité de menteur. Dire à quelqu'un qu'il a menti, c'est l'insulter comme si on le soufflait. Le mensonge est ignoble évidemment dans l'opinion des hommes.

Enfin il est ignoble aux yeux de Dieu. L'Écriture n'en parle qu'en termes très-flétrissants. Je n'en ajouterai qu'un à ceux que j'ai cités; il est de Notre-Seigneur lui-même. « Vous avez » pour père le démon, disait-il aux Docteurs qui voulaient le » tromper, car il est menteur, lui, et père du mensonge (1). » Il ne serait guère possible de qualifier ce péché avec plus d'énergie, et il n'est certes point flatteur pour ceux qui le commettent, d'être les fils d'un tel père.

QUATRIÈME DISSERTATION.

Suite du même sujet. Peut-on se permettre un léger mensonge pour opérer un grand bien? On ne peut rien conclure en faveur du mensonge des exemples tirés de l'Écriture Sainte. Châtiments réservés dans l'autre vie aux menteurs d'habitude.

L'Écriture Sainte, en défendant le mensonge, n'admet aucune exception. Elle le condamne absolument et indistinctement; et elle l'enveloppe dans la même proscription que le

(1) Ev. saint Jean. 8. 44. Vos ex patre diabolo estis... mendax est et pater ejus.

faux témoignage contre le prochain. Car après avoir dit « que » le faux témoin ne sera point impuni, » elle ajoute aussitôt : « Et celui qui dit des mensonges (1) n'échappera pas à la vengeance céleste. » Ce qu'elle répète ailleurs en termes plus forts encore, *le menteur périra*, pour inspirer sans doute une plus grande horreur de ce vice.

Mais, dira-t-on peut-être, le mensonge n'est-il pas quelquefois très-utile, et ne devient-il point par cela même excusable ? C'est une question que se propose à lui-même saint Augustin, qui a examiné cette matière avec la plus scrupuleuse attention. Il n'y a ni erreur, ni exagération à craindre, en suivant les principes de cet illustre et saint Docteur, chez lequel la science et les lumières sont toujours jointes à la sagesse et à la discrétion. Voici comme il s'exprime dans son livre sur le mensonge (2) : « Les uns, dit-il, s'appuyant sur des faits tirés de l'Ecriture, » sont pour l'affirmative ; les autres, pleins de respect pour la » parole divine, qui interdit formellement tout mensonge, n'en » tolèrent jamais l'usage. On est forcé de convenir avec ceux- » ci, ajoute le saint Docteur, que le faux témoignage est net- » tement défendu dans le Décalogue, et avec lui par consé- » quent le mensonge, puisque produire au-dehors sa pensée, » c'est rendre témoignage de ce qu'on a dans l'esprit. Si l'on » ne veut pas convenir que le mensonge soit un faux témoi- » gnage, on avouera au moins que c'est une chose blâmable et » criminelle, puisqu'il est écrit d'elle au livre de la Sagesse » que la bouche qui ment donne la mort à l'âme (3). Vérité » qu'enseigne aussi le Psalmiste, lorsque rangeant le mensonge » parmi les péchés que Dieu déteste, et sur lesquels éclate sa » vengeance, il s'écrie : « Seigneur, vous perdrez tous ceux » qui profèrent le mensonge (4). C'est pour nous prémunir » contre ce funeste péché, que le Fils de Dieu nous ordonne

(1) Liv. des Prov. 19. 9. Falsus testis non erit impunitus, et qui loquitur mendacia, peribit. (2) Liv. sur le mensonge. chap. 5. (3) Sag. 1. II. Os quod mentitur, occidit animam. (4) Ps. 5. 6.

» de nous en tenir, dans nos paroles, à ces simples mots (1):
 » Cela est, ou cela n'est pas; car, ajoute-t-il, ce qui est de
 » plus, vient du mal; et que l'apôtre saint Paul, dans l'exhor-
 » tation qu'il fait aux Ephésiens de se dépouiller du vieil
 » homme, c'est-à-dire du péché, place en première ligne la
 » fuite du mensonge: Éloignez-vous de ce vice, leur dit-il (2),
 » et que chacun parle à son prochain dans la vérité. »

Mais, ajoute-t-on, je suppose que je puisse, par un simple mensonge, sauver la vie à un innocent, la charité n'excuserait-elle pas ce mensonge, et ne devrait-elle pas l'emporter ici sur la vérité? « Dites-moi, répond toujours le même saint Docteur,
 » la vie de l'âme n'est-elle pas de beaucoup préférable à celle
 » du corps, comme nous l'enseigne Jésus-Christ? Que voulez-
 » vous sauver au prochain? une vie qu'il doit nécessairement
 » perdre quelque jour, pour la recouvrer à la résurrection.
 » Mais vous, à quoi vous exposez-vous par le mensonge? A
 » perdre votre âme pour l'éternité. Car la bouche qui ment,
 » dit le saint Esprit (3), donne la mort à l'âme. N'est-ce pas
 » renverser l'ordre que de dire qu'il est permis à l'un de sacri-
 » fier la vie éternelle de son âme, pour assurer à l'autre une
 » vie périssable? Ne serait-ce point passer outre mesure les
 » bornes de l'amour que nous devons au prochain? Il nous est
 » bien ordonné de l'aimer, mais, comme nous-mêmes. Or, ce
 » serait l'aimer mille fois plus que nous-mêmes, que de lui
 » donner, par un mensonge, la vie présente, aux dépens de
 » notre salut et de notre éternité. »

» On nous oppose encore, poursuit le saint évêque (4);
 » qu'au moins il devrait être permis de mentir dans le cas
 » unique, où l'on ne pourrait autrement procurer au prochain
 » le bien inestimable de la vie future. Ainsi, je voudrais bap-
 » tiser un enfant qui va mourir; mais je ne puis arriver jus-

(1) Saint Matthieu. 5. 37. (2) Ephés. 4. 25. (3) Sag. 1. 11. (4) Liv. contre le mensonge. chap. 20.

» qu'à lui qu'en surprenant, par un léger mensonge, la bonne
» foi de ses maîtres, ou de ses gardiens; dois-je le laisser
» périr éternellement, ou ne me faire aucun scrupule de men-
» tir, quand mon mensonge, qui ne nuit à personne, doit lui
» procurer certainement la grâce de la régénération ? O Vérité,
» s'écrie le saint Docteur, c'est à vous que j'ai recours, pour
» me défendre contre le plus dangereux des sophismes, par
» lesquels on essaie d'autoriser le mensonge, puisqu'il ne s'agit
» plus de sauver au prochain de frivoles honneurs, ou des biens
» périssables; mais de lui assurer le bonheur de vous posséder
» éternellement dans le Ciel ! Vous me condamneriez, ô Vérité
» suprême, si le pouvoir de baptiser un homme m'étant donné à
» la condition de commettre un adultère, j'étais assez lâche
» pour violer la chasteté, dont vous me faites une loi. Vous
» me blâmeriez donc également, si ne pouvant le régénérer
» dans les eaux du baptême qu'au prix d'un mensonge, je
» vous outrageais par une action contraire à la vérité, vous
» qui en êtes la source, et qui ne voulez point que le moindre
» nuage en obscurcisse l'éclat. »

Mais quel jugement porter des exemples de mensonge, racontés dans les livres de l'ancien Testament ? Les anges reçus chez Abraham reprennent Sara d'avoir ri, lorsqu'ils lui annoncent sa future maternité ; Sara soutient qu'elle n'a pas ri. Jacob ravit à Isaac la bénédiction paternelle, que ce patriarche réservait à son fils aîné, en feignant et en affirmant qu'il est lui-même Esaü. Les sages femmes d'Egypte sauvent, par un mensonge, la vie aux enfants mâles des Hébreux, et l'Ecriture observe que le Seigneur les récompensa. Elle loue également la conduite de Rahab, qui par un mensonge mit les espions de Josué à l'abri des poursuites du roi de Jéricho.

Saint Augustin range en deux classes les faits de cette nature, qui se trouvent dans les livres sacrés (1). Il considère

(1) Livre contre le mensonge. chap. 20.

les uns comme la figure des choses, qui devaient s'accomplir sous la nouvelle loi; et dans ce sens, on peut dire qu'ils ne renferment aucune tromperie; parce que tout ce qui se dit ou se fait figurativement, se rapportant à l'objet signifié, ne saurait être qualifié de mensonge. « C'étaient autant de mystères, dit » saint Paul (1), pour nous instruire, nous qui nous trouvons à » la fin des temps. » Le saint évêque avoue que quelques-uns des traits cités plus haut sont de véritables mensonges. « Mais, » ajoute-t-il, lorsque l'Ecriture sainte a semblé les louer, » elle n'a pas prétendu approuver le mensonge lui-même. » Elle loue la bienfaisance, non la tromperie; elle approuve » la miséricorde, mais non l'iniquité de celui qui ment. » On » peut appliquer à l'action des sages-femmes d'Egypte et à celle » de Rahab ces paroles du Psalmiste (2) : » La miséricorde et » la vérité se sont rencontrées, celle-ci pour récompenser le » bien; celle-là, pour pardonner le mal. C'est à ce point de vue » que l'Apôtre saint Jacques, sans applaudir au mensonge » de Rahab, assure qu'elle fut justifiée par ses œuvres (3), » en recevant chez elles les espions de Josué, et en les ren- » voyant par un autre chemin. »

Concluons donc que le mensonge, étant par lui-même une chose odieuse, également condamnée par la raison et par la loi divine, ceux-là sont bien blâmables qui en contractent la vicieuse habitude. Non-seulement ils attirent sur eux-mêmes et sur tous leurs dires un juste discrédit; mais ils s'exposent encore aux châtimens de la colère divine. C'est la menace que leur fait l'apôtre saint Jean, lorsqu'il enseigne (4) « que » Dieu a préparé un étang brûlant de feu et de souffre pour être » la part *des menteurs*, comme il le sera des infidèles, des » impudiques et des homicides; » « rien de souillé, ajoute-

(1) 1. Cor. 10. 11. Hæc autem omnia in figurâ contingebant illis.... ad correptionem nostram, in quos fines sæculorum deveniunt. (2) Ps. 84. 11. (3) Epit. saint Jacq. 2. 25. Similiter et Rahab, nonnè ex operibus justificata est, suscipiens nuntios, et aliâ viâ ejiciens. (4) Apoc. 21. 8.

» t-il (1), n'entrera dans la cité sainte. Ses portes seront à
 » jamais fermées à ceux qui commettent l'abomination et le
 » mensonge. »

CINQUIÈME DISSERTATION.

Sur la détraction. Sa division en deux branches. Médisance et calomnie.

Tableau des maux causés par la détraction. Quels sont ceux qui s'en rendent coupables ? Circonstances dans lesquelles il est permis de s'entretenir des fautes et des défauts du prochain. Des libelles diffamatoires. De la flatterie.

Le faux témoignage et le mensonge ne sont pas les seules fautes prosrites par le huitième précepte du Décalogue. Il nous défend encore toute parole capable de blesser ou d'altérer la réputation du prochain. La détraction, c'est sous ce nom que l'on désigne la censure exercée sur la conduite des autres, est un des plus terribles fléaux, qui puissent ravager le monde. C'est une source empestée, d'où découlent des maux infinis dans leur nombre, leur grandeur et leur durée. Par elle sont rompus tous les liens du sang, de l'amitié, de la reconnaissance. Elle traîne à sa suite les plus sinistres projets, les colères, les vengeances, les querelles où le sang coule, des inimitiés implacables, des haines qui ne s'éteindront qu'à la mort, ou plutôt qui ne sembleront s'éteindre alors, que pour se raviver ardentes et éternelles dans les brasiers de l'enfer.

La détraction, prise en général, est la diffamation injuste du prochain. Elle s'appelle *médisance*, quand elle divulgue le mal vrai, mais caché. Mille fois plus odieuse et plus criminelle, elle prend le nom de *calomnie*, lorsqu'elle impute sciemment au prochain une faute qu'il n'a point faite. Tel

(1) Ibid. v. 27.

fut le crime d'Aman, qui, par de mensongères accusations contre les Juifs, irrita le roi Assuérus, au point d'en arracher le terrible édit par lequel ce prince les condamnait à périr tous, le même jour, dans toute l'étendue de son empire.

L'Ecriture nous présente d'innombrables exemples des déplorables effets de la détraction. C'est parmi les saints de l'ancien et du nouveau Testament, que se trouvent ses nombreuses victimes. Joseph, David, Jérémie, saint Jean-Baptiste, sont tour à tour atteints par elle. Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, qui seul a pu dire avec vérité : « qui de vous me » convaincra de péché (1), » n'a point été à l'abri de ses coups. On sait que ce furent les calomnies des Scribes et des Pharisiens qui l'amènèrent, comme un séditeur, au tribunal du gouverneur romain, et de là au calvaire.

Essayons de faire ressortir, par quelques simples considérations, l'énormité du péché de détraction.

1° C'est un péché maudit dans l'Ecriture. « Les médisants » sont détestés de Dieu (2). » « C'est le venin de l'aspic qui » découle de leurs lèvres (3). » « Leur langue est un glaive » aigu (4). » « Leurs morsures sont semblables à celles du » serpent, qui mord dans l'ombre (5). » « Ne vous y trompez » pas, mes frères.... ni les médisants, ni les voleurs... ne » posséderont le royaume de Dieu (6). »

2° C'est un péché très-préjudiciable au prochain. Par lui en effet on ravit à autrui, non ses trésors, mais sa réputation. « Or la réputation vaut mieux que les richesses, dit le Saint-Esprit (7). » Les hommes d'honneur l'estiment au-dessus de l'or, quelquefois de la vie même. Ils la défendent au besoin, à la pointe de l'épée. Les voleurs ordinaires, ils les traduisent devant les tribunaux ; les ravisseurs de la réputation, ils les

(1) Ev. saint Jean. 8. 46. (2) Rom. 1. 30. *Detractores Deo odibiles.* (3) Ps. 13. 3. *Venenum aspidum sub labiis eorum.* (4) Ps. 56. 5. *Lingua eorum gladius acutus.* (5) Ecclés. 10. 11. (6) 1. Cor. 6. 10. (7) Ecclés. 7. 2.

citent devant d'autres témoins, par un préjugé qui, tout blâmable qu'il est, prouve au moins ce que vaut la renommée, combien le monde lui-même sait l'apprécier, et quel dommage celui-là cause au prochain, qui, par ses détractions, la lui fait perdre.

3° C'est un péché, enfin, irréparable. Les plus grands crimes s'effacent, et s'expient par le repentir. Vos détractions, comment les rachèterez-vous, langues médisantes ? Les bruits méchants que vous avez fait courir, comment les retirerez-vous du public ? Comment restituerez-vous au prochain l'honneur que vous lui avez ravi ? Quand la malignité se sera saisie de vos paroles, qu'elle les aura à son tour commentées et colportées partout, comment réparerez-vous votre imprudence ou votre méchanceté ? Le temps lui-même ne sera-t-il pas impuissant à fermer tout-à-fait les plaies que vous aurez faites ?

Voyons maintenant quelles sont les différentes espèces de détraction. Outre la calomnie proprement dite, on tombe dans ce péché, 1° Quand on découvre les fautes cachées du prochain, et que l'on compromet la réputation d'une personne et ses droits à l'estime ou au respect des autres, par une révélation faite à contre temps, sans nécessité, et à des gens à qui il n'est point utile d'en donner connaissance, parce qu'ils n'ont ni la volonté ni le pouvoir de remédier au mal. 2° Quand on exagère les péchés d'autrui, en les présentant sous un jour et sous des couleurs défavorables, ou lorsque, par un zèle plus apparent que sincère, on jette le blâme sur de légers défauts, qui ne tiennent que de la faiblesse et de la fragilité naturelles à l'homme. 3° Quand on interprète mal les actions louables du prochain, qu'on affecte de les rabaisser, ou de les attribuer à de mauvaises intentions, telles que l'intérêt, l'ambition, l'hypocrisie, etc. 4° Quand on loue les vertus ou le mérite des autres, avec des restrictions par lesquelles on laisse entendre, que leurs actions sont au-dessous des louanges qu'on leur

donne et du prix qu'on y attache ; ou bien, lorsque forcé de joindre ses éloges à ceux du public, on les fait suivre de ce terrible *mais*, dont la critique se sert avec tant de succès près de la malignité. 5° On se rend également coupable de médisance, même sans dire du mal du prochain, lorsqu'ayant la facilité ou l'obligation de le défendre, on se tait en présence de ses détracteurs. On donne, par ce silence, d'autant plus de crédit à l'accusation, qu'on est censé mieux connaître la conduite et les mœurs de l'accusé. On peut en dire autant de ceux qui n'accueillent l'éloge des autres qu'avec des démonstrations d'impatience, un sourire de dédain, ou d'autres signes qui marquent l'improbation.

6° Ceux-là pèchent également par médisance, qui loin de reprendre ceux qui disent du mal des autres, prêtent l'oreille à leurs diffamations et y applaudissent. Saint Bernard ne croyait pas facile de décider quel est le plus criminel ou de médire soi-même ou d'écouter médire. « Car, disait ce Père (1), « il n'y aurait point de détracteurs, s'il ne se rencontrait personne pour les entendre. » 7° On range dans la même classe ceux qui, par des rapports faux et pleins d'artifice, troublent la paix des familles, sèment la discorde parmi les frères, et changent les meilleurs amis en ennemis acharnés. « L'homme de ce caractère, dit l'Ecclésiastique (2), sera maudit de Dieu. » « Les querelles s'apaiseront, quand il n'y aura plus de semeurs de rapport, de même que le feu s'éteint quand il n'y a plus de bois. » Cette comparaison est tirée du livre des Proverbes (3). 8° On met aussi au nombre des médisants, et de la pire espèce, ceux qui par un faux zèle pour les intérêts du prochain, lui aigrissent l'esprit et le poussent à la vengeance. David n'eût point été si longtemps exposé aux

(1) Saint Bern. de la considérat. Liv. 2. chap. 13. (2) 28. 15. Susurro et bilinguis maledictus. (3) 26. 20. Cum defecerint ligna, extingetur ignis ; et susurrone subtracto, jurgia conquiescent.

fiureurs de Saül, si ce premier roi d'Israël avait fermé l'oreille aux perfides discours de ceux qui l'animaient contre le fils d'Isaïe.

Parler mal des autres n'est pas toujours un péché. Il est des occasions où il devient permis, quelquefois même obligatoire, de s'entretenir des fautes et des défauts du prochain. 1° Quand un fait est tellement public et avéré, qu'on n'apprend rien à ceux à qui on en parle, on peut en converser, pourvu que la malignité et l'envie n'aient aucune part à ces conversations. 2° Quand on ne révèle le mal du prochain que pour précautionner celui à qui on le raconte, contre le tort qu'il pourrait en recevoir dans ses biens spirituels et temporels. Car il ne faut pas conserver l'honneur du coupable au préjudice de l'innocent. 3° Quand la révélation est faite à ceux qui par leur position, leur influence ou leurs conseils, peuvent y porter remède.

Des différentes espèces de détractions, une des plus odieuses et des plus criminelles, est celle que l'on propage par la voie des libelles diffamatoires. La publicité imprime sur ceux que ces pamphlets attaquent, une tache que le temps n'efface pas toujours, et constitue un crime que les lois punissent très-sévèrement.

C'est encore violer les règles de la charité, en même temps qu'avilir la dignité de l'histoire, que d'insérer dans les annales publiques les fautes cachées de ceux, qui ont joué un rôle sur la scène du monde. On ne saurait méditer avec trop d'attention sur cette sorte de médisance, ni en concevoir trop d'horreur. Elle est le résultat ordinaire des dissensions civiles; notre âge en offre une foule d'exemples, aussi pernicieux qu'ils sont condamnables. S'il est défendu de parler mal des vivants, il est encore moins permis de parler mal des morts. Les premiers en effet peuvent se justifier et défendre leur honneur; les autres sont muets devant la calomnie. Ajoutez que ces sortes de diffamations rejailissent sur les familles, et les déconsidèrent.

Or, il y a autant d'injustice que de méchanceté à faire retomber sur des innocents, le fardeau des fautes, même vraies, de ceux dont ils portent le nom. Peut-être allaient-ils le relever avec gloire, des accusations équivoques qui en voilaient l'éclat, quand d'imprudents récits sont venus les raviver et les accréditer. Que l'historien, qui se trouve dans la nécessité de toucher à la vie privée de ceux dont il écrit l'histoire, ne le fasse donc qu'avec une grande réserve, et comme à regret. Qu'il n'oublie pas que les faiblesses du cœur, même celles que le monde pardonne, en annoncent la dégradation, et que supposer dans la tige une sève empoisonnée, c'est en flétrir les branches.

Il est une autre sorte de péché contre ce commandement, d'autant plus dangereuse qu'elle nourrit l'amour propre de ceux qui y prêtent l'oreille, et qu'elle les enfle d'orgueil jusqu'à les faire tomber dans les plus déplorables aveuglements. Je veux parler de la flatterie, cette peste maudite qui s'attache aux grands de la terre, pour arriver par eux aux faveurs et aux dignités, dont ils sont les dispensateurs. Le prophète Isaïe appelle la malédiction sur les flatteurs, « parce qu'ils disent » que le mal est bien, et que le bien est mal (1) ; parce qu'ils » nomment les ténèbres lumière, et la lumière ténèbres ; parce » qu'ils font passer pour doux ce qui est amer, et pour amer » ce qui est doux. » David craignait tellement d'être séduit par les louanges dont on obsède les rois, qu'il demandait à Dieu, dans une ardente prière, « d'être repris (2) et charitablement averti par l'homme juste, et préservé du parfum, » c'est-à-dire des flatteries et des applaudissements du pécheur. »

La flatterie est de tous les pièges le plus à craindre, lorsque la haine s'en sert comme d'un filet, pour envelopper et perdre un ennemi dont elle trame la ruine. Saül cherche à se défaire

(1) Isaïe, 5. 20. (2) Ps. 14. 6.

du jeune berger, vainqueur de Goliath, dont la gloire naissante lui porte ombrage. La guerre avec les Philistins lui semble une occasion propice à ses projets. Dans l'espérance qu'il ne reviendra pas du champ de bataille, il l'excite, par de flatteuses promesses, à prendre part à la prochaine campagne. « Voici » Mérob, ma fille aînée, lui dit-il (1), je vous la donnerai pour » femme. Montrez seulement que vous êtes homme de courage, et combattez les combats du Seigneur. En même » temps, ajoute le texte sacré, il disait en lui-même : Je ne » veux rien faire contre lui, mais je désire qu'il tombe aux » mains des Philistins. » David sortit victorieux de cette épreuve, mais le refus de lui donner Mérob en mariage fit ressortir clairement la perfidie de Saül.

La flatterie la plus dommageable dans ses conséquences, est celle à laquelle une fausse compassion fait recourir chaque jour, à l'égard des malades. Les flatteurs dont je parle ne sont point des ennemis dont on doive se défier, mais des amis et des proches, qui craignant d'affliger par de tristes annonces, ceux qui sont l'objet de leur plus vive tendresse, n'osent leur découvrir la vérité. On les aborde avec un air serein, et une tranquillité apparente. On éloigne d'eux toute idée de danger ; on leur donne un espoir que soi-même on n'a plus ; on les trompe, en un mot, afin qu'ils puissent se tromper eux-mêmes. Peut-être songeaient-ils à mettre ordre bientôt à leur conscience ; mais les assurances mille fois réitérées d'un rétablissement, qui ne leur paraît plus ni douteux ni éloigné, les entretiennent dans une sécurité malheureuse, et les empêchent d'appeler à leur chevet les ministres de la religion. D'où il suit que la plupart de ces malades s'éteignent, ou sans avoir reçu les sacrements, ou ne les recevant plus qu'avec des dispositions équivoques, qui laissent à l'Eglise plus d'inquiétude que de confiance sur leur sort éternel.

(1) 1 Rois. 18. 17.

SIXIÈME DISSERTATION.

Autres fautes que l'on peut commettre par les excès de la langue. De la contumélie. Des railleries. Des jugements et des soupçons téméraires. Du secret. Peut-on violer celui des lettres?

Le huitième commandement défend encore : 1° Les contumélies ; c'est le nom que l'on donne aux reproches injurieux, faits à quelqu'un, en présence de témoins, de ses vices ou de ses défauts, et surtout de ses fautes cachées. La contumélie l'emporte en malice sur la médisance, parce qu'elle joint le mépris public de la personne offensée, à l'attaque faite à sa réputation. La récrimination ne peut servir d'excuse à la contumélie, parce que, loin de repousser l'injure par l'injure, il nous est ordonné « de bénir ceux qui nous haïssent (1) », et « de ne point nous laisser vaincre par le mal, mais de nous » efforcer au contraire de vaincre le mal par le bien (2). »

2° Les railleries acerbes et piquantes, source inépuisable de querelles et de haines. « Chassez le railleur, dit le Sage (3), » et les disputes s'en iront avec lui, et les outrages cessent. » Les railleries méchantes, marque infailible d'un mauvais cœur, misérable ressource d'esprit de ceux qui n'en ont point d'autre, sont d'ordinaire, parce qu'elles humilient et blessent vivement le prochain, une faute assez grave contre la charité.

3° Les jugements téméraires et les mauvais soupçons sont encore du nombre des péchés interdits par le huitième précepte. On juge témérairement du prochain, lorsque, sur de faibles indices ou des dehors trompeurs, on se persuade, comme une chose certaine, qu'il a fait ou dit quelque mal. On soupçonne témérairement le prochain, quand, sur des

(1) Saint Luc, 6. 27. (2) Rom. 12. 21. (3) Prov. 22. 10 et 11.

apparences, on est porté à croire qu'il a fait ou dit quelque mal, quoique l'on ne juge pas absolument que la chose soit ainsi, et qu'on ne s'assure à soi-même rien de positif.

Ces sortes de jugements et de soupçons téméraires sont défendus dans la Sainte-Ecriture. « Ne jugez pas, ne condamnez » pas, dit Jésus-Christ ; » voilà la règle, voilà l'Evangile (1). « Ne jugez pas vos frères, dit l'apôtre saint Paul. Qui êtes-vous » en effet, pour vous établir juge du serviteur d'autrui ? S'il » tombe, n'est-ce pas son maître que cela regarde (2) ? » « Jésus-Christ, dit saint Pierre, a été établi juge des vivants » et des morts. (3). » « C'est le seul juge des consciences (4). » « A lui seul appartient la puissance de juger (5). » Par conséquent, juger témérairement des œuvres du prochain, c'est usurper l'autorité, les droits et le pouvoir de Dieu.

Les jugements téméraires sont, de plus, opposés à la charité, qui est la première et la plus indispensable des vertus. La charité en effet nous défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fasse à nous-mêmes. Or, voudrions-nous que, sur des apparences et de légers fondements, on nous suppose des intentions mauvaises, qu'on soupçonne notre vertu, et que l'on interprète avec malignité nos actions les plus innocentes ? La charité défend de diffamer le prochain. Or, en le jugeant mal, nous le diffamons, non dans l'esprit des autres, mais dans notre propre esprit ; nous lui causons le même tort, que si nous lui ravissions sa réputation devant un tiers, puisque nous lui ôtons injustement notre propre estime. Si chacun se permettait de le juger comme nous, ce malheureux deviendrait l'objet du mépris général. Le jugement téméraire blesse donc directement, et grièvement lorsqu'il porte sur une matière grave, la charité.

(1) Saint Matth. 7. 1. Nolite judicare... nolite condemnare. (2) Rom. 14. 4. Domino suo stat aut cadit. (3) Actes des Ap. 10. 42. (4). Saint Jacq. 4. 12. (5) Ev. saint Jean. 5. 22.

Enfin, pour ne rien laisser à désirer sur cette matière, nous dirons jusqu'où doit s'étendre la discrétion de la langue à l'égard du secret. C'est encore ici une faute très-commune, et dont on se garantirait aisément, si l'on savait mettre des bornes, d'une part à la curiosité, et de l'autre à la déman-gaison de parler.

Le secret a pour objet une chose connue d'un petit nombre de personnes, et dont on a acquis soi-même la connaissance, ou par hasard, ou par indiscretion, ou par confidence. Lorsqu'on découvre, soit relativement à un individu, soit dans une famille, une chose cachée, dont la révélation pourrait être préjudiciable à l'honneur, à la réputation, au bien temporel ou spirituel de ceux qu'elle concerne, on est tenu d'en garder le secret; et cette obligation est de droit naturel. Lorsque le secret arrive jusqu'à nous par la voie de la confiance, et qu'il a pour objet quelque chose d'important, nous devons le tenir religieusement caché, quand même nous n'aurions pas promis formellement le silence, parce qu'il est évident que ce secret ne nous a été confié, qu'à la condition de ne le point divulguer.

La révélation d'un secret auquel sont liés les intérêts du prochain, est un péché contre la justice. C'est disposer arbitrairement d'un bien dont nous avons le dépôt, il est vrai, mais dont la propriété ne nous appartient pas. Aussi le Sage dit-il, au livre des Proverbes (1) « qu'il n'y a que le trompeur, » qui soit capable de révéler les secrets, et que l'ami fidèle » garde soigneusement ce que lui a confié son ami. » Celui qui révèle un secret, est obligé à la réparation des dommages qui résultent de la divulgation. Il est néanmoins des cas où non-seulement ce n'est pas un péché, mais au contraire un devoir et une obligation, de découvrir un secret; lorsque, par

(1) Prov. 11. 13. Qui ambulat fraudulenter, revelat arcana; qui autem fidelis est animi, celat amici commissum.

exemple, le bien général y est intéressé, ou qu'en le gardant, on porterait à un tiers un préjudice notable.

On demande encore si c'est un mal d'ouvrir les lettres d'un autre, ou de les lire quand elles sont décachetées. Toute lettre doit être considérée comme un acte confidentiel d'amitié ou d'intérêt entre deux personnes. Le sceau qu'on y appose, avertit la curiosité qu'elle ne peut s'immiscer d'elle-même dans la confiance. On ne peut donc jamais violer le secret des lettres, sans se rendre coupable d'injustice, parce qu'on usurpe le droit de celui à qui elles sont destinées, à moins qu'on ne puisse présumer sûrement son autorisation. Hors ce cas, il n'est permis d'ouvrir les lettres d'un autre, qu'à raison de la supériorité légitime, telle que celle d'un père à l'égard de ses enfants, d'un maître à l'égard de ses domestiques lorsqu'il suspecte à bon droit leur fidélité, d'un mari à l'égard de sa femme, mais, s'il est sage, dans les affaires seulement qui concernent la communauté. On peut encore user de cette faculté, toutes les fois que le bien public, ou les intérêts d'un ami absent l'exigent, pour éviter quelque injustice ou quelque dommage. Mais il faut qu'il existe des raisons graves de craindre l'une ou l'autre.

Le lecteur, après les détails où nous sommes entrés, pourra juger facilement du nombre et des espèces différentes de fautes qui se commettent contre Dieu et le prochain, par les écarts et l'intempérie de la langue. Lorsque saint Jacques la nomme « un monde d'iniquités (1), » on peut dire qu'il n'exagère pas les funestes effets qu'elle produit. Pour nous en garantir, « observons, comme David, toutes nos voies, afin » de ne point pécher par notre langue (2). » Quelle sera, au jour des vengeances, la confusion de l'homme, dont la vie aura été un enchaînement de fraudes et de mensonges ?

(1) Epit. saint Jacq. 3. 6. *Lingua universitas iniquitatis.* (2) Ps. 38. 1. *Dixi : Custodiam vias meas, ut non delinquam in lingua mea.*

Qu'aura-t-il à répondre, lorsqu'il lui sera dit par le souverain Juge : « Votre langue a médité tous les jours l'injustice ; vous » l'avez aiguisée comme un rasoir tranchant ; vous avez aimé, » ô langue pleine de malice, toutes les paroles de ruine et de » tromperie. C'est pourquoi le Seigneur vous détruira et vous » déracinera pour toujours de la terre des vivants (1). » L'homme simple et droit, au contraire, parce qu'il aura su « garder le » silence, même pour ne pas dire de honnes choses (2), » c'est-à-dire, lorsque sa défense semblait l'inviter à répondre, sera placé dans la maison du Seigneur, comme l'olivier, symbole de la paix et de la douceur (3). Alors cette même langue, qui lui a été donnée « pour bénir Dieu, et non pour maudire l'homme » créé à son image (4), » il l'emploiera à répéter, avec les chœurs des anges, pendant l'éternité : « Au Roi immortel, à l'Invisible, honneur et gloire (5) durant les siècles des siècles. Amen.

(1) Ps. 51. 2 et suiv. (2) Ps. 38. 3. Obmutui et silui à bonis. (3) Ps. 51. 8. (4) Epit. saint Jacq. 3. 9. (5) Ire Epit. à Tim. 1. 17.

CHAPITRE DIXIÈME.

Neuvième et dixième commandements.

VOUS NE DÉSI REREZ POINT LA FEMME DE VOTRE PROCHAIN.

AUTREMENT :

L'œuvre de chair ne désireras
Qu'en mariage seulement.

VOUS NE DÉSI REREZ POINT SA MAISON, NI SON SERVITEUR, NI SA
SERVANTE NI SON BŒUF, NI SON ANE, NI AUCUNE CHOSE QUI LUI
APPARTIENNE.

AUTREMENT :

Biens d'autrui ne convoiteras
Pour les avoir injustement.

DISSERTATION UNIQUE.

Réflexions générales sur la concupiscence, matière commune des deux derniers
préceptes.

La concupiscence étant le plus assidu, le plus infatigable, et le plus dangereux de nos ennemis, puisque nous le portons partout au-dedans de nous-mêmes, il fallait qu'un secours puissant nous fût donné contre elle, pour guider notre raison et fortifier notre volonté, si affaiblies l'une et l'autre par le péché. Sans l'aide divine, celle-là en effet ne marche qu'en tâtonnant

au milieu des ténèbres ; celle-ci, blessée de toutes parts, reste sans force pour le bien. Voilà pourquoi « Celui qui n'a point » fait la mort, et qui ne se réjouit point de la perte des vivants (1) ; qui a tout créé afin que tout subsiste ; qui veut que toutes ses créatures soient saines, et qu'il n'y ait en elles rien de contagieux, rien qui les assujettisse à la puissance des ennemis, » a voulu compléter son divin code par deux préceptes, qui nous fournissent des armes contre les attaques sans cesse renaissantes de la concupiscence. Nous les réunirons l'un et l'autre dans un seul chapitre, parce que la matière en est la même, quoique l'application s'en fasse à des objets de nature différente. L'un en effet est destiné à étouffer en nous l'amour déréglé des biens terrestres ; l'autre a pour but d'y éteindre jusqu'au désir des plaisirs charnels. La concupiscence rencontre donc, dans ces deux commandements, son arrêt, et la condamnation des passions honteuses, dont elle est la source.

Ces deux derniers préceptes qui, au premier coup d'œil, semblent n'être qu'une redite des sixième et septième articles du Décalogue, étaient néanmoins indispensablement nécessaires pour en fixer le sens et l'étendue. Ainsi, quoique les simples lumières de la raison fussent suffisantes pour laisser voir clairement que le sixième commandement, qui défend l'adultère, condamne implicitement le désir de ce crime, la plupart des juifs cependant, sans en excepter même les interprètes officiels de la loi, n'avaient pu se persuader que Dieu eût étendu jusque-là sa défense. Erreur grossière, comme le déclara Jésus-Christ, lorsqu'après avoir cité le texte de l'Exode, il en mit au grand jour le véritable esprit, dans ces paroles qui en sont le développement : « Et moi (2), je vous dis que qui conque aura regardé une femme avec un mauvais désir pour elle, a déjà commis l'adultère dans son cœur. »

Les vues pleines de sagesse et de bonté, que Dieu s'est

(1) Sag. 1. 13 et 14. (2) Saint Matth. 5. 27 et 28.

proposées dans l'établissement des deux derniers préceptes de sa loi, appellent notre attention et doivent exciter notre reconnaissance. Non content d'avoir mis nos personnes et nos biens à l'abri de toute injustice et de toute violence, il a voulu arrêter dans leur fougue ces penchants déréglés, qui élèvent tant de troubles dans nos âmes. Guerre intestine, dont le feu, qui se rallume chaque jour, nous dévorerait, s'il nous était permis de nous livrer sans frein comme sans remords à toutes sortes de désirs. La loi qui nous défend d'en former aucun, qui soit contraire à l'ordre et à la justice, est comme une forte digue, qui s'oppose aux ravages de ce torrent destructeur. L'âme, débarrassée de cette foule de convoitises, dont la soif s'augmente à mesure qu'on la satisfait, ne trouve plus d'obstacles pour se livrer pleinement au service du Seigneur. L'amour des biens terrestres n'étouffe plus en elle celui des biens du ciel, pour lesquels seuls elle a été créée. Docile à la voix de celui qui lui apprend que « là où est son trésor (1), là » est aussi son cœur », elle se met « à chercher avant tout le » royaume de Dieu et sa justice (2). » Elle se dégage des sens ; elle apprécie à leur juste valeur les biens qui passent ; elle s'élève peu à peu au-dessus de cette basse région, qui n'est pour elle qu'un triste et long exil, et elle s'efforce de placer dans le sein de Dieu ses espérances, sa joie et son amour

La répression des mouvements désordonnés de l'âme par le frein qu'elle impose à la concupiscence, n'est pas le seul bienfait dont nous soyons redevables à la loi divine. Nous y trouvons encore une grande leçon, qui nous montre tout le prix que le souverain Roi semble faire de nos cœurs, et l'extrême différence qui sépare et distingue les ordonnances divines, des lois humaines. Celles-ci en effet se bornent à régler l'extérieur. Elles arrêtent l'acte du crime, sans pouvoir en défendre la pensée ni le désir. Celles-là au contraire s'emparent de l'âme,

(1) Saint Matth. 6. 21. (2) Saint Matth. 6. 33.

pour la garder sans tache devant celui qui en sonde les replis les plus cachés, « et qui veut que nous soyons, sous son regard trois fois saint, saints et parfaits (1). »

Le catéchisme du saint concile de Trente définit la concupiscence (2), « une impression de l'âme, qui lui fait désirer avec ardeur, lorsqu'elle ne les possède pas, les choses agréables qui la peuvent flatter. » Considérée comme mouvement naturel, et non comme peine et suite du péché, la concupiscence n'a rien que de conforme aux vues du Créateur. Ce penchant pour les biens sensibles est le résultat logique de l'union de l'âme et du corps. Celui-ci ayant des aspirations et des besoins légitimes à satisfaire, l'âme, loin de pécher, use de son droit, en les lui désirant selon les règles de la tempérance et de la justice. Nous l'eussions également ressenti dans l'état d'innocence ; mais toujours et pleinement soumis à la raison, il en aurait reçu la loi, sans prétendre jamais la lui donner. Aujourd'hui même que le penchant pour les biens qui flattent les sens, n'est plus accompagné de cette subordination, on ne peut en inférer qu'il soit toujours coupable. L'Auteur de la nature l'a imprimé dans notre âme, afin de la porter à la conservation et à l'entretien du corps qui lui est uni, et tant qu'il ne dévie pas de cette destination providentielle, on ne peut le taxer de péché.

Purifié par la grâce et élevé au-dessus de l'instinct, ce goût pour le plaisir peut aussi nous devenir d'un grand secours dans l'ordre du salut. Lorsque l'attrait et le goût sensible se joignent aux exercices de la piété chrétienne, nos prières en sont plus ferventes ; notre reconnaissance, plus vive et plus sincère ; notre dévotion, plus tendre, plus expansive, plus féconde en fruits de salut. Telle était l'heureuse disposition du roi prophète, lorsque, témoignant à Dieu sa gratitude

(1) Gen. 17 1. Ambula coram me, et esto perfectus. (2) Catéchisme de Trente, 3^e partie, n^o 10 et suiv.

et son amour, il s'écriait, que non-seulement son âme, « mais sa chair même, prenaient part aux transports de joie, qu'il ressentait à aimer et servir le Dieu vivant (1).

Il faut donc, pour se faire une idée juste et exacte de la concupiscence, distinguer en elle ce qui appartient à la nature constitutive de l'homme, des désordres que le péché y a introduits. Nous venons de le dire, la concupiscence naturelle, ce penchant par lequel nous sommes portés vers les biens extérieurs, lorsqu'elle ne dépasse point les limites prescrites par la raison, et qu'elle ne se propose pour fin que la conservation du corps, n'est point un mal. Elle devient même un acte de vertu, quand elle nous pousse, par un attrait sensible, vers les biens spirituels. L'Esprit saint lui-même nous invite à la faire régner en nous, lorsqu'il nous dit par la bouche du Sage (2) : « *Désirez* mes paroles et aimez-les ; » et dans un autre endroit de l'Écriture (3) : « Venez à moi, vous tous, qui » me *désirez*, et remplissez-vous de mes fruits. » C'est dans le même but que le prince des Apôtres exhortait les fidèles « à » *désirer* ardemment le lait spirituel et tout pur de la doctrine évangélique, afin qu'il les fit croître pour le salut (4).»

Mais l'ordre primitif a été renversé. L'âme s'est révoltée contre son Créateur, et elle en a été punie aussitôt par la rébellion de la chair et des sens. « En refusant d'obéir à celui qui » était son maître, dit saint Augustin (5), l'homme a perdu le » droit de commander au corps, qui est son esclave. L'attrait » du plaisir, réglé dans son origine par la raison et contenu » par la grâce, est devenu le tyran de cette même raison, à laquelle il était auparavant soumis, et le compétiteur de la » grâce. De là cette guerre intestine, dans laquelle la raison

(1) Ps. 83. 2. Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.

(2) Sag. 6. 12. Concupiscite ergo sermones meos. (3) Ecclésiastiq. 24. 26. Transite ad me, omnes qui concupiscitis me. (4) 1^{re} Epît. saint Pierre, 2. 2. Sicut modò geniti infantes, lac concupiscite. (5) Saint Aug., des noces et de la concupis. chap. 6. n° 7.

» lutte si péniblement contre la concupiscence, et où la concupiscence se fait toujours sentir, non-seulement par rapport » aux plaisirs criminels, mais encore à l'égard de ceux qui » sont permis, et dans lesquels souvent elle nous emporte » bien au-delà des bornes. »

Voilà ce qui constitue la concupiscence, telle que nous la subissons depuis la chute. Saint Augustin la nomme « une » blessure mortelle faite par le démon au genre humain (1). » L'apôtre l'appelle « la loi du péché, qui habite dans nos mem- » bres (2), » et à laquelle la loi de justice nous défend d'obéir; « non, dit le concile de Trente (3), qu'elle soit par elle-même, » à proprement parler, le péché, mais parce qu'étant gâtée par » le péché, elle en est devenue le foyer et la source. » Aussi saint Paul nous exhorte-t-il à nous armer contre la concupiscence (4), « de peur qu'elle ne règne dans notre corps mor- » tel, et qu'elle ne nous soumette à ses désirs déréglés. »

La corruption, dont elle a rempli le monde, est telle, que, selon saint Jean (5), « tout ce qui s'y trouve tend à faire naître » en nous ou l'amour insensé des plaisirs de la chair, ou le désir insatiable des choses que nous voyons, ou l'orgueil de » la vie, » c'est-à-dire la triple convoitise des honneurs, des richesses et de la volupté.

Quoique la concupiscence soit le principe des plus grands désordres, elle n'est cependant mauvaise par elle-même qu'autant que l'âme, loin de les repousser, s'arrête volontairement aux désirs qu'elle suggère. Tant que la volonté les désavoue et les désapprouve, il n'y a point de péché. Le péché ne commence qu'avec l'adhésion. C'est ce qu'enseigne clairement l'apôtre saint Jacques, lorsque examinant l'origine, les progrès

(1) Saint Aug., des noces et de la concupis. Liv. 1. chap. 23. Hoc generi humano inflictum vulnus à diabolo. (2) Rom. 7. 23. (3) Session 5^e touchant le péché originel. (4) Rom. 6. 12 et 13. (5) 1^{re} Epît. de saint Jean. 2. 16. Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ.

et la consommation du péché, il s'exprime en ces termes (1) : « Chacun est tenté par sa propre concupiscence, qui l'emporte » et l'attire. » Jusque-là ce n'est qu'une tentation, qui se change en triomphe, si la volonté lui tient tête. Mais si on a la faiblesse d'y consentir, alors, ajoute l'Apôtre, « la concupiscence conçoit ; puis elle enfante le péché ; et le péché, étant » accompli, engendre la mort. » Sur quoi saint Augustin, suivant la métaphore de l'Apôtre, « observe qu'il n'y a dans la » concupiscence ni conception (2), ni enfantement du péché ; » tant que le consentement de la volonté lui manque. La conception a lieu par une première complaisance de l'esprit, se » délectant dans la pensée du mal. Un consentement parfait » amène l'enfantement ; le péché se consume, et l'âme privée » de la grâce, tombe dans les liens de la mort spirituelle. »

VOUS NE DÉSIREREZ POINT. Voilà le frein imposé par Dieu à ces convoitises, qui ne connaissent point de bornes. « Quatre » choses sont insatiables, dit Salomon, l'enfer, l'impureté, le » feu, et une terre aride (3). » Voyez l'avare, dit-il ailleurs (4) ; « ses trésors ne lui semblent jamais assez remplis. » « L'am- » bitieux, dit Isaïe (5), comme s'il devait posséder seul la » la terre, joint maisons à maisons, domaines à domaines, » jusqu'à ce que le lieu lui manque. Comme ces trois grandes passions ne se satisfont guère qu'aux dépens du prochain, pour le mettre à l'abri de leurs atteintes, Dieu lui-même désigne, dans les deux derniers commandements, les choses qu'il nous défend de désirer. Examinons sommairement le sens et l'esprit de la loi.

Vous ne désirerez pas la femme de votre prochain. Tel est le sujet du neuvième commandement. La défense faite ici ne

(1) Epît. Saint Jacq. 1. 14 et 15. Unusquisque verò tentatur à concupiscentiâ suâ abstractus et illectus. Deindè concupiscentia, cùm conceperit, parit peccatum ; peccatum verò, cùm consummatum fuerit, generat mortem.

(2) Saint Aug. liv. 6. contre Julien. (3) Prov. 30. 16. (4) Ecclésiaste, 5. 9.

(5) Isaïe, 5. 8.

s'entend pas seulement du désir d'un commerce coupable avec la femme d'un autre ; adultère déjà commis dans le cœur, comme l'enseigne Jésus-Christ (1) ; mais du simple désir de s'unir par le mariage, avec une femme qui y est engagée. Cette loi était nécessaire, à une époque où le divorce était autorisé, ou du moins toléré, et où il était permis d'épouser une femme, que son mari avait répudiée. Il fallait retrancher, jusque dans la racine, toute pensée capable de jeter le trouble dans les familles ; et c'est à quoi tendait cette défense. Elle avait pour objet de rendre les maris moins accessibles à la tentation de se défaire de leurs femmes, par le meurtre ou par le divorce. Elle obligeait en même temps les femmes à se montrer patientes, soumises, pleines d'égards et de complaisances envers leurs époux, et à ne leur fournir aucun prétexte de recourir au divorce, pour recouvrer la paix. Aujourd'hui le même crime serait d'autant plus grand, que la loi nouvelle ne permet pas d'épouser, avant la mort du premier mari, une femme que celui-ci aurait abandonnée. Donner entrée dans son cœur à un désir criminel de cette nature, serait donc s'exposer volontairement à l'horrible tentation ou de désirer la mort du mari, ou de déshonorer par l'adultère le lit conjugal de son prochain.

On joindrait le sacrilège à la violation du précepte, si l'on consentait au désir d'un commerce charnel, même celui que le mariage rend légitime, avec une personne consacrée à Dieu par les vœux solennels de religion. On ne peut en dire autant de celui qui désire avoir pour femme, une personne qu'il croit libre, tandis qu'elle est engagée dans les liens du mariage, et qui aurait repoussé cette pensée comme un crime, s'il eût soupçonné une première union avec un autre. Les rois d'Égypte et de Gérare, Pharaon et Abimélech, ne furent point coupables d'avoir enlevé l'un et l'autre Sara à Abraham, (2) dans le des-

(1) Saint Matth. 5. 28. (2) Gen. chap. 12 et 20.

sein de l'épouser, parce qu'ils la croyaient sœur et non femme de ce patriarche.

Le dixième commandement est ainsi conçu : *Vous ne désirerez point la maison de votre prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui lui appartienne.* Par maison, on entend non-seulement l'édifice qui abrite une famille, mais aussi tous ses biens et toute sa fortune, C'est dans ce sens qu'il est dit, au livre de l'Exode (1), que Dieu, pour récompenser la charité des sages-femmes d'Egypte, « *leur fit bâtir des maisons ;* » c'est-à-dire les combla de biens et de richesses. Les grands biens, la naissance, les postes élevés, les talents et les autres genres d'illustration, sont autant de faveurs que Dieu tient en réserve, et qu'il distribue comme il lui plaît. Les envier à ceux qui les ont reçues de ses mains libérales, c'est attaquer l'ordre même établi par la Providence, qui veut que chacun de nous reste dans la condition où elle l'a placé, ou ne cherche à en sortir que par des voies honnêtes et légitimes. Il est peu d'hommes contents de leur condition, parce qu'il en est peu qui ferment l'entrée de leur cœur à l'envie, ce grand ressort que le démon remue si habilement pour exciter l'orgueil et la cupidité. C'est par cette ruse qu'il détourne nos regards des biens de l'éternité, pour les fixer sur les biens fugitifs du temps, et qu'il parvient à nous faire oublier « que l'homme, en mourant, n'emportera rien de ses grandes » richesses, et que sa gloire ne descendra pas avec lui dans le » tombeau (2). »

Comme l'esclavage, dans les temps anciens, asservissait l'homme à l'homme, soit que les esclaves fussent le produit de la victoire après les combats, soit qu'ils eussent été achetés à prix d'argent, on pourrait croire que ces mots : *Vous ne désirerez ni son serviteur, ni sa servante,* ne s'appliquent qu'aux

(1) Ex. 1. 21. (2) Ps. 48. 18. Cum interierit, non sumet omnia, neque descendet cum eo gloria ejus.

personnes réduites en servitude. Mais ils regardent aussi les personnes libres, qui, volontairement et par choix, se sont attachées au service des autres. Sans être, comme les esclaves, la propriété de leurs maîtres, elles n'en font pas moins partie de ce qu'on appelait autrefois la famille; et elles y tiennent par des liens, sur lesquels il est défendu à l'envie d'arrêter son regard. Plus elles sont recommandables par leur fidélité, leur aptitude et leur dévouement, plus il est criminel de chercher à les ravir à ceux qu'elles servent. Ceux-là violent donc le dixième commandement, qui, par argent, par promesses ou par quelque autre moyen de séduction, engagent les serviteurs des autres à quitter un service auquel ils se sont voués. C'est pour les maîtres une perte, qui leur donne droit à une indemnité, et le retour de leurs serviteurs est d'ordinaire la seule qu'on puisse convenablement leur offrir.

En étendant jusqu'au bœuf et à l'âne la défense de désirer le bien d'autrui, Dieu semble nous défendre de convoiter, non-seulement ce qui donne de l'éclat et de la considération parmi les hommes, mais les biens de moindre valeur, et il veut abriter contre nos désirs injustes, même les choses auxquelles on attache le moins de prix.

Un des plus tristes effets de la cupidité est de détourner de leur fin les vues de la Providence. L'homme, inférieur en forces aux animaux, fût devenu leur proie, si, comme eux, il se fût isolé pour vivre seul. De là pour lui le besoin de la société. Mais ce rapprochement, source naturelle des liaisons amies, est devenu, par suite de la concupiscence, un aliment au désir effréné de tout avoir. La proximité des objets flatte les yeux sous lesquels ils sont sans cesse placés. L'avarice s'irrite; l'impureté s'allume; l'envie empêche les relations de bon voisinage, et divise des hommes qui, sans cette passion, auraient coulé leurs jours dans les douceurs d'une inaltérable amitié. Il nous fallait donc une loi ou un modérateur, qui nous retînt sur cette pente fatale où nous glissons, et qui nous mît en

garde contre ces convoitises à qui rien n'est sacré, dès que nous les laissons s'établir dans nos âmes.

La concupiscence est comme un vaste filet, qui enveloppe une partie du genre humain. Parmi ses nombreux esclaves, ceux-là doivent être placés au premier rang, qui s'abandonnent aux désirs de l'impudicité, la plus fougueuse, la plus extravagante et la plus funeste des passions. Citons encore, avec le catéchisme du concile de Trente :

1^o Les personnes adonnées au jeu, qui, au lieu de le regarder comme un délassement, en font une spéculation malhonnête. Nous ne parlons point seulement de ces joueurs de mauvaise foi, qui fréquentent ou tiennent des tripôts, et dont la place est parmi les ravisseurs du bien d'autrui ; mais encore de ces hommes, qui ne s'asseient jamais à une table de jeu sans y être attirés par l'appât du gain ; et qui dévorent des yeux, tout l'argent que les chances de la fortune peuvent faire passer du tapis dans leur bourse. C'est ainsi que la convoitise porte l'homme sans cesse à l'abus des bienfaits de Dieu. Père plein de condescendance, il connaît la faiblesse de ses créatures ; il sait qu'un travail sans relâche épuiserait leurs forces. Il leur permet d'y faire diversion par d'innocents plaisirs. « Mais, par notre malice, dit saint Ambroise, cette honnête » liberté dégénère souvent en licence vicieuse, qui renverse » l'harmonie des vues divines, et fait de l'indulgence accordée à notre faiblesse, un moyen de plus d'offenser notre » Auteur (1). »

2^o Les marchands, qui appellent de leurs vœux la disette, ou l'enchérissement des denrées, pour trouver un débit plus sûr, plus prompt et plus élevé de leurs marchandises ; ou qui se réjouissent de la misère publique comme d'une occasion pour vendre à plus haut prix, ou acheter à meilleur marché ; ou qui, jaloux de jouir seuls du privilège de vendre, voient d'un

(1) Saint Ambr. Liv. 1. des offices, chap. 20.

regard d'envie les succès de leurs confrères, et convoitent leur ruine, pour se créer une fortune sur leurs débris.

3° Les gens de guerre, qui désirent entrer en campagne, pour s'enrichir par des rapines ou par des concussions.

4° Les médecins, qui spéculent sur les maladies, qui en prolongent la durée à dessein d'étendre celle de leurs honoraires, et qui aspirent après le retour de ces épidémies, qui décuplent leurs clients.

5° Les jurisconsultes et en général tous les gens de loi, qui se réjouissent du grand nombre de procès et d'affaires contentieuses.

6° Les artistes et les ouvriers, qui désirent l'accroissement du luxe, pour en faire leur profit.

7° Ceux enfin qui ne peuvent voir sans fiel et sans envie la gloire des autres.

La gloire est le plus brillant des biens d'ici-bas ; la renommée et l'estime publique en sont la récompense. Elle est le fruit du mérite, des travaux, parfois des sacrifices de toute une longue carrière. Il y a donc autant d'injustice que de bassesse, à envier ce qu'on est impuissant à acquérir soi-même par défaut de talent ou de persévérance. A Dieu seul appartient le partage de ses dons ; c'est s'en prendre à lui-même que de lui disputer le droit d'en disposer comme bon lui semble, et en faveur de ceux qu'il en a jugés dignes.

Le Saint-Esprit nous prévient que, si nous désirons partager un jour la gloire du Sauveur ressuscité, nous devons *crucifier le vieil homme*, qui est en nous. Or, quel est ce vieil homme, sinon cette malheureuse concupiscence, que nous avons reçue avec la vie charnelle, triste héritage de nos premiers parents ? Funeste inclination qui nous porte, comme d'instinct, à tout ce qui est mal, ange de Satan, qui souffletait saint Paul, et le faisait s'écrier : « Qui me délivrera » de ce corps de mort (1) ? » Voulons-nous vivre et régner

(1) Rom. 7. 24.

un jour avec Jésus-Christ ? Crucifions ce vieil homme. Domp-
tons ces honteux penchants. Comprimons par la force ces ré-
voltés ; ne leur donnons ni trêve ni quartier ; ne les invitons
pas à déposer les armes, arrachons-les violemment de leurs
mains. Même désarmés, craignons-les encore. Ne nous y
fions pas plus que le dompteur d'animaux ne se fie à ses bêtes,
tout assouplies qu'elles sont. Il sait qu'une imprudence, un
instant de liberté, leur rendrait subitement leurs féroces ins-
tincts. Une imprudence aussi, un instant de faiblesse peut
rendre tout à coup l'empire à nos passions, et réveiller
ces lions endormis. Mortifions donc cette concupiscence et
cette chair de péché. Prenons notre croix et montons au Cal-
vaire, à la suite du Sauveur. Montons plus haut encore, et
attachons à ce divin gibet nos convoitises. Que la nature fré-
misse et s'indigne ; qu'elle demande à grands cris à des-
cendre de cette croix ; laissons-la murmurer, méprisons ses
clameurs ; disons-lui avec un saint Père « que le temps
» n'est point venu d'arracher ces clous ; » *non est tempus evel-
lendi clavos*. Attendons que la main de Dieu nous détache
elle-même de cet arbre de vie, pour nous placer, comme un
fruit d'honneur, dans les celliers éternels ; et soyons assurés
que ce crucifiement mystérieux des passions sera soldé un
jour par un bonheur sans fin.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TROISIÈME VOLUME, ET DES DISSERTATIONS
QUI LES SUBDIVISENT.



TROISIÈME PARTIE. — SUR LE DÉCALOGUE.

(SUITE.)

- Troisième Dissertation.** Qu'est-ce que l'Espérance ? Il ne faut pas confondre cette vertu avec la foi. Dieu et la béatitude éternelle en sont l'objet. On peut espérer dans les créatures, mais d'une manière secondaire et relative au salut. Est-on obligé pendant sa vie de produire des actes d'espérance, et en quelles circonstances doit-on les faire ? Quels sont les péchés contre l'espérance ? 1
- Quatrième Dissertation.** Sur la Charité. Le précepte de la charité est renfermé implicitement dans le Décalogue. La charité est la plus grande des vertus théologiques. Sa durée est éternelle. Raisons qui nous obligent d'aimer Dieu. De quelle manière on doit l'aimer. Caractères de la charité. Marques auxquelles on peut la reconnaître. Est-on obligé de faire des actes d'amour de Dieu ? Quelles sont les occasions où l'on doit en produire ? Péchés contraires à la charité. 13
- Cinquième Dissertation.** Sur la vertu de Religion. Différence entre la vertu de religion et les vertus théologiques. En quoi consiste le culte de Dieu ? Les deux principaux actes de religion sont la prière et l'adoration 32
- Sixième Dissertation.** Sur la Prière. Prière intérieure. Prière extérieure. La prière est d'institution divine. Jésus-Christ en a

fait le commandement. Lui-même pendant toute sa vie en a donné l'exemple. Nécessité et efficacité de la prière. Ohjet de la prière. Différents degrés de la prière.	35
Septième Dissertation. Suite du même sujet. On est obligé de prier pour tous les hommes. Quel est l'ordre qu'il faut suivre à ce sujet. Dispositions avec lesquelles il faut prier. Défaut d'intention. Distractions dans la prière. Les prières doivent être faites au nom de Jésus-Christ. Le jeûne et l'aumône donnent une grande force à la prière.	45
Huitième Dissertation. Sur l'Adoration. Qu'est-ce que l'adoration ? Dans quel sens l'Eglise se sert-elle des mots adoration et adorer par rapport à Dieu ? Différence entrè le culte dû à Dieu et celui que l'on rend aux créatures. Adoration intérieure. Adoration extérieure. Comment on pêche contre l'adoration. Qu'est-ce que l'on entend par culte indû ?	54
Neuvième Dissertation. Sur le Culte des Saints. Doctrine de l'Eglise sur la manière de les honorer et de les invoquer. L'invocation des saints ne porte aucun préjudice à la médiation toute puissante de Jésus-Christ.	61
Dixième Dissertation. Sur le culte de la sainte Vierge. Combien la dévotion à Marie est utile aux chrétiens. Principales pratiques de piété envers la sainte Vierge	67
Onzième Dissertation. Sur la vénération des reliques et le culte des images.	76

CHAPITRE TROISIÈME.

Second Commandement.

Première Dissertation. Le second commandement est le complément du premier. Dieu l'a jugé nécessaire pour augmenter le respect dû à sa Majesté suprême, et arrêter le torrent de la prévarication. Ce qu'il faut entendre par le nom de Dieu. Dans quel sens le deuxième commandement exige-t-il l'honneur qui lui appartient ?	84
Deuxième Dissertation. Origine de l'usage du serment, et pourquoi il a été permis. Trois manières de jurer. Deux sortes de jurements : l'assertoire et le promissoire. Trois conditions nécessaires pour rendre licite le jurement. Il est quelquefois d'obligation. Ce que l'on doit penser des équivoques et des restrictions mentales.	88

Troisième Dissertation. Obligation d'être fidèle à ses serments. Deux sortes de causes en dispensent. L'Eglise seule a le pouvoir d'accorder la dispense ou la commutation des serments. Cette règle ne s'applique point aux serments de fidélité à l'égard des princes. L'obligation de tenir une promesse faite avec serment est-elle générale pour tous les hommes? L'élévation du rang peut-elle faire exception?	96
Quatrième Dissertation. Sur le Blasphème. En quoi consiste le blasphème. Enormité de ce crime. Châtiments terribles exercés par Dieu contre les blasphémateurs. Blasphème indigne. Ce vice, devenu très-commun, est un péché plus grave qu'on ne le pense ordinairement. Nécessité pour les chrétiens de s'en abstenir.	100
Cinquième Dissertation. Sur le Vœu. Qu'est-ce que le vœu? Les qualités dont il doit être revêtu pour être valide. Différentes espèces de vœux. Obligation d'acquitter les vœux. L'Eglise seule a le pouvoir d'en dispenser ou de les commuer. Cette puissance n'appartient dans l'Eglise qu'au Pape et aux évêques, selon la différence des cas ou des réserves. Combien la sagesse et la discrétion sont nécessaires dans les vœux.	108

CHAPITRE QUATRIÈME.

Troisième Commandement.

Première Dissertation. Quelle est la fin du troisième commandement? Il est la conséquence nécessaire des deux premiers. Il est aussi ancien que le monde. On en voit la pratique dans les sacrifices offerts à Dieu dès l'origine, et avant sa promulgation sur le mont Sinai. Sur quoi était fondé le repos du septième jour prescrit aux Israélites? La translation du repos sabbatique au Dimanche n'a point altéré la nature de ce commandement, et l'obligation de l'observer reste toujours la même, malgré le changement du jour, dont les apôtres sont les auteurs. Raisons pour lesquelles ils ont transféré au Dimanche le repos du sabbat	117
Deuxième Dissertation. En quoi consiste la sanctification du Dimanche? Obligation d'entendre la Messe. Raisons qui en dispensent. De quelle manière faut-il l'entendre pour satisfaire au précepte?	123
Troisième Dissertation. De la Messe de paroisse. Ce qu'il faut	

entendre par Messe de paroisse ? Son antiquité. Est-il permis de s'en dispenser d'habitude ? Ordonnances de l'Eglise à ce sujet. Graves raisons qui rendent presque nécessaire l'assistance à la Messe de paroisse, et l'élèvent au-dessus des Messes privées. Fruits qu'on en retire. L'assistance à la Messe ne suffit pas pour satisfaire à l'obligation de sanctifier le Dimanche. En quoi consiste le service de Dieu, auquel la plus grande partie de ce jour doit être consacrée.	127
Quatrième Dissertation. La cessation des œuvres serviles aux jours de Dimanches et de Fêtes. Ce qu'il faut entendre par œuvres serviles. Est-il quelquefois permis de travailler les jours de Fêtes et de Dimanches ? Occupations qui ne doivent pas être rangées parmi les œuvres serviles. Est-il permis aux femmes de travailler dans leur intérieur aux ouvrages de leur sexe ? La sanctification du Dimanche peut-elle s'allier avec les plaisirs du monde, tels que les danses, les spectacles et autres divertissements tout profanes ?	134
Cinquième Dissertation. Tableau de l'année Ecclésiastique. Origine et description des Temps, des Jeûnes et des Solennités qui la composent. L'Avent, Noël, la Circoncision, l'Épiphanie, les Cendres, le Carême, la Semaine Sainte, Pâques, le Temps Pascal, L'Ascension, la Pentecôte, la Trinité, la Fête-Dieu, la Fête du Sacré-Cœur, les Fêtes de la sainte Vierge, des saints Anges et des Saints; la Toussaint, la Commémoration des fidèles trépassés, la Dédicace des Eglises	144

CHAPITRE CINQUIÈME.

Quatrième Commandement.

Première Dissertation. Différence essentielle, quant à leur objet, entre les commandements de la première Table et ceux de la deuxième. Le Décalogue se résume tout entier dans les Commandements de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain. On est obligé pour remplir la loi tout entière, de les observer également l'un et l'autre, parce que tous deux en sont la fin. Cette doctrine est celle de Jésus-Christ et des Apôtres	165
Deuxième Dissertation. Dans quel sens faut-il prendre l'amour du prochain ? Il s'étend à tous les hommes sans exception. De quelle manière faut-il aimer le prochain ? Ordre qu'il faut	

observer dans la charité par rapport aux personnes et à la nature des biens spirituels et temporels.	168
Troisième Dissertation. Sur l'Aumône. Différence entre l'Aumône et la bienfaisance. Nécessité de l'Aumône pour le salut. Conditions de l'Aumône pour en faire une vertu chrétienne. . . .	171
Quatrième Dissertation. Que faut-il entendre par Père et Mère, que le quatrième commandement nous enjoint d'honorer? Les auteurs de nos jours y tiennent le premier rang par les bienfaits sans nombre dont nous leur sommes redevables. Que signifie le terme honorer, et pourquoi Dieu s'en est-il servi de préférence? Sens et étendue du titre d'enfants à l'égard des pères et mères.	177
Cinquième Dissertation. Devoirs des enfants envers leurs pères et mères.	180
Sixième Dissertation. Devoirs des inférieurs envers les supérieurs tant de l'ordre religieux que de l'ordre civil.	188
Septième Dissertation. Devoirs des élèves envers leurs instituteurs, et des serviteurs envers leurs maîtres.	195
Huitième Dissertation. Sur la récompense temporelle attachée à l'observation du quatrième commandement.	199
Neuvième Dissertation. Devoirs des pères et mères envers leurs enfants.	202
Dixième Dissertation. Devoirs des princes envers leurs sujets et des maîtres envers leurs serviteurs.	208

CHAPITRE SIXIÈME.

Cinquième Commandement.

Première Dissertation. Punition de l'homicide dès l'origine du monde. Sages dispositions de Dieu pour détourner l'homme de l'effusion du sang. Étendue du sens renfermé dans ces termes : <i>Vous ne tuerez point</i> . Deux espèces d'homicide	213
Deuxième Dissertation. Limites du précepte divin sur cette grave matière. On ne pèche pas contre le cinquième commandement, lorsqu'on ôte la vie à ses semblables, soit par l'ordre de Dieu clairement manifesté, soit dans l'intérêt de la société, si l'on suit les règles des lois et de la justice, soit à la guerre, ou pour défendre sa propre vie contre la violence d'un injuste agresseur. L'avortement procuré à dessein est un véritable	

homicide.	217
Troisième Dissertation. Sur le suicide	220
Quatrième Dissertation. Sur le duel.	224
Cinquième Dissertation. Sur l'homicide spirituel ou le scandale. Qu'est-ce que le scandale ? Comment se rend-on coupable de ce péché ? Mœurs et usages du monde, source d'un grand nombre de scandales. Combien est grand le crime du scandale. Obligation de réparer le mal causé par le scandale. Moyens qu'on doit prendre pour y parvenir.	232

CHAPITRE SEPTIÈME.

Sixième Commandement.

Première Dissertation. Qu'est-ce que l'adultère ? Sous le terme d'adultère le sixième commandement défend toute espèce de péchés d'impureté. Pour quelle raison l'adultère est-il seul dési- gné dans le Décalogue ? Dans l'adultère, l'énormité du crime est la même chez l'homme que chez la femme. Doctrine de Saint Paul à ce sujet. Sous quelle couleur ce crime est repré- senté dans les livres saints. Exemples des châtimens dont le ciel a toujours puni les impudiques.	241
Deuxième Dissertation. Le crime de l'impureté est le plus hor- rible de tous chez les chrétiens. Quels sont les motifs qui en portent si haut l'énormité ? Suites affreuses qu'enfantent les désor- dres de ce vice.	247
Troisième Dissertation. Deux règles à suivre pour triompher de l'impureté : s'abstenir des choses qui y conduisent ; pratiquer les œuvres qui en détournent.	252

CHAPITRE HUITIÈME.

Septième Commandement.

Première Dissertation. Le septième commandement du Décalogue est un nouveau témoignage de la Providence divine, qui veille sur les intérêts de l'homme pendant le cours de la vie présente. Il était implicitement renfermé dans la loi naturelle. Penchant général des hommes à s'emparer du bien d'autrui. Combien il est nécessaire de connaître le sens et l'étendue de

la loi qui le condamne, pour ne pas se trouver dans le nombre infini des prévaricateurs.	258
Deuxième Dissertation. Qu'est-ce que le vol ? Deux manières de prendre le bien d'autrui. En quoi diffèrent le larcin et la rapine. Pourquoi le septième commandement ne défend-il que le simple vol ? Différentes espèces de larcin. Enormité et suites funestes de ce crime.	261
Troisième Dissertation. De quelle manière peut-on se rendre coupable de la prise injuste et de la détention du bien d'autrui dans les différentes conditions. Vols des époux, des enfants, des domestiques.	264
Quatrième Dissertation. Suite de la précédente énumération. On viole aussi le septième commandement, lorsqu'on achète sciemment des choses volées, lorsqu'on garde pour soi celles que l'on trouve, et toutes les fois qu'on retient injustement le bien d'autrui. Vaines excuses de ceux qui refusent de payer leurs dettes.	269
Cinquième Dissertation. Qu'est-ce que la rapine ? Quels sont ceux qui doivent être considérés comme ravisseurs du bien d'autrui ?	273
Sixième Dissertation. Continuation du même sujet. Les usuriers. Qu'est-ce que l'on entend par usure ? L'usure, condamnée par toutes les lois divines et humaines. Sa réprobation par l'Écriture Sainte et les Pères. On ne peut justifier l'usure par la coutume. Peut-on dans quelques circonstances recevoir au-delà du prêt, sans se rendre coupable d'usure ?	276
Septième Dissertation. Continuation du même sujet. Des magistrats et autres personnes publiques ; des riches qui prêtent aux pauvres. De la concussion, du monopole, de la rapine chez les gens de guerre	280
Huitième Dissertation. De la restitution. Sa nécessité. Quels sont ceux qui sont obligés à restituer. De ceux qui coopèrent au dommage du prochain. Des causes qui excusent de la restitution. Des œuvres de miséricorde. Elles sont implicitement renfermées dans le septième commandement. Motifs puissants pour nous porter à les mettre en pratique.	285

CHAPITRE NEUVIÈME.

Huitième Commandement.

- Première Dissertation.** Le huitième commandement est le complément des ordonnances divines, qui nous défendent de nuire à nos semblables. Il règle nos paroles à l'égard du prochain, comme les trois commandements qui le précèdent, règlent nos actions envers les autres. La langue est une source intarissable de maux. Nécessité d'y mettre un frein. Énumération des différents vices qui naissent de l'intempérie de la langue. 291
- Deuxième Dissertation.** Sur le faux témoignage. Enormité et suites funestes de ce crime. Les témoins qui déposent en justice contre la vérité, ne sont pas les seuls qui pèchent contre le huitième commandement. Quels sont ceux que l'on regarde encore comme coupables de faux témoignage 295
- Troisième Dissertation.** Sur le mensonge. Ce que l'on doit entendre par mensonge. Combien de sortes de mensonges ? Est-il des cas où il soit permis de mentir 297
- Quatrième Dissertation** Suite du même sujet. Peut-on se permettre un léger mensonge pour opérer un grand bien ? On ne peut rien conclure en faveur du mensonge, des exemples tirés de l'Écriture sainte. Châtiments réservés dans l'autre vie aux menteurs d'habitude. 300
- Cinquième Dissertation.** Sur la détraction. Sa division en deux branches : médisance et calomnie. Sources honteuses de la détraction. Tableau des maux qu'elle cause. Quels sont ceux qui s'en rendent coupables ? Circonstances dans lesquelles il est permis de s'entretenir des fautes et des défauts du prochain. Des libelles diffamatoires. De la flatterie. 305
- Sixième Dissertation.** Autres fautes que l'on peut commettre par les excès de la langue. De la contumélie. Des railleries. Des jugements et des soupçons téméraires. Du secret. Peut-on violer celui des lettres ? 312

CHAPITRE DIXIÈME.

Neuvième et Dixième Commandements.

Dissertation unique. Réflexions générales sur la concupiscence, matière commune des deux derniers préceptes.	317
---	-----

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

A

- ABBÉS DES MONASTÈRES.** Leur pouvoir de conférer quelquefois les ordres mineurs. II. 192
- ABRAHAM.** Ce qu'il faut entendre par le sein d'Abraham. I. 91.
- ABSOLUTION.** Sa forme. II. 78. Ses effets. 79.
- ACCIDENTS.** Signification de ce mot. I. 354. Ils restent sans sujet dans le sacrement de l'Eucharistie. 354.
- ADORATION.** Ce que c'est que l'adoration. III. 54. Sens théologique de ce mot. 55. Différents modes de l'adoration de Dieu. 56. Péchés contraires à l'adoration de Dieu. 57.
- AFFINITÉ.** Ce que c'est que l'affinité. II. 302. Elle est un empêchement dirimant du mariage. 302.
- AGAPE.** Sens de ce mot. I. 323.
- ÂME.** Sa spiritualité et son immortalité. I. 196.
- AMICT.** Origine et signification. II. 38.
- ANGES.** Leur création. I. 45. Leur hiérarchie. 45. Leur chute. 45.
- ANGES GARDIENS.** I. 45. Leur lutte avec les démons. 45. Bons offices qu'ils nous rendent. Ibidem.
- ANNÉE ECCLÉSIASTIQUE.** Quand elle commence. III. 146. Tableau des fêtes dont elle se compose. 146.
- ANTECHRIST.** Son avènement avant le jugement dernier. I. 121.
- APOSTASIE.** Péché contre la foi. II. 350. est intérieure ou extérieure. 351.
- ARCHEVÊQUE.** Voir hiérarchie. II. 228.

- ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST.** Elle fut prédite par David. I. 104. Figurée dans l'ancienne loi. 118. Terme de tous les travaux du Sauveur. 107. Effets de l'ascension de Jésus-Christ. 110. Institution de la fête de l'ascension. 105.
- AUBE.** Son origine et sa signification. II. 38.
- AUMÔNE.** Elle est une œuvre satisfaisante. II. 139. Différence entre l'aumône et la bienfaisance. III. 171. Nécessité de l'aumône pour le salut. 172. Conditions avec lesquelles elle doit être faite. 174.
- AVÈNEMENT DE JÉSUS-CHRIST.** 1^o par l'incarnation. I. 112. 2^o à la fin du monde. 112.
- AVENT.** Ce que c'est que l'avent. III. 146. Prières de l'Eglise pendant ce temps. 146. Autrefois l'avent était un temps de jeûne. 147.
- AVORTEMENT.** Il est un véritable homicide. III. 220.

B

- BAN DE MARIAGES.** Signification de ce mot. II. 274. Obligation de publier les bans avant le mariage, prescrite par l'Eglise. 274. et aussi par la loi civile. 275. Raisons de cette publication. 275.
- BAPTÊME.** Il est un vrai sacrement. I. 262. Obligation de bien le connaître. 260. Figures du baptême dans l'ancienne loi. 261. Origine du mot baptême. 261. Autres noms de ce sacrement. 261. Sa définition. 262. Ce qu'il représente. 241. Sa nécessité de moyen et de précepte. 263. 264. 282. Par quoi il peut être suppléé. 265. Baptêmes de sang et de désir. 265. 266. Matière du sacrement de baptême. 267. Cette matière figurée dans l'Ancien-Testament. 268. Raisons pour lesquelles Dieu a choisi l'eau pour matière du baptême. 269. Forme de ce sacrement. 269. Nécessité absolue d'employer la forme prescrite. 270. Différents modes d'ablution, l'immersion l'infusion et l'aspersion. 271. Quand le baptême a été institué. 273. Ministres de ce sacrement. 255. 274. Ordre qu'il faut garder entre ces ministres. 276. Effets du baptême. 187. 248. 250. 287. 289. 292. 293. Il imprime un caractère. 293. Pourquoi il ne rétablit pas dans l'état de perfection. 290. Il ne nous dispense pas de garder la loi de Dieu. 294. Cérémonies du baptême. 295. Leur antiquité. 295. Explication 1^o De celles qui le précèdent. 296. 2^o De celles qui l'accompagnent. 299. 3^o De celles qui le suivent. 301. Obligation de conférer le baptême aux enfants. 283. Raison de cette obligation. 283.

Dispositions exigées des adultes 284. 286. Baptême de Jésus-Christ et baptême de Jean. En quoi ils diffèrent 271.

BLASPHEME. En quoi il consiste. III. 100. Enormité de ce crime 100. 102. 103. Ses châtimens terribles dans l'ancienne loi, 104. Ce que c'est que le blasphème indirect. 105. Obligation de s'en abstenir. 105.

C

CANON. Nom d'une partie de la messe. Origine et signification de ce mot. II. 53.

CARACTÈRE, considéré comme effet de trois sacrements. I. 250. Définition. 250. Différence entre le caractère de l'ordre et celui du baptême. II. 196.

CARÈME. Son institution. III. 151. Obligation du jeûne et de l'abstinence pendant ce temps. 152.

CARMES. Origine de cet ordre. II. 242.

CATÉCHUMÈNES. Signification de ce mot. I. 145.

CATHOLICITÉ. Elle est un des caractères de l'Eglise. En quoi elle consiste. I. 155.

CEINTURE. Ornement sacerdotal. Son origine et sa signification. II. 38.

CENDRES. Pourquoi l'Eglise a-t-elle institué cette cérémonie. III. 153.

CHARITÉ. Le précepte de la charité envers Dieu est le plus ancien et le plus grand. III. 13. 14. Il est moins une loi qu'un bienfait. 13. Il est contenu implicitement dans le Décalogue. 13. La charité est une vertu théologique. 15. Sa durée est éternelle. 115. Raisons qui nous obligent d'aimer Dieu. 16. Manière de l'aimer. 17. Caractères de la charité. 21. Ses effets. 25. Obligation de faire des actes de charité. 26. Péchés contre la charité. 27.

Charité à l'égard du prochain. Dans quel sens faut-il entendre cet amour du prochain. III. 168. Pourquoi faut-il aimer le prochain. 29. Comment. 31. 169. Cet amour doit s'étendre à tous les hommes. 168. Ordre qu'il faut garder. 170.

CHASUBLE. Son origine et sa signification. II. 40.

CHRÈME. Ce qu'il signifie. I. 308.

CIRCONCISION. Elle était la figure du baptême. I. 283.

CLERGÉ. Origine de ce mot. II. 199.

CLANDESTINITÉ. Empêchement dirimant du mariage, établi par le sain concile de Trente. II. 204. Définition. 304. Pourquoi l'Eglise a porté cet empêchement. 304.

COMMUNION. Un des noms de l'Eucharistie. I. 323. Nécessité de la Communion. II. I. Lois de l'Eglise qui la prescrivent. 4. Pouvoir de communier sous les deux espèces, accordé aux prêtres seuls. 7. Raisons de cette disposition. 8. 60. Effets de la sainte communion. 9. Dispositions avec lesquelles on doit la recevoir. II. Dispositions du corps. 12. De l'âme. 14. Différentes espèces de communion. 16. Sacramentelle seule. 16. Spirituelle 17. Sacramentelle et spirituelle. 18.

Première communion. A quel âge doit-on y admettre les enfants. 6. Importance de cette action. 6.

COMMUNION DES SAINTS. Sens de ce mot. I. 179. Les justes seuls y ont part. 183.

CONCUSSION. III. 281.

CONCUPISCENCE. Sa définition. III. 317. Suite du péché d'Adam. 318. Matière commune des deux derniers préceptes du décalogue. 321. 322. 323. Nous devons résister à la concupiscence. 324. Affaiblie dans le baptême, mais non détruite. I. 288. Item par l'Eucharistie. II. 10.

CONFESSION. Motifs de la haine du démon contre la confession. II. 103. La confession est d'institution divine. 105. Preuves tirées de l'Ecriture Sainte. 105. 107. De la tradition. III. L'Eglise grecque conserve la confession. 116. Les protestants regrettent son abolition. 117. Qualités de la bonne confession. 121. Effets de la confession. 104. 117. Quand doit-on se confesser. 120. Obligation ecclésiastique de se confesser au moins une fois l'an. 118. Sens de ces mots — au moins une fois l'an. 118. Obligation de bien choisir son confesseur. 126.

CONFIRMATION. Définition. I. 304. La confirmation est un vrai sacrement. 304. Preuves tirées de l'Ecriture Sainte. 305. De la tradition. 305. Raisons de son institution. 303. Matière de ce sacrement. 307. Sa forme. 309. Ministre. 310. Obligation de recevoir la confirmation. 312. Dispositions requises pour la recevoir avec fruit. 312. Effets de la confirmation. 314. 319. Explication des cérémonies de la confirmation. 320.

CONFIRMATION des évêques. Sens de ce mot. II. 230.

CONSÉCRATION des évêques. II. 230.

CONSISTANTS. Ordre de pénitents. II. 1421.

CONTINENCE. Elle fut toujours observée par les évêques catholiques. II. 210. Elle est prescrite aux prêtres et à ceux qui reçoivent les ordres sacrés. 210. motifs de cette prescription. 210. Objections ridicules contre la continence. 211.

CONTRITION. Origine de ce mot. II. 83. Définition. 84. Deux sortes de contrition. 86. Qualités que doit avoir la contrition. 87. Elle doit être intérieure. 87. Raisons. 87. Souveraine 88. En quel sens. 89. Universelle. 90. En quel sens et pourquoi. 91. Surnaturelle quant à son principe et quant à ses motifs. 92. 93. Différence entre la contrition et les deux autres parties du sacrement de pénitence. 94. Moyens de s'exciter à la contrition. 95. La contrition implique le bon propos. 97. Qualités du bon propos. 97 et suivantes.

CONTUMÉLIE. III. 312.

COOPÉRATION. Diverses manières de coopérer ou de participer au dommage d'autrui. III. 292 et 293.

CRAINTE. Différentes espèces de crainte. II. 294.

CRIME. Empêchement dirimant du mariage. II. 29.

CULTE. Différentes espèces de culte. II. 338. III. 56. Du culte dû à Dieu. III. 33. En quoi consiste le culte de latrie. 33. De dulia et d'hyperdulia. 56. Culte indû, sens de ce mot. 60. Obligation d'honorer le nom de Dieu. 85. Manières de l'honorer. 88.

Culte de Marie. En quoi consiste ce culte. III. 75. Motifs sur lesquels est fondé le culte de Marie. 67. 68. 70. Il faut éviter les excès dans ce culte. 73.

Culte des reliques. Ce culte est autorisé par l'Ecriture III. 77. Par la tradition. 77. Il se rapporte à Dieu. 79. Culte des images. Motifs de ce culte III. 80. Il est autorisé par l'Ecriture. 81. Il se rapporte à Dieu. 81.

Culte. (disparité de) empêchement dirimant du mariage. II. 292.

D

DANSES. Leurs dangers. III. 254.

DÉCALOGUE. Origine de ce mot. II. 317. Sa promulgation sur le mont Sinaï. 321. Ce qu'il contient. 317. Il renferme l'abrégé de tous nos devoirs envers Dieu et envers le prochain. 323. Obligation de le connaître. 333. D'en observer les lois. 317. 326. Jésus-Christ a donné au décalogue une nouvelle sanction dans l'Evangile. 327. Menaces contre les transgresseurs. 329. 330. Promesses à ceux qui l'observent. 332.

DEGRÉ DE PARENTÉ. Sens de ce mot. II. 287. Degrés qui constituent un empêchement dirimant du mariage. 287.

- DÉSÉPOIR.** En quoi il consiste. III. 8. Il est opposé à l'espérance. 8.
- DETTES.** Obligatoire de les payer sans délai. 270 et 271.
- DÉTRACTION.** III. 305. Ses funestes effets ibidem. Son énormité. 306. Ses diverses espèces. 307. Crime de ceux qui l'écoutent. 308. Des pamphlets. 309. Diffamation des morts. 309.
- DIACONAT** et sous diaconat. Voir hiérarchie.
- DIACRE.** Il est ministre extraordinaire du baptême. I. 275.
- DIEU.** Combien la notion de Dieu était altérée chez les anciens. I. 37. Unité de Dieu. 39. II. 338. Trinité de personnes en Dieu. I. 39. Simplicité de Dieu. 103. Toute puissance de Dieu. 42. Pourquoi ce attribut est le seul mentionné dans le symbole. 42. La toute puissance de Dieu est réglée sur sa sagesse. 43. Elle est commune aux trois personnes. 44. Pourquoi elle est attribuée plus spécialement au Père. 44. Dieu créateur du ciel et de la terre. 44. Des anges. 45. De l'homme. 47. Dieu le Père. Signification de ce nom. 41. Bonté de Dieu envers les pécheurs. I. 186. II. 336. Son droit d'établir des lois. II. 336. Obligation d'adorer Dieu. 338.
- DIFFAMATION.** Voyez détraction.
- DIMANCHE.** Il remplace le sabbat. II. 328. III. 121. Motifs de ce changement. 121. Sa convenance. 117. 122. Antiquité d'un jour consacré à Dieu. 119. Obligation de sanctifier le dimanche. 123. En quoi consiste la sanctification du dimanche. 123. 132. Obligation de s'abstenir des œuvres serviles. 134. Ce qu'il faut entendre par œuvres serviles. 134. Pourquoi les œuvres serviles sont interdites les dimanches et les jours de fête. 135. Cas où il est permis de travailler le dimanche. 137. Ceux qui se livrent au péché ne sanctifient pas le dimanche. 148.
- DISTRACTIONS.** Moyens de les éviter. III. 50.
- DIVORCE.** Le divorce civil ne rompt nullement le lien conjugal. II. 299.
- DROITE** de Dieu... sens de ce mot I. 108.
- DUEL.** Ce que c'est que le duel. III. 224. Ce qui le constitue 226. Il est condamné par la nature, la raison et la religion. 225. Lois de l'Eglise et de l'Etat contre le duel 226. L'esprit d'orgueil et de vengeance est la source des duels. 228 Remèdes contre ce préjugé barbare. 228.

E

ECOUTANTS. Sens de ce mot. II. 142.

EGLISE. Etymologie du mot Eglise. I. 137. Définition. 138. nature de l'Eglise. 139. Autres noms de la société chrétienne. 139. Division de l'Eglise en triomphante, militante et souffrante. 141. L'Eglise est une personne morale. 143. Son âme. 143. Son corps. 143. Véritables membres de l'Eglise. 143. 148. Les pécheurs le sont-ils. 143. Quels sont ceux que l'Eglise n'admet pas dans son sein. 145. Propriétés et caractères de l'Eglise. 149. 161. Avantages de l'étude de ces caractères. 136. On les trouve clairement indiqués dans l'Ecriture. 136. Unité de l'Eglise. 149. Cette unité désignée dans les saintes Ecritures. 150. Chef visible de l'Eglise. 152. Son chef invisible 152. Sainteté. 153. Par son chef. 153. Par ses membres. 153. Enfants secrets de l'Eglise. 154. Par son sacrifice et sa doctrine. 155. Catholicité. 141. 155. Promise aux patriarches. 156. Par les prophètes 156. Témoignages des Pères. 158. Sens de cette catholicité. 138. Apostolicité. 161. Par son origine. 161. Par sa doctrine. 161. Par la succession de ses pasteurs. 162. Romaine. Sens de ce mot. 165. Visibilité. 167. Motifs de cette visibilité. 167. En quel sens l'Eglise est-elle visible. 168. Indéfectibilité. 170. Consignée dans les prophéties. 170. Dans les promesses de Jésus-Christ. 170. Prouvée par la tradition. 172. Par le fait même de sa perpétuité. 173. Infaillibilité. 174. Sens de ce mot. 175. Nécessité de ce caractère. 174. Son existence dans l'Eglise prouvée par l'Ecriture. 175. Par les Pères. 176. Siège de cette infaillibilité. 176. Sens de ces mots — hors de l'Eglise point de salut. 136.

ELECTION de l'évêque. Voir hiérarchie.

ELÈVES Leurs devoirs envers leurs maîtres. III. 195.

EMPÊCHEMENTS de mariage. Voir mariage.

ENFANTS. Leurs devoirs envers leurs parents. III. 180. Ils doivent les aimer. 180. Leur obéir 181. Etendue de cette obligation. 182. Punition des enfants désobéissants. 182. Obéissance des patriarches et de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 188. Les assister. 183. Etendue de cette obligation. 185. Pourquoi Dieu a attaché une promesse spéciale à l'accomplissement de ce précepte.

ENFER. Différentes significations de ce mot. I. 91. Peines de l'enfer. 123.

EPISCOPAT. Voir hiérarchie.

ERREUR. Empêchement dirimant des mariages. II. 283.

ESPÉRANCE. Définition. III. 2. Objet de l'espérance. I. Elle ne peut être trompée. 3. Nous devons placer notre espérance en Dieu seul. 4. Il est cependant permis de la placer secondairement dans les créatures. 5. Notre espérance doit toujours être accompagnée d'une certaine crainte. 5. Combien l'espérance est recommandée dans les saintes Ecritures. 4. Ses effets. 2. Obligation de faire des actes d'espérance. 6. Péchés contre l'espérance. 7.

ESPRIT (SAINT), Nécessité de connaître le Saint-Esprit. I. 125. Comment le nom d'Esprit convient aux deux autres personnes de la Sainte-Trinité et même est quelquefois donné aux créatures. 147. Divinité du Saint-Esprit prouvée par l'Ecriture. 148. Par les conciles. 150. Pourquoi on lui attribue l'amour. 132. Effets de la grâce du Saint-Esprit. 133. 135. Dons du Saint-Esprit. 316.

ETOLE. Son origine et sa signification. II. 39.

EUCARISTIE. Bonté et puissance de Dieu dans son institution. I. 522. Origine et signification de ce mot. 323. Différents noms de l'Eucharistie. 323. On peut la considérer comme Sacrement, et comme sacrifice. 324.

1. Comme Sacrement, l'Eucharistie est un vrai Sacrement. 345. En quoi il diffère des autres Sacrements. 326. Son institution. 327. Sa matière. 329. Figures de l'ancien Testament. 329. Qualités que doit avoir le pain dans l'église latine. 330. Dans l'église grecque. 330. Pourquoi mêle-t-on de l'eau au vin. 332. Qui doit préparer le pain eucharistique. 332. Manière dont on le faisait dans les anciens monastères. 333. Pourquoi N. S. a choisi le pain et le vin comme matière de ce Sacrement. 354. 355. Forme de ce Sacrement. 335. Ministre. 336. L'Eucharistie contient réellement le corps et le sang de Jésus-Christ. 337. Preuves de l'Ecriture. 338. Des Saints Pères. 343. Croyance constante et unanime de l'Eglise. 347. 349. Présence de Jésus-Christ sous chacune des deux espèces et sous chacune de leurs parties. 355. Accidents eucharistiques. 354. Effets de la foi à la présence réelle. 356. En quel sens l'Eucharistie nous est nécessaire. II. 1. Lois de l'Eglise prescrivant la sainte communion. 4. Les prêtres seuls peuvent communier sous les deux espèces. 7. Raisons de cette disposition de l'Eglise. 8. Effets de la communion. I. 9. Dispositions requises pour communier. 11. Diverses espèces de communion. 16.

2. Comme sacrifice. 20. Figures dans l'ancien Testament. 22. L'Eucharistie est un vrai sacrifice. 24. Elle est le seul de la nouvelle loi. 27. Elle est la continuation du sacrifice de la croix. 25. Diffé-

rence de ces deux sacrifices. 25. Utilité du sacrifice de la messe. 35. Il ne peut être offert qu'à Dieu. 34. Ses effets. 27. 33. 65. En quoi ce sacrifice diffère des sacrements. Voir Messe.

EVÊQUE. Sa dignité, son excellence, ses fonctions. II. 226 et suiv. Ministre ordinaire de la confirmation. 310. Ministre unique de l'ordre. 191. Supériorité de l'évêque sur les prêtres marquée dans l'Ecriture et la Tradition. 193.

EXARQUES. Voir hiérarchie.

EXCOMMUNICATION. Définition. I. 147. Ses effets. 148.

EXTRÊME-ONCTION. Utilité pour les chrétiens de bien connaître ce sacrement. II. 161. Définition. 163. L'extrême-onction est un vrai sacrement. 164. Epoque de son institution. 164. Matière. 16. Effets exprimés par cette matière. 167. Forme. 169. A qui doit-on administrer ce sacrement. 170. Peut-on le réitérer. 171. Nécessité de l'extrême-onction. 172. Ministre. 165. L'Eglise grecque exige trois prêtres. 166. Dispositions requises pour recevoir ce sacrement. 174. Ses effets. 174.

F

FÊTES. Pourquoi elles ont été établies. III. 144. Tableau des fêtes de l'année. 146.

FIANÇAILLES. Définition. II. 275. Elles peuvent être omises. 275. Leurs avantages. 275. Elles constituent un empêchement prohibant du mariage. 281.

FOI. Définition. II. 339. Foi habituelle. Définition. 340. Actuelle. Définition. 340. Implicite et explicite. 340. Différence entre la foi humaine et la foi vertu théologale. 341. Fondement de la foi. 343. La foi est un don de Dieu. 355. Nous devons la lui demander. 353. Qualités de la foi. 348. Fermeté de la foi. I. 36. Obligation de manifester sa foi. I. 37. II. 344. Nécessité de la foi pour être sauvé. I. 249. 285. II. 344. Nécessité de la foi pour être sauvé. I. 249. 285. II. 341. Effets de la foi. I. 180. Son insuffisance sans les œuvres. 232. Obligation de faire des actes de foi. II. 347. Péchés contre la foi. 349. Les uns la détruisent. 349. Les autres l'altèrent. 353.

FLATTERIE. Sa bassesse et ses suites. III. 310 et 311.

G

GRACE. Définition. I. 225. Sa nécessité. 225. Grâce habituelle. Définition. 226. Actuelle. Définition. 226. Cause et source de la grâce. 229. 231. 249. Sa gratuité. 229. 232. Dispositions qu'elle exige. 230. Ses effets. 231. 233. Elle ne détruit pas la liberté, mais la suppose. 227. Crime et châtement de celui qui résiste à la grâce. 227.

H

HÉRÉSIE. Définition. I. 146. II. 351. Trois choses sont requises pour constituer l'hérésie. 350.

HÉRÉTIQUES. L'Eglise ordonne de les fuir. I. 146. Donnent-ils valide-ment le baptême. 275.

HIÉRARCHIE. Tableau de la hiérarchie ecclésiastique. II. 199. Nombre des ordres. 199. Chez les latins. 200. Chez les Grecs. 200. Autrefois tous les ordres étaient regardés comme sacrés. 201. Tonsure. Ce que c'est que la tonsure. 201. Son origine. 202. Sa signification. 202. Cérémonies de la tonsure. 202. Ordres mineurs, leurs effets. 203. Portier. 204. Lecteur. 204. Exorciste. 205. Acolytes, origine de ce mot. 206. Fonctions. 207. Pourquoi tant de ministres consacrés au service des autels. 207. Ordres majeurs; différence des dignités ecclésiastiques avec les dignités temporelles. 208. Obligations imposées par les ordres majeurs. 209. Sous-diaconat; d'où il tire son nom. 214. Cérémonies de l'ordination. 215. Obligations des sous-diacres. 215. Leurs fonctions. 215. Diaconat. Est-il un sacrement. 216. Son ancienneté. 216. Cérémonies de l'ordination. 217. 219. Fonctions. 217. 220. Sacerdoce. Origine de ce mot. 220. Le titre et les pouvoirs du sacerdoce n'appartiennent pas à tous les chrétiens. 220. Age requis pour le sacerdoce. 225. Epoque des ordinations. 225. Cérémonies. 223. Fonctions. 223.

Episcopat. Il est la source et la plénitude du sacerdoce. 226. Nécessité de l'épiscopat. 227. Origine de ce mot. 227. Différents degrés de dignité dans l'épiscopat. 228. Archevêques. 228. Primats. 228. Fonctions des évêques. 229. Cérémonies du sacre des évêques. 231

HOMICIDE. I. 214. Puni dès les premiers jours du monde. III. 213.

Sens de ces mots. — *Vous ne tuerez point.* 214. Leur étenduc. 215. 217. Diverses espèces d'homicide. 215. Cas où l'homicide cesse d'être un crime : 1^o Lorsque Dieu l'ordonne. 217. 2^o La société. 218. 3^o La patrie en temps de guerre. 218. 4^o S'il est involontaire. 219. 5^o Pour repousser un injuste agresseur. 209.

HOMME. Sa création à l'image de Dieu. I. 47. Sa chute. 48. Suites funestes de ce péché. 49. 14.

HONORER SES PARENTS. Sens de ce mot, III. 179. Obligation pour les enfants d'honorer leurs parents. 179.

HONNÊTETÉ PUBLIQUE. Empêchement dirimant du mariage. II. 300.

HUILE. L'huile d'olives, matière du sacrement de l'extrême-onction. II. 167.

HUMILITÉ. Nécessité de cette vertu lorsqu'on a reçu quelque grâce. I. 235.

I

IDOLATRIE. En quoi elle consiste III. 58.

IMAGES. (Culte des) voir culte.

IMPIES. Leur trouble au moment de la mort. I. 17.

IMPUISSANCE. Empêchement dirimant du mariage. II. 309.

IMPURETÉ. Son énormité dans un chrétien. III. 247. 248. 249 et 25.

Ses châtimens. 246. Ses causes 252. L'oisiveté. 252. L'intempérance. 253. Les regards dangereux. Ibidem. Les spectacles, les romans, les danses, les parures, etc. 254 et suiv. Ses remèdes. 255. La prière. Les sacrements. La dévotion envers la très sainte Vierge. La fuite des occasions. Le souvenir des fins dernières. Ibidem et suiv.

INCARNATION. Bienfaits de ce mystère. I. 71. Voir Jésus-Christ.

INDULGENCES. Définition. II. 146. Pourquoi des indulgences. 147. Indulgences plénières. 149. Partielles. 149. 155. Pouvoir de l'Eglise pour accorder des indulgences. 149. Les indulgences ne favorisent pas le relâchement des pécheurs. 151. De quoi se compose le trésor des indulgences. 153. Conditions requises pour les gagner. 157. Effets des indulgences. 158. Comment elles sont applicables aux morts. 160.

INFÉRIEURS. Leurs devoirs envers leurs supérieurs. III. 188.

INFIDÉLITÉ. Péché contre la foi. I. 145. II. 130. Elle est ou négative. 349. ou positive. 350.

INTEMPÉRANCE. Cause de l'impureté. III. 353.

IRRÉGULARITÉS. Motifs pour lesquels l'Eglise les a établies. II. 187.

Elles peuvent venir des défauts. 188. Ou des crimes. 187. L'Eglise peut en dispenser. 188.

ISRAÉLITES. Pourquoi ce peuple a été choisi de Dieu pour être son peuple. II. 319. C'est à ce peuple que fut donnée la loi. 320. Histoire abrégée des Israélites. 320.

J

JACOB. Sa prophétie sur Notre-Seigneur Jésus-Christ. I. 82.

JÉSUITES. Origine et travaux de cette compagnie. II. 248.

JÉSUS-CHRIST. Il fut prédit et figuré dans l'ancienne loi. I. 53. 59. 60.

Nom de Jésus. 58. Nom de Christ. Sa signification. 59. Jésus-Christ prophète. 60. Prêtre. 61. Roi 61. Divinité de Jésus-Christ. 63. Sa génération comme Dieu. 63. Comme homme. 63. Son souverain domaine sur toutes choses. 64. Incarnation de Jésus-Christ. 66. Ses deux natures en unité de personne. 67. Sa naissance. 71. Son enfance. 74. Sa vie pauvre et cachée. 74. Ses vertus. 75. 78. Son baptême. 75. Sa tentation. 76. Sa prédication. 76. Il fonde l'Eglise. 76. Ses miracles 76. Son amour pour les pécheurs. 77. Son zèle. 79. Sa passion. 81. Prédite par Jacob. 82. Figurée dans l'ancienne loi. 84. Mort de Jésus-Christ pour tous les hommes. 86. 229. Sa sépulture. 88. Effets de sa mort. 89. 227. Sa descente aux enfers. 90. Prédite par les prophètes. 93. Sa résurrection. 97. Prédite par lui-même. 98. Il ressuscite par sa propre puissance. 101. Ascension de Jésus-Christ. 106. Gloire et puissance de Jésus-Christ dans le ciel. 107. Sa présence dans la sainte Eucharistie. 337.

JEUNE. Sa nécessité comme œuvre satisfactoire. II. 139.

JOSEPH (saint). Motifs de l'honorer. I. 74.

JUBILÉ. Définition. II. 156. Jubilé ordinaire. Son origine. 156. Ses fruits. 157. Jubilé extraordinaire. 157.

JUGEMENT. 1^o Particulier. I. 114. 2^o Jugement général. 112. Sa nécessité. 115. Ses signes précurseurs. 119. Sa forme et sa sentence. 122.

Effets salutaires de la crainte du jugement. 144.

JUGEMENTS TÉMÉRAIRES. III. 312. Leur gravité. 313.

JURIDICTION. Sa nécessité pour le confesseur. II. 81.

JUSTIFICATION. Définition. I. 225. effets. 236.

L

LANGUE. Ses funestes effets. III. 292 et 293.

LARCIN. III. 261.

LETTRES. Secret des lettres. III. 315.

LIEN. Empêchement dirimant du mariage. II. 296.

LOI DE DIEU. Elle est contenue en substance dans le décalogue. II. 317. Voir décalogue. Son excellence 315. Ses admirables effets. 316. Obligation de l'observer. 316. Ses préceptes ne sont pas impossibles. I. 232.

M

MAÎTRES. Leurs devoirs envers leurs serviteurs. III. 208.

MANIPULE. Son origine et sa signification. II. 39.

MARIAGE. Sa nature et son origine. II. 246. D'où il tire son nom. 247.

Définition. 248. Fins du mariage. 249. Le mariage des chrétiens est un vrai sacrement. 249. I. 48. Preuves de l'Ecriture. 249. Des Pères. 251. Il est la figure de l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise I. 153. 253. Effets de la grâce de ce sacrement. 252. Matière. 253. Forme. 253. Ministre 254. En quoi consiste l'essence du mariage. 257. Son indissolubilité. 259. Pourquoi la répudiation était-elle permise aux Juifs. 260. Avantages de cette indissolubilité. 263. Fins que l'on doit se proposer en embrassant l'état du mariage. 264. Devoirs des époux chrétiens. 267. Cérémonies qui précèdent le mariage. 273. Qui l'accompagnent. 277. Empêchements du mariage, définition. 279. Ils sont de deux sortes, prohibants et dirimants. 279. Pouvoir de l'Eglise d'établir des empêchements prohibants au mariage. 279. Empêchements prohibants. 1^o Temps. 280. 2^o Fiançailles. 280. 3^o Vœux simples. 281. Empêchements dirimants. Leur nombre. 281. Leurs effets. 282. 1^o Erreur. 283. 2^o Condition. 283. 3^o Vœu solennel. 284. 4^o Parenté. 285. 5^o Crime. 291. 6^o Disparité de culte. 292. 7^o Violence. 294. 8^o Saints ordres. 295. 9^o Lien. 296. 10^o Honnêteté publique. 300. 11^o Affinité. 303. 12^o Clandestinité. 304. 13^o Impuissance. 309. 14^o Rapt. 309. Conseils à ceux qui veulent contracter mariage. 313.

MARIE. Sa virginité. I. 68. Sa qualité de mère de Dieu. 69. Culte de

Marie. Voyez culte. Dévotion à Marie, préservatif contre le vice impur. III. 126.

MENSONGE. Trois sortes de mensonges. III. 298. Bassesse de ce péché. 299. peut-il être quelquefois permis de mentir. 301. Faux prétextes en faveur du mensonge. 302. Exemples de l'Ecriture. 303.

MÉRITES. Leur reversibilité dans l'Eglise catholique. I. 182.

MESSE. Origine du mot messe. II. 41. Le sacrifice de la messe figuré dans l'ancien Testament. 22. Il est un vrai sacrifice. 27. Et le seul de la loi nouvelle. 27. Il est la continuation du sacrifice de la croix. 25. En quoi ces deux sacrifices diffèrent. 25. Utilité du sacrifice de la messe. 25. Il satisfait à tous nos devoirs et à tous nos besoins. 27. Il remplace tous les sacrifices de l'ancienne loi. 29. En quoi il diffère des sacrements. 33. Il ne peut être offert qu'à Dieu. 34. Cérémonies de la messe, leur importance. 35. Division de la messe en deux parties 1^o messe des catéchumènes. Ce qu'elle comprend. 1^o Confession. 44. 2^o Symbole. Introit. 44. 3^o Kyrie. 45. 4^o Gloria. 43. 5^o Collecte. 47. 6^o Epître. 47. 7^o Graduel. 47. 8^o Evangile. 48. 9^o Prône. 48. 2^o Messe des fidèles. Ce qu'elle comprend. 1^o Symbole. 41. 2^o Offertoire. 50. 3^o Lavabo. 50. 4^o Secrète. 51. Origine de ce mot. 51. 5^o Préface. 51. 6^o Canon. Son immutabilité. 53. Pourquoi le récite-t-on à voix basse. 53. Explication des pièces du canon. 54. 7^o Pater. 57. 8^o Agnus Dei. 58. 9^o Communion. 60. La communion sous les deux espèces est la figure de la mort de Jésus-Christ. 60. 10^o Post-communion. 60. 11^o Evangile selon saint Jean. 61. Importance pour les fidèles de connaître les cérémonies de la messe. 62. Effets du sacrifice de la messe. 33. 63.

Messe paroissiale. Ce qu'il faut entendre par messe paroissiale. III. 127. Son antiquité. 128. Obligation d'y assister les dimanches et les fêtes de précepte. 124. Causes qui dispensent de cette obligation. 125. Manière d'assister à la messe de paroisse. 125. nombreux avantages de l'assistance à la messe de paroisse. 149.

MONOPOLE. Sa définition et sa gravité. III. 282.

MORTIFICATION. Sa nécessité. II. 330.

N

NÉGLIGENCE. Funestes effets de la négligence dans le service de Dieu 1. 236.

NOTES ou caractères de la véritable Eglise. I. 149. Eglise.

O

OCCASIONS du péché. Obligation de les éviter. II. 101. Occasions d'impureté. III. 257.

ŒUVRES (bonnes). Leur nécessité. I. 233. II. 325.

ŒUVRES serviles défendues les dimanches et fêtes. Voir dimanche.

ŒUVRES de miséricorde. Motifs de les pratiquer. III. 288.

OFFICE-divin. Obligation pour ceux qui sont dans les ordres sacrés de le réciter tous les jours. II. 213. Division de cet office. 213.

OISIVETÉ. Ses dangers. III. 252.

ORDRE (sacrement de l'). Pourquoi ce nom d'ordre donné au sacrement qui institue les ministres de l'Eglise. II. 189. L'ordre est un vrai sacrement. 190. Motifs de son institution. 178. 193. Tous les autres sacrements s'y rattachent. 179. Utilité pour les fidèles de connaître ce sacrement. 179. Dispositions requises pour le recevoir. 185. Nécessité de la vocation. 180. Ses marques. 181. Malheur de ceux qui entrent sans vocation dans l'état ecclésiastique. 184. (Voir irrégularité). Ministre de ce sacrement. 191. Ses effets. 194. Tableau des différents ordres. (Voir hiérarchie).

ORDRES (saints). Empêchement dirimant du mariage. II. 295.

ORDRES monastiques. Motifs de leur institution. II. 232. Réfutation des reproches qui leur sont adressés. 233. Ils peuvent être rangés sous trois règles principales. 237. Règles 1^o de saint Augustin. Costume. 238. Fonctions. 238. 2^o De saint Benoît. Costume. 240. 3^o De saint François. Costume. 241. Autres ordres ou congrégations. 241.

P

PAPE. Sa primauté. II. 229.

PARENTÉ. Empêchement dirimant du mariage à quel degré. II. 285. Diverses espèces de parenté. 286.

PARENTS. Que faut-il entendre par père et mère par rapport au quatrième commandement. III. 177. Leur devoirs envers leurs enfants. I. 264. III. 202. Principaux défauts des parents envers leurs enfants. 204.

PARRAINS et marraines. Conditions exigées pour être parrain ou mar-

- raïne. I. 281. Devoirs des parrains et marraines. 277. 279. Alliance qu'ils contractent avec leur filleul et ses parents. 279. II. 285.
- PASSION de Jésus-Christ. Figures de l'ancienne loi. I. 108.
- PASTEURS. Leurs fonctions. I. 168.
- PÉCHÉ. Il renferme deux choses distinctes. II. 147. Motifs de le haïr. 95, 96.
- PÉCHÉ originel. Ses effets. I. 225. 228. Il est effacé par le baptême. 287.
- PÉCHEURS. Comment sont-ils membres de l'Eglise. I. 143.
- PÉNITENCE. Origine de ce mot. II. 67. Définition théologique. 67. La pénitence peut être considérée comme vertu et comme sacrement. 68. La pénitence intérieure vient de la grâce. 70. Ses effets. 70. Ses caractères. 69. Elle est exigée comme disposition au baptême. I. 286.
- Sacrement de pénitence. Définition. II. 72. La pénitence est un vrai sacrement. I. 188. Pourquoi il a été institué. 74. Bonté de Dieu dans l'institution de ce sacrement. 64. Il est rejeté par les hérétiques et dédaigné par les mauvais chrétiens. 66. Le sacrement de pénitence est distinct du baptême. 75. Pourquoi est-il dit sacrement des morts. 73. Il peut être réitéré. 73. Matière de ce sacrement. 76. Nécessaire. 77. Suffisante. 77. Sa forme 78. Ses ministres. I. 190. II. 80. Conditions requises pour recevoir ce sacrement. I. 190. II. 80. Effets de ce sacrement. I. 189. 193. Parties du sacrement de pénitence. (Voir contrition, confession, satisfaction.)
- PIERRE (saint). Sa primauté dans le collège apostolique. 176. 163.
- PLEURANTS. Ordre de pénitents. II. 142.
- POLYGAMIE. Elle fut tolérée par Dieu au commencement du monde. II. 296. Elle fut strictement défendue par Jésus-Christ. 259.
- PRÉSENCE réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Elle est prouvée par l'Ecriture-Sainte. I. 338. par les Saint-Pères. 343. Par la croyance constante et unanime de l'Eglise. 347.
- PRÉSOMPTION. Péché contre l'espérance. III. 10. Ses funestes effets. I. 236.
- PRÊT d'argent excusé en certaines circonstances. III. 279.
- PRÊTRES. Ministres des sacrements. 1. 255. Vertus qui doivent briller dans les prêtres. 256.
- PRÊTRISE. Voir hiérarchie.
- PRIÈRE. Définition. III. 35. Prière intérieure. 35. Extérieure. 36. Précepte de la prière. 37. Jésus-Christ nous en a donné l'exemple. 37. Efficacité de la prière. 39. Son objet. 41. Ses qualités. 43. Obligation de prier pour tous les hommes. 45. Ordre qu'il faut suivre. 46. Nécessité de la prière comme œuvre satisfactoire. II. 139. Dispo-

- sitions avec lesquelles il faut prier. III. 48. Il faut prier au nom de Jésus-Christ. 51. Prière, préservatif contre l'impureté. III. 255.
- PRIMAT. Voir hiérarchie.
- PRINCE. Devoirs du prince envers ses sujets. III. 208.
- PRÔNE. Ce qu'on entend par prône. II. 48.
- PROPHÉTIE. Elle n'appartient qu'à Dieu. I. 50. Objet des prophéties de l'ancien Testament. 51.
- PROSTERNÉS. Ce qu'étaient ces anciens pénitents. II. 142.
- PURGATOIRE. Ce que c'est que le purgatoire. I. 91. 95. Peines qu'on y endure. 94. 142.

R

- RAILLERIES. III. 312.
- RAPINE. Sa malice. III. 273. Diverses sortes de rapine. 275. et suiv.
- RAPT. Empêchement dirimant du mariage. II. 309. Ses différentes espèces. 310.
- RECÉLEURS. III. 287.
- RÉDEMPTEUR. Il fut promis aux patriarches. I. 49. prédit par les prophètes. 50.
- RÉDEMPTION. Voir Jésus-Christ.
- REGARDS licencieux. Source d'impudicité. III. 253.
- RELIGION. Nécessité de s'instruire de la religion. I. 1. Avantages de cette étude. I8. 22.
- RELIGION. (Vertu de) Définition. III. 32. Différence entre la vertu de religion et les vertus théologiques 32. Religion intérieure et extérieure. 34. Actes principaux de la vertu de religion par rapport au culte divin. 34.
- RELIQUES (culte des). Voir culte.
- RÉMISSION des péchés. Elle est opérée par les mérites de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. I. 185. 192. Modes de rémission des péchés. 187. Elle est due tout entière à la bonté de Dieu. 191.
- RESTITUTION. Sa nécessité. III. 285.
- RÉSURRECTION de Jésus-Christ. Elle est le modèle de la nôtre. I. 210. Elle est le gage de nos espérances. 98. 102. Preuves de la résurrection de Jésus-Christ. Preuves positives. 99. Négatives. 100. Convenance et nécessité de cette résurrection. 102.
- RÉSURRECTION de la chair. Pourquoi on a joint ici le mot chair. I. 196. Elle sera générale pour les bons et pour les méchants, pour les
- T. III.

vivants et pour les morts. 199. 202. Pourquoi le mot vivants. 204. Cette résurrection est niée par les impies. 114. et par les matérialistes. 195. Sa possibilité est établie par saint Paul. 204. Sa vérité est attestée par l'Ecriture. 196. Elle a été défendue par les Apôtres. 200. Elle est confirmée par la raison. 201. Figures de la résurrection dans la nature. 205. Etat des corps ressuscités. 206. Leur immortalité. 207. Impassibilité des corps des justes. 208. Leur clarté figurée par la transfiguration de Notre-Seigneur sur le Thabor. Elle sera différente pour chacun des élus. 209. Leur agilité. 210. Leur subtilité. 210. Effets de l'espérance de la résurrection. 211.

ROMANS. Source et cause d'impureté. III. 254.

S

SACERDOCE. Voir hiérarchie.

SACERDOTAUX (vêtements). Leur origine. II. 37. Leur signification. 38.

SACREMENTS. Définition. 1. 239. Ce qu'ils signifient. 240. Ce qu'ils communiquent. 240. Ils furent institués par Jésus-Christ 241. Motifs de leur institution. 242. Leurs effets. 244. Nombres des Sacrements. 246. Convenance admirable de ce nombre. 246. Ordres divers des sacrements. 247. Sacrement des morts. 248. Des vivants. 248. Ils opèrent *ex opere operato*. 248. Cause efficiente de la grâce qu'ils produisent. 249. Matière et forme. Origine de ces termes. 252. Nécessité de l'union de la matière et de la forme. Ministres. 254. Pourquoi les prêtres seuls sont-ils les ministres ordinaires des sacrements. 255. Leur validité est indépendante de la sainteté de celui qui les administre. 257. Origine des cérémonies avec lesquelles on administre les sacrements. 258. Obligation de les observer. Ce qu'étaient les sacrements de la loi ancienne. 245. Leurs effets. 245. 250.

SAINTETÉ. Elle est commandée par Jésus-Christ. I. 179.

SAINTE. On n'en trouve que dans l'église catholique. I. 154. Leurs mérites. 182. Leur bonheur et leur gloire dans le ciel. 217. Culte des saints. Voir culte.

SACRIFICE. Définition. II. 20. Il fait partie essentielle du culte divin. 21. Il existait chez les païens. 21. Dans l'ancienne loi. 21. Il est prescrit sous la nouvelle loi. 22. En quoi consiste le sacrifice eucharistique. Voir eucharistie et messe.

- SATISFACTION.** Définition. II. 129. Ses différentes espèces. 130. La satisfaction de Jésus-Christ est d'un prix infini. 130. Justice et nécessité de la nôtre. 131. Exemples de l'Ancien Testament. 133.
- Satisfaction sacramentelle. Elle est distincte de la satisfaction en général. 134. Pourquoi elle a toujours été en usage. 135. Obligation pour les confesseurs de l'imposer. 135. Ses avantages. 136. D'où tire-t-elle son prix. 137. Conditions requises pour qu'elle soit méritoire. 137. 138. Nécessité de satisfaire en ce monde ou en l'autre. 140. Ancienne discipline de l'église sur les satisfactions à imposer aux pécheurs. 141. Effets salutaires de cette discipline. 144.
- SCANDALE.** Sa définition. III. 232. Diverses sortes de scandales. 233. 234 et 235. Enormité du péché de scandale. 236. 237. 238 et 239. Obligation de le réparer. 239 et 241.
- SCHISMATIQUES.** Ce qu'on entend par ce mot. I. 147.
- SECRET.** Obligation de le garder. III. 314. Secret des lettres. 315.
- SERVITEURS.** Leurs devoirs envers leurs maîtres. III. 196.
- SERMENT.** Origine de 3^e mot. III. 89. Pourquoi le serment a été permis. 89. Manières de jurer. 90. Le serment doit être rare. 88. A quelles conditions est-il permis. 91. Il est quelquefois obligatoire. 94. Ce qu'il faut penser des équivoques ou restrictions mentales. 95. Obligation d'être fidèle aux serments. 96. 98. Causes qui en dispensent. 96.
- SOUFFLET.** Pourquoi l'évêque donne-t-il un soufflet à celui qu'il confirme. I. 321.
- SOUPÇON.** Voyez jugements.
- SOUVERAIN Pontife.** Son infaillibilité. I. 177. Voir Pape. Pierre.
- SPECTACLE.** Leurs dangers. III. 254.
- SUICIDE.** Il est contraire à la nature. III. 221. Il est défendu par le cinquième commandement. 220. Quand serait-il permis. 222.
- SUJETS.** Ils doivent obéir aux puissances temporelles. III. 191.
- SURPLIS.** Son origine. II. 202. Sa signification. 203.
- SUPERSTITION.** En quoi elle consiste. III. 58.
- SYMBOLE.** Définition. I. 29. Origine de ce mot. 29. Son sens chez les anciens. 30. Trois symboles. 1^o des Apôtres. 33. Sa division. 31. 34. Ses effets. 32. 2^o De Saint Athanase. 33. 3^o De Constantinople. 33.

T

TÉMOIGNAGE (faux). Son énormité et ses suites. III. 295. Ses différentes espèces. 296.

TEMPS. Empêchement prohibant du mariage. II. 280.

TONSURE. Voir hiérarchie.

TRANSUBSTANTIATION. Signification de ce mot. I. 350.

U

UNION de l'âme avec Dieu dans la vie éternelle. Sa nature. I. 219.

USURE. Sa définition. III. 276. Sa gravité. Ibidem. Condamnée par l'Ecriture. 277. et par les Saints-Pères. 278.

V

VIE ÉTERNELLE. Signification de ce mot. I. 213. Ce que produit l'espérance de la vie éternelle. 213. Biens dont les Saints seront comblés. 217. 220. Gloire des élus. 218. 222. Inégalité des récompenses. 221.

VIERGE (Sainte). Voyez Marie.

VIOLENCE. Empêchement dirimant du mariage. II. 294.

VISION INTUITIVE. En quoi elle consiste. I. 218.

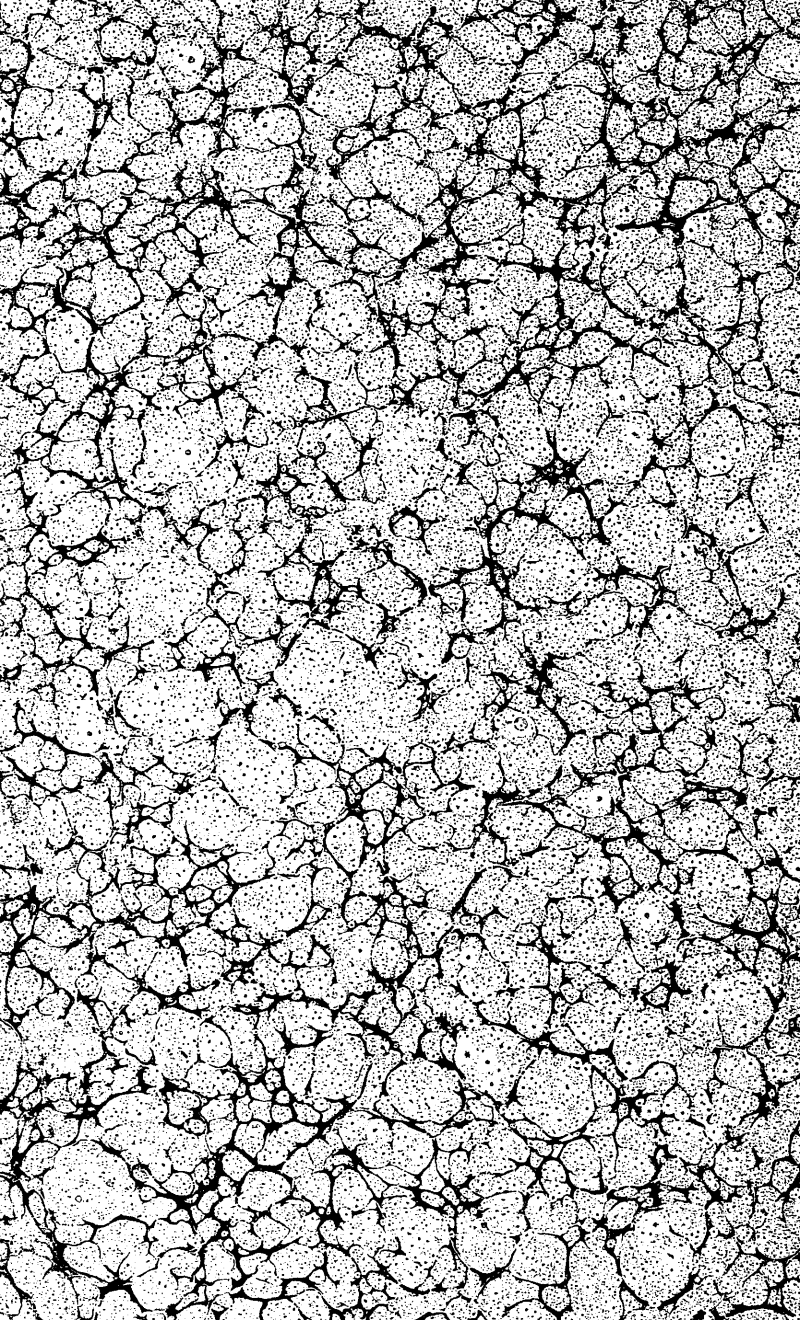
VOCATION. La nécessité pour entrer dignement dans l'état ecclésiastique, voir ordre ; ou dans l'état religieux. III. 118.

VOL. Sa définition. III. 261. Son énormité. 263. et suiv. Vols des époux, des enfants, des domestiques etc., 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272 et suiv.

VŒU. Définition III. 108. Qualités des vœux. 108. Différentes espèces de vœux. 110. Obligation d'accomplir ses vœux. 112. Sans délai. 113. On peut en obtenir dispense. 113. On ne doit les faire qu'après mûre réflexion. 114. Epreuves nécessaires pour le vœu d'entrer en

religion. 116. Le vœu solennel est un empêchement dirimant du mariage. II. 284. Les vœux simples sont un empêchement prohiban . II. 281.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.



UNIVERSITY OF CHICAGO
44 750 894

1636705

BX

1751

.B54

Bertrand

Précis de la doctrine
catholique

SWIFT HALL LIBR

UNIVERSITY OF CHICAGO



44 750 894